INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS.

TOME HUITIEME.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS;

Où l'on voit l'origine, la révolution & la ſituation préſente des différents Etats de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amerique:

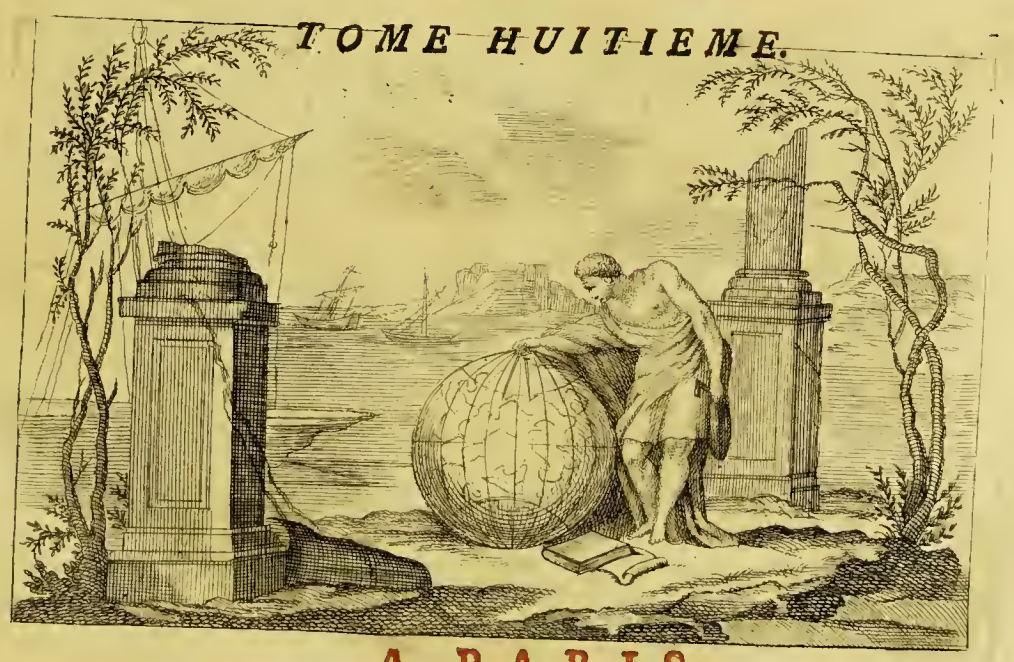
Commencée par le Baron DE PUFENDORFF, *augmentée par M.* BRUZEN DE LA MARTINIERE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, conſidérablement augmentée, corrigée ſur les meilleurs Auteurs, & continuée juſqu'en mil ſept cent cinquante,

Par M. DE GRACE.

TOME HUITIEME.



A PARIS,

Chez { MERIGOT, pere & fils, Quai des Auguſtins, & Quai de Conty.
GRANGE', Libraire-Imprimeur, Grand'Salle du Palais, & rue de la Parcheminerie.
HOCHEREAU, l'aîné, Quai de Conti, vis-à-vis la Deſcente du Pont-Neuf, au Phénix.
ROBUSTEL, Quai des Auguſtins, près la rue Pavée.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

Des Chapitres qui ſont contenues dans le huitieme Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Hiſtoire ancienne de l'Egypte,*
ART. I. *Deſcription du pays,* Page 1.
ART. II. *Mœurs & coutumes des Egyptiens,* 4.
ART. III. *Hiſtoire des Rois d'Egypte, juſqu'à la mort d'Alexandre,* 6.
ART. IV. *Etat de l'Egypte ſous les Ptolemées, juſqu'à la conquête des Romains,* 11.
CHAP. II. *Hiſtoire de Carthage.*
ART. I. *Origine & forme du Gouvernement des Carthaginois,* 37.
ART. II. *Hiſtoire de Carthage, depuis ſon origine juſqu'à ſa deſtruction par les Romains,* 40.
Digreſſion ſur la famille & la poſtérité de Maſiniſſa, 64.
CHAP. III. *Révolutions de l'Afrique proprement dite.*
ART. I. *Sa deſcription géographique, tirée de différents Auteurs Arabes,* 70.
ART. II. *Etabliſſement des Wandales en Afrique & leur expulſion par l'Empereur Juſtinien,* 75.
ART. III. *Conquête de l'Afrique par les Arabes,* 80.
ART. IV. *Révoltes des Africains & les ſuites qu'elle eut,* 87.
Dynaſtie des Al-Moravides, 88.
Dynaſtie des Al-Mohades, 90.
Dynaſtie des Beni-Merinis, 92.
Dynaſtie des Benioatazes, 94.
Les Scherifs, ibid.
CHAP. IV. *Révolutions de divers Etats de Barbarie. Leur gouvernement & les coutumes des habitants,*
ART. I. *Tripoli,* 97.
ART. II. *Tunis,* 98.
ART III. *Alger,* 100.
CHAP. V. *Découvertes & conquête des Portugais juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance,* 110.
CHAP. VI. *Découvertes & conquêtes des Portuguais en Afrique, depuis le Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au Détroit de Babelmandel,* 129.

CHAP. VII. *De l'Abyſſinie*, 157.
CHAP. VIII. *Royaume de Monomotapa*, 172.
CHAP. IX. *Royaume d'Angola*, 175.
CHAP. X. *Royaume de Congo*, 188.
CHAP. XI. *Royaume de Matamba*, 204.
CHAP. XII. *Topographie de l'Afrique*, 205.
CHAP. XIII. *Mœurs & coutumes de quelques peuples de la côte occidentale de l'Afrique, depuis le Sénégal juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance.* 234.
ART. I. *Les Jaloſs & autres peuples du Sénégal*, 239.
Les Foulis, 242.
Mandingos, 245.
Uſages communs des mêmes contrées de l'Afrique. 265.
ART. II. *Mœurs de quelques peuples qui habtient depuis Sierra-Leona juſqu'au Cap de Lope Conſalvo*, 266.
Iſſinois, 277.
Quojas, 286.
Quaquas, 288.
ART. III. *Negres de la côte d'or*, 317.
ART. IV. *Mœurs des peuples du Congo & des pays voiſins*, 327.
Habitants d'Angola, 332.
Habitants de Benguela, ibid.
Nations qui bordent le pays du Congo & d'Angola, 334.
Jaggas, 336.
ART. V. *Les Hottentots*, 344.
ART. VI. *Mœurs & uſages des habitants de Madagaſcar*, 347.

L'AMERIQUE.

CHAP. I. *Découverte de ce pays*, 452.
CHAP. II. *Découverte & conquête du Bréſil par les Portugais*, 462.
CHAP. III. *Découvertes & conquêtes des François & des Hollandois en Amérique*, 464.
CHAP. IV. *Découvertes & conquêtes des différentes Nations de l'Europe dans l'Amérique ſeptentrionale*, 485.
CHAP. V. *Découvertes & conquêtes des Anglois, des Suédois & des Danois en Amérique*, 493.
CHAP. VI. *Topographie de l'Amérique & des Terres-Polaires*, 503.
Iſles de l'Amérique ſeptentrionale, 520.
Terres Polaires,

CHAP. VII. *Mœurs & coutumes de quelques Nations ſauvages de l'Amérique.*
ART. I. *Américains ſeptentrionaux*, 528.
ART. II. *Mœurs de quelques peuples de l'Amérique méridionale*, 567.
CHAP. VIII. *Ecclairciſſements ſur les différends des François & des Anglois dans l'Amérique ſeptentrionale*, 599.

Fin de la Table.

Principales corrections & additions à faire dans le huitieme Volume.

PAGE 2. à la fin du cinquieme alinéa ajoutez. *La grande pyramide exiſte encore, & les derniers Voyageurs qui ont été en Egypte, nous ont donné une nouvelle deſcription de ce monument*

P. 4. *lig.* 1. à la place de ces mots, *aujourd'hui Damiete & Roſette*, ajoutez ; *les deux grands canaux qui forment à préſent le Delta ſe rendent à la mer par les embouchures de Damiete & de Roſette.*

P. 8. *lig.* 23. Il y fit graver cette inſcription, *ôtez tout cet article.*

P. 297. à la fin de la treizieme ligne après *dans la place*, ajoutez, *publique.*

P. 299. *lig.* 29. les Rois, *liſ.* le Roi, *lig.* 30. célebrent, *liſ.* célebre.

P. 300. *lig.* 17. eſt chargé de la perſonne du Roi, *liſ.* eſt chargé de veiller ſur la perſonne du Roi.

P. 301. *lig.* 24. pour le venger, *ajoutez*, ſur le meurtrier.

P. 303. *lig.* 33. les mouvements, *liſ.* leurs mouvements.

P. 304. *lig.* 39. Mauferos, *liſ.* Manſeros.

EXPLICATION

Du Fleuron, & des Vignettes du huitieme Volume.

LE Fleuron du Frontiſpice repréſente un bout de Port de Mer, qu'on ſuppoſe déſigner Cadix. On voit deux colomnes antiques conſtruites de pierres mal ordonnées, dont l'une n'a plus que ſa baſe & l'autre eſt en ruines. Sur le devant eſt un Atlas, meſurant avec un compas le Globe de la Terre.

La Vignette pour l'Afrique repréſente une pyramide d'Egypte que deux Voyageurs ſont occupés à contempler.

Dans la Vignette de l'Amérique, on voit le débarquement de Chriſtophle Colomb avec les Eſpagnols dans l'iſle de Saint Domingue. Colomb déjà débarqué à terre, conſidere deux Sauvages que ſes gens viennent de lui amener. Ils lui préſentent une plante de tabac.

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

L'AFRIQUE.
CHAPITRE PREMIER.
HISTOIRE ANCIENNE DE L'EGYPTE.

ARTICLE PREMIER.
DESCRIPTION DU PAYS.

L'EGYPTE.

LES bornes de l'Egypte ſont au Nord, la Méditerranée; au Levant, la mer Rouge, & l'Iſthme de Suès; au Midi, l'Ethiopie, & au Couchant, la Libye. On peut diviſer l'ancienne Egypte en trois parties principales; 1°. la haute Egypte ou la Thébaïde, qui eſt la partie la plus Méridionale: 2°. l'Egypte du milieu nommée *Heptanome*, à cauſe des ſept Gouvernements qu'elle renfermoit: 3°. la baſſe Egypte, qui comprenoit ce que les Grecs appelloient le *Delta*, & toutes les terres qui ſont juſqu'à la mer Rouge, & le long de la Méditerranée juſqu'à Rhinocolure ou au Mont Caſius.

L'EGYPTE.

THEBAÏDE.

Le nom de Thébaïde fut donné à cette Province par rapport à la ville de Thebes, qui en étoit la Capitale. Tous les Anciens ont beaucoup célebré cette ville surnommée Hécatonpyle, pour la distinguer de Thebes en Béotie. Les Grecs & les Romains en ont parlé avec admiration, quoiqu'ils n'en ayent vû que les restes. Les Voyageurs ont découvert dans ses ruines des débris augustes de Temples, de Palais, de Colonnes, de Statues. Thevenot fait la description de ce qu'il en a vû.

HEPTANOME.

Memphis, située sur le bord Occidental du Nil, étoit la capitale de l'Egypte du milieu. Parmi les superbes édifices dont cette ville étoit ornée, on admiroit particulierement le Temple du Dieu Apis. Le Grand Caire, qui semble avoir succedé à Memphis, a été bâti de l'autre côté du Nil. Cette partie de l'Egypte est fort célebre par plusieurs raretés, dont les principales sont les Obéliſques, les Pyramides, le Labyrinthe, le lac Mœris & le Nil.

Obéliſques.

Un Obéliſque est une aiguille ou pyramide quadrangulaire, menue, haute, & perpendiculairement élevée en pointe pour servir d'ornement à quelque Place, & qui est souvent chargée d'inscriptions & d'hiéroglyphes. Les hiéroglyphes sont des figures, des symboles mystérieux, dont les Sçavants de l'Egypte se servoient pour voiler les mysteres de leur Théologie.

On voyoit dans Héliopolis deux Obéliſques d'une pierre très-dure, qui avoient été élevés par les ordres de Séſoſtris. Auguste les fit transporter à Rome ; mais un des deux a été briſé depuis. L'Empereur Constance en enleva un troiſieme beaucoup plus considerable : il avoit été construit sous le regne de Rameſsès.

Pyramides.

Une Pyramide est un corps solide ou creux, qui a une base large & ordinairement quarrée, & qui se termine en pointe. Il y en avoit trois plus célebres que les autres, & elles étoient dans le voisinage de Memphis. La plus grande de toutes étoit, ainsi que les autres, bâtie sur le roc qui lui servoit de fondement, de figure quarrée par sa base, construite au dehors en forme de degrés, & elle alloit toujours en diminuant jusqu'au sommet. On avoit employé pour la bâtir des pierres d'une grandeur extraordinaire, dont les moindres étoient de trente pieds, travaillées avec un art merveilleux, & couvertes d'hiéroglyphes. Chaque côté avoit huit cents pieds de largeur & autant de hauteur. Le haut de la Pyramide, qui d'en bas sembloit être une pointe ou une aiguille, formoit une belle plate-forme de dix ou douze grosses pierres, & chaque côté de cette plate-forme étoit de seize à dix-sept pieds. On prétend qu'elle avoit été vingt années à construire, sans compter dix ans qu'on avoit employés à couper les pierres. Il y avoit au-dedans de cette Pyramide une infinité de chambres & de salles. Les quatre côtés de cette Pyramide étoient exposés aux quatre régions du Monde, & marquoient par conséquent la véritable Méridienne de ce lieu. Il subsiste encore aujourd'hui une grande partie de ces monuments.

Labyrinthe.

Le Labyrinthe bâti à l'extrémité Méridionale du lac de Mœris, étoit un assemblage de douze Palais disposés régulierement, & qui communiquoient ensemble. Quinze cents chambres entre-mêlées de terrasses, étoient disposées autour de douze salles, & paroissoient ne laisser aucune sortie à ceux qui vouloient les visiter. Il y avoit autant de logement sous terre.

L'Egypte.

La fertilité de l'Egypte dépend de l'inondation réguliere du Nil; mais le trop ou trop peu eſt également dangereux. Mœris, un des Rois d'Egypte pour remédier à ces deux inconvenients, fit creuſer un grand lac qui a porté ſon nom (1). Il communiquoit au Nil par le moyen d'un canal. De grandes écluſes ouvroient le canal & le lac, ou les fermoit ſelon le beſoin. Quand le débordement étoit trop grand, on ouvroit alors les écluſes, & les eaux qui ſe retiroient dans le lac, ne ſéjournoient ſur les terres qu'autant de temps qu'il étoit néceſſaire pour engraiſſer les terres. Si l'inondation étoit médiocre, & qu'on craignît la ſtérilité, on tiroit de ce même lac par des coupures & des ſaignées une quantité d'eau ſuffiſante pour arroſer les terres. C'eſt ainſi qu'en joignant l'art à la Nature, on corrigeoit les inégalités du Nil.

Lac de Mœris.

Le Nil & ſon débordement.

Ce fleuve par ſes débordements ſupplée au défaut de la pluye qui tombe rarement dans l'Egypte. Pour que tout le pays pût ſe reſſentir de la fécondité que les eaux du Nil portent avec elles, on coupa l'Egypte d'une infinité de canaux d'une longueur & d'une largeur incroyables. Les grandes pluyes qui tombent dans l'Ethiopie, d'où ce fleuve tire ſa ſource, ſont la cauſe de ſon débordement. L'inondation marquée n'arrive que vers la fin de Juin, & dure pendant les mois de Juillet, Août & Septembre. La juſte grandeur du débordement, ſelon Pline, eſt de 16 coudées (2). Lorſqu'il n'eſt qu'à la hauteur de douze ou de treize, on eſt menacé de famine; & ſi l'inondation paſſe les ſeize, elle devient dangereuſe. Ainſi l'inondation faiſoit connoître quelle devoit être la récolte de l'année ſuivante. Le Roi avoit fait placer à Memphis une meſure où ces différents accroiſſements étoient marqués. On en donnoit avis à tout le reſte de l'Egypte, qui ſçavoit par ce moyen ce qu'il avoit à craindre ou à eſperer. Cette coutume s'obſerve encore aujourd'hui dans le Grand Caire, & le tribut qu'on paye pour les terres au Grand Seigneur eſt reglé ſur l'inondation. La colonne qui marquoit anciennement la crue du Nil, étoit gardée dans le Temple de Serapis. Conſtantin la fit tranſporter dans l'Egliſe d'Alexandrie, mais Julien la fit remettre dans le même Temple, d'où elle fut encore retirée par l'ordre de Théodoſe. Auſſitôt que les eaux du Nil ſont retirées, on retourne la terre, on y mêle un peu de ſable pour en diminuer la force, & on ſeme enſuite les grains. Les ſemailles ſe font dans les mois d'Octobre & de Novembre, & les bleds ſe trouvent en état d'être coupés aux mois de Mars & d'Avril. Par le moyen des canaux on fournit de l'humidité aux terres qui ſe deſſécheroient pendant les grandes ardeurs de l'été.

Basse Egypte, ou Delta.

La forme triangulaire de la baſſe Egypte lui a fait donner le nom de *Delta*, qui eſt le *d* de l'alphabet Grec, dont voici la figure Δ. La baſſe Egypte commence à l'endroit où le Nil ſe diviſe en deux grands canaux, par leſquels il va ſe jetter dans la Méditerranée. L'embouchure qui eſt à droite s'appelle *Péluſienne*, & l'autre *Canopique*, du nom de deux villes dont elles

(1) Un ouvrage ſi utile & ſi digne d'admiration eſt aujourd'hui entierement négligé par les Turcs, maîtres du pays.

(2) La coudée peut être évaluée à un pied & demi ou environ. Les perſonnes qui voudront s'inſtruire à fond ſur les meſures anciennes, peuvent conſulter le Mémoire de M. Freret ſur cette matiere; *Tome XXIV. des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, p. 436. & ſuiv.*

L'Egypte.

ſont voiſines, Péluſe & Canope, aujourd'hui Damiette & Roſette. Entre ces deux grandes branches, il y en a cinq autres moins célebres. Cette eſpece d'iſle, eſt la partie de l'Egypte la plus cultivée, la plus fertile & la plus riche. Ses principales villes étoient anciennement Héliopolis, Héracléopolis, Naucrate, Saïs, Tanis, Canope, Péluſe, & dans les temps poſtérieurs, Alexandrie, Nicopolis, &c.

Héliopolis, c'eſt-à-dire ville du Soleil, étoit ainſi nommée à cauſe d'un Temple magnifique dédié au Soleil. On honoroit dans cette ville un bœuf, à qui on donnoit le nom de *Mnevis*. Les Temples, les Palais, & les plus rares monuments de l'Antiquité, qui ſe voyoient à Héliopolis, furent détruits par Cambyſe, fils de Cyrus.

Alexandre le Grand fut le fondateur d'Alexandrie, & cette ville égala bientôt par ſa magnificence les autres villes de l'Egypte. Pour la commodité du commerce on bâtit près d'Alexandrie, dans une iſle appellée Pharos, une tour qui en porta le nom. Au haut de cette tour étoit un fanal pour éclairer de nuit les vaiſſeaux qui navigeoient ſur ces côtes pleines d'écueils & de bancs de ſable. Alexandrie devint célebre par les arts & par les ſciences. Il y avoit un ſuperbe bâtiment nommé *Muſée*, où les Sçavants s'aſſembloient; ils y étoient entretenus aux dépens du Public. La fameuſe Bibliothéque qu'on y avoit formée, & que Ptolémée Philadelphe & ſes ſucceſſeurs augmenterent juſqu'au nombre de ſept cent mille volumes, fut conſumée en partie pendant la guerre de Céſar & des Alexandrins. Elle fut totalement ruinée par les Arabes ſectateurs de Mahomet.

ARTICLE II.

Mœurs et Coutumes des Égyptiens.

Loix générales.

Les Egyptiens connurent de bonne heure l'uſage des Loix, & ſe firent un devoir de les obſerver. Il y en eut dans la ſuite pour les Rois mêmes, qui n'oſoient les enfreindre. Leur éducation n'étoit confiée qu'aux perſonnes diſtinguées par leur naiſſance & leurs talents. Le Souverain ſouffroit ſans peine que toutes ſes heures, ſes actions, le boire même & le manger fuſſent reglées par la Loi. On ne ſervoit ſur leurs tables que des mets fort communs, & le même goût de ſimplicité regnoit dans tout le reſte. L'ancien habitant de l'Egypte étoit naturellement ſobre & ennemi du luxe.

Les Rois chargés de rendre la juſtice à leurs ſujets, ſe faiſoient aider dans cette pénible fonction par trente Juges tirés des principales villes du Royaume. On choiſiſſoit ceux qui avoient donné des preuves d'une exacte probité, & qui étoient les plus verſés dans la connoiſſance des Loix. Le Prince leur aſſignoit un certain revenu, afin qu'ils puſſent rendre gratuitement au peuple la juſtice qui lui étoit dûe. Le Préſident portoit un collier d'or, garni de pierreries, d'où pendoit une figure ſans yeux qu'on appelloit la *Vérité*. Lorſqu'il la prenoit, c'étoit le ſignal pour commencer la ſéance. Il

L'Egypte.

la donnoit à celui qui devoit gagner ſa cauſe, & c'étoit la forme de prononcer les ſentences. Le meurtre volontaire étoit puni de mort, ſoit que celui qui avoit été tué fût libre ou non. Le parjure ſubiſſoit la même peine. Le calomniateur ſouffroit le ſupplice que méritoit le crime dont il avoit chargé ſon prochain. Celui qui ne ſauvoit pas la vie à un homme, lorſqu'il le pouvoit, étoit condamné à la mort. Il n'étoit pas permis d'être un membre inutile de l'Etat, & il falloit faire connoître de quelle profeſſion on tiroit de l'argent pour vivre. On avoit fait des loix fort ſages pour moderer la dureté des créanciers, & empêcher la mauvaiſe foi des débiteurs. On ne pouvoit emprunter que ſur le corps de ſon pere qui étoit embaumé, & c'étoit une infamie que de mourir ſans avoir retiré un gage ſi précieux. La polygamie étoit permiſe en Egypte, excepté aux Prêtres qui ne pouvoient épouſer qu'une femme. De quelque condition que fût la femme, libre, ou eſclave, les enfants étoient cenſés libres & légitimes.

Dans la ſuite les Loix autoriſerent les mariages des freres avec leurs ſœurs. On reſpectoit beaucoup les vieillards, & les jeunes gens étoient obligés de ſe lever devant eux, & de leur ceder la place d'honneur. Les Egyptiens ſe piquoient d'une reconnoiſſance à toute épreuve, & ils regardoient avec raiſon l'ingratitude comme un des vices qui déshonorent le plus l'humanité. Conſtants dans leurs mœurs & dans leurs uſages, ils les conſerverent plus long-temps que les autres peuples. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte.

Funerailles des Egyptiens.

Auſſitôt que quelqu'un étoit mort, ſes parents & ſes amis prenoient des habits de deuil, & s'abſtenoient du bain, du vin & de tous les mets délicats. Le deuil duroit quarante ou ſoixante & dix jours, ſans doute ſuivant la qualité des perſonnes. Tous les corps étoient embaumés, & il y avoit trois manieres de faire cette opération. La plus magnifique étoit pour les perſonnes riches: elle coûtoit une ſomme conſiderable. Pluſieurs Miniſtres étoient employés à l'embaumement d'un corps. Les uns, avec des ferrements faits exprès, commençoient par vuider le corps de tout ce qui eſt le plus ſuſceptible de corruption, la cervelle, les entrailles & tous les inteſtins. Comme ce travail ſembloit avoir quelque choſe de violent & d'inhumain, ceux qui avoient fait l'opération prenoient auſſitôt la fuite, & étoient pourſuivis à coups de pierre. On traitoit au contraire honorablement ceux qui étoient chargés de l'embaumement. Ils rempliſſoient le corps de myrrhe, de canelle & de toutes ſortes d'aromates. Après un certain temps ils l'enveloppoient de bandelettes de lin très-fines qu'ils colloient enſemble avec une eſpece de gomme fort déliée, & qu'ils enduiſoient encore avec des parfums les plus exquis. Le corps ainſi préparé, étoit enfermé dans une eſpece de boëte, faite ſur la meſure du cadavre. On le plaçoit enſuite debout contre la muraille, ſoit dans les tombeaux, ſoit dans les maiſons: c'eſt ce qu'on appelle *Momies* ou *Mumies*.

Avant que de porter un mort dans le tombeau, il étoit obligé de ſubir un jugement ſolemnel. Les Juges s'aſſembloient au-delà d'un lac, ſur lequel on faiſoit paſſer le corps du défunt. L'accuſateur public déclaroit alors tout ce que cet homme avoit fait pendant ſa vie. S'il prouvoit que ſa conduite avoit été mauvaiſe, on condamnoit ſa mémoire, & il étoit privé de la

L'EGYPTE.

ſépulture. Si au contraire il n'étoit convaincu d'aucun crime, on l'enſeveliſſoit honorablement. Les Rois mêmes n'étoient pas exempts de cette loi.

On a toujours regardé l'Egypte comme le berceau des ſciences & des atts; mais on peut dire avec plus de vérité, que c'eſt le pays dans lequel on les a cultivés avec le plus de ſoin & d'attachement. La conſtruction de l'Arche de Noé, l'élévation de la Tour de Babel, & d'autres monuments auſſi anciens, font connoître que les hommes avoient déjà des lumieres ſur l'architecture & ſur les autres arts néceſſaires à la vie. Il y avoit déjà pluſieurs villes bâties par une partie des deſcendants de Noé, lorſque les enfants de Cham allerent former un établiſſement en Egypte. Les connoiſſances qu'ils avoient des arts, aiderent beaucoup leur imagination à faire de nouvelles découvertes, & l'aſtronomie leur apprit bientôt à remarquer les débordements périodiques du Nil, & à tirer avantage d'une inondation ſi ſalutaire.

ARTICLE III.

HISTOIRE DES ROIS D'EGYPTE jusqu'à la mort d'Alexandre.

L'OBSCURITÉ qui regne ſur l'hiſtoire des Rois d'Egypte, eſt ſi impénétrable, qu'il eſt impoſſible de la diſſiper. On ne doit donc s'attendre qu'à trouver quelques traits de cette hiſtoire, dans un petit nombre d'Ecrivains; car on ne peut donner une filiation ſuivie des différents Souverains qui ont occupé le thrône d'Egypte.

MENE'S OU MESRAÏM.

On prétend que Meſraïm, fils de Cham, alla s'établir en Egypte auſſitôt après la confuſion des langues. On croit qu'il eſt le même que Menès, qu'on regarde comme le premier Roi d'Egypte.

BUSIRIS.

Long-temps après ce Prince, le pays fut gouverné par Buſiris, qui bâtit la fameuſe ville de Thebes, où il fixa le ſiége de l'Empire. Ce Buſiris eſt différent de celui qui eſt connu par ſa cruauté.

OSYMANDIAS.

Oſymandias, un de ſes ſucceſſeurs avoit fait, ſuivant Diodore de Sicile, la guerre aux Bactriens, peuples de l'Aſie, & ſes exploits étoient repréſentés en ſculpture & en peinture dans un édifice magnifique qu'on avoit conſtruit par ſes ordres. Son tombeau ſe faiſoit autant admirer par la matiere dont il étoit compoſé, que par l'art avec lequel il étoit conſtruit.

UCHORE'US.

Uchoréus, qui regna long-temps après lui, bâtit la ville de Memphis à l'endroit où le Nil ſe partage en pluſieurs branches. Cette ville devint bientôt la demeure des Rois, & elle conſerva ce privilége juſqu'à la fondation d'Alexandrie par Alexandre le Grand.

MOERIS.

Ce Prince eſt célebre par le lac qu'il fit faire pour recevoir les inondations du Nil.

C'eſt après le regne de ce Mœris qu'il eſt fait mention des Rois paſteurs qui s'emparerent d'une grande partie de la baſſe Egypte & de Memphis, mais ils ne furent jamais maîtres de la haute Egypte. Feu M. Boivin, de

l'Académie Royale des Belles-Lettres, avoit entrepris de prouver que ces Rois paſteurs étoient les Iſraëlites établis dans le pays de Thanis. D'autres croyent qu'ils étoient Arabes ou Phéniciens. L'Egypte.

Thethmoſis ou Amoſis ayant chaſſé les Rois paſteurs, rentra en poſſeſſion de la baſſe Egypte. On croit que ce fut quelque temps après ce Prince, que commença le regne des Rois nommés Pharaons dans l'Ecriture ſainte ; mais il n'y a rien de certain. Thethmosis.

Le plus célebre de tous les Rois fut Séſoſtris. Deſtiné par ſon pere à devenir un grand guerrier, il reçut une éducation conforme au projet qu'on s'étoit propoſé. Tous les enfants qui naquirent le même jour que ce Prince, furent amenés à la Cour par ordre du Roi. On les éleva de la même maniere que Séſoſtris, c'eſt-à-dire, qu'on les accoutuma à une vie dure & laborieuſe, pour les mettre en état de ſoutenir un jour les fatigues de la guerre ; car ils étoient deſtinés à accompagner Séſoſtris dans toutes ſes expéditions. La chaſſe étoit leur exercice ordinaire. Les premiers exploits de Séſoſtris furent dans l'Atabie, où ſon pere l'envoya. Vainqueur des Arabes, il s'avança dans la Libye, & ſubjugua la plus grande partie de cette vaſte region. Sesostris. 1570. Av. J. C.

Devenu maître du thrône par la mort de ſon pete, il forma le projet de la conquête du Monde. Avant que d'entreprendre une expédition de cette imporrance, il ſongea à gagner l'affection de ſes ſujets, diviſa le pays en trente-ſix Gouvernements ou *Nomes*, qu'il donna à des perſonnes de mérite. Ayant enſuite raſſemblé une armée formidable & bien diſciplinée, il attaqua l'Ethiopie qu'il rendit tributaire, & l'obligea à lui payer tous les ans une certaine quantité d'ébene, d'yvoire & d'or. Il avoit auſſi fait équiper une flotte nombreuſe ſur la mer Rouge, & ce fut par ſon moyen qu'il s'empara des Iſles & des Places ſituées ſur le bord de la mer. Il s'avançoit cependant avec ſon armée de terre dans l'Aſie, & paſſant comme un torrent, il ſoumit une grande partie du pays. On prétend même qu'il pénétra juſques dans les Indes, qu'il impoſa des loix aux peuples qui habitent au-delà du Gange, & qu'il s'avança juſqu'à l'Océan. Les Scythes juſqu'au Tanaïs, l'Arménie & la Cappadoce ſe virent ſous ſa domination. Il laiſſa une colonie dans l'ancien Royaume de Colchos vers la partie Orientale de la mer Noire. On trouva long-temps après des monuments dans l'Aſie Mineute, qui ne permettoient pas de douter des conquêtes de ce Prince. Enfin il étendit ſon empire depuis le Gange juſqu'au Danube.

Le défaut de vivres l'arrêta dans la Thrace, & l'empêcha ſans doute d'entrer en Europe. Ce Prince, qui ne cherchoit que la gloire de ſubjuguer des peuples, n'avoit pris aucune précaution pour conſerver ſes conquêtes, & un empire auſſi étendu ne ſubſiſta que quelque temps. Chargé de riches dépouilles, & traînant avec lui une infinité de captifs de toutes ſortes de nations, il rentra dans l'Egypte qu'il embellit de monuments utiles & ſomptueux. Il fit élever un grand nombre de chauſſées ſur leſquelles il bâtit de nouvelles villes, afin que les hommes & les animaux y puſſent être en ſûreté pendant les débordements du Nil. Depuis Memphis juſqu'à la mer il fit creuſer des deux côtés du fleuve pluſieurs canaux, pour faciliter le commerce & le tranſport des vivres, & pour établir une communication

L'EGYPTE.

entre les villes les plus éloignées. Pour mettre les pays à l'abri des incurſions des Syriens & des Arabes, il fortifia l'Egypte depuis Péluſe juſqu'à Héliopolis. Ce Prince ſe laiſſa mourir de faim dans un âge très-avancé.

1510. PHERON.

Hérodote lui donne pour ſucceſſeur Pheron ſon fils, qui n'avoit aucune de ſes qualités.

PROTE'E.

Le même Hiſtorien parle enſuite de Protée, qui obligea, dit-il, Pâris de laiſſer en Egypte Helene qu'il avoit enlevée. Il la rendit à Ménélas après le ſiége de Troye. J'ai fait mention de ce trait dans l'Hiſtoire Grecque.

RHAMPSINIT.

Tout ce qu'Hérodote rapporte au ſujet de Rhampſinit eſt une fable qui ne mérite aucune place dans l'Hiſtoire.

CHE'OPS & CEPHREN.

Ces deux Princes, qui étoient freres, ne ſe ſont rendus célebres que par leur impiété & leurs cruautés. Ils accablerent leurs ſujets de travaux inutiles, & qui n'étoient que pour flatter leur folle ambition. Ce furent eux qui firent bâtir les premieres Pyramides.

MYCERINUS.

Mycerinus, fils de Chéops, étoit d'un caractere bien différent que ſon pere. Il rouvrit les Temples des Dieux que ce Prince avoit fait fermer, rétablit leur culte, ſoulagea la miſere de ſes ſujets, & tâcha de réparer tous les maux que ſon pere avoit faits. Un regne ſi heureux ne fut que de ſept ans. Il fit bâtir une Pyramide, mais moins grande que celle de Chéops.

ASYCHIS.

Ce fut ce Prince qui porta la loi, par laquelle il n'étoit permis d'emprunter que ſur le corps mort de ſon pere. Il eut l'ambition d'élever une Pyramide plus ſuperbe que celle de ſes prédéceſſeurs. Elle étoit de brique. Il y fit graver cette inſcription: *Ne me comparez point aux autres Pyramides faites de pierres: je leur ſuis autant ſupérieure que Jupiter l'eſt aux autres Dieux.* Depuis le regne de ce Prince juſqu'à celui de Sabacus l'Ethiopien, il y a un intervalle de plus de trois cents ans.

SABACUS.

Anyſis occupoit le thrône d'Egypte, lorſque Sabacus, Roi d'Ethiopie, fit une irruption ſubite dans ſes Etats, & s'en rendit maître. Ce Prince, après avoir gouverné pendant pluſieurs années les Egyptiens avec beaucoup de douceur, & avoir bâti pluſieurs Temples magnifiques, & ſurtout dans la ville de Babaſté, retourna en Ethiopie. Anyſis, qui s'étoit tenu caché pendant ſon regne, remonta ſur le thrône.

SE'THON.

Séthon, fils de Sabacus, gouverna enſuite l'Egypte. Plus occupé de la ſuperſtition que des fonctions de Roi, il ſe fit conſacrer ſouverain Pontife de Vulcain, & négligea le ſoin de défendre ſes Etats. Il ôta même aux gens de guerre les grands priviléges qu'ils avoient reçus de ſes prédéceſſeurs, & les priva des fonds de terre qui leur étoient aſſignés. Il ne tarda pas à ſe repentir d'une conduite ſi irréguliere, car ſes ſoldats refuſerent de le défendre contre les Aſſyriens qui étoient venus l'attaquer. Il fut obligé de raſſembler d'autres troupes pour réſiſter à ſes ennemis.

THARACA.

Après ſa mort, Tharaca qui étoit auſſi Ethiopien, s'empara de la couronne. Il fut le dernier des Rois Ethiopiens qui regnerent en Egypte. Les peuples reſterent deux ans dans l'Anarchie.

DOUZE ROIS.

Douze des principaux Seigneurs s'étant réunis partagerent le Royaume en douze parties égales, & convinrent que chacun gouverneroit ſa portion avec une ſouveraine autorité, ſans qu'aucun d'eux ſongeât à faire quelqu'entrepriſe contre ſon collegue. Ils regnerent enſemble pendant quinze

ans

ans dans une grande union, & bâtirent de concert & à frais communs le célebre Labyrinthe, dont j'ai parlé plus haut. Un jour que les douze Rois assistoient à un sacrifice solemnel, qu'on avoit coutume de faire tous les ans à Vulcain, les Prêtres présenterent à chacun des Princes une coupe d'or pour faire des libations. Comme il ne s'en trouvoit que onze, Psammitique prit son casque, qui étoit d'airain, & s'en servit pour la cérémonie. Cette action fut remarquée par les autres Rois. Se rappellant alors que l'Oracle avoit promis l'entiere souveraineté de l'Egypte à celui d'entr'eux qui feroit des libations à Vulcain dans un vase d'airain, ils chasserent Psammitique de leur compagnie, & le reléguerent dans les pays marécageux de l'Egypte. L'EGYPTE.

Ce Prince languissoit dans son exil, lorsque la tempête jetta sur les côtes de l'Egypte des Cariens & des Ioniens. Il fit alliance avec ces Etrangers, & ayant levé quelques autres troupes, il les joignit aux Grecs. Il attaqua aussitôt les onze Rois, les défit & s'empara de toute l'autorité. PSAMMITIQUE.

670. avant J. C.

Jusqu'alors l'entrée de l'Egypte avoit été fermée à tous les Etrangers, mais Psammitique avoit trop d'obligation aux Grecs, pour ne leur pas offrir un établissement dans le pays. Ce Prince ne fut pas plutôt affermi sur le thrône, qu'il déclara la guerre au Roi d'Assyrie, à l'occasion des limites des deux Royaumes. La Palestine devint entr'eux un sujet continuel de discorde, & fut souvent le théâtre de la guerre.

NECHAO.

616.

Néchao, devenu Roi d'Egypte, entreprit de joindre le Nil avec la Mer rouge par le moyen d'un canal; mais le grand nombre de personnes qui périrent à ce travail, l'obligea de renoncer à son entreprise. Ce fut sous le regne de ce Prince que des Phéniciens, qu'il avoit pris à son service, partirent de la Mer rouge, firent le tour de l'Afrique & rentrerent en Egypte par le détroit de Gibraltar, après trois ans de navigation. L'usage de la boussole n'étoit pas encore connu. Ce voyage fut fait vingt & un siécles avant que Vasquès de Gama, Portugais, eût trouvé en 1497. par la découverte du Cap de Bonne-Espérance le même chemin pour aller aux Indes, par lequel ces Phéniciens étoient venus des Indes dans la Mer Méditerranée. On a vu dans l'histoire des Juifs les guerres que Néchao eut avec les Rois de Juda, & avec les Rois de Babylone. Voyez aussi le regne de Nabopolassar, dans l'histoire des Babyloniens.

PSAMMIS.

600.

Après la mort de Néchao, le thrône fut occupé par son fils Psammis. On ignore les actions de ce Prince, & on sçait seulement qu'il fit la guerre aux Ethiopiens.

APRIE'S.

594.

Il eut pour successeur son fils Apriès, connu dans l'Ecriture sainte sous le nom d'Ephrée ou Ophra. Les commencements de son regne furent brillants, & il eut les plus grands succès dans les guerres qu'il entreprit contre les habitants de l'isle de Chypre, & contre les Phéniciens. Enflé d'orgueil il se croyoit à l'abri de tous les malheurs; mais il ne tarda pas à être désabusé. Les Cyrénéens, originaires de la Grece, qui s'étoient établis entre la Libye & l'Egypte, incommoderent tellement les Libyens, qu'ils eurent recours au Roi d'Egypte. Néchao fit marcher des troupes pour les secourir, & chasser les Grecs du pays. La défaite de cette armée jetta le désespoir dans le cœur de ceux qui étoient échappés au fer de l'ennemi. Persuadés que le Roi ne les avoit envoyés dans la Libye que pour se défaire d'eux, ils se révolterent

L'EGYPTE.

ouvertement. Apriès, inſtruit de ce ſoulevement, donna ordre à un de ſes Officiers nommé Amaſis, d'aller appaiſer les troubles. Les rebelles, loin d'écouter tranquillement ce qu'il vouloit leur dire, lui mirent ſur la tête un caſque, qui étoit la marque de la Royauté. Amaſis, au lieu de prendre les intérêts de ſon maître, conſentit à garder la couronne qu'on lui avoit offerte. Apriès, tranſporté de fureur à cette nouvelle, chargea Patarbemis, un des plus grands Seigneurs de ſon royaume, d'enlever Amaſis, & de le lui amener chargé de chaînes. Patarbemis, n'ayant pû réuſſir, fut traité avec la derniere indignité, & le Roi lui fit couper le nez & les oreilles. Un traitement ſi rigoureux & ſi injuſte fit ſoulever tous les Egyptiens. Apriès, craignant alors pour ſa vie, ſe retira dans la haute Egypte, où il ſe maintint pendant quelques années. Amaſis reſta maître du reſte de ſes Etats. Nabuchodonoſor, profitant de ces troubles, entra en Egypte, ſoumit tout le pays, & confirma Amaſis dans la poſſeſſion du thrône, mais ſeulement en qualité de Viceroi. Après la retraite du Roi de Babylone, Apriès raſſembla une armée compoſée de Cariens, d'Ioniens & d'autres Etrangers, & alla attaquer Amaſis. On en vint aux mains près de Memphis, mais Apriès fut battu, fait priſonnier, & étranglé par ordre de l'Uſurpateur.

AMASIS.

579.

Amaſis ſe vit alors tranquille poſſeſſeur de la couronne. Comme il étoit de baſſe naiſſance, ſes ſujets n'avoient pas pour lui beaucoup de reſpect. Amaſis s'en apperçut & uſa d'un ſtratagême qui lui réuſſit. Il avoit une cuvette d'or qui ſervoit à lui laver les pieds & à tous ceux qui mangeoient à ſa table. Il la fit fondre & la changea en une ſtatue qu'il expoſa à la vénération publique. Il y eut un grand concours, & chacun s'empreſſa de lui rendre hommage. Amaſis découvrit alors à ſes ſujets à quel uſage cette ſtatue avoit autrefois ſervi, & il s'en fit l'application. Depuis cet événement les peuples eurent pour lui un grand reſpect. Ce Prince ne négligeoit aucun des devoirs attachés au thrône, & rendoit exactement la juſtice. Ce fut lui qui obligea les Particuliers de déclarer chez les Magiſtrats la profeſſion qui les faiſoit vivre. Solon inféra cette loi parmi celles qu'il donna aux Athéniens. Il bâtit pluſieurs Temples magnifiques, principalement à Saïs, qui étoit le lieu de ſa naiſſance. Ce Prince, qui aimoit beaucoup les Grecs, leur accorda de grands priviléges, & permit à ceux qui voudroient s'établir en Egypte, de fixer leur ſéjour à Naucratis. Il fournit encore des ſommes conſidérables aux habitants de Delphes, pour les aider à rebâtir le Temple d'Apollon. Ce Prince fit auſſi alliance avec les Cyrénéens. Il eſt le ſeul Roi d'Egypte, qui ait impoſé un tribut aux habitants de l'iſle de Chypre, qu'il avoit ſoumis. Ce fut ſous ſon regne que Pythagore ſe rendit en Egypte, où il fut initié dans les profonds myſteres des Egyptiens.

PSAMMENIT.

525.

Amaſis laiſſa la couronne à ſon fils Pſammenit. Cambyſe, fils de Cyrus, entra dans l'Egypte, ſe rendit maître du pays, & fit mourir Pſammenit qui n'avoit régné que ſix mois. J'ai parlé de cette expédition dans l'hiſtoire de Perſe. L'Egypte fut alors ſoumiſe aux Perſes juſqu'au regne d'Alexandre le Grand. Ce Monarque, ayant abattu l'Empire de Darius, ſe mit en poſſeſſion de tous ſes Etats. Après ſa mort, ſes Généraux parragerent les différentes provinces qui lui avoient été ſoumiſes, & l'Egypte tomba au pouvoir de Ptolemée, fils de Lagus.

ARTICLE IV.

ETAT DE L'EGYPTE SOUS LES PTOLEMEES, jusqu'à la conquête des Romains.

Ptolemée, fils de Lagus, Macédonien de basse naissance, & d'Arsinoé, maîtresse de Philippe, Roi de Macédoine, se distingua tellement par sa valeur, qu'il devint un des Généraux d'Alexandre le Grand. A la mort de ce Prince, il fut nommé Gouverneur de l'Egypte, & pendant que les autres Généraux d'Alexandre se disputoient la Macédoine, & tâchoient de se détruire mutuellement, Ptolemée sçut se conserver son gouvernement, & ne prit le titre de Roi que long-temps après. Des troubles arrivés dans la Cyrénaïque le mirent en possession de cette province, qui fit partie de ses Etats. Le premier ennemi qu'il eut à combattre fut Perdiccas, Régent de Macédoine, qui, résolu d'abattre la puissance de tous les Gouverneurs, vouloit commencer par celui d'Egypte. Cette entreprise devint funeste au Régent, qui fut massacré par ses propres soldats. Ptolemée affermi dans l'Egypte par l'affection des peuples, travailla à l'agrandissement de ses Etats, & s'empara de la Syrie & de la Phénicie. Il surprit Jerusalem un jour de Sabat, & traita d'abord les Juifs avec beaucoup de dureté ; mais il agit dans la suite avec eux d'une maniere bien différente. Sa prudence l'empêcha de prendre parti entre les autres Gouverneurs qui sollicitoient son appui. Il sçut les amuser les uns & les autres, & trouva toujours des prétextes pour éluder la conclusion d'un traité.

Ptolemée Soter. 324. Avant J. C.

Ce Prince ne put cependant refuser son secours à Séleucus, Gouverneur de Babylone, qui étoit menacé par Antigonus, maître d'une grande partie de l'Asie. Il punit quelques Princes de Chypre, qui avoient pris le parti d'Antigonus, & battit Démétrius, fils de ce dernier. Par cette victoire il rentra en possession de la Syrie & de la Phénicie, qu'Antigonus lui avoit enlevées, & rétablit Séleucus dans son Gouvernement de Babylone. Ptolemée ne conserva pas longtemps ses nouvelles conquêtes, & il crut devoir les abandonner aussitôt qu'il eut appris qu'Antigonus avoit rétabli ses affaires, & qu'il devoit bientôt joindre son fils. Un traité de paix, qui suivit cette guerre, fit rentrer les Gouverneurs dans leurs premieres possessions. De nouveaux troubles occasionnés par le massacre de la famille royale d'Alexandre, firent bientôt recommencer les hostilités. Démétrius attaqua l'isle de Chypre, & poussa si vivement ses conquêtes, que Ptolemée se vit obligé de marcher au secours de cette isle. Il livra bataille à son ennemi, mais il eut le malheur de la perdre, après s'être vû plusieurs fois sur le point de la gagner. Honteux de sa défaite, il se retira en Egypte, où il prit alors le titre de Roi, à l'exemple d'Antigonus, qui, enflé de sa victoire, s'étoit revétu des ornements royaux. Antigonus forma ensuite le projet d'aller attaquer Ptolemée jusques dans ses Etats. Le Roi d'Egypte, instruit de son arrivée, fit garnir toutes les bouches du Nil avec une grande quantité de barques,

Il prend le titre de Roi. 306.

L'EGYPTE.

& empêcha par ce moyen la flotte ennemie d'approcher. Il attira d'ailleurs ſes ſoldats par les récompenſes qu'il leur promit. Antigone, voyant ſon armée conſidérablement affoiblie par la déſertion, & manquant de vivres, ſe vit contraint de ſe retirer honteuſement. Il voulut s'en venger ſur l'iſle de Rhodes, amie & alliée des Egyptiens; mais Démétrius qu'il chargea de cette expédition, fut obligé d'y renoncer. Les Rhodiens, en reconnoiſſance des ſecours qu'ils avoient reçus de Ptolemée, lui donnerent le nom de *Soter*, c'eſt-à-dire, Sauveur, & éleverent un Temple en ſon honneur.

301.

La défaite & la mort d'Antigonus, arrivées à la bataille d'Ipſus, confirmerent Ptolemée & les autres ſucceſſeurs d'Alexandre dans la poſſeſſion de leurs Etats. Par le traité qui fut conclu, Ptolemée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Paleſtine, & la Célé-Syrie: quelque temps après il y joignit l'iſle de Chypre. Démétrius envoya en Egypte, pour ôtage des paroles qu'il donnoit, ſon beau-frere Pyrrhus. Ptolemée fournit à ce jeune Prince des troupes & de l'argent pour l'aider à ſe rétablir dans le Royaume d'Epire.

Ptolemée, ſe voyant dans un âge extrêmement avancé, abdiqua la Souveraineté, & remit le Sceptre entre les mains de ſon fils Ptolemée-Philadelphe, fils de Bérénice, une de ſes femmes, à l'excluſion de Ptolemée-Ceraunus, fils d'Eurydice, ſa premiere femme; elles étoient encore toutes deux vivantes. Ptolemée-Soter vécut quelque temps après ſon abdication, & mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, regretté de ſes ſujets dont il avoit fait le bonheur. Ce Prince aima beaucoup les Lettres, & favoriſa toujours les Sçavants. Il fut le fondateur de la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie.

PTOLEMÉE PHILADELPHE.

284.

Philadelphe, en montant ſur le thrône, fit revivre tous les talents qu'on avoit admirés dans ſon pere. Il conſerva ſes conquêtes, entra dans ſes vûes, & exécuta ſes projets. Pour témoigner à ſes ſujets, combien il avoit été ſenſible à la joie qu'ils avoient fait paroître à ſon avénement à la couronne, il leur donna une fête où l'or, l'argent, les pierreries, les étoffes précieuſes y furent prodigués. C'étoit la repréſentation de la vie de Bacchus, de ſon culte, & des ſes orgies. Comme le détail de cette pompe peut amuſer le lecteur, je vais en donner la deſcription.

Deſcription de la fête donnée au peuple par le Roi.

Cette pompe prétendue religieuſe, à laquelle on peut comparer en petit, les célebres fêtes du carnaval de Veniſe, commençoit par un grand nombre de Silenes, vétus de robes, les unes de couleur de pourpre, les autres d'un rouge foncé, tous deſtinés à écarter la foule. Ils étoient ſuivis par quarante Satyres, rangés en haye, portant chacun une lampe dorée, & ceux-ci par des Victoires, qui tenoient des vaſes dorés & ornés de feuilles de lierre, dans leſquels brûloient des parfums. Leurs habits étoient ornés de figures d'animaux; l'or y brilloit de toutes parts. Elles précédoient un autel double de neuf pieds, couvert de feuilles de lierre, avec des ornements d'or. Une couronne, formée de pampre d'or & de bandelettes blanches, repoſoit ſur cet autel au milieu d'un feuillage. C'étoit comme la premiere partie du cortége, qui marquoit la royauté de Bacchus.

Six vingt jeunes garçons choiſis marchoient enſuite, revétus de tuniques de pourpre; ayant chacun dans un vaſe d'or de l'encens, de la myrrhe & du ſafran. Quarante Satyres les ſuivoient, tous portant ſur la tête une couronne d'or, qui repréſentoit des branches de lierre, & à la main une

autre couronne du même prix, ornée de feuilles de vignes. Leurs habits étoient bigarrés de différentes couleurs. Après eux venoient deux Silenes avec des manteaux de pourpre & des chauſſures blanches. L'un portoit une eſpéce de chapeau & un caducée d'or, l'autre avoit une trompette. Au milieu d'eux étoit un homme haut de ſix pieds, maſqué & vétu d'un habit de théâtre, tel qu'on s'en ſervoit dans les Tragédies ; il tenoit une corne d'abondance d'or, & il s'appelloit l'*Année*. Une très-belle femme de même taille marchoit après lui, toute éclatante d'or. D'une main, elle portoit une couronne de feuilles de l'arbre qu'on appelloit *Perſée*, & de l'autre une palme ; on la nommoit *Penteteris*, & elle marquoit que tous les cinq ans on célébroit la grande fête de Bacchus. Elle étoit ſuivie des Génies des quatre ſaiſons, ornés des attributs qui les diſtinguent, & chargés d'un autel d'or quarré, avec deux grands vaſes d'or remplis de parfums. Enſuite venoient des Satyres, portant des couronnes d'or en forme de lierre, & vétus de rouge ; les uns tenoient des vaiſſeaux pleins de vin, les autres, des coupes à boire. Après eux marchoit Philiſcus, Poëte & Prêtre de Bacchus, accompagné de Muſiciens, de Comédiens, de Danſeurs & autres perſonnages de cette ſorte. On portoit enſuite des Trépieds, qui étoient la récompenſe préparée pour ceux qui demeuroient vainqueurs dans les combats & dans les exercices des Athletes, qu'on devoit célébrer les jours ſuivants. L'un de ces prix, haut de treize pieds & demi, étoit pour les jeunes garçons ; l'autre, haut de dix-huit, étoit pour les hommes. Un char d'une grandeur extraordinaire ſuivoit immédiatement. Il étoit à quatre roues, & avoit vingt-un pieds de long ſur douze de large ; cent quatre-vingts hommes le tiroient avec effort. Sur ce char étoit une figure de Bacchus, haute de quinze pieds, qui ſacrifioit avec une grande coupe d'or. Elle portoit une robe de pourpre brochée d'or, qui deſcendoit juſqu'aux talons, par deſſus laquelle étoit une tunique tranſparente de couleur de ſafran, & ſur ſes épaules un grand manteau de pourpre broché d'or. Devant elle étoit une large cuve d'or à la Lacédémonienne, tenant quinze meſures, appellées *Metretes* ou *Brocs* ; & l'on prétend que chacune de celles-ci tenoit plus de cinquante pintes : à côté, un trépied d'or, ſur lequel étoit un vaſe d'odeur & deux phioles de même prix, pleines de canelle & de ſafran. Bacchus étoit à l'ombre des lierres, des pampres & d'autres feuillages d'arbres fruitiers, d'où pendoient des couronnes, des bandelettes, des thyrſes, des tympanons, des rubans, des maſques ſatyriques, comiques & tragiques. Dans ce même char étoient des Prêtres, des Prêtreſſes, des Miniſtres & Interpretes des myſteres, des Danſeurs de toutes les ſortes, & des femmes qui portoient des vents. Bacchus étoit ici honoré comme un Dieu.

Un troiſiéme cortége rappelloit l'hiſtoire de ſa vie. Les Bacchantes préſidoient en grand nombre, les cheveux épars, & portant des couronnes compoſées les unes de ſerpents, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Celles-ci tenoient en main des couteaux, celles-là des ſerpents. Après elles venoit un ſecond char, large de douze pieds & tiré par ſoixante hommes, ſur lequel étoit la ſtatue de Niſa, que l'on diſoit avoir été la nourrice de Bacchus. Elle avoit douze pieds de haut, & portoit une robe de couleur jaune brochée d'or, ſur laquelle étoit un habit léger à la Lacédémonienne. Cette figure ſe levoit par machine, ſans que perſonne y touchât ;

L'EGYPTE.

& après qu'elle avoit verſé du lait d'une phiole d'or, elle ſe raſſeyoit ; de la main gauche elle tenoit un thyrſe entrelacé de rubans. Elle avoit une couronne d'or, ſur laquelle étoient repréſentées des feuilles de lierre, & des grappes compoſées de différentes pierres précieuſes. Elle étoit couverte d'un ombrage épais, formé par différents feuillages. Aux quatre angles du char étoient quatre lampes dorées. On célébroit ainſi la naiſſance & l'éducation de Bacchus.

Il falloit enſuite l'honorer comme Dieu du vin ; c'eſt ce que repréſentoit un troiſiéme char, long de trente-ſix pieds & large de vingt-quatre. Il étoit deſtiné à porter un preſſoir de la même longueur, rempli de vendange, que ſoixante Satyres fouloient au ſon de la flûte, chantant des airs conformes à l'action qu'ils faiſoient. Silene étoit le chef de la troupe, & il laiſſoit couler le vin pendant toute la marche. Trois cents hommes étoient employés à tirer ce char, à force de corps & de bras. Il en ſuivoit un quatriéme une fois plus lourd, puiſqu'on y avoit attelé ſix cents perſonnes. Il portoit un outre de grandeur énorme, fait de peaux de léopard couſues enſembles. Cet outre tenoit trois mille meſures de cinquante pintes chacune. Le vin en coula pendant tout le trajet.

Après ces quatre premiers charriots, venoit une longue marche de différents perſonnages. D'abord c'étoient des Satyres & des Silenes couronnés au nombre de ſix vingts. Les uns portoient des pots, les autres des flacons, les autres de grandes coupes, & tous ces vaſes étoient d'or. Cette troupe étoit ſuivie d'une cuve d'argent qui tenoit ſix cents meſures, & qui occupoit un cinquiéme char tiré par ſix cents hommes. Elle étoit ciſelée & avoit des figures d'animaux, aux bords, aux deux anſes & à la baſe. Elle étoit ceinte au milieu d'une couronne d'or ornée de pierres précieuſes. Après tout cela venoient deux coupes d'argent, de neuf pieds de haut ſur dix-huit de large ; on les portoit ſur des brancards. Elles étoient couvertes de boſſettes en haut, & tout autour trois animaux d'un pied & demi leur ſervoient de ſupports, & entr'eux on en voyoit beaucoup d'autres de moindre grandeur. Ces deux coupes habilement travaillées étoient ſuivies de dix cuves énormes, puis de ſeize autres bien moindres, dont les plus grandes contenoient trente brocs, & les plus petites cinq ; enſuite de dix gros vaiſſeaux de cuivre, vingt-quatre vaſes à deux anſes ſur cinq ſoucoupes ; deux preſſoirs d'argent, ſur leſquels étoient vingt-quatre gobelets ; une table d'argent maſſif, large de dix-huit pieds, & trente autres de ſix ; quatre trépieds, dont l'un, qui étoit d'argent maſſif, avoit vingt-quatre pieds de circonférence ; les trois autres plus petits étoient ornés de pierreries ſur le milieu. On portoit enſuite quatre-vingts trépieds Delphiques d'argent, moindres que les précédents ; vingt-ſix cruches, ſeize flacons ; cent ſoixante autres vaiſſeaux, dont le plus grand tenoit ſix meſures, & le plus petit deux. Il n'y en avoit aucun qui ne fût d'argent.

Les vaſes d'or venoient enſuite. Quatre que l'on appelloit à la Laconique, couronnés de pampres ; deux à la Corinthienne, ornés au col & au ventre de figures d'animaux, chacun tenoit huit meſures ; un preſſoir où étoient dix gobelets & deux vaſes, dont chacun tenoit cinq meſures. Vingt-deux ſceaux à rafraîchir les liqueurs, qui étoient depuis un broc juſqu'à

trente ; quatre grands trépieds d'or ; une eſpéce de coffre ou corbeille d'or, dans le goût de ce que nous appellons une *Cave*, propre à recevoir des vaſes de différentes façons, travaillée avec un art infini, & enrichie de pierres précieuſes. Elle avoit quinze pieds de long, & elle étoit faite à ſix gradins, ornés de différentes figures d'animaux, dont la hauteur étoit de plus de trois pieds. On voyoit auſſi deux gobelets, deux coupes de verre avec des ornements d'or, deux ſoucoupes d'or de quatre coudées, en forme de guéridon, trois autres de moindre grandeur, dix cruches, un autel de quatre pieds & demi, & vingt-cinq plats.

La ſuite de ces immenſes richeſſes continuoit par une marche de ſeize cents jeunes garçons, revétus de tuniques blanches, couronnés les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cent cinquante d'entr'eux portoient des vaſes d'or ; quatre cents, des vaſes d'argent ; trois cents, des ſceaux d'or deſtinés à rafraîchir les liqueurs ; d'autres avoient de grands pots pour donner à boire, dont vingt étoient d'or, cinquante d'argent, & trois cents bigarrés de différentes couleurs. Le reſte de cette Jeuneſſe uniforme ſervoit à porter diverſes piéces également riches & curieuſes, où l'on voyoit des choſes remarquables ; entr'autres un lit porté ſur une table de ſix pieds, qui repréſentoit le lit de Sémelé, mere de Bacchus, où l'on avoit mis des habits brochés d'or, & ornés de pierreries. Un cinquiéme char long de trente-trois pieds, & large de vingt-un, ſuivoit par les efforts de cinq cents hommes. On ne voit pas quel rapport ſa deſtination pouvoit avoir à cette fête, à moins que ce ne fût pour le plaiſir des ſpectateurs, ou pour célébrer l'enfance de Bacchus, que l'on repréſentoit ſouvent à cet âge. Ce char étoit proprement un antre fort profond & couvert de lierre & de pampre, duquel ſortoient & s'envoloient des pigeons, des ramiers & des tourterelles, liés aux pattes avec de longues bandelettes, afin que ceux qui étoient autour les puſſent prendre. De-là ſortoient encore deux fontaines, l'une de lait, l'autre de vin. Pluſieurs Nymphes qui environnoient l'antre portoient des couronnes d'or. Mercure y étoit auſſi, tenant un Caducée d'or & revétu de riches habits, on diſoit, qu'il avoit préſidé avec les Nymphes à l'éducation du fils de Sémelé.

Sur un ſixiéme char étoit repréſentée l'expédition de Bacchus dans les Indes, conformément à la deſcription que Lucien nous en a laiſſée. Bacchus y étoit repréſenté haut de dix-huit pieds, monté ſur un Eléphant vétu de pourpre, portant une couronne d'or, de lierre & de pampre. Il tenoit dans ſes mains un long thyrſe d'or. Sur le cou de l'Eléphant étoit monté un ſatyre de plus de ſept pieds de haut, portant une couronne d'or, qui imitoit les branches du pin, & ſonnant dans une corne de chevre qui lui ſervoit de cor. L'Eléphant avoit auſſi ſon harnois tout d'or, & portoit autour du col une couronne d'or en forme de feuilles de lierre. La ſuite du cortége exprimoit la marche & les triomphes du Dieu Mars.

Cinq cents jeunes filles étoient en tête, ornées de robes de pourpre & de ceintures d'or : ſix vingts d'entr'elles, qui commandoient aux autres, portoient des couronnes d'or en forme de branches de pin. Après elles venoient ſix vingts Satyres armés de toutes piéces ; leurs armes étoient d'argent ou de cuivre. On voyoit enſuite cinq troupes d'ânes, montés par des Silénes &

L'EGYPTE.

des Satyres couronnés ; une partie de ces ânes portoit des fronteaux, & tout le reſte des harnois d'or ; l'autre partie les portoit d'argent. Après cela venoit vingt-quatre chars, tirés par des Eléphans ; ſoixante tirés par des Boucs ; douze tirés par des Lions ; ſix tirés par des Oryges, eſpéce de chevres ; quinze par des Buffles ; quatre par des Anes ſauvages ; huit par des Autruches ; ſept par des Cerfs. Sur tous ces chars étoient montés de jeunes garçons vétus en cochers & portant des chapeaux à grands bords chargés de guirlandes. D'autres encore plus jeunes accompagnoient ceux-ci, armés de petits boucliers & de longs thyrſes, revétus de manteaux parſemés d'agrémens d'or. Immédiatement ſuivoient trois nouveaux chars tirés par des chameaux. Ceux-ci étoient ſuivis de chars traînés par des Mulets ; & ſur ces chars on voyoit des tentes faites à la maniere des Barbares, des femmes Indiennes, & d'autres nations vétues en eſclaves. Quoique ces Chameaux fuſſent principalement deſtinés à traîner, ils portoient encore, les uns trois cents livres d'encens, d'autres deux cents livres de ſafran, de canelle, de cinnamome, d'iris & d'autres aromats.

Après cette longue ſuite de chars marchoient des Ethiopiens armés de piques, qui portoient entr'eux ſix cents dents d'Eléphant, deux mille branches d'ébene, ſoixante coupes d'or & d'argent, & de la poudre d'or. Enſuite venoient deux chaſſeurs, qui tenoient des dards dorés, & qui conduiſoient deux mille quatre cents chiens, partie Indiens ou Hyrcaniens, partie Molloſſes ou d'autres eſpéces. Cinquante hommes les ſuivoient, portant des arbres auxquels étoient attachés des bêtes fauves de différente nature & des oiſeaux. On voyoit auſſi en cage des Perroquets, des Paons, des Méléagrides, des Faiſans & d'autres oiſeaux d'Ethiopie en grand nombre. Paſſoient enſuite cent trente Moutons d'Ethiopie, trois cents d'Arabie, vingt de l'iſle d'Eubée, vingt-ſix Bœufs blancs des Indes, huit autres d'Ethiopie, un grand Ours blanc, quatorze Léopards, ſeize Pantheres, quatre Lynx, trois petits Ours, une Giraffe & un Rhinocerot d'Ethiopie.

Ce cortége ſingulier précédoit un char de grandeur énorme & rempli de ſujets importants. Le principal étoit Bacchus, portant une couronne d'or, ornée de feuilles de lierre. Il paroiſſoit ſe réfugier à l'autel de Rhéa, pour éviter la perſécution de Junon. Priape étoit auprès de lui avec une couronne d'or, qui imitoit les feuilles de lierre. La ſtatue de Junon portoit un diadême d'or. Les ſtatues d'Alexandre & de Ptolemée avoient des couronnes de lierre, qui étoient d'or pur. La Vertu étoit à côté de Ptolemée avec une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe, poſée auſſi auprès de Ptolemée, portoit un diadême d'or. Auprès de chacun d'eux étoit un grand vaſe plein de coupes d'or, & une grande coupe d'or, qui tenoit cinq meſures.

Pluſieurs femmes richement vétues ſuivoient ce char, portant les noms des villes d'Ionie, de pluſieurs autres villes Grecques, de l'Aſie & des iſles, autrefois ſubjuguées par les Perſes. Elles avoient toutes des couronnes d'or. Sur un char ſuivant étoient un thyrſe d'or de cent trente-cinq pieds, & une lance d'argent de quatre-vingt-dix pieds. Venoit enſuite un grand nombre de Chevaux & de bêtes ſauvages, entre autres vingt-quatre Lions d'une grandeur prodigieuſe ; puis différents charriots, ſur leſquels étoient les ſtatues des Rois & de pluſieurs Divinités.

Après

Après cela, venoit un chœur de six cents hommes, parmi lesquels étoient trois cents joueurs de guitare, qui portoient tous des couronnes d'or. Près de ceux-ci marchoient deux mille taureaux, tous de même couleur, qui portoient des fronteaux d'or, avec un collier & une égide qui pendoit sur leur poitrine.

On voyoit ensuite la pompe de Jupiter & des autres Dieux en grand nombre, puis celle d'Alexandre, dont la statue toute d'or étoit sur un char tiré par des Eléphans; il avoir d'un côté, la Victoire, & de l'autre Minerve. Suivoient immédiatement d'autres charriots, sur lesquels étoient portés séparément des thrônes & des couronnes d'or. Snr le thrône de Ptolemée Soter, étoit une couronne d'or du poids de dix mille pieces d'or, que l'on évalue à cent mille livres de notre monnoye.

A la suite étoient des richesses sans prix, & qui paroissent incroyables. Trois cents vases d'or destinés à faire brûler des parfums; cinquante autels dorés, entourés de couronnes d'or; aux côtés de l'un d'eux étoient attachés quatre flambeaux d'or, de quinze pieds de haut. On voyoit douze foyers dorés, l'un desquels avoit soixante pieds d'élévation, sur dix-huit de circonférence, neuf trépieds Delphiques d'or, haut de six pieds, & un plus grand que tous les autres, de quarante-cinq pieds, portant des animaux d'or de sept pieds & demi, & tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vignes. C'étoient après cela des palmes dorées, longue de douze pieds, un caducée doré de plus de soixante-six, un foudre doré de soixante, un Temple doré de soixante pieds en circuit, une corne double de douze pieds, un grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs étoient de dix-huit pieds, des bêtes fauves de grandeur énorme, des aigles de trente pieds.

On porta en cette pompe trois mille deux cents couronnes d'or, une entr'autres que l'on nommoit *sacrée*, qui environnoir l'entrée du Temple de Bérénice. Elle avoit cent vingt pieds de circonférence, & elle étoit ornée de pierres précieuses. La plûpart de ces couronnes étoient portées par de jeunes filles. On voyoit encore une cuirasse d'or de dix-huit pieds, une autre d'argent de vingt-sept pieds, sur laquelle étoient deux foudres d'or de dix-huit pieds, vingt boucliers d'or, soixante-quatre armures d'or complettes, deux bottes d'or de quatre pieds & demi, douze bassins d'or, un grand nombre de flacons, dix grands vases de parfums pour les bains, douze cruches, cinquante plats, cinq tables couvertes de gobelets d'or, une corne d'or solide, de quarante-cinq pieds. Il y avoit de plus quarante charriots chargés de vases & d'autres ouvrages d'argent, vingt autres chargés de vases d'or, & huit cents qui étoient remplis d'aromates.

Les troupes commandées pour escorter cette pompe, montoient à cinquante-sept mille six cents hommes de pieds, & à vingt-trois mille deux cents hommes de cheval, tous vétus & armés magnifiquement.

Il paroît que Callixenes, d'où cette description est tirée, a un peu exagéré dans les détails; mais il y a toujours lieu de croire, que cette pompe fut la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Ptolemée Cerannus, devenu maître du thrône de Macédoine, envoya des Ambassadeurs au Roi d'Egypte, son frere, pour l'assurer qu'il avoit entiérement oublié tout ressentiment de haine & de jalousie. Pendant que les

L'EGYPTE.

deux freres se donnoient des marques réciproques d'une sincere réconciliation, Argée, autre frere de Philadelphe, cherchoit à lui faire perdre la couronne & la vie. Meléagre, qui étoit aussi son frere, voulut faire soulever les Cypriotes contre lui; mais le Roi d'Egypte rendit leurs projets inutiles, & fit mourir ses deux freres. Arsinoë, sa femme, fille de Lysimaque, convaincue que son époux avoit de la tendresse pour une de ses sœurs, fille de Soter & de Bérénice, résolut de s'en venger en empoisonnant son mari. Le complot fut découvert, & le Roi exila sa femme en Thébaïde. Il épousa ensuite la Princesse qui avoit donné tant de jalousie à sa femme: elle se nommoit aussi Arsinoë, & étoit sa propre sœur. Cette Princesse n'ayant point eu d'enfants mâles, adopta Ptolemée Evergete, fils de celle dont elle avoit pris la place.

Alliance de Philadelphe avec les Romains.

273.

Philadelphe, aimé de ses sujets & redouté de ses ennemis, envoya des Ambassadeurs aux Romains, pour demander leur amitié. Le Sénat fut flatté de cette ambassade, & fit partir aussitôt quatre Sénateurs, pour aller conclure le traité à Alexandrie. Le Roi leur fit une réception magnifique, & à la fin d'un repas, il leur fit présent à chacun d'une couronne d'or. Les Romains allerent les placer dès le lendemain sur la tête des statues de Ptolemée. Le Roi fut si sensible à cette action, qu'il leur fit des présents plus considérables. Lorsqu'ils furent de retour à Rome, ils les remirent dans le thrésor public; mais le peuple, touché de leur générosité, leur fit rendre la valeur de ce qu'ils avoient déposé dans le thrésor.

Troubles en Egypte.

265.

Ptolemée jouissoit des douceurs de la paix, lorsque la rébellion de Magas, son frere utérin, l'obligea de prendre les armes. Ce Prince, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, s'étoit fait déclarer Roi de ces Provinces, & avoit encore entrepris d'enlever l'Egypte à son frere. Il avoit en même temps engagé Antiochus Soter, Roi de Syrie, à faire une irruption du côté de Peluse, pendant qu'il entreroit dans l'Egypte par la Cyrénaïque. Philadelphe s'opposa avec tant de vigueur aux entreprises d'Antiochus, que Magas, ne se voyant point soutenu aussi efficacement qu'il l'avoit espéré, demanda la paix. Le mariage de sa fille Bérénice avec Ptolemée, l'aîné des fils de Philadelphe, fut le sceau du traité. Ce furent les seules guerres que le Roi eut à soutenir pour la défense de ses Etats. Il secourut d'ailleurs ses alliés, & prit le parti des Athéniens & des Achéens. Il ne profita de la tranquillité dont il jouit le reste de son regne, que pour travailler à l'avantage de ses sujets. Il établit la navigation en Orient par la Mer Rouge, & fit fleurir le commerce dans son Royaume. Il avoit deux flottes, l'une sur la Mer Rouge & l'autre sur la Méditerranée. Par ce moyen il mit le commerce à couvert de toute insulte, & conserva dans une entiere soumission les villes qu'il possédoit dans la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie & les Cyclades. Ce Prince, qui avoit beaucoup de goût pour les tableaux & les statues, n'en avoit pas moins pour les livres, & il se faisoit un plaisir de favoriser les sçavants. Les bienfaits dont il les combloit attirerent dans l'Egypte tout ce que son siécle put fournir de plus grands hommes dans les Lettres. Il ne se borna pas à embellir l'Egypte, il donna encore des preuves de sa magnificence dans toutes les Provinces de sa domination. Il bâtit ou agrandit une quantité de villes, dont il fut regardé comme le

fondateur. On en connoît ſix qui portoient le nom de Philadelphie, cinq qui avoient le nom de Bérénice ſa mere, & neuf qu'on nommoit Arſinoë, du nom de ſa ſœur & de ſa femme. Philadelphe mourut dans la ſoixante & quatriéme année de ſon âge, & la trente-neuviéme de ſon régne, cherchant inutilement à ſoulager la douleur que lui cauſoit la mort d'Arſinoë, à laquelle il ne ſurvécut pas long-temps. L'Egypte.

Ptolémée Evergete, devenu maître du thrône par la mort de ſon pere, fut obligé de porter la guerre en Aſie contre Antiochus le Dieu, qui avoit répudié Bérénice (1). Après avoir pris vengeance de l'affront que ce Prince lui avoit fait en ravageant une partie de l'Aſie, il retourna dans ſes Etats chargé de riches dépouilles, de vaſes ſacrés, de Statues Egyptiennes, que Cambyſe avoit autrefois enlevés de l'Egypte. Bérénice, ſa ſœur & ſa femme, l'avoit vû partir avec tant de regret, qu'elle avoit promis de conſacrer ſes cheveux à quelque Divinité, s'il retournoit ſain & ſauf. Auſſitôt qu'il fut de retour, elle coupa ſans peine ſes beaux cheveux, & les conſacra dans le Temple que Philadelphe avoit fait bâtir à Arſinoë ſur le Promontoire de Zéphyrion en Chypre, ſous le nom de Venus Zephyrienne. Peu de temps après ces cheveux furent perdus, & Conon de Samos, célebre Mathématicien, s'aviſa, pour faire ſa cour, de publier que les cheveux de Bérénice avoient été tranſportés dans le Ciel. Il montra le ſoir même près de la queue du Lion cette étoile, qui juſques-là n'avoit pas fait partie d'aucune conſtellation, & il prétendit que c'étoit la chevelure de Bérénice. D'autres Aſtronomes, à ſon exemple, continuerent à lui donner ce nom, qui lui eſt reſté juſqu'à ce jour. Le Poëte Callimaque confirma cette viſion par un petit Poëme qu'il intitula, *la Chévelure de Bérénice*, & que Catulle a traduit depuis en latin. Ptoleme'e Evergete. 246.

Evergete cultiva les ſciences à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, & travailla à augmenter la Bibliotheque d'Alexandrie. Héritier des vertus de Soter & de Philadelphe, il marcha ſur leurs traces, & rendit l'Egypte heureuſe & floriſſante. Il fut le dernier de ſa race qui mérita de régner : ſes Succeſſeurs furent des monſtres de cruauté, de perfidie, d'injuſtice, de violence & de débauche. Evergete mourut la vingt-cinquiéme année de ſon régne.

Philopator, ſon fils, qui lui ſuccéda, n'avoit d'autre occupation que celle de s'adonner aux plaiſirs de toute eſpéce, & de ſatisfaire toutes ſes paſſions, ſurtout celles du vin & des femmes. Il couroit dans les rues avec un tambourin pour raſſembler ſes compagnons de débauche, & il abandonnoit le ſoin des affaires les plus importantes à une courtiſane nommée Agathoclée. Ce fut ſous le régne de ce Prince que périt Cléomene, Roi de Sparte, comme on l'a vû vers la fin de l'Hiſtoire Grecque dans le Tome ſixiéme. Il avoit encouru la diſgrace du Roi, parce qu'il s'étoit oppoſé au deſſein qu'il avoit de faire mourir ſon frere, que ſes grandes qualités lui avoient rendu ſuſpect. Philopator ne tarda pas à le ſacrifier à ſes ſoupçons, & il eut l'inhumanité de faire mourir ſa propre mere, parce qu'elle avoit pris ouvertement le parti de ſon frere. Ptoleme'e Philopator. 221.

Théodote, Etolien d'origine, & qui étoit au ſervice de Philopator, avoit rendu de ſi grands ſervices dans les guerres d'Aſie, qu'il avoit été nommé Révolte de Théodote. 220

(1) Voyez l'hiſtoire de Syrie, Tom. VII. de cette Introduction.

L'EGYPTE.

Gouverneur de la Célé-Syrie. Les Courtiſans, jaloux de ſa gloire, étoient réſolus de le perdre. Ils l'accuſerent auprès du Roi, d'avoir ménagé le Roi de Syrie dans la derniere guerre; mais Théodote donna tant de preuves de ſa bonne conduite, qu'il fut déclaré abſous. Effrayé du danger qu'il avoit couru, il forma le projet de ſe venger d'un Prince qui n'écoutoit que de lâches flateurs. De retour dans ſon Gouvernement, il s'aſſura des villes de Tyr & de Ptolemaïs, & les livra à Antiochus le Grand. Le Roi de Syrie, après avoir fait quelques tentatives ſur l'Egypte, s'occupa à ſoumettre les villes de la Célé-Syrie. Philopator, ayant mis ſa perſonne en ſûreté dans Memphis, parut s'inquietter peu des ſuccès du Roi de Syrie, & ne mit aucune interruption à ſes plaiſirs. Cependant Agathocle & Soſibius, ſes premiers Miniſtres, leverent des Troupes, dont ils donnerent le commandement à des Officiers Grecs, changerent les anciennes manieres de combattre des Egyptiens, & introduiſirent celles des Grecs. Pour gagner du temps, ils feignirent d'entrer en négociation avec Antiochus, & cependant la flotte Egyptienne s'avançoit ſur les côtes de la Phénicie près de l'embouchure du Lycus. Nicolaüs, qui commandoit l'armée de terre, l'avoit raſſemblée à Gaza, d'où il avoit marché vers le Mont-Liban. Antiochus attaqua les Egyptiens & les mit en fuite. Profitant de ſa victoire, il ſoumit pluſieurs villes, & pouſſa ſes conquêtes au-delà du Jourdain.

217.

Philopator à cette nouvelle abandonna enfin ſes plaiſirs pour quelque temps, & prit le parti de ſe mettre en campagne. Il étoit campé dans les plaines de Raphia à la vûe des ennemis, lorſqu'il penſa périr de la main de Théodote. Cet Officier, toujours animé par des ſentiments de vengeance, avoit trouvé moyen de s'introduire pendant la nuit dans le camp des Egyptiens, accompagné ſeulement de deux hommes, & étoit parvenu juſqu'à la tente du Roi, qui heureuſement n'y couchoit pas cette nuit. Outré d'avoir manqué ſon coup, il tua le Médecin de Philopator, bleſſa quelques Officiers qui ſe trouverent dans la tente, & ſe ſauva à la faveur du tumulte. Philopator n'eut pas plutôt appris ce qui venoit de ſe paſſer, qu'il réſolut de livrer combat aux Syriens. Antiochus accepta le combat, & mit bientôt en déroute l'aîle gauche des Egyptiens; mais l'aîle droite, qui n'avoit pas encore donné, rétablit le combat & enveloppa l'ennemi, qui pourſuivoit les vaincus avec trop de chaleur. Antiochus, s'appercevant que la bataille étoit perdue ſans reſſource, ſe ſauva à Raphia, d'où il ſe retira à Antioche. Il envoya enſuite demander la paix à Philopator, qui ſe hâta de la conclure afin de pouvoir ſe livrer tranquillement à ſes plaiſirs. Philopator, en parcourant les villes de la Syrie, alla à Jéruſalem & viſita le Temple. Il voulut entrer juſques dans le Saint des Saints; mais il en fut empêché par une force ſupérieure. Frappé de ce prodige, il réſolut la perte des Juifs; & donna contr'eux des Edits très-ſéveres. Dieu changea enfin l'eſprit de ce Prince, & il traita favorablement ceux qu'il avoit voulu faire périr (1).

Philopator, qui aimoit les actions d'éclat, fournit des ſommes immenſes aux Rhodiens, pour réparer les pertes que leur avoit cauſé un violent tremblement de terre. Il tenoit une conduite bien différente à l'égard de ſes ſujets, qui ne trouvoient en lui qu'un Prince cruel, injuſte, indolent

(1) Voyez le troiſiéme Livre des Machabées.

dans le gouvernement des affaires, & entierement abandonné à la débauche. Les Egyptiens, fatigués d'un joug si pesant, oublierent leur devoir en songeant à la révolte. Elle fut cependant promptement appaisée, mais on ignore le détail de cer événement. Autanr Philopator étoit mépriſé & haï des siens, autant il étoit conſidéré des Puiſſances étrangeres. Les Athéniens rechercherent ſon amitié; les Romains firent une nouvelle alliance avec lui, & ce Prince termina par ſa médiation la guerre, que ſe faiſoient depuis longtemps Philippe, Roi de Macédoine, & Attalus, Roi de Pergame. Philopator, uſé de débauche, mourut après dix-ſept ans de régne, & dans la trente-neuviéme année de ſon âge. Il avoit fait mourir trois ans auparavant ſa femme, à la ſollicitation d'Agathoclée. L'Egypte.

Ptolemée Epiphane, fils de Philopator, n'avoit que cinq ans lorſque ſon pere mourut. Agathoclée, ſon frere Agathocle, ſa mere & quelques uns de leurs confidents cacherent la mort du Roi autant qu'il leur fut poſſible, & enleverent pendant cet intervalle une partie des threſors. Ils formerenr enſuite le projet de conſerver toute leur autorité pendant la jeuneſſe du Prince. Les moyens dont ils voulurent ſe ſervir dévoilerent bientôt leur ambition, & leur devinrent funeſtes. Ils furent cependant d'abord épargnés, mais un de leurs eſclaves ayant parlé avec inſolence dans la place publique d'Alexandrie, tous les ſentiments de haine ſe réveillerent, & cette famille entiere fur déchirée par la populace. On traita avec la même rigueur tous ceux dont on avoir ſujet de ſe plaindre, & qui avoient été les Miniſtres du feu Roi. On choiſit enſuite, pour Tuteur du jeune Prince, Ariſtomene d'Acarnanie, qui gouverna avec beaucoup de ſageſſe. Ptolemée Epiphane. 204.

Antiochus le Grand regarda la minorité du Roi d'Egypte, comme un moment favorable pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu par le dernier traité de paix. Il ſe ligua avec Philippe, Roi de Macédoine, & ces deux Princes convinrent de partager entre eux les Etats de Ptolemée Epiphane. Ariſtomene, pour conjurer l'orage qui menaçoit ſon Maître, eut recours aux Romains, qui, flattés de cette démarche, envoyerent des Ambaſſadeurs à Philippe & à Antiochus, pour leur défendre de faire aucune entrepriſe contre Ptolemée. Les Rois de Macédoine & de Syrie firent peu de cas des menaces de Rome, & Antiochus entra dans la Judée, dont il fit la conquête. Scopas, à la tête d'un corps d'Etoliens, qui étoient entrés au ſervice du Roi d'Egypte, reprit la Judée & quelques villes de la Célé-Syrie, & de la Paleſtine. Antiochus étoit alors occupé contre Attalus, mais auſſitôt qu'il eut terminé la guerre avec ce Prince, il enleva de nouveau aux ennemis toutes les Places dont ils s'étoient mis en poſſeſſion pendant ſon abſence, & battit Scopas vers les ſources du Jourdain. Cet avantage le rendit bientôt maître de toute la Syrie & de la Paleſtine. Il propoſa enſuite de donner Cléopâtre, ſa fille, en mariage au Roi d'Egypte, avec les provinces de Célé-Syrie, de Phénicie & de Paleſtine, à condition de les garder juſqu'à ce que le jeune Prince fût en âge d'épouſer Cléopâtre. On fut obligé d'accepter le traité; mais il ne fit pas renaître la tranquillité qu'on en avoit eſpérée. Antiochus, à qui on avoit abandonné la Syrie, prétendoit lui rendre toute l'étendue que lui avoit donné Séleucus Nicanor, & par conſéquent y comprendre la province de Carie, & quelques villes de l'Aſie mineure, qui 202.

L'EGYPTE.

appartenoient au Roi d'Egypte. En conſéquence il ſe rendit maître de pluſieurs places dans la Pamphylie.

Pendant le cours de ces conquêtes, il ſe répandit un bruit, que Ptolemée Epiphane étoit mort. Antiochus s'avança auſſitôt vers l'Egypte ; mais lorſqu'il fut arrivé dans la Lycie, il apprit la fauſſeté de cette nouvelle. Le complot que Scopas avoit formé contre la vie du Roi, y avoit donné lieu. Le Régent découvrit la conjuration avant qu'elle éclatât, & en fit punir les auteurs. Le Conſeil de Régence réſolut alors de déclarer le Roi majeur, quoiqu'il n'eût que quatorze ans. On ſe flattoit qu'après la cérémonie du couronnement, ſa perſonne ſeroit plus reſpectée, & que le Royaume deviendroit plus tranquille & plus floriſſant. Trois ans après, il épouſa Cléopâtre, fille d'Antiochus, & ce Prince lui donna pour dot les trois provinces qu'il avoit promiſes par le dernier traité, mais il s'en réſerva la ſouveraineté & la moitié des revenus.

196.

Le Roi de Syrie ne tira pas de cette alliance tout le fruit qu'il en eſpéroit. Sa fille, devenue Reine d'Egypte, épouſa les intérêts du Royaume, & abandonna ceux de ſon pere. Tant que Ptolemée Epiphane écouta les ſages avis d'Ariſtomene, il ſe comporta de maniere à mériter l'eſtime & l'affection de ſes ſujets ; mais auſſitôt qu'il prêta l'oreille aux diſcours artificieux des Courtiſans, il oublia bientôt les bons principes qu'il avoit reçus, & fit mourir par le poiſon celui qui les lui avoit donnés. Délivré d'un cenſeur qu'il trouvoit ſans doute trop rigide, il s'abandonna à toutes ſortes de vices. Sa conduite irrita ſes ſujets, & la révolte éclata de tous côtés ; mais il fut aſſez heureux pour réduire les rebelles. Peu de temps après, comme il ſe diſpoſoit à faire la guerre contre le Roi de Syrie, il fut empoiſonné par quelques Seigneurs qui craignoient d'être dépouillés de leurs biens. Il étoit dans la vingt-huitiéme année de ſon âge.

PTOLEMÉE PHILOMETOR.

Ce Prince avoit laiſſé deux fils, qui porterent ſucceſſivement la couronne. Le plus âgé, nommé Ptolemée, qui prit dans la ſuite le ſurnom de Philometor, n'avoit que ſix ans lorſqu'il monta ſur le thrône. Cléopâtre, ſa mere, fut déclarée Régente, & elle gouverna pendant l'eſpace de ſept ans avec une ſageſſe qui lui attira l'eſtime & l'admiration de tout le monde. Eulée, à qui on confia enſuite le ſoin de la perſonne du jeune Roi, ſongea à gagner ſa confiance en flattant toutes ſes paſſions, & en lui inſpirant l'amour du plaiſir. Il comptoit par ce moyen, que Philometor, peu habitué au travail, lui abandonneroit l'adminiſtration du Royaume, & ce qu'il avoit eſpéré, arriva en effet. Le Roi fut déclaré majeur auſſitôt qu'il fut entré dans ſa quinziéme année.

180.

La Célé-Syrie, la Paleſtine & la Phénicie, qui avoient été cédées à Ptolemée Epiphane, étoient enfin rentrées ſous la puiſſance des Rois de Syrie. Les Miniſtres de Philometor envoyerent des Ambaſſadeurs à Antiochus Epiphane pour les lui redemander ; mais ce Prince, au lieu de donner ſatisfaction au Roi d'Egypte, ſe prépara à la guerre. Après avoir battu les Egyptiens dans la premiere campagne, il ſe diſpoſa la ſeconde année à entrer en Egypte. Une nouvelle bataille qu'il gagna, & la douceur avec laquelle il traita les vaincus, lui ouvrirent les portes de toutes les villes ; Philometor lui-même alla ſe remettre entre ſes mains. Antiochus le traita avec

170.

beaucoup de bonté, & voulut qu'il mangeât toujours à sa table. Le Roi de Syrie, maître de l'Egypte, en enleva tout ce qu'il y avoit de précieux, & retourna dans ses Etats. L'Egypte.

Les habitants d'Alexandrie, indignés du peu de courage de Philometor, ne voulurent plus le reconnoître pour leur Roi, & mirent la couronne sur la tête de son frere Ptolemée, surnommé d'abord *Evergete*, & ensuite *Physcon*. Antiochus Epiphane, instruit de ce qui se passoit, rentra en Egypte sous prétexte de soutenir le parti de Philometor, & mit le siége devant Alexandrie. Les Députés de la Grece, qui se trouvoient dans cette ville, & les Ambassadeurs Romains, tâcherent par leurs négociations à porter le Roi de Syrie à la paix. Leurs démarches furent inutiles, & Antiochus proposa pour dernier accommodement, que les habitans d'Alexandrie reconnussent Philometor pour leur Roi. Ennuyé cependant de la longueur du siége, il abandonna cette place, rendit tout le pays à Philometor, & se réserva seulement Peluse, dans laquelle il mit un forte garnison. Il repassa ensuite dans ses Etats, pour y attendre l'issue de la guerre civile qui étoit allumée entre les deux freres, & qui sembloit favoriser ses desseins. Philometor ouvrit alors les yeux, & convaincu de la mauvaise foi d'Antiochus, il se raccommoda avec son frere, & convint de partager le thrône avec lui.

Antiochus, irrité de cette réunion qui rompoit tous ses projets, rassembla une puissante armée, envoya une partie de ses troupes dans l'isle de Chypre, & entra avec le reste dans l'Egypte, dont la conquête ne lui coûta guères. Il étoit résolu de conserver ce Royaume, lorsqu'il reçut ordre du Sénat Romain de se retirer promptement. Ce Prince, naturellement si fier, n'osa résister à Popilius, que Rome lui avoit député. Les deux Rois furent ainsi délivrés d'un ennemi qui leur faisoit une cruelle guerre depuis cinq ans. Ces deux Princes vécurent pendant six ans dans une union parfaite; mais Physcon, s'ennuyant de partager la Souveraineté, forma contre Philometor une puissante faction, & le priva de la couronne. Philometor se rendit à Rome dans un équipage humiliant, persuadé qu'il toucheroit plus facilement le Sénat. On lui fit un accueil favorable, & on ordonna que les deux freres partageroient entr'eux le Royaume. La Libye & la Cyrénaïque furent données à Physcon; Philometor eut l'Egypte & l'isle de Chypre, & on déclara ces Etats indépendants les uns des autres. L'accord fut ratifié par les cérémonies & les sacrifices ordinaires.

Ptolemée Philometor, & Ptolemée Physcon. 169.

Partage entre les deux freres. 163.

Physcon rompit bientôt le traité, & alla à Rome, pour demander que l'isle de Chypre lui fût remise. Il sçut tellement gagner la faveur des Romains, qu'on lui accorda sa demande; mais Philometor prétendit qu'il falloit s'en tenir au premier traité, & déclara la guerre à son frere. Il fit soulever contre lui les habitants de la Cyrénaïque, & Physcon, obligé de marcher contre les Rebelles, eut le chagrin d'en être battu. Il porta de nouvelles plaintes à Rome, & le Sénat toujours disposé à le protéger, traita durement l'Ambassadeur de Philometor, qui étoit venu défendre la cause de son maître. Les deux freres, qui se disputoient l'isle de Chypre, s'y trouverent en personne, & se livrerent combat. La fortune favorisa Philométor, qui fit son frere prisonnier. Content de cet avantage, il pardonna à

L'EGYPTE.

Phyſcon ce qu'il avoit fait contre lui, promit de tout oublier, lui rendit la Libye, la Cyrénaique & quelques villes, pour le dédommager de l'iſle de Chypre. Le Gouverneur que Philometor laiſſa en Chypre, forma le projet de livrer cette iſle à Démétrius, Roi de Syrie. Le complot fut découvert & le coupable fut mis en priſon, où il s'étrangla pour éviter la honte du ſupplice qui lui étoit deſtiné. Philometor, plein de reſſentiment contre le Roi de Syrie, favoriſa ſecrettement la révolte des habitants d'Antioche, & contribua à la perte de Démétrius Soter, en fourniſſant à un impoſteur le moyen de monter ſur le thrône (1). Cet impoſteur, connu ſous le nom d'Alexandre Balas, épouſa Cléopâtre, fille du Roi d'Egypte, qui continua à prendre ſes intérêts pendant quelque temps. Ils ſe brouillerent dans la ſuite, & Philometor, après lui avoir ôté ſa fille, ſe déclara pour Démétrius Nicator, qu'il fit reconnoître Roi de Syrie. Balas, qui étoit en Cilicie, accourut promptement à Antioche, & livra bataille aux deux Rois. Son armée fut entierement défaite ; mais Philometor mourut cinq jours après des bleſſures qu'il avoit reçues dans l'action.

PHYSCON ſeul.

146.

Auſſitôt que Cléopâtre, ſa femme & ſa ſœur, eut appris ſa mort, elle voulut faire monter ſur le thrône le fils qu'elle avoit eu de lui & qui étoit encore enfant ; mais Phyſcon s'y oppoſa. Un Ambaſſadeur Romain, qui ſe trouvoit alors à la Cour d'Alexandrie, crut prévenir les troubles en uniſſant Cléopâtre avec Phyſcon, & en établiſſant pour ſon ſucceſſeur le fils de Philometor. Phyſcon conſentit à cet accommodement, mais le jour même des nôces, il fit poignarder le jeune Prince dans les bras de ſa mere. Craignant que ſes Partiſans ne formaſſent quelque complot, il ordonna qu'on les mît à mort, & pour couvrir tant de cruautés, il publia qu'il prévenoit l'effet d'une conſpiration formée contre lui. Sa tyrannie obligea les habitants d'Alexandrie à abandonner cette ville : Phyſcon la repeupla d'Etrangers, qui lui devinrent bientôt ſuſpects. Un jour que toute la Jeuneſſe étoit aſſemblée dans le lieu des exercices, il la fit environner par ſes ſoldats, & la fit maſſacrer. Cette action excita la fureur du peuple qui prit les armes, & courut mettre le feu au Palais. Phyſcon, craignant pour ſa vie, ſe ſauva dans l'iſle de Chypre avec Cléopâtre, ſa niéce, qu'il avoit épouſée après avoir répudié Cléopâtre ſa ſœur, & emmena Memphite ſon fils, qu'il avoit eu de cette derniere. Les habitants d'Alexandrie briſerent toutes ſes ſtatues, & mirent la couronne ſur la tête de la veuve de Philometor. Phyſcon, pour ſe venger de cette Princeſſe, fit couper par morceau Memphite, l'enferma dans une boëte, & l'envoya à ſa mere le jour qu'elle célébroit l'anniverſaire de ſa naiſſance. Un ſpectacle ſi horrible excita de nouveau la fureur des habitants d'Alexandrie, qui jurerent de ne jamais ſouffrir que Phyſcon remontât ſur le thrône.

Une réſolution ſi ferme, ne put cependant avoir d'effet, car Phyſcon, à la tête d'une nombreuſe armée, força les Egyptiens à ſe ſoumettre. Il ſuſcita même des affaires à Démétrius Nicator que Cléopâtre avoit appellé à ſon ſecours. Phyſcon, plus affoibli par ſes débauches que par le nombre de ſes années, s'apperçut que ſa fin approchoit. Il avoit deux fils de ſa ſeconde femme, & il déſigna pour ſon ſucceſſeur ſon fils aîné, à qui il fit épouſer

(1) Voyez l'Hiſtoire de Syrie, Tome VII.

ſa

L'Egypte. 117.

ſa ſœur, ſuivant la coutume d'Egypte ; mais ſa femme obtint qu'il fît un teſtament par lequel elle étoit déclarée Régente, avec pouvoir de proclamer celui de ſes deux fils qu'elle jugeroit à propos. Phyſcon mourut peu de temps après, & ſes ſujers ne purent s'empêcher de témoigner leur joye, en apprenant cette nouvelle.

Ptolemée Lathyre, ou Soter II.

Auſſitôt que le Roi fut mort, la Régente mit le ſceptre entre les mains d'Alexandre, ſon ſecond fils. Les habitans d'Alexandrie refuſerent de le reconnoître, & rappellerent de Chypre Ptolemée *Lathyre*, que ſa mere y avoit envoyé pour l'éloigner de la couronne. Outrée de voir ſes projets évanouis, elle obligea Ptolemée à répudier ſa femme & à épouſer ſa ſœur cadette qu'il ne pouvoit ſouffrir. Elle donna le gouvernement de Chypre à Alexandre, afin qu'il pût ſe rendre maître du pays & des troupes, & qu'elle y trouvât un aſyle, dans le cas où elle ſeroit forcée d'abandonner l'adminiſtration du Royaume. Cette Princeſſe, qui conſervoit pour Ptolemée une haine invincible, cherchoit les moyens de lui faire perdre la couronne. Il étoit dans la dixiéme année de ſon régne, lorſque ſa mere vint enfin à bout de ſes deſſeins. Elle produiſit devant le peuple quelques-uns de ſes gardes, qui s'étoient fait eux-mêmes quelques bleſſures, & publia que ſon fils les avoient ainſi maltraités, parce qu'ils s'étoient oppoſés aux coups qu'il avoit voulu lui porter. On ajouta foi aux diſcours de la Régente, & Ptolemée penſa être mis en piéces. Il fut aſſez heureux pour ſe ſauver ſur un vaiſſeau qui le porta en Syrie.

Ptolemée Alexandre. 107. 105.

Ptolemée Alexandre monta alors ſur le thrône à la place de ſon frere, à qui on abandonna le gouvernement de l'iſle de Chypre, où il reſta quelque temps tranquille. Il ſe mêla enſuite des troubles dont la Syrie étoit agitée, & qui étoient occaſionnés par la déſunion des deux freres Antiochus. Il prit quelques places qui appartenoient aux Juifs, & remporta ſur eux une victoire complette. Cléopâtre, ſa mere, allarmée des ſuccès de ſon fils, paſſa dans la Syrie à la tête d'une armée, & envoya ſon fils Alexandre dans la Phénicie, qui étoit prête à ſe révolter. Lathyre, ſoupçonnant que l'Egypte étoit dégarnie de troupes, s'y rendit alors avec ſon armée, dans l'eſpérance qu'il lui ſeroit facile de s'en emparer. Toutes les villes lui fermerent leurs portes, & pendant qu'il ſe diſpoſoit à les forcer, Cléopâtre envoya une partie de ſes troupes pour s'oppoſer à ſes entrepriſes. Il fut obligé de ſe retirer à Gaza, où il paſſa l'hyver, tandis que la Reine mere étoit à Ptolémaïde. Cette Princeſſe fit alors une nouvelle alliance avec les Juifs. Cléopâtre & Lathyre abandonnerent enſuite la Syrie ; l'une retourna en Egypte, & l'autre dans l'iſle de Chypre.

Ptolemée Alexandre, qui craignoit de devenir la victime de la haine que ſa mere avoit pour ſon frere, ou qui s'appercevoit peut être que cette Princeſſe lui enviоit le ſeul titre de Roi qu'elle lui avoit laiſſé, abdiqua la Royauté, & ſortit d'Alexandrie. Le peuple, qui ne vouloit pas ſouffrir que Cléopâtre regnât ſeule, l'obligea d'engager ſon fils à remonter ſur le thrône. Cependant Lathyre négocioit ſecrettement avec Antiochus Cyzicenien, Roi de Damas, pour en obtenir du ſecours. Cléopâtre traverſa cette négociation, en ſuſcitant de nouveaux troubles dans la Syrie. Lathyre commençoit à déſeſpérer de remonter ſur le thrône, lorſqu'une révolution l'y plaça

L'EGYPTE.

dans le moment qu'il ne s'y attendoit pas. Cléopâtre fâchée de partager la ſouveraine autorité avec Alexandre, avoit enfin réſolut ſa perte. Ce Prince, qui en fut inſtruit, prévint le coup en faiſant aſſaſſiner ſa mere. Les Egyptiens eurent horreur d'une action ſi criminelle, lui enleverent la couronne, & Lathyre fut alors rappellé. Alexandre fit quelques tentatives pour chaſſer ſon frere & s'emparer de Chypre ; mais il perdit la vie en voulant ſurprendre cette iſle.

LATHYRE eſt rétabli.

89.

Lathyre, n'ayant plus d'ennemis, jouit tranquillement du thrône qui lui avoit été diſputé ſi long-temps. Quelques années après ſon rétabliſſement, les Thébains de la haute Egypte ſe révolterent dans le deſſein de ſe rendre indépendants. Lathyre marcha contre eux, prit la ville d'aſſaut, la traita avec la derniere rigueur, & n'y laiſſa aucune trace de l'état brillant où elle avoit été autrefois. Ce fut le dernier événement conſidérable qui arriva ſous le régne de ce Prince. Il mourut la huitiéme année de ſon rétabliſſement.

De ſon premier mariage avec Cléopâtre ſa ſœur aînée, il avoit eu deux fils qui moururent en bas âge. Selene, ſa ſœur cadette, que ſa mere lui fit épouſer de force, ne lui donna que deux filles ; ſçavoir, Cléopâtre qui fut mariée à ſon oncle Alexandre, enſuite à deux Rois de Syrie ; & Bérénice, qui ſuccéda à la couronne. Il eut d'ailleurs deux fils naturels, dont l'un nommé Ptolemée fut Roi de Chypre, & l'autre parvint au thrône d'Alexandrie, ſous le nom de Ptolemée Denys ou Aulete.

BE'RE'NICE.

81.

Comme il n'y avoit point de ſucceſſeurs légitimes, on mit la couronne ſur la tête de Bérénice. Le jeune Alexandre, fils du Roi du même nom, & que Mithridate, Roi de Pont, avoit emmené dans ſes Etats, s'ennuya à la Cour de ce Prince. Craignant de devenir un jour la victime de ſa cruauté ou de ſon ambition, il ſe rendit auprès de Sylla, & le pria de le mettre ſous la protection des Romains. Sylla fit rendre par le Sénat un decret, qui obligeoit les habitants d'Alexandrie de reconnoître pour leur Roi le jeune Alexandre. Ce Prince fut reçu avec de grands témoignages de joie de la part des Egyptiens, & on lui fit épouſer la Reine, qui étoit ſa couſine germaine. Il s'en dégoûta bientôt, & la fit mourir dix-neuf jours après.

PTOLEME'E ALEXANDRE II.

81.

Ce trait de cruauté inſpira aux Egyptiens des ſentiments de haine & de mépris pour leur Roi. Selene, ſa tante, voulut en profiter pour réunir l'Egypte à la Syrie, dont elle étoit Reine. Comme elle n'oſoit faire aucune entrepriſe ſur l'Egypte ſans la permiſſion des Romains, elle envoya ſes deux fils à Rome pour ſolliciter cette affaire. Alexandre, qui en fut informé, fit échouer les projets de ſa tante en fourniſſant aux Romains des ſommes conſidérables. La mort de Sylla fit perdre au Roi d'Egypre ſon plus zélé protecteur. Les peuples, las d'obéir à un Prince qui ne connoiſſoit que les plaiſirs, & qui négligeoit l'adminiſtration du Royaume, le privérent du thrône, & mirent en ſa place Ptolemée Aulete, fils naturel de Lathyre. Alexandre, ayant inutilement imploré le ſecours de Pompée qui étoit en Syrie, ſe retira à Tyr où il mourut de chagrin. Il fit un teſtament par lequel il donna au peuple Romain le Royaume d'Egypte, comme s'il eut été en droit de diſpoſer de ce Pays.

PTOLEME'E ALEXANDRE AULETE ou DENYS I.

65.

Les deux ſurnoms qu'on donna au nouveau Roi ne lui faiſoient point

d'honneur. Celui d'*Aulete*, qui ſignifie *Joueur de flûte*, donnoit à connoître que ce Prince en faiſoit ſa principale occupation. Il ſe piquoit même d'y exceller, & entroit en lice avec les plus habiles pour leur diſputer le prix. Il eut le ſurnom de *Denys* ou de *Dionyſius*, parce qu'il ſe plaiſoit à paroître au milieu des Bacchanales publiques avec des femmes débauchées. De ſon mariage avec Cléopâtre, ſa ſœur, naquirent un fils & une fille. Celle-ci fut la célebre Cléopâtre ſous laquelle finit le Royaume d'Egypte. Le frere naturel d'Aulete, qui étoit Roi de l'iſle de Chypre, ne ſongeoit qu'à amaſſer des thréſors & à les conſerver ; mais ſon avarice fut la cauſe de ſa perte. P. Clodius, qui avoit reçu ordre de faire la chaſſe aux Pirates qui croiſoient ſur les côtes de Cilicie, eut le malheur de tomber entre leurs mains. Il s'adreſſa au Roi de Chypre pour en obtenir l'argent dont il avoit beſoin pour ſa rançon. Ptolemée offrit une ſomme ſi médiocre, que les Pirates refuſerent de la recevoir, & rendirent généreuſement la liberté à l'Officier Romain. Clodius, devenu Tribun du peuple, fit donner un décret pour ordonner à Caton d'Utique d'aller prendre poſſeſſion de l'iſle de Chypre au nom du peuple Romain. On ſe fondoit ſur le teſtament de Ptolemée Alexandre, dont on avoit déjà enlevé les richeſſes qu'il avoit laiſſées à Tyr en mourant. Lorſque Caton fut arrivé à Rhodes, il fit ſçavoir au Roi de Chypre la volonté du Sénat. Ce Prince, qui ne ſe ſentoit pas en état de réſiſter aux Romains, prit le parti de mettre tous ſes thréſors ſur un vaiſſeau, de le percer lorſqu'il ſeroit en pleine mer, & de s'engloutir avec eux dans les flots. Ne pouvant ſe réſoudre à faire ainſi périr ce qui lui avoit toujours été ſi cher, il changea de réſolution, regagna le rivage, & après avoir remis toutes ſes richeſſes dans des coffres, il ſe fit mourir par un breuvage empoiſonné.

L'Egypte.

58.

Les Egyptiens, informés du projet des Romains ſur l'iſle de Chypre, avoient vivement ſollicité Aulete de marcher au ſecours de ſon frere ; mais ce Prince efféminé n'avoit pu ſe réſoudre à prendre les armes. Ses ſujets, indignés de ſa molleſſe, l'obligerent à quitter le thrône. Il ſe rendit auprès de Caton, qui le reçut en Romain, c'eſt-à-dire, en homme qui regardoit les Rois au-deſſous de lui. Malgré un accueil ſi fier, il ne laiſſa pas de lui expoſer le ſujet de ſon voyage, & le deſſein qu'il avoit d'aller à Rome demander le ſecours dont il avoit beſoin pour punir ſes ſujets rebelles. Caton lui fit une peinture ſincere des mœurs des Romains, & l'aſſura qu'il épuiſeroit tout ſon bien avant que de pouvoir réuſſir. Il lui conſeilla de faire un accommodement avec ſes ſujets ; mais au lieu de ſuivre un avis ſi ſage, il continua ſa route & arriva à Rome. Il y fit une triſte épreuve de ce que Caton lui avoit prédit. Ayant inutilement épuiſé des ſommes conſidérables, il fut contraint de ſe retirer ſans rien obtenir. Il alla à Ephéſe & s'enferma dans le Temple de Diane, qui lui ſervit d'aſyle & de refuge.

Cependant les habitants d'Alexandrie, qui avoient mis la couronne ſur la tête de Bérénice, fille de ce Prince, mais qui étoit née avant l'élévation de ſon pere, lui avoient fait épouſer le plus jeune des fils de Sélene, & frere d'Antiochus l'Aſiatique. C'étoit un Prince ſans eſprit, ſans mœurs, & qui bravoit toutes les bienſéances, pour ſatisfaire ſes plaiſirs les plus honteux

L'EGYPTE.

& les plus groſſiers. La Reine eut bientôt en horreur un tel époux, & le fit étrangler quelques jours après ſon mariage. Les Alexandrins mirent en ſa place Archélaüs, qui ſe diſoit fils de Mithridate Eupator, & à qui Pompée avoit donné la ſouveraineté de Comane, ville du Pont.

56.

Ptolemée Aulete étoit toujours dans ſa retraite & ſembloit devoir déſeſpérer de pouvoir rentrer en Egypte, lorſqu'il apprit que Gabinius avoit été nommé Gouverneur de Syrie pour les Romains. Il alla le trouver & lui promit une groſſe ſomme d'argent, s'il vouloit favoriſer ſon rétabliſſement. Gabinius accepta les offres d'Aulete, & s'inquiétant peu de quelle maniere cette démarche ſeroit reçue à Rome, il entra dans l'Egypte avec Marc Antoine, qui commandoit la Cavalerie. Aulete, maître de Peluſe, vouloit en faire paſſer les habitants au fil de l'épée, mais Antoine s'y oppoſa. Gabinius, qui avoit fait priſonnier Archélaüs, lui laiſſa le moyen de s'échapper, afin que la guerre ne fût pas ſitôt terminée. Archélaüs profita de ſa liberté pour raſſembler de nouvelles troupes ; mais les Egyptiens, qui étoient devenus efféminés, ne ſeconderent pas la valeur de ce Prince. Archélaüs, vaincu par la lâcheté de ſes ſoldats, ſe jetta au milieu des ennemis, pour y trouver une mort glorieuſe. Gabinius, pour affermir Aulete ſur le thrône, lui laiſſa quelques troupes, qui devoient lui ſervir de gardes.

Aulete, ainſi rétabli ſur le thrône, traita ſes ſujets avec toute la dureté poſſible, & leva des impôts exorbitants. Il fit mourir Bérénice, qui avoit oſé prendre la couronne à ſa place. Il mourut enfin quatre ans après être remonté ſur le thrône. Il fit un teſtament, par lequel il déclara l'aîné de ſes fils héritier de la couronne, & voulut qu'il épouſât Cléopâtre, ſœur aînée du jeune Prince ; mais comme elle n'avoit encore que dix-huit ans, il mit l'un & l'autre ſous la protection & la tutelle du peuple Romain. Pompée fut le dépoſitaire d'une copie de ce teſtament, l'autre étoit reſtée à Alexandrie dans les archives du Palais. Aulete fut le premier qui changea en couronne le diadême, ſimple bandelette plus ou moins ornée, dont on ceignoit la tête des Rois, & qu'on nouoit par derriere.

PTOLEME'E DENYS II.

51.

Ptolémée, ſurnommé Denys II. avoit environ 13 ans lorſqu'il ſuccéda à ſon pere. On célebra auſſitôt ſes nôces avec ſa ſœur Cléopâtre. L'année ſuivante le jeune Prince fut couronné à Memphis avec les cérémonies ordinaires. Quelques années après Pompée, qui avoit été battu à Pharſale par Céſar, prit la réſolution de ſe retirer en Egypte. Le Roi & la Reine étoient alors en guerre l'un contre l'autre à ſon ſujet. Ptolémée irrité de ce que ſa ſœur avoit envoyé des vaiſſeaux au ſecours de Pompée, l'avoit contrainte d'abandonner l'Egypte. Cette Princeſſe s'étoit rendue en Syrie auprès d'Arſinoé ſa ſœur, qui lui avoit fourni une flotte pour l'aider à remonter ſur le thrône. Lorſque Pompée arriva près de Péluſe, il trouva la flotte de Ptolémée, & il fit demander un aſyle à ce Prince. Théodote, un des Miniſtres du Roi, fut d'avis de faire mourir Pompée en trahiſon, & un conſeil ſi barbare trouva des approbateurs. Sous prétexte de recevoir le Général Romain, on détacha une barque pour aller à ſon vaiſſeau. Pompée y entra avec quelques perſonnes de ſa ſuite, mais lorſqu'il fut arrivé ſur le rivage, il fut poignardé par ceux qui en avoient reçu l'ordre.

Céſar alors Conſul ſe hâtant de pourſuivre ſon ennemi arriva bientôt à

Alexandrie, où on lui préſenta la tête de ſon rival. Le Conſul avoit l'ame trop généreuſe pour approuver une telle perfidie. Après avoir verſé des larmes ſur cette tête, il fit élever un tombeau magnifique à Pompée, & un temple qu'il nomma le *temple de la Colere*. Il entra enſuite à Alexandrie avec tout l'appareil d'un Conſul. Les Alexandrins en furent choqués, & firent pluſieurs mouvements qui témoignerent leur indignation. Ils inſulterent même les Romains, & il y en eut beaucoup de tués. Céſar n'avoit alors qu'un petit nombre de ſoldats, & il fut obligé de diſſimuler ſon reſſentiment. Il trouva moyen d'appaiſer le peuple par ſes manieres affables, & par les fêtes qu'il donna. Il faiſoit cependant venir de Grece & d'Aſie une partie des troupes qu'il y avoit laiſſées. L'Egypte.

Lorſqu'elles furent arrivées, il prit un ton d'autorité, & prétendit juger le différend qui étoit entre Ptolémée & Cléopâtre, & leur ordonna de licencier leurs troupes. Cléopâtre étoit toujours ſur ſa flotte, & les Ports lui étoient entierement fermés. Sûre de la force de ſes charmes elle vouloit plaider elle-même ſa cauſe devant Céſar qu'elle eſpéroit toucher par ſa beauté. Un de ſes domeſtiques lui fournit les moyens d'entrer à Alexandrie enfermée dans un coffre qu'il porta dans le Palais où étoit Céſar. Lorſqu'elle fut devant lui elle n'oublia rien pour le ſéduire, & Céſar fut bientôt convaincu que la cauſe de Cléopâtre étoit la meilleure. En effet, dès le lendemain il ordonna à Ptolémée de reprendre ſa femme, & de la rétablir ſur le thrône. Le Roi outré de cette déciſion, excita les Alexandrins contre Céſar, & ſe prépara à la guerre. Photin, chef de ſon Conſeil, & auteur de la diſgrace de Cléopâtre, raſſembla auſſitôt une armée pour attaquer les Romains. Le Conſul ſe poſta ſi avantageuſement que les Alexandrins ne purent rien entreprendre contre lui. Ils allerent enſuite pour ruiner ſa flotte, mais Céſar qui n'avoit pas aſſez de monde pour défendre tous ſes vaiſſeaux, fit mettre le feu à une partie. Un vent du Nord qui ſouffloit porta la flamme ſur les vaiſſeaux ennemis, & en conſuma pluſieurs. L'incendie s'étant étendu juſques ſur les bâtiments qui étoient ſur les bords des Quais, gagna le quartier du Bruchion. Ce fut dans cette occaſion que périt la premiere bibliothéque des Ptolémées. 48.

Céſar ſentit alors le danger où il ſe trouvoit, & pour ſe mettre à l'abri des mauvaiſes ſuites de cette guerre, il envoya demander des troupes de tous côtés. En attendant il ſe fortifia du mieux qu'il lui fut poſſible, & tacha de porter les Alexandrins à la paix. Ganimede, un des Officiers du Palais, enleva Arſinoé, & la conduiſit au Camp des Egyptiens, où elle fut auſſitôt proclamée Reine à la place de Cléopâtre. Ganimede, pour réduire les Romains, fit couler de l'eau de la mer dans les conduits qui portoient de l'eau douce à Alexandrie. Les ſoldats Romains murmurerent alors hautement contre leur Général, mais il les appaiſa en faiſant creuſer des puits qui fournirent de la bonne eau. Cependant il étoit arrivé en Lybie une partie des ſecours qu'il attendoit. Auſſitôt qu'il en fut informé, il s'embarqua pour amener ces troupes à Alexandrie. Ganimede voulut leur diſputer le paſſage, & il y eut une action très-vive ſur mer entre les deux Partis. Les Romains vainqueurs débarquerent heureuſement à Alexandrie. Ce fut dans cette circonſtance que Céſar penſa périr. Obligé d'abandonner ſon

L'EGYPTE.

vaiſſeau qui faiſoit eau, il ſe jetta à la nage, & fut longtemps expoſé aux traits des Egyptiens. Comme il étoit remarquable par un petit manteau de pourpre, il jugea à propos de le détacher & de le laiſſer aller au gré des flots. Les Egyptiens trompés par ce manteau ne ceſſoient de tirer deſſus pendant que Céſar gagnoit le rivage.

Quelques jours après les Egyptiens lui envoyerent une députation ſolemnelle, pour lui demander Ptolémée, qui étoit en ſa puiſſance, lui faiſant entendre que s'il conſentoit à lui rendre la liberté, ils ſeroient plus diſpoſés à entrer en accommodement. Céſar ne douta pas que ce ne fût un piége qu'on lui tendit, mais comme il ne lui paroiſſoit pas important de garder ce Prince, il conſentit à le laiſſer aller. Les Alexandrins en devinrent alors plus fiers, & ſe préparerent avec plus d'ardeur à repouſſer les Romains. Les puiſſants ſecours que Mithridate de Pergame & Antipater l'Iduméen amenerent à Céſar, le mirent en état d'agir vivement contre les Egyptiens. Il ſe rendit alors maître de Péluſe, & favoriſé par les Juifs, il remporta un grand avantage ſur ſes ennemis, facilita à Mithridate les moyens de le joindre, battit de nouveau les Egyptiens, & diſſipa entierement leur armée. Ptolémée craignant de tomber entre les mains du vainqueur, s'embarqua ſur le Nil ; mais ſa chaloupe battue par celles qui fuyoient en déſordre, fut coulée à fond, & il périt dans les flots avec un grand nombre de ſes ſujets.

Mort de Ptolemée Denys II.

Céſar rentra en triomphe dans Alexandrie, & par ſes manieres douces & inſinuantes il gagna les cœurs des habitants de cette ville. Il auroit pu dès ce moment réduire l'Egypte en province Romaine ; mais il ſe contenta d'en diſpoſer au nom de la République. L'amour qu'il avoit pour Cléopâtre, lui fit oublier les intérêts de ſa patrie. Il mit la couronne ſur la tête de cette Princeſſe, & lui fit épouſer ſon autre frere, qui n'avoit qu'onze ans ; ainſi il lui laiſſoit toute l'autorité. Contraint de ſe rendre en Syrie pour aller combattre Pharnace, il quitta Cléopâtre, qui accoucha peu de temps après d'un Prince, qu'on appella Céſarion, du nom de ſon pere. Il emmena en Syrie & delà à Rome Arſinoé, & après qu'elle eut orné ſon triomphe, il lui permit de ſe retirer en Aſie. Marc Antoine la fit aſſaſſiner dans la ſuite, pour complaire à Cléopâtre.

PTOLEMÉE le jeune & CLEOPATRE.

47.

Cette Princeſſe étoit ſi fort attachée à Céſar, qu'elle ne put s'empêcher de ſe rendre à Rome avec le Roi, ſon époux, pour prendre part au triomphe qu'on avoit préparé au Général Romain. Céſar la reçut avec toute la magnificence poſſible, & il fit rendre un décret, par lequel on déclara le Roi & la Reine d'Egypte, amis & alliés de la République. La paſſion qu'il avoit pour Cléopâtre, & celle qu'elle lui témoignoit, devinrent bientôt l'objet des railleries des Romains, de ſorte que Cléopâtre ſe vit obligée de retourner à Alexandrie, après avoir reſtée près de deux ans à Rome. L'envie de faire paſſer la couronne à Céſarion, la porta à donner la mort au jeune Ptolemée, qui n'avoit que quinze ans. Elle le fit empoiſonner ſecrettement, & ſe vit par ce moyen ſeule maîtreſſe du thrône.

CLEOPATRE ſeule.

44.

Rome étoit alors agitée de troubles occaſionnés par l'aſſaſſinat de Céſar. Antoine & Octavius ſe diſputoient la ſouveraineté de la République, qui étoit ſur le penchant de ſa ruine. Marc Antoine obligé de céder à ſon rival,

dont les partiſans étoient en plus grand nombre, ſe retira dans les Gaules. Ces deux Princes ſe raccommoderent enſemble, & formerent avec Lépidus, ce qu'on nomme le ſecond Triumvirat. Les Meurtriers de Céſar ayant été défaits à la bataille de Philippes, Octavius retourna à Rome, & Antoine paſſa en Aſie, pour y établir l'autorité du Triumvirat. Les ennemis de Cléopâtre l'accuſerent fauſſement auprès du Triumvir, d'avoir favoriſé les aſſaſſins de Céſar. Antoine, qui n'avoit pû ajouter foi à une pareille calomnie, voulut cependant que cette Princeſſe ſe rendît à Tharſe en Cilicie, où il étoit, pour ſe juſtifier. Cléopâtre, réſolue de mettre dans ſes chaînes le Triumvir, employa tout ce qu'elle put imaginer de plus galant pour paroître devant lui. Dès la premiere entrevûe Antoine ſuccomba, & perdit cette eſpéce de férocité qu'on avoit toujours remarquée en lui. Séduit par les charmes de Cléopâtre, il ne le fut pas moins par le brillant de ſon eſprit. Elle s'attira l'admiration de tous les Princes étrangers qui étoient avec Antoine, & ils ne pouvoient revenir de leur étonnement d'entendre cette Princeſſe parler plus de huit langues avec une facilité ſurprenante. L'Egypte. 41.

Antoine, ne pouvant réſiſter à tant d'appas, conſentit avec joye à épouſer cette Princeſſe, quoiqu'il fût déjà marié à Fulvie. Les nôces ſe firent avec toute la pompe imaginable, & Cléopâtre porta les choſes juſqu'à la profuſion. Antoine ruina l'Aſie pour tâcher d'égaler la magnificence de la Reine d'Egypte ; mais tous ſes efforts furent inutiles, Cléopâtre le ſurpaſſa toujours. Ils retournerent enſuite en Egypte, où ils ne s'occuperent que de feſtins, de plaiſirs & de divertiſſements. Je paſſe ſous ſilence le détail de toutes ces galanteries ; le Lecteur curieux de les connoître, les trouvera particuliérement dans l'Hiſtoire des Triumvirats de M. Larrey.

Pendant qu'Antoine s'abandonnoit ainſi à des choſes qui le deshonoroient, il apprit des nouvelles qui l'obligerent de quitter l'Egypte. Il étoit d'abord réſolu de marcher contre les Parthes, mais ayant été informé que Fulvie étoit morte, il ſe rendit à Rome, où il épouſa Octavie, ſœur d'Octavius. Il retourna enſuite en Aſie pour faire la guerre aux Parthes. Lorſqu'il fut arrivé en Syrie, il invita Cléopâtre à s'y rendre, & cette Princeſſe ne tarda pas à ſatisfaire l'empreſſement qu'il avoit de la revoir. Il lui donna alors la Phénicie, la Baſſe-Syrie, l'iſle de Chypre, la Libye, la Cyrénaïque, l'iſle de Créte, & une grande partie de la Cilicie. Les Romains murmurerent hautement de ces généroſités faites aux dépens de la République. Rien n'étoit capable de contenter la cupidité de cette Princeſſe, & comme elle faiſoit des dépenſes exceſſives, elle cherchoit les moyens d'augmenter continuellement ſes thréſors. Elle n'épargna ni les Temples, ni les ſépulchres mêmes, & en enleva toutes les richeſſes. Elle ſouhaitoit encore envahir les biens des Grands, & ſe croyoit tout permis pour en obtenir la poſſeſſion. Antoine, de retour de ſa malheureuſe expédition contre les Parthes, repaſſa en Egypte avec la Reine.

Octavie n'en fut pas plutôt informée, qu'elle fit tout ce qu'elle put pour l'arracher des bras de Cléopâtre ; mais celle-ci, qui craignoit de perdre Antoine, joua toutes ſortes de rôles pour le retenir dans ſes liens : larmes, careſſes, reproches, menaces, dépit, tout fut mis en uſage. Antoine uniquement occupé de ſa paſſion, oublia ſa gloire, & différa de prendre

L'EGYPTE.

vengeance de l'affront qu'il avoit reçu chez les Parthes. Il eut la lâcheté d'enlever le Roi d'Armenie par un ſtratagême indigne d'un grand homme. Sous prétexte de traiter avec lui, il l'attira dans ſon camp, & le retint priſonnier.

34.

Pour donner à Cléopâtre un nouveau témoignage de ſon amour, il aſſembla les habitants d'Alexandrie dans un endroit, où il avoit fait dreſſer un nombre infini de tables garnies de mets les plus délicats. Il avoit auſſi fait placer deux thrônes dans ce même lieu, & lorſqu'il crut le peuple diſpoſé à l'écouter favorablement, il proclama Cléopâtre Reine des Rois, & Céſarion, Roi des Rois, & déclara ce Prince, fils légitime de Jules Céſar. A l'égard des enfants qu'il avoit eus de Cléopâtre, il aſſigna à chacun ſon appanage particulier. Alexandre qui étoit l'aîné, fut déclaré Roi d'Arménie & de toutes les Provinces qui ſont entre les deux Mers, depuis l'Euphrate juſqu'aux Indes, quoique la plûpart appartinſſent aux Parthes, & qu'Antoine n'y eût aucun droit. Ptolemée, le ſecond de ſes fils, eut la Syrie, & tout le pays qui s'étend depuis l'Euphrate juſqu'à l'Helleſpont, c'eſt-à-dire, toute l'Aſie Mineure. Il donna à ſa fille Cléopâtre la Province de Cyrene, la Libye, & tout ce que les Rois d'Egypte avoient conquis dans l'Afrique intérieure. Antoine voulut faire approuver cet arrangement par le Sénat ; mais cette démarche ſouleva au contraire la République contre lui, & fut cauſe de la guerre civile, qui ne lui fut pas moins funeſte qu'à Cléopâtre.

Octavius ſçut profiter en habile politique des diſpoſitions où il trouva les Romains à l'égard d'Antoine, & trouva moyen de le faire déclarer ennemi de la Patrie. Octavius, pour ne point irriter les Partiſans d'Antoine, avoit eu ſoin de faire mettre dans le decret, que c'étoit à Cléopâtre ſeule qu'on déclaroit la guerre. Antoine, informé de ce qui ſe paſſoit, ſe hâta de traiter avec les Parthes, & continua une vie voluptueuſe avec Cléopâtre qui l'avoit ſuivi en Syrie, & de-là dans la Grece. Elle reçut de grands honneurs à Athènes, & ce fut Antoine qui lui porta la parole au nom de la ville. Il étoit tellement enyvré d'amour pour elle, qu'il répudia Octavie dont il avoit deux enfans. Il étouffa tout ſentiment de reconnoiſſance pour une femme qui avoit toujours pris ſes intérêts à Rome, & qui avoit empêché, autant qu'elle avoit pu, Octavius de faire éclater le projet qu'il méditoit depuis longtemps.

Octavius, muni du décret qui l'autoriſoit à faire la guerre à Cléopâtre, leva des troupes de tous côtés. Si Antoine avoit ſçu profiter de ce délai, & qu'il eût marché droit à Rome avec l'armée qu'il avoit alors ſur pied, il auroit pû abattre tout d'un coup la puiſſance d'Octavius. Devenu efféminé par la vie molle qu'il menoit depuis longtemps, il ne put ſe réſoudre à abandonner Cléopâtre, & ſe contenta de raſſembler les nouvelles milices qu'on lui fourniſſoit de différents pays. Cléopâtre, à la vûe de tant de troupes, ſe crut invincible, & menaçoit déjà le Capitole.

Lorſque tout fut préparé pour la guerre, Antoine alla au-devant de l'ennemi, & fit voile vers les côtes de l'Epire avec une flotte compoſée d'environ cinq cents vaiſſeaux. Ils étoient d'une grandeur extraordinaire, mais mal équipés, puiſqu'au défaut de matelots, on avoit pris toutes ſortes d'ouvriers

d'ouvriers qui ignoroient entierement la marine. Octavius ſe rendit à Brindes avec une armée qui étoit bien moins nombreuſe. Sa flotte n'étoit pas ſi conſidérable, mais ſes vaiſſeaux étoient mieux en état de manœuvrer. Comme la ſaiſon étoit trop avancée pour tenir la campagne, Octavius & Antoine mirent leurs troupes en quartier d'hyver. Pendant ce temps les meilleurs Officiers d'Antoine ne ceſſerent de lui repréſenter, qu'il lui étoit plus avantageux de ſe retirer promptement en Macédoine ou en Thrace, & de combattre ſur terre que ſur mer. Antoine, qui ne ſe laiſſoit conduire que par Cléopâtre, réſiſta à des avis ſi ſages, & s'obſtina à livrer bataille ſur mer. Il fit cependant brûler une partie de la flotte Egyptienne, parce qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour faire faire la manœuvre de tant de vaiſſeaux. Cléopâtre fut irritée de cette action, & elle en témoigna ſon reſſentiment à Antoine. Il y eut du refroidiſſement entr'eux, & le Romain craignit que la Reine d'Egypte n'eût deſſein de l'empoiſonner. Elle s'apperçut de ſa méfiance, & lui fit voir un jour que, malgré toutes ſes précautions, elle l'empoiſonneroit ſi elle étoit capable de commettre une action auſſi lâche. Ils ſe raccommoderent enſuite, & s'abandonnerent de nouveau au plaiſir de s'aimer.

L'Egypte.

Auſſitôt que la ſaiſon devint favorable, les troupes ſe mirent en campagne de part & d'autre, & les deux flottes entrerent dans le golphe d'Ambracie. Antoine rangea ſon armée de terre du côté d'Actium, & Octavius poſta la ſienne ſur le rivage oppoſé. Il y eut pluſieurs eſcarmouches entre les deux Partis, & l'avantage fut toujours du côté des Romains. Pluſieurs Officiers abandonnerent alors les intérêts d'Antoine, & ſe joignirent à Octavius. Antoine, pour arrêter la déſertion, ſe détermina à en venir à une action générale ſur mer. Le combat commença au milieu du jour, & la victoire fut incertaine juſqu'au ſoir. La retraite précipitée de Cléopâtre la décida en faveur d'Octavius. Antoine voyant fuir la Reine d'Egypte, qui avoit été effrayée du combat, ne ſe trouva plus en état de faire tête à ſon ennemi, & montant ſur une galere, il ſuivit Cléopâtre qui le reçut ſur ſon bord. Ses troupes, qui ignoroient ſa fuite, ſe battirent encore longtemps, & ne céderent que lorſqu'elles furent certaines qu'il s'étoit retiré. Son armée de terre lui reſta fidelement attachée pendant pluſieurs jours, & elle ne ſe ſoumit à Octavius que lorſqu'elle ſe vit abandonnée de Canidius, qui la commandoit.

Bataille d'Actium.

31.

Antoine s'étoit cependant retiré à Ténare, Promontoire de la Laconie, & il étoit tellement accablé de triſteſſe, qu'il ne ſongeoit pas à revoir Cléopâtre. Ce refroidiſſement ne fut pas de longue durée, & ils furent bientôt reconciliés. Quelques jours après il fit voile pour la Libye, où il avoit une armée, & Cléopâtre ſe rendit en Egypte, avant qu'on y fût informé de ſa défaite. Pour déguiſer ſon malheur & perſuader qu'elle retournoit victorieuſe, elle orna ſes vaiſſeaux de banderolles & de guirlandes, & fit ſon entrée dans Alexandrie au bruit des inſtruments de muſique. On ne tarda pas à être informé du ſuccès de la bataille d'Actium, & le prétendu triomphe de la Reine devint le ſujet des railleries publiques. Cléopâtre punit avec la derniere rigueur ceux qui avoient eu la hardieſſe de mal parler contre leur Souveraine. Elle s'empara des biens de ceux qu'elle avoit

L'EGYPTE.

fait mourir, ou qu'elle avoit envoyés en exil. Ces richeſſes lui ſervirent à lever de nouvelles troupes, & elle acheta l'amitié du Roi des Parthes en lui envoyant la tête d'Artabaze, Roi d'Arménie, qui étoit reſté priſonnier à Alexandrie.

Antoine, qui étoit toujours en Libye, s'abandonnoit à ſon déſeſpoir, fuyoit la vûe des hommes, & ſe retiroit dans des lieux déſerts avec deux amis fideles, dont l'un étoit Grec & l'autre Romain. Ils empêcherent Antoine de ſe donner la mort, en lui repréſentant qu'il n'étoit pas encore ſans reſſource, & qu'il devoit retourner joindre Cléopâtre. Il ſe laiſſa gagner par leurs diſcours, & ſe rendit auprès de la Reine, qui faiſoit alors travailler à un canal au travers de l'Iſthme de Suès, pour joindre la Mer Rouge avec la Méditerranée. Elle avoit deux objets dans cette entrepriſe. L'un étoit de faire paſſer ſa flotte & ſes thréſors dans le golfe Arabique, & de s'établir au loin une retraite & un aſyle pour ſe mettre à couvert de la guerre & de la ſervitude. L'autre étoit de faciliter le commerce & de jouir de cet avantage, en ſuppoſant qu'elle pût faire la paix avec Octavius. Les Arabes des environs de Pétra s'étant oppoſés à cette entrepriſe, Cléopâtre fut contrainre de l'abandonner.

Antoine, toujours occupé de ſes chagrins, craignoit avec raiſon que ſon rival ne vînt le chercher dans l'Egypte, & qu'il n'eût le malheur de tomber entre ſes mains. Plein de ces idées, il ſe livroit à la plus noire mélancolie ; mais Cléopâtre, à force de viſites, de reproches, de careſſes, le fit revenir dans ſon palais, & le replongea dans toutes ſortes de débauches, de feſtins & de dépenſes extraordinaires. Elles éclaterent ſur-tout dans une fête magnifique, où leurs fils furent déclarés majeurs. Antoine & Cléopâtre, voulant ſe donner un témoignage authentique de l'amour qu'ils ſe portoient, créerent une fête, qu'ils appellerent la ſociété des *Synapothanuménes*, ou de ceux qui veulent mourir enſemble. Tous les Courtiſans demanderent à être reçus dans cette ſociété, & proteſterent qu'ils étoient dans l'intention de mourir avec la Reine & Antoine.

La crainte de l'ennemi fit cependant ſuſpendre toutes les fêtes, & on ſongea à faire des préparatifs, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour s'aſſurer une retraite. On étoit réſolu ou à paſſer dans les extrêmités de la Thébaïde, ou à ſe réfugier en Eſpagne, dont on ſe flattoit de faire ſoulever les peuples contre les Romains. Cléopâtre trompoit cependant Antoine, & ſon ambition devenant plus forte que ſon amour, elle prit le patti de tout ſacrifier pour conſerver le thrône. Antoine, ſuivant l'avis de cette Princeſſe, avoit envoyé des Ambaſſadeurs à Octavius, pour lui faire des propoſitions de paix. Cléopâtre en avoit fait partir d'autres en ſon nom, & ils étoient chargés d'offrir ſecrettement à Octavius la couronne d'Egypte. Octavius refuſa de donner audience aux Ambaſſadeurs d'Antoine, & il répondit à ceux de la Reine, qu'il lui laiſſeroit le ſceptre, ſi elle vouloit lui envoyer la tête d'Antoine. Pluſieurs motifs porterent Cléopâtre à rejetter une telle propoſition. Cette Princeſſe, ayant fait inutilement de nouvelles tentatives auprès d'Octavius pour en obtenir des conditions plus douces, s'apperçut qu'elle n'avoit plus rien à eſpérer. Elle prépara alors divers poiſons, afin d'en faire uſage, lorſqu'elle ſe trouveroit prête à tomber entre les mains

du Vainqueur. Antoine fut effrayé de préparatifs si funeſtes, & il ne put s'empêcher de penſer que la Reine avoit deſſein d'attenter à ſa vie. Cléopâtre le raſſura par ſes careſſes, & fit ſolemniſer le jour de ſa naiſſance avec la plus grande pompe. On envoya une troiſiéme ambaſſade à Octavius, mais elle n'eut pas plus d'effet que les autres. Octavius, ayant cependant appris que Cléopâtre avoit fait bâtir à côté du Temple d'Iſis des tombeaux & des tours ſuperbes, & qu'elle y avoit dépoſé tous ſes thréſors avec des matieres combuſtibles, craignit enfin les ſuites d'un déſeſpoir qui pouvoit lui faire perdre le fruit de ſa victoire. Il commença à la flatter de quelque eſpérance, & lui envoya un de ſes favoris, qui ſçut gagner ſes bonnes graces, en lui faiſant entendre qu'Octavius, épris de ſes charmes, la traiteroit toujours en Reine. Cléopâtre, ſéduite par ces diſcours, promit à Octavius de favoriſer ſon entrée en Egypte.

Arrivée d'Octavius en Egypte. 30.

Dès le commencement du printemps il quitta la Syrie, & envoya ſa flotte du côté de la Libye, afin d'attaquer en même temps le Royaume par deux endroits. Cornélius Gallus, qui commandoit cette flotte, s'établit à Peritonion, la clef de l'Egypte du côté de la Libye. Antoine, perſuadé que Péluſe étoit en état de faire une longue réſiſtance, ſe rendit à Paræto-nion ; mais il fut battu par le Lieutenant d'Octavius. Il ne fut pas plus heureux ſur mer, où la plus grande partie de ſa flotte fut détruite par les ennemis. Cependant Cléopâtre avoit donné ordre à l'Officier qui commandoit dans Peluſe, d'en ouvrir les portes aux Romains. Lorſqu'ils furent maîtres de cette Place, la Reine feignit un grand déſeſpoir auquel perſonne n'ajouta foi. Peu de jours après, elle engagea les habitants d'Alexandrie à ne point agir contre Octavius, qui s'étoit avancé juſqu'auprès de cette ville. Antoine, ignorant cette trahiſon, ſongeoit à ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Il fit une vigoureuſe ſortie, & mit les Romains en déroute. Fier d'un ſi petit avantage, il rentra dans la ville auſſi triomphant que s'il eût détruit l'armée de ſon rival. Une ſeconde ſortie eut un ſuccès différent, & la victoire ſe déclara pour Octavius. Antoine, pour derniere reſſource, voulut haſarder un combat naval, dans l'eſpérance ou de remporter la victoire, ou de ſe faire jour au travers de la flotte ennemie, pour ſe retirer en Eſpagne. Lorſque les deux armées furent en préſence, le Général de Cléopâtre baiſſa pavillon, & paſſa du côté d'Octavius.

Antoine ainſi abandonné, rentra dans la ville plein de fureur & de déſeſpoir. Il ne put alors s'empêcher de s'appercevoir qu'il étoit trahi par Cléopâtre ; mais cette connoiſſance ne fut pas capable de le porter à briſer ſes chaînes. La Reine, qui ne doutoit plus qu'Antoine n'eût découvert ſa perfidie, & qui craignoit ſes reproches, s'enferma dans le dôme qu'elle avoit fait bâtir auprès du Temple d'Iſis. Elle ne voulut avoir d'autre compagnie que celle de deux de ſes femmes & d'un ſeul Eunuque. Lorſqu'elle fut entrée dans cet endroit, elle en fit mûrer la porte, & envoya dire à Antoine, que la crainte de tomber entre les mains d'Octavius l'avoit engagée à terminer ſa vie. Antoine à cette nouvelle ſentir réveiller toute l'ardeur qu'il avoit eue pour elle, & ſe détermina à l'imiter.

Mort d'Antoine.

Il avoit un eſclave nommé Eros, qui lui avoit promis de lui donner la mort au premier ordre qu'il recevroit. Antoine le fit venir & lui préſenta

L'EGYPTE.

le ſein en lui commandant de le percer. Eros tire auſſitôt ſon épée, mais au lieu d'en frapper ſon maître, il la tourne contre lui-même, & expire à l'inſtant. Antoine, ſurpris d'une action ſi généreuſe, donna à Eros les louanges qu'il méritoit, & animé par un tel exemple, il ſe plongea ſon épée dans le corps. Ses amis, loin de le ſecourir & de le rappeller à la vie, l'abandonnerent auſſitôt, & le laiſſerent dans les horreurs de la mort. Cléopâtre, informée de cet accident, lui fit ſçavoir qu'elle déſiroit le voir encore s'il étoit poſſible. Antoine, prêt à expirer, ſe fit porter au pied de l'édifice où la Reine étoit enfermée, & y fut introduit par le moyen des cordes qu'on avoit deſcendues d'une fenêtre. Un ſpectacle ſi ſingulier excita les railleries du peuple, qui mépriſoit depuis longtemps Antoine & Cléopâtre. Cette Princeſſe, s'abandonnant alors à la douleur, déchira ſes habits, ſe meurtrit le ſein & le viſage, & prodigua à ſon amant les noms les plus tendres. Antoine tâcha de la conſoler, l'exhorta à conſerver ſa vie, & expira en faiſant l'énumération des victoires qu'il avoit remportées ſur les ennemis du nom Romain. Ainſi périt Antoine, à qui l'amour fit perdre le jugement, le courage, l'honneur, l'eſtime & l'amitié des Romains, l'Empire & la vie.

Cléopâtre tombe au pouvoir d'Octavius.

Octavius, délivré d'un ennemi ſi puiſſant & ſi dangereux, ſongea à ſe rendre maître de Cléopâtre & de ſes thréſors. Il lui envoya deux de ſes confidents, qui lui firent entendre qu'elle devoit tout eſpérer de la généroſité du vainqueur, dont le deſſein n'étoit pas de la traiter en captive. Pendant que la Princeſſe s'entretenoit ainſi de la fenêtre où elle étoit, trois Officiers Romains eſcaladerent le lieu de ſa retraite. Une des femmes de la Reine les appercevant, jetta un grand cri, & Cléopâtre, les voyant venir à elle, prit ſon poignard, & voulut s'en percer. Un d'eux ſe jetta promptement ſur elle, & lui arracha le fer, dont elle vouloit ſe ſervir pour s'ôter la vie. Octavius la fit alors garder à vûe ; mais il ordonna qu'on eût pour elle toutes ſortes de complaiſances, & qu'on lui laiſſât la liberté de faire les obſeques d'Antoine, comme elle le jugeroit à propos. Elle fit placer ſon corps parmi ceux des Rois d'Egypte.

Octavius prit enſuite poſſeſſion d'Alexandrie, & traita le peuple avec douceur. Il ne voulut point ſe préſenter devant la Reine pendant les premiers jours de deuil, dans la crainte de renouveller ſa douleur. Elle étoit en effet ſi accablée de chagrin, qu'elle avoit pris la réſolution de ſe faire mourir de faim, car elle craignoit toujours de ſervir d'ornement au triomphe d'Octavius. C'étoit en effet ſon deſſein, & pour empêcher la Reine d'exécuter ſon projet, il lui fit dire que ſi elle s'obſtinoit à ne point manger, il feroit mourir ſes enfants. Une menace ſi terrible obligea Cléopâtre à prendre des aliments, & à ſe laiſſer conduire dans ſon Palais. La magnificence avec laquelle on la traita, & les égards qu'on eut pour elle lui perſuaderent qu'elle avoit touché le cœur d'Octavius. Elle demanda à le voir, & lorſqu'il entra dans ſon appartement, elle n'oublia rien pour le ſéduire. Tous ſes artifices furent inutiles, & Octavius fut inſenſible à des charmes qui avoient eu tant de pouvoir ſur les cœurs de Céſar & d'Antoine.

Mort de Cléopâtre.

Cléopâtre, s'étant apperçue qu'elle n'avoit plus rien à eſpérer d'Octavius,

réſolut de le tromper, afin d'avoir la liberté d'exécuter le projet qu'elle méditoit. Lorſqu'elle fut avertie par un des confidents d'Octavius, qu'elle avoit mis dans ſes intérêts, que le Vainqueur étoit prêt à l'envoyer à Rome, elle demanda la permiſſion d'aller pleurer ſur le tombeau d'Antoine. Après qu'elle lui eut donné cette derniere marque de ſa tendreſſe, elle prit ſes habits les plus magnifiques, & mangea en préſence de toute ſa Cour. Elle ſe retira enſuite dans ſon appartement avec deux de ſes femmes qui lui étoient extrêmement attachées. Elle prit alors un poiſon ſubtil, & ſes femmes imiterent ſon exemple. Elle avoit eu ſoin d'envoyer auparavant un billet à Octavius, pour lui annoncer qu'elle étoit réſolue de ſe donner la mort. Octavius ordonna auſſitôt à quelques-uns de ſes Officiers de ſe rendre promptement auprès de la Reine pour la détourner de ſon mauvais deſſein, ou pour la ſecourir s'il étoit encore temps ; mais elle étoit déjà morte lorſqu'ils arriverent. Cette Princeſſe avoit alors trente-neuf ans. Elle fut enterrée avec pompe, auprès du corps d'Antoine, comme elle l'avoit déſiré. On varie beaucoup ſur le genre de mort qu'elle avoit choiſi, & pluſieurs ont cru qu'elle s'étoit fait piquer par un aſpic. Cette idée a donné lieu aux différents tableaux & ſtatues qu'on a faits de cette Princeſſe, qu'on repréſente ſe donnant la mort par le moyen d'un aſpic.

Sort des enfants d'Antoine & de Cléopâtre.

Octavius, devenu le maître de l'Egypte, fit mourir Antyllus, fils aîné d'Antoine & de Fulvie, ſa premiere femme, & il laiſſa la vie & les biens à Jules, leur ſecond fils. Il condamna auſſi à la mort Céſarion, fils de Céſar & de Cléopâtre, & réſerva pour ſon triomphe Alexandre, Ptolémée & leurs ſœurs, enfants d'Antoine & de Cléopâtre. Il maria quelques années après la jeune Princeſſe qui portoit le nom de ſa mere, avec Juba, Roi de Mauritanie. Octavius réduiſit alors l'Egypte en Province Romaine, & emporta de ce pays des richeſſes immenſes.

Fin de l'Hiſtoire d'Egypte.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE CARTHAGE.

ARTICLE I.

Origine & Forme du Gouvernement des Carthaginois.

Les Carthaginois tiroient leur origine des Phéniciens, & étoient une Colonie Tyrienne. Après la mort de Didon, leur Fondatrice, ils établirent une forme de gouvernement mixte, c'eſt-à-dire, mêlé d'Ariſtocratie & de Démocratie. Ariſtote met cette République au nombre de celles qui étoient le plus eſtimées dans l'Antiquité, & qui pouvoient ſervir de modeles

CARTHAGE. aux autres. Ce Philoſophe avoit remarqué, que depuis l'origine de cette République juſqu'au temps où il vivoit, c'eſt-à-dire, depuis plus de cinq cents ans, il n'y avoit eu aucune ſédition conſidérable, ni aucun Tyran qui eût aſſervi ſes citoyens. Le Gouvernement de Carthage réuniſſoit trois autorités différentes, qui ſe balançoient l'une l'autre, & ſe prêtoient un mutuel ſecours. Ces trois autorités étoient, celle de deux Magiſtrats ſuprêmes appellés *Suffetes*, celle du Sénat, & celle du peuple. On y ajouta dans la ſuite le Tribunal des Cent, qui eut beaucoup de crédit dans la République.

SUFFETES. Les Suffetes, auxquels les auteurs donnent ſouvent les noms de Rois, de Dictateurs & de Conſuls, ne conſervoient leur autorité que pendant un an. Ils étoient chargés d'aſſembler le Sénat, dont ils étoient Préſidents, & c'étoit eux qui propoſoient les affaires, & qui recueilloient les ſuffrages. Ils préſidoient encore aux jugements qui ſe rendoient ſur des affaires importantes. On leur confioit auſſi quelquefois le commandement des armées. En ſortant d'être Suffetes, ils étoient ordinairement revêtus de la Préture, charge qui leur donnoit droit de Préſidence dans certains jugements, de propoſer & de porter de nouvelles Loix, & de faire rendre compte à ceux qui recevoient les deniers publics.

LE SENAT. Le Conſeil d'Etat étoit formé des Sénateurs, qu'on choiſiſſoit parmi les citoyens, que l'âge, l'expérience, la naiſſance, les richeſſes & le mérite rendoient recommandables. On ne ſçait point préciſément quel étoit le nombre des Membres qui compoſoient le Sénat. C'étoit dans cette aſſemblée qu'on traitoit les grandes affaires, qu'on liſoit les lettres des Généraux, qu'on recevoit les plaintes des Provinces, qu'on donnoit audience aux Ambaſſadeurs, enfin qu'on décidoit de la paix ou de la guerre. Si les ſuffrages ſe trouvoient partagés de telle ſorte qu'on ne pût en venir à une déciſion formelle, l'affaire étoit portée devant le peuple, & dans ce cas le pouvoir de décider lui étoit dévolu. Tant que le peuple ſe repoſa ſur les Sénateurs du ſoin des affaires publiques, & leur en laiſſa la principale adminiſtration, la Nation devint puiſſante & ſe fit redouter de ſes voiſins. Mais auſſitôt que ce même peuple voulut ſe mêler du Gouvernement, & s'arroger preſque tout le pouvoir, tout fut en déſordre, & la république pencha bientôt vers ſa ruine.

TRIBUNAL DES CENT. Pour établir un équilibre entre la puiſſance des Grands & celle du Sénat, on forma une compagnie compoſée de cent quatre perſonnes tirées du Corps des Sénateurs. Ces nouveaux Magiſtrats, qui conſervoient leurs places pendant toute leur vie, avoient le pouvoir de faire rendre compte aux Généraux de leur conduite. Le pouvoir exorbitant de ceux de la famille de Magon, qui occupant les premieres places, & ſe trouvant à la tête des armées, s'étoient rendus maîtres de toutes les affaires, donna lieu à cet établiſſement. Par le moyen de ce Tribunal, on mettoit un frein à l'autorité des Généraux, & on les ſoumit aux Loix. Parmi ces cent quatre Juges, on en choiſiſſoit cinq qui avoient une Juriſdiction particuliere, & ſupérieure à celle des autres, & leur pouvoir étoit fort étendu. Il n'y avoit aucune rétribution ou récompenſe attachée à leur emploi. Ils abuſerent dans la ſuite de leur autorité, & le grand Annibal, pendant ſa Préture, rendit annuelle leur puiſſance, qui auparavant étoit à vie.

CARTHAGE.

COMMERCE DE CARTHAGE.

Les Carthaginois faiſoient leur principale occupation du commerce, qui devint la ſource de leur puiſſance & de leurs richeſſes. Ils tiroient de l'Egypte le fin lin, le papier, le bled, les voiles & les cables pour les vaiſſeaux; des côtes de la Mer Rouge, les épiceries, l'encens, les aromates, les parfums, l'or, les perles & les pierres précieuſes; de Tyr & de la Phénicie, la pourpre & l'écarlate, les riches étoffes, les meubles ſomptueux, les tapiſſeries & les différents ouvrages curieux; en un mot, ils alloient chercher en diverſes contrées tout ce qui peut fournir aux néceſſités, & contribuer aux commodités, au luxe & aux délices de la vie. En ſe rendant ainſi les facteurs & les Négocians de tous les peuples, ils étoient devenus, pour ainſi dire, les Princes de la mer. Ils commencerent à s'établir ſur les côtes d'Eſpagne, dans quelques ports qui leur furent ouverts pour y débarquer leurs marchandiſes. Les commodités & les facilités qu'ils y trouverent leur firent naître la penſée de conquérir ce pays, & dans la ſuite Carthage la neuve, ou Carthagêne qu'ils y bâtirent, leur donna un Empire preſque égal à celui qu'ils avoient en Afrique. Les mines d'or & d'argent que les Carthaginois trouverent en Eſpagne, furent pour eux une nouvelle ſource de richeſſes, qui les mirent en état de ſoutenir de ſi longues guerres contre les Romains.

SA PUISSANCE MILITAIRE.

La puiſſance militaire de Carthage conſiſtoit en Rois alliés, en peuples tributaires, dont elle tiroit des milices & de l'argent, en quelques troupes compoſées de ſes propres citoyens, & en ſoldats mercénaires qu'elle ſoudoyoit dans les Etats voiſins, ſans être obligée de les lever, ni de les exercer. Elle choiſiſſoit dans chaque pays les troupes qui avoient le plus de réputation. Elle tiroit de la Numidie une cavalerie légere, hardie, impétueuſe, infatigable, qui faiſoit la principale force de ſes armées; des iſles Baléares, les plus adroits frondeurs; de l'Eſpagne, une infanterie ferme & invincible; des côtes de Gênes & des Gaules, des troupes d'une valeur reconnue, & de la Grece même, des ſoldats également bons pour toutes les opérations de la guerre, propres à ſervir en campagne ou dans les villes, à faire des ſiéges ou à les ſoutenir. Carthage mettoit ainſi tout d'un coup ſur pied de puiſſantes armées compoſées des meilleures troupes; & elle n'étoit point obligée par conſéquent de dépeupler ſes campagnes ni ſes villes, de ſuſpendre le travail des manufactures, d'interrompre ſon commerce ou d'affoiblir ſa marine. Les batailles qu'elle perdoit, ne diminuoient point le nombre des citoyens, & ces pertes étoient bientôt réparées.

Les Carthaginois, ſuivant Cicéron, étoient ruſés, fourbes, durs, cruels groſſiers, & féroces. Pluſieurs exemples ſont en effet voir, qu'ils avoient un tel caractere; mais les Romains, pour leſquels on a une ſorte de vénération, avoient les mêmes défauts. Le Carthaginois, moins policé & moins politique, ſe dévoiloit plus aiſément, au lieu que le Romain avoit l'art de cacher ſes vices, & ſouvent de les revêtir du manteau de la vertu. On ne peut nier que la République Romaine n'ait fourni des hommes dont on ne ſçauroit trop faire l'éloge, mais ce nombre n'eſt pas conſidérable. Une vertu auſtere & féroce étoit le caractere de quelques-uns, & le reſte des Romains avoit les mêmes vices qu'il reprochoit aux autres Nations.

CARTHAGE.

ARTICLE II.

HISTOIRE DE CARTHAGE,

depuis ſon origine, juſqu'à ſa deſtruction par les Romains.

Fondation de Carthage, environ l'an 883. Av. J. C.

ELISSA, connue ſous le nom de Didon, Princeſſe Tyrienne, eſt regardée comme la fondatrice de Carthage. Elle étoit ſœur de Pygmalion, Roi de Tyr, & avoit épouſé un de ſes plus proches parents, nommé Acerbas, Sicharbas ou Sichée. Pygmalion, Prince avare & cruel, le fit mourir pour s'emparer de ſes richeſſes ; mais Didon trompa ſon frere, en ſe ſauvant avec tous les thréſors de ſon mari. Elle aborda ſur les côtes de la Méditerranée au golphe où étoit Utique, dans l'Afrique proprement dite, à ſix lieues de Tunis. Elle acheta des habitants du pays un certain eſpace de terrein, où elle s'établit avec ceux qui l'avoient accompagnée dans ſa fuite. Elle bâtit enſuite une ville qu'elle nomma Carthage, c'eſt à dire, *Ville-neuve*, & s'obligea à payer un tribut annuel aux Africains. Iarbas, Roi de Gérulie, frappé des charmes de Didon, fit tout ce qu'il put pour l'engager à l'épouſer, mais cette Princeſſe, qui ne vouloit point entendre parler de ſecondes nôces, prévint la violence qu'elle craignoit de la part du Roi de Gétulie, en ſe donnant la mort. Virgile, par des raiſons de politique, a feint qu'Enée s'étoit rendu chez Didon ; que cette Princeſſe l'avoit épouſée, & que ſe voyant abandonnée par le Prince Troyen, elle s'étoit percée de l'épée qu'il lui avoit laiſſée. Tout le monde ſçait que Didon & Enée vivoient à trois cents ans de différence.

Il paroît que ce fut auſſitôt après la mort de Didon, que ſe forma la République ; puiſque nous ne trouvons nulle part, que les Carthaginois ayent mis la couronne ſur la tête à quelqu'un d'entr'eux. Peut-être cette Princeſſe avoit-elle donné la premiere forme à la République. Carthage, foible dans ſes commencements, ainſi que tous les nouveaux Etats, s'étendit inſenſiblement dans l'Afrique, & porta bientôt la terreur de ſon nom au-dehors. Elle s'empara de la Sardaigne, d'une grande partie de la Sicile, de preſque toute l'Eſpagne, envoya de tous côtés de puiſſantes Colonies, demeura maîtreſſe de la mer pendant plus de ſix cents ans, & ſe fit un Etat qui pouvoit le diſputer aux plus grands Empires par ſon opulence, ſon commerce, ſes nombreuſes armées, ſes flottes, enfin par la valeur de ſes Capitaines. On ignore la plûpart des circonſtances de leurs premieres conquêtes, ainſi que le temps où elles ont été faites.

Carthage ſentit à peine ſes forces, qu'elle voulut ſecouer le joug qu'on lui avoit impoſé, je veux dire, qu'elle ne tarda pas à s'affranchir du tribut annuel qu'elle devoit payer pour le terrein qu'on lui avoit cédé. Elle attaqua enſuite les Maures & les Numides, remporta ſur eux pluſieurs avantages, & ſe rendit maîtreſſe d'une grande partie de l'Afrique. Les Carthaginois, devenus plus hardis par ces premiers ſuccès, équiperent de nombreuſes flottes & ſe rendirent maîtres des iſles de Sardaigne, de Baléares, aujourd'hui

aujourd'hui Majorque, Minorque & Ivica. Le port Mahon, qui eſt dans Minorque, fut ainſi nommé d'un Général Carthaginois, nommé Magon. Le nom de *Baléares*, donné anciennement à ces iſles, venoit de ce que les habitans s'exerçoient de bonne heure à la fronde, avec laquelle ils lançoient des pierres ou des balles de plomb. Ils paſſerent enſuite en Eſpagne, où ils firent de grandes conquêtes. J'en ai parlé dans l'hiſtoire de Portugal, en faiſant mention de l'ancienne Lithuanie. CARTHAGE.

On ignore l'époque du paſſage des Carthaginois dans la Sicile; on ſçait ſeulement qu'ils en poſſédoient une partie, lorſqu'ils firent avec les Romains un traité l'année même de la révolution qui fit perdre la couronne à Tarquin le Superbe. Ce traité, qui eſt le premier dont on ait connoiſſance, fait mention de l'Afrique & de la Sardaigne, comme appartenant aux Carthaginois; au lieu que pour la Sicile, les conventions ne tombent que ſur les parties de cette iſle qui leur obéiſſoient. Par ce traité, il eſt marqué que les Romains ni leurs alliés ne pourront naviger au-delà du *beau Promontoire* qui étoit près de Carthage, & que les Marchands qui aborderoient dans cette ville pour le commerce, ne payeroient que certains droits qui ſont fixés.

Alliance des Carthaginois avec Xercès. Guerre en Sicile.

Xerxès, Roi de Perſe, réſolu de ſoumettre toute la Grece, crut ne pouvoir réuſſir dans ſon deſſein ſans le ſecours des Carthaginois. Ceux-ci, qui déſiroient avec ardeur de poſſéder entierement la Sicile, accepterent avec joie les propoſitions du Roi de Perſe, & ſe préparerent à attaquer les Grecs établis dans la Sicile & dans l'Italie, pendant que Xerxès tenteroit la conquête de la Grece. Après trois ans de préparatifs, Amilcar, Capitaine le plus eſtimé de ſon ſiecle, partit de Carthage avec une armée formidable & une flotte très-nombreuſe. Débarqué à Palerme, il alla faire le ſiége d'Himere, ville qui n'en eſt pas fort éloignée. Gélon, Tyran de Syracuſe, marcha au ſecours de la place, & joignant la force à la ruſe, il détruiſit l'armée Carthaginoiſe, dont le Général avoit été tué dès le commencement de l'action. Les Carthaginois, qui perdoient courage auſſitôt qu'ils avoient quelques revers, demanderent la paix à Gélon. Ce Prince la leur accorda, à condition qu'ils payeroient une certaine ſomme pour les frais de la guerre & qu'ils bâtiroient deux Temples dans leſquels on expoſeroit en public & on conſerveroit le traité. Giſcon, fils d'Amilcar, fut puni du malheur de ſon pere, & on l'envoya en exil. Gélon, de retour à Syracuſe, fut reçu au milieu des applaudiſſements du peuple, qui le proclama Roi, & cette dignité fut conférée de ſuite & ſans interruption à trois perſonnes de ſa famille. La défaite des Carthaginois arriva le jour de la célebre action des Thermopyles.

412.

La mauvaiſe ſituation où ſe trouverent les Ségeſtains, après la défaite des Athéniens, commandés par Nicias, les obligea à implorer le ſecours des Carthaginois contre les habitans de Syracuſe, & de Selinonte. On délibera longtemps à Carthage ſur cette affaire, & pluſieurs motifs aſſez ſolides empêchoient qu'on ne ſe rendît aux demandes des Ségeſtains; mais la paſſion de s'agrandir l'emporta, & l'on convint d'envoyer des troupes aux Ségeſtains. Annibal, petit-fils d'Amilcar, & qui étoit alors Suffete, fut chargé de cette expédition. Il commença par le ſiége de Selinonte, & ayant emporté cette

CARTHAGE.

place d'assaut, malgré la vigoureuse défense des Assiégés, il l'abandonna au pillage, & y exerça toutes sortes de cruautés. Il démantela ensuite cette ville, & permit à ceux qui s'étoient sauvés, de rentrer dans la place, de cultiver les terres des environs, à condition de payer un tribut annuel. Himere, qu'il prit ensuite, fut entierement rasée. Annibal fit égorger trois mille prisonniers dans l'endroit même où son grand-pere avoit été tué. Ce Capitaine, chargé des dépouilles des ennemis, retourna à Carthage, où il reçut de grands applaudissements.

Les Carthaginois, animés par ce succès, reprirent la résolution de faire la conquête entiere de la Sicile. Annibal fut encore chargé d'une entreprise de cette importance ; & comme il s'excusoit sur son grand âge, on lui donna pour Lieutenant Himilcon. Il attaqua d'abord Agrigente, qui se défendit longtemps. La famine obligea enfin les habitans à sortir de la ville, & lorsque les Carthaginois y entrerent, ils ne trouverent plus que des vieillards & des malades qu'ils eurent la cruauté d'égorger. Agrigente, une des plus riches villes de la Sicile, offrit au Vainqueur un butin immense & précieux par le grand nombre de tableaux, de Statues, de vases & d'autres raretés, entr'autres le fameux taureau d'airain de Phalaris, qui fut envoyé à Carthage. Les troupes passerent l'hiver à Agrigente, & dès le commencement du printemps, elles s'emparerent de Géla, que Denys, Tyran de Syracuse, avoit voulu secourir. Cette guerre fut terminée par le traité qu'Himilcon fit avec Denys. Il portoit en substance, que les Carthaginois, outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile, demeureroient maîtres du pays des Sicaniens, de Selinonte, d'Agrigente, d'Himere, de Géla, & de Camarine, dont les habitans pourroient demeurer dans les villes, & payeroient un tribut aux Carthaginois ; que les Léontins, les Messéniens & tous les Siciliens vivroient suivant leurs Loix & conserveroient leur liberté & leur indépendance ; qu'enfin les Syracusains reconnoîtroient Denys pour leur Roi. Himilcon après ce traité retourna à Carthage.

Denys, en concluant la paix, n'avoit eu d'autre dessein que d'affermir son autorité, & de se préparer à faire la guerre aux Carthaginois. Lorsqu'il eut fini tous ses préparatifs, & qu'il eut mis dans ses intérêts tous les peuples de la Sicile, il donna le signal par le massacre général des Carthaginois qui se trouverent dans plusieurs places de cette isle. Après cette sanglante exécution, il envoya des députés à Carthage, pour demander qu'on rendît la liberté à toutes les villes de la Sicile, & qu'en cas de refus, les Carthaginois seroient traités en ennemis. Ceux-ci, allarmés de cette proposition, résolurent cependant de soutenir plutôt la guerre, que d'abandonner leurs conquêtes. Himilcon partit avec sa flotte, mais il ne put empêcher la prise de Motya, qui fut abandonnée au pillage. L'année suivante il reprit cette place, & marcha vers Syracuse pour en former le siége, dont il espétoit se rendre bientôt maître. La maladie, qui se mit dans son armée, & qui en fit périr la plus grande partie, renversa en un moment tous ses projets. Denys, profitant d'une circonstance si favorable, attaqua les Carthaginois, & acheva de détruire leur armée. Himilcon, réduit aux dernieres extrêmités, ne put obtenir de Denys que la permission de se retirer avec les Carthaginois, & fut obligé d'abandonner le reste des troupes Africaines

à la discrétion du Vainqueur. Lorsqu'il fut de retour à Carthage, il s'enferma dans son appartement & se donna la mort, pour ne point survivre à sa défaite. CARTHAGE.

Les Africains irrités de ce qu'on avoit ainsi abandonné leurs compatriotes en Sicile, s'assemblerent en grand nombre, & marcherent contre Carthage. Un tel évenement fut regardé comme un effet de la colere des Dieux, qui vengeoient le pillage de leurs temples, & les mânes de ceux dont on avoit détruit les tombeaux. Pour expier cette impiété, on bâtit des temples à Cérès & à Proserpine, Divinités jusques-là inconnues aux Carthaginois, & on leur donna pour Prêtres les personnes les plus distinguées de la ville.

Cependant les troupes Africaines qui étoient sans chefs, & sans munitions de guerre & de bouche, ne purent rester longtemps devant Carthage. La division qui se mit parmi elles, & la famine qu'elles ressentirent bientôt, les contraignirent à se retirer.

Carthage ainsi délivrée oublia ses malheurs, & fit de nouvelles tentatives sur la Sicile. La fortune se déclara encore contre les Carthaginois, & Magon leur Général perdit une bataille avec la vie. Les Carthaginois furent obligés de demander la paix, mais on ne voulut la leur accorder qu'à condition qu'ils sortiroient de toutes les villes de la Sicile, & qu'ils payeroient les frais de cette guerre. Les Généraux représenterent qu'ils ne pouvoient livrer les villes sans le consentement de la République, & demanderent une tréve pour avoir le temps d'envoyer à Carthage. Elle leur fut accordée, & on profita de cet intervalle pour lever de nouvelles troupes. Magon, fils de celui qui avoit été tué, partit avec elles pour la Sicile, & aussitôt que la tréve fut expirée, il livra bataille à Denys, & remporta une victoire complette. Cet avantage changea les choses de face, & releva les affaire des Carthaginois. Ils firent une paix honorable, & resterent en possession de tout ce qu'ils avoient dans la Sicile, en y ajoutant même quelques places. Ils obtinrent de plus une somme pour les frais de la guerre.

Ce fut à peu près vers ce temps qu'on défendit à Carthage d'apprendre à écrire ou à parler la langue Grecque. Cette défense fut occasionnée par la trahison d'un Carthaginois, qui avoit averti par lettres Denys du départ de la flotte Carthaginoise.

Une maladie épidémique qui fit de grands ravages à Carthage, parut aux Africains & aux habitants de Sardaigne, une occasion favorable de secouer le joug ; mais leur entreprise n'eut aucun succès, & ils furent contraints de se soumettre de nouveau.

Denys l'ancien étant mort, son fils qui portoit le même nom voulut s'emparer du thrône par la force, & exerça toutes sortes de cruautés. Une partie des habitans de Syracuse eut recours aux Léontins, originaires de Syracuse, & l'autre s'adressa aux Corinthiens. Les Carthaginois crurent devoir profiter de la conjoncture, & envoyerent une flotte considérable en Sicile. Les Syracusains se trouverent bientôt dans une fâcheuse situation : les Carthaginois étoient maîtres du port ; Icetes, Tyran de Léontium, étoit en possession de la ville, & Denys occupoit la citadelle. Timoléon, que les Corinthiens avoient envoyé, délivra en peu de temps les Syracusains de l'état où ils étoient. Comme les troupes Carthaginoises étoient presque toutes étrangeres, 348.

CARTHAGE.

il ne fut pas difficile à Timoléon d'en débaucher une partie. Magon, craignant d'être abandonné de ſes ſoldats, & cherchant d'ailleurs un prétexte pour ſe retirer, quitta le port de Syracuſe & fit voile pour Carthage. Icetes, après ſon départ, ne fit pas une longue réſiſtance, & les Corinthiens reſterent maîtres de la ville.

Auſſitôt que Magon fut arrivé à Carthage, on lui fit ſon procès, mais il prévint le ſupplice par une mort volontaire. Son corps fut attaché à une potence, & expoſé en ſpectacle au peuple. C'eſt ainſi qu'on traitoit les Généraux qui n'avoient pas réuſſi, ſoit que ce fut par leur faute, ou par quelque accident. On leva enſuite une nouvelle armée, beaucoup plus forte que la premiere, & on augmenta conſidérablement la flotte. Amilcar & Annibal, auxquels on donna la conduite des troupes, aborderent à Lilybée, & marcherent à la rencontre des Corinthiens. Timoléon ne crut pas devoir reſter ſur la défenſive, & quoique ſon armée fût de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi, il ſe diſpoſa à accepter le combat. La fortune ſeconda ſa valeur ; les Carthaginois furent vaincus, & leur camp fut pillé. Cette victoire des Corinthiens fut ſuivi de pluſieurs autres avantages, qui mirent encore les Carthaginois dans la néceſſité de demander la paix ; mais ils ne purent l'obtenir qu'à des conditions humiliantes. Il fut dit dans le traité, que les Carthaginois ne conſerveroient que les terres qui étoient au-delà du fleuve Halycus ; qu'ils laiſſeroient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuſe avec leurs familles & leurs biens, & qu'ils ne conſerveroient avec les Tyrans ni alliance, ni intelligence.

Vers ce même temps, ou même pluſieurs années après, Hannon, l'un des plus puiſſants citoyens de Carthage, forma le projet hardi de faire périr le Sénat, & de ſe rendre maître de la République. Il avoit choiſi pour l'exécution de ce deſſein le jour des noces de ſa fille, & il devoit empoiſonner tous les Sénateurs qui étoient invités au repas. Le complot fut découvert ; mais la puiſſance du coupable empêcha la punition qu'il méritoit. On ſe contenta de donner un decret, par lequel la ſomptuoſité des noces étoit défendue. Hannon, voyant que la ruſe ne lui avoit point réuſſi, voulut employer la force ; on trouva encore moyen de rompre ſes meſures, & ce factieux, craignant alors le ſupplice dû à ſon crime, ſe retira avec vingt mille eſclaves armés dans un château, & travailla inutilement à faire révolter les Africains. On marcha contre lui, & on le força dans ſa retraite. Il fut pris & conduit à Carthage, où il fut battu de verges, eut les yeux arrachés, les bras & les cuiſſes briſés, & fut attaché à une potence pour y expirer. Toute ſa famille fut condamnée à mort, afin de ne laiſſer perſonne en état d'imiter ſon crime, ou de venger ſa mort.

Guerres des Carthaginois contre Agathocle, Tyran de Syracuſe.

319.

Le calme étant rétabli dans Carthage, cette République ne s'occupa plus que des moyens de s'emparer de la Sicile, car c'étoit alors l'unique objet de ſon ambition. Pendant qu'elle mettoit tout en uſage pour venir à bout de ſes deſſeins, il s'élevoit dans cette iſle un Prince qui lui donna beaucoup d'occupation dans la ſuite. Agathocle, Sicilien d'origine, & d'une naiſſance obſcure, étoit devenu Tyran de Syracuſe. Les Carthaginois l'empêcherent, au commencement de ſon regne, d'étendre ſa puiſſance dans la Sicile ; ils

le forcerent même à ſigner un traité qui rétabliſſoit la tranquillité dans cette iſle. Il n'en obſerva pas longtemps les articles, & ſe déclara bientôt contre les Carthaginois. Amilcar remporta ſur lui une victoire ſi complette, qu'il fut contraint de s'enfermer dans Syracuſe. Le Vainqueur l'y pourſuivit, & mit le ſiége devant cette place dont la priſe auroit rendu les Carthaginois maîtres de la Sicile.

Agathocle hors d'état de réſiſter aux forces ſupérieures des Carthaginois, forma le projet ſurprenant de porter la guerre en Afrique, & d'aller aſſiéger Carthage. Il laiſſa à ſon frere le ſoin de défendre la ville qu'il avoit miſe en état de faire un longue réſiſtance, & s'embarqua avec quatorze ou quinze mille hommes qui ignoroient où on devoit les tranſporter. Il ne leur déclara ſon deſſein que lorſqu'ils furent ſur les côtes d'Afrique. Auſſitôt que cette petite armée eut mit pied à terre, il fit mettre le feu à ſa flotte, qu'il ne pouvoit conſerver ſans affoiblir le nombre de ſes troupes. Après les avoir encouragées par toutes ſortes de moyens, il les conduiſit dans un pays délicieux où elles trouverent abondamment tout ce dont elles avoient beſoin. Agathocle n'eut pas de peine à ſe rendre maître d'une place qu'on appelloit la Grande-Ville, & Tunis tomba bientôt en ſon pouvoir. L'arrivée des ennemis en Afrique, & la priſe de deux villes, jetterent l'allarme dans Carthage, qui ſe perſuada que ſon armée & ſa flotte avoient été détruites en Sicile. Forcé de ſe défendre, on leva à la hâte une armée, dont on donna le commandement à Hannon & à Bomilcar. Ils ſe préſenterent devant les Syracuſains, qui ne refuſerent pas le combat. Le ſort en fut quelque temps indécis; mais la mort de Hannon, & la trahiſon de Bomilcar, donnerent la victoire à Agathocle. Le fruit de cet avantage fut la priſe d'un grand nombre de places, & la révolte de pluſieurs habitants du pays, qui ſe joignirent au Vainqueur.

Cependant la ville de Tyr, qui étoit vivement preſſée par Alexandre le Grand, envoya demander du ſecours aux Carthaginois. Ceux-ci, qui avoient beaucoup de peine à ſe défendre, ne purent ſatisfaire leurs compatriotes, & ſe contenterent de leur envoyer trente Députés, pour leur témoigner combien ils étoient ſenſibles à leur malheur. Les Tyriens n'ayant plus d'eſpérance de réſiſter encore longtemps au Roi de Macédoine, remirent entre les mains des Députés de Carthage leurs femmes, leurs enfants & les vieillards, Les Carthaginois traiterent ces nouveaux hôtes avec toute l'affection poſſible, & leur rendirent les plus grands ſervices. On ſongea enſuite à remédier aux maux dont la République étoit accablée, & on ſe perſuada qu'ils étoient l'effet de la colere des Dieux. Depuis longtemps on n'avoit envoyé à Hercule Tyrien la dixme du domaine de Carthage, & on crut qu'il étoit eſſentiel de ſatisfaire à l'obligation qu'on s'étoit impoſée. On imagina encore que Saturne étoit irrité, de ce qu'au lieu de lui ſacrifier les enfants des meilleures maiſons de la République, on ne lui avoit offert que ceux qu'on avoit achetés des Etrangers. Pour réparer cette prétendue impiété, on immola deux cents enfants, & trois cents perſonnes, qui ſe regardoient comme coupables envers le Dieu, s'offrirent elles-mêmes en ſacrifice.

Après ces expiations, on fit ſçavoir à Amilcar le triſte état où on étoit

CARTHAGE.

réduit. Le Général Carthaginois, à qui on avoit envoyé les ferrures des vaiſſeaux d'Agathocle, publia que ce Prince avoit été entierement défait, & que ſa flotte étoit détruite. Pour donner plus de poids à cette nouvelle, il montra les ferrures de ſes vaiſſeaux. Les Syracuſains commençoient à ajouter foi aux diſcours d'Amilcar, lorſqu'ils apprirent le contraire par une galere qu'Agathocle avoit dépêchée. Amilcar n'ayant pû ſe rendre maître de Syracuſe, leva le ſiége, & envoya cinq mille hommes en Afrique. Il voulut quelques jours après ſurprendre le Syracuſains; mais il fut fait priſonnier dans cette attaque, & on lui fit perdre la vie au milieu des tourmens les plus cruels. Sa tête fut envoyée à Agathocle, qui la fit voir aux ennemis. On ne douta plus alors du mauvais état où ſe trouvoient les affaires des Carthaginois en Sicile, & la conſternation fut générale.

Carthage, ainſi attaquée au dehors, n'étoit pas plus tranquille au dedans. Bomilcar, qui aſpiroit depuis long-temps à la Souveraineté de la République, profita de l'abattement où elle étoit pour exécuter ſon projet ambitieux. A la tête d'un petit nombre de Citoyens complices de ſa révolte, il parcourut les rues de Carthage, & maſſacra tous ceux qu'il rencontra. On crut dabord que l'ennemi s'étoit emparé de la ville; mais lorſqu'on eut reconnu Bomilcar, on ſe raſſembla de tous côtés & on pourſuivit le Tyran avec ardeur. Il ſe défendit longtemps; mais ſuccombant enfin ſous le nombre, il fut arrêté priſonnier & attaché à une croix. Avant que d'expirer, il fit au peuple les plus violents reproches, & fit le dénombrement des illuſtres Généraux dont ils avoient payé les ſervices par une mort infâme.

Agathocle devenoit cependant plus puiſſant dans l'Afrique par les alliances qu'il y avoit contractées. Il avoit mis dans ſes intérêts Ophellas, Roi de Cyrene, en l'aſſurant qu'il lui abandonneroit toutes ſes conquêtes en Afrique. Ophellas, flatté de cette eſpérance, s'étoit rendu auprès d'Agathocle avec une puiſſante armée, mais le Tyran de Syracuſe le fit aſſaſſiner pour devenir le maître de ſes troupes. Agathocle, voyant ſes affaires en bon état dans l'Afrique, repaſſa dans la Sicile, après avoir laiſſé le commandement de ſes troupes à ſon fils Archagathe. A ſon arrivée en Sicile, pluſieurs places ſe hâterent de ſe ſoumettre, & ſa puiſſance y devint bientôt conſidérable. Pendant qu'il s'agrandiſſoit ainſi dans la Sicile, les choſes étoient changées de face dans l'Afrique, & ſon abſence lui avoit fait beaucoup de tort. Toutes les places qu'il avoit conquiſes étoient retournées ſous la domination de l'ennemi; les Africains avoient abandonné ſes intérêts; une partie de ſes troupes étoit détruite, & celles qui lui reſtoient n'étoient pas capables de réſiſter aux Carthaginois. Après avoir inutilement tenté de réparer ſes pertes en Afrique, où il étoit repaſſé, il abandonna lâchement ſes ſoldats & ſes enfants. Les troupes, irritées de ce qu'on les laiſſoit ainſi expoſées à la fureur de l'ennemi, maſſacrerent ſes enfants & ſe ſoumirent aux Carthaginois.

Carthage, délivrée de la crainte qu'Agathocle lui avoit cauſée, appréhenda de tomber ſous la puiſſance d'Alexandre le Grand, qui venoit de bâtir Alexandrie en Egypte. Pour ſonder ſes ſentiments, ils chargerent Amilcar, ſurnommé Rhodanus, de ſe rendre auprès de ce Prince en qualité de fugitif. Alexandre lui fit un accueil favorable & lui donna ſa confiance.

Carthage.

Inſtruit de tous les deſſeins du Roi de Macédoine, il en fit part à la République. Cependant lorſqu'il fut de retour à Carthage, après la mort d'Alexandre, il fut traité comme un traitre & condamné à mort.

Guerres en Sicile du temps de Pyrrhus. 281 & ſuiv

Un Prince auſſi vaillant, mais moins heureux qu'Alexandre, cauſa de nouvelles inquiétudes aux Carthaginois par rapport à la Sicile. Les grands exploits de Pyrrhus, Roi d'Epire, avoient allarmé les Romains, & pour ſe mettre à l'abri des entrepriſes qu'il pourroit faire en Italie, ils avoient renouvellé leur traité avec les Carthaginois. Ceux-ci, qui appréhendoient de leur côté qu'il ne ſongeât à entrer en Sicile, convinrent que les deux peuples réuniroient leurs forces contre l'ennemi commun. Pyrrhus paſſa en effet en Italie, & y fit de grandes conquêtes. Les Carthaginois envoyerent auſſitôt une flotte ſous la conduite de Magon, pour offrir leurs ſecours aux Romains; mais ils les refuſerent. Magon ſe rendit enſuite auprès de Pyrrhus, ſous prétexte d'accommoder quelque différend. Son véritable deſſein étoit de ſonder les intentions du Roi d'Epire ſur la Sicile; car les Carthaginois appréhendoient également que les Romains & les Epirotes ne priſſent connoiſſance de leurs affaires dans la Sicile. Les Syracuſains aſſiégés de nouveau par les Carthaginois, ayant imploré le ſecours de Pyrrhus, fournirent à ce Prince une occaſion d'entrer en Sicile. Ses ſuccès y furent ſi rapides, qu'il ne reſta plus aux Carthaginois que la ſeule ville de Lilybée.

Pendant qu'il aſſiégeoit cette place, il reçut des nouvelles d'Italie, qui l'obligerent à abandonner la Sicile. Il fut à peine ſorti de cette iſle, que les Carthaginois reprirent tout ce qu'ils avoient perdu. Après le départ de Pyrrhus, la premiere Magiſtrature de Syracuſe fut déférée à Hieron, à qui on accorda dans la ſuite le nom & l'autorité de Roi. Il entreprit la guerre contre les Carthaginois, & remporta ſur eux divers avantages; mais dans la ſuite il ſe joignit à eux pour repouſſer les Romains, qui commençoient à vouloir étendre leur Empire juſques dans la Sicile. Il falloit cependant un prétexte de rupture entre les deux Républiques, & il ſe préſenta bientôt.

Premiere guerre Punique. 266.

Des Soldats Campaniens, qui étoient à la ſolde d'Agathocle, Tyran de Sicile, s'étoient emparés de Meſſine par ſurpriſe, & en avoient égorgé les habitants. Maîtres de cette place, ils prirent le nom de Mamertins. Une Légion Romaine, animée par cet exemple, s'établit de la même maniere dans la ville de Rhege, & ces deux nouvelles Colonies ſe ſoutenant l'une l'autre, devinrent formidables à leurs voiſins. Elles cauſerent de grandes inquiétudes aux Syracuſains & aux Carthaginois. Les Romains déſapprouverent la conduite de leurs compatriotes, & pour faire connoître qu'ils n'avoient aucune part à la perfidie de la Légion Romaine, ils attaquerent la ville de Rhege, s'en emparerent, punirent très-ſéverement les Romains qui s'y étoient établis, & rendirent la place à ſes anciens maîtres. Les Mamertins affoiblis par la ruine de leurs alliés, & par les échecs qu'ils avoient reçus de la part des Syracuſains, ſongerent d'abord à leur ſûreté. La diviſion ſe mit enſuite parmi eux; les uns livrerent la citadelle aux Carthaginois; les autres eurent recours aux Romains, qu'ils étoient réſolus de faire entrer dans la ville.

La propoſition des Mamertins ſouffrit beaucoup de difficulté à Rome, & il parut contraire à l'honneur de ſoutenir des aventuriers, ſurtout après avoir

CARTHAGE.

puni ſéverement ceux de Rhége, qui étoient dans le même cas. Les Sénateurs étoient donc d'avis qu'on rejettât la propoſition des Mamertins, quoiqu'on fût bien aiſe d'avoir une occaſion d'éloigner les Carthaginois de la Sicile ; mais le peuple moins ſcrupuleux décida, qu'il falloit entreprendre la guerre pour les Mamertins, & le Conſul Appius Claudius fut chargé de marcher à leur ſecours. Les Romains, maîtres de la ville, le furent bientôt de la citadelle, & battirent les Carthaginois, qui les aſſiégeoient dans la ville. Hieron, redoutant les forces des Romains, fit alliance avec eux, & abandonna le parti des Carthaginois. Ceux-ci firent de nouveaux efforts pour réparer leurs pertes, & envoyerent de nombreuſes armées en Sicile. Ils avoient choiſi Agrigente pour leur place d'armes, mais le Conſul s'en empara bientôt, après avoir remporté une victoire complette ſur les ennemis.

Malgré ces avantages, Carthage avoit toujours la ſupériorité ſur Rome du côté de la marine, & étoit en état de mettre en mer de nombreuſes flottes, tandis que ſa rivale ne poſſédoit pas un ſeul vaiſſeau. Les Romains ſentirent qu'en effet ils ne pourroient jamais réduire les Carthaginois tant qu'ils n'auroient point de marine. On travailla donc à la hâte à conſtruire groſſierement quelques vaiſſeaux, & à exercer les troupes pour faire la manœuvre. Le Conſul Duilius, chargé du commandement de cette nouvelle flotte, attaqua les Carthaginois près des côtes de Myle. Comme les vaiſſeaux des Romains ne pouvoient manœuvrer qu'avec une eſpéce de difficulté, on inventa une machine qui ſervoit à accrocher le vaiſſeau ennemi, & alors on ſe battoit comme ſur terre. On donna à cette machine le nom de corbeau. Il y a apparence que c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui grapin ; ou du moins que le corbeau des Anciens a donné l'idée des grapins. Les Romains ayant ainſi joint l'ennemi, ſe battirent avec une ardeur incroyable, & leur valeur ſuppléant au nombre, ils défirent entierement les Carthaginois, & leur enleverent quatre-vingts vaiſſeaux. Les Romains, animés par ce ſuccès, ſe fortifierent de plus en plus dans la marine, & haſarderent deux ans après une ſeconde bataille à la hauteur de la Sicile. Leur flotte étoit beaucoup plus conſidérable que la premiere, & celle des Carthaginois étoit plus forte de vingt vaiſſeaux. Le grand nombre des combattants de part & d'autre, le courage des deux armées, rendirent longtemps le ſuccès douteux ; enfin les Romains, qui étoient ſous la conduite de M. Attilius Régulus & de L. Manlius, ſortirent vainqueurs du combat.

Les Conſuls, après avoir radoubé leurs vaiſſeaux & les avoir fournis de nouvelles proviſions, firent voile pour l'Afrique, où ils débarquerent heureuſement. Le Sénat fit auſſitôt ſçavoir à Régulus, qu'il lui laiſſoit le commandement de l'armée en qualité de Proconſul, & qu'il rappelloit ſon Collegue avec une partie des troupes. Régulus, qui n'étoit reſté qu'avec quinze mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux, ravagea tout le pays, & entreprit le ſiége d'Adis une des plus fortes places de la dépendance des Carthaginois. Ceux-ci ne reſterent pas longtemps dans l'inaction, & marcherent au ſecours d'Adis. Régulus profita de la mauvaiſe poſition que le Général Carthaginois avoit priſe, tailla ſes troupes en piéces, pilla ſon camp & s'empara de Tunis. Il étoit déjà maître de plus de deux cents

places,

CARTHAGE.

places, & il ſe flattoit que Carthage tomberoit bientôt en ſon pouvoir. Cependant comme il craignoit qu'un nouveau Général ne lui enlevât le fruit de ſes victoires, il fit aux Carthaginois quelques propoſitions d'accommodement. Elles étoient ſi dures qu'ils aimerent mieux périr les armes à la main que de s'y ſoumettre. Après avoir inutilement tenté d'adoucir la fierté du Romain, ils n'écouterent plus que leur déſeſpoir, & ſe préparerent au combat.

Pendant qu'ils étoient dans cette réſolution, il leur arriva un ſecours conduit par Xantippe, célebre Lacédémonien. Ce Général ſe chargea de faire faire l'exercice aux troupes, & leur apprit toutes les évolutions néceſſaires dans un combat. Lorſqu'il les eut bien exercées, il les conduiſit à l'ennemi, & leur fit remporter une victoire complette. Régulus & cinq cents Romains furent faits priſonniers. Xantippe, à qui on étoit redevable d'un ſi grand ſuccès, prit le ſage parti de la retraite de peur de s'expoſer à la baſſe jalouſie des Carthaginois. Régulus, ayant été retenu en priſon pendant quelques années, fut envoyé à Rome pour y propoſer l'échange des priſonniers. On lui avoit fait promettre de retourner à Carthage, s'il ne réuſſiſſoit pas. Régulus expoſa le ſujet de ſa députation, & forcé de dire ſon ſentiment, il conclut qu'il ne falloit point racheter des ſoldats qui s'étoient rendus à l'ennemi. Son avis prévalut, & Régulus, malgré les larmes de ſes amis & de ſes parents, ſe rendit à Carthage. Il n'ignoroit pas que les ſupplices les plus cruels l'y attendoient; en effet les Carthaginois, irrités de la réponſe du Sénat, lui firent ſouffrir toutes ſortes de maux. Après l'avoir retenu quelque temps dans un cachot fort obſcur, & lui avoir coupé les paupieres, ils l'expoſoient tout à coup au ſoleil le plus ardent: ils l'enfermerent enſuite dans un coffre tout hériſſé de pointes, & après l'avoir tourmenté par une cruelle inſomnie, ils l'attacherent à une croix, où il termina ſa vie.

Les Romains, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites en Afrique, équiperent une nouvelle flotte. Les Carthaginois allerent à leur rencontre; mais ils furent encore battus. Les Romains ſe rendirent auſſitôt en Afrique pour y reprendre le reſte de l'armée de Régulus qui ſe défendoit dans Clypea, & ſe retirerent enſuite. Tous ces avantages ne terminoient point encore la guerre qui duroit déjà depuis quatorze ans. On réſolut de faire de nouveaux efforts. L'armée Romaine entra dans la Sicile, & mit le ſiége devant Lilybée, perſuadée que la perte de cette place entraîneroit bientôt après elle celle de toutes les villes que les Carthaginois poſſédoient dans l'iſle. Lilybée fut attaquée avec autant d'ardeur qu'elle fut défendue, & le ſiége coûta beaucoup de ſang de part & d'autre. Il étoit déjà fort avancé, & les Romains ſe flattoient d'être bientôt en poſſeſſion de la ville, lorſque les aſſiégés mirent le feu aux machines des Romains. Un vent violent, qui ſouffloit alors empêcha qu'on ne l'éteignît, & elles furent réduites en cendres. Les Romains, déſeſpérant d'emporter la place, changerent le ſiége en blocus. On envoya de Rome un nouveau renfort compoſé de dix mille hommes.

Le Conſul P. Claudius Pulcher ſe mit en mer à deſſein de ſurprendre Adherbal qui étoit à Drepane. Le Général Carthaginois, qui étoit ſur ſes

CARTHAGE.

gardes, surprit lui-même le Consul, & ne lui donna pas le temps de ranger sa flotte en bataille. Profitant de la confusion où elle étoit, il battit les Romains & remporta sur eux une victoire complette. Cette nouvelle causa une grande joie aux Carthaginois, & ranima leur courage qui étoit abattu par tant de revers. Junius, Collegue de Claudius Pulcher, ne fut ni plus heureux ni plus prudent, & perdit aussi une bataille sur mer. Pour réparer ses pertes, il voulut se rendre maître d'Eryx, ville de Sicile ; mais Amilcar Barca, pere du célebre Annibal, s'étant rendu dans cette place, s'y défendit pendant deux ans.

Il se passa cinq ans, pendant lesquels il n'y eut rien de considérable de part & d'autre. Les Romains déterminés à se rendre maîtres de Lilybée mirent en mer une nouvelle flotte, qui fut construite aux dépens des Particuliers, car l'argent manquoit au thrésor public. Le Consul Lutatius, qui en eut le commandement, s'empara sans peine de tous les postes avantageux des environs de Lilybée, parce qu'alors la flotte Carthaginoise étoit retournée en Afrique. Elle ne tarda pas à reparoître sous la conduite d'Hannon. Ce Général aborda dans une petite isle nommée Hiera vis-à-vis de Drepane. Son dessein étoit de s'approcher d'Eryx ; d'y décharger des vivres & d'y prendre un renfort de troupes avec Amilcar Barca. Le Consul, qui se douta de son projet, lui présenta la bataille, quoiqu'il eût le vent contraire. Ses troupes bien exercées & bien disciplinées firent leur devoir, & l'ennemi ne put tenir longtemps contre elles. Lutatius après cette victoire, s'approcha de Lilybée, & rejoignit les troupes qui en formoient le blocus.

Fin de la premiere guerre Punique.

232.

Les Carthaginois, voyant les Romains maîtres de la mer, & n'ayant plus d'espérance de secourir l'armée qu'ils avoient en Sicile, firent sçavoir à Barca qu'ils étoient déterminés à la paix ; mais qu'ils laissoient à sa prudence la conduite de cette affaire. Barca, après avoir rempli les devoirs d'un brave Officier, travailla à procurer à sa patrie la paix la plus avantageuse qu'il lui fut possible. Il fit des propositions au Consul, qui, n'ignorant pas combien les Romains étoient las de cette guerre, entra volontiers en accommodement. Il dicta lui-même les articles du traité suivant. *Il y aura, si le peuple Romain l'approuve, amitié entre Rome & Carthage aux conditions qui suivent. Les Carthaginois sortiront de toute la Sicile. Ils ne feront point la guerre à Hiéron, & ne porteront point les armes contre les Syracusains, ni contre leurs alliés. Ils rendront aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils ont faits sur eux. Ils leur payeront dans l'espace de vingt ans deux mille deux cents talents Euboiques d'argent* ; c'est-à-dire, environ 12100000 liv. l'argent à 52 liv. le marc. Il y eut quelque chose de changé à ce traité. Au lieu de vingt ans que le Consul avoit accordés, on n'en donna que dix, & on exigea de plus, que les Carthaginois payeroient sur le champ mille talents, & qu'ils évacueroient toutes les isles qui sont entre l'Italie & la Sicile. Ainsi fut terminée une guerre qui avoit duré vingt-quatre ans sans interruption.

Guerre de Lybie contre les Mercénaires.

Aussitôt que la paix eut été conclue avec les Romains, Amilcar conduisit à Lilybée les troupes qui étoient à Erix, & laissa le commandement à Giscon, Gouverneur de la Place. Cet Officier, qui prévoyoit sans doute le

Carthage.

déſordre que pouvoit cauſer une armée qu'on licentioit, ne voulut pas la faire partir à la fois. Il envoya ſeulement de petits corps, afin que les premiers étant payés de ce qui leur étoit dû, on pût les renvoyer chez eux avant l'arrivée des autres, & que par ce moyen ils ne puſſent ſe raſſembler & former quelque entrepriſe. Une conduite ſi prudente ne fut pas ſuivie à Carthage, & comme les fonds étoient épuiſés, on différa de payer les troupes, & on attendit le retour des autres, dans l'eſpérance de faire avec elles un accommodement. On leur propoſa de ſe retirer dans une petite ville nommée Sicca, où on devoit leur fournir tout ce dont elles avoient beſoin pour ſubſiſter, & on ne voulut pas leur permettre de laiſſer à Carthage leurs bagages, leurs femmes & leurs enfants, qui auroient ſervi d'ôtages. Lorſque ces ſoldats mercénaires furent tous raſſemblés, Hannon, Gouverneur de l'Afrique, leur propoſa le payement d'une partie de ce qui leur étoit dû. Une telle propoſition fut mal reçue de gens qui comptoient, outre leur paye, les gratifications qu'on leur avoit promiſes. Vingt mille d'entr'eux s'étant réunis marcherent vers Carthage, & allerent camper à Tunis. Carthage effrayée, employa toutes ſortes de voyes pour les adoucir, mais il fallut enfin leur accorder tout ce qu'ils demanderent.

Le traité étoit ſur le point d'être conclu, lorſque deux ſéditieux renouvellerent la querelle qui paroiſſoit entierement appaiſée. L'un des deux, qui avoit été eſclave à Rome, ſe nommoit Spendius de Capoue. Il étoit d'une grande taille, & d'une hardieſſe encore plus grande. Dans la crainte de retomber entre les mains de ſon maître, il réſolut de rompre l'accord. Il étoit ſoutenu d'un nommé Mathos, qui avoit beaucoup contribué à faire ſoulever les troupes. Ils repréſenterent aux Africains que les Carthaginois ne manqueroient pas de ſe venger de leur révolte, auſſitôt qu'ils ſeroient retournés chez eux. Ce diſcours factieux fit impreſſion, & tous les Mercénaires choiſirent alors pour Chefs Spendius & Mathos. Ils pillerent auſſitôt l'argent que Giſcon avoit apporté pour le payement des troupes, & ſe ſaiſirent de ce Général, qu'ils traiterent avec indignité. Toutes les villes d'Afrique ſe joignirent à eux, à la réſerve d'Utique & d'Hippacra, dont ils formerent auſſitôt le ſiége.

Les Carthaginois ne ſe trouverent jamais dans un ſi grand embarras. Ils manquoient en même temps de tous ſecours, n'avoient ni armes, ni troupes de terre & de mer, ni préparatifs pour ſoutenir un ſiége. Ne perdant cependant pas courage, ils firent les derniers efforts pour lever une armée & équiper quelques vaiſſeaux. Hannon, chargé de la conduite de cette guerre, délivra Utique; mais au lieu de profiter de ſa victoire, il ne ſongea qu'à ſe divertir. Les ennemis ſurprirent ſon armée en déſordre, & en défirent une grande partie. On ôta le commandement à ce Général, & on mit en ſa place Amilcar Barca, qui répondit à l'eſpérance qu'on avoit conçue de lui. Il fit lever le ſiége d'Utique que les ſéditieux avoient recommencé, les battit aux environs de Carthage, qu'ils tenoient comme bloquée, & leur enleva tous les poſtes avantageux qu'ils occupoient. Ces premiers ſuccès rendirent le courage aux Carthaginois. Barca reçur alors un ſecours imprévû que lui amena un jeune Seigneur Numide, nommé Naravaſe, épris du mérite du Général Carthaginois. Avec ce renfort il attaqua

CARTHAGE.

les séditieux, en tua dix mille, & fit quatre mille prisonniers. Il permit à ces derniers de prendre parti dans l'armée Carthaginoise, & renvoya ceux qui ne voulurent point s'enrôler; mais il exigea d'eux qu'ils ne porteroient jamais les armes contre les Carthaginois. Spendius, qui appréhendoit que cette douceur d'Amilcar n'engageât une partie de ses troupes à l'abandonner, entreprit de leur ôter toute espérance de rentrer en grace avec l'ennemi. Il feignit d'être informé que Giscon & les autres prisonniers qu'il avoit faits au moment de la révolte, devoient être délivrés par le moyen d'un complot secret, & il engagea ses soldats à les massacrer. Il refusa ensuite de rendre leurs corps aux Carthaginois qui les demandoient, & fit arrêter, par un consentement général, que tout Carthaginois qui tomberoit entre leurs mains, périroit dans les supplices.

De nouveaux malheurs accablerent alors les Carthaginois. Une tempête fit périr la flotte qui leur apportoit des vivres; Utique & Hippacra, qui leur avoit toujours été attachées, se déclarerent contr'eux, après avoir égorgé la garnison Carthaginoise. Les séditieux, dont le nombre étoit devenu plus considérable, mirent le siége devant Carthage; mais ils furent bientôt obligés de le lever. Amilcar Barca profitoit de toutes leurs fautes, & ne négligeoit aucune occasion de les affoiblir. Il les enveloppa enfin de maniere qu'ils ne pouvoient plus lui échapper. Ils fortifierent alors leur camp; mais comme ils manquoient de vivres, ils se trouverent dans la cruelle nécessité de se manger les uns & les autres. Une si dure extrémité excita les esprits à la révolte, & ils forcerent leurs Officiers à proposer quelque accommodement. Amilcar consentit à les laisser retirer, à condition qu'ils n'emporteroient de leur camp que l'habit qu'ils avoient sur le corps, & qu'il choisiroit dix d'entre les factieux, pour les traiter comme il le jugeroit à propos. Aussitôt que le traité eut été signé, Amilcar commença par faire arrêter ceux qui s'étoient rendus auprès de lui pour convenir d'un accord. Les troupes, qui ignoroient encore ce qui avoit été reglé, voyant que leurs Chefs étoient retenus prisonniers, prirent les armes pour tâcher de leur procurer la liberté. Amilcar fit aussitôt avancer les éléphants, & ils furent tous écrasés & égorgés au nombre de plus de quarante mille.

Presque toutes les villes d'Afrique rentrerent alors dans le devoir. Amilcar marcha contre Tunis, & mit le siége devant cette ville, qui avoit servi de place d'armes aux factieux. Pour les épouvanter, il fit planter auprès des murs une haute potence, & y fit attacher Spendius & les autres qui avoient été arrêtés avec lui. Mathos, qui étoit dans la ville, craignant le même sort, employa toutes sortes de moyens pour se défendre. Amilcar, obligé de se porter d'un autre côté, chargea Annibal de la conduire du siége. Mathos profita de la négligence du Collegue d'Amilcar, fit une vigoureuse sortie, enleva Spendius de la potence, y attacha Annibal qui étoit tombé entre ses mains, & égorgea trente Carthaginois sur le corps de Spendius. Cet événement jetta Carthage dans une nouvelle consternation, & l'obligea à envoyer d'autres troupes à Amilcar, à qui on donna pour Collegue Hannon, son ennemi, mais ils se reconcilierent sincerement, afin de concourir ensemble au bien de l'Etat. Mathos, devenu plus hardi par ses succès, osa présenter la bataille, que les Généraux Carthaginois accepterent avec

plaiſir, comme l'unique moyen de terminer une guerre ſi cruelle. Les factieux furent entierement défaits, & Mathos fut arrêté priſonnier. Toute l'Afrique rentra ſous la domination des Carthaginois, & on força Utique & Hippacra de ſe rendre à diſcrétion. L'armée victorieuſe retourna à Carthage, & on fit mourir dans les ſupplices Mathos & les ſiens. Cette guerre avoit duré trois ans & quatre mois.

Guerre en Sardaigne.

Pendant que Spendius & Mathos ſoulevoient l'Afrique contre les Carthaginois, les Mercénaires, qui étoient dans la Sardaigne, ſuivirent l'exemple de ces deux factieux. Ils égorgerent tous les Carthaginois qu'ils trouverent dans cette iſle, & ſe rendirent maîtres de tout le pays. La diviſion s'étant miſe entr'eux & les habitants, les premiers furent chaſſés de la Sardaigne & ſe retirerent en Italie. Ce fut de cette maniere que cette iſle fut enlevée aux Carthaginois. Les Mercénaires déterminerent les Romains à s'emparer de la Sardaigne, quoiqu'il n'y eût alors aucun différend entre Carthage & Rome. Les Carthaginois, réſolus de ſe venger de ceux qui leur avoient fait perdre une iſle de cette importance, firent de grands préparatifs. Les Romains publierent que Carthage armoit contr'eux, & non pas contre les Mercénaires, & ſous ce prétexte ils déclarerent la guerre à Carthage. Cette République n'étoit pas alors en état de ſoutenir une guerre contre Rome, & elle fut contrainte de céder. On fit un nouveau traité, par lequel il étoit dit que la Sardaigne appartiendroit aux Romains, & que les Carthaginois payeroient une groſſe ſomme pour éviter la guerre. Cette convention, qui faiſoit connoître l'injuſtice des Romains, fut une des cauſes de la ſeconde guerre Punique.

Amilcar Barca ſouffroit avec peine que ſa Patrie eût été forcée de ſouſcrire à un traité ſi déſavantageux, & il ne cherchoit que l'occaſion de le rompre. Auſſitôt que le calme fut rétabli dans l'Afrique proprement dite, Amilcar fut chargé de marcher contre les Numides, & il donna dans cette expédition de nouvelles preuves de ſa valeur & de ſa capacité. Les conquêtes des Romains en Eſpagne avoient allarmé les Carthaginois, & on étoit réſolu d'y envoyer une armée pour faire rentrer pluſieurs villes dans l'obéiſſance. Amilcar, dont on connoiſſoit les talents, fut choiſi pour cette entrepriſe. Annibal, ſon fils, qui n'avoit que neuf ans, demanda à le ſuivre, & ſon pere lui accorda ſa demande, après l'avoir fait jurer ſur les autels, qu'il ſeroit éternellement l'ennemi des Romains. Amilcar réduiſit bientôt les peuples de ce pays, tant par la force des armes, que par ſa douceur, & après avoir commandé pendant neuf ans, il fut tué dans un bataille.

On mit en ſa place Aſdrubal, ſon gendre, qui pour s'aſſurer du pays, bâtit une ville qu'il nomma Carthage la neuve, & que nous appellons aujourd'hui Carthagêne. Toutes ces démarches ſembloient annoncer les grands projets de Carthage, & les Romains ne tarderent pas à s'en appercevoir. Comme ces derniers apptéhendoient alors les Gaulois, ils n'oſoient entreprendre d'enlever à force ouverte aux Carthaginois les conquêtes qu'ils avoient faites en Eſpagne, ils ſe contenterent de faire avec Aſdrubal un traité dans lequel, ſans s'expliquer ſur le reſte de l'Eſpagne, on marquoit ſeulement que les Carthaginois ne pourroient point s'avancer au-delà de l'Ebre. Aſdrubal, pour ne point enfreindre ce traité, ne continua ſes

CARTHAGE.

conquêtes qu'en deçà du fleuve. Il étendit la domination des Carthaginois dans le pays, encore plus par les voyes de la perſuaſion, que par la force des armes. Ce Général, après avoir gouverné l'Eſpagne pendant huit ans, fut aſſaſſiné par un Gaulois, à qui il avoit donné quelque ſujet de mécontentement.

Toute l'armée nomma auſſitôt pour ſon ſucceſſeur Annibal, fils d'Amilcar Barca. Aſdrubal, trois ans avant ſa mort, l'avoit fait venir en Eſpagne, malgré les oppoſitions qu'il avoit rencontrées à Carthage. Le Sénat étoit alors partagé en deux factions. L'une avoit pour Chef Hannon, à qui la naiſſance & le mérite donnoient une grande autorité. La ſeconde, formée par la famille & les partiſans d'Amilcar Barca, avoit pris le nom de Barcine. La premiere déſiroit la paix, & par cette raiſon s'oppoſoit au départ du jeune Annibal, dont on connoiſſoit déjà l'ardeur guerriere. La ſeconde demandoit la guerre, & l'emporta.

Annibal n'avoit que vingt-cinq ans, lorſqu'il fut chargé des affaires d'Eſpagne. Il ſongea deſlors à attaquer les Romains juſques dans l'Italie, & ſe hâta de ſoumettre les peuples de l'Eſpagne. Il ne jugea cependant pas à propos de faire le ſiége de Sagonte, afin de ne pas donner occaſion aux Romains de lui déclarer la guerre avant qu'il eût fait tous les préparatifs néceſſaires pour l'exécution de ſon projet. Les Sagontins prévoyoient qu'Annibal ne tarderoit pas à ſe préſenter devant leurs murailles, & dans cette crainte ils avoient envoyé demander du ſecours aux Romains. Ceux-ci perdirent le temps en députations, & pendant qu'ils temporiſoient, le Général Carthaginois mit le ſiége devant Sagonte. La vigoureuſe défenſe des aſſiégés n'empêcha pas la ville de tomber au pouvoir d'Annibal qui, pour animer le courage de ſes troupes, leur abandonna toutes les richeſſes qu'on trouva dans la place. Une partie avoit été conſumée par le feu que les habitants, réduits au déſeſpoir, avoient eux-mêmes allumé. La priſe de cette ville cauſa de grandes allarmes aux Romains, & ils envoyerent des Députés à Carthage, pour ſçavoir ſi c'étoit par ordre de la République qu'on avoit attaqué les Sagontins. Comme on ne leur donnoit pas de réponſe ſatisfaiſante, un d'eux annonça qu'il apportoit la paix ou la guerre. On lui répliqua avec fierté qu'on choiſiſſoit la guerre, & elle fut auſſitôt déclarée.

Seconde guerre Punique.

201.

Annibal, ayant pourvû à la ſûreté de l'Eſpagne & de l'Afrique, ſe mit en marche pour entrer en Italie. Lorſqu'il eut paſſé l'Ebre, il ſubjugua tous les peuples qui ſe trouverent ſur ſon paſſage. Il s'avança enſuite vers les Pyrénées, traverſa ces montagnes, s'avança vers le Rhône, & trouva moyen de le paſſer malgré les Gaulois qui vouloient s'y oppoſer. Scipion, qui n'avoit pû le joindre, rentra dans l'Italie pour l'attendre aux pieds des Alpes. Annibal eut beaucoup à ſouffrir dans le paſſage de ces montagnes, où il fut obligé de combattre continuellement contre les ennemis qu'il rencontroit, & contre la difficulté des chemins. Après quinze jours d'une marche très-pénible, & dans laquelle le ſoldat avoit été obligé de ſe frayer un chemin, l'armée Carthaginoiſe entra dans les fertiles campagnes du Pô. Annibal laiſſa repoſer quelque temps ſes troupes, & quoique le nombre en fut conſidérablement diminué, il alla attaquer Scipion, qui étoit campé ſur les bords du Teſin, & remporta ſur les Romains un avantage conſidérable. Sempronius,

Succès d'Annibal.

croyant venger la défaite de ſon Collegue, préſenta la bataille aux Carthaginois aux environs de Trèbie. Annibal, qui ſentoit de quelle importance il étoit pour lui de faire quelque action d'éclat, accepta le défi, & battit une ſeconde fois les Romains. Les Gaulois, qui n'avoient pas encore oſé ſe déclarer pour les Carthaginois, prirent leur parti auſſitôt après que les armées Romaines eurent été défaites. Annibal avoit compté ſur ce ſecours, & il n'auroit pas entrepris une expédition de cette importance, avec un ſi petit nombre de troupes, s'il ne ſe fût flatté de mettre les Gaulois d'Italie dans ſes intérêts. Ses manieres douces & inſinuantes, & la conduite qu'il tint avec les priſonniers des alliés des Romains, qu'il renvoya ſans rançon, lui attirerent un grand nombre de partiſans. CARTHAGE.

Réſolu d'attaquer les Romains ſur leur propre territoire, il prit le chemin le plus court, mais qui étoit en même temps le plus difficile. Il fut obligé de traverſer des marais, & dans cette marche, qui dura trois jours, il perdit un œil. L'exemple du Général animoit le ſoldat. Flaminius, alors Conſul, homme vain & ſans expérience, haſarda de livrer combat aux Carthaginois campés dans une vallée fort étroite ſur le lac de Traſymene. Annibal, habile à profiter des fautes de ſes ennemis, dreſſa une embuſcade au Conſul, & pendant que celui-ci ſe livroit avec ardeur au combat, il ſe vit tout d'un coup enveloppé. Ses troupes furent taillées en piéces, & il perit lui-même dans l'action. Trois victoires conſécutives avoient rendu formidable le nom d'Annibal, & avoient répandu la conſternation à Rome. Dans ces moments critiques, où l'on croyoit avoir tout à craindre, on confioit la ſuprême autorité à un ſeul Magiſtrat, qu'on nommoit Dictateur. Toutes les vûes ſe tournerent ſur Quintus Fabius Maximus, l'homme le plus ſage & le plus prudent de ſon ſiecle. Il auroit peut-être terminé promptement cette guerre, ſi la baſſe jalouſie de ſes concitoyens, & l'impétuoſité de quelques uns, ne l'euſſent mis dans la néceſſité d'abdiquer la Dictature. Sa conduite lente, mais néceſſaire contre un ennemi tel qu'Annibal, le fit ſurnommer le *Temporiſeur*. Si les Romains blâmoient ſa maniere d'agir, Annibal en portoit un jugement bien différent, & lorſqu'il eut connu le caractere de ce Général, il commença à déſeſpérer de venir à bout de ſes projets. Fabius, qui ſentoit de quelle conſéquence il étoit de refroidir l'ardeur de ces troupes étrangeres, ſi éloignées de leur Patrie, évitoit avec ſoin d'en venir à aucune action générale, à moins qu'il ne trouvât une occaſion favorable. Toujours poſté dans des lieux avantageux, il ne quittoit jamais de vûe l'armée ennemie & l'incommodoit beaucoup. Annibal employa toutes ſortes de ruſes pour le faire changer de conduite, mais ſes tentatives furent inutiles. Le Général Carthaginois, après avoir ravagé la Campanie, ſe diſpoſoit à retourner ſur ſes pas, lorſqu'il s'apperçut que Fabius avoit poſté des troupes ſur les hauteurs d'un défilé par lequel il devoit paſſer. Son eſprit fécond en reſſource lui fit trouver un moyen de ſortir de cet embarras. Il fit mettre un fagot de ſarments entre les cornes de deux mille bœufs, & y fit mettre le feu auſſitôt que la nuit fut venue. On chaſſa ces animaux du côté où étoient les troupes Romaines, & on les fit ſuivre par quelques ſoldats armés à la légere. Les Romains effrayés quitterent leur poſte, & pendant que la confuſion regnoit parmi eux, Annibal fit paſſer ſon armée, & évita le piége qu'on lui avoit tendu.

CARTHAGE.

Fabius, obligé de ſe rendre à Rome pour quelque temps, engagea Minucius, ſon Général de Cavalerie, de ne rien entreprendre pendant ſon abſence. Minucius, n'écoutant que ſon ardeur, attaqua un corps de troupes Carthaginoiſes, & le défit : ſe regardant alors comme le vainqueur d'Annibal, il envoya à Rome le détail de cette action. On murmura hautement contre la lenteur de Fabius, & on donna à Minucius une autorité ſemblable à celle du Dictateur ; ce qui ne s'étoit point encore pratiqué. Fabius, ne conſiderant que les intérêts de ſa Patrie & oubliant les ſiens propres dans cette occaſion, conſentit à partager la ſouveraine puiſſance avec un Collegue, qui étoit auparavant ſon inférieur. Il diviſa ſeulement l'armée en deux, afin du moins d'en ſauver une partie, car il prévoyoit que Minucius, par ſon imprudence, ſe mettroit bientôt dans le cas de faire périr les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres. En effet, peu de temps après Minucius en vint aux mains avec les Carthaginois, & il étoit prêt à être vaincu, lorſque Fabius courut à ſon ſecours, & força Annibal à ſonger à la retraite. Minucius reconnut ſa faute, & en fit un ſincere aveu.

Bataille de Canne.

Les Romains ôterent cependant le commandement de leur armée au Dictateur, & créerent pour Conſuls Emilius Paulus & Terentius Varron. Le premier vouloit profiter des ſages avis de Fabius, & ſe contenter de couper les vivres aux Carthaginois ſans en venir à aucune action ; mais ſon Collegue, homme préſomptueux, ne pouvoit goûter des conſeils ſi prudents & ſi contraires à ſon impétuoſité. Impatient d'attaquer les Carthaginois, il en trouva bientôt l'occaſion, qu'Annibal lui en fournit lui-même. Les deux armées ſe trouverent en préſence près de Cannes, village de la Pouille. Varron, malgré la poſition déſavantageuſe où il étoit, & les avis de ſon Collegue, voulut abſolument livrer bataille. Elle fut longue & ſanglante, mais la victoire, après avoir été longtemps diſputée, ſe déclara en faveur des Carthaginois. Emilius Paulus, qui avoit été bleſſé dans le combat, ſe fit tuer par un ſoldat ennemi, ne pouvant ſe réſoudre à ſurvivre au malheur de ſa Patrie. Un nombre conſiderable de Sénateurs & de Chevaliers Romains périrent dans cette journée, & quelques Hiſtoriens font monter le nombre des morts à près de ſoixante & dix mille, ſans doute en comptant ceux des ennemis.

Varron, ayant raſſemblé le reſte des troupes, retourna à Rome où on étoit dans le plus grand abattement. Depuis l'arrivée des Gaulois, qui s'étoient rendus maîtres de Rome, la ville n'avoit jamais été expoſée à un plus grand danger. On croyoit voir à chaque inſtant l'ennemi aux portes de la ville, & dans ce premier moment de conſternation, il auroit peut-être été facile à Annibal de s'en emparer. Un de ſes Généraux l'avoit engagé à marcher auſſitôt de ce côté-là, mais il refuſa de ſe rendre à cet avis. Il avoit ſans doute pluſieurs raiſons qui l'éloignoient de mettre ce projet à exécution. Rome avoit encore deux légions au dedans de ſes murailles ; elle étoit d'ailleurs extrêmement peuplée, & dans un moment de déſeſpoir, chaque citoyen ſeroit devenu ſoldat. Les femmes mêmes n'auroient pas moins montré de valeur que les hommes ; & on les vit en effet travailler à tour ce qu'on avoit imaginé pour la défenſe de la place, qu'on croyoit devoir être bientôt aſſiégée. Une autre raiſon de politique engageoit ſans doute Annibal

à

CARTHAGE.

à ne point détruire Rome. La ruine de cette République mettoit fin à la guerre, & Annibal, qui ne ſe trouvoit plus néceſſaire à ſa patrie, auroit été obligé de retourner à Carthage, où il auroit pû éprouver l'ingratitude & l'injuſtice de ſes concitoyens. Ce motif le portoit ſans doute à prolonger la guerre : il vouloit affoiblir extrêmement les Romains ; mais ſon intention n'étoit pas de les détruire. Il ſeroit venu à bout de ſes deſſeins, ſi on lui eût fourni les troupes & l'argent qu'il demandoit ; mais la faction contraire l'empêcha de recevoir ces ſecours, & ſauva l'Empire Romain.

La fortune commença alors à abandonner Annibal, & depuis cet inſtant les Romains eurent toujours le deſſus. Revenus de leur premiere frayeur, ils travaillerent efficacement à chaſſer de l'Italie un ennemi ſi dangereux. Annibal, qui n'avoit pas aſſez de troupes pour tenir en même temps la campagne, & conſerver les places qu'il avoit conquiſes, reçut de fréquents échecs, qui affoiblirent conſidérablement ſon armée. Cependant les deux Scipions, qui commandoient en Eſpagne, y avoient été tués, après avoir vaincu les Carthaginois. Scipion, leur neveu, chargé du commandement de l'armée Romaine, acheva de pourſuivre les conquêtes de ſes oncles, & lorſqu'il eut ſubjugué le pays, il porta la guerre en Afrique. Les Carthaginois appellerent auſſitôt à leur ſecours Annibal, qui ne put quitter l'Italie ſans verſer des larmes. Avant que d'en venir aux mains avec Scipion, il eut une conférence avec lui ; mais comme on ne put convenir d'aucun accommodement, on réſolut de part & d'autre de livrer bataille. Les deux plus grands Généraux de leur ſiécle ſe trouvoient alors l'un vis-à-vis de l'autre, & chacun employa de ſon côté tout ce qu'il put imaginer pour l'emporter ſur ſon rival. Annibal fut enfin obligé de céder, & Scipion remporta toute la gloire d'une action, qui abaiſſoit pour le moment toute la puiſſance de Carthage, & anéantiſſoit, pour ainſi dire, tous les avantages qu'Annibal avoit eus en Italie. Carthage, forcée de ſe ſoumettre au Vainqueur, accepta les conditions de paix qu'il lui impoſa, quelque dures qu'elles fuſſent. Ainſi fut terminée la ſeconde guerre Punique, qui avoit duré ſeize ans.

Depuis ce temps, Annibal ne mena plus qu'une vie errante. Craignant, avec raiſon, la perfidie de ſes concitoyens, dont il avoit voulu réformer les mœurs, il ſe rerira chez des Princes étrangers. Les Romains, qui ne pouvoient s'empêcher de le redouter, eurent la lâcheté de le pourſuivre chez les peuples où il étoit allé chercher un aſyle contre eux. Il étoit d'abord paſſé à la Cour d'Antiochus, Roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains ; mais appréhendant d'être livré entre les mains de ſes ennemis, lorſque ce Prince fit la paix avec eux, il ſe rendit auprès de Pruſias, Roi de Bithynie. Il ne fut pas plus en ſûreté chez ce Prince, qui fut aſſez lâche pour promettre aux Romains de leur livrer cet ennemi implacable. Annibal, ſe voyant prêt à être remis entre leurs mains, finit ſes jours en prenant du poiſon qu'il portoit toujours ſur lui. Tel fut le ſort de ce grand homme, à qui quelques Hiſtoriens ont attribué des défauts qu'il n'avoit pas.

Différends entre les Carthaginois & Maſiniſſa, Roi de Numidie.

Entre les différentes conditions de la paix accordée aux Carthaginois, il y en avoit une qui portoit, qu'ils rendroient à Maſiniſſa, Roi de Numidie, toutes les villes & les terres qui lui avoient appartenu avant la guerre.

CARTHAGE.

Scipion, pour récompenſer l'attachement qu'il avoit fait paroître pour les Romains, avoit encore ajouté à ſon domaine tout ce qui étoit de celui de Syphax. Cette conceſſion fut une ſource de diſputes entre les Carthaginois & les Numides.

Syphax & Maſiniſſa regnoient tous deux en Numidie, mais ſur différents peuples. Ceux qui obéiſſoient au premier ſe nommoient *Maſæſuli*, & avoient pour capitale Cirtha : les autres ſe nommoient *Maſſyli*. Leur nom commun étoit *Numides*. Leur principale force étoit la cavalerie : ils montoient leurs chevaux ſans ſelles, & pluſieurs mêmes les conduiſoient ſans brides. Au commencement de la ſeconde guerre Punique, Syphax avoit pris le parti des Romains. Gala, pere de Maſiniſſa, crut devoir alors embraſſer le parti des Carthaginois, & envoya contre Syphax une armée ſous la conduite de ſon fils, qui n'étoit âgé que de dix-ſept ans. Syphax vaincu ſe ſauva en Mauritanie. Maſiniſſa, ayant perdu ſon pere quelque temps après, ſe vit privé de la couronne par un uſurpateur, & pourſuivi vivement par Syphax. Il fit alliance avec les Romains, & ſe joignit à eux lorſqu'ils entrerent en Afrique. Syphax ſe déclara alors pour les Carthaginois. Maſiniſſa, ſecondé des Romains, remporte une victoire complette ſur Syphax, ſe rend maître de ſa perſonne, de Cirtha, capitale de ſes Etats, & de Sophonisbe, ſa femme. Séduit par les charmes de cette Princeſſe, ſœur d'Aſdrubal, il l'épouſa, mais quelques jours après, il fut contraint de l'empoiſonner pour ne la pas livrer aux Romains qui la lui demandoient. Maſiniſſa, devenu maître du Royaume de Syphax, ſe mit en poſſeſſion d'un petit territoire ſitué vers le bord de la mer, près la petite Syrte. C'étoit un pays très-fertile & très-riche. Les Carthaginois envoyerent auſſitôt des Députés à Rome pour ſe plaindre de cette invaſion, & le Sénat Romain fit partir Scipion avec deux autres Commiſſaires, pour examiner la choſe ſur les lieux mêmes. Ils ſe retirerent ſans avoir porté aucun jugement, & ce ſilence ſembloit être en faveur de Maſiniſſa, qui étoit en poſſeſſion du territoire. Dix ans après, d'autres Commiſſaires nommés pour le même ſujet, tinrent une conduite pareille aux premiers. Toutes les démarches des Carthaginois auprès des Romains ayant été inutiles, ils déclarerent la guerre à Maſiniſſa & en vinrent aux mains avec lui. Ce Prince, âgé de plus de quatre-vingts ans, fut à cheval pendant l'action, & donna des ordres ſi juſtes, qu'il força les Carthaginois à lui abandonner le champ de bataille. Scipion avoit été ſpectateur du combat, où il eut lieu d'admirer tranquillement la valeur des deux armées qui ſe diſputerent longtemps la victoire. Maſiniſſa, profitant de cet avantage, aſſiégea les ennemis dans le camp où ils s'étoient retirés. La famine les força bientôt de ſe rendre au vainqueur, qui les fit paſſer ſous le joug, & les renvoya avec un habit ſeulement. Un des fils de Maſiniſſa, à la tête d'un corps de cavalerie, ſurprit ces malheureux avant qu'ils fuſſent arrivés à Carthage, & en tailla la plus grande partie en piéces.

Troiſiéme guerre Punique.

151.

Carthage, après la guerre qu'elle avoit faite à Maſiniſſa contre un article du dernier Traité avec les Romains, comprit bientôt que ces peuples, qui ne cherchoient que l'occaſion de l'humilier, ſaiſiroient promptement cette circonſtance pour lui déclarer la guerre. Elle avoit ſenti la ſupériorité de Rome ſur elle, & réſolue de prévenir les malheurs qu'elle appréhendoit,

elle envoya des Députés au Sénat Romain, pour offrir telle ſatisfaction qu'il jugeroit à propos d'exiger. Les Sénateurs répondirent que c'étoit aux Carthaginois à examiner eux-mêmes ce qu'ils devoient faire en pareille circonſtance. Une réponſe ſi équivoque jetta l'allarme dans Carthage, & après pluſieurs délibérations, on convint de ſe ſoumettre à tout, pour ſauver la patrie. Pendant qu'on étoit dans cette réſolution à Carthage, on ſongeoit à Rome à prendre des meſures pour détruire cette fameuſe rivale. Depuis que Caton avoit été envoyé à Carthage au ſujet des différends qui étoient ſurvenus entre cette République & Maſiniſſa, il n'avoit ceſſé de porter les Romains à ſonger à la ruine de Carthage. Scipion Naſica, qui penſoit plus juſtement que lui, étoit d'un avis contraire, parce qu'il ſentoit que le peuple Romain, devenant de jour en jour plus remuant, ſe porteroit aux dernier excès, auſſitôt qu'il ſeroit délivré de la crainte que Carthage lui cauſoit. La guerre fut réſolue, malgré les ſages avis de Naſica, & on prit pour prétexte l'infraction au dernier Traité. Sur ces entrefaites, la ville d'Utique envoya des Députés au Sénat, pour ſe ſoumettre aux Romains. CARTHAGE.

Les Députés de Carthage, en arrivant à Rome, apprirent que la guerre étoit déclarée. Le Sénat avoit envoyé un Député à Carthage en porter le decret, & les Carthaginois, abattus par cette nouvelle, ſe remirent, eux & tout ce qui leur appartenoit, entre les mains des Romains. En conſéquence de cette démarche, il leur fut répondu que, parce qu'ils avoient pris le bon parti, le Sénat leur accordoit la liberté, l'uſage de leurs loix, toutes leurs loix, toutes leurs terres, & tous les autres biens que poſſédoient les particuliers ou le corps de l'Etat; à condition que dans l'eſpace de trente jours ils enverroient à Lilybée en ôtages trois cents des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, & qu'ils feroient tout ce que les Conſuls leur ordonneroient. Les Carthaginois, manquant de troupes, de vivres, de vaiſſeaux, & n'ayant en un mot aucune eſpérance, ſe déterminerent à ſouſcrire à des conditions ſi humiliantes. Ils ſe hâterent d'envoyer à Lilybée les trois cents jeunes gens qu'on leur demandoit, & qui étoient l'élite des meilleures familles de Carthage. Lorſqu'ils furent arrivés en Sicile, on les envoya à Rome, & les Conſuls dirent aux Députés, qu'ils feroient ſçavoir leurs intentions aux Carthaginois lorſqu'ils ſeroient arrivés à Utique. Auſſitôt que la flotte Romaine eut abordé en Afrique, les Députés de Carthage ſe rendirent au camp des Romains, déclarant au nom de la République, qu'ils venoient recevoir les ordres des Conſuls.

Le Conſul, après avoir loué leur obéiſſance, leur ordonna de lui livrer ſans fraude & ſans délai toutes leurs armes en général. Ils y conſentirent encore, mais ils repréſenterent qu'ils étoient menacés de tomber ſous la puiſſance d'Aſdrubal, qui s'étoit ſoulevé contre ſa patrie, parce qu'elle avoit voulu ſe ſoumettre aux Romains. On leur répondit que Rome ſçauroit la garantir de la fureur de ce factieux. On vit bientôt arriver dans le camp des Romains une longue file de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage : deux cents mille armures complettes, un nombre infini de traits & de javelots, deux mille machines propres à lancer des pierres & des dards. Les vieillards & tous les Prêtres ſuivoient ce convoi, & ils alloient implorer

CARTHAGE.

la clémence de ceux qu'ils étoient forcés de regarder comme leurs maîtres. Le Conſul Cenſorinus, qui avoit toujours porté la parole, leur déclara que la volonté du peuple Romain étoit, que les Carthaginois abandonnaſſent leur ville qu'on vouloit raſer, & qu'ils allaſſent s'établir où il leur plairoit, pourvû que ce fût à quatre lieues de la mer.

Un ordre ſi terrible mit au déſeſpoir tous les Carthaginois qui étoient dans le camp des Romains, & ils donnerent des marques de la plus grande affliction. Rien ne fut capable de toucher les Romains, & on ne voulut pas même permettre que les Carthaginois envoyaſſent à Rome pour tâcher d'obtenir des modifications à un ordre ſi cruel. Lorſque cette nouvelle ſe fut répandue dans Carthage, en n'entendit que cris, que pleurs; on ne vit que des marques de fureur, de rage & de déſeſpoir.

Les Conſuls, croyant n'avoir rien à redouter d'une ville déſarmée, ne ſe hâterent pas de s'y rendre. On profita de ce délai pour ſe mettre en état de défenſe. On envoya une députation à Aſdrubal, qui étoit à la tête de vingt mille hommes, & on le pria d'oublier l'injure qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville à un autre Aſdrubal, petit-fils de Maſiniſſa. On fabriqua enſuite des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques furent changés en ateliers: les hommes & les femmes y travailloient jour & nuit, & on faiſoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, mille traits & un grand nombre de machines propres à les lancer. Comme on manquoit de matiere pour faire des cordes, les femmes couperent leurs cheveux, & en fournirent abondamment.

L'armée Romaine ſe préſenta enfin devant les murs de Carthage, & fut extrêmement ſurpriſe de voir les Carthaginois en état de ſoutenir un long ſiege. Ce ne fut en effet que ſorties vigoureuſes & fréquentes, pour ruiner les travaux des aſſiégeants. Les deux Conſuls Cenſorinus & Manilius avoient formé les attaques de deux côtés oppoſés. Scipion, ſurnommé depuis l'Africain, ſervoit alors en qualité de Tribun, & réparoit toutes les fautes que faiſoit le Conſul ſous lequel il commandoit. La ſeconde année du ſiége, les Romains furent commandés par le Conſul Calpurnius Piſon, par L. Mancinus, ſon Lieutenant. Ils ne firent rien de conſidérable, & les Carthaginois au contraire, dont les troupes augmentoient tous les jours, reprirent courage, & s'exciterent à une mutuelle défenſe. Ils envoyerent des Députés à Andriſcus, ou le faux Philippe, qui ſe faiſoit paſſer pour le fils de Perſée, dernier Roi de Macédoine, & lui demanderent du ſecours. Cette nouvelle cauſa une grande inquiétude à Rome. On commença à craindre les ſuites d'une guerre qui devenoit plus importante qu'on ne s'étoit d'abord imaginé. On jetta les yeux ſur le jeune Scipon, qui étoit venu à Rome demander l'Edilité, & par rapport à ſon mérite, on paſſa par deſſus les loix; on lui donna le Conſulat avec le département de l'Afrique. Il étoit à peine arrivé, qu'il apprit que Mancinus, Lieutenant de Piſon, étoit enfermé dans un poſte où il couroit riſque d'être taillé en piéce. Scipion le tira de ce danger, & prit le commandement de l'armée, qui ſembloit avoir entierement oublié l'ancienne diſcipline. Il travailla promptement à la rétablir, & bannit

CARTHAGE.

tout ce qui ſe reſſentoit du luxe ou des plaiſirs. Perſuadé alors qu'il pouvoit compter ſur la valeur de ſes ſoldats, il leur fit prendre des haches, des leviers & des échelles, & les conduiſit pendant la nuit, en grand ſilence, vers une partie de la ville appellée Mégare. Il ordonna enſuite à ſa troupe de jetter de grands cris, & de monter à l'aſſaut. Les Carthaginois furent d'abord effrayés ; mais revenus à eux-mêmes, ils ſe défendirent avec tant d'ardeur qu'ils repouſſerent les Romains. Scipion avoit apperçu une tour abandonnée & qui étoit près des murailles hors de la ville. Il y envoya un détachement de ſoldats hardis & déterminés, qui, par le moyen des pontons, paſſerent de la tour ſur les murs, entrerent dans Mégare & en briſerent les portes. Scipion y entra auſſitôt & les Carthaginois qui défendoient ce poſte, croyant que la ville étoit priſe, ſe ſauverent dans la citadelle avec les troupes qui étoient au dehors.

Aſdrubal, pour ſe venger des Romains, & pour ôter aux Carthaginois toute eſpérance d'accommodement, fit avancer ſur le mur tous les priſonniers Romains qui étoient en ſon pouvoir, afin qu'ils fuſſent vus de toute l'armée. Il leur fit ſouffrir tous les ſupplices qu'il put imaginer. On leur crevoit les yeux, on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts ; on leur arrachoit toute la peau du corps avec des peignes de fer, & après les avoir ainſi tourmentés, on les précipitoit du haut des murs. Les Carthaginois, qui oſerent blâmer la cruauté d'Aſdrubal, furent traités avec la même rigueur.

Scipion établit ſon camp à la place de celui que les ennemis occupoient auparavant, le fortifia, & éleva un mur du côté de la ville. Ce mur prenoit toute la largeur du côté de l'Iſthme, c'eſt-à-dire, plus d'une lieue. Il coupa par ce moyen les vivres aux aſſiégés, qui n'en pouvoient plus recevoir que par mer, ce qui n'étoit pas aiſé, à cauſe de la flotte Romaine qui croiſoit continuellement ſur les côtes. Aſdrubal, en véritable Tyran, ne diſtribuoit le bled qu'aux troupes qui ſervoient ſous ſes ordres, & s'inquiétoit peu du reſte du peuple. Scipion pour ôter aux Carthaginois tout moyen d'avoir des vivres, ferma l'entrée du port par une levée qu'il fit faire. Lorſque cet ouvrage fut achevé, les Carthaginois ouvrirent une nouvelle entrée de l'autre côté du port, & parurent en mer avec une flotte qu'ils avoient conſtruite des débris de vieux bâtiments. S'ils euſſent auſſitôt attaqué la flotte Romaine, ils auroient pû facilement s'en emparer, car on n'y étoit pas ſur ſes gardes, parce qu'on croyoit n'avoir rien à craindre ; mais ils ſe contenterent d'inſulter les Romains & de les braver. Deux jours après, lorſqu'ils voulurent ſurprendre les vaiſſeaux ennemis, ils les trouverent ſur la défenſive, & il fallut en venir aux mains. Le combat dura juſqu'au ſoleil couchant, & les Carthaginois cauſerent beaucoup de dommage aux vaiſſeaux des Romains. La flotte Carthaginoiſe s'étoit retirée à deſſein de recommencer le combat le lendemain matin. Elle fut pourſuivie, & l'action ſe renouvella devant une terraſſe fort ſpacieuſe qu'on avoit faite contre les murailles pour y deſcendre les marchandiſes, & ſur laquelle on avoit élevé un petit rempart. Le combat continua bien avant dans la nuit, & devint funeſte aux Carthaginois. Scipion ſe rendit maître de cette terraſſe, s'y fortifia, & fit une muraille de brique du côté de la ville, fort près des murs & de pareille hauteur. Il donna ordre à quatre mille hommes d'y monter, & de lancer continuellement des dards ſur les ennemis.

CARTHAGE.

Prise de Carthage.

146.

Pendant l'hyver, le Consul fit le siége de Néphéris, qui servoit de retraite aux troupes du dehors. Il se rendit maître de cette place après vingt-deux jours de siége, & on prétend qu'il périt du côté des ennemis plus de soixante & dix mille hommes, tant soldats que paysans. Toutes les villes de l'Afrique se soumirent alors au vainqueur, & depuis cet évenement il n'étoit presque plus possible de faire entrer des vivres dans Carthage. Dès le commencement du printemps, Scipion attaqua le port appellé Cothon & la citadelle. Maître de la muraille qui environnoit le port, il entra dans la grande place de la ville qui en étoit proche, & d'où l'on montoit à la citadelle par trois rues en pente bordées de maisons. Les Carthaginois du haut de ces maisons lançoient des traits sur les Romains, & les incommodoient fort. Cette sorte de combat dura six jours entiers, & il y périt beaucoup de monde. Les Romains se rendirent enfin maîtres des maisons & assiégerent la citadelle. On craignoit que le siége ne fût encore long, mais le septiéme jour les Carthaginois demanderent pour toute capitulation, qu'on leur accordât la vie. Scipion y consentit, mais il refusa cette grace aux déserteurs qui étoient au nombre de neuf cents. Il sortit de la citadelle cinquante mille personnes, tant hommes, que femmes & enfants. Les déserteurs n'espérant aucun quartier, se retrancherent dans le Temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme & ses enfants. Le défaut de vivres leur fit bientôt connoître qu'ils ne pourroient longtemps résister, & n'écoutant plus que leur désespoir, ils se retirerent dans le haut du Temple & y mirent le feu, dans lequel ils se précipiterent. Asdrubal avoit songé à se conserver la vie, & s'étoit rendu à Scipion. Sa femme, outrée de cette action, lui fit les plus sanglants reproches du haut de l'endroit où elle étoit, & après avoir égorgé ses enfants, elle finit sa vie au milieu des flammes. Scipion ne put s'empêcher de verser des larmes, en considérant la ruine d'une ville qui avoit été si florissante pendant sept cents ans. Il falloit être Romain, c'est-à-dire, avoir cette férocité réfléchie & rafinée, pour réduire au dernier désespoir un peuple déjà humilié, & qui consentoit à se soumettre.

Description de Carthage.

Carthage étoit située dans le fond d'un golphe, environnée de mer en forme de presqu'isle, dont le col, c'est-à-dire, l'isthme qui la séparoit du continent étoit large d'une lieue & un quart. La presqu'isle avoit dix-huit lieues de circuit. Du côté de l'Occident il en sortoit une longue pointe de terre, large à peu près de douze toises qui, s'avançant dans la mer, la séparoit d'avec le marais, & étoit fermée de tous côtés de rochers & d'une simple muraille. Du côté du Midi, & du continent où étoit la citadelle appellée *Byrsa*, la ville étoit fermée d'une triple muraille haute de trente coudées, sans les parapets & les tours qui la flanquoient tout autour par égales distances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises. Chaque tour avoit quatre étages : les murailles n'en avoient que deux ; elles étoient toutes voutées, & dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois cents éléphants avec les choses nécessaires pour leur subsistance, & des écuries au-dessus pour quatre mille chevaux, & les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvoit aussi de quoi loger vingt mille fantassins & quatre mille cavaliers. Enfin tout cet appareil de guerre étoit renfermé dans les seules murailles. Il n'y avoit qu'un endroit de la ville, dont les murs fussent foibles & bas : c'étoit un

angle négligé, qui commençoit à la pointe de terre dont on a déjà parlé, & continuoit juſqu'aux ports qui étoient du côté du couchant. Il y en avoit deux qui ſe communiquoient l'un à l'autre, mais ils n'avoient qu'une ſeule entrée large de ſoixante & dix pieds, & fermée avec des chaînes. Le premier étoit pour les Marchands, où il y avoit différents logements pour les Matelots; l'autre étoit le port intérieur pour les vaiſſeaux de guerre, au milieu duquel on trouvoit une iſle nommée Cothon, bordée ainſi que le port de grands quais, où il y avoit des loges ſéparées pour mettre à couvert deux cent vingts vaiſſeaux, & des magaſins au deſſus, où l'on gardoit tout ce qui étoit néceſſaire à l'armement & à l'équipement des vaiſſeaux. L'entrée de chacune de ces loges deſtinées à retirer les vaiſſeaux, étoit ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage Ionique; de ſorte que le port & l'iſle repréſentoient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette iſle étoit le palais de l'Amiral, & comme elle étoit vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvoit delà découvrir tout ce qui ſe paſſoit dans la mer, ſans que de la mer on pût rien voir de ce qui ſe faiſoit dans l'intérieur du port. Les Marchands n'avoient aucune vûe ſur les vaiſſeaux de guerre, les deux ports étant ſéparés par une double muraille, & il y avoit dans chacun une porte particuliere pour entrer dans la ville, ſans paſſer par l'autre port. On peut donc diſtinguer trois parties dans Carthage. Le port, qui étoit double, appellé quelquefois *Cothon*, à cauſe de la petite iſle de ce nom; la citadelle appellée *Byrſa*; la ville proprement dite, où demeuroient les habitants. Elle environnoit la citadelle, & étoit nommée *Mégara* (1).

Scipion, devenu maître de Carthage, permit le pillage pendant quelques jours, à la réſerve de l'or, de l'argent, des ſtatues & des autres offrandes qui ſe trouveroient dans les Temples. Il fit charger un vaiſſeau des dépouilles des Carthaginois, & l'envoya à Rome, pour y porter la nouvelle de ſa victoire. Il invita en même temps les Siciliens à venir reconnoître & reprendre les tableaux & les ſtatues que les Carthaginois leur avoient enlevés, & il rendit à Agrigente le célebre taureau d'airain que Phalaris avoit fait fondre. Les Romains, en apprenant la nouvelle de la priſe de Carthage, porterent la joye juſqu'à l'indécence. Le Sénat envoya dix Commiſſaires en Afrique pour régler le ſort de cette ville avec Scipion. On démolit alors tout ce qui reſtoit de Carthage, & on fit défenſe au nom du peuple Romain d'y habiter déſormais. On ajouta d'horribles imprécations contre ceux qui voudroient entreprendre d'y rebâtir, & ſurtout le lieu nommé Byrſa & la place appellée Mégare. On décida encore que toutes les villes, qui dans cette guerre avoient pris le parti des Carthaginois, ſeroient raſées, & qu'on donneroit leur territoire aux alliés du peuple Romain. On céda à ceux d'Utique les terres qui étoient entre Carthage & Hippone. Tout le reſte devint tributaire, & on en fit une Province Romaine, où l'on envoyoit tous les ans un Préteur.

Malgré toutes les défenſes, trente ans après, & du vivant même de Scipion, un des Gracques, Tribun du peuple, entreprit de repeupler Carthage, & y conduiſit une Colonie compoſée de ſix mille citoyens. Ce fut la premiere Colonie Romaine envoyée hors de l'Italie. Il paroît qu'on ne fit aucun

(1) M. Rollin.

CARTHAGE.

édifice conſidérable dans cette ville, puiſqu'on dit que Marius, qui s'étoit ſauvé en Afrique, y menoit une vie pauvre ſur les ruines & les débris de Carthage. Strabon rapporte que cette ville fut rétablie en même temps que Corinthe par Céſar. Ce même Auteur aſſure, que de ſon temps Carthage étoit auſſi peuplée qu'aucune autre ville de l'Afrique. Plutarque obſerve que Carthage & Corinthe, qui avoient été priſes dans le même temps, avoient la même époque de leur rétabliſſement. Carthage fut toujours, ſous les Empereurs Romains, la capitale de toute l'Afrique, & elle ſubſiſta encore avec éclat pendant environ ſept cents ans. On y tint un grand nombre de Conciles. Elle fut entierement détruite par les Sarraſins au commencement du VII. ſiécle, de maniere que dans le pays même, on connoît à peine le nom & le lieu où elle avoit été bâtie.

DIGRESSION

Sur la famille & la poſtérité de Maſiniſſa (1).

Depuis que Maſiniſſa, Roi de Numidie, eut embraſſé ſous le premier Scipion, le parti des Romains, il étoit toujours demeuré dans cette alliance avec un zéle & une fidélité inviolables. Se voyant ſur le point de mourir, il écrivit au Proconſul d'Afrique, ſous qui ſervoit alors le jeune Scipion, pour le prier de le lui envoyer, ajoutant qu'il mourroit content, s'il pouvoit expirer entre ſes bras, après l'avoir rendu dépoſitaire de ſes dernieres volontés. Mais ſentant que ſa fin approchoit, avant qu'il pût avoir cette conſolation, il fit venir ſa femme & ſes enfants, & leur dit : „Qu'il ne connoiſſoit ſur toute „ la terre que le peuple Romain, & parmi ce peuple, que la ſeule famille „ des Scipions : qu'il laiſſoit en mourant un pouvoir ſuprême à Scipion Emi„ lien, de diſpoſer de ſes biens, de partager ſon Royaume entre ſes enfants : „ Qu'il vouloit que tout ce qu'il auroit décidé fût exécuté ponctuellement, „ comme ſi lui-même l'avoit arrêté par ſon teſtament“. Après leur avoir ainſi parlé, il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

Ce Prince, qui pendant ſa jeuneſſe avoit eſſuyé d'étranges malheurs, s'étant vû dépouillé de ſon Royaume, obligé à fuir de Province en Province, & prêt mille fois à perdre la vie, ſoutenu, dit l'Hiſtorien, par la protection divine, n'eut plus juſqu'à ſa mort qu'une ſuite continuelle de proſpérités, qui ne fut interrompue par aucun accident fâcheux. Non ſeulement il recouvra ſon Royaume, mais il y ajouta celui de Syphax, ſon ennemi ; & maître de tout le pays depuis la Mauritanie juſqu'à Cyrene, il devint le Prince le plus puiſſant de toute l'Afrique. Il conſerva juſqu'à la fin de ſa vie une ſanté très-robuſte, qu'il dut ſans doute & à l'extrême ſobriété dont il uſa toujours pour le boire & le manger, & au ſoin qu'il eut de s'endurcir ſans relâche au travail & à la fatigue. Agé de quatre-vingt-dix ans, il faiſoit encore tous les exercices d'un jeune homme, & ſe tenoit à cheval ſans ſelle. Polybe fait remarquer, (c'eſt Plutarque qui nous a conſervé cette remarque,) que le lendemain d'une grande victoire, remportée ſur les

(1) Ce morceau eſt entierement pris de l'ouvrage de M. Rollin.

Carthaginois,

Carthaginois, on l'avoit trouvé devant ſa tente, faiſant ſon repas d'un morceau de pain bis. CARTHAGE.

Il laiſſa en mourant cinquante-quatre fils, dont trois ſeulement étoient d'un mariage légitime ſçavoir Micipſa, Guluſſa & Maſtanabal. Scipion partagea le Royaume entre ces trois derniers, & donna aux autres des revenus conſidérables. Mais bientôt après Micipſa demeura ſeul poſſeſſeur de ces vaſtes Etats par la mort de ſes deux freres. Il eut deux fils, Adherbal & Hiempſal ; & il fit élever avec eux dans ſon palais Jugurtha, ſon neveu, fils de Maſtanabal, & en prit autant de ſoin que de ſes propres enfants. Ce dernier avoit des qualités excellentes, qui lui attirerent une eſtime générale. Bienfait de ſa perſonne, beau de viſage, plein d'eſprit & de ſens, il ne donna point, comme c'eſt l'ordinaire des jeunes gens, dans le luxe & les plaiſirs. Il s'exerçoit avec ceux de ſon âge à la courſe, à lancer le Javelot, à monter à cheval, & ſupérieur à tous, il ſçavoit cependant s'en faire aimer. La chaſſe étoit ſon unique plaiſir, mais la chaſſe contre les Lions & d'autres bêtes féroces. Pour achever ſon éloge, il excelloit en tout, & parloit peu de lui-même.

Un mérite ſi éclatant, & ſi généralement approuvé, commença à donner de l'inquiétude à Micipſa. Il ſe voyoit âgé, & ſes enfants très-jeunes. Il ſçavoit de quoi l'ambition eſt capable, quand il s'agit d'un thrône ; & qu'avec beaucoup moins de talents que n'en avoit Jugurtha, il eſt aiſé de ſe laiſſer entraîner à une tentation ſi délicate, ſu tout quand elle eſt aidée de circonſtances ſi favorables. Afin d'éloigner un compétiteur ſi dangereux pour ſes enfants, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit au ſecours des Romains, occupés alors au ſiége de Numance ſous la conduite de Scipion. Il ſe flattoit que Jugurtha, brave comme il étoit, pourroit bien s'engager mal à propos dans quelque action périlleuſe, & y laiſſer la vie : mais il ſe trompa. Ce jeune Prince joignoit à un courage intrépide un grand ſang froid, & ce qui eſt fort rare à cet âge, il étoit également éloigné & d'une prévoyance timide, & d'une hardieſſe téméraire. Il gagna dans cette campagne l'eſtime & l'amitié de toute l'armée. Scipion le renvoya avec des lettres de recommandation pour ſon oncle, & des témoignages fort avantageux, après lui avoir donné cependant de ſages avis ſur la conduite qu'il devoit tenir. Car habile comme il étoit à connoître les hommes, il avoit apparemment entrevû dans ce jeune Prince une ambition dont il craignoit les ſuites. 128. Avant J. C.

Micipſa, touché de tout le bien qu'on lui mandoit de ſon neveu, changea de diſpoſition à ſon égard, & ne ſongea plus qu'à le gagner à force de bienfaits. Il l'adopta, & par ſon teſtament le fit ſon héritier comme ſes deux enfants. Se voyant prêt à mourir, il les fit venir tous trois enſemble, & les fit approcher de ſon lit. Là, en préſence de toute ſa Cour, il fit ſouvenir Jugurtha de tout ce qu'il avoit fait en ſa faveur, le conjurant au nom des Dieux de défendre & de protéger toujours ſes enfants, qui de proches qu'ils lui étoient par le ſang, étoient devenus ſes freres par ſes bienfaits. Il lui repréſenta que ce n'étoit point les armes ni les thréſors qui faiſoient la force d'un Royaume, mais les amis, qui ne s'acquierent ni par les armes, ni par l'or, mais par des ſervices réels & par une fidélité inviolable. Or

CARTHAGE.

peut-on trouver de meilleurs amis que des freres? Et quel fond peut faire ſur des étrangers, quiconque devient ennemi de ſes proches? Il exhorta ſes enfants de ménager avec grand ſoin & de reſpecter Jugurtha, & de n'avoir d'autre diſpute avec lui que pour tâcher de l'atteindre, & même, s'il ſe pouvoit, de le ſurpaſſer en mérite. Il finit en leur recommandant à tous de demeurer fidelement attachés au peuple Romain, & de le regarder toujours comme leur bienfaiteur, leur patron & leur maître. Micipſa mourut peu de jours après.

Jugurtha ne ſe contraignit pas long-temps. Il commença par ſe délivrer d'Hiempſal, qui lui avoit parlé avec beaucoup de liberté, & le fit égorger. Adherbal vit par-là ce qu'il avoit à craindre pour lui-même. La Numidie ſe diviſe, & prend parti entre les deux freres. On leve de part & d'autre de nombreuſes troupes. Adherbal, après avoir perdu la plûpart de ſes places, eſt vaincu dans un combat, & obligé de ſe réfugier à Rome. Jugurtha n'en eſt pas fort effrayé. Il ſçavoit que preſque tout y étoit vénal. Il y envoya donc des Députés, avec ordre de corrompre, à force de préſents, les principaux des Sénateurs. Dans la premiere audience qu'on leur donna, Adherbal expoſa le malheureux état où il ſe trouvoit réduit, les injuſtices & les violences de Jugurtha, le meurtre de ſon frere, la perte de preſque toutes ſes places ; & il inſiſta principalement ſur les derniers ordres que ſon pere en mourant lui avoit donnés, de mettre uniquement ſa confiance dans le peuple Romain, dont l'amitié ſeroit pour lui & pour ſon Royaume un appui plus ferme, & plus sûr que toutes les troupes & tous les thréſors du monde. Son diſcours fut long & pathétique. Les Députés de Jugurtha répondirent en peu de mots, qu'Hiempſal avoit été tué par les Numides à cauſe de ſa cruauté ; qu'Adherbal avoit été l'agreſſeur, & qu'après avoir été vaincu, il venoit ſe plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il auroit ſouhaité ; que leur Maître prioit le Sénat de juger de ſa conduite en Afrique par celle qu'il avoit gardée à Numance, & de compter plus ſur ſes actions que ſur les accuſations de ſes ennemis. Ils avoient employé en ſecret une éloquence plus efficace que celle des paroles, & elle eut tout ſon effet. A l'exception d'un petit nombre de Sénateurs qui conſervoient encore quelques ſentiments d'honneur, & qui n'étoient pas vendus à l'injuſtice, tout le reſte pencha du côté de Jugurtha. Il fut réſolu qu'on enverroit ſur les lieux des Commiſſaires pour partager également les Provinces entre les deux freres. On peut bien juger que Jugurtha n'épargna pas l'argent. Le partage fut fait entierement à ſon avantage, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité.

Ce premier ſuccès enfla ſon courage, & augmenta ſa hardieſſe. Il attaque ſon frere à force ouverte, & pendant que celui-ci s'amuſe à envoyer vers les Romains, il enleve pluſieurs de ſes places, pouſſe toujours ſes conquêtes, & après le gain d'une bataille, l'aſſiége lui-même dans Cirtha, capitale de ſon Royaume. Cependant il ſurvient des Députés de Rome, avec ordre de déclarer aux deux Princes de la part du Sénat & du peuple qu'ils ayent à mettre bas les armes, & à faire ceſſer toute hoſtilité. Jugurtha, après avoir proteſté de ſon profond reſpect, & de ſa parfaite ſoumiſſion pour les ordres du peuple Romain, ajouta qu'il ne croyoit pas que ſon intention fût de l'empêcher de défendre ſa vie contre les embuches de ſon frere ; qu'au reſte,

il enverroit au plutôt à Rome, pour informer le Sénat de ſa conduite. Par cette réponſe vague il éluda les ordres du Sénat, & ne laiſſa pas même aux Députés la liberté d'aller trouver Adherbal. CARTHAGE.

Quelque ſerré qu'il fût dans la Place, il trouva le moyen d'écrire à Rome pour implorer le ſecours du peuple Romain, contre un frere qui le tenoit aſſiégé depuis cinq mois, & qui en vouloit à ſa vie. Quelques Sénateurs étoient d'avis que ſans perdre de temps on déclarât la guerre à Jugurtha: mais ſon crédit l'emporta encore, & l'on ſe contenta d'ordonner une députation compoſée de Sénateurs de grand poids, du nombre deſquels étoit Emilius Scaurus, homme puiſſant dans la Nobleſſe, factieux, & qui cachoit de grands vices ſous une apparence de probité. Jugurtha fut d'abord effrayé, mais il ſçut éluder auſſi leur demande, & les renvoya ſans rien conclure. Alors Adherbal, n'ayant plus aucune reſſource, ſe rendit, à condition qu'il auroit la vie ſauve; mais il fut égorgé ſur le champ, & un grand nombre de Numides avec lui.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenſeurs dans le Sénat. Mais C. Memmius, Tribun du peuple, homme vif & ennemi de la Nobleſſe, engagea le peuple à ne pas ſouffrir qu'un crime ſi horrible demeurât impuni. La guerre fut donc déclarée à Jugurtha. Le Conſul Calpurnius Beſtia en fut chargé. Il avoit d'excellentes qualités; mais elles étoient gâtées & rendues inutiles par ſon avarice. Scaurus partit avec lui. Ils emporterent d'abord pluſieurs Places: mais l'argent de Jugurtha arrêta ces conquêtes, & Scaurus même, qui juſques-là avoit paru fort vif contre ce Prince, ne put réſiſter à une attaque ſi violente. On fit un traité; Jugurtha parut ſe rendre au peuple Romain. Trente éléphans, quelques chevaux, & une ſomme d'argent fort médiocre, furent remis entre les mains du Queſteur. 106.

L'indignation publique éclata pour lors à Rome. Le Tribun Memmius échauffa les eſprits par ſes diſcours. Il fit nommer Caſſius, qui étoit Préteur, pour aller trouver Jugurtha, & l'engager à venir à Rome ſous la garantie du peuple Romain, afin qu'en ſa préſence on examinât quels étoient ceux qui avoient reçu de l'argent. Il ne put ſe diſpenſer de s'y rendre. Sa vûe ranima la colere du peuple: mais un Tribun corrompu à force de préſents, traîna l'aſſemblée en longueur, & enfin la diſſipa. Un Prince Numide, petit-fils de Maſiniſſa, qui ſe nommoit Maſſiva, & étoit pour lors à Rome, fut conſeillé de demander le Royaume de Jugurtha. Celui-ci le ſçut, & le fit égorger au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté & mis entre les mains de la Juſtice, & Jugurtha eut ordre de ſe retirer de l'Italie. Ce fut pour lors que ſortant de la ville, & tournant pluſieurs fois ſes regards de ce côté-là, il dit que Rome n'attendoit pour ſe vendre qu'un acquéreur, & qu'elle périroit s'il s'en trouvoit un.

La guerre recommença donc de nouveau. Elle réuſſit fort mal d'abord par la négligence, & peut-être par la trahiſon du Conſul Albinus; puis lorſqu'il fut retourné à Rome pour y tenir les aſſemblées, par l'ignorance de ſon frere, Aulus qui ayant engagé l'armée dans un défilé d'où elle ne pouvoit ſortir, il ſe rendit honteuſement à l'ennemi, qui fit paſſer les Romains ſous le joug, & leur fit promettre qu'ils ſortiroient de Numidie dans l'eſpace de dix jours.

CARTHAGE.

Il eſt aiſé de juger comment une paix ſi ignominieuſe, conclue ſans l'autorité du peuple, fut regardée à Rome. On n'y conçut de bonnes eſpérances pour le ſuccès de cette guerre, que lorſque le ſoin en fut confié au Conſul L. Métellus. A toutes les autres vertus d'un excellent Général, il joignoit un parfait déſintéreſſement, qualité la plus eſſentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui juſques-là, pour vaincre, avoit moins employé l'épée que l'argent. Il trouva Métellus invincible de ce côté-là, comme de tout autre. Il fallut donc payer de ſa perſonne & de ſon courage, au défaut de cette reſſource qui commença à lui manquer. Auſſi fit-il des efforts extraordinaires, & tout ce qu'on peut attendre de la bravoure, de l'habileté, de l'attention d'un grand Capitaine, à qui le déſeſpoir fournit de nouvelles forces & de nouvelles lumieres, il l'employa dans cette campagne; mais toujours ſans ſuccès, parce qu'il avoit affaire à un Conſul à qui il n'échappoit aucune faute, & qui ne manquoit aucune occaſion de prendre avantage ſur ſon ennemi.

La grande peine de Jugurtha fut de ſe mettre à couvert du côté des traîtres. Depuis qu'il eut ſçu que Bomilcar, en qui il avoit une entiere confiance, avoit ſongé à attenter ſur ſa vie, il n'eut plus un moment de repos. Il ne trouvoit nulle part de ſûreté. Le jour, la nuit, le Citoyen, l'Etranger, tout lui étoit ſuſpect, tout le faiſoit trembler. Il ne prenoit de ſommeil qu'à la dérobée, changeant même ſouvent de lit ſans garder les bienſéances de ſon rang. Quelquefois s'éveillant en ſurſaut il prenoit des armes, & jettoit de grands cris, tant la crainte le troubloit & l'agitoit comme un forcené.

Marius ſervoit en qualité de Lieutenant ſous Métellus. Dévoré d'ambition, il travailla ſecrettement à le décrier dans l'eſprit des ſoldats, & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de ſon Général, il vint à bout par ces indignes voyes de le ſupplanter, & de ſe faire nommer en ſa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Quelque force d'eſprit qu'eût d'ailleurs Métellus, il fut abattu par ce coup imprévû, qui lui arracha des larmes & des diſcours peu dignes d'un grand homme comme lui. Il y avoit en effet dans le procédé de Marius une noirceur affreuſe, qui montre clairement ce que c'eſt que l'ambition, & comment elle eſt capable d'étouffer, dans quiconque s'y livre, tout ſentiment d'honneur & de probité. Métellus ayant pris ſoin d'éviter la rencontre d'un ſucceſſeur, dont la ſeule vûe auroit été pour lui un cruel tourment, arriva à Rome, où il fut reçu avec un applaudiſſement général. L'honneur du triomphe lui fut accordé, & il prit le ſurnom de *Numidicus*.

Jugurtha, dans la déroute de ſes affaires, avoit eu recours à Bocchus, Roi des Maures, dont il avoit épouſé la fille. La Mauritanie eſt un pays qui s'étend depuis la Numidie juſques ſur les bords de la mer Atlantique. A peine le nom du peuple Romain y étoit-il connu, & cette Nation de ſon côté étoit abſolument inconnue auſſi aux Romains. Jugurtha fit entendre à ſon beau-pere que s'il laiſſoit ſubjuguer la Numidie, ſon pays auroit ſans doute le même ſort, d'autant plus que les Romains, ennemis déclarés de la Royauté, ſembloient avoir juré la ruine de tous les thrônes. Il engagea donc Bocchus à entrer en ligue avec lui contre eux; & il en reçut à différentes repriſes des ſecours très-conſiderables.

CARTHAGE.

Cette liaiſon, qui de part & d'autre n'étoit fondée que ſur l'intérêt, n'avoit jamais été bien ferme entr'eux. Une derniere défaite de Jugurtha acheva d'en rompre tous les nœuds. Bocchus conçut le noir deſſein de livrer ſon gendre aux Romains. Dans cette vûe, il avoit écrit à Marius de lui envoyer un homme de confiance. Sylla lui parut très-propre pour cette négociation. C'étoit un jeune Officier d'un rare mérite, qui ſervoit ſous lui en qualité de Queſteur. Il ne craignit point de ſe mettre à la diſcrétion du barbare, & il y alla. Quand il fut arrivé, Bocchus qui, ſelon le génie de la Nation, ne ſe piquoit pas beaucoup de fidélité, & qui de moment à autre changeoit de deſſein, délibera s'il ne le livreroit point lui-même à Jugurtha. Il demeura long-temps dans cette incertitude, combattu en lui-même par des penſées toutes contraires, & le changement ſubit qu'on voyoit ſur ſon viſage, dans ſon air, dans tout ſon maintien, marquoit aſſez ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit. Enfin revenant à ſon premier deſſein, il fit ſes conditions avec Sylla, & lui remit entre les mains Jugurtha, qui fut conduit auſſitôt à Marius.

Sylla, dit Plutarque, ſe conduiſit dans cette occaſion en jeune homme avide & altéré de gloire, dont il commence tout récemment à goûter la douceur. Au lieu d'attribuer à ſon Général l'honneur de cet évenement, comme ſon devoir l'y obligeoit, & comme ce doit être une regle inviolable, il s'en réſerva la plus grande partie, & fit faire un anneau qu'il portoit toujours, où il étoit repréſenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus, & il affecta dans la ſuite de s'en ſervir toujours pour ſon cachet. Marius piqué juſqu'au vif de cette eſpece d'inſulte, ne la lui pardonna jamais. Ce fut-là l'origine & la ſemence de cette haine implacable, qui éclata depuis entre ces deux Romains, & qui coûta tant de ſang à la République.

Marius entra en triomphe dans Rome, faiſant voir aux Romains un ſpectacle qu'ils avoient de la peine à croire même en le voyant, Jugurtha captif, cet ennemi redoutable, pendant la vie duquel on n'avoit oſé eſperer de voir la fin de cette guerre, tant ſon courage étoit mêlé de ruſes & de fineſſes, & ſon génie fertile en nouvelles reſſources au milieu des malheurs les plus déſeſperés. On dit que dans la marche du triomphe il perdit l'eſprit, qu'après la cérémonie il fut mené en priſon, & que les Licteurs ſe hâtant d'avoir ſa dépouille lui déchirerent toute ſa robe, & lui arracherent les deux bouts des oreilles pour avoir les pendants qu'il y portoit. En cet état il fut jetté tout nud & plein d'effroi dans une foſſe profonde, où il paſſa ſix jours entiers à lutter contre la faim & contre la crainte de la mort, ayant toujours conſervé juſqu'au dernier ſoupir un deſir ardent de la vie: digne fin, ajoute Plutarque, digne récompenſe de ſes forfaits, s'étant toujours cru tout permis pour aſſouvir ſon ambition, ingratitude, perfidie, noires trahiſons, cruautés ſanglantes & barbares.

Juba, Roi de Mauritanie, a fait trop d'honneur aux Lettres & aux Sciences, pour être entierement omis dans l'hiſtoire de la famille de Maſiniſſa, dont ſon pere nommé auſſi Juba étoit arriere petit-fils, & petit-fils de Guluſſa. Juba le pere ſe ſignala dans la guerre entre Céſar & Pompée par ſon attachement inviolable au parti du dernier. Il ſe donna la mort après la bataille de Thapſe, où ſes troupes & celles de Scipion furent entierement défaites.

CARTHAGE.

Juba ſon fils, encore enfant, fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornements de ſon triomphe. Il paroît qu'on prit grand ſoin de ſon éducation à Rome, où il acquit des lumieres, qui dans la ſuite l'égalerent aux plus ſçavants hommes qu'ait jamais eu la Grece. Il ne quitta le ſéjour de cette ville que pour aller prendre poſſeſſion des Etats de ſon pere. Auguſte les lui rendit, lorſque par la mort d'Antoine il ſe vit le maître abſolu de diſpoſer des Provinces de l'Empire. Juba, par la douceur de ſon regne, gagna le cœur de tous ſes ſujets. Senſibles à ſes bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs Dieux. Pauſanias parle d'une ſtatue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juſte qu'une ville de tout temps conſacrée aux Muſes, donnât des marques publiques de ſon eſtime à un Roi qui tenoit un rang illuſtre parmi les Sçavants. Suidas attribue à ce Prince pluſieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reſte que des fragments. Il avoit écrit de l'hiſtoire d'Arabie, des antiquités d'Aſſyrie, des antiquités Romaines, de l'hiſtoire des Théatres, de celle de la Peinture & des Peintres, de la Nature, & des propriétés de différents animaux, de la Grammaire, & d'autres matieres ſemblables, dont on peut voir le dénombrement dans la petite Diſſertation de M. l'Abbé Sévin (1), ſur la vie & ſur les ouvrages de Juba le jeune.

Fin de l'Hiſtoire de Carthage.

CHAPITRE III.

RÉVOLUTIONS DE L'AFRIQUE PROPREMENT DITE.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE,

TIRÉE DE DIFFÉRENTS AUTEURS ARABES.

Diviſion de l'Afrique en général.

PAR le mot d'*Afrique*, les Romains ne déſignoient pas toujours cette vaſte preſqu'iſle que nous comptons pour la troiſieme partie du Monde connu : ils ont ſouvent reſtreint cette dénomination à ce qu'ils en poſſédoient. Ainſi le même terme eſt pris dans leurs Auteurs ſous deux acceptions différents ; l'une étendue à l'Afrique entiere, l'autre applicable à la ſeule Province Romaine. C'eſt au ſens général des phraſes où le mot d'*Afrique* ſe trouve, à déterminer le ſens particulier de ce mot ; & la moindre attention

(1) Tome IV. de l'Académie des Belles-Lettres, page 457.

RPJ

AFRIQUE.

DIVISÉE

en ſes grandes Regions et ſubdiviſée en ſes principaux Eſtats et Principaux Peuples.

DRESSÉE

Sur les plus recentes Relations et ſoumiſes aux dernieres Observations.

Par J.B. NOLIN, Géographe.

Pour Servir a l'introduction à l'Histoire Universelle de Mr. le Baron de Puffendorff.

1758.

Lieues Marines a 20. au Degré.
Lieues Communes de France.
Milles d'Italie a 60. au Degré
Lieues d'Espagne a 17 ½. au Degré
Diettes ou Journées des Voyageurs.

OCEAN ATLANTIQUE

PARTIE D'ASIE

MER ROUGE

MER DES INDES

ISLES CANARIES

ISLES du CAP-VERD

DESERT de ZANAGA

DESERT de BARCA ou LIBYE

DESERT de TARGA

DESERT de SOUTRA

NIGRITIE

BAMBARAS

MANDINGUE

PEUPLES ANTROPOPHAGES

ABISSINS

NUBIE

SENNAR

GALES

ZANGUEBAR

MONOMOTAPA

MATAMAN

CAFRERIE

Hottentots

MADAGASCAR

Equateur

Tropique du Cancer

Tropique du Midy

Meridien Premier

Septentrion

Midy

Occident

Orient

L'Afrique.

ſuffit, pour éviter l'équivoque ou la mépriſe à cet égard. Les Romains prenoient au ſecond ſens le nom d'Afrique dans les diviſions qu'ils en ont faites pour leurs départements militaires ou civils. Sous le bas Empire elle ſe partageoit en neuf Provinces ; ſçavoir, la Mauritanie Tingitane, la Mauritanie Céſarienne, la Mauritanie Sitifienne, la Numidie, l'Afrique proprement dite, la Biſacéne, la Tripolitaine & les deux Libyes. Ces différents diſtricts étoient gouvernés par des Magiſtrats dont les fonctions & les titres ont ſouvent varié. On y voit des Proconſuls, des Vicaires, des *Comites rei militaris*, des Préſidents, gouverner tantôt une de ces Provinces, tantôt l'autre. Cette diſtribution étoit ſujette à de grandes viciſſitudes, parce qu'elle ſe régloit ſur les circonſtances : mais en général les Provinces frontieres, plus expoſées que les autres aux incurſions des Barbares, étoient celles où l'on plaçoit les Officiers militaires. Les autres Commandants ſe trouvent le plus ſouvent répartis dans les Provinces dont la ſûreté n'exigeoit pas les mêmes précautions.

Les Arabes, devenus maîtres de l'Afrique après les Romains, attachoient auſſi, au nom qu'ils lui donnerent, les deux idées différentes, dont on vient de parler & qu'on ne peut diſtinguer avec trop de ſoin pour la parfaite intelligence de leurs Auteurs. La portion de l'Afrique qu'ils ont poſſédée par droit de conquête, eſt appellée dans leurs Ecrivains, tantôt El-Garb ou l'Occident, tantôt Beled-Ul-Magrib, ou les pays occidentaux : & telle eſt la diviſion qu'en fait Aboulfeda. Beled-Ul-Magrib touche, dit-il, du côté de l'Orient aux frontieres occidentales du pays de l'Egypte qui les borne depuis Zahrul-Vahat, ou les Oaſis, juſqu'au commencement de la montagne qui vient aboutir à la Méditerranée entre Barca & Alexandrie. Au Nord, la Méditerranée les borne depuis cet endroit de la montagne juſqu'au détroit de Gibraltar. Du côté de l'Oueſt, ils ont pour bornes l'Océan, depuis Tanger juſqu'au déſert de Lentouné. Au Sud, d'immenſes déſerts les ſéparent du pays habité par les Soudans, ou les Noirs.

Voici une ſeconde diviſion donnée par le même Géographe de la même portion de l'Afrique, ſous le nom d'El-Garb. El-Garb, ſelon lui, ſe partage en trois parties ; Garb-Ul-Akſa, ou l'Occident le plus éloigné, depuis l'Océan occidental, juſqu'à Tremecen ; Garb-Ul-Erſa, ou l'Occident mitoyen depuis Tilimſan, juſqu'aux extrémités orientales du Royaume de Bugie ; & l'Afrique, depuis cette frontiere juſqu'à celle de l'Egypte.

Toute l'étendue des côtes de l'Afrique, d'abord Romaine, & depuis Muſulmane, dont les ports regardent l'Andalouſie, eſt nommée par les Auteurs Arabes, *Ber-Ul-Advet*, ou *terre du paſſage* ; mais l'Afrique, c'eſt-à-dire la partie qui eſt vis-à-vis de la Sicile & du grand continent, de laquelle on ne paſſoit point en Andalouſie, n'eſt pas compriſe ſous cette dénomination. Selon cet arrangement la ville de Tunis, d'où les Arabes, au rapport d'Ibn-Haukal, s'embarquoient auſſi pour l'Eſpagne, devoit être dans le Ber-Ul-Advet : cependant ils la placent toujours en Afrique. Ceci peut ſervir à corriger une mépriſe du Docteur Shaw. *La côte de la Province de Conſtantine*, dit cet Ecrivain, *eſt montagneuſe & pleine de rochers, depuis* Bouherak *juſqu'à* Bona. *Elle répond fort bien au titre d'*El-Adwah, *la* haute, *l'élevée qu'Aboulfeda lui donne. Ce qu'il ajoute, qu'on découvre d'ici la Province d'Andalouſie*,

n'eſt pas juſte : on ne ſçauroit même la voir de la partie occidentale du Royaume. Shaw n'a pas entendu le texte d'Aboulfeda : quand les Arabes veulent dire *haut*, *élevé*, ils ſe ſervent des mots *ali*, *refi*, *churtefi*, & non de celui d'*advet*, mal écrit par Shaw, *adwah*, qui ſignifie paſſage. Le verbe *ynadda* qu'employe ici l'Auteur Arabe, n'a jamais voulu dire *découvrir*, mais *paſſer*.

Sur la ville de Tripoli.

Les Orientaux, pour diſtinguer Tripoli d'Afrique de celle de Syrie, ajoutent le mot de *Garb*, quand ils parlent de la premiere. Leurs Géographes varient ſur ſa poſition ; ce qui vient des connoiſſances peu certaines qu'ils avoient en ce genre, avant qu'ils euſſent fait des progrès dans les ſciences auxquelles eſt liée la Géographie. Ils placent Tripoli à 33, 35, 36 & même à 40 dégrés de longitude, ſur 32 de latitude. Cette variation influe encore ſur les minutes & les autres ſubdiviſions inférieures du dégré. Suivant ces Auteurs, Tripoli eſt ſituée ſur le bord de la mer ; elle eſt bâtie de pierres & bien fortifiée ; ſon territoire a beaucoup d'étendue ; les terres y ſont fertiles ; elle n'a point de rivieres, & l'eau s'y garde dans des réſervoirs, d'où elle ſe diſtribue dans les différents quartiers. C'eſt la derniere ville de l'Afrique à l'Eſt de Kaïrevan ; & depuis Tripoli juſqu'à Alexandrie, on ne trouve, en voyageant du côté de l'Eſt, aucun lieu *qui ait des bains*, c'eſt-à-dire, aucun lieu conſidérable. Les mœurs & les principes religieux des Muſulmans ont rendu dans leur langue ces deux expreſſions ſynonymes. Léon ne s'accorde pas en tout avec les Auteurs Arabes : il dit que les murs de Tripoli ſont hauts & bien conſtruits, mais qu'ils ne ſont pas forts ; que les maiſons y ſont plus belles qu'à Tunis, mais qu'on n'y boit que de l'eau de citerne ; que les dattes y ſont communes & le bled rare, parce que le terroir des environs, comme celui de la Numidie entiere, eſt aride, ſabloneux & ſouvent même inondé par la mer, dont les eaux envahiſſent inſenſiblement une partie du terrein, & forcent les habitants à ſe retirer peu à peu vers le Sud.

Sur la ville de Capès.

Capès, nommée Cabis par Aboulfeda, eſt, ſelon cet Hiſtorien, une ville de l'Afrique à trois milles de la mer, au Nord d'une grande montagne, qui de ce côté-là ſe nomme *Dgebeldemer*. Les eaux qui en deſcendent ſe partagent dans le vallon où la ville eſt bâtie, & forment deux rivieres aſſez fortes, pour que les bâtiments de moyenne grandeur puiſſent les remonter. Ibn-Saïd, Arabe d'origine, mais Africain de naiſſance, place Cabis à l'Oueſt & au Nord de Séfakis, à laquelle il donne 35 dégrés 30 minutes de longitude, ſur 31 dégrés 55 minutes de latitude. Suivant Léon, cette ville bâtie par les Romains, & que Shaw ſuppoſe être l'*Epichus* de Scylax, & la *Tacapé* des autres Géographes anciens, eſt aſſez grande & défendue par des murs élevés & par un château. Aux environs coule une riviere dont l'eau eſt chaude & ſalée. En fouillant la terre dans les campagnes voiſines, on y trouve une ſorte de fruit que les Arabes nomment *Habhaſis*, dont la groſſeur eſt comme celle d'une féve, & dont le goût approche de celui de l'amande. Les habitants ſont noirs ; ils s'occupent de la pêche & de l'agriculture. Shaw prétend que la riviere qui baigne les murs de cette ville, eſt le *Triton* des Anciens. Il ajoute qu'elle tombe dans la mer au Nord de l'ancienne Cabis, qu'il place ſur une hauteur, à cinq cents pas de la nouvelle.

Tanger,

Tanger, ſuivant Ibn-Saïd, eſt à 35 dégrés 30 minutes de latitude, ſur 8 dégrés 31 minutes de longitude. Elle eſt bâtie du côté de l'Océan, près du détroit qu'on y traverſe en quelques heures ; la mer s'élargit en avançant vers l'Eſt. Entre cette ville & Ceuta eſt un lieu nommé Kazrul-Medjas, éloigné de l'une & de l'autre d'une journée de chemin. C'eſt dans cet eſpace, dont la longueur eſt de dix-huit lieues, que la mer a le moins de largeur. Les habitants de l'ancienne Tanger ont conſtruit, à une lieue de cette ville ſur le haut de la montagne, de nouvelles habitations pour y jouir du bon air. L'eau qu'on boit à Tanger y eſt conduite de loin par des canaux. Les naturels paſſent pour avoir peu d'eſprit. Léon, qui l'appelle *Tingis*, la repréſente comme une grande ville anciennement conſtruite ſur les bords de l'Océan, à trente milles environ du détroit d'Hercule, à cent cinquante milles de Fez, & remarquable par la beauté de ſes édifices ; mais bâtie dans un terrein peu fertile, au voiſinage duquel on trouve néanmoins des vallons arroſés par des ſources & où l'on recueille en abondance des fruits de toute eſpéce.

Aboulfeda dit que Barca, ſous la domination des Romains, s'appelloit *Entablus* : (c'eſt ainſi qu'il défigure le nom de *Pentapolis*, parce que ſa langue ne ſouffre point la lettre P) ; que les Arabes s'en étant rendus maîtres au commencement de l'*iſlam* ou de l'hégire, ils la nommerent Berké ou Barca, ce qui ſignifie *un pays de ſable mêlé de cail'oux*. Mais Aboulfeda ſe trompe : le nom de Barca employé ſouvent par les Anciens eſt de beaucoup antérieur à la conquête des Arabes.

Barca, que leurs Géographes placent à 40 dégrés 45 minutes de longitude, ſur 32 dégrés de latitude, eſt de moyenne grandeur & ſituée dans un terrein uni, ſur une langue de terre qui court du Sud au Nord dans la mer. Ses environs, quoique dans un déſert, ſont aſſez bien cultivés ; les terres en ſont rougeâtres ; on y voit encore les ruines d'une très-grande ville détruite depuis longtemps : le Khalife Motavakel la fit autrefois entourer de murs.

Le pays de Barca eſt plus long que large : il touche d'une part à celui de l'Egypte ; & de l'autre à l'Afrique. On n'y trouvoit du temps d'Aboulfeda, aucune ville forte, ni même aucun lieu conſidérable. Dans ces déſerts arides ſont deux montagnes, ſur leſquelles on rencontre de bonnes terres bien cultivées, abondantes en ſources & qui produiſent beaucoup. Ce territoire fournit à l'Egypte du vin, des moutons & du goudron. Les vaiſſeaux abordent au rivage de Barca.

Léon prend le déſert de Barca, depuis les confins de Meſrate, Province ſituée le long de la mer Méditerranée, à cent milles environ de Tripoli, juſqu'à ceux d'Alexandrie, ce qui fait à peu près treize cent mille de côtes, ſur deux cent mille de profondeur.

Sur le pays nommé *Zab* par les Arabes.

Le Zab, au rapport de Léon qui l'appelle *Zeb*, eſt une contrée de la Numidie : il la fait commencer vers l'Oueſt à Mélis, & finir vers le Nord à la montagne de Bugie. A l'Eſt, elle eſt bornée par un déſert qui conduit à Tunis ; elle l'eſt au Sud par un autre déſert. » Zeb, ajoute-t-il, eſt un pays » de ſable où les chaleurs ſont exceſſives. On y manque d'eau & de bled ;

L'AFRIQUE.

» mais les dattes y ſont communes. On y compte cinq villes & beaucoup » de villages.

Shaw dit que le Zab, compris autrefois dans la Mauritanie Sitifienne & dans la Gétulie, eſt un terrein étroit, ſitué préciſément au pied de la chaîne du Mont Atlas ; qu'il s'étend depuis le Méridien de Méſilé, juſqu'à celui de Conſtantine, & qu'il eſt ſemé de villages, dont le plus avancé vers l'Oueſt eſt *Douſan*.

Biſcara.

Du temps d'Ibn-Saïd, Biſcara étoit la capitale de Zab. Il la place à 24 dégrés de longitude, ſur 27 dégrés 30 minutes de latitude ; il ajoute que les grains y abondoient ainſi que les dattes, dont on portoit les meilleures eſpeces à Tunis.

L'Idriſi place Tabné dans le pays de Zab, quoiqu'elle en ſoit ſéparée par des montagnes & des vallées. Cette ſéparation naturelle a fait croire au Docteur Shaw, que l'Idriſi ſe trompe, ainſi qu'Aboulfeda qui adopte ſon ſentiment ; mais Shaw ne faiſoit pas réflexion qu'un même diſtrict renferme ſouvent des lieux que la Nature ſembloit avoir voulu diſtinguer. Il eſt mieux fondé lorſqu'il trouve dans la moderne Tabné, l'ancienne *Thubuna*, dont les Arabes ont tellement détruit les murs & les édifices, qu'il ſeroit difficile de déterminer quelle en fut autrefois l'enceinte. Elle eſt ſituée dans une belle plaine, entourée d'un mur de terre ; elle a des jardins & de l'eau en abondance ; ſon terrein produit du froment, de l'orge, du coton, des dattes & d'autres fruits.

Diviſion de l'Egypte par les Arabes.

L'Egypte, que les Orientaux appellent *Beled-Ul-Miſir*, a pour bornes au Nord la Méditerranée, depuis Riſh juſqu'à Barca ; à l'Oueſt, ſa frontiere ſe prend depuis le bord de cette mer, entre Alexandrie & Barca, juſqu'aux confins de la Nubie. Elle s'étend au Sud depuis les environs de Siéné juſqu'à la mer Rouge ; & à l'Eſt, depuis la mer Rouge vis-à-vis de Siéné, juſqu'au déſert des Iſraëlites, d'où elle ſe replie vers le Nord. Alexandrie, dit Aboulfeda, eſt bâtie ſur le modele d'un échiquier ; il en parle comme d'une très-grande ville environnée de beaux jardins, & dont les murailles ſont de pierres. Il ajoute que le terrein des environs eſt ſalé ; ce qui oblige les habitants à faire venir leurs bleds d'ailleurs. Les Géographes ne ſont pas d'accord ſur ſa poſition ; les uns lui donnent 51 dégrés de longitude, & 30 dégrés de latitude, les autres 52. & 31. la même variété ſe trouve dans les minutes. Ils ne parlent point de ſecondes ; ſans doute ils n'avoient pas alors d'inſtruments ou de méthode capables d'atteindre à ce point de préciſion (1).

(1) Mémoire de l'Académie Royale des Belles-Lettres. Tome XXI. dans la Partie hiſtorique.

L'Afrique.

ARTICLE II.

ETABLISSEMENT DES WANDALES EN AFRIQUE.

Expulsion de ces Peuples, par l'Empereur Juſtinien.

LEs Romains, devenus maîtres de Carthage & enſuite du royaume d'Egypte, ſe virent bientôt en poſſeſſion de l'Afrique proprement dite, & en firent une Province Romaine. Elle reſta ſous la domination de l'Empire juſqu'à l'invaſion des Wandales, qui étoient déjà établis en Eſpagne. Le Comte Boniface, un des Généraux de Valentinien III. Empereur d'Occident, avoit excité la jalouſie des autres Officiers de ce Prince, par les ſervices ſignalés qu'il lui avoit rendus, & dont il avoit été récompenſé par l'Impératrice Placidie, mere de Valentinien, qui lui avoit donné le Gouvernement de l'Afrique. Les ennemis de Boniface vinrent à bout de le rendre ſuſpect, & de le faire regarder comme un criminel d'Etat. Placidie, chargée de la tutelle de ſon fils, ſéduite par les mauvais diſcours des courtiſans, pourſuivit Boniface avec rigueur. Le Comte, pour ſe mettre à l'abri du danger dont il étoit menacé, appella à ſon ſecours Genſeric, Roi des Wandales, alors paiſible poſſeſſeur de la Province d'Andalouſie.

Après s'être accommodé avec Boniface, Genſeric fit les préparatifs néceſſaires pour l'importante expédition qu'il méditoit. Les Wandales, ſur le point de partir, apprirent qu'Hermigaire, chef des Sueves, ſaccageoit les Provinces voiſines. Genſeric marcha auſſitôt contre lui & mit en déroute l'armée de ce Sueve, qui ſe noya en voulant traverſer à cheval la Guadiana, près de Mérida. La victoire que Genſeric avoit remportée, le mit en état de pourſuivre l'exécution de ſes deſſeins ; il s'embarqua avec tous les Wandales qui, ſuivant ſes ordres, emmenerent leurs femmes, leurs enfants & tous leurs effets. Les Wandales aborderent en Afrique, ſans s'inquiéter des Provinces qu'ils abandonnoient, & laiſſant aux Romains la liberté de s'en remettre de nouveau en poſſeſſion. Genſéric, en moins d'une année, s'empara de toutes les villes d'Afrique, à l'exception de Carthage, de Cirtha & d'Hippone.

Depuis J. C. ſuivant le P. Pagi. 429.

Placidie, ayant alors reconnu l'innocence de Boniface, ſe repentit du traitement qu'elle lui avoit fait, & pour tâcher de réparer ſon injuſtice & les ſuites fâcheuſes qu'elle avoit eues, elle écrivit à ce Comte, afin de l'engager à faire retirer les Wandales. Boniface, touché de la conduite de l'Impératrice à ſon égard, ſe prêta volontiers à ce qu'elle déſiroit, & il offrit à Genſeric des ſommes d'argent conſidérables, s'il conſentoit à retourner en Eſpagne. Les Wandales, déjà maîtres d'une partie de l'Afrique, rejetterent hautement les propoſitions de Boniface, & irrités contre lui, ils l'obligerent à ſe réfugier dans la ville d'Hippone, qu'ils inveſtirent peu de temps après. Les aſſiégés ſe défendirent avec tant de courage, qu'au bout de quatorze mois les Wandales preſſés par la diſette des vivres, ſe virent contraints de renoncer à leur entrepriſe. Ils étoient à peine retirés, qu'il arriva du ſecours à Boniface de deux côtés ; ſçavoir, de Rome & de Conſtantinople, ſous les ordres du

L'AFRIQUE.

célebre Aſpar. Les Romains, ſe voyant en forces, attaquerent les Wandales, qui accepterent volontiers la bataille & demeurerent vainqueurs. Marcien, aſſocié d'Aſpar dans le gouvernement, ſe trouva parmi les priſonniers, & Aſpar eut beaucoup de peine à ſortir de l'Afrique & à gagner Conſtantinople. Boniface échappa auſſi à la pourſuite des ennemis, & ſe rendit en Italie où l'Impératrice l'appelloit. Les Wandales ravagerent alors toute l'Afrique, & les habitants d'Hippone, effrayés des excès auxquels les Barbares s'abandonnoient, quitterent la ville qui fut pillée & miſe en cendres.

435. Genſeric fit enſuite quelques tentatives ſur la Sicile, mais il fut toujours repouſſé, & il conſentit enfin à faire la paix avec Valentinien, qui lui céda une partie de la Numidie, la Province Proconſulaire & la Byzacene. Genſeric de ſon côté, qui ſuivant Proſper, s'engagea à payer un tribut pour ces Provinces, remit aux Romains ſon fils Hunneric. Les Romains avoient une idée ſi avantageuſe de la bonne foi du Roi des Wandales, qu'ils lui renvoyerent ſon fils quelque temps après la concluſion de la paix. Néanmoins au bout de quatre ans Genſeric ſurprit la ville de Carthage, pendant que les Romains étoient occupés dans les Gaules contre les Goths, & par ce moyen les Wandales ſe virent en poſſeſſion d'une grande partie de l'Afrique. La priſe de Carthage par les Wandales fit craindre à Valentinien que ces Barbares ne cherchaſſent à faire quelques entrepriſes ſur l'Italie, & pour les prévenir, il ordonna qu'on fît les réparations néceſſaires aux villes ſituées le long de la côte. Toutes les précautions des Romains ne purent empêcher Genſeric de faire une deſcente en Sicile, où il déſola le plat pays, & mit le ſiége devant Palerme. Il ne put s'emparer de cette place, & content du butin qu'il avoit fait, il s'en retourna en Afrique emmenant avec lui un grand nombre de priſonniers.

Cependant Théodoſe, déterminé à aſſiſter ſon gendre Valentinien contre Genſeric, équippa une flotte & la fit partir ſous la conduite d'Arcovindas, d'Anſilus & de Germanus. Ces trois Généraux avoient ordre de joindre les forces de l'Empire d'Occident, de débarquer en Afrique, & de chaſſer les Wandales des Provinces qu'ils avoient uſurpées. Genſeric, effrayé de voir tant d'ennemis raſſemblés, feignit de vouloir entrer en accommodement avec les deux Empires, & ſous ce prétexte obtint une ſuſpenſion d'armes.

442. L'année ſuivante les Huns, ayant fait une nouvelle invaſion dans la Thrace & dans l'Illyrie, Théodoſe fut obligé de rappeller ſes troupes, & Valentinien, hors d'état de continuer la guerre contre les Wandales, ſe vit contraint d'acheter la paix en abandonnant à Genſeric tout le pays dont il s'étoit emparé en Afrique. Le Roi des Wandales ne ſongeoit pas à étendre plus loin

455. ſes conquêtes, lorſqu'Eudoxie, veuve de Valentinien III. l'appella à ſon ſecours, le priant de la venger de Maxime, qui l'avoit forcée à l'épouſer après avoir tué Valentinien, ſon premier époux. Genſeric ne négligea pas une occaſion ſi favorable de s'enrichir ; il s'embarqua auſſitôt, & s'empara facilement de Rome. Il ôta la vie à Maxime, pilla & ravagea la ville, & parmi les priſonniers de diſtinction qu'il conduiſit en Afrique étoient l'Impératrice Eudoxie, ſes deux filles Placidie & Eudocie, & Gaudentius, fils d'Aetius. Marcien, ſucceſſeur de Théodoſe, employa vainement les prieres & les menaces pour obtenir le retour des Princeſſes à Rome. Genſeric fut inexorable ſur cet article,

& ne leur rendit la liberté que ſous le regne de l'Empereur Léon.

L'Afrique.

Le Roi des Wandales, arrivé en Afrique, acheva de ſubjuguer le reſte de cette contrée qui appartenoit encore aux Romains. Avitus, qui avoit ſuccédé à Maxime, fit vainement repréſenter à Genſeric qu'il portoit atteinte au traité fait en 442. Ce Roi barbare partit de Carthage & s'avança vers l'iſle de Corſe. Sa flotte fut d'abord maltraitée par les Romains; mais il reparut bientôt plus formidable que jamais, & dans une deſcente qu'il fit ſur les côtes d'Italie, il remporta un butin conſidérable. L'Empereur Marcien envoya alors des Ambaſſadeurs à Genſeric, pour l'engager à rendre la liberté aux Princeſſes qu'il retenoit captives, & pour le prier de laiſſer tranquilles les terres de l'Empire, comme il s'y étoit obligé dans les traités. Le Roi des Wandales ne fit aucune réponſe aux Ambaſſadeurs, ce qui irrita tellement Marcien, qu'il réſolut de déclarer la guerre au Prince barbare. La mort de l'Empereur arrêta l'exécution de ſes deſſeins, & les Wandales, contre qui Majorien, ſucceſſeur d'Avitus, marcha en perſonne, brûlerent la flotte des Romains. Majorien répara cette perte & perſiſta dans la réſolution d'envahir l'Afrique. Genſeric, connoiſſant la valeur & l'activité de l'Empereur d'Occident, lui fit faire quelques propoſitions de paix qui furent acceptées. On ignore quels furent les articles du traité; il paroît ſeulement que Genſeric ne les obſerva pas longtemps, car il reprit les armes dès l'année ſuivante, qui fut celle de la mort de Majorien, & s'empara de la Sardaigne.

461.

Les habitants d'Italie, inſtruits des nouveaux préparatifs que Genſeric faiſoit contre eux, envoyerent implorer l'aſſiſtance de Léon, Empereur d'Orient. Ce Prince refuſa les ſecours qu'on lui demandoit, mais il envoya en Afrique des Ambaſſadeurs, pour diſpoſer le Roi des Wandales à la paix, & pour l'engager à rendre Eudoxie & ſes filles. Genſeric promit de faire ce que Léon exigeoit, ſi on lui faiſoit tenir les effets de Valentinien, qui devoient ſervir de dot à Eudocie, fille aînée de ce Prince, & femme d'Hunneric. Le Roi des Wandales, voulant néanmoins donner des marques de ſon eſtime à Léon, lui remit entre les mains Eudoxie & Placidie, fille de cette Princeſſe. Genſeric continua enſuite ſes deſcentes ſur les côtes d'Italie & de Sicile, & il ravagea ce pays avec plus de fureur que jamais, auſſitôt qu'Olybrius eut épouſé Placidie. Il avoit deſſein de placer ſur le thrône Impérial l'époux de Placidie, & comme les Romains nommerent un autre Empereur, Genſeric arma puiſſamment contre eux, & exerça les plus grandes cruautés dans le Péloponneſe, dans les iſles de la Grece, & dans les Provinces maritimes de l'Empire d'Orient. Léon, déterminé à punir les Wandales des maux qu'ils avoient faits à l'Empire d'Orient, raſſembla une flotte & une armée formidable. Baſiliſcus, frere de Vérine, épouſe de Léon, fut chargé du ſoin de cette guerre, & il auroit réuſſi à chaſſer les Wandales de l'Afrique, s'il ne ſe fût laiſſé corrompre par les ſommes d'argent que Genſeric lui fit livrer. Le Prince barbare, qui avoit d'abord été effrayé de l'approche des Romains, demanda une treve, pendant laquelle il trouva moyen de gagner Baſiliſcus, qui promit de ne s'oppoſer que foiblement aux efforts des Wandales. Genſeric, ſûr du Général ennemi, n'attendit pas que la treve fût expirée pour attaquer la flotte Romaine. Il profita d'un vent favorable, & pouſſa au milieu des vaiſſeaux ennemis pluſieurs navires enflammés. La

462

468.

L'AFRIQUE.

confuſion ſe mit bientôt parmi la flotte de Baſiliſcus qui, loin de donner des ordres pour remédier à cet accident & chercher à ſe défendre, fut le premier à prendre la fuite. Quelques Officiers voulurent en vain faire quelque réſiſtance; les Wandales, ſupérieurs en nombre, coulerent à fond ou s'emparerent des vaiſſeaux de ceux qui s'opiniâtrerent à leur faire tête.

Héraclius, qui étoit en chemin pour ſe rendre à Carthage, retourna ſur ſes pas, lorſqu'il eut appris la déroute de Baſiliſcus & la perte de ſa flotte. A l'égard de Baſiliſcus il regagna la Sicile avec le peu de vaiſſeaux qui avoient pû échapper, & de-là ſe rendit à Conſtantinople. Sa perfidie, dont perſonne ne doutoit, méritoit une punition exemplaire; mais l'Impératrice Vérine, ſa ſœur, obtint ſa grace de l'Empereur, qui lui accorda encore la permiſſion de ſe retirer à Héraclée dans la Thrace. Ce fut ainſi que par l'avarice & la trahiſon d'un ſeul homme, une expédition dont le ſuccès ne paroiſſoit pas douteux, échoua malheureuſement après avoir coûté des ſommes immenſes aux deux Empires, & la mort à un grand nombre d'hommes. Genſeric, fier de ſa victoire & perſuadé du découragement des Romains, étendit ſes conquêtes & reprit la Sardaigne & la Sicile, dont il avoit déjà été en poſſeſſion. Il ravagea ſans relâche les côtes d'Italie, du Péloponneſe & des iſles Grecques, juſqu'à ce que Zenon, ſucceſſeur de Léon eut fait demander la paix. Le Roi des Wandales l'accorda, à condition que l'Empereur renonceroit à toutes ſes prétentions ſur l'Afrique, & qu'il céderoit pour toujours cette Province à Genſeric & à ſes deſcendants. Zenon accepta ces conditions & le traité fut conclu avec joye de part & d'autre. L'année ſuivante il y eut auſſi entre Genſeric & Odoacre, Roi d'Italie, un accommodement, par lequel il fut réglé que le dernier reſteroit tranquille poſſeſſeur de la Sicile, pourvû qu'il reconnût la tenir des Wandales, & qu'il promît leur payer en conſéquence un tribut annuel. Genſeric mourut un an après cet accord, & ſes ſucceſſeurs obſerverent exactement les articles du traité de paix qu'il avoit conclu avec l'Empereur d'Orient. Les Wandales reſterent en poſſeſſion de l'Afrique juſqu'à la mort d'Hilderic, arrivée l'an 533. & ce pays paſſa alors ſous l'obéiſſance de l'Empire d'Orient.

475.

Conquête de l'Afrique par Juſtinien.

533.

Hilderic gouvernoit les Wandales depuis ſept ans, lorſque Gelimer, héritier de la couronne, forma une conſpiration contre lui, le fit dépoſer & mettre en priſon. L'Empereur Juſtinien, qui cherchoit un prétexte pour déclarer la guerre aux Wandales & les chaſſer de l'Afrique, ſaiſit cette occaſion avec ardeur. Il envoya à Gelimer des Ambaſſadeurs, qui demanderent la liberté d'Hilderic & ſon rétabliſſement ſur le thrône. Gelimer, loin de ſatisfaire l'Empereur ſur aucune de ſes demandes, fit garder plus étroitement le Roi priſonnier. Juſtinien députa de nouveaux Ambaſſadeurs, & leur ordonna d'employer les menaces, ſi leurs repréſentations ne ſuffiſoient pas. Le Roi des Wandales auſſi peu ébranlé des unes que des autres, fit une réponſe fiere & inſolente, qui acheva d'irriter Juſtinien contre lui. Cet Empereur, qui étoit alors en guerre contre les Perſes, ſe hâta de s'accommoder avec eux, afin d'accabler Gelimer & de lui enlever l'Afrique. Le projet de l'Empereur ſouffrit quelques difficultés de la part de ſes Miniſtres & de ſes Officiers; mais enfin il paſſa, & le célebre Beliſaire fut nommé Général des troupes deſtinées à cette expédition. Béliſaire, après avoir pris les précautions

néceſſaires pour dérober aux Wandales la connoiſſance de ſa route, aborda en Afrique, où ſa deſcente ſe fit ſans obſtacle. Son premier ſoin fut de défendre à ſes ſoldats de commettre aucun déſordre, & on obſerva ſes défenſes avec tant d'exactitude que les Africains, ravis des égards que les Romains avoient pour eux, leur fournirent des vivres & toutes les choſes dont ils pouvoient avoir beſoin.

Cependant Gélimer, averti de l'arrivée des Romains, fit maſſacrer Hilderic, ainſi que les parents & les amis de ce Prince infortuné. Le Roi Wandale diſpoſa enſuite ſes troupes de façon qu'elles devoient attaquer les Romains de tous les côtés. La précipitation d'Ammatas, frere de Gélimer, qui chargea les Romains avant que les autres corps des Wandales fuſſent en état d'agir, cauſa la déroute des troupes qu'il commandoit, & il fut tué malgré la valeur avec laquelle il ſe défendit. Gélimer s'avança auſſitôt à deſſein de venger la mort de ſon frere, & il mit d'abord les Romains en fuite; mais Beliſaire rallia ſes troupes & regagna bientôt l'avantage ſur ſes ennemis. Il marcha enſuite vers Carthage, dont les habitants lui ouvrirent les portes, & il continua de faire regner parmi ſes ſoldats le bon ordre & la modération qu'il leur avoit recommandés en mettant le pied dans l'Afrique. Le Roi des Wandales, déſeſpéré des ſuccès de ſes ennemis, employa toutes ſortes de moyens pour ſe défaire d'eux. Il mit à prix les têtes des Officiers & des ſoldats Romains, & raſſemblant en diligence la plus forte armée qu'il lui fut poſſible, il livra bataille à Beliſaire, dans un champ nommé *Tricameron*, éloigné de Carthage d'environ ſix lieues. La victoire ſe déclara encore en faveur des Romains, & Gélimer, accablé de douleur, ſe retira preſque ſeul en Numidie. Sa fuite porta le dernier coup à la puiſſance des Wandales, qui furent auſſitôt abandonnés des Rois Maures leurs alliés.

Gélimer, privé de toutes reſſources, enfermé dans Medene & inveſti par les Romains, ſe rendit à eux ſur les promeſſes que Beliſaire lui fit de le traiter favorablement. Le Roi Wandale s'étoit à peine remis entre les mains de Beliſaire, que des ennemis ſecrets de ce Général, jaloux ſans doute de la gloire qu'il s'étoit acquiſe, chercherent à le perdre dans l'eſprit de l'Empereur, & l'accuſerent de vouloir ſe rendre maître de l'Afrique. Juſtinien ajouta vraiſemblablement peu de foi à ces diſcours, car il laiſſa Beliſaire libre de reſter à Carthage, ou d'aller à Conſtantinople. Le Général Romain prit le dernier parti, après avoir confié à Salomon le commandement des troupes en Afrique. Beliſaire détruiſit, par ſa préſence, les mauvaiſes impreſſions que ſes calomniateurs avoient voulu donner de lui, & l'Empereur lui accorda la permiſſion d'entrer en triomphe dans Conſtantinople. Gélimer obtint quelques terres en Galatie, où il paſſa le reſte de ſes jours avec ſa femme & ſes parents qui l'avoient accompagné. Juſtinien, ſatisfait de la conquête de l'Afrique, regla par un édit la forme du gouvernement de cette contrée. Carthage fut deſtinée à être la principale réſidence du Préfet du Prétoire, qui devoit avoir ſept Provinces dans ſon département; ſçavoir, la Tingitane, Carthage, la Bizacene, Tripoli, la Numidie, la Mauritanie & la Sardaigne. Il fut décidé qu'il y auroit toujours près du détroit, appellé maintenant Gibraltar, un corps de troupes à portée d'obſerver les différents mouvements qui pourroient ſe faire en Eſpagne & même en France. L'Empereur fit pluſieurs

L'AFRIQUE.

autres Ordonnances touchant la religion & la maniere d'adminiſtrer la juſtice; mais toutes ces loix ne purent empêcher les troubles qui s'éleverent en Afrique peu de temps après le départ de Beliſaire. Les Maures de Bizacene & de Numidie prirent les armes, groſſirent leur Parti de pluſieurs autres ſéditieux & pillerent Carthage. Germain, neveu de l'Empereur, fut envoyé en Afrique pour appaiſer les troubles, vainquit Stotza, chef des rebelles & les diſſipa. Salomon & Aréobinde, qui furent ſucceſſivement Gouverneurs de l'Afrique après Germain, périrent tous deux par le fer des Africains révoltés. Artabane fit donner la mort au meurtrier d'Aréobinde & obtint en récompenſe le gouvernement de l'Afrique. Jean, ſucceſſeur d'Artabane, remporta une victoire ſignalée ſur les Lebantins, & depuis leur défaite la Province jouit d'une profonde tranquillité. L'Afrique demeura au pouvoir des Empereurs d'Orient, juſqu'à la conquête de ce pays par les Arabes, Sectateurs de Mahomet.

ARTICLE III.

Conquête de l'Afrique, par les Arabes (1).

ON ſçait avec quelle rapidité le torrent de la puiſſance Muſulmane inonda les pays partagés entre les Rois de Perſe & les Empereurs de Conſtantinople. Dans un eſpace de vingt-ſix ans, Mahomet, Abou-Bekre & Omar, en ſoumettant à leurs armes l'Arabie entiere, la Chaldée, la Méſopotamie, la Syrie, l'Egypte, la Cyrénaïque, le Kuſiſtan, l'Aderbi-Jan & le Koraſſan, fonderent un Empire, dont l'étendue égala bientôt celle de l'Empire Romain. Des victoires éclatantes & des ſiéges importants, terminés avec ſuccès, les avoient rendus la terreur de l'Orient. Une ſeule bataille, comme celle d'Yermouck, leur ſoumettoit une Province entiere; & les villes les plus conſidérables de l'Aſie, Edeſſe, Niſibe, Heliopolis, Emeſe, Jéruſalem, Alep, Antioche, Damas, Hierapolis, Tripoli, Tyr, Céſarée, ſubirent la loi du Vainqueur, les unes ſans réſiſtance, les autres après une défenſe opiniâtre, où malgré leurs remparts, leurs garniſons & les armées nombreuſes venues à leur ſecours, le déſeſpoir des aſſiégés lutta vainement contre le fanatiſme & la valeur des aſſiégeans. Un ſeul trait de Kondemir tiendra lieu du détail dans lequel nous n'entrerons pas ici. Suivant cet Hiſtorien, les Arabes s'emparerent de trente-ſix mille places, forteresſes, Bourgs ou châteaux, pendant le ſeul regne d'Omar, qui ne fut que de dix ans & demi.

Des ſuccès ſi rapides eurent deux cauſes principales, l'ardeur des Arabes & la foibleſſe des ennemis. Les premiers ſucceſſeurs de Mahomet, apôtres conquérants comme avoit été leur chef, animés d'un zele ambitieux pour leur nouvelle religion, endurcis aux fatigues de la guerre, ſobres par habibitude, par ſuperſtition & par politique, conduiſoient ſous l'étendard de

(1) Extrait de Novaïri, auteur Arabe, par feu M. Otter. Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXI. p. 111. dans la Partie hiſtorique.

leur

leur Prophete, des troupes d'enthouſiaſtes, avides de carnage & de butin, contre des peuples mal gouvernés, amollis par le luxe, livrés à tous les vices qu'entraîne l'opulence, & depuis longtemps épuiſés par les guerres continuelles de leurs Souverains (1). Les noms de Khaled & de Dérard ſont auſſi fameux parmi les guerriers Arabes, que ceux d'Ajax & d'Achille parmi les Grecs, de Roland & de Renaud parmi nous. L'Afrique.

Les Arabes étoient accoutumés à ne point connoître d'obſtacles. Quelques courſes heureuſes faites en Afrique ſous le Khalife Othman, ſucceſſeur d'Omar, leur inſpirerent le deſſein d'ajouter à leur Empire ce vaſte pays, que des guerres cruelles & ſanglantes déſoloient auſſi depuis longtemps. L'invaſion des Wandales, leurs combats contre les Maures & les Romains, mais ſurtout l'expédition meurtriere de Juſtinien avoient (2) dépeuplé l'Afrique. Abdallah, frere d'Othman, gouvernoit l'Egypte ſous ſes ordres; il perſuada ſans peine au Khalife d'entreprendre cette nouvelle conquête, qui paroiſſoit facile. Ses inſinuations l'emporterent ſur les remontrances d'un ancien compagnon de Mahomet, qui voulut l'en diſſuader au nom du Prophete. Le Khalife leva, pour cette expédition, vingt mille hommes que lui fournirent les principales Tribus de l'Arabie. Il prêcha cette armée ſuivant l'uſage de ſes prédéceſſeurs, qui n'avoient point eu d'autre thrône que la chaire de Mahomet, & la fit partir pour l'Egypte ſous les ordres de Mervan, qui devoit en remettre le commandement à Abdallah (3).

Ces troupes ſe mirent en marche au mois de Muharrem l'an 27. de l'hégire. Abdallah les reçut en Egypte, y joignit des troupes qu'il avoit levées de ſon côté, & prit ſans délai la route de l'Afrique, dans laquelle il pénétra 647. de J. C.

(1) On ſçait que les Perſes, ſucceſſeurs des Parthes en Orient, avoient hérité de leurs prétentions & de leur haine contre l'Empire Romain. Ces Artaxercides modernes étoient rivaux des Empereurs Grecs, comme les Arſacides l'avoient été des premiers Céſars. Mais indépendamment des raiſons d'Etat, une injure perſonnelle avoit, ſuivant Abulfarage, fait prendre les armes à Choſroès, vingt-troiſiéme Roi de la Dynaſtie des Saſſaniens. Pour venger l'aſſaſſinat de l'Empereur Maurice, ſon beau-pere, maſſacré par Phocas, il fit la guerre à cet Uſurpateur, la continua contre Héraclius, & remporta contre l'un & l'autre de grands avantages, qui reſſerrerent quelque temps l'Empire Grec dans des bornes étroites. Les Perſans pénétrerent juſqu'à Chalcédoine; mais dans la ſuite, Héraclius eut des ſuccès qui ne firent que prolonger la guerre, en rétabliſſant l'équilibre entre les deux Partis. Cette querelle ſanglante ébranla les deux Empires, & fit pencher celui des Perſes vers ſa ruine totale, qui arriva bientôt. Ce fut ſous le regne de Jezdegerd, fils de Siroès, & petit-fils du Choſroès, dont on vient de parler. Les Arabes dépouillerent ce Prince de tous ſes Etats; & c'eſt de lui qu'une Ere célebre dans l'Orient tire ſon nom.

(2) Le paſſage ſuivant de Procope donne une affreuſe idée de ce dépeuplement. *Juſtinien*, dit cet Auteur, *a fait un tel dégât en Afrique, qu'il faut faire beaucoup de chemin* dans ce pays pour y trouver un habitant..... *Je crois que quiconque diroit qu'il y eſt mort cinq millions d'hommes, n'en diroit pas encore aſſez.* Cette aſſertion a tout l'air d'une hyberbole : il faut, ſans doute, rabattre un peu du récit de Procope, ou du moins de celui qui a compoſé l'hiſtoire ſecrette de Juſtinien, qu'on attribue communément, & ſelon toute apparence, aſſez mal à propos à cet Auteur; mais il réſulte toujours de ce récit que les guerres de Juſtinien en Afrique avoient déſolé cette partie du Monde.

(3) On appella cette armée l'*armée des Abdullites*, parce qu'il s'y trouvoit un grand nombre de perſonnes nommées *Abdullah* ou *Abdallah*, comme le chef de l'entrepriſe.

L'AFRIQUE.

Premiere expédition.

ſans trouver d'ennemi ſur la frontiere. Tripoli, place maritime, fut bientôt inveſtie du côté de la terre.

Cette premiere entrepriſe ne réuſſit pas. Les Arabes n'avoient point de vaiſſeaux, ils manquoient également de vivres & de machines de guerre ; & ſans de pareils ſecours, la valeur fait d'inutiles efforts contre des places fortifiées par l'art & la nature. Tripoli d'ailleurs étoit défendue par une garniſon forte & courageuſe : les Grecs joints aux Berbers, ou naturels du pays, firent une vigoureuſe réſiſtance. Abdallah, contraint de lever le ſiége, alla former celui de Capès, & l'abandonna preſqu'auſſitôt pour de ſemblables raiſons. Sans perdre courage, il réſolut d'aller chercher les ennemis & de leur livrer bataille, perſuadé qu'une victoire le rendroit maître du pays. Il les rencontra bientôt. Dgergis, ou George, Gouverneur de cette partie de l'Afrique pour l'Empereur Conſtant, parut à la tête de cent vingt mille hommes. Le premier choc ne décida rien & fut ſuivi de pluſieurs autres combats qui affoiblirent beaucoup les Muſulmans.

George avoit une fille parfaitement belle & dont le courage égaloit la beauté : elle montoit à cheval, manioit les armes avec une adreſſe ſurprenante, & combattoit toujours auprès de ſon pere. Il la promit en mariage avec une dot de cent mille Dinars (1) ou piéces d'or, à quiconque tueroit le Général des Arabes. Abdallah, d'abord intimidé par cette promeſſe dont il apprit bientôt la nouvelle, mit de ſon côté la tête du Gouverneur à prix ; & de part & d'autre on continua les eſcarmouches, qui furent enfin terminées par une bataille déciſive. Les Arabes l'engagerent par un ſtratagême, en tombant à l'improviſte après un premier combat ſur le camp des Grecs, au moment où leurs troupes, épuiſées de fatigue & de chaleur, avoient quitté leurs armes. La ſurpriſe & le découragement de ces derniers donnerent une victoire complette aux Arabes, qui pillerent le camp des fuyards. George périt dans cette action, ſa fille fut faite eſclave, & le chef des Arabes en fit préſent au fils de Zobéir, qui avoit tué le Général Grec, & qui malgré ſes charmes & ſa gloire, la reçut avec dédain, & ne l'épouſa que par ſoumiſſion.

Après ce ſuccès, les Arabes aſſiégerent & prirent Sufetula (2), alors capitale de la Province, ville ancienne, décorée par des édifices ſomptueux, & pleine encore des monuments de ſa grandeur au temps d'Ibn-Saïd & de Novaïri, dont le dernier la confond mal-à-propos avec Carthage. Le butin fut immenſe : on en préleva, ſuivant l'uſage, la cinquiéme partie pour le thréſor public ; le reſte fut diſtribué aux troupes. Chaque fantaſſin eut mille Dinars, & chaque cavalier trois mille, dont un tiers pour lui-même & les

(1) Ces Dinars valoient au commencement vingt dirhems ou drachmes d'argent ; ils en valurent enſuite juſqu'à vingt-cinq. Ce fut, ſuivant Elmacin, l'an 76. de l'hégire, 695, de J. C. que furent fabriquées les premieres monnoyes avec des caracteres Arabes. Juſques-là l'inſcription des Dinars étoit conçue dans la langue des *Roums*, c'eſt-à-dire, des Grecs ou Romains du bas Empire, & celle des Staters l'étoit en langue Perſanne. Les Staters Arabes péſoient ſept Drachmes Grecques.

(2) Aboulfeda dit que cette ville, qui eſt l'ancienne Sufetula, fut autrefois la capitale d'Afrique ; que Kaïrevan le devint après elle, enſuite Mahadia, enfin Tunis. Le Docteur Schaw ajoute qu'elle étoit ſituée ſur une éminence, & qu'un petit ruiſſeau coule au Nord-Eſt.

deux autres pour ſon cheval : preuve remarquable, mais qui n'eſt pas unique, de l'eſtime ſinguliere que les Arabes ont toujours eue pour les chevaux. Les eſclaves furent partagés de la même façon. L'Afrique.

Cette victoire, ſuivie de la priſe de quelque fortereſſe, conſterna les Grecs; ils eurent recours aux négociations. Le vainqueur, auſſi las qu'eux de la guerre, leur accorda la paix, en ſe réſervant toutes ſes conquêtes. Après avoir conclu ce traité, Abdallah revint en Egypte.

Seconde expédition. 665.

Les Arabes ne rentrerent en Afrique qu'au bout de dix-huit ans, la quarante-cinquiéme année de l'hégire, ſous le regne de Moavias ou Moavia, premier Khalife de la Dynaſtie des Ommiades. Si nous en croyons leurs Hiſtoriens, ce furent les peuples d'Afrique eux-mêmes qui, las des vexations & de la tyrannie de l'Empereur d'Orient, les rappellerent dans leur pays. Quoi qu'il en ſoit, ils firent de grands progrès dans leur ſeconde expédition, dont le chef ſe nommoit Ibn-Khudéïdge. Ce Général entra dans l'Afrique par la route d'Alexandrie, & trouva tout en combuſtion dans cette contrée. L'Empereur Grec, inſtruit du projet des Muſulmans, avoit fait partir une armée de trente mille hommes pour la défenſe de ſes Provinces. Khudéïdge, arrivé trop tard pour s'oppoſer au débarquement des troupes ennemies, leur livra bataille ſur le rivage, & remporta ſur elles une victoire complette. Ce ſuccès le mit en état de faire le ſiége d'une des plus fortes places du pays, nommée *Dgeloula* (1), qui ſoutint longtemps les efforts des Arabes : c'étoit moins un ſiége qu'un Blocus. Les Muſulmans, poſtés à quelque diſtance de la ville, livrerent ſous les murs pluſieurs combats, après leſquels ils ſe retiroient toujours dans leur camp ; & ſelon toute apparence, ils auroient été contraints de renoncer à l'entrepriſe ſans la chûte imprévûe d'un pan de muraille. Cet accident leur livra la ville, qu'ils mirent au pillage & dont ils égorgerent tous les habitants. Les exploits de Khudéïdge ſe bornerent, du moins en Afrique, à cette conquête ; il ramena ſes troupes en Egypte par ordre de Moavias.

Troiſieme expédition. 670.

Mais le Khalife n'avoit pas abandonné ſans retour ſes deſſeins ſur l'Afrique. L'an cinquante de l'hégire, il y renvoya un nouveau Général qu'il tira d'Egypte ; c'étoit Oukaba, guerrier déjà connu chez les Arabes par ſa valeur & ſon zéle pour la propagation de la foi Muſulmane. L'armée qu'on lui donna n'étoit que de dix mille hommes, preſque tous cavaliers ; mais ce corps, trop foible pour des entrepriſes importantes, fut renforcé ſur la route par un grand nombre de Berbers, qui avoient embraſſé le Mahométiſme.

Oukaba força tous les paſſages & pénétra fort avant dans le pays, en exterminant par-tout les Chrétiens qui tomboient entre ſes mains : mais il ſentit que ſes conquêtes ne ſeroient que paſſageres, ſi les Muſulmans n'avoient dans l'Afrique quelque poſte important & bien fortifié, qui pût leur ſervir de place d'armes, & même de retraite en cas de beſoin. Dans cette vûe, il forma le projet de bâtir une ville qu'il plaça dans une ſituation avantageuſe, près d'une forêt, au Sud d'une montagne extrêmement

(1) Schaw penſe avec fondement que cette ville qui ſe trouve aux pieds des montagnes d'Uzelet, eſt l'*Oppidum Uſolitanum* des Anciens.

L'AFRIQUE.

fertile, à douze lieues environ des bords de la mer & dans le voiſinage du fort de Kaimounié, dans le pays qu'on appella dans la ſuite le Royaume de Tunis. Oukaba traça lui-même le plan de ſa ville, à laquelle il donna le nom de Caïroan. Il en détermina l'enceinte, qui fut de trois mille ſix cents braſſes ; il y bâtit un palais, une moſquée principale, d'autres plus petites, & des maiſons pour une grande multitude d'habitants, dont le nombre devint en effet conſidérable en moins de cinq années.

Les armes du Khalife proſpéroient de plus en plus, lorſqu'une intrigue de Cour arrêta leur progrès. Muſleïmé devenu, l'an cinquante-cinq de l'hégire, Gouverneur général de l'Egypte & de l'Afrique, ôta le commandement des troupes à Oukaba, pour le donner à l'un de ſes anciens eſclaves : cet affranchi ſe nommoit *Dinar*. Plus jaloux de ſon prédéceſſeur que capable de l'imiter, il entreprit de détruire ſon ouvrage en bâtiſſant une nouvelle place, que les Maures nommerent *Tenkirvan*, & qu'il voulut peupler aux dépens de celle qu'avoit conſtruit Oukaba.

681. de J. C. Cette eſpéce de tréve fit reſpirer les Grecs ; mais elle ne fut pas longue. Yezid, fils & ſucceſſeur de Moavias, rétablit, l'an ſoixante-deux de l'hégire, Oukaba dans le gouvernement de l'Afrique. Le premier ſoin de ce Général fut de détruire la ville bâtie par Dinar, & de rendre à la ſienne tous ſes habitants & la ſplendeur qu'elle avoit eue dès ſon origine, & qu'elle a longtemps conſervée ; enſuite il recommença la guerre à la tête d'une nombreuſe armée.

Le début n'en fut pas heureux : après avoir manqué le fort de Bagaïé & la ville de Mélis, une des plus importantes du pays, il entra dans le Zab. C'étoit un pays d'une aſſez grande étendue, renfermant, ſuivant Novaïri, trois cent ſoixante bourgs bien peuplés, & dont la capitale, qui ſe nommoit *Erbé* (1), avoit près de trois lieues de circonférence. C'eſt-là que réſidoient le Gouverneur & les principaux du canton. A l'approche d'Oukaba les habitants de la campagne ſe retirerent les uns dans la place, les autres dans des lieux inacceſſibles. Quelques combats heureux rendirent bientôt les Arabes maîtres du pays. Les Grecs voulurent défendre Tahert ; & leur armée s'aſſembla ſous les remparts de cette ville ; mais elle fut battue & la ville emportée d'aſſaut.

Les vaincus eurent recours aux Maures, dont ils tirerent des troupes nombreuſes ; mais Oukaba, profitant de ſa victoire, marcha droit à Tanger qu'il prit, & de la, ſans s'arrêter, il alla à Sous, où il ſçavoit que les Maures s'étoient raſſemblés. Un Seigneur Grec, nommé Julien, l'avoit inſtruit de la poſition des ennemis, de leurs forces & de leurs projets. Il lui avoit repréſenté ces peuples, que les Arabes nomment Berbers, comme des gens féroces, ſans loix, ſans religion, ſans diſcipline & preſque ſans aucun principe d'humanité : portrait qui reſſemble à celui des Maures fait par Procope.

Oukaba, profitant des avis de ce transfuge, alla chercher les Maures, les battit & les diſperſa. La priſe de Sous fut le premier fruit de cette victoire.

(1) Erbé, ſuivant la conjecture du Docteur Schaw, appuyée ſur un grand nombre d'inſcriptions trouvées dans les ruines de cette place, étoit la *Lambeſa* des Anciens.

L'Afrique.

Les Muſulmans trouverent dans cette ville & dans le reſte du pays, des femmes d'une rare beauté, dont pluſieurs furent vendues mille piéces d'or & au-delà.

Tout plioit devant Oukaba. A meſure qu'il avançoit, les habitants fuyoient de toutes parts, & les troupes, qui oſoient tenir la campagne, étoient renverſées par ſes Arabes. Il perça juſqu'à l'Océan, pouſſa ſon cheval dans les flots, & levant les mains vers le ciel : *Grand Dieu*, s'écria-t-il, *ſi cette mer ne m'arrêtoit, j'irois juſqu'aux Royaumes voiſins, toujours combattant pour ta Religion, & paſſant au fil de l'épée tous ceux qui ſervent d'autres Dieux que toi.* Etrange invocation, & qui ne marque que trop de quelle nature étoit le zéle des premiers apôtres du Mahométiſme, & quels moyens ils ont employés pour l'établir ! Après avoir prononcé ces paroles & contemplé quelques moments cette mer qui bornoit ſes conquêtes, comme Alexandre avoit autrefois contemplé celle des Indes, Oukaba revint ſur ſes pas & ramena ſes troupes en Afrique.

Il croyoit n'avoir plus à combattre ; mais la guerre n'étoit pas encore finie. Cet excès de confiance lui devint funeſte : il mépriſa trop des ennemis qu'il avoit vaincus tant de fois ; & les croyant aſſez intimidés par la terreur de ſon nom, il s'imagina pouvoir diſperſer ſes troupes, & ne garda près de lui qu'un corps peu nombreux. Les Grecs profiterent de ſon imprudence. Secondés par Kiuſeilé, Maure de nation, & qui, quoique Muſulman, étoit devenu l'ennemi perſonnel d'Oukaba, ils ſurprirent les Arabes & les attaquerent avec vigueur. Oukaba périt dans le combat : le champ de bataille porte encore aujourd'hui le nom de ce Général, qui y fut enterré. Kaïrevan ſe rendit au Vainqueur, & Kiuſeilé reſta maître de l'Afrique juſqu'à l'an 69. de l'hégire.

688.
Quatrieme expédition.

Le Khalife Abdalmaleck, ſucceſſeur de Mervan, réſolut d'entreprendre de nouveau la conquête de ce pays : il en chargea Zobéir, dont l'arrivée fit changer de face aux affaires. L'armée que commandoit ce Général étoit nombreuſe, pourvûe de vivres, d'argent & de munitions de guerre ; mais plus redoutable encore par le choix que par le nombre des ſoldats. C'étoit l'élite des troupes de la Syrie, & le deſir de la vengeance leur inſpiroit une nouvelle ardeur. Zobéir ne laiſſa pas à Kiuſeilé le temps de raſſembler les ſiennes. Ce barbare abandonna Kaïrevan ; mais pourſuivi ſans relâche par Zobéir, il fut contraint de riſquer une bataille déciſive, où il périt avec les principaux de ſon parti. Après cette victoire, le Général Arabe reprit la route de l'Orient. La nouvelle qu'il reçut, que la Cour de Conſtantinople envoyoit en Afrique une flotte chargée de troupes nombreuſes, ſuſpendit ſa marche. Il attendit les Grecs ; mais il fut défait & tué dans le combat, après lequel les Grecs ſe rembarquerent.

Le Khalife, ayant appris la mort de ſon Général, auroit voulu venger ſur le champ cet échec ; mais il avoit alors à défendre ſon thrône contre Abdalla, fils de Zobéir, qui lui diſputoit le pouvoir ſuprême à la tête d'une faction puiſſante ; & ce ne fut qu'après la défaite de ce rival qu'il fut en état de reprendre ſes projets ſur l'Afrique. Haſſan, Gouverneur d'Egypte, reçut de nouveaux ordres pour cette expédition. Le Khalife lui donna quarante mille hommes, avec un plein pouvoir pour toutes les levées & les recrues dont

L'an 74. de l'hégire, 693 de J. C.

L'AFRIQUE.

il auroit beſoin, & la permiſſion d'employer les revenus de ſon gouvernement à la ſolde de ſes troupes.

Le nouveau Général ſe rendit d'abord à Kaïrevan, où étoit le rendez-vous de ſon armée. Il y fit le plan de ſa campagne, & réſolut, ſur les avis qu'il reçut, d'attaquer Carthage, ville très-forte, où réſidoit le Gouverneur de la Province, & dont Oukaba avoit vainement formé le ſiége. Haſſan fut plus heureux : après avoir détruit l'armée (1) qui la couvroit, & dont les reſtes ſe ſauverent en Sicile ou en Andalouſie, il aſſiégea cette place, la prit d'aſſaut & la réduiſit en cendres. Les Grecs ſe raſſemblerent ſous Utique. Haſſan les y vint attaquer, & par une ſeconde victoire, demeura maître du pays.

Les Grecs ne réſiſtoient plus aux Arabes ; mais une Princeſſe Maure leur enleva pour la ſeconde fois leur conquête. Cette héroïne ſe nommoit Kiahiné (2) : elle étoit Souveraine d'un canton de l'Afrique, & faiſoit ſa réſidence dans une place forte ſituée ſur la montagne d'Evras. Ayant appris qu'Haſſan méditoit une entrepriſe contre ſes Etats, elle le prévint, raſſembla des troupes nombreuſes, & remporta ſur lui une victoire ſi complette, qu'il fut obligé de quiter l'Afrique.

Cinquiéme expédition.

Cinq ans ſe paſſerent avant qu'il pût y rentrer, ce qu'il fit l'an 79. de l'hégire, avec de nouvelles troupes. Kiahiné, depuis ſa victoire, régnoit ſouverainement en Afrique. Dans la vûe d'ôter aux Arabes tous les moyens de ſubſiſter & de s'établir, elle ruina les villes, démolit les Forts & fit couper tous les arbres ; de ſorte que tout ce pays qui, depuis Tripoli juſqu'à Tanger,

(1) Cette armée Grecque venoit de débarquer en Afrique ſous les ordres du Patrice Jean. Nicephore prétend que ce Général, dont il fait un grand éloge, n'arriva que quelque temps après la priſe de Carthage ; mais qu'en arrivant il battit les Arabes, reprit cette ville & d'autres places, y mit garniſon, & paſſa l'hyver dans le pays. Il ajoute que le Prince des Sarraſins (par ce terme il entend le Khalife, ou ſon Général Haſſan,) équipa la campagne ſuivante une flotte plus conſidérable que la premiere, avec laquelle il chaſſa les Romains, & fit de nouvelles conquêtes. On voit par-là que Nicephore ne s'accorde pas avec Novairi ; mais l'Hiſtorien Arabe mérite ici plus de croyance que l'Auteur Grec ; ce dernier, par mépriſe, attribue au Patrice Jean les exploits de la Princeſſe Kiahiné, dont je vais parler. Ceci peut, entr'autres exemples, prouver, qu'il n'eſt pas poſſible d'avoir une connoiſſance exacte & complette de ces hiſtoires, ſans confronter enſemble les Ecrivains des deux Nations.

(2) Kiahiné, dans la langue de ces peuples, ſignifie *Prêtreſſe* ou *Devinereſſe*. Cette Reine en effet, au rapport de Novairi, prédiſoit l'avenir ; & l'aſcendant que cette prétendue connoiſſance lui donnoit ſur des peuples ignorants & ſuperſtitieux, avoit contribué, ſans doute, à raſſembler ſous ſes enſeignes une grande multitude de Barbares. Peut-être dut-elle moins ſes ſuccès à ſon courage qu'à cette réputation, qui répandoit dans ſes troupes un enthouſiaſme capable de lutter contre celui des Arabes. Les deux Partis combattoient alors avec les mêmes armes. Au reſte, ces ſortes de Prêtreſſes paſſoient pour communes en Afrique : on voit dans Procope, que lorſque la flotte Romaine y débarqua ſous les ordres de Béliſaire, les Maures eurent recours à leurs Devineresſes ; *car*, ajoute-t'il, *ce ſont les femmes qui prédiſent l'avenir parmi eux, comme les oracles faiſoient autrefois chez les Grecs*. C'eſt un trait frappant de reſſemblance entre ces peuples & ceux de la Germanie, chez qui les femmes étoient, au même titre, en grande vénération. (*Voyez les mœurs des Germains par Tacite*. Je laiſſe au Lecteur le ſoin de réfléchir ſur cette conformité remarquable entre deux Nations ſi différentes, & dont ni l'origine, ni la Religion n'avoient rien de commun.

étoit, au rapport d'Abdur-Rhaman, une ſuite de jardins & de Bourgs floriſſants, devint un déſert affreux. Cette précaution deſtructive hâta ſa perte, en ſoulevant contre elle les Grecs, qui, déſeſpérés de la ruine de leur pays, ſe ſoumirent volontairement aux Arabes, & recoururent à la protection de leurs ennemis, contre des alliés qui les dépouilloient ſous prétexte de les défendre. C'eſt le parti que prirent les habitants de Capès, de Caſsé, de Conſtantine & de Bakraré. La Princeſſe Maure réduite, par la défection des Grecs, aux ſeules troupes des Berbers, oppoſa vainement ſes promeſſes & ſa valeur aux forces des Arabes. Elle fut défaite dans un grand combat où ſa mort leur donna la victoire. Les vainqueurs, ne trouvant plus d'obſtacle, firent alors une ſeconde fois la conquête de l'Afrique. Haſſan gouverna ce pays juſqu'à l'an 89. de l'hégire. Sous ſes auſpices le Mahométiſme & la puiſſance Muſulmane s'y affermirent de plus en plus. Il incorpora douze mille Berbers dans ſes troupes ; & ce traitement qui paroiſſoit les égaler à leurs nouveaux maîtres, fut un des moyens que ſa politique employa pour en faire des ſujets fideles & des ſoldats aguerris.

L'Afrique.

701. de J. C.

Haſſan, rappellé par le Khalif, eut en 89. Mouſa pour ſucceſſeur. Ce changement occaſionna la révolte de divers peuples encore mal accoutumés au joug, & que la crainte d'Haſſan avoit retenus juſques-là dans le devoir. Le nouveau Gouverneur chargea d'abord ſes deux fils de les ſoumettre. L'opiniâtreté des rebelles lui fit prendre enfin le parti de marcher contre eux en perſonne. Les Arabes firent dans cette expédition trois cent mille priſonniers, dont ſoixante mille furent vendus pour le compte du thréſor, ou réſervés pour les travaux publics, comme eſclaves de l'Etat. Leurs Hiſtoriens obſervent que, depuis le commencement de l'Iſlam juſqu'alors, on n'avoit point encore fait en ce genre un butin ſi conſidérable.

Le reſte des Berbers s'étoit retiré à Tanger. Mouſa les y pourſuivit, leur fit mettre bas les armes, & leur donna pour Gouverneur un de ſes affranchis, nommé Tarik. Depuis ce moment tout fut tranquille en Afrique, & dès l'an 91 de l'hégire, les Arabes étoient ſi bien établis dans cette vaſte contrée, qu'ils ſe crurent en état de ſonger à la conquête de l'Eſpagne.

709. de J. C.

ARTICLE IV.

Révolte des Africains et ses suites.

Les Auteurs Africains les plus célebres prétendent que les anciens habitants de Barbarie & de la Numidie étoient des Tribus des Sabéens, qui paſſerent de l'Arabie heureuſe en Afrique, avec leur Roi Melec-Iffiriqui. Ces Tribus au nombre de cinq étoient connues ſous les noms de *Zinhagiens*, *Muçamudins*, *Zenetes*, *Gomeres*, & *Haoares*. De ces derniers ſont ſorties ſix cents familles de Berbers, & les grands Seigneurs de l'Afrique en tirent leur origine. Les Zenetes, les Muçamudins & les Zinhagiens ont regné en Barbarie, en Numidie & en Libye ſur le déclin de l'Empire des Arabes.

L'AFRIQUE.

Pendant le regne de la maiſon d'Idris, qui bâtit la ville de Fez, la famille des Méquineciens, qui ſortoit des Zenetes uſurpa la ſouveraineté. Une autre famille des mêmes Zenetes de Numidie, nommée *Magaoras*, conquit ſur les Abderrames pluſieurs Provinces, abattit la puiſſance de Méquineciens, forma pluſieurs Etats en Barbarie, & fut chaſſée par les *Lumptunes*, de la Tribu des Zinhagiens. Ces Lumptunes, plus connus ſous le nom d'*Al-moravides*, furent dépoſſédés par les *Moaedin* ou *Al-mohades*. Les *Benimerinis*, deſcendants des Zenetes, ruinerent la puiſſance des Almohades, & furent enſuite remplacés par les *Benioatares*, qui étoient de leur Tribu. Les Cherifs s'emparerent enfin de tout le pays que ces Tribus avoient poſſédé dans la Mauritanie Tingitane.

Les Rois de Tunis & de Trémécen ſont auſſi ſortis de ces cinq Tribus. Les *Benizeyenes*, appellés auparavant *Abdeluetes*, deſcendus des Zinhagiens & de la famille des Magaoras, ont regné à Trémécen, & les *Buhaſças*, de la Tribu des Muçamudins, ont occupé le thrône de Tunis. Les Gomeres & les Haoares ont été maîtres de quelques Provinces, mais ils n'ont point porté la couronne.

DYNASTIE DES AL-MORAVIDES.

ABU-TECHIFIEN.

1051. Depuis J. C.

La dureté avec laquelle les Arabes, maîtres de l'Afrique, traiterent les habitants de ce pays, rendit leur joug inſupportable. On ſoupiroit après la liberté, lorſqu'Abu-Techifien, Morabite de la Tribu de Zinhagie, & de la branche appellée des Lumptunes ſouleva les peuples de la Numidie & la Libye, où il commandoit. Il s'étoit retiré dans ces Provinces pour fuir la domination des Arabes, & il ſe trouvoit à la tête d'un peuple aſſez nombreux qui avoit imité ſon exemple. Réſolu de détruire la tyrannie des Arabes, & de ſatisfaire ſans doute ſon ambition, il engagea les Zinhagiens, les Zenetes, & les autres peuples de la Numidie à entrer dans ſon projet. Lorſqu'il eut raſſemblé une nombreuſe armée, il traverſa les montagnes du grand Atlas, près de la ville d'Agmet, & ſe rendit maître de la Province de Maroc. Il ſoumit enſuite les Arabes & les Magaoras, qui poſſédoient une partie de la Tingitane, & établit ſon ſiége dans Agmet. Il prit alors le titre d'*Emir-El-Mouſlimin*, ou Commandant des Fideles. Il croyoit que ce nom devoit lui appartenir à cauſe de la Secte dont il étoit, & qui s'imaginoit pouvoir atteindre à la perfection par les cinquante dégrés de diſcipline. Comme tous les chefs de cette entrepriſe étoient Morabites, les autres Africains ont donné ce nom à tous ceux qui combattirent ſous les étendards d'Abu-Techifien. Les Hiſtoriens Eſpagnoles les appellent *Al-moravides*, en joignant l'article au nom, & en changeant le *b* en *v*, ſuivant la prononciation Eſpagnole.

Ces peuples, devenus puiſſants, entrerent pluſieurs fois en Eſpagne avec de grandes armées. Abu-Techifien, pourſuivant ſes conquêtes, vint à bout de chaſſer les Arabes de la partie occidentale de la Tingitane.

YOUSOUF, ou JOSEPH.

1086.

Ce Prince étant mort, les Zinhagiens lui donnerent pour ſucceſſeur ſon fils Joſeph, qui marcha ſur ſes traces. Il fut à peine ſur le thrône, qu'il bâtit ou acheva la ville de Maroc, & y transféra le ſiége de ſon Empire. Occupé des moyens d'en reculer les bornes, il prit la réſolution de s'emparer de la

la Province de Trémécen. La religion fut le prétexte dont il ſe ſervit pour venir à bout de ſon deſſein. Il envoya des Morabites aux habitants de cette Province, pour les engager à quitter la Secte dont ils étoient : mais le peuple, ſoit qu'il ſoupçonnât les motifs de Joſeph, ſoit par zéle pour ſa Secte, maſſacra les Morabites & les Ambaſſadeurs qui les accompagnoient. Les Trémécéniens, qui étoient Zénetes, prirent enſuite les armes, & s'aſſemblerent au nombre de cinquante mille hommes. Joſeph, irrité de cette inſulte, marcha à leur rencontre, les battit & entra dans leur pays qu'il ravagea. Les Zénetes ſe retirerent du côté de Fez pour en recevoir quelque ſecours. Joſeph, maître du pays, fit démolir toutes les places, & on égorgea par ſes ordres juſqu'aux enfants, pour venger l'inſulte qu'on avoit faite à ſes Ambaſſadeurs. Cependant les habitants de Fez, traitant les Zénetes en ſujets révoltés, les taillerent en pieces, & ceux qui échapperent à leur fureur, périrent dans les rivieres, ou dans les précipices. Tel fut le ſort des peuples de Trémécen.

Quelque temps après il déclara la guerre aux Habitants de Fez, remporta ſur eux une victoire complette, près de la montagne d'Honegui, à neuf lieues de Mequinez, & réduiſit toute la Province ſous ſa puiſſance. Il chaſſa enſuite de Bugie les ſucceſſeurs d'Abul-Hagex, qui avoit régné dans la ville de Caïrvan. Il eut cependant de l'indulgence pour eux, parce qu'ils étoient de ſa Tribu, & les renvoya dans leurs Etats, où ils reſterent pendant le regne des Al-Moravides. Il rendit auſſi tributaires & vaſſaux les habitants de Tunis. Il retourna alors à Maroc, & prit, comme ſon pere, le titre d'Emir-El-Mouſlimin. Ce fut ſous ſon regne que les Siciliens s'emparerent de Mahadi, ville d'Afrique, & ils conſerverent cette conquête juſqu'à ce qu'elle leur fût enlevée par Abdolmoumen, ſecond Roi des Al-Mohades. Joſeph continua de pourſuivre les Arabes, qui s'étoient retirés dans les montagnes & dans les deſerts de Numidie & de Libye. Lorſqu'il les eut réduit, il paſſa en Eſpagne, où il avoit été appellé par les Rois Maures, qui avoient offert de le reconnoître pour leur Monarque, s'il vouloit les ſecourir contre les Chrétiens (1). Joſeph ſe diſtingua beaucoup en Eſpagne, & il avoit remporté une victoire conſidérable quelque temps avant que de mourir. Il finit ſes jours à Maroc, où il étoit retourné, pour faire de nouveaux préparatifs contre les Chrétiens.

1098.

Ali, ſon fils & ſon ſucceſſeur, paſſa auſſi en Eſpagne où les Rois Maures l'avoient appellé à leur ſecours. Il y fut tué dans une bataille qu'il perdit. Il étoit alors dans la ſixiéme année de ſon regne.

Ali.

1106.

On mit alors la couronne ſur la tête de Brahem, ſon fils. Il étoit à peine ſur le thrône, qu'une armée d'Italiens débarqua à Mahadie, & fit de grands ravages ſur la côte, d'où elle paſſa à Caïrvan. Ces Italiens étoient guidés par un Alfaqui, ou Docteur de la loi, qui avoit promis de leur livrer la place, à condition qu'ils lui en laiſſeroient le commandement. Les Chrétiens, trompés par ce fourbe, s'approcherent de Caïrvan, mais ils trouverent les Maures rangés en bataille. L'Alfaqui ſe joignit auſſitôt à ces derniers, & l'armée des Chrétiens fut taillée en pieces. L'Alfaqui, fier du ſervice qu'il avoit rendu aux Maures, oſa aſpirer au thrône, & ſe ſouleva contre

Brahem.

1115.

(1) Voyez l'hiſtoire d'Eſpagne de cette Introduction, Tome I. Chap. I.

L'AFRIQUE.

les Al-Moravides. Il fut vaincu & obligé de ſe ſauver en Numidie, où il fut arrêté par un parent de Brahem, qui après lui avoir fait arracher les yeux, l'enferma dans une étroite priſon.

DYNASTIE DES AL-MOHADES.

ABDALLAH. 1120.

Brahem regnoit paiſiblement dans ſes Etats, lorſqu'une révolution ſubite lui fit perdre le thrône & la vie. Un Berber, nommé Abdallah, des montagnes du grand Atlas, auteur de la Secte des Mouahedins, c'eſt-à-dire, des *Unitaires*, s'attira la vénération des peuples par ſes prédications, & fit un grand nombre de Proſélites. Il gagna ſurtout ceux de la Tribu de Muçamuda, dont il étoit. Abdallah, ſe voyant à la tête de pluſieurs milliers d'hommes, crut devoir profiter de leur zele pour ſatisfaire ſon ambition. Il entra ſur les terres du Roi de Maroc, ſous prétexte de prêcher ſa nouvelle doctrine. Brahem mépriſa imprudemment un tel ennemi, & ne voulut l'attaquer qu'avec une partie de ſes troupes. Il ne tarda pas à ſe repentir de ſa faute, car il fut vaincu & ſon armée miſe en fuite. Le vainqueur s'empara auſſitôt des paſſages par leſquels le Roi pouvoit retourner à Maroc, de ſorte que Brahem fut contraint de ſe retirer vers les montagnes, où il raſſembla le reſte de ſes troupes. Abdallah le fit auſſitôt inveſtir par un corps de troupes, dont il avoit donné le commandement à Abdolmoumen, un de ſes Lieutenants, qui étoit ſon fils ſelon quelques-uns. Abdolmoumen le reſſerra de ſi près, qu'il le força d'abandonner ſon poſte. Brahem voulut aller chercher un aſyle dans la ville de Fez, mais les habitants refuſerent de le recevoir. Il ſe ſauva dans Oran, où il eſpéroit faire une longue réſiſtance. Abdolmoumen alla l'y aſſiéger, & le Roi, voyant qu'il alloit tomber au pouvoir de ſon ennemi, ſortit ſecrettement de la ville pendant la nuit. Il fut cependant découvert, & comme il s'apperçut qu'on le pourſuivoit, il pouſſa ſon cheval & ſe précipita du haut d'un Rocher, aimant mieux périr de la ſorte que par les mains d'Abdallah. Abdolmoumen, ayant trouvé le corps du Roi, en fit ôter la tête qu'il envoya à Abdallah, qui faiſoit le ſiége de Maroc. Il parcourut enſuite tout le pays de Trémécen, & le ſoumit entierement. Après cette conquête, il ſe rendit au camp devant Maroc, & il y fut proclamé Roi, à la place d'Abdallah, qui venoit de mourir. Ce Sectaire avoit établi un conſeil de quarante de ſes diſciples, & il en avoit outre cela choiſi ſeize autres pour lui ſervir de ſécretaires. Les affaires n'étoient reglés que par ces derniers, qui étoient auſſi chargés d'aller prêcher dans les villes & dans les campagnes, pour établir la doctrine d'Abdallah. C'étoit parmi eux qu'on devoit lui choiſir un ſucceſſeur, qui devoit être en même temps Roi & Pontife, ſans doute, à l'imitation des Khalifes, ſucceſſeurs de Mahomet. Les Sectateurs d'Abdallah furent nommés *Mouahedins*, les Ecrivains Arabes les appellent *Prédicateurs*, & les Eſpagnols leur donnent le nom d'*Almohades*, en joignant l'article Arabe *Al*, au mot qu'ils ont corrompu.

ABDOLMOUMENE. 1129.

Abdolmoumen ne fut pas plutôt reconnu Roi par l'armée, qu'il pouſſa vivement le ſiége de Maroc. Ayant emporté cette ville d'aſſaut, il ſe ſaiſit du fils de Brahem, & l'étrangla de ſes mains. Par la mort de ce jeune Prince, fut éteinte la ligne des Al-Moravides, que les Hiſtoriens d'Afrique

appellent Lumptunes ou Morabitins. Abdolmoumen fit enſuite mettre le feu à la ville, ordonna qu'on abattît le palais des Rois & les Moſquées qu'ils avoient fait bâtir, enfin qu'on détruisît tous les plus beaux édifices, pour tâcher par ce moyen d'effacer la mémoire de leurs fondateurs. Il en rebâtit auſſitôt de nouveaux, & n'épargna rien pour ſurpaſſer la magnificence de ceux qu'il avoit fait détruire. Enfin il perſécuta tous ceux qui étoient de la race des Al-Moravides, & vint à bout de les faire tous périr.

Cependant les Arabes, qui habitoient la partie orientale de la Barbarie & de la Numidie, où ils ne s'occupoient que de la culture des terres & du ſoin de leurs troupeaux, prirent les armes auſſitôt après la chute des Al-Moravides qui les avoient ſoumis. Ils entrerent dans la Barbarie, s'emparerent des Provinces de Tunis & de Trémécen, aſſujettirent les naturels du pays, qui relevoient de l'Empire des Arabes du temps des Khalifes, & formerent différentes Souverainetés. D'un autre côté, les Vicerois & les Gouverneurs, qui commandoient dans les villes & dans les Provinces au nom des Al-Moravides, refuſerent d'obéir aux Al-Mohades, & s'attribuerent toute l'autorité dans les villes qu'ils occupoient. Ainſi on vit des Rois dans Tripoli, dans Caïrvan, Tunis, Bugie, Alger, Tenez, Trémécen & autres lieux. Les Africains des montagnes eurent auſſi des Souverains particuliers. La vûe de tant d'ennemis ſembla animer le courage d'Abdolmoumen. Secondé par la Tribu de Muçamuda, & particulierement de la branche de Beniguereg il, dont il étoit, il ſoumit les Numides & les Getules de l'Occident, s'empara d'une grande partie des Provinces de Tunis & de Trémécen, enleva aux Chrétiens la ville d'Afrique, & pluſieurs autres places qu'ils occupoient ſur la côte. Cependant les Arabes reſterent maîtres d'une partie du Royaume de Tunis. Abdolmoumen ſe diſpoſoit à paſſer en Eſpagne, où il avoit déjà envoyé pluſieurs fois des troupes, lorſqu'il fut ſurpris d'une maladie qui le conduiſit au tombeau.

Yousouf. 1163.

Joſeph, ſon fils, fut choiſi pour lui ſuccéder. Animé du même eſprit que ſon pere, & ennemi déclaré des Chrétiens, il ſe rendit en Eſpagne à la tête d'une armée formidable. Quelques troubles ſurvenus en Afrique, l'obligerent de retourner dans ce pays; mais auſſitôt qu'il les eut appaiſés, il repaſſa en Eſpagne. Il fut tué au ſiége de Santaren.

Abou-Yacoub, ſurnommé Almanzour. 1184.

On mit alors ſur le thrône ſon fils Jacob, à qui ſes grandes actions firent donner dans la ſuite le ſurnom d'*Almanzor*, c'eſt-à-dire, le victorieux. Il eut d'abord de grandes guerres à ſoutenir contre les Rois de Tunis & de Trémécen, qui refuſerent de payer le tribut; mais il vint à bout de les ſoumettre. Il attaqua auſſi les Arabes, & pour les affoiblir il les diſtribua dans différents cantons. Il plaça les principaux dans les Provinces de Duquela, de Trémécen & d'Azgar, & envoya les autres dans la Numidie & la Libye. Ceux qui reſterent dans la Mauritanie Tingitane devinrent les vaſſaux du Roi de Maroc, s'occuperent à l'agriculture & à la nourriture de leurs troupeaux. Les Arabes de la Province d'Azgar ſe ſoumirent auſſi au tribut qu'on leur impoſa, mais ceux qu'on força de s'établir dans les Provinces de Duquela & de Trémécen ſecouerent le joug dans la ſuite, & mirent les Naturels du pays ſous leur domination. Les Arabes de la Numidie & de la Libye,

L'AFRIQUE.

ne demeurerent dans la dépendance que pendant un certain temps, & vinrent enfin à bout de ſe rendre maîtres du pays. A l'égard de ceux de Tunis, ils ſe ſouleverent après la mort d'Almanzor, & reſterent en poſſeſſion du pays juſqu'au regne de Beni-Merinis, qui céderent cet Etat à un Seigneur Zénete. Les ſucceſſeurs de ce dernier ont occupé le thrône juſqu'à ce qu'un Gouverneur d'Alger s'en empara au nom du Grand Seigneur.

Almanzor, devenu maître des Provinces de Barbarie, fit des courſes dans le pays des Numides, & aſſujettit tout ce qui eſt depuis Meſſa juſqu'à Tripoli, ce qui comprend les Royaumes de Fez, de Trémécen & de Tunis. Ce Prince fut d'ailleurs reconnu Monarque par tous les Rois Maures de l'Eſpagne, & devint le plus puiſſant Souverain de l'Afrique depuis les Khalifes. Après avoir rendu ſon nom célebre dans l'Afrique, il publia une Gazie (1) contre les Chrétiens & entra en Eſpagne avec une puiſſante armée.

Pendant qu'il acquéroit une nouvelle gloire dans ce pays, le Gouverneur de Khafsa, profitant de ſon abſence, fit ſoulever les Arabes des campagnes voiſines. Almanzor, à cette nouvelle, quitta auſſitôt l'Eſpagne, & repaſſa en Afrique avec une partie de ſes troupes. Les Rebelles intimidés ſe renfermerent auſſitôt dans la ville. Almanzos en forma le ſiége, & il fut un an devant cette place. Ennuyé d'une ſi longue défenſe, il fit eſcalader les murailles, & emporta la ville d'aſſaut. Le Gouverneur, qui s'étoit retiré dans la Citadelle, ne put y tenir longtemps. Il employa la médiation d'un Morabite pour faire un accommodement, & obtint la permiſſion d'aller ſe jetter aux pieds du Roi. Almanzor, à la vûe du criminel, ne put retenir ſa colere, & oubliant la parole qu'il avoit donnée, il lui fit trancher la tête. Le Morabite, qui avoit employé ſes bons offices pour ce Gouverneur, prit la liberté de faire remarquer au Roi, qu'un Prince devoit être plus exact qu'un autre à tenir ſes promeſſes. Almanzor, touché de ce diſcours, quitta auſſitôt les marques de la Royauté & diſparut. On ne ſçait ce qu'il devint; quelques Auteurs prétendent qu'il mourut chez un boulanger d'Alexandrie. Ses ſujets, s'imaginant qu'il étoit allé en pélerinage au tombeau de Mahomet, donnerent la Régence du Royaume à ſon frere Brahem; mais n'ayant appris aucune de ſes nouvelles au bout d'un an, ils mirent la couronne ſur la tête de ſon fils Mahamet-Enacer.

MAHAMET-ANACER.

1199.

Ce Prince, né belliqueux, rompit la treve que ſon pere avoit faite avec le Roi de Caſtille, & ſe rendit en Eſpagne. Mahamet ayant été battu dans les plaines de Toloſa, l'an 1212. ou 1209. ſuivant quelques Auteurs Arabes, retourna en Afrique. Ses ſujets, attribuant la perte de la bataille à ſa lâcheté, n'eurent plus que du mépris pour lui. On dit qu'il y fut ſi ſenſible qu'il en mourut de chagrin. Il laiſſa la couronne à un de ſes petits-fils nommé Ceyed-Barrax.

DYNASTIE DES BENI-MERINIS.

Tous les Gouverneurs des Provinces & particulierement ceux de Trémécen,

(1) La Gazie, chez les Mahométans, étoit à l'inſtar de la Croiſade chez les Chrétiens. On aſſuroit le paradis promis par Mahomet, à tous ceux qui porteroient les armes contre les Chrétiens.

de Tunis & de Fez, ſe révolterent auſſitôt que Ceyed Barrax fut monté ſur le thrône. Le premier, qui leva l'étendard de la révolte fut un Africain de la Tribu des Zénetes, nommé Gamarazan, fils de Zeyen, de la race des Abdulvates, anciens Rois de Trémécen, & vaſſal des Al-Mohades. Céyed ne tarda pas à marcher contre le Rebelle. Celui-ci, n'oſant ſe fier ſur ſes forces, s'enferma dans un château, où il fut bientôt aſſiégé. Se voyant prêt à être forcé dans ſon poſte, il chargea un de ſes parents de trouver moyen de tuer le Roi. Ce traître, feignant d'être mécontent de Gamarazan, ſe rendit auprès de Céyed, & promit de lui montrer un endroit par lequel il pourroit facilement ſe rendre maître du château. Sous ce prétexte, il conduiſit le Roi dans un endroit écarté, & lui plongea ſon poignard dans le ſein. Gamarazan, averti de la mort de Céyed, fit auſſitôt une vigoureuſe ſortie ſur les troupes de ce Prince. Privées de leur chef, elles ne firent qu'une foible réſiſtance, & furent taillées en pieces. Cette victoire rendit Gamarazan maître du Royaume de Trémécen, où il regna tant qu'il vécut. Il ordonna, avant que de mourir, que ſes ſucceſſeurs quitteroient leur premier nom d'Abdulvates, & prendroient celui de *Beniẓéyenez*.

Après la mort de Céyed, les habitants de Maroc élurent en ſa place ſon oncle Abdelcader. Quelques-uns de ſes parents ſe ſouleverent contre lui, & partagerent l'Empire avec lui, ce qui forma pluſieurs Souverainetés.

Cependant Abdulac, Gouverneur de Fez pour les Al-Mohades, & qui étoit de la Tribu des Zénetes, de la branche des Beni-Merinis, s'empara de la ſouveraine autorité. D'un autre côté, Jacob, ſon frere, ſe mit en poſſeſſion des villes de Rabat & d'Anfa, dans la Province de Trémécen, & battit les Al-Mohades entre Fez & Méquinez. Cet avantage augmenta promptement la puiſſance des Béni-Merinis. Abdulac étant mort, on mit la couronne ſur la tête de ſon fils, qui regna ſous la tutelle de ſon oncle Jacob. Le jeune Roi ne vécut pas longtemps, & alors les peuples reconnurent Jacob pour leur Souverain. Il prit le titre de Roi de Fez, avec celui de *Muley-Chec*, c'eſt-à-dire, ancien Roi.

Mahamet Budobus, oncle de Céyed, s'étoit auſſi ſoulevé dans les Provinces de Tedla, & de Dominet. Il céda la premiere au Roi de Fez, afin qu'il lui fournît du ſecours contre Abdelcader. Le Roi de Maroc, allarmé de la marche de ſes ennemis, ſortit en diligence de ſa capitale, où il n'oſoit eſpérer pouvoir faire une longue réſiſtance. Budobus s'en empara, & fit pourſuivre le Roi, qui fut tué à Ségelmeſſe. Le vainqueur, oubliant le traité qu'il avoit fait avec le Roi de Fez, lui déclara la guerre & voulut lui enlever ſes Etats. Budobus perdit la vie dans un combat & le Roi de Fez ſe mit en poſſeſſion du Royaume de Maroc. Ainſi la Mauritanie Tingitane paſſa ſous la domination des Béni-Mérinis, qui ſe rendirent maîtres dans la ſuite des Royaume de Tunis & de Trémécen. Quelques Gouverneurs des Al-Mohades conſerverent cependant les places où ils commandoient, mais ils ſe reconnurent vaſſaux du Roi de Fez. Ils ſe maintinrent auſſi dans les montagnes du grand Atlas, & en quelques cantons du Royaume de Maroc, où la Tribu de Muçamuda, dont ils tiroient leur origine, étoit fort puiſſante. Les Hentetes, qui ont regné à Tunis, étoient de cette Tribu. Jacob entra auſſi en Eſpagne, où il fit quelques conquêtes.

L'AFRIQUE.

La mort de ce Prince occaſionna une guerre entre ſes deux fils, Abul-Haſcen & Céyed, qui ſe diſputoient ſa ſucceſſion. Céyed, vaincu par ſon frere, demanda du ſecours au Roi de Grenade, qui après lui en avoir promis n'oſa lui tenir ſa promeſſe. Abul-Haſçen eut bientôt une autre guerre à ſoutenir contre le Roi de Trémécen, mais ayant vaincu ce Prince, il ſe mit en poſſeſſion de ſon Royaume & de celui de Tunis. Vainqueur de tous ſes ennemis, & plus puiſſant qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, il tourna ſes vûes du côté de l'Eſpagne, où il envoya auparavant ſon fils Abdulmelie avec une nombreuſe armée. Ce jeune Prince ayant été tué, ſon pere hâta ſon départ, à deſſein de venger ſa mort. Il fut lui-même vaincu, malgré le grand nombre de ſes peuples & obligé de retourner en Afrique. Il y publia une gazie, mais pendant qu'il ſe diſpoſoit à faire une nouvelle entrepriſe en Eſpagne, il penſa périr par les intrigues d'un de ſes fils qui ſe révolta contre lui. Il vint à bout de le deſarmer, & le fit mourir ſecrettement. Il ne fut pas ſi heureux contre Abuhenun, un autre de ſes fils, qui lui enleva la couronne. Abul-Haſçen, qui s'étoit retiré dans la Province de Segelmeſſe,

1346. y raſſembla des troupes, & reprit pluſieurs places qui dépendoient du Royaume de Fez. Abuhenun, ſecondé par Dom Pedre de Caſtille, vainquit ſon pere dans la Province de Cus, & par cette victoire, demeura poſſeſſeur de tous ſes Etats, & rendit enſuite tributaires les Royaumes de Trémécen & de Tunis. Il fit élever de ſomptueux édifices dans la ville de Fez, & y bâtit un collége auquel il donna ſon nom.

DYNASTIE DES BENIOATAZES.

Tous les ſucceſſeurs de ce Prince eurent un ſort funeſte, & leur puiſſance fut entierement abattue par la Dynaſtie des Benioatazes. Abdulac, dernier Roi de celle des Béni-Merinis, fut aſſaſſiné par un habitant de Fez, nommé Schérif, qui s'empara du thrône. Les Princes du ſang Royal ſe ſouleverent contre lui, & particulierement Saydoataci, qui ſe nommoit auſſi Muley-Chec. Soutenu des Arabes de la Province d'Arzile & de celle d'Azgar, il entreprit de faire la guerre à l'uſurpateur. Après différents évenements, il par-

1471. vint à le chaſſer de Fez, & à ſe rendre maître de ce Royaume. Le Schérif ſe ſauva à Tunis avec toute ſa famille.

Muley-Chec fut le premier Roi des Benioatazes, qui étoient Zénetes, de la race des Béni-Merinis, mais d'une autre branche que les précédents. Cette derniere ne fut pas ſi puiſſante que celle des Béni-Merinis, & les Benioatazes ne regnerent que dans Fez. Ce fut ſous le regne de Muley-Chec que les Maures acheverent de perdre tout ce qu'ils poſſédoient en Eſpagne depuis ſept cent ſoixante & dix-huit ans. Les Benioatazes regnerent juſqu'au ſeiziéme ſiecle, & furent chaſſés par les Scherifs.

LES SCHERIFS.

1500. Le grand nombre de petits Souverains qui s'étoit formé dans la Mauritanie Tingitane, avoit conſidérablement diminué la puiſſance des Benioatazes. Don Manuel, Roi de Portugal, étoit alors maître de pluſieurs villes,

L'Afrique.

dans lesquels il entretenoit de fortes garnisons. Pendant qu'il poussoit ses conquêtes en Afrique, il s'élevoit dans la Province de Dara une nouvelle Dynastie, qui devoit occasionner de grandes révolutions dans le pays. Un Alfaqui de Tigumedet, nommé Mahomet-Ben-Hamet, qui prétendoit descendre de l'imposteur Mahomet, s'étoit rendu célebre par son profond sçavoir. On croit qu'il tiroit son origine d'Abul-Hagex qui s'étoit soulevé dans le Caïrvan, ou du Scherif qui assassina le dernier Roi de Fez de la race des Béni-Merinis. Mahomet-Ben-Hamet, autrement appellé le Scherif Husceni, considérant la foiblesse où se trouvoit la Mauritanie Tingitane, songea à s'en rendre maître. Le voile de la religion lui servit à cacher ses desseins ambitieux.

Il avoit trois fils, sçavoir Abdel-Quivir, Hamet & Mahomet, & pour leur attirer la vénération des peuples, il les envoya en pélerinage à la Mecque & à Médine. Ils furent regardés à leur retour comme des Saints, & on s'empressoit à baiser leurs robes partout où ils passoient. Ces hypocrites, affectant d'être inspirés, paroissoient toujours être en contemplation, prononçoient continuellement le nom de Dieu, & ne vouloient vivre que d'aumônes. Ils publioient partout qu'ils descendoient du grand Mahomet, & se faisoient nommer Scherifs Huscenis. Leur pere envoya les deux plus jeunes, qui étoient fort sçavants, pour disputer la chaire du collége de Modaraça. Le plus âgé l'obtint, & le cadet fut chargé de l'éducation des enfants du Roi de Fez. Mahomet-Ben-Hamet les engagea quelque temps après à demander au Roi la permission de parcourir le pays avec un tambour & une banniere, afin de lever des troupes pour marcher contre le Roi de Portugal & ses alliés. Muley-Nacer, frere du Roi, fit tout ce qu'il put pour empêcher ce Prince de consentir à ce que les deux Scherifs lui demandoient, car il prévoyoit les suites funestes qui en résulteroient. Le Roi, loin de déférer à des conseils si sages, donna aux deux freres un tambour, une banniere, vingt cavaliers pour les accompagner, & des lettres de recommandation pour les Arabes & les Berbers, qui étoient de ses amis.

Les deux Scherifs se rendirent d'abord dans la Province de Duquela, d'où ils passerent dans celle de Sus, & firent des courses vers le cap d'Aguer avec plusieurs Alfaquis. On avoit soin de publier que les Scherifs avoient pouvoir du Roi de Fez de faire la guerre aux Chrétiens. Ce fut par ce moyen qu'ils rassemblerent sous leurs étendards un nombre infini de peuples. On leur accorda les dixmes consacrées au service de Dieu, pour entretenir cinq cents chevaux & faire la guerre aux Chrétiens du cap d'Aguer. Avec ces secours, les Scherifs devinrent bientôt redoutables, & établirent leur domination à Tarudante, où étoit autrefois le siége des Beni-Merinis. Les peuples se soumirent volontiers, persuadés que les Scherifs n'avoient d'autre intention que d'attaquer les Chrétiens & les chasser du pays. Le nombre de leurs troupes s'étant considérablement augmenté, ils firent des courses aux environs de Safie, & incommoderent beaucoup les Arabes & les Berbers, alliés du Roi de Portugal. Vaincus par le Gouverneur de Safie, ils se retirerent pour quelque temps dans la Province de Maroc. Leur pere, qui les avoit toujours conduits dans cette entreprise, mourut peu de temps après sa retraite. Les trois freres suivirent le plan qu'il leur avoit tracé, & mirent tout en usage pour établir leur souveraineté.

L'AFRIQUE.

Abdel-Quivir, l'ainé des trois, fut tué en combattant contre les Portuguais qui étoient venus au ſecours de la ville d'Anega. Cependant la victoire s'étoit déclarée pour les Scherifs, dont le nom devint de plus en plus redoutable. Ils firent enſuite alliance avec un Africain de la famille des Hentetes, qui regnoit dans Maroc. Il n'étoit maître que de la ville & de quelques terres aux environs : le reſte de la Province étoit au pouvoir de pluſieurs Seigneurs particuliers, qui étoient comme vaſſaux des Arabes. Les Scherifs, réſolus de ſe mettre en poſſeſſion de Maroc, firent empoiſonner le Roi, & forcerent enſuite les habitants à les reconnoître pour leurs Souverains. Ils profiterent de la diviſion qui ſe mit parmi les Arabes, & fondirent ſur ces peuples auſſitôt qu'ils ſe furent affoiblis mutuellement. Dans les commencements de leurs conquêtes, ils avoient fait des ſoumiſſions au Roi de Fez, & avoient conſenti de lui donner par forme de tribut la cinquieme partie du butin qu'ils faiſoient ſur l'ennemi ; mais devenus plus puiſſants, ils ceſſerent de l'envoyer. Le Roi de Fez étant mort, ſon fils ne put ſouffrir que les Scherifs priſſent le titre de Rois d'Afrique. A la tête d'une nombreuſe armée, il alla mettre le ſiége devant Maroc. Les Scherifs ſe défendoient avec vigueur, lorſque le Roi de Fez ſe vit contraint de retourner dans ſes Etats pour appaiſer les troubles que ſon frere y avoit excités. Les Scherifs le pourſuivirent & incommoderent beaucoup ſon arriere-garde. Auſſitôt que le Roi de Fez eut réduit le Rebelle, il ſe mit en campagne & marcha contre les Scherifs, dont l'un portoit déjà le nom de Roi de Maroc, & l'autre celui de Roi de Sus. Les deux freres ne jugerent pas à propos de s'enfermer dans la ville, & allerent au devant de l'ennemi. On en vint aux mains, & le Roi de Fez ayant été vaincu, ſe retira dans ſon Royaume. Les Scherifs paſſerent alors en Numidie & y firent de grandes conquêtes. Le Roi de Fez voulut encore faire quelques mouvements, mais ils ne lui réuſſirent pas. Les deux freres, profitant de leurs avantages, enleverent aux Chrétiens le cap d'Aguer, & y firent un butin conſidérable. Tant de ſuccès conſécutifs obligerent les Africains du Mont Atlas à ſe ſoumettre, ainſi que toutes les villes de la Province de Maroc. D'un autre côté, le Roi de Portugal abandonna toutes les places qu'il poſſédoit dans le pays.

Juſqu'alors Hamet & Mahomet avoient vécu en bonne intelligence ; mais l'ambition rompit bientôt l'union qui avoit regné parmi eux. Hamet, qui étoit l'aîné, commandoit dans Maroc, & il avoit donné Sus à ſon frere, mais ſeulement comme un appanage. Mahomet, peu content de cet arrangement, refuſa de dépendre de ſon frere, & agit en Souverain dans le pays qu'il gouvernoit. La guerre s'alluma bientôt entre les deux freres, mais ils parurent ſe reconcilier à la ſollicitation d'un Alfaqui. Mahomet agiſſoit de bonne foi, & aimoit ſincerement ſon frere : Hamet au contraire n'écoutoit que ſon ambition, & malgré les traités qu'il fit avec Mahomet, il ne ceſſa de l'inquiéter, toutes les fois qu'il en trouva l'occaſion. Mahomet fut enfin obligé de le retenir priſonnier à Maroc avec ſon fils. Cependant il s'étoit rendu maître du Royaume de Fez & de celui de Trémécen. Il jouiſſoit à peine du fruit de ſes conquêtes, lorſqu'il fut aſſaſſiné par un corps de Turcs qui étoit dans ſon armée. Le Chef de cette troupe avoit commis ce crime à l'inſtigation du Gouverneur d'Alger. Auſſitôt que l'Officier, qui commandoit dans

dans Maroc au nom de Mahomet, eut appris la mort de ce Prince, il fit trancher la tête à Hamet & à ſes fils. Ainſi périrent preſque en même temps les deux freres qui s'étoient ſi long-temps diſputé l'Empire. L'Afrique. 1555.

Muley Abdallah, fils de Mahomet, fut déclaré ſon ſucceſſeur, & reconnu Roi de Fez, de Maroc, de Tarudant & d'autres lieux. Ce fut de cette maniere que les Scherifs établirent leur domination à Maroc, où cette famille regne encore aujourd'hui. Telles ſont en général les principales révolutions arrivées en Afrique depuis que le Mahométiſme y fut introduit par la conquête des Arabes. Je ne ſuivrai point l'hiſtoire de chaque Prince qui a occupé ſucceſſivement le thrône dans les différents Royaumes dont on a vû l'établiſſement: cette hiſtoire n'auroit rien d'intéreſſant, & d'ailleurs je ne pourrois pas la conduire exactement juſqu'à nos jours. Je me contenterai de faire mention de quelques révolutions particulieres arrivées dans ces Etats, & je paſſerai enſuite à la forme de leur Gouvernement, & aux uſages des habitants.

CHAPITRE IV.

RÉVOLUTIONS PARTICULIERES DES DIVERS ÉTATS DE BARBARIE.

FORME DE LEUR GOUVERNEMENT.

Mœurs & uſages des Habitants.

ARTICLE PREMIER.

TRIPOLI.

Tripoli, qui eſt aujourd'hui le nom d'une ville, étoit anciennement celui d'un canton où il y avoit trois villes remarquables: c'eſt ce qu'on nommoit la *Tripolitaine* du temps des Romains. Les Arabes s'emparerent de ce pays ſous le regne des Khalifes, comme je l'ai dit plus haut, mais il reſta dans une grande obſcurité juſqu'au commencement du ſeizieme ſiecle. La ville & le canton de Tripoli ont été long-temps ſujets du Roi de Tunis qui y envoyoit un Gouverneur. Les peuples tyranniſés par un d'entr'eux, ſe révolterent, & ſe donnerent pour Souverain un Seigneur du pays. La rigueur avec laquelle il traita ſes nouveaux ſujets, les ſouleva contre lui, & lui fit perdre le thrône & la vie. Abubare ſon ſucceſſeur avoit à peine la couronne ſur la tête, que D. Pedre de Navarre fit une deſcente en Afrique, & ſe rendit maître de Tripoli. Abubare fut emmené à Meſſine avec toute ſa famille, & il y reſta juſqu'au regne de Charles V. qui lui permit de retourner 1510.

L'AFRIQUE.

à Tripoli, & de repeupler cette ville au nom de l'Empereur. Le corſaire Barberouſſe enleva cette Place aux Chrétiens, & Charles V. en chaſſa les Turcs dans la ſuite. Il la donna aux Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem, qui la perdirent en 1551. lorſque Soliman, Empereur des Turcs, envoya une armée navale commandée par Sinan Bacha. L'Officier de la Cour Ottomane y mit une forte garniſon. Le Grand Seigneur y envoya de temps en temps un Bacha ou un Béglierbei, pour y faire reconnoître ſa puiſſance. Dans la ſuite quelques Soldats & Officiers de la Milice étant devenus puiſſants, l'autorité du Bacha ſe trouva conſiderablement diminuée. Mahamet-Bey, Rénégat Grec, ayant acheté la banniere du Grand Seigneur, & s'étant rendu maître du château, ne voulut plus ſouffrir de Bacha. Depuis ce temps Tripoli forma une eſpece de République. Elle eſt gouvernée par un Dey, qui eſt comme le Chef & le Général de la Nation. Tripoli eſt ſous la protection du Grand Seigneur, à qui on envoye une eſpece de tribut.

Cette République ſubſiſte par un petit commerce de cendres que les Européens achetent pour faire du verre; néanmoins ſa principale richeſſe vient de ſes pirateries. Elle a quelquefois eu la hardieſſe d'attaquer les vaiſſeaux François; mais elle a toujours eu lieu de ſe repentir de ſa témérité. Toute ſa marine conſiſte en un vaiſſeau, & cinq ou ſix petites galiotes.

ARTICLE II.

TUNIS.

LA Province de Tunis, après avoir paſſé ſucceſſivement ſous la domination des Romains, des Wandales, des Arabes, & en partie ſous celle des Eſpagnols, tomba au pouvoir des Turcs en 1574. Ce fut alors que Sinan Bacha y établit la forme du gouvernement qui ſubſiſte aujourd'hui. Il fit réflexion qu'un Etat compoſé de gens dont les mœurs, les coutumes & les intérêts étoient différents, ne pouvoit ſubſiſter ſans un grand ordre & ſans l'autorité de quelque grand Prince. Il mit donc Tunis ſous la protection du Grand Seigneur, & établit dans la ville une Milice compoſée d'abord de cinq mille Turcs, commandés par deux cents Capitaines ou *Oldaki-Bachi*, qui étoient choiſis parmi les plus anciens ſoldats. Les plus anciens des Officiers parvenoient à la dignité d'*Oldaki :* c'étoit une eſpece d'Exempts du Bacha. Ils paſſoient enſuite à celle de *Bachi-Odolar*, ou Conſeillers du Divan, & après ſix mois de ſervice, ils devenoient *Boluki-Bachi*. Ce ſont ceux qu'on envoye commander dans les autres garniſons avec le titre d'Aga. On en faiſoit quatre par an. Sinan ordonna encore que parmi les Boluki-Bachi on prendroit tous les ſix mois le plus ancien pour le faire monter à la dignité de *Bachaoux*, ou *Chaoux-Bachi*. Ce fut de cette maniere qu'il encouragea la Milice à faire ſon devoir, en fourniſſant aux ſoldats les moyens de monter à tous les grades.

Sinan établit auſſi le Divan ou Conſeil, auquel il donna une grande autorité. Il n'étoit preſque compoſé que de gens de guerre. Le Bacha y aſſiſtoit

au nom du Grand Seigneur qu'il repréſentoit. Un Aga y préſidoit, avec un Kaya ou Lieutenant-général. Huit Chaoux ou Huiſſiers, deux Cogias ou Ecrivains, quatre Boluki-Bachi, & vingt Bachi-Odolar compoſoient ce Conſeil, où l'on décidoit avec une autorité ſans bornes toutes les affaires, tant générales que particulieres.

Il créa en même temps la charge de *Bey*, qui étoit celle de grand Thréſorier. Cette charge ſe vendoit à l'enchere, & ne pouvoit être conſervée que pendant un an au plus. Le Bey étoit chargé de recevoir les deniers publics, & ſurtout le tribut qu'on avoit impoſé aux Maures. Lorſqu'il faiſoit cette collecte, il marchoit toujours à la tête d'un Corps de troupes qu'on lui donnoit. L'argent que les Beys ont eu occaſion d'amaſſer, & l'autorité que leur charge leur donnoit ſur les troupes, qu'ils avoient ſoin de ménager, ont été l'origine de leur puiſſance, & leur ont fourni les moyens d'abattre l'autorité des Bachas, du Divan & du Dey. Le pouvoir du Bacha ne fut pas de longue durée, & paſſa à l'Aga du Divan. Il y a cependant toujours un Bacha à Tunis, pour faire ſouvenir les habitants qu'ils ſont ſous la protection du Grand Seigneur; mais il n'y jouit que d'une penſion fort modique, & n'eſt pas beaucoup conſideré.

Les Aga avec le Divan gouvernerent l'Etat d'une maniere aſſez paiſible l'eſpace de quinze ou ſeize ans; mais la Milice s'étant ſoulevée contre les Boluki-Bachi, dont elle maſſacra la plus grande partie, remit la ſouveraine puiſſance entre les mains d'un homme qui prit le titre de *Dey* ou *Deilik*. Les Deys ne parurent ſur la ſcene que pour y faire le perſonnage des Princes malheureux, ſur leſquels on faiſoit toujours tomber la cataſtrophe des intrigues qui naiſſoient entre le Divan & les Beys, & entre les Beys mêmes, lorſqu'il y en avoit pluſieurs. Les dignités de Bey, de Dey & de Bacha partagent trop l'autorité quand elles ſont diviſées, & ſi quelqu'un les réunit en ſa perſonne, ils attirent auſſitôt l'envie de ſes ſujets, & il devient la victime du moindre mécontentement. Ce Gouvernement eſt expoſé à un flux & reflux perpétuel, & à des orages qui renverſent les plus brillantes fortunes.

Le Royaume de Tunis, qui fait partie de la côte de Barbarie, eſt diviſé en huit Provinces, dont les principales ſont Tunis, Afrique ou Almedine, Suſe, la Goulette & Byrſa.

Tunis, capitale du Royaume, eſt ſituée dans une belle plaine à la pointe d'un golfe, auquel elle donne ſon nom. Elle contient plus de dix mille familles, & plus de trois mille boutiques de draperie ou lingerie. Son principal commerce eſt avec les Génois & les Vénitiens; mais les Juifs en ſont les principaux agents, ainſi que dans la plûpart des villes d'Afrique. Leurs plus grandes richeſſes viennent de la piraterie, & pour exercer ce métier, on néglige le commerce & l'agriculture. Tunis eſt ſans riviere & ſans fontaine. Pour remédier à cet inconvénient, on a pratiqué deux grands réſervoirs pour y recevoir l'eau des pluyes. Il y a quelques puits hors de la ville, mais ils ſont réſervés pour l'uſage du Bey & du Bacha, & il n'y en a qu'un ſeul dont il ſoit permis de vendre de l'eau dans les rues. Il y a pluſieurs Colléges dans Tunis, & ceux qui ſe deſtinent à devenir Docteurs de la Loi, y vont écouter les leçons d'un Iman.

L'AFRIQUE.

L'air du pays eſt pur & ſain. Les violentes chaleurs y commencent vers le mois de Juin, & durent juſqu'à la fin d'Octobre. Il pleut par intervalles depuis la fin de ce mois juſqu'au milieu d'Avril, & alors les pluyes ceſſent entierement. L'hyver & l'été ſe ſuccedent tout-à-coup ſans qu'on éprouve la fraîcheur intermédiaire du printemps & de l'automne. Le terroir eſt ſi bon que malgré la pareſſe des habitants, il produit plus que les terres de l'Europe les mieux cultivées. Les Maures n'ont pas grand ſoin de leurs beſtiaux, & ils ne les mettent pas même à couvert dans les temps les plus mauvais.

Les Maures ſont proprement ceux qui habitent dans les villes, & on nomme *Bedouins* ceux qui vivent ſous des tentes. On parle à Tunis trois ſortes de langues, l'Arabe, le Turc, & l'Italien corrompu, qu'on appelle la petite langue Franque. L'Arabe eſt auſſi corrompu par le commerce des Africains avec les Arabes. Les Impériaux, les François, les Anglois, les Hollandois, les Génois ont chacun un Conſul à Tunis pour les intérêts de leur commerce. Tunis fournit à la France de l'huile, du bled, des féves, des lentilles, de la cire, de la laine, des cuirs & du maroquin. Elle en reçoit en échange de la laine d'Eſpagne, des draps de Languedoc, du vermillon, du ſucre, du poivre, du girofle, du vin, de l'eau-de-vie, du papier, des clincailleries, du fer & de l'acier. Le commerce d'Italie eſt entre les mains des Juifs. Ils y envoyent les mêmes marchandiſes qu'en France, & ils en tirent des draps d'Eſpagne, des damas, & différentes autres étoffes. Les Turcs & les Maures portent au Levant des étoffes de laine, du plomb, de la poudre d'or, & une grande quantité de balles de bonnets. Ils échangent ces marchandiſes en étoffes de ſoye, en toile de coton, en fer, en alun, & en vermillon.

ARTICLE III.

ALGER.

LE Royaume, ou plutôt la Régence d'Alger, porte le nom de ſa capitale, ville célebre par ſon port, qui ſert de retraite à un grand nombre de corſaires qui infeſtent la Méditerranée. Le pays eſt borné à l'Eſt par le Royaume de Tunis; au Nord, par la Méditerranée; à l'Oueſt, par les Royaumes de Maroc & de Tafilet; & au Midi, par le Biledulgerid, ou ancienne Numidie. Le Royaume d'Alger, après avoir été conquis par les Arabes, paſſa ſucceſſivement au pouvoir de diverſes Dynaſties Africaines, dont j'ai parlé plus haut, & la derniere fut celle des Scherifs. Ceux-ci diviſerent l'Afrique proprement dite, en pluſieurs Royaumes ou Provinces, ſous l'autorité de pluſieurs Chefs de Tribus.

Le Royaume d'Alger fut partagé en quatre Provinces ou Souverainetés. Rabmiramis, le plus puiſſant des quatre Souverains, promit de laiſſer les autres tranquilles poſſeſſeurs des Etats qui leur étoient échus en partage. Il établit ſa réſidence à Trémécen, & les trois autres poſſéderent les Provinces de Tenez, d'Alger & de Bugie. Ils prirent tous quatre le titre de Rois, & ils

avoient dans leurs Royaumes pluſieurs autres Chefs de Tribus Arabes qui étoient leurs tributaires.

Les choſes reſterent en cet état pendant quelques ſiecles, parce que chaque Roi ou Chef ne ſongeoit point à s'écarter des regles qui avoient été preſcrites. Le Roi de Trémécen commença à les violer, & alors le Roi de Tenez qui étoit très-puiſſant, profita de cette occaſion pour prendre les armes. Il s'empara de la ville de Bugie, & pouſſant plus loin ſes conquêtes, il obligea le Roi de Trémécen à ſe ſoumettre & à lui demander la paix. Il fut reglé que le Roi de Tenez garderoit ce qu'il avoit conquis, & que celui de Trémécen lui payeroit un tribut. Ce traité fut obſervé juſqu'à la mort du Roi de Tenez, qui partagea ſes Etats entre ſes trois enfants. L'aîné eut le Royaume de Tenez, le ſecond celui de Gigery, & le plus jeune fut Roi de Bugie.

Ce dernier rompit avec le Roi de Trémécen, & lui fit la guerre avec autant d'ardeur que de ſuccès. Les Algériens, qui juſqu'alors avoient regardé le Roi de Trémécen comme un protecteur, ſur les forces duquel ils croyoient pouvoir compter dans le beſoin, s'apperçurent de ſa foibleſſe, & ſe virent réduits à ſe rendre tributaires du Roi de Bugie. Les conquêtes de ce Prince étoient ſi rapides, qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne devînt bientôt maître de toute cette côte. L'arrivée d'une armée Eſpagnole changea tout d'un coup la face des affaires. Ferdinand V. Roi d'Arragon, & Iſabelle de Caſtille informés des troubles qui regnoient en Afrique, en profiterent pour ſe venger des maux que les Maures avoient faits en Eſpagne, où ils cauſoient encore de grands ravages par leurs fréquentes incurſions. D. Pedre, Comte de Navarre, s'étant donc rendu en 1505. en Afrique avec un grand nombre de troupes, s'empara de la ville d'Oran, de celle de Bugie & de pluſieurs autres places.

Les Algériens craignant le même ſort pour leur ville & leur pays, appellerent à leur ſecours Selim-Eutemi, Prince Arabe, qui s'étoit rendu célebre par ſa valeur. Sa préſence n'empêcha pas les Eſpagnols de forcer les Algériens à ſe ſoumettre au tribut qu'ils leur impoſerent, & à ſouffrir la conſtruction d'un Fort vis-à-vis d'Alger, pour empêcher la ſortie des corſaires de cette ville. Ils ſupporterent ce joug juſqu'à la mort de Ferdinand. Ils eurent alors recours à Aruch-Barberouſſe, fameux corſaire Mahometan. Cet aventurier ſe rendit en diligence à Alger, & y fut reçu comme le libérateur de la Nation. Barberouſſe, quoique d'une origine la plus obſcure, cachoit dans ſon cœur la plus vaſte ambition. Introduit dans Alger avec ſes troupes, il forma le deſſein de s'en rendre maître; mais il eut ſoin d'abord de diſſimuler ſes intentions. On ne tarda cependant pas à le pénetrer, lorſqu'on vit qu'il négligeoit de ruiner les Forts des Eſpagnols, & qu'il ne réprimoit point le déſordre que les Turcs faiſoient dans la campagne & dans la ville. Barberouſſe s'étant apperçu qu'on avoit découvert ſes projets, ne garda plus de meſure, & ayant ſurpris dans le bain Selim-Eutemi, il l'étrangla avec une ſerviette. Quoiqu'il eût commis ce crime ſans témoin, on ne balança pas à l'en charger, ſurtout lorſqu'on vit qu'il demanda à être reconnu Souverain d'Alger à la place de ce Prince. Les Algériens intimidés par les troupes qu'il avoit répandues de tous côtés, ne purent lui refuſer le ſerment de fidélité qu'il exigea d'eux.

L'AFRIQUE.

Barberouſſe, maître du thrône, fit réparer les fortifications de l'Alcaçave, y plaça une grande quantite d'artillerie, y mit une forte garniſon Turque, & y fit battre monnoye en ſon nom. Il fit enſuite périr tous ceux qu'il ſoupçonnoit lui être contraires, & s'empara de leurs biens. Les Algériens gémiſſoient ſous un joug ſi dur ; mais ils n'avoient pas aſſez de force pour le ſecouer. Réſolus de ſe déliver d'un Tyran dont ils éprouvoient tous les jours la cruauté, ils s'adreſſerent en même temps aux Arabes & aux Eſpagnols. Barberouſſe découvrit le complot avant qu'on fût en état de l'exécuter, & vingt des principaux d'Alger, qui avoient conduit la conſpiration, furent punis de mort.

Cependant le fils de Selim-Eutemi qui s'étoit refugié à Oran, propoſa au Marquis de Comarès, Gouverneur de la Place, des moyens pour rendre le Roi d'Eſpagne maître d'Alger. Il offrit de ſe charger de cette expédition ſi on vouloit lui confier un Corps de troupes, & répondit du ſuccès. Le Cardinal Ximenès, à qui on l'envoya, engagea le Roi d'Eſpagne à équiper une flotte, ſur laquelle on mit dix mille hommes de débarquement. Elle étoit ſous les ordres de D. Franciſco de Vero, & il devoit ſe joindre à un Corps d'Arabes, qui étoit dans les intérêts du fils de Selim-Eutemi. Cette flotte étoit déjà à la hauteur d'Alger, lorſqu'elle fut diſſipée par une violente tempête, qui jetta la plus grande partie des vaiſſeaux ſur les rochers, où ils furent briſés. Barberouſſe échappé par ce moyen au péril qui l'avoit menacé, devint plus cruel à l'égard des Algériens qu'il regardoit comme des ennemis irréconciliables. En effet, ils ne négligeoient aucun moyen de ſe délivrer de ſa tyrannie.

1517.

Les Cheks de différentes Tribus d'Arabes envoyerent une Ambaſſade au Roi de Tenez, pour lui demander du ſecours contre Barberouſſe, & lui offrir le Royaume d'Alger, s'il venoit à bout d'en chaſſer les Turcs. Le Roi de Tenez accepta une propoſition ſi avantageuſe, & ſe mit auſſitôt en campagne. Barberouſſe alla à ſa rencontre, & comme ſes troupes avoient des armes à feu, elles diſſiperent bientôt l'armée ennemie. La ſuite de cette victoire fut la conquête du Royaume de Tenez, dont le vainqueur ſe fit reconnoître Souverain. Il le devint auſſi de celui de Trémécen, dont les habitants s'étoient révoltés contre leur Roi. Ce fut le terme de la puiſſance de Barberouſſe. Le fils du Roi de Trémécen qui s'étoit retiré à Oran, obtint un puiſſant ſecours des Eſpagnols qui armerent en ſa faveur. Le Gouverneur d'Oran s'avança vers Trémécen à la tête d'une armée Eſpagnole, qui fut bientôt groſſie par les Arabes. Barberouſſe ſortit de Trémécen avec une partie de ſes troupes ; mais il fut à peine en préſence de l'ennemi, qu'il commença à redouter l'évenement du combat. Pendant qu'il tâchoit de gagner Alger, le Général des Eſpagnols lui coupa la retraite, & l'attaqua ſi vivement qu'il fut défait, & perdit la vie ſur le champ de bataille. Le Royaume de Trémécen fut remis entre les mains du fils du dernier Roi ; mais les Turcs donnerent pour ſucceſſeur à Barberouſſe ſon frere Cheredin.

Ce Prince regna tranquillement la premiere année ; mais s'étant apperçu dans la ſuite que les Algériens conſpiroient continuellement contre lui & contre la Milice Turque, il réſolut de ſe mettre ſous la protection du Grand Seigneur. Il offrit à ce Monarque de lui payer un tribut, à condition qu'il

lui fourniroit tous les ſecours néceſſaires pour ſe maintenir ſur le thrône. Il propoſa encore de ceder au Grand Seigneur la ſouveraineté du Royaume, pourvû qu'il en fût nommé Bacha ou Vice-Roi. L'Afrique.

On accepta cette derniere offre, & on lui envoya en même temps deux mille Janiſſaires bien armés, & qui unis aux ſoldats qu'il avoit déjà, ſe rendirent maîtres des Arabes & des Maures. Ceux-ci ſe virent inſenſiblement réduits à l'eſclavage, & forcés à ſouffrir, ſans oſer même ſe plaindre, la domination tyrannique des Turcs.

La Porte Ottomane avoit ſoin d'y envoyer des recrues tous les ans, afin de remplacer les ſoldats morts ou invalides, & des fonds pour payer les troupes. Pluſieurs Turcs du Levant chargés de crimes, ou qui avoient de mauvaiſes affaires, s'y réfugioient, ainſi que tous ceux qui n'avoient aucune reſſource. Leur nombre groſſit peu à peu, & les Turcs ſe trouverent bientôt en état de réſiſter aux Chrétiens, & de dompter entierement les Arabes & les Maures.

La fortereſſe des Eſpagnols qui étoit dans l'iſle près de la ville, les incommodoit beaucoup. Cheredin-Bacha réſolut de la détruire, ou d'employer toutes ſortes de moyens pour en chaſſer les Eſpagnols. Il avoit auſſi deſſein de faire devant Alger un port commode pour mettre les vaiſſeaux à l'abri du vent de la mer & du Nord, en conſtruiſant un mole depuis la ville juſqu'à l'iſle. Il vint enfin à bout d'exécuter ce projet. 1530.

Il n'avoit pû prendre le Fort qu'en ruinant les murailles par le feu de ſon artillerie. Il le fit rétablir, & employa tous les eſclaves Chrétiens à la conſtruction du mole, qui fut achevé en trois ans, ſans faire aucune dépenſe. Ayant ainſi aſſuré la ville & le port, il en devint plus redoutable aux Chrétiens, aux Maures & aux Arabes. Prévoyant que les Eſpagnols pourroient le venir inquiéter, il envoya avertir le Grand-Seigneur de tout ce qu'il avoit fait, & lui demanda des fonds pour conſtruire un plus grand Fort, & pour élever des batteries aux endroits où l'on pourroit craindre un débarquement. On lui accorda ce qu'il demandoit, & en même temps on travailla aux fortifications qu'on a toujours augmentées à meſure qu'on en a eu beſoin.

Après cette expédition, Cheredin fut fait Capitan-Bacha du Grand Seigneur, pour récompenſe de ſes ſervices, & on nomma en ſa place Bacha d'Alger Aſſan-Aga, Rénégat, natif de Sardaigne, homme courageux & intrépide, élevé à la guerre par Cheredin.

Les corſaires d'Alger n'étant plus gênés par le Fort des Eſpagnols, & n'ayant plus les mêmes raiſons de ménager cette couronne, firent de fréquents débarquements ſur les côtes d'Eſpagne, d'où ils enlevoient des familles entieres. Ils y ravageoient le pays, brûloient & ſaccageoient tout. Laſſé de ces inſultes, Charles V. réſolut avec ſon Conſeil de réduire de nouveau ces corſaires. Pluſieurs choſes concoururent à lui faire prendre cette réſolution. Réfléchiſſant qu'un petit Fort avoit ſuffi, avec quelques troupes Eſpagnoles, pour tenir tout Alger dans le reſpect, il penſoit qu'une armée un peu nombreuſe viendroit facilement à bout de les ſubjuguer. Les principaux d'entre les Arabes, qui étoient attachés à la fortune de Selim, invitoient Charles V. à paſſer en Afrique. Le Pape Paul III. affligé des fréquents dégâts que les corſaires faiſoient ſur les côtes de l'Etat Eccléſiaſtique, employoit auſſi les plus vives

L'AFRIQUE.

exhortations, pour engager ce Prince à les réprimer. Charles équipa une nombreuſe flotte, & réſolut de ſe mettre à la tête de ſes troupes pour faire cette conquête, & aſſujettir enſuite tout le reſte de la Barbarie. Ce fut une eſpece de Croiſade.

1541.

Il mit à la voile ſur la fin de l'Eté, avec une flotte de cent vaiſſeaux & de vingt galeres, un thréſor conſiderable, & environ trente mille hommes de troupes de débarquement. Quelques Seigneurs, & beaucoup de perſonnes de diſtinction, des Dames mêmes voulurent être du voyage. Un grand nombre de femmes & de filles ſuivirent leurs maris ou leurs parents, dans le deſſein de s'établir en Afrique, lorſqu'elle ſeroit conquiſe. Le vent fut favorable, & la flotte parut bientôt devant Alger.

Cette ville n'avoit alors qu'un ſimple mur, ſans aucun ouvrage extérieur. La garniſon ne conſiſtoit qu'en huit cents Turcs armés, & ſix mille Maures peu aguerris, & ſans armes à feu. Le reſte des Turcs étoit alors en campagne, pour exiger le tribut des Maures & des Arabes. La peur ſaiſit tout le monde. Le Divan reſta toujours aſſemblé pour déliberer ſur le parti qu'il y avoit à prendre, & on penſa qu'il n'y en avoit pas d'autre que celui de ſe défendre dans la ville du mieux qu'on pourroit, ſans ſonger à empêcher le débarquement, en attendant les troupes qui étoient à la campagne, & qui devoient bientôt arriver. On leur envoya des couriers, avec ordre de hâter leur marche, & de venir joindre promptement le reſte de la garniſon. On eſperoit qu'avec ce renfort, on pourroit au moins obtenir une capitulation avantageuſe.

La flotte d'Eſpagne débarqua à deux lieues d'Alger vers l'Orient, ſans trouver la moindre oppoſition. Elle s'avança au bruit des trompettes & des tymbales ſur une colline qui domine la Place, & on y planta un étendard où étoit le Crucifix. Les troupes qui travailloient jour & nuit avec courage, y conſtruiſirent bientôt un Fort garni de canons, qui a retenu le nom de *Fort de l'Empereur*.

Le camp fut dreſſé à couvert de l'artillerie de ce Fort. On trouva dans cette colline une ſource qui fourniſſoit l'eau à la ville. On la détourna, & on réduiſit par-là les Algériens à boire de l'eau gâtée & corrompue. Charles V. envoya ſommer le Bacha & la Milice de ſe rendre à diſcrétion, ſous peine de ne faire aucun quartier ſi la ville étoit priſe d'aſſaut. Le Bacha répondit: » Que la propoſition étoit bien dure; qu'il voyoit bien qu'il ne pouvoit » pas tenir contre une armée redoutable; mais qu'il demandoit quelques » jours pour déliberer avec ſon Divan. « Il avoit réſolu de demander à capituler, lorſqu'il apprit que les troupes du Gouvernement de l'Oueſt s'avançoient en diligence. Cette nouvelle le détermina à ſe défendre le plus longtemps qu'il ſeroit poſſible.

L'Empereur n'ayant aucune réponſe de la ville, & voyant qu'il ne pouvoit la bloquer ni par terre, ni par mer, tant à cauſe de la ſituation du pays, que parce qu'il ne vouloit pas diviſer ſon armée, réſolut de l'attaquer avec vigueur, & en même temps de ſe maintenir dans un poſte d'où il pût, en cas de malheur, ſe rembarquer facilement. Il fit grand feu ſur la Place, qui ſe défendit foiblement. Il ſe flattoit qu'il en ſeroit bientôt maître, lorſqu'il s'éleva un vent du Nord, accompagné d'un orage ſi furieux, d'une pluye &

d'une

d'une grêle ſi violente, & de ſecouſſes de tremblement de terre, qu'il ſembla que tout alloit abîmer. La nuit ſuivante quatre-vingt-dix vaiſſeaux & quinze galeres périrent, avec tous leurs équipages, & toutes les proviſions de l'armée. Le camp qui étoit dans la plaine ſous le Fort, fut inondé par les torrens qui tomboient des collines, & l'armée Impériale en fut ſi épouvantée, que dès que le jour parut, la tempête étant un peu calmée, l'Empereur ne trouva point d'autre parti à prendre que de tâcher de ſe ſauver avec les débris de la flotte. Il marcha vers l'endroit où il avoit débarqué, à la tête de ſes troupes effrayées, laiſſant toute l'artillerie & les tentes. Le Bacha Aſſan qui les obſervoit, les laiſſa arriver ſur le rivage, & ayant remarqué leur frayeur & la précipitation avec laquelle ils s'embarquoient, fit ſortir de la ville ſa garniſon & tous les habitants, qui les attaquerent avec furie, en firent un grand carnage, & prirent beaucoup d'eſclaves. Les troupes de la campagne arriverent, & trouverent la ville délivrée. Un Eunuque nommé Iſouf, qu'on regardoit comme un homme inſpiré, avoit annoncé cette délivrance, & s'en fit honneur Les Morabouts jaloux de la gloire qu'il en tiroit, attribuerent cette tempête aux prieres & aux mérites d'un d'entre eux nommé Cid-Utica. Ils ſuppoſerent qu'il l'avoit excitée en frappant la mer d'un bâton. Les Grands du Conſeil eurent aſſez de politique pour feindre qu'ils en étoient perſuadés. Après la mort de Cid-Utica, on fit bâtir une petite Moſquée au lieu de ſon tombeau, & on inſinua au peuple crédule, que dans un péril preſſant, ſi on battoit la mer avec ſes os, il s'y éleveroit une pareille tempête. C'eſt encore une opinion populaire.

Depuis l'expédition manquée de Charles V. le Royaume d'Alger a été long-temps au Grand Seigneur, qui, en qualité de propriétaire & de Souverain, y envoyoit un Bacha pour le gouverner en ſon nom. Mais comme les Vice-Rois avoient uſurpé une domination tyrannique, ils s'emparoient non ſeulement de tous les revenus de l'Etat, mais encore des fonds que la Porte envoyoit pour la Milice Turque, dont la paye manquoit ſouvent, & dont le nombre n'étoit jamais complet.

Au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, la Milice fit une députation à la Porte, pour repréſenter les rapineries des Bachas, qui avoient diſſipé les fonds envoyés de Conſtantinople pour l'entretien de la Milice. On ajouta que cette Milice s'affoibliſſoit tous les jours faute de paye, & que ſi ce déſordre continuoit, les Arabes & les Maures ſe trouveroient bientôt en état de ſecouer le joug des Ottomans, & pourroient appeller les Chrétiens, avec qui ils entretenoient toujours quelque intelligence ſecrette. Les Députés propoſerent d'élire parmi la Milice un homme de bon ſens, de bonnes mœurs, de courage & d'expérience, afin de les gouverner ſous le nom de *Dey;* ils ajouterent que ce Dey ſe chargeroit des revenus du pays, & des contributions établies ſur les Arabes & ſur les Maures de la campagne; qu'il en payeroit les troupes qui ſeroient toujours complettes, & qu'il ſeroit obligé de pourvoir à tous les beſoins de l'Etat, qui pourroit ſe ſoutenir ainſi par ſes propres forces, ſans être à charge au Sultan. Ils s'engagerent néanmoins à reconnoître le Sultan pour Souverain du Royaume, & à reſpecter ſon Bacha, à qui on rendroit toujours les honneurs accoutumés, en lui continuant les mêmes penſions qui lui étoient aſſignées. Le Gouvernement devoit le loger & l'entretenir avec ſa famille

L'AFRIQUE.

comme auparavant, à condition qu'il n'assisteroit qu'aux Divans généraux, où il n'auroit de voix que lorsqu'on lui demanderoit son avis. Les Députés insinuerent que si on rejettoit leurs offres, l'Etat d'Alger couroit risque de passer sous une autre domination par la foiblesse & le mécontentement de la Milice.

Le Grand Visir approuva d'autant plus volontiers ce projet, que cette sorte de gouvernement épargnoit tous les ans une somme considerable au thrésor. Il pensoit d'ailleurs que la Milice seroit mieux entretenue, & vivroit en meilleure intelligence. Le Grand Seigneur, à qui il en fit part, ordonna qu'on expédiât un commandement conforme aux propositions de la Milice d'Alger. Aussitôt que les Députés furent de retour, ils signifierent cet ordre au Bacha, qui fut obligé de s'y soumettre. La Milice élut un Dey pour la gouverner: on établit de nouvelles loix tant pour lui que pour ses sujets, & on le fit jurer de les observer & de les maintenir sous peine de la vie Tout fut exécuté suivant le nouvel ordre qui fut établi. Le Bacha étoit entretenu aux dépens du Gouvernement, & il ne se mêloit de rien que lorsqu'il en étoit requis.

Quoique le Grand Seigneur ne soit point maître absolu dans Alger, il parle cependant toujours en Souverain, lorsque les peuples ont quelques affaires avec lui. Dans le traité que les Etats-Généraux des Provinces-Unies conclurent avec le Sultan Achmet à Constantinople au mois de Juillet 1612. Il y a un article remarquable; c'est le vingt-unieme. Le voici. » Pour ce qui re-» garde les corsaires d'Alger & de Barbarie, qui viendront dans les ports des » Pays-Bas, comme on a coutume de les bien recevoir, & de leur donner » de la poudre, du plomb, même des voiles, avec tout ce dont ils ont be-» soin, Ma Hautesse ne veut pas que lorsqu'ils rencontreront des vaisseaux » des Pays-Bas, ils leur prennent leurs marchandises, & fassent esclaves » ceux qui seront trouvés sur ces vaisseaux; mais Elle prétend que ces cor-» saires rendent sans rançon tous les esclaves qu'ils auront faits, & qu'ils leur » restituent toutes leurs marchandises sans qu'il y manque rien. Et au cas » que ces corsaires fassent quelque tort aux habitants des Pays-Bas, les Sei-» gneurs Etats-Généraux en donneront connoissance à notre Cour en quel-» que Gouvernement que la chose soit arrivée, & on fera en sorte que tous » les biens que ces corsaires auront enlevés, soient restitués, & que tous les » esclaves soient remis en liberté. Si les corsaires d'Alger & de Barbarie n'o-» béissoient point à nos présents ordres, les Seigneurs Etats-Généraux des » Provinces-Unies ne seront point tenus de recevoir les corsaires dans leurs » ports, & si les Seigneurs Etats-Généraux les traitoient en ennemis, le » présent accord ne seroit pas réputé pour cela être enfreint, & en ces oc-» casions j'ajouterai toujours foi aux informations que les Etats-Généraux » en feront, & j'agréerai toujours les excuses qu'ils en feront. «

Malgré des ordres si précis, les Algériens enleverent encore des vaisseaux aux Hollandois, & mirent l'équipage à la chaîne. Les Hollandois tâcherent d'arrêter le mal par un nouveau traité en 1622. On y convint que les Hollandois captifs qui se trouveroient encore au pouvoir des Capitaines qui les avoient pris, ou de ceux qui avoient part aux prises, seroient rendus sans rançon; que ceux qui auroient été vendus au marché, & achetés par des

Particuliers, ſeroient rendus pour le premier prix qui en auroit été donné; que ſi les corſaires trouvoient ſur des vaiſſeaux Hollandois des marchandiſes de contrebande, elles ſeroient de bonne priſe; mais que le reſte des marchandiſes, le vaiſſeau, l'équipage, & tout ce qui appartiendroit aux ſujets de la République de Hollande, ſeroit libre & franc. Ce qui eſt remarquable dans cet article, ce ſont ces mots, *& ce pour un an.* Ce traité eſt un arrangement fondamental pour la conduite que les deux Nations devoient tenir réciproquement. Le 30 de Janvier 1626. on fit une augmentation d'articles à ce traité. Les Hollandois y ſont qualifiés de ſujets du Prince d'Orange, parce qu'en qualité d'Amiral il expédioit les commiſſions. Ces traités ont tous pour baſe celui de Conſtantinople.

Les Algériens firent auſſi en 1628. un traité avec la France. Il y avoit eu quelque rupture à l'occaſion de quelques priſes faites par Simon Dauler, Capitaine François. Louis XIII. craignant que cet incident n'interrompît le commerce, fit renouveller l'alliance qui étoit entre la France & la République d'Alger. Le Grand Seigneur qui s'étoit mêlé de cet accommodement, avoit écrit en ces termes à la Régence d'Alger. » Vous, mes eſclaves de la » Milice d'Alger, vous avez vécu anciennement avec les François comme » freres; mais quelques méchants hommes qui ſont parmi vous, ont com- » mis des actes contre le devoir & la juſtice avec les François, & les ont » traités comme ennemis. Je veux que tout ce qui s'eſt fait & paſſé, ſoit » oublié, & que vous viviez bien déſormais avec les François. «

Le 26 de Mars 1662. l'Amiral Ruyter ſe rendit à la rade d'Alger avec neuf vaiſſeaux de guerre, arbora pavillon blanc, & députa vers la Régence d'Alger quelques perſonnes au nom des Etats-Généraux pour traiter de la paix, ou pour ménager du moins une treve. Les Algériens offrirent à l'Amiral Hollandois les mêmes arrangements qu'ils avoient déjà faits avec avec ceux de ſa Nation. Ces propoſitions furent envoyées aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, qui les rejetterent entierement. Ils envoyerent de nouvelles inſtructions à Ruyter, & lui ordonnerent de ne point conſentir à aucune viſite des vaiſſeaux Hollandois, & de ſtipuler que les vaiſſeaux Hollandois, & les biens ſeroient libres. L'Amiral fit ſçavoir au Divan les nouveaux ordres qu'il avoit reçus. On les examina attentivement, mais on refuſa d'accorder ce que les Hollandois demandoient; cependant on convint que cet article auroit lieu ſeulement pour quatre mois. On ſigna en même temps une treve qui fut prolongée dans la ſuite, & on fit un traité à la fin de la même année. Il fut mal obſervé, & en 1664. l'Amiral Ruyter ſe rendit encore à Alger avec toute ſa flotte pour racheter quelques eſclaves, & en échanger d'autres. La rigueur avec laquelle les Algériens traiterent de la rançon des autres, occaſionna une guerre ouverte entre les deux Nations.

Ces corſaires eurent pluſieurs fois la hardieſſe d'attaquer les vaiſſeaux François ſous le regne de Louis le Grand. En 1663. François de Vendôme, Duc de Beaufort, & le Commandeur Paul remporterent ſur eux de ſi grands avantages, qu'ils furent quelque temps ſans oſer paroître. Le France entreprit l'année ſuivante de faire un établiſſement ſur la côte de Bugie pour aſſurer la navigation. Les François s'emparerent pour cet effet de Gigeri, où ils ſe maintinrent quelques mois; mais on fut contraint de l'abandonner par la

L'AFRIQUE.

difficulté d'y envoyer des convois. Les Algériens ayant trouvé moyen de réparer leurs forces, ſe mirent de nouveau en mer en 1665. mais ils furent encore battus. Malgré tant d'échecs, ils recommençoient ſouvent les hoſtilités, & rompoient les traités qu'on faiſoit avec eux. Louis le Grand irrité contre ces pirates, chargea M. du Queſne, Lieutenant-général des armées navales, d'aller bombarder Alger. Le mauvais temps empêcha d'abord d'exécuter cette entrepriſe avec ſuccès; mais enfin M. du Queſne parvint à cauſer avec les bombes un dommage conſiderable dans la ville. Le peuple ne put ſupporter plus long-temps les maux qu'il ſouffroit, & alla tumultueuſement trouver le Dey.

Le Divan s'aſſembla auſſitôt, & on convint qu'il falloit demander la paix. M. du Queſne exigea pour préliminaires qu'on lui rendît généralement tous les François, & tous ceux des autres Nations qui avoient été pris ſous le pavillon François. Le danger étoit preſſant, & il fallut ſe ſoumettre à cette loi pour éviter la ruine de la ville. On rendit cinq cent quarante-ſix eſclaves, & on convint d'une treve juſqu'à ce qu'on eût reglé les articles de la paix. Le Général François demanda outre la liberté des eſclaves, le dédommagement de toutes les priſes qui avoient été faites ſur la Nation Françoiſe; & il refuſa en même temps de rendre les Algériens qui étoient priſonniers. Des conditions ſi dures les jetterent dans le déſeſpoir, & furieux d'avoir perdu leurs eſclaves, ils s'en vengerent ſur le Dey qu'ils poignarderent. M. du Queſne recommença le bombardement, & ne le ceſſa que lorſque les bombes lui manquerent. Les Algériens ſe jetterent alors ſur les François qu'ils avoient entre leurs mains, & les firent mourir en les expoſant à l'embouchure d'un canon chargé. L'Eſcadre Françoiſe en ſe retirant laiſſa quatre vaiſſeaux pour croiſer, & empêcher les Algériens de ſortir de leur port. Cette eſpece de blocus qui leur faiſoit un grand tort, les força à la paix, & elle ſe fit en 1684. Il fut expreſſément marqué dans le traité que les Algériens ſalueroient les vaiſſeaux François d'un plus grand nombre de coups de canon, qu'ils n'avoient coutume d'en tirer pour les vaiſſeaux des autres Nations. Ils envoyerent en France des Députés pour demander pardon des hoſtilités qu'ils avoient commiſes contre les François.

Il y avoit lieu de croire qu'après avoir ſi ſouvent punis les Algériens, ils ceſſeroient d'attaquer une Nation auſſi puiſſante que la France; mais ils recommencerent en 1687. Ils furent battus de nouveau près de Ceuta par une Eſcadre Françoiſe. Je paſſe ſous ſilence les autres differends qu'on eut avec ces pirates, qui ont toujours été rigoureuſement punis lorſqu'ils ont oſé inſulter le pavillon François. Il n'y a point de peuple ſur lequel on puiſſe moins compter que ſur les Algériens. C'eſt un raſſemblage de Renégats, de gens ſans religion qui ne ſubſiſtent que par la piraterie. C'eſt une Milice effrenée & ſans diſcipline, qui n'obéit à ſes Officiers qu'autant qu'elle eſt exactement payée, & qu'on ſe conduit ſuivant ſes intérêts & ſes caprices. Les Bachas qui prétendoient être les Chefs de cette Milice, affecterent longtemps à Alger une autorité preſque ſouveraine. Ils profitoient pour l'établir des occaſions qu'ils avoient de favoriſer ou de traverſer l'élection d'un Dey.

Il y en avoit qui, par leur crédit & leur pouvoir, faiſoient étrangler les Deys, ou les dépoſoient, & mettoient à leur place des gens qui leur étoient

dévoués. Baba-Ali ayant été élû Dey en 1710. malgré le Bacha, fit arrêter ce dernier & l'envoya à Conſtantinople, menaçant de le faire mourir s'il reparoiſſoit dans Alger. Il envoya en même temps à la Porte une Ambaſſade avec des préſents conſiderables pour les Viſirs, les Sultanes & pour les grands Officiers du Sérail. Il fit expoſer ſes griefs contre le Bacha, & repréſenter au Grand Viſir que cet Officier méritoit la mort, pour avoir fomenté la diviſion dans l'Etat; que c'étoit à la conſideration du Grand Seigneur qu'on ne l'avoit pas fait mourir, & qu'on s'étoit contenté de le faire ſortir du pays; mais que la Milice étoit ſi irritée contre les Bachas, que ſi la même choſe arrivoit encore, on ne pourroit la contenir, & qu'elle les maſſacreroit dans ſa fureur. Il finiſſoit ſes repréſentations en ajoutant que, puiſqu'un Bacha étoit inutile & préjudiciable aux intérêts du Gouvernement, il paroiſſoit à propos de n'en plus envoyer, & d'honorer le Dey du titre de Bacha.

Cette demande fut accordée, & depuis ce temps le Dey s'eſt regardé comme Souverain, & comme ſimple allié du Grand Seigneur, dont il ne reçoit aucun ordre, mais ſeulement des Envoyés extraordinaires, lorſqu'il s'agit de traiter de quelqu'affaire. Le Gouvernement d'Alger ne voit pas avec plaiſir ces ſortes de Miniſtres, parce qu'ils ſont entretenus à ſes dépens, & qu'ils affectent un air de grandeur qui ſemble reprocher à la Milice ſa baſſeſſe & ſa dépendance de la Porte. On s'en débarraſſe le plutôt qu'il eſt poſſible, & on ne leur rend des honneurs qu'autant que la bienſéance & la politique l'exigent.

Habitants du Royaume d'Alger.

On peut diviſer en ſix claſſes les peuples qui habitent le Royaume d'Alger: ſçavoir, les premiers habitants du pays, les Maures, les Arabes, les Juifs, les Turcs & les Chrétiens.

Les anciens habitants ſont communément blancs; mais il y a quelques mulâtres qui proviennent du mélange de ces peuples avec des Negres d'Afrique.

Les Maures ſont de deux eſpéces, ceux de la ville & ceux de la campagne. Parmi les premiers, les uns font le commerce de mer & de terre; d'autres occupent différents poſtes dans leurs Tribus, d'autres enfin s'adonnent à quelques métiers. Les Maures de la campagne ne poſſedent point d'immeubles. Ils errent en familles, mais ils ſont en ſi grand nombre qu'ils compoſent des Tribus comme les Arabes. Chacune de ces Tribus forme un village ou camp ambulant, qu'ils appellent *Adouar*. Chaque famille vit dans ſa tente particuliere, & l'Adouar eſt ſous la direction d'un Cheque. La forme du Gouvernement eſt une eſpece d'Ariſtocratie. Chaque Adouar paye au Dey d'Alger une taxe proportionné au nombre de ſes habitants, & à la qualité du terroir qu'il cultive.

Les Arabes ſont un aſſemblage de pluſieurs Tribus deſcendans des Arabes Mahométans, qui s'emparerent de l'Afrique. Obligés d'abandonner leur conquête par la révolte des Africains, ils ſe retirerent dans les montagnes & dans les déſerts avec leurs troupeaux, & tout ce qui leur appartenoit. Quelques uns cependant reſterent dans les villes & ſe ſoumirent. Les Arabes qui habitent le Mont-Atlas, & qui occupent les déſerts du voiſinage de Tunis, ſont riches par le commerce qu'ils font avec les villes du Royaume de Tunis & de Fez. Le grand nombre s'attache à l'agriculture & à la chaſſe, mais quelques uns s'adonnent à l'Aſtronomie & à la Poëſie.

L'AFRIQUE.

Il paroît que les Juifs établis à Alger deſcendent de ceux qui ont été chaſſés de l'Europe en différents temps. Ils ſont regardés comme les Maures, c'eſt-à-dire, qu'ils vivent dans une ſorte d'eſclavage & extrêmement mépriſés des Turcs. S'ils commettent quelque crime digne de mort, le feu eſt le ſupplice qu'on leur fait ſouffrir. Ils ne peuvent porter d'autre couleur que le noir. Il y a d'autres Juifs, connus ſous le nom de *Juifs libres*. Ils ſont preſque tous de Livourne & font le plus grand commerce. On traite ces derniers comme des Marchands étrangers. Ils ſe mettent ſous la protection du Conſul françois.

Le nombre des Chrétiens n'eſt pas conſidérable, ſi ce n'eſt celui des eſclaves. On prétend qu'ils ſont très-bien traités à Alger par l'eſpérance de leur rançon, & que par cette raiſon, loin de les porter à embraſſer le Mahométiſme, on refuſe de leur permettre de ſe faire Muſulman lorſqu'ils le demandent. Les Eſclaves ſont au contraire très-maltraités dans les Royaumes de Fez & de Maroc.

CHAPITRE V.

Découvertes & Conquêtes des Portugais en Afrique, juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance.

LES Maures avoient été chaſſés du Portugal. Jean I. du nom, dixiéme Roi de ce Royaume, ſe trouva en état de porter la guerre chez eux. Il partit avec une flotte, & prit Ceuta le 14 Aout 1415. On lui conſeilloit de raſer cette place, mais il jugea à propos de la garder. Les Maures la poſſédoient depuis pluſieurs ſiécles & en avoient fait une des principales villes de l'Afrique ; les richeſſes y étoient immenſes, & il y avoit une eſpéce d'Univerſité. C'étoit pour eux un magaſin d'armes, de munitions de guerre & de bouche, & la place paroiſſoit imprenable. Palabeneala, qui voulut empêcher la deſcente des Portugais, fut défait, & ſa déroute leur ouvrit les portes de cette ville. Ce fut la premiere conquête des Portugais dans l'Afrique ; conquête d'autant plus glorieuſe, que l'Eſpagne n'avoit pû encore ſe délivrer du joug ; les Maures tenoient Gibraltar & le Royaume de Grenade, puiſqu'ils ne perdirent cette couronne que vers la fin du même ſiécle.

1415.

Le Roi Jean I. étant mort en 1433. eut pour ſucceſſeur ſon fils Edouard. Ce Prince dès l'âge de 14. ans avoit accompagné ſon pere à la priſe de Ceuta. Les Infants Don Henri & Don Fernand ſes freres entreprirent la conquête de Tanger, la *Tingi* des Anciens. Cette entrepriſe étoit hardie ; on voulut les en détourner, mais leur courage l'emporta ſur les conſeils. Ils arriverent à Ceuta avec quatorze mille hommes. Les habitants voulurent entrer en négociation, & offrirent de payer tribut ; on n'écouta rien, le ſiége fut mis, & on livra trois aſſauts qui coûterent beaucoup de monde. Une armée de près de deux cent mille Maures vint au ſecours de la Place, &

1433.

livra deux combats aux Portugais qui eurent toujours l'avantage. Ils alloient être attaqués de nouveau, quand ils firent enfin réflexion au petit nombre de troupes qu'ils avoient contre un si grand nombre d'ennemis. Ils parlerent d'accommodement, leur valeur les rendoit redoutables, on les écouta. Les conditions furent que les Princes rendroient Ceuta, & que l'Infant demeureroit en ôtage jusqu'à ce qu'on livrât cette ville aux Maures. Don Henri s'embarqua avec le reste des troupes, & retourna en Portugal. On tint plusieurs conseils sur cette affaire, on en fit part à tous les Potentats de la Chrétienté, & on l'agita fortement dans une assemblée des Etats tenue exprès à Leiria. Il fut arrêté que le Roi ne devoit point rendre Ceuta, puisqu'il n'y avoit que l'Infant Don Henri qui s'y fût engagé, sans avoir eu aucune commission du Roi. On décida néanmoins qu'il falloit tâcher d'obtenir la délivrance du Prince par d'autres moyens, comme de proposer un échange de tous les Maures captifs en Espagne; que si cette condition étoit rejettée, il falloit leur déclarer la guerre, & les attaquer avec une armée de vingt-quatre mille hommes, forces qui parurent suffisantes pour les réduire. Ce plan n'eut pas lieu, parce qu'Edouard mourut le 18 Septembre 1438. Quand il se vit prêt à mourir, il ordonna que l'on rendît Ceuta pour délivrer son frere Ferdinand; mais on n'en fit rien. Ce Prince réduit à la fonction de panser les mulets des Maures, mourut dans les chaînes, & eut sa sépulture dans une niche faite exprès dans les murailles de la ville de Fez.

Alphonse V. fils d'Edouard, lui succéda. Ce Monarque résolu de se rendre maître de Tanger, assembla une flotte de plus de deux cents voiles, & fut mouiller à la rade de cette ville. Il ne l'attaqua cependant pas, & il alla descendre devant Alcacer Séguer (1). Les Maures s'efforcerent en vain d'empêcher ce débarquement; ils furent battus & repoussés dans leur Place. Ils y soutinrent deux furieux assauts, & comme ils avoient été prêts à être forcés au second, ils n'oserent attendre le troisieme. Ils capitulerent & abandonnerent la ville. Don Alphonse y entra, fit purifier la Mosquée, la changea en Eglise, mit la place en état de défense, y laissa une bonne garnison sous le commandement de Don Edouard de Ménésès, & repassa en Portugal. 1458.

Le Roi de Fez n'eut pas plutôt appris la retraite du Roi Alphonse, qu'il vint mettre le siége devant cette place avec une armée de quatre-vingt mille hommes; mais il fut obligé de le lever sans avoir rien fait. Il y revint quelque temps après à la tête d'une pareille armée, & donna plusieurs assauts avec le même succès, & changea enfin le siége en blocus. Il réduisit en très-peu de temps les assiégés à une disette si grande, qu'il ne doutoit déjà plus de la prise de la ville, lorsque les Chrétiens firent une vigoureuse sortie. Ils forcerent ses quartiers, lui tuerent environ douze cents hommes, & mirent le reste en fuite.

Don Alphonse, de retour en Portugal, fit des préparatifs pour une seconde expédition en Afrique, & partit avec son frere Ferdinand. Il mouilla à la rade de Tanger, & détacha ce Prince avec dix mille hommes pour s'emparer de la ville d'Anfa. Les Maures, à son approche, la lui abandonnerent avec

(1) Alcacer Séguer, ou Alcaçar Céguer, est une petite ville avec un port de mer sur la côte de l'Océan, presque à la même distance de Ceuta & de Tanger.

L'AFRIQUE.

avec toutes ſes richeſſes qui devinrent la proye du ſoldat, & on mit enſuite le feu à la ville. Alphonſe n'étoit ſorti deux fois de ſes Etats que pour faire le ſiége de Tanger, mais il n'avoit pas réuſſi. Réſolu de l'emporter à quelque prix que ce fût, il partit pour la troiſieme fois des ports de Portugal avec une flotte de trois cents voiles, montée par trente mille hommes. Elle mouilla devant Tanger, qu'on ne jugea point encore à propos d'aſſiéger.

1470. On fut devant Arzile, qui eſt à ſon Couchant : la deſcente fut dangereuſe, une furieuſe tempête qui s'éleva repouſſa les vaiſſeaux en pleine mer, & il en périt même quelques-uns avec plus de deux cents hommes. La place fut aſſiégée dans les formes, la tranchée fut ouverte, on dreſſa des batteries, on fit jouer des mines, & on donna pluſieurs aſſauts. Les aſſiégés ſe défendirent en déſeſperés, & ſe voyant prêts à être forcés, ils donnerent le ſignal pour demander à capituler. Le feu que faiſoient les aſſiégeants de tous côtés empêcha de voir le ſignal, ils reprirent les armes, ſoutinrent ce dernier aſſaut avec une vigueur extraordinaire, & n'abandonnerent leurs poſtes qu'avec leurs vies. Ce furent de nouveaux combats, quand il fallut attaquer le château & la moſquée, où les aſſiégés s'étoient retirés & retranchés avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Don Jean, fils du Roi Alphonſe, ſe ſignala dans toutes les attaques. Don Jean Coutinho, Comte de Marialva, & Don Alvar de Caſtro, s'y diſtinguerent par des actions de valeur qui leur coûterent la vie. Le château fut pris, les Portugais y trouverent beaucoup d'or & d'argent que le Roi abandonna aux troupes. La grande Moſquée fut purifiée & conſacrée ſous le titre de *Notre-Dame de l'Aſſomption*. On fit dans cette place cinq mille priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent deux femmes de Mulei-Keque, Roi de Fez, & deux de ſes enfants. Il étoit venu pour ſecourir cette place, mais il arriva trop tard, & trouva la ville rendue. Il obtint une treve : Don Alphonſe lui rendit ſes deux femmes & ſes deux fils, en échange du corps de Ferdinand qui étoit mort dans la captivité, comme je l'ai dit plus haut.

La priſe d'Arzile répandit une ſi grande conſternation parmi les habitants de Tanger, qu'ils ſe rendirent ſans attendre qu'on les attaquât. On en prit poſſeſſion au nom du Roi, la Moſquée fut purifiée & convertie en Egliſe. La priſe de toutes ces villes mit l'Andalouſie à couvert des courſes des Maures qui la déſoloient, & les Andalous en témoignerent leur reconnoiſſance au Roi de Portugal.

Il eſt à propos, pour l'intelligence de cette hiſtoire, de conſiderer un objet qui, par ſes ſuites, devint bien plus important à la couronne de Portugal que ces acquiſitions. J'ai parlé de l'Infant Don Henri, qui repaſſa en Portugal après le traité qu'il avoit fait avec les Maures. Il avoit promis de leur rendre Ceuta, & ſon frere Ferdinand étoit reſté en ôtage chez eux. C'eſt ce même Don Henri à qui le Portugal & l'Europe entiere ſont redevables des grands progrès que fit la navigation par ſes ſoins, & des découvertes qui ſe firent par ce moyen.

Ce Prince étoit le cinquieme des enfants de Jean I. Il avoit pour appanage la qualité de Duc de Viſen, & étoit Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt. Trop éloigné du thrône par ſa naiſſance, il vivoit en Particulier après ſon retour d'Afrique. En conſiderant ſa qualité de Grand-Maître d'un Ordre militaire

militaire fondé pour combattre les Mahométans, il ſe croyoit plus obligé encore par ſa dignité que par celle de Prince, à travailler de tout ſon pouvoir à la propagation de la foi. Il avoit pris pour ſa deviſe ces mots François, *talent de bien faire*, ſoit que ces mots l'euſſent frappé dans une deviſe déjà faite pour quelque autre Chevalier, ſoit qu'il les eût lui-même ainſi rangés pour s'en faire une leçon. Il employa ſon loiſir aux Mathématiques, & les appliqua au but qu'il ſe propoſoit. Pour s'y attacher avec moins de diſtraction, il ſe retira dans les Algarves, près de Sagres, dans une de ſes maiſons, à peu de diſtance du Cap Saint-Vincent. Là s'étant fait une ſolitude agréable, adoucie par la ſociété de quelques Sçavants, & l'amuſement de ſes livres, il ſe rappella les notices que lui avoient donné les Maures qu'il avoit interrogés ſur les lieux: il profita encore des lumieres que lui avoit fourni l'étude de la Géographie. Il ſe confirma, dans la perſuaſion où il étoit, qu'en ſuivant les côtes on pouvoit parvenir à faire quelques découvertes avantageuſes. On prétend que des François de la baſſe Bretagne l'exciterent à faire quelque tentative. Ils avoient été portés par une tempête bien avant dans la mer Atlantique, au Couchant, & ils y avoient vû des terres. Ils étoient revenus de-là à Lisbonne, & avoient fait part de leurs aventures à l'Infant. L'Afrique.

Comme la navigation étoit alors très-imparfaite, on étoit réduit à ſuivre les côtes, ſurtout dans les mers que l'on connoiſſoit le moins. Les caps ou pointes de terres qui s'avancent dans la mer étoient craints des gens de mer. Comme le concours des eaux qui s'y fait des deux côtés rend les vagues plus groſſes, & qu'on y eſt plus expoſé à l'agitation des vents, la difficulté qu'on avoit de les doubler intimidoit les plus hardis. Un des premiers caps qui ſe préſente du côté de l'Europe, parut d'un accès ſi difficile, qu'on lui avoit donné le nom de *Cap Non*, pour ſignifier l'impoſſibilité de le paſſer, ou le peu d'eſpérance qu'on avoit d'en revenir après qu'on l'auroit paſſé. Ces difficultés étoient fortifiées par les fables qu'on débitoit ſur les mers qui ſont ſous la zone torride. Heureuſement Don Henri n'y ajoutoit aucune foi. Il n'omit ni raiſons pour diſſiper ces préventions, ni ſoins pour trouver de bons Pilotes & d'excellents Matelots, ni dépenſes pour faire de bons armements, ni careſſes, ni préſents pour récompenſer les uns & pour piquer les autres d'une noble émulation. Il ſe paſſa près de dix années, pendant leſquelles on ne fit autre choſe que doubler le Cap de *Non*, & pénétrer trente lieues plus avant juſqu'au Cap de *Bojador*, c'eſt-à-dire, *qui tourne*, parce qu'en effet les terres y font un grand circuit, & rentrent dans la profondeur. Les Capitaines de vaiſſeaux, toujours effrayés par l'idée de ces voyages périlleux, ſe contentoient de quelque deſcente ſur la côte, & retournoient bien contents d'eux-mêmes & de leur expédition.

L'Infant diſſimulant ce qu'il penſoit, leur faiſoit toujours un bon accueil, & ſe donnoit bien de garde de les rebuter. Sa conſtance lui réuſſit, & ce que n'avoient pû faire ni le courage, ni l'habileté des Pilotes, ſe fit par haſard. Deux de ſes Gentilshommes, Jean Gonçalès Zarco & Triſtan Vaz, qui s'étoient offerts pour doubler le Cap Bojador, & aller plus loin à la découverte ſur un petit bâtiment que l'Infant leur avoit fait équiper, furent ſurpris d'une violente tempête. Elle les pouſſa en haute mer, leur fit trouver pour aſyle,

L'AFRIQUE.

lorſqu'ils ſe croyoient perdus, une iſle juſqu'alors inconnue : ils la nommerent *Porto Santo*, parce que ce fut pour eux un port de ſalut. Ils porterent eux-mêmes en Portugal une ſi agréable nouvelle. L'Infant en parut charmé,

1418. & en ayant rendu de ſolemnelles actions de graces, il mit de nouveau en mer trois bâtiments ſous la conduite de ces deux Gentilshommes, & leur donna pour compagnon Barthelemi Péreſtrella, qui étoit un Gentilhomme de la maiſon de l'Infant Don Jean ſon frere.

Ce ſecond voyage fut plus heureux encore que le premier. L'iſle de Ma-

1419. dere n'étoit qu'un bois touffu, qui, regardé de l'iſle de Porto Sancto, paroiſſoit à l'horiſon comme une petite noirceur fixe. Cette vûe donna à croire à Triſtan & à Zarco que ce pouvoit être une terre ; ce qui les porta à s'en éclaircir. Ils lui donnerent le nom de *Madere*, à cauſe du bois dont elle étoit couverte, & ils furent les premiers à en prendre poſſeſſion. L'Infant, du

1422. conſentement du Roi ſon pere, la diviſa en deux Capitaineries ou Gouvernements, & il les en gratifia, tant pour cette découverte que pour récompenſer leurs autres ſervices. Tous deux s'étoient fort diſtingués à la priſe de Ceuta & au ſiége de Tanger, où ils avoient mérité par leur valeur d'être faits Chevaliers.

Le ſuccès qu'eut en peu de temps Gilles Anès, qui doubla le Cap Boja-

1433. dor, qu'on avoit regardé juſqu'alors comme l'extrémité du Monde, fit revenir le peuple de ſa prévention, & enfla le courage des Portugais. On vit bientôt des gens de toute eſpece venir s'offrir à Don Henri pour aller découvrir & peupler les terres nouvelles. Ils étoient également attirés par l'accueil gracieux qu'il faiſoit toujours à ces ſortes de perſonnes, & par l'idée flatteuſe des avantages qu'ils ſe promettoient.

Cependant le projet du Prince n'étoit pas généralement approuvé. Pluſieurs parmi les Grands trouvoient mauvais » que tandis que le Royaume » s'épuiſoit d'hommes & d'argent pour ſoutenir la guerre contre les Maures, » & ſe maintenir dans les conquêtes d'Afrique du côté de Ceuta & de Tan» ger, le Prince ſe mît dans le cas de faire de nouvelles pertes bien plus conſi» derables, en expoſant aux périls d'une mer redoutable par ſes orages, ſes » tempêtes & ſes écueils, tant de bons ſujets qu'on pouvoit employer au » bien de l'Etat, en leur donnant des terres dans le Portugal, où il y » en avoit beaucoup en friche, & qui promettoient un grand rapport ſi elles » étoient cultivées ; au lieu qu'on ne voyoit aucune lueur d'eſpérance de » tirer un avantage ſolide de ces terres inconnues, que les ardeurs du » ſoleil rendoient ſans doute inhabitables, & qui ne devoient être que des » ſables brûlants, ſemblables à ceux de la Libye. Ils diſoient que s'il y avoit » eu quelque utilité à eſperer par le paſſé, leurs prédéceſſeurs, à remonter » juſqu'au temps des Romains & des Phéniciens, auroient tenté ces décou» vertes ; & que puiſqu'ils ne l'avoient pas fait, cela ſeul fondoit un préjugé » ſolide contre ces projets chimériques ; que quand même on en pourroit » recueillir quelque fruit dans la ſuite, ce fruit incertain & éloigné ne de» voit pas l'emporter ſur un mal préſent & aſſuré, qui n'étoit que trop ſen» ſible par le nombre des naufrages qui rempliſſoient les familles de deuil, » & multiplioient le nombre des veuves & des orphelins ; que ſi l'Infant avoit » tant de zele pour le bien public, il devoit faire travailler aux apanages

» que le Roi ſon pere lui avoit aſſignés, & ſe conformer à la maniere de ce » Prince, dont l'exemple condamnoit ſa conduite, puiſqu'il avoit donné des » terres à défricher dans le Royaume à un Seigneur Allemand & à des fa- » milles venues du Nord. On en concluoit que ce Monarque n'eût eu garde » de permettre à ſes ſujets de ſortir du pays pour aller s'établir au-delà des » mers. « L'Afrique.

Ces raiſonnements ſpécieux firent impreſſion ſur les eſprits, & attirerent une eſpece de perſécution à Don Henri. Il ne s'en étonna point, & mépriſa les diſcours du peuple. Edouard ſon frere qui avoit ſuccédé à Don Jean I. n'en fit pas plus de cas. Pour encourager l'Infant, il lui céda pendant ſa vie le domaine de Porto Santo, de Madere, & des autres terres qu'il découvriroit ſur la côte Occidentale de l'Afrique. Il affecta en particulier la juriſdiction ſpirituelle de l'iſle de Madere à l'Ordre de Chriſt, ſous le bon plaiſir du Saint Siége. Cette donation fut confirmée depuis par l'Infant Don Pedre, frere de l'Infant Don Henri, & Régent du Royaume pendant la minorité du Roi Don Alphonſe V. leur neveu. En conſéquence de cette donation, l'Infant fit bâtir dans cette iſle deux Egliſes, l'une ſous l'invocation de *Notre-Dame de Cagliao*, & la ſeconde ſous le titre de *Notre-Dame de l'Aſcenſion*. Celle-ci fut depuis érigée en Archevêché, & jouit pendant quelques années de la prérogative de Primatie des Indes. 1438.

Pour s'autoriſer davantage, l'Infant qui avoit reçu avec joye quelques eſclaves qu'Antoine Gonçalès & Nuno-Triſtan, qui avoient pouſſé juſqu'au Cap Blanc, lui avoient amenés, & qui étoient les prémices de ces contrées, réſolut d'envoyer vers le Pape Martin V. alors ſur la Chaire de S. Pierre, pour lui faire part de ſes découvertes, & en obtenir quelques graces, dans la vûe des grands avantages qui pouvoient en réſulter pour le bien de la Religion. Il chargea de cette négociation Fernand Lopès d'Azevedo, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, & depuis Commandeur du même Ordre, & déjà Conſeiller du Roi. Le Pape & le ſacré College furent charmés des diſcours & des détails que leur fit Azevedo. On fit expédier une Bulle telle que l'Infant la ſouhaitoit. Le Pape accordoit à la Couronne de Portugal le ſouverain domaine de toutes les terres qui ſeroient découvertes juſqu'aux Indes incluſivement, menaçant d'agir par la voye des cenſures, contre ceux qui la troubleroient dans ſes conquêtes, comme contre des uſurpateurs. Il ratifia ce que le Roi Edouard avoit fait en faveur de l'Infant & de l'Ordre de Chriſt, ajoutant enſuite pluſieurs priviléges, graces & indulgences ſpéciales aux navigateurs, & à quelques Egliſes que l'Infant avoit fondées dans les terres de ſes découvertes. L'Envoyé ſe retira très-ſatisfait de ſa commiſſion. Ces donations & ces priviléges furent enſuite confirmés & augmentés par les Papes Eugene IV. Nicolas V. Sixte IV. &c. 1440.

Toutes ces choſes ayant réuſſi à l'Infant ſelon ſes intentions, & ceux qu'il avoit envoyés à la découverte faiſant toujours des progrès plus conſiderables, les murmures des politiques tomberent : les peuples ſuſceptibles de nouvelles impreſſions, déterminés par l'évenement, lui rendirent plus de juſtice. Le Portugal retentit de ſes éloges, on le regarda dès-lors comme le reſtaurateur d'un Etat épuiſé par les guerres de Caſtille & d'Afrique. On vit groſſir le nombre de ceux qui ambitionnoient de ſervir ſous ſes auſpices. Les

L'AFRIQUE.

Etrangers accoururent de toutes parts, & du fond même du Dannemarck pour lui offrir leurs ſervices, & lui demander ou de l'emploi, ou des terres à cultiver dans le nouveau Monde. Mais ce qu'il y eut de plus ſolide pour lui, c'eſt qu'ayant été juſqu'alors preſque ſeul à ſoutenir les frais des armements, dont le produit n'approchoit pas de la dépenſe, il commença à ſe former des ſociétés & des compagnies d'Intéreſſés, qui lui payant le quint & les autres droits que le Roi lui avoit adjugés, ou lui faiſant des conditions encore meilleures, ſe chargeoient de tous les frais.

La ville de Lagos fut la premiere qui arma ſix caravelles, commandées par un Officier nommé Lançarot, qui avoit ſervi dans la maiſon de l'Infant. Peu de temps après elle fit un ſecond armement de quatorze caravelles, ſous la conduite du même Général. Il ſe préſenta encore différents Particuliers, dont les plus conſiderables furent Gonçalve de Sintra, Soeiro d'Acoſta, Alvare de Freitas & Rodrigue Anés; de ſorte que peu de temps après il y eut vingt-ſix ou vingt-ſept bâtiments en état de faire voile, ou qui étoient en route. Les caravelles de Lagos furent ſéparées par le gros temps, & les autres vaiſſeaux qui n'avoient pas une même deſtination, allerent en différents endroits de la côte d'Afrique, depuis le Cap-Blanc, la riviere d'Or & les iſles d'Arguin juſqu'au Cap-Verd, au-delà duquel on n'avoit point encore paſſé. Quelques-uns toucherent aux Canaries, & prirent port à l'iſle de Gomere, où les habitants leur firent beaucoup d'amitié, & les engagerent à les ſervir contre les habitants de l'iſle de Palme, avec qui ils étoient en guerre. Mais après cette expédition étant revenus à liſle de Gomere, & voyant qu'ils n'avoient pas tiré de leur voyage tout le fruit qu'ils s'étoient promis en partant de Portugal, ils voulurent s'indemniſer aux dépens des hôtes qui les avoient ſi bien reçus, & par une perfidie inſigne, ils en firent pluſieurs eſclaves, & leverent l'ancre pour revenir à Lisbonne. L'Infant avoit été autrefois indigné contre Anés, pour un trait ſemblable qu'Anés répara en doublant le Cap Bojador. Il fut encore plus piqué de la trahiſon de ceux-ci. Il en témoigna ſon reſſentiment aux Capitaines, & après avoir bien traité ces eſclaves, pour leur faire oublier l'injure qui leur avoit été faite, & les avoir chargés de préſents, il les fit remettre où ils avoient été pris.

Les Canaries étoient déjà découvertes depuis pluſieurs années. Ces iſles ont été connues des Anciens; Pline & Ptolémée en ont parlé. Le premier leur a donné leur nom; le ſecond fait paſſer ſon premier méridien par ces iſles. Il ne paroît pas que les Romains ayent ſongé à en faire quelque uſage. Occupés à avancer, ou à conſerver leurs conquêtes au-delà du Rhin & du Danube en Europe, ou à réduire les peuples de la haute Aſie, dont les armes leur donnoient ſouvent de l'occupation, ils n'avoient point eu deſſein de former des établiſſements ſi éloignés, dont même ils ne connoiſſoient pas l'utilité. La chute de l'Empire Romain, & les démembrements que les Nations barbares en firent; l'ignorance, ſuite néceſſaire des ravages & des invaſions, & quantité d'autres circonſtances, furent cauſe que ces iſles devinrent de plus en plus négligées. Mais vers la fin du treizieme ſiecle, ou au commencement du quatorzieme, le goût de la navigation commençant à ſe ranimer pour les voyages de long cours, on vit de temps en temps des aventuriers pouſſer leur navigation juſques-là. Ils ſe contentoient de s'y mettre à l'abri

du gros temps qui les y avoit jettés, ou d'y prendre de l'eau, & les autres rafraîchiſſements dont le beſoin les obligeoit d'y relâcher. Ainſi elles commencerent à être connues de nouveau, après un oubli de pluſieurs ſiecles. Elles étoient habitées, & les Biſcayens, dans une irruption qu'ils firent dans l'iſle de Lançarote, en enleverent cent ſoixante & dix perſonnes qu'ils emmenerent dans leur pays.

Il y avoit à la Cour de France un Seigneur nommé Louis de la Cerda, Comte de Clermont, & que l'on appelloit communément en France Louis d'Eſpagne. Il étoit fils de Ferdinand, fils aîné d'Alphonſe le Sage, Roi de Caſtille, & de Blanche de France, fille de S. Louis. Ferdinand de la Cerda, pere de Louis, avoit été privé de la couronne par ſon frere Sanche IV. qui l'uſurpa même ſur ſon pere Alphonſe. Louis étoit allé chercher un aſyle en France chez Philippe le Bel, qui le chargea d'une Ambaſſade auprès du Pape Clément IX. Ce Seigneur inſtruit de l'état des Canaries, prit cette occaſion pour en demander au Pontife la propriété. Il expoſa qu'elles étoient habitées par des Infideles, ſans être ſoumiſes à aucun Prince Chrétien, & qu'il étoit prêt à haſarder ſes biens & ſa vie, pour y établir la Religion. Le Pape lui accorda ce qu'il demandoit, & dans un conſiſtoire public il le créa *Prince des Iſles fortunées;* c'eſt ainſi qu'on a appellé les Canaries. Il lui donna le domaine avec toute la juriſdiction temporelle, & lui mit une couronne d'or ſur la tête en ſigne d'inveſtiture, pourvû qu'il payât tous les ans à l'Egliſe Romaine une redevance de quatre cents florins d'or, & autres conditions portées par la Bulle. Ce Prince ne ſe trouva point en état de faire valoir cette donation, & reſta en France, où il ſervit avantageuſement l'Etat dans la guerre contre les Anglois; ainſi la Bulle d'inveſtiture n'eut aucun effet, quoiqu'elle eût été munie du conſentement des Rois de Caſtille & de Portugal.

Cependant ces Princes ſe plaignirent de ce qu'à leur inſçu on avoit diſpoſé d'un bien que chacune de ces deux couronnes prétendoit lui appartenir. Le Portugal fondoit ſes prétentions ſur ce que ces iſles avoient été trouvées de nouveau par des Portugais, & la Caſtille appuyoit les ſiennes ſur ce que ces iſles ſont des annexes de l'Afrique, dont elle ſe croyoit plus à portée qu'aucun autre Etat, d'entreprendre un jour la conquête.

On convient aſſez généralement qu'un Gentilhomme Norman du pays de Caux, nommé Jean de Béthencourt, fut le premier Européen qui entreprit de conquérir les Canaries, & d'y faire des établiſſements ſolides. Mais on ne s'accorde ni ſur le temps, ni ſur la maniere. Quelques-uns diſent que l'an 1417. ce même Jean de Béthencourt ayant obtenu une commiſſion Eſpagnole & des vaiſſeaux, entreprit le voyage des Canaries; qu'il en prit cinq, & que les autres furent conquiſes ſous le regne de Ferdinand V. qui les annexa à la couronne de Caſtille; d'autres diſent qu'il ne fut chargé de cette commiſſion que par ſon parent Robert de Braquemont. Voici de quelle maniere les choſes ſe paſſerent.

Dans les guerres qu'il y eut entre Jean, Roi de Caſtille, & le Roi de Portugal, Robert de Braquemont ſe ſignala dans les armées navales de Caſtille. Il ſe maria en Eſpagne avec Inès de Mendoça, fille de Don Pedre de Mendoça, & d'Alphonſe d'Aiala; mariage d'où ſont ſortis les Seigneurs de Pegnaranda. Henri III, fils & ſucceſſeur de Jean, connoiſſant Robert pour un

L'AFRIQUE.

excellent homme de mer, & voulant le récompenſer des ſervices que ſon pere & lui en avoient reçus, lui donna la permiſſion de conquérir les Canaries. Robert ou Robin, diſtrait par d'autres ſoins, remit cette conquête & ſes droits à Jean de Béthencourt ſon couſin.

Ce dernier étoit Baron de Saint-Martin-le-Gaillard, dans le Comté d'Eu, Seigneur de Béthencourt & de Grainville-la-Teinturiere, au pays de Caux. Il entreprit le voyage à ſes dépens, après avoir engagé ſes terres de Béthencourt & de Grainville, à Robert de Braquemont ſon couſin. Il s'empara en effet de quelques-unes de ces iſles, & ne ſe trouvant pas aſſez puiſſant pour venir à bout des autres, il paſſa en Eſpagne. La date de cette époque eſt marquée dans l'hiſtoire qui en a été écrite par Jean le Verrier ſon Chapelain, & par Pierre Bontier, Moine de Saint-Join de Marnes. Ils diſent que Béthencourt arriva à Lançarote l'an 1402. & qu'ils travailloient à leur hiſtoire en 1406. D'un autre côté, Robert de Braquemont fut véritablement Amiral de France, & avec ce titre envoyé par Charles VI. Roi de France, au ſecours du Roi de Caſtille contre les Maures qu'il battit ſur mer. Mais ce ne fut que long-temps après le premier voyage de Béthencourt aux Canaries; car Robert ne fut fait Amiral que le 22 Avril 1417. & la faction du Duc de Bourgogne le démit de cette charge le 3 Juin 1418.

Béthencourt paſſa en Eſpagne, & s'étant adreſſé à Henri III. qui étoit alors Roi de Caſtille, ce Monarque fut charmé de s'acquérir de nouveaux droits ſur ces iſles, que la Caſtille regardoit comme ſon domaine. Henri fournit donc à Béthencourt des vivres, des hommes & de l'argent, à condition qu'il lui feroit hommage de ce Royaume: car le Baron vouloit prendre le titre de Roi, & ſe le donna lui-même. Henri ne fut par fâché de pouvoir compter un Roi entre ſes vaſſaux. Dans ce retour il mena avec lui Mendez, Evêque & Vicaire général, pour établir la Religion Chrétienne dans ce pays. Après de nouveaux efforts qui l'eurent bientôt épuiſé, il ſe trouva obligé de renouveller ſes fonds. Il fit un autre voyage en Europe, & laiſſa aux Canaries Alenaud ou Manaciot ſon neveu. Il ſe rendit en Eſpagne, & de-là en France, où il tomba malade. Lorſque ſa ſanté fut rétablie, il fut retenu par ſon Souverain, qui avoit beſoin de ſes ſervices.

Pendant cette longue abſence, Manaciot ſe brouilla avec l'Evêque. La Cour d'Eſpagne, informée de ce démêlé par l'Evêque, envoya Don Pedro Barba pour les reconcilier. Celui-ci trouvant Manaciot embarraſſé, lui fournit quelques ſecours, qui n'étant pas ſuffiſants, ne ſervirent qu'à l'endetter davantage. Béthencourt ne revenoit point: le neveu s'ennuya enfin d'un pays où il ne pouvoit plus ſe ſoutenir, & partit pour le Portugal. Pedro Barba en qualité de créancier, ſe porta propriétaire des Canaries, & s'accommoda même de ſes droits avec Fernand-Perraza, Gentilhomme de Séville, à qui il tranſporta ſes prétentions.

D'un autre côté, Manaciot en Portugal traita avec l'Infant Don Henri, & lui céda ſes droits, moyennant des terres qu'on lui donna dans l'iſle de Madere, que les Portugais avoient découverte & peuplée. Fondé ſur ce droit, l'Infant Henri fit en 1424. un grand armement pour achever la conquête des Canaries. Mais le Roi de Caſtille Jean II. fils de Henri III. qui les regardoit comme une annexe de ſa couronne, les retira des mains de Perraza, & en accommoda

Diégo de Herrera, qui étoit plus en état que perſonne d'en faire la conquête & de la conſerver. Les Canaries furent donc repriſes ſur les Portugais, & dans les négociations pour la paix qui reconcilia le Portugal & la Caſtille, les Eſpagnols prouverent ſi bien la juſtice de leur poſſeſſion, que l'Infant de Portugal, malgré ſon acquiſition, conſentit à leur abandonner ces iſles. Il aima mieux leur ceder ſes prétentions, que d'interrompre les découvertes qu'il avoit commencées, & que la pourſuite d'un bien ſi litigieux auroit malheureuſement traverſées, au préjudice des grands deſſeins qu'il avoit pour la découverte de l'Afrique entiere.

Les ſoins que ſe donnoit l'Infant Don Henri pour faire fleurir le commerce dans les pays nouvellement découverts, ou pour fonder ſolidement ſes Colonies, étoient preſque infinis. Les Navigateurs qui partoient par ſes ordres, tranſportoient dans ces iſles déſertes différentes ſortes de beſtiaux, qui ſe multiplioient ſans empêchement, & donnoient de grandes facilités pour ſubſiſter à ceux qui venoient enſuite pour s'y établir. On peut juger de ſes ſoins par tout ce qu'il fit pour l'iſle de Madere; car il ne ſe contenta pas, outre le choix de ceux qu'il envoyoit pour l'habiter, de la fournir d'ouvriers de toute eſpece: il envoya juſqu'en Chypre & en Sicile, pour y faire chercher des cannes de ſucre, & dans les iſles de l'Archipel, pour y avoir du plant des meilleures vignes de Malvoiſie, qu'il y fit tranſplanter. Tout y réuſſit, & vingt-cinq ou trente ans après qu'on eut commencé à y faire des plantations, cette iſle étoit en état d'entretenir huit cents habitants portant les armes. Barros aſſure que de ſon temps ſeulement, le quint qu'elle produiſoit en ſucre à l'Ordre de Chriſt, montoit dans de certaines années à plus de ſoixante mille arobes.

A l'égard du commerce des côtes d'Afrique, Louis Cadamoſte, qui fut employé aux découvertes par l'Infant, écrit que de la traite qui ſe faiſoit aux iſles d'Arguin, on conduiſoit chaque année ſept à huit cents eſclaves dans le Royaume de Portugal. La poudre d'or qu'on tira de la riviere d'Or fut ſi abondante, que le Roi Alphonſe V. en fit faire une belle monnoye qu'il nomma *Cruſade*, à cauſe de la Croiſade que le Pape Calixte III. avoit fait publier, & à laquelle ce Prince s'étoit engagé par vœu. Cette eſpece de monnoye ſubſiſte encore dans le Portugal, où elle a cours ſous le même nom.

Ce commerce fut aſſez difficile dans ſes commencements, non ſeulement parce que la côte d'Afrique eſt inhabitée bien au-delà du Cap Blanc, où commence un déſert de plus de ſoixante journées de cheval juſqu'au pays de la Nigritie à laquelle il confine, & qu'il fallut du temps pour parvenir juſques-là; mais encore par les inconvénients inévitables dans la nouveauté de ces établiſſements.

Les Negres, peuples miſérables & preſque nuds, habitants d'une terre ſtérile & ſabloneuſe, vivants ſans loix apparentes, n'ayant pour demeures que quelques tentes, & pour nourriture qu'un peu de millet, le lait de leurs troupeaux, & quelques viandes ou poiſſons ſéchés au ſoleil, n'avoient eu juſqu'alors qu'un très-petit commerce par les terres avec les Maures de Barbarie. Ceux-ci voyageant par caravanes, s'avançoient juſques dans les Royaumes de Tombut & de Melli, où ils traitoient avec les Negres, du ſel, de l'yvoire,

L'AFRIQUE.

de l'or, de la malaguete & des eſclaves, pour des chevaux Barbes & quelques autres denrées, tirées du Royaume de Grenade, de la Sicile & de Tunis. Ces Negres, qui n'avoient jamais vû d'Européens avant la venue des Portugais, furent bien ſurpris lorſqu'ils apperçurent leurs vaiſſeaux. Etonnés de ce ſpectacle, tantôt ils les prenoient pour des oiſeaux ou pour des poiſſons, ſelon qu'ils avoient les voiles hautes ou baiſſées, tantôt meſurant l'eſpace que ces vaiſſeaux avoient parcouru pendant une nuit, ils s'imaginoient que c'étoient des phantômes & des eſprits qui leur cauſoient ces illuſions. La préſence des Portugais qui avoient fait une deſcente ſur leurs côtes, fut un nouveau ſujet d'admiration. Ces hommes ſi différents d'eux, qui étoient vétus de fer, & portoient dans leurs mains la foudre & le tonnerre, augmenterent leur terreur & leur épouvante. D'un autre côté ces Portugais, qui n'entendoient point leur langue, & qui ne pouvoient ſe faire entendre eux-mêmes, employoient vainement les careſſes pour les faire revenir de leur premier étonnement, & ſe voyoient obligés de recourir à la violence pour en enleven quelques-uns, afin de les faire voir en Portugal. Ils acheverent de jetter parmi eux l'effroi & la conſternation, ſurtout quand ils faiſoient jouer leurs canons & leurs arquebuſes, & que ces malheureux voyoient tomber à leurs pieds leurs compagnons ſans rien appercevoir qui eût pû les toucher & les offenſer.

Ces circonſtances furent cauſe que les Portugais, pendant les premieres années, ne purent lier aucune ſociété avec des gens ſi farouches, qui s'enfuyoient dans les terres auſſitôt qu'ils voyoient approcher l'orage dont ils étoient menacés. Ils n'exercerent d'abord qu'une eſpece de piraterie, enlevant quelques caſes de pêcheurs qui n'avoient pas eu le temps de pourvoir à leur ſalut par la fuite. Injuſtes envers ces peuples, ils les diſtinguoient à peine des bêtes. Cette conduite dura juſqu'à ce que quelques-uns de ces eſclaves euſſent appris aſſez de Portugais pour ſervir de truchement, & que quelques Portugais, entr'autres Jean Fernandez, ſe furent déterminés à vivre parmi ces peuples ſauvages pour apprendre leur langue. Alors il commença à ſe former un commerce reglé entre les deux Nations.

Pour l'aſſurer davantage, le Roi Alphonſe V. établit un comptoir à l'iſle d'Arguin, où ce Prince, & ſelon quelques-uns, l'Infant lui-même, fit bâtir une eſpece de Fort. Le commerce excluſif fut alors donné à Ferdinand Gomez pour cinq ans, à des conditions plus avantageuſes pour lui que pour le Roi, ce qui s'obſerve ordinairement dans ces ſortes de traités. Ferdinand Gomez s'obligea outre cela à continuer la découverte de la côte de 150000 milles plus avant, à commencer au Cap de Sierre-Lionne, où avoient fini celles de Pierre de Sintra & de Soéiro d'Acoſta. Ferdinand devint très-riche par ce traité, qui fut renouvellé avec lui, & prorogé pour pluſieurs années. Il rendit auſſi de grands ſervices à l'Etat, & fut d'un grand ſecours au Roi; ce qui fit que ce Prince l'ennoblit, lui permit de prendre pour armes un écuſſon d'argent, à trois têtes de Mores accolées d'or, avec trois anneaux d'argent, l'un au nez & les autres aux oreilles. Il lui permit pareillement de prendre le ſurnom de *la Mine*, du nom d'un poſte qu'il établit, & où ſe faiſoit le plus grand commerce de ces contrées en poudre d'or. Les découvertes furent continuées par ſes ſoins juſqu'au Cap de Ste. Catherine. La guerre qu'Alphonſe V. eut

L'Afrique.

eut contre la Caſtille, dont il diſputoit la ſucceſſion, & celle qu'il fit avec plus de ſuccès en Afrique, l'occupation qu'il eut enſuite pour la Croiſade que le Pape Calixte III. avoit fait publier, nuiſirent beaucoup au progrès des nouvelles découvertes, qui euſſent été pouſſées avec bien plus de vivacité & de réuſſite. Henri eut quelques chagrins des troubles domeſtiques, & de l'inégalité de la fortune de l'Etat; mais il agit toujours auſſi efficacement qu'il le put, & ne relâcha rien de ſon zele pour ſon objet. Quoiqu'il eût adopté l'Infant Don Fernand ſon neveu, & frere du Roi Alphonſe; qu'il ſe fût dépouillé en ſa faveur de preſque tous ſes droits, & de tous ſes revenus ſur ces nouvelles découvertes, il ſeconda toujours ce jeune Prince autant qu'il put, ſans jamais abandonner ſon ouvrage juſqu'à ſa mort, qui arriva l'an 1463. ſelon le P. Lafiteau, & à la fin de 1460. ſelon le Quien de la Neuville. Le premier ſe trompe quand il dit que ce fut la troiſieme année du regne de Jean II. qui ne commença à regner qu'en 1481.

Don Jean II. fils & ſucceſſeur d'Alphonſe V. entra avec chaleur dans les vûes des Rois ſes prédéceſſeurs, & de l'Infant Don Henri ſon grand oncle. Il voyoit par ſa propre expérience quel avantage le Portugal commençoit à tirer des nouvelles découvertes. Il avoit eu une partie des revenus de ſa caſſette, dans le temps qu'il n'étoit encore que Prince des Algarves, & héritier préſomptif de la couronne, fondés ſur les produits du commerce des pays nouvellement découverts & peuplés. Ainſi pleinement convaincu de l'utilité de ce commerce, il n'omit rien pour le ſoutenir, pour l'animer & pour le fonder d'une maniere ſolide. Dans les commencements de l'établiſſement, ceux qui découvrirent d'abord ces pays ſe contentoient de dreſſer des croix ſur les rivages où ils abordoient, de graver la deviſe de l'Infant ſur les arbres voiſins, le nom qu'ils donnoient à ces terres, & telles autres marques qu'il leur plaiſoit. Mais ſous le regne de ce Prince, on commença à dreſſer par-tout des piliers de pierre ſurmontés d'une croix, & ſur leſquels on voyoit gravés l'écuſſon de Portugal, le nom du Prince regnant, celui du Capitaine qui avoit découvert, l'an, le mois & le jour de la découverte, pour ſervir d'acte & de témoignage authentique, d'une priſe de poſſeſſion réelle de tous ces pays, au nom du Roi & de la Couronne de Portugal. Il fit ainſi planter neuf piliers le long de la côte d'Afrique, juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance, où finirent les découvertes qui ſe firent de ſon temps.

Peu d'années après, Don Juan II. ajouta à ſes autres titres celui du Royaume de Guinée & de la côte d'Afrique; & afin de s'en aſſurer le domaine effectif, il fit achever le Fort de l'iſle d'Arguin, commencé quelques années auparavant, & il en fit bâtir un plus conſiderable à Saint-George de la Mine, où ſe faiſoit le plus grand trafic de la côte de Guinée en poudre d'or. La flotte qu'il envoya pour bâtir le Fort de la Mine (1), étoit compoſée de dix caravelles, de deux ourques (2), & de deux bâtiments plus petits. Cette flotte étoit chargée de toutes les pierres de taille, des briques, du bois & des matériaux néceſſaires pour la Fortereſſe, qu'il ne s'agiſſoit plus que d'élever; de tous les vivres & de toutes les munitions de bouche & de

(1) Les Hollandois le poſſedent aujourd'hui, & l'appellent *Elmina*.
(2) C'eſt peut-être ce qu'on appelle aujourd'hui un Houcre.

L'AFRIQUE.

guerre ſuffiſantes pour ſix cents hommes, parmi leſquels il y avoit cent pionniers & ouvriers. Le plus petit bâtiment étoit deſtiné à faire la pêche ſur la côte, & à approcher de plus près la terre dans les anſes, où les ourques & les caravelles ne pouvoient entrer.

Don Diégue d'Azambuie, homme de mérite & d'expérience, que le Roi avoit choiſi pour Amiral de cette flotte, ayant mis à la voile le 11 Décembre de l'an 1481. ne fit que toucher à Bézeguiche, pour confirmer un traité fait avec le Seigneur de la côte. Pierre d'Evora, Capitaine de la petite barque, qui avoit pris le devant pour cet effet, termina heureuſement cette affaire.

1482. De-là continuant leur route ils arriverent à la Mine le 19 de Janvier de l'année ſuivante. D'Azambuie y trouva fort à propos un petit bâtiment Portugais appartenant au Roi, & dont le Capitaine, qui faiſoit-là ſa traite, ſervit d'interprete, pour faire ſçavoir au Seigneur du lieu la venue du Général, & l'envie qu'il avoit de conférer promptement avec lui. Caramanſa (c'eſt le nom du Seigneur de cette bourgade de Negres) ayant paru ſatisfait de l'arrivée du Général Portugais, Don Diégue d'Azambuie deſcendit à terre, & s'empara d'abord d'une éminence voiſine de la bourgade. Ce lieu lui parut propre pour y bâtir une Fortereſſe. Il y fit élever la banniere & les armes de Portugal, en prit poſſeſſion au nom du Roi ſon maître, & y fit dreſſer un autel au pied d'un grand arbre, où fut chanté la premiere Meſſe qui eût été dite dans ces contrées.

L'entrevûe du Général Portugais & du Prince Negre ſe fit avec toute la magnificence poſſible. Chacun affecta de donner une grande idée de ſoi, par tout l'appareil dont il étoit capable, quoiqu'au fond de part & d'autre ce fût très-peu de choſe. La Cour du Negre fit peu d'impreſſion ſur les Portugais; ceux-ci au contraire en firent beaucoup ſur les Negres, qui n'avoient point encore vû un ſi nombreux & ſi pompeux étalage.

Après les premieres cérémonies & les premiers compliments, Azambuie dit au Prince avec beaucoup d'emphaſe, » que le Roi de Portugal ſon maître » ayant appris avec un ſenſible plaiſir les facilités que ſes ſujets trouvoient à » leur traite dans cette partie de l'Afrique, qui étoit ſoumiſe à Caramanſa, » par la bienveillance dont il les favoriſoit, vouloit de ſon côté reconnoître » un ſi grand ſervice par un bienfait ſi ſignalé, qu'il étoit ſeul la digne » récompenſe de tous les biens qu'ils avoient reçus de lui : ce bienfait étoit » de lui procurer le baptême; qu'après cela le Roi de Portugal le regarde- » roit comme ſon frere & comme ſon allié; qu'il feroit avec lui un traité » de ligue offenſive contre leurs ennemis communs; qu'il feroit même avec » lui une eſpece de ſociété & de communauté de biens, en faiſant porter » dans les Etats de Caramanſa, toutes les richeſſes des ſiens. Mais, conti- » nua-t-il, pour cela même la ſûreté de l'un & de l'autre exige que vous » lui permettiez de faire dans vos Etats un établiſſement ſolide, qui puiſſe » ſervir de retraite à ceux de ſes ſujets qu'il enverra dans ces contrées, afin » que vous ayez toujours des Portugais dans un lieu qui puiſſe leur ſervir » d'aſyle contre vos ennemis & les leurs, & de magaſin pour l'avantage de » leur commerce. « Caramanſa, qui avoit plus de fineſſe & de politique qu'on n'en ſuppoſe communément dans un Negre, affecta une gravité étonnante pendant toute la ſéance. Il écouta la harangue du Général avec un ſilence

& une attention merveilleuſe, quoiqu'il n'en comprît pas tout le ſublime. Après avoir rêvé profondément pendant quelque temps, il répondit en peu de mots pour le Roi de Portugal & pour celui qui repréſentoit ſa perſonne, mais d'une maniere aſſez équivoque par rapport au but eſſentiel, qui étoit l'article de la Citadelle, ſur laquelle le Général avoit gliſſé fort légerement. L'un & l'autre en ſentoient la conſéquence, & tous deux ne diſoient pas ce qu'ils en penſoient. Azambuie, qui apperçut dans le Negre des motifs de défiance, répliqua & parla de la maniere qu'il crut la plus propre à diſſiper ſes ombrages. Soit que Caramanſa ne ſe crût pas en état de réſiſter à tant de monde, qui pouvoit aiſément lui donner la loi, ſoit qu'il enviſageât alors certaines conſiderations d'un intérêt préſent, qui prévalurent ſur les craintes de l'avenir, il prit ſur le champ ſon parti, & frappant des mains avec tous ſes gens en ſigne d'approbation, il accorda pour lors de bonne grace, ce qu'il n'eût peut-être pas été sûr de refuſer.

Dès le lendemain le Général mit ſon monde en œuvre pour creuſer les fondements de la place. Mais les pionniers n'eurent pas plutôt commencé à creuſer & à toucher à certaines pierres conſacrées par leurs ſuperſtitions, que les Negres accourant armés ſe mirent en devoir d'empêcher le travail. Les eſprits s'échauffoient, & on alloit avoir quelque fâcheuſe ſcene, quand Don Diegue, qui donnoit alors ſes ordres pour faire décharger les matériaux, averti à propos par ſes interpretes, que la Religion avoit moins de part à ce déſordre, que le déplaiſir de n'avoir pas reçu les préſents que l'on devoit faire au Prince, accourut en diligence, & diſant lui-même des injures à ſes gens, il les fit ceſſer avec un air d'autorité & d'indignation qui calma l'émeute. Les préſents furent portés avec pompe; les Negres les reçurent avec plaiſir, & vendirent ainſi, preſque ſans le ſçavoir, la liberté qui leur devoit être bien plus précieuſe. On travailla avec tant d'ardeur, qu'en vingt jours de temps la place ſe trouva hors d'inſulte. Don Diegue fit auſſi bâtir une Egliſe dans l'endroit, où à ſon arrivée il avoit fait dreſſer l'autel. L'Egliſe & la Forteresſe furent miſes ſous la protection de S. George. Don Diegue reſta avec ſoixante hommes pour la garde de la place, & renvoya tout le reſte en Portugal avec l'or, les eſclaves & les autres marchandiſes dont il avoit traitées.

Quelques années après le Roi fit un armement beaucoup plus conſidérable, pour un troiſieme établiſſement qu'il avoit projetté de faire à l'embouchure du Sénégal (1). Il croyoit cet établiſſement d'une bien plus grande conſéquence; mais il eut un ſuccès tout différent. Parmi les Nations qui ſont ſituées entre le Sénégal & la Gambie, les Jaloffes ſont les plus voiſins de la mer, & étoient alors les plus connus des Portugais. Le Prince qui les gouvernoit faiſant paroître peu d'eſtime pour ſes deux freres aînés, fils du feu Roi, abandonna en quelque ſorte les rênes de l'Etat entre les mains d'un frere qu'il avoit du côté maternel, nommé Bémoin, & ſe livra ſans réſerve à toutes ſortes de débauches. Pour ſe maintenir contre les Princes ſes rivaux, il s'approcha encore davantage de la mer, & fit une étroite alliance avec les Portugais. Ceux-ci devoient en être contents; il n'omettoit rien pour les

(1) On a cru que c'étoit le *Niger* des Anciens. C'eſt du nom de *Niger*, que le pays a reçu le nom de *Nigritie*.

L'AFRIQUE.

gagner. Il facilitoit en tout leur commerce, payoit juſqu'aux chevaux morts dans le trajet, comme s'ils euſſent été chargés pour ſon compte, & tout ſe paſſa de la ſorte pendant la vie du Roi; mais ce Prince fut aſſaſſiné par ſes propres freres, & Bémoin ſe vit tout-à-coup une guerre conſiderable à ſoutenir. Il eut recours à ſes alliés; le Roi Don Jean lui promit de l'aider, pourvû qu'il voulût ſe faire Chrétien & recevoir le baptême. Il lui envoya même pour cela des Ambaſſadeurs, des préſents & des Miſſionnaires. Bémoin promit tout ce qu'on voulut, en faiſant néanmoins ſentir que le temps d'une guerre civile n'étoit pas propre pour un changement, qui devoit naturellement ſoulever juſqu'à ceux qui lui étoient reſtés fideles; mais qu'auſſitôt qu'il ſe verroit paiſible poſſeſſeur, il ſe convertiroit & convertiroit avec lui toute ſa Nation Il différa ainſi pendant un an, donnant toujours de bonnes eſpérances. Cependant la guerre qu'il faiſoit à ſon déſavantage, troubloit beaucoup le commerce. Il empruntoit ſans pouvoir payer, & ſe trouvoit beaucoup arrieré. Les négociants Portugais, dont les affaires alloient mal, en avertirent la Cour, qui voyant que Bémoin n'effectuoit pas la promeſſe qu'il avoit donnée d'embraſſer la foi Chrétienne, ordonna à tous ſes ſujets de l'abandonner, & de retourner en Portugal.

Bémoin, qui ſentit que cet ordre ſeroit cauſe de ſa perte, fit un effort, eut recours à ſes amis, & paya ſes dettes. Mais voyant qu'il ne pouvoit retenir ſes hôtes, il fit embarquer avec eux ſon neveu, & le chargea d'un collier d'or, qu'il accompagna de cent eſclaves choiſis, dont il faiſoit préſent au Roi pour implorer ſon ſecours. Il n'eut pas le temps de le recevoir; il fut battu, & ſe ſauva à peine à la forteresſe d'Arguin, où il s'embarqua pour le Portugal, avec vingt-cinq des principaux de ſa Cour qui voulurent ſuivre ſa fortune.

1489.

Le Roi avant ſon arrivée dans ſes Etats voulut lui faire une réception, non comme à un Chef des Barbares pauvre & miſerable, mais comme à un Souverain & un puiſſant Monarque, plus encore pour donner à toute l'Europe une haute idée de ſes conquêtes, que pour reconnoître les ſervices que Bémoin avoit rendus à la Nation. Don Jean donna donc ſes ordres pour le faire conduire au palais de Palmele, où il lui fit ſa maiſon, & où il fut ſervi aux dépens du Roi en attendant que tout fût prêt pour le jour de ſon entrée à Lisbonne. Le jour deſtiné à cette entrée étant arrivé, le Roi & la Reine, chacun dans leur palais ſéparément, entourés d'une Cour nombreuſe de Dames, & des plus grands Seigneurs du Royaume, tous vêtus ſuperbement, attendirent le Prince Negre que Don François Coutinho, Comte de Marialva, étoit allé prendre avec un grand cortége de la jeune Nobleſſe. Bémoin ayant traverſé en cet état les rues de Lisbonne, qui étoient tapiſſées & ornées comme dans un jour de triomphe, entra dans le palais & monta à la ſalle du thrône. Dès que le Roi l'apperçut, il ſe découvrit un peu, & fit quelques pas pour aller au devant de lui. Bémoin de ſon côté ſe préſenta aux pieds du Roi, faiſant ſemblant de tirer de la terre avec ſes mains qu'il portoit enſuite ſur ſa tête, pour marquer ſon reſpect & ſe reconnoître ſon vaſſal. Le Roi l'ayant relevé, s'approcha du thrône, où il ſe tint debout, mais un peu appuyé, & fit ſigne à l'interprete de dire à Bémoin de parler. Bémoin, qui étoit homme de bon ſens & dans la force de l'âge, commença ſon diſcours, & le continua

avec tant de grace & de dignité, n'omettant aucune des raiſons qui pouvoient rendre ſenſibles tous les cœurs ſur l'état préſent de ſa fortune, que le Roi en fut touché. Il fut d'ailleurs très-ſatisfait des réponſes qu'il fit à toutes ſes queſtions, & conçut de lui l'idée d'un homme ſage & judicieux, & eut encore plus d'eſtime pour lui qu'il n'en avoit eu ſur les premieres relations qu'on lui en avoit données. Le Prince Negre paſſa enſuite chez la Reine, lui baiſa la main, ainſi qu'à Alphonſe, Prince de Portugal, priant l'un & l'autre de ſe rendre ſes interceſſeurs auprès du Roi, de qui ſeul il pouvoit tout attendre. Enſuite il fut conduit au palais qui lui avoit été deſtiné. Il eut en y allant le même cortége, & la marche ſe fit dans le même ordre qu'il étoit venu.

Comme la converſion du Prince Africain étoit ce que le Roi déſiroit le plus, la premiere choſe qu'on fit par ſon ordre, ce fut de mettre auprès de ſa perſonne des Eccléſiaſtiques vertueux & ſçavants pour l'inſtruire, avec tous ceux de ſa ſuite. Il ne leur fut pas difficile d'y réuſſir. Bémoin avoit été long-temps inſtruit, & avoit alors un intérêt tout différent de celui qui juſques-là l'avoit empêché de faire ce qu'on avoit exigé de lui avec trop d'empreſſément; de ſorte que demandant lui-même le baptême avec ardeur pour ſoi & pour les ſiens, ils furent bientôt ſatisfaits.

La cérémonie fut faite avec toute la ſolemnité poſſible, la nuit du troiſieme Décembre de l'an 1489. dans le palais de la Reine. Il fut préſenté aux fonds baptiſmaux avec les deux plus qualifiés de ſa ſuite, par le Roi, la Reine, le Prince, le Duc de Béja, qui monta depuis ſur le thrône, le Nonce du Pape, & les Evêques de Tanger & de Ceuta. Ce dernier fit la fonction, & fut en même temps un des parains. On donna à Bémoin le nom de Jean, pour lui faire honneur, parce que c'étoit le nom du Roi. Les autres Negres furent préſentés par d'autres Dames & d'autres Seigneurs. Le lendemain de cette cérémonie, le Roi fit Chevalier le Prince Africain, à qui il donna pour armes une croix d'or en champ de gueule, avec les cinq petits écuſſons du Portugal en bordure. Le Prince de ſon côté fit hommage de ſes Etats au Roi & à la Couronne de Portugal. Enſuite le Nonce du Pape envoya à Sa Sainteté une relation exacte de tout ce qui s'étoit paſſé, & l'acte authentique du Prince nouveau Chrétien.

Pendant quelque temps on ne vit à Lisbonne, à l'occaſion de l'entrée & du baptême du Prince Negre, que fêtes & divertiſſements, feux de joye, illuminations, combats de canes & de taureaux, & autres plaiſirs qui, en ſéduiſant les Africains, devoient leur imprimer une haute idée de la grandeur du Prince qui les recevoit avec tant de magnificence, par la comparaiſon qu'il étoit naturel qu'ils en fiſſent avec leur miſere. Ils donnerent néanmoins eux mêmes du plaiſir à la Cour par leur agilité & par leur adreſſe; on les voyoit courir après des chevaux Barbes dans le fort de leur courſe, ſauter ſur leurs croupes, s'y tenir debout, deſcendre pour ramaſſer des pierres diſpoſées d'eſpace en eſpace, & remonter ſur la croupe de ces chevaux avec tant de légereté, qu'ils l'emportoient de beaucoup ſur les Maures de Barbarie, quoique ceux-ci, par leur adreſſe dans cet exercice, attiraſſent l'admiration de tous les autres peuples.

Cependant le Roi fit armer en diligence vingt caravelles bien pourvues

L'AFRIQUE.

d'hommes, d'armes, de munitions de bouche & de guerre, & de tous les matériaux néceſſaires pour élever une Fortereſſe. Il donna la conduite de cette flotte à Pierre Vaz d'Acugna, ſurnommé *Biſagu*. Il envoya en même temps des Miſſionnaires; mais toutes les eſpérances que le Roi avoit formées, tomberent tout-à-coup par un évenement imprévû.

A peine eut-on poſé les fondements de la Fortereſſe, que le Général qui avoit un déplaiſir ſecret d'avoir commencé l'ouvrage dans un mauvais terrein, & qui ſouffroit de ſe voir obligé de reſter dans un lieu mal ſain, tua Bémoin à coups de poignard, ſous le faux prétexte qu'il méditoit quelque trahiſon. Cette action, qui cauſa beaucoup d'émotion parmi les Negres & parmi les Portugais mêmes, fit une peine extrême au Roi, qui la laiſſa néanmoins impunie.

Indépendamment du deſir de remettre ſur le thrône un Prince allié, qui s'étoit mis ſous la protection de la Couronne de Portugal, le Roi avoit encore un autre objet qu'il méditoit depuis long-temps. Il vouloit attirer dans ſes Etats le commerce des grandes Indes, & trouver une voye pour y pénetrer. Ses Mathématiciens l'aſſuroient que la choſe n'étoit pas impoſſible. Ils diſoient qu'on pouvoit faire le tour de l'Afrique, & ils produiſoient une carte géographique, que l'Infant Don Henri avoit reçue des Maures. Elle en montroit la route, & l'évenement a fait voir qu'elle étoit aſſez exacte.

Marco Paolo Vénitien, grand voyageur, avoit parlé d'un certain *Presbyter Johannes*, qui devoit être dans les grandes Indes. Il le regarde comme Roi d'un pays de l'Inde, & lui fait remporter une victoire ſur les Mongales (ou Tartares Mongous de Gingis-Khan), ce qui conduit naturellement à penſer qu'il parloit du *Dalai Lama*, le Fô Vivant, qui joint le ſouverain Pontificat d'une nombreuſe ſecte d'Idolâtres à l'autorité Royale. C'étoit aſſez pour fonder la qualification de *Presbyter*. A l'égard du nom de *Jean*, on ſent bien que c'eſt le mot *Han*, qui ſignifie Roi chez les Tartares. Mais alors l'Aſie n'étoit pas connue comme aujourd'hui. Des Européens, qui avoient fait le pélerinage de Jéruſalem, y avoient vû des Abiſſins, de qui ils avoient appris qu'ils vivoient ſous la domination d'un Souverain, qui avoit quelques marques auxquelles on pouvoit croire qu'il étoit ce Prince dont les relations avoient parlé. Don Jean réſolut de le chercher, d'établir une correſpondance mutuelle, dont il prévoyoit des biens immenſes, ſi elle pouvoit lui ouvrir une route à ces Indes ſi déſirées, & qui faiſoient l'objet de ſes deſirs.

Il avoit d'ailleurs quelques notices qu'on pouvoit pénetrer dans les Etats de ce Prince par les Royaumes nouvellement découverts ſur les côtes d'Afrique. En 1486. un Ambaſſadeur du Roi de Benin, qui étoit venu avec Jean Alphonſe d'Aveiro, pour faire alliance avec la Couronne de Portugal, & demander des perſonnes qui puſſent prêcher l'Evangile dans le pays, racontoit qu'à l'Orient du Royaume de Benin, à 350 lieues dans les terres, il y avoit un puiſſant Monarque nommé *Ogane*, qui avoit juriſdiction ſpirituelle & temporelle ſur tous les autres Rois voiſins; que le Roi de Benin & les autres, à leur avenement à la couronne, lui envoyoient des Ambaſſadeurs avec de riches préſents, & qu'ils recevoient de lui l'inveſtiture de leurs Etats, dont les marques Royales conſiſtoient dans un bourdon au lieu de ſceptre, une eſpece de caſque à la place de couronne, & une croix de laiton, & que

ſans ces marques ils n'étoient pas reconnus comme Rois légitimes; que les Ambaſſadeurs, pendant tout le ſéjour qu'ils faiſoient à la Cour de ce Prince, ne le voyoient jamais qu'au jour de leur audience, où il laiſſoit paroître un de ſes pieds qu'ils baiſoient avec reſpect comme une choſe ſainte, & qu'à leur départ on attachoit auſſi une croix de laiton au cou de ces Ambaſſadeurs; ce qui les mettoit dès-lors en liberté, les affranchiſſoit de toute ſervitude, & étoit pour eux comme un Ordre de Chevalerie qui les ennobliſſoit.

Bémoin avoit aſſuré à peu près la même choſe au Roi, en lui diſant qu'à l'Orient du Royaume de Tombut, il y avoit d'autres Souverains, & en particulier un qu'ils appelloient *le Roi des peuples Moſaïques*, qui n'étoit ni Mahometan, ni Idolâtre, & qui profeſſoit une loi qui paroiſſoit aſſez conforme à celle des Chrétiens. Toutes ces indications qu'on joignoit aux relations qu'on avoit du *Prêtre Jean*, animoient l'envie qu'avoit Don Jean de parvenir juſqu'à lui. Il s'étoit fortement perſuadé qu'il en viendroit à bout en remontant le Sénégal, ou Niger, que les Géographes de ce temps-là ſuppoſoient venir des mêmes montagnes que le Nil. Il avoit ordonné que, dès qu'on auroit bâti la fortereſſe à l'embouchure du Sénégal, on le remontât auſſi loin qu'on pourroit. Comme on lui eut rapporté qu'il y avoit des cataractes ſemblables à celles du Nil, il donna ſes ordres pour les rompre juſqu'à ſa ſource : projet magnifique, dont ſans doute il n'avoit pas aſſez conſidéré l'impoſſibilité.

Il y avoit déjà quelques années que ſur les premieres idées que le Roi de Portugal avoit eues de ce Prêtre Jean, il avoit pris ſes meſures pour le faire chercher partout, juſqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Il avoit envoyé deux hommes à Jeruſalem avec ordre d'aller plus loin. Ils ne paſſerent pas Jeruſalem, parce qu'on leur fit comprendre que ſans la langue Arabe qu'ils ne ſçavoient pas, il étoit impoſſible & inutile de continuer leur voyage. Le Roi chargea deux autres hommes qui la poſſédoient aſſez bien de faire cette recherche. L'un étoit Pierre de Covillan, Gentilhomme de ſa maiſon, l'autre Alphonſe de Payva. Ils reçurent leur commiſſion & leurs lettres de créance à Santaren, le 7 Mai 1487, en préſence de Don Manuel, Duc de Béja, le même qui regna après Don Jean.

Ils prirent leur route par Naples, Rhode, Alexandrie & le Caire, & allerent juſqu'à Aden ville d'Arabie à l'entrée de la mer Rouge, & ils y arriverent dans le temps de la Monçon, & ſe ſéparerent enſuite. Payva paſſa en Ethiopie, & Covillan ſe rendit aux Indes. Il aborda à Cananor, alla à Calicut, à Goa, où il s'embarqua pour Soffala, d'où il revint à Aden & enſuite au Caire, où étoit leur rendez-vous. En arrivant il apprit que Payva y étoit mort; mais il trouva deux Juifs Portugais, avec de nouveaux ordres que le Roi lui envoyoit. Ce Prince à qui un de ces Juifs avoit rendu un compte aſſez exact du commerce de la ville d'Ormus, à l'entrée du Golphe Perſique, où ſe rendoient toutes les richeſſes des Indes, d'où on les tranſportoit de là en Syrie & en Egypte pour les faire paſſer en Europe; ce Prince, dis-je, réſolut d'envoyer ce Juif & ſon compagnon avec de nouvelles inſtructions pour Pierre de Covillan. Il ordonnoit à ce dernier de renvoyer le ſecond Juif avec un détail exact de ſes voyages, & d'aller avec le premier juſqu'à Ormus, afin de continuer toujours ſes recherches du Prêtre Jean, & de ne ſe point rebuter juſqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Pour obéir à ſes ordres,

L'AFRIQUE.

Covillan donna un ample journal de ſes aventures au Juif, & continua avec l'autre les voyages qui lui étoient commandés. Il retourna à Aden, paſſa delà à Ormus, où après avoir fait ſes réflexions, il l'envoya à Alep avec une Caravane. Il s'embarqua de nouveau par la mer Rouge, & arriva enfin à la Cour du Roi d'Abiſſinie, qu'il avoit cherché avec tant de dangers & de fatigues. Afin que rien ne fût omis de ce côté-là, le Roi fit écrire dans toutes les Echelles du Levant, aux Conſuls de la nation Portugaiſe, ou aux gros Négocians qui y étoient établis, pour avoir quelques connoiſſances de tout ce qu'il déſiroit. Enfin il lui vint de Rome un Prêtre Abiſſin nommé Marcos; celui-ci l'ayant ſatisfait ſur toutes les queſtions qui lui furent faites touchant ſon pays, il lui fit écrire pluſieurs lettres, dont il lui fit faire des copies qu'il envoya en divers ports de l'Orient, afin que l'on en chargeât les ſujets du Prince dont il étoit ſi curieux d'apprendre des nouvelles, dans l'eſpérance que quelqu'une, venant à tomber entre ſes mains, ſerviroit à donner plus de créance à Pierre de Covillan, ſuppoſé qu'il fût aſſez heureux pour arriver au terme de ſon voyage. Après cela, il fit partir le Prêtre Abiſſin lui-même, chargé de ces mêmes lettres, dont il avoit fait les copies, & comblé de bienfaits.

Ceux que le Roi envoya par l'Ocean Atlantique à la recherche de ce Prince, furent Barthelemi Diaz & Jean l'Enfant. Ils commandoient chacun un vaiſſeau, outre un troiſieme uniquement chargé de vivres, pour ſuppléer au défaut de ceux qui auroient été conſommés dans le cours d'une longue navigation, & pour ôter une raiſon ſpécieuſe à ces aventuriers de revenir ſur leurs pas, comme avoient fait pluſieurs de ceux qui les avoient précédés.

La navigation commençoit alors à devenir moins pénible. Le Roi qui entretenoit à ſa Cour de très-habiles Mathématiciens, & qui étoit toujours en action pour inventer quelque choſe qui pût faciliter le ſuccès de ſes découvertes, les avoit ſouvent encouragés à imaginer quelque expédient pour rendre l'art de naviger plus aiſé & plus sûr. Ils répondirent à ſon attente; car les auteurs Portugais leur font l'honneur d'avoir trouvé moyen de prendre hauteur par l'Aſtrolabe, ce qui n'eſt pas exactement vrai. Le Roi avoit chargé Roderic & Joſeph, célébres Aſtronomes, de conférer avec Martin Boheme, habile Mathématicien, & de chercher quelque invention pour naviger ſur des mers inconnues, pour que le Pilote pût ſe diriger dans le fort des tempêtes, ſe retrouver, & avoir un guide, lorſque l'obſcurité lui dérobe l'aſpect des aſtres ſur leſquels il ſe régle; enfin pour connoître la juſte hauteur où il ſe trouveroit, & l'eſpace qu'il auroit parcouru dans ſa navigation. Après pluſieurs conférences tenues à ce ſujet, ces trois Sçavants ne trouverent rien de mieux que de donner aux gens de mer l'uſage de l'Aſtrolabe, dont il n'y avoit que les Aſtronomes ſédentaires qui ſe fuſſent ſervis auparavant. Ils appliquerent l'Aſtrolabe à la Marine, le perfectionnerent en y ajoutant pluſieurs uſages utiles à ce deſſein. Avec cet inſtrument les Pilotes haſarderent de naviger en pleine mer, où la connoiſſance des Aſtres marqués ſur l'Aſtrolabe leur parut être l'unique moyen propre à régler leur route. On leur attribue auſſi d'avoir fait les premiers des tables de Déclinaiſon à l'uſage des Pilotes. Quand ils n'auroient fait autre choſe, dit le Pere Lafiteau, ce ſeul ſervice qu'ils rendirent alors à l'Europe, ſuffit pour les rendre immortels; car

car depuis ce temps-là on a pû s'expoſer en pleine mer, ſans craindre de perdre la terre ; ce qui rend la navigation bien plus courte & moins périlleuſe.

Diaz & l'Enfant devoient commencer leurs découvertes depuis le fleuve Zaïre, où avoient fini celles de Diégue Can ; planter partout des pilliers, & laiſſer ſur le rivage des Negres, & ſurtout des Negreſſes bien vétues & bien inſtruites de ce qu'elles devoient dire, ſoit pour s'informer du Royaume du Prêtre Jean, ſoit pour louer beaucoup le Portugal, & donner envie de s'allier avec cette Couronne.

Diaz, qui commandoit, eut beaucoup à ſouffrir dans toutes les terres où il aborda. Il trouva des langues inconnues que ſes Negres mêmes n'entendoient pas. Son monde ſe révolta pluſieurs fois contre lui. Il le ramena toujours avec douceur & avec fermeté ; mais dans ce voyage, il n'eut aucune nouvelle du Prince qu'il cherchoit. Il découvrit néanmoins une nouvelle étendue de trois cent cinquante lieues de côte, planta ſix poteaux, & arriva à l'extrémité Méridionale de l'Afrique, où il vit un Cap qu'il nomma le *Cap des Tourmentes*, à cauſe de la groſſe mer qu'il y trouva. Son courage l'invitoit à paſſer outre ; mais ſes gens étoient trop rebutés, il ſe vit contraint de revenir ſur ſes pas. En retournant ainſi, il rencontra le vaiſſeau qui portoit les vivres, & dont il étoit ſéparé depuis neuf mois. De neuf hommes qu'il y avoit eu ſur ce vaiſſeau, il n'en reſtoit plus que trois, dont un fut ſi tranſporté de joye de cette jonction qu'il en mourut. Enfin Diaz, après une navigation de ſeize mois & dix-ſept jours, arriva à Lisbonne en Décembre de l'an 1487. Le Roi le reçut fort bien ; mais ayant entendu dans ſa relation le nom de *Cap des Tourmentes*, il voulut qu'on le nomma le *Cap de Bonne-Eſpérance*, pour ſervir d'heureux préſage aux fruits qu'on devoit tirer de cette découverte.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de la découverte du Congo par Diégue Can, que quelques-uns appellent Camo, ou en latin *Camus*. Mais j'en ferai mention dans un Chapitre particulier, & j'y renvoye le Lecteur. Je remets de même au Chapitre de l'Amérique, le juſte regret qu'eut le Roi Jean d'avoir rejetté les offres de Colomb.

CHAPITRE VI.

Découvertes des Portugais en Afrique, depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'au détroit de Babelmandel.

Jean, ſecond du nom, Roi de Portugal, qui avoit pouſſé ſi loin les découvertes ſur les côtes occidentales de l'Afrique, n'eut pas le plaiſir d'en recueillir le fruit. Manuel, Duc de Béja ſon ſucceſſeur, moiſſonna ce que ſes prédéceſſeurs avoient ſemé. Jean mourut aux Algarves le 25 Octobre 1495. Son fils unique, Don Fernand, étoit mort à la fleur de ſon âge d'une chute de cheval. Don Manuel, Duc de Béja, dont j'ai parlé dans le Chapitre

L'AFRIQUE.

précédent, hérita de la couronne. Il étoit fils de Don Fernand, que l'Infant Don Henri avoit adopté, & à qui il avoit laiſſé ſes revenus. Don Jean II. qui n'avoit point d'enfants, & qui le regardoit comme ſon héritier préſomptif, lui avoit fait ajouter à l'écu de ſes armes une ſphere, ou une mappemonde pour ſymbole. L'Hiſtorien ajoute : » comme s'il eût prévû dès-lors que » ce jeune Prince devoit un jour avoir des Etats dans tous les pays. « Il y a apparence qu'il voulut lui faire remettre devant les yeux le projet des découvertes qu'il déſiroit avec tant d'empreſſement. Son premier ſoin fut de mettre les affaires du Royaume en un état meilleur que celui où ſon prédéceſſeur les lui avoit laiſſées.

Dans les divers conſeils qui furent tenus ſur différentes matieres, l'affaire des découvertes fut agitée avec chaleur. Il y eut trois ſentiments qui eurent chacun leurs partiſans. Les uns étoient pour la négative, & vouloient qu'on abandonnât une entrepriſe qu'ils regardoient comme la ruine de l'Etat. Outre les raiſons qu'on avoit apportées au commencement pour combattre les projets de l'Infant Don Henri, ils ajoutoient l'éloignement extrême des Indes, & des pays inconnus du Prêtre Jean ; le danger qu'il y avoit de ſoulever toutes les Puiſſances Mahométanes ; l'impoſſibilité de fournir à tant de dépenſes, & de réſiſter à de ſi puiſſants ennemis. Les ſeconds plus moderés, vouloient qu'on ſe bornât aux découvertes faites juſqu'alors, & que même on s'y portât plus ſobrement que par le paſſé. Les troiſiemes enfin plus zelés pour la gloire de la Nation, demandoient qu'on paſſât outre, jugeant que les faveurs qu'ils avoient reçues du ciel dans le ſuccès de ces découvertes devoient leur tenir lieu d'un garant ſûr de ſa volonté pour les continuer. Ce fut à ce dernier ſentiment que le Roi s'attacha, comme plus conforme à ſon inclination, à ſes ſentiments, & à la reconnoiſſance qu'il devoit à la mémoire du Roi ſon prédéceſſeur, à celle de Don Ferdinand ſon pere, & de l'Infant Don Henri ſon grand-oncle.

Il fit en conſéquence armer trois vaiſſeaux d'une charpente plus forte qu'à l'ordinaire, afin qu'ils fuſſent plus en état de ſoutenir les groſſes mers du Cap de Bonne-Eſpérance, & y ajouta ſeulement une pinque pour porter le ſupplément des vivres & des proviſions. Il nomma enſuite pour les commander Vaſco de Gama, homme de qualité & extrêmement brave. Il lui donna pour ſecond Paul de Gama ſon neveu, & Nicolas Coello ; pour la pinque ce fut un homme de ſa maiſon qui fut choiſi pour en être le Patron.

Dès que les vaiſſeaux furent en état, Don Manuel conſiderant l'importance du ſujet, voulut donner les ordres à l'Amiral avec quelque ſolemnité. Il le fit venir au milieu d'une Cour nombreuſe à Extremos, lui & ſes deux autres Capitaines, & ſes principaux Officiers : il leur fit un diſcours étudié, où ayant relevé la confiance qu'il avoit en leur fidelité & en leur courage, il les exhorta fortement à ſoutenir l'idée qu'il avoit conçue d'eux, & dont il leur donnoit un témoignage authentique dans le choix qu'il avoit fait de leurs perſonnes. Enſuite les animant par les plus magnifiques promeſſes, & par l'eſpoir des plus grandes récompenſes, il leur recommanda très-expreſſément l'obéiſſance & la ſubordination qu'ils devoient à leur Général, qui leur repréſentoit ſa propre perſonne, & à celui ci la ſageſſe, la moderation & la fermeté qu'exigeoit de lui, ſelon les occaſions, le poſte qu'il lui confioit.

L'Afrique.

Après ce diſcours, Don Manuel remit à Vaſco ſes lettres de créance. Il lui donna de plus l'Itinéraire de Covillan & d'autres inſtructions. Pour terminer la cérémonie un Secrétaire d'Etat qui, pendant tout le diſcours, avoit tenu un étendard déployé, où l'on voyoit une croix peinte, le préſenta à Vaſco, qui s'étant mis à genoux, prêta ſerment au Roi en ſon propre nom, & au nom de tous les ſiens. Enſuite emportant l'étendard, il partit pour Lisbonne, où ſe devoit faire l'embarquement, & il ſe diſpoſa à ce voyage par tous les actes de piété que la Religion lui inſpira.

Diaz & ſes compagnons avoient donné une ſi terrible idée des mers du Cap de Bonne-Eſpérance, qu'on n'en attendoit autre choſe que des naufrages, & on regardoit les voyageurs comme de malheureuſes victimes qui alloient à une mort preſque inévitable. Dans cette prévention on s'imaginoit, en les accompagnant, aſſiſter à leurs funerailles. Tout le monde fondoit en larmes en voyant une Jeuneſſe ſi belle, ſi nombreuſe, laiſſer parents, amis & patrie pour courir à une mort certaine dans la fleur de ſes plus belles années. Nos nouveaux voyageurs attendris eux-mêmes par tout ce que cet appareil avoit de touchant, ſe virent ainſi conduits juſqu'au port. Là s'étant mis à genoux, ils reçurent encore l'abſolution générale, comme pour mourir. Ils s'embarquerent enſuite au milieu des cris & des lamentations de tout ce peuple, qui ne pouvoit ſe laſſer de les accompagner des yeux, & qu'on ne pût arracher du rivage qu'après qu'on les eût entierement perdus de vûe.

Vaſco partit au commencement de Juillet de l'an 1497. Il cingla en pleine mer droit aux Canaries, d'où continuant ſa route ſans s'arrêter juſqu'aux iſles du Cap-Verd, il mouilla le treizieme jour à celles de Saint-Jacques, où il fit aiguade, & prit quelques rafraîchiſſements. S'étant remis en mer, il fut près de quatre mois à lutter contre les vents, & forcé à chercher la terre. Il prit port dans une grande anſe, qu'on appella depuis la Baye de Sainte-Helene. Il y trouva un peuple barbare & pauvre, mais d'une grande bonté & d'une extrême franchiſe. Un ſoldat nommé Velloſo, obtint du Général la permiſſion d'aller ſeul juſqu'aux habitations. Il y fut reçu avec beaucoup d'humanité; mais ſaiſi tout-à-coup d'une frayeur dont il ne put jamais rendre raiſon, il ſe mit à fuir vers les vaiſſeaux de toute ſa force. Ces bonnes gens, qui ignoroient la cauſe d'une fuite ſi précipitée, le ſuivirent pour le raſſurer: cela même redoublant ſa crainte, donnoit des aîles à ſa lâcheté pour mieux fuir. L'équipage, qui faiſoit de l'eau, le voyant venir ſi effrayé & pourſuivi, ſoupçonna quelque trahiſon, & courut aux armes. Les Negres attaqués ſe mirent en défenſe, firent pleuvoir une grêle de cailloux & de fleches, dont une bleſſa le Général au pied. Le combat eût été plus funeſte ſans la prudence de Gama, qui ayant fait donner le ſignal de la retraite, fit rembarquer ſon monde, & mit à la voile.

On ne ſçavoit pas encore qu'il y a en certains parages des vents reglés qui rendent la navigation aiſée en certaines ſaiſons, & périlleuſe, ou même preſque impoſſible en d'autres. Vaſco étoit malheureuſement parti dans la ſaiſon la plus contraire de l'année; de ſorte que lorſqu'il fut arrivé au Cap de Bonne-Eſpérance, il n'y trouva que des orages & des tempêtes ſi affreuſes, que ſon équipage rebuté des fatigues d'une navigation de près de cinq mois, laſſé de la mauvaiſe nourriture, & plus épouvanté encore des phantômes

L'AFRIQUE.

qu'il ſe forgeoit ſur les dangers de ce redoutable Cap, ſe mutina pluſieurs fois, & lui eût fait courir riſque de la vie, s'il n'eût trouvé une reſſource dans ſa fermeté & dans ſa conſtance. Il fit mettre les chefs de la ſédition aux fers, & parmi eux les maîtres & les pilotes; il prit lui-même le timon du gouvernail, & pendant pluſieurs jours que la tempête dura, ne faiſant que louvoyer & courir la bordée, il ſe roidit tellement contre tous les obſtacles & contre tous les périls, plus grands encore de la part de ſes gens mutinés, que du côté des vents & des flots, il doubla enfin ce fameux Cap en cinq jours de temps, du 20 Novembre au 25. Comme il trouva enſuite des vents plus mous, les eſprits ſe calmerent avec la tempête, & il alla prendre terre près de ſoixante lieues au deſſus du Cap, en tirant vers l'Eſt, dans une Baye qu'on a depuis appellée l'*Aiguade de Saint-Blaiſe*.

Il ſe rétablit un peu des fatigues qu'il avoit ſouffertes, & trouva d'abord dans les Caffres, qui ſont les Naturels de ce pays, aſſez de facilités pour avoir de nouvelles proviſions, dont il traita avec eux pour quelques marchandiſes, comme grelots, & autres meceries de vil prix. Comme il s'étoit élevé quelques difficultés entr'eux & les ſiens pour la traite, il jugea à propos d'aller plus loin dans un petit port, où ayant partagé ſur tous les vaiſſeaux les vivres qui reſtoient ſur la pinque, il la brûla ſelon les ordres qu'il avoit reçus. Il partit de-là le 8 Décembre; mais en ſortant il fut ſurpris d'une tempête, qui mit ſa patience à l'épreuve durant pluſieurs jours. Il n'en eut cependant aucun mauvais accident, & il ſe trouva ſur une côte qu'il nomma *Terre de Natal*, en mémoire de la Nativité de J. C. parce qu'il la trouva le jour de Noel. Ceux qui étoient chargés de faire des recherches donnoient aux lieux qu'ils découvroient le nom de la fête du Saint, de la Sainte, ou du Myſtere que l'Egliſe célebroit ce jour-là. Par la même raiſon, Gama appella *le fleuve des Rois* une grande riviere, où il entra le jour de l'Epiphanie, le 6 de Janvier 1498. Les Caffres d'une peuplade en uſerent ſi bien avec lui, & il y fit ſon commerce avec tant de tranquillité, qu'il donna au pays le nom d'*Aiguade de la bonne paix*. Il ſe remit enſuite à la voile pour continuer ſa route, & paſſa de nuit un Cap, qu'il nomma le *Cap des Courans*, en Portugais *Cabo dos Corrientes*, à cauſe des courans qui y portant à terre avec violence, le conduiſoient dans une grande Baye, d'où il appréhendoit de ne pas pouvoir ſe tirer. Cela fut cauſe qu'après avoir pris le large, il paſſa, ſans s'en appercevoir, toute la côte de Sophala, ſi célebre par ſes mines d'or, & qu'on croit être l'Ophir où Salomon envoyoit ſes flottes, & d'où il tira les richeſſes qui rendirent ſon regne ſi floriſſant.

1498.

Juſqu'alors Vaſco & ſa troupe étoient preſque déſeſperés. Ils ne trouvoient par-tout ſur leur route que des peuples indigents & dans la miſere, dont ils n'entendoient point le langage, avec qui il falloit toujours être ſur la défiance, & dont ils pouvoient à peine tirer quelques vivres pour prolonger leurs jours, ſans entrevoir aucune eſpérance d'une meilleure fortune. Le retour de Colomb par le Portugal ſous le Roi Jean II. & les magnifiques idées qu'il y avoit données des richeſſes du pays qu'il avoit découvert, affligeoient les Portugais par la déſagréable comparaiſon qu'ils en faiſoient, avec la pauvreté des Nations qu'ils parcouroient. Comme ils étoient dans cette terrible ſituation d'eſprit, ils entrerent dans un petit fleuve à la ſuite de quelques

almadies ou petites barques qui avoient des voiles tiſſues de feuilles de palmier. Ils eurent alors de meilleures eſpérances, & ſe flatterent d'un changement favorable. Ces idées les engagerent à donner à ce fleuve le nom *de Bons ſignaux*. Les peuples de cette contrée étoient noirs comme les précédents ; mais il ſe trouvoit parmi eux quelque mélange d'une couleur olive qui indiquoit le voiſinage des Blancs. D'ailleurs, ils étoient plus policés & mieux vétus. Quelques-uns portoient des pagnes de coton & de toiles peintes, des bonnets de ſoye, ou d'étoffes entremêlées d'or ou d'argent. Il s'en trouva même qui entendant quelques mots Arabes, purent raiſonner avec Fernand Martinez qui en ſçavoit aſſez, & ſervoit d'interprete au Général. Mais ce qui acheva de les conſoler, c'eſt qu'on leur fit entendre qu'en remontant plus haut, ils trouveroient des Blancs comme eux, & des vaiſſeaux à peu près ſemblables aux leurs, qui couroient ces mers pour y faire leur commerce.

La joye de Vaſco fut extrême à cette nouvelle. Mieux fondé dans ſes eſpérances que par le paſſé, il planta un nouveau poteau ſur le rivage, auquel il donna le nom de *Saint-Raphael*, & prit la réſolution de faire radouber ſes vaiſſeaux qui en avoient grand beſoin. Il y fut aidé par les Naturels du pays, qui lui donnerent avec bonté tous les ſecours qu'ils purent. La joye de Vaſco fut troublée par un nouveau genre de maladie peu connue juſqu'alors. C'étoit le ſcorbut, qui fit de grands ravages parmi ſon équipage. Ils le regarderent comme une ſorte d'éréſipele, qui leur gonflant les gencives & les pourriſſant, leur faiſoit tomber les dents, & leur cauſoit d'autres ſymptômes fâcheux. Ils en connurent la véritable cauſe, en l'attribuant aux viandes ſalées, & à l'air groſſier de la mer. Quelques-uns en moururent ; mais le grand nombre en réchappa.

Vaſco n'en fut pas quitte pour cet accident, peu s'en fallut qu'il ne périt lui-même dans ſon eſquif, & qu'il ne perdît ſon vaiſſeau ſur des battures. Echappé heureuſement à l'un & l'autre danger, il arriva cinq jours après à l'iſle de Moſambique, & il alla mouiller une lieue au deſſus à quelques iſles, où il planta un nouveau poteau, & donna à ces iſles le nom *de Saint-George*. La Moſambique eſt une petite iſle peu éloignée du continent de la côte Orientale d'Afrique, à 14 degrés, 30 de latitude Sud. Elle n'étoit d'aucune conſideration ſous la domination des Naturels du pays, qui ſont des Caffres Idolâtres du pays de Quiloa. Mais les Maures, ſectateurs de Mahomet, s'étant répandus ſur ces côtes, en avoient fait une échelle pour le commerce de Sophala & des Indes, à cauſe de la bonté & de la ſûreté de ſon port. Il n'y avoit gueres dans l'iſle que des Maures, logés miſérablement dans de pauvres cabanes de terres, couvertes de paille ; en ſorte qu'on n'y voyoit d'ouvrages de maçonnerie que la Moſquée & la maiſon du Scheick, qu'Ibrahim, Roi de Quiloa, y entretenoit pour percevoir ſes droits, & y commander en ſon nom. Lorſque les Portugais s'en furent rendus les maîtres, ils en firent l'entrepôt de leurs flottes pour les voyages des Indes. Le port de Moſambique devint alors un des plus célebres ; mais comme l'air en eſt très-mal ſain, cette terre qui dévore ſes habitants, devint le lieu de la ſépulture d'une infinité de malheureux, qui n'avoient réſiſté aux travaux de ces pénibles voyages que pour y terminer les reſtes d'une vie épuiſée de fatigues.

Dès que Vaſco parut, il vit venir à lui ſept petites almadies ou barques

L'AFRIQUE.

pleines de monde & de joueurs d'inſtruments, à la ſuite d'un Officier du Scheick, qui, d'auſſi loin qu'il put être entendu, fit le ſalut en Arabe, & demanda d'où venoient les vaiſſeaux, & où ils alloient. Il ne fut pas plutôt aſſuré, & par le pavillon & par la réponſe qui lui fut faite que les vaiſſeaux étoient de Portugal, & cherchoient une nouvelle route pour aller aux Indes, qu'ennemi juré des Chrétiens par religion, & des Portugais par naiſſance, étant né ſujet des Rois de Fez & de Maroc, il forma le deſſein de les perdre. Comme l'exécution n'en étoit pas poſſible à force ouverte, il crut devoir diſſimuler. Il ne put ſi bien ſe contraindre que Vaſco, qui l'obſervoit avec beaucoup d'attention, ne jugeât, à ſon air déconcerté, de ſes mauvaiſes intentions. Il convenoit à Vaſco de diſſimuler lui-même ſes ſoupçons, il prit ſagement ce parti, & tout ſe paſſa de part & d'autre en politeſſes. Les démonſtrations de joye ne furent point épargnées. Le reſpect dû à l'Alcoran n'empêcha point les Maures de boire beaucoup de vin que Vaſco leur fit ſervir. On ſe fit mutuellement des préſents pluſieurs fois. Enfin on convint qu'on fourniroit aux Portugais pour leur argent des vivres, & qu'on leur donneroit deux pilotes, pour le prix dont on conviendroit avec eux: mais la haine des Maures ne ſe put cacher long-temps. A pluſieurs traits qui leur échapperent on s'apperçut de leur trahiſon & de leur mauvaiſe volonté. Les pilotes ſe ſauverent à la nage; on fit cacher quelques Abiſſins, avec qui Gama avoit eu quelques entretiens pour s'inſtruire des Etats de leur maître; enfin on en vint à des hoſtilités, & quelques almadies attaquerent les chaloupes Portugaiſes qui faiſoient de l'eau. Le Général qui en porta ſes plaintes, en demanda juſtice, & ne reçut qu'une réponſe dure & fiere. L'entretien finit même par quelques inſultes, qui furent ſuivies d'une grêle de fleches. Alors Gama irrité, fit faire quelques décharges de ſon canon, tua quatre perſonnes, & entr'autres un des pilotes fugitifs qui étoit à côté du Scheick. Le bruit de l'artillerie peu connue alors, ou du moins peu uſitée en ces pays, jetta une conſternation ſi ſubite, qu'en un inſtant tous les Maures abandonnerent l'iſle, & ſe ſauverent dans le continent. Le Scheick épouvanté & devenu plus docile, accorda à Vaſco tout ce qu'il voulut. Vaſco ſe contentant d'un pilote, mit ſur le champ à la voile. La peur n'avoit point corrigé ce Pilote, & ſoit qu'il fût d'intelligence avec le Scheick, ſoit que de lui-même il fût porté à faire un mauvais coup, il ſe flatta de pouvoir faire perdre les vaiſſeaux, réſolu de périr lui-même, ou eſperant de ſe ſauver à la nage. Il étoit veillé de près, & il s'en appercevoit. Néanmoins il ne tarda pas à ſe faire connoître pour ce qu'il étoit. Il engagea les vaiſſeaux dans quelques iſles, qu'il diſoit être un cap, ou une pointe contigue au continent. Vaſco, qui s'apperçut de la méchanceté de cet homme, le fit châtier fort rudement, & le lieu en a reçu & conſervé le nom de l'*Iſle du Fuſtigé* (1). Cette punition le força à un repentir, du moins apparent, & il promit de conduire la flotte à Quiloa, ville fameuſe par ſon commerce avec les Indes, & habitée en partie par des Chrétiens Abiſſins. Il avoit eu ſoin de cacher qu'il ſçavoit qu'on y étoit déjà inſtruit par des exprès de tout ce qui s'étoit paſſé à Moſambique, & il ſe

(1) M. de l'Iſle l'appelle l'*Iſle du Fouetté*; c'eſt la plus Méridionale des Iſles de Quirimba, ſur la côte des Macuas.

perſuadoit qu'on y auroit pris des meſures efficaces pour en tirer vengeance. Les courants & les vents n'ayant pas ſecondé ſes projets, il crut réuſſir en allant à Mombaze, où il promettoit qu'on trouveroit les mêmes avantages qu'à Quiloa. Gama, qui ſe voyoit prêt à manquer de vivres, fut forcé de s'y laiſſer conduire.

Mombaze étoit alors une ville aſſez forte ſous la domination des Maures, qui y avoient leur Roi particulier, & indépendant de celui de Quiloa. Elle étoit preſque entourée d'eau, & formoit une eſpece d'iſle, dont le port avoit deux goulets défendus par une aſſez bonne fortereſſe. Les maiſons étoient de pierres, & elles avoient aſſez l'apparence d'une ville d'Europe. L'air y eſt très-ſain, & le terroir excellent. Elle étoit très-peuplée & très-floriſſante par ſon commerce, & les facilités qu'on y avoit pour la vie la rendoient une ville très-délicieuſe.

Vaſco, que les trahiſons précédentes avoient mis ſur la défiance, ne voulut point entrer dans le port, & ſe tint au large en rade. Il y reçut cependant le même accueil qu'on lui avoit fait à la Moſambique. Quelques almadies remplies d'hommes vétus à la Turque, le turban en tête, armés de ſabres, de poignards & de boucliers, aborderent les vaiſſeaux au ſon des inſtruments de muſique, & avec les démonſtrations d'une joye extraordinaire. Le Général attentif à tout, n'en voulut laiſſer entrer que quatre qui étoient les plus apparents, & à qui même il fit quitter leurs armes. Après les compliments & les préſents ordinaires en ces occaſions, ceux-ci lui repréſenterent qu'il étoit de la bienſéance & de ſa ſûreté même qu'il entrât dans le port. Car outre les dangers qu'il couroit dans une rade peu ſûre, il ſe rendroit ſuſpect, diſoient-ils, par une conduite extraordinaire, & reſteroit expoſé aux vaiſſeaux qu'ils entretenoient ſur la côte, & qui fondroient ſur les ſiens comme ſur des corſaires.

On avoit eu une attention particuliere à faire veiller ſur le pilote ſuſpect, afin qu'il ne pût entrer en converſation avec ceux-ci. Cependant en ce peu de temps on ne ſçait comment il trouva moyen de leur parler, & de les inſtruire de tout ce qui s'étoit fait à Moſambique. Ce récit excita leur haine, & leur inſpira les mêmes ſentiments de vengeance & de diſſimulation : ils firent donc de plus vives inſtances. En partant de Portugal, Vaſco avoit pris ſur ſes vaiſſeaux dix hommes qui étoient condamnés à la mort pour leurs crimes. On les lui avoit conſignés dans les fers, en leur faiſant eſperer qu'ils pourroient mériter leur grace en tentant des aventures, auxquelles on ne pouvoit raiſonnablement haſarder d'autres perſonnes. Il devoit les employer dans les cas de défiance, & il en avoit déjà laiſſé quelques-uns ſur ſa route. Le lendemain, comme quelques Maures étoient venus pour lui rendre viſite, & le preſſoient d'effectuer ſa parole, il demanda encore deux jours de délai, ſous prétexte que c'étoit la Pâque des Chrétiens ; mais que cependant il alloit envoyer deux perſonnes de diſtinction pour ſaluer le Roi de ſa part, & l'aſſurer que le troiſieme jour il entreroit dans le port. C'étoient deux de ces criminels à qui il avoit donné ſes inſtructions ; mais ils furent conduits avec les précautions dont on uſe dans les villes de guerre & dans des temps ſuſpects ; ils ne purent par ce moyen rendre compte que de la multitude du monde qu'ils avoient vû, de la beauté du Palais du Roi, & de l'audience

L'Afrique.

qu'il leur avoit donnée. Le Général s'étant enfin déterminé à entrer dans le port au temps marqué, les Maures, comme pour lui faire honneur, vinrent dans plusieurs barques galamment parées, & dans lesquelles le nombre & la variété des instruments formoient un concert d'une musique barbaresque, qui n'étoit pas désagréable. Quelques-uns s'approcherent des vaisseaux, & quelques efforts qu'on pût faire, il y entra plus de monde qu'on ne vouloit. Vasco ne laissa pas de faire appareiller, ce qui fit grand plaisir aux Maures qui croyoient déjà tenir leur proye. Mais quand les vaisseaux furent sous voiles, comme la capitane avoit de la peine à venir au vent, Gama qui craignit que ne gouvernant pas, elle n'allât donner sur une batture voisine, fit sur le champ carguer les voiles. Comme cette manœuvre subite ne put se faire sans beaucoup de mouvement, & que la présence du danger donnoit encore plus d'action à l'équipage; les Maures qui étoient sur les autres vaisseaux, & qui ignoroient la cause de cette manœuvre si peu attendue, crurent que leur trahison étoit découverte, & se précipiterent tous dans la mer pour se sauver à la nage. Ceux qui étoient dans la capitane en firent autant à leur exemple, avec le pilote de Mosambique, auteur secret de la conspiration. Gama averti par-là de leur complot, & confirmé depuis par les efforts que firent les Maures, en envoyant des gens la nuit pour couper ses cables, fut très-content d'être sorti de ce danger, & se remit en mer pour aller chercher un port plus sûr, & une Nation moins perfide.

Il trouva sur sa route deux batteaux qui alloient à Mombaze, il les prit, & quoique la plûpart des Maures se jettassent à la mer, il lui en resta entre les mains treize qu'il mit aux fers. Les ayant fait interroger séparément, il apprit d'eux qu'il y avoit près de-là une ville florissante nommée Mélinde, dont le Roi favorisoit extrêmement le commerce, recevoit parfaitement bien les Etrangers, & qu'il y trouveroit des Pilotes pour le voyage des Indes, des provisions autant qu'il en désireroit, & toutes sortes de denrées; ce qui le détermina à y aller. Mélinde étoit en effet une ville telle qu'on la lui avoit dépeinte, située dans une belle plaine, & entourée de magnifiques jardins. Le Roi, qui étoit un vénérable vieillard, avoit tout ce qui fait un homme d'honneur & de probité, & quand Vasco lui eût fait part du sujet de son voyage par un de ses Députés & par un des esclaves Maures qu'il venoit de prendre, il fut sensible à l'arrivée des Portugais, & se crut honoré de se voir recherché de si loin par un Prince puissant, dont il avoit conçu une haute idée sur ce qu'il en avoit appris. Dans cet esprit, il y eut entre cette Cour & le Général un commerce réciproque de politesse & de bonne foi, qui causa de part & d'autre une égale satisfaction. Le Roi, que son âge avancé retenoit au lit, s'étoit déchargé du soin des principales affaires sur un fils légitime héritier de ses Etats, & digne d'un tel pere par ses bonnes qualités. Celui-ci ayant aussi conçu pour les Portugais une estime véritable, s'étudioit à leur en donner toutes sortes de marques; mais voulant attirer le Général à terre, il le fit prier instamment de ne point refuser une visite au Roi son pere, qui désiroit très-ardemment de le voir, & que ses infirmités empêchoient de sortir de chez lui, s'offrant pour exciter sa confiance de lui donner ses deux fils en ôtage.

Vasco, que les amitiés qu'il recevoit rendoient plus soupçonneux encore, s'excusa

s'excuſa ſur les ordres précis du Roi ſon maître. Il ajouta néanmoins que ſi lui-même vouloit lui faire l'honneur de s'entretenir avec lui, il feroit la moitié du chemin pour aller à ſa rencontre. Le Prince, que la ſincerité & l'eſtime faiſoient agir, paſſa en cette occaſion par deſſus les bienſéances de ſon rang, & y conſentit. Vaſco flatté de cette démarche qui le mettoit de niveau avec un Souverain, ayant donné ſes ordres pour la garde des vaiſſeaux, fit pavoiſer ſa chaloupe, & n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre l'entrevûe ſolemnelle. Le Prince de ſon côté voulut donner une idée de ſa grandeur; il s'avança vers le port, élevé ſur un palanquin, & ſuivi d'un nombreux cortege, au milieu des voix & des inſtruments, qui formoient autour de lui un concert. Dès que le Général l'apperçut, il deſcendit dans ſa chaloupe; mais la marche du Prince ayant été plus lente qu'il ne penſoit, il fit faire alte, & attendit ſur les rames pour donner au Prince le temps d'arriver. Dès qu'ils ſe furent joints, le Prince entra dans la chaloupe du Général avec franchiſe, il l'embraſſa tendrement, & s'étant un peu remis de la peur que lui cauſerent les ſalves de l'artillerie des vaiſſeaux, & qu'il fallut faire ceſſer, il ſe lia entr'eux une converſation pleine d'amitié, pendant laquelle le Prince fit le tour des vaiſſeaux pour les conſiderer. Le Général, de ſon côté, voulut voir la ville d'un peu plus près ſans débarquer. Ainſi, après avoir fait pluſieurs tours enſemble, ils ſe ſéparerent très-ſatisfaits l'un de l'autre; mais le Prince en particulier fut plus charmé du préſent des treize eſclaves Maures que le Général lui donna, que des autres dons qu'il lui avoit faits, & de toutes les belles choſes qu'il lui avoit dites.

Il y avoit dans le port, quand Vaſco y arriva, quatre vaiſſeaux des Indes, ſur leſquels ſe trouvoient, à ce qu'on prétend, des Chrétiens de ces contrées, quelques Banianes & un Maure de Guzurate, qui témoignerent une grande joye à la vûe des Portugais. Vaſco n'en reſſentit pas moins de ſon côté. Il eut toute liberté de leur parler, & dans les fréquentes conférences qu'ils eurent, il en tira des lumieres & des inſtructions très-ſalutaires ſur tous les points qu'il lui importoit le plus de ſçavoir. On croit que ce fut dans un de ces entretiens qu'il apprit une nouvelle maniere de prendre hauteur & l'uſage de la bouſſole, qui ſont les deux points eſſentiels de la navigation, ſans leſquels il ſeroit impoſſible de faire de grands trajets. Si on y pouvoit ajouter la connoiſſance des longitudes, & la maniere de les prendre bien certainement en mer, on iroit auſſi ſûrement ſur mer que ſur terre. On dit que Vaſco leur ayant montré ſon Aſtrolabe, & ce que les Mathématiciens du Roi Jean II. avoient inventé pour l'uſage des pilotes, ils n'en parurent point ſurpris. Ils lui firent voir quelque choſe de plus parfait en ce genre, qu'ils diſoient être commun aux Arabes qui navigeoient dans la mer Rouge, & à tous ceux qui fréquentoient les mers des Indes. Ils lui enſeignerent en particulier cette alliance admirable de l'aiman, & du fer dans l'aiguille aimantée.

L'intelligence fut toujours parfaite entre la Cour de Mélinde & le Général Portugais: celui-ci n'ayant pu rendre viſite en perſonne au vieux Roi, lui envoya deux de ſes Officiers, dont le Roi fut très-content. Vaſco trouva toutes les facilités qu'il voulut pour faire ſes proviſions, & pour ſubvenir à tous ſes beſoins. Quelques Maures & quelques Indiens qui ſe trouvoient étrangers à Mélinde lui demanderent paſſage, & voulurent aller en ſa

L'AFRIQUE.

compagnie. Le Prince héritier lui permit de planter un pilier aux armes de Portugal, comme un témoignage de leur alliance. Il lui fournit un pilote habile, Indien de nation, & ſur lequel il pouvoit compter. Enfin pour mettre le comble à toutes ſes honnêtetés, il lui fit promettre de repaſſer par Mélinde à ſon retour, pour ſerrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, & pour prendre les Ambaſſadeurs qu'il vouloit envoyer en ſon nom au Roi de Portugal.

Les calmes tinrent long-temps Gama en mer avant qu'il pût arriver à la côte d'Afrique. La premiere terre qu'il y vit fut la terre de Magadoxo, ſur une riviere de même nom. Il ne s'y arrêta point, & ſe contenta de la canonner, par un reſte de dépit & de chagrin contre les Maures. Il paſſa à Mélinde, où il prit un Ambaſſadeur que le Roi le pria de conduire en Portugal. Ayant enſuite touché à l'iſle de Zanzibar, où il fut très-bien reçu, il alla aux iſles de Saint-Georges, près de Moſambique : c'eſt-là qu'il perdit ſon vaiſſeau *Saint-Raphaël* ſur un banc de ſable, qui en a depuis retenu le nom. On l'a communiqué à la côte du continent de ce voiſinage qu'on appelle terre de *Saint-Raphaël*. Il doubla le Cap de Bonne-Eſpérance au mois de Mars 1499. prit ſa route par les iſles du Cap-Verd & par les Açores, & arriva enfin en Septembre à Lisbonne, plus de deux ans après en être parti, n'ayant plus que cinquante-cinq hommes, de cent ſoixante & dix qu'ils étoient lorſqu'ils s'embarquerent. Le ſcorbut & les maladies les avoient enlevés, & en particulier Paul de Gama qui mourut à l'iſle Tercere. Vaſco reſſentit vivement la perte de ce frere, qui ne lui étoit pas inférieur en mérite. Enfin malgré les peines & les fatigues qu'il éprouva, il eut le bonheur de retourner dans ſa patrie, & d'échapper à des périls qui paroiſſoient inévitables.

Le Roi, qui avoit ſçu tout le détail de ſon voyage par Nicolas Coello, qu'une tempête avoit ſéparé de Gama vers les iſles du Cap-Verd, & qui étoit entré dans le Tage dès le 10 de Juillet, envoya vers lui les premiers Seigneurs de ſa Cour pour le ſaluer de ſa part. Il lui fit enſuite une entrée comme à un Souverain, & voulut célebrer ſon retour par des fêtes, des jeux, des illuminations & des feux de joye. Pour le récompenſer dignement, il lui permit d'ajouter le titre de *Don* à ſon nom, & de mettre dans l'écuſſon de ſes armes une partie de celui de la Couronne. Il le fit encore Amiral des mers des Indes, lui aſſigna mille écus de rente, lui accorda le pouvoir de charger toutes les années deux cents cruſades d'or en marchandiſes, exemptes de tous droits pour les Indes; ce qui rendoit environ ſept cents cruſades, & par la ſuite des temps il le fit Comte de Vidigueira. Ce Prince récompenſa de la même maniere, mais avec quelque différence, tous ceux qui avoient été à cette expédition, & il n'y en eut aucun qui pût ſe plaindre de n'avoir pas eu de part à ſes libéralités. Pour rendre éternelle la mémoire de cet évenement, le Roi fit bâtir une magnifique Egliſe à l'endroit où étoit le petit hermitage de l'Infant Don Henri. Il voulut auſſi que ce lieu portât le nom de *Belem* ou *Bethléem*. Quoiqu'il l'eût deſtiné pour être le lieu de ſa ſépulture & des Rois ſes ſucceſſeurs, il parut en vouloir faire honneur à l'Infant Don Henri, comme l'auteur des voyages & des découvertes des Portugais. Il lui fit dreſſer une ſtatue dans l'endroit le plus éminent au deſſus

de la grande porte de l'Egliſe, & ajouta de nouvelles obligations aux fondations anciennes qui avoient été faites pour le repos de l'ame de ce Prince. L'Afrique.

Rien n'étoit plus avantageux pour Don Manuel que la ſituation où il ſe trouvoit alors. Héritier préſomptif de tous les Etats des Rois Catholiques, Ferdinand & Iſabelle, par le fils qui lui venoit de naître de l'Infante d'Eſpagne ſon épouſe, il ſe voyoit à la veille d'être un des plus puiſſants Princes de l'Europe. Au nombre & à l'étendue de ces Monarchies, il alloit joindre le commerce des trois plus grandes parties du Monde, l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique. Animé plus que jamais par un point de vûe ſi flatteur, comptant pour rien l'épuiſement de ſes finances, les périls infinis des longs voyages, la perte de tant de vaiſſeaux, & d'un ſi grand nombre de ſujets qui périſſoient dans ces navigations; pertes qu'il croyoit devoir ceder aux avantages qu'en pouvoient retirer la Religion & l'Etat, il ſe confirma de nouveau dans ſes réſolutions. Ajoutant enſuite à ſes autres titres celui de maître de la navigation, des conquêtes & commerce d'Afrique, d'Arabie, de Perſe & des Indes, il ne ſe contenta plus d'y envoyer quelques vaiſſeaux comme auparavant, mais des flottes nombreuſes en état de donner la loi par-tout où elles ſe préſenteroient.

La premiere qu'il mit en mer fut prête à faire voile au mois de Mars de l'année ſuivante. Elle étoit compoſée de treize vaiſſeaux, & de quinze cents hommes d'armes, outre les équipages. Il fit Général de cette flotte Pierre Alvarez Cabral, & lui donna pour Lieutenant un autre Gentilhomme nommé Sanche de Tovar. Tous les autres Capitaines étoient gens de mérite & d'expérience. Cabral avoit ordre de toucher à la côte de Sofala pour prendre connoiſſance de ſon commerce, de viſiter les Rois de la côte du Zanguebar, & en particulier celui de Mélinde, à qui il devoit remettre l'Ambaſſadeur que Gama avoit amené. Il devoit auſſi faire alliance avec ces Princes; établir, s'il ſe pouvoit, ſur cette côte, quelques poſtes qui puſſent ſervir d'échelles & d'entrepôts pour les voyages & les retours des Indes; de-là il devoit aller à Calicut. 1500.

La navigation fut heureuſe juſqu'aux iſles du Cap-Verd, où ils arriverent en treize jours. Deux jours après, Cabral s'apperçut qu'il manquoit à ſon Eſcadre un vaiſſeau, qui vraiſemblablement coula à fond, & dont on n'a jamais entendu parler depuis. L'ayant attendu deux jours inutilement, il continua ſa route; mais il prit tellement au large pour éviter les calmes des côtes d'Afrique, que le 24 Avril il ſe trouva à la vûe d'une terre inconnue, ſituée à l'Oueſt. La groſſe mer l'ayant obligé de ranger la côte, il courut juſques vers le quinzieme degré de latitude auſtrale, où il trouva un bon port qu'il nomma *Porto Seguro*, après avoir nommé *Terre de Sainte-Croix* le pays du continent où il avoit abordé: ce nom fut depuis changé en celui de *Bréſil* ou *Braſil*, du nom d'une ſorte de bois déjà connu en Europe avant cette découverte. Comme on en trouva beaucoup en ce pays-là, on en donna le nom à cette contrée.

Le Général envoya pluſieurs de ſes gens à terre. Sur le rapport qu'ils firent que l'endroit paroiſſoit aſſez fertile, arroſé de belles rivieres, couvert d'arbres fruitiers de pluſieurs eſpeces, habité d'hommes & d'animaux, il y deſcendit pour rafraîchir ſon monde, & s'en mettre dès-lors en poſſeſſion.

L'AFRIQUE.

Ils prirent quelques Sauvages. Les amitiés & les préſents qu'ils leur firent apprivoiſerent tous les autres, qui ſe familiariſerent en peu de temps, & apporterent à la flotte les fruits de leur terre. Je paſſe tout d'un coup à la continuation du voyage de cette flotte. Il laiſſa au Bréſil deux de ſes criminels, envoya un de ſes vaiſſeaux à Lisbonne, avec un des Sauvages pour témoin de ſa découverte, ſe remit en mer, & coupa droit ſur le Cap de Bonne-Eſpérance. Le trajet eſt d'environ douze cents lieues, la ſaiſon étoit belle, les vents mous & variables, les calmes fréquents. Une comete parut pendant dix jours, toutes les voiles étoient tendues, & battoient ſur les mâts en attendant le vent. Les pilotes ignoroient le danger de cette manœuvre, dans un parage où les ouragans ſont ordinaires, & prompts comme l'éclair. Un vent furieux vint tout-à-coup, & renverſa à l'inſtant quatre vaiſſeaux, qui périrent ſans qu'on pût les ſecourir, ni en rien ſauver. Barthelemi Diaz, celui qui avoit découvert le Cap de Bonne-Eſpérance, en commandoit un, & y finit ſes jours. La tempête qui ſuivit cet ouragan dura vingt jours, & diſperſa ce qui reſtoit de vaiſſeaux, dont l'un fut porté en Portugal. Sa capitane, ſuivie de deux autres qui furent toujours à mâts & à cordes, dépaſſa le Cap de Bonne-Eſpérance ſans s'en appercevoir. Les trois qui reſtoient joignirent le Généra ſur la côte de Sophala.

Cabral ayant réuni les reſtes de cette flotte, diminuée de plus de moitié, alla juſqu'à Moſambique, où la crainte qu'inſpira ſon arrivée, fit qu'il fut mieux reçu que n'avoit été Vaſco. Cette même crainte rendit plus circonſpect Ibrahim, Roi de Quiloa, avec qui le Général eut un entretien ſur mer, ainſi que Gama en avoit uſé avec le fils du Roi de Mélinde. La crainte n'ôta pas tout-à-fait à Ibrahim l'envie de former quelque trahiſon. Le Général s'en apperçut, & il en fut encore averti par un Prince frere du Roi de Mélinde, qui ſe trouvoit alors à Quiloa. Quelque envie qu'eût Cabral de châtier ce Roi, il crut plus avantageux au Roi ſon maître de paſſer outre. Il continua donc ſa route juſqu'à Mélinde, dont le Roi fidele à l'alliance qu'il avoit contractée avec le Portugal, juſqu'à ſoutenir le poids d'une cruelle guerre que lui fit le Roi de Mombaſe, fut ravi de revoir les Portugais & ſon Ambaſſadeur, qu'ils lui ramenoient avec des préſents conſiderables. Après avoir comblé le Général de politeſſe, & l'avoir abondamment pourvû de rafraîchiſſement & de vivres de toute eſpece, il lui donna encore deux pilotes Guzurates, avec leſquels s'étant remis en mer, il arriva aux iſles d'Anchedive. Après s'être acquitté dans le Malabar des ordres dont il étoit chargé, il partit pour Lisbonne, où il arriva la veille de S. Jean 1501. Sanche, qu'il envoya à Sophala ſur un petit bâtiment, y exécuta les ordres que le Roi avoit donnés. Il découvrit cette côte, fit alliance avec le Scheick, conclut un traité de commerce avec lui, & revint dans le Tage auſſitôt que ſon Général.

Don Manuel n'avoit pas attendu le retour de Cabral, ni même de ſes nouvelles pour faire de nouveaux armements. Il fit partir quatre vaiſſeaux pour aller le joindre & lui ſervir de renfort. Il apprit peu de temps après la découverte du Bréſil, par le retour du vaiſſeau que Cabral avoit renvoyé; il fit un autre armement de ſix vaiſſeaux, ſous la conduite de Gonçalve Coello, pour en aller prendre une plus ample connoiſſance, & une poſſeſſion plus aſſurée.

L'Afrique.

Jean de Nove, Gentilhomme de Galice, qui commandoit les vaiſſeaux deſtinés pour les Indes, ne put parvenir à joindre Cabral. Il découvrit en allant l'*Iſle de la Conception*, & trouva à l'aiguade de Saint-Blaiſe une lettre ſuſpendue à un arbre, & cachée dans un ſoulier. Elle l'inſtruiſoit du voyage de Cabral aux Indes. Il donna ſon nom à une iſle dont il fit la découverte ſur la côte de Zanguebar. Arrivé à Mélinde, il y reçut des nouvelles plus particulieres de la mauvaiſe foi dont le Samorin en avoit uſé avec les Portugais, & il partit auſſitôt pour s'en venger. Ce qu'il fit aux Indes n'a point de rapport avec l'Afrique.

Quoique la moitié de la flotte de Cabral eût péri dans ſon voyage, Don Manuel ne ſe rebuta point, au contraire il conçut de bonnes eſpérances pour l'avenir. Il mit encore en mer vingt vaiſſeaux qu'il partagea en trois Eſcadres différentes. Vaſco de Gama, qui avoit eu le temps de ſe repoſer, commanda la premiere qui étoit de dix vaiſſeaux. Vincent de Soldre & Eſtevan de Gama, couſins-germains de Vaſco, en avoient chacun cinq autres ſous leurs ordres. Tous deux devoient obéir à l'Amirante. Soldre avoit une commiſſion particuliere pour croiſer dans la mer des Indes, & y faire reſpecter la banniere de Portugal, en courant généralement ſur tous les ennemis de la Couronne. L'Amirante ayant établi ſur ſa route deux nouvelles Factories ou Comptoirs ſur la côte de Zanguebar, l'un à Sophala & l'autre à Moſambique, alla mouiller avec toute ſa flotte au port de Quiloa. Ibrahim épouvanté à la vûe d'un ſi puiſſant armement, contre lequel il n'avoit pas eu le temps de ſe mettre en garde, ſe vit dans la néceſſité d'accepter toutes les conditions que Gama lui vouloit impoſer, & il alla exprès en mer pour conférer avec lui. Ce dernier, qui étoit le plus fort, ne ſe fit pas un ſcrupule de violer le droit des gens envers un Prince dont il avoit éprouvé la mauvaiſe foi. Il le fit priſonnier, & crut lui faire grace de ne l'élargir qu'en l'obligeant de ſe faire vaſſal de la Province de Portugal, & de lui payer un tribut annuel de deux mille miticals d'or.

Ibrahim promit tout ſans peine; mais ce Prince qui s'étoit emparé avec violence du thrône, & ne s'y conſervoit que par ſa tyrannie, trompa le Général, en lui donnant en ôtage, pour ſe retirer de ſes mains, un des Seigneurs des plus conſiderables de ſa Cour, dont il craignoit le mérite. Ibrahim crut que les Portugais irrités de ce qu'il leur manquoit de parole, ſacrifieroient cet ôtage, & qu'ainſi il en ſeroit défait. Mais celui-ci qui étoit homme d'eſprit & de probité, découvrit à l'Amirante tout ce myſtere, lui paya de ſon propre bien les deux mille miticals d'or, & ſe comporta avec tant de dexterité & de droiture, que Gama lui rendit la liberté, & ne put lui refuſer ſon eſtime.

L'Amirante auroit ſouhaité tirer vengeance de la mauvaiſe foi d'Ibrahim, mais il craignit les ſuites d'une entrepriſe dont le ſuccès pouvoit être incertain, & le retarder aſſez long-temps pour lui faire manquer l'occaſion d'exécuter ſes ordres dans l'Indoſtan.

Les guerres que les Portugais eurent à ſoutenir dans la preſqu'iſle de l'Inde contre le Samorin qui s'étoit déclaré leur ennemi, attirerent quelque temps la principale attention de Don Manuel, mais il ne négligea point l'Afrique; & pendant qu'il faiſoit une vive guerre aux Maures d'Afrique dans les pays

1506.

L'AFRIQUE.

de Fez & de Maroc, il envoyoit continuellement de nouvelles flottes dans l'Océan pour pouſſer les découvertes, & faire de nouveaux établiſſements ſur ces côtes. Il avoit fait faire entierement le tour de cette partie du Monde, & ſes vaiſſeaux avoient pénetré juſqu'au Cap de *Gardafui*. Tout étoit tranquille du côté de la mer Atlantique, & il jouiſſoit paiſiblement de ſes poſſeſſions & de ſon commerce. Ce Prince n'avoit rien de plus à ſouhaiter que d'y établir la Religion Chrétienne, & d'y envoyer des Miſſionnaires. Il en fit partir pour le Congo, & ils y firent beaucoup de fruit.

Les Portugais avoient ſouvent à combattre ſur la côte orientale de l'Afrique, où les peuples étoient plus policés, plus en état de ſe défendre, & preſque tous Mahométans. Le Roi de Mélinde & le Scheick de Moſambique, demeuroient fideles dans leur alliance. Le Roi de Mombaſe au contraire ſe défendoit vivement, & perſécutoit le Roi de Mélinde ſon voiſin, à cauſe de l'aſyle qu'il donnoit aux Portugais, & de l'inclination qu'il avoit pour eux. Ibrahim, Roi de Quiloa, que l'Amirante Cabral avoit forcé de ſe reconnoître tributaire, rompit bientôt l'alliance ſimulée qu'il avoit faite. Don Manuel envoya enſuite trois navires ſous la conduite d'Antoine Saldagne, mais ils furent ſéparés par le gros temps. Diego Fernand Pereira qui en commandoit un, découvrit l'iſle de *Socotora*, inconnue juſqu'alors aux Européens. Il y paſſa l'hyver, & ſe rendit enſuite aux Indes. Ruiz Laurent Ravaſco qui conduiſoit le troiſieme, fit une vive guerre au Roi de l'iſle de Zanzibar, quoiqu'allié de la couronne. Il lui enleva pluſieurs bâtiments, tua ſon fils dans une mêlée, & obligea ce Roi à ſe rendre tributaire du Roi de Portugal, & à payer un certain nombre de miticals d'or par an à la ville de Brava, République ſur la côte de Zanguebar. Lorſqu'il eut rejoint Antoine de Saldagne, il força le Roi de Mombaſe à faire la paix avec le Roi de Mélinde, & paſſa enſuite aux Indes avec Antoine de Saldagne. Cette paix n'étoit pas ſincere, & le Roi de Mombaſe ne faiſoit que ceder au temps.

L'année précédente Don François d'Almeida, Comte d'Abrantes, qui étoit parti de Lisbonne avec une flotte de treize vaiſſeaux & ſix caravelles, avoit pris la route des Indes, où il alloit en qualité de Gouverneur & de Capitaine général. Il avoit mis à la voile le 30 Juin. Son arrivée ſur les côtes de Quiloa, inſpira une telle frayeur à Ibrahim, que ne ſe croyant pas en ſûreté à Quiloa, il prit le parti de ſe retirer ſur ſes terres. Mahomet Anconin, qu'il avoit laiſſé dans la ville, n'oſa pas même y reſter : mais le Général Portugais lui envoya dire qu'il n'avoit rien à craindre. Almeida, qui ſçavoit qu'Anconin étoit agréable au peuple, le fit reconnoître pour Roi à la place de l'uſurpateur fugitif. Il lui mit une couronne ſur la tête avec beaucoup de cérémonie, & lui fit prêter ſerment de fidélité par ſes nouveaux ſujets, après qu'il l'eut prêté lui-même au Roi de Portugal, dont il ſe reconnut vaſſal.

On vit alors un exemple de probité dans la perſonne de ce Prince ; car ſe regardant plutôt comme dépoſitaire de la Couronne que comme Roi, il pria le Général de faire déclarer héritier légitime du thrône, au préjudice de ſes propres enfants, un des fils du Roi Abulfaïl, déthrôné par Ibrahim. Almeida admira ce trait de généroſité, dont peu de Princes ſeroient capables. Il lui accorda ſa demande ; mais à condition qu'il porteroit le ſceptre juſqu'à ſa mort, & qu'il gouverneroit en Roi les Etats de ſon Pupille.

Après avoir bâti à Quiloa un Fort qu'il fallut cependant détruire dans la ſuite, Almeïda partit pour Mombaze, dans le deſſein de déterminer le Roi à faire ce qu'il exigeoit de lui. Le Pilote qu'il envoya pour reconnoître l'entrée du Port, fut reçu à coups de canon ; quelques-uns de ces canons étoient aux armes de Portugal. Le Roi de Mombaze les avoit fait pêcher après le naufrage du vaiſſeau le S. Raphael échoué ſur cette côte. L'ennemi s'étoit préparé à ſe bien défendre, & il avoit quatre mille hommes dans la place, & attendoit encore du ſecours. Almeida peu effrayé de la contenance des Maures, fit mettre le feu à la ville en deux endroits, l'attaqua en même temps par trois autres & s'en rendit maître. Le combat dans les rues fut long & ſanglant : il y eut ſept cents perſonnes paſſées au fil de l'épée, & on fit deux cents priſonniers. Le Roi qui s'étoit ſauvé dans les terres, voulut entrer en accommodement, mais on refuſa de l'écouter, & la ville fut ruinée. On y fit un butin conſidérable, dont le Général ne retint pour lui qu'une fléche. Don Laurent ſon fils ſe diſtingua beaucoup dans la priſe de cette place. Le Général ne voulut point ſuivre le Roi dans ſa retraite. Ses gens étoient ſi fatigués qu'ils étoient hors d'état de rien entreprendre ; il ſe contenta de faire enlever le canon, & continua ſa route pour les Indes.

Don Manuel perſuadé que Sophala étoit l'Ophir de Salomon, & qu'on tiroit preſque tout l'or de ces contrées, ſongea à y faire un établiſſement, & fit partir pour ce deſſein une eſcadre ſous les ordres de Pierre d'Agnaia. Elle étoit compoſée de ſix vaiſſeaux, dont les trois plus gros devoient aller ſervir dans les Indes, quand Agnaia n'auroit plus beſoin de leur ſecours. Les trois autres devoient ſervir de gardes-côtes dans la baſſe Ethiopie, ſous la conduite de François d'Agnaia, fils de Pierre.

Le nom de Sophala eſt commun à une ville, à une iſle, & à un royaume dans la Cafrerie au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, en remontant vers l'Equateur entre le Cap des Courans & Moſambique. L'iſle eſt enfermée entre deux bras du Cuama, qui eſt la même riviere que celle de Zambeſe. Les habitans ſont noirs & ont les cheveux crépus, ils ſont ſuperſtitieux comme le reſte des Negres, moins ſimples ; cependant moins groſſiers & un peu plus induſtrieux. Ils ſont pauvres au milieu de l'abondance, & leur pauvreté ſe remarque dans leurs maiſons, dans leurs perſonnes & preſque en tout ; mais le pays eſt riche par les mines d'or qui ſont dans les terres, & encore plus par l'or qu'on tire des lacs & des rivieres qui coulent dans une vaſte campagne. On y trouve à ce qu'on prétend quelques bâtiments d'une ſtructure ſi forte, qu'ils ſont à l'épreuve de tous les temps. Quelques-uns ont crû remarquer dans leur conſtruction, quelque reſſemblance avec les édifices de Salomon, & ils en concluent que ceux-ci ont été élevés par la Reine de Saba, lorſqu'elle fut de retour du voyage qu'elle avoit fait à la Cour de ce Monarque.

Ce Royaume étoit autrefois ſous la domination du Monomotapa, dont l'Empire s'étend dans toutes les vaſtes contrées de la baſſe Ethiopie orientale. Mais des gens tels qu'on vient de les dépeindre, n'étoient pas faits pour profiter des avantages de leurs terres, qui paroiſſoient deſtinées pour des étrangers plus habiles. Les Maures s'en étoient rendus maîtres, & ils s'y établirent d'abord aſſez facilement. Quelques denrées de celles que le

L'AFRIQUE.

commerce apporte partout, furent autant d'amorces qui les firent recevoir avec plaiſir. On prétend que ce furent ceux de Magadoxo qui y allerent les premiers ; mais les Rois de Quiloa ayant chaſſé ceux-ci, s'en emparerent, & y établirent des Scheicks ou Gouverneurs en leur nom. Iſuph qui y étoit lorſque les Portugais y arriverent, ſe rendit indépendant à la faveur des troubles de la derniere révolution de Quiloa, & s'érigea en Souverain ; mais il s'y étoit pris trop tard, & il n'en profita pas longtemps.

Agnaia ayant abordé à Sophala après quelques difficultés, avant que de parvenir au Palais du Scheick, qui étoit dans une bourgade aſſez éloignée, réſolut d'y aller avec tout ſon monde au ſon des tambours & des trompettes. Le Scheick qui n'étoit pas content de cette viſite, fut cependant obligé de diſſimuler. Il étoit couché ſur un Sopha au fond de ſon Palais, & avoit à côté de lui un faiſceau de fléches ; le reſte, quoique propre, étoit modeſte. Il n'y avoit rien de plus grand & de plus remarquable dans toute ſa Cour que lui-même. Quoiqu'il fût âgé de quatte-vingts ans, & qu'il fût aveugle, il avoit encore un air qui marquoit ſa ſupériorité, & ſoutenoit la réputation qu'il s'étoit acquiſe.

Agnaia lui expoſa ſa commiſſion, fit valoir la puiſſance du Roi de Portugal & les avantages de ſon alliance, & conclut par demander la permiſſion de bâtir un Fort, qui pût ſervir d'entrepôt pour les vaiſſeaux qui iroient aux Indes ; de maiſon de ſûreté pour les marchandiſes, & de rempart même contre les ennemis du Scheick, dont les Portugais vouloient être les alliés fideles. Iſuph n'avoit pas beſoin du commerce des Portugais, & ſçavoit qu'il avoit plus lieu de les craindre que de les aimer. Cette crainte le détermina à leur accorder toutes leurs demandes.

La permiſſion de bâtir un Fort irrita beaucoup les Maures, & ſurtout Muſaph gendre du Scheick, qui s'en plaignit avec hauteur, mais ce vieillard ſuſpendit cette vivacité en leur faiſant enviſager les motifs de ſa politique. » Il n'eſt pas temps aujourd'hui, leur dit-il, de vouloir nous oppo-» ſer à ce que nous ne pouvons empêcher. Rien ne réſiſte à ces nouveaux » venus. Vous n'ignorez pas ce qu'ils ont fait à Moſambique, à Quiloa, » à Mombaſe & aux Indes. Ce ſont des hôtes incommodes & de mauvais » voiſins, je l'avoue. Je leur donne le temps de ſe fortifier & de s'établir. » Mais où ſont les forces que nous avons pour commencer des hoſtilités, » ou pour nous défendre s'ils veulent nous opprimer. Attendons : laiſſez » agir le temps. Tout ce monde n'eſt pas pour demeurer ici. Laiſſons par-» tir ceux que leur deſtination appelle ailleurs. L'air de ce pays eſt mortel » à tous les étrangers, ainſi que nous l'éprouvons nous-mêmes, & dimi-» nuera le nombre de ceux qu'on aura laiſſés ici. Quand ils auront été affoi-» blis par le mauvais air de ces contrées, nous les aurons à notre diſcré-» tion, & nous nous en délivrerons aiſément.

L'évenement fut conforme à la prédiction du vieillard. Agnaia travailla en diligence à la conſtruction de ſon Fort, & il y fut ſecondé par les Cafres, habitants naturels du pays qu'il mit en œuvre à peu de frais. Alors il congédia Baretto, qui partit pour les Indes avec les trois vaiſſeaux de charge, & il envoya ſon fils avec les trois autres faire la courſe juſqu'à Moſambique. Celui-ci fut ſi malheureux, qu'ayant perdu deux de ſes vaiſſeaux il eut

eut bien de la peine à ſe ſauver à Quiloa où le Facteur Pierre Ferreira le fit mettre en priſon, comme s'il les eût perdus par ſa faute. La garniſon du nouveau Fort ainſi diminuée tout-à-coup, le fut encore plus par les maladies que cauſa l'air marécageux & peſtilentiel de ces contrées, devenu encore plus mal ſain par le remuement des terres, de ſorte qu'elle ſe trouva réduite à quarante perſonnes, dont pluſieurs ſe ſoutenoient à peine de bout. Les Portugais attiroient cependant à eux ſeuls tout le commerce de l'or ; établiſſoient les mêmes regles qu'ils avoient établies ailleurs, & les faiſoient obſerver avec la même rigueur, de ſorte que les Maures outrés, & ſe prévalant du crédit de Muſaph, obligerent enfin Iſuph de profiter de ces conjonctures pour les exterminer. Afin d'aſſurer mieux leur coup & de multiplier leurs forces, Iſuph fit inviter un Prince voiſin, tributaire de l'Empereur du Monomotapa. On lui fit connoître les griefs qu'on avoit contre les Portugais, & on l'exhorta à venir prendre part à leur défaite & à leur dépouilles. On eut ſoin de lui faire paroître l'entrepriſe comme une choſe également aiſée & lucrative. Le Cafre dont l'avidité étoit excitée par ces eſpérances, ſe mit d'abord en campagne avec une armée nombreuſe. Heureuſement pour les Portugais, il y avoit à la Cour du Scheick, un Seigneur qui avoit beaucoup de crédit. Il étoit Abyſſin de naiſſance : fait eſclave à l'âge de dix ans par les Maures, il avoit été élevé avec eux dans leur Religion. Il étoit homme de mérite & avoit la confiance du Scheick. Dès qu'il eut vu Agnaia, à la premiere audience qu'il eut du Scheick, il le ſuivit, fit amitié avec lui, & pour lui marquer ſon eſtime, il lui fit préſent de vingt Portugais, qui étoient tombés entre ſes mains. C'étoient vingt hommes de ſon eſcadre, qui s'étant mutinés contre leur Capitaine, avoient mieux aimé s'expoſer à tous les dangers que de ſe rembarquer avec lui. L'amitié s'étoit augmentée avec le temps, & il avoit toujours ſoutenu le parti des Portugais dans le Conſeil ; mais comme il n'étoit pas le plus fort, il vint avertir Agnaia de tout ce qui avoit été réſolu pour la ruine des Portugais, & ſe jetta lui-même dans la Fortereſſe avec cent hommes qui étoient à lui.

Le deſſein des ennemis étoit de mettre le feu au Fort, qui n'étoit que de bois, & ils comptoient en venir à bout par le moyen de fleches enflammées & par des faſcines. En effet ils lancerent un grand nombre de ces fleches, porterent une ſi grande quantité de ces faſcines, qu'elles égalerent preſque la hauteur du rempart. Agnaia qui avoit pris les précautions ordinaires contre le feu laiſſa approcher les Maures, & fit jouer ſon artillerie ſi à propos, que les Cafres auxiliaires qui n'étoient point accoutumés au bruit & à l'effet du canon prirent d'abord la fuite, & ſe retirerent dans un bois de palmiers. Les volées de canon les y ſuivirent, abattirent des arbres, dont les éclats firent d'affreux ravages ſur des gens nuds. Les Cafres indignés de ce qu'on les avoit appellés pour faire la guerre, non à des hommes, mais à des Dieux, diſoient-ils, tournerent leur fureur contre les Maures, pillerent leurs habitations, & ſe retirerent chez eux.

Agnaia ne ſe contentant pas d'en être quitte pour ſi peu de choſe, voulut mettre ſes ennemis hors d'état de lui nuire. Il prit avec lui quinze Portugais & vingt hommes de ſon fidele Abyſſin, & à la pointe du jour il ſe trouva à l'habitation du Scheick. Il pénetra dans ſon Palais, tua tout ce qui ſe

L'Afrique.

préſenta, entra dans l'appartement du Prince, qui tout âgé & tout aveugle qu'il étoit ne ſe découragea point, ſe mit en défenſe, lançant ſes fleches au haſard, & bleſſa légerement au cou Agnaia. La vengeance fut prompte ; le Facteur Portugais qui étoit bon ſoldat, s'approchant du vieillard lui abattit la tête. Elle fut expoſée au bout d'une pique ſur les remparts du Fort, pour y être un ſpectacle de terreur.

Cette mort, qui avoit d'abord déconcerté les ennemis, occaſionna bientôt des troubles parmi eux au ſujet de la ſucceſſion. Les fils du Scheick avoient chacun leur Parti, mais Agnaia fit pencher la balance pour Soliman, qui avoit toujours paru avoir plus d'inclination pour les Portugais, & qui accepta volontiers la condition de ſe rendre vaſſal de la couronne de Portugal. Agnaia mourut peu de jours après, emporté par la contagion de l'air empeſté du climat. Emmanuel Fernandez prit le gouvernement, dans l'eſpérance d'y être continué, en conſideration de ſes ſervices. Almeida, Viceroi des Indes, à qui il appartenoit de conférer cette Place, ayant appris la mort d'Agnaia par les deux Capitaines des vaiſſeaux que Don Manuel avoit envoyés à la recherche de François d'Albuquerque, le releva, & envoya pour y commander Nugnés Vas Pereira, à qui il ordonna de paſſer par Quiloa, où il étoit arrivé une révolution qui demandoit ſa préſence & un prompt remede.

En effet Nugnés trouva à Quiloa les choſes dans un grand déſordre. Mahomet Anconin qui y entretenoit le calme par ſa prudence, après avoir échappé aux embuches des partiſans d'Ibrahim, devint la victime de ſa propre généroſité envers un Prince allié de l'uſurpateur déthrôné. Pierre Ferreira, Facteur ou Gouverneur de Quiloa, avoit pris un fils du Roi de Tirendiconde, & le traitoit plus en eſclave qu'en priſonnier. Mahomet, qui n'étoit pas homme de naiſſance, & qui vouloit ſe faire un ami de ce Prince, le délivra & le renvoya à ſon pere avec des préſents. Le pere feignit d'être fort ſenſible à cette marque de grandeur d'ame, invita Mahomet à une conférence, ſous prétexte de traiter de leurs intérêts communs, & l'ayant à ſa diſcrétion, il le fit aſſaſſiner pendant la nuit.

Mahomet étant mort, & le jeune Prince de la race d'Abulfaïl qu'il avoit fait déſigner pour héritier légitime de la couronne, elle fut diſputée par Hocen, fils de Mahomet, & par Micant, neveu de l'uſurpateur Ibrahim. Ces deux compétiteurs partagerent en leur faveur, non ſeulement les Maures, mais encore les Portugais. L'attachement de Mahomet pour les Portugais n'étoit pas une recommandation pour Hocen dans l'idée des principaux, qui d'ailleurs le mépriſoient à cauſe de ſon extraction. Ils ſe déclarerent preſque tous pour Micant, avec le Gouverneur Ferreira, qui ne penſoit pas comme ceux de ſa Nation ; mais ce n'étoit pas la ſource du plus grand mal. Le Roi de Portugal, qui n'étoit pas bien informé, avoit fait publier un ordre pour empêcher qu'on ne tranſportât de cette ville aucune des marchandiſes qu'on portoit d'ordinaire à Sophala, dont il vouloit faire ſeul le commerce. Cet ordre qu'on faiſoit obſerver à la rigueur, révolta tellement les eſprits, qu'en peu de temps la ville fut preſque déſerte, les principales familles s'étant retirées à Mombaſe, à Mélinde & dans les autres villes voiſines. Nugnés, avant même que d'arriver à Quiloa, abrogea cet ordre, & fit ſignifier cette abrogation

ſur ſa route ; ce qui produiſit un ſi bon effet, qu'il y aborda, ſuivi de plus de vingt bâtiments chargés de ces familles fugitives, qui revenoient avec joye pour rentrer dans leurs anciennes poſſeſſions. Ainſi la ville reprit ſon premier luſtre. Nugnés fit enſuite plaider devant ſoi les deux compétiteurs; nonobſtant la faveur de Ferreira, il mit Hocen en poſſeſſion de la couronne, après quoi il partit pour Sophala.

Une victoire que gagna Hocen peu après, lui acquit l'eſtime du peuple ; il en devint ſi inſolent, que les factions s'étant émues de nouveau, le Viceroi des Indes envoya ordre de le dépoſſéder, & Micant fut mis en ſa place. Celui-ci ſe comporta encore plus mal que ſon compétiteur, & donna tous les jours de nouveaux ſujets de plaintes, par l'irrégularité de ſes mœurs. Il fut dépoſſedé pareillement, & on eut recours à l'uſurpateur Ibrahim. Il eut d'abord de la peine à ſe fier aux Portugais, & à ſe mettre entre leurs mains ; mais après avoir ſurmonté ſa défiance, il regna paiſiblement, & vécut toujours en bonne intelligence avec eux.

Triſtan d'Acugna étoit parti de Portugal dans ces conjonctures pour aller aux Indes, & il devoit exécuter en chemin quelques ordres ſur la côte d'Afrique Le Roi qui l'aimoit l'avoit nommé auparavant pour aller réſider dans les Indes en qualité de Viceroi ; mais les vertiges dont il étoit attaqué le rendirent aveugle, & Almeida fut nommé en ſa place. Lorſqu'il fut guéri, le Roi le nomma Général des vaiſſeaux de charge qu'il envoyoit alors aux Indes pour lui donner quelques droits ſur la cargaiſon, & le fit partir avec une flotte de ſeize voiles, dont cinq étoient ſous les ordres de François d'Albuquerque.

Triſtan fit alors la découverte de quelques iſles, auxquelles il donna ſon nom, & il arriva enſuite heureuſement à Moſambique ; mais comme il avoit perdu beaucoup de temps en route pour n'avoir pas ſuivi les conſeils d'Albuquerque, il trouva la ſaiſon trop avancée pour paſſer aux Indes. Il voulut ſe dédommager de cette perte en allant reconnoître l'iſle de Saint-Laurent ou de Madagaſcar, que Ruiz Pereira avoit découverte du côté de l'Afrique, & qui fut enſuite connue du côté de la bande du Sud par Fernand Soarés, qui y toucha à ſon retour des Indes.

Cette iſle ſituée pour la plus grande partie dans la zone torride, & coupée dans ſa partie méridionale par le tropique du Capricorne, répond au pays des Cafres, & peut avoir cent cinquante lieues de long, ſur quatre-vingts ou cent de largeur. Les habitants ſont en partie noirs & en partie blancs ou baſanés. Ceux-ci habitent les bords de la mer, & paroiſſent être des Colonies d'Arabes ; les noirs, plus anciens habitants dans le pays, ſont vraiſemblablement deſcendus des Cafres, à qui ils reſſemblent, & dans leurs mœurs & dans leur religion. La terre y eſt aſſez abondante en toutes les choſes néceſſaires à la vie, & utiles pour le commerce. Mais Triſtan n'y trouva pas les grandes richeſſes des Indes, dont on l'avoit flatté. Les peuples ne le reçurent bien d'abord que pour lui faire une trahiſon, qu'il vengea bientôt ; mais voyant qu'il y avoit peu de choſe à faire, il s'en retourna, perdit quelques vaiſſeaux ſur les battures de l'iſle, & penſa y périr lui-même.

Comme tout étoit tranquille à Quiloa, il paſſa juſqu'à Mélinde. Le Roi de ce pays étoit alors en guerre avec les Rois de Hoya & de Lamo, pour

L'AFRIQUE.

des intérêts particuliers & d'anciennes prétentions; mais il eut l'adreſſe de perſuader à Triſtan que ces ennemis ne l'attaquoient qu'en haine de ſon affection pour les Portugais. Ce Général entra dans ſa querelle. Hoya fut ſaccagé, & ſon Roi tué en la défendant. Celui de Lamo effrayé par cet exemple, détourna le malheur par ſa ſoumiſſion, en ſe rendant tributaire de la couronne de Portugal.

La ville de Brava, ſituée trente lieues plus haut, imita l'exemple d'Hoya, & eut le même ſort. Elle étoit grande, riche, peuplée, fortifiée d'un mur, d'un foſſé, & de pluſieurs tours que défendoient ſix mille Maures bien armés, & qui montrerent du courage. Elle avoit été rendue tributaire du Roi de Portugal par quelques-uns des Chefs de la République qui ſe trouverent à Quiloa; mais les habitants furent ſi indignés de cette action, que quoique ce n'eût été qu'un artifice pour ſauver un vaiſſeau richement chargé, ils crurent devoir punir rigoureuſement cette action, & ôterent les charges à ceux qui en étoient coupables. Réſolus de ſe bien défendre, ils refuſerent d'écouter le Trompette que Triſtan d'Acugna leur avoit envoyé pour les ſommer de ſe rendre. Cependant après quelques réflexions, le Sénat commença à entrer en négociation avec le Général Portugais. Comme elle traînoit en longueur ſous divers prétextes, le Général ne put s'empêcher de former quelque ſoupçon contre la bonne foi des ennemis. Il menaça des plus cruels tourments celui qui portoit la parole, s'il ne lui découvroit les motifs d'une telle lenteur, & il apprit enfin qu'on ne l'amuſoit, que parce que dans cette ſaiſon il regnoit un coup de vent ſi violent, qu'il n'y avoit pas un ſeul vaiſſeau qui ne périt ſur la côte. Triſtan aſſembla auſſitôt le Conſeil à ce ſujet, & il fut réſolu qu'on attaqueroit la ville dès la nuit ſuivante. L'armée s'embarqua dans des chaloupes, & ſe rangea en deux lignes. Albuquerque commandoit la premiere compoſée de quatre cents hommes, Triſtan la ſeconde, où il y en avoit ſix cents. Ils arriverent à terre au point du jour; mais quoiqu'ils euſſent pris toutes les précautions poſſibles pour cacher leur marche, on s'en étoit apperçu, & il ſe trouva deux mille hommes ſur le rivage pour empêcher la deſcente. Elle ſe fit néanmoins heureuſement, malgré la valeur des ennemis qui combattirent avec une opiniâtreté extraordinaire. Forcés de ceder aux Portugais, ils regagnerent leur ville, & eurent le temps de refermer leurs portes, en ſacrifiant une partie de leurs troupes, qui retardoient les pourſuites du vainqueur. Albuquerque ayant apperçu une eſpece de breche, dans un endroit où le mur étoit fort bas, y donna l'aſſaut & gagna le rempart. Le combat fut long & violent dans les rues. Cependant Triſtan, qui attaquoit par un autre endroit, avoit trouvé moyen d'entrer dans la ville de ſon côté. Les Maures gagnerent alors la grande Place & la Moſquée, & le combat recommença. Il avoit enfin duré juſqu'à midi, lorſque les Maures ſe battirent en retraite, & ſortirent de la ville après avoir perdu quinze cents hommes, parmi leſquels étoient les Chefs de la République. Il périt auſſi un grand nombre de Portugais, mais le nombre des bleſſés fut plus conſiderable. Parmi ces derniers étoit le Général, qui dans le lieu même où il avoit été bleſſé, voulut être fait Chevalier avec ſon fils par Alphonſe d'Albuquerque. Ce Seigneur leur ceignit l'épée, & leur donna l'accolade ſelon la forme ancienne. Le Général fit enſuite Chevaliers pluſieurs de ceux qui

L'Afrique.

s'étoient le plus distingués dans cette journée. Tristan ne voulut pas qu'on suivît l'ennemi hors de la ville, & en fit fermer les portes. Comme il craignoit le coup de vent dont il étoit menacé, il mit la ville au pillage, & fit publier qu'on se dépêchât, parce qu'il vouloit y mettre le feu. On y trouva de grandes richesses ; mais l'avidité du soldat & du matelot fut si grande, que quelques-uns furent enveloppés dans les flammes. Ils avoient coupé les mains & les oreilles à plus de huit cents femmes ou filles pour perdre moins de temps à leur ôter leurs brasselets & leurs boucles. Cette barbarie déplut au Général, il en fut averti trop tard, & ne put donner ses ordres assez tôt pour l'arrêter. Ces pillards furent punis de leur avarice, car quinze de ces matelots & soldats, conduisant à bord de l'Amiral une chaloupe extrêmement chargée, la chaloupe enfonça, & ne revint sur l'eau qu'après qu'ils furent tous noyés, & que tout le butin fut perdu.

Magadoxo, autre ville située à dix-huit lieues de Brava, aussi riche & aussi puissante, ne voulut point lui ceder en courage, quoiqu'elle eût à craindre le même sort. Dès que la flotte Portugaise parut, les habitants témoignerent qu'ils étoient prêts à sacrifier leur vie pour la défense de la place. Lionel Coutigno, que le Général envoyoit en qualité de Trompette pour les sommer de se rendre, voyant le rivage bordé d'une multitude de gens de pied, & de Cavaliers qui faisoient bonne contenance, n'osa se risquer, & ne fit débarquer qu'un esclave, qui fut aussitôt mis en pieces. Ce mauvais début l'obligea de retourner à bord pour y faire son rapport. Tristan d'Acugna assembla aussitôt les Officiers, qui furent d'avis de remettre cette expédition à un temps plus favorable, & de continuer leur route jusqu'à l'isle de Zocotora.

Cette isle est située vis-à-vis du Cap de Gardafui, & a vingt lieues de longueur sur neuf de large. L'air y est chaud, mais assez sain, parce qu'il est temperé par un vent de mer ordinaire. La terre y est haute, montagneuse, séche & stérile, excepté dans quelques vallons qui sont propres à nourrir des troupeaux. L'encens & l'aloës y sont meilleurs que par-tout ailleurs. On y trouve du vermillon & de l'ambre que la mer y jette sur la côte. On y recueille aussi quantité de dattes qui, avec les laitages, servent à la nourriture des gens du pays. Ils sont originairement Arabes, vivent dans les caves souterraines à la maniere des Troglodytes, ancien peuple sur la mer Rouge, dont ils sont peut-être descendus. Ils sont nuds, & ne portent qu'une espece de tablier pour cacher une partie du corps. Timides, paresseux, lâches, avec fort peu d'esprit, ils semblent être nés pour l'esclavage & pour la misere. Leur Religion n'étoit ni le Mahométisme, ni le Judaïsme, ni le Christianisme ; mais un monstrueux mélange des trois. On croit que S. Thomas allant aux Indes y avoit annoncé la foi, que les Jacobites avoient ensuite altérée. Chrétiens sans baptême ils portoient encore les noms de Marie & des Apôtres, rendoient un grand respect à la Croix, en avoient de dressées en quelques endroits, & en portoient au cou. Ils faisoient leurs prieres en Hébreu sans l'entendre, n'épousoient qu'une seule femme, observoient les jeûnes & les fêtes, & avoient ainsi plusieurs autres vestiges d'une Religion, dont les véritables notions étoient entierement effacées de leur esprit & de leur cœur. Le Roi de Caxem, dans le pays des Fartaques, profitant de la foiblesse

L'AFRIQUE.

de ces Insulaires, s'en étoit rendu le maître, leur avoit imposé un joug fort dur, & pour les mettre hors d'état de le secouer, il avoit bâti une Forteresse dans l'isle, où il avoit mis pour Commandant Ibrahim son fils, Prince d'un grand courage. Une des principales vûes de Manuel étoit de s'approprier le commerce des Indes, qui jusques-là s'étoit fait par la mer Rouge. Les Maures, qui étoient en possession de ce commerce, le faisoient passer à Alexandrie; ainsi il falloit fermer cette voye. Comme tous les vaisseaux des Maures qui venoient des Indes ou de la côte orientale d'Afrique devoient passer auprès de cette isle, il n'eut rien de plus à cœur que de s'emparer de ce poste, qui lui assuroit la possession du détroit, & lui donnoit un asyle pour les flottes qu'il envoyoit croiser sur les côtes d'Arabie. Ce fut dans ce dessein principalement qu'il fit partir Acugna, avec ordre de chasser les Fartaques de l'isle de Zocotora, de s'emparer de leur Fort, ou d'en bâtir un ailleurs dans un endroit commode. Il fit pour cet effet charger sur neuf vaisseaux de la flotte les matériaux d'une Forteresse, qui se trouva toute faite dans les arsenaux de Lisbonne, en sorte qu'il n'y avoit qu'à la monter.

Tristan, qui avoit fait sommer Ibrahim de se rendre, n'en reçut d'autre réponse que celle qu'on devoit attendre d'un brave homme. Le Général obligé de former son attaque, envoya visiter les côtes, afin d'y chercher l'endroit le plus propre à un débarquement. Comme la mer étoit haute, on n'en trouva point de plus commode que vis-à-vis un petit bois de palmiers peu éloigné du Fort, où il fut déterminé que se feroit la descente. Le Général devoit commander la premiere ligne, avec les Capitaines de son escadre, chacun dans leur chaloupe, & Albuquerque la seconde, avec les Capitaines de la sienne.

Le jour suivant le Général se mit en mouvement, & alla droit au lieu indiqué. Ibrahim attentif à tout, sortit à la tête de ses gens pour aller soutenir un retranchement qu'il avoit fait faire dans le bois pendant la nuit, & s'opposer au débarquement. Albuquerque, qui soupçonna son dessein, au lieu de suivre le Général, alla débarquer au port vis-à-vis de la Forteresse, où la mer étoit moins grosse que la veille, & la descente plus facile. Ibrahim par cette manœuvre, que le Général n'apperçut pas, craignit d'être pris en flanc, ou même d'être coupé. Il partagea son monde, & de cent hommes qu'il avoit, il en envoya quatre-vingts vers le retranchement, & avec les vingt autres courut vers le port pour faire face à Don Alphonse de Norogna, neveu d'Albuquerque, qui avoit déjà débarqué, & qui gagnoit le chemin de la Forteresse. Ces deux Chefs tous deux jeunes, tous deux braves, semblerent se chercher l'un & l'autre. Ils ne tarderent pas à se joindre, & se battirent long-temps avec une égale valeur, mais enfin Norogna fut vainqueur.

Ceux qui défendoient la Citadelle, sonnerent la retraite aussitôt qu'ils eurent perdu leur Prince. Tristan d'Acugna malgré la grande résistance qu'il avoit trouvée, étoit venu à bout de forcer le retranchement & avoit mis les Maures en fuite. Plusieurs rentrerent dans le Fort, d'autres se sauverent dans les bois. Les Portugais rendus au pied des murailles, firent porter les échelles pour l'escalade, & les pétards pour faire sauter les portes. Les assiégés se défendoient du haut des murs, jettoient des feux d'artifice & des pierres. Albuquerque fut tellement blessé d'une de ces pierres, qu'il fut

quelque temps ſans pouvoir parler. Mais revenu à lui, il fit des prodiges de valeur, & ſauva Norogna d'un coup mortel en le couvrant de ſon bouclier. Le Fort fut pris, & les Fartaques ſe retirerent dans le Donjon. Acugna leur fit propoſer la vie & la liberté, s'ils vouloient ſe rendre, mais ces hommes animés par la vûe de leurs compagnons morts, qui s'étoient courageuſement battus, répondirent fierement, » que ce n'étoit pas la coutume » de leur Nation de capituler; que le fils de leur Roi leur ayant donné » l'exemple de mourir en brave, ils ne pouvoient pas lui ſurvivre, & qu'ils » ſe défendroient juſqu'à la derniere goute de leur ſang «. En effet le Donjon ayant été emporté, ils ſe firent tous paſſer au fil de l'épée à la réſerve d'un ſeul. C'étoit un habile Pilote, qui rendit depuis de grands ſervices à Albuquerque.

Le Général fit enſuite aſſembler les Inſulaires, & leur dit, » qu'il n'étoit » venu que pour les délivrer du joug des Fartaques; que le Roi de Portugal » ſçachant qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils gémiſſoient ſous la tyrannie » des Mahométans, il n'avoit eu rien tant à cœur que leur délivrance; » qu'ils étoient enfin libres, puiſqu'il s'étoit rendu maître de la Forte- » reſſe, & qu'il leur laiſſoit pour les inſtruire un Miſſionnaire qui en pren- » droit le ſoin «. La Moſquée fut en effet convertie en Egliſe, & conſacrée ſous le titre de *Notre-Dame de la Victoire*. Alphonſe de Norogna fut établi Gouverneur de la Fortereſſe, ſelon la deſtination que le Roi en avoit faite, avant que la flotte partît de Lisbonne. Acugna prit enſuite la route des Indes. Albuquerque demeura avec une eſcadre aux environs de Zocotora, car il avoit ordre de croiſer à l'entrée de la mer Rouge. Il n'y reſta qu'autant de temps qu'il falloit pour mettre ordre aux affaires de l'iſle, & réprimer les factions de quelques de Fartaques, qui étoient demeurés dans les bois de l'iſle. Comme il trouvoit le métier de Corſaire au-deſſous de lui, il voulut tenter quelque choſe de plus honorable, & en même temps de plus avantageux à ſon Roi. Il fit une entrepriſe ſur la ville & l'iſle d'Ormus à l'entrée du Golphe Perſique, où il s'acquit de la réputation. Cependant trahi & calomnié par ſes propres Officiers, il fut obligé d'abandonner cette expédition, & de ſe retirer à Zocotora, où il arriva au mois de Janvier 1508. Il ravitailla la place qui en avoit beſoin, & dérangea les meſures que les Fartaques prenoient, pour faire ſoulever l'iſle. Il croiſa environ trois mois aſſez inutilement vers le Cap de Gardafui. Lorſqu'il eut reçu les proviſions qu'il attendoit, & qu'il eut été joint par trois vaiſſeaux qui alloient aux Indes, il ſe mit en chemin pour ce pays. Il avoit des lettres du Roi, pour remplacer Almeida, qui le reçut aſſez mal, le fit arrêter, & mettre en priſon dans la Citadelle de Cananor, où il fut trois mois. Mais il en fut délivré par ſon parent Fernand Coutigno, grand Maréchal du Royaume, qui le fit reconnoître Gouverneur Général, à la place d'Almeida. On ménagea entre ce Viceroi & Albuquerque une réconciliation apparente. Le Viceroi en revenant, mouilla à la Baye de Saldagne, auprès du Cap de Bonne-Eſpérance, & envoya quelques-uns de ſes gens vers les Cafres de cette contrée, pour traiter de quelque bétail. Les députés d'Almeida inſulterent ces barbares, qui ſe mirent ſur la défenſive & en bleſſerent quelques-uns. Almeida crut devoir en tirer raiſon par le conſeil de ces mêmes Officiers, qui

L'AFRIQUE.

l'avoient engagé à perſécuter Albuquerque. Il y perdit la Banniere Royale, & y périt avec onze Capitaines & cinquante autres perſonnes de conſidération. Ils avoient été tués par les mains de ces Cafres les plus brutes de cette côte, & armés ſeulement de pierres, de bâtons & de fléches ; perte plus flétriſſantes, dit le P. Lafiteau, & plus conſidérable pour les Portugais, qu'aucune de celles qu'ils avoient faites en tant d'actions qui s'étoient paſſées dans les Indes. Cet évenement arriva en 1511.

Alphonſe d'Albuquerque mérita le ſurnom de Grand par ſa conduite, & il fit fleurir les affaires des Portugais dans les Indes. Il recevoit de tous côtés des Ambaſſadeurs : Les Rois de Perſe & de Cambaye rechercherent ſon amitié, l'Empereur des Abyſſins & le Roi d'Ormus lui envoyerent leurs Ambaſſadeurs, pour les faire paſſer en Portugal, & un Roi des Maldives ſe rendit tributaire de la couronne de Portugal. Sa politique à l'égard de ces Princes, fut des plus admirables : car en même temps qu'il traitoit leurs Envoyés avec ſplendeur & amitié, il ne faiſoit qu'entamer des négociations ſans ſe hâter de terminer. Il feignoit de remettre la concluſion des traités au retour d'une expédition qu'il méditoit, & pour laquelle on lui voyoit faire de grands préparatifs, mais dont perſonne ne ſçavoit la deſtination ; chacun craignoit l'orage, fit des propoſitions avantageuſes, & donna plus facilement les mains à celles qu'il vouloit faire lui-même.

La plus agréable de toutes ces Ambaſſades, fut celle de l'Empereur des Abyſſins, du fameux Prêtre Jean, Prince connu juſqu'alors d'une maniere ſi confuſe, & que les Rois Don Jean II. & Don Manuel avoient ſi paſſionnément déſiré de connoître. Il étoit bien flatteur à Albuquerque d'en pouvoir donner à ſa Cour les premieres notions, & que cette découverte parût être un effet des ſoins qu'il s'étoit donnés pour les lui procurer. Sur le premier avis qu'il eut, que cet Ambaſſadeur étoit à Dabul, tenu priſonnier par le Tanadar, ou Fermier des Douanes d'Idalcan, il envoya ordre à Garcie de Soſa de le reclamer, & de le lui faire conduire en toute diligence. Soſa s'acquitta heureuſement de ſa commiſſion, & comme cet Ambaſſadeur étoit chargé, dit-on, d'un morceau de bois de la vraie Croix, que l'Empereur & l'Impératrice envoyoient au Roi de Portugal ; le Gouverneur le fut recevoir en proceſſion à la tête du Clergé & des troupes. Après s'être entretenu avec lui du ſujet de ſon voyage, il le fit partir pour Cochin, avec ordre au Commandant de cette place de le faire paſſer en Portugal, ſur le meilleur voilier de la flotte de la cargaiſon.

La flotte d'Albuquerque étoit compoſée de vingt vaiſſeaux, qui portoient dix-ſept cents Portugais & huit cents Malabares. Lorſqu'elle fut prête, ſans qu'on pût pénétrer le motif de cet armement, il mit à la voile, & étant ſur le point de ſortir de la rade de Goa, il aſſembla ſes Capitaines, qui étoient tous Officiers diſtingués, ou par leurs qualités, ou par leurs ſervices. Il leur fit part des ordres qu'il avoit reçus du Roi, pour le voyage de la mer Rouge. Il les appuya par de fortes raiſons, qui furent toutes approuvées par le Conſeil. Les calmes le tinrent long-temps en mer, il fut obligé de toucher à Zocotora. Il n'arriva à la vûe d'Aden que le Jeudi Saint, mais il ne put s'en rendre maître, & paſſa l'hiver dans la mer Rouge, d'où il ſortit ſans y avoir eu aucun ſuccès. Une maladie qu'il avoit devint mortelle par le chagrin

que

que lui donna l'ingratitude de la Cour, qui prêtant trop facilement l'oreille aux calomnies, lui envoya Soarès pour lui ſuccéder au Gouvernement des Indes. Il mourut le 16 Decembre 1515.

Cependant Pierre Covillan un des premiers qui eût été employé à chercher le Prince d'Abyſſinie, étoit arrivé à la Cour de l'Empereur. Ceux qui tenterent d'y pénétrer depuis par le Sénégal, n'y réuſſirent point, par l'artifice des Portugais mêmes. Ceux qui allerent par l'Egypte & par la côte de Zanguebar, furent plus heureux, particulierement les trois que Triſtan avoit débarqués à Quiloa, & qu'Alphonſe d'Albuquerque fit mettre à terre près du Cap de Gardafui. Pierre Covillan avoit été parfaitement bien reçu de l'Empereur Alexandre, qui régnoit alors. Ce Prince ayant vû ſes lettres de créance, le traita fort bien, & conçut de grandes eſpérances, de l'alliance qui lui étoit propoſée. Mais la mort l'enleva à la fleur de ſon âge, & ſon frere Nahu ou Naod qui lui ſuccéda, eut d'autres idées. Par un principe de politique ordinaire à cette Monarchie, il ôta à Covillan toute eſpérance de retourner en Portugal. Cet Envoyé pour adoucir cet exil, ſe maria, & ne penſa plus qu'à finir ſes jours en ce pays-là. Naod mourut après un régne d'environ treize ans. Son deuxieme fils David, encore enfant, lui ſuccéda ſous la tutelle d'Helene ſa grande mere. L'Imperatrice Helene qui étoit Régente avoit beaucoup de courage, elle reprit le ſyſtême d'Alexandre, & encouragée par ce qu'elle avoit oui dire des grandes actions des Portugais dans les Indes, elle réſolut de répondre à l'Ambaſſade du Roi de Portugal. Elle ne choiſit point Pierre Covillan, parce qu'elle ne pouvoit pas s'aſſurer qu'il revînt; mais elle fit choix d'un Chrétien nommé Matthieu, Arménien de Nation, qui avoit long-temps demeuré au Caire, fait pluſieurs voyages en Ethiopie, & dont elle s'étoit ſervie en pluſieurs négociations. A ſes lettres de créance, elle ajouta un morceau de la vraye Croix dans un reliquaire d'or, dont elle faiſoit préſent au Roi de Portugal. Elle lui donna enſuite pour compagnon un jeune Seigneur Abyſſin, homme de qualité, & les fit tous deux paſſer ſecrettement dans les Indes, où ils devoient demander au Gouverneur un embarquement pour le Portugal.

Alphonſe d'Albuquerque, comme on a vû, retira cet Ambaſſadeur des mains du Tanadar de Dabul, qui le tenoit comme en priſon. Il lui rendit toutes ſortes d'honneurs à Goa, & le fit paſſer à Cochin, avec ordre de le faire partir pour le Portugal. L'Ambaſſadeur n'avoit rien de reſpectable que ſon mérite perſonnel. Les ennemis d'Albuquerque, ceux mêmes qui avoient le plus d'autorité dans Cochin, le traiterent comme un impoſteur, lui firent toutes ſortes d'inſultes, ſur leſquelles encherirent les Capitaines Bernardin Freyre & François Perreira Peſtagna, de qui il eut beaucoup à ſouffrir en route, & particulierement à Moſambique. Don Manuel en fut informé, même avant leur arrivée, & il en fut ſi indigné, qu'il envoya au devant de ces deux Capitaines pour les mettre aux fers. Il les fit enſuite enfermer dans les priſons de Lisbonne, où ils expierent long-temps leurs fautes, & d'où ils ne ſortirent que ſur les généreuſes inſtances de l'Ambaſſadeur qu'ils avoient ſi indignement traité. Le Roi fit à cet Ambaſſadeur tous les honneurs que méritoit la majeſté du Monarque de qui il étoit envoyé, & dont il avoit ſouhaité la connoiſſance avec tant de paſſion. Après quelques mois de ſéjour,

L'AFRIQUE.

Manuel le fit repartir pour les Indes avec le jeune Abyſſin, & les fit accompagner par un nouvel Ambaſſadeur, qu'il envoyoit lui-même à la Cour d'Ethiopie. Il avoit donné ordre à Soarès, qui étoit alors Gouverneur, de les conduire en perſonne ſur la flotte qu'il devoit mener dans la mer Rouge, & de les débarquer où il pourroit ſur les côtes de l'Abyſſinie.

Le Roi témoignoit aſſez combien il prenoit de part à cette affaire, & la haute opinion qu'il en avoit conçue, par le choix qu'il fit pour cette Ambaſſade. Il en chargea Edouard Galvan qui, après s'être diſtingué dans les guerres d'Afrique, avoit commandé le Corps de troupes auxiliaires que le Roi de Portugal avoit envoyé à ſes alliés. Il s'étoit d'ailleurs rendu très-recommandable par d'importantes négociations, dont il s'étoit acquitté avec beaucoup d'habileté & de ſageſſe dans la plûpart des grandes Cours de l'Europe. Il étoit alors fort âgé, & il devoit être étonné de ſe voir chargé de cette commiſſion ; mais le zele & l'eſprit de Religion la lui firent accepter avec plaiſir.

L'Ambaſſadeur Matthieu, qui étoit retourné dans les Indes avec Soarès, fut obligé d'y attendre juſqu'à l'expédition de Siqueira. Il s'embarqua alors de nouveau avec Roderic de Lima, que Don Manuel avoit ſubſtitué à Edouard de Galvan. Si pendant cet intervalle il ne fut pas maltraité comme il l'avoit été dans ſon premier voyage, il avoit toujours le déſagrement de ſe voir très-peu conſideré, & tout au moins regardé par une infinité de gens comme un impoſteur, un vagabond & un eſpion. Mais lorſqu'on l'eut préſenté à des Abyſſins, qui demanderent de ſes nouvelles, il en reçut des marques du plus profond reſpect. Ces Abyſſins ſe proſternerent devant lui, baiſerent ſes mains, & l'appellerent *Abba Mattheus*, c'eſt-à-dire, *Pere Matthieu.* Ce vénérable vieillard ne put s'empêcher de verſer des larmes de joye & de tendreſſe. Il oublia alors toutes ſes peines paſſées, & les fatigues immenſes de dix années conſécutives. Il ſe trouvoit ſatisfait d'avoir réuni de ſi loin deux puiſſantes Nations pour le bien & l'avantage de la Religion. On attendoit le Barnagaſch, ou Gouverneur général de la Province maritime, qui eſt un des principaux Seigneurs de l'Etat ; car l'Empereur ne confioit ce poſte qu'à des Princes de ſon ſang. Pendant cet intervalle Siqueira prit connoiſſance de l'iſle de Maçua, fit purifier une de ſes Moſquées qu'il convertit en Chapelle, ſous le titre de *Notre-Dame de la Conception*, où l'on célebra les ſaints Myſteres. Lorſque le Barnagaſch arriva, il y eut quelques difficultés pour le cérémonial de ſon entrevue avec le Général Portugais ; mais on regla qu'elle ſe feroit dans une vaſte campagne, où il y auroit trois ſiéges, l'un pour le Barnagaſch, le ſecond pour le Général, & le troiſieme pour l'Ambaſſadeur Matthieu. Le Barnagaſch s'y rendit avec deux mille hommes de pied & deux cents chevaux. Siqueira ne conduiſit que ſix cents hommes, qu'il rangea en un fort bel ordre, & s'avança ſeulement à la tête de ſoixante. Après quelques civilités mutuelles, le Général remit entre les mains du Barnagaſch les deux Ambaſſadeurs & leur ſuite. On parla enſuite du projet de bâtir une Citadelle à Maçua ou à Camaran, mais on ne put rien conclure. Enfin on jura des deux côtés ſur les Evangiles une eſpece d'alliance, & chacun ſe retira enſuite. Les Ambaſſadeurs Matthieu & Roderic de Lima furent conſignés au Gouverneur d'Arquico, avec les treize perſonnes de la

L'Afrique.

ſuite de l'Ambaſſadeur Portugais. Ils partirent en effet pour ſe rendre à la Cour de l'Empereur. Dès les premiers jours de leur marche, ils perdirent l'Ambaſſadeur Matthieu, qui mourut au Monaſtere de Biſan dans de grands ſentiments de piété, & dans la douce conſolation que lui donnoit l'eſpérance des heureux ſuccès qu'auroient ſes fatigues pour le bien ſpirituel & temporel de l'Ethiopie. Ce fut une perte pour les Portugais, à qui il manquoit dans leur plus grand beſoin; car outre qu'il leur eût ſervi d'interprete fidele, il eût eu peut-être aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de Roderic pour l'empêcher de faire de grandes fautes.

Cet Ambaſſadeur étoit bien différent de Galvan ſon prédéceſſeur. Au lieu de cette ſageſſe & de cette expérience que celui-ci avoit fait paroître en tant de négociations & d'affaires, Lima n'avoit qu'une jeuneſſe imprudente, une humeur bruſque & biſarre, des hauteurs extravagantes, des idées chimeriques, & une impatience outrée, qui lui cauſerent bien des dégoûts ſans le corriger, & le brouillerent également avec les Abyſſins & les ſiens mêmes. Après bien des fatigues & des déſagréments de voyages, Lima arriva à la Cour avec ſa ſuite. L'Empereur voulut lui donner audience avec une magnificence qui a été décrite par François Alvarés, Chapelain de l'Ambaſſadeur, dont il a écrit l'hiſtoire. L'Ambaſſadeur fut appellé pluſieurs fois avec la même pompe juſqu'aux pieds du thrône, ſans voir la perſonne du Monarque. Il en eut du chagrin, & il dut s'appercevoir qu'on vouloit par-là lui faire ſentir qu'on n'approuvoit point ſes emportements, & le peu de moderation qu'on voyoit dans ſa conduite.

Dans la premiere audience il offrit ſes préſents, qui conſiſtoient en une épée & un poignard richement garnis, une cuiraſſe & une armure complette, deux petits canons de bronze, des boulets proportionnés à l'eſpece de ces deux pieces, deux barils de poudre, quatre pieces de tapiſſerie de haute-lice, un orgue & une mappemonde. L'Ambaſſadeur ajouta à toutes ces choſes quatre ſacs de poivre qu'il avoit eus pour ſa proviſion. Ce préſent qui auroit peut-être été bien reçu, le fut très-mal, parce que les domeſtiques de l'Ambaſſadeur Matthieu avoient fait ſçavoir à l'Empereur, que ce n'étoit pas ce que lui avoit deſtiné le Roi de Portugal. Cet incident cauſa encore à Don Roderic de nouvelles mortifications, & il fut obligé de convenir, pour appaiſer ce Prince, qu'il étoit vrai que le préſent du Roi étoit encore entre les mains du Gouverneur général des Indes, & qu'il ſeroit fidelement envoyé à Sa Majeſté. Il ajouta qu'il n'avoit pas crû prendre port à Maçua; qu'il ne l'avoit fait que par une eſpece de haſard, & qu'il avoit ſuppléé par ce préſent qu'il faiſoit de lui-même, à celui qui étoit à Goa, la néceſſité & la conjoncture des temps ayant ainſi diſpoſé des choſes contre ſon attente. Soit que l'Empereur fût content ou non, il fit cependant paroître qu'il mépriſoit le préſent, & le fit diſtribuer aux pauvres & aux Egliſes.

Enfin, après avoir laſſé la patience de Lima pendant plus d'un mois, on tira le voile qui déroboit à la vûe la perſonne du Prince. Il étoit aſſis ſur un thrône élevé, la couronne ſur la tête, & le viſage à demi-couvert d'une gaſe qu'un Page hauſſoit & baiſſoit de temps en temps: il paroiſſoit âgé d'un peu plus de vingt ans, & il avoit aſſez bonne grace, quoique baſané comme le ſont tous les Abyſſins. L'audience fut favorable, l'Empereur témoigna la

L'Afrique.

ſatisfaction qu'il avoit d'entrer en alliance avec le Roi de Portugal, à qui il permit dès-lors de bâtir des Fortereſſes à Maçua, à Suaguen & à Zeila, promettant de lui fournir pour les élever des hommes, des vivres, de l'argent & des matériaux. Depuis ce temps l'Empereur ſe montra pluſieurs fois ſans ce faſte qui l'environnoit, & avec plus de familiarité. Il entretint pluſieurs fois en particulier un Eccléſiaſtique nommé François Alvarés, ſur les affaires de la Religion. Il voulut lui voir dire la Meſſe ſelon le Rit latin, & y aſſiſta avec toute ſa Cour. Il parut édifié des cérémonies de l'Egliſe Romaine, & conçut en même temps une haute idée d'Alvarés, qui s'acquit une grande réputation. Les Portugais eurent de leur côté la ſatisfaction de retrouver Pierre Covillan, qui ne pouvoit retenir ſa joye de revoir des gens de ſa Nation. Il tomboit cependant dans la triſteſſe lorſqu'il ſongeoit à ſa patrie, qu'il ne devoit plus revoir à cauſe de ſon grand âge, & des engagements qu'il avoit pris.

L'Empereur fournit toujours abondamment aux beſoins & à l'entretien de l'Ambaſſadeur Portugais & de ceux de ſa ſuite, qui ſuivirent la Cour dans les différents endroits où elle alla. Dès la premiere diſtribution qui ſe fit par ordre de l'Empereur, Lima prétendit que tout étoit pour lui, & en donna peu de choſe à ceux de ſa ſuite, ce qui piqua George d'Abreu & Lopés de Gama. Ils en vinrent aux paroles les plus outrageantes, même en préſence des premiers Miniſtres de l'Etat, qui en furent ſcandaliſés, & en firent leur rapport au Prince. Ce procedé ſi indécent dans un homme revêtu de ce caractere, fut ſoutenu par un autre encore plus mauvais. L'Empereur entreprit deux fois de les reconcilier & de faire ceſſer le ſcandale, mais Don Roderic rejetta toutes voyes d'accommodement; de ſorte que l'Empereur fut obligé de prendre lui-même des meſures pour éviter les plus grands éclats.

Enfin Don Roderic eut ſon audience de congé, & ſe mit en chemin; l'Empereur, qui le fit accompagner par le Grand-Maître de ſa maiſon, & par un autre des plus grands Seigneurs de la Cour, qui devoit être auſſi du voyage, lui fit dire que ſon intention étoit qu'il ſe reconciliât avec d'Abreu. On eut bien de la peine à obtenir que ces deux ennemis s'embraſſaſſent; mais comme la réconciliation étoit forcée, ils ſe témoignerent dans la ſuite une haine plus grande. Don Roderic ordonna à ſon pourvoyeur de ne point donner de vivres à d'Abreu. En vain le Grand-Maître lui repréſenta l'irrégularité de cette conduite. Il perſiſta opiniâtrément, & d'Abreu plus irrité que jamais, & réſolu de s'en faire donner à main armée, en vint à des voyes de fait encore plus fâcheuſes, ſans que le Barnagaſch même pût venir à bout de moderer les violences de ces deux hommes. Ce Prince en fut ſi indigné, qu'après leur avoir enlevé les lettres & le préſent que l'Empereur envoyoit au Roi de Portugal, il les fit reconduire à la Cour pour les y faire châtier. Les affaires ſe raccommoderent un peu à la Cour, au moins quant aux apparences. Cependant Don Roderic reçut les lettres que Don Louis de Ménezés lui écrivoit. Il étoit arrivé à Maçua pour le prendre, mais ne le trouvant pas, il lui fixoit un temps, juſqu'auquel il l'attendroit. Par ces mêmes lettres, il lui apprenoit la mort du Roi Don Manuel. L'Empereur en témoigna un extrême regret, & afin que ſes ſujets priſſent part à ſa triſteſſe, il ordonna que toutes les boutiques fuſſent fermées pendant trois jours, & qu'on ne

vendît rien, même les choſes les plus néceſſaires à la vie. Après ces marques de deuil, l'Empereur fit célebrer l'avenement de Jean III. à la couronne. Lima fut enſuite congédié de nouveau ; mais ayant manqué le jour qui lui avoit été fixé, il retourna ſur ſes pas, & ſe rendit auprès de l'Empereur, dont il fut bien reçu à la faveur des préſents que Don Louis avoit dépoſés au port de Maçua.

Enfin, après ſix ans de ſéjour dans l'Ethiopie, Don Roderic eut ſon audience de congé de l'Empereur, qui le fit accompagner d'un Ambaſſadeur qu'il envoyoit au Roi de Portugal. Hector de Siveira les reçut au port de Maçua, d'où il les conduiſit dans les Indes. Ils s'y embarquerent pour Lisbonne, & y arriverent heureuſement. Jean III. les reçut à Conimbre avec des honneurs extraordinaires, & fit aller au devant d'eux tout ce qu'il y avoit à la Cour de Prélats & de Seigneurs titrés.

Le Roi envoya depuis Don Martin de Portugal ſon neveu en Ambaſſade auprès du Pape Clement VII. & Alvarès ſuivit ce Prince en qualité d'Ambaſſadeur de l'Empereur d'Ethiopie. Il eut l'honneur de haranguer ce Pontife qui ſe trouvoit à Bologne, où il devoit couronner Charles V. L'aſſemblée étoit très-auguſte, & ſi Alvarès eut la ſatisfaction d'y paroître avec un caractere bien au deſſus de ſa premiere fortune, le Pape n'en eut pas moins de recevoir les lettres qu'il lui préſenta de la part d'un Prince, dont on avoit eu en Europe une idée bien ſupérieure à ce qu'il étoit lui-même. Dans ces lettres il flattoit le Pape de l'eſpérance de faire entrer l'Empire dans le ſein de l'Egliſe Romaine.

CHAPITRE VII.

De l'Abyssinie.

L'Empereur des Abyſſins, que l'on connoît aujourd'hui ſous le nom de *Grand-Negus*, n'a été connu autrefois que ſous celui de *Preſte-Jean*. Ce qui donna occaſion à cette erreur, fut que Jean II. Roi de Portugal, ayant envoyé l'an 1487. Pierre Covillan & Alphonſe Payva pour faire des découvertes du côté des Indes, leur ordonna ſurtout de chercher les terres d'un certain Prince fameux par ſes richeſſes, qui regnoit dans l'Aſie ou dans l'Inde, qu'on nommoit ordinairement *Preſte-Jean*, & qu'on croyoit être Chrétien, afin de lier amitié avec lui, & de conclure un traité de commerce. Il eſt certain qu'il regnoit autrefois en Aſie un puiſſant Prince, que les Perſes ſes voiſins appelloient *Preſter-Chan*, c'eſt-à-dire, *Prince des Adorateurs*. Les Italiens, qui faiſoient dans ce temps tout le commerce d'Orient ſur ces côtes, le nommoient par corruption *Preſte* ou *Preſte-Gian*, & firent connoître à toute l'Europe ce Royaume ſous le nom d'Empire du *Preſte-Jean*. C'étoit avec ce Prince, ou plutôt avec celui de ſes ſucceſſeurs qui occupoit alors ſon thrône, que le Roi de Portugal ſouhaitoit d'entrer en alliance de commerce : mais les Portugais n'ayant pas trouvé ce Preſte-Jean dans l'Aſie ni dans l'Inde, & ayant

L'AFRIQUE.

appris depuis ſur les côtes d'Ethiopie qu'il y avoit un puiſſant Roi dans l'Afrique qui étoit Chrétien, & qui avoit coutume de porter toujours une croix à la main, ils s'imaginerent avoir trouvé ce Roi qu'ils avoient cherché avec tant de peines & de dangers, & depuis ce temps-là tout ce qu'on a publié de ce Prince ne l'a été que ſous le nom de Preſte-Jean, ſans examiner ſi c'étoit en Afrique ou en Aſie que le Prince appellé Preſte-Jean ſe devoit trouver.

Si nous en croyons une tradition populaire, c'eſt-à-dire, fabuleuſe, la maiſon Royale d'Abyſſinie deſcend de Salomon, par l'enfant qu'il eut de la Reine de Saba. Il y en a même quelques-uns qui tirent ſon origine des enfants de Jacob, les premiers Iſraëlites, & ils prétendent que c'eſt pour cela que les Rois ont toujours porté, & portent encore aujourd'hui dans leurs armes & leurs ſceaux un Lion tenant une Croix, avec ces mots: *Vicit Leo de Tribu Juda.* Il y a de l'apparence que c'eſt depuis leur converſion au Chriſtianiſme que l'on a ajouté cette Croix. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Rois Abyſſins ſe qualifient du nom de Princes des Iſraëlites. Mais ſoit qu'ils le tirent de leur Roi Menilehec, qu'ils prétendent être fils de Salomon & de la Reine de Saba, ou de quelque origine plus reculée, il eſt aſſez difficile de la déterminer; car on prétend qu'avant l'établiſſement du Chriſtianiſme chez eux, ils ne connoiſſoient point le vrai Dieu. On ne voit point qu'avant ce temps-là ils ayent eu des Bibles, des Synagogues, ou qu'ils fiſſent des voyages au Temple de Jéruſalem. On trouve cependant dans le huitiéme chapitre des Actes des Apôtres, que l'Eunuque de Candace, Reine d'Ethiopie, allant à Jéruſalem, s'occupoit à lire les propheties d'Iſaïe; mais c'eſt le ſeul paſſage qui en faſſe mention. Au reſte il eſt conſtant qu'on n'a point vu manquer en Ethiopie la race de Menilehec, dont les Rois d'aujourd'hui ſont venus par une ſuite de quatre vingts Princes. Le ſurnom de *Ebn el-Harguin* que lui donnent les Arabes, & qui ſignifie *Enfant du Sage*, a pu faire croire que le premier Roi de cette race deſcendoit de Salomon. Depuis Menilehec, on compte vingt-quatre Rois juſqu'à Baſenus, ſous le régne duquel J. C vint au monde; & treize depuis celui-ci juſqu'au régne des Princes Abreha & Atzhea, ſous leſquels la prédication de l'Evangile commença dans l'Ethiopie. Quoique depuis ce temps-là l'Hiſtoire des Abyſſins ne ſoit pas tout-à-fait ſi obſcure, ou plutôt ſi inconnue, que dans les ſiécles précédents, cependant on trouve ſi peu de particularités du Gouvernement de leurs Rois, que je ne crois pas devoir m'arrêter à les nommer ici, de peur d'ennuyer le lecteur par des noms extraordinaires ſur leſquels il n'y a rien de remarquable. On ſçait ſeulement que vers l'an 522. le Roi Calebus ſe rendit recommandable par la deſtruction du Royaume des Homerites, gouverné par Dunawas. La Religion Judaïque que celui-ci profeſſoit, augmentoit ſon averſion naturelle pour les Chrétiens. Uniquement occupé à imaginer les ſupplices les plus cruels pour les tourmenter, il faiſoit faire de grandes & profondes foſſes en terre, dans leſquelles on allumoit de grands braſiers, où l'on jettoit par ſes ordres pluſieurs Chrétiens à la fois. Il en fit mourir de cette maniere trois cent quarante avec le ſaint homme Arétas, dans la ville de Nagran. Calebus, émû par une ſi cruelle perſécution, & puiſſamment excité par les remontrances du Patriarche

L'Afrique.

d'Alexandrie, réſolut de punir tant d'excès de cruauté. Il mit ſur pied une armée de ſix vingt mille hommes, avec leſquels il paſſa en Arabie ſur une flotte compoſée de cent vingt-trois vaiſſeaux ; & ayant défait Dunawas, il remit Nagran entre les mains des Chrétiens ſous le Gouvernement du fils du ſaint Martyr Arétas. Après cette expédition il s'en retourna couvert de gloire en Ethiopie. Depuis ce Roi juſqu'à Delnoad, ſous qui la famille des deſcendants de Salomon fut interrompue, il n'y eut rien de mémorable.

900. Ce fut environ l'an 900. de l'Ere Chrétienne qu'arriva cette grande révolution dans l'Empire par les intrigues d'une femme nommée Eſſaz. Afin de pouvoir élever au thrône un enfant qu'elle avoit eu d'un Viceroi de Bugna, elle fit mourir tous ceux de la famille de Salomon. Un jeune Prince de cette race échappa à ſa cruauté en ſe ſauvant dans le Royaume de Scewa, où il trouva un aſyle aſſuré chez les principaux Seigneurs, qui conſervoient beaucoup d'attachement pour les deſcendants de Salomon. Comme cette nouvelle famille, qu'on appelle Saſée a toujours été fort odieuſe & en horreur aux Abyſſins, ils n'ont pas été fort exacts à en conſerver la mémoire ; & il y a même des Hiſtoriens qui paſſent ſous ſilence l'Hiſtoire de ces Princes. Ce n'eſt pas que pendant les quatre ſiécles qu'elle occupa le thrône, elle ne produisît de très-grands hommes. C'eſt de cette famille qu'étoit le Prince Lalibala, ſi fameux par ſa maniere extraordinaire de bâtir avec des pierres & du mortier. Il pratiquoit de belles & grandes voûtes dans la roche vive, & laiſſoit d'eſpace en eſpace de hautes colomnes pour les ſoutenir.

Naaveto-Laab fut le dernier de cette race, n'ayant point laiſſé d'enfants. Jean-Amlach, de la famille de Salomon, remonta alors ſur le thrône en 1300. Il eut pluſieurs enfants, & comme il les aimoit tous extrêmement, il leur partagea l'Empire, qui ſe trouva enfin diviſé entre deux freres par la mort des autres. L'ambition du cadet ne pouvant ſouffrir ce partage, lui fit tenter les moyens de ſurprendre ſon frere, & de ſe rendre maître abſolu de l'Empire : mais ſon deſſein échoua par la trahiſon de quelques-uns des ſiens. Son frere le fit auſſitôt enfermer dans le rocher de Geshen. Pour faire voir que le principal motif qui l'avoit obligé d'en agir ainſi, étoit plutôt le déſir qu'il avoit d'entretenir la paix & la tranquillité dans ſon Royaume, que de conſerver ſa vie, il y mit auſſi ſes propres enfants. De-là vint la coutume d'y retenir les Princes qui n'étoient pas deſtinés à l'Empire : elle fut enſuite abolie après avoir duré plus de deux ſiecles. La ſéverité qu'on exerçoit envers ces illuſtres priſonniers étoit très-grande. Gênés dans toute leur conduite, on ne leur permettoit pas de porter des habits différents de ceux du peuple. Le Gouverneur s'étant apperçu qu'un d'eux avoit pris un jour un habit plus riche, en porta ſes plaintes au Roi, qui ne croyant pas le cas digne de punition, ne parut y faire aucune attention. Ce Prince captif monta dans la ſuite ſur le thrône, & alors le Gouverneur de Geshen ſe cacha, de peur que le ſouvenir de la rigueur avec laquelle il l'avoit traité, ne le portât à ſe venger. Ce Prince l'ayant fait chercher, loin de lui en témoigner du reſſentiment, le loua beaucoup, & lui recommanda de le ſervir avec le même zele qu'il avoit ſervi feu ſon pere.

1300.

La famille de Salomon étant ainſi remontée ſur le thrône, elle l'a toujours occupé depuis juſqu'à aujourd'hui par une ſucceſſion continuelle de divers Princes.

L'AFRIQUE.

CONSTANTIN ZE'RACOB.

1437.

On en compte ſeize depuis Icon-Amlach juſqu'à Conſtantin ſurnommé Zéracob, qui fut couronné l'an 1437. C'eſt un des premiers dont on ait plus de connoiſſance. Il rendit ſon nom illuſtre par les Ambaſſadeurs qu'il envoya au Concile de Florence, deux ans après ſon élévation à l'Empire.

BACDA-MARIAM.

1465.

Bacda-Mariam lui ſuccéda l'an 1465. & mourut après un regne de deux ans, laiſſant ſa femme Helene veuve avec deux enfants, Alexandre & Naod.

ALEXANDRE.

1491.

AMDA-TZEION-NAOD.

1505.

Le premier, après avoir regné ſeize ans, mourut l'an 1491. environ dans le temps que Pierre Covillan arriva dans l'Abyſſinie, & ſon fils Amda-Tzeion ne lui ſurvécut pas long-temps; il mourut après un regne de ſix mois ſans enfants. Son ſucceſſeur fut Naod, ſecond fils de Bacda-Mariam & d'Helene, qui avoit été rélégué à Geshen pendant le regne de ſon aîné. Il en ſortit pour occuper le thrône, & après avoir gouverné environ treize ans, il mourut l'an 1505. Comme Naod avoit laiſſé pluſieurs enfants, la Cour ſe trouva partagée ſur le choix qu'on en devoit faire. Peut-être que le mauvais naturel de l'aîné, qu'il avoit eu de ſa femme Mogeça pendant qu'il étoit encore retenu dans les rochers d'Amhara, fut la cauſe que ſa grande mere Helene qui gouvernoit tout, & le Métropolitain, l'éloignerent de la couronne plutôt que le prétexte qu'ils prirent qu'il n'étoit pas né dans la pourpre: peut-être auſſi que l'eſpérance de regner avec plus d'autorité pendant la tutelle de

DAVID.

David ſon ſecond fils, qui n'avoit qu'onze ans, fit qu'ils donnerent la préférence à ce jeune Prince. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ce fut par les inſtructions d'Helene que David apprit l'art de regner. Les maximes de cette ſage mere, ſi recommandable en Europe par ſes lettres à Emmanuel I. Roi de Portugal, rendirent très-heureux les commencements du regne de ſon petit-fils. La fin ne fut mémorable que par le commencement des irruptions des Galles: évenement qui arriva l'an 1537. la trente-deuxieme année de ſon regne. Les Abyſſins ſe ſouviendront long-temps des maux qu'ils ont éprouvés de la part de ces Barbares qui déſolerent leurs plus belles Provinces.

1537.

CLAUDE ſurnommé ATZNAF-SAGHED.

Claude, ſurnommé Atznaf-Saghed, l'aîné des enfants qui lui ſurvécurent, vint à bout de rétablir les affaires de ſon Royaume, qui étoit preſque démembré par les conquêtes des Adelens. Avec le ſecours des quatre cents Portugais que Jean III. Roi de Portugal, lui avoit envoyés ſous la conduite de Chriſtophle de Gama, il ſignala ſon regne par pluſieurs victoires, & mourut les armes à la main à la tête de ſon armée victorieuſe. Ses ſujets vengerent ſa mort par le gain de la bataille qui fut la plus conſiderable que les Abyſſins euſſent encore remportée ſur les Adelens.

1559.

ME'NAS.

Ménas ſon frere, qui lui ſuccéda, ennemi des Catholiques Romains, défendit à ſes ſujets, & même aux Portugais, d'entrer dans les Egliſes des Catholiques. Il en vint juſqu'à maltraiter André Oviédo, que le Pape y avoit envoyé en qualité d'Evêque. Ménas ne pouvant ſupporter les reproches que ce zelé Miſſionnaire lui faiſoit un jour avec beaucoup de fermeté, ſe jetta ſur lui, & l'auroit percé de ſon épée, ſans la conſideration qu'il avoit pour la Reine qui s'oppoſa à ſa violence. Il n'en uſa pas mieux à l'égard de ſes ſujets, dont quelques-uns ſe révolterent. Iſaac le Barnagaſch (1), l'un des principaux Seigueurs, & qui entendoit bien la guerre, appella les Turcs dans le Royaume.

(1) Ce mot veut dire Gouverneur de la Province maritime.

Soutenu

Soutenu par leur ſecours, il ſe mit en campagne à la tête d'une armée conſiderable, & défit les troupes du Roi, qui perdit la vie dans la bataille le 20 d'Avril 1562.

Sertza-Denghel, ou Malach-Saghed.

Il laiſſa trois enfants, Sertza-Denghel, Lécanaxa & Tazcaſch. Ce dernier mourut peu de temps après. Sertza-Denghel l'aîné, prit le gouvernement avec le ſurnom de Malach-Saghed. Ce Prince avoit beaucoup d'eſprit & de courage, & pluſieurs autres belles qualités. Après avoir appaiſé les troubles qui diviſoient le Royaume, il remporta pluſieurs grandes victoires ſur les ennemis de l'Etat, chaſſa les Turcs de Doharva, capitale du Royaume de Tygré, & les réduiſit à ſe contenter des côtes de la mer Rouge. Il les auroit encore contraints de ſe retirer, ſi les Galles, qui étoient entrés dans ſon pays, ne l'euſſent obligé de marcher contre eux. Il fut toujours très-attaché à la Religion Chrétienne qu'il profeſſoit ſelon le Rit d'Alexandrie, car il avoit rejetté celui de l'Egliſe Latine. Ce Prince, qui n'avoit que des filles, prit de l'affection pour ſon neveu Zadenghel, fils de ſon frere Lécanaxa, le fit élever à la Cour avec grand ſoin, & le deſtina pour être l'héritier de la couronne. L'amitié qu'il avoit pour lui ſe refroidit quelque temps avant ſa mort, ſoit que Zadenghel, dans l'eſpérance de regner bientôt, commençât à s'écarter des égards qu'il devoit avoir pour ſon oncle, ſoit que ce vieillard s'apperçût que l'on s'empreſſoit plus de faire la cour à ce jeune Prince qu'à lui-même. Réſolu de priver du thrône ſon neveu, il fit venir auprès de lui un jeune Prince nommé Jacques, qu'il avoit eu d'une de ſes maîtreſſes. Cette démarche changea tout d'un coup l'état des affaires. Les Seigneurs, pour flatter la paſſion du Roi, ou dans l'eſpérance de gouverner pendant la minorité du jeune Prince qui n'avoit encore que ſept ans, abandonnerent les intérêts de Zadenghel, & s'attacherent au jeune Jacques, quoique les enfants naturels ſoient exclus de la couronne par les loix fondamentales du Royaume.

Cependant le Roi étant tombé malade au retour de la campagne qu'il venoit de faire contre les Galles, changea encore de ſentiment, ou par un pur effet d'inconſtance, ou par quelque autre motif qu'on ignore. Quelque temps avant que de mourir, il fit entrer les Seigneurs dans ſa chambre, & leur parla ainſi : » Puiſqu'il faut quitter la couronne avec la vie, je ſuis bien aiſe, après » avoir mis ordre aux affaires de ma conſcience, de regler celles du Royau- » me, dont la paix & la tranquillité m'ont toujours été également cheres. » Pour cet effet, je vous recommande de ſuivre mon exemple, & de pré- » férer les intérêts de l'Etat à tout autre. N'ayant point eu d'enfants mâles » de mon mariage, j'avois aimé le Prince Jacques comme mon fils, & les » grandes qualités de ſon eſprit ne me le faiſoient pas juger indigne de gouver- » ner mes Etats. Je penſe même que ſi je l'y deſtinois, vous ne déſapprouveriez » pas mon choix : mais dans l'état où je ſuis, il ne faut pas ſuivre mes in- » clinations, & je ſuis obligé de rendre juſtice à qui je la dois. Je ne puis » pas ôter à Zadenghel une couronne, que le mérite, autant que la naiſſance, » lui donne. C'eſt lui que je vous laiſſe pour Prince ; c'eſt lui que l'intérêt » de la patrie vous oblige de reconnoître pour votre Souverain. Il eſt en état » de remplir toutes vos eſpérances. Honorez-le donc comme votre Seigneur » & votre Roi. C'eſt ce que je vous ordonne par ma derniere volonté. « Le » Roi mourut enſuite après avoir regné 35 ans.

1597.

L'AFRIQUE. JACQUES.

Les Seigneurs, qui avoient deſſein de profiter de la minorité de Jacques pour augmenter leur crédit & leur autorité, ne virent pas ſans chagrin leurs meſures rompues par les dernieres volontés du Roi. Pour remédier à cet inconvénient, ils réſolurent de s'aſſurer de la perſonne de Zadenghel. Ils tinrent cachée la mort du Roi, & envoyerent ſecrettement des ſoldats pour prendre ce Prince, & le conduire dans l'iſle de Deka. Ils mirent enſuite la couronne ſur la tête de Jacques, & le proclamerent Roi. Il y avoit à la Cour un jeune Prince du ſang nommé Suſnée, qui voyant un enfant naturel occuper le thtône de ſes ayeux, ne pouvoit s'empêcher de faire quelquefois éclater ſon reſſentiment. Comme il étoit naturellement hardi, entreprenant, & capable de former & d'exécuter un grand deſſein, les Seigneurs appréhenderent qu'il ne formât quelque entrepriſe. Ils voulurent le prévenir en le faiſant arrêter; mais auſſitôt qu'il eut découvert leurs mauvaiſes intentions, il ſe retira vers les Galles, ennemis déclarés de l'Abyſſinie. Cependant Jacques croiſſoit & prenoit avec l'âge un air de fierté qui cauſa ſon malheur; car à peine avoit-il quinze ans, que ne pouvant plus ſouffrir d'être conduit par ſes tuteurs, il réſolut de gouverner par lui-même. Cette démarche irrita l'eſprit des Seigneurs, qui ſe voyoient fruſtrés de la puiſſance qu'ils avoient uſurpée. Ils ſe repentirent bientôt d'avoir ôté la couronne au légitime héritier de l'Empire, pour la mettre ſur la tête d'un orphelin étranger, qui reconnoiſſoit ſi mal leurs ſervices.

ZADENGHEL, OU AZNEF-SAGHED. 1603.

Ils firent revenir Zadenghel du fond des affreuſes montagnes où il avoit été relégué, & le mirent tout d'un coup ſur le thrône ſous le nom d'Aznef-Saghed. Le Prince Jacques abattu ſous le poids de ſa mauvaiſe fortune, ne ſe mit pas en état de diſputer la couronne à Zadenghel. Se voyant abandonné de tout le monde, il prit la route de Samena avec quelques gens de ſa ſuite pour s'y retirer auprès des parents de ſa mere. La fortune, qui lui réſervoit d'autres malheurs, permit qu'il fut reconnu dans ſa fuite, & mis entre les mains de Zadenghel. Ce Prince, ſans uſer de cruauté, ſelon la coutume barbare du pays, où l'on fait inhumainement aſſaſſiner, ou horriblement défigurer ceux qui pourroient troubler le repos de l'Etat, ſe contenta de le releguer dans le Royaume d'Enarea loin de la Cour.

Zadenghel étoit bien fait, & les belles qualités de ſon eſprit, jointes à l'expérience qu'il avoit de la bonne & de la mauvaiſe fortune, le rendoient plus digne du thrône. Il gagna tous les cœurs, en paroiſſant oublier l'injuſtice des Grands à ſon égard. Ses exploits contre les Galles lui acquirent en même temps l'eſtime de tout le monde. Ces barbares qui n'ignoroient pas les troubles de la Cour & le mauvais état des affaires, s'étoient jettés dans l'Abyſſinie avec trois Corps d'armée conſiderables, que rendoit encore plus redoutables la défaite du Gouverneur de Goïam, qui avoit haſardé la bataille ſans ordre de ſon ſouverain.

Le Roi, plus animé qu'abattu par cette diſgrace, s'avança vers les Barbares, & ſans donner de relâche à ſes troupes qui étoient fatiguées de la route, il attaqua les ennemis avec vigueur. Les Galles, encore enflés de leur victoire, reçurent ces nouvelles troupes avec tant d'intrépidité, que les ayant fait auſſitôt plier, ils les euſſent mis en déroute, ſi le Roi, pour arrêter la fuite des ſiens, ne ſe fût jetté en bas de cheval l'épée à la main, & ne leur

eût montré, plus par ſon exemple que par ſes paroles, qu'une mort glorieuſe étoit préférable à une vie qu'on ne devoit qu'à la lâcheté. *C'eſt-là*, s'écria-t-il, *que je ſuis réſolu de vaincre ou de mourir. Fuyez, ſi vous voulez, vous autres, vous éviterez peut-être par-là la violence des Galles : mais vous n'éviterez pas l'infamie d'avoir abandonné honteuſement votre Prince.* Ce peu de paroles ſoutenues par ſa valeur firent un tel effet, que les Abyſſins ſe ralliant de tous côtés ſur le champ, ſe jetterent ſur l'ennemi, & le contraignirent à prendre la fuite. Le maſſacre dura bien avant dans la nuit. Les Abyſſins n'avoient pas encore remporté de victoire plus complette contre les Galles. Le Roi, pour profiter de ce ſuccès, coupa avec ſes troupes au travers des déſerts & des rochers, pour trouver l'autre Corps d'armée des Galles, qu'il ſurprit & défit avec le même avantage. Le troiſieme étonné de tant de victoires, réſolut de prévenir une pareille diſgrace par une prompte fuite. Quelques-uns de ces Barbares ſe retirerent dans les rochers, où ils croyoient trouver de la ſûreté : mais le Roi les y pourſuivit, & après les y avoir forcés, il les fit tous paſſer au fil de l'épée.

Les graces particulieres dont Zadenghel favoriſoit les Portugais en conſideration de leur Religion, exciterent contre eux la jalouſie de ſes ſujets. Ils commencerent à murmurer contre les Miſſionnaires & les Portugais, & firent courir le bruit que le zele qu'ils faiſoient paroître pour la converſion du Roi & du Royaume, n'étoit qu'un prétexte pour ſe rendre maître de ſa perſonne & de ſes Etats. Enfin plus le Roi tâchoit de faire goûter aux Abyſſins la doctrine de l'Egliſe Romaine, plus ils ſe rebutoient de ces nouveautés qu'on vouloit introduire. Ce n'étoit déjà plus en ſecret qu'on parloit contre le gouvernement : on diſoit hautement que puiſque le Roi abandonnoit le Dieu de ſes ancêtres & ſa Religion, on ne devoit plus ſe faire de ſcrupule de lui déſobéir. L'indiſcrétion de quelques Portugais, qui dirent publiquement que la Religion Romaine ne s'établiroit jamais bien dans l'Ethiopie que par la force & l'autorité, porta pluſieurs Seigneurs à prendre les armes ; le Roi ſe vit alors obligé de ſe retirer dans Goïam pour y lever des troupes, afin de réduire ces mécontents. Ceux qui approchoient de ſa perſonne lui conſeilloient de ne rien précipiter : ils lui repréſentoient que les ſéditions ſont ſemblables à un torrent, dont les premiers efforts ſont à la vérité violents, mais qui ont coutume de diminuer dans la ſuite. L'impatience du jeune Roi fit qu'il ne put goûter des conſeils ſi moderés. Auſſitôt qu'il eut raſſemblé environ douze mille hommes, il les fit avancer contre les rebelles, qui avoient à leur tête les meilleurs Capitaines de l'Abyſſinie, & le Métropolitain Pierre qui, pour les animer, excommunia le Roi, & les dégagea du ſerment de fidelité. Ils étoient tellement animés de fureur & de rage, qu'au lieu de fuir à l'approche de l'armée Royale, comme le Roi l'eſperoit, ils donnerent avec tant d'ardeur ſur l'aîle gauche où le Prince commandoit en perſonne, qu'après en avoir taillé en pieces la meilleure partie, ils environnerent le Roi au milieu de ſes Gardes. Ce Prince, après avoir fait tout ce qu'un grand Capitaine, & tout ce qu'un brave ſoldat peut faire, fut démonté de ſon cheval d'un coup de pique, & enſuite percé de pluſieurs fleches dont il mourut. Cette mort étoit d'autant plus triſte, que ce Prince méritoit par ſes grandes vertus un meilleur ſort. C'eſt du frere de Zadenghel 1604.

L'AFRIQUE.

nommé Arzoé, qu'étoit fils Tzagax ou Tzagachriſt, qui courut l'Europe ſous la qualité de l'héritier de l'Empire des Abyſſins, & qui ſe diſoit fils de Jacques.

La fin de cette guerre ne rétablit pas la paix dans le Royaume. Les mécontents, qui ne s'attendoient pas que les affaires puſſent ſitôt ni ſi aiſément ſe conclure, n'avoient pas ſongé à ſe choiſir un ſucceſſeur. Ras-Athanaſe & Zaſlacée leurs principaux Chefs ſe ſéparerent, ſans qu'on en ſçache la raiſon, & ſe retirerent dans leur gouvernement, l'un dans le Goïam, & l'autre dans le Dambéa.

SUSNE'E.

Cependant le jeune Suſnée, qui ſe voyoit en droit de ſucceder au thrône par la mort de Zadenghel, envoya en diligence à Ras-Athanaſe un de ſes plus chers favoris, pour l'exhorter à appuyer ſes intérêts, l'aſſurant qu'il en auroit toute la reconnoiſſance qu'il devoit attendre d'un Prince généreux & magnanime. En même temps ſans attendre ſa réponſe, il s'avança lui-même dans ſon équipage, & fit ſçavoir à Ras-Athanaſe qu'il eût à le recevoir comme ſon Roi, & lui ordonna de venir au devant de lui avec ſa Milice. Ras-Athanaſe fut étonné d'une arrivée auſſi prompte, qui lui ôtoit la liberté de prendre conſeil dans une occaſion, où toutes ſes démarches étoient également dangereuſes. Ne pouvant avoir le temps d'en communiquer avec Zaſlacée, il réſolut de prévenir par ſes ſervices l'amitié de ce nouveau Roi, plutôt que de s'expoſer au haſard d'une guerre incertaine. Il ſe prépara donc à recevoir Suſnée avec tous les honneurs poſſibles, & à le faire reconnoître par ſon armée. Dès que Suſnée ſe vit reconnu & fortifié des troupes de Ras-Athanaſe, il écrivit à Zaſlacée que par la grace du Ciel il étoit monté ſur le thrône de ſes ayeux, & qu'il eſperoit de ſon zele, que comme il avoit deſſein d'aller au Dambéa, il tiendroit ſes troupes en état de le recevoir, & de lui prêter ſerment de fidelité. Zaſlacée, qui avoit déjà envoyé des Ambaſſadeurs vers le Prince Jacques, dont j'ai parlé, pour lui offrir ſes ſervices, prit à ce ſujet conſeil de ſes amis. Il répondit à Suſnée qu'après les avances qu'il avoit faites auprès du Prince Jacques, il étoit obligé d'attendre ſa réponſe, afin de pouvoir ſe déterminer. Suſnée, à qui cette condition ne plaiſoit pas, lui récrivit qu'ayant déjà été reconnu Roi, il ne cederoit jamais le thrône à Jacques, qui en avoit été jugé indigne, & qu'il ne l'abandonneroit pas même à Malach-Saghed, pere de Jacques, s'il revenoit de l'autre Monde. Zaſlacée irrité de cette fiere réponſe, s'avança à grandes journées avec ſon armée, & prévint Suſnée par cette promptitude. Ce Prince, qui ne ſe croyoit pas en état de pouvoir réſiſter aux forces du rebelle, ſe retira dans les montagnes d'Amhara. Cependant le Prince Jacques ne faiſoit ſçavoir aucune de ſes nouvelles à Zaſlacée. Les Capitaines, ainſi que ſes troupes, ennuyés de ne point voir de Roi à leur tête, commencerent à murmurer & à ſe déclarer pour Suſnée. Le Général Zaſlacée, qui connoiſſoit par expérience l'inconſtance du ſoldat, craignit d'en être abandonné. Il prévint le coup qui le menaçoit en envoyant une Ambaſſade ſolemnelle à Suſnée, pour lui offrir le ſceptre & toutes ſes forces pour l'en mettre en poſſeſſion. Suſnée ravi de ce changement, députa auſſitôt un Seigneur pour recevoir le ſerment de fidélité. On n'entendit alors de tous côtés que des acclamations de joye, & des vœux pour la proſpérité de Suſnée, & ce ne fut que feſtins & que jeux en attendant le jour deſtiné

pour le couronnement de ce Prince. Comme il ſçavoit que les peuples ſe laiſſent ſurprendre par l'apparence, & la pompe des fêtes & des réjouiſſances publiques, il ne voulut pas négliger ces petites cérémonies que le Vulgaire revere, quoiqu'il les crût ridicules en elles-mêmes.

Retour de Jacques.

Cependant les Ambaſſadeurs de Jacques qui arriverent, rompirent toutes ces meſures. Zaſlacée partit auſſitôt, s'avança avec ſon armée au devant de Jacques, comme ſi ç'eût été le même Prince, à qui il venoit d'engager ſa foi par un ſerment ſi ſolemnel, le fit ſaluer & reconnoître Empereur par les troupes. Suſnée, qui n'avoit que trop appris par ſa propre expérience & par celle de Zadenghel, qu'il eſt ſouvent dangereux de s'oppoſer au premier mouvement des ſéditions, & qu'avec le temps les peuples ont coutume de rentrer dans des ſentiments de repentir & de moderation, jugea qu'il falloit s'accommoder au temps, & ſe retira encore dans Amhara, où Ras-Athanaſe, plus attaché à ſa fortune qu'à ſa parole, l'abandonna pour paſſer dans le Parti de Jacques qu'il voyoit dans la proſpérité. Cette infidélité n'abattit pas néanmoins le courage & la fierté de Suſnée. Le Prince Jacques, qui ne pouvoit ſe diſſimuler le peu de droit qu'il avoit au thrône, obligea la mere de Suſnée d'aller trouver ſon fils pour l'exhorter à la paix, & lui fit offrir de ſa part les Royaumes d'Amhara, de Valeka & de Serva. Suſnée rejetta ces offres, & répondit que perſonne ne lui ôteroit l'Empire qui lui appartenoit de droit; qu'il n'y avoit que la mort ſeule qui pût le lui ravir, & qu'il ſupplioit Jacques de ne pas détruire ſa patrie en voulant lui diſputer la couronne. Jacques connoiſſant par cette réponſe la réſolution de Suſnée, cherchoit les occaſions de le joindre, afin de le combattre; mais Suſnée évita avec ſoin d'en venir aux mains, juſqu'à ce qu'il eût appris par ſes eſpions que Zaſlacée differoit de joindre ſes troupes à celles de Jacques, & qu'il les laiſſoit vivre dans une grande liberté. Réſolu de les ſurprendre, il entra par de petits détours, & ſe jetta ſi à propos ſur les troupes de Zaſlacée, que les ſoldats n'eurent pas même le temps de prendre les armes.

Cette victoire releva autant le courage de Suſnée qu'elle abattit celui de Jacques; mais ce qui acheva de ruiner entierement les eſpérances de ce dernier, fut l'infidélité de Zaſlacée, qui depuis la bataille avoit été trouver ſon vainqueur. Suſnée, dans la néceſſité où il étoit d'appuyer ſon entrepriſe par quelque homme de grande autorité, crut devoir diſſimuler pour un temps, & fit à ce traître un accueil favorable. Jacques, dans la crainte que ſes partiſans ne ſuiviſſent ce mauvais exemple, ſe détermina à livrer un nouveau combat à ſon ennemi, dont l'armée étoit encore inférieure à la ſienne. Suſnée feignit d'entrer dans les vûes de Jacques pour le mieux tromper; mais il évitoit toujours l'occaſion de livrer bataille. L'ennemi perſuadé que la peur le faiſoit ainſi fuir avant même que d'en venir aux mains, devenoit tous les jours plus inſolent. La confiance qu'il avoit dans l'inégalité des troupes, faiſoit qu'il ne gardoit plus de meſures, & qu'il haſardoit ſouvent de petites actions avec beaucoup de témérité. Enfin Suſnée qui profitoit de tout, attira Jacques dans un lieu où il ne pouvoit être enveloppé. Quoique plus foible en nombre, il ſe diſpoſa au combat, & après avoir rangé ſes troupes, il harangua ſes ſoldats: *C'eſt aujourd'hui*, dit-il, *que votre valeur peut donner un Roi à l'Ethiopie. Souvenez-vous que la maniere dont vous allez combattre*

L'AFRIQUE.

va vous rendre les maîtres d'un Empire, ou les eſclaves de votre ennemi. Soyez aſſurés que je ne ſuis ici que pour vous appuyer, & que je ne veux point être le compagnon de vos victoires, qu'après l'avoir été des dangers que vous y pouvez courir. Au reſte, je ne doute pas du ſuccès, ſi vous ne vous rendez à l'ennemi qu'après m'avoir vû fuir. Après cette courte harangue, il donna le ſignal de l'attaque, & ſes troupes animées fondirent avec tant de valeur ſur l'ennemi, qu'elles le mirent en déſordre : le combat fut ſanglant & déciſif par la mort de Jacques.

SUSNE'E ſeul.

La terreur étoit ſi grande que plus de ſix cents cavaliers qui fuyoient à toute bride, & qui ne ſçavoient pas où ils alloient à cauſe de l'obſcurité de la nuit, ſe précipiterent du haut d'un rocher. Il n'y eut qu'un ſeul Portugais nommé Emmanuel Gonſalve qui en réchappa ; il eut le bonheur de ſauver ſa vie en abandonnant ſon cheval, & en s'accrochant à une branche d'arbre, ſur laquelle il demeura juſqu'au lendemain qu'il commença à connoître par la perte de ſes camarades, le danger qu'il avoit couru. La victoire fut complette & mit Suſnée en état de ne plus rien appréhender.

Auſſitôt qu'il eut appris la mort de Jacques, comme il n'aimoit pas à répandre le ſang, il fit ſonner la retraite, & commanda à ſes ſoldats d'épargner leurs compatriotes. Il eut même la généroſité de pardonner aux autres chefs du parti ; il n'y eut que Mahardin à qui il fit trancher la tête, moins par reſſentiment pour ſes propres injures que pour venger la mort du Roi Zadenghel ſon oncle ſur qui ce malheureux avoit oſé porter le premier coup. Ras-Athanaſe & Zaſlacée périrent dans cette journée ; ce dernier avoit eu la folie de croire ſur la foi de ſon horoſcope, qu'il détruiroit trois Rois. Suſnée ayant employé les premiers jours de ſon regne à rétablir la paix dans ſes Etats, ſongea enſuite à ſe fortifier contre les étrangers. Comme il ſçavoit de quelle importance lui pouvoit être la connoiſſance de l'Artillerie contre les Galles qui l'ignoroient, & qui en redoutoient extrêmement les effets, il rappella les Portugais & avec eux les Miſſionnaires à qui il accorda la permiſſion de prêcher & d'inſtruire. Le Roi permit par un édit public, & conſeilla même à tous ſes ſujets de profeſſer la Religion Chrétienne. Cette permiſſion fut cauſe de différents troubles qui agiterent ſon regne.

Elius gendre du Roi, & Gouverneur du Royaume de Tygré, après avoir chaſſé de ſon Gouvernement tous ceux qui avoient pris le parti du Roi, ramaſſa des troupes, & ſe mit en campagne avec tant de confiance, qu'il oſa approcher du camp du Roi, & y entrer dans la réſolution d'aſſaſſiner ſon beau-pere. Il avoit déjà pouſſé ſon cheval juſqu'à la tente du Roi, ſans qu'on s'apperçût de ſon deſſein, lorſque les Gardes l'arrêterent. Il fut renverſé par un coup de pierre qui le priva de la vie. Sa mort diſſipa toutes ſes troupes, & Siméon le Métropolitain, qui ſe ſauvoit avec les fuyards, étant reconnu, fut pris & maſſacré par les gens du Roi. Leurs têtes furent enſuite expoſées, pour intimider les plus mutins. Le Roi interdit la célébration du Sabat, & fit un exemple de Buccus, qui y contrevint. Il abjura publiquement ſa Religion, ne garda que la premiere de ſes femmes, & reconnut pour Patriarche le P. Alphonſe Mendés Jéſuite, que le Pape avoit envoyé. Tecla-George, gendre du Roi, & qui étoit brouillé avec lui à cauſe de ſa femme dont il n'étoit pas content, ſe déclara par dépit pour l'Egliſe d'Alexandrie,

1624.

& à la tête des troupes vint pour combattre Susnée. Tabax, Viceroi de Tygré, marcha contre lui, le surprit & l'arrêta avec Adera sa sœur. On les pendit tous deux, & les Missionnaires continuerent si avantageusement à gagner l'esprit du Roi, qu'ils le porterent à se soumettre entierement avec tous ses Etats au Pape, auquel lui & son fils aîné Basilides prêterent le serment de fidélité l'an 1626.

1626.

Cette résolution causa de terribles ravages dans l'Etat, qui fut partagé en différents partis sur la Religion. Un inconnu chercha à en profiter, & se fit passer quelque temps pour le feu Roi Jacques, d'autant plus facilement, qu'on ne trouvoit point le corps de ce Prince. Il se retira dans le fameux Monastere de Bisan, du Gouvernement du Barnagasch, où le nom & la mémoire de Jacques lui attirerent des partisans. Sa facilité envers tout le monde le perdit; & Ansalax, Viceroi de Tygré, sur qui le Roi s'étoit déchargé du soin de punir cet imposteur, ayant trouvé moyen de le faire arrêter, lui fit couper la tête. Vers ce même temps Tzagax parcouroit le monde, sous le nom de Prince d'Ethiopie, dont il se disoit l'héritier légitime, comme fils de Jacques. Il se retira en France, où il eut un meilleur succès dans ses impostures. Il trompa le Roi, qui le reçut comme un Prince exilé de ses Etats, & lui fit une pension très-considérable. Il mourut de ses débauches en 1635.

Cependant la Religion Catholique qui commençoit à s'établir dans l'Abyssinie, n'y fit pas tout le progrès qu'on auroit dû attendre du zele qui animoit Susnée à la soutenir. Il eut plusieurs démêlés avec le nouveau Patriarche, qui obligerent ce Prince à donner un édit qui toleroit l'ancienne Religion, afin de prévenir de plus grands maux. Susnée fut un grand Roi, homme de guerre, sçavant, accoutumé à trouver dans sa prudence toutes les ressources dont il avoit besoin dans les différents hasards de sa vie qui finit au mois de Septembre 1632. Il persévera jusqu'à la mort dans les sentiments de la Religion Chrétienne qu'il avoit embrassée. Il laissa plusieurs enfants de différentes femmes qu'il avoit épousées.

Mort de Susnée.

1632.

Son fils Basilides ne suivit pas ses traces. Il défendit à ses sujets tout commerce avec les Européens. Le regne de ce Prince fut un regne de sang. Il commença par violer le serment qu'il avoit fait du vivant de son pere à l'Eglise Romaine; & en montant sur le thrône il opposa un caractere cruel, avare & faux, à l'humanité, à la prudence & au désintéressement de son prédécesseur. Il fit souffrir le martyr à plusieurs Chrétiens, & fut lui-même continuellement dévoré de remords & de craintes, dans la prévention où il étoit que le Roi d'Espagne étoit ligué avec les Portugais pour envahir ses Etats.

Basilides, ou Adiam-Sagued, ou Facilidas.

Il accusa son jeune frere Claude d'entretenir commerce avec eux, & d'être attaché à l'Eglise Romaine. Cette accusation étoit fondée sur quelques discours de deux ou trois domestiques que ce Prince avoit chassés de chez lui. Ces imposteurs dirent au Roi que leur disgrace ne venoit que de ce qu'ils avoient abjuré la Religion Romaine. Le Roi sans balancer, & prenant pour conviction le rapport que la haine avoit suggeré à ces misérables, attira le Prince dans son Palais, sous prétexte de vouloir l'entretenir de quelques affaires importantes. Il feignit d'entrer avec lui dans un appartement reculé

1634.

L'AFRIQUE.

pour être à portée de les lui communiquer plus ſecrettement. Enſuite il donna le ſignal, & le Prince fut auſſitôt chargé de chaînes, conduit dans une priſon voiſine, & fortifiée exprès. On traita de la même maniere ſes enfants, ſes domeſtiques, & ceux qu'on ſoupçonna de lui être attachés. Le Roi, pour juſtifier ſa conduite, harangua le peuple, reprocha à ſon frere d'avoir abandonné la Religion de ſes ancêtres pour embraſſer celle de Rome; d'avoir voulu introduire les Portugais dans l'Abyſſinie; d'avoir conſpiré contre ſa perſonne & contre l'Etat. Le peuple, ſans attendre que le Roi fournît des preuves de ce qu'il avançoit, & ſans donner à l'accuſé le temps de ſe défendre, le traita d'apoſtat, d'ennemi du Roi & de ſa patrie, & demanda ſa mort. On remena le Prince en priſon où, dès la nuit même, on lui trancha la tête, de même qu'à pluſieurs autres de ceux qu'on ſoupçonna avoir eu liaiſon avec lui. Il y eut auſſi des Seigneurs qui furent punis par l'exil & par la confiſcation de leurs biens. On trancha la tête entr'autres à deux fils d'une tante de l'Empereur nommée Onguelavy, ſur un ſimple ſoupçon, & malgré l'animoſité que leur mere avoit marquée dans toutes les occaſions contre les Miſſionnaires. Cette perſécution paſſa bientôt juſqu'aux femmes, que l'on relégua ſur différents rochers déſerts. Oleta-Chriſtos, femme du Vicerοi Flavi, & Maſcal-Abéa, fille de Molaco-Flavi, furent de ce nombre.

Baſilides, qui avoit fait ſubir un ſi triſte ſort à tous ceux de la famille Royale, ne tarda pas à éprouver les revers de la fortune. Une armée que ſon grand Général Bela-Chriſtos commandoit, fut preſque détruite près des montagnes de Larta, & pendant que le Roi étoit occupé à ſe défendre avec la plus grande partie de ſes forces dans la Province de Bégameder, les Galles ſes voiſins entrerent inopinément, & pénétrerent par trois différents endroits dans le Royaume de Goïam, & dans tout le pays des Agaus. Ils ravagerent le pays, & s'en retournerent chargés de dépouilles, ſans qu'il pût les attaquer. Son armée, après avoir demeuré deux mois à Colela, où elle ſouffroit & manquoit de tout, ſe révolta: il y perdit un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Les Goguis, peuple qui demeuroit au-delà du Nil, à l'Oueſt de la Province de Narca, prirent les armes, & refuſerent de lui donner les eſclaves que ce Prince levoit tous les ans, pour payer au Turc un tribut, auquel il s'étoit aſſujetti volontairement, aux conditions qu'il l'aſſiſteroit, s'il étoit attaqué par les Portugais.

Les années ſuivantes, Bela-Chriſtos entra dans le pays des Anguis. Ceux-ci avertis qu'il marchoit contre eux, occuperent tous les paſſages, s'y fortifierent, tomberent de tous côtés ſur l'armée de Baſilides, & en firent un ſi grand carnage, que l'Abyſſinie n'avoit point ſouffert de telles pertes depuis le regne d'Aſnef-Saghed. On apprit preſque en même temps qu'une Nation inconnue étoit entrée dans le Royaume, & ravageoit les Provinces maritimes. On ne manqua pas d'abord de croire que c'étoient les Portugais qui alloient ſe rendre maîtres du Royaume: mais on apprit bientôt le contraire, & que c'étoit le Roi d'Adel qui, ſur l'avis des malheurs que le Roi avoit éprouvés dans ces dernieres années, s'étoit ſaiſi de dix à douze rochers, d'où il faiſoit des courſes fort avant dans les Provinces voiſines. Après ces revers, qui avoient duré juſqu'en 1652. & au-delà, l'Etat fut encore affligé de différents fléaux, à la fin deſquels arriva la mort du Roi en 1664. ou 1665.

Le

L'Afrique.

Jean-Aléaf-Saghed.

Le thrône fut alors occupé par Jean-Aléaf-Saghed, un de ses fils, ses trois freres nommés Constantin, Juste & David étant morts du vivant de Basilides. Jean-Aléaf-Saghed mourut en 1680. environ à la fin de la quinzieme année de son regne.

1665. Ayasou-Adiam-Saghed.

Ayasou-Adiam-Saghed, qui étoit né en 1654. fut proclamé Roi dans la même année de la mort de Jean-Aléaf-Saghed son pere. Son regne avoit été paisible & assez heureux, lorsqu'en 1706. les intrigues de son fils Taklimanout le dépouillerent de ses Etats, en lui enlevant la couronne & la vie. Ce fils rebelle monta sur le thrône, mais il ne put jouir long-temps du fruit de son crime; il ne regna que trois ans & trois mois, & fut massacré par ses troupes.

1680. Taklimanout.

1706. Tifilis.

Ce parricide périt en 1709. temps auquel son oncle Tifilis ou Tétilis, frere d'Ayasou, fut unanimement proclamé Roi à sa place.

1709. Oustas.

Son regne ne fut pas heureux. Oustas son neveu, fils de sa sœur, entretint des liaisons secrettes avec l'Etranger, & monta sur le thrône vers l'an 1714. après en avoir dépouillé Tifilis dès l'an 1713. Les Abyssins eurent beaucoup de peine à souffrir cet usurpateur. Son avenement à l'Empire fut signalé par la cruauté, & par le massacre des Chefs du Parti contraire; & après une année de guerre civile, il ne put empêcher que David, autre fils d'Ayasou, & qui étoit devenu légitime possesseur du thrône par la mort de Tifilis, n'y montât. Oustas mourut de chagrin de se voir privé de la souveraine puissance, & David regna jusqu'en 1719. c'est-à-dire, l'espace de quatre ans & cinq mois. On n'a pas de Mémoires exacts depuis ce temps.

1714. David.

Etat de l'Empire des Abissins.

L'Empire des Abissins étoit autrefois d'une très-vaste étendue. Quoique les Galles, peuple barbare & cruel, en ayent détaché plusieurs belles & grandes Provinces, & désolé beaucoup d'autres, l'Abissinie ne laisse pas d'être encore aujourd'hui fort considerable. On y compte plus de vingt Royaumes. Le plus beau est Amhara, qui est comme le centre de tout l'Empire. C'est-là que le Roi tient ordinairement sa Cour, & toute la Noblesse le regarde comme sa patrie. On y voit ces fameuses Forteresses, Geshen & Ambacel, où l'on avoit coutume d'enfermer autrefois les enfants du Roi qui n'étoient pas destinés pour le gouvernement. Le Royaume d'Enaréa n'est pas moins recommandable par les bonnes qualités de ses habitants, que par la richesse des mines d'or qui y sont très-fréquentes. Les sources du Nil qu'on a trouvées dans le Royaume de Goïam, le rendent aujourd'hui un des plus célebres. Ce fleuve qui l'entoure, en fait une presqu'isle d'une situation admirable.

Son étendue.

La plus grande largeur de tout l'Empire est de cent quatre-vingts lieues; sa longueur est fort grande, & s'étant depuis la mer Rouge vers l'Occident, jusqu'aux confins du Royaume de Dambéa; de sorte que tout ce pays est à peu près compris, entre les 8 & 16 degrés de latitude septentrionale: la longitude n'a pu être déterminée. En hyver comme en Eté, les Abissins se retirent dans les montagnes, qui les mettent également à couvert des inondations & de la chaleur, & il semble que la Nature ait placé ainsi ces rochers à ce dessein. Toute l'Abissinie, si on en excepte le Royaume de Dambéa, où il y a quelques plaines, est remplie de montagnes.

Le Nil prend sa source dans le Royaume de Goïam, & parcourt toute l'Abissinie. Cette grande abondance d'eau ménagée à propos, avec les grandes

L'AFRIQUE.

Sa fertilité.

chaleurs de ce climat, le rendent ſi fertile, que dans les lieux capables de culture, il ne reſte rien à déſirer : on y voit ſemer en même temps qu'on moiſſonne, & dans certains endroits les moiſſons ſe font juſqu'à deux & trois fois. Outre le bled, le ſeigle, l'orge & le millet, les Abiſſins recueillent une eſpece de grain qui nous eſt inconnue, & qu'ils appellent *Teſ :* il eſt fort bon pour faire du pain. Ils ne ſement rien pour la nourriture des animaux ; la grande humidité qui arroſe continuellement les prairies & les terres, jointe à la chaleur du pays, produit plus d'herbes qu'il n'en faut pour le bétail, & aſſez de fleurs pour fournir abondamment du miel dans les Provinces.

Ignorance des Abiſſins.

Tous les Abiſſins ont communément de l'eſprit ; mais ils ignorent la maniere de le cultiver : de ſorte qu'ils ont perdu entierement la connoiſſance, non ſeulement des Belles-Lettres & des Sciences, mais encore des Arts libéraux. Ils ont même négligé ceux qui ſont les plus utiles à la vie humaine, & qui devroient davantage s'être entretenus par la néceſſité abſolue qu'on a de les exercer ; comme la Médecine, dont preſque perſonne ne fait profeſſion, ainſi chacun eſt ſon médecin. Si le Roi ou quelque Seigneur ſe trouve malade, ceux qui vont le voir l'interrogent ſur la nature & les accidents de ſon mal ; & ſi quelqu'un s'eſt trouvé dans le même danger, il rapporte par quel remede il s'eſt guéri. Le mépris qu'ils ont pour la profeſſion des artiſans, & le peu qu'il y en a, fait qu'ils ne s'appliquent pas avec toute l'adreſſe dont ils ſeroient capables. Surtout la profeſſion des ouvriers qui travaillent en fer eſt ſi odieuſe parmi eux, que quoiqu'ils y ſoient fort adroits, il n'y a que les Juifs qui s'en mêlent. Quoique les Abiſſins ſoient ignorants, ils aiment beaucoup les gens ſçavants. C'eſt par cette raiſon qu'ils reçurent ſi bien les Miſſionnaires.

Leur goût pour la poëſie.

Une marque de leur eſprit, malgré cette pareſſe, c'eſt qu'ils aiment fort la poëſie, non pas la Payenne & la Profane, mais la poëſie Sacrée. Leur poëſie n'eſt pas d'un grand art ; toute la difficulté conſiſte ſeulement à faire terminer chaque vers par une même conſonne ; mais ils ne laiſſent par d'y faire éclater de la délicateſſe & le brillant de leur génie. Auſſi la rime forme-t-elle moins chez eux la poëſie, que la fineſſe de leurs penſées, & la façon de les exprimer. Ils aiment beaucoup les Enigmes & les Proverbes, parce que ces choſes ont de la liaiſon avec la poëſie.

Leur haine pour les procès.

Leur naturel eſt fort docile & fort éloigné de procedures ou de chicane. Chacun y plaide ſa cauſe, & dans les choſes de fait, il l'autoriſe par le rapport des témoins qu'il a fait ouïr là-deſſus ; les Gouverneurs décident enſuite, & rarement oſe-t-on en appeller au Tribunal du Roi. La plus ordinaire des peines qui vont à la mort, outre celles de décapiter & de pendre, eſt de lapider. Lorſque le crime ne demande pas une punition de mort, on ſe contente de condamner au fouet ; mais lorſque c'eſt en réparation de quelque dommage, on ſe ſert de la loi du Talion. Les Nobles ne ſont pas ſujets au fouet, mais on les exile, & on leur donne d'affreux rochers pour priſon. Tout ceci s'exécute en peu de temps, ſans procureurs, & ſans embarras de procedures. Le Roi de Portugal avoit envoyé en Abiſſinie des Juriſconſultes, avec des livres de Loix & de Juriſprudence ; mais le Roi des Abiſſins, après avoir bien reçu ces Docteurs, les renvoya, & fit brûler les livres qu'ils avoient apportés, de peur que voulant par leur moyen inſtruire les Juges à rendre

équitablement la juſtice, on ne leur apprît à couvrir leurs injuſtices par la ſubtilité de tant de queſtions, dont l'intelligence eſt ſi obſcure & ſi difficile.

Leur nourriture.

Les Abiſſins vivent très-mal proprement; car comme ils ne ſe ſervent ni de cuilliers, ni de fourchettes, ni de couteaux, ils ſont obligés de couper leurs morceaux avec les dents, & de les porter à la bouche avec les doigts. Leur goût eſt ſi particulier, qu'ils arroſent ſouvent de fiel leur viande, qu'ils mettent ſur la table à demi-cuite, & ce ragoût eſt pour eux, ce que la moutarde eſt pour nous. Lorſqu'ils tuent des bœufs, ils ont ſoin d'ôter de l'eſtomac de ces animaux les herbes qu'ils y trouvent à demi-digerées, & après les avoir bien aſſaiſonnées de poivre & de ſel, ils les mangent comme les meilleurs mets, perſuadés que c'eſt un compoſé des herbes les plus ſaines, & que les bœufs ſont plus capables d'en faire le choix que les hommes. Leur pain eſt fort noir; ils ne le font que par petits tourteaux, afin de le manger plus frais. Ils ne boivent & ne parlent jamais qu'après le repas; mais d'abord qu'ils ont aſſez mangé, ils commencent à parler & à boire fort gayement. Leur boiſſon ordinaire eſt une eſpece de bierre blanche, qu'ils font ſans houblon; mais leur hydromel eſt excellent à cauſe de la bonté de leur miel: car pour le vin, les grandes chaleurs les empêchent d'en faire.

Leurs habits.

Leurs vêtements ne ſont pas plus riches que leur table: il n'y a que les principaux Seigneurs qui portent, ſur une eſpece de chemiſe, qui leur deſcend juſqu'aux genoux, une légere veſte de ſoye; les autres ne ſe couvrent que de peaux, parce qu'ils ne mettent preſque point de laine en étoffe. Les enfants mêmes vont tout nuds juſqu'à l'âge de quinze ans, & ils ne commencent à ſe vétir que lorſqu'ils ont honte de leur nudité. Tout leur ſoin eſt pour l'entretien de leurs cheveux, qu'ils portent ordinairement fort friſés. Le deſir qu'ils ont de les rendre luiſants, fait qu'ils y mettent du beurre, ce qui les fait ſentir mauvais.

Leur maniere de combattre.

Si les Abiſſins n'entendent pas bien le métier de la guerre, ils ſont d'ailleurs aſſez bons ſoldats. Ils combattent ordinairement à cheval d'abord de loin avec la lance & le javelot, enſuite ils en viennent aux mains avec l'épée, & ſans autre arme défenſive que leurs boucliers. C'eſt une choſe aſſez particuliere que la maniere avec laquelle ils ménagent leurs chevaux; car ils ne les montent que lorſqu'ils ſont prêts à tomber ſur l'ennemi. Ils ſe ſervent de mulets pour leurs montures ordinaires; peut-être auſſi qu'ils la trouvent plus commode; car ils ne peuvent comprendre comment nous pouvons nous faire au trot des chevaux. Cependant ils ſe tiennent fort bien à cheval. Leurs chevaux ſont beaux, & propres au combat; ils ſont ordinairement noirs, de ſorte qu'il paroît ſingulier de voir une armée entiere d'hommes noirs montés ſur des chevaux noirs.

On ignore en Abiſſinie la maniere de bâtir: il n'y a preſque point de villes. Pendant qu'Axuma étoit le ſiége de l'Empire, elle avoit aſſez l'apparence d'une ville: mais depuis que les Empereurs en ont quitté le ſéjour, elle ne paroît plus qu'un bourg, tout étant tombé en ruine. Dans le reſte de l'Abiſſinie, ce ne ſont que des cabanes & de chetifs hameaux diſperſés de côté & d'autre. Les maiſons y ſont fort baſſes, & ſi mal appuyées, qu'il n'y a rien de ſi facile que de les renverſer; de ſorte qu'on n'y eſt pas en ſûreté contre les efforts des bêtes féroces. Le Palais que le P. Pays Jéſuite,

L'AFRIQUE.

entreprit de bâtir pour le Roi, à la façon de l'Europe, dans un lieu fort agréable de Gorgora, étoit assez beau, & passoit pour la merveille du canton.

Comme l'Abissinie n'a presque plus d'avenues par où les Européens puissent l'aborder, il n'y a pas d'apparence d'y établir aucun commerce. Les Turcs ont envahi la côte d'Abex, & les Galles d'un autre côté se sont rendus maîtres des belles Provinces.

CHAPITRE VIII.

ROYAUME DE MONOMOTAPA.

LE Monomotapa, connu sous les noms de Manamotapa, Bénémotapa, Bénémotaxia, Bénamotapa, ou Bénamotaxa, est un Empire de la Cafrerie, dans un grand terrein que la riviere de Zambese, la même que la Cuama, enferme au Nord-Oueſt. Plusieurs voyageurs l'étendent jusqu'à la riviere du Saint-Esprit, qu'on appelle aussi riviere de Laurent Marqués, ou riviere de Manica, du nom d'un pays où elle a sa source, & où il y a beaucoup d'or que les Portugais vont trafiquer. Quelques-uns lui donnent une étendue beaucoup plus grande; car, selon eux, il comprend une grande partie de l'Ethiopie méridionale, depuis l'Empire des Abissins jusqu'au Cap de Bonne-Espérance Nord & Sud, & depuis la côte de Zanguebar jusqu'aux Royaumes d'Angola & de Congo. Peut-être a-t-il eu autrefois cette grandeur, mais elle est de beaucoup diminuée aujourd'hui.

Tout ce pays est arrosé par plusieurs grandes rivieres, & contenoit vingt-cinq Royaumes. Les Maures & les Portugais se sont emparés d'une grande partie de cette contrée. Les habitants ne sont pas tous barbares comme les Hottentots, & autres peuples de la Cafrerie. Quoiqu'ils soient noirs, & qu'ils ayent les cheveux crépus comme les Negres, ils ont plus d'esprit & d'industrie, & ils ont une forme de Religion plus marquée, dont il paroît que l'Empereur est le Chef. Ce Prince est respecté comme une espece de Divinité; ses sujets ne lui parlent qu'à genoux. Lui & ses femmes se font servir par les enfants des Princes ses vassaux, qui sont comme en ôtage jusqu'à l'âge de vingt ans, & passent ensuite aux premiers emplois. Le Palais de ce Prince est richement orné. Les marques de la souveraineté sont, selon les uns, une serpette, & selon d'autres une petite houe à manche d'yvoire que l'Empereur porte à sa ceinture, & deux petits dards qu'il tient à la main. Toutes ces choses sont symboliques. La houe avertit ses peuples qu'ils doivent s'appliquer à l'agriculture: un des dards signifie que le Prince est prêt à punir les méchants, & l'autre qu'il songe à la défense de ses sujets. L'Empereur en temps de paix tient toujours sur pied une armée nombreuse. Le Prince a seul le pouvoir d'entretenir le feu sacré, & il envoye pour le renouveller chaque année dans tous les Etats de ses vassaux. Les terres sont fertiles & abondantes; on y trouve une grande quantité de bestiaux; il y a aussi beaucoup de mines d'or.

L'Afrique.

On rencontre aux environs du Cap des Courants un pays appellé Inhambane; il étoit gouverné en 1559. par un Roi qui avoit deux fils. Le cadet ayant reçu des Portugais qui négocioient dans les Etats de son pere quelque teinture du Christianisme, voulut être instruit plus à fond. Il se rendit à Mosambique à dessein de se faire Chrétien, s'il étoit satisfait des instructions qu'on lui donneroit. Le Commandant du Fort informé de son intention, mit tout en usage pour achever sa conversion. Il fut baptisé avec pompe; on l'habilla magnifiquement, & lorsqu'il retourna dans ses Etats, on le fit accompagner par quelques Portugais. Il raconta à toute sa Cour la maniere dont il avoit été reçu chez les Portugais, & parla si avantageusement de la loi Chrétienne, que son frere aîné souhaita d'aller aussi à Mosambique pour s'y faire instruire. Leur pere le retint, & ne voulut pas permettre ce voyage. » Il faut, dit-il, mûrement peser les choses avant que de rien pré-» cipiter. Peut-être trouverons-nous des gens pour nous expliquer ici cette » Religion, & peut-être même que je pourrai bien l'embrasser. « Le plus jeune des deux Princes retourna aussitôt à Mosambique, & pria le Commandant, à qui il annonça la bonne disposition du Roi son pere, celle du Prince héritier son frere, & de quelques autres, de lui envoyer des Missionnaires.

Dans le même temps l'Empereur du Monomotapa, dont les autres Rois étoient vassaux, fit connoître aux Portugais le desir qu'il avoit de faire alliance avec eux. Ces deux nouvelles causerent beaucoup de joye. La conversion prochaine du Roi d'Inhambane faisoit esperer que son peuple suivroit son exemple; & d'un autre côté, on se promettoit de grands avantages de la liberté de commerce au Monomotapa. On en donna promptement avis au Viceroi, qui, par rapport à la conversion, demanda au P. Provincial de la Compagnie de Jesus des Religieux pour les envoyer à Inhambane. Ils furent très-bien reçus, & le Roi étant suffisamment instruit, reçut le baptême, avec toute sa famille. Ce Prince fut nommé Constantin, la Reine prit le nom de Catherine, & on donna à la Princesse, sœur du Roi, le nom d'Isabelle. Toute la Cour imita bientôt le Souverain, & le Christianisme commença à faire des progrès dans ce Royaume. Les Missionnaires ne furent pas si heureux dans le Monomotapa; après deux ans de séjour dans ce pays, ils furent obligés de s'en retourner sans avoir pu retirer les peuples de l'Idolâtrie.

Dans la suite le P. Silveira, qui étoit du nombre des Missionnaires qu'on avoit envoyés pour travailler à la conversion du Roi d'Inhambane, se rendit au Monomotapa. Il vint à bout de convertir l'Empereur, & ce Prince reçut le baptême, avec le nom de Sébastien. L'Impératrice sa mere fut appellée Marie, & une grande partie de la famille Royale fut aussi baptisée. On ne doit pas omettre ici le désintéressement du P. Silveira, qui refusa absolument tous les présents qui lui furent offerts. Quelque temps après des Mahométans firent entendre au Roi que le P. Silveira étoit Magicien; que par ses enchantements il excitoit des troubles dans les Royaumes; que son but étoit de gagner ses sujets pour le déthrôner ensuite, & soumettre ses Etats au Viceroi des Indes. Le Prince, qui étoit jeune, eut le malheur de les écouter, il prêta l'oreille à la calomnie, & envoya huit soldats qui étranglerent ce Jesuite le 11 Août 1561. & jetterent son corps dans la riviere voisine. L'Empereur étoit si

L'AFRIQUE.

prévenu contre ce Religieux, qu'il fit mourir cinquante Chrétiens qu'il avoit baptisés la veille. Plusieurs Seigneurs eurent la hardiesse de reprocher à l'Empereur son injustice, & lui ouvrirent enfin les yeux. Deux jours après les Portugais lui firent connoître l'innocence & le désintéressement du P. Silveira. Il fut sensible à ce qu'ils lui dirent, rejetta tout ce qu'il avoit fait sur les mauvais conseils des Maures, & il en fit aussitôt mourir deux.

1569.

L'an 1569. le Roi de Portugal envoya François Baretto, avec trois vaisseaux & environ mille hommes. On croyoit que cette armée étoit destinée à faire la guerre à l'Empereur du Monomotapa, mais il paroît qu'on avoit seulement dessein de le ramener à la Religion Chrétienne qu'il avoit abandonnée, & de se faire un chemin vers les mines. Baretto envoya ses Ambassadeurs à la Cour de l'Empereur, & saisit l'occasion de la révolte du Roi de Mongas. Il offrit ses forces pour combattre les rebelles, & il obtint de l'Empereur, par cette démarche, tout ce qu'il demandoit. Il côtoya le fleuve Zambese, n'ayant pris avec lui que vingt-trois chevaux, & cinq ou six cents hommes armés d'arquebuses. Il marchoit en bon ordre avec son artillerie & son bagage dans le centre, & avec cette petite troupe il défit plusieurs fois des milliers d'hommes, peu accoutumés au bruit & à l'effet du canon, de maniere qu'il réduisit le Roi de Mongas à lui demander la paix.

Dans ces circonstances François Baretto fut obligé de retourner à Mosambique. Antoine Pereira Brandan, l'un des Portugais qui s'étoient distingués par leurs crimes aux Moluques, avoit été relegué en Afrique par punition. Il avoit demandé instamment d'être de l'expédition des mines, & fâché d'avoir été refusé, il avoit excité des troubles. Cet homme, qui avoit quatre-vingts ans, ne démentoit point en Afrique la conduite qu'il avoit tenue en Asie, puisqu'il voulut se rendre maître de la Forteresse que Baretto lui avoit confiée. Il chercha en même temps à perdre Baretto par ses calomnies, & fit tout ce qu'il put pour que le Roi de Portugal lui ôtât ses emplois. Il ne vint cependant pas à bout de ses desseins, & lorsqu'il vit Baretto de retour, il se jetta à ses pieds & lui demanda pardon. Baretto attendri lui accorda sa grace, & l'embrassa tendrement; mais ayant ensuite confié la place à un autre, il repartit pour l'armée, où il mourut deux jours après son arrivée.

Vasco Fernandez Homen, que la Cour avoit nommé pour succeder à Baretto, reprit l'expédition que son prédécesseur avoit commencée. Les Naturels du pays le tromperent, & par leurs ruses, ils furent cause que la plûpart des Portugais périrent en cette occasion. Ceux qui purent survivre à tant de miseres, revinrent sans avoir vû les mines, dont on avoit eu soin de les détourner. Cette expédition commencée en 1569. dura jusques vers la fin de 1576. Après plusieurs tentatives infructueuses, à cause des obstacles que les Maures y opposerent, le Roi de Portugal se contenta de faire des établissements dans plusieurs ports, & de répandre dans les terres des Colonies qui en effet attiroient à ses sujets le principal commerce des mines. En 1604. l'Empereur du Monomotapa, qui vouloit se servir des Portugais dans ses guerres, les invita à se rendre dans son pays, & voulut leur remettre les mines d'or pour les faire valoir. Les Portugais résolurent d'y envoyer des troupes; mais on ignore quel succès eut cette entreprise. Quelques relations marquent que les Portugais firent de grands établissements à Tete & à Sena,

où ils ont fait depuis un très-grand commerce de l'or de ces contrées qu'ils envoyent de-là à Sophala. L'union des Portugais avec les Caſtillans ſous le regne de Philippe II. & la longue guerre qu'ils eurent contre les Hollandois, leur coûta preſque toutes leurs acquiſitions dans les Indes. Les Anglois leur enleverent Ormus & la Perſe. Les Hollandois s'emparerent du Bréſil, que le Portugal ne reprit qu'avec bien des peines. Le Bréſil, que les Portugais avoient d'abord mépriſé, eſt à préſent la plus précieuſe ſource de leurs richeſſes.

CHAPITRE IX.

Royaume d'Angola.

Le Royaume de Dongo eſt plus connu ſous le nom d'Angola. Il eſt dans l'Ethiopie Occidentale, ſur les bords de l'Océan, au Midi du Royaume de Congo, dont la riviere de Dande le ſépare. Il a au Levant le Royaume de Matamba, & les Provinces de Malenba. Ce pays eſt extrêmement montueux; il n'y a de plaines que du côté de l'Océan, & dans les gorges des montagnes. On le partageoit autrefois en dix-ſept Provinces, entre leſquelles celle de Benguela tient encore le titre de Royaume. Ces Provinces ſont Chiſſama, Sumbi, Benguela, Rimla, Scella, Rembé, Lutano ou Lutina Tamba, Oacco, Cabezzo, Lubolo, Danda, Benga, Moſeche, Illamba, Oraü & Embacca. Avant la venue des Portugais dans ce pays, il étoit partagé entre autant de Souverains qu'il y avoit de bourgades. Un de ces Chefs néanmoins étoit plus puiſſant que les autres, qui relevoient tous de lui.

Il y avoit dans un canton particulier un homme nommé Angola Muſſuri, Taillandier de profeſſion, qui vraiſemblablement fut le premier qui s'aviſa de forger le fer, & de le tremper pour le rendre taillant. Ils prétendent que c'étoit un de leurs Dieux qui lui avoit enſeigné ce ſecret. Angola fut recherché, & devint riche en peu de temps. On lui apportoit des proviſions de bouches pour avoir de ſes ouvrages. Il en eut bientôt une grande quantité, & comme il étoit généreux, il en diſtribuoit à ceux qui en avoient beſoin. Il le fit ſurtout dans un temps de famine, où il fournit des vivres à ſes compatriotes. Cette libéralité lui gagna tous les cœurs, & il fut proclamé Roi du pays, qui porta le nom de ſon premier Souverain. Les Portugais s'étant rendus maîtres de cette contrée par la voye des armes, ne jugerent pas à propos de changer ſon nom; ils crurent au contraire que pour conſerver la mémoire d'un ſi bon Citoyen, il falloit que ſon pays conſervât ſon nom dans les ſiecles à venir. Les Negres, en reconnoiſſance de ſon habileté à manier le fer, ont toujours eſtimé les Taillandiers; ils regardent cet art comme très-honorable, & la Nobleſſe Africaine l'exerce ſans déroger.

Angola-Muſſuri, premier Roi.

Angola Muſſuri eut pluſieurs femmes, ſelon l'uſage de ſa Nation. Il en choiſit une qu'il honora du titre d'Eganna-Iniené: ce titre lui donnoit la ſupériorité ſur les autres, & l'intendance de la maiſon. Elle la méritoit par ſa

L'AFRIQUE.

ſageſſe, par ſon économie, & par ſon attachement ſingulier pour ſon mari. Le Roi en eut trois filles, ſçavoir, Zunda Riangola, Tumba Riangola, & une troiſieme dont on ignore le nom; mais il n'eut point d'enfants mâles. Lorſqu'il fut arrivé à une extrême vieilleſſe, il chercha à conſerver la couronne dans ſa famille. Il avoit un eſclave qu'il aimoit beaucoup, à cauſe de ſes bonnes qualités, & des ſervices qu'il en avoit reçus. Non content de lui avoir donné la liberté, il l'avoit fait ſon homme de confiance, enſuite ſon Lieutenant-général & ſon Miniſtre d'Etat. Cet homme adroit qui connoiſſoit l'affection de ſon maître, & ſa tendreſſe pour ſa fille aînée, faiſoit en apparence tous ſes efforts pour l'engager à la déclarer héritiere univerſelle de ſes Etats, quoiqu'il eût dans le cœur un deſſein bien oppoſé. Il vouloit ſucceder lui-même à ſon maître.

Un jour que Zunda Riangola étoit aux champs avec ſes ſœurs & tous les domeſtiques du Roi, pour enſemencer les terres avec la ſolemnité uſitée en ce pays-là, ce malheureux fit tout-à-coup répandre le bruit que les ennemis de l'Etat étoient entrés dans le Royaume, & mettoient tout à feu & à ſang. Ce bruit étant confirmé par des gens qu'il avoit gagnés, cauſa une allarme extraordinaire, & on ne ſongea qu'à fuir. Il prit, avec les filles du Roi, le chemin de la maiſon du bon Angola Muſſuri. Ce vieillard malade & accablé d'années n'étoit plus en état de ſe défendre, ni même de fuir. Cette irruption ſubite l'avoit mis dans l'impoſſibilité d'aſſembler ſes troupes, & de les envoyer contre l'ennemi; il chargea donc ſon Miniſtre de le tirer de ce danger. Le fourbe, qui étoit jeune & vigoureux, le mit ſur ſes épaules & le porta dans la forêt voiſine, où il le poignarda.

Un Eſclave ſe fait Roi.

Ce crime ne fut pas long-temps caché; on en parla diverſement: il ſe forma des Partis, mais le meurtrier ſe trouvoit à la tête du plus puiſſant. Il détruiſit peu à peu les autres, ſe fit reconnoître Roi, & regna. Il craignoit toujours que quelqu'un ne vengeât la mort du Prince, & pour mieux s'affermir ſur le thrône, il tâcha de faire ſa paix avec la Princeſſe Zunda Riangola. Elle étoit reſpectée de tout le peuple à cauſe de ſes grandes qualités, & de la vénération qu'on avoit pour la mémoire de ſon pere. Il ſe rendit auprès d'elle, & lui dit que la vieilleſſe & les infirmités d'Angola l'ayant mis abſolument hors d'état de gouverner, il alloit être la proye de ſes ennemis, s'il ne l'eût pas délivré des dangers de cette vie; qu'à la vérité le moment avoit été violent, mais qu'il l'avoit jugé néceſſaire dans la ſituation des affaires. » Vous ſçavez, ajouta-t-il, que j'ai ſeul le ſecret de l'Etat. Il y » a long-temps que je gouverne, mais je n'ai pris la couronne que pour vous » la conſerver, & vous la mettre ſur la tête dès que vous ſeriez en âge de » la porter. « Toute jeune qu'étoit la Princeſſe, elle eut aſſez d'eſprit pour diſſimuler ſa haine. Elle feignit de l'écouter favorablement, & promit de tout oublier dans l'eſpérance qu'il ſe conduiroit bien à ſon égard, que ſes ſœurs ſeroient traitées en filles de Roi, & qu'il ſe ſouviendroit des obligations qu'il avoit à ce Prince.

Pluſieurs années ſe paſſerent ſans que l'uſurpateur ſongeât à s'acquitter de ſes promeſſes; mais il n'attentoit ni à la vie, ni à l'honneur des Princeſſes. Il mourut ſubitement, & auſſitôt la Princeſſe Zunda Riangola fut reconnue Reine par tous les Ordres de la Nation.

ZUNDA RIANGOLA.

Elle

L'Afrique.

Elle fit paroître tant de prudence, de ſageſſe & de moderation pendant les premieres années de ſon regne, qu'elle étoit très-reſpectée de ſes ſujets. Mais ſon caractere ayant changé dans la ſuite, elle devint défiante & ſoupçonneuſe. Tumba Riangola ſa ſœur, qui étoit mariée avec Angola-Chilvani-Quiſama, avoit deux fils que l'on regardoit déjà comme héritiers préſomptifs de la Couronne. Elle craignoit que les peuples las d'être gouvernés par une femme, ne lui ôtaſſent la vie pour placer un de ſes neveux ſur le thrône. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, elle réſolut de les faire mourir ; mais l'entrepriſe n'étoit pas aiſée. Elle eût haſardé beaucoup, ſi elle eût voulu les faire périr entre les bras d'un pere & d'une mere, qui étoient en état de trouver du ſecours pour les défendre, tout le peuple ayant beaucoup d'affection pour ces deux Princes. Elle demanda qu'ils fuſſent toujours auprès d'elle pour les élever, & leur apprendre l'art de regner comme à ſes uniques héritiers.

Soit qu'Angola & la Princeſſe ſa femme euſſent un preſſentiment du mauvais deſſein de la Reine, ſoit que leur tendreſſe pour leurs enfants leur fît trouver de la répugnance à s'en ſéparer, ils éluderent, ſous différents prétextes, la demande de Zunda. Cette Princeſſe ſçut enfin ſi bien gagner ſa ſœur, qu'elle la fit conſentir à ce qu'elle vouloit, & obtint que l'aîné des enfants lui ſeroit remis entre les mains. Riangola avoit appréhendé que par un plus grand refus on n'aigrît l'eſprit de la Reine, & qu'on ne l'empêchât de faire au jeune Prince tout le bien qu'elle témoignoit lui vouloir faire. On le fit donc partir avec une ſuite d'Officiers & de domeſtiques, qui le conduiſirent à ſa tante ; mais à peine cette Princeſſe l'eut-elle en ſon pouvoir qu'elle le fit égorger, avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Il ne s'en ſauva qu'un ſeul, qui, tout bleſſé qu'il étoit, alla porter ces triſtes nouvelles à Angola & à Tumba.

Le pere outré de douleur, ne perdit pas le temps à s'abandonner à la triſteſſe. Il raſſembla promptement tous ſes amis, ſes ſujets & ſes domeſtiques. A la tête de cette petite armée, il attaqua la Reine, qui ſe défendit d'abord avec courage ; mais ſes troupes l'ayant abandonnée, elle fut priſe & égorgée par ſa propre ſœur, qui en fit jetter les entrailles dans la foſſe, où on avoit mis le corps du jeune Prince.

Tumba Riangola.

Cette action, toute inhumaine qu'elle étoit, fut applaudie par les peuples, qui déférerent la couronne à Tumba. Elle en voulut partager l'autorité avec ſon mari, parce qu'elle trouvoit qu'un tel fardeau étoit trop peſant pour ſon ſexe. Angola s'en excuſa, & proteſta qu'il étoit très-content de la place de favori, & qu'il regarderoit toujours ſa femme comme ſouveraine. Ce combat de déférence & de politeſſe les faiſoit admirer de tout le peuple ; mais il n'empêcha point qu'ils ne fuſſent dans une perpétuelle défiance l'un de l'autre, ſelon le génie Ethiopien. Ils prirent néanmoins le parti de s'accorder, en faiſant couronner le fils qu'ils avoient eu le bonheur de ſauver des fureurs de Zunda.

Angola Chilvani.

Il s'appelloit comme ſon pere Angola Chilvani. Il devint un très-grand guerrier, augmenta ſes Etats par des conquêtes, & ſe rendit formidable. Les plus puiſſants peuples ſe ſoumettoient à lui, dès qu'il marchoit de leur côté. Il gagnoit des batailles, pour ainſi dire, avant que d'être en préſence de

L'Afrique.

l'ennemi. Il eut un grand nombre de femmes & de concubines, & beaucoup d'enfants qui firent pluſieurs branches. Elles ſont encore aujourd'hui puiſſantes, & poſſédent de grandes ſouverainetés dans le Royaume d'Angola & aux environs. Angola Chilvani eut d'une de ſes concubines nommée Cannica Chilvani, un fils nommé N-Gola Canini, qui fut Souverain de la Province d'Embacca. Les Portugais y ont bâti une Forteresſe, à laquelle ils ont attaché cinquante lieues de pays, & ils ont laiſſé le ſurplus aux Caninis & à leurs deſcendants, avec l'obligation d'être attachés au ſervice de l'Egliſe. Leur demeure principale eſt dans un bourg qui n'eſt qu'à deux milles de la Forteresſe d'Embacca, ſur le bord du fleuve de Lucalla.

D'une autre concubine nommée Muengha Chilvani, il eut un fils qui porta le nom de ſa mere, & qui fut chef de la famille des Muengha Chilvani, établie à deux journées d'Embacca. Angola Chilvani mourut dans un âge avancé, & fut enterré parmi ſes ancêtres avec une pompe extraordinaire.

Dambi Angola.

Un de ſes enfants nommé Dambi Angola, qu'il aimoit plus que les autres, lui ſuccéda. Comme il n'étoit pas l'aîné, il eut peur que ſes freres ne s'uniſſent pour le déthrôner. Il ne trouva point d'autre expédient pour ſe guérir de cette frayeur, que de les ſacrifier à ſes ſoupçons. Deux échapperent & s'enfuirent, l'un dans la Province de Lubolo, & l'autre au Royaume de Matamba, dans un endroit fort éloigné. Le Prince délivré de ſes compétiteurs, s'abandonna à tous les crimes. Avare, cruel, impudique, perfide, ennemi implacable; en un mot, c'étoit un monſtre plutôt qu'un homme. Il regna peu, & mourut craint de tout le monde, ſans être aimé, ni regretté de perſonne. Ses funerailles furent magnifiques, à la maniere de ces Barbares, par le grand nombre de victimes humaines qu'on égorgea à ſon honneur.

N-Gola Chilvani.

Son ſucceſſeur fut N-Gola Chilvani; c'étoit un Prince qui cherchoit la gloire à quelque prix que ce fût. Il courut & déſola les bords de la Danda, de la Zandá, de la Lucalla & de la Coanga, & teignit ces rivieres du ſang de ceux qu'il maſſacra. Il augmenta ſes Etats de pluſieurs Provinces, & pouſſa ſes conquêtes & ſes courſes juſqu'à huit lieues de Loanda. Comme s'il eût voulu borner dans cet endroit ſes travaux, il y planta un arbre, auprès duquel les Portugais bâtirent dans la ſuite une Forteresſe ſur les bords de la Coanga, & ils appellerent cet arbre *Inſanda* ou *Inſandora*. Vaillant & libéral, il ſçut gagner tous les cœurs, tant de ſes ſujets que des Etrangers; de ſorte qu'on étoit naturellement diſpoſé à ſe ſoumettre à lui. Gâté par les louanges qu'on lui donna, il ſe crut un Dieu, & voulut qu'on lui rendît le même culte qu'aux Divinités du pays. On porta la flatterie juſqu'au point d'invoquer le nouveau Dieu, & il y a encore aujourd'hui une ſecte de Singhiles, qui publient que ſon eſprit eſt placé entre les Idoles, & qu'il a une autorité ſuprême ſur la pluye, pour la faire ſuſpendre ou tomber quand il lui plaît. Ce prétendu Dieu mourut enfin ſans laiſſer d'enfants.

Ngingha Angola.

Il eut pour ſucceſſeur un petit neveu nommé Ngingha Angola Chilomboquiecaſanda. Ce fut un Prince cruel & ſanguinaire, qui ſe vengea avec trop de rigueur de ſes ennemis. Devenu formidable à ſes voiſins, ils ſe hâterent de ſe reconnoître pour ſes vaſſaux. Son regne ne fut pas long.

Bandi Angola.

Bandi Angola ſon fils encore plus cruel que lui, ſe rendit tellement odieux, que ſes ſujets ſe porterent à une révolte générale. Secondés des Giagues,

qu'ils avoient appellés à leur ſecours, ils aſſiégerent le Roi dans une montagne impraticable où il s'étoit retiré. Comme ils ne pouvoient l'en faire ſortir, ni l'y prendre par famine, il eut le temps d'envoyer demander des troupes au Roi de Congo. Ce Prince, qui avoit intérêt de ne pas laiſſer opprimer ſon voiſin par les Giagues, dont la puiſſance lui cauſoit de l'inquiétude, eut recours aux Portugais qui étoient à ſa Cour, & chargea un d'entr'eux de la conduite de toutes les troupes qu'il envoyoit au Roi d'Angola.

Cet Officier aſſuré de la valeur du petit nombre d'Européens qu'il commandoit, car il comptoit pour rien les Negres du Roi de Congo, ne laiſſa pas d'attaquer les Giagues & les Angolois. Il les battit, en fit un grand carnage, délivra le Roi & le Royaume d'Angola de ces dangereux ennemis, & y rétablit le calme & l'obéiſſance. Cette action, où avoient concouru la valeur & la bonne conduite, attira aux Portugais la confiance du Roi d'Angola. Il voulut les retenir à ſa Cour, ſe communiqua à eux, prit leurs conſeils & les ſuivit. La Princeſſe ſa fille ſe ſentit bientôt de l'inclination pour le Général, & elle ſe cacha ſi peu, que le Roi ſon pere s'en apperçut. Il craignit que ces Etrangers ſi braves, & qui venoient de délivrer ſon Royaume d'une armée d'Antropophages, ne vouluſſent s'en rendre maîtres, & que ſa fille ne ſongeât à mettre la couronne ſur la tête de ſon amant. Il communiqua ſes ſoupçons & ſa frayeur à ſes confidents, qui conclurent avec lui qu'il falloit prévenir ces Etrangers, & les égorger. Cette réſolution, quoique ſecrette, parvint à la connoiſſance de la Princeſſe. Elle en avertit le Général, qui prit le parti de la retraite, & la fit en ſi bon ordre, qu'il arriva chez le Roi de Congo, ſans que les Angolois, qui le pourſuivoient, euſſent oſé l'attaquer.

Le Roi de Congo piqué au vif de l'ingratitude du Roi d'Angola, vouloit d'abord en tirer vengeance; mais il fut forcé de la différer à cauſe d'une irruption que d'autres ennemis avoient faite dans ſes Etats. Le Général des Portugais, qui conſideroit que cet évenement pouvoit fournir au Roi de Portugal un prétexte d'attaquer le Roi d'Angola, propoſa au Roi de Congo de le laiſſer paſſer en Europe, pour en amener un puiſſant ſecours. Le Général s'étant rendu à Lisbonne, rendit compte à ſon Souverain de ce qui s'étoit paſſé, & expoſa ſon projet. Le Conſeil y donna ſon approbation, & on arma en diligence une forte eſcadre, ſur laquelle on mit de bonnes troupes, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour bâtir des Fortereſſes. Le Roi déclara en même temps cet Officier, Capitaine général de ſes armées, & lui en donna l'étendard.

Il partit de Lisbonne, & le vent fut ſi favorable, qu'il arriva en peu de temps à la rade de Loanda. Il fit ſçavoir ſon retour au Roi de Congo, lui envoya des préſents magnifiques de la part du Roi de Portugal, & en fit auſſi à ſes principaux Miniſtres. Il remonta enſuite ſans aucun obſtacle le fleuve Coanza, juſqu'à deux lieues au deſſous de Maſſangano, où il fit mettre pied à terre à ſes troupes. Il y conſtruiſit un Fort, où il pût être en ſûreté dans un beſoin, & cette petite Fortereſſe fut en état de défenſe en peu de jours. Le Roi d'Angola informé que les Portugais étoient de retour, & qu'ils ſe fortifioient ſur ſes terres, raſſembla promptement toutes les Milices, & les envoya contre eux. On en vint aux mains, & les Angolois furent entierement

L'AFRIQUE.

défaits. Les vainqueurs profitant de leur avantage, mirent tout à feu & à ſang, & s'emparerent des endroits qui leur étoient commodes par leur ſituation. Ils firent tout ce qu'ils purent pour ſe rendre maîtres de la perſonne du Roi, mais il trouva moyen de ſe ſauver. Ce Prince ne ſurvécut pas long-temps à ſa défaite.

Dans le grand nombre de concubines qu'il entretenoit, il y en avoit une qu'il aimoit éperduement. Elle avoit pluſieurs freres, qui ſe prévalant du crédit que leur ſœur avoit ſur l'eſprit du Roi, pilloient le pays, commettoient des déſordres affreux, enlevoient des perſonnes libres, & en faiſoient des eſclaves. Ils s'adreſſoient aux premiers du Royaume, ſans qu'on pût s'en plaindre ni en obtenir juſtice. Les peuples outrés de déſeſpoir conſpirerent contre le Roi, & ſa mort fut réſolue. Pour y réuſſir, ils lui perſuaderent de permettre qu'on levât des troupes, pour mettre à la raiſon un rebelle nommé Cacullo Cahazzo, qui ravageoit le pays. Le Roi, qui ne s'occupoit que de ſes plaiſirs, fut charmé qu'on châtiât ce rebelle, & donna la permiſſion qu'on demandoit. Les mécontents leverent des troupes, ſe mirent en campagne, comme s'ils euſſent voulu combattre Cacullo. Au bout de quelques jours, ils firent ſçavoir que leurs troupes avoient été repouſſées, & contraintes de ſe retirer dans le poſte avantageux où elles étoient ; mais ce n'étoit qu'un ſtratagême pour attirer le Roi dans le piége qu'on lui tendoit. Ils ſupplierent ce Prince de ſe rendre au camp, pour ranimer le courage de ſon armée par ſa préſence, & la mettre en état de retourner vers l'ennemi. Le Roi, qui n'avoit aucun ſoupçon du complot, ſortit de la ville accompagné ſeulement de ſes Gardes, & s'approcha ainſi ſans précaution de l'armée des rebelles. Auſſitôt qu'ils apperçurent le Roi, ils allerent au devant de lui ſous prétexte de lui rendre les reſpects qui lui étoient dûs, & ayant écarté ſes Gardes, ils le maſſacrerent.

Il ne reſta après lui qu'un fils encore enfant, qu'il avoit eu de ſa favorite. Il avoit encore quatre autres enfants, ſçavoir un fils & trois filles, qu'il avoit eus d'une eſclave appellée Chinguella Cam-Combé. L'aînée des filles ſe nommoit Zingha Bandi Angola ; la ſeconde, Cambi ; la troiſieme, Fungi, & le fils N-Gola, M-Bandit, ou Angola Bandi ; ces quatre enfants avoient gagné l'eſtime de preſque tout le peuple, ils ſe l'étoient acquiſe par des libéralités faites à propos.

Le fils de la favorite fut exclus de la couronne, parce que ſa mere avoit été convaincue d'entretenir un commerce ſecret avec un Officier du Roi. Les quatre autres ne devoient pas monter ſur le thrône comme fils d'une eſclave ; mais le Parti qui les ſoutenoit ſe trouva ſi conſiderable, que les Electeurs furent obligés de mettre la couronne ſur la tête d'Angola Bandi.

ANGOLA BANDI.

A peine ce jeune Prince fut-il monté ſur le thrône, qu'il immola à ſa vengeance tous ceux qui s'étoient oppoſés à ſon élection, ou qui pouvoient lui ravir le ſceptre. Il condamna à la mort le Tandala, ou le Commandeur du Quartier, avec toute ſa famille, fit égorger les principaux de la Cour de ſon pere, toutes ſes concubines, leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs ſœurs, ſon frere aîné, & un de ſes neveux, fils de ſa ſœur Zingha Bandi. Le voiſinage des Portugais lui cauſoit auſſi beaucoup d'inquiétude, & il ne ſe croyoit pas en ſûreté tant qu'ils ſeroient en poſſeſſion d'une partie de ſes

Etats. Il leur déclara la guerre, leva une groſſe armée, & eut la hardieſſe de leur préſenter la bataille. Sa témérité fut bientôt punie, il fut défait, & jamais victoire ne fut plus complette. Il s'échappa preſque ſeul, & ſe cacha dans l'iſle de Chiconda, & enſuite dans les déſerts d'Oaux. Les Portugais touchés de ſa triſte ſituation, le laiſſerent vivre parmi les bêtes féroces, ſans royaume, ſans ſujets. Il ne laiſſa pas d'avoir un grand nombre de concubines, qui lui donnerent beaucoup d'enfants. Se voyant prêt à mourir, il confia l'aîné de ſes fils au Giague Caſa, le priant de l'élever dans l'exercice des armes, & de le protéger contre ſa ſœur Zingha, qui ne manqueroit pas de lui ôter la vie pour s'aſſurer la couronne à elle-même.

Zingas.

Cette Princeſſe fut reconnue Reine d'Angola du conſentement de preſque tous ſes ſujets. Elle ſe faiſoit admirer par des qualités peu communes dans les perſonnes de ſon ſexe. Brave juſqu'à l'intrépidité, elle ſuivoit en même temps les conſeils de la prudence la plus profonde. Sçavante dans l'art de diſſimuler, & habile à prendre ſon parti ſur le champ, on la voyoit ſe retirer avec gloire des dangers les plus éminents. Naturellement libérale, elle donnoit avec profuſion, & avec beaucoup de diſcernement. Elle étoit malheureuſement vindicative, ſoupçonneuſe & peu maîtreſſe de ſa colere. Deux choſes l'inquiétoient vivement lorſqu'elle monta ſur le thrône. Elle ſçavoit que ſon neveu, alors auprès du Giague Caſa, avoit plus de droit qu'elle à la couronne, & comme elle connoiſſoit le génie inconſtant de ſes ſujets, elle craignit qu'ils ne la fiſſent deſcendre du thrône pour y placer le jeune Prince. Réſolue de garder le ſceptre, Zingha n'héſita pas à ſacrifier à ſa propre ſûreté, & à la conſervation de ſa couronne, la vie de ſon neveu. Cette entrepriſe n'étoit pas facile; le Giague Caſa, qui connoiſſoit le caractere de la Reine, ſoupçonnoit ſes projets, & gardoit avec ſoin le jeune Prince. Il réſiſta pendant pluſieurs années aux ſollicitations, aux prieres, aux careſſes mêmes de Zingha; mais il céda ſur la foi des ſerments que cette Princeſſe fit de lui rendre ſon neveu lorſqu'il le lui demanderoit. Caſa conſentit donc à laiſſer aller ſon pupille au Palais de ſa tante, & il attendoit impatiemment le retour de ce Prince, lorſqu'il apprit que Zingha, peu fidelle à tenir ſes promeſſes, l'avoit fait noyer en ſa préſence. Le déſeſpoir de Caſa ne put remédier à cet accident, & la Reine ſe délivra par ce crime du ſeul compétiteur qu'elle avoit à redouter.

Le ſecond objet des inquiétudes de Zingha étoit la puiſſance des Portugais, qui ſe trouvoient en poſſeſſion de la plus grande & de la meilleure partie du Royaume. Ils y avoient des Fortereſſes conſiderables, faiſoient tout le commerce, avoient ſçu inſpirer le reſpect & la crainte aux peuples, en étendant leur Religion, & en détruiſant celle du pays. L'intérêt que la Reine avoit de ſoutenir le culte des idoles, lui fit bientôt déteſter les Portugais qui s'efforçoient d'abolir ce même culte. Elle ſe détermina à leur déclarer la guerre; mais pour aſſurer le ſuccès de ſes armes, elle crut devoir mettre dans ſon Parti les Hollandois & les habitants de Congo. Les promeſſes qu'elle fit aux uns & aux autres de partager avec eux tout ce qu'on prendroit aux Portugais, les diſpoſa à prendre ſes intérêts, & ils firent volontiers alliance avec elle. Tous les Princes Idolâtres joignirent leurs troupes à celles de Zingha, qui déclara auſſitôt la guerre aux Portugais. Elle eut d'abord ſur eux quelques

L'AFRIQUE.

légers avantages, & les Hollandois en remporterent de plus conſiderables. Des commencements ſi heureux flattoient agréablement l'ambition de la Reine, mais les habitants de Congo ſe laiſſerent battre, & furent contraints de demander la paix. On la leur accorda, à condition qu'ils cederoient aux Portugais des terres à la bienſéance de ces derniers, & qu'ils ne fourniroient plus de ſecours à Zingha. Ce traité ôtoit à cette Princeſſe une partie de ſes alliés, & les Portugais qui avoient fait conſtruire des Fortereſſes pour tenir en reſpect les habitants de Congo, ne furent plus obligés de diviſer leurs troupes. Ils marcherent avec toutes leurs forces contre Zingha, gagnerent pluſieurs batailles, & trouverent moyen de lui débaucher la plus grande partie de ſes alliés. La Reine demeurée preſque ſeule, ſe défendit encore avec courage, & n'abandonna le pays qu'à la derniere extrémité. Alors forcée de ceder au nombre de ſes ennemis, elle ſe retira dans les ſolitudes du côté de l'Eſt, où les Portugais ne jugerent pas à propos de la pourſuivre. Ils lui firent offrir de lui conſerver la couronne ſi elle vouloit en faire hommage au Roi de Portugal ; mais cette Princeſſe trop fiere pour ſe ſoumettre à une condition qui lui paroiſſoit humiliante, aima mieux renoncer au thrône.

Les Portugais, autant pour chagriner Zingha que pour aſſurer leur domination ſur les peuples d'Angola, choiſirent un Roi dans la famille d'Angola Aarii, fils du vieux Gingha Bandi Angola. Le nouveau Roi reçut le baptême, prit le nom de Jean, & fut le premier Roi Chrétien d'Angola. Aarii ſon pere étoit allié des Portugais, qui crurent devoir récompenſer ſon attachement en couronnant ſon fils. Ils garderent néanmoins toute l'autorité, & laiſſerent ſeulement au Roi de quoi ſoutenir la dignité de ſon rang. Le petit nombre de ſes ſujets n'étoit pas capable de cauſer de l'ombrage aux Portugais, qui avoient eu ſoin encore de ſe les attacher en leur faiſant prêcher la Religion Chrétienne. Le Roi Jean I. vécut peu de temps après ſon élévation, & mourut ſans laiſſer d'enfants.

Le thrône fut auſſitôt rempli par un Prince du choix des Portugais. Il étoit Chrétien de même que ſon prédéceſſeur, & avoit été nommé Philippe au baptême. Il eut ſoin d'entretenir d'étroites liaiſons avec les Portugais, à qui il devoit la couronne, & protégea toute ſa vie la Religion qu'il avoit embraſſée. Son regne fut long, tranquille, heureux, & il mourut en 1660.

Au commencement de ce Chapitre, & en parlant de l'ancienne diviſion du Royaume d'Angola, j'ai fait mention de dix-ſept Provinces. Aujourd'hui, quoique les Portugais ſoient maîtres du pays, ils n'ont pas une égale autorité ſur toutes les Provinces. Celles qui ſont véritablement ſoumiſes au Roi de Portugal ſont les Provinces de Danda, de Moſeché, de Bemgo, d'Illambé haute & baſſe, d'Oarii, d'Embacca, de Binguela, de Scella, de Cabezzo, de Lubolo & d'Oacco. Les autres Provinces ne reconnoiſſent la ſouveraineté du Roi de Portugal, que dans les guerres où leurs intérêts propres ſe trouvent les mêmes que ceux de cette couronne. Dans tout autre cas, elles ont leurs Seigneurs particuliers qui exercent l'autorité ſouveraine. Je vais maintenant donner le détail du gouvernement de chacune de ces Provinces.

Celle de Chiſſama ou Quiſſama tient le premier rang, & ſe trouve à l'embouchure de la Coanza. Les Portugais en ont fait un gouvernement ſous le nom de Capitainerie. Les peuples de cette Province ſe flattent d'une

L'Afrique.

eſpece de liberté & d'indépendance ; mais les Officiers, que le Conſeil de Loanda y envoyent, agiſſent quelquefois plutôt en Maîtres qu'en Gouverneurs. Il y a trois Commandants pour toute la Province ; l'un réſide fort loin de Loanda, preſque vis-à-vis de Cambanba ; l'autre demeure à Maſſigano, & le troiſieme fait ſon ſéjour à deux journées de la mer, & gouverne le reſte de la Province. Toute cette Province eſt montagneuſe, difficile & peu cultivée, & par cette raiſon peu fournie des choſes néceſſaires à la vie. Elle a des mines de ſel différentes de tous les autres. On le tire d'une profonde vallée, où les payſans vont creuſer la terre. Ils en tirent une eſpece de ſaumure qui ſe congele à peu près comme l'alun. Ils en font des briques d'environ deux pieds & demi de longueur, larges & épaiſſes de cinq à ſix pouces. Ils le trafiquent par échange contre de l'huile, de la farine, & autres choſes dont ils ont beſoin. Ce ſel eſt, dit-on, meilleur que le ſel ordinaire pour les uſages de la vie, & les Médecins le croyent plus ſain pour les remedes. La cire & le miel ſe trouvent abondamment dans les forêts, & ſont recueillis par les Negres. Les habitants de cette Province manquent d'eau douce, parce que depuis le milieu du mois de Mai juſqu'à la fin d'Octobre il ne tombe point de pluye, & que les montagnes n'ont ni ſources, ni ruiſſeaux. Ceux qui ſont aux environs de Coanza y vont prendre de l'eau, au haſard d'être dévorés par les bêtes féroces qui ſont toujours en grand nombre au bord de cette riviere. Ils n'ont pas l'induſtrie de ſe creuſer des citernes, ils font ſeulement quelquefois de grandes auges de bois, où ils recueillent l'eau de pluye, & s'en ſervent tant qu'elle dure.

Les Portugais tirent de cette Province quantité de ſoldats, parce que ce peuple eſt naturellement brave. Leurs Gouverneurs les exercent au maniement des armes blanches, & la politique défend de leur montrer l'uſage des armes à feu. Les ſoldats levés dans cette Province ſont mis en garniſon dans les Fortereſſes des Portugais, qui les traitent avec douceur. Ces peuples, de la ſecte des Giagues, eſt fort ſuperſtitieux.

Les habitants de la Province de Sumbi ſont grands & forts. Ils ont les mêmes coutumes, & profeſſent la même Religion que les Quiſſamas. Ils portent des colliers de petits os d'animaux, & autres bagatelles qu'ils achetent fort cher des Miniſtres de leurs Idoles, qui leur attribuent de grandes vertus. On ne diſtingue ces peuples des Quiſſamas que par leurs ornements de tête, qui ſont compoſés de petites cornes de plumes, & de morceaux d'écorce d'arbre ajuſtés avec art. La plus grande partie de cette Province eſt ornée de prairies naturellement capables de nourrir des beſtiaux de toute eſpece. Elles pourroient enrichir ces peuples s'ils étoient plus attachés au travail, & ſi les bêtes ſauvages, qu'ils ne prennent pas la peine de chaſſer, ne déſoloient tout le pays. Les rivieres de Nice, de Caïba, de Catacombolé, & quelques autres moins conſiderables traverſent cette contrée, & l'arroſent ſuffiſamment pour la rendre fertile. Il y a quelques iſles vers l'embouchure du Catacombolé qui ſont bien peuplées & cultivées avec ſoin. On y éleve même beaucoup de gros bétail, parce qu'il n'eſt pas ſi expoſé aux ravages des bêtes féroces.

La Province de Benguela ou Binguela, quoique réduite ſous la puiſſance des Portugais, ne laiſſe pas de conſerver le titre de Royaume, & de jouir

L'AFRIQUE.

de quelques-uns de ſes anciens priviléges. Elle a des mines de ſel qui, quoique d'une autre qualité que celles de Quiſſama, ſont auſſi fort recherchées, & on en charge tous les ans pluſieurs navires. On pêche au bord de la mer quantité de zimbis, ſorte de coquillage dont on ſe ſert pour monnoye ſurtout en Aſie. On les donne par compte, au poids ou à la meſure. Ce pays abonde en bêtes ſauvages, qui s'y trouvent de toutes les eſpeces, & en une prodigieuſe quantité. Les Negres tuent les éléphants, & ſe régalent de leur chair. Il y a un animal qui reſſemble beaucoup au mulet; on l'appelle *Zerbe*, & il eſt fort méchant & très-ſauvage. L'Abbade, eſpece de rhinocerot, a une corne ſur le nez & une autre ſur le front. Les lions & les tigres marchent par troupes, & détruiſent une quantité incroyable de bœufs, de vaches ſauvages, de cerfs & de gazelles, ſans compter les animaux domeſtiques. Les rivieres ſont pleines de crocodiles, d'hippopotames & de ſerpents d'une groſſeur monſtrueuſe.

On trouve dans cette Province plus de montagnes que de plaines. Il n'y a de plat pays qu'au bord de la mer & ſur le rivage de Sainte-Marie, où les Portugais ont fait élever une Fortereſſe conſiderable gardée par une forte garniſon : on nomme ce lieu le Fort de Benguela. Cette Province faiſoit anciennement la partie la plus conſiderable de l'Etat, & le Souverain du pays l'appelloit ſon Royaume, & n'en confioit le gouvernement qu'à des Officiers d'une fidelité reconnue. Les courſes & les pillages des Giagues & autres peuples qui l'environnent l'ont réduite au plus triſte état, & l'auroient entierement ruinée, ſi les Portugais ne s'en étoient pas rendus maîtres. Ils l'ont miſe au nombre des autres Provinces qui ſont ſous le commandement du Viceroi d'Angola. Les habitants de ce pays, à l'exception de ceux de la Fortereſſe & de ſes dépendances, ſont plongés dans la plus groſſiere idolâtrie.

Rimba, Province d'Angola, fournit des grains en quantité, & la pêche y eſt très-abondante. Elle eſt diviſée en vingt-deux Seigneuries ou Territoires, dont la Milice eſt entretenue avec ſoin par les Seigneurs. Il y avoit quelques Chrétiens en 1658. mais en général le peuple ſuit la ſuperſtition des Giagues.

Scella eſt toute hériſſée de montagnes, & particulierement d'une chaîne de rochers droits & eſcarpés qui continue plus de dix lieues. Le ſommet qui en paroît affreux en le regardant du pied, eſt néanmoins habité & aſſez fertile. Les peuples qui l'habitent le cultivent avec ſoin, & y jouiſſent d'un air très-doux & favorable à la ſanté. Cette Province fournit beaucoup de fer, qui n'eſt, à ce qu'on prétend, produit que de l'écume des rivieres & des torrents. La maniere de le recueillir eſt d'étendre ſur le bord des bottes de paille & d'herbes ſéches; l'écume de ces eaux s'y attache, & quand elles en ſont chargées, on les retire pour les faire ſécher, & on met d'autres bottes à leur place. Lorſque cette écume eſt ſéche, on ſecoue la paille, on met l'écume dans des creuſets, où on la fait fondre à force de feu. On en fait enſuite des barres d'un très-bon fer. On trouve encore dans cette Province une pierre tranſparente nommée *Tari-Ya*, ou Pierre de Tonnerre. Le peuple croit que cette pierre tombe quand il tonne (1).

(1) Les Naturaliſtes modernes ne reconnoiſſent point de pierres de Tonnerre, & ils

Cette

L'Afrique.

Cette Province, quoique remplie de montagnes, ne laiſſe pas d'être fertile. Elle eſt arroſée de tant de ſources & de ruiſſeaux, qu'on trouve par-tout des prairies couvertes d'une herbe fine & tendre, qui nourrit & engraiſſe des troupeaux nombreux de toutes ſortes d'animaux domeſtiques. Les lions, les tigres, & les autres bêtes carnaſſieres en détruiſent une grande partie. Chitacuello-Cacoriondo eſt la réſidence du Gouverneur de la Province. C'eſt une petite place, bâtie ſur la pente d'une montagne très-haute appellée Lambo. Un Seigneur, qui a le titre de Chitechi-A-Quin-Benguela, demeure ſur les frontieres de ce petit Etat & de Rimba, ſur le penchant de la montagne nommée Luno. Il eſt ſi puiſſant, qu'il a ſous ſes ordres vingt-deux Gouverneurs.

Bemba. Cette Province ſe diviſe en haute & baſſe; elle s'étend le long de la mer d'un côté, & de l'autre elle ſépare le Royaume d'Angola des Provinces voiſines. Ce pays eſt rempli de bœufs, de vaches, de chevres, de cerfs, de chevreuils & autres animaux, tant ſauvages que domeſtiques. Les habitants employent le ſuif de ces animaux pour ſe oindre la tête & le corps. Ils l'employent auſſi pour les différents ragoûts qu'ils font; mais comme ils n'ont pas l'induſtrie de le cuire & de le conſerver, ils en manquent ſouvent. Ils ſont attachés à un culte ſuperſtitieux & barbare, & aux enchantements. Ils ont un langage particulier qu'on entend difficilement; c'eſt un obſtacle pour le commerce. Ils s'habillent de peaux de bêtes groſſierement paſſées, ou de dépouilles de ſerpents. Ils font un trou au milieu, & y paſſent leur tête, de ſorte qu'une partie leur tombe ſur l'eſtomac, & l'autre ſur le dos. Les femmes entretiennent & accommodent avec art leurs cheveux, au lieu que les hommes ont la tête entierement raſée, excepté un floccon de cheveux qu'ils laiſſent ſur le ſommet.

Leurs armes ſont de petites piques & des zagayes, avec des bâtons d'environ deux pieds de longueur, & dont une des extrémités eſt garnie d'une groſſe boule hériſſée de pointes de fer. Ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe & de force dans la mêlée, & font de terribles exécutions ſur des gens nuds; auſſi leurs batailles & leurs guerres ſe terminent-elles ſouvent en peu d'heures. Ils ont auſſi l'uſage des fleches pour frapper de loin.

Lorſqu'ils apprennent que leurs ennemis ſont en campagne, ils raſſemblent leurs troupeaux, & les chaſſent du côté qu'ils ſçavent que leurs ennemis viennent. Ces animaux épouvantés ſe répandent dans les prairies, pendant que leurs maîtres bien armés ſe tiennent couchés ſur le ventre, dans les herbes qui les cachent. Les ennemis, qui ne cherchent que le butin, rompent alors leurs rangs pour joindre le bétail & l'enlever; mais les Bembis ſortant de l'embuſcade, fondent ſur eux la maſſe à la main, & les trouvant en déſordre, les font priſonniers, & les vendent enſuite aux Européens comme eſclaves.

La riviere de Lutano ou Lutina traverſe cette Province, & y porte la fécondité. Elle reçoit quantité de rivieres & de torrens dans ſon cours, ce qui la rend conſiderable. On la connoît auſſi ſous le nom de Guavoro, & ſous celui

expliquent phyſiquement de quelle nature ſont ces ſortes de pierres qu'on croyoit tombées du Ciel.

L'AFRIQUE.

de riviere de Saint-François, que les Portugais lui ont donné. Elle ſeroit la plus poiſſonneuſe du pays, ſi elle étoit moins remplie de crocodiles, d'hippopotames, de gros ſerpents & autres animaux incommodes, qui détruiſent une quantité prodigieuſe de poiſſon, & en rendent la pêche dangereuſe vers ſon embouchure : il y a quelques iſles dont les habitants reconnoiſſent un Seigneur, qui en eſt comme le Roi, & dont la réſidence eſt à Cuengo, ou Quengo.

La Province de Tamba eſt un plat pays, coupé de quantité de ruiſſeaux, d'étangs & de rivieres. La ſource de la riviere Longue eſt dans cette Province ; elle ſort de deſſous un grand rocher, ſur lequel les Portugais ont bâti une Fortereſſe. Cette riviere en reçoit quantité d'autres qui en font un fleuve conſiderable à ſon embouchure, où elle porte des vaiſſeaux ordinaires. La Province eſt diviſée en douze Seigneuries, qui ſont dans une eſpece d'indépendance, quoique ſous la protection des Portugais, à qui elles ſont obligées de fournir des Soldats, en tel nombre qu'ils en ont beſoin. Les Portugais n'ont jamais pu profiter de leurs querelles domeſtiques pour les réduire entierement ; car dès qu'ils voyent qu'on en veut à leur liberté, ils s'accommodent entr'eux ſur le champ, & ſe réuniſſent contre l'ennemi commun. Ils commencerent à embraſſer le Chriſtianime en 1658.

La Province d'Oacco n'eſt pas un pays de montagnes. On n'y voit que des collines, qui laiſſent entr'elles des vallées, & des plaines arroſées de quantité de ruiſſeaux & de fontaines d'eaux très-légeres & excellentes ; de ſorte qu'en comparaiſon des autres Provinces, on la peut regarder comme un pays très-agréable. Les habitants n'ont point de terres en propriété. Ils ne cultivent que celles qui leur ſont aſſignées à chaque ſaiſon par leurs Seigneurs ou Gouverneurs. On n'en donne à chaque famille que ce qu'il en faut préciſément pour recueillir les vivres dont elle a beſoin pour ſa ſubſiſtance. On n'en cultive point davantage ; le reſte eſt en friche, & la terre produit ce qu'elle peut.

Le Cango, riviere qui tombe dans la Coanza, paſſe par cette Province. Les pluyes le groſſiſſent beaucoup, & alors il eſt très-large & fort rapide, & par conſéquent dangereux à traverſer. Le terroir produit des fruits, mais la plûpart ſont inſipides. On fait, avec le ſuc de quelques-uns, une liqueur qui n'eſt pas déſagréable.

Quinzambabé, Seigneur d'Oacco, ayant reçu le baptême en 1657. engagea beaucoup de ſes habitants à ſuivre ſon exemple. Le Seigneur de cette Province a ſous lui vingt-deux Gouverneurs, qui ont grand ſoin d'exercer leurs Milices au maniement des armes, même des armes à feu, dont ils ſont bien pourvûs ; de ſorte que ces Milices paſſent pour les meilleures de l'Etat.

La Province de Cabezzo fournit ſuffiſamment à ſes habitants les vivres dont ils ont beſoin. Elle a des métaux, & ſurtout du fer en abondance. On le tire d'une montagne, qui eſt appellée la Montagne de fer, à cauſe de la quantité qu'elle en donne. Les Portugais ont enſeigné aux Negres l'art de le purifier, de le mettre en barre & d'en fabriquer des armes.

Outre la riviere Longue qui l'arroſe, il y en a quantité d'autres qui y forment des marais, où les eaux croupiſſent & rendent l'air mal ſain. Cette abondance d'eaux rend le pays fertile. Un peu d'induſtrie & de travail

corrigeroit ce mauvais air, & feroit de cette Province un pays également ſain & agréable. On y voit des arbres d'une grandeur & d'une groſſeur démeſurée, mais entierement différents de ceux de l'Europe. Malamba-Aogi, Seigneur de cette Province, reçut le baptême en 1658. & fut appellé Don Pedro. Son exemple attira à la foi plus de cent des principaux de ſa Cour, & un plus grand nombre de ſes ſujets.

Pluſieurs Ecrivains donnent en général le nom de Lubolo aux Provinces dont on vient de parler; cependant il y a une Province particuliere à laquelle ce nom eſt propre. Elle eſt ſituée le long de la Coanza, auprès de la Province de Quiſſama. C'eſt la retraite d'une infinité d'animaux ſauvages & carnaſſiers, qui y trouvent abondamment de quoi vivre. Le Gouverneur, ou plutôt le Seigneur de cette Province, releve des Portugais, & leur paye tribut. Ses Milices ſont à leur diſpoſition, & il reçoit les ordres du Gouverneur de Cambobé. Gamma Angola, qui en a été Seigneur, étoit Chrétien, & la plus grande partie de ſes ſujets étoient de la même Religion.

La Province de Danda eſt ſituée le long d'une riviere de même nom, qui ſépare le Royaume d'Angola d'avec le Congo. Elle abonde en grains de toute eſpece, en fruits & en gibier. Mais la principale riviere & les autres ſont pleines de crocodiles & de ſerpents d'une groſſeur monſtrueuſe, qui rendent très-dangereuſes la pêche, & la navigation des canots. La plus grande partie des habitants ſont Chrétiens, & ont des Egliſes deſſervies avec ſoin par des Eccléſiaſtiques.

La Province de Benga eſt ſur les bords d'une riviere de même nom, qu'on appelle auſſi Zenza. Cette Province touche à celle de Quiſſama, au bord de la Coanza; & du côté des terres, elle joint celle de Moſeché, où ſont les Fortereſſes de Maſſangano & de Cambambé, & leurs territoires. Les Portugais ont de grandes terres défrichées & en valeur de ces côtés-là; cette Province fournit abondamment des vivres, & particulierement du manioc, dont on fait une farine. Entre les fruits que ce pays produit, & qui ne croiſſent point en Europe, ſont les bananes, & les figues ou bacouves. Le pays eſt partagé en Gouvernements, dont les Chefs ſont originaires du pays. Chacun a ſes bourgades & ſes peuples; mais tous dépendent des Portugais, qui ſont les Seigneurs ſouverains, & qui obligent les ſujets à travailler par corvées leurs terres, & à cultiver leurs palmiers. La Religion y eſt exercée avec édification.

La Province de Moſeché dépend des Commandants de Maſſangano & de Cambambé, Fortereſſes Portugaiſes, à ſix ou ſept lieues l'une de l'autre. Chacun de ces Commandants a douze Gouverneurs, qui ſont obligés d'entretenir de nombreuſes milices pour la défenſe du Royaume. Elle produit abondamment tous les vivres convenables au climat, & du Manioc en ſi grande quantité, que dans la ſeule ville de Loanda, Capitale du pays; on en conſume plus de trois cent cinquante à ſoixante mille ſacs par an pour la nourriture du ſoldat. On y trouve quantité de métaux, ſurtout dans les terres qui ſont du Gouvernement de Cambambé.

La Province d'Illamba ſe diviſe en haute & en baſſe. La baſſe compriſe entre les rivieres de Danda & de Bengo, eſt abondante en vivres & en beſtiaux. Elle contient pluſieurs Seigneuries, qui dépendent toutes des Portu-

L'AFRIQUE.

gais, & dans leſquelles on profeſſe la Religion Chrétienne. La haute Illamba eſt la même choſe que le pays de Lumbo. Outre les grains qu'elle produit en abondance, elle a des Mines d'un fer excellent. Elle eſt toute remplie de collines, au milieu deſquelles s'éleve une très-haute montagne, qui ſemble une iſle, du ſommet & de la circonférence de laquelle coulent quantité de fontaines & de ruiſſeaux d'une eau claire, légere & fort ſaine. Cette eau entretient une fraîcheur perpétuelle au pied de la montagne, & dans toute ſon étendue. Rien n'eſt plus agréable, que de voir ces endroits chargés d'arbres toujours verds. La Province, avec toutes les Seigneuries qu'elle renferme, dépend de la couronne de Portugal. Elle paye un tribut annuel à la Chambre des Finances de Loanda, & eſt obligée d'entretenir un nombre conſidérable de troupes pour le ſervice de l'Etat.

La Province d'Oarii eſt ſur le bord de la Coanza. C'eſt-là que réſide le Prince à qui les Portugais font porter le titre de Roi d'Angola Oarii. Il eſt leur tributaire ; mais il a ſous ſa Juriſdiction immédiate pluſieurs Gouverneurs. La Libate, ou Bourgade où demeure ce Prince, s'appelle Maopongo ; à deux lieues de ce lieu, on voit encore les ſépultures des anciens Rois de Congo. Cette Province eſt arroſée de pluſieurs rivieres ; elles ſont toutes dangereuſes dans le temps des pluyes, qui les rendent plus larges, très-profondes & très-rapides. Les Portugais ont une fortereſſe à Maopongo, où ils entretiennent une bonne garniſon, auſſi bien qu'à Quitonga, qui eſt une Iſle importante dans la Coanza. Tous les peuples y ſont à leur aiſe & bons Chrétiens.

La Province d'Embacca, ou Membacca, eſt arroſée de la riviere de Lucala, qui ſe partage en ſept canaux au pied de la fortereſſe des Portugais. Toute la Province dépend d'eux abſolument. Il y avoit cependant le ſiecle dernier un homme, nommé Giaga Calenda, qui, ſous leur bon plaiſir, jouiſſoit d'une eſpece de dépendance, à condition d'entretenir toujours des troupes nombreuſes à leur ſervice.

CHAPITRE X.

ROYAUME DE CONGO.

TOUT ce que les habitants de Congo diſent de leur Monarchie, avant que les Portugais euſſent découvert ce pays, eſt très-incertain ; puiſqu'ils n'ont eu l'uſage de l'écriture qu'après que les Européens la leur eurent enſeignée. Tout ce qui précéde cette époque, n'eſt qu'une tradition ſur laquelle on ne doit pas beaucoup compter. Ces anciens temps ne contiennent rien qui intéreſſe beaucoup l'Europe, & ce qu'on rapporteroit de ce qu'ils en diſent, ne ſerviroit tout au plus qu'à ſatisfaire un genre de curioſité, qui n'eſt nullement l'objet de cet ouvrage.

LUQUENI. Le premier, qui prit le titre de Roi, fut Luqueni. Son pere, nommé Eminia-N-Zima, demeuroit dans la Province de Corimba, ſur les bords du

Zaïre ; il avoit épouſé Luqueni-Lua-Sanzé, fille de Nſa-Cu-Clau, de laquelle il eut un fils, auquel il donna le nom de Luqueni.

Nſa-Cu-Clau, qui avoit des ſentiments plus élevés que ſes compatriotes, & beaucoup plus d'ambition, ſe laſſa d'être confondu avec ſes égaux. Il voulut ſe faire un nom, & ſe rendre maître du Pays qu'il habitoit, & de celui de ſes voiſins. Occupé de cet objet, il ſe fit un parti, & ſubjugua bientôt ce peuple, qui juſques-là s'étoit gouverné en République. Il trouva d'abord de fortes oppoſitions ; on prit les armes, & la fortune favoriſa tour à tour les deux partis, qui, animés par différents motifs, faiſoient mutellement des efforts pour ſe détruire. Nſa-Cu-Clau crut, que pour venir à bout de ſon entrepriſe, il devoit s'établir dans un lieu fort, difficile à attaquer, aiſé à défendre, d'où il pût faire des courſes ſur ſes voiſins, & ſe retirer quand il ne ſeroit pas le plus fort, ſans craindre d'y être forcé, & y attendre les occaſions de continuer ſes brigandages.

Il trouva, entre des rochers eſcarpés au bord du Zaïre, un lieu tel qu'il le ſouhaitoit. A l'abri de toutes ſurpriſes, il fit de fréquentes irruptions ſur les terres voiſines, & impoſa des tributs & péages à tous les Marchands qui étoient obligés de paſſer au pied de ſa fortereſſe. Elle étoit comme l'entrepôt de tout le commerce, que les peuples des environs faiſoient les uns avec les autres.

Tels furent les commencements de ſa tyrannie. Pendant qu'il étoit un jour en campagne, ſon fils encore jeune, nommé Luqueni, qui étoit demeuré dans la fortereſſe, voulut obliger une de ſes tantes à payer le tribut que ſon pere exigeoit de ceux qui paſſoient en cet endroit. Cette femme, qui étoit groſſe & qui, comme ſœur d'Eminia-N-Zima, prétendoit être exempte de ce droit, refuſa de le payer, & lui reprocha ſon avarice & ſon peu de reſpect pour la ſœur de ſon pere. Ce jeune homme, offenſé de ſon refus, lui ouvrit le ventre, & donna ainſi la mort à ſa tante & à l'enfant qu'elle portoit.

Eminia-N-Zima de retour, apprit l'action de ſon fils avec indignation. Il ſe diſpoſoit à punir une telle barbarie, lorſque pluſieurs de ſes ſoldats, croyant découvrir dans ce jeune homme des marques d'une valeur peu commune, le déroberent à la colere de ſon pere, le mirent à leur tête, & lui donnerent le nom de *Mutina*, qui ſignifie *Roi* en leur langue, nom que Zima n'avoit oſé prendre.

Luqueni accepta leurs offres, & fier du nouveau titre qu'il avoit reçu, il augmenta ſes troupes, ſe rendit maître de la Province, qu'on appelloit alors N-penbacaſſi, à laquelle on donna depuis le nom de Congo. Ses ſuccès furent ſi rapides, qu'il conquit en peu de temps tout le pays, juſqu'à l'endroit où eſt aujourd'hui la ville de San-Salvador.

Il défit Mabambol-Manipangala, Seigneur ou Roi de ce pays, le chaſſa de ſes terres, & l'obligea d'errer juſqu'à ſa mort. Ses enfants eurent à la fin recours à la clémence du vainqueur, le reconnurent pour leur Souverain, & reçurent de lui l'inveſtiture de quelques terres qu'il leur donna en fief, à la charge de certaines redevances annuelles.

Les ſucceſſeurs de ces Princes, perſuadés que la violence de Luqueni n'étoit pas un titre pour les priver de leurs droits, firent ſouvent des efforts

L'AFRIQUE.

pour remonter ſur le thrône de leurs ancêtres ; mais ce fut toujours en vain. Réduits à ſe contetner des terres qui leur ont eté données, ils ſe bornent à faire tous les ans des proteſtations contre l'uſurpation de Luqueni & de ſes ſucceſſeurs. Pour ne pas laiſſer proſcrire leur droit ; ils ont conſervé le titre de Manipangala, qui veut dire Seigneur ou Roi de Pangala.

Ils envoyent tous les ans à la Cour une femme, qui fait commandement au Roi de ſe retirer, & de quitter un Etat qui ne lui appartient pas. Le Roi lui donne une audience publique, l'écoute & lui répond en termes polis, que c'eſt Dieu qui l'a mis ſur le thrône, qu'il le conſervera, & ſa famille après lui ; que ſes maîtres ſe doivent conſoler de leur ſort, vivre tranquillement ſans rien innover, de peur qu'il ne leur arrive une plus grande diſgrace. Il la charge enſuite de préſents pour ſes maîtres & la renvoye. Ces proteſtations n'empêchent pas leur Manipangala de venir dans de certains temps, avec les autres feudataires de l'Etat, reconnoître le Roi, lui faire hommage, lui payer leurs tributs, & recevoir de nouvelles inveſtitures à chaque changement de Roi.

Luqueni choiſit, pour faire la capitale de ſes Etats, cette montagne iſolée, où eſt encore aujourd'hui la ville de San-Salvador. Elle eſt eſcarpée de tous côtés, & ce n'a été qu'avec des travaux immenſes, dont les Negres diſent des choſes incroyables, que les ſucceſſeurs de Luqueni y ont fait le chemin qui y conduit: le ſommet étoit occupé par un lac d'une grande étendue & très-profond. Luqueni le fit combler, & en a fait cette vaſte place, qu'on appelle le *terrein*, où ſe font les revûes & toutes les aſſemblées. On prétend que le poids immenſe des terres dont on s'eſt ſervi pour le combler, a forcé les ſources, qui formoient le lac, à s'ouvrir des canaux dans les côtés de la montagne, d'où on les voit ſortir en très-grand nombre, & faire une multitude prodigieuſe de fontaines, & de caſcades de la meilleure eau du monde.

Ce Prince, affermi ſur ſon thrône, après avoir fait des loix conformes au génie de ſes peuples, réunit toutes ces conquêtes ſous le nom du Royaume de Congo. Il en fit de nouvelles diviſions ou Provinces, dont il fit des Gouvernements pour ſes plus fideles ſerviteurs. Ces Officiers, à l'envi les uns des autres, s'efforcerent d'en augmenter l'étendue en s'emparant des terres de leurs voiſins. Ces uſurpations ont à la fin raſſemblé dans un même corps les trois Royaumes de Congo, de Matamba & d'Angola, qui étoient demeurés unis juſqu'à l'arrivée des Portugais, qui ont conquis celui d'Angola, à peu près dans le temps que la Reine Nemdatemba s'étoit emparée de celui de Matamba. Ces démembrements n'empêchent pas que le Royaume de Congo ne ſoit encore très-vaſte & aſſez conſidérable.

Eminia-N-Zima, avant que de mourir, vit ſon fils Luqueni puiſſamment établi ſur le thrône qu'il avoit conquis, & à ſa derniere heure, oubliant les ſentiments de jalouſie que ce fils lui avoit donnés autrefois, il ne parut plus ſenſible qu'à la gloire qu'il avoit acquiſe.

C'eſt de Nſa-Cu-Clau, oncle naturel de Luqueni, que deſcendent les Grands Ducs de Batta d'aujourd'hui. Ces Seigneurs ne rendoient autrefois que des viſites de civilité & de bienſéance au Roi de Congo ; ſouvent même pour s'en éviter la peine, ils envoyoient quelqu'un de leur part. Mais les Rois

de Congo, plus puiſſants dans la ſuite, trouverent mauvais cette familiarité des Ducs de Batta, & s'en plaignirent. Ces Seigneurs changerent prudemment de conduite, & rendirent au Roi foi & hommage, non ſeulement comme étant de ſon ſang, mais comme dépendants de lui. La capitale de ces Ducs eſt Anghirima, fort grande ville.

Les deſcendants de Luqueni ſont encore aujourd'hui ſur le thrône de Congo. Ils poſſédoient autrefois, outre les trois Royaumes de Congo, d'Angola & de Matamba, ceux de Reamollaza, Paghrlingi au Midi du Zaïre, d'Anfiqui, d'Aziacana, de Loango, de Chiſſama, d'Ambondi, d'Agoi, de Caccongo & pluſieurs autres.

L'ignorance des Negres, & le défaut des caracteres d'impreſſion, ſont cauſe qu'on n'a pas une ſuite des Princes qui ont occupé le thrône. La mémoire des Negres, quoiqu'excellente, n'eſt pas aſſez fidelle pour pouvoir compter ſur ce qu'ils rapportent de leurs anciens Souverains, d'autant qu'ils y ont mêlé tant de fables, qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir la vérité du nombre prodigieux de contes ridicules qu'ils font à ce ſujet. Il eſt donc plus à propos de paſſer à l'époque de la découverte du Congo par les Portugais.

J'ai rapporté ailleurs de quelle maniere & par quels dégrés ils avoient pouſſé leur navigation juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Un de leur Capitaine, nommé Diégo-Can, par le plus grand nombre des Ecrivains, ſe trouva en 1484. devant la riviere de Zaïre, qui traverſe le Congo. Sa largeur & ſa profondeur l'inviterent à s'en approcher. Il mouilla à l'embouchure, s'avança enſuite avec un petit bâtiment, & ayant mis pied à terre, il fut reçu humainement par les habitants du pays. Ils lui apporterent des fruits & d'autres vivres, & parurent diſpoſés à trafiquer avec lui. Par le moyen des ſignes qu'ils ſe firent mutuellement, parce qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, les Portugais comprirent qu'ils étoient ſujets d'un Prince qui demeuroit plus avant dans les terres. Diégo crut qu'il étoit de ſon devoir de ſçavoir qui étoit ce Prince, & de tâcher de faire alliance avec lui. Il trouva parmi ſes gens, des Officiers de bonne volonté qui voulurent bien ſe prêter à cette découverte. Il leur donna un bâtiment léger avec des préſents pour le Roi & pour ſa Cour, & les envoya à ce Prince, ſous la conduite de quelques Naturels du pays, qui s'offrirent à leur ſervir de guides.

La rapidité du fleuve, les vents contraires & la diſtance du bord de la mer à la demeure du Souverain, rendirent le voyage plus long que Diégo ne ſouhaitoit ; de ſorte qu'il réſolut d'abandonner ſes gens, & de prendre avec lui quatre Noirs pour ôtages.

Outre que ces quatre Noirs répondoient des Portugais qu'on avoit laiſſés dans leurs pays, on eſpéroit qu'ils apprendroient la langue Portugaiſe, & que par ce moyen on ſçauroit tout ce qu'on voudroit de leur Nation ; ce qui arriva en effet. On tira d'eux tout l'éclairciſſement dont on avoit beſoin ſur leur pays, & le Roi de Portugal, à qui on les avoit envoyés, les fit partir l'année ſuivante avec le même Diégo, qui trouva ſes gens en bonne ſanté, & fort content des bonnes manieres que le Roi de Congo & ſes peuples avoient eues pour eux. Il les reprit, & remit à terre ceux qui avoient fait le voyage de Portugal, qui retournerent chez eux charmés de ce qu'ils avoient vû en Europe, & des préſents dont on les avoit chargés pour leur Prince & pour eux.

L'AFRIQUE.

Le Général Portugais dépêcha de nouveaux Envoyés au Roi de Congo, & pendant qu'ils ménagerent avec ce Prince une alliance qui dure encore aujourd'hui, quoiqu'elle ait été interrompue par quelques guerres, il alla découvrir la côte juſqu'au vingt-deuxiéme dégré de latitude méridionale. Il revint avec ces connoiſſances à l'embouchure de Zaïre, où il fit donner un radoub à ſes bâtiments. Pendant qu'on y travailloit, il crut qu'il étoit de ſon devoir d'aller voir le Roi de Congo, & le remercier des bontés qu'il témoignoit pour ſa Nation. Il fut très-content de ce Prince, qui le reçut avec toute la magnificence uſitée dans ce pays. Le Roi avoit conçu tant d'eſtime pour les Portugais, & pour la religion qu'ils profeſſoient, qu'en les congédiant, il mit entre les mains de Diégo quelques jeunes Seigneurs de ſa Cour, pour les conduire en Portugal, les faire inſtruire dans la connoiſſance du vrai Dieu & les faire baptiſer. Il envoya un Ambaſſadeur au Roi de Portugal, avec des préſents, & le pria qu'en lui renvoyant ſes ſujets, il fit partir en même temps des perſonnes capables de l'inſtruire, lui & ſes peuples dans la Religion Chrétienne.

JEAN, premier Roi Chrétien.

Le Roi de Portugal, après avoir fait élever avec tout le ſoin poſſible les jeunes Seigneurs qui lui avoient été confiés, ſongea à les renvoyer avec l'Ambaſſadeur de Congo à leur maître. Il fit équipper pour leur départ trois vaiſſeaux, qu'il fit charger de préſents magnifiques. Ils arriverent heureuſement au mois d'Avril 1490. à Sogno & ſur le Zaïre. C'eſt la capitale du Comté du même nom, dont le Gouverneur étoit Prince du Sang & oncle du Roi. Ce Seigneur; qui avoit été inſtruit par les Portugais, établis ſur la côte pour le commerce, demanda inſtamment le baptême. Il fut baptiſé avec un de ſes fils & quelques-uns de ſes ſujets. Le Roi de Congo apprit bientôt ce que ſon oncle avoit fait, & pour lui en marquer ſa ſatisfaction, il augmenta de beaucoup ſon domaine; il lui donna ordre ou permiſſion de briſer toutes les idoles qui étoient dans les terres de ſa Juriſdiction.

Ruiz de Souza ne manqua pas de ſe rendre en diligence auprès du Roi, pour lui remettre les jeunes Seigneurs qui avoient fait le voyage de Portugal. Il le trouva à Banza-Congo, capitale du Royaume, c'eſt-à-dire, ville de Congo (1). Le Roi de Congo, aſſis ſur un thrône d'yvoire, reçut le Général Portugais; il avoit un habillement de damas rouge, un braſſelet au bras gauche, & pour marquer ſa dignité, une queue de cheval qui lui pendoit ſur l'épaule : il avoit la tête couverte d'un bonnet en forme de mître, qui étoit de feuilles de palmier. On lui expliqua la lettre du Roi de Portugal & le compliment du Général, qui faiſoit à ce ſujet la fonction d'Ambaſſadeur. Ce Prince le remercia & lui dit, qu'il ne pouvoit mieux témoigner combien l'amitié du Roi de Portugal lui étoit précieuſe, qu'en ſe faiſant inſtruire dans la Religion Chrétienne.

En effet il fit donner un appartement dans ſon Palais aux Religieux de St. Dominique qui étoient venus pour prêcher la foi dans ſon Royaume,

(1) Toutes les villes capitales des Provinces ſe nomment Banza, qui veut dire, *Ville par excellence*. On y ajoûte le nom du Royaume ou de la Province, pour les diſtinguer les unes des autres, comme Banza-Congo, Banza-Sogno, Banza-Batta, pour marquer la capitale du Royaume de Congo, la capitale du Comté de Sogno, la capitale du Duché de Batta, & ainſi des autres villes capitales.

L'Afrique.

Il commença dès le même jour à recevoir leurs inſtructions, & les éclairciſſements qu'il leur demandoit ſur ſes doutes. Il fit bâtir une Egliſe dans la capitale. Elle fut commencée le troiſiéme jour de mai 1490, & dédiée à la Ste. Croix. On y travailla avec tant de diligence qu'elle fut achevée en moins de trois mois, & auſſi-tôt le Roi y fut baptiſé avec une grande magnificence & fut nommé Jean comme le Roi de Portugal. Un très-grand nombre de ſujets imiterent leur Souverain & reçurent auſſi le baptême.

Ce grand peuple ſe trouva aſſemblé pour une guerre dangereuſe qu'il avoit contre les peuples du Royaume de Mucoco. Le Général Portugais préſenta au Roi de Congo un étendard ſur lequel il y avoit une croix en broderie, & accompagna ce Prince à la guerre avec cent Portugais. Les nouveaux Chrétiens firent paroître beaucoup de courage dans cette campagne, mais la valeur des Portugais les fit craindre & eſtimer de ceux de Mucoco & de ceux de Congo. Les premiers ayant été entiérement défaits & leur pays étant ſur le point d'être ſaccagé, le Général ménagea entre les deux Nations une paix & un accommodement qui fut avantageux & glorieux au Roi de Congo, & qui conſerva le pays & les habitants de Mucoco.

Le Prince fils aîné du Roi de Congo n'étoit pas à la Cour, lorſque ſon pere reçut le baptême. Il commandoit une armée du côté du Sud, contre le Prince de Benguela. Il revint après avoir terminé cette guerre par la défaite de ſes ennemis. Il ſçut ce qui s'étoit paſſé en ſon abſence, l'approuva, ſe fit inſtruire, reçut le baptême, & fut nommé Alphonſe comme le Prince de Portugal. Son cadet ſe trouva bien éloigné de ſuivre ſon exemple, il eut toujours une extrême averſion pour le Chriſtianiſme. Ce Prince ſe nommoit Panſo Aquitima; il travailla avec tant d'adreſſe & d'aſſiduité à pervertir le Roi ſon pere, qu'il y réuſſit. Ce Monarque qui avoit donné des témoignages ſi éclatants de ſa foi, quitta la Religion qu'il avoit embraſſée, retourna à l'Idolâtrie & perſecuta cruellement ſes ſujets Chrétiens. Voyant qu'il ne pouvoit obliger le Prince Alphonſe à l'imiter dans ſon apoſtaſie, il l'exila, le déclara déchû du droit que ſa naiſſance lui donnoit à la couronne, & nomma pour ſon ſucceſſeur Panſo Aquitima.

Alphonse.

Ce Prince mourut en 1492. Son fils Panſo voulut s'emparer du thrône; mais il fut prévenu par le Prince Alphonſe, qui ſe fit reconnoître Roi. Il raſſembla quelques uns de ſes ſujets Chrétiens, auxquels ſe joignirent trente-ſept Portugais, & avec cette petite troupe il attaqua la nombreuſe armée de ſon frere. Sa valeur & ſa prudence lui firent remporter une victoire ſi complette, qu'elle obligea tous ceux qui avoient ſuivi le parti de ſon frere, à l'abandonner. Alphonſe pour s'aſſurer de la fidélité de ceux que le mauvais exemple du feu Roi avoit entraînés, exigea d'eux qu'ils rentraſſent dans le ſein de l'Egliſe, & que les autres ſe fiſſent Chrétiens. Il n'y eut que Panſo Aquitima qui mourut dans ſon idolâtrie.

Le couronnement du Roi Alphonſe peut ſervir en même temps d'époque à l'établiſſement du Chriſtianiſme dans le Royaume de Congo & à celui des Portugais dans cette partie de l'Afrique. Ils y furent protegés par le Roi d'une maniere toute particuliere, & ce Prince qui s'étoit déclaré hautement leur protecteur, leur procura des facilités pour le commerce, & fit punir rigoureuſement ceux de ſes ſujets qui vouloient les troubler. Il

L'AFRIQUE.

rendit aux Miſſionnaires les terres & les eſclaves que ſon pere leur avoit ôtés, leur fit bâtir des Egliſes & des maiſons dans pluſieurs endroits, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit exciter ſes peuples à recevoir la Religion qu'on venoit leur annoncer.

Le Roi de Portugal informé des progrès que le Chriſtianiſme faiſoit dans le Congo, ſous le regne d'un Prince ſi ſage, ſi religieux & ſi zelé, lui envoya un Ambaſſadeur. Il donna à Alphonſe la qualité de frere, comme aux autres Rois Chrétiens, dans les lettres qu'il lui écrivit, lui fit de très-beaux préſents, entre leſquels il y avoit un étendard, où les armes, qu'il devoit porter à l'avenir étoient brodées avec leurs émaux. Elles étoient de gueules, à la croix d'argent, cantonnée de quatre écuſſons de même, chargée de cinq tourteaux de ſable mis en ſautoir. Alphonſe accepta ces armoiries, & depuis ce temps là, ſes ſucceſſeurs n'en ont point d'autres.

Cependant les Portugais continuant leurs voyages, découvrirent le Cap de Bonne-Eſperance, le doublerent, & remontant vers le Nord, ils firent des établiſſements dans les Royaumes de Melinde, de Moſambique & autres lieux. Ils pénétrerent enfin, juſqu'aux Indes Orientales, où ils ouvrirent un commerce ſi lucratif, qu'ils négligerent beaucoup celui du Royaume de Congo, qui ne leur étoit pas ſi avantageux.

En 1501. lorſque les Portugais eurent découvert le Bréſil, ils s'y fixerent, y firent des établiſſements & des Colonies, y cultiverent le tabac & les manufactures de ſucre déjà établies à Madere, & en retirerent des revenus ſi conſidérables qu'ils porterent en peu de temps l'opulence dans leurs Etats de l'Europe. Ils s'apperçurent bien-tôt, que les Américains étoient peu propres à ſoutenir leurs manufactures. Ces gens efféminés n'étoient pas capables de ſupporter les travaux des ſucreries, des défrichements, & de la culture des terres. Ils y périſſoient en peu de temps. Il eſt vrai qu'ils prenoient des eſclaves de la côte de Guinée, mais ce trafic n'étoit pas encore bien ouvert, & ne leur en fourniſſoit pas le nombre qui leur étoit néceſſaire. Ils jugerent à propos d'en avoir du Royaume de Congo, & pour cet effet, d'y établir un commerce plus reglé, plus vif, plus étendu. La compagnie que le Roi de Portugal avoit fondée, fit de nouveaux établiſſements. Elle profita des conceſſions que les Rois de Congo lui avoient accordées; & ſans attendre qu'on amenât des eſclaves à ſes comptoirs, elle envoya ſes Facteurs dans l'intérieur du pays, pour y acheter des Negres qu'elle devoit faire paſſer au Bréſil.

Quoique les ſucceſſeurs d'Alphonſe premier de ce nom, perſéveraſſent dans la Religion Chrétienne, qu'ils la protégeaſſent auſſi bien que ſes Miniſtres, ils n'avoient pas pour les Portugais les mêmes égards & la même conſidération. La hauteur des Officiers de la compagnie les avoit choqués pluſieurs fois, & s'ils ne ſe repentoient pas d'avoir reçu la Religion Chrétienne de ces Etrangers, ils ſe repentoient de leur avoir ouvert leur pays, & de les en avoir laiſſés en quelque ſorte les maîtres. Ils n'étoient pas fâchés que leurs ſujets les puſſent inquiéter quand ils en trouveroient l'occaſion, ſurtout depuis ce qui ſe paſſa après la mort de Don Diégo dont je parlerai plus bas. Les choſes allerent ſi loin, que les Facteurs de la compagnie furent pillés dans leurs voyages; il y en eut même pluſieurs, qui furent

L'Afrique.

assassinés ; & lorsque les Directeurs en portoient des plaintes à la Cour, on affectoit des longueurs extrêmes dans l'examen de leurs plaintes, & il étoit rare qu'on leur fît justice.

Ils n'étoient pas en état de se la faire eux-mêmes ; ce n'étoient que des Marchands qui n'avoient que des comptoirs, sous la protection, & la Sauve-Garde du Roi, sans fortereſſes, sans troupes, & en un mot, exposés à tout ce que l'avarice & la cupidité des Negres pouvoient leur faire entreprendre contre eux. La compagnie en porta ses plaintes au Roi de Portugal : ce Prince en écrivit au Roi de Congo ; celui-ci fit à la vérité quelques démarches pour assurer le commerce des Portugais, qui lui étoit avantageux ; mais elles furent si foibles qu'elles ne suspendirent que pour un temps bien court, la mauvaise volonté de ses sujets, & peut-être la sienne même.

On commença bientôt à piller les Marchands & même à les massacrer. Il falloit se résoudre ou à abandonner le pays, ou à se mettre en état de s'y faire respecter. Le premier parti étoit honteux & contraire aux intérêts de la Nation qui ne pouvoit plus se passer des esclaves qu'elle tiroit de Congo pour ses manufactures du Brésil. On prit le second comme le plus honorable.

Le Roi de Portugal qui étoit alors Sébastien & le même qui fut tué par les Maures d'Afrique, touché des plaintes réiterées de ses sujets, résolut de ne plus recourir au Roi de Congo pour avoir justice des torts qu'on leur faisoit. Pour obliger ce Prince à observer les traités qu'on avoit conclus avec ses Prédecesseurs, & dont il avoit juré l'observation, le Roi de Portugal jugea qu'il étoit de sa dignité de ne se pas laisser mépriser par le Roi de Congo, pendant que ses armes victorieuses le faisoient respecter des plus puissants Monarques des Indes, & l'avoient rendu maître d'une partie considérable de l'Amérique. Il fit équiper une puissante flotte ; la fit charger de tout ce qui étoit nécessaire pour élever des fortereſſes, & les bien munir ; nomma un Gouverneur & des Officiers & leur donna de bonnes troupes, des munitions de guerre & de bouche ; en un mot tout ce qu'il jugea nécessaire pour forcer les Negres à observer les traités.

Don Diaz de Nevais, nommé Gouverneur de cet établissement, partit de Lisbonne au commencement de l'année 1578. Secondé par des vents favorables, il arriva en peu de temps sur la côte de Loanda, vis-à-vis d'un endroit que le Roi de Congo avoit cedé aux Portugais, & où ils avoient établi un de leurs principaux comptoirs. Ce lieu est situé dans le Royaume de Dongo, ou d'Angola. Dès que le Gouverneur & ses troupes eurent mis pied à terre, on traça l'enceinte de la ville qu'on avoit résolu de construire. On ne la ferma que d'un parapet palissadé, avec un fossé & un chemin couvert du côté de la terre. C'en étoit assez pour résister à toute la puissance du Roi de Congo, s'il avoit jugé à propos de la venir attaquer ; mais comme on avoit des ennemis plus à craindre du côté de la mer, on fortifia avec plus de soin, la partie de la ville qui y répondoit. On l'enferma d'un bon mur de maçonnerie, fortifié par des Redoutes & des Batteries, qui devoient mettre la place hors d'insulte de ce côté-là. On travailla avec tant de diligence à tous ces ouvrages, qu'ils furent achevés dans le courant de l'année 1578, & la ville fut appellée Saint Paul de Loando ou Loanda San-Paolo.

L'AFRIQUE.

Le Port eſt entre l'Iſle de Loanda, & la côte de terre ferme. L'Iſle qui le couvre lui donne deux paſſes ou deux entrées. Il eſt ſur de bonnes terres, bien couvert, & les batteries qu'on pourroit faire ſur les extrémités de l'Iſle qui le ferme, le rendroient imprenable, ſi elles étoient bien munies & bien ſervies.

Les Portugais s'étant ainſi établis à Loanda, & n'ayant plus rien à craindre des Negres, ni pour leurs perſonnes, ni pour leurs effets, demanderent le dédommagement des marchandiſes qu'on leur avoit enlevées, & la punition de ceux qui avoient commis les meurtres. Le Royaume de Congo étoit alors dans un état déplorable, comme on le verra dans la ſuite; cependant on haïſſoit tellement les Portugais, depuis ce qui s'étoit paſſé après la mort de Don Diégo, & on s'étoit tellement accoutumé à mépriſer leurs plaintes, qu'on ne s'apperçut pas qu'ils les faiſoient d'une maniere plus impérieuſe qu'à l'ordinaire, & on ne ſoupçonna pas même leur deſſein. Les Portugais ſe trouvant en force, ſe vengerent bientôt des inſultes qu'ils avoient reçues, pillerent le pays, enleverent les habitants, en condamnerent un très grand nombre à un eſclavage perpetuel, & les envoyerent à leurs Manufactures du Bréſil.

Les Seigneurs Negres, dont les terres avoient été ravagées, prirent les armes, & aſſemblerent de nombreuſes troupes. Les Portugais les battirent & firent grand nombre de priſonniers. Le Roi de Congo, qui voulut prendre le parti de ſes peuples, fut défait, obligé de ſe ſoumettre au vainqueur & d'accepter les conditions qu'on voulut lui impoſer. Par le traité qui fut fait, le Roi abandonna aux Portugais tout le pays renfermé entre la riviere de Danda & de Coanza, depuis le bord de la mer juſqu'au lac de Chilandé, ou d'Aquilonde, & aux iſles de Quindanges, ſur la riviere de Coanza; ce qui fait environ deux cents lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & ſoixante à quatre-vingts lieues du Nord au Sud. Il leur abandonna ce grand pays, qui compoſe le Royaume d'Angola, en toute propriété & ſouveraineté. Il permit de plus, à tous les Portugais, de s'établir dans ſes Etats, partout où ils voudroient, & même dans ſa capitale, promettant de les prendre ſous ſa protection particuliere, & de réparer les torts qu'on leur feroit. Les Portugais de leur côté lui promirent de le défendre contre tous ſes ennemis. Je reviens à l'hiſtoire des Rois de Congo, dont je m'étois écarté pour ſuivre les Portugais.

Alphonſe I. du nom eſt, ſans contredit, celui qu'on doit reconnoître comme premier Roi Chrétien de Congo. Son pere eſt retombé ſi promptement dans l'idolâtrie, que ce ſeroit profaner le nom Chrétien, que de le donner à un Prince impie, & cruel perſécuteur des Chrétiens.

On a dû remarquer ci-devant, qu'Alphonſe ne put être paiſible poſſeſſeur du thrône, qu'après qu'il eut défait la nombreuſe armée d'Idolâtres, à la tête deſquels ſon frere Panſo-Aquitima s'étoit mis Ce Prince étoit auſſi brave que prudent; quoique nouveau Chrétien, il n'avoit plus rien des ſuperſtitions du Paganiſme dans lequel il avoit été élevé; ſa foi étoit ferme, & ſa piété ne pouvoit être plus grande. Panſo & ſon Lieutenant, faits priſonniers dans la bataille qu'ils perdirent, s'attendoient l'un & l'autre à une mort ignominieuſe. Panſo fut très ſurpris de voir ſon frere ſe précipiter dans ſes

bras, comme s'il ne lui eût jamais donné aucun ſujet de mécontentement. Il fut panſé par ſon ordre, avec tout le ſoin imaginable, & le Roi même lui rendit toutes ſortes de ſervices pour tâcher de le gagner. Cet infortuné Prince étoit tellement entêté des erreurs de ſa Religion, qu'il ne voulut rien écouter, & le déſeſpoir augmentant ſon mal, il mourut ſans vouloir ſe convertir. Son Lieutenant fut plus heureux; ſes chaînes & l'étroite priſon où il étoit renfermé, le firent rentrer en lui même; il demanda d'être inſtruit & baptiſé, avant que d'être conduit au ſupplice. On lui accorda l'un & l'autre, & le Roi lui laiſſa la vie, à condition cependant qu'il reſteroit fidelement attaché aux devoirs de la Religion Catholique. Il exécuta avec exactitude ce que le Roi lui avoit preſcrit, & donna juſqu'à ſa mort des preuves de la ſincérité & de la ſolidité de ſa converſion.

Don Emmanuel, Roi de Portugal, fut toujours dans une étroite liaiſon avec Don Alphonſe, Roi de Congo. Il ſçut que la plûpart des Miſſionnaires, qui étoient dans ſes Etats pour prêcher l'Evangile, étoient morts. Son zele l'engagea à en envoyer d'autres qui, aidés de la protection d'Alphonſe, firent des progrès & donnerent à ce Prince la ſatisfaction de voir la plus grande partie de ſes ſujets Chrétiens. Lorſque ce Prince fut attaqué de la maladie dont il mourut en 1525. il fit venir Don Pedro, ſon fils, & l'exhorta vivement à détruire l'idolâtrie dans les Etats qu'il lui laiſſoit. Il l'aſſura que c'étoit l'unique moyen de conſerver ſon Royaume en paix, & de le laiſſer floriſſant à ſes enfants. Il mourut après lui avoir donné ſa bénédiction.

Don Pédro, Prince ſage, modéré & vertueux, monta ſur le thrône après la mort de ſon pere, & ſe montra digne de lui ſuccéder. Ce fut pendant ſon regne que le Pape accorda à l'Evêque de ſaint Thomé, toute la juriſdiction ſpirituelle ſur le Royaume de Congo. Le Prélat en prit poſſeſſion & fut reçu du Prince & des peuples, avec des honneurs infinis. Cet Evêque ne vécut que quelques mois. Il ſouhaita d'avoir pour ſucceſſeur un Prince du Sang, qui avoit été élevé en Portugal, & à qui il avoit donné les ordres ſacrés. Le Pape agréa le choix que l'Evêque & le Roi avoient fait de ce Prince; mais comme il revenoit de Rome, il fut attaqué en chemin d'une maladie qui le mit au tombeau. Le Roi ne lui ſurvécut pas long-temps, il mourut dans les ſentiments les plus Chrétiens, & laiſſa le Royaume à ſon frere Don François.

Ce Prince hérita de la piété, auſſi bien que de la couronne de ſon frere, mais il ne la porta que deux ans. Il mourut en 1532. ſans laiſſer d'enfants. Il fut extrêmement regretté à cauſe de ſes grandes qualités, & du zéle ardent qu'il avoit pour la foi, & pour la deſtruction de l'idolâtrie.

Il eut pour ſucceſſeur Don Diégo, ou Don Jacques ſon couſin. Le nouveau Roi ne manqua pas de donner avis de ſon couronnement au Roi de Portugal. C'étoit alors Don Jean III. du nom. Ce Prince, auſſi zélé que ſes prédéceſſeurs pour la converſion des habitants du Congo, envoya à Don Diégo des Miſſionnaires & des préſents conſidérables. Ils arriverent au Congo vers la fin de l'année 1538. ou 1539. peu avant la mort de Don Diégo, qui arriva en 1540. après un regne d'environ huit années, pendant leſquelles la Religion Chrétienne fit de grands progrès dans le Royaume. Il mourut ſans enfants, & ſa mort cauſa de grands troubles dans l'Etat.

L'AFRIQUE.

Les Portugais, qui étoient dans le pays, ſe crurent aſſez puiſſants pour mettre ſur le thrône un Seigneur du Congo, qui n'étoit point du Sang Royal, mais qui leur étoit entierement dévoué. Cette entrepriſe qui tendoit à ruiner les Loix fondamentales de l'Etat, ſouleva contr'eux les Grands & le peuple. On courut aux armes; les Portugais, s'étant trouvés trop foibles, furent taillés en piéces. Il n'y eut que les Prêtres que l'on reſpecta dans cette horrible exécution; on ne leur fit aucun outrage, on ne toucha pas même à leurs biens, & la Religion n'en ſouffrit aucun dommage.

DON HENRIQUE.

Après cette ſanglante exécution, qui rendit aux Electeurs & aux peuples la liberté de ſe choiſir un Monarque, on élut & on plaça ſur le thrône Don Henrique, que quelques Hiſtoriens aſſurent avoir été frere du Roi Don Diégue, qui, pour des raiſons que l'on ignore, l'avoit tenu éloigné de la Cour. Le regne de ce Prince, qui avoit beaucoup de mérite, ne fut ni long ni heureux. Il fut obligé de déclarer la guerre aux Auzicanes, peuples féroces & Antropophages. Il perdit la bataille & la vie, & priva ſon peuple des eſpérances qu'on avoit conçues de ſes grands talents & de ſes vertus. Il ne regna que deux ans.

DON ALVARE.

Don Alvare I. du nom, ſon fils, fut déclaré ſon ſucceſſeur. C'étoit un Prince ſage, vaillant & digne du thrône. Il éprouva beaucoup de contradictions pendant le cours de ſon regne. Auſſitôt qu'il eut la couronne ſur la tête, il envoya une Ambaſſade ſolemnelle à Don Sébaſtien, Roi de Portugal, pour s'excuſer du maſſacre qui avoit été fait des Portugais, avant l'élection de ſon pere. Le Chef de cette Ambaſſade repréſenta au Roi de Portugal le tort qu'avoient eu ſes ſujets, d'avoir oſé renverſer les Loix fondamentales de l'Etat, en voulant mettre ſur le thrône un Particulier, qui n'étoit point du ſang de leurs Rois, & qu'il y avoit pluſieurs Princes du Sang qu'on n'en pouvoit exclure ſans injuſtice. Il lui prouva par des faits certains, combien les Portugais s'étoient rendus odieux à tous les Ordres du Royaume, par leur hauteur inſupportable, par leur avarice, & par une eſpece de tyrannie qu'ils exerçoient dans tous les lieux où ils étoient établis. Enfin cet Ambaſſadeur ſçut ſi bien repréſenter les raiſons de ſes compatriotes, & le tort des Portugais, que le Roi, qui étoit prêt à envoyer une armée pour venger la mort de ſes ſujets, s'appaiſa & ne ſongea plus qu'à pourſuivre le deſſein de ſes prédéceſſeurs, qui étoit d'établir ſolidement la foi dans ce Royaume.

Le Chriſtianiſme ſe relâcha beaucoup dans le Congo, ſous le Gouvernement paiſible de Don Alvare. Les vices les plus honteux prirent la place des vertus, & la diſſolution devint générale. Les Giagues, peuples barbares, firent une irruption ſi ſubite dans le Royaume, & l'attaquerent par tant d'endroits à la fois, qu'ils le déſolerent entierement par le fer & par le feu, avant que le Roi pût mettre ſur pied aucunes troupes pour leur faire tête. Privé de conſeil & de force, il fut obligé de ſe ſauver dans les iſles du Zaïre, où il ſe trouva en ſûreté contre les incurſions de ces peuples; mais il y ſouffrit la famine & la peſte, qui firent mourir un grand nombre de ceux qui l'avoient ſuivi.

Auſſitôt que les Barbares ſe furent retirés, le Roi retourna dans ſa capitale, & commença à relever les maiſons que les Giagues avoient brûlées.

L'Afrique.

On se mit à travailler aux terres ; mais des sauterelles consommerent toute la récolte qu'on attendoit avec impatience, & rongerent les herbes des prairies, après avoir dévoré les feuilles des arbres, les fruits & même les écorces des palmiers : ce qui réduisit ces malheureux peuples aux dernieres extrémités. Les Marchands dans cette désolation trouvoient plus d'esclaves à acheter, qu'ils n'avoient de vaisseaux pour les transporter au Brésil. La famine fut si extrême, qu'on se nourrit des cadavres mêmes, & sans les Portugais, qui y remédierent autant qu'ils purent, en apportant des vivres, le Congo auroit absolument perdu tous ses habitants.

La famine cessa enfin, mais les aliments dont ces peuples affamés s'étoient nourris, produisirent une peste qui acheva de désoler le pays. Les corps se couvrirent de pustules, comme on en voit dans la petite vérole. La maladie étoit si contagieuse, qu'elle se communiquoit aisément ; elle emporta une quantité incroyable d'habitants. Enfin tous ces fléaux cesserent, & le Roi de Portugal secourut cette Nation désolée. Il y fit passer des troupes qui mirent les Etats de Congo, aussi bien que ceux d'Angola, à couvert des irruptions. Les Gouverneurs Portugais obligerent les peuples soumis à la couronne de Portugal, à cultiver tant de terres, qu'ils recueilloient, non seulement ce qui leur étoit nécessaire pour vivre dans l'abondance ; mais encore pour s'enrichir par le commerce qu'ils en faisoient avec leurs voisins. Vers ce même temps, Don Alvare mourut après un regne de plus de quarante ans.

Don Alvare II.

Son fils, nommé aussi Don Alvare, prit possession de la couronne sans aucune opposition. Il connoissoit les obligations que son Royaume avoit au Roi de Portugal, sans les secours duquel il auroit été entierement ruiné. Son premier soin fut d'envoyer un Ambassadeur à Lisbonne, pour remercier Philippe II. Roi d'Espagne, qui étoit alors Roi de Portugal : il demandoit à ce Monarque un nouvel Evêque, ce qui étoit absolument nécessaire pour soutenir la foi dans ses Etats. Le Roi de Portugal fit un accueil magnifique à l'Ambassadeur de Don Alvare. On renouvella les traités qui avoient été conclus entre les deux Nations. Les Ministres du Roi de Portugal obtinrent du Pape un Evêque particulier pour le Congo. Ce Prélat y passa sur les vaisseaux Portugais, accompagné de quelques Ecclésiastiques & de Missionnaires réguliers, qui eurent beaucoup de peine à remettre les choses dans leur premier état. Les peuples étoient devenus presque sauvages. La crainte d'une seconde irruption des Giagues en avoit obligé un très-grand nombre à se retirer sur les montagnes les plus hautes & les moins accessibles. Leur crainte se dissipa peu à peu, ils revinrent dans leur pays & s'y rétablirent. Les Portugais, de leur côté, sçurent inspirer une telle crainte aux Giagues, que le Royaume de Congo jouit d'une paix profonde pendant les vingt-sept années que regna Don Alvare. Il mourut en 1614. & laissa la couronne à son fils aîné Don Bernard.

Don Bernard.

Le regne de ce Prince ne fut pas long ; à peine gouta-t-il pendant un an le plaisir de porter la couronne. Il fut assassiné, suivant quelques-uns, par les ordres du Duc de Bamba, qui étoit l'aîné de tous ses autres freres.

Don Alvare III.

Don Alvare III. frere de Don Bernard, fut couronné en 1615. il n'oublia rien pour se disculper de la mort du feu Roi, dont on le chargeoit. A peine

L'AFRIQUE.

fut-il monté sur le thrône, qu'il envoya une Ambassade au Pape Paul V. Le motif de cette démarche étoit de rendre au Souverain Pontife l'obédience qu'il croyoit lui devoir à son avénement à la couronne, lui proposer quelques doutes, & lui demander des reglements, que son Conseil jugeoit nécessaires pour conduire ce Royaume encore foible dans la foi, & environné d'Idolâtres. L'Ambassadeur fut très-bien reçu du Pontife, qui lui donna audience & lui accorda tout ce que son maître demandoit. Le changement de nourriture & de climat causerent une maladie au Ministre du Congo ; il mourut & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie-Majeure. Le Roi, Don Alvare III. mourut le quatrieme jour de Mai de l'année 1621. après un régne de sept ans. Il fut sincerement regretté des Etrangers établis dans ses Etats & de ses sujets. C'étoit un Prince sage, modéré, vaillant, libéral, pieux, zélé, & qui aimoit extrêmement son peuple.

DON PEDRO II.

Il eut pour successeur son fils Don Pédro, qui ne regna que deux ans. Ce Prince montra beaucoup de sagesse dans une occasion, dont les suites auroient pû être préjudiciables à l'Etat. Il s'éleva un différend considérable entre les Portugais & les habitants du Congo. Ils en vinrent aux mains, & les Africains furent battus. Le Conseil du Roi & tous les principaux du Royaume vouloient qu'on s'en vengeât sur les Portugais établis & dispersés dans tout le Royaume, qu'on les pillât & qu'on les massacrât. La chose étoit facile ; mais le Roi, qui étoit un Prince juste & prudent, & qui, après avoir mûrement examiné la cause du démêlé, avoit reconnu que ses sujets avoient tort, ne voulut jamais déferer aux avis de ses Conseillers. Il assura les Portugais de sa protection, sans rien faire d'indigne de son rang, & interposa son autorité, pour mettre fin aux disputes qui avoient été suivies d'un combat avec le Gouverneur de saint Paul de Loanda.

L'affection de ce Prince pour les Portugais parut encore avec éclat dans une autre occasion. Les Marchands Portugais, établis à San-Salvador, avoient coûtume de porter leurs marchandises dans les lieux où il y avoit les marchés les plus célebres, soit pour les vendre, soit pour les échanger avec d'autres marchandises. Cinq de ces Marchands allant à Pimba, & passant par la Province d'Occanga, sur la frontiere du Royaume de Micocco, furent attaqués par une troupe de soldats de ce pays, ou plutôt des voleurs de grands chemins. Ces derniers après avoir dépouillés les Portuguais, les présenterent à leur Roi, qui les fit mettre aux fers & enfermer dans une étroite prison. Don Pédro, informé de cette violence, envoya réclamer les Marchands, & sur le refus que le Prince de Micocco fit de les rendre, il résolut de lui déclarer la guerre. Il en conféra avec le Général Portugais, qui acheva de l'y déterminer. Cependant, comme le Roi de Congo manquoit de bâtiments pour transporter les troupes au-delà du Zaïre, riviere très-rapide & extrêmement grossie par les pluies, on décida dans un second Conseil, qu'il falloit d'abord racheter les prisonniers que le Roi de Micocco retenoit. Don Pédro se chargea de cette dépense, & par ses soins, les Marchands Portugais obtinrent leur liberté & la restitution des effets qu'on leur avoit volés. Le Roi de Congo ne survécut pas longtemps à cette action de générosité, & il mourut également regretté de ses sujets & des Portugais.

DON GARCIE.

Les Historiens ne marquent point si Don Garcie, successeur immédiat de

Don Pédro, étoit ſon fils; on eſt certain ſeulement qu'il étoit ſon parent, & par conſéquent Prince du Sang Royal. Ce Prince occupa le thrône l'eſpace de deux ans, & ſon regne finit avec ſa vie le 26 Juin 1626.

Don Ambroiſe.

Don Ambroiſe lui ſuccéda & ne regna que cinq ans. Ce Prince, qui étoit juſte, pieux, aimé de tous les gens de biens, & haï des méchants, dont il châtioit ſévérement les mauvaiſes actions & les déreglements, mourut au mois de Mars 1631.

Don Alvare IV.

Don Alvare IV. du nom, fils de Don Avare III. monta enſuite ſur le thrône. Son regne fut peu remarquable, & dura auſſi cinq ans. Sa mort arriva le 25 de Février 1636.

Don Alvare V.

Il eut pour ſucceſſeur Don Alvare V. du nom, Prince malheureux qui ne regna qu'environ ſix mois. Il fut tué dans la ſeconde bataille, qu'il donna au Duc de Bamba, & au Marquis de Chioua, qui étoient freres uterins.

Don Alvare VI.

Le Duc de Bamba monta ſur le thrône après la mort d'Alvare V, & prit le nom d'Alvare VI. Il fut un grand Prince & ſe rendit fort célebre. Il envoya un Ambaſſadeur au Pape Urbain VIII. & lui demanda des Miſſionnaires. Alvare ne regna que cinq ans & mourut le 22 Février 1642.

Don Garcie II.

Son frere, Don Garcie, s'empara du thrône avec violence, & ſe comporta en tyran. Avant que de parler de ſon régne il eſt à propros de dire de quelle maniere ce Prince & ſon prédéceſſeur monterent ſucceſſivement ſur le thrône.

L'aîné Don Alvare VI, étoit Duc de Bamba & le cadet Don Garcie étoit Marquis de Chioua, tous deux très-proches parents du Roi Don Alvare V. Ce Prince ayant conçu des ſoupçons mal fondés contre leur fidélité, les maltraita en quelques occaſions. Ils en furent vivement piqués, & ils réſolurent de ne plus ſouffrir de pareils affronts. Ils leverent des troupes, mais ils ſe tinrent ſeulement ſur la défenſive. Le Roi ne les laiſſa pas long temps tranquilles: il aſſembla ſon armée & préſenta la bataille aux rebelles. Il fut battu, & tomba vif entre les mains des vainqueurs. Les deux Princes traiterent avec beaucoup d'égard leur priſonnier, & lui laiſſerent la vie. Quelque temps après ils lui rendirent même la liberté & le conduiſirent juſqu'à ſa capitale. Pour lui témoigner plus de reſpect, ils le porterent dans un Hamac ſur leurs épaules. Cette conduite ne toucha point le Roi: il crut au contraire qu'il lui étoit honteux de devoir la vie à ſes ſujets. Auſſitôt qu'il fut libre il leva des troupes, entra dans le Duché de Bamba, & préſenta encore une fois la bataille à ces Princes qu'il avoit tâché en vain de ſurprendre. Ils firent tout ce qu'ils purent pour l'appaiſer, mais ne pouvant y réuſſir, ils accepterent le combat: la fortune ſe déclara encore pour eux, & ils tailleren en pieces l'armée du Roi, qui périt dans cette action. Les deux Princes firent porter ſa tête en triomphe devant eux comme une marque de leur victoire. Les Etats du Royaume s'étant aſſemblés, le Duc de Bamba fut reconnu Roi, & placé ſur le thrône d'un conſentement unanime.

Le Marquis de Chioua, après la mort de ſon frere, força les Electeurs à le déclarer Roi. S'étant rendu au lieu de l'aſſemblée à la tête d'un grand nombre de troupes, il enleva bientôt les ſuffrages & ſe fit mettre la couronne ſur la tête. Il montra par cette violence, ce qu'on devoit attendre de ſon regne. Il fit d'abord paroître beaucoup de zéle pour la Religion Chrétienne en favori-

L'AFRIQUE.

ſant les Miſſionnaires que le Roi ſon frere avoit demandés au Pape Urbain VIII. Il leur donna des Egliſes, des Couvents, des eſclaves & ce qui leur étoit néceſſaire pour vivre. Mais il changea bientôt de conduite & de ſentiments. L'ambition de faire paſſer la couronne ſur la tête de ſon fils, lui fit commettre les plus grands crimes, & le porta à n'épargner aucun Seigneur qui pût prétendre au thrône. Il maltraita même les Eccleſiaſtiques qui lui reprochoient ſa cruauté. Les Princes de ſon ſang, qui purent éviter ou la mort ou la priſon, ſe réfugierent dans le pays d'Angola chez les Portugais où ils trouverent un aſyle aſſuré. Garcie malgré toutes ces précautions, craignit toujours que ſon fils ne pût pas lui ſucceder. Il s'abandonna alors à la ſuperſtition & rappella les prétendus Magiciens ou Devins que ſes Ancêtres avoient chaſſés. Ces fourbes crurent avoir trouvé le moment favorable de ſe rétablir dans l'Etat ; mais comme ils ſçavoient qu'Alphonſe étoit leur ennemi, ils déclarerent au Roi qui étoit malade, que ſon incommodité provenoit du poiſon que ſon fils lui avoit fait prendre, pour être plutôt en poſſeſſion de la ſouveraine autorité. Le Roi naturellement crédule & cruel fit ſur le champ aſſembler les Etats du Royaume, déclara ſon fils Alphonſe déchu du droit de ſucceder, à cauſe du prétendu parricide qu'il avoit, diſoit-on, commis. Il voulut ſe juſtifier, mais on ne l'écouta pas ; & le Roi avec ſes emportements ordinaires, fit couronner ſon fils Antoine. Garcie mourut après avoir commis encore quelques crimes. Il avoit regné vingt-un ans.

DON ANTOINE.

1663.

Don Antoine auſſi cruel que ſon pere n'exécuta que trop fidelement les ordres inhumains dont il l'avoit chargé en mourant, & commença par faire égorger ſon frere aîné, auquel il refuſa même les honneurs de la ſépulture. Il fit enſuite mourir deux de ſes oncles & ſon frere puîné, & il ſuivit en cela la cruelle maxime de ſon pere, qui penſoit qu'il ne falloit point qu'un Roi eût de parents, & qu'il devoit ſe délivrer de tous ceux qui croyent avoir droit au thrône. Il extermina ainſi tous ceux du ſang royal, qui ne s'étoient point réfugiés dans le Royaume d'Angola. Ces meurtres l'accoutumerent tellement au ſang, qu'il en répandoit de tous côtés, auſſi aiſément que s'il eût pris naiſſance chez les Giagues.

Perſonne n'étoit sûr de ſa vie en l'approchant, ſa femme, quoique très-ſage, ne fut pas à l'abri de ſa cruauté. Il en étoit las, & pour colorer le crime qu'il méditoit, il l'accuſa d'infidélité & la fit expirer dans les tourments les plus affreux. A l'égard du complice qu'il lui attribuoit, il le fit hacher en morceaux peu-à-peu & jetter à la voyerie pour être la pâture des bêtes féroces. Il en vint à un tel excès de barbarie, qu'il ne trouvoit point de domeſtiques qui oſaſſent le ſervir. Tout le monde l'abandonnoit ou le fuyoit. Tous le déteſtoient, ſes propres eſclaves ne pouvant plus ſouffrir ſa tyrannie, ſe retiroient dans les rochers, & dans les plus épaiſſes forêts, aimant mieux courir les riſques d'être dévorés par les animaux carnaſſiers, que de vivre expoſés aux affreux ſupplices, que cet inhumain leur faiſoit endurer. Enfin s'il ne renonça pas entierement à la Religion Chrétienne, il fit voir par ſa conduite qu'il en mépriſoit les préceptes.

Comme il aſſiſtoit un jour à la proceſſion du St. Sacrement, il voulut faire porter ſur ſa tête un paraſol dont on avoit coutume de le décorer les

jours de cérémonies purement civiles. Ce n'étoit pas qu'il y eût quelque néceſſité, ce n'étoit que par une idée de grandeur & par une eſpece de parallele qu'il vouloit faire avec Dieu. Le peuple fut ſcandaliſé & le Clergé déſapprouva cette action. Un des principaux Eccleſiaſtiques s'approcha de lui avec reſpect & le ſupplia de faire attention qu'il ſcandaliſoit l'aſſemblée. Ce Prince fut ſi choqué de cet avertiſſement que ſe retirant auſſitôt dans ſon Palais avec toute ſa Cour, il envoya un Officier de guerre au Vicaire Général de l'Evêque pour lui faire dire qu'il ſe gardât bien à l'avenir de lui faire jamais de pareilles remontrances ſous peine d'éprouver toute ſon indignation. Le Vicaire qui connoiſſoit ſon humeur fiere & ſanguinaire, répondit en Miniſtre zelé pour la Religion.

Le Roi en fut irrité de nouveau & il proteſta qu'il ſe vengeroit, non-ſeulement du Vicaire Général & de tous les Eccleſiaſtiques, mais qu'il étendroit ſon reſſentiment ſur toute la Nation Portugaiſe ; qu'il la feroit périr, ou qu'il la réduiroit en ſervitude. Il ne s'en tint pas aux ſimples menaces, & il donna auſſitôt des ordres pour aſſembler ſes troupes. Le Roi avoit cependant une ſi grande idée de la valeur des Portugais qu'il voulut conſulter les Magiciens ſur le ſuccès de cette affaire. Il fit offrir des ſacrifices, & ces Devins l'aſſurerent avec hardieſſe qu'il entreroit en triomphe dans St. Paul de Loanda, ville appartenante aux Portugais, & capitale d'Angola, & que les plus grands Seigneurs le porteroient ſur leurs épaules. Comptant ſur une victoire entiere & certaine, & ſe repaiſſant d'avance du plaiſir de maſſacrer les Portugais, il promit de partager à ſes ſoldats toutes les richeſſes des Européens.

Les Portugais avoient alors traité pour faire travailler les Mines d'Or, qui ſont dans le Congo. Ils s'ennuyoient des délais affectés qu'on leur faiſoit de les mettre en poſſeſſion des terres qu'on leur avoit vendues, & ils étoient réſolus de s'en emparer par la voye des armes. Les Officiers Portugais étoient à la tête de quatre cents ſoldats Européens & d'environ deux mille Negres de leurs ſujets. Ces troupes s'avançoient vers le lieu des Mines, qnand elles furent averties de l'armement du Roi de Congo & de ſon deſſein.

Les Eccleſiaſtiques firent tous leurs efforts pour détourner le Roi de cette entrepriſe ; mais perſonne ne fut capable de l'empêcher de courir à ſa perte. Il envoya contre les Portugais de nombreuſes troupes qu'on auroit pû regarder comme de fortes armées, ſi dans les ſoldats qui les compoſoient, il y avoit eu autant de courage & de ſcience militaire, qu'il y avoit de férocité & d'envie de piller. Dans le moment de l'attaque le ciel ſembla ſe déclarer pour les Portugais : une pluye très-chaude pouſſée par un vent brûlant donnoit dans le viſage des Negres, & les empêchoit de combattre. Le Roi qui étoit placé ſur une petite hauteur pour voir ſon armée & donner ſes ordres, fut tué au même endroit. Ses troupes prirent auſſitôt la fuite ; mais les Portugais ne jugerent pas à propos de les pourſuivre. Ils ſe contenterent de couper la tête du Roi, & la porterent à Loanda, où ils lui firent une entrée ſolemnelle. Garcie n'avoit regné qu'environ trois ans.

Il eut pour ſucceſſeur un Prince de ſon ſang. Garcie l'avoit mépriſé au point, qu'il l'avoit épargné, ne le jugeant point capable de ſonger au

L'AFRIQUE.

trône. Ce Prince, qui avoit caché avec adreſſe ſon ambition, s'empara de la couronne auſſitôt qu'il eut appris la mort du Roi, & ſe fit nommer Alvare VII. Il fut ſemblable en tout à ſon prédéceſſeur, & n'étoit Chrétien que par le baptême, qu'on lui avoit adminiſtré lorſqu'il étoit encore à la mammelle. Il devint ſi odieux à ſes peuples qu'ils prirent les armes contre lui. Secourus par le Comte de Sogno, ils le déthrônerent au mois de Juin de la même année 1666.

DON ALVARE VII.

DON ALVARE VIII.

Le Comte de Sogno fit alors aſſembler les Etats, & on élut un jeune Prince de vingt ans, qui prit le nom d'Alvare VIII. C'étoit un Prince qui promettoit beaucoup, & qui avoit de grandes qualités. Il perdit la couronne par une révolte arrivée en 1670. On n'a point la ſuite des autres Rois.

CHAPITRE XI.

ROYAUME DE MATAMBA.

LE Royaume de Matamba eſt contigu aux Royaumes de Congo & d'Angola; mais ce qu'on en ſçait ſe réduit à peu de choſe. L'air qu'on y reſpire eſt plus remperé, que ſa ſituation ne ſemble promettre. Le terroir eſt fertiliſé par les débordements des rivieres qui le traverſent. Il donneroit aux habitants de quoi vivre commodément & de quoi commercer avec l'Etranger; mais les Negres ſont trop pareſſeux pour y penſer. Ils pourroient faire valoir les Mines d'Or & d'Argent qui ſont chez eux. Ils ne ſçavent point ou ne veulent point ſçavoir où elles ſont. Ils ne font uſage de celles de fer, que par le beſoin indiſpenſable qu'ils ont de ce métal.

Les Provinces de ce Royaume, qui ſont les mieux cultivées, c'eſt-à-dire celles qui ne ſont pas tout-à-fait incultes, ſont la haute Umbe & la baſſe; les bords du Coango, du côté où le Giaga-Cazangi tient ſa Cour. Cette réſidence eſt un amas de Cabanes entourées d'une groſſe & épaiſſe haye d'épines. On cultive avec toute l'attention qu'on peut attendre des Negres, les bords de la Coanza & principalement les Iſles de cette riviere. On en compte quatorze, qu'on appelle les Iſles de Chindonga & celle de Bondo, qui eſt partagée en deux; une partie appartient au Roi de Matamba, & l'autre au Giaga-Cazangi ſon feudataire. Les Provinces de Canghella, de Dongy, & une grande étendue de pays de ce côté-là, ſont preſque déſertes à cauſe du voiſinage des Giagues Antropophages, qui en ont dévoré une partie des habitants.

Le Royaume de Matamba étoit autrefois une dépendance de celui de Congo, auquel ſes Princes payoient tous les ans le tribut; ce qui dura pluſieurs ſiécles, & dureroit peut-être encore, ſi un Gouverneur, qui avoit reçu quelque chagrin de la part du Monarque, n'avoit pas changé cet ordre. Il trouva un grand nombre de mécontents & ſe mit à leur tête. Ils le reconnurent pour Cambolo, c'eſt-à-dire, pour Roi de Matamba. C'étoit un idolâtre, grand homme de guerre; il raſſembla & mit dans ſes inté-

rêts, pluſieurs groſſes troupes de voleurs, avec leſquels il courut le pays, en ſubjugua une partie conſidérable, & ſe fit un Etat compoſé de pluſieurs Provinces, que le Roi de Congo fut obligé de lui abandonner. Son régne fut heureux. Il laiſſa un Etat floriſſant. La Princeſſe Zingha dont j'ai parlé dans le chapitre d'Angola & dont j'ai marqué la retraite vers ces cantons-là, n'ayant pû conſerver la couronne qu'elle portoit, eut aſſez de force pour attaquer les ſucceſſeurs de ce Prince. Elle remporta ſur eux de grands avantages ; & vint à bout de les déthroner. Dans une des batailles qu'elle gagna, elle prit la Princeſſe Muongo Matamba, femme du dernier Cambolo avec ſa fille. Elle les réduiſit en eſclavage, & ſans reſpect pour leur qualité, les fit marquer au front avec un fer chaud comme les autres eſclaves. Muongo en mourut de déſeſpoir, mais ſa fille lui ſurvécut.

Pluſieurs d'entre ſes nouveaux ſujets ne pûrent ſupporter la cruelle ſervitude, où la Reine les réduiſoit & ils ſe diſperſerent de tous côtés. Quelques-uns s'établirent ſur les bords du Coango, d'autres ſe répandirent en différentes Provinces, où ils firent des établiſſements. Ils y jouïrent d'une eſpece de liberté ; mais toujours dans la néceſſité d'être continuellement ſous les armes pour ſe garantir des incurſions des Giagues. La Reine Zingha protégea l'idolâtrie quoiqu'elle fût baptiſée ; elle mourut cependant dans la Religion Chrétienne le 13 Décembre 1663. Elle avoit reçu le nom d'Anne ſur les Fonds de Baptême. La Princeſſe Barbe ſa ſœur qui étoit infirme, & aveugle ſui ſuccéda. Elle mourut le 24 Mars 1666. Son mari Zingha-Mona, abjura la Religion Chrétienne, en fut le perſécuteur, vecut non en Roi, mais en tyran. Il fut chaſſé & déthrôné par Don Jean Prince Chrétien, qui fut reconnu Roi, mais ce dernier perdit une bataille & y fut tué. Zingha-Mona remonta alors ſur le thrône. Don Franciſco fils de Don Juan vengea la mort de ſon pere, attaqua le tyran, le défit & le tua. Il fut Roi, & tâcha de rétablir la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XII.

Topographie de l'Afrique.

Cette partie du Monde s'étend dépuis le premier degré de longitude juſqu'au ſoixante-dixieme. Comme elle eſt coupée par l'Equateur en deux parties preſqu'égales, ſa latitude méridionale eſt depuis le premier degré juſqu'au trente-cinquieme, & ſa latitude ſeptentrionale depuis le premier degré juſqu'au trente-ſeptieme. L'Afrique eſt une grande preſqu'Iſle que l'Iſthme de Suez joint au continent de l'Aſie. Cette partie de la terre qui eſt moins peuplée & moins temperée que l'Europe, & l'Aſie, eſt beaucoup plus grande que la premiere, & plus petite que la ſeconde. Les chaleurs y ſont exceſſives à cauſe de ſa ſituation dans la Zone Torride & parce que les ſables dont elle eſt remplie augmentent encore l'ardeur des rayons du Soleil. On penſe qu'on peut auſſi attribuer à ces deux cauſes la

L'Afrique.

noirceur d'une partie des Africains. Le pays eſt plein de vaſtes forêts, mais les côtes ſont aſſez fertiles, & outre les mines d'or & d'argent qu'on y trouve, on y recueille d'excellents fruits. Les beſtiaux qu'on nourrit particulierement en Barbarie, ſont d'une groſſeur extraordinaire, & leur chair eſt très-bonne au goût. Les drogues qu'on tire de l'Afrique pour la Médecine ſont admirables, ſurtout la Caſſe & le Sené. La Caſſe qui croît en Egypte eſt un arbre dont le fruit vient dans des gouſſes ligneuſes. Ces gouſſes renferment des eſpeces d'amandes, & une moëlle ou pulpe qui ſervent en Médecine : le Sené eſt un arbriſſeau qui vient particulierement en Abyſſinie, & il eſt de la hauteur d'une coudée. Ses feuilles ſont longues, pointues & un peu graſſes, & il en naît de petites follicules, ou gouſſes recourbées & très-plates qui ſont d'un grand uſage dans la Médecine.

Outre les animaux domeſtiques & ſauvages qu'on voit en Europe, l'Afrique en renferme une grande quantité d'autres, comme Lions, Leopards, Tigres, Pantheres, Rhinoceros, Elephants, Caméléons, Autruches, Chameaux, Singes, Taureaux & Anes ſauvages. On trouve dans quelques rivieres des Chevaux marins, & des Crocodiles, & il y a auſſi dans l'Afrique des Serpents d'une grandeur prodigieuſe. Je ne m'arrêterai pas à donner la deſcription du Lion, parce qu'on en a vu en Europe & même en France dans pluſieurs ménageries royales, mais je crois devoir rapporter quelle eſt ſa force & en quelle circonſtance il eſt le plus à craindre. Lorſqu'il attaque un Homme, un Bœuf, un Cheval, &c. il les terraſſe ſans peine & les emporte avec facilité auſſitôt qu'il leur a donné le coup de la mort, exploit qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un rugiſſement. Quand un Lion eſt en fureur, ou qu'il eſt preſſé par la faim, il dreſſe & ſécoue ſa criniere & ſe bat les flancs & le dos avec ſa queüe. Dans ces occaſions, la mort eſt preſqu'inévitable pour tous les hommes qu'il rencontre ; mais s'il n'agite point ſa criniere, & qu'il ne faſſe pas de grands mouvements avec ſa queüe, il y a beaucoup d'apparence qu'il laiſſera paſſer tranquillement les voyageurs qu'il trouvera ſur ſon paſſage.

Lion.

Le Léopard, le Tigre & la Panthere ſont des animaux de même nature à peu de choſe près. Ils ont beaucoup de reſſemblance avec le Lion ſoit pour la force des membres, ſoit pour la forme du corps. Quelques Naturaliſtes croyent que le Léopard vient du Lion & de la Panthere, ou de la Panthere mâle & de la Lionne. Le Léopard différe du Tigre par la groſſeur du corps, & par la forme & la couleur des taches qu'il a ſur la peau. Le Tigre eſt beaucoup plus grand que le Léopard, & ſes taches ſont jaunes, rondes & bordées de poils noirs, au lieu que celles du Léopard ſont toutes noires & reſſemblent à la figure d'un fer à cheval. Ces animaux quoique très-carnaſſiers & extrêmement féroces, ne touchent en aucune maniere aux bêtes mortes qu'ils peuvent trouver dans la campagne. Ils ne vivent cependant que de la chair d'autres animaux, ou de celle des hommes qu'ils rencontrent, mais il faut qu'ils ayent eux-mêmes tué leur proie, & ils aiment à lui ſucer le ſang.

Tigre, Léopard, & Panthere.

Les Auteurs qui ont traité du Rhinoceros en parlent ſi diverſement qu'on reconnoît à peine qu'ils veulent décrire le même animal. M. Kolbe donne du Rhinoceros la deſcription ſuivante : Cet animal, dit-il, a la peau d'un

Rhinoceros.

brun foncé, approchant du noir. Elle eſt ſans poil, couverte de cicatrices & d'égratignures comme celle de l'Elephant ; mais elle eſt ſi dure & ſi épaiſſe qu'il eſt bien difficile de la percer avec le couteau le plus pointu. Ces égratignures & ces cicatrices qui s'entrecoupent les unes les autres, paroiſſent de loin comme des écailles & c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle les Peintres repréſentent le Rhinoceros armé de tous côtés d'une eſpece d'écaille. Le muſeau de cet animal reſſemble à un grouin de cochon, mais il eſt un peu plus pointu. Sur ſon nez il ſort une corne d'un gris brun, qui ſans doute à cauſe de l'uſage continuel qu'il en fait, eſt un peu recourbée du côté de la tête, de ſorte qu'elle a la figure d'un ſoc de charrue. Elle varie de grandeur, ſuivant l'âge de l'animal, & jamais elle ne paſſe deux pieds. Il a une autre corne ſur le front en ligne droite de celle qu'il a ſur le nez. Cette ſeconde eſt jaune, a ordinairement une paume de longueur dans un jeune Rhinocetos, & dans un vieux, elle ne croît jamais au-delà de ſix pouces, & elle empêche celle qui eſt ſur le nez d'être auſſi redoutable qu'elle devroit l'être. Les oreilles du Rhinoceros ſont plus petites & ſes jambes plus courtes que celles de l'Elephant. Il a les yeux fort petits & ne voit abſolument que devant lui. Lorſqu'il marche, ou qu'il pourſuit ſa proie, il va toujours en droite ligne forçant, renverſant, perçant tout ce qu'il rencontre. Avec la corne qu'il a ſur le nez, il déracine les arbres, enleve les pierres qui s'oppoſent à ſon paſſage, & les jette derriere lui fort haut, à une grande diſtance & avec beaucoup de bruit. Lorſqu'il ne rencontre rien & qu'il eſt en colere, il fait des ſillons ſur la terre en baiſſant la tête, & il jette la pouſſiere avec fureur par-deſſus ſon dos. Il grogne comme le cochon, & s'il eſt tranquille, il faut être près de lui pour l'entendre, mais s'il eſt irrité on l'entend de fort loin.

Le Rhinoceros attaque rarement les hommes à moins qu'ils ne cherchent à l'irriter, ou qu'ils ne ſoient habillés de rouge. Dans ces deux cas cet animal entre en fureur & renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui, & lorſqu'il eſt aſſez près de l'homme, il le ſaiſit par le milieu du corps, & le fait voler par-deſſus ſa tête avec une telle force qu'il eſt tué par la violence de ſa chute. Alors il approche pour le lécher & ſa langue eſt ſi rude & ſi dure qu'elle enleve toutes les chairs. Il fait la même choſe aux animaux à qui il donne la mort. Cependant il n'eſt pas difficile de ſe garantir de ſes coups, quelque furieux qu'il ſoit, ſi on peut le voir venir. Il marche fort vîte, mais il ne ſe tourne qu'avec peine & comme il ne voit que devant lui, on peut le laiſſer approcher à la diſtance de huit ou dix pas, & ſe mettre un peu à côté. Il ne voit plus rien alors, & ne peut retrouver celui qu'il pourſuit. Cet animal ne ſe nourrit pas d'herbes, il leur préfére les buiſſons, le genêt & les chardons. Entre toutes les plantes, il n'en eſt point qu'il aime autant qu'un arbuſte qui reſſemble beaucoup au Genevrier, mais qui n'a pas une odeur auſſi forte, & dont les piquants ne ſont pas auſſi pointus. Les Européens qui ſont dans le pays où croît cette plante l'appellent l'*arbriſſeau du Rhinoceros*.

La chair du Rhinoceros eſt excellente à manger, & on fait uſage en Médecine de ſa peau, de ſa corne & de ſon ſang. On tire un ſel de ſa

L'AFRIQUE.

peau, & ſuivant le témoignage de M. Kolbe, qui aſſure l'avoir vu, la corne du Rhinoceros ne peut reſiſter à l'attouchement du poiſon, qui la fait fendre ſi l'on en verſe deſſus. A l'égard du ſang de cet animal, lorſque les Européens en peuvent avoir de frais, ils le mettent dans un boyau du Rhinoceros, & l'expoſent au ſoleil pour le faire ſécher. On prétend qu'il eſt un excellent ſpécifique contre les obſtructions, & pour conſolider les playes internes. On le prend pour cet effet dans un verre de vin, ou dans une taſſe de thé ou de caffé.

Eléphant.

L'Elephant eſt le plus gros & le plus fort des animaux. Sa peau eſt ſans poil & fort dure, mais elle eſt toute couverte de cicatrices & d'égratignures que lui font les épines & les buiſſons au travers deſquels l'Elephant paſſe fort ſouvent. La tête de cet animal eſt proportionnée à ſon corps & il a deux oreilles fort larges & fort étendues. Au-deſſus de ſa mâchoire ſupérieure & entre deux dents fort groſſes & très-longues, eſt placée une trompe qui s'allonge, ou ſe racourcit au gré de l'Elephant & dont il ſe ſert comme d'une main, ſoit pour manger, ſoit pour ſe défendre. Ses jambes ſont courtes, & ſes pieds ſont ronds, larges & armés de forts durillons qui ſervent à affermir ſa marche. Sa queue eſt terminée par une groſſe touffe de poils qui ont environ un pied & demi de long & qui ſont auſſi épais & auſſi forts que des ſoyes de cochons. Quelque peſant que ſoit cet animal, il atteint de ſon pas un homme qui court. Il nâge proprement, ſe couche & ſe leve avec autant de facilité que les autres animaux; ce qui fait voir combien eſt fauſſe l'opinion où étoient les Anciens en s'imaginant que l'Elephant n'avoit point de jointures. Ceux qu'on parvient à priver, craignent les châtiments & paroiſſent ſenſibles à la douceur & aux récompenſes qu'on leur montre. Les Elephants vivent quelquefois cent ou cent vingt ans, & croiſſent juſqu'à trente. Ils ſont fort communs dans les Indes où on en trouve qui ont quinze pieds de haut. Ceux de l'Iſle de Ceylan ſont les plus petits, mais on les eſtime davantage.

En général la femelle de l'Elephant eſt plus foible & moins groſſe que le mâle. Elle porte ſes petits deux ans, & ſes mammelles tombent entre ſes jambes de devant. La nourriture ordinaire des Elephants eſt de l'herbe, des bruyeres, des racines & les branches des buiſſons pendant qu'elles ſont encore tendres. Lorſqu'ils veulent boire, ils troublent toujours l'eau. Quelques perſonnes ont cru que c'étoit pour ne ſe pas voir dans l'eau, mais il paroîtroit aſſez vraiſemblable, qu'ils ne mêlent ainſi l'eau que pour la rendre moins crue & moins indigeſte. Les dents d'Elephants du Cap de Bonne-Eſpérance ſont très-groſſes & peſent depuis ſoixante livres juſqu'à cent vingt.

Chameau & Dromadaire.

Il y a deux eſpeces de Chameaux, l'une qui retient le nom de Chameau, & l'autre qu'on appelle Dromadaire. Ceux de la premiere eſpece ont les jambes très-hautes, une boſſe ſur le dos & le cou fort long. Ces animaux ſont dociles, & on les accoutume aiſément à plier les genoux & à ſe baiſſer pour recevoir la charge qu'on leur deſtine, & qui va quelquefois à mille livres peſant. Les Dromadaires ſont plus petits & ne portent pas de ſi fortes charges, mais ils ſont plus agiles & marchent plus

vîte,

vîte, & on s'en ſert pour les voyages qui demandent de la promptitude. Le poil des Chameaux tombe ordinairement au printemps, & alors pour le préſerver de la piquûre des mouches, on dit qu'il faut leur goudronner la peau. D'ailleurs ils coutent peu à nourrir, car ils peuvent être dix à douze jours, ſans boire ni manger.

Taureau ſauvage ou Bufle.

Le Bufle a le corps preſque ſemblable à celui d'un Taureau d'Europe. Il avance toujours la tête en marchant, & ſur ſon front ſort une touffe de poils friſés & fort rudes. Ses cornes, dont les pointes ſont recourbées en dedans & ſe joignent preſque, ſont fort courtes & penchent vers le col ; il a la peau ſi dure & ſi ferme, qu'il ſeroit difficile de le tuer, ſi l'on n'avoit une bonne arme à feu. La chair de cet animal eſt bonne à manger, mais elle n'eſt ni ſi excellente ni ſi tendre que celle des bœufs ordinaires. Le Bufle du Cap de Bonne-Eſpérance devient furieux à la vûe d'un habit rouge, & au bruit d'un coup de fuſil tiré près de lui. Dans ces cas, il pouſſe des cris affreux, frappe du pied, remue la terre & courant contre celui qui a tiré, ou qui eſt habillé de rouge, il franchit tous les obſtacles pour l'atteindre. Le feu, l'eau ne peuvent l'arrêter ; une muraille ſeule, ou quelque choſe qui lui dérobe la vûe de ſon ennemi, appaiſe ſur le champ ſa fureur.

Ane ſauvage.

L'Ane ſauvage eſt un des plus beaux animaux qu'on connoiſſe. Il a la taille d'un cheval de monture ordinaire. Son poil eſt doux & uni, & ſes jambes ſont déliées & bien proportionnées. Depuis ſa criniere juſqu'à ſa queue, on lui voit au milieu du dos une raie noire, de laquelle il ſort de part & d'autre un grand nombre de raies de diverſes couleurs, qui forment autant de cercles en ſe rencontrant ſous ſon ventre. Quelques-uns de ces cercles ſont blancs, d'autres jaunes, d'autres châtains, & ſes couleurs ſe perdent & ſe confondent les unes dans les autres, de ſorte qu'elles preſentent un coup d'œil charmant. Sa tête & ſes oreilles ſont auſſi ornées de petites raies & des mêmes couleurs. Celles qui brillent ſur la criniere & ſur la queue, ſont pour la plûpart blanches, châtain, ou brunes, & il en a peu de jaunes en ces endroits. Cet animal eſt ſi prompt à la courſe, qu'il n'y a point de chevaux qui puiſſent lui être comparés à cet égard. Les Anes ſauvages vont toujours par groſſes troupes, & ils aiment tellement leur liberté, qu'on n'a jamais pu venir à bout d'en apprivoiſer quelqu'un.

Singes.

Il y a tant d'eſpéces différentes de Singes, qu'on ne peut en donner une exacte deſcription. Il y en a de toutes les tailles & de pluſieurs formes ; mais tous font voir beaucoup d'adreſſe, d'inſtinct & de malice.

Caméléon.

Le Caméléon reſſemble un peu au Lézard, excepté qu'il a la tête plus large, plus groſſe & qu'il n'a point de col. Son muſeau eſt long & fait en pointe obtuſe, & ſa langue qui eſt ronde & applatie par le bout, lui ſert à prendre des mouches ou autres ſemblables inſectes, dont il fait apparemment ſa nourriture. Lorſqu'il veut faire la chaſſe à ces inſectes, il tire la langue & les mouches s'y attachent comme ſur de la glu. La couleur ordinaire du Caméléon eſt un gris bleuâtre. Le Vulgaire s'imagine que les Caméléons changent de couleurs & prennent auſſitôt celles des choſes qu'on leur préſente ; mais cette idée eſt démentie par l'expérience. Il eſt vrai que le corps de cet animal eſt diaphane, & que lorſqu'on le met contre quelque choſe on en voit la couleur au travers de ſa peau & de tout ſon corps.

L'AFRIQUE.
Autruche.

L'Autruche a le corps plus grand qu'aucun autre oiſeau connu dans le monde, & ſa tête eſt fort petite en comparaiſon. Son col, qui eſt long, reſſemble à celui d'un Cygne, & ſon bec eſt court & pointu; ſes plumes ſont noires & blanches; ſes jambes ſont longues, fortes & épaiſſes, & ſes pieds ſont fendus comme ceux des Chèvres. La peſanteur de cet oiſeau l'empêche de voler, mais lorſqu'il ſe voit en danger, il s'enfuit en s'aidant de ſes aîles & de ſes jambes avec tant d'agilité, qu'il faut être bien monté pour pouvoir l'atteindre. Si l'Autruche croit ne pouvoir échapper au chaſſeur, elle eache ſa tête où elle peut, & ne branle point qu'on ne l'ait priſe ou tuée. L'œuf d'Autruche eſt un bon mets, & il ſuffit pour raſſaſier trois ou quatre perſonnes. Divers Auteurs, en parlant des Autruches, diſent qu'elles dépoſent leurs œufs ſur le ſable, où elles les laiſſent juſqu'à ce que le Soleil les ait fait éelore. Elles placent à la vérité leurs œufs ſur le ſable, mais ſuivant le rapport de M. Kolbe, celles du Cap de Bonne-Eſpérance couvent comme les autres oiſeaux, & le mâle & la femelle font cette fonction tour à tour. Lorſque les petits ſont éclos, les Autruches ne les abandonnent pas, comme quelques-uns le croyent encore; au contraire elles en ont un grand ſoin, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de chercher eux-mêmes leur nourriture. Le pere & la mere apportent des herbes à leurs petits, & s'il arrive qu'ils en perdent quelqu'un pendant leur abſence, il deviennent ſi furieux, qu'on ne pourroit en approcher dans ces moments, ſans courir un grand riſque. On dit que les Autruches digerent le fer & les cailloux; elles en avalent à la vérité, mais elles les rendent tels qu'elles les ont pris.

Cheval marin.

Le Cheval marin reſſemble au Rhinocéros par la couleur & par la taille, avec cette différence néanmoins, qu'il a les jambes plus courtes. Sa tête reſſemble plus à celle du Cheval ordinaire qu'à celle de tout autre animal, & il y a apparence que c'eſt pour cette raiſon qu'on lui a donné le nom de Cheval. Il a la bouche beaucoup plus grande que le Cheval, & à cet égard il approche plus du bœuf. Ses narines qui ſont fort groſſes ſe rempliſſent d'eau, qu'il fait jaillir lorſqu'il ſe leve du fond de la mer ou de la riviere où il ſe trouve. Ses jambes ſont courtes, épaiſſes & égales en groſſeur depuis le haut juſqu'en bas. Il n'a pas la corne fendue comme le Bœuf, mais elle eſt partagée en quatre parties à l'extrémité, & ſur chacune de ces parties, on voit des eſpéces de petites canelures qui vont en forme de vis: ſa queue eſt courte comme celle de l'Eléphant, & on y apperçoit un peu de poil qui eſt fort court; le reſte du corps de cet animal n'en a pas; les mammelles de ſa femelle lui pendent entre les jambes de derriere, & elles ſont petites en comparaiſon de la groſſeur du corps. La peau du Cheval marin a plus d'un pouce d'épaiſſeur, & outre cela elle eſt ſi dure qu'il eſt très-difficile de le tuer même d'un coup de bale.

Cet animal ne vit pas toujours dans l'eau, il prend ſa nourriture ſur la terre, & s'il ſe retire dans la mer ou dans une riviere, ce n'eſt que pour ſe mettre en ſûreté. Sa nourriture ordinaire eſt l'herbe, & auſſitôt que la faim le preſſe, il ſort de l'eau dans laquelle il ſe couche toujours, tourne la tête de tous côtés vers les bords pour voir s'il n'y a point de danger, & s'il apperçoit quelque choſe il ſe replonge dans l'eau, où il reſte pluſieurs heures ſans ſe montrer de nouveau. Il ſent un homme à une diſtance aſſez grande,

ce qui augmente la difficulté de le tuer. Les Européens viſent toujours à la tête de cet animal, parce que la peau y étant plus tendue, on touche plus aiſément à l'os.

Lorſqu'on l'a tué dans l'eau, le ſang fait découvrir le lieu où il faut le chercher, & alors par le ſecours d'un batteau & avec des crocs & des cordes on le tire au bord. Sur le champ on le dépouille de ſa peau, on lui ôte les boyaux, on le charge ſur un chariot, & on l'emporte. Cet animal peſe pour l'ordinaire deux mille cinq cens ou trois mille livres.

On eſt curieux des dents du cheval marin. Il en ſort quatre de la mâchoire inférieure, & elles s'élevent hors de la gueule à une hauteur conſidérable. Il y en a deux de chaque côté, dont l'une eſt crochue & l'autre droite. Elles ſont épaiſſes comme une corne de bœuf, longues d'environ un pied & demi & peſent quelquefois dix livres chacune. Leur blancheur eſt fort éclatante & ſe conſerve mieux que l'ivoire, qui jaunit en vieilliſſant. La chair du Cheval marin eſt un manger très-délicieux, ſoit bouillie, ſoit rôtie, & ſa graiſſe eſt fort douce & fort ſaine.

Crocodile.

Les Crocodiles ſont des eſpéces de grands Lézards amphibies, qui ſe nourriſſent dans les joncs ſur le bord des grandes rivieres. Leur corps eſt couvert d'écailles ſur le dos, mais la peau du ventre eſt aſſez tendre ; ils ont une gueule extraordinairement grande, avec pluſieurs rangs de dents aigues & qui entrent les unes dans les autres ; ils dévorent ſouvent les hommes, & on auroit peine à s'en garantir en Egypte, où ils ſont fort nombreux, ſi un petit animal nommé *Ichneumon*, ne leur faiſoit la guerre & n'en détruiſoit beaucoup. L'Ichneumon, qui a la forme à peu près d'un Rat, s'introduit dans la gueule du Crocodile, pénétre juſqu'à ſes entrailles, les ronge, & ſort enſuite par l'ouverture qu'il s'eſt faite en lui perçant le ventre.

On n'a connu que fort tard la plus grande partie de l'Afrique, & quoique les Européens n'ayent point d'établiſſement dans cette vaſte région, on ſçait qu'elle eſt habitée & qu'elle contient des pays très-fertiles. On n'a eu connoiſſance de l'Afrique méridionale que par les navigations des Portugais, qui à la fin du quinziéme ſiécle découvrirent & doublerent le Cap de Bonne-Eſpérance, comme je l'ai dit plus haut.

Les principales rivieres de l'Afrique ſont le Nil, le Niger, le Sénégal, le Zaïre, le Coanza, & le Zambeze, ou Cuama.

Le Nil.

Le Nil coule du Midi au Nord & ſe jette dans la Mer méditerranée après avoir traverſé l'Egypte. On croyoit au commencement du ſiécle dernier, que le Nil prenoit ſa ſource dans le Gojam, Province d'Abyſſinie ; mais M. Danville n'eſt pas de ce ſentiment. Dans une nouvelle Carte d'Afrique qu'il vient de publier, il obſerve que les Géographes anciens & les plus célébres des Orientaux, reculent les ſources du Nil vers le milieu de l'Afrique, & le font ſortir des montagnes de la Lune, vers le cinquiéme dégré de latitude ſeptentrionale. Le même Géographe ajoute, que l'autre fleuve qui ſe joint dans la Nubie, au deſſous de la ville de Sennar, à celui qui vient d'Abyſſinie, eſt plus gros, & il en conclut qu'on n'eſt pas en droit de rejetter entierement ce que Ptolemée, El-Edriſi & Abulfeda rapportent de l'origine du Nil, juſqu'à ce qu'on en ait des connoiſſances plus claires & plus diſtinctes. Les débordements du Nil fertiliſent les terres qu'il arroſe, & ſurtout l'Egypte, où il ſe partage en pluſieurs branches.

L'AFRIQUE.

Le Niger & le Sénégal.

Le Niger & le Sénégal ſont plus connus aujourd'hui qu'ils ne le furent d'abord & M. Sanſon dans ſes cartes faiſoit couler le Niger de l'Eſt à l'Oueſt, & traverſer toute la Nigritie par un cours de plus de huit cents lieues, après lequel il ſembloit ſe jetter dans la Mer Atlantique à l'endroit où eſt l'embouchure du Sénégal, qui dans ce cas eſt le même que le Niger. Les premieres Cartes de M. Deliſle étoient ſemblables à celles de M. Sanſon touchant le Niger ; mais ſur de nouvelles relations MM. Deliſle & Danville diſtinguent deux fleuves qui prennent leurs ſources environ au milieu de la Nigritie. L'un, qui eſt le Niger & qui s'appelle *Guien* ou *Iſa*, coule vers l'Orient dans le Royaume de Tombut, & va ſe rendre dans un ou deux lacs aux environs de Bornou. L'autre, qui eſt le Sénégal, en ſortant du Lac Maberia coule à l'Occident, & va tomber dans l'Océan, après un cours de plus de quatre cents lieues. On ne le connoît bien que depuis ſon embouchure juſqu'au Rocher qui eſt au-delà du Royaume de Galam. C'eſt environ la moitié de ſon cours, & on ne peut pas le remonter plus haut à cauſe des rochers, des cataractes ou caſcades que l'on rencontre. Pluſieurs Auteurs croyent que la riviere de Gambie, ou Gambre, eſt une branche du Sénégal.

Le Zaïre.

Ce Fleuve qui arroſe le Congo ſeptentrional, ſe décharge dans la mer à l'Occident. On ne connoît pas ſa ſource, & c'eſt ſans fondement qu'on le faiſoit ſortir, comme pluſieurs autres d'un lac Zambre qu'on diſoit être au milieu de l'Afrique. Le Zaïre reçoit dans ſon lit une autre riviere conſidérable nommée le Coango.

Le Coanza.

Le Coanza coule au travers du Congo méridional, & on ignore auſſi quelle eſt ſon origine.

Le Zambeze ou Cuama.

La ſource du Zambeze eſt encore inconnue ; on ſçait ſeulement qu'il parcourt les Etats du Monomotapa, & qu'il ſe jette à l'Orient dans le Golphe de Sofala.

Il y a en Afrique trois fameux Caps, ſçavoir à l'Occident le Cap Verd, au Midi le Cap de Bonne-Eſpérance, & à l'Orient le Cap de Guardafui.

On remarque dans cette partie du Monde deux chaînes principales de Montagnes. La premiere eſt au Nord & s'appelle le Mont-Atlas. Elle traverſe toute la Barbarie d'Occident en l'Orient, & finit près de l'Egypte. La ſeconde eſt ſituée auprès du Tropique du Cancer, & ſe nomme le Mont-Amédéde : elle ſépare la Nigritie du Sara, ou Deſert de Barbarie.

L'Afrique peut ſe diviſer en trois parties générales, ſçavoir ; 1°. la partie ſeptentrionale qui contient l'Egypte à l'Orient, la Barbarie à l'Occident, & le Sara, ou Deſert à ſon Midi. 2°. La partie du milieu qui d'Occident en Orient renferme la Guinée, la Nigritie, la Nubie & l'Abyſſinie. 3°. La partie méridionale qui comprend le Congo à l'Occident ; au milieu la Cafrerie pure qui s'étend juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance ; & à l'Orient la Cafrerie mélangée qui renferme les côtes de Zanguebar & d'Ajan. A ces dix parties que les trois parties générales contiennent, on doit ajouter les Iſles de l'Afrique.

DE L'EGYPTE.

L'Egypte placée au Nord-Eſt de l'Afrique eſt bornée au Nord par la Méditerrannée ; à l'Orient par l'Arabie-Petrée & la Mer rouge ; au Midi par la Nubie ; & à l'Occident par la Barbarie. Une longue chaîne de Montagnes

L'Afrique.

qui ne ſont pas éloignées du Nil, ſurtout dans la haute Egypte, traverſe tout ce pays du Midi au Nord. Le Nil, dont on a déjà parlé eſt la ſeule riviere remarquable qui s'y trouve.

L'Egypte eſt un pays très-fertile quoique ſablonneux, & ſa fertilité vient des eaux du Nil, qui en ſéjournant ſur les terres y laiſſent un limon qui les engraiſſe. Vers le milieu de Juin, le Nil commence à ſe déborder, & il ne rentre dans ſon lit qu'au mois de Septembre. Lorſque le débordement va juſqu'à vingt-quatre pieds on fait des réjouiſſances, parce que l'année doit être bonne. S'il ne paſſe point ſeize pieds on s'attend à une diſette, & ſi l'inondation excéde les vingt-quatre pieds, elle devient nuiſible, en ce qu'elle eſt plus longtemps à ſe retirer, & qu'elle ne laiſſe plus le temps néceſſaire pour ſemer & moiſſonner. Il y a des endroits où le Nil ſe précipite du haut des rochers avec un très-grand bruit : c'eſt ce qu'on appelle les *Cataractes*. Il tombe en un de ces endroits de près de deux cents pieds de haut. On prétend que le limon du Nil qui reſte ſur la terre corrompt l'air & le rend mal ſain. Cependant les peuples y vivent longtemps, & les animaux y ſont très-féconds.

Ce pays eſt ſi fertile en bled, qu'on l'appelloit autrefois le grenier de l'Empire Romain. Il en fournit maintenant une grande quantité aux Turcs dont il dépend. Outre le bled, on en tire du riz, des dattes, des olives, du ſéné, de la caſſe & un baume excellent. Les fruits y ſont délicieux & on y cultive avec ſuccès des cannes à ſucre & de très-beau lin. On faiſoit anciennement dans ce pays le commerce des Marchandiſes des Indes, qui ſe pouvoient tranſporter par la Mer Rouge, mais depuis la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance, ce commerce a beaucoup diminué. On diviſe l'Egypte en trois parties ; la haute au Midi, celle du milieu, & la baſſe au Nord.

Haute Egypte.

Cette partie de l'Egypte, connue anciennement ſous le nom de Thébaïde, ſe nomme aujourd'hui *Saïd*, qui en Arabe ſignifie pays haut. Ses principales villes, toutes bâties ſur le Nil, ſont, Girgé, capitale & réſidence d'un Sangiac ; Siout ou Aziot, ville conſidérable au Nord de la précédente ; Kené (1) ou Kous, anciennement Coptos, au Sud-Eſt de Girgé ; Aſna, petite ville plus au Midi ; Souen ou Aſvan, autrefois Syene (2) preſque ſous le Tropique du Cancer, & Ibrim : cette ville eſt la derniere Place que les Turcs poſſédent en Egypte, ou plutôt elle appartient à cette partie de la Nubie qui lui a été unie, & elle eſt près des grandes Cataractes du Nil.

Egypte du milieu.

L'Egypte du milieu eſt appellée Voſtani par les Turcs, & elle renferme le Caire, capitale de toute l'Egypte, Fium & Suez, ville & port.

Le Caire.

Le Caire, ville ſituée ſur le Nil, & capitale de la Province & de toute l'Egypte, fut bâtie l'an 971. de l'Ere Chrétienne, par le Khalife Moez Fatimite, qui la nomma *Al-Caira*, c'eſt-à-dire, la victorieuſe. Cette ville, qui eſt fort grande, eſt compoſée de trois parties ſéparées l'une de l'autre

(1) Près de cette ville au Midi, ſont les ruines de l'ancienne & magnifique ville de Thebes d'Egypte, qui avoit cent portes. On y voit encore un grand Palais, qui ſemble n'avoir ſubſiſté que pour effacer la gloire des plus beaux ouvrages.

(2) Juvenal y fut exilé & y mourut. Près de cette ville étoient les carrieres de ce beau marbre appellé *Granit*.

L'AFRIQUE.

de près d'un quart de lieue. Ces parties ſont connues par les noms de vieux Caire, de nouveau Caire, & de fauxbourg de Boulac. Cette derniere partie eſt ſur le bord du Nil, & a un beau port. Les maiſons ſont baſſes, mal conſtruites, & les rues ſont ſales & ſans pavés. Le château où réſide le Bacha eſt placé ſur une hauteur, & ne conſerve que quelques foibles reſtes de ſon ancienne magnificence. Les Turcs ont peu de goût pour l'architecture, & leur négligence à cet égard eſt cauſe de la perte de pluſieurs édifices. Le Caire eſt bien peuplé & fait un commerce aſſez conſidérable des tapis de Turquie, dont il y a des Manufactures dans la ville. Vis-à-vis du Caire & de l'autre côté du Nil étoit autrefois la célébre ville de Memphis, ancienne capitale de l'Egypte. Les fameuſes pyramides qui ſervoient de ſépultures aux anciens Rois d'Egypte, ſe voyent du même côté que Memphis, & à trois ou quatre lieues du Caire. Dans la même contrée eſt le lac de Kerne, appellé anciennement de *Mœris*, ou de *Caron*. Ce lac communique avec le Nil par un canal, & près de-là étoient autrefois le fameux labyrinthe & les ſépultures des anciens Egyptiens, ce qui a ſans doute donné occaſion aux Poëtes Grecs de parler de la barque à Caron, qui tranſportoit les morts dans les enfers.

Fium.

Fium conſtruite au Sud-Eſt de ce lac, & ſur un canal qui ſe rend dans le Nil, eſt une ville aſſez conſidérable, fort peuplée, & dont le terroir eſt le plus fertile de l'Egypte en toutes ſortes de fruits.

Suez.

Suez eſt une petite ville célebre par le nom qu'elle donne à l'iſthme ou langue de terre, qui joint l'Afrique à l'Aſie, & qui a environ cinquante lieues. Elle a un port à l'extremité de la Mer Rouge, au Sud-Eſt du Caire, & le Grand Seigneur a ſoin d'y entretenir toujours pluſieurs Galeres.

BASSE EGYPTE.

La baſſe Egypte eſt nommée *Bahri* par les Turcs, & ſes villes ſont Alexandrie, ou Scanderik, Aberton, Roſette, ou Raſſit, Damiette ou Damiat.

Alexandrie ou Scanderik.

Il ne reſte preſque plus de cette ville que le port qui eſt ſur la Méditerranée au Nord Oueſt du Caire. Elle avoit été fondée par Alexandre le Grand 332 ans avant J. C. & elle n'eſt qu'une ombre de ce qu'elle fut alors. Il s'y fait néanmoins quelque commerce, ſurtout de la part des Marſeillois & des Vénitiens.

Alberton.

Alberton, qui eſt auſſi un port à l'Occident d'Alexandrie, eſt une ville aſſez commerçante, & ſuivant pluſieurs Auteurs, elle doit être renfermée dans le pays de Derne ou de Barca.

Roſete ou Raſſit.

Roſete ou Raſſit, port à l'Orient d'Alexandrie, & au Nord du bras Occidental du Nil, eſt aujourd'hui fort marchande. Elle paſſe pour le lieu le plus délicieux de l'Egypte.

Damiete ou Damiat.

Damiete ou Damiat, bâtie ſur le bord du bras occidental du Nil, eſt une grande ville célebre dans l'hiſtoire des croiſades. En 1249. elle fut priſe par ſaint Louis, qui fut obligé enſuite de la rendre pour ſa rançon. La nouvelle Damiete eſt à une lieue au Midi de l'ancienne, qui a été ruinée.

BARBARIE.

La Barbarie s'étend depuis l'Egypte juſqu'au-délà du Détroit de Gibraltar, le long de la Mer Méditerranée & un peu ſur l'Océan. Elle ſe diviſe en deux grandes parties, ſéparées l'une de l'autre par le Mont Atlas. La premiere, qui eſt la Barbarie propre, eſt au Nord, & comprend de l'Orient à l'Occident, 1°. le pays de Derne ou de Barca; 2°. les Royaumes

ou Républiques de Tripoli ; 3°. de Tunis ; 4°. d'Alger, qui ſont ſous la protection des Turcs ; & 5°. le Royaume de Maroc, de qui dépend celui de Fez. La ſeconde partie, qui eſt au Midi de la précédente & du Mont Atlas, s'appelle le pays des Dattes, ou le *Biledulgerid*. Elle comprend pluſieurs Etats, dont quelques-uns dépendent des Royaumes qu'on vient de nommer.

Barbarie propre.

Cette partie de la Barbarie, que les anciens connoiſſoient ſous les noms de Lybie extérieure, ou de Cyrenaïque, d'Afrique propre, de Numidie & de Mauritanie, eſt le meilleur pays de l'Afrique & le plus peuplé. Il produit abondamment du bled, du maïs, de bons vins & des fruits, comme citrons, oranges, figues, amandes, olives, dattes & melons. Le commerce de ce pays conſiſte dans la vente de ces fruits, dans celle des chevaux, qu'on appelle *Barbes* & qui ſont fort eſtimés, & dans celle des peaux de maroquins. L'air y ſeroit très-chaud, s'il n'étoit un peu tempéré par les vents de la Méditerranée.

1°. Pays de Derne ou de Barca.

Ce pays, qui eſt compris dans la Barbarie propre, eſt à l'Occident & voiſin de l'Egypte. Pluſieurs Géographes le nomment un Royaume, & en effet il l'étoit jadis, mais il ne l'eſt plus maintenant, & on le renferme quelquefois dans celui de Tripoli. Il appartient aux Turcs & eſt gouverné par un Sangiac ſoumis au Bacha qui réſide à Tripoli. Le climat de ce pays eſt fort inégal, cependant le terroir eſt peuplé & fertile le long des côtes. Il n'en eſt pas de même de l'intérieur du pays, qui eſt preſque ſtérile & peu habité. M. de la Martiniere prétend qu'il n'y a jamais eu de ville de Barca, & que ce n'eſt que l'ancien nom du pays. Néanmoins M. Danville dans ſa nouvelle carte, marque Barca comme un petit lieu près de Tolometa. Le pays de Derne étoit autrefois appellé Lybie propre ou extérieure : il comprenoit la Cyrénaïque & la Marmarique & ſes villes ſont Derne, capitale, ſituée près de la Mer à l'Orient du Cap Razat, Tolometa autrefois Ptotemaïde, près du Golphe de la Sidre, connu anciennement ſous le nom de Syrtes, fameux écueils ; & enfin Crene ou Curen entre les deux villes précédentes.

2°. République ou Royaume de Tripoli.

Ce pays s'étend du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, le long de la Mer Méditerranée, & il eſt voiſin d'un grand Golphe, nommé le Golphe de la Sidre, qui eſt fort dangereux pour les vaiſſeaux, à cauſe de ſon peu de profondeur & des rochers ou bancs de ſables qu'on y trouve. Le terroir de ce pays eſt ſablonneux & ſtérile, on recueille néanmoins le long des côtes des citrons, des limons, des oranges, du ſafran qui paſſe pour le meilleur qu'il y ait, & une plante nommée Lotus, dont les habitants font une très-bonne boiſſon. Le fruit de cette plante eſt noir, & reſſemble par ſa figure & par ſa groſſeur à une ceriſe. Les villes qui compoſent le Royaume ou la République ſont Tripoli, capitale & port, Lebda ; autrefois *Leptis*, au Sud-Eſt de Tripoli ; Zoara, au Nord-Oueſt, & enfin Zerbi ou Gerbe, petite iſle au Nord de Zoara.

3°. République ou Royaume de Tunis.

Cet Etat comprend les pays que les Anciens ont nommés l'Afrique propre & la Bizacene. Son climat & ſon terroir ſont aſſez ſemblables à ceux de Tripoli, excepté qu'il produit en quelques cantons beaucoup de bled. Ses villes ſont Tunis, Porto-Farina, Souza, Cairoan, Cafsa.

L'AFRIQUE.

Tunis.

Tunis, capitale & port de Mer, eſt une ville grande, riche & bien peuplée, quoiqu'il n'y ait point d'autre eau douce que celle des citernes, & de quelques puits ou fontaines qui ſont aux environs. Il ſe fait un très-grand commerce à Tunis, & à trois ou quatre lieues de cette ville, on voit les ruines de Carthage, ſi célébre du temps des Romains.

Porto-Farina.

Porto-Farina eſt un port au Nord de Tunis; cette ville eſt bâtie ſur les ruines d'Utique, où Caton le jeune mourut.

Souza.

Souza, qui ſe trouve placée au Sud-Eſt de Tunis ſur la côte, eſt une ville marchande, & elle a un bon port & une fortereſſe pour ſa défenſe.

Cairoan.

Cairoan eſt une grande ville, qui a été bâtie autrefois par les Sarraſins, & alors fort peuplée, mais aujourd'hui elle a peu d'habitants.

Caſsa.

Au Sud-Oueſt de Cairoan eſt Caſsa, dont les murs & la fortereſſe ſont, à ce qu'on prétend, un ouvrage des Romains. Quoi qu'il en ſoit, ſon terroir eſt très-fertile en fruits de différentes eſpéces.

A l'Orient de la ville de Tunis ſont les petites iſles de Lampedouſe, de Linoſe & de Pantalarie qui en dépendoient autrefois. Les Chevaliers de Malte poſſedent aujourd'hui les deux premieres, & la troiſiéme appartient au Duc de Requeſens, ſous la protection & l'hommage de l'Eſpagne. Les Lomellinis, nobles Génois, ſont maîtres de l'iſle de Tabarca, qui eſt au Nord-Oueſt de Tunis. Le Gerid propre, qui renferme le Royaume de Tocorte, & qui eſt ſitué au Midi & au-de là du Mont Atlas dépend du Royaume, ou de la République de Tunis.

4°. Royaume ou République d'Alger.

Les villes qui dépendent de la République ou du Royaume d'Alger ſont, 1°. Alger, capitale, port & ville forte ſur la Méditerranée. Cette ville, qui eſt bâtie ſur la pente d'une montagne, forme une eſpece d'amphithéâtre & paroît la plus riche de l'Afrique par ſes palais & la beauté de ſon port. Ses rues ſont étroites, mais les maiſons ſont agréables au moyen de leurs toits, qui, faits en plates-formes couvertes de terre, ſervent de jardins. Les autres villes ſont Conſtantine, à l'Orient d'Alger; Bonne (1), autrefois Hyppone, ville maritime & port au Nord-Eſt de Conſtantine; le Baſtion de France qui eſt fort conſidérable, où les François (2) ont une forte garniſon; Bugie, à l'Orient d'Alger, ville maritime, & ci-devant capitale d'un petit Royaume; Tremecen ou Tlemſen, au Sud-Oueſt d'Alger, grande ville, forte, bien peuplée & autrefois capitale d'un Royaume aſſez conſidérable; Oran, & Marſalquibir ou la Marca. Ces deux dernieres villes ſont ſuffiſamment fortifiées, ont de bons ports, & appartiennent aux Eſpagnols. La premiere fut priſe en 1708. par les Algériens, mais le Comte de Mortemar la leur a enlevée en 1732.

Alger étend ſa domination au-delà du Mont Atlas dans les pays de Zab & de Tegorarin, qui ſont du Biledulgerid.

5°. Etats du Roi de Maroc.

Les Etats du Roi de Maroc ſont compoſés de pluſieurs petits Royaumes & entr'autres de ceux de Fez & de Maroc. Ce Souverain prend le titre d'Empereur d'Afrique, & regne ſur le pays le plus habité & le plus fertile de

(1) Cette ville a été célebre dans l'Antiquité, moins par ſa grandeur & ſes richeſſes, que pour avoir été le Siége de ſaint Auguſtin ſon Evêque, dont les écrits ſont ſi reſpectés dans l'Egliſe.

(2) Ce poſte eſt important pour favoriſer le commerce en Barbarie. On pêche beaucoup de corail dans ſes environs.

toute

toute la Barbarie. Les villes qui ſe trouvent renfermées dans Fez & dans Maroc ſont Miquenez ou Meknez, Melille, Ceuta, Pignon de Velez, Tanger, Larache, Salé, Maroc, Saffie, & Mazagan.

Fez.

Fez eſt la capitale du Royaume de ce nom, & le fait porter auſſi à la petite riviere ſur laquelle elle eſt bâtie. Cette ville eſt riche, marchande, & très-peuplée, & on y a fondé une célebre Académie Arabe, où l'on enſeigne la Grammaire, la Poëſie, l'Aſtrologie, la Juriſprudence, &c.

Mequinez.

Miquenez, ou Meknez, réſidence ordinaire du Roi de Maroc, qui y a fait bâtir un magnifique palais, ſe trouve ſituée à l'Occident de Fez. Cette ville eſt très-peuplée, & le Roi d'Eſpagne y a fondé un Hôpital pour le ſoulagement des eſclaves Chrétiens.

Melille.

Au Nord-Eſt de Fez & ſur la Méditerranée, on voit la petite ville de Melille, qui a une fortereſſe & appartient aux Eſpagnols depuis 1496.

Ceuta.

Ceuta, place très-forte & port de Mer ſur le Détroit de Gibraltar, dépend des Eſpagnols à qui elle fut cédée par les Portugais en 1668. les efforts du Roi de Maroc pour la reprendre ont toujours été inutiles.

Pignon-de-Velez.

Entre les deux dernieres places dont on vient de parler eſt Pignon-de-Velez. C'eſt une fortereſſe dans une iſle, & les Eſpagnols en ſont maîtres.

Tanger.

Tanger a été ſous la puiſſance des Anglois depuis l'année 1662. Ils l'ont ruinée, & les Maures s'en ſont emparés.

Larache.

Larache, ville maritime ſur l'Océan, eſt ſituée à l'embouchure de la riviere de Larache. Elle a un très-bon port avec une citadelle, que les Eſpagnols ont bâtie dans le temps qu'ils étoient maîtres de cette ville; mais ils l'ont perdue en 1681. & les Maures la poſſedent maintenant.

Salé.

La ville de Salé eſt bâtie à l'Occident de Fez. Elle a un bon port ſur l'Océan, & la riviere de Guerou la partage en deux. On y voit pluſieurs Forts, & elle eſt fameuſe par ſes pirateries.

Maroc.

Maroc, capitale du Royaume de ce nom, eſt forte & aſſez grande. Cependant elle eſt moins conſidérable aujourd'hui qu'elle ne l'a été autrefois, quoiqu'il y ait encore une belle fortereſſe.

Saffie.

Au Nord-Oueſt de Maroc & ſur l'Océan, on voit la ville de Saffie, qui eſt défendue par un bon château. Le Roi de Maroc à qui elle appartient depuis que les Portugais l'ont abandonnée en 1641. y entretient une forte garniſon. Comme cette ville eſt belle & très-commerçante, les François y ont un Conſul.

Mazagan.

Les Portugais ſont maîtres de Mazagan, petite ville ſur l'Océan; mais le Roi de Maroc poſſede les petits Royaumes de Sus, de Dras ou Dahra, de Tafilet, & ſuivant quelques Auteurs, celui de Sugulmeſſe, qui ſont renfermés dans le Biledulgerid.

Pays des Dattes, ou Biledulgerid.

Sous le nom de Biledulgerid, on comprend cette grande étendue de pays qui eſt au Midi du Mont Atlas, dans toute la longueur de la Barbarie-propre. Ce pays eſt borné à l'Occident par l'Océan; au Midi par le Sara; à l'Orient par l'Egypte & la Numidie; & au Nord par le Mont Atlas. Le terroir y eſt preſque ſtérile à cauſe de ſa grande ſéchereſſe, & les dattes ſeules y ſont en abondance. Les Autruches & les chameaux ſont le principal revenu des habitants, & les Arabes ſont fort puiſſants dans ce pays.

Le Biledulgerid contient d'Occident en Orient huit pays, ſçavoir, 1°.

L'AFRIQUE.

le Royaume de Sus ; 2°. celui de Tafilet ; 3°. celui de Sugulmeſſe ; 4°. le Tegorarin ; 5°. le Zab ; 6°. le Biledulgerid propre, 7°. le Royaume du Faiſan ; & 8°. le pays d'Ouguela & de Siouab, qui fait partie du déſert de Barca.

1°. Royaume de Sus.

Ce Royaume, qui n'eſt qu'une Province du Royaume de Maroc, eſt à ſon Midi & ſe trouve borné à l'Occident par l'Océan. Les habitants de Sus paſſent pour les meilleurs ſoldats de toute l'Afrique, & comme ils paroiſſent ſupporter impatiemment le joug qui leur eſt impoſé, le Roi de Maroc les ménage beaucoup pour prévenir les révoltes, & n'en exige point de tribut extraordinaire. La capitale de cette Province eſt la ville de Sus, qui eſt ancienne, grande, riche & bien fortifiée.

2°. Tafilet.

Le Royaume de Tafilet appartient auſſi au Roi de Maroc, & eſt au Sud-Eſt du Royaume de Maroc, Tafilet, ſa capitale, eſt bâtie ſur la riviere du même nom, & paroît une ville marchande & défendue par un bon château. Kiteva eſt une ville grande, bien bâtie & capitale de la Province de Darha ou Dras, qui eſt dépendante du Royaume de Tafilet.

3°. Royaume de Sugulmeſſe.

Le Royaume de Sugulmeſſe eſt au Nord de celui de Tafilet & a pour capitale Sugulmeſſe ſur le Zis, ville aſſez conſidérable, mais dont l'air eſt très-mal ſain. Il y a dans ce pays des grains, des fruits, & des mines de fer, de plomb & d'antimoine.

4°. Le Tegorarin.

On voit dans ce pays, qui eſt vaſſal d'Alger, pluſieurs châteaux, & plus de cent villages aſſez peuplés. Les habitants ſe nourriſſent de dattes, de chair & de lait de chameau. C'eſt dans le Tégorarin que s'aſſemblent les caravanes qui veulent traverſer le Sara ou deſert pour aller commercer en Nigritie.

5°. Le Zab.

Le Zab eſt au Nord du Tégorarin, appartient auſſi à Alger, & ſeroit aſſez fertile, s'il n'étoit ſujet à la diſette d'eau & rempli d'une multitude de ſcorpions. Peſcara, ville la plus remarquable de cette contrée, eſt ſituée au pied du Mont Atlas, & ſes habitants reçoivent mieux les Etrangers que les autres Africains du Biledulgerid. Dans Mezaba, qui eſt une Province dépendante du Zab, on rencontre quelques châteaux & pluſieurs villages.

6°. Le Biledulgerid.

Le Biledulgerid propre, ou Gerib, c'eſt-à-dire, pays des dattes, que M. d'Anville appelle le pays des ſauterelles, renferme pluſieurs villes, qui ſont Tonſera, capitale, ſituée dans un terroir fertile en dattes, & qui dépend de Tunis ; Tocorte ou Tecort, capitale du Royaume de ce nom, ſituée ſur une montagne, au pied de laquelle coule une petite riviere ; & Gadume, capitale du Royaume de Gadume, qui a ſeize bourgs fermés & ſoixante villages. Les habitants de Gadume ſont riches en dattes & en argent, ils trafiquent avec les Negres.

7°. Royaume de Faiſan ou de Fezzen.

Le Royaume de Faiſan, ſelon pluſieurs Auteurs, dépend de Tripoli, & a plus de cent villages où on trouve beaucoup de dattes & de ſéné. A l'Orient de ce Royaume eſt le Raſſem ou le pays pétrifié, qui eſt inhabité.

8°. Pays d'Ouguela & de Siouab.

Ce pays fait partie du déſert de Barca & a pour villes, à l'Occident Ouguela, & à l'Orient ſur les frontieres de l'Egypte Siouah. Cette derniere ſe gouverne en forme de République & releve de Tripoli. Le fameux Temple de Jupiter Ammon étoit autrefois dans ſon voiſinage.

SARA OU DESERT DE BARBARIE.

Le nom de Sara, qui en langue Arabe ſignifie deſert, eſt donné à toute

cette étendue de pays, longue & plus ou moins étroite, qui ſe trouve entre le Biledulgerid d'un côté, la Nigritie de l'autre, & cette partie de la Guinée où eſt l'embouchure du Sénégal. La chaleur inſupportable que le ſoleil cauſe dans cette région en dardant ſes rayons ſur les ſables, dont elle eſt remplie, fait qu'elle eſt encore moins habitée que le Biledulgerid. D'ailleurs la ſéchereſſe y eſt ſi grande, qu'on fait des voyages de cent lieues ſans trouver une goutte d'eau. Les vaſtes campagnes de ſable mouvant qui ſont fréquentes dans ce pays lui ont fait donner par les Arabes le nom de Mer de ſable.

10. Zanhaga.

Les cinq deſerts de Sara ſont, d'Occident en Orient, ceux de Zanhaga, de Zuenziga, de Targa, de Lemta & de Berdoa. 1°. Le déſert de Zanhaga s'étend vers l'Occident juſqu'à l'Océan. L'air y eſt extrêmement ſec, & la chaleur y fait tout corrompre. Les peuples qui ſont près de la Mer ont d'abord fait le commerce avec les Portugais, mais aujourd'hui ils trafiquent avec les François. On trouve ſur la côte deux caps remarquables, qui ſont le cap Bodajor au Nord & le cap Blanc en avançant au Sud.

20. Zuenziga.

Le deſert de Zuenziga, quoique plus ſec & plus ſtérile que le précédent, ne laiſſe pas d'être habité en pluſieurs endroits par des Arabes. Ces peuples ſe font rédouter des Negres & de tous leurs voiſins, parce qu'ils enlevent tous ceux qu'ils peuvent & les vendent dans le Royaume de Maroc. A la partie Occidentale de ce deſert & au Sud-Oueſt de Tagazel, l'une de ſes habitations, on trouve des mines abondantes de ſel foſſile qui ſe tire des roches de Tégaſa, & dont ſe chargent les caravanes de Maroc & de Tombut.

30. Targa.

Targa eſt moins aride que les deux précédents. On y trouve pluſieurs puits de bonne eau, des pâturages & de la manne qu'on tranſporte en pluſieurs endroits, où elle ſe vend bien. Les habitants ſe nomment Touargues ou Targa, & ils donnent le nom à ce deſert, qu'on appelle auſſi deſert de *Hayr*, à cauſe d'une de ſes habitations.

40. Lemta.

Le deſert de Lumta manque de preſque tout ce qui eſt néceſſaire à la vie & n'offre aux regards qu'une affreuſe ſolitude. Les peuples, qui ont quelques habitations diſperſées & éloignées les unes des autres, ſont féroces & voleurs. Ils s'appellent Lemtans ou Lemta, comme le deſert même, dont une partie neanmoins porte le nom d'*Ighidi* ou d'*Igud*, de l'une de ſes habitations. Les peuples nommés *Almoravides* dans l'hiſtoire, & qui établirent une puiſſante Monarchie à Maroc & en Eſpagne à la fin de l'onziéme ſiécle, ſont, à ce qu'on prétend ſortis de ce pays.

50. Berdoa.

Ce dernier deſert eſt le moins terrible de tous, & le plus habité. On y voit des dattes, & il y a trois petites villes & quelques bourgades. En général les peuples qui l'habitent ſont appellé Berdoa, mais ceux qui ſont plus à l'Orient ſe nomment Levata.

Guinée.

On comprend ſous le nom de Guinée, qui ſe trouve dans la partie du milieu de l'Afrique, deux grandes régions, dont l'une eſt au Nord entre les rivieres de Sénégal & de Gambie, & l'autre eſt au Midi près de l'Equateur. On ne connoît que deux ſaiſons en Guinée, ſçavoir l'été, & l'hyver ou la ſaiſon des pluyes, & l'air qui eſt très-chaud eſt en même temps fort mal ſain. L'été commence au mois de Septembre, dure ſix mois & finit par conſéquent dans le mois de Mars. L'hiver ſuccede alors & a de même ſix mois de durée. Les nuits d'été ſont fraîches & temperent ainſi la grande chaleur.

L'AFRIQUE.

Le terroir de ce pays eſt fertile, & produit abondamment du riz, du millet, de l'orge, du poivre, des cannes à ſucre & pluſieurs ſortes d'excellents fruits. Son commerce conſiſte principalement en poudre d'or, en cire, en ambre, en coton, en cuirs, en dents d'Eléphants & en eſclaves. On y trouve des mines d'or & différentes eſpéces d'animaux & d'oiſeaux, comme des Perroquets, des Paons, &c. Les moutons de ce pays ont du poil au lieu de laine; les Européens font un grand commerce en Guinée, & les François ſont les premiers qui en ayent fait la découverte; les Portugais & enſuite les Danois ſe ſont auſſi établis dans ce pays, où ils ont bâti quelques Forts. Les Hollandois y font maintenant preſque tout le commerce, & ils ont ſur les côtes pluſieurs habitations avec de bons Forts, qui dépendent de leur Compagnie des Indes Occidentales. Les Portugais, qui au commencement du quinziéme ſiécle étoient les plus puiſſants en Guinée, ont été forcés de ſe retirer dans l'intérieur du pays. Ils ont fait alliance avec les Naturels & ſont parvenus à s'attirer leur eſtime.

Guinée Septentrionale.

La Guinée Septentrionale, qui eſt renfermée, comme on l'a dit plus haut, entre les rivieres de Sénégal & de Gambie, contient pluſieurs Royaumes ou Républiques, comme les Royaumes d'Ouale ou de Brac, des Foules ou de Siratique, & de Galam le long du Sénégal, d'Occident en Orient. Les François poſſedent dans le premier l'iſle ſaint Louis; auprès du cap verd, & au Sud-Oueſt, l'iſle Gorée; & à Galam un Fort nommé ſaint Joſeph. La Compagnie françoiſe des Indes tient encore ſous ſa puiſſance, au fond du golphe de Guinée, un Fort dans le Royaume de Juda, qui ſert à aſſurer ſon trafic dans le Royaume d'Ardre près de cet endroit. Cette Compagnie eſt la ſixieme que les François ayent formée pour le commerce d'Afrique. Elle fut érigée en 1717. & on y a réuni tout le commerce des Indes Orientales & Occidentales ſous une ſeule direction.

Au Midi de la riviere du Sénégal ſont celles de Gambie, de ſaint Domingue, & le Rio-Grande. Les Portugais commerçoient beaucoup autrefois dans cette contrée & ils y ont encore la colonie de Cacho ſur la riviere de ſaint Dominique. Les Anglois ont le Fort ſaint Jacques à l'entrée de la Gambie, qu'ils remontent comme les François font le Sénégal. Les Jalofes ou Guiolofes & les Feloupes occupent une partie de ce pays, qui eſt partagé en pluſieurs petits Royaumes.

Guinée Méridionale.

Cette ſeconde partie de la Guinée ſe diviſe en trois autres, qui ſont, 1°. la Malaguette; 2°. la Guinée propre: & 3°. le Royaume de Benin.

1°. Malaguette.

La Malaguette eſt une contrée fertile en poivre long, duquel elle tire le nom qu'elle porte. Elle renferme pluſieurs petits Royaumes, & dans l'un d'eux nommé Sanguin, on remarque particulierement le port du Petit-Dieppe, où les François s'établirent autrefois, après avoir découvert le port du Grand-Seſtre. Les Hollandois font maintenant le commerce de cette contrée, à l'extrémité méridionale de laquelle eſt le cap des Palmes. A ſon Nord-Oueſt eſt le pays de Serrelionne, qui eſt ainſi nommé des montagnes voiſines, où il y a beaucoup de lions.

2°. Guinée propre.

La Guinée propre contient la côte des Dents, à l'Occident, & la côte d'Or à l'Orient. Ces deux côtes ſont ainſi appellées à cauſe de la poudre d'or & de l'yvoire qu'on y trouve. Au Nord de la côte d'Or eſt le Royaume du

Grand-Acanis, qui eſt le plus conſidérable & le plus riche de ce pays, & au Midi de la même côte ſont, la Mine, place forte & port aux Hollandois; le Fort Naſſaux, bâti par ces mêmes peuples à qui il appartient, ainſi que pluſieurs autres ſur les côtes; Cabo-Corſe, port entre les deux précédents, mais ſoumis aux Anglois; & enfin Chriſtianbourg, port ſous la domination des Danois.

30. Royaume de Benin.

On appelle de ce nom général toute la partie de la Guinée qui eſt au Sud-Eſt. Cependant il s'y trouve pluſieurs peuples & pluſieurs Royaumes; le plus conſidérable, à la vérité, porte le nom de Benin, & c'eſt le lieu où les Hollandois font particulierement leur commerce. Ce pays fournit beaucoup de coton, de poivre & de miel. Les principales villes dépendantes du pays de Benin ſont Benin, Owere, Juda & Ardres. Benin, capitale de toute la contrée, eſt bâtie ſur une riviere de même nom; elle eſt une des plus belles de l'Afrique, & ſes rues, qui ſont au nombre de trente, ſont fort droites & très-larges. Les maiſons ſont baſſes, mais les habitants prennent tant de ſoin de les laver & de les nettoyer, qu'elles paroiſſent toutes brillantes. Le palais du Roi eſt près de la ville & enfermé de murailles.

Dans Owere, capitale d'un Royaume qui dépend de Benin, & où les Portugais font un très-grand trafic, il y a quelques Chrétiens convertis par les Miſſionnaires.

Juda & Ardres ſont les capitales de deux petits Royaumes à l'Occident de Benin. Les François & les Anglois vont commercer dans ces pays & y ont même quelques Forts, mais ils n'ont pû empêcher le Roi de Dahomé, dont le pays eſt plus au Nord, de conquérir depuis peu ces deux petits Royaumes.

Les habitants de cette partie de la Guinée, comme ceux de la précédente, vendent aux Européens beaucoup d'Eſclaves qu'ils enlevent chez leurs voiſins, & auxquels ils joignent quelquefois leurs femmes & leurs enfants.

Nigritie.

La Nigritie, ou le pays des Negres, qui eſt auſſi renfermée dans la partie du milieu de l'Afrique, eſt à l'Orient & au Nord de la Guinée. Ce pays tire ſon nom de la couleur de ſes habitants, ou du fleuve Niger, qui, ſuivant les nouvelles relations, y coule d'Occident en Orient. Ce fleuve croît & ſe retire dans le même temps & de la même maniere que le Nil. L'air de la Nigritie eſt chaud, mais ſain, & les peuples qui habitent ce pays ſont forts & vigoureux. Si l'on excepte quelques endroits le long du fleuve Niger, où il croît du riz, du millet, du lin, du coton & des dattes, le terroir eſt ſtérile. Le commerce de ce pays conſiſte en cuirs, en yvoire, en gomme, en ambre gris & en poudre d'or. Les caravannes de Barbarie s'y rendent pour trafiquer, & les Mandingues, peuples de la Nigritie, vont trouver les Européens dans la Guinée Septentrionale.

La Nigritie ſe diviſe en pluſieurs Royaumes, dont les plus connus ſont, 1°. celui des Mandingues, 2°. celui de Tombut, 3°. celui d'Agadès, 4°. celui de Bournou.

10. Mandingues.

Les Mandingues ou Souſos, placés au Sud-Oueſt, ont pour principales habitations celle de Banbouc & celle de Songo. Ces peuples paſſent pour être doux, amis des Etrangers, laborieux, propres aux ſciences & aux arts. Leur religion dominante eſt le Mahométiſme.

L'AFRIQUE.

Ce pays qui produit abondamment du bled, du riz & du coton, a auſſi des mines d'or & de cuivre. Le Roi de cette contrée eſt le plus riche & le plus puiſſant de tous ceux de la Nigritie, car il a un grand nombre de vaſſaux qui lui payent tribut. Les villes ſont Tombut & Cabra. Tombut, Tambouctou, ou Tocrur, capitale du Royaume, eſt bâtie à quelque diſtance du Guïen, ou Niger. Quoique cette ville ſoit grande & riche, les maiſons des particuliers ne ſont que de bois & enduites de terre graſſe. Il n'y a que le palais, où loge le Roi, & une moſquée qui ſoient conſtruits en pierres de taille. Cabra eſt le port de Tombut ſur le Niger, & eſt bâtie dans le même goût.

2°. Tombut.

Ce Royaume eſt au Nord de Tombut, dont on prétend qu'il eſt vaſſal & tributaire. Les pâturages ſont abondants en cet endroit ; on y recueille de la manne & du ſené, & il s'y rencontre beaucoup de fontaines d'eau excellente, ce qui eſt très-rare dans ce pays. Dans Agadès, capitale de ce Royaume, il y a un palais royal ſi bien fortifié, qu'il reſſemble à une citadelle. Pluſieurs Marchands étrangers ont obtenu du Roi la permiſſion de trafiquer dans cette ville, & d'y bâtir des maiſons.

3°. Royaume d'Agadès.

A l'Orient d'Agadès ſe trouve le Royaume de Bournou, dans lequel il y a de nombreux troupeaux, & où croiſſent le millet & le coton. Si l'on en croit quelques relations, le Roi eſt très-riche en or, les habitants ſont ſans religion & fort débauchés, & les femmes ſervent indifféremment à pluſieurs hommes. Bournou, capitale du Royaume de ce nom, eſt, ſuivant M. Deliſle, bâtie ſur le Niger, aſſez près du lac de Bournou. M. d'Anville, qui eſt d'une autre opinion, place cette ville plus à l'Orient ſur la riviere de la Gazelle.

4°. Royaume de Bournou ou Borno.

On rencontre à l'Orient du Royaume de Bournou, celui de Ganga, & au Midi de ces pays, les Royaumes de Courourfa & de Gorrham.

NUBIE.

On a vu dans la premiere diviſion de l'Afrique, que la Nubie doit être compriſe dans ſa partie du milieu. La Nubie eſt un grand Royaume, que bornent l'Egypte au Nord, une partie de la Mer Rouge, & une partie de la côte d'Abex à l'Orient ; la Nigritie à l'Occident, & l'Abiſſinie au Midi. L'air en Nubie eſt très-chaud & le terroir peu fertile, excepté aux environs des rivieres qui ſont aſſez peuplés. Ce pays fournit de l'or, du muſc, de l'yvoire, du bois de ſandal, & beaucoup de cannes à ſucre, dont les habitants ne ſçavent pas faire uſage. Il y a auſſi beaucoup de chevaux & quantité de bêtes féroces. La Nubie, avec l'Abiſſinie qui y confine, ſont ce que les anciens appelloient l'Ethiopie Orientale, ou l'Ethiopie ſous l'Egypte. Ce pays eſt aujourd'hui ſous la domination du Roi de Fungi, qui a conquis le Royaume de Sennar au Midi, & s'eſt rendu tributaire le Roi de Dongola, au Nord-Oueſt. Sennar, capitale du pays de ce nom, eſt ſituée ſur une hauteur, & dans un lieu agréable. Elle eſt grande, peuplée & fort commerçante. Le palais du Roi, qui y fait ſa réſidence ordinaire, eſt environné de hautes murailles de briques, mais l'extérieur n'en eſt pas régulier. Le Roi de Dongola habite toujours la ville de ce nom, qui eſt ſa capitale, & qui paſſe pour être riche & bien peuplée.

ABISSINIE.

L'Abiſſinie, qui eſt le dernier pays compris dans la partie du milieu de l'Afrique, eſt préſentement bornée au Nord par la Nubie ; à l'Orient par

la côte d'Abex, qui en faiſoit anciennement partie ; au Midi par le pays des Galles, & à l'Occident par la Nigritie. Pluſieurs cantons de ce pays ſont aſſez fertiles, & en général l'air y eſt fort chaud, quoique temperé par de grandes pluyes qui durent depuis le mois de Mai juſqu'en Septembre. Le ciel eſt pur le reſte de l'année, qui eſt l'été pour les habitants, & pendant lequel les chaleurs ſont très-grandes partout, excepté ſur les montagnes, dont le pays eſt hériſſé.

On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb & de ſoufre ; mais les habitants ne veulent pas, ou ne ſçavent pas en faire uſage. Les campagnes, que l'Abawi ou le Nil d'Abiſſinie arroſe, produiſent abondamment du riz, de l'orge, du maïs, des cannes de ſucre. On fait dans ce pays du pain avec une eſpéce de graine inconnue aux Européens, & que les Abiſſins nomment *Teſ*. Ils ont auſſi du miel, de la cire, du coton, du lin, du ſené & pluſieurs plantes médicinales ; il y a quantité d'animaux domeſtiques & ſauvages, entr'autres, des lions, des tigres, des rhinocéros, des pantheres, des éléphants, des cerfs, des daims, des lievres & autre gibier, des chevaux, des chameaux, des chevres, des moutons, des ſerpents d'une groſſeur extraordinaire, des crocodiles & des chevaux marins.

L'Empereur eſt appellé par ſes ſujets le *Negus*, & non le Prêtre-Jean, comme on l'a nommé par erreur. L'autorité de ce Prince ſur ſes ſujets n'a point de bornes, & il diſpoſe à ſa volonté de leurs biens & de leurs vies. Il ne loge jamais que ſous des tentes avec toute ſa Cour, & le lieu où il campe eſt toujours regardé comme la capitale de ſon Royaume. Les Abiſſins, quoique noirs ou fort bazannés, ne ſont pas auſſi laids que les Negres ; d'ailleurs ils paroiſſent ſpirituels, adroits, ſobres & robuſtes.

L'Abiſſinie contenoit autrefois trente Royaumes ou Provinces, mais les Galles, qui ſont des peuples voiſins, barbares & cruels, en ont enlevé pluſieurs du côté de l'Orient & du côté d'Occident. Les Turcs ſe ſont établis auſſi ſur la côte d'Abex, & les Abiſſins ne poſſedent plus rien ſur la Mer Rouge. Les principales des Provinces qui reſtent ſoumiſes au Negus, & dont on ne connoît guères que le nom, ſont du Nord au Midi ; 1°. le Royaume de Tigré, qui avoit autrefois pour capitale Axum, qui eſt aujourd'hui entierement ruinée ; 2°. le Royaume de Dambéa, qui renferme un grand lac, qu'on appelle mer de Dambéa : ſa longueur eſt d'environ trente lieues & ſa largeur de douze. Ce lac a pluſieurs iſles, dans quelques-unes deſquelles il ſe trouve des Monaſteres. C'eſt dans ſon voiſinage que le grand Negus demeure ordinairement ſous des tentes, & ce lieu eſt nommé Goutar ou Guender. 3°. La Province ou Royaume de Bagemder, qui eſt un pays plein de montagnes & riche en mines d'or ; 4°. La Province de Gojam, remarquable par les ſources du fleuves Abawi, ou le pere des eaux, que pluſieurs Auteurs croyent être le Nil. Ce fleuve fait de cette Province une preſqu'iſle en l'environnant de tous les côtés, excepté de celui de l'Occident.

Suivant les meilleurs Auteurs, il n'y a point de Villes en Abiſſinie, on y trouve ſeulement un grand nombre de Villages, & dans quelques Provinces, ils ſont ſi ſerrés les uns contre les autres, que la campagne en paroît couverte.

Les Galles qui occupent aujourd'hui une partie de la Biſſinie, lui étoient

L'AFRIQUE.

soumis autrefois. Ces peuples sont divisés en Galles Orientaux qu'on appelle *Bertuma-Galla* & qui sont plus puissants que les autres, & en Galles Occidentaux on *Boren-Galla*. Il y a encore une troisieme division de ceux qui habitent au Midi de l'Abissinie vers la côte d'Ajan. Ces derniers sont partagés en cinq Nations sous un chef électif appellé *Lubo*.

La côte d'Abex est le long de la mer Rouge. Son terroir est sterile, l'air en est très-chaud, & le pays abonde en forêts. Sa partie septentrionale appartient aux Turcs, & la méridionale au Roi de Dancali qui est Mahometant. Ses Villes sont Suaquem Port sur la mer Rouge & résidence d'un Bacha Turc; Macua & Arcoua ou Erkiko, toutes deux au milieu de la côte d'Abex & appartenant aussi aux Turcs; & enfin Baylur ou Vela Port du Royaume de Dancali au fond d'un petit Golphe près du détroit de Babelmandel qui sépare l'Afrique & l'Arabie.

CONGO.

Le Congo qui est compris dans la partie méridionale de l'Afrique, & se trouve à l'Occident, prend son nom du plus grand des Royaumes qu'il contient & qui dépendoient de lui autrefois. Les Portugais ont appellé ce pays *Basse-Guinée*. Lorsque les chaleurs ne sont pas tempérées par les vents & les pluyes, elles sont excessives: malgré cela, on y recueille du millet, du maïs, & des fruits excellents, comme oranges, citrons, limons, bananes. Ce pays produit aussi trois sortes de palmiers & quantité de cannes à sucre. On y voit plusieurs mines de fer & de cuivre, & les mêmes animaux que dans la Guinée. Les habitants en général sont noirs, mais ils sont moins difformes que les autres Negres.

Ce pays se partage en plusieurs Royaumes, dont les principaux sont 1°. celui de Loango; 2°. celui de Congo, 3°. celui d'Angola, & 4°. celui de Benguela.

1°. Royaume de Loango.

Ce Royaume qui a environ cent lieues de long sur soixante-quinze de large, renferme à son Midi & près de l'embouchure du Zaïre les deux petits Royaumes de Cacongo & d'Angoy. Loango ville capitale du pays de ce nom est fort grande & est ordinairement la résidence du Souverain.

2°. Royaume de Congo.

Le Congo est partagé en six Provinces, sçavoir; Bamba, Sogno, Sondi, Pango, Batta & Pemba. San-Salvador, évêché, est la capitale du Congo propre, & en particulier de la Province de Bamba. Cette Ville est située sur une hauteur près de la riviere de Lelunde, & ses habitants sont des Naturels du pays, ou des Portugais. Ces derniers y ont un Bureau, & y font presque tout le commerce. Le Roi de Congo a dans cette Ville un vaste Palais, & on remarque dix Eglises assez bien bâties, & surtout une maison de Jésuites qui est faite en pierres de taille transportées exprès de l'Europe. Les autres Villes portent le nom des Provinces dont elles sont capitales.

3°. Royaume d'Angola.

Le terroir de ce pays qui se nommoit autrefois *Dongo*, est très-fertile, & on y cultive avec succès du poivre blanc, du millet, des féves, des cannes à sucre, & beaucoup de fruits, tels que des oranges, des limons & des citrons. Les Portugais maîtres de ce pays y font un grand commerce d'esclaves, & dans la partie orientale qui se nomme Oarii, ou Dongo, il y a un Roi soumis à celui de Portugal. Les Villes de ce pays sont S. Paul de Loanda, & Mapungo. On trouve de plus à l'Orient d'Angola

le

le pays de Matamba où une Reine guerriere de la famille des Rois d'Angola regnoit dans le siécle dernier.

Saint Paul de Loanda, capitale du pays & évêché, est bâtie sur la côte vis-à-vis de l'Isle de Loanda. Le Gouverneur pour le Roi de Portugal demeure dans cette Ville qui est bien peuplée & a un fort bon Port. On dit que les Jésuites qui font les fonctions de Curés & se chargent d'instruire la Jeunesse, ont jusqu'à deux mille esclaves. Le pain qui se mange dans cette Ville est faite avec la racine de manioc, & il faut aller chercher de l'eau douce assez loin dans les rivieres.

La Ville de Mapungo est la résidence ordinaire du Roi d'Oarii, ou de Dongo; elle est bâtie sur une montage près du Coanza.

4°. Royaume de Benguela.

Au midi des pays précédents, est celui de Benguela, qui étoit autrefois gouverné par un Roi particulier, mais, qui se trouve aujourd'hui de la dépendance du gouvernement général d'Angola, & appartient par conséquent aux Portugais. On tire beaucoup de sel de ce pays, où on voit des bêtes sauvages en quantité. Il y a peu d'habitants & ils sont exposés aux ravages des Jagas leurs voisins du côté de l'Orient. Les Villes sont Benguela, ou S. Philippe, & le vieux Benguela qui est plus au Nord & près du Royaume d'Angola. Benguela capitale du pays est un Fort sur la côte. Cette Ville est habitée par les Noirs du pays & par environ deux cents familles de Blancs. Tous les bâtimens, sans en excepter la Citadelle & l'Eglise, ne sont construits qu'avec de la paille & de la boue. L'air, l'eau & les aliments causent beaucoup de maladies aux Européens, cependant il y en a toujours. On trouve aux environs de cette Ville de riches mines d'argent. Les Hollandois se sont emparés de Benguela depuis quelques années.

Cafrerie pure.

La Cafrerie pure qui est placée dans l'Afrique méridionale est fort étendue & peut se diviser en trois parties, sçavoir; 1°. la septentrionale, qui contient tous les pays qui sont au milieu de l'Afrique; 2°. la méridionale, où est le cap de Bonne-Espérance; & 3°. l'orientale, où sont les Etats du Monomotapa.

1°. Partie septentrionale de la Cafrerie pure.

Cette partie comprend du Nord au Sud plusieurs Royaumes & peuples, dont on ne sçait guères que le nom. Tels sont les Royaumes de Mujac & de Biafara, au voisinage & à l'Orient de celui de Benin; le Royaume de Gingiro ou de Gingirbomba près de l'Abissinie, & qui a quinze Rois pour vassaux à ce qu'on prétend; le Royaume de Macoco ou d'Anzico, au Nord-Est du Congo; le Royaume de Monoémugi ou de Niméamaie, où on assure qu'il y a un lac assez étroit qui a plus de deux cents lieues de long; les Jagas, qui sont unis avec les Mumbos & les Zimbas, peuples très-sauvages, qui désolent toute cette partie de l'Afrique jusques vers l'Abissinie & la côte de Zanguebar; les Borores, dont le principal Royaume s'appelle Maravi, selon M. d'Anville; le Royaume d'Abutua, qu'on dit être fort abondant en or; & enfin les terres du Muzumbo-Acalunga.

2°. Partie méridionale.

Cette partie de la Cafrerie, qui est le pays le plus méridional de l'Afrique, confine du côté du Nord-Ouest au Congo, ou plutôt au Royaume de Benguela, & du côté du Nord-Est aux Etats de Monomotapa, s'étendant depuis le cap Negre, jusqu'à la riviere du Manica, ou du Saint-Esprit. Ce pays est peu habité & presque inculte parce que la plus grande partie est remplie de sables,

L'AFRIQUE.

de terre d'argile & de marais. Dans les endroits où le terrein eſt bon, on recueille des bleds & des fruits ; il y a auſſi de bons pâturages, & on nourrit des beſtiaux en abondance. Les habitants trafiquent pour de l'eau-de-vie & du tabac, des brebis & des bœufs ; les bois ſont pleins de différentes eſpéces de bêtes ſauvages, & l'air du pays eſt plus froid que chaud. Les Cafres ſont noirs, comme les peuples de la Guinée & du Congo, & paroiſſent extrêmement laids, mal-propres & ſauvages.

Le pays eſt habité par divers peuples, qui ont chacun leurs Chefs. Les Cimbebas, qui habitent au Nord-Oueſt, ont un Roi appellé Mataman. On a donné le nom général de Hottentots à ceux qui occupent la partie la plus méridionale. Je parlerai de ces peuples dans un des articles ſuivants. Les Hollandois ont pluſieurs établiſſements dans cette contrée, où ils ont planté des vignes qui produiſent de bons vins.

3°. Partie orientale.

La partie orientale de la Cafrerie pure s'étend depuis les montagnes de Lupata, ou l'Epine du Monde juſqu'à la mer, & ſe trouve placée entre le Manica, ou la riviere du Saint-Eſprit, & celle du Zambeze ou Cuama. Elle contient ce qui formoit autrefois l'Empire ou les Etats du Monomotapa, deſquels pluſieurs Royaumes ſe ſont détachés. Le pays renferme de riches mines d'or, produit abondamment du riz, des fruits & des cannes de ſucre, & contient beaucoup de beſtiaux. Les habitants ſont bienfaits, robuſtes, fort noirs, plus guerriers & plus ſpirituels que leurs voiſins.

Sur les nouvelles relations que MM. Deliſle & d'Anville ont ſuivies, on peut diviſer ce pays en cinq Royaumes, qui ſont du Sud au Nord. 1°. Le Royaume de Monomotapa, ou Manomotapa propre ; 2°. celui de Manica ; 3°. celui de Sofala ou du Quitevé ; 4°. celui de Sabia ; & 5°. celui d'Inhambane.

1°. Royaume de Monomotapa.

Le Royaume de Monomotapa propre eſt borné de tous les côtés, excepté de celui du Midi, par le Zambeze ou Cuama. La ville de Zimbaoé, reſidence ordinaire de l'Empereur du Monomotapa, eſt, ſuivant M. d'Anville, peu éloignée du Zambeze, & entre Tête & Sena, qui ſont deux Forts aux Portugais. Ces derniers poſſedent encore dans ce pays Maſſapa, près du Mont Fura, où il y a d'abondantes mines d'or.

2°. Royaume de Manica.

Dans ce Royaume, qui eſt au Sud-Oueſt du précédent, on trouve auſſi des mines d'or, & le Souverain eſt nommé Chacanga. Manica ou Magnica eſt la capitale du Royaume.

3°. Royaume de Quitevé, ou de Sofala.

Pluſieurs Auteurs confondent ce Royaume avec celui du Monomotapa propre, au Sud-Eſt duquel il eſt placé. Le nom de Quitevé eſt celui du Souverain, & celui de Sofala indique le pays ſur lequel il regne. Le commerce de ce pays conſiſte dans l'or & l'yvoire qui y ſont communs. La ville de Sofala, ſur le bord de la Mer, un peu au Nord de l'embouchure de la riviere de Sofala, porte auſſi le nom de Sophira, & pluſieurs Auteurs croyent que c'eſt l'Ophir où Salomon envoyoit ſa flotte.

4°. Royaume de Sabia.

Ce Royaume eſt au Midi de Sofala, à l'Eſt de Manica ; on appelle le Roi Sedanda, & ſa capitale, qui eſt près de la Mer, eſt nommée Manbone.

5°. Royaume d'Inhambane.

Vers l'embouchure de la riviere de Manica, ou du Saint-Eſprit, & au Midi de Sabia, on trouve le Royaume d'Inhambane. La capitale eſt Tonge au Nord-Eſt, & les Portugais ont au Midi un Fort qu'on appelle Inhaqua

L'Afrique.

Cafrerie mélangée.

Ce pays, qui occupe toute la côte orientale de l'Afrique, étoit habité par un grand nombre d'Arabes Mahométans, lorſque les Portugais y débarquerent ſur la fin du quinziéme ſiécle, après avoir doublé le cap de Bonne-Eſpérance. Cette côte ſe diviſe en deux parties ; l'une qui s'étend depuis le golphe de Sofala juſqu'à l'Equateur, & l'autre qui eſt depuis l'Equateur juſqu'au cap Gadarfui, & qui ſe nomme la côte d'Ajan.

Zanguebar.

Les marais, qui ſe trouvent en quantité dans le pays de la côte de Zanguebar, y rendent l'air mal-ſain & empêchent les terres d'être fertiles. Il y a néanmoins des endroits où il croît du bled, du millet, des oranges, des citrons, &c. On y trouve une eſpéce de poule, dont la chaire eſt bonne quoique noire. La plus grande richeſſe du pays conſiſte dans l'or & l'yvoire, & les peuples en font un grand commerce. Les Portugais ont des établiſſements dans ce pays qui renferme pluſieurs Royaumes, dont les principaux, du Sud au Nord, ſont ; 1°. celui de Moſambique ; 2°. celui de Moruca ; 3°. celui de Mongale ; 4°. celui de Quiloa ; 5°. celui de Monbaze ; & 6°. celui de Melinde.

1°. Royaume de Moſambique.

Ce petit Etat, ſitué entre le Royaume de Mongale, celui de Moruca & les iſles d'Angoche, eſt gouverné par un Roi qui eſt très-abſolu ſur ſes ſujets, mais ſoumis aux Portugais. Dud eſt un petit endroit où le Roi fait ordinairement ſa réſidence, & Moſambique, capitale & port de l'iſle de ce nom, eſt ſous la puiſſance des Portugais. Cette ville eſt bien fortifiée, & les vaiſſeaux Portugais qui vont aux Indes Orientales s'y arrêtent ordinairement pour s'y rafraîchir. Le Roi de Portugal y tient un Gouverneur, dont l'autorité ne dure que trois ans, & qui dépend du Viceroi de Goa.

2°. Royaume de Moruca.

Le Prince de Moruca eſt le plus puiſſant de la Nation des Macuas, qui eſt fort répandue dans le Zanguebar & juſques dans les iſles qu'on découvre à l'embouchure du Manica. Les Portugais ont auprès de cette même embouchure le Fort de Kilimané, & le Prince de Moruca a ſa réſidence vis-à-vis de l'iſle de Moſambique.

3°. Royaume de Mongale.

Ce pays eſt abondant en or, & on prétend que le Roi qui y regne a un grand nombre de vaſſaux. Mongale, ſituée ſur la riviere de Moma, eſt capitale de ce Royaume.

4°. Royaume de Quiloa.

Le Roi de Quiloa, autrefois le plus puiſſant de toute la côte du Zanguebar, a été tellement affoibli par les invaſions des Zimbas & des Sagas, qu'il s'eſt vu obligé de ſe ſoumettre aux Portugais. Il ne laiſſe pas d'être reſpecté par ſes ſujets ; mais il paye au Roi de Portugal un tribut annuel de quinze cents marcs d'or.

Le vieux Quiloa, capitale du Royaume de ce nom, eſt ſitué dans le continent au bord d'une riviere. Cette ville, qui eſt grande & bien peuplée, eſt la réſidence du Roi. Le nouveau Quiloa a été bâtie dans une iſle de même nom, & appartenoit aux Portugais, qui y avoient élevé une forteresſe. Ils l'ont enſuite démolie & ont abandonné l'iſle au Roi du pays.

5°. Royaume de Monbaze.

La capitale du Royaume de Monbaze porte le même nom. Elle eſt grande, riche & bien peuplée, & a un excellent port. François Alméida la prit en 1505, la brûla en partie & l'abandonna. Les Portugais conſtruiſirent enſuite une citadelle, dans laquelle ils ſe retrancherent, mais ils en furent chaſſés en 1631. par les Arabes, & ne s'y ſont rétablis qu'en 1729.

L'AFRIQUE.

6°. Royaume de Melinde.

Le Royaume de Melinde eſt gouverné par un Prince Mahométan, qui néanmoins eſt dépendant en quelque ſorte des Portugais. La ville capitale ſe nomme auſſi Melinde ; elle a un port & les Portugais y font un grand commerce. Ils y ont une fortereſſe pour leur ſûreté, & pluſieurs Egliſes. Cette ville, du côté de la terre ferme, eſt entourée de beaux jardins, mais elle eſt de difficile accès du côté de la mer, à cauſe des écueils qui l'environnent.

Au Nord de Melinde on trouve trois iſles, ſçavoir, Lamo, Ampazé & Paté. Elles ont de petits Princes qui, quoique tributaires des Portugais, prennent le titre de Rois.

Côte d'Ajan.

Sur cette côte, qui eſt au Nord de Zanguebar, on fait un grand commerce d'yvoire, d'or & d'ambre gris. Les principaux Etats qu'on y trouve du Midi au Septentrion ſont, 1°. la République de Brava ; 2°. le Royaume de Magadoxo ; & 3°. celui d'Adel, qui eſt ſéparé du précédent par une longue côte deſerte.

1°. République de Brava.

Cette République, qui étoit autrefois un Royaume, a adopté le Gouvernement Ariſtocratique depuis plus de cent cinquante ans. Son premier Conſeil eſt compoſé de douze perſonnes, & elle paye chaque année aux Portugais un tribut de quatre cents livres peſant d'or. Le pays eſt riche en or, en argent & en ambre gris ; & Brava, la capitale, eſt une grande ville maritime & fort marchande.

2°. Royaume de Magadoxo.

Ce pays, qui n'eſt pas beaucoup étendu, eſt ſitué ſur les bords de la riviere de Magadoxo, & n'a pas été ſubjugué par les Portugais. La capitale eſt bâtie à l'embouchure de la riviere du même nom. Dans cette ville, qui eſt bien fortifiée & remplie de riches Marchands Arabes & Indiens, il y a tous les ans une grande foire, où ſe trouvent des Négociants de différents pays, qui échangent des épices & des étoffes contre de l'or & de l'yvoire.

3°. Royaume d'Adel.

Ce Royaume a été formé par un Prince Mahométan au commencement du ſeizieme ſiécle, & il s'étend juſqu'au détroit de Babelmandel, par où la mer Rouge communique avec celle des Indes. Son terroir, du côté de l'Abiſſinie, dont il dépendoit autrefois, eſt fertile en bled, en orge & en bons pâturages qui ſervent à nourrir beaucoup de bétail. Il y a des brebis dont la tête & le col ſont noirs & dont la queue peſe juſqu'à vingt-cinq livres, & on y voit des vaches qui ont les cornes comme des cerfs, & d'autres qui n'ont qu'une corne au front & recourbée vers le dos. On fait dans ce pays un commerce conſidérable en or, en yvoire, en encens & en diverſes marchandiſes d'Arabie & des Indes. Les villes ſont Auçagurelle, Zéila & Barbora La premiere eſt la capitale, & on l'a bâtie ſur une hauteur près de la riviere d'Haouache, qui vient d'Abiſſinie. Zéila eſt un port à l'embouchure d'une riviere de même nom ſur la mer d'Arabie. Elle eſt grande, riche, peuplée & marchande. Barbora, port ſur la même côte, eſt auſſi une ville très-commerçante.

ISLES DE L'AFRIQUE.

Les Iſles les plus conſidérables de l'Afrique ſe trouvent les unes dans la mer des Indes vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique ; les autres dans l'Océan Atlantique vis à-vis de la côte occidentale. Les Iſles placées vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique ſont celles de Madagaſcar, de Bourbon, de Maurice ou l'Iſle de France, de Comore, & de Socotora.

Isle de Madagascar.

Les Portugais, qui au commencement du seizieme siécle découvrirent les premiers Madagascar, c'est-à-dire, l'Isle de la Lune, l'appellerent Isle de S. Laurent parce qu'ils y aborderent le jour de la fête de ce S. Martyr. Les François firent quelques établissements en 1665. dans la partie méridionale de Madagascar & la nommerent l'Isle Dauphine en l'honneur de l'ayeul de Louis XV. Cette Isle est située entre le douzieme & le vingt-cinquieme dégré de latitude méridionale, & entre le soixante-deuxieme & le soixante-dixieme de longitude : c'est la plus grande Isle qui soit connue dans l'Univers. Elle a environ deux cents cinquante lieues de long, sur cent vingt de large, & on croit qu'elle a huit cents lieues de tour. Elle est fertile en oranges, citrons, ananas, melons, légumes, riz, coton & poivre blanc. Il s'y trouve quantité d'arbres rares, comme l'ébene, le brésil, le sandal, des palmiers de plusieurs sortes, & il y a dans les rivieres différentes especes de pierres précieuses. L'Isle nourrit un grand nombre de bœufs, de vaches, presque tous les animaux qui sont en Europe, & plusieurs qu'on n'y connoît pas. Ce pays produit plusieurs sortes de miel & en particulier une espece douce comme le sucre : c'est un remede souverain pour les maladies de poitrine & pour l'asthme.

Les peuples qui habitent Madagascar sont distingués en noirs & en blancs. Les uns sont Payens, les autres Mahométans, & ils sont assez spirituels, mais perfides, vindicatifs & cruels. Toute l'Isle est gouvernée par plusieurs Souverains qui se font presque toujours la guerre. Les François en 1665. y avoient bâti le Fort Dauphin à la pointe méridionale de l'Isle, mais les Insulaires égorgerent la garnison en 1673. Ceux qui échapperent au carnage, se sauverent avec peine à la faveur d'un vaisseau qui étoit à la voile.

Il y a deux Ports principaux dans cette Isle, sçavoir le Port S. Vincent à l'Occident, & le Port aux Prunes à l'Orient. Le milieu du pays est plein de montagnes d'où il sort plusieurs fleuves, qui se déchargent dans la mer. Les trois Caps qui se voyent dans Madagascar sont, 1°. S. Sébastien au Nord ; 2°. S. Romain au Midi ; & 3°. S. André à l'Occident.

Isle de Bourbon.

L'Isle de Bourbon où les François s'établirent en 1657. est à l'Orient de Madagascar. Les Portugais l'avoient découverte en 1505. & lui avoient donné le nom de Mascarin. Cette Isle a environ quinze lieues de longueur sur dix de large & quarante de tour. Elle a un Conseil supérieur & un Gouverneur Général qui en est le chef. On recueille sur ses côtes, de l'ambre & du corail, l'air y est très-sain, & elle produit abondamment du poivre blanc, de l'aloès, du tabac, & du caffé, mais bien inférieur à celui d'Arabie. On trouve dans cette Isle beaucoup de tortues qui comme dans les Isles voisines, sont de deux sortes ; sçavoir celles de terre & celles de mer. Il y a aussi trois especes de tortues de mer ; les tortues franches, le caret, & la caouane. La chair des premieres est très-bonne : on la fait bouillir, ou rôtir, & on la met en ragoût comme celle du bœuf & du mouton. La graisse des tortues est verte, & elle tient lieu & surpasse même les meilleurs beurres de l'Europe. La tortue franche est très-nourrissante, & d'ailleurs légere & facile à digérer. Le caret n'est pas bon à manger ; car quoique sa chair soit au goût à peu près semblable à celle de la tortue franche, elle purge violemment. Son écaille est beaucoup plus belle que celle des tortues franches qui est mince & de nulle valeur. Les caouanes ne sont estimées ni pour leur écaille ni pour leur chair, qui est maigre, coriace, & de mauvaise odeur.

L'AFRIQUE.

Isle Maurice ou de France.

Cette Isle qui fut découverte par les Hollandois en 1598. reçut d'eux le nom du Prince Maurice d'Orange. Les François à qui elle appartient maintenant l'ont appellée isle de France & ils y ont un Conseil supérieur dont le chef est le Gouverneur Général de l'isle. Elle produit une si grande quantité de bois d'ébene qu'elle en fournit à toute l'Europe. On n'y trouve aucun animal à quatre pieds, excepté des chats, mais une multitude d'oiseaux de toutes sortes & beaucoup de chauves-souris très-grasses, dont la tête est comme celle des singes. Il y a une abondance prodigieuse de poissons de riviere & de mer; beaucoup de tortues & des raies si grosses qu'elles peuvent nourrir tout l'équipage d'un vaisseau, pendant un jour; & des vaches & veaux marins longs de dix à douze pieds & gros à proportion.

Isles de Comore.

Les Isles de Comore situées au Nord-Oest de Madagascar sont gouvernées par de petits Princes Payens ou Mahométans, qui sont tributaires des Portugais. Ces isles sont très-fertiles, & produisent du riz, des oranges, des citrons, des bananes, du sucre, du coco, du gingembre, & leurs habitants font un grand commerce avec les Portugais à Mosambique. On voit dans ces isles quantité d'animaux domestiques semblables à ceux d'Europe. L'isle d'Anjouan a un bon mouillage, & plusieurs vaisseaux qui vont aux Indes y relâchent assez souvent pour cette raison. Au Nord-Oest il y a une grande quantité d'isles peu considérables qui ont éte découvertes par les Portugais, & où on ne voit rien de remarquable.

Isle de Socotora.

L'Isle de Socotora, qui est au Nord-Oest de l'Afrique & vis-à-vis du Cap Guadarsui, appartient au Roi de Fartach en Arabie. Ses habitants sont Payens & Mahométans, & il y a eu autrefois des Chrétiens. Les Portugais tirent de ce pays, de l'encens & de l'aloès qui est le meilleur qu'il y ait au monde. La Capitale nommée Tamarin est bâtie sur la côte septentrionale, & est assez belle. Ses habitants passent pour fort civils, & ils vont trafiquer en Arabie & même à Goa.

Les plus remarquables des isles qui se trouvent vis-à-vis de la côte occidentale de l'Afrique, sont, du Nord au Sud, les Canaries; l'isle Madere à leur Nord; les isles du Cap Verd à l'Orient de la Guinée; celles de S. Thomas & les isles voisines près de la ligne & l'isle Sainte-Helene. Les Espagnols sont maîtres des Canaries; les Portugais sont en possession des autres à l'exception de Sainte-Helene qui appartient aux Anglois.

Isles Canaries.

Les anciens donnerent le nom de Fortunées aux isles de Canaries, & ceux qui croyent qu'on appelloit Fortunées les isles du Cap Verd sont dans l'erreur. Ptolémée place parmi les isles Fortunées l'isle qu'il nomme expressément Canarie. Pline est du même sentiment, & il ajoûte qu'elle étoit ainsi appellée à cause de la multitude de grands chiens qui s'y trouvoient. Les Canaries en général sont très-tempérées & très-fertiles. Il y croît du bled, & du raisin excellent, des bestiaux, du miel, de la cire, du sucre, des fruits de toutes sortes & du fer. Il y a beaucoup d'oiseaux, & on sçait que les serins viennent de ces isles.

Les isles Canaries sont au nombre de sept suivant Nicols, qui ne fait mention que des plus remarquables. Si l'on y joint les six qui sont autour de Lancerotte, & les Salvages qui ne sont que des rocs, on en trouvera quatorze. Les principales de ces isles sont Palme, Gomere, Fortaventure, Lancerotte,

Canarie, & Teneriffe. Palme eſt très-fertile en excellents vins. Elle a un volcan qui ſe forma vers l'an 1652. & dont l'éruption ſe fit ſentir avec un tremblement de terre juſqu'à Teneriffe. La Capitale de cette iſle porte le même nom, ou celui de Sainte-Croix. Gomere, Fortaventure, & Lancerotte, dont la Capitale s'appelle de même, ſont célébres ; la premiere par la quantité de daims qu'on y trouve ; la ſeconde par le nombre de ſes oiſeaux de mer, & la troiſieme par la beauté des chevaux qu'on y éleve. Canarie & Teneriffe ſont cependant les plus remarquables de toutes. La premiere produit abondamment des vins, des fruits, & ſurtout du bled dont on fait la moiſſon deux fois dans l'année. Canarie qui eſt la Capitale eſt belle, riche & bien peuplée. Elle eſt le ſiége d'un Evêque ſuffragant de Séville & elle a un Port très-commode. On prétend que les Anglois en tirent tous les ans ſeize mille tonneaux de vin.

L'Iſle de Teneriffe eſt la plus grande & la plus riche de toutes. On y voit de plus de quarante lieues en mer, cette célébre montagne du Pic de Teyde, une des plus hautes de la terre connue. Le ſommet de cette montagne eſt toujours couvert de neiges, quoiqu'il n'en tombe pas ailleurs & qu'il n'y géle jamais. La Capitale de cette iſle ſe nomme Laguna. Le Gouverneur, l'Evêque & toutes les perſonnes de diſtinction y font leur réſidence. Elle eſt aſſez belle, bâtie ſur un lac à trois lieues de la mer, & elle a deux Paroiſſes.

L'Iſle de Madere, qui a environ trente-cinq lieues de circuit, eſt au Nord des précédentes. Elle fut découverte en 1420. par les Portugais, & ils lui donnerent le nom de Madere, à cauſe des bois dont elle étoit couverte. Ils y mirent le feu & on dit que l'embraſement dura ſept ans. Les Portugais ſe ſont établis par la ſuite dans Fonchul, capitale de l'iſle & réſidence ordinaire du Gouverneur Portugais & d'un Evêque ſuffragant de Lisbonne. Cette Ville eſt actuellement bien peuplée, parce que les Portugais ſe ſont alliés par des mariages avec les Negres & les mulâtres. Il y a dans Fonchul trois paroiſſes, deux couvents, l'un d'hommes & l'autre de filles, & un collége de Jéſuites.

Au Nord-Eſt & près de Madere eſt la petite iſle de Porto-Santo ou Port-Saint, dépendante auſſi des Portugais qui en firent la découverte le jour de la Touſſaints 1418. Les brouillards y ſont quelquefois ſi épais que les vaiſſeaux paſſent auprès ſans la voir. Les grains qu'on y recueille, & les beſtiaux qu'on y éleve, ſuffiſent pour l'uſage des habitants. On y trouve le meilleur miel & la plus belle cire qu'il y ait, & il y croît des arbres deſquels on tire une gomme qui ſert à faire le ſang de Dragon, ſi rénommé parmi les Droguiſtes & tellement recherché par les marchands.

Au Nord-Oueſt ſont les Açores qui ſont ſoumiſes aux Portugais, mais on les place dans l'Amérique, & j'en parlerai lorſque je ferai la topographie de cette partie du Monde.

Iſles du Cap Verd.

Ces iſles placées près du Cap Verd, & appellées iſles vertes par les Portugais, ſont au nombre de dix. Elles ſe trouvent ſituées entre le quinzieme & le dix-huitiéme degré de latitude ; & entre le trois cent cinquante deuxiéme, & le trois cent cinquante-cinquiéme degré de longitude. Les Portugais les découvrirent dans l'année 1460. & voici leurs noms & leur ſituation : les iſles de Sal ou de Sel, de Bona-Viſta, Bonne-Viſte ou Bonne-Vûe & de Mayo ou de May ſont à l'Eſt du Nord au Sud ; San-Iago, Fuego ou

L'AFRIQUE.

Fogo, & Brava au Sud de l'Eſt à l'Oueſt ; ſaint Nicolas, ſaint Vincent, ſainte Lucie & ſaint Antoine, au Nord-Oueſt ſur la même ligne du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. La ſituation de ces iſles eſt très-favorable pour le rafraîchiſſement des vaiſſeaux qui vont en Guinée & aux Indes Orientales. L'air y eſt chaud & mal-ſain, & le terroir eſt pierreux & ſtérile dans la plûpart de ces iſles, & ſurtout à Sal, à Bona-Viſta & à Mayo. Il y a un grand nombre de chevaux ſauvages dans l'iſle de Sal, & outre les mêmes chevaux, on voit dans Mayo quantité de chevres & du ſel en abondance. Les autres iſles ont moins de ſtérilité, & on y recueille du riz, du maïs, des bananes, des limons, des citrons, des oranges, des grenades, des noix, des cocos, des figues & des melons. Il y croît auſſi du coton, des cannes à ſucre, & les chevres y donnent ſouvent trois fois dans une année, trois ou quatre chevreaux à la fois. Les poules, les pigeons & les faiſans que les Portugais y ont portés, ſe ſont conſidérablement multipliés, & les cailles, les ramiers, les poules d'indes & les lapins y ſont à grand marché. On y prend un ſi grand nombre de tortues, que pluſieurs vaiſſeaux s'en chargent tous les ans & les ſalent pour les tranſporter en Amerique. Au reſte le plus grand commerce de ces iſles conſiſte dans le ſel & les peaux des chevres, qu'on y prépare parfaitement bien.

La plus grande & la plus peuplée des iſles du Cap Verd eſt San-Iago ou Saint-Jacques, appellée ainſi, parce qu'elle fut découverte le premier jour de Mai. Ribéira en eſt la capitale, & le Gouverneur pour le Roi de Portugal y loge ordinairement. Cette ville eſt auſſi le ſiége d'un Evêque ſuffragant de Lisbonne.

Les autres iſles du Cap Verd ſont l'iſle de Bonne-Viſte ou Bonne-Vue, au Nord-Eſt de San-Iago, l'iſle de Brava au Sud-Oueſt de cette même iſle, & l'iſle de Saint-Antoine.

La mauvaiſe qualité du climat de Brava eſt cauſe que cette iſle eſt peu habitée. Elle rapporte néanmoins de bons fruits & les chevres y ſont très-fertiles, ce qui produit une grande quantité de peaux : les fontaines d'eau douce & très-bonne à boire, qui s'y trouvent, ſervent à renouveller la proviſion des vaiſſeaux qui paſſent par cet endroit.

L'iſle de Bonne-Viſte ou Bonne-Vue porte ce nom par rapport à ſes montagnes blanches qui ſe font appercevoir de très-loin, & qui forment une agréable perſpective.

L'iſle de Saint-Antoine, qui eſt la plus occidentale vers le Nord, a deux deux montagnes qui ne ſont guères moins hautes que le Pic de Teneriffe.

Iſles de ſaint Thomas & autres.

Ces iſles ſont au nombre de quatre, ſçavoir, au Nord-Eſt, ſaint Thomas, l'iſle du Prince, & celle de Fernand-Po, & au Sud-Oueſt de ſaint Thomas, celle d'Annobon. La poſſeſſion de ces iſles eſt importante pour les Portugais, parce qu'elles leur procurent l'entrée des Royaumes de Benin & de Congo, où ils font un grand commerce.

L'iſle de ſaint Thomas, ainſi appellée du jour qu'elle fut découverte, eſt ſituée preſque ſous la Ligne. Elle produit une quantité prodigieuſe de ſucre, mais l'air qu'on y reſpire eſt très mal-ſain pour les Européens, qui y vivent à peine juſqu'à l'âge de cinquante ans. Des garniſons Portugaiſes y ont péri quelquefois, ſans que perſonne pût réchapper. La capitale de cette iſle s'appelle auſſi

auſſi ſaint Thomas. Elle a un port & une fortereſſe, & elle eſt la réſidence d'un Evêque, Suffragant de Lisbonne.

Au Nord-Eſt de ſaint Thomas eſt l'iſle du Prince, qui fut ainſi appellée en 1471. parce qu'on en donna les revenus au Prince Royal de Portugal. Le terroir en eſt aſſez fertile, & on y compte deux cents maiſons. Elle eſt habitée par quarante Portugais & environ trois mille eſclaves.

L'iſle de Fernand-Po, encore plus au Nord-Eſt de ſaint Thomas, & près des côtes de Benin, a environ quatre à cinq lieues de long ſur deux de large. Le ſeul endroit qui offre un bon mouillage eſt la bande du Nord où ſont trois bayes, dont la meilleure eſt celle de Cumberland. Cette iſle produit une grande quantité de toutes ſortes de plantes, beaucoup de chevres ſauvages, de veaux & de lions marins. Ces derniers ont depuis douze juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras qu'on en tire quelquefois cinq cents pintes d'huile, & leur chair eſt bonne à manger. On trouve encore près de cette iſle beaucoup de morues, & différents poiſſons.

L'iſle d'Annobon eſt au Sud-Oueſt de ſaint Thomas. On prétend que les Portugais lui donnerent le nom qu'elle porte, parce qu'ils y aborderent le premier jour de l'année 1526. elle n'a guères que ſix lieues de tour ; on y compte à peine cent maiſons, & on y trouve des crocodiles en quantité.

Les iſles de ſaint Matthieu & de l'Aſcenſion ſont beaucoup plus à l'Oueſt que les précédentes. On voit quelques habitations Portugaiſes dans la premiere, & les vaiſſeaux s'y arrêtent ordinairement pluſieurs jours pour y prendre des rafraîchiſſements. La ſeconde n'eſt pas plus habitée que l'autre ; mais les Portugais y ſéjournent preſque toujours à leur retour des Indes Orientales.

Iſles de ſainte Hélene.

A une diſtance égale de la Guinée & du cap de Bonne-Eſpérance, à quatre cents lieues des terres, & au Midi de l'iſle de ſaint Mathieu, ſe trouve l'iſle ſainte Hélene, qui appartient aujourd'hui aux Anglois. Les Portugais la découvrirent les premiers en 1510. & ils la trouverent inculte & déſerte. Un Marchand fatigué des longues courſes qu'il avoit faites ſur mer, débarqua à l'iſle ſainte Hélene, & déterminé à y finir ſes jours, il fit deſcendre auſſi des vaches, des brebis, des liévres, des poulets & des pigeons. Le climat ſe trouva ſi favorable pour ces animaux, qu'ils ſe multiplierent conſidérablement ; les grains, les légumes, les fruits qu'on y ſema, pouſſerent avec tout le ſuccès qu'on pouvoit déſirer, & l'abondance fut bientôt établie dans cette iſle, qui étoit déſerte peu de temps auparavant. L'air qu'on reſpire dans cette iſle eſt ſi pur & ſi ſain, qu'il eſt capable de rendre la ſanté aux matelots malades qu'on y peut mettre à terre. Dès qu'on a été inſtruit de cette derniere circonſtance, tous les vaiſſeaux qui faiſoient route de ce côté-là, ſe ſont empreſſés d'aborder à l'iſle ſainte Hélene pour rafraîchir leur équipage. Les Portugais, qui étoient d'abord poſſeſſeurs de cette iſle, y bâtirent un Fort & un Hôpital pour toutes les Nations Européennes ; mais ils ne permirent à aucun Etranger de s'y fixer. Les Hollandois tenterent d'en chaſſer les Portugais, & firent quelques démarches en conſéquence. Dans le temps qu'ils ſe diſputoient vivement la poſſeſſion de ſainte Hélene, les Anglois s'en rendirent maîtres en 1673. Ils y ont conſtruit un nouveau

L'AFRIQUE.

Fort, auquel ils ont donné le nom de ſaint James, & ils laiſſent toujours aux autres Nations la liberté d'y aborder. Cette iſle eſt maintenant auſſi importante pour eux, que le Cap de Bonne-Eſpérance l'eſt pour les Hollandois, ou Sofala pour les Portugais.

CHAPITRE XIII.

MOEURS, COUTUMES ET USAGES DE QUELQUES PEUPLES DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AFRIQUE, DEPUIS LE SÉNÉGAL JUSQU'AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

ARTICLE PREMIER.

Les Jalofs & autres Peuples du Sénégal.

LES peuples, qui habitent entre le Sénégal & la Gambra ou Gambie, ſont diviſés en pluſieurs Nations, & les principales de celles dont les Voyageurs Européens ayent connu le mieux les mœurs & les uſages, ſont les Jalofs, les Foulis & les Mandingos.

Couleur & figure des Jalofs.

Les Jalofs, Jolloifs ou Ghiolofs, habitent au Nord de la riviere de Gambra, d'où ils s'étendent fort loin dans les terres, & même juſqu'à la riviere du Sénégal. Ils ſont plus noirs & plus beaux que les Mandingos ou les Flups, & ils n'ont point, comme ces deux Nations, le nez large & de groſſes levres; leurs dents ſont blanches, bien rangées, & en général ils ſont droits, bienfaits, agiles & robuſtes.

Leurs mauvaiſes qualités.

Les Negres des côtes ſont, ainſi que les Jalofs, aſſez doux & aſſez civils; mais quoique leur conſtitution ſoit forte & vigoureuſe, ils ſont pareſſeux à l'excès; ce qui les rend pauvres & miſérables. D'ailleurs on remarque en eux beaucoup de défauts, & ils paroiſſent impudents, lâches, vindicatifs, orgueilleux, paſſionnés pour les louanges, deréglés dans leurs expreſſions, menteurs, gourmands, débauchés, intempérants dans l'uſage qu'ils font de l'eau de vie, & trompeurs dans le commerce. Ils ſeroient plutôt capables de voler & d'aſſaſſiner ſur les grands chemins, que de s'occuper d'un travail honnête; & ils ne ſe font aucun ſcrupule d'enlever les habitants des villages voiſins, pour les vendre en qualité d'eſclaves. Ils volent un Européen en face ſans qu'il s'en apperçoive, & voici de quelle maniere ils s'y prennent. Comme la plupart des Negres marchent pieds nuds, ils acquierent autant d'adreſſe dans cette partie, que nous en avons aux mains, & ramaſſent facilement avec le pied une épingle qui ſeroit à terre. Lorſqu'ils ont envie de s'emparer d'un morceau de fer, d'un couteau, de ciſeaux ou de toute autre choſe à peu près ſemblable, ils s'en approchent & y tournent le dos. Alors ils regardent les Marchands Européens en tenant les mains

ouvertes, & pendant qu'ils feignent d'examiner attentivement les choſes qu'on leur préſente, ils ſaiſiſſent avec le gros orteil, la proye qu'ils ont convoitée, & pliant le genouil, ils levent le pied par derriere & mettent leur vol en ſûreté; ils n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs compatriotes de l'intérieur des terres; car lorſqu'ils les voyent arriver pour commercer, ils feignent de vouloir les aider à tranſporter leurs marchandiſes & leur en dérobent une grande partie.

Leur avidité barbare eſt pouſſée encore plus loin, puiſqu'il y en a pluſieurs d'entr'eux qui vendent leurs enfants, leurs parents & leurs voiſins. Quand ils employent ce perfide moyen, ils s'adreſſent à ceux de leurs voiſins, ou de leurs parents qui n'entendent pas la langue des Européens, & ils les conduiſent au comptoir pour y porter quelque choſe. Là ils font entendre aux Européens, que ceux dont ils ſe ſont fait accompagner ſont des eſclaves qu'ils ont achetés, & ils les vendent ſans que ces malheureuſes victimes puiſſent s'en défier juſqu'au moment qu'on les enferme, ou qu'on les charge de chaînes. Quantité de petits Negres des deux ſexes ſont enlevés tous les jours par leurs voiſins, lorſqu'ils s'écartent dans les bois, ſur les chemins ou dans les plantations, ſuivant l'uſage d'employer les enfants à chaſſer les oiſeaux qui viennent manger le millet & les autres grains. Dans les temps de famine, les Negres aiment mieux ſe vendre eux-mêmes pour s'aſſurer la vie, que de travailler à la gagner.

Les Interpretes Negres ſont rarement capables de rendre le ſens des paroles qu'ils entendent, & leurs mépriſes, ou leur fourberie, jettent de l'embarras dans tous les marchés qu'on fait avec eux. Si les Negres s'apperçoivent qu'ils ſont utiles, ils ſe rendent inſupportables à ceux à qui ils rendent quelques ſervices, & ſont dans une yvreſſe continuelle. L'eau-de-vie, qu'ils ſe procurent avec tant de peines & de frais, eſt prodiguée auſſitôt qu'ils l'ont obtenue, & quelles que ſoient les liqueurs dont ces peuples s'enyvrent, elles leur ôtent totalement la raiſon; de ſorte qu'ils deviennent ſemblables à des bêtes féroces. Ils n'ont aucune notion de la néceſſité de reſtituer, ni la moindre teinture des devoirs civils, & leur ignorance eſt ſi groſſiere, qu'ils ne peuvent jamais indiquer leur âge, ni les jours de la ſemaine pour leſquels ils n'ont point de noms déterminés. La ſeule vertu qui leur ſoit naturelle eſt l'hoſpitalité; & ils laiſſent rarement partir un Etranger ſans l'avoir fait manger & boire. Cependant leur pauvreté eſt extrême, & ils ont pour tout bien quelques beſtiaux. Les plus riches n'en ont pas plus de quarante ou cinquante avec deux ou trois chevaux, & le même nombre d'eſclaves.

Uſages touchant la ſucceſſion au thrône.

Dans quelques pays des Negres la couronne eſt héréditaire; dans d'autres elle eſt élective. A la mort d'un Prince héréditaire, c'eſt ſon frere & non ſon fils qui lui ſuccede; mais après la mort du frere, le fils du premier eſt rappellé au thrône, & le laiſſe de même à ſon frere. Dans pluſieurs pays héréditaires, la ſucceſſion tombe au premier neveu par les ſœurs, parce que la propagation du Sang Royal eſt certaine par cette voye.

Dans les Royaumes électifs trois ou quatre des plus grands perſonnages de la Nation s'aſſemblent après la mort du Roi pour lui choiſir un ſucceſſeur, & ſe réſervent le pouvoir de le dépoſer ou de le bannir, lorſqu'il

L'AFRIQUE.

manque à ſes obligations. Cet uſage devient la ſource d'une infinité de guerres civiles, parce qu'un Roi dépoſé entreprend ordinairement de ſe rétablir malgré les conſtitutions.

Autorité des Rois.

Il n'y a point d'autorité plus abſolue & plus reſpectée que celle des Monarques Negres. Dès que quelqu'un eſt revêtu de la dignité Royale, il eſt regardé avec la plus profonde vénération, par ceux qui lui étoient égaux auparavant. Il prend de ſon côté un air de hauteur & d'empire, qui ſe change bientôt en une véritable tyrannie. Les punitions, pour les moindres défauts de reſpect ou d'obéiſſance, ſont la mort, la confiſcation des biens & l'eſclavage de toute la famille du coupable. Un Roi fait ſouvent, ſous les plus légers prétextes, vendre à ſon gré ſes ſujets, ſans égards pour le rang, ni pour la profeſſion. Comme la volonté des Princes eſt une loi ſouveraine, ils impoſent des taxes arbitraires qui réduiſent quelquefois tous leurs ſujets à la derniere pauvreté. Dans le Royaume de Barſalli, il n'y a que le Roi & ſa famille qui ayent le droit de coucher ſous des *Tendres*, eſpece d'étoffes qui ſervent de défenſe contre les mouches & les moſquites (1), & l'infraction de cette loi eſt punie de l'eſclavage.

Le Roi des Jalofs, qui porte le titre de Damel, ne permet à ſes ſujets d'approcher de lui qu'avec beaucoup de circonſpection ; & l'entrée de ſes appartements n'eſt accordée qu'à un petit nombre de Grands qu'il honore d'une diſtinction particuliere. Lorſqu'un Seigneur, de ceux mêmes qui lui appartiennent par le ſang, obtient d'être reçu à l'Audience, il ſe dépouille de ſa robe en entrant dans la Cour, & demeure nud depuis la tête juſqu'à la ceinture. Enſuite s'avançant vers le Roi, qui n'accorde ſes Audiences que devant la porte du palais, il ſe met à genoux à quelque diſtance, baiſſe la tête & prend de chaque main une poignée de ſable dont il ſe couvre la tête & le viſage. A meſure qu'il approche il répete pluſieurs fois la même cérémonie. Enfin ſe proſternant à deux pas du Monarque, il explique les raiſons qui lui ont fait déſirer d'avoir une Audience. Après ſon expoſition, il ſe leve ſans oſer jetter les yeux devant lui, tient les bras étendus vers ſes genoux, & de temps en temps il ſe jette de la pouſſiere ſur le front. Le Roi paroît l'écouter peu, & tourne ſon attention ſur quelque bagatelle qui l'amuſe. Cependant il prend un air grave à la fin de la harangue, & ſa réponſe eſt un ordre auquel le ſuppliant n'oſe répliquer. Lorſque ce Prince reçoit les Etrangers, il eſt environné de ſes gardes armés de leurs zagayes.

Quoique les Rois qui commandent ſur les côtes de la Gambra, ſoient auſſi abſolus que le Damel, ils affectent moins de faſte dans le cérémonial & dans les habits, excepté en certaines occaſions ſolemnelles. Les richeſſes de la plupart de ces Souverains ne conſiſtent qu'en chameaux, en dromadaires, en bœufs & en chevres avec du millet & du fruit. Dans les Audiences qu'ils donnent aux Européens, ils ſe parent avec plus de ſoin qu'à l'ordinaire. On les trouve alors couverts d'une robe rouge ou bleue, à laquelle ſont attachées des queues d'élephants ou de bêtes ſauvages, de petites ſonnettes, des brins d'yvoire & de corail, & autres choſes pareilles. Ils portent ſur la tête un bonnet d'oſier orné de petites cornes de boucs & d'antilopes, ou de gazelles. Leur cortége eſt nombreux & ils ſe rendent avec beaucoup

(1) Ce ſont des eſpeces de couſins.

de gravité au lieu deſtiné pour l'Audience, qui eſt ordinairement le deſſous de quelque gros arbre. Jamais ils ne ſont ſans leur pipe à la bouche.

Le Roi de Joala entretient communément une garde de cinq cents hommes diviſés en trois corps, au travers deſquels les Etrangers paſſent pour arriver à l'appartement du Souverain. Dans les cours on a ſoin de faire paroître quinze ou vingt chevaux aſſez mal harnachés. Les Arabes & les Marbuts ont à ces Audiences beaucoup plus de liberté que les Negres; mais les François en ont plus que les uns & les autres. A leur approche ils font un ſalut au Prince, qui leur tend ordinairement la main. Enſuite s'aſſeyant, ſuivant l'uſage commun du pays, ſur un lit couvert d'une courte pointe de cuir rouge, le Roi, ſans ceſſer de tenir ſa pipe à la bouche, fait aſſeoir les Etrangers près de lui, & leur demande ce qu'ils ont apporté, car on n'approche jamais des Rois Negres ſans quelque préſent. Dans le Royaume de Baſalli, les préſens établis pour un Européen conſiſtent en dix, quinze ou vingt barres de fer, quelques flacons d'eau-de-vie, une épée, un fuſil, un chapeau. L'eau-de-vie eſt toujours ce qui paroit reçu avec plus de plaiſir, & ſouvent le Roi s'enyvre avant que l'Audience ſoit finie. Dans tout le reſte il ne differe point des autres Princes du Sénégal. Les Negres des environs de cette riviere regardent leurs Rois comme des ſorciers & des devins du premier ordre. Ils ſont perſuadés que Magro, anciennement Roi du grand Kaſſan, entretenoit un commerce intime avec les diables, & que par leur ſecours il pouvoit donner tant de force à ſon haleine, que d'un ſouffle il auroit mis en piéce tout ce qui ſe trouvoit près de lui. Ils croyent même qu'il faiſoit ſortir de la terre du feu & des flammes, lorſqu'il invoquoit les eſprits infernaux.

C'eſt l'uſage auſſi de faire des préſents aux Rois Negres, lorſqu'ils vont rendre viſite aux Européens dans les comptoirs. Ces viſites deviennent quelquefois ſi fréquentes, qu'elles ſont fort onéreuſes, & on doit ſe précautionner ſoigneuſement contre leurs nouvelles prétentions; car un exemple ſuffit pour les mettre en droit d'exiger les mêmes préſents dans les mêmes occaſions. Les Princes Jalofs, malgré leur orgueil, ſont ſi peu capables de honte à l'égard des préſents qu'ils exigent, que s'ils apperçoivent à l'Etranger qui les viſite quelque choſe qui leur plaiſe, comme un manteau, des bas, des ſouliers, une épée, un chapeau, &c. ils demandent ſucceſſivement à eſſayer ces choſes, & ſe mettent par dégré en poſſeſſion de toute ſa parure, qu'ils refuſent enſuite de rendre.

Noblesse, Magiſtrats & Milices des Jalofs.

Aux environs du Sénégal, les Jalofs ont une ſorte de nobleſſe qu'ils appellent *Sahibobos*, & ils donnent aux Princes du Sang Royal & aux Grands le nom de *Tenhalas*. Parmi les Miniſtres d'Etat qui aident le Damel à gouverner, on diſtingue le *Kondi*, Tributaire ſouverain de ce Monarque, & Commandant général des armées, avec une autorité peu différente de celle qu'avoit autrefois le grand Connétable de France. Le ſecond Miniſtre eſt le grand *Jerafo*, ou chef de la Juſtice dans toute l'étendue du Royaume, & il eſt chargé de faire de temps en temps la viſite des Provinces, pour écouter les plaintes du peuple & juger les différends. L'*Alkair*, ou le Thréſorier de la Couronne exerce le même office que le Jerafo, mais avec un pouvoir plus limité. Il a ſous lui tous les Alkairs ſubalternes, ou les

L'AFRIQUE.

Alkades qui ſont les chefs des villages, comme les Seigneurs de Paroiſſe en France.

Pluſieurs grands Officiers civils & militaires ont auſſi leurs ſubalternes dans chaque canton de l'Etat. Toutes les villes ont leur Jerafo, comme leur Alkade, ou leur Alkair. Le Kondi, qui eſt toute à la fois Lieutenant-Général du Royaume & Généraliſſime des armées, fait en vertu de ſon premier titre, la viſite des Provinces avec le Grand Jerafo, ou le chef de la Juſtice, pour ſe faire rendre compte de la conduite des Alkades. L'Office particulier de l'Alkade conſiſte à lever les droits & les revenus Royaux, dont il eſt comptable au grand Thréſorier.

On prétend que les Negres de la côte l'emportent dans leur gouvernement ſur ceux du Sénégal; qu'ils ſont plus exacts ſur tous les devoirs de l'adminiſtration; que leur politique eſt mieux entendue; leurs vûes de conſervation & d'agrandiſſement plus profondes & plus ſecrettes; enfin qu'ils ont plus d'équité dans les récompenſes & dans les châtiments. Le Conſeil du Prince eſt compoſé des plus anciens, & ne s'éloigne jamais de ſa perſonne, & les Juges ſont ceux dans leſquels on a reconnu le plus de jugement & d'expérience.

L'exécution de la juſtice ſuit immédiatement la Sentence. Un voleur convaincu eſt puni par l'eſclavage, car ce crime expoſe rarement le coupable à la mort. Un Negre accuſé, ſans pouvoir être convaincu, eſt obligé de lécher trois fois un fer brûlant, & s'il réſiſte à cette épreuve, il eſt déclaré innocent. Néanmoins il eſt condamné à ſortir du pays, ainſi que celui qui l'a accuſé. La rigueur de ces loix n'empêche pas que la Juſtice ne ſouffre quelquefois des atteintes par le peu d'attention des Juges, & par leur facilité à ſe laiſſer corrompre.

Maniere de faire la guerre.

Les Rois Negres entreprennent la guerre ſur des ſujets les plus légers, & lorſqu'elle eſt réſolue, le Kondi aſſemble des troupes qui ne montent guères à plus de quinze cents hommes. Le Damel n'a pas beſoin de proviſions de bouche quand il eſt en campagne. Toutes les femmes lui fourniſſent des vivres ſur ſon paſſage. Il garde pour ſon uſage ce qui flatte le plus ſon goût, & fait diſtribuer le reſte à ſes gens.

Armes de la Cavalerie.

Les armes de la Cavalerie ſont la zagaye, ſorte de javeline, mais fort longue, & trois ou quatre dards de la forme des fleches, avec cette différence que la tête en eſt plus groſſe, & qu'étant dentelée elle déchire la bleſſure lorſqu'on la retire après le coup. Les Cavaliers lancent aſſez loin leurs zagayes. Outre ces armes ils ont un cimeterre, un couteau à la Moreſque long d'une coudée ſur deux doigts de largeur, & un bouclier rond compoſé d'un cuir fort épais. Cependant ſans être embarraſſés de tant d'inſtruments, les Cavaliers ont les bras & les mains libres, & chargent leurs ennemis avec beaucoup de vigueur.

Armes de l'Infanterie.

L'Infanterie eſt armée d'un cimeterre, d'une javeline & d'un carquois rempli de cinquante ou ſoixante fleches empoiſonnées, dont les bleſſures ſont infailliblement ſuivies de la mort pour peu que les remedes ſoient différés. Leurs dents ou leurs barbes ne cauſent pas des effets moins dangereux, puiſque ne pouvant être retirées, il faut qu'elles traverſent la partie dans laquelle elles ſont entrées. L'arc eſt compoſé d'un roſeau fort dur qui reſſemble au

bambu. La corde eſt une autre ſorte de bois qui eſt joint à l'arc avec beaucoup d'adreſſe. Les Negres en général ſe ſervent ſi habilement de leurs arcs, qu'ils ſont ſûrs de frapper un écu de plus de cinquante pas. Ils marchent ſans ordre & ſans diſcipline au milieu même du pays ennemi.

Leur maniere de combattre.

Lorſque deux partis ennemis ſont réciproquement à la portée de leurs armes, l'Infanterie fait une décharge de ſes fleches, & la Cavalerie lance ſes dards. On en vient enſuite à la zagaye, mais chacun cherche à épargner ſon adverſaire, aimant mieux le faire eſclave que de lui ôter la vie; l'eſclavage eſt le ſort de tous les priſonniers de guerre, ſans exception d'âge & de rang. Malgré les ménagements que les Negres obſervent d'abord dans leurs combats, ils ſont ordinairement très-ſanglants, parce qu'ils ſont preſque nuds, & que l'amour de la gloire & la crainte de l'eſclavage les animent par degrés. Si un premier choc ne décide pas de la victoire, ils renouvellent ſouvent le combat pendant pluſieurs jours. Enfin lorſqu'ils commencent à ſe laſſer de verſer du ſang, ils envoyent de chaque côté les hommes qu'ils reſpectent le plus pour négocier la paix; & s'ils conviennent des articles, ils jurent ſur l'Alcoran & par Mahomet d'être fideles à les obſerver. Il n'y a jamais de compoſition pour les priſonniers; ceux qui ont le malheur d'être pris demeurent eſclaves de celui qui les a touchés le premier.

LES FOULIS.

Les Foulis du Sénégal occupent un pays fort étendu ſous le gouvernement d'un Souverain particulier, mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambra vivent dans la dépendance des Mandingos, parmi leſquels ils ont formé des établiſſements par intervalles. Il y a beaucoup d'apparence que la famine ou la guerre les a chaſſés de leur pays. Les Foulis de la Gambra ſont d'une couleur baſanée, & ils ont de longs cheveux noirs beaucoup moins friſés que ceux des autres Negres. Leurs femmes ont la taille d'une grande beauté, & les traits du viſage fort réguliers, & elles arrangent leurs cheveux avec beaucoup de propreté. Les Foulis ne ſont pas généralement auſſi bien faits que leurs femmes, ce qui peut être attribué à la nature de leurs occupations. Ils ont quelques chevres, mais leurs principales richeſſes conſiſtent en vaches. Quoiqu'ils ayent pluſieurs habitations fixes, la plûpart menent une vie errante avec leurs beſtiaux qu'ils conduiſent dans les cantons bas ou élevés, ſuivant qu'ils y ſont forcés par les pluyes. Lorſqu'ils rencontrent quelque bon pâturage, ils s'y établiſſent avec la permiſſion du Roi du Canton, & ils y demeurent tout le temps que l'herbe reſte ſur la terre. La vie des hommes eſt fort pénible, car outre le travail de leur profeſſion, ils ont ſans ceſſe à ſe défendre contre les bêtes féroces ſur la terre, & contre les crocodiles ſur le bord des rivieres. La nuit ils raſſemblent leurs troupeaux au centre de leurs tentes & de leurs cabanes; ils allument quantité de feux, & font exactement la garde.

Commerce des Foulis errants.

Outre leurs beſtiaux, ces Foulis errants vendent du lait doux, du lait aigre, & deux ſortes de beurre, l'un frais & fort blanc, l'autre dur & d'une belle couleur. Les Anglois appellent ce dernier beurre rafiné, & ils le trouvent auſſi bon que celui d'Angleterre. Ce ſont les femmes qui ſont

L'AFRIQUE.

chargées de ce commerce, & elles apportent leur marchandiſe dans des gourdes ſi nettes qu'elles ſe croiroient deshonorées ſi l'on y trouvoit un cheveu. Les bagatelles qu'elles demandent en échange ſont des grains de verre, des couteaux communs &c. Mais lorſqu'elles ont une fois gouté du ſel qu'elles appellent *Ram-dam*, elles en préferent la moindre quantité à tout le reſte.

Douceur de leur Gouvernement.

Les Foulis ainſi diſperſés ont des Chefs qui les gouvernent avec tant de douceur, que leurs déciſions ſemblent être celles de tout le peuple. Les Particuliers vivent en ſociété, & bâtiſſent des villes ſans être aſſujettis au Prince dans les terres duquel ils s'établiſſent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de ſa Nation, ils détruiſent leur ville pour aller ſe fixer dans quelque autre lieu. La forme de leur gouvernement ſe ſoutient ſans peine, parce qu'ils ſont d'un caractere doux & paiſible. Ils ont des notions ſi parfaites de juſtice, & de bonne foi, que celui qui les bleſſe, eſt regardé avec horreur de toute la Nation, & ne trouve perſonne qui prenne parti pour lui contre le chef qui le condamne. Comme on s'embarraſſe peu dans ce pays de la propriété des terres, & que les Foulis d'ailleurs ne ſe mêlent pas beaucoup de l'Agriculture, les Rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs Etats. Ils ne cultivent que les environs de leurs villes ou de leurs camps pour en tirer leurs véritables néceſſités. Ils ſement du tabac, du coton, du bled d'inde ou du maïs, du riz, du bled de Guinée, avec une autre ſorte de bled qui ſe nomme *Manſaroke*.

Malgré la quantité de terres qu'ils laiſſent incultes, l'induſtrie & la frugalité des Foulis leur font recueillir plus de bled & de coton qu'ils n'en conſument. Ils le vendent alors à bon marché, ou le partagent avec les Etrangers qu'ils ſe font un plaiſir de recevoir. Ils acquierent par-là tant de conſidération dans les pays voiſins de leurs villes qu'on ſe deshonoreroit en les inſultant. Leur humanité n'excepte perſonne, mais elle redouble pour leurs compatriotes. Qu'un Foulis tombe dans l'eſclavage, tous les autres ſe réuniſſent pour racheter ſa liberté. Comme ils ont des aliments en abondance, ils ne laiſſent jamais un homme de leur Nation dans le beſoin. Ils prennent ſoin des vieillards, des aveugles, des boiteux, & ils étendent même leurs ſecours juſqu'aux Mandingos, dont ils nourriſſent un grand nombre dans les temps de famine. Les querelles ſont extrêmement rares entre eux. Cette extrême douceur néanmoins ne vient pas d'un défaut de courage; car il n'y a point de Nation plus brave en Afrique, ni qui ſçache mieux repouſſer une inſulte. Leurs armes ſont la lance, la zagaye, l'arc & les fleches, des coutelas fort courts qu'ils appellent Fongs, même le fuſil dans l'occaſion, & ils ſe ſervent de toutes ces armes avec beaucoup d'adreſſe. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque ville des Mandingos. Ils ſont rigoureuſement attachés au Mahométiſme, & il y en a peu qui veuillent boire de l'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs, & ils ne ſe regalent qu'avec de l'eau ſucrée.

Leur induſtrie eſt ſi reconnue pour élever & nourrir des beſtiaux que les Mandingos leur abandonnent le ſoin de leurs troupeaux. Ils les laiſſent paître pendant le jour dans les plaines, & après la moiſſon du riz, ils les mettent dans les champs moiſſonnés ſous les yeux de quelques gardes qui ne

les

les perdent pas de vûe. La nuit venue, ils les renferment dans un enclos, où chaque bête eſt attachée à ſon pieu avec des liens d'écorce d'arbre. C'eſt dans ce lieu qu'ils tirent le lait des vaches, & elles y paſſent la nuit ſous la garde de quelques gens armés qui veillent contre les ſurpriſes des lions & des autres bêtes féroces. Les veaux ſont dans un endroit plus ſûr encore & plus à l'abri des atteintes des mêmes animaux. Le matin on trait les vaches pour la ſeconde fois, & on leur laiſſe enſuite la liberté de retourner dans la plaine.

Commerce qu'ils font de leurs troupeaux.

Les Foulis ſont preſque le ſeul peuple de cette Contrée de l'Afrique de qui on puiſſe acheter des troupeaux. L'ancien prix pour une vache étoit ordinairement une barre de fer, mais depuis pluſieurs Capitaines de Vaiſſeaux l'ont fait monter juſqu'à deux barres, & rien n'eſt ſi difficile que d'obtenir d'eux quelque diminution lorſque le tarif eſt changé à leur avantage. La ſuperſtition eſt leur partage comme celui de tous les autres Negres, & s'ils apprenent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs vaches, ils s'obſtinent à n'en plus vendre, du moins à celui qui l'auroit acheté pour en faire cet uſage; parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée qui peut faire mourir leurs beſtiaux. Les Mandingos ſeroient ſouvent expoſés à périr de faim ſans le ſecours des Foulis. Ils tirent d'eux par des échanges une partie de leurs proviſions. On ne connoît pas non plus ſur la riviere de Gambra d'autre peuple que les Foulis qui ait l'art de faire du beurre. Ils le vendent pour diverſes ſortes de marchandiſes, mais ſurtout pour du ſel.

Habillements des Foulis.

Leur habillement n'eſt pas moins particulier à leur Nation, que leur commerce, & ils n'employent pas d'autres étoffes que celles de leurs propres manufactures. Ces étoffes ſont de coton blanc, & les femmes ont ſoin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Elles en ont auſſi pour l'intérieur de leurs cabanes, où on ne trouve rien qui bleſſe la vûe, ou l'odorat. On reconnoît encore de la régularité & de la précaution dans l'ordre de leurs petites habitations. Il y a toujours d'une cabane à l'autre aſſez de diſtance pour les garantir de la communication du feu. Les rues ſont fort bien ouvertes, & les paſſages libres, ce qui ne ſe trouve gueres dans les villes des Mandingos. La plûpart des habitations des Foulis ſont bâties ſur le même modele. Ces peuples aiment beaucoup les grands colliers blancs & bleus, ſurtout les derniers.

Ils ſont habiles chaſſeurs, & s'effrayent peu à la vûe d'un lion, d'un tigre, ou de toute autre bête de ſemblable eſpece. Vingt ou trente Foulis ſe joignent pour la chaſſe des éléphants, & ne retournent pas chez eux qu'ils n'ayent tué quelques-uns de ces animaux. Ils vendent les dents, & font ſécher & fumer la chair qu'ils gardent pour s'en nourrir pendant pluſieurs mois. Ils racontent que les éléphants paroiſſent quelquefois en ſi grand nombre qu'ils forment des troupeaux de cent & de deux cents; qu'alors ils font un tort irréparable, non-ſeulement aux arbres des campagnes, mais auſſi aux champs de riz & de bled; & que la ſeule reſſource pour les écarter eſt d'allumer des feux autour des plantations. Sans cette précaution les éléphants écraſeroient tout dans leur paſſage.

L'AFRIQUE.

MANDINGOS.

La plus nombreuſe de toutes les Nations qui habitent les bords de la Gambra, & toute l'étendue même de cette côte, porte le nom de Mandingos, ou Mundingos. Ils ſont, à ce qu'on prétend, parfaitement noirs, & parlent tous la même langue le long de la riviere. D'ailleurs ils paroiſſent vifs & enjoués, & paſſeroient vingt-quatre heures à danſer au ſon de leurs tambours & de leurs balafos. Quelquefois ils danſent avec des mouvements aſſez réguliers, mais ſouvent ils font des ſauts & des poſtures les plus biſarres, s'efforçant de l'emporter les uns ſur les autres, par la ſoupleſſe & l'activité de tous leurs membres. Leur inclination les porte à la diſpute & aux querelles; ce qu'ils appellent combattre; & ſi quelqu'un d'eux en maltraite vivement un autre par des paroles injurieuſes, ils en parlent comme d'une grande bataille. Il eſt rare qu'ils en viennent aux coups; mais ſi l'action s'engage, ils deviennent auſſi formidables de la main que de la langue: ils ſe jettent ſur les premieres armes qui s'offrent à leurs yeux, & ces combats finiſſent ordinairement par la mort de quelqu'un. Le meurtrier ſe hâte alors de paſſer dans une autre contrée, ſûr d'être bien reçu & protégé par le Roi, qui l'admet volontiers au nombre de ſes ſujets.

Armes des Mandingos.

La plupart des Mandingos portent une épée ſur l'épaule droite; d'autres n'ont que la zagaye, ou un dard long de trois pieds. Pluſieurs ſe contentent d'un arc & de fleches, mais ils ont tous un couteau ſuſpendu à leur ceinture, & leur adreſſe eſt extrême dans l'uſage de toutes ces armes. Cette Nation eſt diſtribuée dans toutes les parties du pays, & on croit que dans ſon origine elle occupoit l'intérieur des terres. Les Mandingos ſont les plus zélés Mahométans d'entre tous les Negres: ils ne connoiſſent pas l'uſage du vin & de l'eau-de-vie, & ils ſont les plus civiliſés de toutes ces régions de l'Afrique. Le principal commerce du pays dépend d'eux, & ſuivant l'opinion de Labat, ils ſont induſtrieux, appliqués au travail, entendus dans la culture des terres & l'entretien des beſtiaux. Ceux qui habitent le pays de Galam forment une République qui ne reconnoît pas de Rois, & qui eſt gouvernée par ſes propres chefs. Il y auroit apparence que Labat attribueroit aux Mandingos les qualités que poſſedent les Foulis; car on a vu plus haut, que les derniers prenoient ſoin du bétail des premiers. D'ailleurs ſelon le témoignage d'autres voyageurs, on voit que les Mandingos qui habitent le long de la Gambra, menent une vie oiſive, & que la plus grande partie d'entr'eux ne connoît ni le commerce ni d'autres exercices. La néceſſité ſeule les contraint à ſemer des grains & à les recueillir, mais ce travail ne prend que deux mois dans l'année, & s'il leur ſemble dur & pénible, c'eſt qu'ils manquent d'induſtrie & de bonne volonté. Ils employent le reſte du temps à des amuſements frivoles, aſſis pendant la chaleur du jour à l'ombre de leurs arbres, pour y prendre le frais. Ils ont des jeux pour leſquels ils ne manquent pas d'adreſſe, mais ils négligent la pêche & la chaſſe, quoiqu'ils ayent du poiſſon & du gibier près d'eux. On leur voit continuellement une pipe à la bouche: ces pipes ſont compoſées d'une terre rougeâtre, & le tuyau eſt un petit bâton de bois qu'ils percent avec un fer chaud, ou un roſeau de cinq ou ſix pieds de long, qui dans l'endroit où il ſe joint à la tête eſt couvert

d'une petite piece de cuire rouge. Les Marchands ont pour leur voyage des pipes d'une grandeur démeſurée, dont la tête pourroit contenir une chopine d'eau.

Leur délicateſſe ſur le point d'honneur.

Les Mandingos ont, ſur le point d'honneur & ſur la naiſſance, des idées à peu près ſemblables à celles des Nations les plus policées, c'eſt-à-dire, qu'ils portent ſouvent cette délicateſſe à l'excès. Si quelque circonſtance empêche les Mandingos de tirer raiſon ſur le champ d'un affront, ou de quelque autre injure, ils la remettent à un autre jour, & manquent rarement de ſe livrer combat, lorſqu'ils en trouvent l'occaſion favorable.

Leur maniere de ſe ſaluer.

La maniere de ſe ſaluer entre les Mandingos eſt de ſe prendre la main en la ſecouant, mais ſi c'eſt une femme qu'ils ſaluent, au lieu de lui ſecouer la main, ils l'approchent deux fois de leur nez. Un grand affront parmi eux eſt de ſaluer de la main gauche. Lorſqu'un mari rentre dans ſa maiſon après une abſence de deux ou trois jours, ſa femme ſe met à genoux pour le ſaluer. L'uſage veut auſſi qu'elle prenne la même poſture pour lui préſenter à boire.

Les Mandingos du haut de la Gambra ſont maintenant d'un caractere plus facile qu'ils n'étoient autrefois. On raconte qu'ils avoient l'adreſſe de mettre leurs pipes & leurs calebaſſes ſous les pieds ou ſous le ſiége d'un Etranger, & lorſqu'ils les voyoient briſées, ils les redemandoient avec menaces, ou en exigeoient vingt ou trente fois la valeur. Ils conſervent encore dans les mêmes endroits quelque reſte d'un ancien uſage, qui n'eſt pas moins embarraſſant pour les Etrangers. S'ils ont vendu quelque choſe le matin, ils peuvent exiger qu'on leur rende leurs marchandiſes, en reſtituant le prix avant le coucher du Soleil. Ainſi n'eût-on acheté qu'une poule ou des œufs, on ne doit point ſe hazarder à les manger dans la même journée.

On diſtingue auſſi facilement les Mandingos à leur nez plat & à leurs groſſes levres, que les Jaloſs & les Foulis à la beauté de leurs traits. Quelques voyageurs prétendent que cette forme de leur nez & de leurs levres n'eſt pas naturelle, & qu'elle vient du ſoin qu'on prend à leur naiſſance de les leur preſſer pour les élargir ; mais d'autres écrivains ſont d'une opinion contraire. Lorſqu'un enfant eſt venu au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour, après quoi on le fait ſécher avec ſoin, & on le frotte d'huile de palmier ſurtout aux os de derriere, aux coudes, aux jarrets & au col. On leur peint quelquefois le viſage & la poitrine pour orner leur figure, & ils vont entierement nuds juſqu'à l'âge de huit à neuf ans. La ſanté eſt un bien commun parmi les Mandingos, & ils ont un grand nombre d'enfants. Cependant ils ſont quelquefois ſujets à des maladies dangereuſes, telles que la petite vérole, les écrouelles, les vers, les maux de tête, & différentes ſortes de fievres. Leurs jambes s'enflent ſouvent de la groſſeur du corps, maladie qui peut être occaſionnée par certaines herbes qu'ils mêlent dans leurs aliments.

Occupations des femmes.

Les femmes ſont chargés d'avoir ſoin du riz, & lorſqu'elles en ont mis à part ce qui leur paroît ſuffiſant pour la ſubſiſtance de la famille, elles ont droit de vendre le reſte, & d'en garder le prix, ſans que leurs maris puiſſent s'en mêler. Le même uſage eſt établi pour la volaille, dont elles élevent une grande quantité.

L'AFRIQUE.

Il y a des Mandingos qui mettent leur gloire à nourrir un grand nombre d'eſclaves, & ils leur rendent la vie ſi douce, qu'on a peine quelquefois à les diſtinguer des maîtres. Les femmes ſurtout ſont traitées le plus favorablement, & on en a vu qui étoient ornées de colliers & de bijoux juſqu'à une valeur ſurprenante. La plûpart de ces eſclaves ſont nés dans les familles, & les Mandingos de la Gambra, malgré l'uſage établi dans la plûpart des pays de l'Afrique, ne veulent vendre aucun eſclave né dans leur maiſon, à moins qu'il ne ſoit tombé dans une faute digne d'un ſévere châtiment. Si quelqu'un de ces eſclaves d'une famille étoit vendu ſans raiſon, ou même ſans la participation des autres, ceux-ci abandonneroient tous leurs maîtres, & iroient chercher dans les Royaumes voiſins une retraite qu'on ne leur refuſeroit pas. Il y a un village entier de Mandingos, où on compte deux cents perſonnes, qui ne ſont que les femmes & les eſclaves d'un ſeul Particulier.

Un Prince Mandingos n'a preſque rien dans ſa parure qui le diſtingue de ſes ſujets, il a ſeulement près de lui, comme une marque de ſa magnificence, deux de ſes femmes entierement occupées de lui en apparence. La loi lui en accorde ſept avec leſquelles il eſt lié par les nœuds du mariage, mais il peut prendre autant de maîtreſſes qu'il le déſire, & il ne fait pas attention à la naiſſance. On n'approche point des Rois Negres ſans beaucoup de formalités & de précautions. Un Courtiſan qui paroît devant lui met d'abord un genouil à terre avec de grandes marques de reſpect, enſuite s'avançant vers le Roi, qui eſt aſſis ſur une natte, il baiſſe la main juſqu'à terre & la porte au ſommet de ſa tête. Enfin il touche doucement la jambe du Roi, après quoi il fait quelques pas en arriere pour s'éloigner un peu. A la Cour de quelques Princes, on ſe met pluſieurs fois de la pouſſiere ſur le front avant que de leur toucher la jambe. Les plus humains témoignent par un petit ſigne, qu'ils ſont attention à l'hommage qu'on leur rend; d'autres y paroiſſent totalement inſenſibles. S'il ſe trouve un Marbut (eſpece de prêtre) dans la ſalle, tout le monde ſe met à genoux, tandis qu'il prie pour la proſpérité du Roi, & qu'il lui donne ſa bénédiction. Le Roi tient les bras croiſés ſur l'eſtomach, & les mains élevées vers les épaules, & après la priere il répond pluſieurs fois *Amena*.

Tous les Royaumes de la Gambra ont quantité de Seigneurs particuliers qui ſont comme les Rois des villes où ils ſont leur demeure. Leur principal droit eſt d'avoir en propriété tous les palmiers & les ſiboas qui croiſſent dans le pays, de ſorte que ſans leur permiſſion, perſonne n'oſe en tirer le vin, ni en couper la moindre branche. S'ils accordent cette liberté à quelques habitants, ils ſe réſervent dans la ſemaine deux jours de leur travail. Les blancs mêmes ſont obligés d'obtenir d'eux une permiſſion formelle pour couper des feuilles de Siboa & de l'herbe, lorſqu'ils ont à couvrir quelque maiſon.

On compte les richeſſes des Mandingos par le nombre de leurs eſclaves; mais dans tout le reſte, le dernier du peuple juſqu'au Roi ne peut paſſer pour opulent. L'avidité des Princes pour les marchandiſes des Européens eſt cauſe qu'ils employent les moyens les plus injuſtes pour leur fournir des eſclaves. Leur méthode ordinaire eſt d'envoyer une troupe de gardes autour de quelque

village, avec ordre d'enlever le nombre d'habitants dont ils ont beſoin. On lie les mains à ces miſérables victimes pour les conduire aux vaiſſeaux, & lorſqu'ils y ont reçu la marque du bâtiment, ils diſparoiſſent pour jamais. On tranſporte ordinairement les enfants dans des ſacs, & on met un bâillon aux hommes & aux femmes, de peur qu'en traverſant les villages ils n'y répandent l'allarme par leurs cris. Il arrive quelquefois que les priſonniers s'échappent des mains de leurs gardes, & que raſſemblant les habitants, ils pourſuivent enſemble les miniſtres des volontés du Roi. S'ils peuvent les arrêter, leur vengeance eſt de les conduire à la ville Royale & de porter leurs plaintes au Souverain. Ce Prince ne manque pas de déſavouer leur commiſſion, mais pour ne rien perdre de ſes eſpérances, & ſous prétexte de rendre juſtice, il vend ſur le champ en qualité d'eſclaves, ceux qu'il avoit chargés d'en aller enlever. Si les habitants qui ont été arrêtés paroiſſent devant le Roi pour rendre témoignage contre leurs raviſſeurs, ils ſont auſſi vendus.

On rapporte un uſage ſingulier d'un des Royaumes des Mandingos, lorſqu'il eſt queſtion de déliberer ſur quelque affaire d'importance. Le Roi fait aſſembler ſon Conſeil dans la plus épaiſſe forêt du pays qui lui eſt ſoumis, & il fait creuſer dans la terre un grand trou, ſur les bords duquel tous les Conſeillers prennent ſéance, & la tête baiſſée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propoſe. Les ſentiments ſe recueillent & les réſolutions ſe prennent dans la même ſituation. Lorſque le Conſeil eſt fini, on rebouche ſoigneuſement le trou avec la même terre qu'on en a tirée, pour ſignifier que tous les diſcours qu'on y a tenus y doivent demeurer enſevelis. En conſéquence la moindre indiſcrétion eſt puni du ſupplice le plus rigoureux. Cette méthode, pour aſſurer les ſecrets, rend les plus grands deſſeins ſi impénétrables, qu'il n'y a jamais que l'exécution qui les faſſe découvrir.

Chaque ville a ſon Gouverneur, qui ſe nomme Alkade. Outre les fonctions qu'on a déjà rapportées, il regle le travail du peuple. Il n'y a preſque point de ville qui n'ait deux champs communs, l'un pour le maïs, l'autre pour le riz. C'eſt aux hommes qu'appartient la culture du champ de bled, & le ſoin de celui du riz eſt le partage des femmes & des filles. Comme le travail eſt égal, l'Alkade ſe charge de diviſer également la moiſſon, & dans les cas extraordinaires, il ordonne des ſecours & des ſuppléments. Il eſt le Juge de tous les différends & de toutes les querelles, & enfin dans le partage des opinions ſur les intérêts publics, c'eſt la ſienne qui réunit toutes les autres.

USAGES COMMUNS DES MESMES CONTRÉES DE L'AFRIQUE.

Habillemens des Negres.

L'habillement populaire dans la partie de l'Afrique, qui ſe trouve renfermée depuis le Sénégal juſqu'au détroit de Babelmandel, ne conſiſte pour les hommes, que dans une chemiſe & des hautes-chauſſes. La chemiſe eſt de coton bleu ou blanc, qui tombe juſqu'aux genoux & dont les manches ſont fort larges. Si les Negres ont beſoin d'agir, ils relevent ces manches ſur leurs épaules. Les hautes-chauſſes ſont ramaſſées comme un couſſin par derriere & le long des cuiſſes. Ils ont les jambes nues, mais ils portent

L'AFRIQUE.

ſous les pieds une ſemelle de cuir boutonnée autour du gros orteil & au-deſſus du talon. Ils ont communément une épée ſur l'épaule, d'autres une zagaye longue de trois pieds, & d'autres un arc & des fleches ; mais ils ont tous un couteau attaché au côté.

Les femmes n'ont pour tout habillement qu'un pagne, ou piece de coton qui les couvre depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Toute la partie ſupérieure du corps eſt nue ; mais pour l'ornement elles ſe marquent & ſe peignent le dos de diverſes couleurs. Quelquefois néanmoins elles ſe paſſent autour des épaules une autre piéce de coton.

Quelques voyageurs font une peinture un peu différente de l'habillement des Negres. Pluſieurs diſent que les pauvres ne ſe couvrent qu'avec une piece de coton d'un demi pied de largeur, qu'ils s'attachent autour du corps avec une corde qui leur ſert de ceinture. Ils ajoûtent que la chemiſe ou robe de coton en uſage parmi les gens de qualité eſt de pluſieurs couleurs, & a la forme d'une robe de cordelier avec des manches fort longues & fort larges ; qu'elle n'eſt pas pliſſée autour du col ; qu'elle n'a qu'un trou pour y paſſer la tête, & qu'elle ne deſcend que vers le milieu des cuiſſes. A l'égard des hautes chauſſes elles ſont de la même étoffe & tombent depuis la ceinture juſqu'aux genoux ; mais elles ſont larges de cinq ou ſix aulnes, & elles ont l'air d'une juppe de femme. Les Negres s'en ſervent plus particulierement en hyver ; car dans les temps de chaleur, ils n'ont qu'une chemiſe de ſimple toile avec un petit bonnet de cuir ou d'oſier, & ils portent un couteau ſuſpendu au col & une zagaye ſur l'épaule. Le peuple marche pieds nuds, les ſandales ſont réſervées pour les Grands. Ces derniers ornent leurs cheveux avec des brins d'argent, de cuivre, de corail, &c. & ils ont aux oreilles des pendants d'étain, d'argent ou de cuivre. Ceux qui deſcendent d'une race ſervile n'ont pas la liberté de porter leur cheveux.

Les femmes & les filles d'un certain rang ſe parent la tête de corail & d'autres bagatelles éclatantes, & rangent leurs cheveux avec aſſez d'art pour former une eſpece de coeffure d'un demi pied de hauteur. Elles ont auſſi les jambes & les bras ornés de corail, d'or & de verre, ſuivant leur rang & leurs richeſſes. Juſqu'à l'âge de onze ou douze ans les garçons & les filles ſont entierement nuds.

Le Negres ne mangent guères qu'une fois le jour & après le coucher du ſoleil. Leurs aliments les plus communs ſont du riz, ou quelqu'autre grain & des racines. Les femmes ont ſoin de faire bouillir le riz dans l'eau & le préſentent chaud à leurs maris, & une gourde leur ſert de plat ou d'aſſiette. Ils prennent leurs mets avec les doigts & ſe les jettent dans la bouche aſſez mal-proprement. La plupart aiment mieux ſe borner à manger ainſi du riz que de ſe fatiguer à la chaſſe ou à la pêche. Ils élevent de la volaille, mais elle eſt moins pour leur propre uſage que pour faire des échanges avec les Européens, pour des colliers de verre, du fer & d'autres marchandiſes qui leur conviennent. Les Negres ne boivent le plus ſouvent que de l'eau, & n'uſent que rarement de vin de palmier, & d'une ſorte de biere qu'ils appellent *bullo*, compoſée des grains du pays ; mais ils ont une paſſion ſi ardente pour les liqueurs fortes des Européens, qu'ils vendent juſqu'à leurs habits pour en acheter. L'exemple des hommes n'empêche pas les femmes

d'être fort réſervées ſur cet article, & à l'exception de quelques favorites des Princes que leur ſituation met au-deſſus de l'uſage, les autres n'oſent pas même toucher à l'eau-de-vie du bout des levres.

Mariages des Negres.

On trouve beaucoup de variété dans les voyageurs ſur la forme du mariage des Negres ; mais il faut l'attribuer à l'inconſtance des uſages mêmes des différentes contrées, où ils ne ſont pas établis avec aſſez d'uniformité pour ne pas recevoir quantité de changements & d'altérations. Pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur, je vais rapporter les différentes manieres dont on contracte les mariages ſuivant les cantons. Dans les uns, un Negre eſt en droit de ſe marier avec une fille en âge de l'être ; mais ce n'eſt jamais ſans la participation & même ſans le conſentement des parents à qui il remet le douaire, dont ils ſont convenus avec lui. Le Roi, ou le principal Seigneur de l'endroit tire auſſi quelques droits pour la ratification du traité. Alors le mari, accompagné de pluſieurs de ſes amis de même âge que lui, s'approche le ſoir au clair de la lune de la maiſon de ſa femme, & cherche les moyens de l'enlever. Il y réuſſit toujours malgré la réſiſtance de la fille, ſes cris & les efforts de toutes les jeunes filles du village ou de la ville qui ſe rencontrent ſur ſon paſſage. Ce raviſſement & les gémiſſements des filles ne ſont qu'une feinte, qui ſe termine ordinairement par la chûte de la nouvelle épouſe dans les bras de ſon mari ; il l'emporte dans ſa maiſon ; elle y demeure quelque temps enfermée, & au bout de pluſieurs jours, elle ne ſort plus ſans un voile qui doit lui couvrir toute la tête à l'exception d'un œil. Son douaire eſt réſervé pour le cas où elle ſurvivroit à ſon mari, parce que l'uſage oblige les veuves qui ſe remarient à acheter un homme, comme elles ont été achetées dans leur premier mariage.

Dans une autre contrée un pere marie quelquefois ſa fille auſſitôt qu'elle eſt née, & les parents ne peuvent jamais rompre cet engagement. La fille elle-même n'eſt pas libre de prendre un autre mari ſans le conſentement de celui à qui elle eſt promiſe ; mais l'homme a la liberté de diſpoſer autrement de lui-même. En général les filles ſont mariées fort jeunes, & avant qu'elles ayent quitté la maiſon paternelle, le mari doit donner aux parents de ſa femme des vaches, des barres de fer & des noix de *Kola*. En prenant ſa femme, le mari eſt obligé de donner une fête, à laquelle il invite ceux qu'il veut, & tous les habitants du même lieu peuvent y aſſiſter ſans en être priés ; ils doivent ſeulement contribuer aux frais, en faiſant des préſents au mari. La jeune femme eſt portée de la maiſon de ſon pere à celle de ſon mari ſur les épaules de pluſieurs hommes. Elle a la tête & le viſage couverts d'un voile qu'elle eſt obligée de garder juſqu'au lendemain, ou quelques jours encore.

Suivant Labat, lorſqu'un jeune Negre du Sénégal a jetté les yeux ſur une fille pour en faire ſa femme, il s'adreſſe au pere & à la mere pour ſolliciter leur conſentement, ou ſi la fille eſt orpheline, il fait ſa demande aux plus proches parents. Comme les parties ſont ordinairement d'accord avant que de s'aſſembler, le marché paſſe pour conclu, lorſque l'amant a fait au pere les préſents établis par l'uſage. Ils conſiſtent dans quelques beſtiaux, quelques étoffes de coton, des colliers de verre, & de l'eau-de-vie. Ce devoir n'eſt pas plutôt rempli, que la jeune femme eſt conduite à ſon

L'AFRIQUE.

mari. Il lui offre la main pour la recevoir dans ſa maiſon, mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau, du bois & les autres néceſſités du ménage. Elle obéit reſpectueuſement, & le mari ſe met à ſouper. Elle ne ſoupe qu'après lui, & demeurant en ſilence, elle attend ſon ordre pour ſe mettre au lit.

Tous les voyageurs conviennent qu'un Negre peut prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir; mais il n'y en a qu'une qui ait le titre de femme légitime. Celle-là ne s'éloigne pas de ſon mari, & elle eſt diſpenſée de pluſieurs travaux pénibles qui ſont le partage des autres; mais elle ne mange point avec ſon mari ni même devant lui. Toutes les femmes d'un Negre ſe retirent le ſoir dans leurs cabanes, où elles attendent les ordres de leur mari commun, & le matin elles vont le ſaluer à genoux en lui mettant la main ſur la cuiſſe. Quoique par rapport au mari, la condition des femmes ſoit égale, c'eſt néanmoins la premiere mariée, ſi elle a des enfants, qui paſſe pour maîtreſſe, & qui conſerve effectivement une certaine ſupériorité ſur les autres. Si le Roi lui-même commence à ſe dégoûter de ſa premiere femme, il lui aſſigne des terres pour ſa ſubſiſtance, des eſclaves, un logement convenable, & il en choiſit une autre pour occuper la même place à la tête de ſon ſerrail.

La jalouſie eſt une paſſion fort vive parmi les Negres, & s'ils ſoupçonnent leurs femmes d'être en commerce de galanterie avec quelqu'un, ils ne négligent rien pour s'en convaincre. S'ils n'ont plus de doute ſur la nature de leurs ſoupçons, ils ſont les maîtres de donner la mort à l'amant de leur femme & de la répudier. Elle retourne alors chez ſes parents, qui, obligés de rendre au mari les préſents qu'ils ont reçus, ne manquent pas de punir rigoureuſement la coupable. Si un mari ne veut pas renvoyer ſa femme chez ſes parents, il eſt en droit de la vendre pour l'eſclavage, ou de la chaſſer ſans aucune indulgence avec tous les enfants qu'il a d'elle. Cependant ſi elle ſe trouve enceinte, le mari eſt obligé d'attendre qu'elle ſoit accouchée pour la vendre, ou pour la répudier.

Les femmes Negres ſont naturellement galantes, & elles ont beaucoup d'inclination pour les Européens. Elles ont la taille belle, les yeux vifs, & la couleur d'un noir fort brillant. Ce ſont elles qui ſont chargées des travaux les plus pénibles du ménage. Non ſeulement elles préparent les aliments & les liqueurs; mais elles ſont encore occupées de la culture des grains & du tabac, de broyer le millet, de filer & de ſécher le coton, de fabriquer les étoffes, de fournir la maiſon d'eau & de bois, de prendre ſoin des beſtiaux, enfin de tout ce qui convient aux hommes dans les Régions les mieux policées. Elles ne mangent jamais avec leurs maris, & tandis que les hommes paſſent le temps dans une converſation oiſive, ce ſont les femmes qui veillent à les garantir des mouches, & qui leur ſervent la pipe & le tabac. Quoique cette ſubordination ſoit établie par un long uſage, un mari ne néglige rien pour l'entretenir, & ſuivant le rapport d'un voyageur, le *Mumbo-Jumbo* y contribue beaucoup.

Ce que c'eſt que Mumbo-Jumbo.

Le Mumbo-Jumbo eſt une idole myſtérieuſe des Negres, dont peu d'entr'eux connoiſſent les ſecrets. La hauteur de cette machine, qu'un homme fait mouvoir à ſon gré, eſt de huit ou neuf pieds. Elle eſt revêtue d'une longue robe

robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille ſur la tête. On ne ſçait trop ce qui eſt caché dans cette figure ; mais le moindre mouvement qu'on lui fait faire occaſionne un bruit terrible. On ne l'entend jamais que dans la nuit, & l'obſcurité aide beaucoup à l'impoſture. Lorſque les hommes ont quelques différends avec leurs femmes, on s'adreſſe au Mumbo-Jumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris. Les femmes ont tant de crainte du Mumbo-Jumbo, que dès qu'elles le voyent, ou croyent l'entendre, elles prennent la fuite & ſe cachent ſoigneuſement. Si le mari a quelque liaiſon avec celui qui agit ſous la figure monſtrueuſe de l'idole, il fait chercher ſes femmes & les force de reparoître. Alors il leur commande de s'aſſeoir, & il les fait chanter ou danſer ſuivant ſon caprice. Si quelques-unes refuſent d'obéir, l'idole les fait ſaiſir par des Negres chargés d'exécuter ſes ordres, & leur rébellion eſt punie par le fouet. Ceux qui ſont initiés dans le myſtere du Mumbo-Jumbo s'engagent par un ſerment ſolemnel à ne le jamais réveler aux femmes, ni même aux Negres qui ne ſont pas de la ſociété, & on n'y peut être reçu avant l'âge de ſeize ans. Il y a peu de villes conſidérables qui n'ayent une figure du Mumbo-Jumbo. Pendant le jour elle demeure ſur un poteau dans quelque lieu voiſin de la ville, juſqu'à l'entrée de la nuit, qui eſt le temps de ſes opérations.

Enfants des Negres.

Les femmes accouchent très facilement, & auſſitôt qu'elles ſont délivrées, elles ſe lavent longtemps ainſi que l'enfant qui vient de naître. Elles enveloppent enſuite leur enfant dans un morceau d'étoffe de coton ſans lui ſerrer le corps, parce qu'elles croyent que cette contrainte ne ſerviroit qu'à le rendre difforme ou tortu. On voit ordinairement ſortir les femmes le jour même, ou le lendemain de leur accouchement. Dès le douzieme ou quinzieme jour de la naiſſance de l'enfant, la mere commence à le porter ſur ſon dos, & elle ne le quitte jamais de quelque nature que ſoit le travail qui l'occupe. Un mois environ après que l'enfant eſt né, on lui impoſe un nom avec la cérémonie de lui raſer la tête & de la frotter d'huile en préſence de cinq ou ſix témoins. Chaque jour au matin l'enfant eſt lavé dans l'eau froide & frotté d'huile de palmier. Juſqu'au temps où la mere commence à le porter ſur le dos, on le laiſſe remper nud ſur la terre ſans autre attention que celle de lui donner à tetter. Enſuite il eſt mis dans une bande d'étoffe & la mere s'en charge pour ne le plus quitter un inſtant. On le lui attache entre les deux épaules les deux jambes avancées ſur le devant de chaque côté, ſans que les exercices les plus violents lui faſſent perdre ſa ſituation. On attribue la forme des nez plats des Negres à cette maniere de les porter, qui les expoſe à heurter le nez contre le dos de leurs meres, lorſqu'elles ſe levent ou qu'elles ſe baiſſent.

La tendreſſe des meres eſt exceſſive pour leurs enfants, & elles ne leur épargnent aucun ſoin juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de marcher ſeuls. Alors ſans relâcher rien de leur attention à les nourrir & à les élever, elles paroiſſent s'embarraſſer peu de leur inſtruction. Ils ſe fortifient en croiſſant, & leur conſtitution devient ſi vigoureuſe qu'ils ne connoiſſent preſque pas d'autre maladie que la petite vérole. Mais comme ils ſont élevés dans une oiſiveté continuelle, ils deviennent ſi pareſſeux, que s'ils n'étoient pas preſſés par la néceſſité ils ne prendroient pas la peine de cultiver leurs terres. Auſſi leur

L'AFRIQUE.

travail ne ſurpaſſe-t-il gueres leurs beſoins, & ſi le pays n'étoit extrêmement fertile, ils ſeroient expoſés tous les ans à la famine, & ſeroient forcés de ſe vendre à ceux qui leur offriroient des aliments. Ils ont de l'averſion pour toutes ſortes d'exercices, excepté la danſe & la converſation, dont ils ne ſe laſſent jamais.

Muſique des Negres.

Tous les habitants de cette partie de l'Afrique ſont paſſionnés pour la muſique & la danſe. Ils ont inventé pluſieurs inſtruments, qui répondent à ceux d'Europe ; mais qui ſont fort éloignés de la même perfection. Ces inſtruments ſont des eſpéces de trompettes, de tambours, d'épinettes, de luths, de fluttes, de flageolets & juſqu'à des orgues.

Les Negres de Galam & de la Gambra, comme ceux de tous les pays où on trouve des Eléphants, ont une ſorte de trompette compoſée d'une dent de cet animal. Ils poliſſent cette dent intérieurement & extérieurement pour la réduire à la groſſeur convenable, & ils en ont de diverſes grandeurs qui produiſent différents ſons. Cependant ils n'en tirent qu'un bruit confus qui a fort peu d'agrément.

Leurs tambours ſont des troncs d'arbres creuſés & couverts du côté de l'ouverture par une peau de chevre ou de brebis aſſez bien tendue. Quelquefois ils ne ſe ſervent que de leurs doigts pour battre ; mais plus ſouvent ils employent deux bâtons à tête ronde de groſſeur inégale, & d'un bois fort dur & fort peſant tel que l'ébene. La longueur & le diametre des tambours ſont différents auſſi pour mettre de la variété dans les tons. En général le ſon de cet inſtrument eſt moins propre à réjouir les oreilles, ou à réveiller le courage, qu'à cauſer de la triſteſſe & de la langueur. Néanmoins c'eſt l'inſtrument favori des Negres, & il eſt comme l'ame de toutes leurs fêtes. Les tambours des Mandingos ſont longs d'une aulne, ſur environ vingt pouces de diametre au ſommet, mais ils diminuent vers le fond. Ils ſont compoſés d'une ſeule piece de bois & couverts d'une peau de chevreau. Ils ne battent que d'une ſeule baguette & de la main gauche. Ils ont encore un autre petit tambour qu'ils tiennent ſous le bras gauche, & ſur lequel ils font agir les doigts de la même main, tandis qu'ils battent de la droite avec un bâton courbé. Le Negre accompagne le ſon de ſon inſtrument de celui de ſa voix, ou plutôt de ſes heurlements. La figure du muſicien relevée par quantité de grimaces, & le bruit d'une ſi étrange muſique forment enſemble un horrible amuſement.

Dans la plupart des villes, les Negres ont un grand inſtrument qui a quelque reſſemblance avec leur tambour, & qu'ils nomment *Tontong*. On ne le fait entendre qu'à l'approche de l'ennemi, ou dans les occaſions extraordinaires, pour répandre l'allarme dans les habitations voiſines ; car le bruit du Tontong ſe communique juſqu'à ſix ou ſept milles.

Les fluttes & les flageolets des Negres ne ſont que des roſeaux percés. Ils s'en ſervent comme les Sauvages de l'Amérique, c'eſt-à-dire, fort mal & toujours ſur les mêmes tons. Ils n'en tireroient pas d'autres des fluttes d'Europe.

Le principal inſtrument des Negres eſt celui qu'ils nomment *Balafo*. Les voyageurs en donnent des deſcriptions ſi différentes que je n'en rapporterai aucune, & je ne fais mention de cet inſtrument que pour avoir occaſion de parler de ceux qui font profeſſion de jouer du Balafo, parce qu'ils ſont d'un

caractere ſingulier, & qu'ils paroiſſent également faits pour la poëſie & pour la muſique. Ces hommes ſont nommés *Guiriots* ou *Juddies*, & ce nom à ce qu'on prétend ſignifie bouffon. En effet le caractere & les manieres de ces muſiciens répondent parfaitement à cette idée. Les Rois & les Seigneurs du pays en ont toujours près d'eux un certain nombre pour leur propre amuſement, & pour celui des Etrangers qui paroiſſent à leur Cour. L'uſage des Guiriots eſt de s'aſſeoir à terre un peu éloignés des aſſiſtants, & ils accompagnent leurs inſtruments de diverſes chanſons, dont le ſujet ordinaire eſt l'antiquité, la nobleſſe & les exploits de leur Prince. Ils en compoſent auſſi ſur les circonſtances actuelles, & l'eſpoir du moindre préſent leur fait faire ſouvent des impromptus à la louange des Etrangers qui les écoutent.

Quoique les Negres ayent peu d'eſprit, & qu'à peine ils paroiſſent avoir les premieres lueurs du ſens commun, ils ſont flattés qu'on leur attribue les plus brillantes qualités. L'Office des Guiriots eſt de rendre ſervice à leur vanité. Ils ſont toujours chargés d'un tambour qu'ils battent avec les mains, ou deux petites baguettes; & ils ont auſſi d'autres tambours à la Moreſque, qui ont la forme des corbeilles d'Europe. Le deſſus eſt traverſé de pluſieurs petites cordes qu'ils pincent d'une main tandis qu'ils battent de l'autre. Un voyageur dit, que les Guiriots ont ſeuls le glorieux privilége de porter l'*Olamba*, tambour royal d'une grandeur extraordinaire dans toutes ſes dimenſions. Le Guiriot qui eſt honoré de ce fardeau, le porte ſuſpendu au col, & il bat avec deux petites baguettes, en y joignant le ſon de ſa voix.

Les Negres ſont ſi ſenſibles aux éloges des Guiriots, qu'ils les payent fort libéralement, & on leur a vu pouſſer la reconnoiſſance juſqu'à ſe dépouiller de leurs habits pour les donner à ces flateurs intéreſſés. Un Guiriot qui n'obtiendroit rien de celui qu'il a loué, ne manqueroit pas de changer ſes louanges en ſatyres & d'aller publier dans les villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux contre lui, ce qui paſſe pour le dernier affront parmi les Negres. On regarde comme un honneur extraordinaire d'être loué par le Guiriot du Roi, & on ne croit pas le récompenſer trop en lui donnant deux ou trois veaux, & quelquefois la moitié de ce qu'on poſſede.

Les chanſons & les diſcours ordinaires des Guiriots conſiſtent à répéter cent fois, il eſt grand homme, il eſt grand Seigneur, il eſt riche, il eſt puiſſant, il eſt généreux, il a donné du *ſangara*, nom ſous lequel ils connoiſſent l'eau-de-vie, & d'autres louanges de la même nature, avec des grimaces & des cris inſoutenables. Les Guiriots acquierent ainſi des richeſſes qui les diſtinguent beaucoup du commun des Negres. Leurs femmes ſont ſouvent mieux parées en criſtal & en pierres bleues que les Reines & les Princeſſes; mais la plûpart pouſſent à l'excès le déréglement de mœurs. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'avec tant de paſſion pour la muſique, les Negres mépriſent les Guiriots juſqu'à leur refuſer les honneurs communs de la ſépulture. Au lieu de les enterrer, ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne ſont pas longtemps à pourrir. Ils donnent pour raiſon de cette conduite, que les Guiriots vivent dans un commerce familier avec le Diable, qu'ils nomment *Horé*. On eſt perſuadé que la plûpart des Negres, ſurtout de ceux qui ſont un peu diſtingués du peuple, s'accordent à regarder les muſiciens comme infâmes. Néanmoins le beſoin qu'ils

L'AFRIQUE.

en ont pour leurs plaiſirs, les empêche d'en marquer cette opinion pendant la vie de ces hommes ; mais auſſitôt qu'ils ſont morts le mépris public ſe déclare par l'obſtacle qu'on met à leur ſépulture. On ne permet pas même qu'ils ſoient jettés dans l'eau, parce qu'on s'imagine que leurs cadavres empoiſonneroient la riviere & les poiſſons. C'eſt une ſemblable crainte pour les grains & les fruits, qui eſt cauſe qu'on refuſe d'enterrer les Guiriots. Il ne paroît pas que tous les peuples de l'Afrique ſoient dans les mêmes principes ſur la profeſſion des Guiriots ; car tandis que tous les Princes Jalofs ſe croiroient deshonorés d'avoir touché quelque inſtrument, les Foulis ſe font gloire d'en manier adroitement pluſieurs.

La danſe n'eſt pas moins chere aux Negres que la muſique, & dans quelque lieu que le Balafo ſe faſſe entendre, on eſt ſûr de trouver un grand concours de peuple qui s'aſſemble pour danſer nuit & jour, juſqu'à ce que le Muſicien ſoit épuiſé de fatigue ; les femmes ſurtout ne ſe laſſent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers, les genoux fort ſouples, & elles penchent la tête avec grace. Leurs mouvements ſont vifs & leurs attitudes agréables. Elles danſent ordinairement ſeules, & les aſſiſtants les applaudiſſent en battant des mains par intervalles, comme pour ſoutenir la meſure. Les hommes danſent l'épée nue à la main, en la ſecouant & en la faiſant briller en l'air, avec d'autres galanteries dans le goût de la Nation. Sans le ſecours du Balafo, toutes les femmes qui ont l'humeur vive & galante prennent plaiſir à danſer le ſoir, ſurtout aux changements de lune. Elles danſent en rond en battant des mains, & en chantant tout ce qui leur vient dans l'eſprit. Dans ces bals fréquents une calebaſſe, ou un chaudron ſur lequel on frappe, leur ſert d'inſtrument de muſique ; car elles aiment beaucoup le bruit.

La lutte eſt un autre exercice qui les amuſe aſſez. Les combattants s'approchent l'un de l'autre avec des geſtes & des poſtures fort ridicules, & comme ils ſont nuds & vigoureux, ils ont beaucoup de peine à ſe renverſer, & leurs chûtes ſont très-peſantes. Dans ces occaſions, il y en a toujours un qui fait l'Office de Guiriot, & qui bat un tambour, ou un chaudron pour animer les Athletes, pendant que les autres applaudiſſent à l'adreſſe & au courage.

Pêche.

Les exercices utiles des Negres ſont la pêche & la chaſſe. La pêche eſt l'unique occupation de la plûpart de ceux qui habitent les bords des rivieres. Pour cet effet ils ont des canots, ou de petites barques compoſées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuſer, & dont les plus grands contiennent dix ou douze hommes. Leur longueur eſt ordinairement de trente pieds ſur deux pieds & demi de largeur. Elles vont à rames & à voiles, & il n'eſt pas rare qu'un coup de vent les renverſe, mais les Negres ſont ſi bons nageurs qu'ils s'en allarment peu. Ils redreſſent ſur le champ leur canot avec les épaules, & s'y replacent avec tranquillité. Lorſque les Negres vont à la pêche, ils ſont ordinairement deux dans un canot, & s'écartent quelquefois juſqu'à ſix mille en mer. Ils ne ſe ſervent gueres que de la ligne pour le poiſſon d'une médiocre groſſeur. S'ils veulent prendre de gros poiſſons, ils mettent un dard de fer au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique, & le tenant attaché avec une corde, ils le retirent facilement après

l'avoir lancé. L'heure du départ des pêcheurs eſt ordinairement de grand matin, & s'ils ont fini leur pêche, ils retournent au rivage à midi par le vent de mer. Lorſque le vent leur manque, ils font uſage d'une ſorte de pelle pointue, avec laquelle ils rament ſi vîte, que la meilleure pinnace auroit peine à les ſuivre.

Outre la ligne, les Negres ont auſſi des filets de leur propre invention, compoſés comme leurs lignes d'un fil d'écorce d'arbre. Il y en a qui pêchent pendant la nuit, en tenant d'une main une longue piéce de bois combuſtible, qui leur donne aſſez de clarté, & de l'autre un dard dont ils ne manquent gueres le poiſſon, lorſqu'il s'approche naturellement de la lumiere. S'ils en trouvent de fort gros, ils les attachent avec une ligne à leur canot & les amenent de cette façon au rivage. Ils font ſécher le petit poiſſon, & mettent le grand en piéces ; mais comme ils ne le ſalent jamais, il ſe corrompt preſque toujours avant que d'être ſec. Les Negres le trouvent alors beaucoup meilleur & plus délicat que dans ſa fraîcheur. Les pêcheurs vendent du poiſſon dans l'intérieur des terres, & ils pourroient en tirer un profit conſidérable, s'ils avoient moins de pareſſe à le tranſporter, & ſi les habitants qui veulent l'acheter, étoient plus actifs à l'aller prendre. Les uns & les autres trop ennemis du travail & de la fatigue négligent un commerce qui leur ſeroit également profitable, & ſouvent le poiſſon demeure ſur le rivage juſqu'à ce qu'il ſoit entierement corrompu.

Les Negres de la côte qui veulent pêcher dans le Sénégal ſe joignent quelquefois au nombre de trente ou quarante pour en aller demander la permiſſion au Seigneur de la riviere. Après l'avoir obtenue, ils paſſent huit ou dix jours ſur l'une ou l'autre rive, d'où ils prennent toutes leurs meſures pour aſſurer le ſuccès de leur entrepriſe. Leur méthode ordinaire eſt de gagner avec de grands filets le milieu de la riviere, les uns à gué lorſqu'ils en trouvent le moyen, d'autres à la nage. Enſuite faiſant un demi-cercle qui embraſſe une aſſez grande étendue, ils ſe rapprochent des bords avec leurs filets, qu'ils tirent immédiatement à terre. Ils ſont fort adroits à cet exercice, & ils ne manquent gueres de faire une pêche abondante, de laquelle ils donnent le vingtiéme au Seigneur pour ſon droit.

Les Negres de la Gambra ont une maniere de pêcher qui leur eſt propre. Lorſque la riviere eſt baſſe, les femmes s'y rendent en grand nombre pour prendre une ſorte de petit poiſſon qui reſſemble à la melette. Au lieu de filets, elles ont un aſſez long panier, au fond duquel elles mettent pour amorce un morceau de pâte. Elles plongent ce panier dans l'eau, l'y tiennent quelques moments, & l'en retirent ſi doucement qu'il ne s'en échappe rien. Les petits poiſſons qui ſont reſtés au fond du panier ſont auſſitôt jettés ſur un endroit ſec de la rive, ou d'autres femmes les pilent dans un mortier de bois. Elles en font ainſi une pâte, qu'elles diviſent en boules d'environ trois livres, & qui leur ſervent pendant toute l'année. Les Negres trouvent ce mets délicieux, & ils le mêlent avec du riz, & d'autres grains.

Chaſſe.

L'habileté des Negres de la Gambra, du Sénégal & du Cap Verd, eſt ſurprenante pour tuer des animaux à la chaſſe, quoiqu'ils n'ayent la plûpart d'autres armes que leur arc & leurs fleches. Ceux qui habitent plus loin

L'AFRIQUE.

dans les terres ne ſont pas auſſi adroits, & n'ont pas non plus autant de goût pour la chaſſe. Les Negres du Sénégal ont coutume de s'aſſembler au nombre de cinquante ou ſoixante armés chacun de ſix petites fleches & d'une grande, pour la chaſſe de l'éléphant. Lorſqu'ils ont découvert la trace de cet animal, ils s'arrêtent pour l'attendre, & le bruit qu'il fait en briſant les branches des arbres avertit de ſon approche. Alors les Negres ſe mettent à le ſuivre, en lui envoyant continuellement leurs fleches juſqu'à ce que la perte de ſon ſang leur faſſe juger qu'il eſt fort affoibli. Ils s'en apperçoivent auſſi à la foibleſſe de ſes efforts contre les obſtacles qu'il trouve à ſa fuite. Quelquefois l'animal s'échappe malgré toutes ſes bleſſures, mais c'eſt communément pour mourir quelques jours après dans le lieu, où ſes forces l'abandonnent tout à fait. On doit ſans doute attribuer à ces accidents la rencontre qu'on fait ſouvent dans les forêts de pluſieurs dents d'éléphants. La chair eſt dévorée par d'autres bêtes, les os tombent en pourriture, & les dents ſont les dernieres parties qui réſiſtent. Cependant comme elles ne peuvent être longtemps expoſées aux injures de l'air ſans s'alterer beaucoup, elles perdent quelque choſe de leur prix.

Métiers des Negres.

L'indolence naturelle aux Negres les empêche de s'appliquer aux Arts, & ils n'ont d'autres métiers, & d'autres ouvriers que ceux qui ſont abſolument néceſſaires au ſoutien de la vie ; tels que des Forgerons, des Tiſſerands & des Potiers de Terre. Le métier de Forgeron qu'ils appellent Ferraro eſt le principal, parce qu'il eſt le plus indiſpenſable. Ils s'embarraſſent peu de chercher du fer dans la terre, & ils ſe contentent de celui qui leur eſt apporté d'Europe. Il leur ſert à fabriquer de courtes épées, & les têtes de leurs zagayes & de leurs dards. Ils en forment auſſi la pointe barbelue de leurs fleches empoiſonnées, & l'ouvrage eſt aſſez propre dans la plûpart de ces armes. Néanmoins la plus grande utilité qu'ils tirent du fer eſt pour l'agriculture. Ils en compoſent alors une ſorte de pelle avec laquelle ils grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. En conſéquence les barres de fer ſont une des principales marchandiſes qui ſervent au commerce de ces contrées. Leur longueur en augmente, ou en diminue le prix.

Suivant le rapport de quelques voyageurs, les Forgerons Negres font des couteaux, des fers pour les eſclaves, des anneaux d'or, d'argent, de fer & de cuivre, & des garnitures de couteaux & de ſabres. Ils font auſſi les poignées des ſabres & les bouts des fourreaux de l'un ou de l'autre de ces métaux. Les Forgerons n'ont pas d'âteliers qui méritent le nom de boutiques & de forges. Ils portent avec eux leurs uſtenſiles, & ſe mettent ſous le premier arbre pour y travailler. Ils n'ont pas d'autres inſtruments qu'une petite enclume, deux peaux de boucs qu'ils enflent, & qui leur tiennent lieu de ſoufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles, & deux ou trois limes. Leur indolence paroît juſqu'au milieu du travail ; car ils ſont aſſis, ils fument & s'entretiennent avec le premier qui ſe préſente. Comme leur enclume n'a que le pied en terre, ou dans le ſable, ſans aucun ſecours pour la fixer, quelques coups la renverſent, & le temps ſe perd à la redreſſer. Ordinairement il y a trois ouvriers au travail d'une même Forge ; l'un eſt continuellement occupé à preſſer les ſoufflets du coude & des genoux, & les deux autres ſont aſſis avec l'enclume au milieu d'eux, ſur laquelle ils frappent

aſſez négligemment. Selon quelques Auteurs, les Negres comprennent ſous le nom de Forgeron ou de Ferraro les Orfévres, les Maréchaux, les Couteliers, les Chaudronniers, en un mot tous les Artiſans qui ſe ſervent de l'enclume & du marteau.

Après le Forgeron, le principal Artiſan parmi les Negres eſt le *Sepatero*, qui fait les Griſgris, c'eſt-à-dire, de petites boëtes, ou de petits étuis, où les Negres renferment certains charmes écrits ſur du papier, ou ſur du parchemin par leurs Marbuts ou Prêtres. Ces étuis ſont de cuir en différentes formes, & paſſeroient dans tous les pays du Monde pour un ouvrage curieux. Il paroît qu'ils ont l'art de préparer le cuir, mais ils ne l'exercent que ſur les peaux de boucs & de daims, qu'ils ſçavent teindre auſſi de diverſes couleurs. Outre les ſelles, les brides & les étuis pour les Griſgris, ces mêmes ouvriers font des fourreaux d'épées, des ſandales, des boucliers, des carquois avec beaucoup de propreté.

Le troiſiéme métier des hommes chez les Negres, conſiſte à préparer la terre pour faire les murs des édifices, & les différentes ſortes de vaſes à l'uſage de la cuiſine. Pour tous les autres beſoins ils employent des calebaſſes, excepté néanmoins leurs pipes, qui ſont auſſi de terre, & d'une forme aſſez agréable. Ils y apportent même beaucoup de ſoin, parce que c'eſt un inſtrument dont les hommes & les femmes ſe ſervent preſque ſans ceſſe. La partie de terre qui eſt la tête peut contenir une demi-once de tabac, & la longueur du cou eſt de deux doigts. On y inſere un roſeau qui a quelquefois plus d'une aulne de long, & qui eſt le canal de la fumée.

Le métier de Tiſſerand eſt plutôt l'occupation des femmes & des filles que celle des hommes. Elles filent le coton, le travaillent avec beaucoup d'adreſſe, & le teignent en bleu, en noir, ou lui laiſſent ſa blancheur naturelle. Leur art ſe borne à ces trois couleurs, & elles ne peuvent donner à leurs pieces plus de cinq ou ſix pouces de largeur. La longueur eſt depuis deux aulnes juſqu'à quatre, mais elles ſçavent les coudre enſemble pour les rendre auſſi longues & auſſi larges qu'on le déſire.

A l'égard des commodités de la vie qui n'entrent pas dans le commerce, les voyageurs nous apprennent qu'il n'y a point d'artiſans pour ces choſes. Les nattes ſont entre les Negres d'un uſage général, & elles ſont encore l'ouvrage des femmes. C'eſt ſur leurs nattes que les Negres paſſent la moitié de leur vie, qu'ils mangent, qu'ils boivent, qu'ils ſe repoſent, & qu'ils dorment. On raconte que les Negres tiennent des marchés, mais que les choſes qu'ils y étalent ſont de très-petite valeur, & qu'ils font quelquefois ſix ou ſept lieues pour apporter un peu de coton, des légumes tels que des pois & de la veſce, des plats de bois, & des nattes. Il arrive par haſard que les Negres paroiſſent au marché avec des anneaux d'or & des grains de même métal, appellés *Jungarets*, qu'ils échangent pour des pendants d'oreilles & des colliers. Autrefois le commerce des marchés ſe faiſoit par des échanges, mais depuis l'établiſſement des Européens, les Negres exigent de la raſſade, c'eſt-à-dire, des colliers & de petits grains de verre, ou de petites barres de fer. Les marchés ſe tiennent à l'extrémité des villages, & les plus riches marchandiſes qu'ils y préſentent ſont des dents d'Eléphant, des cuirs de vaches & des eſclaves. Les Européens payent des eſclaves avec du fer, des liqueurs

L'AFRIQUE.

fortes, de la raſſade, de la toile des Indes & du corail, ſur quoi les Marchands de l'Europe & de l'Afrique font également des profits conſidérables.

Edifices des Negres.

Les Negres ſongent peu à l'embelliſſement de leurs édifices, & d'ailleurs ils manquent des matériaux néceſſaires. La plupart de leurs villes ſont rondes dans leur forme, & leurs maiſons ſont compoſées d'une ſorte de terre rougeâtre qui s'endurcit beaucoup à l'air. Le pays eſt rempli de cette terre, qui vraiſemblablement feroit d'excellente brique, ſi elle étoit bien travaillée. On voit des cabannes entierement bâties avec des roſeaux, & les autres en ſont ſeulement couvertes. La forme générale des maiſons eſt ronde, parce que les Negres la croyent plus capable de réſiſter aux orages & aux pluyes. Toutes les villes & tous les villages ſont environnés d'une ou deux hayes de roſeaux de la hauteur de ſix pieds, pour ſervir de rempart contre les bêtes féroces. Les habitants néanmoins ſont quelquefois contraints d'allumer des feux & de battre leurs tambours pour chaſſer des ennemis ſi dangereux. Les grandes villes, & celles ſurtout qui ſervent de réſidence aux Rois & aux Princes, ſont ordinairement mieux fortifiées. La plus juſte idée qu'on puiſſe donner des cabannes des Negres eſt de les comparer aux colombiers d'Europe ou aux ruches des abeilles. Comme elles ſont ſans fenêtres, le jour ne s'y introduit que par la porte, qui eſt ronde & ſi baſſe qu'on n'y peut paſſer qu'à genoux. Les murs des perſonnes un peu diſtinguées ſont blanchis d'une teinture de chaux, & ſeroient aſſez propres ſi la fumée continuelle ne les noirciſſoit. Les Mandingos ſont dans l'uſage de bâtir leurs maiſons fort près les unes des autres, ce qui eſt fort dangereux pour la communication du feu, & ce qui occaſionne en effet de violents incendies. Lorſqu'on leur demande pourquoi ils ſont attachés à cette méthode, ils répondent qu'ils la tiennent de leurs ancêtres qui étoient plus ſages qu'eux, & qu'ils ſuivent leur exemple.

Chaque maiſon de Negre a plus ou moins de huttes, ſuivant le rang ou les richeſſes de ceux qui y logent. La plûpart en ont cinq ou ſix, qu'on peut regarder comme des chambres ou des pavillons renfermés dans un même enclos. Une hutte eſt diſtribuée en pluſieurs parties, dont l'une ſert de cuiſine, l'autre de ſalle à manger, une autre de chambre à coucher, & toutes ces pieces communiquent l'une à l'autre par des ouvertures. Les maiſons des Seigneurs ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons, & celles des Rois n'en ont pas moins de cent, mais les unes & les autres ſont couvertes de paille, ainſi que celles des pauvres. L'enclos des perſonnes de diſtinction eſt une paliſſade ou d'épines ou de roſeaux ſoutenue de diſtance en diſtance par des pilliers, & on va d'une hutte à l'autre par des routes qui s'entrelacent en forme de labyrinthe. Dans l'intérieur de l'enclos, il ſe trouve ordinairement de fort beaux arbres, mais plantés ſans ordre & diſperſés comme au haſard. Les maiſons des Princes ſont quelquefois bâties exprès dans le voiſinage de quelque bois, dont on renferme une partie dans l'enclos.

Le palais du Roi de Kayor eſt diſtingué par ſa magnificence & l'étendue des bâtiments. Avant la premiere porte de l'enclos on trouve une grande & belle place pour exercer les chevaux. Au long de l'enclos les Seigneurs ont des huttes, qui compoſent comme l'avant-garde de celle du Roi. Une longue allée de Calebaſſiers conduit de la premiere place au palais, des deux côtés

de

de cette avenue ſont les logements des Officiers & des principaux domeſtiques du Roi entourés chacun d'une paliſſade, ce qui forme beaucoup de détours avant qu'on arrive à ſon appartement. Toutes ſes femmes ont auſſi des huttes particulieres où elles ont cinq ou ſix eſclaves qui les ſervent. Le palais du Roi de Kaſſan, ſuivant l'obſervation d'un voyageur, eſt ſitué au centre de la ville avec les maiſons de ſes femmes. On y entre par une cour où ſont les Gardes & par une ſalle ouverte, où ſon fauteuil ou thrône paroît toujours avec ſes tambours ſuſpendus à côté. Ces tambours ſervent toutes les nuits; car auſſitôt que les habitants du lieu ont ſoupé, ils ſe rendent dans la premiere cour du palais, & ils y danſent toute la nuit au bruit des tambours. Cet exercice ſert tout à la fois à les divertir & à chaſſer les lions & les autres bêtes féroces.

Quelques Negres des plus riches, ceux qui ſe prétendent ſortis de race Portugaiſe, bâtiſſent à la maniere de cette Nation, & leurs maiſons ſont beaucoup plus commodes. Elles n'ont qu'un rez-de-chauſſée; mais il eſt élevé de trois ou quatre pieds, pour les garantir de l'humidité. Elles ſont diviſées en pluſieurs chambres qui compoſent un aſſez long appartement, avec des croiſées fort petites, à cauſe de la chaleur du climat. L'entrée eſt généralement revétue d'un porche, ou d'un veſtibule ouvert de tous côtés, qui ſert de ſalle pour les viſites, pour les repas & pour les affaires. Les murs de ces maiſons ont ſept ou huit pieds de hauteur. Ils ſont compoſés, comme ceux du commun des Negres, de roſeaux & d'argile, enduits dedans & dehors de terre graſſe mêlée de paille & blanchie de chaux. Les Rois & les Grands ont pris l'habitude de bâtir dans le même goût, & leur cour a plus ou moins de maiſons à la Portugaiſe.

L'ameublement des Negres n'eſt pas fort riche. Il conſiſte dans une petite armoire pour mettre leurs habits à couvert, une natte élevée ſur quelques pieux pour leur ſervir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebaſſes, deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïs & le riz, un panier pour l'y renfermer & quelques plats de bois pour ſervir le manger. Les Negres de diſtinction ne ſont jamais ſans une eſtrade, ou une ſorte de banc élevé de deux ou trois pieds & couvert de belles nattes, ſur leſquelles ils ſont aſſis pendant le jour. Les Palais des Rois & des Princes ſont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'employent à cet uſage une partie des marchandiſes qu'ils achetent des Européens.

Agriculture des Negres.

Tous les Negres, ſans diſtinction de rang & de qualité, ſi l'on en excepte néanmoins les Rois & les Chefs de villes, ſont obligés de travailler à cultiver la terre. L'inſtrument commun pour ouvrir la terre eſt une ſorte de pelle aſſez ſemblable à leurs rames, & dont le manche eſt de bois & l'extrémité de fer. Ils ſe mettent l'un à la ſuite de l'autre pour former les ſillons, de ſorte que chacun levant à peu près la même quantité de terre, le travail n'eſt pénible pour perſonne. Ces ſillons ſont faits avec autant d'ordre & de propreté qu'en Europe, & ils y jettent la ſemence & les rempliſſent auſſitôt de la même terre. Leur induſtrie ne s'étend pas plus loin, à l'exception du riz qu'ils ſement d'abord dans de petites pieces de terre baſſes & marécageuſes, & qu'ils prennent la peine de tranſplanter. Ils obſervent des ſaiſons pour ſemer leurs grains, ſurtout pour planter le tabac, dont chaque famille

L'AFRIQUE.

cultive ſa proviſion autour de ſes cabannes. Ils n'apportent pas moins de ſoins à la culture du coton, & la plupart des villages en ont des champs entiers.

Il n'y a pas de pluye depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin de Mai, ce qui rend la terre ſi dure qu'elle ne peut être cultivée pendant cet intervalle. Les pluyes commencent vers la fin de Mai & ſont d'abord aſſez légeres, mais à la fin de Juin elles deviennent très-violentes & ſont mêlées de grands tonnerres. La terre ne pouvant alors manquer d'être amollie, les Negres ſongent à labourer. Le temps où les Negres ſement eſt pour eux une ſaiſon de fêtes, pendant laquelle ils ſe régalent les uns & les autres. Leurs terres ſont ſi fertiles que la moiſſon du millet ſe fait dès le mois de Septembre, & c'eſt encore l'occaſion d'une infinité de réjouiſſances. Le Chef du village paroît à la tête des ouvriers armés, comme dans une bataille, avec un cortége de Guiriots, qui battent de leurs tambours & qui chantent à haute voix. Le Chef imite leur exemple pour encourager les laboureurs qui ſont nuds, & qui avec leurs petites pelles grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Cependant ils paroiſſent travailler avec beaucoup d'efforts, & ils font cent geſtes & cent grimaces ridicules, ſuivant les différentes meſures des tambours. Après une culture ſi imparfaite, la terre, quoique légere & ſabloneuſe, ne laiſſe pas de rapporter beaucoup.

Religions des Negres

Les Negres qui habitent les deux bords du Sénégal & qui s'étendent dans les terres à l'Eſt & au Sud-Eſt, ſont Mahométans. Tous les autres, du moins ceux avec qui les Européens ont quelque relation de commerce, depuis la Gambra juſques dans la Guinée, ſont idolâtres, excepté les Sereres & quelques autres, qu'on peut regarder comme des Sauvages ſans aucune apparence de religion. Pluſieurs croyent la métempſycoſe, & ne ſouffrent point qu'on tue les lézards autour de leurs maiſons, parce qu'ils ſont perſuadés que les ames de leurs peres, de leurs meres & de leurs proches parents viennent ſe réjouir avec eux ſous la figure de cet animal.

Le Mahométiſme établi parmi les Negres n'eſt pas obſervé dans tous ſes points, & conſiſte ſeulement dans la croyance de l'unité de Dieu, & dans deux ou trois pratiques cérémonielles, telles que le Ramadan, le Bayram & la circonciſion. Les habitants naturels de la Gambra adorent un ſeul Dieu ſous le nom d'*Allah*. Ils n'ont point de peintures ni d'images à la reſſemblance de la Divinité; ils reconnoiſſent la miſſion de Mahomet, ſans invoquer jamais ſon nom; ils comptent les années par les pluyes, & donnent des noms particuliers à chaque jour de la ſemaine. Le vendredi eſt le jour de ſabbat, mais ils l'obſervent ſi peu régulierement que leur commerce & leurs occupations ordinaires n'en ſont point interrompues.

Ils ont quelques traditions confuſes de la perſonne de Jeſus-Chriſt, & parlent de lui comme d'un Prophete, qui s'eſt rendu célebre par un grand nombre de miracles. Ce qu'ils racontent de ſa ſainteté & de ſa puiſſance eſt un tiſſu de fables ſans vraiſemblance & ſans ordre. Ils lui donnent le nom de *Nale*, & appellent ſa mere *Maria*. La ſainteté, la bonté, la juſtice ſont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut dégré; mais ils ne lui accordent pas celle de Fils de Dieu. Les Negres croyent auſſi la prédeſtination, & mettent toutes leurs infortunes ſur le compte de la Providence

Qu'un Negre en aſſaſſine un autre, ils penſent que c'eſt Dieu qui eſt l'auteur du meurtre ; cependant ils arrêtent le meurtrier & le vendent pour l'eſclavage. Le commun du peuple n'a pas de pratiques reglées qui puiſſent porter le nom de culte religieux ; mais les perſonnes de diſtinction affectent plus de zele, & ne ſont jamais ſans un Marbut, qui a beaucoup d'aſcendant ſur leur conduite & ſur leur eſprit.

Il y a apparence que ſi le peuple néglige de bâtir des moſquées, les Rois & les Seigneurs ont plus d'attention à cet égard ; puiſqu'ils ont toujours parmi leurs édifices des lieux deſtinés aux exercices de religion. Ils y demeurent aſſez longtemps debout, les yeux fixés ſur le mur du côté du levant, & s'avançant enſuite quelques pas, ils prononcent certains mots à demi bas. Ils s'étendent auſſitôt après la face contre terre, & ſe levant ſur les genoux, ils font un cercle autour d'eux & deux ou trois autour de leur tête. Enfin ils baiſent la terre pluſieurs fois, ſe jettent du ſable contre le viſage avec les deux mains, & toutes ces cérémonies durent environ une demi-heure. Les Turcs & d'autres Mahométans rigides font la priere cinq fois le jour & la nuit, & ſept fois le vendredi, qui eſt le jour de leur ſabbat. Les Mahométans Negres ſont moins réguliers ; ils ſe contentent de prier trois fois le jour, ſçavoir le matin, à midi & le ſoir. Chaque village a ſon Marbut ou ſon Prêtre, qui raſſemble le peuple pour ce devoir. Le lieu ordinaire de leurs aſſemblées eſt un champ qui ſert de Moſquée, & après les ablutions ordonnées par l'Alcoran, tous les Negres, le viſage tourné vers l'Orient, ſe rangent derriere leurs Prêtres, dont ils imitent les mouvements & les geſtes.

Le Marbut étend ſes bras, prononce pluſieurs mots d'une voix ſi lente & ſi haute que toute l'aſſemblée peut facilement les répéter après lui, ſe met à genoux, baiſe la terre & recommence trois fois cette cérémonie. Enſuite il ſe met à genoux pour la quatrieme fois, & fait quelque temps ſa priere en ſilence. Il ſe releve, & traçant du doigt un cercle autour de lui, il y imprime différents caracteres, les baiſe reſpectueuſement, après quoi la tête appuyée ſur les deux mains, & les yeux fixés contre terre, il paſſe quelques moments dans une profonde méditation. Enfin il prend du ſable ou de la pouſſiere, ſe la jette ſur la tête & contre le viſage, commence à prier d'une voix haute, en touchant la terre du doigt & le levant au front. Pendant toutes ces formalités, il répete pluſieurs fois les mots *Salati Maleck*, c'eſt-à-dire, je vous ſalue, Seigneur, & il ſe leve. Toute l'aſſemblée ſuit ſon exemple, & chacun ſe retire. La modeſtie, le reſpect & l'attention qu'ils apportent à cet exercice, cauſe une juſte admiration aux voyageurs Européens qui s'y trouvent préſents. La priere dure une groſſe demi-heure, & ſe renouvelle trois fois le jour. Il n'y a point d'affaires ni de compagnie qui puiſſe en faire oublier le temps, & ſi les Negres ne peuvent abſolument aſſiſter à l'aſſemblée, ils ſe retirent à l'écart pour obſerver les mêmes pratiques. Lorſqu'on interroge les Marbuts ſur le ſens de leurs poſtures & de leurs prieres, ils répondent qu'ils adorent l'Etre ſuprême en ſe proſternant devant lui, que cette humiliation eſt un aveu de leur néant à ſes yeux, & qu'ils le prient de pardonner leurs fautes & de leur accorder les commodités dont ils peuvent avoir beſoin, telles qu'une femme, des enfants, une moiſſon abondante, la victoire ſur leurs ennemis, une bonne pêche & l'exemption de toutes ſortes de dangers.

L'AFRIQUE.

Les Negres qui habitent ſur les bords du Sénégal ont leur Ramadan fixé au mois de Septembre contre l'uſage des Maures, pour qui cette fête eſt mobile ou lunaire. Auſſitôt qu'ils voyent paroître la premiere lune de l'équinoxe d'automne, ils la ſaluent en crachant dans leurs mains & les étendant vers le ciel. Enſuite ils les tournent pluſieurs fois autour de leur tête & répetent deux ou trois fois cette cérémonie. En général les Mahométans rendent beaucoup de reſpects à la nouvelle lune, la ſaluent au moment qu'ils la voyent paroître, ouvrent leurs bourſes & demandent au Ciel que leurs richeſſes puiſſent augmenter avec le quartier de la lune. Le Ramadan ou le carême des Mahométans Negres eſt obſervé avec beaucoup de régularité. Ils ne mangent & ne boivent qu'après le coucher du ſoleil, & les dévots ſe couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe, de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la paſſion qu'ils ont pour le tabac, ils ne touchent point à leur pipe de tout le jour. Ils ſe dédommagent à la vérité lorſque la nuit arrive, de l'abſtinence à laquelle ils ſe ſont ſoumis pendant la journée. On les voit manger, boire, danſer, chanter juſqu'au retour du ſoleil, & les Grands ou les riches paſſent enſuite une partie du jour à dormir. Rien ne peut les engager à rompre leur jeûne, & ils ont pour principe que celui qui a cette foibleſſe doit recommencer ſon jeûne avec encore plus de rigueur. D'ailleurs ceux qui ſe rendent coupables de cette tranſgreſſion ſont condamnés à recevoir la baſtonade avec des cannes l'eſpace d'un quart d'heure.

Lorſque le mois du Ramadan approche de ſa fin, on annonce le Tabasket, c'eſt-à-dire, la plus grande fête des Mahometans Negres, comme celle des Turcs & des Perſans qui lui donnent le nom de *Bayram*. En voici la deſcription telle qu'on la trouve dans l'hiſtoire des voyages, dont tout ceci eſt tiré (1). Un peu avant le coucher du ſoleil, on voit paroître ſix Marbuts ou Prêtres Mahométans revétus de tuniques blanches qui reſſemblent aux ſurplis de nos Prêtres. Ces tuniques leur deſcendent juſqu'au milieu des jambes & le bas eſt bordé de laine rouge. Ils marchent en rang avec une longue zagaye à la main, précédés de cinq grands bœufs qui ſont couverts d'un beau drap de coton & couronnés de feuilles, chacun conduit par deux Negres. Les Chefs des villages dont une ville eſt compoſée ſuivent les Prêtres ſur une ſeule ligne parés de leurs plus riches habits, & armés de zagayes, de ſabres, de poignards & de boucliers. Ils ſont ſuivis eux-mêmes de tous les habitans leurs ſujets, cinq ſur chaque rang. Lorſque la proceſſion eſt arrivée au lieu où on convient qu'elle doit s'arrêter, on attache les bœufs à des poteaux, & le plus ancien Marbut crie trois fois à haute voix *ſala Malek*. Enſuite mettant bas ſa zagaye il étend ſes bras vers l'Eſt. Les autres Prêtres ſuivent ſon exemple & commencent la priere de concert. Lorſqu'ils ſe levent & reprennent leurs armes, l'ancien Marbut ordonne aux Negres d'amener les bœufs & de les renverſer par terre, ce qui ſe fait en un inſtant. On les attache à terre par les cornes, & leur tournant la tête à l'Eſt, on leur coupe la gorge avec beaucoup de précautions, pour empêcher que ces animaux ne regardent les aſſiſtants pendant que leur ſang coule, car les Negres prennent cela pour un mauvais préſage. Ils ont ſoin même, pour ſe garantir des regards des bœufs mourants, de leur jetter du ſable dans les yeux.

(1) Voyez Tome III. pag. 209. & ſuiv.

Dès que le ſacrifice eſt achevé & les victimes écorchées, on les coupe en piéces & chaque village emporte celles de ſon bœuf.

Après cette cérémonie le Folgar commence. Les femmes & les filles ſe préſentent d'abord partagées en quatre bandes dont chacune eſt conduite par un Guiriot du même ſexe qui chante quelques vers convenables aux circonſtances, & toute la bande répond en chœur. Elles s'avancent ainſi pour danſer autour d'un grand feu qui eſt allumé au milieu de la place. Les Chefs & les principaux habitants ſont aſſis ſur des nattes où ils s'entretiennent tranquillement. On voit paroître enſuite une autre troupe compoſée de tous les jeunes hommes, dans la même diviſion que les femmes, c'eſt-à-dire, en quatre compagnies avec des tambours & d'autres inſtruments. Ils ſont vétus de leurs plus beaux habits & chargés de leurs armes, comme s'ils étoient au moment d'une bataille. Ils font leur proceſſion autour du feu, après quoi quittant leurs habits & leurs armes, ils commencent à lutter homme contre homme avec beaucoup d'agilité. Les filles rangées en ligne derriere eux les encouragent de la voix & par leurs geſtes. Ceux qui ſe ſignalent en reçoivent ſur le champ la récompenſe par des chants en leur honneur & par des battements de mains. Cet exercice eſt ſuivi d'un bal, où les deux ſexes font voir leur adreſſe & leur légereté. La danſe eſt l'amuſement favori des Negres ; ils ne s'en laſſent jamais, & quand ils ſont fatigués du travail de la journée, ils ne trouvent point de meilleur délaſſement que quatre ou cinq heures de danſe. Les réjouiſſances du Folgar durent ordinairement pendant trois jours.

Prêtres des Negres.

Les Marbuts (1), qui ſont les Prêtres des Negres, portent le même habillement que celui du peuple, mais ils ſont diſtingués par beaucoup d'autres choſes. Suivant le rapport de pluſieurs voyageurs, les Marbuts n'ont rien de commun avec les autres Negres, ſoit pour la demeure, ſoit pour le commerce de la vie. Ils obſervent pluſieurs points de la loi du Lévitique dont ils ont quelque connoiſſance. Les villes où ils habitent & les terres qu'ils poſſedent ſont particulieres à leur tribu, & ils n'y admettent pas d'autres Negres que leurs eſclaves. Les mariages ne ſe font qu'entre les hommes & les femmes de leur race, & tous les enfants ſont élevés pour la prêtriſe. Leurs loix touchant ces alliances ſont ſemblables à celles des Negres, c'eſt-à-dire, qu'ils ont la liberté de prendre plus ou moins de femmes, ſuivant leur dignité, leurs richeſſes & leur prudence : chaque ville a ſon Ancien, ou ſon Grand-Prêtre.

On les repréſente en général comme de ſcrupuleux obſervateurs des préceptes de l'Alkoran. Ils s'abſtiennent de vin & de liqueurs ſpiritueuſes, & ils ſont ſoumis rigoureuſement au jeûne du Ramadan. Leur ſociété eſt plus douce & plus agréable que celle de tous les autres Negres, & ils ſe plaiſent à voyager, parce qu'ils s'attachent au commerce. On doit rendre juſtice à leur probité, qui ne paroît jamais ſe démentir dans les affaires qu'ils ont à traiter. Ils ont beaucoup de charité les uns pour les autres, & ne ſouffrent pas qu'un homme de leur tribu ſoit vendu en eſclavage, à moins qu'il n'ait mérité ce châtiment par quelque grand crime.

(1) Les Marbuts ſont appellés diverſement par les voyageurs. Les uns leur donnent le nom de *Marybuck*, ou *Biſſeroas*, d'autres les appellent *Mahométans* ou *Buſcherines*, d'autres *Marabouts* & enfin *Marbuts*.

L'AFRIQUE.

Les Marbuts parlent la langue Arabe, & quelques-uns même ſçavent l'écrire. Ils ſont extrêmement exacts à faire leurs exercices de religion trois ou quatre fois le jour, & ſouffriroient plutôt la mort que de toucher à des liqueurs fortes. On les voit quelquefois paſſer à jeun des jours entiers pour ne pas manger d'autres viandes que celles qui ont été tuées & apprêtées par des gens de leur religion. Ce ſcrupule s'étend juſqu'à leurs enfants, & non ſeulement ils ne leur permettent pas de goûter au vin, ou aux liqueurs fortes, mais ils ne ſouffrent pas même qu'on leur préſente du raiſin, du ſucre & d'autres confitures. Le reſpect que les Rois & les Grands ont pour les Marbuts ne le cede guères à celui du peuple. Si les perſonnes de la plus haute diſtinction rencontrent un de leurs prêtres dans leur chemin, elles forment un cercle autour de lui & ſe mettent à genoux pour faire la priere & recevoir ſa bénédiction. Le même uſage s'obſerve dans la chambre du Roi, lorſqu'il y entre un Marbut. On prétend que les Negres en général, & ſurtout ceux du Sénégal, ont tant de vénération pour leurs Prêtres, qu'ils croyent que ceux qui les offenſent meurent dans l'eſpace de trois jours.

Les enfants des Marbuts apprennent à lire, par les ſoins de leurs peres, dans un livre compoſé d'une petite planche de bois fort uni, où la leçon eſt écrite avec une ſorte d'encre noire & une plume en forme de pinceau. Les caracteres qu'ils employent à cet uſage reſſemblent à ceux de la langue Hébraïque, ſuivant le témoignage de quelques voyageurs, qui obſervent néanmoins que leur religion & leurs loix ſont écrites dans une langue particuliere & fort différente de la langue vulgaire. Le grand livre de la loi eſt un manuſcrit dont les Marbuts s'exercent à faire des copies pour leur propre uſage. Les Rois Mahométans en obtiennent à grand prix, & ſe font gloire de les porter toujours ſur eux, malgré la peſanteur du fardeau. On voit auſſi pluſieurs Marbuts qui en ſont chargés dans leurs voyages. Le temps de l'inſtruction pour les enfants eſt la nuit à une heure ou deux avant le jour. Leurs leçons ſont écrites ſur de petites planches de bois blanc, & lorſqu'ils ſçavent les lire, ils les apprennent par cœur. On reconnoît aiſément les écoles au bruit que font les étudiants en répétant avec toute la force de leur voix les inſtructions de leur maître. Dès que les jeunes gens ont lu tout l'Alkoran, ils ſont regardés comme des Docteurs, ils apprennent enſuite à écrire en Arabe.

Les Marbuts ſe répandent dans les villages des autres Negres, pour inſtruire ceux qui veulent prendre des leçons d'eux. Ils courent ainſi avec leurs livres & toute leur famille; & ſoit qu'un pays ſe trouve en guerre, ou qu'il jouiſſe de la paix la plus profonde, les Marbuts y ſont toujours favorablement reçus. Ils ne ſont jamais à charge à perſonne, parce qu'ils portent avec eux leurs proviſions, & vraiſemblablement lorſqu'elles ſont épuiſées, ils les renouvellent dans les maiſons des Grands, où ils compoſent des griſgris qu'ils vendent très-avantageuſement. On a déjà dit que les Marbuts s'attachoient au commerce, & qu'ils voyageoient ſouvent dans cette vûe. Leur méthode, en changeant ainſi de lieu, eſt de ſuivre leurs ânes à pied, & de marcher du même pas que ces animaux. Ils partent à la pointe du jour, qui dans ces climats ne précede pas de beaucoup le lever du ſoleil, & ils marchent pendant trois heures, après quoi ils ſe repoſent durant la grande chaleur de la journée.

Ils ſe remettent en marche deux heures avant la nuit & s'arrêtent de nouveau au bout de ces deux heures, dans la crainte de rencontrer des bêtes féroces. Cependant ils continuent leur route s'il fait clair de lune, & ils jugent alors que la nuit eſt le moment le plus favorable pour voyager. Ils ont coutume de s'arrêter deux ou trois jours près des grandes villes, & déchargeant leurs marchandiſes qu'ils étalent ſous quelques arbres, ils font une eſpece de foire pour la ville voiſine. Dans ces occaſions, ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets, entre leſquels ils paſſent la nuit ſur des nattes.

Griſgris.

Entre une infiniré de ſuperſtitions auxquelles les Negres ſont ſujets, on remarque plus particulierement leur confiance dans leurs griſgris. Les voyageurs s'accordent tous à les repréſenter comme des charmes ou des eſpeces d'amulettes; mais ils varient dans la deſcription qu'ils en donnent. Les uns prétendent que les griſgris ſont ſimplement des bandelettes de papier chargées de caracteres Arabes; pluſieurs aſſurent que ce ſont de petits billets Arabes entrelacés de figures Négromantiques; quelques autres les repréſentent fort grands, & diſent qu'ils contiennent quelquefois une feuille ou deux de papier commun remplies de grandes lettres Arabes, qui ſont écrites avec une plume & une ſorte d'encre compoſée des cendres d'un certain bois; d'autres enfin croyent que les griſgris ne ſont que des paſſages de l'Alkoran & d'autres ſentences en caracteres Arabes. De toutes ces opinions, je penſe qu'on peut conclure que les griſgris, regardés avec la même vénération par tous les Negres, reçoivent quelque variété dans leur forme, ſuivant les contrées où ils ſont fabriqués. Quoi qu'il en ſoit & dans quelque lieu qu'on les faſſe, il eſt certain que les Marbuts ont ſeuls le pouvoir de tracer ſur du papier les traits ou les caracteres qui conſtituent l'eſſence des griſgris. Les Particuliers qui les achettent ont ſoin de les envelopper dans de la ſoie, dans de petites bourſes de cuir, ou dans des étuis d'or ou d'argent, ſuivant leur dévotion ou leurs facultés.

Les enveloppes les plus communes des griſgris ſont de beau cuir, ou de drap rouge. Les unes ne ſont pas plus longues que le pouce, travaillées à facettes comme les diamants & propres à ſervir de braſſelets. Chaque griſgris a ſa vertu particuliere; l'un empêche de ſe noyer; l'autre préſerve de la bleſſure des zagayes, ou de la morſure des ſerpents. Il y en a qui doivent rendre invulnérable, qui aident les nageurs & les plongeurs, & qui procurent une pêche abondante. Pluſieurs éloignent l'occaſion de tomber en eſclavage, procurent de belles femmes & beaucoup d'enfants, enfin ſont propres à favoriſer l'accompliſſement de tous les deſirs, ou à mettre à l'abri de toute appréhenſion. La confiance des Negres eſt ſi aveugle pour ce charme, qu'un grand nombre d'entr'eux ne feroit pas difficulté, avec un ſi bon garant, de braver un coup de fleche.

On obſerve que le plus pauvre des Negres, s'il eſt obligé d'aller à la guerre, achette un griſgris des Marbuts, dans l'idée qu'il le garantira de toutes ſortes de bleſſures. Si le charme n'a point d'effet, les Marbuts en rejettent la faute ſur la mauvaiſe vie du Negre, que Mahomet n'a pas jugé digne de ſa protection. Dans les maladies, les douleurs & les moindres enflures, l'uſage des Negres eſt de s'appliquer un griſgris ſur la partie affligée. En vertu de cet excès de confiance, on peut aiſément s'imaginer qu'il n'y a rien dont

L'AFRIQUE.

un Negre ne ſoit prêt à ſe priver pour obtenir un griſgris de la premiere excellence, car il y en a à tout prix, & par conſéquent plus efficaces les uns que les autres.

Les griſgris qui ſe portent ſur la tête ſont en croix, depuis le front juſqu'au col, & depuis une oreille juſqu'à l'autre. Ceux qu'on met au col ont la forme d'un collier, & les épaules & les bras n'en ſont pas moins garnis; de ſorte que cette religieuſe parure devient un véritable fardeau. Les Rois & les Grands en ont la tête & le corps tellement couverts qu'étant preſqu'incapables de ſe remuer, ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le ſecours de quelqu'un. Ils couvrent auſſi leurs chevaux de griſgris afin de les rendre hardis & invulnérables. Ceux qu'ils mettent ſur l'eſtomach ſont de la grandeur d'un grand livre in quarto & d'un pouce d'épaiſſeur, & ils leur donnent ordinairement la forme d'une croupe de cheval. A l'égard des griſgris que les Negres mettent ſur leur tête en allant au combat, ils les font faire dans la figure de cornes de cerf ou de taureaux ſauvages, pour ſe donner un air plus terrible. Cependant ils reconnoiſſent que leurs griſgris les plus puiſſants ne ſont point à l'épreuve des armes à feu, & ils avouent ingénuement que rien ne peut réſiſter aux *pouſs*, nom qu'ils donnent aux balles.

Funérailles des Negres.

Après avoir parlé de la religion des Negres, je crois devoir donner à la ſuite, pour terminer l'article qui les regarde, quelque légere idée des cérémonies obſervées dans leurs funérailles. Elles varient ſuivant les cantons, mais en général ils y apportent tous beaucoup de formalités, & voici quel eſt l'uſage le plus reçu. Auſſitôt qu'un Negre a rendu le dernier ſoupir, ſa famille donne avis de ſa mort au voiſinage par des cris aigus, & des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de la cabanne, & alors les cris des aſſiſtants ſe joignent à ceux de la famille. Un Marbut s'empare du corps, le lave & le couvre des plus beaux habits qu'il ait portés pendant ſa vie. Les parents & les voiſins viennent enſuite les uns après les autres pouſſer des gémiſſements, & propoſer au mort pluſieurs queſtions ridicules. L'un lui demande s'il n'étoit pas content de vivre avec eux, & quel tort on lui a jamais fait; l'autre l'interroge, s'il n'étoit pas aſſez riche, s'il n'avoit pas d'aſſez belles femmes, &c. Ne recevant point de réponſe, ils ſe retirent ſucceſſivement, & les Guiriots chantent les louanges du défunt.

Suivant la coutume la plus ordinaire on fait un *folgar*, c'eſt-à-dire, un bal, ou une fête pour toute l'aſſemblée. Pour cet effet on tue quelques veaux & on vend des eſclaves, afin d'avoir les moyens d'acheter de l'eau-de-vie. Après la fête on ôte le toît de la cabanne qui ſervoit de demeure au défunt, & cette même cabanne lui ſert de ſépulture. Lorſqu'on eſt ſur le point de le mettre en la terre, les cris & les lamentations ſe renouvellent. Quatre perſonnes ſoutiennent une piece d'étoffe quarrée qui cache le corps à la vûe des aſſiſtants, le Marbut lui prononce quelques mots dans l'oreille, & le cadavre eſt enſuite couvert de terre. Après cette cérémonie, on replace le toît ou le dôme de la maiſon, & on y attache un morceau d'étoffe de la couleur que les parents aiment le mieux. On plante un poteau auquel on ſuſpend l'arc, le carquois & la zagaye du mort, & on met près de ſa foſſe deux pots dans l'un deſquels il y a de quoi manger & dans l'autre de l'eau.

Les

Les Negres s'imaginent que la mort n'ôte pas l'appétit, & ils pourvoyent ainſi aux beſoins des défunts. Dans pluſieurs cantons la cabanne eſt environnée d'une haye d'épines ou d'un grand foſſé, pour garantir le cadavre de l'approche des bêtes féroces. Le deuil & les pleurs durent communément l'eſpace de huit jours depuis l'enterrement.

Si c'eſt un garçon qui meurt, l'éloge funebre eſt chanté par les femmes & les jeunes filles. Les garçons du même âge que le défunt courent dans toutes les rues de la ville, le cimeterre nud à la main, & font entendre le cliquetis de leurs armes lorſqu'ils ſe rencontrent.

A la mort du Roi, ou d'un Grand, on fixe un temps pour les cris, & c'eſt ordinairement un mois ou quinze jours depuis le moment du décès. Il s'aſſemble alors un grand nombre de Negres à la maiſon du mort, & tous les habitants des lieux voiſins y envoyent des vaches, du riz avec quantité de volaille qu'on diſtribue à tous les aſſiſtants. On tient ainſi table ouverte pendant trois ou quatre jours, ou plutôt trois ou quatre nuits; car dès le lever du ſoleil les cris commencent pour durer juſqu'au ſoir, & on paſſe la nuit à chanter & à danſer au milieu de la bonne chere & des liqueurs juſqu'au retour de la lumiere. Un voyageur (1) nous a donné la deſcription ſuivante de l'enterrement d'un Seigneur, dont il fut témoin. On creuſa, dit-il, une foſſe de ſix ou ſept pieds de long ſur deux de large & trois de profondeur. Le corps y fut placé décemment dans un drap blanc de coton. Tous les aſſiſtants avoient la tête nue & leur bonnet à la main. On mit en croix ſur le corps quantité de bâtons fendus, qui furent couverts de paille pour ſoutenir la terre, le trou fut rempli enſuite, & les aſſiſtants marcherent longtemps ſur la terre pour la rafermir. Ceux qui négligent d'entourer la ſépulture d'une haye d'épines ou d'un foſſé, ont quelquefois le déſagréable ſpectacle d'un corps à demi ou entierement déchiré un jour ou deux après l'enterrement.

Dans pluſieurs cantons, le corps eſt conduit à la ſépulture par tous les habitants du lieu, & il eſt enterré nud dans une foſſe qu'on bouche ſur le champ ſans aucune autre formalité. On éleve ſeulement ſur la foſſe une hute ronde à peu près ſemblable à quelques glacieres d'Europe. Si le Roi n'a pas pris ſes meſures pour s'emparer du bien d'un Negre après ſa mort, ce ſont les freres, les ſœurs & les autres parents du défunt qui ſe mettent en poſſeſſion de l'héritage, ſans égards pour les enfants, lorſqu'ils ne ſont point en âge de faire valoir leurs droits.

ARTICLE II.

Mœurs de quelques Peuples qui habitent depuis Sierra-Léona, juſqu'au Cap de Lope-Conſalvo.

Parmi les différents peuples qui habitent les côtes de la Guinée depuis Sierra-Léona juſqu'au cap de Lope-Conſalvo, on compte les Kompas, les Veteres, les Iſſinois, les Nations de Bulm, de Silm, de

(1) Voyez l'hiſtoire générale des voyages, Tome III. pag. 173.

L'AFRIQUE.

Quilliga, de Quoja, de Hondo, de Galas, de Karabao, de Galaveis, de Folgias, de Quabo & de Quaqua. A chacun de ces noms on ajoute ordinairement *Monou* ou *Berkoma*, dont le premier ſignifie Peuple & le ſecond Terre. Comme les bornes preſcrites pour un abregé ne permettent point qu'on donne ſéparément les mœurs & les uſages de chaque peuple, je vais ſeulement rapporter ceux des Iſſinois, des Quojas & des Quaquas.

ISSINOIS.

Figure des Iſſinois.

Il n'y a rien de difforme, & on remarque même beaucoup d'agréments dans la taille & dans le viſage des Iſſinois ; mais ils ſont noirs comme les autres Negres. Il s'en trouve peu qui ayent le nez plat, & en général ils ſont bien-faits, grands, proportionnés, agiles & robuſtes. Ils ont les yeux viſs & les dents blanches. Leur méthode pour ſe conſerver les dents eſt de les frotter avec une ſorte de bois qui croît dans leur pays, & ils ont grand ſoin d'entretenir la noirceur de leur peau, en ſe l'enduiſant tous les jours d'huile de palmier, mêlée de poudre de charbon, ce qui la rend brillante, douce & unie. Cependant leur peau perd de ſa noirceur à meſure qu'ils avancent en âge, & leurs cheveux deviennent gris. Ils donnent quantité de formes à leur chevelure, & les peignes de bois ou d'yvoire, dont ils ſe ſervent, y ſont toujours attachés. L'huile de palmier mêlée de charbon leur tient lieu d'eſſence pour la tête. Ils parent leurs cheveux de petits brins d'or & de jolies coquilles qu'ils arrangent avec aſſez d'art. Ils n'ont pas d'autres raſoirs que leurs couteaux, mais ils ſçavent les rendre fort tranchants, & pluſieurs ſe raſent la moitié de la tête & couvrent l'autre moitié d'un petit bonnet retrouſſé ſur l'oreille : d'autres laiſſent croître quelques touffes de cheveux en diverſes formes, ſuivant leur caprice. Ils peignent auſſi leur barbe & la portent fort longue. Le goût de la propreté eſt commun à toute la Nation ; de ſorte que les hommes & les femmes ſe lavent à tous moments les mains, le viſage & la tête entiere. Le peuple porte ſimplement autour de la ceinture un pagne, ou morceau d'étoffe, dont un bout ſe releve par derriere entre les jambes, & l'autre tombe par devant ; quelques-uns le porte en écharpe, d'autres ſur les épaules en forme de manteau. Les plus pauvres n'ont qu'une piece d'herbe nattée, ou d'écorce d'arbre. Leurs bonnets ſont ordinairement de peau de chevre, mais ils aiment avec paſſion les chapeaux & les bonnets d'Europe, & lorſqu'ils peuvent s'en procurer, ils ne manquent pas de s'en parer dans les occaſions d'éclat.

Les Negres Iſſinois ont en apparence beaucoup d'eſprit & de bon ſens ; mais ils ſont ruſés, ſubtils, grands menteurs, fort portés au larcin, & extrêmement avares. Ils volent avec adreſſe, & comme ils ne ſont jamais punis pour cela dans leur pays, ils font gloire de rapporter leurs exploits dans ce genre. Ils ſont ſi défiants dans le commerce, qu'il faut toujours leur montrer l'argent, ou les marchandiſes d'échange avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il eſt queſtion de leur demander quelque ſervice, ils exigent qu'on les paye d'avance, & ſouvent ils diſparoiſſent avec le ſalaire. Il eſt rare qu'ils rempliſſent juſqu'à la fin tous leurs engagements, à moins que les préſents ne ſoient renouvellés pluſieurs fois. Cependant lorſqu'ils achetent quelque

choſe, on eſt obligé de ſe fier à leur bonne foi pour la moitié du prix, ce qui expoſe toujours les marchands de l'Europe à quelque perte. Ces friponneries ſont communes à toute la Nation, depuis le Roi juſqu'au plus vil eſclave.

Leur avarice eſt pouſſée à un tel point, que s'ils tuent un mouton, ils le regrettent juſqu'aux larmes, pendant huit jours, quoique ces excès de généroſité ne leur arrivent gueres que pour traiter quelque Européen de diſtinction dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépenſe. S'ils élevent de la volaille, c'eſt dans la ſeule vûe de la vendre, car ils ſe refuſent tout ce qui n'eſt point abſolument néceſſaire à la vie. Leur nourriture ordinaire conſiſte dans quelques bananes, un peu de poiſſon que leurs eſclaves prennent à la ligne, ou quelques mauvais crabes qu'ils ramaſſent au long du rivage. Si le haſard leur fait rencontrer la carcaſſe de quelque animal, ils ne manquent pas de s'en ſaiſir avec joye. Lorſqu'ils ſont traités par les blancs, ils mangent une quantité incroyable de viande. Le deſir du gain l'emporte ſouvent ſur la crainte de la fatigue, & on en voit qui apportent de trois ou quatre lieues des charges fort peſantes de mauvais fruits, quoiqu'ils ne puiſſent les vendre qu'à très-vil prix.

Les femmes d'Iſſini ont la taille menue & bien priſe, mais elles ne peuvent prétendre à la beauté. Elles ſont dédaigneuſes, ruſées, ſpirituelles, plus avares encore que les hommes, & fort libertines. Elles ſont d'une vanité exceſſive, & on les voit ſans ceſſe conſulter leurs petits miroirs, ſe frotter les dents pour les blanchir, ajuſter leurs cheveux, & leur donner différentes formes. Elles les frottent d'huile de palmier, & les entremêlent de paillettes d'or & d'autres bagatelles. Enfin tous leurs mouvements ſe rapportent à plaire ſurtout aux blancs, pour qui elles n'auroient rien de réſervé ſans la crainte de leurs maris, parce qu'ils ont droit de punir de mort leurs femmes, s'il les ſurprennent dans un commerce de galanterie avec quelqu'un.

Cérémonies des mariages.

La cérémonie du mariage eſt courte, & demande peu de préparations. Lorſqu'un pere voit ſon fils en état de ſoutenir ſon ménage, il lui cherche une femme, & auſſitôt qu'il en a choiſi une, il exhorte ſon fils à aller lui rendre viſite. Comme il arrive rarement que les parties ne ſoient pas du goût l'une de l'autre, les peres conviennent bientôt entre eux de la dot. On fait avaler à la fille une boiſſon qui eſt le garant prétendu de ſa fidélité. Deux ou trois jours ſe paſſent en danſes & en feſtins, & enfin le mari conduit ſa femme dans ſa maiſon, où il la rend maîtreſſe abſolue de tous ſes eſclaves, & ſi dans la ſuite il prend d'autres femmes, c'eſt avec le conſentement de la premiere, qui ne le refuſe preſque jamais. Elle a toujours la ſupériorité ſur toutes les autres femmes, parce qu'elles ne ſont regardées que comme de ſimples concubines, & qu'elles peuvent être renvoyées à la volonté du mari.

Habillements des femmes.

Les femmes portent un pagne comme les hommes, mais elles aiment les couleurs brillantes telles que le rouge & le bleu, ou les étoffes rayées, ſuivant les avantages que leur amour propre croit en tirer pour plaire. Leur pagne eſt ſoutenu par une autre piece d'étoffe qui leur couvre les épaules, & qui leur ſert à porter leurs enfants. Autour de la ceinture, elles ſe plaiſent

L'AFRIQUE.

à porter quantité d'inſtruments de cuivre, d'étain, & ſurtout des clefs de fer dont elles ſe font une parure, quoique ſouvent elles n'ayent pas dans leurs cabannes une ſeule boëte à fermer. Elles ſuſpendent auſſi à leur ceinture pluſieurs bourſes de différentes grandeurs remplies de bijoux, ou du moins des bagatelles à qui elles donnent ce nom. Leurs jambes & leurs bras ſont garnis d'une infinité de braſſelets, de chaînes & de petits morceaux de cuivre, d'étain & d'ivoire. Leurs accouchements & la maniere d'allaiter leurs enfants reſſemblent parfaitement aux uſages des Negres dont on a donné plus haut le détail à ce ſujet. La ſeule différence qu'on remarque, eſt que les meres, après avoir obtenu le conſentement de leurs maris, impoſent elles-mêmes un nom à leurs enfants, & ce nom eſt ſouvent celui de quelque arbre, de quelque bête, de quelque fruit, ou de quelque blanc pour lequel elles ont de l'affection. Lorſque les garçons ont atteint l'âge de dix ou douze ans, les peres ſe chargent de leur éducation, & leur enſeignent les moyens de gagner leur vie, tels que la pêche, la chaſſe, l'art de tirer du vin des palmiers, le commerce &c. Les filles demeurent ſous la conduite de leurs meres qui leur apprennent à nettoyer la maiſon, à broyer le maïs, le riz & le millet, à faire du pain, à préparer les aliments, à vendre ou à acheter au marché, mais ſurtout à prendre un ſoin continuel des intérêts du ménage.

Aliments des Iſſinois.

Les aliments les plus communs du pays ſont les bananes, les figues, les ignames, le riz, le maïs & le millet, & on fait du pain des trois derniers. Chaque ſoir la maîtreſſe de la cabanne, ou la principale femme, tire du grenier la quantité de grains qu'elle croit ſuffiſante pour le jour ſuivant. Au matin, les jeunes filles & les eſclaves, ou les femmes lorſqu'elles manquent d'eſclaves & de filles s'aſſemblent pour broyer le grain. Elles le mettent dans de grands mortiers de bois, & avec un pilon de la même matiere, elles le réduiſent en poudre. Elles ne font d'abord que le ſéparer de la coſſe, & enſuite l'ayant vanné ſur de grandes pieces de bois, elles le rejettent dans le mortier pour l'écraſer en y verſant par intervalles un peu d'eau qui ſert à l'épaiſſir. Lorſqu'elles jugent qu'il eſt aſſez battu, elles étendent l'eſpece de pâte que l'eau & le grain ont formée, ſur une pierre plate, & elles la travaillent avec une autre pierre, à peu près comme on broye en Europe les groſſes couleurs. Cette pâte ſe diviſe en petites maſſes de la groſſeur des petits pains d'un ſol, & eſt nommé *Tokay* par les Negres. On fait bouillir ces morceaux de pâte dans un pot ouvert, avec fort peu d'eau, après avoir eu ſoin néanmoins de mettre un peu de paille au fond du pot, pour empêcher que rien ne brûle. Les femmes recommencent tous les jours le même exercice.

Les jours de fête, lorſque les Negres ont pu ſe procurer du poiſſon, ils en font une ſorte de ragoût qu'ils appellent *Toro*. Pour cet effet, ils prennent des *Koros*, fruit d'une eſpece de palmier, qui reſſemble à la datte, quoiqu'il ſoit fort différent pour le goût. Sa groſſeur eſt celle d'une prune ordinaire, & ſa couleur un peu plus rouge que l'orpiment. Il n'eſt gueres compoſé que d'une peau qui couvre un gros noyau, avec fort peu de ſubſtance dans l'intervalle. On fait bouillir un moment ces Koros avec le poiſſon, enſuite on les briſe dans un mortier, & preſſant le jus qu'on fait tomber ſur

le poiſſon, on y joint un peu de ſel, beaucoup de poivre, & on laiſſe ce ragoût étuver quelque temps. Les Européens qui en ont goûté le trouvent aſſez agréable lorſqu'il eſt aſſaiſonné, mais les Negres y veulent toujours beaucoup de poivre. S'ils manquent de poiſſon pour en manger avec leur pain, ils font une ſauſſe d'huile de palmier qui leur tient lieu de beurre. Leur méthode pour faire cette huile eſt de prendre quantité de Koros qu'ils laiſſent en tas juſqu'à ce qu'ils les voyent pourrir. Alors ils les mettent dans un tonneau, & les remuent avec des bâtons pour en faire une ſorte de marmelade ſur laquelle ils verſent de l'eau chaude. Ils la laiſſent un peu cuver, & quand ils jugent l'opération finie, ils penchent le tonneau pour en tirer l'huile & la gardent dans de grandes jarres.

Maniere dont ils tirent le vin de palmier.

Le vin des Negres eſt le jus d'une autre eſpece de palmier, qui n'a pas d'épines comme celui qui porte le Koros. Le Royaume d'Iſſini en produit un ſi grand nombre qu'une partie des habitants n'a pas d'autre occupation que d'en tirer cette liqueur. Lorſque certaines marques font reconnoître que l'arbre eſt parvenu à ſa maturité, les Negres grimpent au ſommet, coupent deux ou trois branches avec un petit couteau plat d'un pouce de largeur, & y font un petit trou de la groſſeur du doigt. Ils introduiſent dans ce trou une feuille roulée en forme d'entonnoir, & plaçant au-deſſous un grand pot qu'ils pendent à l'arbre, ils y laiſſent diſtiller le vin. Cette liqueur n'eſt pas déſagréable, mais dans pluſieurs endroits, elle s'aigrit ſi on la conſerve plus d'un jour. Il faut renouveller les inciſions chaque fois qu'on veut tirer cette liqueur, car elle s'arrête après avoir coulé quelque temps. Un palmier fournit du vin pendant trois mois, après quoi il ſe ſéche & meurt bientôt. Le tronc produit des vers de la groſſeur du pouce, que les Negres mangent comme un mets délicat, & qu'ils vendent fort cher.

Les maiſons des Iſſinois, leurs meubles & leurs uſtenſiles de cuiſine, ſont tout-à-fait ſemblables à ceux des Negres, dont on a donné ci-devant la deſcription.

Expérience des Iſſinois pour la guerre ; & leurs armes.

Les Iſſinois ont plus d'expérience dans la guerre, & plus de courage que tous les autres Negres de la Côte. Ils ſe font redouter de leurs voiſins malgré leur petit nombre, & leur valeur ou la bonne conduite de leurs chefs les a quelquefois fait pénétrer bien avant dans les pays de leurs ennemis. Leurs armes ſont le ſabre, la zagaye & le mouſquet, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe, & qu'ils entretiennent en fort bon ordre. Ils ont l'art de faire d'un vieux mouſquet, une très-bonne arme en donnant à la batterie une nouvelle trempe qui la rend meilleure. Leurs chefs de guerre ont de fort bons boucliers qu'ils font porter par leurs eſclaves, & dont la forme eſt un quarré long de trois pieds, ſur deux pieds de large. Ils ſont compoſés de cuirs de bœuf couverts de peaux de tigres, & à chaque coin pend une ſonnette qui ſe fait entendre lorſque les eſclaves les portent ſur le bras gauche, avec un ſabre dans la main droite pour défendre leur maître. Au moment de l'attaque chaque Général eſt armé d'un de ces boucliers. Pendant l'action, les tambours, les trompettes & les autres inſtruments militaires font un bruit terrible, qui joint aux cris des Negres inſpire du courage aux plus lâches. Leurs tambours ſont faits d'une piece de bois creuſée d'un ſeul côté & couverte d'une oreille d'éléphant aſſez bien tendue. Les baguettes ſont

L'AFRIQUE.

deux bâtons en forme de marteau couverts de peaux de chevres, ce qui produit un ſon aſſez ſingulier. Les trompettes ſont des dents d'éléphant creuſées preſque d'un bout à l'autre avec une petite ouverture au côté, par laquelle un enfant de douze ou quinze ans ſouffle & tire un ſon fort aigu, & ſans aucune variété tel que celui des cornets à bouquin. On a déjà dit que toutes les guerres des Negres ſe commençoient, & étoient terminées en peu de temps.

Religion des Iſſinois.

Suivant l'expoſition que les Iſſinois ont faite eux-mêmes de leurs ſentiments religieux à quelques voyageurs, il paroît qu'ils reconnoiſſent un Dieu créateur de toutes choſes, & particulierement des Fétiches qu'il envoye ſur la terre pour rendre ſervice au genre humain. Cependant leurs notions ſont fort confuſes ſur l'article des Fétiches, & les plus vieux Negres ont l'air embarraſſé lorſqu'on les interroge à ce ſujet. Ils ont appris ſeulement par une ancienne tradition qu'ils ſont redevables aux Fétiches de tous les biens de la vie, & que ces êtres redoutables ont auſſi le pouvoir de leur cauſer toutes ſortes de maux. Chaque jour au matin, les Iſſinois vont ſe laver à la riviere, & ſe jettant ſur la tête une poignée d'eau à laquelle ils mêlent quelquefois du ſable pour exprimer leur humilité, ils joignent les mains, les ouvrent enſuite, & prononcent en levant les yeux au Ciel, une priere, dont voici à peu près le ſens : *Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz & des ignames ; donnez-moi de l'or & de l'aigris ; donnez-moi des eſclaves & des richeſſes ; donnez-moi la ſanté, & accordez-moi d'être prompt & actif.* C'eſt à cette priere que ſe réduiſent toutes leurs adorations au Créateur, mais ils rendent un culte plus détaillé à leurs Fétiches.

Ces Fétiches ſont différents ſuivant les idées, ou plutôt le caprice de chaque Negre. L'un choiſit pour ſon Fétiche une piéce de bois jaune ou rouge ; l'autre les dents d'un chien, d'un tigre, d'une civette, d'un éléphant. Ceux-ci un œuf, ou un os de quelque oiſeau, la tête d'une poule, un bœuf, une chevre ; ceux-là une arête de poiſſon, la pointe d'une corne de belier remplie d'ordures, une branche d'épines, un paquet de cordes faites d'écorce d'arbre, ou enfin d'autres objets de la même nature. Le reſpect des Iſſinois pour leurs Fétiches eſt pouſſé ſi loin qu'ils obſervent religieuſement tout ce qu'ils promettent en leur nom. Les uns s'abſtiennent de vin pour honorer leurs Fétiches, les autres d'eau-de-vie ; quelques-uns ſe retranchent l'uſage de certains mets & de certaines eſpéces de poiſſon ; d'autres celui du riz, du maïs, des fruits &c. Tous les Negres ſans exception ſe privent de quelque plaiſir à l'honneur des Fétiches, & perdroient plutôt la vie que de violer leur engagement. La conſécration des Fétiches ſe fait ſans beaucoup de cérémonies, & lorſqu'un Negre a choiſi quelque choſe pour en faire un Fétiche ; il aſſemble toute ſa famille, & après avoir lavé l'objet de ſa dévotion, il jette quelques gouttes de cette eau ſur les aſſiſtants, & le Fétiche eſt fait.

Les Iſſinois ont dans le cours de l'année pluſieurs jours conſacrés aux Fétiches, & le principal eſt le jour de leur naiſſance. Ils le célebrent en blanchiſſant leur Fétiche & ſon autel, en ſe peignant le corps de la même couleur, & en portant un pagne blanc. D'autres obſervent le Vendredi de chaque ſemaine, & l'employent à parer leur Fétiche, & à lui faire quelque offrande, ou quelque ſacrifice. Outre les Fétiches particuliers, il y en a de

communs au Royaume, qui ſont ordinairement quelque groſſe montagne ou quelque arbre remarquable. Si quelqu'un étoit aſſez hardi pour les couper ou les défigurer, il ſeroit puni de mort. Chaque Village eſt auſſi ſous la protection de ſon propre Fétiche, qui eſt orné aux frais du Public, & qu'on invoque pour le bien commun. Ce prétendu gardien de l'habitation a dans la place publique ſon autel de roſeaux, élevé ſur quatre piliers, & couvert de feuilles de palmier. Les particuliers ont dans leur enclos, ou à leur porte un lieu réſervé pour leur Fétiche, qu'ils parent ſuivant les mouvements de leur propre dévotion, & qu'ils peignent une fois la ſemaine de différentes couleurs. On trouve quantité de ces autels dans les bois & dans les bruyeres, & ils ſont chargés de toutes ſortes de Fétiches, avec des plats & des pots de terre remplis de maïs, de riz & de fruits. Si les Negres ont beſoin de pluye, ils mettent devant l'autel des cruches vuides : s'ils ſont en guerre, ils y placent des ſabres & des poignards pour demander la victoire : s'ils ont beſoin de poiſſon, ils offrent des os & des arêtes. Pour obtenir du vin de palmier, ils laiſſent au pied de l'autel le petit ciſeau qui ſert aux inciſions de l'arbre. Au moyen de ces démonſtrations de reſpect & de confiance, les Iſſinois ſe croyent ſûrs d'avoir tout ce qu'ils demandent. Si leur attente ſe trouve trompée, ils attribuent ce malheur à quelque juſte reſſentiment de leur Fétiche, & tous leurs ſoins ſe tournent à chercher comment ils pourront l'appaiſer. Dans cette vûe, ils ont recours à leurs devins pour faire le Tokké, qui ſe fait de la maniere ſuivante : Le devin prend dans ſes mains neuf courroyes de cuir, chacune de la largeur d'un doigt, & parſemées de petits Fétiches. Il treſſe enſemble ces courroyes, & prononçant à baſſe voix quelques mots que perſonne n'entend, il jette cette treſſe deux ou trois fois comme au haſard, & la maniere dont elle tombe à terre eſt un ordre du ciel qu'il interprete. S'il dit que le Fétiche demande un mouton, ou quelques piéces de volaille, les Iſſinois malgré leur avarice naturelle, obéiſſent ſur le champ, & le ſang de l'animal ſacrifié ſert à arroſer le Fétiche. Lorſque les devins ſont conſultés par des Grands, ſur des projets de guerre, ou d'autres expéditions d'importance, ils exigent quelquefois le ſacrifice d'un, ou de deux eſclaves.

Les Iſſinois ont grand ſoin d'offrir tous les matins à leurs Fétiches quelques parties de leurs meilleures proviſions, & ils ſont perſuadés que s'ils manquoient à s'acquitter de ce devoir, ils ſeroient menacés de la mort avant la fin de l'année. On peut ſe repoſer ſans défiance ſur le ſerment des Negres, quand ils ont juré par leur Fétiche, & ſurtout lorſqu'ils l'ont avalé. Leur uſage dans ce cas eſt de raper un peu de leur Idole, & de mêler cette rapure avec l'eau qu'ils boivent. Pour tirer la vérité de leur bouche on leur propoſe de boire de l'eau ainſi préparée, & ſi ce qu'on leur demande eſt tel qu'ils le diſent ils boiront ſans crainte, mais s'ils ont parlé contre le reproche de leur conſcience, rien n'eſt capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils croyent fermement que la mort eſt infaillible pour ceux qui jurent fauſſement. Ils ont d'autres ſerments qui quoiqu'auſſi ſuperſtitieux, ſont moins ſolemnels. S'ils jurent par la tête, par les bras, ou par le corps de quelqu'un, ils s'imaginent qu'ils ne peuvent ſe parjurer ſans perdre les mêmes parties qu'ils ont atteſtées. Ils jurent auſſi par *Anghiumé*, ou par le Ciel, en prenant

L'Afrique.

nant un peu de ſable qu'ils ſe mettent dans la bouche, & levant les yeux au Ciel, ils prononcent cette imprécation: *Dieu, tuez-moi par ce ſable*, ſi telle choſe n'eſt pas vraie. Cependant ils n'employent gueres ce ſerment que lorſqu'on l'exige, ou qu'ils ſont dans le tranſport de quelque paſſion.

Les Negres d'Iſſini n'ont ni temples, ni prêtres, ni d'autres lieux deſtinés aux exercices de religion, que les autels publics & particuliers de leurs Fétiches. Ils ne laiſſent pas d'avoir une ſorte de Pontife, qu'ils nomment *Oſnon*, & dont l'élection appartient aux grands du Royaume. Lorſque ce Pontife meurt le Roi convoque une aſſemblée des Nobles de la Nation, qui ſont entretenus aux frais publics pendant le cours de l'élection. Leur choix eſt libre & tombe ordinairement ſur quelque ſujet digne de la place, où il eſt élevé. Auſſitôt que le choix eſt décidé, les Nobles inveſtiſſent des marques de ſa dignité, celui qu'ils ont nommé entre eux, & ces marques conſiſtent en une multitude de Fétiches joints enſemble, dont ils le couvrent depuis la tête juſqu'aux pieds. Dans cet équipage, le nouveau Pontife eſt conduit en proceſſion par toutes les rues, après avoir commencé néanmoins par lui donner une certaine ſomme levée ſur le Public. Un Negre le précéde dans cette marche ſolemnelle, & déclare à haute voix que tous les habitants ayent à apporter quelque offrande au nouvel Oſnon, s'ils veulent participer à ſes prieres. On attache à l'extrêmité de chaque village un plat d'étain pour recevoir ces aumônes. L'Oſnon eſt le ſeul Prêtre du pays, & ſon office conſiſte à faire les grands Fétiches publics, & à donner ſes conſeils au Roi, qui n'entreprend rien ſans ſon avis & ſans ſon conſentement. S'il tombe malade on lui envoye communiquer les délibérations. Dans un froid exceſſif, ou dans les temps d'orage & de pluyes violentes, le peuple fait une quête pour engager l'Oſnon à prier les Fétiches à faire changer le temps.

Les Iſſinois croyent à la tranſmigration des ames, & ils ont à ce ſujet des idées aſſez particulieres. Ils ſont perſuadés que le Monde eſt éternel & l'ame immortelle; qu'après le trépas l'ame doit paſſer dans une autre région, qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le ſein d'une femme; que les ames de cette région paſſent de même dans la leur, de ſorte que ſuivant leurs principes il ſe fait un échange continuel d'habitants entre les deux Mondes. Ils placent le ſouverain bien de l'homme dans les richeſſes, le bonheur, la puiſſance & le plaiſir d'être ſervi & reſpecté. Ils ne mangent & ne boivent rien ſans en jetter une petite partie à terre en prononçant quelques mots. Ils prétendent faire ces préſents à leurs parents & amis de l'autre Monde, qui leur rendent le même ſervice, & qui leur procurent ainſi les biens dont ils ont la poſſeſſion.

Palais & Cour du Roi d'Iſſini.

Le palaïs du Roi eſt bâti de roſeaux entrelacés & plâtrés d'argile avec un mêlange de terre jaune, rouge & griſe, ce qui forme des taches ſans ordre & ſans deſſein. Il contient pluſieurs appartements de plain pied, & le même nombre au-deſſus, tous revêtus du même plâtre & couverts de feuilles de palmier. Cette Maiſon Royale eſt ſituée au milieu de pluſieurs grands enclos, ou de paliſſades de roſeaux qui forment trois cours extérieures, par leſquelles il faut paſſer pour ſe rendre au corps de l'habitation. On entre dans la premiere cour par une échelle de ſept ou huit dégrés à deux pieds l'un

l'un de l'autre, qui conduit au ſommet de la paliſſade, d'où l'on deſcend par une autre échelle. L'une & l'autre ſont faites avec ſi peu d'art, que les Negres ſeuls y peuvent paſſer ſans danger. Autour du palais & dans l'intérieur des cours, on voit des deux côtés les hutes des femmes qui ne ſont compoſées que de ſimples roſeaux ſans plâtre & couvertes de feuilles de palmier, comme celles du commun des Negres.

Le Roi entretient à la premiere barriere, c'eſt-à-dire, à l'échelle de l'enclos, deux ſentinelles armées d'un ſabre & d'une zagaye, qui ſont relevées de temps en temps par d'autres gardes. Si le Roi ſort de cette enceinte, il eſt accompagné de cinquante hommes armés d'épées & de mouſquets, & d'un cortége de ſes principaux Nobles. Il n'y a pas de Seigneur Iſſinois qui ne regarde comme un honneur d'être auprès du Souverain, & d'avoir part à ſes bonnes graces. Les Nobles ont ſouvent des conférences intimes avec le Roi, & c'eſt alors qu'ils traitent les affaires d'Etat, & qu'ils décident ſur les différends qui ſont apportés devant eux. Chacun explique librement ſon opinion, & quoique cette maniere de juger faſſe quelquefois traîner les affaires en longueur, elle eſt avantageuſe à la Nation, parce qu'elle n'expoſe jamais les Juges à l'erreur. D'ailleurs leurs délais n'empêchent pas que les délibérations ne ſoient extrêmement ſecrettes, & un Juge Iſſinois mourroit plutôt que de réveler ce qui s'eſt paſſé au Conſeil. La moindre contravention à cet égard eſt punie du dernier ſupplice, de la confiſcation des biens, ou de l'infamie & de la pauvreté.

Les revenus du Roi conſiſtent dans les amendes & les confiſcations. Il n'a ni terres, ni domaine qui puiſſent ſervir au ſoutien de ſa dignité ; mais il a ſa part dans toutes les extorſions des Grands, & juſques dans les préſents que tous ſes ſujets, ſans diſtinction de rang ou de qualité, reçoivent des Marchands de l'Europe. La proviſion de grains pour la Maiſon du Roi ſe fait de la maniere ſuivante. Dans le temps où l'on enſemence la terre, c'eſt-à-dire au mois de Septembre, & d'Octobre pour le riz, d'Avril & de Mai pour le maïs, & d'Octobre & de Novembre pour le millet, le Roi ſe rend en perſonne dans les champs & les fait cultiver par ſes eſclaves & par le menu peuple, qui lui doivent gratis un ou deux jours de travail. Pendant cet exercice, il eſt aſſis à l'ombre de quelques arbres, & fait diſtribuer aux ouvrier du vin de palmier ou d'autres liqueurs. Au temps de la moiſſon, qui eſt Décembre & Janvier pour le riz; Août & Septembre pour le maïs; Fevrier & Mars pour le millet, il retourne au même lieu, après avoir fait avertir ſes ouvriers. Lorſqu'ils ſont aſſemblés, le Roi les encourage par ſon exemple & coupe deux ou trois poignées de grain. Chacun ſe met auſſitôt à l'ouvrage, & travaille d'autant plus volontiers qu'il a pour ſalaire le tiers de ſa moiſſon. Ce qui reſte pour le Roi eſt ſéché au ſoleil, & tranſporté dans de petits magaſins bâtis à ce deſſein autour du palais. Cependant le Prince ne mange jamais de ſon propre riz, non plus que de ſon maïs ni de ſon millet, parce qu'il eſt perſuadé, ſur une ancienne ſuperſtition, que les champs deviendroient ſtériles, s'il mangeoit les proviſions de ſon propre grenier. Suivant ce principe, & pour ne rien perdre néanmoins de ce qui lui appartient, le Roi fait avec ſes Nobles un échange de grains, & obſerve religieuſement de ne recevoir que la même quantité de ce qu'il livre.

L'AFRIQUE.

Le pouvoir du Roi eſt abſolu ſur les pauvres & ſur les eſclaves ; mais les Nobles, ſurtout ceux qui ſont riches, peuvent ſe ſouſtraire à une rigoureuſe ſoumiſſion. Leur dépendance ſe borne à ſe rendre aux Conſeils publics, & à ſecourir le Roi de leurs forces, s'il eſt queſtion de la ſûreté commune. La ſucceſſion au thrône d'Iſſini tombe au plus proche parent du Roi, à l'excluſion de ſes propres enfants. La loi ne lui permet pas même de leur laiſſer une partie de ſes richeſſes ; de ſorte qu'ils n'ont pour leur ſubſiſtance & leur établiſſement que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur pere. Auſſi le Souverain les aide-t-il puiſſamment à faire des proviſions pour l'avenir, & leur fait-il apprendre avec ſoin quelque art ou quelque commerce qui puiſſe leur ſervir après ſa mort. Les enfants du Roi ſont reſpectés tant que leur pere eſt ſur le thrône, & ils ont des gardes comme lui ; mais auſſitôt qu'il eſt expiré toute leur grandeur diſparoît, & s'ils ne ſe diſtinguent par leur mérite & leurs bonnes qualités, ils ne ſont pas plus conſidérés que le commun des Negres. Leur unique portion conſiſte dans quelques eſclaves ; le reſte de l'héritage paſſe au nouveau Roi.

Noms des Nobles du Royaume.

Les Nobles & les Grands de cette contrée ſont diſtingués par les titres de *Brembis* & de *Bahumets*, qui ſignifient dans leur langue les Riches & les Commandants. On les confond ſouvent ſous le nom de *Kabaſchirs*, ou de *Capcheres*. Le privilége du commerce, c'eſt-à-dire, le droit d'acheter ou de vendre à l'arrivée des vaiſſeaux de l'Europe, appartient aux ſeuls Grands. Si tout autre Negre étoit ſurpris dans un trafic actuel, il verroit tous ſes effets confiſqués. Cette rigueur eſt cauſe que les Kabaſchirs ſont les ſeuls riches, & que tout l'or du pays tombe entre leurs mains. Leur nombre n'eſt pas fixé ; mais il eſt ordinairement de quarante à cinquante. Le reſte des Iſſinois vit dans la pauvreté, & les plus aiſés ont à peine une pagne pour ſe couvrir. Ils ne ſubſiſtent guères que par le ſecours des Kabaſchirs, auxquels ils ſe louent pour ſe procurer dequoi nourrir leurs enfants. Si quelque particulier parmi le peuple trouve, à force d'induſtrie & de travail, les moyens d'amaſſer un peu de bien, il employe ſecrettement ſes amis à la Cour & auprès des Kabaſchirs, pour s'élever à la qualité de Marchand ou de Noble. Si ſa demande eſt écoutée favorablement, le Roi & les Brembis indiquent un jour, & on ſe rend au bord de la mer pour la cérémonie de l'inſtallation. Le prétendant commence par payer les droits royaux ; enſuite le Roi déclare devant ſes Kabaſchirs qu'il reçoit un Negre de tel nom pour Noble & pour Marchand. Alors ſe tournant vers la mer, le Monarque défend aux flots de nuire au nouveau Noble, de renverſer ſes canots, & de gâter ſes marchandiſes. Il finit l'inſtallation en verſant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie pour gagner ſes bonnes graces. Alors le nouveau Kabaſchir s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les ſerre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre enſuite & ſouffle dedans en diſant doucement, *allez en paix*. Tous les Kabaſchirs repetent cette cérémonie après le Roi, & pour la conclure, on ſe rend au feſtin préparé par le Candidat qui y a fait inviter tous les Nobles. Depuis ce moment le nouveau Noble jouit de tous les priviléges attachés au titre qu'il a obtenu.

Punitions établies à Iſſini pour différents crimes.

La Juſtice d'Iſſini conſiſte dans quelques amendes pécuniaires, car il n'y a que trois ſortes de crimes ; ſçavoir, la fuite des eſclaves, la trahiſon, &

la ſorcellerie qui ſoient punis de mort. Le parjure & le meurtre n'ont point d'autre châtiment qu'une amende ; mais ſi les parents du mort peuvent ſe ſaiſir de l'aſſaſſin, ils ſont en droit de lui ôter la vie. S'il échappe à leurs recherches & qu'il ait le temps de ſe préſenter au Roi, il eſt abſous moyennant une ſomme d'argent, dont la moitié appartient au Souverain, & l'autre moitié aux parents du mort. Un eſclave convaincu de meurtre eſt vendu aux Européens, & le produit de ſon achat eſt également partagé entre le Roi & les parents de celui qui a été aſſaſſiné.

Lorſqu'un créancier ſe laſſe des délais qu'on lui demande, & qu'il prend la réſolution d'exiger par force le payement de ce qui lui eſt dû, il s'adreſſe au Roi, & ce Prince fait auſſitôt avertir le débiteur. Un eſclave chargé de cet ordre ſe préſente avec le Sceptre ou Bâton Royal à la main, & déclare au débiteur qu'il eſt appellé par le Roi. Si le cas eſt preſſant, il l'oblige ſur le champ de le ſuivre, & alors le procès commence par un préſent d'une ſomme d'argent que le créancier doit faire au Roi pour acheter de l'eau-de-vie. Il faut qu'il dépoſe en même temps le tiers au moins de la ſomme qu'il demande, & ce tiers eſt diſtribué entre le Roi & les Courtiſans qui vont juger l'affaire. Le créancier fait enſuite ſerment en avalant le Fétiche, que telle ſomme lui eſt dûe par celui qu'il a cité, & on écoute les réponſes du débiteur. Si les Juges ne ſont pas ſatisfaits des raiſons qu'il allegue, ils le condamnent à payer la dette dans un certain temps, & le forcent de s'y engager par un ſerment ſolemnel qu'il prononce en touchant la tête du Roi. Le procès eſt ainſi terminé ſans autres formalités, mais ſi le débiteur manque d'un jour ſeulement à l'exécution de ſa promeſſe, il eſt obligé de payer quelque choſe au Roi, plus ou moins ſuivant ſes facultés, pour avoir violé ſon ſerment. On lui donne encore un nouveau terme, mais avec de nouvelles dépenſes de la part du créancier, qui aime quelquefois mieux renoncer à toutes pourſuites. Cependant un débiteur qui continue de manquer à ſa promeſſe après l'avoir renouvellée pluſieurs fois, court riſque à la fin d'être déclaré inſolvable, & d'être par cette raiſon vendu en eſclavage.

Ceux que les Iſſinois croyent ſorciers ſont punis par l'eau, c'eſt-à-dire, que le coupable eſt noyé ſolemnellement avec diverſes marques de l'exécration publique. Les traîtres, c'eſt le nom qu'on donne à ceux qui révelent les ſecrets du Conſeil, ſont décapités ſans appareil ; mais ils ne peuvent eſpérer de grace. Les eſclaves ou les priſonniers de guerre, qui entreprennent de s'échapper ſont préſentés au Conſeil du Roi & des Brembis, qui examinent d'abord les circonſtances du crime. S'il paroît bien prouvé, le coupable eſt condamné à la mort, & après lui avoir déclaré ſa ſentence, on lui lie les mains au dos, on lui met dans la bouche un bâillon attaché par les deux bouts avec une corde qui ſe noue derriere la tête. Un eſclave du Roi, portant ſur la tête un des Fétiches de ce Prince, court dans toutes les rues de la ville en faiſant pencher le Fétiche de côté & d'autre, comme s'il vouloit le faire tomber. Lorſqu'il arrive à la place où ſe trouve déjà le criminel, l'eſclave du Roi perce la foule en demandant au Fétiche ſur qui doit tomber la fonction d'exécuteur. Le premier jeune homme touché par le Fétiche eſt celui qu'on ſuppoſe nommé par cette idole. Cependant l'eſclave qui la porte recommence à lui demander ſi c'eſt aſſez d'un ſeul, & quelquefois

L'AFRIQUE.

le nombre des exécuteurs monte ainſi juſqu'à dix. L'eſclave fugitif eſt placé près du Fétiche auquel il doit être ſacrifié, & on a ſoin de lui faire étendre le col au deſſus de l'idole. Celui qui ſe trouve nommé le premier pour l'exécution, tire ſon poignard & perce la gorge du coupable, tandis que les autres le tiennent & font couler ſon ſang ſur le Fétiche. L'exécuteur accompagne cette action d'une priere à peu près en ces termes qu'il prononce à haute voix : *O Fétiche, nous t'offrons le ſang de cet eſclave.* Auſſitôt que la victime a rendu le dernier ſoupir, on la coupe en piéces, & on ouvre au pied du Fetiche un trou dans lequel toutes les parties de ſon corps ſont enterrées, à l'exception de la mâchoire qu'on attache au Fétiche même.

Les exécuteurs ſont cenſés impurs pendant trois jours, & ſe bâtiſſent une cabanne ſéparée à quelque diſtance du village. Dans l'eſpace de ces trois jours ils peuvent courir de tous côtés & prendre tout ce qu'ils trouvent ſous leurs mains, volailles, beſtiaux, pain, huile, tout ce qu'ils touchent leur appartient, parce que les autres Negres le croiroient ſouillé, & n'oſeroient plus en faire uſage. Au bout de trois jours les exécuteurs démoliſſent leur cabanne, & en raſſemblent toutes les piéces. Le premier exécuteur prend un pot ſur ſa tête, & conduit ſes compagnons juſqu'au lieu où le criminel a reçu la mort. Ils l'appellent trois fois par ſon nom, & auſſitôt que le premier exécuteur a briſé ſon pot ſur la foſſe, les autres y laiſſent les pieces de la cabanne. Tous enſemble prennent la fuite & retournent chez eux. A leur arrivée ils quittent le pagne qu'ils ont ſur le corps, ſe revêtiſſent du meilleur qu'ils ayent, & vont rendre viſite aux Brembis & aux Bahumets, dont ils reçoivent une certaine quantité de poudre d'or. Perſonne de la Nation n'oſe refuſer l'emploi d'exécuteur, lorſqu'il eſt nommé par le Fétiche, & les fils mêmes du Roi ne pourroient ſe diſpenſer de l'accepter. Il ſouille pendant trois jours ceux qui l'exercent, & eſt cauſe qu'on les fuit avec ſoin ; mais il ſemble par la ſuite leur donner du relief.

Funérailles des Iſſinois.

Les Iſſinois ont l'attention pendant leur vie, d'acheter & de préparer tout ce qui doit ſervir à leur enterrement. C'eſt ordinairement un beau drap de coton rayé pour les envelopper, un cercueil & des bijoux d'or, ou d'autres matieres pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre Monde répondra à la richeſſe de leur ſépulture. Lorſqu'un homme expire, la nouvelle s'en répand auſſitôt dans l'habitation, & la plupart des femmes, ſurtout les vieilles, s'aſſemblent à la maiſon du mort. Leurs cris & leurs poſtures extravagantes cauſent tout à la fois de la frayeur & de l'envie de rire. Les unes armées d'une pique font des recherches dans toute la maiſon, feignent de vouloir ouvrir la terre pour trouver la perſonne qui leur manque, & l'appellent à haute voix par ſon nom. D'autres courent par toute l'habitation & demandent à tous ceux qu'elles rencontrent, s'ils n'ont pas vu celui qu'elles cherchent. Des larmes coulent en abondance au long de leurs joues, à la réponſe qu'on leur fait que le mort eſt parti ſans eſpérance de retour. Pendant ce temps-là d'autres femmes s'occupent auprès du corps à vanter les actions, les vertus & les richeſſes du défunt. Ses amis le frottent de diverſes peintures, lui peignent les cheveux, & les friſent, l'ornent de ſon pagne, & des bijoux qu'il a raſſemblés dans le cours de ſa vie.

Les femmes, qui ont couru toutes les maiſons des amis du mort, reviennent

quand elles ſont laſſes, & font avec de grands cris pluſieurs queſtions au défunt. On apporte enſuite le cercueil, s'il y en a un de préparé, ou on en fait un de quelques vieilles planches, & on y place le mort, les genoux pliés & les talons ſous les feſſes. La grandeur du cercueil eſt aſſez communément de trois pieds en quarré. On place aux côtés la ſellette du mort & ſon pot de terre, afin qu'il trouve de quoi s'aſſeoir & préparer ſes aliments. Si le Roi ou un riche Brembis meurt, on jette ſur ſon corps quantité de poudre d'or, & il n'y a guères de Negre, quelque pauvre qu'il ſoit, avec qui on n'en renferme un peu pour ſervir à ſes beſoins dans l'autre Monde. Tous les jeunes gens du voiſinage s'aſſemblent avec des armes, & ſi le mort eſt de quelque diſtinction, les parents leur fourniſſent de la poudre avec laquelle ils tirent tant qu'elle dure; mais s'il eſt pauvre on ne fait que deux ou trois décharges. Après toutes ces cérémonies on ferme le cercueil, & on le cloue ſoigneuſement. Quatre eſclaves le tranſportent dans les bois & choiſiſſent quelqu'endroit écarté, où ſans autres témoins ils creuſent une foſſe & l'enterrent. A leur retour, ils mangent avec les pleureuſes les aliments qui leur ont été apprêtés par les parents du mort. La même coutume s'obſerve pour les hommes & pour les femmes, avec cette différence, que ſi c'eſt un homme qui ſoit mort, & qu'il ait été d'un rang diſtingué, ſes femmes paroiſſent dans leurs plus beaux habits quelques jours après l'enterrement, & chacune portant une zagaye ſur l'épaule, elles font ainſi une proceſſion dans le village deux à deux, en chantant différents airs. Elles vont enſuite à la porte des Brembis où elles font une danſe en rond, qui s'appelle *Baboua*. Chaque Brembis eſt obligé de donner quelque choſe à ces femmes, qui s'en retournent enſuite dans leurs familles, & ont la liberté de paſſer à de ſecondes nôces ſi elles en trouvent l'occaſion.

QUOJAS.

Les Quojas & leurs voiſins ſont plus modérés, plus doux & plus ſociables que tous les autres Negres. Ils n'aiment point à répandre le ſang humain, & ne prennent jamais les armes que pour ſe défendre. Ils aiment, comme les autres Negres, les liqueurs fortes & en particulier l'eau-de-vie; mais ils ne cherchent point à en acheter, ils en boivent ſeulement avec plaiſir quand on leur en fait préſent. L'union qui paroît entr'eux eſt admirable; toujours prêts à s'entreſecourir, ils donnent à leurs amis, dans le beſoin, une partie de leurs habillements, de leurs meubles, de leurs proviſions. Si quelqu'un meurt ſans laiſſer de quoi fournir aux frais de ſes funérailles, pluſieurs de ſes compatriotes ſe chargent en commun de cette dépenſe. Le vol & la fourberie ne ſont point en uſage entr'eux; mais ils n'ont pas le même ſcrupule à l'égard des Etrangers, & ſurtout des Marchands Européens.

La polygamie eſt en uſage chez les Quojas comme dans toutes les régions des Negres, & en quelque nombre que ſoient les femmes, il y en a une qui paſſe pour la premiere, qui jouit d'une ſupériorité réelle ſur toutes les autres, & eſt diſtinguée par le nom de *Makilma*. La cérémonie du mariage eſt preſque la même que dans les autres lieux, avec cette différence que le prétendu doit faire trois préſents de nôces à la fille qu'il veut épouſer. Le

Mariages des Quojas.

L'AFRIQUE.

premier, qui eſt ordinairement un peu de corail, ſe nomme *Toglo* ; le ſecond conſiſte en quelques pagnes, ou d'autres habits, & s'appelle *Jafin* ; & le troiſiéme, connu par le nom de *Lafing*, n'eſt qu'un coffre pour renfermer les bijoux d'une femme. Le pere de l'épouſe donne au mari de ſa fille un ou deux eſclaves, deux habits, un carquois plein de fleches, un cimeterre avec le ceinturon & trois ou quatre paniers de riz. Le ſoin des enfants mâles regarde les maris, comme celui des filles eſt le partage des femmes.

Les enfants ſont nommés deux jours après celui de leur naiſſance, & pour cette fête, le pere ſe fait accompagner de ſes eſclaves, qui ſont armés ainſi que lui, d'arcs & de fleches, & avec ce cortége il fait le tour de la ville ou du village, en chantant ou pouſſant des cris de joye. Tous les habitants avec leſquels il eſt lié par le ſang ou par l'amitié, ſe joignent à lui avec des inſtruments de muſique. Enſuite une perſonne chargée de faire la cérémonie pour laquelle on s'eſt aſſemblé, prend l'enfant d'entre les bras de la mere, le place à terre ſur une targette de guerre au milieu de l'aſſemblée, & lui met un arc dans la main ; après quoi il fait un long diſcours aux aſſiſtants ſur le ſujet préſent. Cette harangue eſt ſuivie d'une autre qui eſt adreſſée à l'enfant, & dont le précis eſt un aſſemblage de différents ſouhaits en ſa faveur, & de louanges pour le pere. L'Orateur prend enfin l'enfant entre ſes bras, le nomme, & le rend à ſa mere ou à ſa nourrice. Alors l'aſſemblée ſe ſépare ; une partie des hommes part pour la chaſſe, ou la pêche, & les autres vont faire une proviſion de vin de palmier. La mere de l'enfant fait cuire le gibier dans le riz, & ſur le ſoir tous les parents & amis ſe rejoignent & le feſtin dure toute la nuit. Si c'eſt une fille qu'on veuille nommer, la mere ou la nourrice la porte dans l'endroit du village, où l'aſſemblée eſt la plus nombreuſe. Elle la place à terre ſur une natte avec un petit bâton à la main, & quelqu'un, ſans autre cérémonie, l'exhorte à devenir bonne femme de ménage & bonne cuiſiniere, à vivre chaſte, propre, obéiſſante, à ſe faire aimer plus tendrement de ſon mari que toutes les autres femmes, à l'aider dans ſes entrepriſes & à l'accompagner à la chaſſe. Il paroît que toute la fête ſe termine par ces ſouhaits, car il n'eſt pas fait mention qu'il y ait enſuite de feſtin.

Diſpoſition des héritages.

L'aîné d'une famille hérite de tous les biens & des femmes de ſon pere ; mais ſi un chef meurt ſans enfants mâles, ſa ſucceſſion paſſe au plus âgé de ſes freres. Les cadets ſont ordinairement partagés pendant la vie de leur pere, dans la crainte qu'après ſa mort ils ne ſoient réduits à la pauvreté. Le ſort des filles eſt ſeul à plaindre, ſi elles ne ſont pas mariées avant que leur pere meure. S'il ne reſte aucun mâle dans une famille, toute la ſucceſſion appartient au Roi, qui eſt obligé néanmoins de pourvoir à l'entretien des filles.

Religion des Quojas.

Les Quojas reconnoiſſent un Etre ſuprême & Créateur de tout ce qui exiſte, & ſans qu'ils expliquent l'idée qu'ils en ont, on s'apperçoit qu'elle eſt grande & fort relevée. Ils donnent à cet Etre le nom de *Kanno*, & lui attribuent un pouvoir infini, une connoiſſance univerſelle, & l'immenſité de nature qui le rend préſent partout. Ils croyent que tous les biens viennent de lui, mais ils ne lui accordent pas une durée éternelle, & ils s'imaginent qu'il aura pour ſucceſſeur un autre Etre qui doit punir le vice & récompenſer

la vertu. Les Quojas ſont auſſi perſuadés que les morts deviennent des eſprits, qu'ils appellent *Jannanins*, c'eſt-à-dire, Patrons & Défenſeurs. L'occupation qu'ils attribuent à ces eſprits eſt de protéger & de ſecourir leurs parents & leurs anciens amis. Un Negre, qui évite à la chaſſe quelque preſſant danger, ſe hâte d'aller au tombeau de celui qu'il croit ſon libérateur, & il lui ſacrifie en reconnoiſſance un veau avec du riz & du vin de palmier en préſence des parents & des autres amis du Jannanin, qui célebrent cette fête par des chants & des danſes.

Si un Quojas reçoit quelque outrage, il ſe retire dans les bois, où il s'imagine que les Jannanins ſont leur réſidence. Là il demande vengeance à grands cris, ſoit à Kanno, ſoit aux Jannanins. De même s'il ſe trouve dans quelque embarras ou quelque péril, il invoque l'eſprit auquel il a le plus de confiance. D'autres conſultent les Jannanins ſur les évenements futurs; enfin la vénération des Quojas eſt extrême pour les eſprits des morts. Ils ne boivent jamais d'eau ni de vin de palmier ſans commencer par en répandre quelques gouttes à l'honneur des Jannanins. Ils atteſtent la vérité par ces mêmes eſprits, & le Roi lui-même eſt ſoumis à cette ſuperſtition. Quelque reſpect que les Quojas ayent pour Kanno, ils ne lui rendent aucun culte, & les offrandes & les prieres publiques ne regardent que les Jannanins. Chaque village a dans quelque bois voiſin un lieu déterminé pour les invocations, & on y porte, dans trois différentes ſaiſons de l'année, une grande abondance de proviſions pour la ſubſtance des eſprits. C'eſt en ces temps que les Quojas implorent l'aſſiſtance de Kanno & des Jannanins. Les femmes & les filles ſont excluſes de ces bois ſacrés & elles n'oſent en approcher, parce qu'elles ſont perſuadées qu'elles ſeroient punies ſur le champ par une mort tragique.

L'idée commune des Quojas eſt, qu'ils ont parmi eux des Magiciens, des Sorciers & des Empoiſonneurs. Ils redoutent ſurtout les Enchanteurs, qu'ils nomment *Billis*, & ils s'imaginent que ces derniers peuvent empêcher le riz de croître, ou d'arriver à ſa maturité. Ils diſent que *Sova*, c'eſt-à-dire le Diable, s'empare de ceux qui fuyent la ſociété; qu'il leur apprend à connoître les herbes & les racines propres aux enchantements; qu'il leur montre les geſtes, les paroles & les grimaces dont ils ſe ſervent; & qu'il leur donne enfin le pouvoir continuel de nuire. Prévenus de cette idée, les Quojas n'oſent traverſer un bois ſans être accompagnés, dans la crainte de rencontrer quelque Billi occupé à chercher ſes racines & ſes plantes, & ils ont ſoin de porter ſur eux une certaine compoſition, à laquelle ils attribuent la vertu de les préſerver contre Sova & ſes Miniſtres.

Si la mort de quelqu'un eſt ſoupçonnée de violence, on ne lave point le corps ſans avoir fait d'exactes recherches. On commence par faire un paquet de quelques morceaux des habits du mort, auxquels on joint quelques boucles de ſes cheveux. On ſouffle deſſus une certaine poudre, & le paquet eſt attaché à la bierre du mort, que deux Negres portent ſur la place publique. Là, deux Prêtres, qui précedent le corps en battant deux haches l'une contre l'autre, demandent au mort dans quel lieu & par la méchanceté de qui il a perdu la vie, & ſi Kanno l'a pris ſous ſa protection. Lorſque l'eſprit du mort leur a fait entendre, par quelques mouvements qu'ils

L'AFRIQUE.

prétendent reſſentir, que c'eſt un empoiſonneur qui a cauſé ſa mort, ils l'interrogent de nouveau, pour ſçavoir ſi le ſorcier eſt mâle ou femelle, & dans quel endroit il fait ſa demeure. S'ils ont quelques ſoupçons ſur quelqu'un, ils ne manquent pas de ſe perſuader que l'eſprit du défunt leur fait entendre que c'eſt lui, & ils ſe rendent à ſon habitation, ſe ſaiſiſſent de lui, & l'amenent près du cadavre pour être condamné ſur l'accuſation de l'eſprit. Si le prétendu coupable nie le crime dont on le charge, on le force d'avaler une liqueur d'une horrible amertume qu'on nomme le Koni. S'il vomit après en avoir bu trois calebaſſes pleines, il eſt abſous, mais s'il ne paroît qu'un peu d'écume à ſa bouche, il eſt livré ſur le champ au ſupplice. Son corps eſt brûlé & ſes cendres jettées dans la riviere ou dans la mer, ſans que le rang ou les richeſſes puiſſent le ſauver.

Il y a parmi tous les Negres de Hondo, de Monu, de Folgias, de Gebbe, de Seſtos, de Bulm, de Silm & juſqu'à Sierra-Léona, ainſi que chez les Quojas, une ſorte de confrérie, ou de ſecte nommée *Belli* qui paroît proprement une école ou un collége pour l'éducation des enfants. Elle eſt renouvellée tous les vingt-cinq ans par un ordre immédiat du Roi. On y inſtruit la Jeuneſſe à danſer, à chanter ; elle y apprend l'art de la pêche, & ſurtout un certain chant qui s'appelle *Bellidong*, ou les louanges de Belli. Lorſqu'un jeune Negre eſt parfaitement inſtruit, il prend le titre d'aſſocié de Belli qui le rend capable de poſſéder toutes ſortes d'emplois, & qui lui donne certains priviléges, dont les idiots, ou ceux qui n'ont pas reçu la même éducation, ſont exclus. Pour le lieu où ſont renfermés les jeunes gens, le Roi fait choiſir dans quelque bois de palmier un eſpace de huit ou neuf milles de circonférence. On y bâtit des cabannes, & on y plante tout ce qui eſt néceſſaire pour la nourriture des écoliers. Auſſitôt que tout eſt ainſi préparé, les peres, qui ont deſſein de travailler à l'avancement & à la fortune de leurs enfants, les conduiſent à ce collége. On a ſoin auparavant de faire une proclamation ſolemnelle, qui défend aux femmes d'approcher de ce bois pendant tout le cours de l'inſtruction, & elle dure quatre ou cinq ans. Les menaces qu'on fait aux femmes, ſi elles contrevenoient aux défenſes, ſont les mêmes dont on les épouvante pour les empêcher d'entrer dans les bois ſacrés des Jannanins.

Les *Soggonos*, qui ſont les anciens de la ſecte de Belli, reçoivent du Roi la commiſſion de préſider aux écoles. Dès qu'ils ont pris poſſeſſion de leurs places, ils déclarent aux enfants les loix & les ſtatuts de leur aſſociation. La principale de leurs obligations eſt de ne point ſortir de l'enceinte qu'on a marquée pendant le temps de leurs études, & de ne point avoir aucune converſation avec ceux qui ne portent pas la marque de l'école. Cette marque qu'on leur fait en entrant, conſiſte à leur couper quelques éguillettes de chair, depuis le col juſqu'à la jointure de l'épaule ; opération douloureuſe, mais qui, au moyen de quelques ſimples, eſt guérie en peu de jours. Les cicatrices reſſemblent à des têtes de clous qui ſeroient imprimés dans la chair, & diſtinguent ainſi ceux qui ſont élevés dans les écoles, d'avec ceux qui ne l'ont pas été. Après la guériſon des écoliers on leur fait prendre un nouveau nom, comme pour ſignifier qu'ils ont reçu une nouvelle naiſſance. Tout le temps qu'ils ſont dans cette laborieuſe retraite, ils n'ont aucun habillement,

habillement, & les Soggonos & leurs parents pourvoyent à leur nourriture.

Au jour marqué pour la fin des exercices, on conduit les écoliers à quelque diſtance de leur enceinte dans d'autres cabannes que le Roi fait bâtir exprès. Ils reçoivent en ce lieu la viſite de leurs parents des deux ſexes, & on leur apprend à ſe laver, à s'oindre le corps, & les autres uſages de la ſociété. Après s'être ainſi formés dans l'eſpace de quelques jours, les jeunes gens voyent arriver leurs parents qui leur apportent des pagnes & d'autres habits propres à la Nation. On leur met au col des verres entremêlés de dents de léopards, & leurs jambes ſont chargées d'anneaux & de grelots de cuivre. Leur tête eſt couverte d'un bonnet d'ozier, qui leur tombe preſque ſur les yeux, & ils ont tout le corps paré d'un grand nombre de plumes de diverſes couleurs. Dans cet équipage on les mene à la place publique de la ville royale, & là ſe rangeant en ordre au milieu d'une foule de peuple, hommes & femmes qui ſe raſſemblent de tous les cantons du pays, ils commencent par ſe découvrir la tête, & laiſſent flotter leurs cheveux. Cette cérémonie ſe fait ſucceſſivement, pour donner aux ſpectateurs la facilité d'obſerver leur figure. Enſuite ils répetent l'un après l'autre la danſe du Belli qu'ils ont appriſe dans leur école. Ceux qui ne s'acquittent pas bien de cet exercice ſont raillés par les femmes, qui crient de tous côtés, *il a perdu ſon temps à manger du riz*. Lorſque la danſe eſt finie, les Soggonos appellent chaque écolier du nom qu'il a reçu à l'école, & le rend à ſon pere, à ſa mere & à ſa famille.

Le *Belli*, dont la ſecte tire le nom qu'elle porte, & pour lequel les Negres ont tant de reſpect, eſt une matiere que le Grand-Prêtre, ou le *Bellimo* compoſe, & qu'il fait tantôt d'une façon tantôt d'une autre, ſuivant ſon propre caprice, ou les circonſtances préſentes. On auroit peine à ſe figurer l'impreſſion que cette matiere fait ſur le peuple; il la croit ſacrée & capable de faire tomber les plus affreux châtiments ſur ceux qui lui manqueroient de reſpect. Les Negres s'imaginent néanmoins que le Belli a beſoin du conſentement du Roi pour exercer ſes punitions, & que ſans cela il n'auroit aucune vertu. Les Rois & les Prêtres ont été les premiers inventeurs de cette fraude, dans l'intention de contenir le peuple dans la ſoumiſſion, mais par la ſuite des temps ils ſe ſont accoutumés auſſi à craindre également le Belli.

Les mêmes peuples, chez leſquels il y a une école pour l'éducation des garçons, en ont une autre pour celle des filles, & cette derniere tire ſon origine du pays de Goulla. Dans un temps indiqué par le Roi, on bâtit au centre de quelque bois un certain nombre de cabannes deſtinées à recevoir les jeunes filles & les femmes qui veulent être initiées dans la confrérie. Les Aſſociées ſont diſtinguées par le titre de *Sandi-Simodiſino*, ou filles du Sandi. Auſſitôt qu'elles ſont aſſemblées, la *Sogouilli*, c'eſt-à-dire, la plus ancienne femme de l'Ordre, qui eſt chargée par une commiſſion expreſſe du Roi, entre en office par un feſtin qu'elle donne à ſes diſciples. Ce feſtin porte le nom de *Sandi-Lati*, c'eſt-à-dire, alliance ou confrérie de la poule. La Sogouilli exhorte ſes écolieres à trouver de l'agrément dans leur retraite qui dure ordinairement quatre mois, & elle leur raſe d'abord la tête. Enſuite leur faiſant quitter leurs habits, pour ne les plus reprendre tant que

L'AFRIQUE.

dure le noviciat, elle les conduit au bord d'un ruiſſeau, qui doit ſe trouver dans l'enclos, & les y lave avec beaucoup de ſoin. Depuis ce jour, les écolieres font leur continuelle occupation d'apprendre les danſes du pays, & de réciter les vers de Sandi. Elles ne reçoivent la viſite d'aucun homme, & les femmes mêmes qui viennent les voir ne peuvent entrer que nues dans l'enclos. Il faut qu'elles laiſſent leurs habits derriere elles dans quelque coin du bois.

Lorſque le temps de l'école eſt fini, les parents envoyent à leurs filles des pagnes d'étoffe rouge, des colliers de verre, des grelots de cuivre, des anneaux pour les jambes, & d'autres ornements dont elles ſe parent à l'envi. La Sogouilli ſe met à leur tête & les ramene à la ville, où la curioſité aſſemble une foule de peuple pour les voir. La vieille eſt ſeule aſſiſe, & toutes les filles danſent l'une après l'autre au ſon d'un petit tambour. Après la danſe, elles ſont renvoyées dans leurs familles avec des applaudiſſements & des éloges.

Différentes punitions en uſage chez les Quojas.

Si une femme eſt accuſée d'adultere par la ſeule dépoſition de ſon mari, elle peut proteſter de ſon innocence & elle eſt crue à ſon ſerment. Elle jure alors par *Belli-Paaro*, qu'elle n'eſt pas coupable, en priant cet eſprit de la confondre, ſi elle ne dit pas la vérité. On la renvoye tranquille après ce ſerment; mais ſi elle eſt convaincue par la ſuite, du crime dont elle avoit déjà été accuſée, la loi ordonne qu'elle ſoit menée par ſon mari à la place publique, où le Conſeil eſt aſſis pour la juger. On invoque alors les Jannanins, & on lui couvre les yeux pour lui dérober la vûe de ces eſprits, qu'on lui perſuade devoir l'emporter. On la laiſſe quelques moments dans la frayeur que cette menace lui a inſpirée, & enfin un vieillard du Conſeil lui adreſſe la parole, & en parlant du déreglement de ſa conduite, il s'efforce à lui en faire honte, & la menace du plus ſévere châtiment, ſi elle ne rentre point en elle-même. Lorſque le vieillard a fini ſon diſcours, on fait entendre à la coupable un bruit confus de pluſieurs voix qui paſſent pour celles des Jannanins, & qui lui déclarent que ſon crime, quoique digne d'une plus rigoureuſe punition, lui eſt pardonné, parce que c'eſt la premiere fois qu'elle en eſt convaincue. Les mêmes voix lui impoſent quelques jeûnes & quelques mortifications, & lui recommandent ſurtout de vivre avec tant de retenue, qu'on ne puiſſe pas lui reprocher d'avoir même pris un enfant mâle dans ſes bras, ou d'avoir touché à l'habit d'un homme. Juſques-là les Quojas jugent que la confuſion & la crainte ont ſuffiſamment puni une femme; mais ſi la même femme eſt ſurpriſe en retombant dans ſes premiers déſordres, le Bellimo, ou Grand-Prêtre, accompagné des Soggonos ſes Miniſtres, va la prendre dans ſa maiſon, & au bruit d'une eſpece de creſſelles, la fait conduire forcément dans la place publique. Elle eſt contrainte de faire trois tours en cet endroit au ſon des mêmes inſtruments, & ſans que perſonne veuille écouter ſes plaintes ou ſes promeſſes, on la traîne au bois ſacré des Jannanins, où elle diſparoît pour toujours. Les Negres s'imaginent que les femmes ſont emportées par les Jannanins; mais il y a toute apparence qu'elles ſont tuées ſur le champ dans le bois, & que leurs corps ſont enterrés avec beaucoup de précautions.

Un homme accuſé de vol ou de meurtre, ſans pouvoir être convaincu de

l'un ou de l'autre de ces crimes, eſt condamné à l'épreuve du *Bellin*, qui eſt un mêlange d'herbes & d'écorces de la compoſition du Bellimo On force l'accuſé de recevoir ce mêlange dans ſa main, & les Negres ſont perſuadés que s'il eſt coupable ſa peau aura ſur le champ quelques marques de feu ; au lieu que s'il eſt innocent, il ne reſſentira aucun mal. Quelquefois le Bellimo fait avaler aux accuſés un grand verre d'une liqueur qu'il apprête lui-même avec de l'écorce de *Neno* & de *Quoni*, deux arbres qui paſſent pour poiſon. Ceux qui n'ont rien à ſe reprocher vomiſſent immédiatement, à ce qu'ils croyent, & ne ſe portent que mieux après cette opération ; mais ceux qui ſont coupables ne jettent par la bouche qu'une ſorte d'écume, & ſont reconnus par-là dignes de mort.

Les criminels convaincus ſont exécutés dans quelque bois, ou dans quelque lieu fort éloigné de l'habitation. On les fait mettre à genoux, la tête baiſſée, & l'exécuteur les perce par derriere d'une petite javeline. Dès que le corps eſt tombé, il coupe la tête avec une hache ou un couteau, & diviſe le tronc en pluſieurs morceaux qu'il diſtribue aux femmes du coupable. Ces femmes ſont obligées d'aſſiſter ainſi à la mort de leur mari, & de recevoir ſes reſtes ſanglants, qu'elles vont jetter ſur quelque fumier, où ils deviennent la pâture des oiſeaux de proye. Les amis du mort font cuire ſa tête, en boivent le bouillon, & clouent les mâchoires dans le lieu où ils ont coutume de faire leurs prieres.

Occupations des Quojas.

La principale occupation des Quojas & de leurs voiſins eſt la culture des terres, & ils font juſqu'à trois moiſſons dans l'année. La premiere ſe fait au mois de Mai dans les terres les plus molles ; la ſeconde au commencement de Juillet ; après laquelle on recommence le travail pour une troiſieme, qui ſe fait au commencement de Novembre. Ce dernier labourage eſt pour les terres hautes, & comme les pluyes durent depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Septembre, elles rendent plus facile le travail des terres les plus dures. On laiſſe enſuite repoſer les terres pendant deux ou trois ans. Dans pluſieurs cantons, le partage des femmes eſt de labourer, dans d'autres c'eſt de ſemer, mais partout les hommes ſe repoſent ſur elles du ſoin de préparer le riz, c'eſt-à dire, de le broyer & de le faire cuire. Dans l'intervalle des moiſſons, les Quojas s'occupent de la pêche, de la chaſſe, & de leurs édifices. Pour la chaſſe du buffle, ils ont une permiſſion particuliere de leur Roi, à qui ils donnent la moitié du produit qu'ils ont fait, au lieu que dans les autres chaſſes le tiers paye les droits royaux. Les éléphants d'eau appartiennent totalement au Roi ou au chef d'un canton, mais le chaſſeur reçoit toujours quelque préſent. Les pêcheurs donnent auſſi quelque partie de leur poiſſon aux Prêtres, pour les Jannanins, ou les ames de leurs amis qui ſont morts.

On voit chez les Quojas des villes fortifiées & des villes ouvertes. Celles-ci ſe nomment *Fon-Serah*. Elles ſont bâties en cercle & environnées d'arbres l'un fort proche de l'autre. Les villes fortifiées s'appellent *San-Siab*, & leur force conſiſte dans quatre baſtions connus ſous le nom de *Koberes*, & qu'on eſt obligés de traverſer pour entrer & pour ſortir. La porte eſt conſtruite de façon qu'il n'y peut paſſer qu'un homme à la fois, & ſur chaque porte il y a une guérite compoſée des branches d'un arbre qui ſe nomme *Tombo-Bongoela*. Ces villes

L'AFRIQUE.

ont au dehors une paliſſade de pieux du même arbre. Le bois en eſt très-dur, & on place ces pieux, qui ſont longs & épais, à peu de diſtance l'un de l'autre. D'autres arbres ſe trouvent dans ces diſtances & forment un enclos, au travers duquel la vûe ne peut pénétrer. On y ménage cependant quelques ouvertures afin de pouvoir s'en ſervir dans l'occaſion. Les rues tirées d'un Kobere à l'autre ſont ainſi une eſpece de croix, au centre de laquelle eſt le marché public. Tous les habitants des villages & des lieux ouverts ont des maiſons dans quelque San-Siab, où ils ſe retirent à la premiere nouvelle de la guerre, ou de quelque irruption de leurs ennemis.

Roi des Quojas.

Quoique les Quojas ſoient dans la dépendance du Roi des Folgias, ils ont un Souverain particulier, qui reçoit du Roi des Folgias le titre de *Dondagh*, ou Monarque. Il le donne à ſon tour au Roi de Bulmbere, qui lui rend hommage, comme il le rend à celui des Folgias. Lorſque le Roi des Quojas ſe préſente pour être inveſti du titre de Dondagh, il ſe proſterne à terre, & demeure dans cette ſituation juſqu'à ce que le Roi des Folgias lui ait jetté un peu de terre ſur le corps, & l'ait interrogé ſur le nom qu'il ſouhaite porter. Auſſitôt que le Roi Quoja a déclaré le nom qu'il a choiſi, le Roi des Folgias y joint le titre de Dondagh, que toute l'aſſemblée répete avec de grands applaudiſſements. Le nouveau Monarque ſe releve auſſitôt par l'ordre de celui qui l'a inveſti de ſa dignité, & on lui préſente un carquois plein de fleches qu'il pend à ſes épaules, & un arc, pour ſignifier qu'il ſe croit déſormais dans l'obligation de défendre de toutes ſes forces le pays des Folgias. L'hommage par lequel il termine la cérémonie conſiſte dans un préſent conſidérable de toile, de chaudrons & de baſſins.

Après cette formalité, dont le Roi des Quojas ne peut ſe diſpenſer, il eſt très-abſolu dans ſes Etats, & il ne ſouffre point qu'on porte la moindre atteinte à ſes prérogatives & à ſon autorité. Il fait conſiſter une partie de ſa gloire dans le nombre de ſes femmes, dont la plûpart lui ſont amenées des régions voiſines. Lorſqu'un Negre de diſtinction demande l'audience du Roi, il commence par remettre les préſents qu'il lui deſtine au chef des femmes du palais. Celui-ci les porte au Prince, & le prie de conſentir que celui qui les offre ſoit admis à ſe proſterner à ſes pieds. Si le Roi y conſent, il accepte les préſents & on introduit le ſuppliant ; mais ſi les préſents ſont rejettés, le Negre doit ſe retirer & ne plus reparoître à la Cour, juſqu'à ce que quelques-uns de ſes amis ayent diſpoſé le Prince à l'écouter plus favorablement. Celui qui obtient enfin la liberté de paroître devant ſon Souverain, doit s'avancer lentement devant lui en s'inclinant de la moitié du corps. Il met un genouil en terre lorſqu'il eſt près de la natte où le Roi eſt aſſis, & en baiſſant la tête, il prononce reſpectueuſement le nom de Dondagh, auquel le Roi répond quelques mots obligeants, & ordonne au courtiſan de s'aſſeoir à quelque diſtance ſur une ſellette de bois, ou ſur une natte, ſi c'eſt une perſonne du plus haut rang.

Si quelque Prince voiſin envoye un Ambaſſadeur au Roi des Quojas, cet Ambaſſadeur, en mettant le pied ſur la frontiere de ce pays, s'y arrête & fait porter à la Cour la premiere nouvelle de ſon arrivée. Le Roi dépêche alors un Officier chargé de conduire l'Ambaſſadeur dans le village le plus voiſin de la Cour, & on le fait attendre dans ce lieu juſqu'à ce que les préparatifs de

ſa réception ſoient finis. Le jour marqué pour l'audience, l'Ambaſſadeur eſt conduit par un grand nombre d'Officiers & de Gardes revêtus de leurs plus beaux habits, l'arc en main & le carquois ſur l'épaule. Cette marche ſe fait au ſon des inſtruments avec des danſes & des ſauts continuels, & l'Ambaſſadeur paſſe entre deux lignes de Quojas armés, & arrive ainſi à la ſalle du Conſeil. Si l'Ambaſſadeur vient du pays des Folgias, les gens de ſa propre ſuite ont la liberté de danſer ſur la place d'armes ; mais ce privilége eſt refuſé à toute autre Nation. Lorſque toutes les danſes ſont finies, l'Ambaſſadeur entre dans la ſalle d'audience, & quand il eſt auprès du thrône du Roi il met un genouil en terre en lui tournant le dos, & tend ſon arc de toute ſa force pour ſignifier qu'il eſt dans la diſpoſition de ſervir ce Prince contre tous ſes ennemis. Pendant cette formalité, les gens de ſa ſuite chantent ou récitent à haute voix des vers compoſés à l'honneur du Roi, & les Quojas font de leur côté la même choſe à l'honneur de l'Ambaſſadeur & de ſon Maître.

Après ces éloges mutuels, un des Officiers de l'Ambaſſadeur avance & ſe proſterne devant le Roi, & tandis qu'il demeure quelque temps dans cette humble poſture, tous les aſſiſtants danſent & font divers mouvements biſarres avec leurs arcs & leurs fleches. L'Ambaſſadeur fait bientôt un geſte qui impoſe ſilence, & il commence ſa harangue, dans laquelle il expoſe le ſujet de ſon arrivée. Le *Silli* ou l'Interprete Royal, qui eſt ordinairement debout près du thrône avec un arc à la main, explique mot à mot le diſcours de l'Ambaſſadeur. Si ce qu'il demande concerne les affaires d'Etat, la réponſe eſt remiſe après les délibérations du Conſeil ; mais dans tout autre cas elle ſe fait ſur le champ. La harangue de l'Ambaſſadeur n'eſt pas plutôt finie qu'il ſe retire, & eſt reconduit dans le quartier où il doit loger. Après ſon départ quelques-uns de ſes Officiers étalent devant le Roi les préſents qu'on lui offre, & expliquent à chaque article quelle en eſt la nature, & les raiſons pour leſquelles ils ſont envoyés.

L'Ambaſſadeur eſt ſervi dans ſon quartier par pluſieurs eſclaves du Roi, & les femmes mêmes de ce Prince, vétues de leurs plus riches habits, lui portent différents plats de riz & de diverſes viandes. Le Roi, après ſon ſouper, envoye de ſon vin de palmier à l'Ambaſſadeur, avec les préſents deſtinés à ſon Souverain. Si l'Ambaſſadeur eſt un Européen qui arrive à la Cour avec des préſents de ſon pays, il a l'honneur de ſouper à la table du Roi, & la liberté de s'y faire ſervir ſuivant les uſages de ſa propre Nation.

Maladies des Quojas.

Les maladies, qui affligent & emportent même ſouvent les Quojas, ſont la rougeole, le flux de ſang & la petite vérole. Outre cela ils ſont ſujets aux cancers du nez, des levres, des jambes & des bras. Les maux de tête y ſont très-violents, & les douleurs de dents très-furieuſes.

Cérémonies de leurs funérailles.

Les cérémonies des funérailles reſſemblent beaucoup à celles dont on a déjà vu la deſcription dans d'autres pays. Cependant il s'y trouve quelques différences dans les circonſtances ſuivantes. Lorſque le corps eſt bien lavé & que les cheveux du mort ſont treſſés avec ſoin, on place le corps debout en le ſoutenant avec des appuis. On lui met les habits dont ſes amis lui ont fait préſent après ſa mort, ou au défaut de ceux-ci, les plus beaux qu'il ait eus pendant ſa vie. Dans une de ſes mains on lui attache ſon arc, &

L'AFRIQUE.

dans l'autre une fleche. Alors ſes plus proches parents & ſes amis font avec leurs armes une eſpece d'eſcarmouche qui dure aſſez longtemps. Enſuite ils ſe mettent à genoux autour du corps en lui tournant le dos, & d'un air irrité ils tirent leurs fleches devant eux, pour déclarer qu'ils ſont prêts à tirer vengeance de tous ceux qui oſeroient parler mal de leur ami, ou qui auroient été capables de contribuer à ſa mort. Après cette formalité ils étranglent quelques eſclaves qui lui ont appartenu, en leur recommandant de le ſervir fidelement dans l'autre Monde. Ces malheureuſes victimes ſont traitées, avant leur mort, de tout ce qu'on peut trouver de plus délicat dans le pays.

D'un autre côté, toutes les femmes qui ont quelque liaiſon avec celle du mort, ſe rendent auprès d'elle, & en ſe jettant à ſes pieds elles lui adreſſent douloureuſement quelques mots, dont le ſens eſt, *conſolez-vous, eſſuyez vos larmes*, &c. Le corps enfin eſt placé ſur une planche, ou ſur une petite civiere, & deux hommes le portent ſur leurs épaules au lieu de la ſépulture, on jette avec lui dans la foſſe les eſclaves qui ont été ſacrifiés, les nattes, les chaudrons, les baſſins & les autres uſtenſiles dont il faiſoit uſage. On couvre le tout d'une natte ſur laquelle on met aſſez de terre pour empêcher l'odeur du cadavre de pénétrer. Les parents élevent auſſitôt une petite cabanne au-deſſus du tombeau, & plantent au coin du toît une petite verge de fer à laquelle ils ſuſpendent les armes du mort. Si c'eſt une femme qu'on ait enterrée, ils y attachent au lieu d'armes les baſſins dont elle ſe ſervoit, & pendant pluſieurs mois ils apportent chaque jour à ce tombeau des aliments & des liqueurs, pour nourrir le mort dans le Monde où il eſt paſſé.

L'uſage eſt d'enterrer toutes les perſonnes d'une même famille dans le même lieu, à quelque diſtance de l'habitation où elles ſe trouvent au moment de leur mort. Les cimetieres ſont ordinairement dans quelque ancien village abandonné, & on en trouve un grand nombre ſur la riviere de Plizoge & dans l'iſle Maſſa, derriere le cap Monte. Les plus proches parents & les amis du mort ont encore coutume d'obſerver un jeûne après les funerailles. Ce jeûne eſt de dix jours pour un mort du commun, mais il en dure trente pour le Roi ou pour une perſonne d'un rang élevé. Les femmes de leur côté font vœu de ne porter que des pagnes noirs ou blancs, de laiſſer flotter leurs cheveux, & de n'avoir pas d'autre lit que la terre. A la fin du jeûne & du vœu des femmes, les uns & les autres levent les mains au ciel pour le prendre à témoin qu'ils ſe ſont fidelement acquittés de ce qu'ils avoient promis, & enſuite les hommes vont à la chaſſe. Les femmes préparent ce qu'ils ont tué, & tous enſemble paſſent la nuit à ſe réjouir. Le lendemain la famille du mort fait préſent aux jeûneurs, d'un baſſin, d'un chaudron, d'un pagne, d'un panier de ſel & d'une barre de fer.

QUAQUAS.

Les voyageurs ont fait des Quaquas un portrait fort différent. Les uns les repreſentent comme des voleurs & des brutaux ; d'autres les accuſent de manger les Européens, & d'être d'une avidité & d'une avarice extrême dans le commerce qu'ils font avec les Etrangers, & pluſieurs enfin aſſurent, que

L'Afrique.

malgré le préjugé d'une figure barbare, les Quaquas ſont, de toute la Guinée, les peuples les plus civils & les plus raiſonnables. Ils ont à la vérité une certaine groſſiereté apparente, & ſont ennemis des trop grandes démonſtrations d'amitié. Ils ne peuvent ſouffrir, par exemple, les embraſſements qu'on ſe fait lorſqu'on eſt ſur le point de ſe quitter, ou au retour d'un voyage.

La taille commune de ces peuples eſt haute & bien proportionnée, mais leur phyſionomie eſt peu agréable. Leurs dents ſont fort pointues par le ſoin qu'ils prennent de les aiguiſer ſans ceſſe, & la plûpart les ont crochues & mal rangées. Ils regardent, comme un grand ornement, de laiſſer croître leurs ongles, & de porter leurs cheveux en treſſes plates qu'ils enduiſent d'huile de palmier & de terre rouge. Ce ſoin de leur chevelure va juſqu'à leur faire emprunter une partie des cheveux de leurs femmes, qu'ils ont l'art d'allonger en les joignant avec les leurs & dont ils ſe font une eſpece de perruque. Quelques-uns les relevent autour de leur tête, & leur donnent la forme d'un bonnet. Chaque jour ils ſe frottent le corps avec le même mêlange d'huile de palmier & de terre rouge, & comme ils mâchent continuellement du betel, ils prennent leur ſalive qui ſe teint de la couleur de cette plante, & s'en mettent ſur les joues & au menton. Ils ſe chargent les jambes de gros anneaux de fer, & ſemblent faire gloire de leur peſanteur. En général la Nation a un air hideux, qui choque au premier coup d'œil & y joint une puanteur inſoutenable. Les gens du commun portent des pagnes d'une petite piéce d'étoffe; mais les Grands ſe diſtinguent par une eſpece de manteau ou de grand ſurplis, dont ils ſont couverts, & ils ont un cimeterre au côté.

Les femmes, à l'exception de la couleur, paſſeroient pour très-belles en Europe. Elles ont les traits fort réguliers, & leur taille eſt fine & légere, au lieu que la plûpart des hommes ſont gros, grands & peſants. Il n'y a point de Nation dans toute l'étendue de la même côte, où les femmes ſoient ſi nues que celles des Quaquas; puiſqu'elles n'ont pour tout habillement qu'un ſimple morceau d'étoffe ſur le devant du corps. Elles entrelacent leurs cheveux avec de petits brins d'or pur, & les femmes des Negres riches en ont la tête ſi chargée, que leur parure monte à des ſommes conſidérables.

Le langage des Quaquas eſt barbare, & d'autant moins intelligible qu'ils parlent fort vîte. Lorſqu'ils ſe rencontrent les uns les autres, ſoit au rivage, ſoit hors de leur pays, ils ſe mettent la main ſur l'épaule, & ſe prenant par les doigts qu'ils font craquer, ſuivant l'uſage de toute la côte, ils répetent pluſieurs fois à voix baſſe le mot de *Quaqua*. On s'imagine qu'ils tirent de cet uſage le nom par lequel on les diſtingue des autres Nations.

Le fond de leurs pratiques religieuſes reſſemble à la façon de penſer des peuples de la côte d'or, dont on parlera dans l'article ſuivant. A l'égard des métiers & des profeſſions auxquels les Quaquas s'appliquent, ils reſtent toujours dans les familles de ceux qui ont commencé à les exercer. Le fils d'un tiſſerand, d'un charpentier, ne peut être d'une autre profeſſion, & celui d'un facteur n'a point d'autre occupation que le commerce. Cet ordre eſt ſi bien établi, qu'on ne ſouffriroit point qu'un Negre ſortît de ſa condition naturelle. Les Negres de cette côte aiment paſſionnément le commerce, &

L'AFRIQUE.

dès qu'ils apperçoivent un vaiſſeau ſur la côte, ils l'obſervent ſoigneuſement & s'empreſſent d'y porter des proviſions, de l'or, de l'yvoire & des eſclaves, pour leſquels ils reçoivent en échange des marchandiſes de l'Europe. Cependant avant que de monter ſur un vaiſſeau, ils cherchent à s'aſſurer de la bonne foi du Capitaine, en l'obligeant de ſe mettre dans l'œil un peu d'eau de mer, ſerment redoutable ſuivant leurs idées. Ils ſont perſuadés que celui qui violeroit le droit des gens, après cette cérémonie, perdroit auſſitôt les yeux. Ils ne manquent pas de leur côté d'obſerver le même engagement; mais malgré cette précaution, on ne doit pas négliger de prendre garde à la fraude & à la ſurpriſe.

Les Quaquas ſont ordinairement quatre ou cinq dans un canot, & il eſt rare qu'on en voye monter plus de deux à la fois ſur un vaiſſeau. Ils s'y rendent chacun à leur tour, & n'apportent jamais deux dents d'yvoire à la fois. Celui qui ſe haſarde le premier obſerve avec ſoin s'il y a des armes; & s'il voit beaucoup d'hommes dans le vaiſſeau, il en avertit ſes compagnons, qui conſultent entr'eux, & s'ils jugent n'avoir rien à craindre, le commerce ſe fait avec beaucoup de tranquillité. Néanmoins on leur propoſeroit en vain de deſcendre dans les cabines ou ſous les ponts, & ils appréhendent tellement les armes à feu, que ſi l'on tiroit ſeulement un coup, on les verroit ſe précipiter auſſitôt dans les flots. Si en approchant d'un vaiſſeau, ils y apperçoivent quelque arme, ils retournent droit au rivage, ſans que rien puiſſe les rappeller.

ARTICLE III.

NEGRES DE LA CÔTE D'OR.

Figure de ces peuples.

LA taille des Negres de la Côte d'or eſt généralement moyenne & bien proportionnée. Ils ont le viſage ovale, les yeux étincelans, les oreilles petites & les ſourcils épais. Leur bouche eſt d'une grandeur raiſonnable, leurs dents ſont blanches & bien rangées, leurs levres paroiſſent fraîches & vermeilles, ſans être auſſi épaiſſes que celles des Negres d'Angola. Ils ont peu de barbe avant l'âge de trente ans; mais lorſqu'ils en ont, ils la portent aſſez longue. Ils ont communément les épaules larges, les bras gros, la main épaiſſe, les doigts longs & de grands ongles courbés, les jambes longues, le pied & les orteils fort grands, & le ventre plat. Leur peau, ſans être parfaitement noire, eſt douce & unie, & ils ont ſoin de ſe laver tout le corps matin & ſoir, & ſe frottent enſuite d'huile de palmier.

Qualités de leur eſprit.

La plûpart des Negres de la Côte d'Or ont la pénétration fort vive & la mémoire excellente. Dans les plus grands périls, ou dans les troubles des affaires domeſtiques, ils conſervent leurs idées nettes & ſans confuſion; mais dans la tranquillité ils ſont voir beaucoup d'indolence & de pareſſe. La bonne fortune & l'adverſité ne font pas ſur eux une grande impreſſion, & quoiqu'ils paroiſſent fort avides dans l'occaſion d'acquérir, la perte de leurs biens les afflige peu. Ils ſont preſque tous artificieux, trompeurs, diſſimulés, portés

portés au larcin, à l'avarice, à la flatterie, à la gourmandiſe & à l'yvrognerie. L'amour propre & l'envie les dominent ſans exception, & leur vanité dans leurs expreſſions & dans leurs manieres eſt ſouvent cauſe qu'ils ont entr'eux de vives querelles ſur des ſujets aſſez légers. Ils ſont robuſtes & lorſque la néceſſité les engage à ſurmonter leur indolence naturelle, ils font voir de l'ardeur au travail, de l'induſtrie & beaucoup d'adreſſe pour ce qu'ils entreprennent. Ils ont la vûe très-perçante, & découvrent un vaiſſeau fort loin dans la mer. Le progrès de leurs connoiſſances eſt ſi prompt dans les affaires de commerce, qu'ils l'emportent bientôt à cet égard ſur les Européens. Quelques voyageurs, en accordant aux Negres les qualités qu'on vient de décrire, leur donnent d'ailleurs un très-mauvais caractere. Un des traits les plus odieux, eſt leur défaut d'humanité & d'affection, à l'égard de ceux-mêmes à qui ils ſont attachés par les liens du ſang ou de l'amitié. On rapporte qu'ils ſoulageroient à peine d'un verre d'eau quelqu'un qui ſeroit mortellement bleſſé, & qu'ils ſe voyent mourir les uns les autres, ſans compaſſion & ſans ſecours. Leurs femmes & leurs enfants ſont les premiers à les abandonner quand ils ſont malades, & ils reſtent dans la ſolitude, s'ils n'ont pas d'eſclaves pour ſe faire ſervir, ou d'argent pour s'en procurer. La déſertion des parents & des amis n'eſt pas regardée comme une faute, parce qu'elle eſt d'uſage ; & ſi la ſanté des malades ſe rétablit, ils voyent revenir auprès d'eux tous ceux qui les avoient quittés.

Figure des femmes & leur caractere.

Les femmes de la Côte d'Or ſont de la même taille que les hommes, c'eſt-à-dire, de la moyenne ; mais elles ſont droites, bien proportionnées & d'un embonpoint raiſonnable. Elles ont la tête ronde & petite, les yeux grands & fort vifs, le nez haut pour la plûpart & un peu relevé, les cheveux longs & naturellement friſés, la bouche petite, les dents belles, fort blanches & bien rangées. Elles ont de l'eſprit, de la vivacité, parlent beaucoup, & ſi l'on en croit le rapport de quelques voyageurs, elles ſont fort portées à la galanterie, & employent toute leur induſtrie à ſatisfaire leur avarice naturelle. Elles cherchent ſoigneuſement les moyens de plaire aux Européens, & pour cet effet elles ſont d'une propreté extrême, & ont une attention particuliere d'entretenir la blancheur de leurs dents. Elles laiſſent croître leurs ongles juſqu'à une longueur ſurprenante, parce qu'elles croyent que c'eſt un ornement qui les fait reſpecter ; mais elles les nettoyent ſouvent. La paume de leurs mains & la plante de leurs pieds tirent ſur le blanc, & le reſte du corps eſt noir. Vers l'âge de trente ans elles ſont dans la perfection de cette couleur, & à ſoixante-dix ou quatre-vingts ans elle commence à changer. Alors la peau des femmes devient pâle, jaune, ſe ſeche & ſe ride. Les femmes de cette côte, comme toutes celles des autres Negres, entendent parfaitement bien le diſtrict du ménage, préparent leurs grains & les autres aliments, & forment de bonne heure leurs filles dans les mêmes exercices. Elles aiment paſſionnément leurs enfants, & ſont très-ſobres dans l'uſage des liqueurs & des viandes.

Habillement des Negres.

L'habillement des riches eſt varié ſuivant leur goût ; ſurtout la parure de leur tête, qui eſt le principal objet de leur vanité. Les femmes ſont chargées d'accommoder les cheveux de leurs maris, & les uns les portent longs, friſés & treſſés tout à la fois, ou relevés ſur le ſommet de la tête ; d'autres les

L'AFRIQUE.

ont en petites boucles, baignées d'huile de palmier, & leur donnent la forme d'une roſe, ou d'une couronne entremêlée de brins d'or & d'une eſpece de corail. Quelques-uns ſe font raſer la tête & n'y laiſſent qu'une bande de cheveux d'un pouce de largeur, & enfin pluſieurs attachent à leur chevelure un ou differents petits peignes qui n'ont qu'une, deux, trois ou quatre dents, & qui reſſemblent à de petites fourches ſans manches. Ils ſe ſervent de ces peignes pour ſe gratter la tête, ce qu'ils font aſſez adroitement pour ne pas déranger leurs cheveux; les jeunes gens ſe font ſouvent raſer les cheveux, & ſe frottent la tête chaque jour au matin avec de l'huile de palmier pour y entretenir la propreté. La plûpart des Negres un peu aiſés ont des chapeaux qu'ils achetent ſouvent fort cher des Européens, malgré leur groſſeur & leur vétuſté. Les autres ſe font des bonnets ou des calottes de peau de chevre ou de chien, en la faiſant tremper dans l'eau pour lui donner la forme qu'ils veulent, & en la faiſant enſuite ſécher au ſoleil. Ces chapeaux ou ces bonnets ſont ornés de petites cornes de chevreaux, de bijoux d'or, & de quelque cordon d'écorce d'arbres. Les eſclaves ſeuls ont la tête nue, comme la marque qui déſigne leur condition.

Les Negres ſe parent auſſi le col, les bras & les jambes de colliers de verre entremêlés d'or & de corail. Ils ne ſont jamais ſans ceinture, & prennent plaiſir à porter aux bras de grandes plaques d'yvoire, d'or ou d'argent. Tous ces ornements ne conviennent qu'aux perſonnes riches ou diſtinguées par le rang, car l'habillement des hommes du commun conſiſte en trois ou quatre aulnes d'étoffe, qu'ils ſe paſſent autour du corps en forme d'écharpe, & dont le bout tombe juſqu'au milieu de leurs jambes. Les marchands chez eux ſe ſervent d'une piece de taffetas ou de damas des Indes de deux ou trois aulnes de long, & entourent leur corps avec, laiſſant pendre devant & derriere les deux bouts juſqu'au bas des jambes. Quelquefois ils s'enveloppent tout le corps d'une autre piece de la même étoffe, ou ils la jettent ſeulement ſur leurs épaules, comme une ſorte de mantille, & portent dans leurs mains deux ou trois zagayes.

Les pêcheurs & les artiſans, c'eſt-à-dire, les gens du plus bas ordre, mettent auſſi beaucoup de variété dans leurs habillements; mais ils ſe reſſentent toujours de leur pauvreté. Les uns prennent une aulne ou deux d'étoffe groſſiere de la fabrique du pays, & ne font que s'en couvrir les reins, en la paſſant entre leurs cuiſſes pour ſe rejoindre d'un côté & d'autre à la ceinture. Leur tête eſt couverte d'un bonnet de peau, ou de quelque vieux chapeau qu'ils achetent des matelots de l'Europe, & dont ils ſe ſervent pour ſe garantir des brulantes ardeurs du ſoleil, ou de la fraîcheur exceſſive des temps humides. Les jeunes gens des deux ſexes, ſuivant le rapport des voyageurs, ont rarement le corps couvert juſqu'à l'âge de neuf ou dix ans.

Soins des femmes pour leur parure.

Chaque jour au matin, les jeunes femmes ſe lavent tout le corps, ſe peignent les cheveux, ſe les frottent d'huile de palmier, & les parent de rubans, quand elles ſont aſſez riches pour s'en procurer, ou ſi elles n'en ont point, elles employent des brins d'or, ou une ſorte de coquillage commun dans le pays. On prétend qu'elles ſe font différentes inciſions au front, aux yeux, aux oreilles, aux bras & à la poitrine, & qu'elles les enluminent de diverſes couleurs. Lorſqu'elles ſe ſont lavées le matin, elles renouvellen

toutes ces peintures & paroiſſent en cet état, comme ſi elles étoient enveloppées d'une piece de damas à fleurs. Quelques voyageurs aſſurent que ces femmes Negres, outre les couleurs & le vernis dont elles ſe peignent le corps, ſe colorent le front, les ſourcils & les joues d'un mélange de rouge & de blanc. Pour habit, elles ſont enveloppées d'une piece d'étoffe, qui les couvre depuis la poitrine juſqu'aux genoux, & qui eſt ſoutenue par une ceinture rouge, bleue ou jaune, d'où pendent leurs couteaux, leurs bourſes & des paquets de clefs, qu'elles n'ont ainſi que pour flatter leur vanité. Elles attachent auſſi à leurs ceintures pluſieurs petits cordons de paille treſſés, entremêlés de petits grains de verre. Ces cordons ne ſont ſuſpendus que par un fil, & paſſent pour des amulettes ou Fétiches, auxquels il y a toujours quelque vertu, ou quelque charme attaché. Tel eſt l'habillement domeſtique des femmes; mais lorſqu'elles doivent ſortir pour leurs affaires ou pour leur plaiſir, elles s'ajuſtent encore plus ſoigneuſement. Elles mettent un pagne frais avec la ceinture, & pardeſſus elles jettent une piece de toile ou d'étoffe qui les couvre comme une robbe, ou un manteau, depuis les épaules juſqu'aux talons. Souvent elles conſervent un bras nud, & portent quelque choſe à la main. Auſſitôt qu'elles ſont rentrées dans leur habitation, elles ſe deshabillent, & ſongent aux occupations du ménage.

Les femmes des Capitaines ou des Marchands ne ſortent point ſans une piece de taffetas ou d'étoffe de ſoie, qui leur entoure les reins & leur tombe juſqu'au milieu des jambes. Leur couleur favorite eſt le rouge, le bleu ou le violet, & outre les clefs qu'elles portent auſſi ſuſpendues à leur ceinture, & leurs braſſelets d'or & d'yvoire, elles ont un ſi grand nombre de bagues aux doigts qu'ils en ſont preſque cachés. Lorſqu'elles ſont de retour à la maiſon, elles ſe hâtent de quitter tous leurs ornements pour reprendre un pagne groſſier, qui les couvre depuis le milieu du corps juſqu'aux genoux. Les dames de diſtinction portent de fort beaux pagnes, deux ou trois fois auſſi longs que ceux des hommes. Elles ſe les paſſent autour des reins, & pour les ſoutenir elles ont une ceinture de drap rouge ou d'autre étoffe, large d'une demi-aulne & longue de deux aulnes. Les deux bouts de cette ceinture pendent au deſſous d'un ſecond pagne qui eſt ordinairement enrichi de dentelles d'or & d'argent. La partie ſupérieure de leur corps eſt couverte d'un voile, ou de quelque toile d'Europe ou des Indes. Dans les baſſes conditions, les femmes ont un voile ou une mante de ſerge, pour ſe mettre à couvert du froid & de la pluye.

Religion des Negres de la Côte d'Or.

Tous les Negres de la Côte d'Or croyent un Dieu, & ſont perſuadés qu'il a créé le Monde, & tout ce qui exiſte; mais pour tout le reſte, il n'y a point de ville, de village, ni même de famille qui n'ait quelque différence dans ſes opinions. Les habitants de pluſieurs contrées prétendent que Dieu ne leur fait aucun bien, à l'exception de la pluye, qu'ils s'imaginent venir de lui, & ils penſent que la terre leur fournit leur or, le maïs, le ris & tous les grains; qu'ils ont l'obligation des fruits aux Portugais qui ont planté des arbres chez eux; que leurs beſtiaux produiſent d'eux-mêmes des petits, & que la mer leur donne libéralement du poiſſon, lorſqu'ils travaillent à obtenir toutes ces choſes. Prévenus de ces idées biſarres, les Negres ſe plaignent de la préférence que Dieu a accordée aux Européens, qui, diſent-ils,

L'AFRIQUE.

ont eu de lui en partage cette grande variété de marchandiſes qu'on les voit tranſporter ſi loin. Ils croyent fermement qu'on n'a beſoin en Europe, ni de travail, ni d'induſtrie pour ſe procurer toutes ſortes de commodités, & que Dieu, pour favoriſer les Blancs, leur fait trouver toutes leurs richeſſes au milieu des champs. Les habitants de la Côte d'Or ont aſſuré pendant longtemps que Dieu étoit noir, & leurs Prêtres les confirmoient encore dans cette opinion, en leur diſant qu'il ſe faiſoit ſouvent voir au pied des arbres Fétiches, ſous la figure d'un gros chien noir, mais maintenant ils regardent ce chien noir comme le Diable, & en ont beaucoup de frayeur.

On trouve quantité de Negres, qui font profeſſion de croire deux Dieux, l'un blanc, qu'ils appellent *Boſſum* & *Jangu-Mon*, c'eſt-à-dire, le bon homme, & ils s'imaginent que c'eſt le Dieu particulier des Européens, & l'autre noir, qu'ils nomment d'après les Portugais *Demonio* ou *Diablo*. Ils attribuent à ce dernier toutes ſortes de méchancetés, & tremblent à ſon nom ſeul. Ils ſe plaignent d'en être ſouvent battus, & en effet ils reçoivent quelquefois tant de coups dans l'obſcurité, qu'ils ſont longtemps hors d'état de rien faire. Lorſque ce malheur arrive à quelque Negre, il a auſſitôt recours au Prêtre de ſa ſecte, qui exige des préſents pour appaiſer les Fétiches, en menaçant le malade d'être battu juſqu'à la mort, s'il ne ſatisfait pas ſur le champ à cette obligation. Les Negres donnent, ſans héſiter, ce que le Prêtre demande, & ce dernier leur vend de petits crochets de bois, qu'il feint d'avoir trouvés au pied des arbres Fétiches, & leur promet que les uns auront la vertu de préſerver leurs maiſons des entrepriſes du Diable, & que les autres pourvoiront à la ſûreté de leurs champs, de leurs étables, des beſtiaux, &c.

Les Negres ſont dans l'uſage de bannir tous les ans le Diable de leurs villes, & ils employent pour cela une infinité de cérémonies, qui ont leurs loix & leurs ſaiſons réglées. Lorſque le temps de ce banniſſement eſt arrivé le peuple fait des fêtes pendant huit jours. Dans cet intervalle la ſatyre eſt permiſe, & chacun peut librement expliquer ce qu'il penſe des autres, ſans craindre d'en être repris. La fraude, l'impoſture, la calomnie, tout eſt employé impunément, & la ſeule voie par laquelle on puiſſe faire taire les médiſants, eſt de leur donner de quoi boire. Alors ils changent leurs ſatyres & leurs invectives en éloges & en panégyriques. Le huitiéme jour au matin, tout le peuple s'aſſemble & commence la chaſſe du Diable par un grand cri. Tous les hommes partent enſuite & courent en faiſant pluſieurs tours & revenant pluſieurs fois ſur leurs traces. Ils jettent devant eux des pierres, du bois, des ordures & tout ce qu'ils trouvent ſous leurs mains, comme s'ils voyoient fuir le Diable, & qu'ils lui jettaſſent ces choſes par derriere. Lorſqu'ils croyent l'avoir chaſſé aſſez loin de la ville, ils reviennent gayement chez eux, & terminent ainſi leur fête ; mais dans la crainte que le Diable n'ait envie de retourner dans les maiſons, les femmes ſe hâtent de nettoyer avec beaucoup de ſoin leur vaiſſelle de terre & de bois, afin que l'eſprit immonde ſoit effrayé de leur propreté.

Si on demande à pluſieurs Negres, ce qu'ils penſent de l'autre vie, & s'ils s'attendent à être récompenſés, ou punis des actions qu'ils auront faites ſur la terre, ils paroiſſent n'avoir aucune idée ſur l'état futur, & ils répondent

ſeulement que les morts vont dans un autre Monde, mais qu'ils ne ſçavent en quel endroit ce Monde eſt ſitué, & ils ajoutent que c'eſt la ſeule différence qu'il y a entre eux & les animaux. D'autres Negres aſſurent qu'en ſortant de cette vie les morts paſſent dans un autre Monde, où ils exercent les mêmes profeſſions, auxquelles ils étoient attachés pendant qu'ils vivoient, & qu'ils font uſage de tous les préſents qu'on leur offre ſur la terre. Quelques-uns qui ſe font gloire d'être mieux inſtruits, prétendent que les morts ſont conduits immédiatement ſur les bords d'une fameuſe riviere, dans l'intérieure des terres nommées *Boſmanques*. Cette tranſmigration, diſent-ils, ne peut-être que ſpirituelle, puiſque les morts, en quittant leur pays, y laiſſent leurs corps. En cet endroit, Dieu leur demande quelle ſorte de vie ils ont menée, & ſi la vérité leur permet de répondre qu'ils ont exactement obſervé les jours conſacrés aux Fétiches; qu'ils ſe ſont abſtenus des viandes défendues, & qu'ils ont ſatisfait à toutes leurs promeſſes, ils ſont tranſportés doucement ſur la riviere dans une contrée où ils jouiſſent de toutes ſortes de délices. Si par haſard ils ont violé les trois devoirs eſſentiels auxquels ils ſont obligés pendant leur vie, Dieu plonge leur ame, après leur mort, dans la riviere, où elle eſt noyée ſur le champ & enſevelie dans un oubli éternel. Chaque Negre, pour ainſi dire, a ſes opinions particulieres ſur l'état de l'autre vie, & il y en a quelques-uns qui s'imaginent qu'après leur mort ils ſeront tranſportés dans le pays des Blancs, & prendront leur couleur.

On ne pourroit gueres rendre un meilleur compte de leurs idées ſur la création du genre humain. Cependant le plus grand nombre croit que l'homme fut créé par une araignée nommée *Ananſio*; & ceux qui regardent Dieu comme l'unique Créateur, ſoutiennent que dans l'origine il créa des Blancs & des Negres; qu'après avoir conſideré ſon ouvrage, il fit à ces deux eſpeces de créatures deux préſents; ſçavoir, l'or & la connoiſſance des arts; que les Negres ayant eu la permiſſion de choiſir ſe déterminerent pour l'or, & laiſſerent aux Blancs les arts, la lecture & l'écriture: que Dieu conſentit à leur choix; mais qu'irrité de l'avarice des Negres, il déclara qu'ils ſeroient les eſclaves des Blancs, ſans eſpérance de voir changer leur condition.

Tous les Negres de la Côte rendent un culte ſolemnel aux Fétiches, & obſervent poſitivement à cet égard, les mêmes uſages, les mêmes cérémonies & les mêmes ſuperſtitions, dont on a donné plus haut le détail.

Crainte que les Negres ont du tonnerre.

Les Negres ont une frayeur extrême du tonnerre & des éclairs, & dans la ſaiſon des orages, ils tiennent leurs portes ſoigneuſement fermées. Ils ſont étonnés de voir les Européens marcher dans les rues, ſans marquer la moindre inquiétude, & la leur eſt pouſſée à un tel point qu'ils rentrent dans leurs cabannes pour un peu de pluye ou de vent. Au bruit du tonnerre, on leur voit lever les yeux & les mains vers le ciel, où ils ſont perſuadés que le Dieu des Européens réſide, & ils l'invoquent ſous un nom, dont eux ſeuls entendent le ſens. Les habitants des pays intérieurs diviſent le temps en parties heureuſes & malheureuſes. Dans pluſieurs cantons les plus longues portions heureuſes ſont de dix-neuf jours & les moindres de ſept, mais elles ne ſuccedent pas immédiatement; car les jours malheureux, qui ſont au nombre de ſept, arrivent entre les deux portions heureuſes. Les jours

L'AFRIQUE.

regardés comme malheureux ſont, pour les habitants, un temps de vacation, pendant lequel ils n'entreprennent aucune affaire, aucun travail, aucun voyage. Les Negres d'Aquambo ſont encore plus attachés à cette pratique ſuperſtitueuſe que tous les autres; car ils refuſent même de recevoir des préſents dans cet eſpace de temps.

Les exercices publics de Religion d'une ville ou d'une Nation entiere, ſe font ordinairement à l'occaſion du mauvais temps, de la diſette des grains, ou de grandes inondations. Dans ces triſtes conjonctures, les chefs s'aſſemblent & déliberent avec les Prêtres, ſur les remedes qu'on peut apporter aux calamités préſentes. Le réſultat de cette conférence eſt publié dans tout le pays par un crieur public, & quelque peu raiſonnable qu'il puiſſe paroître quelquefois, perſonne ne peut refuſer de s'y ſoumettre, ſans courir les riſques de payer une amende pécuniaire. La plupart des Negres ont quelques petits bois conſacrés aux pratiques de la Religion, & les Gouverneurs ou les Chefs vont ſouvent y faire leurs offrandes, pour le bien public ou leurs intérêts particuliers. Ces bois inſpirent tant de reſpect aux habitants, que ſi quelqu'un d'eux avoit la témérité de couper une ſeule branche d'arbre, & qu'il fût ſurpris en commettant cette action, il ſeroit non ſeulement condamné à une forte amende; mais il ſe verroit encore expoſé à la haine & à l'indignation de tous ſes concitoyens.

Dans chaque ſemaine, il y a deux jours de fête chez les Negres. Le premier eſt conſacré au Fétiche domeſtique, & les Negres célebrent ce jour-là en prenant un pagne blanc pour ſymbole de la pureté de leur cœur, & en ſe faiſant, dans la même vûe, diverſes rayes ſur le viſage avec de la terre blanche. Ils ne boivent point non plus de vin de palmier que le ſoir. Tous les Negres n'obſervent pas également la ſeconde fête; mais une grande partie & ſurtout les Nobles font le ſacrifice d'un coq, ou même celui d'un mouton, s'ils ſont aſſez riches. Ce ſacrifice ſe fait aux Fétiches en général, & ils ſe contentent d'avertir l'idole, qu'ils tuent en ſon honneur un animal & il n'y a pas d'autre cérémonie. Au reſte le ſacrificateur n'a pas plus de part à la victime, que le Dieu auquel elle eſt immolée, car ſes amis & ſes voiſins, avertis du ſacrifice, ſe jettent ſur l'animal avant même qu'il ſoit expiré, le mettent en piéces avec les doigts & les ongles, grillent chaque morceau qu'ils ont pu emporter, & l'avalent auſſitôt ſans autre préparation; les boyaux & les inteſtins n'excitent pas moins leur avidité, & ils les hachent fort menus, les font bouillir avec un peu de ſel & beaucoup de poivre de guinée, & trouvent ce mets fort délicieux.

Suivant le rapport de preſque tous les voyageurs, la fête obſervée généralement ſur toute la Côte d'Or tombe à notre Mercredi. Ce jour eſt pour les Negres comme le jour du Sabbat, & il s'obſerve avec tant de rigueur, que les marchés ſont interrompus, & qu'on n'y vend pas de vin de palmier. La ſeule affaire qui ſe faſſe ce jour-là eſt le commerce avec les vaiſſeaux Européens, & ce trafic eſt excepté de la regle, à cauſe du peu de ſéjour que les vaiſſeaux font ſur la côte. Un voyageur (1) nous rapporte de la maniere ſuivante les adorations que les Negres font à leurs Fétiches. Le Mercredi on éleve au millieu de la place publique une table quarrée, ſoutenue par quatre piliers

(1) Voyez l'hiſtoire des voyages, Tome IV. pag. 169.

de la hauteur de ſept ou huit pieds. Cette table n'eſt qu'un tiſſu de paille ou de roſeau en forme de natte, & ſes bords ſont ornés de quantité de joyaux & de petits Fétiches d'écorce d'arbre ou de branches. On étale deſſus diverſes ſortes de grains avec quelques petits pots d'eau & d'huile de palmier. Toute l'aſſemblée ſe retire après avoir fait ſon offrande, & vers le ſoir on ſe rend dans le même lieu, & ſi l'on ne retrouve plus rien ſur la table, chacun ſemble convaincu que les Fétiches ont mangé ce qu'on leur avoit offert, & perſonne ne cherche à imaginer que les grains ayent pu ſervir de pâture aux oiſeaux. On répand alors un peu d'huile ſur la table, & ſi l'on juge que les Fétiches ayent encore un peu d'appétit, on recommence à leur ſervir quelque partie des mêmes aliments.

Gouvernement des Negres.

Les Negres de la Côte d'Or ſont diſtingués en cinq claſſes. Les Rois forment la premiere ; la ſeconde eſt celle des Kabaſchirs, ou des Chefs qui peuvent être regardés comme les Magiſtrats civils, & leur Office conſiſte uniquement à prendre ſoin du bon ordre dans les villes & dans les villages, à prévenir le tumulte & les querelles, ou à les appaiſer ; la troiſiéme claſſe comprend ceux qui ont acquis la réputation d'être riches ; la quatriéme eſt compoſée par le peuple, c'eſt-à-dire, par ceux qui s'occupent à la vendange, à l'agriculture, & à la pêche ; la cinquiéme claſſe enfin eſt celle des eſclaves, ſoit qu'ils ayent été vendus par leurs parents, ſoit qu'on les ait pris à la guerre, ſoit qu'ils ayent été condamnés à cet état pour leurs crimes, ou que la pauvreté les y ait réduits.

Dans la plûpart des pays de la Guinée, la dignité de Roi deſcend du pere au fils par héritage ; & au défaut d'enfants mâles, elle paſſe au plus proche héritier du même ſang. Cependant les richeſſes en or & en eſclaves font quelquefois préférer un Etranger au légitime ſucceſſeur. Aucune cérémonie n'accompagne l'inauguration des Rois, & on ne connoît point dans ce pays l'uſage du couronnement, ni celui de faire prêter ſerment au Prince qui monte ſur le thrône. Le nouveau Souverain eſt ſeulement préſenté au peuple, & porté quelquefois dans les principaux lieux de ſon Empire ; mais un jour commence & termine ſouvent cette fête. Néanmoins ſi quelque concurrent s'attribuoit les mêmes droits, chaque parti ſe lie à ſon Chef par un ſerment de fidélité ; mais excepté dans ces occaſions, qui ſont fort rares, tout ſe paſſe tranquillement, & les plus grandes cérémonies ſont des offrandes de Religion qui ſe font avec les ſolemnités ordinaires.

L'uſage limite communément le nombre des Chefs ou Kabaſchirs, dont la ſeconde claſſe eſt compoſée. Lorſque la mort diminue ce nombre, on ſonge à le rétablir en nommant quelque nouveau ſujet, & pour cet effet tout l'Ordre s'aſſemble & choiſit des ſucceſſeurs aux morts, parmi les perſonnes les plus âgées de la Nation. Les Candidats font des préſents aux Electeurs, après quoi ils entrent en poſſeſſion de tous les droits de leur rang. Dans la ville d'Axim, l'uſage exclut les Etrangers de cette dignité, & on exige même que ceux qui y ſont admis ayent au moins dans la ville une maiſon habitée par une de leurs femmes, & qu'ils y réſident quelquefois eux-mêmes. Comme les Hollandois s'attribuent le droit de préſider à ces élections, les nouveaux Kabaſchirs doivent ſe préſenter au Fort pour obtenir l'agrément du principal facteur.

L'AFRIQUE.

Nobleſſe du pays.

La troiſiéme eſpece de Negres eſt compoſée des riches, ſoit qu'ils ayent reçu leur fortune par héritage, ſoit qu'ils la doivent à leur propre induſtrie. Ceux qui ſe trouvent élevés à cet Ordre achetent ſept petites dents d'éléphant, dont ils ſe font une ſorte de trompettes, ou de cornets, & ils obligent leurs enfants & leurs domeſtiques à jouer ſur ces inſtruments les airs communs du pays. Lorſqu'ils les croyent aſſez formés à cet exercice, ils donnent avis à leurs parents & à leurs amis, qu'ils ſont prêts à célebrer une fête publique, & cet avertiſſement tient lieu d'invitation. Le pere de famille, ſes enfants, ſes femmes, ſes eſclaves ſont vétus avec toute la magnificence qui convient à leur fortune. Ils empruntent à leurs amis de l'or & du corail pour donner encore plus de luſtre à leur parure ; ils diſtribuent des préſents, & font durer les réjouiſſances & les feſtins pendant pluſieurs jours. Cette cérémonie leur cauſe une dépenſe exceſſive, & pour fruit de leurs libéralités ils acquierent le droit de ſouffler à leur volonté dans leurs cornets, ce qui n'eſt permis qu'à ceux qui ſont initiés par une fête de cette nature dans tous les droits de la grandeur. Le privilége eſt ſi excluſif que les Negres ſubalternes, qui voudroient ſe réjouir avec des cornets de la même eſpece, ſont obligés de les emprunter d'eux & d'obtenir leur permiſſion.

Un Negre, qui eſt élevé à cet honneur, achete ou ſe procure par d'autres voyes de nouvelles armes & pluſieurs boucliers, dont il fait un pompeux étalage aux yeux du Public. Il eſt obligé de paſſer une nuit à l'air & armé, pour faire connoître qu'il ne redoute aucune fatigue, & qu'il eſt prêt à affronter tous les dangers. Il employe le reſte de cette ſeconde fête, qui dure ordinairement huit jours, à donner des preuves de ſon adreſſe ou de ſa force dans tous les exercices militaires. Ses femmes & toute ſa famille ne ſont pas moins parées qu'à la premiere fête, & toutes ſes richeſſes ſont expoſées à la vûe du Public, & on les change pluſieurs fois de place, pour donner au peuple la facilité de les admirer. Cette fête eſt plus avantageuſe à un Negre riche que la premiere, parce qu'au lieu de faire des préſents, c'eſt lui qui en reçoit de tous ſes amis, & que chacun ſe pique dans ces occaſions de les faire riches & précieux. Après cette nouvelle épreuve, on a le privilége de porter deux boucliers à la guerre, ce qui eſt une marque de diſtinction, dont tous les Negres du même rang jouiſſent ſeuls. Différents voyageurs connoiſſent parmi les Negres deux, trois ou même quatre degrés de Nobleſſe. La premiere eſt celle que la naiſſance procure ; la ſeconde s'acquiert par les emplois ; la troiſieme s'achete, ſoit par une ſomme d'argent, ſoit par les Offices qui la donnent ; & la quatrieme enfin s'obtient par de grandes actions militaires, & d'autres ſervices rendus à l'Etat, & le Roi confere lui-même cette Nobleſſe en préſence des Grands de ſon Royaume.

Dans ce dernier cas, le nouveau Noble eſt conduit devant le Roi par quelque Grand d'une ancienne Nobleſſe, par ſes amis & par quelques Officiers de la Maiſon Royale. Il ſe proſterne aux pieds du Monarque en ſe couvrant la tête de pouſſiere, & dans cette poſture il lui fait ſes remerciements. Le Roi lui explique en peu de mots la grandeur du rang où il eſt élevé, l'exhorte à ne jamais rien faire qui le rende indigne de ſa condition, lui fait préſent d'un tambour & de quelques trompettes d'yvoire, & lui donne le droit d'exercer le commerce avec les Blancs. Après cette création le nouveau

Noble

Noble eſt tranſporté ſur les épaules de ſes eſclaves & au bruit des tambours & des autres inſtruments de la Nation, dans les différents quartiers de la ville. Ses femmes le précedent en chantant & en danſant, & ſont accompagnées de leurs parents, de leurs amis & de leurs voiſins. Cette pompe dure juſqu'à la maiſon du Noble, qui y eſt attendu par le reſte de ſa famille dans un ſallon de feuillage bâti exprès pour cette Fête. Il y donne un grand feſtin à la Nobleſſe & aux Officiers du Roi qui ont compoſé ſon cortége. Les divertiſſements durent pendant trois ou quatre jours, dont le dernier eſt célebré par le peuple comme une fête de Religion. Le nouveau Grand fait rôtir un bœuf & diſtribuer une profuſion de vin de palmier, ce qui lui occaſionne une dépenſe capable quelquefois de le ruiner.

La premiere démarche de celui qui veut acheter le rang de Noble eſt de donner ſon nom au Lieutenant de Roi, & de faire attacher dans la place un bœuf à quelque pilier. On annonce enſuite par une proclamation ſolemnelle que tel habitant demande d'être annobli, & que la cérémonie s'en fera un certain jour. Toute la Nobleſſe ſe prépare alors à l'inſtallation, & le Candidat fait de ſon côté ſes préparatifs pour la fête. Il amaſſe particulierement de la volaille & du vin de palmier, parce qu'il doit envoyer à chaque Noble une poule & un pot de vin. Le jour de la cérémonie arrivé, tous les habitants de la ville s'aſſemblent au marché, & il y a des places aſſignées pour les Chefs & les Magiſtrats, qui prennent ſéance au bruit des tambours, des cornets & des autres inſtruments du pays. Le Gouverneur, ou le Lieutenant de Roi ſe préſente au milieu de l'aſſemblée, couvert de ſes armes, & eſcorté de ſes gardes qui portent la targette, la zagaie, & qui ont le viſage & tout le corps barbouillés de rouge & de jaune. On introduit à ſon tour le Candidat accompagné de pluſieurs perſonnes du même rang, & vétu de riches habits qui lui appartiennent, ou qu'il a empruntés. Un jeune Negre porte ſa ſellette derriere lui, & tous ſes parents & ſes amis s'avancent pour le ſaluer, le féliciter & jetter ſous ſes pas chacun ſa poignée de paille de l'eſpece qui ſert à couvrir les maiſons. Après le compliment des hommes, les femmes vont rendre les mêmes honneurs à la principale épouſe du nouveau Noble, & aident à parer ſes cheveux de Fétiches d'or, & ſes bras de chaînes & de braſſelets. On lui met dans une main un petit bouclier de la forme d'un couvercle de pot, & dans l'autre une queue de cheval pour chaſſer les mouches.

On fait enſuite une proceſſion dans l'ordre ſuivant : le bœuf, qui avoit été attaché pour annoncer le deſir d'être reçu au rang des Nobles, marche le premier conduit par un homme. Tout le peuple de l'un & de l'autre ſexe vient après & exprime une grande joye par des chants, des danſes & pluſieurs contorſions ridicules. Le nouveau Noble & ſa femme ſont portés par de jeunes gens ſur deux chaiſes ou deux ſelles, au milieu des Nobles. La proceſſion parcourt toutes les rues juſqu'au ſoir, & ſe rend enfin au marché où on attache encore le bœuf à ſon pilier. Les tambours ſe font entendre avec un nouveau bruit, & toute l'aſſemblée ſe met à danſer. L'attention de tout le Monde ſe tourne entierement à divertir le nouveau Noble & ſa femme. Il n'y a perſonne qui n'abandonne ſon travail & qui ne ſe livre à la joye, comme ſi chacun ſe croyoit intéreſſé à la ſplendeur & au ſuccès de cette fête. On porte

L'AFRIQUE.

enfin le Noble à ſa maiſon, & le reſte de la nuit ſe paſſe tranquillement.

Le lendemain de fort bonne heure, tous les habitants ſe raſſemblent à ſa porte & le reconduiſent au marché avec les mêmes cérémonies que le jour précédent Ces réjouiſſances durent trois jours, pendant leſquels on voit voltiger au ſommet de ſa maiſon une piece de coton blanc, qui eſt comme l'enſeigne de la joye publique. Le troiſieme jour on égorge le bœuf, & ſur le champ il eſt diſtribué à la populace, à l'exception de la tête qui eſt portée à la maiſon du Noble, où elle eſt peinte de diverſes couleurs, farcie de pailles Fétiches, & ſuſpendue comme un monument de la nouvelle dignité du maître de la maiſon, & des priviléges dont il commence à jouir. Les principaux de ces priviléges ſont ceux d'acheter des eſclaves, & d'exercer le commerce avec les Blancs. Au reſte le nouveau Noble, fier de l'honneur auquel ſon argent l'a fait parvenir, en parle ſans ceſſe aux Etrangers, quoiqu'il arrive aſſez ſouvent, qu'après s'être ruiné par les frais de la fête, il ſe trouve plus pauvre qu'il n'étoit en commençant l'ouvrage de ſa fortune, & qu'il eſt forcé pour vivre de reprendre le métier de la pêche, ou quelqu'autre occupation.

La Nobleſſe de la côte d'Or eſt unie par une eſpece de confrérie, qui obſerve une fête anniverſaire, à laquelle chaque Noble invite ſes amis. On renouvelle alors les peintures des têtes de bœufs, on les pare de nouveaux Fétiches & d'autres ornements, pour rappeller le ſouvenir des promotions. Outre cet anniverſaire, les Nobles ont une autre fête commune qui tombe au 6 de Juin. Ce jour-là ils ſe peignent le corps de rouge & de blanc, & portent autour du col, des colliers de branches vertes, comme une marque de leur qualité. Ils chargent de Fétiches les têtes de bœufs & de boucs qu'ils ont dans leurs maiſons, & le ſoir ils s'aſſemblent à la maiſon du Gouverneur, qui leur donne un grand feſtin.

Les vieillards & les eſtropiés, qui ſe trouvent dans la claſſe du peuple chez les Negres, & dans celle des eſclaves, ne ſont point diſpenſés de travailler, mais ſont employés ſous la direction des Gouverneurs à quelque travail qui ne ſurpaſſe point leurs forces. Les uns ſervent aux ſoufflets des forgerons, d'autres à preſſer l'huile de palmier, à broyer les couleurs dont on peint les nattes, & à vendre les proviſions au marché. A l'égard des jeunes gens oiſifs, on les enrôle pour la profeſſion des armes. Un Negre qui ne trouve plus moyen de ſubſiſter, s'engage au ſervice d'autrui pour une certaine ſomme d'argent, & quelquefois même au ſervice de ſes meilleurs amis. Le maître auquel il s'attache par cet engagement ne l'employe point à des travaux trop ſerviles. La principale occupation qu'il lui donne eſt le ſoin de ſes terres, c'eſt-à-dire, celui de ſemer dans la ſaiſon, avec la liberté de ne pas travailler au-delà de ſes forces. A cette condition le maître ſe charge de l'entretien & de la défenſe de celui qui lui eſt ainſi aſſervi, & en cela il regarde moins ſon intérêt que les devoirs de l'humanité.

Le long de la côte d'Or les Etats ſont ou Monarchiques ou Républicains, & entre les derniers on compte ceux d'Axim, d'Anta, de Fantin, d'Akron, & pluſieurs autres. Le gouvernement d'Axim eſt diviſé en deux corps, ſçavoir, celui des Kabaſchirs ou des Chefs, & celui des jeunes gens qui portent le nom de *Manſeros*, Toutes les affaires civiles reſſortiſſent à l'aſſemblée des

Kabaſchirs, mais la connoiſſance des intérêts publics, tel que celui de la guerre, ou de la paix, & la levée des tributs ou des impôts appartiennent aux deux corps, & dans ces occaſions, les Manſeros emportent ſouvent la balance, ſurtout ſi les Kabaſchirs ne ſont pas aſſez riches en or & en eſclaves, pour former un contrepoids de force égale. Une autorité ſi foible dans les Chefs de l'Etat devient preſque toujours la cauſe d'une infinité de déſordres, & produit une adminiſtration languiſſante, qui jointe à quantité d'uſages abſurdes, donne naiſſance à pluſieurs guerres étrangeres ou domeſtiques.

Les Etats Monarchiques ſont héréditaires ou électifs, mais dans les uns & les autres, les Rois ne ſoutiennent leur autorité que par la force : & le reſpect qu'on a pour eux ſe meſure ſur leurs richeſſes & ſur le nombre de leurs eſclaves. Sans ces deux appuis, ils trouvent ſi peu de ſoumiſſion parmi leurs ſujets qu'ils ſont obligés de payer leurs moindres ſervices. D'un autre côté, lorſqu'ils ſont riches & puiſſants, leur inclination les porte ſouvent à la tyrannie. Ils ne penſent qu'à augmenter leurs richeſſes par toutes ſortes de violences. On trouve des Negres ſi durement traités par leur Roi qu'ils en conſervent du reſſentiment pendant toute leur vie.

Les Princes ont une fête ſolemnelle, qui eſt l'anniverſaire de leur couronnement, & qu'ils appellent *leur jour Fétiche*. Ils y invitent non ſeulement les Gouverneurs & les Grands de leur Royaume ; mais encore les Rois voiſins avec toute leur Cour. La dépenſe n'y eſt point épargnée, & c'eſt dans ce jour que le Roi fait des ſacrifices publics à ſon Fétiche, qui eſt ordinairement le plus grand arbre du pays. La muſique, la danſe, le vin & la bonne chere deviennent l'amuſement de pluſieurs Nations, qui prennent la même part à cette ſolemnité. Chaque Roi faiſant la même fête à ſon tour, on a ſoin que l'une ne tombe pas au même jour que l'autre, & le temps qu'on choiſit eſt ordinairement celui de l'été. Enfin les Rois célebrent chaque ſemaine un jour conſacré aux Fétiches, & ce jour-là il donne à ſouper aux Nobles de ſa Cour & à toute ſa Maiſon. C'eſt la ſeule fois qu'il raſſemble ſes femmes & ſes enfants dans le cours de la ſemaine.

On ne voit gueres de gardes à la porte des Rois, & ils ont peu de courtiſans empreſſés à leur donner des preuves d'attachement. S'ils paroiſſent dans la ville, c'eſt ſouvent ſans autre ſuite que deux ou trois eſclaves chargés du ſabre & de la chaiſe ou ſellette du Monarque. Ceux qui ſe trouvent à leur rencontre font peu d'attention à eux, & ſe détournent rarement de leur chemin. Il n'en eſt pas de même ſi un Roi ſe tranſporte dans quelque autre ville que celle de ſa réſidence, ou s'il reçoit lui-même la viſite de quelque perſonne conſtituée en dignité. Dans ces occaſions, tous les Rois Negres affectent d'étaler leur grandeur, & ils ſont environnés d'une troupe de gens armés. On porte auprès d'eux des targettes pour leur défenſe, & des paraſols pour les garantir des ardeurs du ſoleil ; & leurs femmes ſont parées de bijoux d'or & d'autres ornements. Cependant la plûpart de ces Souverains ſont pauvres, & leurs Etats ſont ſi petits, que ſouvent les terres de leur dépendance n'ont pas plus d'étendue que le territoire de nos villages.

Les grands Officiers qui tiennent leurs dignités du Roi, ſont les *Braſſos*,

L'AFRIQUE.

titre qui comprend le porte-étendard & le porte-ſabre ; les *Fitis*, c'eſt-à-dire, les crieurs publics, les gardiens des femmes, & enfin ceux qui jouent des inſtruments militaires. Le pays de Fetu a pour Officiers, un Lieutenant qui a le titre de *Di*, un grand Thréſorier, un *Braffo*, un *Fatayra*, c'eſt-à-dire, un Capitaine des gardes, un porte-épée, des gardiens pour les femmes du Roi, des Fitis, ou des crieurs publics, un tambour du Roi, des trompettes & d'autres inſtruments.

Le Di repréſente le Roi en ſon abſence, avec la même autorité dans les affaires civiles & militaires. Le grand Thréſorier reçoit les revenus de la couronne, & fournit à toutes les dépenſes de la Maiſon Royale. Comme ſes fonctions l'obligent d'être ſans ceſſe auprès de la perſonne du Roi, il eſt logé au Palais. Les profits de ſon emploi ſont conſidérables, & il eſt reſpecté de tous ceux qui ont des affaires ou des eſpérances à la Cour. On le voit toujours richement vétu & paré de bijoux d'or, qui le diſtinguent des autres Officiers.

Le *Braffo* eſt une ſorte de Maréchal, qui doit commencer la charge dans les batailles. Le *Fatayra*, ou le Capitaine des gardes eſt chargé de la perſonne du Roi, & il l'accompagne dans toutes ſes expéditions. L'occaſion qu'il a ſans ceſſe de paroître & d'agir lui donne une conſidération, qui le fait ſouvent choiſir pour ſuccéder à ſon maître.

L'Office de Porte-épée eſt ordinairement partagé entre quatre perſonnes, qui portent non ſeulement l'épée, mais toute l'armure du Roi aux fêtes publiques & dans les expéditions de guerre. Ce poſte ne laiſſe pas d'être beaucoup recherché, & ſouvent le Roi choiſit des Ambaſſadeurs parmi ſes Porte-épées. Les gardiens des femmes du Roi ſont regardés comme ſupérieurs à tous les Officiers de la Maiſon Royale, & leur principale fonction eſt d'écarter les Etrangers de l'appartement des femmes.

L'emploi des Officiers qu'on nomme Fitis, eſt de proclamer les Ordonnances du Roi, & de publier à grands cris les vols & les choſes perdues. Chaque ville a deux ou trois de ces crieurs publics, qui font auſſi l'Office d'Huiſſiers au Conſeil, pour arrêter le bruit & la confuſion. Ils portent un bonnet de la peau d'un ſinge noir, dont le poil eſt de la longueur du doigt; ils ont à la main un faiſceau de poils de la queue d'un éléphant, qui leur ſert à chaſſer les mouches. L'Office d'Ambaſſadeur leur appartient auſſi ſouvent qu'aux Porte-épées, & leur bonnet leur tient lieu de ſauf-conduit dans tous les lieux de leur paſſage.

L'Office de tambour eſt un poſte honorable, parce qu'il approche de la perſonne du Roi. A l'égard des trompettes, ce ſont les moindres Officiers de la Cour.

Suivant le témoignage de quelques voyageurs, les revenus de tous les Rois Negres ſont à peu près les mêmes, c'eſt-à-dire, qu'ils conſiſtent en grains, en poiſſon, en huile, en vin de palmier, &c. Ils ont des champs que leurs ſujets cultivent, & ils impoſent ſouvent des taxes qui augmentent leurs thréſors.

Les Juges, ou les Chefs des Tribunaux de Juſtice dans les Monarchies, comme dans les Républiques, ſont choiſis entre les plus riches & les plus notables perſonnes de l'Etat. Tels ſont les Braffos, les Kabaſchirs, & les

Gouverneurs des villes & des villages, avec l'assistance des Prêtres qui passent pour leurs Substituts. C'est à ces Magistrats qu'appartient la connoissance de toutes causes civiles & criminelles ; mais leur décision n'est pas si absolue qu'on ne puisse en appeller à la personne même du Roi ; cependant il est rare qu'on mette cette voye en usage. Les Rois, pour s'épargner la peine de juger quand on en appelle à eux, nomment des Commissaires qui prennent le nom d'*Enes*, & qui, revétus de l'autorité Royale, font le tour du pays, pour appaiser les différends par des sentences définitives.

Lorsqu'il s'éleve entre les Negres quelques démêlés, ou même quelques affaires criminelles, qui ne peuvent être terminés par la douceur, les deux parties se présentent au Gouverneur de la ville, & se soumettent à sa décision. Si l'accusateur paroît seul, le Gouverneur fait avertir l'accusé par un esclave & l'oblige de se défendre. Chacun plaide sa cause, sans qu'il soit permis à l'un ni à l'autre d'interrompre son adversaire. Après avoir écouté attentivement les deux parties, le Gouverneur prononce la sentence, & en certains lieux elle est sans appel. Si l'affaire touche le Roi, & que le coupable soit condamné à quelque amende, il est forcé de payer avant que d'obtenir la liberté de se retirer.

Dans les cas difficiles, où le Juge n'ose prononcer, la haine des parties devient quelquefois si mortelle, que la dispute se termine par un défi. Les deux adversaires conviennent d'un jour pour en venir aux mains, & ils ont soin de se faire accompagner de quelques amis qui sont spectateurs du combat. Il finit ordinairement par la mort de l'un ou de l'autre, & alors les parents du mort se réunissent pour le venger. Si ce dernier cherche un asyle dans quelque autre lieu, ils n'épargnent rien pour trouver les moyens de s'emparer de sa personne. Il échappe difficilement, à moins que la fureur de ses ennemis ne se ralentisse, où qu'il n'ait le bonheur de se cacher à leurs poursuites. Il n'y a point de ville, ni même de Roi, qui soit disposé à le protéger, dans la crainte d'offenser le Prince dont il a tué le sujet. Si le meurtrier est pris, on le livre à la veuve de son ennemi, qui a droit de le garder à son service, ou de le vendre comme esclave. Un meurtrier qui a du bien s'accommode ordinairement pour une somme d'argent avec la femme & les parents du mort ; mais s'il les trouve inflexibles, il ne peut éviter l'esclavage. Ces duels néanmoins sont fort rares, & n'arrivent que dans des occasions pressantes, où on ne peut espérer de réconciliation par d'autres moyens. Les amis des deux adversaires n'ont pas plutôt le moindre soupçon d'un défi, qu'ils s'employent de part & d'autre, avec la même ardeur, pour prévenir les catastrophes sanglantes, & quelquefois ils parviennent à ce qu'ils souhaitent.

Ceux qui violent les Ordonnances du Roi, doivent payer l'amende établie, ou s'exiler volontairement du Royaume. Un Negre après s'être apperçu que son voisin s'est rendu coupable de ce crime, dissimule quelquefois le fait, pendant des années entieres, jusqu'à l'occasion de quelque injure qui le fait penser à la vengeance. Alors il avertit le Gouverneur des choses qu'il a cachées jusqu'à ce jour, & le Gouverneur fait battre le tambour par un de ses esclaves pour avertir les habitants de la ville, qu'il y a quelque cause importante à juger. On s'assemble sur la place publique, où les femmes sont

L'AFRIQUE.

assises séparement des hommes, & le Gouverneur paroît escorté de gens armés. Si le coupable est présent, il est arrêté au milieu de la foule & conduit à la maison du Gouverneur, où les moindres preuves le font charger de chaînes. Lorsqu'il semble convaincu des choses dont on l'accuse, on le met seulement sous la garde d'un autre Negre, qui ne lui permet pas de s'éloigner un moment jusqu'à la Sentence. Le Gouverneur, après avoir examiné toutes les circonstances avec les Nobles & les Anciens de la ville, envoye déclarer au prisonnier le crime & les preuves. Si sa réponse ne le justifie pas, il est condamné à l'amende qu'il doit payer sur le champ. S'il est insolvable, il devient l'esclave du Roi, & sur le champ il est vendu, pour satisfaire à l'amende par le prix de sa liberté.

La méthode d'administrer la Justice dans les Républiques est peu différente de celle des Monarchies. Dans le pays d'Axim, un Negre qui veut en accuser un autre s'adresse aux Kabaschirs avec un présent d'or & d'eau-de-vie. Dès qu'il a commencé par cette espece d'hommage, il explique le cas en demandant une prompte satisfaction. Si les Kabaschirs sont disposés à favoriser celui qui s'est plaint à eux, ils assemblent le Conseil en peu de jours, on discute les preuves, & sans beaucoup d'égard pour la Justice, on porte une sentence qui satisfait l'accusateur. Mais si les Juges sont mal disposés pour lui, ou que dans l'intervalle ils ayent reçu des présents plus considérables de son adversaire, la meilleure cause n'obtiendra rien de l'équité des Kabaschirs. Dans un fait de la derniere évidence, où la prévarication seroit scandaleuse, ils trouveroient le moyen de faire traîner l'affaire en longueur & de reculer perpétuellement la conclusion. Un malheureux plaideur, après quantité de sollicitations inutiles, est obligé d'attendre la mort de ses Juges, dans l'espérance de trouver plus de justice dans leurs successeurs. Il meurt souvent lui-même avant eux, & laisse à ses héritiers un procès, qui se réveille quelquefois au bout de trente ans. Il faut pour cela que la mémoire des Negres soit excellente, car ils n'ont pas l'usage de l'écriture pour rappeller les faits.

Souvent lorsqu'un plaideur se croit lésé par la Sentence, ou les délais de ses Juges, il cherche l'occasion d'enlever, non seulement à son adversaire, mais au premier habitant de la même ville, autant d'or & de marchandises que l'injustice lui en a fait perdre. Alors celui qu'il offense entreprend un procès contre lui, & contre celui qui est la premiere cause du tort qu'il reçoit. Nouvelles sources de chicannes & d'injustices ou d'offenses, qui produisent quelquefois des meurtres & des guerres. Si la Sentence est juste & que la cause soit décidée promptement, on n'entend aucune plainte & le démêlé finit sans apparence de ressentiment. Au défaut d'évidence dans les preuves, on s'en rapporte au serment de l'accusé, & s'il refuse de le prêter, il est condamné à payer ce qu'on lui demande.

La punition ordinaire des crimes sur toute la côte d'Or est la mort, l'esclavage, ou l'amende : mais la peine de mort est très-rare. Quoique la loi l'établisse pour l'homicide, il n'arrive jamais qu'un meurtrier soit exécuté s'il a dequoi payer l'amende, ou s'il a des amis qui soient en état de lui rendre service. Il y a deux sortes d'amendes pour les meurtres des personnes libres & pour celui des esclaves ; mais le coupable obtient quelque diminution,

ſuivant le dégré de chaleur que les parents du mort ont pour ſa vengeance, car il dépend d'eux de réduire leurs prétentions, & c'eſt avec eux qu'il faut compoſer. Si le meurtrier n'eſt point en état de ſatisfaire, il eſt remis au pouvoir des parents du mort qui deviennent les maîtres abſolus de ſa vie. Ils peuvent exiger ſang pour ſang, & lorſque la vengeance leur fait prendre ce parti, ils font ſouffrir les tourments les plus cruels au coupable.

Dans les pays gouvernés par un Roi, le ſupplice eſt plus uniforme & moins barbare. Le criminel eſt livré à l'exécuteur qui lui bande auſſitôt les yeux & lui lie les mains derriere le dos. Il le conduit enſuite dans quelque champ, où il le fait mettre à genoux, lui fait baiſſer la tête & le perce d'un coup de zagaye. Après cette exécution, il lui coupe la tête avec ſa hache, & mettant le corps en piéces, il le jette aux oiſeaux de proye. Les parents du mort s'aſſemblent ſur le lieu du ſupplice, avec de grandes démonſtrations de douleur. Ils prennent ſa tête, & l'ayant fait bouillir dans l'eau juſqu'à ce qu'elle ſoit dépouillée de ſa chair, ils avalent le bouillon & ſuſpendent le crâne à leurs Fétiches. Les femmes pouſſent des cris & déplorent long-temps la malheureuſe fin du coupable.

Le vol eſt puni par la reſtitution des biens & par une amende avec l'attention de proportionner l'amende à la nature des biens, au lieu où le crime eſt commis, & au rang de la perſonne offenſée. Le vol des enfants eſt un crime qu'on punit ordinairement de mort, & celui des beſtiaux n'obtient pas plus de grace, parce qu'une créature muette, diſent les Negres, n'eſt pas capable d'appeller du ſecours.

Maniere de combattre des Negres de la côte d'Or.

Les armes dont ſe ſervent les Negres de la côte d'Or, ſont à peu de différence près les mêmes que celles qu'on a décrites plus haut. Lorſqu'ils vont à la guerre, ils paſſent la nuit en plein air, & ceux qui ont anciennement tué quelque ennemi dans une bataille paroiſſent au premier rang, la tête couverte d'un caſque qui eſt en partie compoſé des crânes de leurs ennemis vaincus. Ceux qui ont des armes à feu ſe placent au centre du premier rang. L'armée ne forme jamais que deux lignes & les ſoldats combattent tous à la fois; de ſorte que s'ils ſont une fois enfoncés, il leur eſt impoſſible de ſe rallier. Auſſi prennent-ils la fuite en déſordre & ſouvent ils deviennent la proye du vainqueur. Les mouvements ſont fort irréguliers dans l'action, & chaque Chef eſt au milieu de ſes gens qui compoſent une troupe autour de lui. Ils attaquent ainſi une autre troupe qui ſe trouve devant eux dans le même ordre. Au lieu de ſecourir une troupe voiſine qui commence à plier, ce léger déſavantage eſt une raiſon pour mettre toute l'armée en fuite, quelque ſuccès qu'elle ait eu d'abord. Si les Soldats & les Officiers ſe trouvent tellement mêlés avec les ennemis qu'ils ne puiſſent ſe dégager, la néceſſité les force de combattre, & c'eſt malgré eux qu'ils obtiennent ainſi la réputation de bons ſoldats.

Un voyageur donne un peu plus en détail la deſcription d'une bataille, & voici comme il s'explique. Lorſque les armées, dit-il, ſont à la vue l'une de l'autre, elles pouſſent un horrible cri, après quoi tous lancent leurs zagayes dont ils ſe garantiſſent avec leurs targettes, mais lorſque les fleches commencent à voler ſur leurs corps nuds, l'exécution devient terrible ſurtout pour ceux qui n'ont pas de boucliers. Les cris qui ſe renouvellent, joints

L'AFRIQUE.

au bruit des tambours & des trompettes, animent l'action pendant quelques moments. Ils tirent le ſabre, les poignards s'approchent & le combat eſt d'autant plus ſanglant qu'ils ſont excités par leurs femmes & leurs enfants, dont les cris ſe font entendre derriere eux. Le parti qui eſt forcé de plier ignore l'art de faire une bonne retraite, & le carnage ne ceſſe que par la défaite entiere des vaincus. Alors toute l'attention du vainqueur eſt de faire un grand nombre de priſonniers & d'enlever beaucoup d'ornements. Si la haine eſt irréconciliable entre les deux partis, ils ſe traitent avec les derniers excès de cruauté. Ils ne coupent que la tête aux morts, mais ceux qui tombent vivants entre les mains de leurs ennemis doivent s'attendre à toutes ſortes de barbaries.

Cauſes des guerres.

Les guerres n'ont communément d'autres cauſes que l'ambition, le déſir du pillage, quelque dette nationale, ou quelque différend entre les Chefs. Souvent une dette entre deux hommes riches de deux Nations différentes occaſionne la guerre de la maniere ſuivante. Un Negre de diſtinction aura vendu dans le pays voiſin des marchandiſes dont le payement lui paroît trop différé. Il s'offenſe & pour obtenir la ſatisfaction qu'il déſire, il fait enlever dans le pays de ſon créancier aſſez de biens & d'hommes libres ou eſclaves pour ſe payer abondamment par ſes mains. Les priſonniers qu'il a faits ſont chargés de chaînes & menacés de l'eſclavage ſi leur rançon n'arrive promptement. Si le débiteur eſt honnête homme & ſi la dette eſt juſte, il s'efforce auſſi-tôt de ſatisfaire ſon créancier. Quelquefois les parents des priſonniers ont aſſez d'autorité pour l'y forcer. Lorſque la dette eſt douteuſe, ou lorſque le débiteur n'eſt pas diſpoſé à payer, il perſuade aiſément à ſes compatriotes que ſon créancier eſt un homme injuſte qui forme des prétentions exceſſives, ou même qu'il n'eſt redevable de rien. Auſſi-tôt qu'il a fait goûter ſes raiſons, il commence à faire des repréſailles qui n'aboutiſſent de part & d'autre qu'à ſoulever les deux Nations & à leur faire chercher toutes les occaſions de ſe ſurprendre. Le deux ennemis s'efforcent d'abord de faire entrer les Kabaſchirs dans leurs intérêts, & ils gagnent enſuite les ſoldats; de ſorte qu'une bagatelle arme ainſi deux Nations entieres & leur fait rompre les alliances les plus ſolemnelles. On ne tarde pas à ſe déclarer la guerre & elle dure juſqu'à ce qu'un parti ſoit ſubjugué, ou que les ſoldats fatigués forcent les Chefs à faire la paix. Les réconciliations arrivent ordinairement vers le temps où l'on enſemence les terres.

Si c'eſt l'ambition des Gouverneurs d'un pays qui les fait penſer à la guerre, ou peut-être la jalouſie de voir leurs voiſins dans l'opulence, & l'envie de participer à leurs richeſſes, on aſſemble le Conſeil des Kabaſchirs & des Mauferos, dont les délibérations réunies doivent décider de ces entrepriſes. Les uns & les autres entrent volontiers dans des vûes qui flattent leur avidité pour le bien d'autrui & la guerre eſt réſolue. On ſe hâte de prendre les armes & les hoſtilités commencent ſans aucune déclaration. Le peuple qu'on attaque eſt quelquefois détruit avant qu'il ait pu ſonger à ſa défenſe; mais s'il y a quelque ſoupçon du malheur dont il eſt menacé, & s'il ſe croit trop foible pour réſiſter à l'invaſion, il implore l'aſſiſtance de ſes voiſins, loue des troupes auxiliaires & fait ſouvent retomber ſur ſes ennemis le dommage d'une entrepriſe injuſte.

A l'égard du butin, quoiqu'il doive être employé principalement aux frais de la guerre, & que ſuivant les loix établies, le reſte doive être partagé avec égalité, chacun ſe ſaiſit pour l'ordinaire de tout ce qui tombe entre ſes mains ſans aucun égard pour le bien public. Si le pillage ne rapporte rien, les Manſeros ſe dégoûtent bientôt d'une expédition infructueuſe, & retournent dans leurs villes, car ils ſont libres de quitter les armes dès que la guerre commence à les ennuyer, & quoiqu'ils ſoient attachés à certaines enſeignes, les Capitaines n'ont droit de commander proprement qu'à leurs eſclaves. Un Negre libre ne reconnoît aucune autorité & ne ſe ſoumettroit pas même à celle du Roi s'il n'y étoit contraint par la force. Si le Général de l'armée n'en eſt pas moins réſolu de marcher à l'ennemi, il eſt le maître de ſes réſolutions, mais il trouve peu de guerriers qui le ſuivent.

A la fin d'une guerre & lorſqu'on vient à ſe réconcilier par un traité, les deux Rois, ou Chefs des armées jurent ſolemnellement d'obſerver toutes les conditions de l'accommodement, & pour confirmation de leur bonne foi, ils ſe donnent mutuellement des ôtages qui ſont pris dans la premiere Nobleſſe, & qui ſont ornés de colliers peints de diverſes couleurs, & portés ſur les épaules des gardes du Roi, dont ils deviennent volontairement les priſonniers. Il les traite avec bonté & leur fait rendre les honneurs qui ſont dûs à leur rang, mais il fait veiller ſoigneuſement ſur eux dans la crainte qu'ils ne s'échappent.

Mariages des habitants de la côte d'Or.

Les uſages qui s'obſervent ſur la côte d'Or au ſujet des mariages ſont peu différents entr'eux & reſſemblent un peu à ceux des Negres des autres côtes. Un pere qui voit ſon fils en âge de prendre une femme, & en état de pourvoir à ſa ſubſiſtance en cherche quelqu'une parmi ſes connoiſſances, ſi le fils n'en a pas déjà choiſi une lui-même. Lorſque le choix eſt fait, de quelque part que ce ſoit, le pere du jeune homme s'adreſſe aux parents de la fille & regle avec eux ſes prétentions & les leurs. On appelle enſuite un Prêtre des Fétiches pour recevoir le ſerment des jeunes époux, & la fille promet d'aimer ſon mari & de lui être fidelle. Le mari s'engage auſſi à aimer ſa femme ſans toucher à l'article de la fidélité. Après cette cérémonie les parents de part & d'autre ſe font des préſents mutuels, & paſſent le jour à ſe rejouir. Dès la nuit ſuivante le mari donne à ſa femme l'inſpection de la maiſon, & elle devient maîtreſſe abſolue dans l'interieur du ménage. Le jeune homme ne reçoit aucune proviſion de ſon pere & il n'a pour commencer ſon établiſſement que ce qu'il a déjà pu gagner par ſa propre induſtrie, mais les pere & mere de ſa femme donnent à leur fille une ſomme en or, & s'ils ſont aſſez riches ils y ajoûtent même de quoi acheter du vin de palmier, pour la fête des noces. Cet uſage eſt ſi généralement établi que les filles mêmes des Rois ne ſont pas mieux partagées, excepté néanmoins qu'on leur donne un eſclave, ou deux pour les ſervir.

Les frais du mariage conſiſtent dans un peu d'or, du vin de palmier, de l'eau-de-vie, un mouton pour les parents & des habits neufs pour la femme. Le mari tient un compte exact de ce qu'il a dépenſé pour elle & pour ſes amis, parce que dans la ſuppoſition qu'elle vienne à le quitter, il eſt en droit de ſe faire reſtituer tout ce qu'il a donné. Si au contraire c'eſt lui qui la congédie, il ne peut rien exiger d'elle, ni de ſes parents, à moins qu'il ne puiſſe

L'AFRIQUE.

juſtifier ſon divorce par de fortes raiſons. Les réjouiſſances de la noce ſont médiocres, mais la mariée apporte beaucoup de recherches à ſa parure & ſe préſente chargée de bijoux d'or, ſoit qu'elle les tienne de ſon mari ou qu'elle les emprunte, comme il arrive fort ſouvent. Elle eſt conduite à la maiſon de ſon mari par quelques jeunes femmes de ſes meilleures amies qui demeurent une ſemaine entiere à lui tenir compagnie.

Quoiqu'un Negre puiſſe prendre autant de femmes qu'il eſt capable d'en nourrir, il eſt rare que leur nombre aille au-delà de vingt. Toutes ces femmes s'exercent à la culture de la terre excepté deux qui ſont diſpenſées de toutes ſortes de travaux manuels lorſque les richeſſes du mari le permettent. La principale qui ſe nomme la *Muliere-Grande* eſt chargée du gouvernement de la maiſon, & prend ſoin de l'argent & des autres richeſſes. Loin de marquer de la jalouſie lorſqu'elle voit ſon mari épouſer d'autres femmes, elle l'en ſollicite ſouvent, parce qu'elle reçoit des préſents de la nouvelle mariée, & qu'elle vend ſon conſentement à ſon mari. Si elle refuſoit de donner ce conſentement, le mari ne pourroit prendre d'autre femme. Celle qui ſuit en dignité la Muliere-Grande porte le titre de *Boſſum* parce qu'elle eſt conſacrée au Fétiche de la famille. Les maris ſont fort jaloux de ces deux femmes, ſurtout de la Boſſum, qui eſt ordinairement quelque belle eſclave achetée à fort grand prix. La Muliere-Grande venant à vieillir, le mari en choiſit une autre pour occuper ſa place, mais la premiere ne demeure pas moins dans la maiſon.

Comme les Negres font conſiſter leur richeſſe dans une famille nombreuſe, & que c'eſt le premier avantage qu'ils font valoir aux Etrangers, ils s'attachent beaucoup aux femmes qui leur donnent le plus d'enfants. En général les femmes ſans être ſteriles ne ſont pas d'une fécondité extraordinaire, & elles ont rarement plus de quatre ou cinq enfants. Une femme enceinte eſt extrêmement reſpectée dans la famille, & traitée par ſon mari avec de grandes attentions. Si c'eſt ſon premier enfant, on fait de riches offrandes au Fétiche pour ſa délivrance. Auſſitôt qu'elle s'apperçoit de ſa groſſeſſe, on la conduit au rivage de la mer, ſuivie d'une foule d'enfants qui lui jettent toutes ſortes d'ordures en chemin. On la lave enſuite avec beaucoup de ſoin, & ſans cette cérémonie, les Negres ſont perſuadés que la mere, l'enfant, ou quelque parent de la famille mourroit avant le terme ordinaire de l'accouchement.

On prétend que les femmes ſe délivrent avec beaucoup de facilité, & que dans ces moments elles ne pouſſent aucun cri & ne donnent aucune marque de douleur. Quelques voyageurs néanmoins ſont perſuadés que le courage, & la honte qu'on ne manqueroit pas de leur faire, ſi elles ſe plaignoient, ſont les motifs qui leur font affecter tant d'inſenſibilité. Quoi qu'il en ſoit, elles ne ſe repoſent gueres que trois ou quatre heures après leur accouchement, & elles ſe levent enſuite, lavent elles-mêmes leur enfant & reprennent leurs exercices ordinaires, comme ſi elles n'avoient eu aucune incommodité.

L'enfant n'eſt pas plutôt né, qu'on fait appeller le *Konſor*, c'eſt-à-dire, le Prêtre, qui commence par lui attacher ſur la tête, ſur le corps, ſur les bras & ſur les jambes de petits paquets de l'arbre Fétiche, des brins de

corail & d'autres bagatelles. Il fait enſuite quelques autres cérémonies qui paſſent pour un préſervatif contre toutes ſortes de maladies & de fâcheux accidents. On penſe alors à le nommer, & ſi le pere eſt riche, l'enfant reçoit ordinairement trois noms, ſçavoir celui du jour de ſa naiſſance, celui du grand-pere, ou de la grand'mere, ſuivant le ſexe, & celui du pere, de la mere, ou de quelqu'autre parent. Sur la côte d'Akra ce ſont les parents aſſemblés qui nomment l'enfant, & le nom qu'ils lui donnent le plus communément eſt celui de quelqu'un de la compagnie.

La plupart des enfants mâles ſe nomment *Adam*, *Quaquan*, *Qua*, *Karbei*, *Keſſi*, &c. Les filles s'appellent *Kano*, *Jama*, *Aquauba*, *Hiva*, *Akaſſuffa*; on y joint ſouvent le nom d'un Saint Européen, tel que celui de *Jean*, d'*Antoine*, de *Pierre*, de *Jacob*, &c. mais ce dernier uſage eſt borné aux Negres de la Côte. A meſure que les enfants croiſſent, on leur donne encore des ſurnoms, ou plutôt des titres qui ſont tirés de quelque action remarquable, comme d'avoir tué un tigre ou quelque ennemi. Il s'en trouve qui portent vingt de ces noms d'honneur, & le plus glorieux eſt celui qu'ils reçoivent du Public dans les aſſemblées qu'ils font au marché pour boire du vin de palmier. Cependant le nom qu'on employe pour les appeller & pour les reconnoître eſt toujours celui qu'ils ont reçu au temps de leur naiſſance.

Les enfants des Negres ſont d'une ſi bonne conſtitution, que les premieres années de leur vie demandent peu de ſoin. Au moment qu'ils ſont nés, & lorſqu'ils ont été lavés dans la mer ou dans quelque riviere voiſine, on les enveloppe d'une piece d'étoffe, & les plaçant à terre ſur une natte, on les abandonne à eux-mêmes pendant plus d'un mois. Les meres prennent enſuite leurs enfants ſur leur dos dans une petite caiſſe de bois, les jambes liées ſous leurs aiſſelles, & les bras paſſés autour de leur col. Elles ne quittent ce fardeau que pendant la nuit, quelqu'ouvrage qu'elles faſſent. Les femmes, qui ont quelque fortune en partage, ne paroiſſent jamais avec leurs enfants, mais dans toutes ſortes de rang & de condition, elles les lavent ſoigneuſement matin & ſoir, elles les frottent d'huile de palmier, pour leur rendre les jointures flexibles & leur tenir les pores ouverts; enfin elles n'épargnent rien pour ſeconder l'ouvrage de la nature.

A l'âge de huit mois, les enfants rempent ſur les genoux & ſur les mains, & on commence à leur donner des nourritures ſeches. Cette méthode les rend ſi vigoureux, qu'ils marchent quelquefois avant la fin de l'année. A la vérité il leur arrive ſouvent de tomber, mais ſans aucun accident fâcheux. Quoiqu'on les accoutume de bonne heure aux aliments ſolides, ils ne laiſſent pas de tetter quelquefois pendant trois ou quatre ans. Dès qu'un enfant commence à quitter le dos de ſa mere, & qu'il eſt capable de marcher ſeul, on lui donne un morceau de pain ſec, avec lequel on lui laiſſe la liberté de s'éloigner. S'il ne perd pas tout d'un coup la maiſon de vûe, il s'accoutume par dégrés à gagner le place publique, les champs & ſurtout le bord de la mer, où il apprend à nager par l'exemple, ou par la force de la nature. A l'égard de l'habillement, les petits Negres ne ſont pas plutôt au monde qu'on les charge de petites cottes d'écorce de quelque arbre conſacré au Fétiche, d'amulettes, de chaînes, de braſſelets pour leur procurer un ſommeil tranquille, pour les garantir des chûtes, du ſaignement de nez, & de tous les maux qu'on

L'AFRIQUE.

appréhende de la malignité du Diable. A quatre ans on leur entoure les bras & les jambes de branches entrelacées, comme d'un préſervatif contre les dangers & les maladies qui menacent cet âge.

Ils paſſent ainſi le temps de leur enfance, livrés à eux mêmes dans une oiſiveté continuelle, négligés par leur famille, courant en troupes dans les champs & les marchés, comme autant de petits animaux. Ils tirent pour tout fruit de leurs premieres années une agilité extrême, & l'art de nager dans lequel ils excellent. Les peres & meres ont une tendreſſe ſi mal entendue pour leurs enfants qu'ils ne les corrigent preſque jamais des fautes qu'ils peuvent faire, & quand ils le font c'eſt avec un tel emportement qu'il y a toujours lieu d'appréhender pour la vie, ou pour quelque membre de l'enfant. Les peres ſe portent rarement à ces extrémités, & en général l'autorité paternelle eſt fort peu reſpectée. A l'âge de dix ou douze ans les garçons paſſent ſous la conduite du pere, qui entreprend de les rendre propres à gagner leur vie. Il les éleve ordinairement dans la profeſſion qu'il exerce lui-même, & tire pendant quelques années tout le produit de leur travail. Lorſqu'ils arrivent à dix-huit ou vingt ans, il leur donne des eſclaves, avec le pouvoir de conduire eux-mêmes leurs entrepriſes, & de travailler pour leur propre compte. Ils abandonnent alors la maiſon paternelle pour bâtir des cabannes qui leur appartiennent, & s'ils ont pris le métier de pêcheurs, ils achetent ou louent un canot pour la pêche. Les premiers profits qu'ils en tirent ſont employés à l'acquiſition d'un pagne, & ſi leur pere eſt ſatisfait de leur conduite, & s'apperçoit qu'ils ayent gagné quelque choſe, il apporte tous ſes ſoins à leur procurer une honnête femme.

Les filles ſont élevées à faire des paniers, des nattes, des bonnets, des bourſes, & d'autres commodités à l'uſage de la famille. Elles apprennent à teindre en différentes couleurs, à broyer les grains, à faire diverſes ſortes de pain ou de pâte, & à vendre leur ouvrage au marché. Elles mettent leurs petits profits entre les mains de leur mere, pour ſervir quelque jour à groſſir leur dot. Tous ces exercices, répétés de jour en jour avec de nouveaux progrès, en font naturellement d'excellentes ménageres. On leur apprend auſſi à nettoyer leurs habits, lorſqu'elles ſont d'une famille aſſez riche pour en avoir, & ſurtout à prendre garde que la table de leur pere ſoit toujours ſervie à l'heure marquée.

Le mariage n'emporte aucune communauté de biens. Le mari & la femme partagent les frais de la ſubſiſtance ; mais ceux de l'habillement regardent l'homme ſeul. De-là vient qu'aux funérailles de l'un ou de l'autre, les parents de chaque côté ſe ſaiſiſſent de tout ce qui appartenoit au mort, & laiſſent ſouvent toute la dépenſe funebre à la charge du ſurvivant. S'il arrive même qu'un Negre ait eu quelqu'enfant d'une eſclave, ſoit qu'elle ait porté le titre de femme ou celui de concubine, ſes héritiers retiennent cet enfant dans l'eſclavage. Pour prévenir une dureté ſemblable, les peres de famille, qui aiment leurs eſclaves, & qui en ont des enfants, les affranchiſſent pendant leur vie, après quoi perſonne ne peut leur diſputer les droits de la liberté.

Les femmes n'ont jamais de droit à l'héritage de leurs maris, quoiqu'elles en ayent eu des enfants. Biens & meubles, tout paſſe au frere du mort ou à ſon plus proche parent dans la même ligne, & s'il n'a pas de frere, tout

ce qu'il a poſſedé remonte à ſon pere. La même loi oblige le mari de reſtituer tout ce qu'il a reçu de ſes femmes, à leurs freres ou à leurs neveux. Les femmes ont l'uſage de tous les biens de leur mari tout le temps de ſa vie, mais auſſitôt qu'il eſt mort, elles ſont obligées de pourvoir à leur propre ſubſiſtance & à celle de leurs enfants. C'eſt la rigueur de cette loi, qui porte les enfants & les meres à mettre à part tout ce qu'ils peuvent retrancher de la maſſe commune, pour ſe mettre en état de ſubſiſter après la mort de leurs peres, ou de leurs maris, dont ils ne peuvent eſpérer l'héritage.

On prétend qu'Akra eſt le ſeul canton de toute la Côte d'Or, où les enfants légitimes, c'eſt à-dire, ceux qui viennent des femmes déclarées, héritent du bien & des meubles de leurs peres. Dans tous les autres lieux l'aîné des enfants, s'il eſt fils du Roi, ou de quelque Chef de ville, ſuccede à l'emploi que ſon pere occupoit; mais il n'a pas d'autre héritage à prétendre que ſon ſabre & ſon bouclier. Auſſi les Negres ne regardent-ils pas comme un grand bonheur d'être nés d'un pere & d'une mere riches. Si quelquefois le pere ſe trouve diſpoſé à faire de ſon vivant quelque avantage à ſon fils, il faut qu'il le faſſe avec beaucoup de précaution & de ſecret; car après ſa mort, ſes parents ſe feroient tout reſtituer avec la derniere rigueur.

Politeſſe des Negres entre eux.

Les Negres ont une certaine politeſſe dans le commerce qu'ils ont entr'eux, & on rapporte qu'en ſe rencontrant le matin, ils ſe ſaluent par des embraſſements mutuels. Ils commencent par ſe prendre les deux premiers doigts de la main droite, qu'ils ſe font craquer, comme on l'a déjà vu plus haut, & baiſſant la tête ils répetent le mot *Auni*, qui eſt leur formule de ſalutation. Ils ſe ſaluent encore en ſe découvrant, mais cet uſage dans l'intérieur des terres n'emporte aucune marque de reſpect. Ils ſe demandent enſuite comment ils ont dormi, & la réponſe ordinaire eſt, *fort bien*. A la rencontre d'un Européen, ils ôtent leur bonnet ou leur chapeau, en faiſant de la jambe une ſorte de révérence, & lui font quelque compliment. Dans les viſites, la perſonne chez qui on entre, prend ſon hôte par la main, & lui faiſant craquer les doigts, l'aſſure qu'il eſt le bien venu. S'il eſt queſtion d'une ſeconde ou d'une troiſiéme viſite, l'un dit: *Vous nous aviez quittés & vous êtes revenu*; l'autre répond: *Vous me revoyez*. Tel eſt le principal fond de la politeſſe des Negres.

Lorſqu'ils reçoivent la viſite d'un Européen, ou de quelqu'autre Etranger, les femmes ou les eſclaves du même ſexe, ſe hâtent, après les premiers compliments, d'apporter de l'eau, de l'huile de palmier & une ſorte de parfum gras, pour en frotter leur hôte.

Les viſites des Rois & des autres perſonnes d'un rang diſtingué, ſont accompagnées de pluſieurs cérémonies biſarres. Lorſqu'un Roi, ou le Seigneur d'une ville eſt arrivé près du lieu qu'il veut honorer de ſa viſite, il dépêche un homme de ſa ſuite pour avertir le Prince & les habitants. Ces derniers envoyent auſſitôt un meſſager, qui eſt chargé d'aſſurer le Roi, ou le Seigneur arrivant, de la joye qu'on reſſent de ſa venue. Dans l'intervalle le Prince ou le Roi de la ville range tous ſes ſoldats en bataille ſur la place publique, ou devant le palais, & cette milice, qui eſt ordinairement de trois ou quatre cents hommes, s'aſſied à terre pour attendre l'Etranger; tandis que de ſon côté, il eſt ſuivi d'un cortége nombreux de gens armés. Lorſqu'il approche

L'AFRIQUE.

de la place publique, où il eſt attendu, il ne continue pas de s'avancer directement vers le Prince de la ville, mais il détache tout ce qu'il a de gens de diſtinction ſans armes dans ſon cortége, pour ſaluer le Prince, en lui préſentant les mains, & pour faire la même civilité à tous les Grands qui ſont autour de lui. Enfin les deux Princes faiſant quelques pas l'un au devant de l'autre, ſe rencontrent, & ſi celui qui rend la viſite eſt d'un rang ſupérieur l'autre l'embraſſe & lui dit trois fois ſucceſſivement qu'il eſt le bien venu; s'il eſt inférieur, celui-ci ſe contente, ſans l'embraſſer, de lui dire qu'il eſt le bien venu, & de lui préſenter trois fois la main, en lui faiſant craquer autant de fois le doigt du milieu. Enſuite l'Etranger s'aſſied pour attendre que l'autre ſoit retourné à ſa place, & qu'il lui envoye pluſieurs de ſes Grands qui le félicitent de ſon heureuſe arrivée, lui & toutes les perſonnes diſtinguées de ſon cortége. Les députations de la part des deux Princes durent quelquefois plus d'une heure, juſqu'à ce que le Prince de la ville ſe leve & propoſe à ſon hôte d'entrer dans ſa maiſon, où lui & tous ſes Grands lui préparent un mouton, de la volaille, des ignames, & ce que le pays produit de meilleur.

Méciers, occupations & marchés des Negres.

Il y a peu d'arts manuels parmi les Negres, & quoique la plupart d'entr'eux ſoient naturellement charpentiers, couvreurs, potiers, bonnetiers & tiſſerands, c'eſt-à-dire, qu'ils exercent tous ces métiers dans l'occaſion, il y en a pluſieurs qui s'y attachent comme à leur profeſſion particuliere. D'autres ſe conſacrent au commerce ou à la pêche; mais tous prennent part au travail de l'agriculture. La principale occupation des charpentiers eſt de donner la forme néceſſaire au bois de conſtruction pour les édifices & pour les canots. Ce ſont eux auſſi qui fabriquent les toîts des maiſons, & ils les font d'une façon ſinguliere. Ils rangent des feuilles de palmier, de la paille de maïs & de riz, & des roſeaux, en les joignant par faiſceaux entre des pieux de différentes groſſeurs. Ces eſpeces de matelas de feuilles ou de paille ſe vendent tout faits au marché, pour ſervir de couvertures aux maiſons, & ceux qui entreprennent de bâtir vont acheter les toîts qui conviennent à leur édifice.

Les cantons les plus célebres de la Côte d'Or pour la fabrique des canots ſont Axim, Akron, Boutri, ou Boutro, Takorari, Commendo, Cormantin & Wineba. Ce commerce eſt conſidérable avec les Européens & les habitants des contrées voiſines. Les plus grands ont quarante pieds de longueur, ſix de largeur & trois de profondeur. On en trouve enſuite de longueurs différentes juſqu'à douze ou quatorze pieds. Les plus grands canots ſe font dans les cantons d'Axim & de Takorari, & ils ſont capables de porter huit, dix & quelquefois douze tonneaux de marchandiſes, ſans y comprendre l'équipage. On s'en ſert beaucoup dans le paſſage des Barres & dans les lieux trop expoſés à l'agitation des vagues, tels que les côtes d'Ardre & de Juida. Les Negres de Mina, qui ne ſont pas des plus adroits à conduire ces canots, ne laiſſent pas de viſiter par leur moyen toutes les parties du grand Golfe de Guinée, juſqu'à la côte même d'Angola. Ils employent des voiles, & prennent douze ou quinze rameurs, ſuivant la grandeur du canot. Ceux qu'on fait pour la guerre portent quinze ou ſeize hommes, outre des munitions & des proviſions pour quinze jours. Il y a des canots qui ne ſervent que pour

l'amuſement, & qui ſont de cinq ou ſix tonneaux ; mais leur uſage n'eſt gueres réſervé qu'aux Directeurs des comptoirs de l'Europe.

Les voiles des canots ſont ordinairement des nattes de joncs, ou des étoffes d'écorces d'arbres. Les cordages ſont de feuilles de palmier, & les Negres, malgré leur groſſiereté naturelle, recherchent ſouvent l'ornement dans leurs canots. Ils ont l'art de les peindre en dedans & en dehors, & ils y mettent un grand nombre de Fétiches, ou d'Idoles qui ſont ordinairement des épics de bled d'inde, des têtes ſeches ou des muſeaux de lions, de chevres, de ſinges & d'autres animaux. S'ils ont à faire un long voyage, ils ſuſpendent à l'arriere une chevre morte.

Chaque canot,, quelque ſpacieux qu'il ſoit, n'eſt compoſé que d'un ſeul tronc d'arbre, & les Negres abattent ces arbres & donnent aux canots la forme qu'ils ont, avec de petits inſtruments de fer très-foibles en apparence.

A la vérité, les arbres qui ſervent à conſtruire les canots ſont des cocotiers, dont le bois eſt tendre & poreux. Lorſque l'arbre eſt coupé de la longueur dont ils veulent faire leur canot, ils le vuident par dégrés juſqu'à l'épaiſſeur qu'ils ſe propoſent de lui laiſſer, & le gratent enſuite pour le rendre uni, avec de petits inſtruments de leur propre invention. Le dehors n'eſt pas plus négligé que le dedans, & ils applatiſſent le fond ; mais les deux côtés ſont tellement arrondis que l'eſpace entre les deux bords eſt un peu plus étroit, & le ventre beaucoup plus large. L'avant & l'arriere ſont allongés en pointe & même un peu courbés, pour la commodité de ceux qui veulent les tourner, ou les faire aborder au rivage.

Les petits canots que les Negres appellent *Ekem*, & les Portugais *Almadies*, ſont excellents à Commendo. Les meilleurs ſe font à *Ekk-Jekki*, qui ſe nomme autrement le petit Commendo. Ces eſpeces de canots ſont extrêmement légers, & avancent d'une grande vîteſſe en mer. Ils peuvent contenir ſept ou huit perſonnes aſſiſes l'une devant l'autre ; car deux n'y peuvent être de front. Chaque Negre eſt aſſis ſur une ſellette & tient à la main ſa rame, qui reſſemble à nos pelles de four. Ils s'en ſervent avec tant d'adreſſe & de légereté, que la vîteſſe d'une fleche ne ſurpaſſe pas celle d'un canot ſurtout dans les temps calmes ; car ils ſont peu capables de réſiſter aux vagues. Les Negres appréhendent peu cet inconvénient, parce que ſi leur voiture eſt renverſée, ils ſçavent la redreſſer & ſe dégagent adroitement des flots.

Les Negres de la Côte d'Or ont appris des Portugais l'art de tourner la terre en poterie,& leur vaiſſelle quoique mince eſt d'une dureté à toute épreuve & propre à toutes ſortes d'uſages dans l'eau & ſur le feu. L'argile dont elle eſt compoſée eſt d'un brun foncé, dont la couleur ſe ſoutient ſans le ſecours d'aucun vernis.

Les Negres intérieurs ont auſſi leurs métiers, mais ſurtout beaucoup de laboureurs. On voit parmi eux quantité de bonnetiers, qui font différentes ſortes de bonnets ou de chapeaux, de paille, de joncs & de peaux de bêtes. Il s'y trouve auſſi des tiſſerands, qui après avoir filé l'écorce de certains arbres & l'avoir teinte de pluſieurs couleurs, en font aſſez habilement de petites picces d'étoffes.

Après le commerce, la pêche tient le premier rang ſur la Côte d'Or, & il n'y a pas de profeſſion qui ſoit plus exercée. On y éleve les enfants dès

L'AFRIQUE.

l'âge de neuf ou dix ans, & à Commendo, à Cormantin & à Mina, tous les jours, à la réſerve du Mercredi, qui eſt conſacré aux Fétiches, il part tous les matins cinq, ſix & quelquefois huit cents canots. Le moindre a douze ou treize pieds de long ſur trois ou quatre de large, & eſt gouverné par deux Negres, dont l'un eſt pour la rame & l'autre pour la pêche. Ils ſont bien pourvus de filets & d'hameçons, & s'éloignent environ deux lieues en mer. Chaque pêcheur porte dans ſon canot un cimeterre, du pain, de l'eau & du feu ſur une grande pierre pour cuire du poiſſon, ſi la faim le preſſe. Le travail dure juſqu'à midi & jamais plus longtemps, parce que le vent de mer devient plus impétueux à cette heure.

Outre la pêche du jour, les Negres en ont une de nuit à la lumiere d'un flambeau ou d'une torche, qu'ils portent d'une main, tandis que de l'autre ils tiennent un dard ou un trident, dont ils percent le poiſſon avec beaucoup d'adreſſe. Ces torches ſont compoſées d'un bois ſec & léger trempé dans l'huile de palmier. D'autres allument du feu dans leurs canots, qui étant percés de trois ou quatre trous ſur les côtés jettent des flammes, dont la lumiere réjaillit ſur l'eau. Pluſieurs, ſans ſe ſervir de canots pour la pêche de nuit, marchent le long du rivage, & ſe mettent dans l'eau juſqu'à la ceinture. Ils ont leur flambeau dans une main & dans l'autre un panier de branches entrelacées. Le poiſſon s'approche à la vûe de la lumiere, & les Negres le prennent facilement dans leur panier. Ils paſſent un cordon dans la gueule du poiſſon, & le mettent ſur leurs épaules, juſqu'à ce qu'ils jugent en avoir ſuffiſamment pris. Le poiſſon qu'ils pêchent ainſi reſſemble à la carpe, ou à la brême, & tire ſur le goût du ſaumon.

Aux mois de Janvier, Fevrier & Mars les Negres trouvent plus abondamment une eſpece de petit poiſſon à grands yeux, qui ſaute & s'agite avec beaucoup de bruit juſqu'à ce qu'il ſoit tué. Il reſſemble à la perche par la forme, & par la couleur & il en a même le goût. On le prend à la ligne avec deux ou trois hameçons & de la chair puante pour amorce. Les lignes des Negres ſont faites d'un tiſſu d'écorce d'arbre, & elles ſont longues de trois ou quatre braſſes. Un autre poiſſon peu différent de la raie s'éleve vers la ſurface de l'eau pendant les mois d'Avril & de Mai, & ſe laiſſe aiſément tromper à l'amorce. Aux mois de Juin & de Juillet, les Negres pêchent une ſorte de harengs qu'ils appellent *Sardines*, & ce poiſſon eſt ſi rempli d'arêtes, qu'on n'en peut manger ſans beaucoup de précautions. Les ſardines nagent près de la ſurface de l'eau, & ſautent ou jouent en grand nombre dans le beau temps. La méthode que les Negres employent pour les prendre, eſt d'attacher un plomb à l'extrêmité d'une longue ligne, qui eſt environnée de quantité d'hameçons. Ils attendent que les poiſſons paroiſſent en confuſion, & jettant la ligne au milieu, ils en retirent toujours pluſieurs d'un ſeul coup. Dans les mêmes mois, on voit auſſi des écreviſſes de mer, qui reſſemblent à celles de Norwege, & qui ſont un fort bon aliment, mais plus ou moins graſſes, ſuivant les changements de la lune.

Dans le cours du mois de Septembre, la mer offre divers poiſſons; les uns ſont ſemblables à nos maqueraux, mais ils ont la tête & le corps plus allongés. D'autres ont une double gueule, & le goût de leur chair eſt preſque le même qu'on trouve à celle des carpes. Pluſieurs reſſemblent à des mulets,

excepté

excepté qu'ils ſont barbus & dangereuſement armés ſur le dos d'une nageoire qu'on prendroit pour une ſcie. La bleſſure que peut faire cette nageoire cauſe une enflure & une douleur violente à la partie affectée, qu'il faut quelquefois couper. La chair de ce poiſſon n'eſt pas bien bonne : on le prend avec un inſtrument particulier. C'eſt une piece de bois à laquelle on attache une ſorte de cornet ou de ſonnette avec un battant ; on jette cette machine dans la mer, & le mouvement des flots, en agitant la ſonnette, produit un certain bruit qui attire le poiſſon. Il veut mordre le bois qui eſt couvert d'hameçons, & ſe prend ainſi de lui-même.

La pêche des mois d'Octobre & de Novembre ſe fait généralement avec des filets d'écorce d'arbre, qui n'ont pas moins de vingt braſſes de long. On les tend le ſoir au commencement de la marée, en ſe ſervant de groſſes pierres pour les faire plonger, & liant au ſommet quelques pieces de bois qui ſurnagent pour les rendre faciles à retrouver. Le matin, les Negres vont retirer ces filets, & ils trouvent ordinairement une grande quantité de poiſſons de différentes eſpeces. Le poiſſon qui ſe prend communément au mois de Décembre ſe nomme *Korkofedo*, & il paroît auſſi dans le cours du mois de Juin. Ses dimenſions ſont égales en longueur & en largeur, & ſa queue a la figure d'une demi-lune ou d'un croiſſant. Il a peu d'arêtes, ſes écailles ſont fort petites, ſa chair eſt blanche avant que d'avoir reſſenti le feu, mais elle devient rougeâtre, comme celle de l'eſturgeon, lorſqu'elle eſt rôtie ou bouillie. On pêche le korkofedo avec un hameçon fort crochu, auquel on attache une piece de canne de ſucre à l'extrémité d'une ligne de ſept ou huit braſſes de longueur. Les Negres ſe paſſent l'autre bout de la ligne autour de la tête, pour reconnoître l'inſtant où le poiſſon touche à l'amorce, & l'attirer ſur le champ dans leur canot. Ils en prennent ainſi vingt ou trente pendant la moitié du jour, & ils les vendent avantageuſement parmi le commun des habitants.

Les Negres de la Côte d'Or ſement leurs grains dans la ſaiſon des pluyes, parce que la terre ſeroit trop dure dans tout autre temps, & voici de quelle maniere ils y procedent. Lorſque les pluyes approchent, ils vont choiſir dans les les champs & dans les bois le terrein qui convient à leurs vûes, car il n'y a point de propriété pour les terres. Elles appartiennent toutes au Roi, & perſonne n'a droit de ſemer ni de planter ſans ſon conſentement. Après avoir obtenu la permiſſion de leur Souverain, les Negres ſortent en troupes pour aller défricher le fond, & ils brûlent les ronces & les herbes, dont la cendre ſert de fumier. Enſuite ayant ouvert la terre à la profondeur d'un pied avec une ſorte de bêche, qu'ils appellent *Koldon*, ils la laiſſent repoſer dans cet état pendant huit ou dix jours, afin que leurs voiſins ayent auſſi le temps de finir leurs préparatifs. Alors ils s'aſſemblent le premier jour du Fétiche, qui eſt leur ſabbat ou leur dimanche, & ils déliberent ſur l'ordre qui doit être obſervé pour ſemer. Le champ du Roi eſt toujours celui par lequel on commence, & auſſitôt qu'il eſt enſemencé, chacun retourne au ſien donner une nouvelle forme à la terre, & ſemer enfin ſon millet & ſon maïs.

Les habitants de la Côte d'Or trouvent facilement à ſe défaire de leurs grains & de leurs denrées, parce que dans tous les villages, il y a des marchés

L'AFRIQUE.

régulierement établis. La monnoie courante eſt de la poudre d'or & dans quelques cantons, ce ſont différentes bagatelles eſtimées des Negres. Les marchés ſe tiennent au milieu des villages ; chaque marchandiſe a ſon quartier ſéparé, & les prix ſont fixés par les Officiers du Roi. Tous les jours, à l'exception du Mercredi, ſont des jours de marché, & auſſitôt que le ſoleil eſt prêt à ſe lever, les Negres de la campagne apportent d'abord des cannes de ſucre en petites bottes, & après eux les femmes paroiſſent avec des fruits & des racines. Les unes ont de grands paniers remplis d'oranges, de citrons & de melons ; d'autres apportent des bananes, & pluſieurs racines ſemblables ; d'autres ſont chargées de grains, tels que du millet, du riz, du maïs & de la malaguette ; d'autres enfin ont de la volaille, des œufs, de la pâtiſſeries & d'autres commodités utiles à la ville. Les Marchands Européens achetent pour leurs proviſions, une grande partie des marchandiſes étalées dans les marchés.

A midi on voit arriver les marchands de vin de palmier, qui apportent cette liqueur dans des pots de différentes grandeurs. Les uns ſont chargés d'un ſeul pot, d'autres de pluſieurs, ſuivant le ſuccès qu'ils ont eu pendant la nuit dans leur travail. Ils n'arrivent qu'à midi, parce que les affaires du commerce étant alors finies avec les Européens, ils trouvent les Negres & les Matelots de l'Europe également diſpoſés à ſe réjouir le reſte du jour. Si ces Marchands de vin voyent de l'or en plus grande abondance qu'à l'ordinaire, & qu'il y ait plus de Commerçants, ils ne manquent pas d'augmenter du double le prix de leur liqueur. On apporte auſſi ſur le rivage des villes, & dans des canots qui arrivent le ſoir, du vin de palmier tiré dans divers cantons. Comme on eſt délivré à cette heure de ſon travail & de ſes affaires, le débit du vin eſt fort prompt. Le tabac ſe vend en feuilles, que les Negres font ſécher eux-mêmes, & qu'ils fument ſans les mettre en rouleau.

Après le marché, qui finit communément vers trois heures, on voit les femmes de la campagne retourner gayement à leurs villages, en chantant & ſe réjouiſſant ſur les chemins. Elles n'ont jamais d'inquiétude pour le crédit, parce que les Negres ſont dans l'uſage de n'en point faire. Si ce qu'ils achetent ou ce qu'ils vendent eſt peu conſidérable, ils peſent l'or ſur le bout du petit doigt ; mais s'il eſt queſtion d'une plus groſſe ſomme, ils ſe ſervent de balances. Au lieu de poids, ils ont certains grains rouges qu'ils appellent *Takous*, chacun du poids d'environ deux liards, avec leſquels ils peſent fort exactement un marc d'or. Leurs balances ſont deux petites pieces de cuivre de la grandeur d'un écu, & on les ſuſpend, comme les nôtres, aux deux bouts d'un petit bâton avec un nœud de fil au milieu, pour y paſſer le pouce & les ſoutenir.

Les Negres ont d'autres marchés qui reſſemblent à nos foires, & qui ne ſe tiennent que deux fois l'an. Tous les habitants du pays s'y raſſemblent, car le temps en eſt exactement réglé, & c'eſt dans ces occaſions qu'on voit éclater particulierement le goût des Negres pour la danſe. Il eſt ſi général, ſurtout parmi les femmes, qu'au moindre ſon d'un inſtrument, ou même de la voix, elles quittent leurs plus pénibles exercices, & ſe mettent auſſitôt à danſer. C'eſt un uſage immémorial pour la plus grande partie des habitants

d'une ville ou d'un village, de ſe raſſembler tous les jours au ſoir ſur la Place publique, pour danſer, chanter & ſe réjouir l'eſpace d'une heure avant que de ſe mettre au lit. Ils ſe parent alors de leurs meilleurs habits, & les femmes, qui ſont toujours les plus ardentes, portent aux pieds quantité de grelots. Les hommes ont à la main de petits éventails d'un bout de queue d'élephant ou de cheval, aſſez ſemblables pour la forme aux gros pinceaux de nos peintres, mais dorés aux deux bouts. L'heure ordinaire de leur rendez-vous eſt le coucher du ſoleil, & leur muſique eſt compoſée de cornets, de trompettes, de tambours, de fluttes & d'autres inſtruments.

Maladies & remedes des Negres.

Les maladies auxquelles les Negres paroiſſent le plus ſujets, ſont la migraine, la fievre, la colique & les vers. Pour ſoulager leurs maux de tête, ils font des cataplaſmes de différentes herbes qu'ils appliquent ſur les oreilles du malade. Ce remede fait lever de petites tumeurs, que les Negres ſcarifient avec des couteaux fort pointus, & ils mettent enſuite ſur les playes une ſorte de terre blanche qui les ſéche & les ferme. Les Negres ſe guériſſent, ou prétendent ſe guérir du mal de tête, en ſe la ſerrant fortement avec une corde. Leur remede, dans le tremblement & la chaleur de la fievre, eſt de ſe baigner dans de l'eau très-froide. S'ils croyent s'appercevoir qu'ils ayent trop de ſang, ils ſe bleſſent d'un coup de couteau ſans diſtinction d'aucune partie du corps, & laiſſent couler leur ſang auſſi longtemps qu'ils le jugent néceſſaire. Ils lavent la bleſſure après avec de l'eau froide, & la couvrent de quelque morceau de linge. Les Negres ne ſont pas ſi ſouvent attaqués de la colique & du flux de ventre que les Européens, & leur remede, pour la premiere de ces deux maladies, eſt de boire matin & ſoir pendant pluſieurs jours une grande callebaſſe de jus de limon, mêlé de poivre de Guinée.

Les Negres en général paroiſſent vivre longtemps, & lorſqu'ils avancent vers la vieilleſſe, leur couleur change & commence à perdre ſa noirceur. Leurs cheveux griſonnent, & leur peau ſe ride comme du maroquin d'Eſpagne. Cette derniere altération, à ce qu'on imagine, vient du fréquent uſage qu'ils font de l'huile de palmier. Je ne rapporterai point les cérémonies funebres obſervées à la mort des habitants de la Côte d'Or, à cauſe de leur reſſemblance avec celles dont j'ai déjà fait mention plus haut, & je me contenterai de dire quelques mots ſur le deuil des femmes. A la mort de leur mari, elles ſe font couper les cheveux de fort près, ſe défigurent le corps avec de la terre blanche, & ſe couvrent de leurs plus vieux habits. Dans cet état elles courent par toutes les rues de la ville comme des Furies, avec leur chevelure attachée à leurs vétements. Elles pouſſent de grands cris, répetent ſans ceſſe le nom du mort, font le récit des plus belles actions de ſa vie, & cet exercice dure quelquefois pluſieurs jours.

Si un guerrier eſt tué dans une bataille, & qu'on n'ait pu rapporter ſon corps, ſes femmes ſont obligées de porter longtemps le deuil, & d'avoir les cheveux toujours raſés dans cet intervalle. Quoiqu'il y ait un terme reglé pour les marques de douleur, elles ſe renouvellent ſuivant les occaſions, & les cérémonies funebres recommencent quelquefois dix ou douze ans après la perte. Les femmes reprennent alors toutes les apparences du deuil, & témoignent autant d'affliction que le premier jour.

L'AFRIQUE.

Si un Roi meurt, tous les Grands donnent chacun un eſclave pour accompagner le Souverain défunt dans le tombeau. Quelques-uns mêmes lui font préſent d'une de leurs femmes pour faire ſa cuiſine, ou d'un de leurs enfants. Le nombre de ces victimes infortunées eſt toujours fort grand; mais elles n'ont jamais la moindre défiance de leur ſort. On le leur cache ſoigneuſement, & le jour de la ſépulture on les envoye ſous quelque prétexte dans le lieu, où elles ſont attendues par des gens armés qui les tuent à coups de zagayes & de fleches. Leurs cadavres ſont apportés au Palais pour y demeurer expoſés pendant quelques heures, comme un témoignage de l'affection des ſujets pour le Roi; enſuite on les colore de ſang, & dans le convoi, ils ſont portés autour du corps Royal, afin d'être enterrés dans la même foſſe. Les principales femmes, ou les favorites demandent quelquefois l'honneur d'être enſevelies avec leur maître. On n'enterre point les têtes avec les corps, mais on les plante ſur des pieux autour du monument, comme le plus honorable de tous les ornements funebres. On met auſſi près de la foſſe des liqueurs & des viandes pour l'uſage du Roi, & on veille continuellement à les renouveller lorſqu'elles ont diſparu, ou qu'elles ſe ſont gâtées. Les Rois ou les Grands ſont enterrés avec leurs armes, leurs habits & ce qu'ils ont de plus précieux. On place aux environs de leurs tombeaux la repréſentation des principaux Courtiſans peints au naturel & parés de leurs habits, ce qui eſt cauſe que les ſépultures des Rois occupent ſouvent autant de place que leurs Palais. Ces monuments ſont extrêmement reſpectés des Princes qui ſuccedent, & ils y entretiennent une garde pour veiller ſans ceſſe aux beſoins du mort, & donner avis ſur le champ de ce qui peut lui manquer.

On a vu des corps de Rois Negres conſervés un an entier après leur mort, & pour les garantir de la pourriture, on les place ſur un gril de bois, ſous lequel on entretient un feu lent qui les ſéche par dégré. Quelquefois après les avoir enterrés ſecrettement, on publie que le corps eſt conſervé de cette maniere, & que dans un temps marqué les funérailles ſe feront avec les cérémonies convenables. Lorſque le jour approche, on en donne avis non ſeulement à toute la Nation, mais aux habitants des contrées voiſines, qui viennent avec un concours ſurprenant pour aſſiſter à la fête. Tous les Negres ſont alors parés de leurs plus beaux habits, & dans l'eſpace d'un jour, on remarque plus de pompe & de richeſſes que dans le cours de pluſieurs années. Lorſque le cadavre commence à ſe corrompre, quatre eſclaves l'emportent & le vont enterrer dans les bois avec beaucoup de précautions, pour cacher le lieu de ſa ſépulture. S'ils ſont ſuivis & obſervés par quelque femme du mort, ils employent l'adreſſe pour s'en ſaiſir, la tuent & la mettent auprès de ſon mari. Ils jettent enſuite dans la même foſſe les Fétiches, les habits, les armes de leur maître, & ce qu'il a le plus aimé pendant ſa vie.

Lorſque ces quatre Eſclaves ont exécuté leur office, ils ſe rendent au Palais, & ſans prononcer un ſeul mot, ils ſe mettent à genoux devant la porte, tendent le col à leur propre exécuteur dans la perſuaſion qu'ils vont ſervir leur maître, & qu'en arrivant dans ſon nouveau Royaume, leur fidélité ſera récompenſée par les premiers emplois. Dans le temps qu'ils ſont occupés à donner la ſépulture à leur maître, le peuple maſſacre tous ceux qui doivent être immolés, & on a vu des Rois chéris de leurs ſujets, à la mort deſquels

on a ſacrifié juſqu'à cinq ou ſix cents perſonnes des deux ſexes, & cette coutume s'obſerve avec plus ou moins de zéle au long des Cotes de Guinée.

Il y a ſi peu de différence dans la figure, les habillements, les mœurs, la religion, les uſages, &c. des autres Negres qui habitent les Côtes de l'Afrique juſqu'au Royaume de Congo, que je ne pourrois en donner le détail, ſans répeter une grande partie de ce que j'ai déjà expoſé. En conſéquence, je vais tout d'un coup paſſer à l'article ſuivant, qui traite des Royaumes de Congo, d'Angola, &c.

ARTICLE IV.

Mœurs des Peuples du Congo & des Pays voiſins.

Religion du Congo, d'Angola & de Benguela.

Malgré les progrès que le Chriſtianiſme a pu faire dans ces trois Contrées de l'Afrique, on s'apperçoit que la plus grande partie des habitants obſerve encore l'ancienne religion, qui conſiſte dans le culte des Mokiſſos. Ils ont en conſéquence des Idoles placées au centre de leurs villes, & la plûpart, qui ſont de bois, ont la forme d'une chevre, avec une tête d'écaille de tortue, les jambes & les pieds de quelqu'autre animal & de petits os d'élephant. Ces Idoles portent le nom général de *Gongampemba*, & ſuivant l'opinion de leurs adorateurs, elles ſont les organes par leſquels les Mokiſſos expliquent leurs volontés. A l'égard des Prêtres, on leur donne à Congo & à Angola le nom de *Gangas*. Ils ont un Supérieur ou un Souverain Pontife qui porte le titre de *Ganga-Kitorna*, & qui paſſe pour un Dieu ſur la terre. Le peuple lui attribue toutes les productions terreſtres telles que les fruits & les grains, & en reconnoiſſance il lui en offre les prémices. Ce Grand Prêtre entretient de tout ſon pouvoir l'illuſion dans laquelle le peuple ſe trouve à ſon égard, & il aſſure qu'il n'eſt pas ſujet à la mort; & qu'il reſteroit toujours ſur la terre, s'il le vouloit. L'événement prouve quelquefois la fauſſeté des paroles du Ganga-Kitorna; mais il évite autant qu'il le peut, de mourir d'une mort naturelle. S'il ſe ſent près de ſa fin par la foibleſſe de l'âge ou par la maladie, il a ſoin de publier qu'il veut quitter le ſéjour de la terre, & il appelle un de ſes diſciples pour lui communiquer le pouvoir de produire les biens de la terre. Enſuite il lui ordonne publiquement de l'étrangler avec une corde, ou de le tuer d'un coup de maſſue. Cette exécution ſe fait ſur le champ à la vûe d'une nombreuſe aſſemblée, & par ce moyen l'office de Grand Pontife eſt rempli ſans interruption à la grande ſatisfaction du peuple, qui ſe croiroit menacé des plus grands malheurs, ſi cette dignité étoit vacante ſeulement un jour.

Comme tous les Gangas prétendent à la Divination, les Européens leur ont donné le nom de ſorciers, & les Miſſionnaires font tous leurs efforts pour faire connoître l'impoſture de ces Prêtres idolâtres. Ces derniers de leur côté portent une haîne mortelle aux Prêtres Chrétiens, & mettent tout en uſage pour leur nuire. Si trop de ſéchereſſe engage le peuple à implorer la

L'AFRIQUE.

puiſſance du Ganga-Kitorna, & que malgré ſes prétendues prieres, la pluye ne vienne pas encore, ils ne manquent pas d'en rejetter la faute ſur les Miſſionnaires, d'animer le peuple à les détruire. Les Gangas exercent auſſi la médecine & la chirurgie dans le Royaume d'Angola, & leurs remedes ſont des ſimples ; mais ils perſuadent au peuple que la vertu de ces ſimples vient des Mokiſſos. Si la force de la maladie l'emporte ſur les preſtiges, ils prétendent qu'un certain oiſeau de mauvais augure a vôlé ſur la tête du malade & troublé le cours de l'opération. Leurs prétendus enchantements ſe font toujours pendant la nuit, & la premiere loi qu'ils impoſent à ceux qui les conſultent eſt de ne faire appeller aucun Miſſionnaire. Ils proteſtent que la préſence d'un Prêtre Chrétien eſt capable d'affoiblir la vertu de leurs remedes, & de cauſer la mort aux malades.

Figure & caractere des habitants du Congo.

Il y a peu de Régions auſſi peuplées que le Royaume de Congo, & les habitants qui ſe donnent le nom de *Moſicongos*, ſont en partie de couleur olivâtre & en partie noirs. Pluſieurs ont les cheveux noirs & friſés, & d'autres les ont roux. Ils ſont de moyenne taille & leur viſage n'eſt pas déſagréable. Quelques-uns ont la prunelle des yeux noire, quelques autres l'ont d'un verd de mer, & leurs levres ne ſont pas groſſes & pendantes comme celles des Nubiens & des autres Negres. A l'égard du caractere, quoiqu'ils ſoient fiers & emportés, ils paroiſſent ordinairement doux & civils pour les Etrangers, traitables dans les affaires, capables de ſe rendre à la raiſon, mais paſſionnés pour les liqueurs fortes, ſurtout pour le vin d'Eſpagne & l'eau-de-vie. Ils ne manquent ni de vivacité, ni de jugement dans leurs converſations, & ils s'expriment avec tant de préciſion & tant d'agréments, que les Européens les plus ſenſés prennent plaiſir à les entendre.

Anciens habits en uſage au Congo.

On raconte que les Rois du Congo & leurs Courtiſans avoient autrefois pour habits des pagnes d'étoffe de palmier, qui leur tomboient depuis la ceinture juſqu'au deſſous des genoux. Ils y ſuſpendoient par devant des peaux de tigres, de civettes ou de martres en forme de tabliers. Ils avoient ſur les épaules, autour du col, une ſorte de capuchon, dont ils pouvoient ſe couvrir la tête, & leur corps étoit caché d'une eſpece de ſurplis qu'ils appelloient *inKutto*, & qui étoit treſſé dans le goût de nos filets avec de très-belles feuilles de palmier. Ce ſurplis bordé d'une frange ſe relevoit ſur l'épaule droite pour laiſſer le bras en liberté, & ſur la même épaule étoit une queue de *Zebra*, qui flottoit comme font les nœuds en Europe. La tête des hommes de quelque diſtinction étoit garnie d'un petit bonnet quarré, mais ſi mince & ſi étroit qu'il ne pouvoit gueres ſervir que pour l'ornement. La plûpart marchoient pieds nuds, à l'exception du Roi & de quelques-uns des principaux Seigneurs, qui portoient des ſandales de bois de palmier aſſez ſemblables à celles des anciens Romains. Le peuple n'avoit qu'un pagne d'étoffe groſſiere qui couvroit la partie inférieure du corps, & tout le reſte étoit nud.

Les femmes du premier rang s'enveloppoient depuis la ceinture de trois eſpeces de tabliers, dont le plus intérieur leur deſcendoit juſqu'aux talons. Elles avoient ſur le corps une ſorte de caſaquin ouvert par devant, & ſur les épaules une mantille d'étoffe de palmier. Leur tête n'étoit couverte que d'un petit bonnet de la même forme que celui des hommes, & il n'y avoit point

d'autre différence dans l'habillement des femmes du commun que celle de l'étoffe qui étoit plus groſſiere. A l'égard des femmes eſclaves & de celles du dernier ordre, elles étoient nues depuis la ceinture juſqu'à la tête. Telle étoit la parure des habitants du Congo avant l'arrivée des Portugais; mais auſſitôt que le Roi & les principaux Seigneurs eurent embraſſé le Chriſtianiſme, ils commencerent à ſe regler ſur l'exemple des Européens, & prirent les manteaux à l'Eſpagnole, le chapeau, la veſte de ſoie, les mules de velours ou de maroquin, & les bottines à la Portugaiſe, avec des épées auſſi longues qu'on en ait jamais porté dans la Caſtille. La néceſſité borne encore les pauvres à leurs anciens habits.

Sur le rapport de quelques voyageurs, on trouve quelque variété au ſujet de la forme & de la matiere des habits en uſage maintenant dans le Congo. Quelques uns aſſurent que les femmes d'un rang diſtingué, ſurtout dans les grandes villes, ſont richement vétues de longues mantes du plus beau drap, & ſous leſquelles on voit paroître vers le col des chemiſes fort blanches, & par le bas de grands jupons de ſatin ou de damas, brodés à franges d'or. Pluſieurs portent encore des étoffes d'écorce de matomba & de feuilles de palmier teintes en noir ou en rouge; mais toutes ont les jambes nues, & pour unique parure de tête un bonnet de coton blanc. Elles ſe parent le col & les bras de petites chaînes d'or, ou de cordon & de beau corail rouge. D'autres voyageurs diſent que les femmes de qualité ne trouvant rien de trop magnifique dans les plus belles étoffes de l'Europe, s'en font des pagnes ou des jupons qui deſcendent juſqu'à terre. Elles portent une mante des mêmes étoffes qui leur couvre le dos, l'eſtomach & le bras gauche, mais le bras droit demeure nud. Les femmes d'une condition inférieure employent des éroffes de moindre valeur, & de la fabrique du pays.

Les habitants du Congo ont conſervé plus fidelement les uſages de leurs ancêtres ſur les aliments & les grains du pays; & les racines compoſent toujours le principal fond de leur nourriture. Ils ont cependant chez eux pluſieurs ſortes de viandes & de la volaille, mais ils en mangent rarement & leur vie eſt extrêmement dure. Ils n'ont aucune trace des ſciences, ni la moindre inclination à les cultiver. On ne trouve point parmi eux d'anciennes hiſtoires de leur pays, ni de regiſtres d'un temps éloigné, où la mémoire & les noms de leurs Rois ſoient conſervés. Juſqu'à l'arrivée des Portugais, ils n'avoient pas connu l'art de l'écriture, & la date des faits étoit la mort de quelque perſonne remarquable. Ils comptoient leurs années par les hivers, qui commencent pour eux au mois de Mai & finiſſent au mois de Novembre; mais ils ne pouſſoient pas plus loin la diviſion du temps. De même ils n'avoient pas d'autres regles pour juger de la grandeur d'un pays, que le nombre des marches ou des journées, qu'ils diſtinguoient ſeulement par le terme de *voyage libre* ou *chargé*.

Gouvernement du Congo.

L'étendue du Royaume du Congo eſt bien moins conſidérable qu'elle ne l'étoit autrefois, & on ignore les événements qui ont occaſionné une ſi grande diminution. Enfin quoi qu'il en ſoit, le Roi du Congo jouit d'une autorité abſolue ſur tous ſes ſujets, & il diſpoſe à ſon gré de leur vie & de leurs biens. Perſonne n'approche de lui qu'avec les témoignages du plus profond reſpect, & quiconque ſortiroit des bornes de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance,

L'AFRIQUE.

ſeroit puni par un eſclavage perpétuel. Le Roi a un Conſeil compoſé de dix ou douze perſonnes, qui ſont dans la plus haute faveur auprès de lui, & ſur leſquelles il ſe repoſe des affaires de l'Etat, de l'adminiſtration de la paix & de la guerre, & de la publication de ſes ordres.

L'habillement du Souverain eſt toujours très-riche, & il porte ordinairement quelque étoffe d'or & d'argent, avec un manteau de velours. Il ſe couvre la tête d'un bonnet blanc comme tous les Fidalgos, qu'il honore de ſes bonnes graces, & c'eſt une marque ſi certaine de faveur, qu'il la fait ôter à ceux qui lui déplaiſent, au moindre ſujet de mécontentement qu'il en reçoit. En un mot, le bonnet blanc eſt un caractere de Nobleſſe & de Chevalerie au Congo, comme la Toiſon d'or & le ſaint Eſprit en Europe. La Cour du Roi eſt fort nombreuſe, & une partie de la Nobleſſe du pays fait toujours ſa réſidence au Palais du Monarque, ou dans les lieux voiſins. Outre cela la Maiſon du Roi eſt compoſée d'une multitude de domeſtiques, ou d'Officiers, & il a pour garde un corps d'Anzikos, & de pluſieurs autres Nations.

Lorſque le Roi du Congo ſort de ſon Palais, il eſt accompagné de ſa Nobleſſe, de tous ceux qui ſont leur demeure ordinaire près de la Cour, & de toutes les perſonnes que le haſard y amene dans cette occaſion. Les uns précedent le Roi, les autres le ſuivent, & tous marchent, ou plutôt danſent & ſautent en avançant au ſon des tambours & des trompettes d'yvoire. Leurs mouvements & leurs diverſes poſtures ne ceſſent qu'en rentrant au Palais. Si le Prince ſe rend à l'Egliſe, tous les Européens qui ſe trouvent à ſa Cour ſont obligés de groſſir ſon cortége, & de l'accompagner de même à ſon retour juſqu'à la porte du Palais ; mais c'eſt la ſeule occaſion où ce devoir leur ſoit impoſé. Le Roi ne paroît jamais en public ſans être revétu de ſes plus belles robes, & ſes doigts ſont ornés de chaînes d'or entremêlées du plus beau corail, & ſur la tête il porte un bonnet fort riche.

Depuis que les Rois du Congo ont embraſſé le Chriſtianiſme, leur Cour a été réformée ſur le modéle de la Cour de Portugal, & lorſque le Roi mange en Public, on place ſa table ſur une eſtrade de trois dégrés couverte d'un beau tapis de l'Inde & de pluſieurs couſſins. Le fauteuil du Prince eſt de velours & il eſt orné de ſculpture & de cloux d'or. Le Roi mange toujours ſeul, mais les Princes de ſon ſang ſont de bout & couverts devant lui. Il eſt ſervi en vaiſſelle d'or & d'argent, & il a près de lui un Noble qui goûte chaque mets. Plus de cent perſonnes s'empreſſent à faire éclater ſa grandeur & ſa majeſté ; mais elles ne paroiſſent jamais avec plus d'éclat que dans les fêtes qu'il donne aux Nobles, ou à ceux dont il a reçu quelque important ſervice. Vers midi il s'informe du nombre des Nobles qui ſe trouvent alors dans l'enceinte du Palais, & leur envoye leur mets à chacun. Pour les uns ce ſont des féves boullies ; pour d'autres du poiſſon ou du millet au ſel & à l'huile de palmier. Il fait porter aux Grands du premier ordre, leur dîner dans un plat de bois, avec un petit flacon de vin de palmier. Ceux d'un rang inférieur ſont appellés ſix ou ſept à la fois, & reçoivent les aliments que le Roi leur deſtine. Après l'heure du repas, tous ceux à qui le Monarque a donné à manger ſe raſſemblent tous, ſe préſentent devant lui, & ſe mettant à genoux en battant des mains, ils baiſſent la tête avec de grands témoignages

témoignages de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Ils ſe retirent enſuite, à l'exception des favoris qui paſſent le reſte du jour à boire & à fumer avec leur Souverain.

Dans le Royaume de Congo la propriété des biens & des terres appartient au Roi ſeul, qui en diſpoſe à ſa volonté, ainſi que de toutes les dignités & emplois. Ses enfants mêmes ſont aſſujettis à cette loi fondamentale de l'Etat, & au moindre ſujet de mécontentement, il les prive de leurs gouvernements & de leurs titres. Les revenus du Roi conſiſtent dans les tributs annuels que lui payent les Ducs de Baamba, de Batta, de Sundo, de Nambanganga, de Bumbi, de Moffuca, d'Oanda, de Quinghenga, & autres Seigneurs ſes vaſſaux, qui prennent le titre de Comtes, tels que ceux de Pembo, de Pango & de pluſieurs autres lieux. La cérémonie du payement ſe fait le jour de ſaint Jacques, & le Roi dans cette occaſion fait toujours quelques préſents à ſes ſujets. La mediocrité des revenus du Roi eſt cauſe qu'il employe quelquefois les moyens les plus biſarres pour groſſir ſes thréſors. En voici un dont il ſe ſert le plus communément. Il ſort en bonnet blanc avec les Seigneurs de ſon cortége, & après avoir fait quelque pas, il demande un chapeau qu'il met ſur ſa tête, & donne ſon bonnet à garder à quelqu'un de ſes favoris. Il paroît bientôt ſe laſſer du chapeau, & il reprend ſon bonnet, qu'il jette négligemment ſur ſa tête ; de ſorte que le moindre vent peut le faire tomber. Si cet accident arrive, les Seigneurs s'empreſſent de ramaſſer le bonnet Royal, mais le Prince feignant d'être offenſé de cette diſgrace, refuſe de le recevoir, & retourne à ſon Palais d'un air abattu de triſteſſe. Le lendemain il fait partir deux ou trois cents ſoldats avec ordre de lever ſur les peuples une groſſe taxe, & tout le Royaume eſt ainſi forcé d'expier la faute du vent.

Méthode du pays pour les combats.

La diſcipline militaire eſt un art ignoré des Negres, & c'eſt ſans doute ce qui donne aux Européens tant d'avantages ſur eux. La maniere de combattre dans toutes ces régions eſt d'une ſingularité qui mérite d'être rapportée. Lorſque deux armées ennemies ſont en préſence l'une de l'autre, les Chefs commencent par diſcuter froidement le ſujet de leur querelle. Ils paſſent inſenſiblement aux reproches & aux injures, & enfin les ſoldats animés par ce qu'ils entendent, en viennent réciproquement aux coups. Les tambours ſe font entendre avec beaucoup de bruit mais ſans ordre, & ceux qui ont des fuſils font une décharge générale. Leur méthode pour tirer eſt peu nuiſible à leurs ennemis, parce qu'ils appuyent la croſſe du fuſil contre leur eſtomach, & lâchent le chien ſans coucher en joue. Les balles paſſent ainſi par deſſus la tête de leurs ennemis, parce que dès qu'ils voyent le premier feu de la poudre, ils ſe jettent à terre. Après cette premiere décharge, ceux qui ont des fuſils les jettent loin d'eux de peur d'en être embarraſſés, & commencent à ſe ſervir de leurs arcs. S'ils ſont à quelque diſtance de leurs ennemis, ils lancent leurs fleches en l'air, perſuadés qu'elles font plus d'exécution dans leur chûte. S'ils ſont plus près, ils tirent en droite ligne, & les fleches ſont quelquefois empoiſonnées. Leurs autres armes ſont des couteaux & des haches qu'ils achetent des Européens. Les priſonniers deviennent les eſclaves du vainqueur, & ceux qui échappent à l'eſclavage, ſe tuent quelquefois de leurs propres mains, par un emportement de fureur.

L'AFRIQUE.

Les Grands, ſans aucun égard pour le droit d'aîneſſe, ou pour la légitimité de la naiſſance, choiſiſſent entre les fils du Roi celui pour lequel ils ont conçu plus de reſpect, ou qu'ils croyent le plus capable de les gouverner. Souvent ils rejettent les enfants mêmes du Roi, pour donner la couronne à ſes freres, ou à ſes neveux. Depuis l'établiſſement de la Religion Chrétienne dans ce pays, il y a apparence que les cérémonies du couronnement ont été changées. Aujourd'hui toute la Nobleſſe du Royaume, & les Européens qui s'y trouvent établis, s'aſſemblent devant le Palais dans une grande place environnée d'un mur de pierre & bâtie anciennement pour cet uſage. On place au centre un fauteuil de velours ſur un fort beau tapis, & il y a auprès un couſſin ſur lequel on dépoſe la couronne, qui eſt de fil d'or & d'argent, avec trois braſſelets d'or de la groſſeur du doigt, & une bourſe de velours qui contient la Bulle du Pape & les lettres de confirmation. Le Prince aſpirant au thrône eſt dans l'aſſemblée, mais confondu dans la foule. Auſſitôt que les préparatifs ſont finis, un des Nobles fait l'office de Hérault, & prononce à haute voix la proclamation ſuivante : » Vous, » qui devez être Roi, ne ſoyez ni voleur, ni avare, ni vindicatif ; mais au » contraire ſoyez l'ami des pauvres : Faites des aumônes pour la rançon des » priſonniers eſclaves, aſſiſtez les malheureux ; ſoyez charitable pour l'E- » gliſe ; efforcez-vous d'entretenir la paix & la tranquillité dans ce Royau- » me ; & conſervez avec une fidélité inviolable le traité d'alliance avec » votre frere, le Roi de Portugal «.

Après ce diſcours, on joue quelques airs de muſique, & deux Nobles ſe levent pour chercher le Prince, & feignant de l'avoir trouvé par haſard dans la foule des ſpectateurs, ils l'amenent en le tenant chacun par un bras. Ils le placent ſur le fauteuil Royal, lui mettent la couronne ſur la tête, les braſſelets d'or aux poignets, & ſur le dos un manteau noir qui ſert depuis longtemps à cette cérémonie. Alors on lui préſente un livre d'évangile qu'un Prêtre en ſurplis ſoutient des deux mains, & le nouveau Roi y porte la main, & jure d'obſerver tout ce que le Hérault a proclamé. Toute l'aſſemblée jette auſſitôt un peu de ſable & de terre du côté du Roi, comme un témoignage de la joye publique, & pour l'avertir que ſa dignité & ſon rang ne l'empêcheront pas d'être quelque jour réduit en poudre. Le Roi ſe rend enſuite à ſon Palais, accompagné des douze principaux Nobles qui ont préſidé à la fête, & il reſte enfermé ſans ſortir l'eſpace de huit jours. Cet intervalle de temps eſt accordé à la Nobleſſe & aux Portugais, afin qu'ils puiſſent rendre hommage au nouveau Roi, & lui ſouhaiter un heureux regne. Les Seigneurs Negres lui rendent hommage à deux genoux en frappant des mains & baiſant les ſiennes ; à l'égard des Portugais leur hommage eſt différent. Ils ne fléchiſſent qu'un genou, & dans leur langue ils reconnoiſſent le nouveau Roi, pour ſouverain maître de tous les Etats du Congo.

Le Roi ſe montre à ſon peuple le neuvieme jour de ſon couronnement, & confirme les engagements qu'il a pris, tandis que ſes ſujets de leur côté l'aſſurent de leur ſoumiſſion & de leur fidélité. Cependant ils oublient bientôt leurs promeſſes, ſe ſoulevent contre lui & le tuent même ſur le plus léger ſujet de mécontentement. Les Rois de Congo comme Chrétiens n'ont aujourd'hui qu'une ſeule femme qui porte le titre de *Mani-Mombada*,

mais les remontrances & les reproches des Eccléſiaſtiques ne les empêchent pas d'entretenir pluſieurs concubines. La Mani-Mombada eſt logée dans un appartement ſéparé, & elle a un certain nombre de Dames d'honneur qui ſervent alternativement.

Anciennement on avoit coûtume à la mort des Rois de Congo d'enterrer avec lui douze jeunes filles pour le ſervir dans l'autre Monde. Ces filles s'attachoient tant d'honneur au funeſte ſort qui les attendoit qu'elles ſautoient gaiement dans le tombeau, & ſe donnoient elles-mêmes la mort avec une fermeté ſurprenante. Leurs parents & leurs amis les ornoient des plus riches parures, & jettoient après elles toutes ſortes de commodités pour leur uſage. Le deuil pour la mort du Roi ſe célebre pendant huit jours, non par des pleurs, ou des témoignages de triſteſſe, mais par des excès de boire & de manger. Cette fête biſarre qui ſe nomme *Malala* eſt renouvellée tous les ans & s'obſerve auſſi pour les Nobles, en proportionnant ſa durée à leur rang, ou à leurs richeſſes, ſans que le Chriſtianiſme y ait apporté de changement. La coûtume ſeule d'enterrer des filles eſt entierement abolie.

Adminiſtration de la Juſtice.

Toutes les Provinces de Congo ſont gouvernées chacune par un des principaux Seigneurs du Royaume, qui a le titre de *Mani*, & chaque Province eſt encore diviſée en pluſieurs petits Cantons dont les Chefs ſont auſſi des Manis, mais d'un rang inférieur aux premiers. Les grands Manis ou Gouverneurs, ſi l'on en croit quelques voyageurs, ont pris les titres de Ducs & de Comtes à l'imitation des Portugais ; néanmoins ceux-ci ne leur accordent que le titre de *Sovas*. Ces Gouverneurs affectent de ne ſe point montrer en Public ſans des marques éclatantes de grandeur, & dans leurs audiences, ils ſont aſſis dans de grands fauteuils de velours avec de riches tapis & quantité de couſſins ſous leurs pieds.

L'office des Manis inférieurs eſt de recevoir les revenus de la Couronne & de préſider à la culture des terres Royales lorſque la ſaiſon des pluyes eſt arrivée. Au temps de la moiſſon ils ſe réſervent une certaine partie des grains comme le ſalaire de leurs ſoins, ou les appointements de leur emploi.

Le Roi nomme dans chaque Province un Juge revêtu de ſon autorité pour la déciſion de toutes les cauſes civiles. Ces Juges pour décider les affaires ne peuvent conſulter les loix, puiſqu'il n'y en a point d'écrites ; mais ils ſe reglent ſur l'uſage ordinaire, ou quelquefois ils jugent ſuivant leur caprice. Leurs ſentences ne vont jamais au-delà de l'empriſonnement ou de l'amende, & ſi les matieres ſont importantes & que leur jugement ne ſe trouve pas ſatisfaiſant, les parties léſées peuvent en appeller au Roi. Ce Prince eſt le ſeul Juge des cauſes criminelles, & rarement il condamne à la mort. Il ſe contente de releguer dans quelque Iſle déſerte ceux qui ont mérité de perdre la vie, & s'ils ont le bonheur de vivre onze ou douze ans, ils ſont sûrs d'un pardon formel & d'obtenir quelqu'emploi dans l'Etat. Les offenſes des Negres contre les Portugais ſont jugées ſuivant les loix du Portugal.

Dans le Comté de Sogno la Juſtice civile & criminelle appartient également aux Manis, à l'exception d'un petit nombre de cas qui ſont réſervés au Comte ou à ſes Députés. L'accuſateur expoſe d'abord ſes raiſons à genoux devant le Juge qui eſt aſſis à terre ſur un tapis, tenant une petite baguette à

L'AERIQUE.

la main. Le Siége ordinaire eſt à l'ombre d'un gros arbre, & quelquefois dans une grande hutte de paille qu'on éleve exprès pour cet uſage. Il prête une oreille attentive aux diſcours de l'accuſateur & à ceux de l'accuſé & enſuite il appelle les témoins. S'ils tardent à paroître, la cauſe eſt remiſe à quelqu'autre jour, & s'ils répondent à la voix du Juge, ce dernier écoute leurs dépoſitions, péſe avec ſoin les témoignages des deux parties, & ſans autre notion de Juriſprudence il prononce ſa déciſion, ſuivant les regles de la nature & du bon ſens. Celui pour qui la ſentence eſt favorable paye une rétribution, & s'étend de ſon long, le viſage contre terre pour exprimer ſa reconnoiſſance. Ses amis le reconduiſent à ſa maiſon, & il eſt obligé de les traiter avec de grands frais, parce que ſi l'affaire eſt importante la fête dure trois ou quatre nuits. Dans les démêlés ordinaires de la ſociété on s'en rapporte au ſerment des parties & on employe quelquefois diverſes épreuves, qui ne ſervent ſouvent qu'à faire ſubir à l'innocent la peine dûe au coupable.

Edifices du pays.

Il y a peu de différence entre les édifices de Congo & ceux de toute la Côte occidentale d'Afrique. Les Moſicongos élevent pluſieurs huttes au milieu d'un enclos & ils les font de terre ou de bois. Elles ſont couvertes de paille, & diviſées en pluſieurs appartements commodes & tendus de fort belles nattes. Ces huttes n'ont pas plus d'un étage, & elles ſont garnies de différents ornements. On ne doit attribuer qu'à la force de la coûtume, la négligence des Moſicongos à faire leurs maiſons avec des pierres, car il s'en trouve de belles carrieres dans leurs montagnes, & ils ont d'ailleurs du bois de charpente & des bêtes de charge pour le tranſport. Pour fermer leurs enclos, ils plantent des branches d'un certain arbre fort près l'une de l'autre, & ces arbriſſeaux deviennent ſi fort en croiſſant qu'ils compoſent moins une haye qu'un véritable mur. Ce mur eſt auſſi couvert de nattes & forme ainſi une cour fort propre, où les Negres ſe promenent à l'abri du Soleil.

Arts & coûtumes des Moſicongos.

Ceux qui demeurent dans les Villes tirent leur ſubſiſtance du commerce; ceux qui habitent la campagne vivent du produit de l'agriculture & de l'entretien des beſtiaux, ceux qui ſont établis ſur le bord des rivieres retirent le fruit de leur pêche, & enfin d'autres gagnent leur vie à recueillir le vin de *Tombe*, à fabriquer les étoffes du pays, &c.

Les richeſſes des Moſicongos conſiſtent principalement en eſclaves, en yvoire & en Simbos qui ſont de petites coquilles, & tiennent lieu de monnoye. Congo, Sogno & Bamba vendent peu d'eſclaves, & ceux qu'on tire de ces trois Provinces ſont peu eſtimés, parce qu'étant accoûtumés à vivre dans l'indolence, ils ſuccombent bientôt aux travaux pénibles. Ceux qui paſſent pour les meilleurs ſont tirés d'Amboille, de Jingos, des pays des Jagas, de Kaſenda, de Quilac, de Lembo & de divers autres pays au-deſſus de Maſſingano dans le Royaume d'Angola. Les Européens font auſſi quelque commerce en Simbos, mais les principales marchandiſes du Comté de Sogno ſont les étoffes de Sombos, l'huile de palmier & les noix de Kola. Les dents d'éléphants qu'on y apportoit autrefois en grand nombre y ſont devenues plus rares, & d'ailleurs c'eſt la ville de S. Salvador qui eſt comme le centre du commerce Portugais dans ces contrées.

Les marchandiſes d'Europe qui ſe vendent dans le Royaume de Congo

L'Afrique.

ſont des étoffes de Chypre, des toiles peintes nommées Capes de verdure, des cans bleus, des biramks de Surate, des chaudrons de cuivre, des draps d'Angleterre, de grands Simbos de Loanda, des Beſiers, des colliers, des anneaux & d'autres merceries de peu de valeur. Les poids & les meſures ne ſont en uſage dans ce pays qu'entre les Portugais.

Mariages anciens.

Les mariages des Moſicongos ſe faiſoient anciennement de cette maniere. Les parents d'un jeune homme envoyoient à ceux de la fille pour laquelle il avoit pris de l'inclination, un préſent qui paſſoit pour douaire. Ce préſent étoit accompagné d'un grand flacon de vin de palmier, qui porte dans le pays le nom de *Chetto à Melaff.* Il falloit que le vin fût bu par les parents de la fille avant qu'ils euſſent accepté le préſent, car ſans cela la conduite du pere & de la mere auroit paſſé pour un outrage. Si le pere retenoit le préſent c'étoit une marque qu'il accordoit ce qu'on lui demandoit & alors le jeune homme & tous ſes amis ſe rendoient à la maiſon de la fille & la recevoient des propres mains de ſon pere. Si quelques ſemaines d'épreuve, & d'examen attentif faiſoient connoître au mari qu'il s'étoit trompé dans ſon choix, il renvoyoit ſa femme à ſes parents & demandoit qu'on lui rendît ſon préſent. Si les ſujets de mécontentement venoient de la part du mari, il perdoit ſes droits à la reſtitution; mais de quelque côté qu'ils puſſent venir, la jeune femme n'en étoit pas regardée avec plus de mépris & ne trouvoit pas moins l'occaſion de ſubir bientôt une nouvelle épreuve. Le Chriſtianiſme a fait abolir cette coûtume, malgré les murmures des jeunes gens dont elle favoriſoit le libertinage.

L'économie domeſtique a ſes loix qui ſont uniformes dans toute la Nation, & elles obligent le mari de ſe pourvoir d'une maiſon, de vêtir ſa femme & ſes enfants ſuivant ſa condition, d'émonder les arbres, de défricher les champs & de fournir ſa maiſon de vin de palmier. Les femmes de leur côté doivent faire les proviſions qui regardent la nourriture & prendre tous les ſoins du marché. Lorſque la ſaiſon des pluyes eſt arrivée, elles vont travailler dans les champs juſqu'à midi & à leur retour elles préparent le dîner. S'il manque quelque choſe pour la ſubſiſtance de la famille, elles doivent l'acheter ſur le champ, ou ſe le procurer par des échanges. Le mari eſt aſſis ſeul à table, pendant que ſa femme & ſes enfants ſont debout pour le ſervir, & après ſon dîner, ils mangent ſes reſtes ſans ceſſer de ſe tenir debout. Les femmes au commencement de leur groſſeſſe ſe lient depuis les reins juſqu'aux genoux d'un cercle d'écorce dont elles ignorent d'ailleurs la vertu. On leve cette écorce ſur le tronc d'un arbre nommé *Mirrone*, & elle reſſemble à un drap groſſier. Son tiſſu naturel eſt ſi régulier qu'on le prendroit moins pour une production de la nature que pour un ouvrage de l'art.

Dans la premiere jeuneſſe des Negres, on les ſerre auſſi de certaines cordes faites par de prétendus ſorciers, ou par des Prêtres idolâtres. Pluſieurs paroles qu'on croit myſterieuſes accompagnent la cérémonie de lier les enfants, & on ſuſpend autour d'eux des os & des dents de divers animaux comme un préſervatif infaillible contre toutes ſortes de maladies. Quelques meres Chrétiennes ne laiſſent pas de ſouffrir ces ſuperſtitions & elles croyent avoir exactement rempli les devoirs de la Religion quand elles y ont ajoûté des *Agnus Dei*, des Médailles & des reliques. L'uſage du peuple eſt de laiſſer

L'AFRIQUE.

les enfants remper nuds ſur la terre afin de les endurcir & de les rendre plus agiles. Auſſitôt qu'ils ſont en état de marcher ſeuls on leur attache une ſonnette au cou, dans la vûe de les retrouver facilement lorſqu'ils s'écartent. Les Negres qui n'ont point embraſſé le Chriſtianiſme, ou qui ne ſont pas fermes dans la foi, préſentent leurs enfants aux ſorciers dès le moment de leur naiſſance, pour apprendre à quelle fortune ils ſont deſtinés. Le faux Prophete prend l'enfant entre ſes bras, le tourne, l'examine; obſerve ſucceſſivement toutes les parties de ſon corps, & communique ſes lumieres aux parents. On ſoumet les malades aux mêmes obſervations pour approfondir la cauſe de leurs maladies. Si le Prophete ſe trompe, les prétextes ne lui manquent jamais pour s'excuſer.

L'aſcendant des Sorciers ſur les Negres va juſqu'à leur interdire l'uſage de la chair de certains animaux & de tels fruits ou de tels légumes avec d'autres preſcriptions ridicules, & ce joug porte le nom de *Kejilla*. La ſoumiſſion des Negres pour les ordonnances de leurs Prêtres eſt ſurprenante, & ils paſſeroient plutôt deux jours à jeun que de toucher aux aliments qui leur ſont défendus, & ſi leurs parents ont négligé de les aſſujettir au Kejilla dans leur enfance, ils ne manquent pas, lorſqu'ils ſont maîtres d'eux-mêmes de demander au Prêtre de lui impoſer cette loi, & ils croyent que le moindre délai pourroit leur cauſer la mort.

Avant l'arrivée des Portugais, les habitants du Congo n'avoient pas de noms fixes pour la diſtinction des familles. Les gens du commun portoient des noms d'herbes, de plantes, de pierres, d'oiſeaux, d'animaux de terre, de rivieres, & d'autres créatures; & les Seigneurs prenoient les titres de leurs terres. Maintenant les hommes & les femmes de toutes ſortes de rangs, ſans en excepter le Roi & les Princes reçoivent au baptême un nom de famille avec celui de la Religion.

Il n'y a dans le Royaume de Congo, ni Médecins, ni Apoticaires, ni même d'autres remedes que les ſimples, l'écorce des arbres, les racines, les eaux & l'huile qu'on fait prendre aux malades preſqu'indifféremment pour toutes ſortes de maladies. A la vérité ces peuples ſe peuvent facilement paſſer d'une multitude de remedes; l'air eſt ſain & toute la Nation eſt généralement trop ſobre pour ſe charger l'eſtomac de trop de viandes & de liqueurs. La fiévre qui eſt la maladie la plus commune fait ſes ravages plutôt en hyver que dans toute autre ſaiſon. On l'attribue au mélange de chaleur & d'humidité que les pluyes continuelles occaſionnent. La méthode ordinaire des habitants pour ſe guerir eſt de ſe frotter deux ou trois fois tout le corps depuis la tête juſqu'aux pieds avec un onguent compoſé d'huile & de poudre de Sandal. Leur remede pour le mal de tête eſt de ſe faire une légere ſaignée aux temples & pour cette opération, ils ſe ſervent d'une petite coquille aiguiſée, & mettant une petite corne ſur la playe, ils ſucent le ſang. La ſaignée ſe fait de même aux autres membres, & cette méthode eſt en uſage auſſi dans quelques pays du Levant, tels que l'Egypte & autres. La petite vérole, à laquelle ils ſont ſujets, ainſi que les Européens, n'eſt ni ſi maligne, ni ſi difficile à guérir qu'en Europe. Ils employent pour la guérir l'onction de Sandal, dont ils diſtinguent deux ſortes; l'une rouge qu'ils appellent *Tavila*, l'autre griſe nommé *Khikongo*. La derniere eſt ſi eſtimée qu'on ne fait pas

difficulté de donner un eſclave, ou ſa valeur pour s'en procurer une piece.

Dans les Royaumes de Kakongo & d'Angoy, on ne doit pas enterrer un homme ou une femme, ſi toute ſa famille, quelqu'éloignée qu'elle puiſſe être, ne ſe trouve raſſemblée. Les funérailles commencent par le ſacrifice de pluſieurs poules, du ſang deſquelles on arroſe les dehors & le dedans de la maiſon. Enſuite on jette les carcaſſes par deſſus le toît, pour empêcher que l'ame du mort ne revienne troubler les habitants par des apparitions ; car on eſt perſuadé que celui qui verroit l'ame d'un mort tomberoit mort lui-même ſur le champ. Cette idée eſt ſi fortement gravée dans l'eſprit des Negres, que l'imagination ſeule a ſouvent produit les effets de la réalité. Après la cérémonie des poules, on continue de faire des lamentations ſur le cadavre, & ſi la douleur ne fournit pas aſſez de larmes, on a ſoin de ſe mettre dans le nez du poivre indien, qui les fait couler en abondance. Lorſqu'on a fait quelque temps des plaintes lugubres & qu'on s'imagine avoir ſuffiſamment verſé de pleurs, on paſſe tout d'un coup de la triſteſſe à la joye en faiſant bonne chere aux frais des plus proches parents du mort, qui pendant ce temps-là demeure ſans ſépulture. On ceſſe enfin de boire & de manger, mais c'eſt pour ſuivre le ſon des tambours qui invite l'aſſemblée à danſer.

Pour conduire le corps d'un Noble à la ſépulture, on couvre le chemin de feuilles & de branches, & la marche doit ſe faire en droite ligne. On doit juger par conſéquent que s'il ſe trouve, quelque mur ou quelque maiſon ſur le paſſage, on ne balance point à l'abattre. Les cimetieres des Payens ſont ordinairement dans des campagnes ouvertes, & on place quelque choſe ſur les tombeaux, ſelon la qualité du mort. Sur les uns c'eſt un grand amas de terre qu'on rend capable de réſiſter au vent & à la pluye ; ſur les autres, on voit la corne de quelque bête extraordinaire ou quelque vaiſſeau de terre ; d'autres ſont à couvert ſous un arbre dont les branches offrent quantité d'entrelacements ſuperſtitieux qui ſont l'ouvrage des Prêtres. Au lieu d'un cercueil de bois, on enveloppe le corps dans une piece d'étoffe de coton ſoigneuſement couſue & revétue au dehors d'une infinité de bagatelles. A la place d'étoffe de coton, une natte de paille ſert d'enveloppe pour les pauvres.

HABITANTS D'ANGOLA.

On a déjà vû quelle étoit la Religion que profeſſoient les habitants d'Angola qui n'avoient point embraſſé le Chriſtianiſme. Je vais donc paſſer tout d'un coup à ce qui regarde leur Gouvernement civil & militaire, leurs habillements, leurs inclinations, &c.

Gouvernement d'Angola.

Avant que les Rois d'Angola euſſent conſenti à recevoir le baptême, ils n'étoient regardés que comme des Gouverneurs ou des Lieutenants du Roi de Congo. Maintenant la ſeule marque de leur dépendance eſt un tribut qu'ils ne payent même qu'à leur volonté.

Dans toutes les parties du Royaume d'Angola, on diſtingue quatre ordres de Negres qui compoſent la Nation. Le premier, qui eſt celui des Nobles, ſe nomme *Mokata* ; on donne au ſecond, dans la langue du pays, le titre

L'AFRIQUE.

d'*Enfants du Domaine* ; & il renferme tous les habitants libres, qui ſont la plûpart artiſans ou laboureurs ; le troiſiéme ordre eſt celui d'une ſorte d'eſclaves qui appartiennent au domaine de chaque Noble, & qui paſſent de même à l'héritier ; enfin le quatrieme eſt l'ordre des *Mokikas*, ou des eſclaves ordinaires, qui s'acquierent par la guerre ou par le commerce. L'habillement des Negres d'Angola reſſemble beaucoup à celui des habitants du Congo, & leurs ornements conſiſtent en grains de verre ronds, qu'ils nomment *Anzalos*. La reſſemblance eſt ſi grande entre les deux Nations, qu'il reſte peu d'éclairciſſements à joindre aux détails qu'on a déjà lus. Les habitants d'Angola ont un goût particulier pour la chair de chien, & ils la préferent à toute autre viande. En conſéquence ils ont ſoin d'engraiſſer ces animaux, & on les vend publiquement dans les marchés.

Les armes dont on ſe ſert à Angola ſont l'arc & les fléches ; mais les Seigneurs ont des haches, des lances & des couteaux en forme de coupe-rets, qu'ils portent ſuſpendus à leur ceinture du côté gauche. Il y a peu de différence entre leurs armes & celles du Congo, & on n'en remarque pas davantage entre leurs uſages militaires & leur maniere de combattre. Ils ſont naturellement braves & entreprenants, & quelquefois ils s'engagent à quelque entrepriſe dangereuſe & prenant congé du Roi, ils font vœu de ne pas revenir ſans l'avoir exécutée.

Les provinces d'Angola ſont gouvernées ſous l'autorité du Roi par les principaux Seigneurs de ſa Cour ; & chaque canton par un Chef inférieur qui porte le nom de *Sova*. Chaque Sova préſide à l'aſſemblée d'un certain nombre de Makottes ou Conſeillers, qui ont part à toutes ſes délibérations dans les affaires de quelque importance ; mais qui n'approchent de lui qu'à genoux & en battant des mains. Ce Sova mene d'ailleurs une vie privée dans quelque village environné de haies épaiſſes, où l'on ménage quelques ouvertures fort étroites pour ſervir d'entrées. On ne connoît dans le Royaume d'Angola qu'une ſorte de punition pour les crimes ; c'eſt l'eſclavage au profit du Sova. Cependant après ce châtiment le coupable ſe venge quelquefois par la mort de ſon adverſaire, qu'il empoiſonne. Les formes de la Juſtice ſe réduiſent à la dépoſition de l'accuſateur, & elle eſt immédiatement ſuivie de la Sentence du Sova.

Le Gouvernement de Loanda & des autres parties du Royaume, qui reconnoiſſent l'autorité des Portugais, eſt entre les mains d'un Gouverneur, de deux *Bradores*, qui ſont ſes Conſeillers, d'un *Bridor*, qui eſt le Chef de la Juſtice criminelle, & de deux Juges nommés *Jenſes*, avec un Sécretaire. Les Gouverneurs Negres, ou les Sovas des cantons que les Portugais ont ſoumis par les armes, leur payent un tribut annuel d'eſclaves & leur rendent d'autres ſervices à titre de vaſſaux.

Les Negres d'Angola ont trois ſortes d'inſtruments de muſique martiale ; les premiers ſont de grandes creſſelles attachées à des caiſſes de bois, qui ne ſont qu'un tronc d'arbre creuſé & couvert de cuir, & ils frappent deſſus avec de petites baguettes d'yvoire. Les ſeconds ont la forme d'un cône ou d'une cloche renverſée, & ils ſont compoſés de plaques de fer fort minces. On frappe deſſus avec des baguettes de bois, & ſouvent on a ſoin de les fendre pour rendre le ſon plus dur & plus militaire. Les inſtruments de la troiſieme

eſpece

L'Afrique.

eſpece ſont des dents d'éléphants creuſées, dans leſquelles on ſouffle par une embouchure tranſverſale, comme celle du fifre, & le ſon approche beaucoup de celui de la trompette. Ces inſtruments ne ſont pas tous d'une grandeur égale, les plus forts ſont ceux du Général, qui s'en ſert pour communiquer ſes ordres par divers ſons. Les Officiers inférieurs, qui en ont de plus petits, répondent auſſi par de certaines notes, pour faire entendre qu'ils comprennent les intentions de leur Chef. Les premiers Officiers, ou même les ſoldats, s'ils ſont reconnus pour très-braves, marchent à la tête de la troupe, jouent, danſent, encouragent leurs compagnons, & leur font connoître par les ſons qu'ils tirent de leurs trompettes, quelle eſt la force du danger qu'ils ont à éviter & quelle ſorte d'armes ils ont à craindre.

Dans leurs marches, les Commandants portent de grands bonnets quarrés garnis de plumes d'autruches & de paons, pour rendre leur figure plus pompeuſe & plus terrible. La partie ſupérieure de leur corps eſt nue à l'exception de quelques chaînes de fer, dont ils ſe couvrent les épaules. Depuis la ceinture juſqu'en bas, ils ont une ſorte de hautes-chauſſes de toile qui ſont couvertes d'étoffes & qui leur tombent juſqu'aux talons ; mais ils les retrouſſent vers la ceinture & les y tiennent attachées. A leur ceinture, qui eſt ordinairement fort bien travaillée, ils ſuſpendent des ſonnettes, dont le bruit ſemble les animer au combat. Ils ont aux jambes des bottines à la Portugaiſe, & leurs armes ſont l'arc, les fleches, l'épée, la dague & la targette. Ceux qui ſont armés d'un arc y joignent la dague, mais ils ne portent pas de targette. Le commun des ſoldats eſt nud de la tête juſqu'aux reins, & n'a pour armes que l'arc & les fleches avec une hache à la ceinture. La longueur des arcs eſt de trois pieds, les cordes ſont d'écorce d'arbre, & les fleches de la même longueur que les arcs, mais moins groſſes que le doigt. Elles ſont armées de fer par la pointe & garnies de plumes à l'autre bout. Chaque ſoldat en porte ſix ou ſept dans la main dont ils tiennent l'arc, ſans le ſecours du carquois.

La méthode du pays pour cultiver les terres eſt différente de celle des autres Negres. Ceux d'Angola ouvrent la terre en ſillons avec une ſorte de pelle, & lorſque les rivieres commencent à s'enfler des eaux de pluye qui deſcendent des montagnes, on fend la rive pour introduire dans les ſillons autant d'eau qu'on en deſire ; & lui fermant le paſſage, on la laiſſe repoſer pour humecter la terre. Enſuite on la fait rentrer dans ſon lit par les mêmes canaux, & la terre par ce travail ſe trouve propre à recevoir des ſemences, qui produiſent trois mois après une abondante moiſſon.

En général les habitants d'Angola n'amaſſent point de richeſſes, & ils ſe contentent d'un peu de millet, de quelques beſtiaux, de leur vin & de leur huile de palmier. Le principal commerce des Portugais & des autres Européens dans ce Royaume, conſiſte en eſclaves qu'ils tranſportent à Porto-Ricco, à Rio de la Plata, à ſaint Domingue, à la Havanne, à Carthagene & ſurtout au Bréſil pour le ſervice des plantations & des mines. Autrefois les Eſpagnols conduiſoient annuellement plus de quinze mille eſclaves dans leurs propres colonies, & on juge qu'aujourd'hui les Portugais n'en tranſportent pas moins. Leurs agents en achetent juſqu'à cent cinquante & deux cents mille dans l'intérieur des terres. Lorſqu'ils arrivent ſur la côte,

L'AFRIQUE.

ils ſont ordinairement fort maigres & très-foibles, parce qu'ils ſont mal nourris dans le voyage, & qu'on les fait coucher à l'air. L'uſage des Portugais de Loanda eſt de bien traiter les eſclaves avant que de les embarquer, & pour eet effet, ils les raſſemblent dans une grande maiſon faite à ce deſſein, & leur fourniſſent abondamment de l'huile de palmier pour ſe frotter le corps & ſe rafraîchir. S'il ne ſe trouve point de vaiſſeau prêt à les recevoir, ou s'ils ne ſont point en aſſez grand nombre pour faire une cargaiſon complette, on les employe en attendant à la culture des terres. Auſſitôt que les eſclaves ſont à bord, on prend un ſoin extrême de leur ſanté, & ils ſont pourvus de remedes, ſurtout de limons & de blanc de plomb pour les garantir du ſcorbut. Si quelqu'un d'entre eux tombe malade, on ne manque point de le loger à part, & de lui faire obſerver un régime ſalutaire. Les Portugais veillent exactement à faire changer les nattes des eſclaves de douze jours en douze jours.

Quoique la traite des eſclaves ſoit aſſez conſidérable dans la ville de Kambamba, elle l'eſt beaucoup moins que dans celles de Maſſangano & d'Embakka, où tous les Negres voiſins en menent ſans ceſſe, lorſqu'ils ont beſoin de quelques marchandiſes. Les Portugais ont des magaſins de toutes ſortes de commodités dans ces deux villes, entre autres des étoffes à liſiere rouge, de grands coutils à longues rayes, des draps de Kent rouges, des toiles de Siléſie & d'autres lieux, de beaux velours, des galons d'or & d'argent de toutes les grandeurs, de l'eau-de-vie, de l'huile de lin, des couteaux de matelots, toutes ſortes d'épices, du ſucre blanc, des tapis de Turquie, du fil blanc & de toutes couleurs, des colliers de verre bleu & noir, de la ſoie à coudre & à broder, du vin de Canarie, de grands hameçons, des épingles d'un doigt de long, des épingles communes, des aiguilles, de grandes & de petites ſonnettes de faucons, des queues de cheval, dont les Negres font tant de cas, que pour une ſeule, ils donneroient volontiers deux eſclaves.

Les hommes ont pluſieurs femmes, mais la premiere jouit de la ſupériorité ſur toutes les autres, comme dans les différentes contrées de l'Afrique. Une femme, qui eſt devenue mere, demeure ſéparée de ſon mari juſqu'à ce que ſon enfant ait quelques dents. Alors tous les parents & les amis des deux ſexes portent l'enfant de maiſon en maiſon, au bruit de leurs chants & de leurs inſtruments de muſique, afin qu'on lui faſſe des préſents ſuivant l'uſage. L'office des femmes eſt d'acheter, de vendre & de faire au dehors tout ce qui eſt le partage des hommes dans la plûpart des autres pays, tandis que leurs maris, gardant la maiſon, ſont occupés à filer, à fabriquer leurs étoffes & à d'autres ouvrages de la même nature.

On peut attribuer aux mauvaiſes qualités de l'air qu'on reſpire à Angola, les diverſes maladies dont les habitants de ce pays ſont affligés. Une des maladies les plus ordinaires & les plus dangereuſes eſt une fievre ardente, qui cauſe la mort dans l'eſpace de quelques heures, ſi l'on n'a promptement recours à la ſaignée. Une autre maladie, qu'on nomme *Bitios de Kis* dans le pays, n'eſt pas moins redoutable que la fievre dont je viens de parler. Les ſymptômes de cette ſeconde maladie ſont une profonde mélancolie, avec de grands maux de tête, & des foibleſſes de jambes accompagnées de vives

douleurs. Ceux qui en ſont attaqués ont les yeux ſi enflés, qu'ils paroiſſent prêts à ſortir de la tête. Le remede le plus convenable à cette ſorte de maladie eſt de laver fréquemment l'anus de celui qui en eſt affligé & de lui mettre un ſuppoſitoire de limon, qu'on l'engage à garder le plus longtemps qu'il lui eſt poſſible. Souvent les malades ne peuvent le ſupporter deux minutes, parce qu'il leur cauſe des ardeurs très-douloureuſes. Si l'application de ce remede eſt aſſez prompte, les malades n'ont pas beſoin d'autres ſecours pour guérir ; mais ſi le mal a eu le temps de ſe fortifier, il faut avoir recours à d'autres traitements, ſuivant l'état dans lequel le malade ſe trouve.

Les Negres d'Angola ſont ſouvent attaqués d'une autre maladie qui leur affoiblit la vûe juſqu'à la leur ôter preſqu'entierement, mais ils employent un remede, qui tout ſimple qu'il eſt, ſe trouve très-efficace. Ils prennent un foie de poule crud, ſe l'appliquent ſur les yeux, & ſont en peu de temps radicalement guéris. Les maladies auxquelles ils ſont encore fort ſujets ſont de violents maux de jambes ; une eſpece de paralyſie qu'ils nomment *Beriberi ;* le *Boaſt*, l'*Embaſſer* & la petite vérole. Le meilleur remede contre le Beriberi eſt de frotter les jointures du malade devant le feu avec une eſpece d'huile que les Indiens nomment *Man-Tennah*, & qui découle des rochers dans l'iſle de Sumatra, comme une huile de pierre. Elle eſt excellente auſſi pour les humeurs froides, pour les foibleſſes de jambes & pour les entorſes. Le Boaſt eſt une pernicieuſe maladie qui attaque les Negres, & qui leur fait tomber en pourriture le nez, les mains, les pieds, les doigts, les oreilles & qui paſſe d'une jointure à l'autre avec de grandes douleurs. L'Embaſſer eſt un autre mal fort commun, qui eſt cauſé par l'endurciſſement de la rate. Il occaſionne une mélancolie noire, rend le tein jaune & le corps peſant. Les remedes que les Negres connoiſſent pour la guériſon de ce mal, ſont des bouillons compoſés de la racine d'un arbre, qu'ils nomment *Embotta*. A l'égard de la petite vérole, elle eſt ſouvent mortelle pour eux, parce qu'ils ignorent les ſoins que demande cette maladie, & les remedes qui y ſont propres.

Funérailles des Negres d'Angola.

A la mort d'un Negre, on lave ſoigneuſement le corps, on peigne ſes cheveux, on le pare d'un habit neuf, & dans cet état on le porte à la ſépulture, qui eſt ordinairement une eſpece de caveau. On le place ſur un petit ſiége de terre avec quantité de colliers & d'autres inſtruments autour. Pour les perſonnes du premier ordre, on fait des libations de ſang & de vin, les autres cérémonies funebres ont beaucoup de reſſemblance avec celles du Congo ; on les nomme *Tamba*, & on obſerve que ces formalités profanes ſont encore en uſage parmi quelques Chrétiens d'Angola.

Les habitants d'Angola ſont extrêmement livrés à la divination par le vol des oiſeaux. S'ils en voyent partir un du côté gauche ; s'ils croyent remarquer quelque différence dans ſon cri, ils conſultent leurs Prêtres, qui en tirent des conſéquences & des regles pour leur conduite. Tous les champs du pays étant ſans hayes & ſans défenſe, on plante aux environs quelques rangées de pieux qui ſont revétus par les Prêtres d'un peu de paille ou d'herbes conſacrées. C'eſt dans l'eſprit des Negres un ſi puiſſant préſervatif contre le vol, qu'il cauſeroit la mort à ceux qui entreprendroient de nuire aux moiſſons.

L'AFRIQUE.

HABITANTS DE BENGUELA.

Les habitants de Benguela, ſi l'on en croit le rapport de quelques voyageurs, ſe nomment *Endal-Ambondos*, & n'ont aucune eſpéce de gouvernement. On les repréſente ſi ſimples & ſi timides, que trente ou quarante Européens armés ſuffiſent pour faire la loi à toute la Nation. Ces peuples portent des peaux autour de la ceinture & des colliers au col. Leurs armes ſont des dards de fer & des arcs, & ils menent une vie ſauvage & très-brutale. La parure des femmes du pays eſt un collier de cuivre qui ne peſe pas moins de quinze livres avec des braſſelets du même métal, qui leur montent juſqu'au coude. Autour de la ceinture, elles portent une piece d'étoffe compoſée de l'écorce d'un arbre nommé *Iſandi*, qui n'eſt ni filée, ni tiſſue, & ſous les genoux elles ont des cercles de cuivre qui leur deſcendent juſqu'aux mollets.

La Province d'où ce canton dépend s'appelle *Dembe*, & préſente une chaîne de montagnes qui s'étendent depuis celles de Kambamba; elles bornent les côtes au Sud & à l'Oueſt, & ſi les habitants étoient plus laborieux qu'ils ne ſont, ils en retireroient du cuivre en abondance; mais ils ſe contentent de ce qui leur eſt néceſſaire pour leur parure, & négligent le reſte.

L'air eſt ſi dangereux dans le pays de Benguela, & communique aux alimens des qualités ſi pernicieuſes, que les Etrangers qui en uſent à leur arrivée, ne peuvent éviter la mort, ou de fâcheuſes maladies. On conſeille ordinairement aux paſſagers de ne pas deſcendre au rivage, ou du moins de ne pas boire de l'eau du pays. On reconnoît aiſément, à l'air triſte & défait des blancs qui s'arrêtent à Benguela, combien le climat de cette région leur eſt contraire. Leur voix eſt foible & tremblante & leur reſpiration paroît entrecoupée, comme s'ils la retenoient entre leurs dents. Pluſieurs voyageurs dont on tient ce récit, ont évité de faire un long ſéjour dans un lieu qui leur a ſemblé ſi triſte.

NATIONS QUI BORDENT LES PAYS DU CONGO ET D'ANGOLA.

Parmi les Nations voiſines du Congo & d'Angola, on remarque plus particulierement celles des Anzikos & des Jaggas, qui ſe ſont rendus redoutables par leurs invaſions, & qui ont formé pluſieurs Royaumes indépendants, tels que ceux de Bokka, de Meala, d'Anziko, de Matamba, &c. On donne maintenant à la Nation des Anzikos le nom de Metikas, ou de Monſals, nom qu'elle tire peut-être de ſa capitale, qui eſt ſituée vers les frontieres de Bukka-Meala. Il n'y a rien de remarquable dans cette ville que le Palais Royal, qui paſſe pour bien bâti, & on aſſure que le Roi qui regne ſur Monſals, compte treize autres Rois parmi ſes vaſſaux. Il porte le titre de grand Makkoko ou Makoko, & donne ce nom à tout le Royaume.

On y trouve, ſuivant le rapport de quelques voyageurs, quantité de mines de cuivre & beaucoup de ſandal rouge & gris. Le rouge porte le nom de *Tavilla*, & le gris celui de *Khikongo*. Ce dernier paſſe pour le meilleur, & on en fait une poudre fort odoriférante & diverſes médecines. Si on le mêle avec l'huile de palmier, on en fait une onction très-utile à la ſanté;

mais les Portugais y ajoutent du vinaigre, & s'en frottent les jointures dans certaines maladies. En le jettant ſur les charbons ardents & ſe mettant la tête ſur la fumée qu'il produit, on aſſure qu'on eſt ſoulagé des plus terribles maux de dents. La moëlle & les parties intérieures de l'arbre ſont les plus eſtimées pour la compoſition des remedes, & on ne fait même aucun cas des parties extérieures.

Les Anzikos ou Monſals ſont vifs & belliqueux, on remarque en eux une extrême agilité, & on ne vante pas moins leur douceur, leur droiture & leur bonne foi que leur courage & leur valeur. Cependant ils ſont d'un caractere ſi ſauvage & ſi peu diſpoſé à ſe familiariſer avec les Européens, que ces derniers ne peuvent former aucune converſation avec eux, auſſitôt que les marchés qu'ils font ſont finis. Ils menent au Congo des eſclaves de leur propre Nation, des dents d'éléphants, ou des étoffes des pays dont ils ſont voiſins. En échange ils emportent du ſel & des zimbis, qui leur ſervent de monnoye, outre une eſpece de grandes coquilles qui viennent de l'iſle ſaint Thomas, & qui ſont employées dans leur parure. Ils reçoivent auſſi des ſoyes, des toiles, de la verrerie & d'autres marchandiſes tirées de Portugal. Pluſieurs voyageurs rapportent que les Anzikos ont chez eux des marchés publics de chair humaine, comme on vend en Europe celle des bœufs & des moutons. Ces mêmes voyageurs prétendent que les Anzikos, peu contents de manger les priſonniers qu'ils font à la guerre, tuent leurs propres eſclaves, ou les vendent pour la boucherie publique.

Dans cette contrée barbare, le peuple a la tête nue & n'eſt pas mieux couvert depuis la ceinture juſqu'en haut. Il ſe noue les cheveux ſur la tête ou les friſe, & en général il a beaucoup de ſoin de ſa chevelure. Les Nobles ſont vétus de ſoye & de toile, & ils ont la tête couverte d'un bonnet bleu, rouge ou noir, ou d'un chaperon de velours. La vanité leur fait apporter du choix dans leurs habits, ſuivant leur état & leurs facultés. Les femmes nobles & riches ſont couvertes de la tête juſqu'aux pieds, mais celles du commun n'ont qu'un pagne qui leur tombe de la ceinture en bas. On voit aux premieres une ſorte de mante qu'elles rejettent ſur leurs épaules, & qui ne leur laiſſe que le viſage découvert. Elles portent auſſi des ſouliers, tandis que toutes les autres vont pieds nuds. Leur marche eſt vive & légere, leur taille fort bien priſe, & leur abord agréable.

Les Anzikos ont toujours coutume de combattre à pied, & il y a quelque différence entre leurs armes & celles de leurs voiſins. Leurs arcs ſont petits & courts, & ils ſont enveloppés d'une peau de ſerpent de pluſieurs couleurs, avec tant de propreté qu'on la prendroit pour le bois même. On prétend que cette peau rend les arcs plus forts & fait que les archers les tiennent plus fermes. La corde eſt un tiſſu de quelques petites plantes qui reſſemblent au roſeau, mais ſouples & ſolides comme les fouets dont les Portugais ſe ſervent à cheval. Les fleches des Anzikos ſont courtes & menues, mais d'un bois fort dur, & ils les portent dans la même main dont ils tiennent l'arc. Ils les tirent ſi promptement que pluſieurs partent avant que la premiere ſoit tombée à terre. Ils ſe ſervent auſſi de haches & de couperets, dont la forme eſt particuliere à leur Nation. Le manche eſt plus petit de la moitié que le fer ; il eſt couvert d'une peau de ſerpent, & ſe termine par

L'AFRIQUE.

un pommeau qui ſert à le faire mieux tenir. Le fer en eſt fort luiſant & il tient au bois par quelques plaques de cuivre qui ſont de la même longueur que le manche. Le dos de la hache ſert de marteau, & dans une action les Anzikos parent aux fleches de l'ennemi, en tournant leurs haches avec tant de vîteſſe qu'elles leur coupent le paſſage. Enſuite ils les ſuſpendent à leurs épaules pour commencer plus librement leur décharge. Ils ont encore dans des fourreaux de peau de ſerpent des dagues fort courtes, qui ont la forme d'un couteau avec un manche, & ils les portent en ſautoir. Leurs ceintures ſont de différentes ſortes; mais celles des guerriers ſont de peau d'élephant, larges de trois pouces. Comme elles ſont d'abord extrêmement roides, parce que cette peau n'a pas moins de deux pouces d'épaiſſeur, ils les courbent à la chaleur du feu, & parviennent ainſi à les boutonner. On n'a pas d'autre éclairciſſement ſur la Religion de ces peuples, ſinon qu'ils ſont idolâtres.

JAGGAS.

Le nom de Jaggas, ſuivant le rapport de divers voyageurs, paroîtroit un nom commun à pluſieurs peuples; l'étendue de pays qu'ils occupent ſert à confirmer cette opinion. Leur figure perſonnelle eſt peu agréable. Ils ſont noirs, ont la taille haute & l'air audacieux. Leur uſage eſt de ſe tracer des lignes ſur les joues avec un fer chaud, & ils s'accoutument auſſi à ne montrer que le blanc des yeux en baiſſant la paupiere; ce qui acheve de les rendre hideux. Ils ſont totalement nuds, & tout reſpire la barbarie dans leurs manieres. On ne leur connoît point de Rois, & ils vivent dans les forêts, errants comme les Arabes. Leur férocité & leur courage les portent à ravager le pays de leurs voiſins, & dans leurs attaques ils pouſſent des cris affreux, afin d'effrayer leurs ennemis.

Leurs armes ſont le dard & la dague avec des targettes de cuir, qui leur couvrent entierement le corps, & ces mêmes targettes plantées autour d'eux dans leurs camps leur font une eſpece de rempart. Souvent en préſence de leurs ennemis, ils ſe contentent de ſe couvrir le corps de cette ſorte de boucliers, & attendent que les fleches de leurs adverſaires ſoient épuiſées, pour ſe jetter ſur eux & les maſſacrer. Ces peuples ne campent jamais ſans ſe fortifier, quand ils n'auroient qu'une nuit à paſſer dans le même lieu. Ils employent à cet uſage les arbres que le pays leur offre, & pendant qu'une partie de l'armée s'occupe à les abattre, l'autre les tranſporte dans le lieu néceſſaire. Leur retranchement conſiſte dans un enclos circulaire percé de douze portes, dont la garde de chacune eſt confiée aux ſoins d'un Capitaine. Le Général eſt logé au centre du camp dans un enclos particulier avec une bonne garde à la porte. Les huttes des ſoldats ſont ſerrées l'une contre l'autre, & ils placent à la porte de chaque hutte leurs arcs, leurs fleches & leurs dards; de ſorte qu'à la moindre allarme, ils ſe trouvent prêts à combattre. D'ailleurs leurs ſentinelles veillent toute la nuit au bruit de leurs tambours.

Les Jaggas ſe plaiſent beaucoup dans les pays où ils trouvent le plus de palmiers, parce qu'ils aiment avec paſſion le vin & le fruit de cet arbre. Le fruit eſt pour eux d'un double uſage, en ce qu'ils le mangent & en tirent

de l'huile. Leur méthode pour tirer le vin de palmier eſt différente de celle des autres peuples. Ils abattent l'arbre par la racine, & le laiſſent couché l'eſpace de dix ou douze jours avant que d'en faire ſortir le vin. Enſuite ils y creuſent deux trous quarrés, l'un au ſommet, & l'autre au milieu. Ils tirent de chaque trou environ une quarte de liqueur du matin au ſoir, & un arbre peut fournir la même meſure pendant vingt-ſix jours ; mais au bout de ce temps, il ſe flétrit & ſe ſeche entierement. Dans tous les lieux où ils font quelque ſéjour, ils coupent aſſez d'arbres pour ſe fournir de vin pendant un mois. S'ils prennent la réſolution de reſter encore lorſque le premier mois eſt fini, ils recommencent la proviſion d'une autre mois, & ruinent ainſi un pays en peu de temps.

Ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'auſſi long-temps qu'ils y trouvent ce qui leur eſt néceſſaire. Vers le temps de la moiſſon, ils s'établiſſent dans le canton le plus fertile qu'ils peuvent découvrir, pour recueillir des grains & tuer des beſtiaux qui ne leur appartiennent pas, car ils ne plantent, ni ne ſement, & négligent d'élever des troupeaux. Lorſqu'ils entrent dans un pays où ils s'attendent qu'on fera une vigoureuſe réſiſtance, ils ſe retranchent & demeurent tranquilles un ou deux mois, ſe contentant de tenir les habitants dans des allarmes continuelles pendant cet intervalle. S'ils ſont attaqués, ils ſe tiennent ſimplement ſur la défenſive & laiſſent quelques jours à l'ennemi pour décharger ſa fureur. Le Général des Jaggas met enſuite en embuſcade une partie de ſes troupes à quelque diſtance du camp, & il trouve ainſi moyen d'enfermer ſes ennemis, s'ils ſe haſardent à renouveller l'attaque. Alors ſi les Jaggas ſont vainqueurs, ils ne manquent pas de ravager le pays où ils ſe trouvent.

Les femmes des Jaggas portent leurs cheveux avec de hauts toupets entremêlés de coquillages. Elles ſe frottent le corps avec du muſc, & c'eſt une grande beauté à leur jugement que d'avoir quatre dents de moins, ſçavoir deux en haut & deux en bas. On eſtime ſi peu celles qui n'ont pas le courage de ſe procurer cet agrement prétendu, qu'on refuſe de boire & de manger avec elles. Preſque toutes les femmes ont les bras, les jambes, le cou chargés de colliers & d'anneaux, & autour des reins elles portent un pagne de ſoye. Elles ſont naturellement aſſez fécondes ; mais leurs maris qui les emmenent toujours avec eux dans les courſes qu'ils font, donnent impitoyablement la mort aux enfants qui naiſſent pendant les marches. Pour ſuppléer en quelque ſorte à ces pertes, les Jaggas enlevent dans les villes qui tombent ſous leur puiſſance tous les garçons & les filles de douze ou treize ans environ, & ils les élevent comme s'ils leur avoient procuré la naiſſance, tandis qu'ils tuent les peres & les meres pour les manger.

Ils ſe font accompagner de toute cette Jeuneſſe dans leurs différentes courſes & leur mettent un collier qui eſt la marque de leur diſgrace. Les garçons doivent le garder juſqu'à ce qu'ils ayent fait quelque action qui leur mérite l'honneur d'être déclarés *Gonſos*, c'eſt-à-dire, Soldats. Alors ils quittent tous les ſignes de leur ſervitude & ſont regardés comme de véritables Jaggas. Le Genéral de ces peuples n'entreprend rien d'une certaine importance ſans faire un ſacrifice qui coûte la vie à pluſieurs victimes humaines. Les cérémonies de ce ſacrifice ſe font ordinairement le matin & avec beaucoup d'appareil.

L'AFRIQUE.

Pour enterrer leurs morts, les Jaggas font un caveau dans lequel ils mettent le corps aſſis, mais c'eſt après lui avoir accommodé fort proprement les cheveux, l'avoir lavé & comme embaumé avec des poudres odoriférantes. Le mort eſt couvert de ſes plus beaux habits, & lorſqu'il eſt placé dans le caveau deſtiné à lui ſervir de derniere demeure, deux de ſes femmes ſe couchent près de lui & auſſi-tôt qu'on a briſé ſes armes & qu'on les a jettées dans le même lieu, on ferme le caveau en le rempliſſant de terre. Ceux qui meurent dans le pays ſont enterrés de la même maniere, mais on met avec eux dans le caveau, tous leurs uſtenſiles domeſtiques. Chaque mois, les parents du mort, s'aſſemblent au tombeau pendant trois jours & font des libations de ſang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'obſerve auſſi longtemps qu'il reſte quelqu'un de la famille en vie. On rapporte que les Jaggas ſont fort humains entr'eux tout le tems qu'ils jouiſſent d'une bonne ſanté, mais dans la maladie, ils ne connoiſſent plus aucune loi d'humanité & de compaſſion naturelle.

Tels ſont les mœurs, les uſages, &c. des peuples qui ſe trouvent entre le pays de Benguela & celui des Hottentots, dont je vais parler dans l'article ſuivant. Pluſieurs Géographes placent encore parmi les peuples voiſins du Congo, une Contrée fort vaſte qui borde la mer ſous le nom de Royaume de Matama, de Mataman, ou de pays de Simbelas. M. Deliſle dans ſa carte aſſure de ſon côté que la ſituation de Matama eſt incertaine. Quoi qu'il en ſoit, au rapport de tous les voyageurs, l'air de ce pays eſt fort bon, & ſon terroir produit abondamment toutes ſortes de proviſions ſans compter les mines de criſtal & de divers métaux. Le Roi qui eſt Idolâtre eſt ſouvent en guerre avec les habitans d'Angola, & on trouve vers la côte pluſieurs Chefs de bourgades qui malgré la pauvreté & la miſere auxquelles ils ſont réduits prennent le titre de Rois. On croit qu'il y a encore dans ces Contrées une Nation de Sauvages ſans nom, qui, à ce qu'on prétend, ne différent des bêtes brutes que par l'uſage de la parole.

ARTICLE V.

LES HOTTENTOTS.

Différentes Nations des Hottentots.

LA premiere Nation des Hottentots en commençant par le Cap de Bonne-Eſpérance, eſt celle des *Gunjemans*. Ces peuples vendirent une partie de leurs terres aux Hollandois, & ſe trouvent aujourd'hui mêlés avec ces derniers.

En tirant vers le Nord on rencontre la Nation des *Kochoquas* que Dapper appelle *Salthanehaters*, parce qu'ils habitent les environs de la Baye de Saldanha ou Saldagne. Il y a dans ce pays pluſieurs mines de ſel qui y attirent les Etrangers. Les Hollandois y ont toujours des ſoldats, qui ſervent en même temps à garder les mines, & à découvrir les vaiſſeaux qui paroiſſent en mer. Les anciens habitans du pays occupent la plus grande partie des terres, & ſurtout celles où il n'y a pas de ſources. Les Hollandois qui doivent

doivent fournir les rafraîchiſſements aux vaiſſeaux de la Compagnie des Indes des Provinces-Unies, habitent les endroits où ſont les plus belles prairies.

En avançant du côté du Nord, on rencontre les *Souſſiquas* ou *Suſſaquas*, dont le pays eſt ſitué à quelque diſtance de la Baye de Saldanha. Les Suſſaquas formoient une Nation très-nombreuſe, & elle étoit fort riche en troupeaux avant que les Flibuſtiers Hollandois euſſent ravagé ce pays. Le terrein eſt coupé de montagnes, dont les ſommets & les vallées ſont couvertes d'herbes, ornées des plus belles fleurs, & parfumées des plantes les plus odoriférantes. Il y a peu de bêtes ſauvages, ce qui provient ſans doute de la diſette d'eau.

Le pays des Suſſaquas confine à celui des *Odiquas* ou *Udiquas*, qui habitent aux environs de la Baye de Sainte Hélene. Ces deux Nations ſe ſont liguées contre les Chirigriquas leurs voiſins avec leſquels ils ont eu pluſieurs guerres. Les Hollandois trouverent le moyen de les reconcilier en 1706, & depuis ce temps elles ont vécu en paix.

Ces *Chirigriquas* ſont au-deſſus de la Baye de Sainte Hélene. Ce peuple qui eſt très-nombreux, eſt remarquable par la force du corps. Les Chirigriquas paſſent parmi les Hottentots pour les plus adroits à lancer la zagaie, arme dont ils ſe ſervent. La qualité de leurs terres eſt meilleure que dans les deux derniers Cantons dont on vient de parler. Le pays eſt partagé en deux par la riviere des Elephants, ainſi nommée parce que ces animaux ſe trouvent en grande quantité ſur ſes bords. Il y a pluſieurs montagnes qui fourniſſent d'excellents pâturages. Les vallées ſont très-fertiles & ſont émaillées de fleurs qui répandent une odeur agréable. On y voit des Serpents parmi leſquels il y en a une eſpece qui eſt cornue, & qu'on appelle *Ceraſtes*. On trouve dans quelques endroits des cailloux curieux par leurs différentes couleurs, & par leurs nuances ſingulieres. Il y a dans ce pays une grande forêt de haute futaye, qui eſt remplie de Lions, de Tigres, de Léopards, de Loups & d'autres animaux carnaſſiers. Les Chirigriquas qui avoient éprouvé la fureur des Flibuſtiers, ne regardoient les Européens qu'avec horreur. Les Hollandois les firent revenir dans la ſuite de leurs préjugés, & arrêterent les effets de leur animoſité qui les portoit à maſſacrer les Européens qui tomboient entre leurs mains.

En continuant toujours du même côté, on rencontre la grande & la petite Namaqua. La petite eſt ſituée ſur la Côte & à l'Oueſt de la grande. Les *Namaquas* habitants de ces deux pays, n'ont pas la même forme de gouvernement, ni la même maniere de vivre. On les eſtime pour leur force, leur valeur, leur bon ſens & leur bonne mine. Ils parlent peu, leurs réponſes ſont laconiques, & ils ne répondent jamais ſans avoir réflechi. Le pays eſt montagneux & fort ſterile, à cauſe des ſables & des pierres dont le terrein eſt rempli. Les vallées ne ſont pas même plus fertiles que le reſte du pays. Il n'y a dans tout le Canton qu'un petit bois & une ſeule ſource. La riviere des Elephants qui coule au travers fournit de l'eau aux habitants. Près de la ſource dont on vient de parler on voit un rocher creuſé & taillé de maniere qu'il forme une eſpece de Fortereſſe. On l'appelle le château de Miro, & on prétend que c'eſt l'ouvrage d'un ancien Capitaine des Namaquas nommé Miro. On trouve dans ce pays une grande quantité de bêtes ſauvages, &

L'AFRIQUE.

une eſpeee particuliere de Daims marquetés, qui n'eſt point dans les autres contrées des Hottentots : les taches de ces animaux ſont blanches & jaunes, & ils ne ſont pas auſſi gros que ceux de l'Europe, mais ils ſont plus légers à la courſe. Ils ne vont que par troupes, & ne ſont gueres moins de cent enſemble. La chair en eſt graſſe & délicate, mais elle n'a pas le goût de nos Daims.

Sur les frontieres des Namaquas, du côté du Nord, habitent les *Attaquas*. Leur pays eſt ſterile & ſec. La grande diſette d'eau les oblige à vivre par petites troupes placées à une certaine diſtance les unes des autres. Ils ne font aucun commerce, & ont à peine aſſez de beſtiaux pour leur uſage. Ils ſont même ſouvent obligés de vivre de gibier. Ces peuples ſupportent leur pauvreté avec une philoſophie vraiment ſtoïcienne, & ils paroiſſent auſſi contents que s'ils étoient dans l'abondance. Quoique braves, ils menent une vie fort tranquille & ſont rarement en guerre avec leurs voiſins. Lorſqu'ils craignent d'être attaqués ils allument des feux ſur les montagnes, & à ce ſignal toutes les différentes troupes ſe raſſemblent en un ſeul corps.

Telles ſont les Nations Hottentotes qu'on rencontre au Nord du Cap.

Les *Koopmans*, ainſi appellés du nom d'un de leurs Capitaines, confinent aux Gunjemans du côté du Sud. Leur pays s'étend fort loin à l'Eſt, mais il eſt reſerré ſur la côte. Pluſieurs Européens s'y ſont établis, & occupent de riches & belles campagnes. Le pays eſt très-fertile & bien arroſé. On y trouve ſurtout en grande abondance diverſes eſpeces de bois propres à différents uſages. La riviere nommée Palamit coule rapidement au travers de ces campagnes. Elle tire ſa ſource des montagnes de Drakenſtein, & après avoir parcouru les vallées des Koopmans elle va ſe jetter dans la mer. Elle reçoit dans ſon cours pluſieurs ruiſſeaux dont le plus large eſt appellé la riviere Noire. On trouve dans ce Canton un Bain d'eau chaude, & pluſieurs mines de ſels.

La Nation des *Heſſaquas* eſt plus avant vers le Sud. Leurs terres ſont ſituées le long des côtes de la mer. Ces peuples ſont riches, puiſſants, mais peu inſtruits dans le métier de la guerre. Les campagnes qui fourniſſent d'abondants pâturages, ſont couvertes de leurs troupeaux, & leurs bœufs de guerre ſurpaſſent ceux de leurs voiſins en force & en beauté. Leurs richeſſes les mettent en état de faire un grand trafic avec les Hollandois, & de ſe procurer de l'eau-de-vie, du tabac & pluſieurs autres choſes en plus grande quantité que leurs voiſins. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter la guerre, mais lorſqu'ils y ſont forcés, ils ne montrent pas moins de courage que les autres Nations. Lorſqu'ils ſont trop foibles pour réſiſter à leurs ennemis, ils ont recours au Gouverneur du Cap, qui tâche alors de rétablir la paix entre ces peuples. Les villages des Heſſaquas ſont plus grands & plus peuplés que ceux des autres Hottentots. Ils ſont auſſi en plus grand nombre. Il y a beaucoup de gibier dans ce pays, qui fournit d'ailleurs tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie. Les Heſſaquas qui ſont pauvres ont coutume de ſe mettre au ſervice des Européens, & lorſqu'ils ont amaſſé quelque argent ils achetent des beſtiaux, & ſe retirent dans leurs pays où ils deviennent bientôt auſſi riches que leurs compatriotes.

A l'Eſt des Koopmans, on rencontre les *Sonquas*. C'eſt un peuple extréme-

ment courageux & très-adroit à manier les armes. Le pays qui eſt montagneux fournit à peine de quoi nourrir ſes habitants. Pour ſubvenir à leur pauvreté, ils s'engagent dans les troupes des autres Hottentots, & vont continuellement à la chaſſe. Ils épargnent tant qu'ils peuvent leurs beſtiaux qui ne ſont pas nombreux, & ils les réſervent ordinairement pour quelque jour de ſolemnité. La plûpart du temps ils vivent de racines & d'herbes qui ſe trouvent dans les campagnes. Les Sonquas ont ſoin d'enlever le miel qu'ils trouvent dans le creux des arbres, & ils le vendent aux Européens.

Le pays des *Dunquas* confine à celui des Sonquas. Il eſt moins montagneux que par-tout ailleurs, & couvert d'herbes, de plantes & de fleurs. On y trouve des troupeaux & du gibier en abondance.

Les Cantons occupés par les *Damaquas* leurs voiſins, eſt auſſi beau & auſſi fertile, mais il eſt encore plus uni. Il fournit des melons d'eau & du chanvre ſauvage. Le gibier & le bétail y ſont en grande quantité ; mais le bois y eſt rare. Les ſalines qui ſont en pluſieurs endroits du pays, ſe trouvent trop éloignées pour que les Européens puiſſent en faire uſage, car les Hottentots ne ſe ſervent jamais de ſel. Le Palamit arroſe ce canton, dans lequel il ſerpente beaucoup.

Après les Damaquas on trouve les *Gauros* ou *Gauriquas*. La contrée qui n'eſt pas d'une grande étendue, eſt ſi riche & ſi fertile que le peuple, quoique nombreux, y vit dans l'abondance. L'eau & le bois s'y trouvent en grande quantité, & les pâturages y ſont excellents. Le grand nombre de bêtes féroces dont ce pays eſt rempli, oblige les habitants à leur faire continuellement la chaſſe.

Sur la côte du Nord-Eſt des Gauros habitent les *Houténiquas*. On trouve dans ce pays pluſieurs forêts dont les arbres ſont très-beaux. Entre ces bois il y a de belles prairies couvertes d'herbes de toute eſpece & émaillées de fleurs qui flattent en même temps la vûe & l'odorat.

Le pays des *Chamtouers* borne celui des Houténiquas. Cette contrée eſt une plaine bien arroſée & qui fournit de bons pâturages. Le gibier & les bêtes ſauvages y ſont auſſi en abondance.

Enfin au Nord-Eſt des Chamtouers, on rencontre la Nation des *Heykoms*. Leur pays eſt plein de montagnes, & l'eau douce y eſt fort rare. Il n'y a que les vallées qui ſoient fertiles.

Il y a de certains Hottentots vagabonds, qui ne s'occupent qu'à voler & à faire des incurſions ſur les terres des peuples qui habitent aux environs du Cap. C'eſt un compoſé de tous les ſcélérats Hottentots, qui, ou proſcrits par leurs crimes, ou gênés par les loix & les coutumes de leur pays, ſe retirent dans les montagnes où ils font leur habitation. On les appelle *Buſchies* dans la langue du pays, c'eſt-à-dire, *gens de grands chemins*. Lorſqu'on peut arrêter quelqu'un de ces brigands, il eſt auſſitôt mis à mort. On envoye ſouvent contre eux des partis ; mais comme ils ſçavent qu'ils n'ont aucun pardon à eſpérer, ils ſe battent avec un courage extraordinaire. Leurs plus dangereux ennemis ſont les Haykoms.

Les Caffres.

Entre le pays des Gauriquas & des Houténiquas, on trouve la terre de Natal habitée par les *Kaffres* ou *Caffres*, que quelques uns confondent avec les Hottentots. Toutes les relations les plus fidelles qu'on a de ce pays, font

L'AFRIQUE.

cependant voir que ce ſont deux peuples abſolument différents. Ils ſe reſſemblent à la vérité, par les cheveux, leurs groſſes levres & leur nez camus, mais ils différent à pluſieurs autres égards. Les Caffres ont naturellement le nez camus en naiſſant, au lieu qu'on le rend ainſi aux Hottentots dans leur enfance. Les premiers ſont entierement noirs, & les ſeconds ont une couleur olivâtre. Les Caffres ne ſe frottent point le corps de graiſſe, ne bégayent point, ne frappent point leur langue contre le palais en parlant, habitent des maiſons quarrées & faites de plâtre, portent des croix pendues à leurs cols, enfin ſont gouvernés par un Roi. Toutes ces choſes n'ont rien de conforme aux mœurs & uſages des Hottentots, comme on le verra bientôt. Les Caffres ſont en commerce avec les corſaires de la mer Rouge, qui leur apportent des étoffes de ſoye, & en échange, ils remportent des dents d'éléphants. Les Caffres échangent ces mêmes étoffes contre des marchandiſes d'Europe, lorſque quelque vaiſſeau touche au Cap. On leur livre ordinairement pour ces marchandiſes, du goudron, des ancres & des cordages, qu'ils échangent de nouveau avec les pirates de la mer Rouge. Ils envoyent au Monomotapa la ſoye qu'ils ne vendent pas aux Européens. Les Portugais de la Moſambique font auſſi commerce avec ces Caffres.

Origine des Hottentots.

M. Pierre Kolbe, dans ſes Mémoires ſur le Cap de Bonne-Eſpérance où il avoit été pendant dix ans, nous apprend que le mot *Hottentot* n'eſt point un ſobriquet, comme pluſieurs l'ont avancé, & que c'eſt le véritable nom par lequel les peuples du Cap de Bonne-Eſpérance ſe ſont toujours déſignés eux-mêmes. Leur origine ne nous eſt pas connue. Les Hottentots diſent, » *que leurs premiers parents vinrent dans leur pays par une fenêtre ou par* » *une porte*, car le mot qu'ils employent, ſignifie également ces deux choſes. Ils ajoutent que le nom de l'homme étoit *Noh*, & celui de la femme » *Hingnoh* ; que leur Dieu qu'ils appellent *Tikquoa*, les envoya l'un & l'autre dans le pays ; qu'ils apprirent à leurs deſcendants à garder les trou- » peaux, & à faire un grand nombre d'autres choſes utiles. « Cette tradition, généralement répandue chez toutes les Nations Hottentotes, a un grand rapport avec l'hiſtoire de Noé ſorti de l'Arche après le déluge.

Les Hottentots ont une autre tradition qui n'eſt pas moins remarquable. Ils diſent » que leurs premiers parents commirent une faute ſi grande, & » qu'ils offenſerent tellement le Dieu ſuprême, qu'il les maudit eux & toute » leur poſtérité ; qu'il endurcit leur cœur de maniere qu'ils ont très-peu de » connoiſſance de cet Etre, & qu'ils ſe ſentent toujours éloignés de le ſer- » vir «. Les différentes traditions porteroient naturellement à croire que les Hottentots ou deſcendroient des Juifs, ou que quelque Juif en voyageant anciennement dans ce pays, auroit donné à ces peuples quelque connoiſſance de la Geneſe, & des coutumes Judaiques. En effet, les Hottentots reglent le temps de leurs principales fêtes par les nouvelles & les pleines lunes, s'abſtiennent de certaines viandes, ſurtout de la chair de pourceau & de poiſſons ſans écailles. A un âge marqué ils pratiquent une eſpece de circonciſion, & ont leur baptême & leurs ablutions. Ils ne conſervent cependant aucun ſouvenir ni de Moyſe, ni des enfants d'Iſrael, ni de la loi écrite. On pourroit conjecturer de ceci qu'ils ſortent des Troglodytes, ancien peuple d'Afrique, qu'on prétend être ſorti d'Abraham par Cetura, & qui

obſervoit pluſieurs coutumes communes aux Juifs & aux Hottentots. Les Troglodytes & les Hottentots s'accordent à donner à leurs enfants les noms de leurs bêtes favorites, comme ceux de bœuf, de mouton, &c. Les uns & les autres enferment dans de petites hutes avec quelques proviſions les vieillards qui ne ſont plus en état de marcher, & les abandonnent ainſi pour toujours. Leur maniere de chaſſer eſt la même, ainſi que celle d'enſevelir leurs morts. En un mot, les uns & les autres ſont extrêmement légers à la courſe.

Leur langue.

La langue des Hottentots eſt un compoſé de ſons extraordinaires. On n'y apperçoit même rien de commun avec aucune langue connue. *Elle reſſemble*, diſent quelques-uns, *au bruit confus que font des coqs d'inde en colere qui ſe battent, aux cris d'une pie ou d'un chat-huant*. Les Européens ne peuvent parvenir à la bien prononcer, quelque peine qu'ils ſe donnent. La prononciation de cette langue depend de certains chocs, de certains froiſſements peu naturels de la langue contre le palais, de certaines vibrations & inflexions ſi étranges, qu'il eſt preſque impoſſible de les imiter. Cette langue eſt une eſpéce de bégayement, & on prendroit volontiers les Hottentots pour un peuple de Begues. Pomponius Mela, en parlant des Troglodytes s'exprime ainſi : *Ces peuples font plutôt du bruit que d'articuler des mots : bruit aigu qui ne paroît avoir rien d'articulé*. Hérodote & Pline après lui aſſurent, *que la langue dont ces peuples ſe ſervent ne reſſemble à aucune autre : ils font ſimplement un bruit ſemblable au cri des chauves-ſouris*. Cette nouvelle conformité entre les Hottentots & les Troglodytes pourroit ſervir encore à appuyer les conjectures de ceux qui penſent que les premiers tirent leur origine des ſeconds.

Leur portrait.

M. Kolbe avertit, dans l'ouvrage que j'ai cité plus haut, que les voyageurs n'ont pas repréſenté les Hottentots tels qu'ils étoient, & qu'ils ont outré la matiere dans la deſcription qu'ils en ont faite. Ils les font paſſer, ajoute-t-il, pour le peuple le plus ſauvage & le plus brutal, incapable en quelque ſorte de la moindre réflexion, n'ayant aucune connoiſſance de la Divinité, nul ordre, nulle économie, & ne donnant aucune marque de bon ſens ou d'humanité. Notre Auteur avoue qu'ils ont de grands défauts, qu'ils ſont extrêmement mal-propres & très-pareſſeux ; mais il ſe plaint en même temps de ce qu'on a beaucoup exagéré ces défauts. Il releve ſurtout la brutalité qu'on leur reprochoit de coucher pêle-mêle, ſans diſtinction de ſexe ni même de parenté. Comme il a fait un long ſéjour parmi eux, il a été en état de juger par lui-même de ce qui en étoit, & il aſſure que cette accuſation eſt des plus fauſſes & des plus mal fondées. Le portrait qu'il en fait eſt aſſez avantageux.

L'intégrité, l'équité & la promptitude à rendre juſtice ſont, dit-il, des qualités qu'on admire dans ces peuples. On voit auſſi briller parmi eux une noble ſimplicité qui charme ceux mêmes qui ne conſiderent que le faſte des Nations policées. Ils ſont bons & fideles domeſtiques, & ne touchent jamais à ce qui leur eſt confié, & s'acquittent avec exactitude & habileté des commiſſions les plus importantes. Ils ſont généreux, hoſpitaliers, ſecourent promptement ceux qu'ils ſçavent être en danger, & ſe font un plaiſir de partager avec leurs voiſins les préſents ou proviſions qu'ils reçoivent. M. Kolbe rapporte à ce ſujet un trait qui paroît mériter d'être placé ici.

L'AFRIQUE.

» J'étois intimement lié, dit-il, avec un nommé Pegu, Capitaine d'un » village assez éloigné du Cap. Un jour qu'il étoit venu chez moi pour me » rendre une visite, il m'annonça qu'il avoit très-bon appétit, & que je » l'obligerois si je voulois lui donner quelques rafraîchissemens. Je lui fis » apporter à boire & à manger, en lui disant qu'il pouvoit disposer de » tout ce que je lui offrois. Il profita de mes offres. Comme la salle dans » laquelle je le reçus donnoit sur la rue, il ne tarda pas à voir passer quel- » que Hottentot de sa connoissance, & aussitôt qu'il en eut apperçu un, » il l'invita à lui tenir compagnie, ce que l'autre accepta volontiers. Lors- » que ce dernier fut sorti, je dis à Pegu, que j'étois étonné de ce qu'ayant » un voyage à faire, il avoit si peu ménagé les provisions que je lui avois » données. Il parut surpris de mon discours, & me répondit ainsi. *J'ai* » *suivi la coutume des Hottentots. Je ne puis rien manger sans en faire part* » *à quelqu'un de mes freres, lorsque je les vois passer. Si je vais chez lui,* » *il me traite de la même maniere & me présente tout ce qu'il a.*

On pourroit rapporter un nombre infini d'exemples semblables, & même d'autres qui feroient connoître leur humanité envers des Etrangers, lorsqu'ils ont besoin de leur secours après avoir fait naufrage.

Pour achever le portrait de ces peuples, il est à propos de parler de leurs vices; l'yvrognerie en est un des principaux. Lorsqu'ils ont quelques liqueurs fortes en leur possession, ils ne quittent le tonneau que lorsqu'ils ne peuvent plus porter le verre à la bouche. Au défaut de liqueurs, ils s'enyvrent de tabac, dont ils fument jusqu'à perdre connoissance. Quelque soit cependant leur passion pour les liqueurs, ils ne touchent jamais à celles qui ne leur appartiennent pas.

Ils sont paresseux au-delà de toute expression, & l'on diroit qu'ils font consister leur félicité à vivre dans l'inaction. Rien ne peut les tirer de leur repos qu'un besoin pressant. Alors ils ne le cedent à personne en activité & en diligence. Mais dès qu'ils ont ce qu'ils souhaitent, ils retombent dans leur premiere paresse. C'est sans doute à ce défaut qu'on doit attribuer leur extrême malpropreté dans le boire & dans le manger. Ces peuples ont coutume de se frotter le corps depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, de beurre ou de graisse de mouton, mêlée avec la suie qu'ils ramassent sous leurs pots. Leur couleur naturelle étant olivâtre, ils veulent par cette espece de teinture se donner une couleur plus foncée. Si le soleil, la poussiere ou quelqu'autre accident a enlevé cette espece de fard, ils le renouvellent aussitôt. Les pauvres, qui ne se servent que de beurre ou de graisses rances, répandent au loin une odeur insupportable.

Les Hottentots n'ont rien d'effrayant dans la physionomie; on y remarque au contraire de la douceur & de la bonté. Ils ont la tête fort grosse, le nez plat, les levres épaisses, les dents blanches comme de l'yvoire, & les joues naturellement vermeilles; mais à force de se couvrir de graisse & de suie, on a peine à s'en appercevoir. Les enfants naissent blancs, mais au bout de dix ou douze jours, ils deviennent couleur d'olive.

Leur Religion.

Les Hottentots reconnoissent une Divinité suprême. Ils disent qu'*ils croyent en celui qui a fait les cieux, la terre, & la mer, & toutes les choses qui y vivent*. Ils sont persuadés que cet Etre suprême possede toutes les perfections;

qu'il ne fait jamais de mal à perſonne ; qu'on n'a pas lieu de redouter ſon pouvoir, & qu'il habite beaucoup au deſſus de la lune. Ils ne rendent aucun culte à ce Dieu ſuprême qu'ils appellent le Dieu des Dieux. Ils rendent au contraire de grands hommages à la lune, qu'ils regardent comme une Divinité inférieure, ou comme l'image viſible d'un Dieu inviſible. Ils lui attribuent le pouvoir de diſpenſer à ſon gré la pluye & le beau temps. Ils s'aſſemblent de nuit en raſe campagne à la nouvelle & à la pleine lune, & font mille contorſions en chantant & en danſant. Les Hottentots rendent encore de grands reſpects à un inſecte volant, & regardent comme bienheureux celui d'entr'eux ſur lequel il veut bien ſe repoſer quelques moments. Ils adorent enfin une certaine Divinité malfaiſante, qu'ils diſent être le principe de tout mal. Ils lui offrent des ſacrifices pour tâcher de l'adoucir, & l'engager à les laiſſer tranquilles. Ils croyent qu'il y a des ſorciers, & c'eſt une preuve qu'ils ne le ſont gueres. Ils ont un grand nombre de fêtes qu'ils célebrent par des feſtins, des chants & des danſes ; mais dans ces jours de cérémonies religieuſes, ils ont ſoin de boire avec beaucoup de modération les liqueurs fortes, & le plus ſouvent ils s'en abſtiennent entierement. Leur boiſſon ordinaire eſt du lait mêlé dans de l'eau. Les femmes n'aſſiſtent pas à ces feſtins. Les hommes mangent les viandes bouillies, & on envoye le bouillon aux femmes. On a tout lieu de penſer qu'ils croyent à l'immortalité de l'ame, par l'appréhenſion qu'ils ont que l'ame de leur parent ou de leur voiſin ne vienne les tourmenter. Comme ils s'imaginent que les morts ne fréquentent que les endroits qu'ils ont habités, ils laiſſent en entier les huttes où ils ſont décédés, avec leurs habits, leurs armes, leurs meubles, &c. & tout le village change de lieu auſſitôt que quelqu'un a perdu la vie. Chaque village a un Prêtre, dont la fonction conſiſte à ſe trouver aux ſacrifices, à régler toutes les cérémonies religieuſes, à y préſider, à faire les mariages & les funérailles. Les Hottentots ſont ſi fort attachés à leur Religion, qu'il eſt impoſſible de les faire changer, & ceux qu'on avoit inſtruits dès leur enfance des vérités de la Religion Chrétienne, ont apoſtaſié dans la ſuite, & rien n'a été capable de les faire rentrer dans les voyes du ſalut.

Forme de leur Gouvernement.

Chaque Nation Hottentote a un Chef qu'on appelle *Konque*. Son office eſt de commander l'armée, de conduire les négociations, de préſider aux Conſeils nationaux, & de les convoquer. Sans ſon conſentement on ne peut faire la paix ou la guerre. Hors de ces cas extraordinaires ſon autorité eſt entierement bornée au village, où il fait ſa réſidence, & dont il eſt toujours le Capitaine. Cette dignité eſt héréditaire, mais le pouvoir en eſt fort limité. Avant que d'en être revétu, il eſt obligé de s'engager ſolemnellement à ne rien changer dans la forme du Gouvernement, & à ne rien entreprendre contre les droits & prérogatives des Chefs de villages, ni contre les priviléges du peuple. Le Konque n'étoit autrefois diſtingué que par la beauté de la fourure qui lui ſervoit d'habillement ; mais depuis l'arrivée des Hollandois au Cap, ces Chefs portent un couronne de cuivre. Chaque village a d'ailleurs un Chef particulier qu'on appelle Capitaine ou Gouverneur. Sa fonction eſt de veiller à la tranquillité publique, de maintenir l'ordre & la paix & de faire adminiſtrer la Juſtice dans toute l'étendue de ſa Juriſdiction. Il eſt le Député du village dont il eſt Gouverneur, aux aſſemblées

L'AFRIQUE.

de la Nation. En temps de guerre il commande les troupes tirées de ſon village ; mais il obéit au Chef de toute la Nation. Cette place eſt auſſi héréditaire, & il jure de même de ne rien changer aux loix & coutumes du village. Ces Capitaines qui n'étoient diſtingués que par leurs fourures, le ſont aujourd'hui par une canne à pomme de cuivre, dont les Hollandois leur ont fait préſent.

Ceux qui déſireront être plus inſtruits des mœurs & coutumes des Hottentots pourront lire la deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance de M. Kolbe. 3. vol. in-12. C'eſt le meilleur ouvrage que nous ayions ſur cette matiere.

ARTICLE VI.

MOEURS ET USAGES DES HABITANTS DE MADAGASCAR.

L'ISLE connue ſous les différents noms de Madagaſcar, de ſaint Laurent, de Madecaſſe, que lui donnent ſes habitants naturels, & d'iſle Dauphine, que les François lui ont impoſé en 1664. eſt ſituée le long des côtes Orientales d'Afrique, comme on l'a pu voir dans la Topographie de cette partie du Monde. On y voit des villes, des bourgs & des villages; mais le nombre de ſes habitants ne paroît pas proportionné à ſon étendue. Ils ſont preſque tous noirs, grands, agiles & d'une contenance audacieuſe. Ils ſçavent cacher, ſous un air riant & affectueux, les deſſeins les plus formés de nuire à ceux qui abordent chez eux. Ils ſont capables d'arts & de ſcience, & il y a peu de métiers en Europe, dont ils n'ayent au moins des idées groſſieres & qu'ils n'exercent avec utilité. Ils écrivent en caracteres Arabe de la droite à la gauche, & s'appliquent à une ſorte d'Aſtrologie, dont ils tirent de prétendues prédictions par des points nombrés.

Les femmes, ſuivant le rapport de quelques voyageurs, ſont bien faites & d'humeur galante. Elles ont la taille déliée, légere & leur démarche eſt agréable. Leurs yeux ſont vifs & brillants, leur dents d'une extrême blancheur, & leur peau eſt noire & fort douce. Elles ont beaucoup de goût pour la propreté, & pluſieurs d'entre elles ont montré en diverſes occaſions un courages au-deſſus de leur ſexe. Une des raiſons qui paroîtroit s'oppoſer à la multiplication des habitants de Madagaſcar, eſt leur ſuperſtition ſur les jours heureux ou malheureux. Si un enfant naît dans un de ces derniers, ſes pere & mere l'abandonnent impitoyablement, & il périt bientôt faute de ſoins. Si au contraire un enfant vient au monde dans un jour heureux, il eſt regardé comme un préſent du ciel, & on n'oublie rien de ce qui peut être avantageux à ſa ſanté. On le lave dans quelque eau courante & la mere qui ſe charge toujours de l'alaiter, le porte ſur ſon dos enveloppé d'une toile. Les femmes qui ont les mammelles aſſez longues les donnent à leurs enfants pardeſſus l'épaule ; mais celles qui les ont plus courtes tiennent leurs enfants devant elles. On trouve ſouvent à Madagaſcar, comme au Cap Verd, des meres & des nourrices qui paroiſſent encore dans l'enfance. Elles ſont un mois ſans ſortir après leurs couches, & au bout de deux mois, elles portent pour marque de leur délivrance un petit balai de feuilles de latamir.

On

On ne voit à Madagaſcar ni temple, ni aucune eſpece de culte religieux. Les Inſulaires ne ſemblent reconnoître d'autre Divinité que celle qu'ils ſe font eux-mêmes, d'une ſorte de grillon qu'ils nourriſſent au fond d'un grand pannier, dans lequel ils mettent auſſi ce qu'ils ont de plus précieux. Ce biſarre aſſemblage eſt nommé l'*Oly* de chaque famille, qui croit beaucoup l'honorer en danſant autour avec un emportement qui reſſemble à la fureur. Lorſque quelqu'un d'eux ſe croit inſpiré par ſon Oly, il exécute ſans faire la moindre réflexion, tout ce que ſon imagination lui préſente dans le moment. Le peuple n'a aucune notion ſur l'origine de l'exiſtence des hommes, & de celle du Monde, & ſi l'on demande à la plûpart des Naturels, ce qu'ils penſent à cet égard, ils ne répondent rien qui marquent poſitivement leur opinion. Cependant l'uſage de la circonciſion & des jeûnes eſt généralement répandue dans toute l'iſle.

Les caſes ou les huttes communes reſſemblent à celles du Cap Verd, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont ſi baſſes qu'on ne peut s'y tenir debout. Les villes ſont ordinairement compoſées d'environ mille caſes, & elles ſont défendues par un foſſé large & profond de ſix pieds, & d'une forte paliſſade ſur la crête intérieure. Le *Donac*, ou la maiſon du Seigneur s'éleve au deſſus des autres, quoiqu'elle ſoit bâtie & couverte de feuilles comme celles du bas peuple. Après le coucher du ſoleil, tous les habitants que l'âge ou la maladie ne force point à reſter dans leurs caſes, s'aſſemblent autour du Donac pour danſer & ſe réjouir. Ils battent la terre de la plante des pieds avec une force qui ſurprend toujours les Européens. Ils chantent ou racontent en heurlant les exploits de leurs ancêtres, & ils exaltent la valeur de leur Prince, à qui ils ſouhaitent & prédiſent toutes ſortes de proſpérités. Les femmes de leur côté danſent en rond au ſon d'un inſtrument, fait d'une groſſe canne avec des filets qui ſervent de corde. Elles en jouent preſque toutes en ſe l'appuyant ſur la poitrine du côté gauche ; elles touchent les cordes de la main droite, & chantent quelquefois en même temps. Les bourgs n'ont pour défenſe qu'une paliſſade de pieux, & les villages qui n'ont ni pieux ni foſſés, changent quelquefois de ſituation, parce que quatre Negres ſuffiſent pour enlever & tranſporter une caſe.

L'habit le plus ſomptueux des Nobles, ou de ceux qui ſont riches, eſt un pagne ſur les épaules & un autre qui leur deſcend depuis la ceinture juſqu'aux genoux, avec des ſemelles de cuir pour ſandales, & une ſorte de panier ſur la tête pour coëffure. Les gens du commun ne portent, ainſi que la plupart des Negres de l'Afrique, qu'un petit morceau de toile par devant & un autre par derriere, ſoutenus tous les deux par une ceinture. L'habillement des femmes de quelque diſtinction eſt une eſpece de corſet ſans manches, & un pagne de ſoye, de coton, ou d'autre étoffe qui tombe juſqu'au deſſous du jarret. Elles ont auſſi pluſieurs tours de grains de corail, d'or, de petites coquilles fort rares & de griſgris, qu'elles portent au col & aux bras. Leurs cheveux ſont treſſés avec ſoin, & lorſqu'ils ſont aſſez longs, ils retombent avec grace ſur les épaules. Les femmes du peuple ne mettent gueres plus d'attention à leur habillement que leurs maris, & on les voit ſimplement couvertes d'un pagne de quelque étoffe groſſiere.

Les mariages des habitants de Madagaſcar ſe font ſans beaucoup de

L'AFRIQUE.

précautions ni de formalités. Les hommes ne s'informent jamais de la conduite qu'a tenue une fille, qui de son côté vit avec une grande liberté tant qu'elle n'a point de mari. Un Insulaire qui veut prendre une femme, la demande à ceux de qui elle dépend, & pour l'obtenir il leur donne des bœufs, des moutons, des manilles d'or & d'argent, ou d'autres richesses proportionnées à son rang. La religion n'entre pour rien dans les cérémonies du mariage, & un Grand épouse ordinairement quatre femmes, qu'il a soin de loger séparément.

Les habitants de Madagascar ont des loix, dont ils ne connoissent pas l'origine ; mais qui s'observent avec beaucoup d'uniformité dans toutes les parties de l'isle. On perce les mains aux voleurs ; on coupe la tête aux meurtriers avec des fers de zagayes ; & c'est le *Rohandrian*, ou le Grand de la Province qui juge, conjointement avec les Chefs de chaque village. Il ne prend rien pour le procès d'un criminel, parce qu'il croit avoir assez gagné en purgeant le pays d'un scélérat. A l'égard des causes civiles, on lui amene pour son droit un nombre de bestiaux proportionné à l'importance du procès.

La nourriture la plus commune de tous les Insulaires est du lait de vache, du riz & des racines. S'ils mangent quelques pieces de bœuf rôti, ce n'est qu'aux jours de fête ou de grande cérémonie. Ils rotissent le bœuf avec la peau, après l'avoir nétoyée comme on nétoye en Europe celle de porc. Leur liqueur chérie est une espece d'hydromel composé de trois quarts d'eau & d'un quart de miel qu'ils font bouillir & écumer, & qu'ils conservent dans de grands vaisseaux de terre noire. Cette liqueur acquiert un goût fort agréable, mais est nuisible pour l'estomach des François. Ils font aussi un vin de cannes de sucre & de bananes. Le vin de cannes de sucre est plus fort que leur liqueur de miel, & le vin de bananes a beaucoup d'agrément sans aucune force.

Un vassal ne peut jamais se dispenser de suivre son Chef à la guerre, & il fuit dès qu'il le voit en faire autant, ou tomber d'un coup mortel. Les Soldats se présentent aux coups avec courage, lorsqu'ils sont animés par l'exemple, & si la mort est inévitable, ils la reçoivent sans murmure. Si un Chef commence à fuir, toute l'armée se débande aussitôt & suit son Général en désordre.

Nota. Depuis l'impression du chapitre, où il est fait mention du *Prêtre Jean*, que les Portugais s'imaginoient avoir découvert ; j'ai trouvé des éclaircissements que je crois devoir indiquer ici.

Ce Prêtre Jean étoit Thogrul, Khan des Keraïts horde des Tartares Mogols. Ce Prince connu dans la suite sous le nom de Vamkhan, & par corruption Onkkhan, étoit Chrétien Nestorien, & faisoit sa résidence à Cara-Corum, autrement Kara-Koum, Holin, ou Ho-nin-glou, ville de la Tartarie, Onkkhan, en embrassant le Nestorianisme, prit le nom de Jean, & c'est pour cette raison qu'Aboulfaradge le nomme le Roi Jean. A l'égard du titre de Prêtre qu'on lui donne, c'est probablement parce qu'il avoit été sacré Prêtre par les Nestoriens. Ces Hérétiques donnoient cette dignité à tous ceux qui la leur demandoient, & même aux enfans. Onkkhan fut tué en 1203, en combattant contre Genghizkan. *Histoire des Huns*, T. III. p. 13. & 20.

Fin de l'Afrique.

BPJCB

AMERIQUE
SEPTENTRIONALE
Divisée en ses principales
Possessions et Gds. Peuples
Dressée sur les Relations et Observations les plus récentes par
J. B. NOLIN Géogr.
Pour servir à l'Introduction a l'histoire Universelle du Baron de PUFFENDORF
Septentrion
Midi
Occident
Orient
GR. MER ditte PACIFIQUE
MER DU NORD
OCEAN ATLANTIQUE
Grande Terre découverte en 1723.
Entrée de Jones
B. de Smith
Pays habité
BAYE de BAFFIN
NOUVEAU GROENLAND
VIEU GROENLAND
ISLANDE
Mt. Hecla
Skalholt
I. de Fero
I. de Schetland
I. Orcades
I. Westermes
ISLES BRITANNIQUES
LONDRE
Isles Açores
Lac de Velasco
Ces Pays conus que Relation de Fuente ne sont par la de l'Amiral en 1640
Détroit que l'on croit estre celui d'Anian
Terres reconnües par les Russes
Presquile de Conchasset
I. de Béering
Côtes veües plusieurs fois par Mrs. de l'Isle et Tchiricow a leur retour
Terres reconnües par Mr. de l'Isle de la Croyere et Mr. Tchiricow en 1741.
Pt. découvert par ces Mrs.
Entrée de Fuca
Entrée d'Aguilar
C. Blanc
C. Mendocin
Pt. de Drack
B. de Monterey
I. S. Lucas
Canal Ste. Barbe
I. S. Clement
I. S. Augustin
I. Philipeau
C. l'Ingano
I. des Cèdres
C. Abel
B. de la Madelaine
C. S. Lucar
les 3. Maries
I. S. Thomas
Roca Partida
I. des 5. Montagnes
Quivira
Teguaio
Padoucas
Panis
Missouris
Ozages
Akansa
Chicachas
Apaches
Nouvelle Navarre
Nouvelle Mexique
Louisiane
Florida
Nouvelle Orléans
Golfe du Mexique
Mexico
la Vera Cruz
Zacatula
Acapulco
Aguatulco
Guatimala
Honduras
Nicaragua
Panama
Carthagene
Partie d'Amerique Meridionale
Cayenne
C. d'Orange
C. Nord
Galibis
Surinam
Bouches de l'Orenoque
Antilles
la Martinique
la Guadaloupe
la Dominique
Antigoa
Barbade
Tabago
la Trinité
Caracas
Oruba
Jamaïque
S. Domingue
Cuba
Mouchoir quarée
Lucaies
Samana
Guanahani ou S. Sauveur
Lucayoneque
Ciquateo
Bahama
Mathieu
Charlestoun
Jamestoun
Philadelphie
Boston
Terre Neuve
Louisbourg
I. de Sable
Banc Verd
Gr. Banc
B. Jacquet
Terre de Labrador
Hav. S. Pierre
B. Hollandoise
Esquimaux
Papinachois
Bellisle
Atticameques
Quebec
Iroquois
Canada
Hudson
Baye d'Hudson
Monsaunis
Christinaux
Mozeemlek
Assiniports
Nadouessis ou Sioux
Michimipicpoets
Attimospikaies
Wale Cove
Eaux de Vager
Eaux de Chesterfield
B. de Rebut
I. Cumberland
I. Mansfeld
Detroit d'Hudson
Carrymawan
Entrée de Lancastre
Entrée de Jones
Ecchelles
Milles ou Minutes d'un Gd. Cercle
Lieües Marines ou Gds. Lrs. de France
Grandes Lieües d'Espagne

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

L'AMÉRIQUE.
CHAPITRE PREMIER.
Découverte de ce Pays.

L'AMÉRIQUE ou le nouveau Monde eſt un vaſte pays, ſéparé de l'Europe par la Mer du Nord, de l'Afrique par l'Océan Atlantique, & de l'Aſie par la mer du Sud. L'Amérique a au Nord les terres Arctiques, qui ne ſont découvertes qu'en partie, & au Midi le détroit de Magellan qui la ſépare de pluſieurs iſles, dont la plus conſidérable eſt la terre de feu. On ignore de quelle maniere l'Amérique fut peuplée, & ſi c'eſt quelque naufrage qui y a porté les premiers habitants. On a lieu aujourd'hui de conjecturer que le Nord de l'Amérique a pu recevoir des colonies des Nations qui habitent les extrémités

L'Amérique.

L'AMÉRIQUE.

de l'Aſie. Quelques paſſages des Auteurs de l'Antiquité ont fait croire à pluſieurs, que l'Amérique étoit connue des Anciens ſous le nom d'*Atlantide*; mais c'eſt une queſtion que je n'entreprendrai point de diſcuter ici.

J'ai parlé dans les chapitres précédents de ce volume, de la découverte des Canaries, & on y a vu de quelle maniere les Portugais, à l'occaſion de la guerre qu'ils avoient portée en Afrique contre les Maures, projetterent de connoître les différentes côtes de l'Afrique. Tous les voyages entrepris par les ordres de Don Henri, Infant de Portugal, ſervirent à faire revenir les Européens des préjugés où ils étoient au ſujet de la Zone Toride, qu'on regardoit comme inhabitable. Toutes les chimeres s'évanouirent, & inſenſiblement on s'accoutuma à ſe perdre, pour ainſi dire, dans cette vaſte étendue de mer qui environne l'Afrique & l'Amérique. Animé par les découvertes qu'on faiſoit, on ſe ſentit naturellement porté à en faire de nouvelles.

Les Açores furent trouvées par des Flamands vers l'année 1447. & ils leur donnerent le nom d'iſles Flamandes, qu'elles portent encore dans quelques Auteurs. Les Portugais, qui les découvrirent d'un autre côté, y remarquerent une grande quantité d'éperviers, & comme ces oiſeaux s'appellent Açores en langue Portugaiſe, ils en donnerent le nom à ces Iſles. Les Flamands s'étoient déjà établis à Fayal, lorſque les Portugais, ſous la conduite de Gonçalve Velo, débarquerent dans les autres iſles en 1449. ils y laiſſerent des colonies, & depuis ce temps les Portugais ſont demeurés en poſſeſſion des Açores. La troiſieme de ces iſles, en y arrivant du côté de l'Europe, leur parut la plus propre à établir le ſiége de leur domination. Ils y bâtirent une ville au fond d'une anſe, & en firent la Métropole des Açores. L'iſle porta le nom de *Tercere*, qui devint bientôt commun à toutes les iſles, & la ville fut appellée Angra, qui en Portugais ſignifie une anſe en général. Les Flamands, qui étoient à Fayal, firent alliance avec les Portugais, & ne formerent plus dans la ſuite qu'un même peuple.

Les Romains avoient donné lieu de connoître toutes les côtes du continent de l'Europe, depuis le détroit de Gibraltar juſqu'à la mer Baltique. & les conquêtes de Charlemagne près de l'Elbe avoient préparé les découvertes qui manquoient encore ſur la mer Baltique. On les fit peu à peu, & l'Infant de Portugal, Don Henri, découvrit les côtes occidentales de l'Afrique juſqu'au Royaume de Congo. L'arrivée des Portugais aux Açores, les approchoit beaucoup de l'Amérique; mais perſonne ne ſongeoit encore à découvrir cette partie du Monde, lorſque Chriſtophle Colomb, que quelques uns nomment mal-à-propos Colon, projetta cette glorieuſe entrepriſe. Il étoit peu connu avant qu'il ſe fût rendu célebre par le ſuccès de ſes voyages. Les Hiſtoriens ſont peu d'accord ſur ſon origine; les uns le font naître à Savone; d'autres en un petit bourg de la même province nommé Cugurco; d'autres à Nervi; quelques-uns à Gênes même. Les ſentiments ſont auſſi différents ſur le rang que ſes ancêtres ont tenu dans leur patrie. Pluſieurs le font de la plus baſſe naiſſance; quelques autres le croyent originaire de Plaiſance en Lombardie, & diſent qu'il ſortoit de l'illuſtre maiſon de Pereſtrello; d'autres enfin veulent le faire deſcendre des anciens Seigneurs de Cucaro dans le Montferrat. Cette diſpute, touchant l'origine de Colomb, fut portée au Conſeil ſouverain des Indes; mais Herrera, qui fournit ce fait, ne nous

Quel étoit Chriſtophle Colomb.

apprend point quelle en fut la déciſion. Don Fernand Colomb, fils de Chriſtophle, a écrit la vie de ſon pere, & il fait venir ſa famille de la ville de Plaiſance, où on voyoit, dit-il, ſur pluſieurs anciens tombeaux, le nom & les armes de la famille de Colomb. Les troubles dont Plaiſance fut agitée, forcerent Dominique Colomb, pere de Chriſtophle, de quitter ſa patrie & de chercher un aſyle dans l'Etat de Gênes. Ce fut en cet endroit que Chriſtophle s'attacha à connoître l'art de la navigation. Réſolu de joindre la pratique à la théorie, il parcourut la Méditerranée dans toutes les occaſions qu'il put trouver, & s'appliqua à l'étude de l'Aſtronomie. La lecture des voyages de *Marco-Paolo* piqua ſa curioſité naturelle, & lui fit naître les premieres idées de l'entrepriſe qu'il exécuta dans la ſuite avec tant de ſuccès.

Barthelemi, frere de Chriſtophle Colomb, n'avoit pas moins de goût que lui pour l'étude, mais il s'attacha plus particulierement à la Coſmographie, ſcience compoſée d'un mélange d'Aſtronomie, ſuivant le ſyſtême de Ptolemée, de la Géopraphie, ſelon les calculs du même Auteur, & de l'Hydrographie, ſur laquelle les expériences modernes avoient produit pluſieurs découvertes qui avoient échappé aux anciens. La bouſſole étoit alors d'un uſage commun, & au moyen des opérations aſtronomiques, on étoit venu à bout de s'appercevoir de ſa variation & de la calculer avec aſſez de juſteſſe. Les deux Colombs, qui avoient ſçu profiter de toutes ces obſervations, dreſſerent des cartes marines & des ſpheres qu'on eſtima beaucoup. On enſeignoit dans les écoles publiques l'art de ſe ſervir de l'Aſtrolabe, mais on ne regardoit cet inſtrument que comme un meuble d'Obſervatoire, & Colomb fut le premier qui en fit uſage ſur mer. Ses navigations ne ſe bornerent pas à la Méditerranée, il fit quelques courſes en Portugal & viſita ſucceſſivement Madere & Porto-Santo, afin d'augmenter ſes connoiſſances. Les diſcours qu'on tenoit en Portugal ſur le Preſte-Jean, qu'on cherchoit en Aſie, firent renaître les anciennes idées que Colomb s'étoit faites en liſant Marco-Paolo. Il ſe reſſouvint de l'iſle de Cipango, aujourd'hui le Japon, dont parle ce voyageur, & comme il ignoroit qu'il y eût des terres en Amérique, il croyoit que l'extrémité orientale de l'Aſie, où ſe trouve la Chine, n'étoit diviſée de la partie occidentale de l'Europe, où eſt le Portugal, que par l'Océan. On donnoit alors une étendue beaucoup plus grande au Continent à l'Orient. C'étoit une erreur, à la vérité, mais on n'étoit pas encore inſtruit par l'expérience, & les obſervations qui ont ſervi à détruire cette opinion n'ont été faites que longtemps après cette époque. Colomb s'imagina donc qu'avec du courage on pourroit traverſer l'Océan, & arriver à l'iſle de Cipango par l'Occident, pendant que les Portugais iroient aux Indes par le Midi.

Dans les fréquents voyages qu'il fit à Madere & à Porto-Santo, il épouſa dans la derniere iſle Dona Philippa Muniz de Pereſtrello, fille du Gouverneur Portugais de Porto-Santo. C'eſt peut-être ce qui a donné lieu de dire qu'il étoit de la maiſon de Pereſtrello en Italie. Son mariage le força à reſter ſédentaire pendant quelque temps ; mais il ne lui ôta pas le deſir de faire de nouvelles courſes. Il ſoupçonnoit que vers le Couchant il y avoit des terres inconnues, parce qu'en voyageant il avoit remarqué de ce côté certains vents qui ſouffloient également l'eſpace de pluſieurs jours. Une obſervation

L'AMÉRIQUE.

récente faite aux Açores, à Madere & aux Canaries, confirma l'opinion de Colomb, & piqua de nouveau ſa curioſité. On avoit pris garde qu'après de grands vents d'Oueſt, on voyoit dériver aux côtes de ces iſles des morceaux de bois étrangers, & même des cadavres que la mer rejettoit, & qui ne paroiſſoient ni Européens, ni Afriquains. Toutes ces choſes déterminerent Colomb à recommencer ſes voyages, & il pouſſa juſqu'à cent lieues au-delà de l'iſle de Tyle ou Thulé. Il forma alors le projet d'affronter cette mer immenſe qui ſe trouvoit entre le Portugal & la Chine. Ses navigations lui avoient donné beaucoup d'expérience, mais elles n'avoient pas augmenté ſa fortune qui étoit très-bornée, ainſi que celle de ſon frere. Pour l'entrepriſe qu'il méditoit, il falloit des forces qu'il n'avoit pas, & d'ailleurs il ne pouvoit profiter d'aucune des découvertes qu'il pourroit faire, s'il n'étoit autoriſé par quelque Souverain qui lui donnât les pouvoirs & les ſecours néceſſaires. L'amour naturel que tous les hommes ont pour leur patrie engagea Colomb à faire aux Génois les premiers offres de ſon projet. Son zéle, loin d'être récompenſé, le fit regarder comme un viſionnaire, & on rejetta avec mépris toutes les propoſitions qu'il fit faire.

Jean II. régnoit alors en Portugal, & Colomb, qui depuis ſon mariage étoit pour ainſi dire, devenu ſujet de ce Prince, crut devoir s'adreſſer à lui. Le Roi l'écouta favorablement, & lui donna pour examinateurs Don Diegue d'Ortiz, Evêque de Ceuta, & deux Juifs eſtimés habiles dans la Coſmographie. Ces trois Commiſſaires demanderent à Colomb un mémoire circonſtancié de ſon projet, & ils ne l'eurent pas plutôt entre les mains, qu'ils firent partir une caravelle, dont le Pilote avoit ordre de ſuivre la route marquée dans ce mémoire. On amuſa Colomb par des remiſes & des promeſſes tout le temps que le Pilote Portugais employa à ſon voyage, & comme ce dernier n'oſa s'engager trop avant dans les mers, il fut bientôt de retour, aſſurant que l'entrepriſe en queſtion étoit impoſſible. Colomb informé de la ſupercherie qu'on lui avoit faite en fut indigné, & la mort de ſa femme, qui arriva ſur ces entrefaites, le détermina abſolument à abandonner le Portugal. En conſéquence il partit ſecrettement de Lisbonne avec tous ſes effets vers la fin de l'année 1484. Il aborda à Palos, port de l'Andalouſie, laiſſa dans un couvent le fils unique qu'il avoit eu de ſon mariage, & ſe rendit à Cordoue, où étoit la Cour.

Ferdinand V. & Iſabelle regnoient alors; l'un ſur le Royaume d'Arragon, & l'autre ſur celui de Caſtille. Le mariage qui les uniſſoit ne confondoit ni leurs droits ni leurs couronnes, mais ils ſembloient joindre leurs intérêts. Colomb s'adreſſa à Ferdinand, & lui préſenta une requête dans laquelle il expoſoit la longueur de ſes voyages, les obſervations qu'il avoit faites, & les vaſtes deſſeins qu'il avoit formés. Il finiſſoit par demander au Roi les moyens de faire réuſſir ſes projets, & il tâchoit de prévenir ce Monarque contre les diſcours qu'on pourroit tenir contre ſon entrepriſe. On traita les idées de Colomb comme il l'avoit prévu, & à l'exception de Don Alphonſe Quintaniglia, Grand Thréſorier de Caſtille, qui les goûta, on les crut folles & chimériques. Cependant la protection que le Grand Thréſorier accorda à Colomb, fit revenir pluſieurs perſonnes du jugement qu'elles avoient d'abord porté de lui, & enfin Iſabelle nomma des Commiſſaires

pour examiner ſon projet. Le Pere Ferdinand de Talavera, Confeſſeur de la Reine, fut chargé de préſider à l'examen, & on aſſembla des Coſmographes, aux connoiſſances deſquels on crut pouvoir ſe rapporter. L'opiniâtreté des Coſmographes à s'en tenir à l'expoſition des anciens, les empêcherent d'adhérer aux ſentiments de Colomb, qui de ſon côté ne s'expliquoit qu'obſcurément, dans la crainte d'être trompé encore une fois. Quelque foibles que fuſſent les objections dont les Coſmographes ſe ſervoient pour combattre l'opinion de Colomb, elles retarderent la bonne volonté de la Reine à ſon ſujet. Il ſollicita pendant cinq ans ſans ſe rebuter, & enfin au bout de ce temps, on lui répondit que le Roi & la Reine trop occupés de la guerre de Grenade, ne pouvoient ſe charger d'une nouvelle entrepriſe ; que s'il vouloit attendre, on l'écouteroit après la paix.

Chagrin d'une réponſe, qui paroiſſoit en quelque ſorte un refus, Colomb ſe rendit à Seville dans l'eſpérance qu'il pourroit engager le Duc de Médina-Sidonia à favoriſer les découvertes qu'il promit de faire à ſon profit. Ce Seigneur refuſa d'écouter les propoſitions de Colomb, qui s'adreſſa alors au Duc de Médina-Céli. Celui-ci étoit porté à accepter ſes offres ; mais il ne pouvoit rien faire ſans la permiſſion de la Cour, & il ne put l'obtenir. Colomb rebuté de tous les obſtacles qu'il rencontroit, réſolut d'aller offrir ſes ſervices aux Cours de France & d'Angleterre. Le Pere Jean Perez de Marchena, Cordelier, empêcha Colomb de quitter l'Eſpagne. Il parla de ſon projet à des perſonnes inſtruites qui l'approuverent, & il fit part de ce jugement à la Reine. Cette Princeſſe, qui étoit dans ſon camp devant Grenade, envoya ordre au Cordelier de ſe rendre auprès d'elle. Perez obéit auſſitôt, & il avoit diſpoſé Iſabelle à écouter favorablement Colomb, lorſque ſes prétentions firent rejetter abſolument l'affaire qu'il propoſoit. Il demandoit à être déclaré Amiral, & Viceroi perpétuel, & héréditaire des terres & des mers qu'il découvriroit. On jugea que ces faveurs étoient trop grandes pour un Etranger, & on refuſa de l'entendre davantage.

Toutes ces difficultés ne purent engager Colomb à renoncer à ſon projet, mais il ſe prépara de nouveau à abandonner l'Eſpagne. Quintaniglia & Sant-Angel, Receveur des droits eccléſiaſtiques de la Couronne d'Arragon, s'oppoſerent au départ de Colomb, & firent un dernier effort en ſa faveur. Ils le préſenterent au Cardinal Mendoſa, Archevêque de Tolede, qui parut content de ſon projet & promit de l'appuyer. Il oublia apparemment ſa promeſſe, car Colomb fit encore ſans ſuccès un voyage au camp devant Grenade, & il ne put rien obtenir, quoiqu'il eût offert de fournir un huitieme des frais qu'exigeoit ſon entrepriſe. Colomb au déſeſpoir prit le chemin de Cordoue & de Palos, afin de pouvoir paſſer en France avec toute ſa famille. Il n'étoit pas encore parti, lorſque le ſiége de Grenade fut terminé par la priſe de cette ville. Sant-Angel, perſuadé qu'il ne pouvoit trouver une occaſion plus favorable pour rendre ſervice à Colomb, écrivit à la Reine. Il l'avertit que Colomb étoit déjà en chemin pour porter ailleurs les propoſitions avantageuſes qu'il avoit faites, & il lui peignit avec tant d'art la ſage conduite de Colomb, l'excellence de ſon projet, la gloire qu'il procureroit au regne d'Iſabelle, que cette Princeſſe, déjà ébranlée par les raiſons de Quintaniglia, approuva enfin les idées de Colomb. Peu contente

L'AMÉRIQUE.

de les adopter, elle en preſſa tellement l'exécution, qu'elle vouloit engager ſes pierreries pour fournir aux dépenſes néceſſaires. Sant-Angel empêcha la Reine de ſe défaire de ſes diamants, & comme en effet les finances étoient épuiſées par la guerre de Grenade, il offrit d'avancer les frais de ſon propre argent. Iſabelle fit courir après Colomb qui étoit en chemin du côté de la France. On le joignit avant qu'il fût hors de l'Eſpagne, & on le ramena à Grenade, où on lui fit des honneurs capables de lui faire oublier tout ce qu'il avoit ſouffert pendant près de huit ans.

La Cour fit avec Colomb un Traité qui conſiſtoit dans les cinq articles ſuivants. » 1°. Que les Rois Catholiques, comme ſouverains Seigneurs de » l'Océan, nommeroient & nommoient dès-lors Chriſtophle Colomb, » leur Amiral & leur Viceroi perpétuel de toutes les Mers, Iſles & Terres » fermes qu'il découvriroit ; qu'il jouiroit toute ſa vie de ces charges » avec les mêmes prérogatives ; quant à la premiere, dont l'Amirante de » Caſtille jouiſſoit dans toute l'étendue de ſa Juriſdiction ; qu'il en ſeroit » de même à proportion de la ſeconde ; & qu'elles paſſeroient toutes deux » à ſa poſtérité. 2°. Que pour les Gouvernements particuliers de chaque » Plaee, Iſle, Province ou Royaume, les Rois Catholiques nommeroient » un des trois ſujets qu'il leur auroit préſentés. 3°. Que l'Amiral Viceroi » auroit un dixieme à prendre ſur les droits du Prince, ſur toutes les ri- » cheſſes ou marchandiſes de quelque nature qu'elles fuſſent, qui ſeroient » apportées des nouvelles conquêtes, après que tous les frais auroient été » rembourſés. 4°. Que tous les différends qui ſurviendroient dans l'étendue » de la nouvelle Amirante, au ſujet du commerce & deſdites marchandi- » ſes, ſeroient jugés par l'Amiral, ou par ſes Lieutenants en ſon nom, » comme il ſe pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Caſtille. 5°. Enfin que dans » tous les Navires qui ſeroient armés pour faire le commerce dans les nouvelles » découvertes, le même Amiral pourroit s'intéreſſer pour un huitieme «. Le brevet des deux charges de Chriſtophle Colomb lui fait honneur & eſt remarquable en ce qu'on y ſuppoſe les découvertes déjà faites, quoique leur date ſoit antérieure au premier départ de l'Amiral. Il fut ſigné de Ferdinand & d'Iſabelle ; mais il n'étoit fait que pour la ſeule couronne de Caſtille ; celle d'Arragon n'y entroit pour rien. Colomb eut ordre de n'approcher des côtes de la Guinée qu'à cent lieues près des terres poſſédées par le Roi de Portugal.

Le nouvel Amiral ſe rendit au mois de Mai à Palos, où il avoit pris terre en arrivant de Portugal. Ce port paſſoit alors pour avoir les meilleurs matelots de toute l'Eſpagne, & il avoit été décidé qu'on feroit en cet endroit l'armement accordé à Colomb. Ce dernier avoit beaucoup de peine à trouver des hommes qui vouluſſent courir les riſques de le ſuivre dans une mer inconnue, & ſon entrepriſe auroit peut-être encore été remiſe, ſans les ſollicitations du Pere Marchena, qui joignit aux ſervices qu'il lui avoit déjà rendus, celui d'engager d'habiles mariniers à prendre parti ſous ſes ordres. Trois freres, nommés Pinçon, tous trois riches Négociants & ſçavants Navigateurs conſentirent à riſquer leur vie & une partie de leur fortune dans cet armement. La ville de Palos, qui étoit obligée de mettre tous les ans en mer pendant trois mois, deux caravelles pour le ſervice du Roi, eut ordre de les donner à Chriſtophle Colomb. On y joignit un petit navire nommé

L'Amérique.

nommé la Gallega ; mais l'Amiral qui voulut le monter changea ce nom en celui de ſainte Marie. L'une des deux caravelles appellée Pinta étoit commandée par Martin Alphonſe Pinçon, & avoit pour Pilote François Martin Pinçon, le plus jeune de ſes freres. L'autre caravelle, à qui on avoit donné le nom de Ninna, avoit pour Commandant Vincent-Yanez Pinçon. L'équipage de ces trois navires conſiſtoit en cent vingt hommes en tout, tant mariniers que volontaires, & on leur donna des vivres pour un an. Telles furent les forces avec leſquelles on commença la conquête de l'Amérique.

Premier voyage de Colomb.

1492.

Colomb partit de Palos avec ſa petite flotte le 3 Août 1492. une demi-heure avant le lever du ſoleil. Huit jours après il approcha de la grande Canarie, où on fit quelques réparations à la Pinta. Colomb changea auſſi la voile Latine de la Ninna en voile ronde, & gagna Gomere où il ſe ravitailla. On l'avertit que trois caravelles Portugaiſes le cherchoient à deſſein de l'enlever, & profitant de cette nouvelle, il ſe hâta de remettre à la voile le 6 Septembre, & fit route vers le Sud-Oueſt. Le 11 il ſe croyoit déjà à cent cinquante lieues de l'iſle de Fer, & il rencontra un mât de navire qui paroiſſoit avoir été entraîné par les courants. Un peu plus loin, il remarqua que les courants portoient extrêmement fort vers le Nord, & le 14 au ſoir il obſerva que l'aiguille de la bouſſole déclinoit d'un dégré vers le Nord-Oueſt. Cette déclinaiſon augmenta d'un demi-dégré le lendemain au matin, & varia beaucoup les jours ſuivants, au grand étonnement des Navigateurs à qui ce changement paroiſſoit nouveau. La vûe d'un oiſeau & quantité d'herbes dont la mer étoit couverte, & qui paroiſſoient fraîchement détachées de la terre firent croire à Colomb qu'il n'en étoit point éloigné. Cependant ſuivant ſon eſtime il n'étoit gueres qu'à quatre cents lieues des Canaries. On n'avança plus que la ſonde à la main, & le Commandant de la Pinta crut un jour voir la terre à quinze lieues au Nord. Il vouloit en conſquence tourner de ce côté, mais Colomb s'y oppoſa, l'aſſurant que ce qu'il prenoit pour la terre n'étoit qu'un nuage. Colomb avoit rencontré juſte ; car le nuage ſe diſſipa, & on ne vit plus qu'un grand nombre d'oiſeaux de toute eſpece. Cet aſpect releva le courage des Caſtillans qui commençoient à s'ennuyer, & ils ſe flatterent d'arriver bientôt au terme de leur navigation. Ils voguerent néanmoins encore trois ſemaines ſans rien découvrir, & alors l'inquiétude & la frayeur s'emparerent tellement de leurs eſprits qu'ils parlerent hautement de regagner les côtes d'Eſpagne. Le vent qui les portoit vers l'Oueſt favoriſoit les deſſeins de Colomb, mais il devenoit contraire au retour, & les Caſtillans ſe regardant comme engagés dans une mer ſans fond & ſans bornes, ſe mutinerent & parlerent même de jetter Colomb à la mer. L'Amiral, déſeſperé de voir échouer ſon entrepriſe au moment qu'elle étoit prête à réuſſir, employa tous les moyens qu'il put imaginer pour appaiſer cette ſédition. Il en vint à bout & le premier Octobre il ſe jugea à ſept cents lieues des Canaries. Heureuſement pour lui que l'équipage des deux caravelles ne ſe crut pas ſi éloigné, car il n'auroit pu le retenir davantage ; puiſqu'au bout de quelques jours les murmures recommencerent plus fort que jamais.

La mutinerie devint ſi grande que Colomb ne put ſuſpendre la fureur des ſéditieux, qu'en leur promettant de ſe remettre à leur diſcrétion, ſi la terre

L'AMÉRIQUE.

ne paroiſſoit pas au bout de trois jours. L'air de certitude avec lequel l'Amiral parla adoucit les plus animés contre lui, & les Pinçons qui étoient de ce nombre, conſentirent à le ſuivre encore l'eſpace de trois jours ; mais ils l'aſſurerent qu'on reprendroit auſſitôt la route d'Eſpagne, ſi on n'appercevoit rien lorſque ce terme ſeroit expiré. On prétend que Colomb avoit de ſûrs indices de ce qu'il avançoit, & en effet dès le ſecond jour on vit flotter près des vaiſſeaux des morceaux de bois & des cannes nouvellement coupées avec une épine chargée de ſon fruit. D'ailleurs un air frais s'étoit fait ſentir le matin, & les vents qui avoient changé pendant la nuit, avoient fait augurer à Colomb que ce changement étoit occaſionné par le combat du vent de la terre contre celui qui ſoufloit ordinairement au large. Le ſoir de ce même jour, qui étoit le 11 Octobre, Colomb avertit qu'il comptoit voir la terre dès cette nuit. Il ordonna qu'on fût ſur ſes gardes, & qu'à minuit les trois bâtiments cargaſſent toutes leurs voiles, & comme un coup de vent pouvoit ſéparer les navires, il donna des ſignaux pour ſe rejoindre. Vers les dix heures du ſoir, il fit venir ſecrettement au château de Poupe Pierre Guttierre, valet de la garde-robe de la Reine, ou un Gentilhomme nommé Eſcovado, comme quelques-uns le prétendent, & lui montra une lumiere qu'il venoit d'appercevoir. Tous deux appellerent enſuite Rodrigue Sanchez, qui faiſoit l'Office de Contrôleur des guerres, & lui firent voir ce qu'ils avoient découvert. Un moment après ils diſtinguerent parfaitement la terre, & au point du jour, elle parut viſiblement éloigné d'environ deux lieues. Les cris de joye retentirent alors ſur les trois vaiſſeaux, on chanta le *Te Deum*, & tout l'équipage de la Capitane ſe jetta au pieds de Colomb pour lui demander pardon des mortifications qu'on lui avoit cauſées.

1492.

Arrivée de Colomb à la premiere terre.

La terre qu'il avoit vue étoit Guanahani, une des iſles Lucayes. L'Amiral lui donna ſur le champ le nom de San-Salvador, qu'elle n'a pas conſervé, & ſauta à terre le premier tenant l'épée nue d'une main & l'étendard Royal de l'autre. Les Commandants des deux caravelles, & les hommes qui compoſoient les trois équipages eurent bientôt ſuivi Colomb, qui prit poſſeſſion de l'iſle en préſence d'une multitude d'habitants. Ces derniers regarderent tranquillement planter ſur le rivage une croix à laquelle on attacha les armes de Caſtille, & comme ils remarquerent que les Caſtillans paroiſſoient faire cas du coton & des perroquets, ils leur en apporterent ſuffiſamment pour en remplir les trois navires. On leur préſenta en échange des grelots & d'autres babioles pareilles, qu'ils accepterent avec joye. Les Caſtillans, voyant des plaques d'or qui pendoient aux narines des inſulaires, leur demanderent par ſignes d'où venoit ce métal. Ils ſe tournerent du côté du Midi qu'ils montrerent de la main, & cet éclairciſſement détermina Colomb à faire voile vers cet endroit. Le 14 il rangea la côte de l'iſle qu'il quittoit, s'approcha le 15 d'une autre éloignée de ſept lieues de la premiere, & ſans s'y arrêter, il la nomma l'iſle de la Conception. Le 17 il en découvrit une troiſiéme, & y aborda pour faire de l'eau. Les peuples y paroiſſoient un peu plus civiliſés qu'à San-Salvador, & Colomb en partant de cette iſle lui donna le nom de Fernandine. La quatrieme iſle qui fut découverte étoit nommée Saomoto par les habitants ; l'Amiral y deſcendit & l'appella Iſabelle. Pluſieurs Inſulaires conſentirent à le ſuivre, & lui apprirent qu'une

grand iſle où il aborda le 28 étoit connue ſous le nom de Cuba. L'Amiral le changea en celui de Juana, qui s'eſt conſervé, quoiqu'on ait voulu dans la ſuite l'appeller Fernandine. Colomb ignoroit alors ſi cet endroit étoit une iſle ou une terre ferme, & le port où il s'arrêta s'appelle maintenant Barracoa. L'Amiral crut devoir profiter de la commodité de ce port pour y faire radouber ſon vaiſſeau, & pendant ce temps il envoya viſiter ce pays.

Deux hommes intelligents furent chargés de cette commiſſion, & ils lui rapporterent que dans l'eſpace de vingt lieues qu'ils avoient découvert, il ſe trouvoit un grand nombre de villages & de hameaux, où on les avoit reçus comme des hommes deſcendus du Ciel. Ils ajouterent qu'ils avoient vu de l'or dans ces hameaux, & qu'en leur faiſant entendre qu'il ſe tiroit d'un pays vers l'Orient, les Inſulaires avoient prononcé le mot *Bohio*. Colomb crut que ce mot étoit le nom d'un pays particulier, mais dans la langue de ces peuples, il ſervoit à exprimer une terre où il y a beaucoup de villages & d'habitations. Quelques Inſulaires s'offrirent à conduire les Caſtillans à Bohio, & l'Amiral, enchanté de cette propoſition, l'accepta & ſe flatta qu'en faiſant apprendre l'Eſpagnol à ces Sauvages, ils lui deviendroient par la ſuite d'une grande utilité. En ſortant du port de Barracoa, le vent contraire obligea les vaiſſeaux à relâcher à un autre port que Colomb appella port du Prince. Il ſe mit encore à l'abri dans un troiſieme port, & comme il y arriva le 25 de Novembre, il l'appella du nom de ſainte Catherine. Il y rencontra des habitants du pays qu'on lui avoit déſigné par le mot de Bohio, & ces habitants lui apprirent que leur vrai nom étoit celui de Hayti, & que l'or ſe trouvoit dans le canton de Cibao. Frappé de ſes anciens préjugés, l'Amiral crut reconnoître dans ce nom celui de Cipango, de Marco-Paolo, & il ſe hâta de partir accompagné de ces mêmes Inſulaires qui venoient de l'inſtruire. Il ſe trouva le 5 de Decembre à la pointe Orientale de Cuba, traverſa en vingt-quatre heures un détroit de dix-huit lieues, qui ſépare cette iſle de celle de Hayti, prit terre le 6 à un gros cap, & entra dans un port voiſin auquel il donna le nom de ſaint Nicolas, qu'il porte encore.

Lorſqu'il fut arrivé dans ce port, il s'apperçut que la Pinta s'étoit ſéparée de la flotte dès le 21 & qu'elle avoit diſparu le lendemain. L'inquiétude où ſe trouva l'Amiral ſur le ſort de ce navire l'empêcha de faire rafraîchir ſes équipages au port ſaint Nicolas, & comme ſes guides lui faiſoient entendre qu'il falloit aller plus à l'Orient pour trouver les mines de Cibao, il prit le Nord de l'iſle où il étoit. Aucun accident néanmoins n'avoit occaſionné la ſéparation de la Pinta. Elle étoit très-bonne voiliere, & Martin-Alphonſe Pinçon qui la commandoit avoit voulu profiter de cet avantage, pour débarquer le premier à cette terre ſi abondante en or, & pour travailler à ſes propres intérêts avant l'approche de l'Amiral. Ce dernier, qui ignoroit le motif de Martin Pinçon, n'étoit pas tranquille à ſon ſujet, & craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur.

Après ſa ſortie du port ſaint Nicolas, Colomb trouva une petite iſle à laquelle il donna le nom de Tortue ; parce que de loin elle reſſembloit à cet animal. Une tempête ſurvint & contraignit les Caſtillans à ſe mettre à l'abri

L'AMÉRIQUE.

dans un port, qui fut appellé de la Conception (1) La continuation du mauvais temps les força à reſter dans ce port, & l'Amiral détacha ſix Caſtillans pour aller reconnoître le pays. Ils marcherent un jour entier ſans rencontrer perſonne, & à leur retour ils firent un rapport avantageux touchant la beauté du pays & la qualité de ſon terroir. Le chant d'un oiſeau qui reſſembloit au ramage du roſſignol, & la pêche qu'on fit de rayes & d'autres poiſſons ſemblables à ceux qu'on prend ſur la côte d'Eſpagne, firent impoſer à cette iſle le nom d'Eſpagnole. Les habitants de cette iſle s'étoient enfuis dès qu'ils avoient vu avancer les vaiſſeaux, & les Inſulaires qu'on avoit trouvés à Cuba & qu'on avoit emmenés, étoient tout à coup diſparus.

Les Sauvages allumerent des feux pour avertir leurs compatriotes de ſe tenir ſur leurs gardes, & pluſieurs ſe cacherent dans les bois. On trouva moyen d'enlever une femme qu'on préſenta à l'Amiral. Celui-ci, après lui avoir fait entendre qu'on vouloit être ami des habitants de ce pays, la renvoya avec des préſents & la fit accompagner de trois Caſtillans & de trois Sauvages des Lucayes qui commençoient à ſe faire entendre, & qui parloient auſſi la langue de cette femme. Neuf autres Caſtillans & un Sauvage de San-Salvador, ayant été envoyés de nouveau vers les Habitants de l'Eſpagnole, parvinrent à diſpoſer ce peuple à traiter avec l'Amiral.

La tempête ceſſa enfin, & l'impatience de l'Amiral ne lui permettant pas de différer davantage ſon départ, il ſe remit en mer, & entra dans un port qu'il nomma Valparayſo (aujourd'hui le port de la Paix.) Le premier où il arriva enſuite le 21 Décembre fut appellé le port ſaint Thomas (2); & les Inſulaires enchantés des bagatelles qu'on leur donnoit, rendirent les Caſtillans maîtres de tous leurs biens. A quatre lieues plus loin vers l'Orient ſe trouve le port nommé aujourd'hui le Cap François. Un des Souverains de l'iſle, nommé Goacanaric, y faiſoit alors ſa réſidence. Il étoit Roi ou Cacique de Marien, & ſur la nouvelle qu'on voyoit paroître les vaiſſeaux Caſtillans, il fit inviter Colomb à ſe rendre auprès de lui. L'Amiral ne crut pas devoir ſe refuſer aux empreſſements du Cacique, mais il étoit à peine au milieu du chemin qu'il avoit à faire, que ſon vaiſſeau toucha ſur un banc de ſable & s'y ouvrit. On croit que ce naufrage avoit été ménagé pour avoir prétexte de laiſſer quelques Caſtillans dans l'iſle Heureuſement qu'on étoit prêt à entrer dans un port que les Eſpagnols nommerent Puerto-Réal, & qui eſt maintenant la baye de Caracole. La caravelle de Vincent Pinçon, qui ne quittoit point l'Amiral, aida à ſauver l'équipage, & le Cacique Goacanaric, averti de ce naufrage, vint au ſecours avec ſes ſujets, qui ſauverent tout ce que l'eau de la mer n'avoit point gâté. Colomb déſiroit toujours connoître les mines de Cibao, & le Cacique lui offrit d'envoyer ſes ſujets pour lui en rapporter l'or. Le peuple imitant la bonne volonté de ſon Souverain changea tout l'or qu'il avoit pour des bonnets rouges, des ſonnettes, des épingles, des chapelets de verre & autres bagatelles ſemblables. Tout devint marchandiſe juſqu'à des pots de terre caſſés, & des morceaux de verre & defayance.

Cependant le naufrage de Colomb lui rendoit encore plus ſenſible

(1) Les François l'Appellent le port de l'Ecu.
(2) Les François le nomment l'Acul.

l'éloignement de la Pinta, dont la compagnie lui devenoit plus néceſſaire que jamais. Il la fit chercher, & comme il n'en reçut aucune nouvelle, il crut que Pinçon avoit pris la route de Caſtille, afin de porter les premieres nouvelles de la découverte & s'en faire honneur. Voyant que toutes ſes recherches étoient inutiles, Colomb ſe prépara à retourner en Eſpagne. Des débris de ſon vaiſſeau il fit bâtir une fortereſſe à Puerto-Réal, y laiſſa trente-huit hommes de bonne volonté & partit ſur l'autre caravelle le 4 Janvier 1493. Dans ſa route & ſans s'arrêter il nomma Monte-Chriſto, un endroit qui eſt ſur la côte Septentrionale de l'iſle, & appella *Rio-del-Oro* la riviere d'Yaqué, qui prend ſa ſource aux mines de Cibao & roule des paillettes d'or. Le 6 l'Amiral trouva la Pinta, & quelque foibles que fuſſent les raiſons dont le Commandant ſe ſervit pour s'excuſer, Colomb feignit de les trouver bonnes, & lui pardonna. Pinçon avoit, ainſi que l'Amiral, cotoyé les terres, & après avoir changé pour de l'or tout ce qu'il avoit voulu, il s'étoit réſervé la moitié du profit, & avoit laiſſé l'autre à ſon équipage. Colomb, dont les droits étoient doublement léſés par la conduite de Pinçon, affecta de ne lui en point parler, & ils entrerent enſemble dans un port, qui fut appellé *Puerto-di-Gratia*, ſoit parce qu'il pardonna à Pinçon, ſoit parce qu'il l'obligea de rendre la liberté à trois ou quatre Inſulaires, qu'il avoit embarqués de force. Ils continuerent leur route en cotoyant toujours, & ils firent encore quelques nouvelles découvertes. Enfin le 16 Janvier ils voguerent vers le Nord-Oueſt, & le 14 Février une furieuſe tempête penſa les faire périr. Le calme ſe rétablit, & le 18 l'Amiral ſe trouva aux atterrages de l'iſle de ſainte Marie, l'une des Açores.

Le Gouverneur de cette place eut ordre d'arrêter Colomb, mais ce dernier en eut quelque ſoupçon & partit le 24. Il avoit employé les ſix jours qu'il étoit reſté dans ſainte Marie à attendre la Pinta, qui étoit diſparue au commencement de la tempête. L'Amiral la crut perdue & continua ſa route. Une ſeconde tempête l'accueillit à cent lieues des côtes d'Eſpagnes, & le jetta ſur celles de Portugal. Le vent devenoit favorable, mais la mer étoit ſi agitée que Colomb fut forcé d'entrer dans la riviere de Lisbonne. Il dépêcha de-là un exprès à la Cour d'Eſpagne, & envoya demander au Roi de Portugal la permiſſion de mouiller dans le port même de la Capitale. Don Jean II. à qui Colomb avoit d'abord offert ſes ſervices regnoit alors, & il lui accorda ſa demande. On voulut exiger de Colomb qu'il fît ſa déclaration. Il la refuſa en qualité d'Amiral d'Eſpagne, & fit voir ſes patentes. On le traita en conſéquence du titre dont il étoit décoré, & il eut avec le Roi une entrevûe, qui penſa lui coûter la vie. En parlant à ce Monarque, l'Amiral, pour lui donner plus de regret d'avoir autrefois rejetté ſes offres, affecta de vanter la beauté du pays qu'il venoit de découvrir. Quelques Officiers du Roi, piqués de la maniere dont Colomb s'exprimoit, offrirent à ce Prince d'aſſaſſiner l'Amiral d'Eſpagne & d'enlever ſes papiers. Don Jean eut horreur de cette propoſition & renvoya Colomb, après l'avoir comblé d'honneurs. Il partit de Lisbonne le 13 de Mars, & ſe rendit en deux jours à Palos, où il arriva au bout de ſept mois & douze jours d'abſence.

Les Hiſtoriens ſont peu d'accord ſur ce que devint Pinçon & la Pinta qu'il commandoit. Les uns prétendent qu'elle prit terre à Bayonne dans la

L'AMÉRIQUE.

Galice, d'où Pinçon ſe rendit à Barcelonne où étoit le Roi, qui refuſa de lui donner audience. Cet affront cauſa un tel chagrin à Pinçon, qu'il en mourut quelques jours après. Selon d'autres Hiſtoriens, Pinçon alla directement à Palos où il arriva le même jour que l'Amiral. La ſurpriſe que lui cauſa cette rencontre, à laquelle il ne s'attendoit pas, jointe aux plaintes que Colomb fit de lui à la Cour, le mortifierent ſenſiblement. Il craignit d'être arrêté à Palos, & il prit le parti de quitter cette ville juſqu'au départ de l'Amiral. Pinçon rentra alors à Palos, mais il étoit déjà malade, & il mourut au bout de peu de jours.

Arrivée de Colomb en Eſpagne.

A l'entrée de Colomb à Palos, on ſonna toutes les cloches, les boutiques furent fermées & on lui rendit les mêmes honneurs qu'on avoit coutume de rendre au Roi & à la Reine. Ils étoient l'un & l'autre à Barcelonne & l'Amiral, qui eut ordre de les y aller trouver, paſſa par Séville où il fit divers réglements pour continuer les découvertes. Il reçut de la Cour des marques de diſtinction les plus flatteuſes, & le Roi ne parut point dans la ville qu'il n'eût ſon fils à ſa droite & Colomb à ſa gauche. Les Grands ſe piquerent de le traiter avec les mêmes déférences qu'ils auroient eues pour le Roi, & Diegue, & Barthelemi frere de l'Amiral, participerent à ſa gloire, quoiqu'ils ne fuſſent pas alors en Eſpagne. Le titre de Don fut accordé à toute la famille, qui eut la permiſſion de mettre dans ſes armes, au premier de Caſtille, au ſecond de Léon, au troiſiéme une mer d'azur ſemée d'iſles d'argent, la moitié de la circonférence environnée de terre ferme, des grains d'or répandues par-tout, les terres & les iſles couvertes d'arbres verds; au quatrieme, d'azur à quatre ancres d'or, au deſſous les armes des anciens Colombs de Plaiſance, & pour cimier un globe ſurmonté d'une croix avec cette deviſe:

Por Caſtilla, y por Leon, (1)
Nuevo Mundo hallò Colon.

On croyoit dans ces temps-là que le S. Siege avoit droit de diſpoſer des pays qui n'appartenoient encore à aucun Prince Chrétien. Alexandre VI. Eſpagnol de Nation, occupoit alors la Chaire de S. Pierre, & cette circonſtance favoriſoit les intentions de la Cour d'Eſpagne. Le Roi & la Reine firent une ſoumiſſion au Pape, & en lui annonçant les découvertes que Colomb avoit faites, ils prierent ce Pontife de confirmer la propriété de ces pays à la Couronne de Caſtille. Les Portugais prétendirent que les nouvelles découvertes étoient de leur droit; mais le Pape, pour accorder les deux Puiſſances, ordonna qu'on traceroit ſur le globe d'un pôle à l'autre une ligne qui paſſeroit à trente-ſix dégrés à l'Occident de Lisbonne. Cette ligne, qui fut nommée

(1) C'eſt-à-dire, *pour Caſtille & pour Léon, Colomb a trouvé un nouveau Monde.* Ceux qui ont voulu conclure de-là qu'il falloit que le vrai nom de l'Amiral fût *Colon*, & non pas *Colomb*, ne ſçavoient pas apparemment que la prononciation Eſpagnole ne s'accommode point à l'*m* finale, & que même en prononçant le Latin les Eſpagnols changent toutes les *m* finales en *n*. Il n'eſt donc pas étonnant que la Cour d'Eſpagne ait ſoumis au genie de ſa langue, le nom d'un Etranger qu'elle ſembloit adopter. C'étoit en quelque ſorte le naturaliſer.

la *Ligne de Marcation*, devoit borner les conquêtes des Portugais. Au Couchant de cette ligne devoit être le partage des Eſpagnols, & celui des Portugais à l'Orient. Dans la ſuite ces deux Nations trouverent que cette ligne tracée ſur un globe peu exact devenoit ſujette à des inconvénients, qu'on n'avoit pas prévus, & pour y mettre ordre, elles firent différents changements, qui furent appellés la *Ligne de Démarcation.*

Second voyage de Colomb.

Le ſecond armement qu'on fit en Eſpagne, pour le mettre ſous les ordres de Colomb, étoit compoſé de dix-ſept navires ſuffiſamment fournis d'artillerie, & de munitions de guerre & de bouche. On embarqua un grand nombre de chevaux d'Andalouſie, & plus de quinze cents volontaires firent le voyage à leurs dépens, ou furent défrayés par la Reine. On eut ſoin d'emporter des graines de toute eſpece, des arbres, du grain, en un mot tout ce qui étoit néceſſaire pour faire un établiſſement ſolide. La flotte partit de la baye de Cadix le 25 Septembre, s'arrêta deux jours à l'iſle de Gomere, & après une heureuſe navigation ſe trouva un Dimanche 3 de Novembre à la vûe d'une iſle qui fut nommée la Dominique. Quelques Hiſtoriens prétendent qu'on en avoit déjà apperçu une autre à laquelle on donna le nom de la *Deſeada*, ou la Deſirée. Une troiſieme fut appellée Marigalande, du nom que portoit le vaiſſeau même de l'Amiral qui en fit prendre poſſeſſion. La quatrieme reçut le nom de Guadaloupe, en mémoire d'une Egliſe de l'Eſtrémadure. Montſerrat prit ce nom de Notre-Dame de Montſerrat près de Barcelonne, & Antigoa eut le ſien de Notre-Dame l'Antique de Séville. L'iſle de ſaint Chriſtophle fut ainſi nommée du nom de baptême de l'Amiral, & l'iſle Boriquen fut appellée l'iſle de ſaint Jean-Baptiſte. On ajouta enſuite à ce nom celui de *Puerto-Rico*, que les François prononcent *Portoric*. Enfin le 22 de Novembre on arriva à la baye de Samana dans l'Eſpagnole.

1493.

Le 27 la flotte mouilla à Puerto-Réal, & comme on ne trouva aucun de ceux qui étoient reſtés dans ce lieu au départ de Colomb, on s'informa à Goacanaric de ce qu'ils étoient devenus. Le Cacique fit entendre que les Caſtillans peu unis entre eux s'étoient ſéparés ; qu'ils avoient parcouru toute l'iſle, & que leurs violences avoient tellement aigri contre eux les habitants, que ces derniers les avoient tués. Colomb parut ſe contenter de ces raiſons, & ſe rembarqua à deſſein d'avancer encore davantage du côté de l'Orient pour s'approcher des mines de Cibao. Il entra dans une riviere à deux lieues à l'Eſt de Monte-Chriſto, & y bâtit une ville qu'il nomma Iſabelle du nom de la Reine. De-là il envoya un Gentilhomme, nommé Ojeda, avec quinze ſoldats pour viſiter les mines, & ſur leur rapport il s'y rendit lui-même. Après les avoir examinées il en prit poſſeſſion, & afin de la rendre plus certaine il fit élever dans cet endroit le Fort ſaint Thomas. L'Amiral retourna enſuite à Iſabelle, dont il avoit donné le Gouvernement à Don Diegue Colomb le plus jeune de ſes freres, & fit quelques nouveaux reglements touchant le commerce & la diſcipline militaire. Il étoit arrivé à Iſabelle le 29 de Mars ; il y reſta juſqu'au 24 Avril, & partit avec un navire & deux caravelles, pour aller faire quelques nouvelles découvertes. Il fit preſque le tour de Cuba, s'aſſura que c'étoit une iſle, & en apperçut une autre qu'il nomma San-Yago ; c'eſt aujourd'hui la Jamaïque. Il arriva

1494.

L'AMÉRIQUE.

enſuite à Mona, petite iſle entre l'Eſpagnole & Portoric; mais y étant tombé malade, il ſe fit porter à Iſabelle, où ſon frere Barthelemi venoit d'arriver.

Depuis treize ans Barthelemi & Chriſtophle Colomb ne s'étoient point vûs, & ils s'embraſſerent avec de grandes démonſtrations de joye & de tendreſſe. Barthelemi avoit ſucceſſivement viſité l'Italie & le Portugal, lorſqu'il s'embarqua pour paſſer en Angleterre. Il fut pris en chemin par des Corſaires, & on ignore de quelle maniere il ſe tira de leurs mains. Il ſe rendit enſuite à Londres, où le débit de ſes cartes & de ſes ſpheres le firent ſubſiſter tout le temps qu'il y demeura. Henri VIII. occupoit alors le thrône, & Barthelemi crut que ce Prince ſeroit flatté de mettre en exécution le projet que Chriſtophle avoit formé. En conſéquence il lui en préſenta le plan; mais Henri n'y répondit pas. Barthelemi, rebuté des longueurs & des remiſes dont on payoit ſes offres, quitta l'Angleterre & prit le chemin de la France où il comptoit mieux réuſſir. Il apprit à Paris la nouvelle de la découverte du nouveau Monde, & Charles VIII. lui accorda une ſomme d'argent pour regagner l'Eſpagne. Barthelemi n'arriva dans ce Royaume que quelque temps après le ſecond départ de ſon frere. Il ſollicita de l'emploi à la Cour, & on lui confia le commandement de trois navires deſtinés à conduire de nouvelles proviſions à la Colonie que l'Amiral avoit emmenée. Les ſecours que Barthelemi apportoit étoient d'autant plus néceſſaires que la famine commençoit à ſe faire ſentir dans la Colonie d'Iſabelle. Don Pedro Margarit, qui commandoit les gens de guerre, avoit pillé les habitants en l'abſence de l'Amiral, & ſes violences étoient cauſe que les naturels du pays ne vouloient plus avoir aucune communication avec les Caſtillans. Don Diegue s'étoit oppoſé en vain aux déſordres que Margarit avoit voulu faire; la force étoit du côté de ce dernier, qui ne craignoit que le retour de l'Amiral. Il ſongeoit à repaſſer en Eſpagne au moment que les trois navires de Barthelemi mouillerent devant Iſabelle. Ces vaiſſeaux devoient auſſitôt reprendre la route de l'Eſpagne, & Margarit profita d'une occaſion auſſi favorable pour ſe dérober au châtiment qu'il méritoit. Il s'embarqua avec un Bénédictin nommé Boyl, & ces deux hommes ne furent pas plutôt arrivés à la Cour qu'ils chercherent à juſtifier leur conduite, en faiſant de grandes plaintes des Colombs.

1495. La fuite de Magarit inquiéta l'Amiral, & il fut moins ſurpris qu'indigné, lorſque l'année ſuivante il vit débarquer un Commiſſaire de la Cour, qui paſſant les bornes de ſon pouvoir affecta une autorité abſolue. Colomb réſolu d'aller lui-même à la Cour rendre compte de ſon adminiſtration, laiſſa le Gouvernement de l'iſle à ſes deux freres, & paſſa en Eſpagne avec le Commiſſaire.

1496. Le Roi & la Reine écouterent favorablement l'Amiral, & ſans lui parler des plaintes que Margarit & Boyl avoient faites contre lui, ils prirent des meſures pour affermir la Colonie. Colomb demanda ſix vaiſſeaux, dont trois devoient porter des proviſions à l'Eſpagnole, & les trois autres, reſtant ſous ſes ordres, pouvoient ſervir à étendre les découvertes. L'Amiral ſatisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait à la Cour, & ſûr d'ailleurs de ſon innocence, négligea d'intereſſer les Miniſtres en ſa faveur. Ses ennemis profiterent de ſa ſécurité à cet égard, & indiſpoſerent contre lui Don Jean Rodrigue de Fonſéca, qui étoit alors Evêque de Burgos, & chargé

des

armements. Ce Prélat, auprès de qui on fit jouer tous les reſſorts qu'on put imaginer pour détruire Colomb, lui fit d'abord reſſentir les effets de ſa haine, en retardant l'armement qu'on lui avoit promis. Il parvint même bientôt après à le perdre dans l'eſprit du Roi, & à lui enlever la confiance d'Iſabelle.

Troiſieme voyage de Colomb. 1498.

Toutes ſes intrigues contre l'Amiral furent cauſe qu'il ne fut en état de partir que le 30 de Mai 1498. Il fit voile du port San-Lucar, arriva le 7 de Juin à l'iſle de Porto-Santo, le 10 à Madere, le 19 à Gomere & s'arrêta à l'iſle de Fer. Il envoya de-là en droiture à l'Eſpagnole trois de ſes vaiſſeaux, comme il ſe l'étoit propoſé, & avec les trois autres il fit un détour vers les iſles du Cap Verd, d'où il gagna la plaine mer. Une violente tempête ſuivie d'un grand calme mit les équipages en danger : heureuſement qu'on apperçut la terre le 31 Juillet, & comme on crut y voir une montagne à trois têtes, Colomb lui donna le nom de la Trinité. Il fit le tour de cette terre, & s'aſſura par ce moyen que c'étoit une iſle. En vogant autour de la Trinité Colomb vit la terre ferme ; mais la prenant encore pour une iſle, on l'appella *Iſla-Santa*. On fut déſabuſé de cette opinion quelques jours après, & alors l'Amiral ſe contenta de donner à la côte le nom de Paria. La difficulté qu'il eut à ſortir avec ſes trois vaiſſeaux du canal qui ſépare l'iſle de la Trinité du Continent, fut cauſe qu'il nomma cette ſortie, *Boco del Drago* (la bouche du Dragon). Il prit alors du côté du Nord, pour entrer dans le golphe où on lui avoit dit qu'on pêchoit des perles, & il en donna le nom à l'iſle qu'on appelle encore aujourd'hui l'iſle Marguerite. De-là Colomb découvrit les iſles de Cochem & de Cubagua, & arriva enfin le 22 d'Août à l'Eſpagnole.

La ville où il avoit laiſſé ſes freres n'étoit plus la capitale, on avoit tranſporté la Colonie dans un autre endroit, & on y avoit bâti une nouvelle ville qu'on appella ſaint Domingue du nom du pere des trois Colombs, qui ſe nommoit Dominique (1). Colomb trouva la Colonie affligée par les démêlés de ceux qui avoient quelque autorité. Avant que de partir pour l'Eſpagne, l'Amiral, en laiſſant le Gouvernement de l'iſle à ſes freres, avoit nommé François Roldan Ximenès, Alcaïde major, ou Grand Sénéchal de la Colonie. Cet homme dont l'eſprit avoit ébloui l'Amiral, ſçut dérober à ſa pénétration l'ambition & la jalouſie dont il étoit dévoré. Il diſſimula encore quelque temps après le départ de Colomb, & ſa révolte n'éclata que lorſqu'il fut parvenu à ſe faire un parti qui pût faire tête à celui de l'Amiral. Pluſieurs voyoient auſſi avec chagrin les bienfaits & les honneurs dont on combloit la famille des Colombs, & ceux-là n'eurent pas de peine à embraſſer avec ardeur les intérêts de Roldan. La Colonie, à l'arrivée de l'Amiral, ſe trouvoit ainſi diviſée en deux partis, qui cherchoient réciproquement à ſe détruire en toute occaſion. Colomb employa inutilement les voyes de la douceur pour pacifier les troubles ; les deux partis étoient trop acharnés l'un contre l'autre, & il ne trouva plus d'autre reſſource que d'en informer la Cour. Roldan, averti que l'Amiral devoit envoyer quelques dépêches en Eſpagne, écrivit de ſon côté & chargea les

(1) Dominique eſt Domingo en Eſpagnol, & la ville qui porte ce nom l'a conſervé juſqu'à ce jour, & l'a même donné à toute l'iſle.

L'AMÉRIQUE.

Colombs de tout le déſordre qui regnoit dans la Colonie. L'Evêque de Fonſeca, qui haiſſoit Colomb, eut ſoin d'appuyer les accuſations de Roldan, & peu ſatisfait d'avoir indiſpoſé Ferdinand contre l'Amiral, il ſoutint hautement les Révoltés.

Cependant l'ingratitude dont on payoit les ſervices de Colomb ruinoit les affaires de la Colonie, & arrêtoit le cours des découvertes. Pluſieurs ſe plaignoient de l'indifférence que la Cour montroit à cet égard; mais comme on s'appercevoit que le Roi n'étoit pas fâché d'avoir des prétextes pour diminuer les prérogatives dont Colomb jouiſſoit, perſonne n'oſa parler en ſa faveur. Ojeda, le même qui avoit été à la découverte des mines de Cibao par les ordres de Colomb, étoit à la Cour au moment qu'on y apporta la nouvelle des troubles de la Colonie, & les Mémoires circonſtanciés des courſes de Colomb dans ſon troiſieme voyage. Ojeda profita adroitement de ſon crédit auprès de l'Evêque de Fonſeca pour obtenir la communication de ces Mémoires, & ſur leur lecture il forma le projet de continuer les découvertes qui y étoient détaillées, & de s'en attribuer toute la gloire. Le Prélat, livré à ſon averſion pour les Colombs, approuva les deſſeins d'Ojeda & l'aida à les exécuter, mais il refuſa de ſigner l'approbation qu'il lui donnoit par écrit. Ojeda, perſuadé que Fonſeca le ſoutiendroit toujours de tout ſon pouvoir, s'embarraſſa peu d'avoir ſa ſignature. Il ſe rendit à Séville, & comme on n'ignoroit pas la protection que lui accordoit l'Evêque de Burgos, il trouva facilement les fonds néceſſaires à ſon entrepriſe, & forma bientôt un armement. Jean de la Coſa, un des plus habiles Pilotes qu'il y eut en Europe, conſentit à faire un voyage avec Ojeda, & Americ Veſpuce, riche Marchand Florentin, Navigateur & ſçavant Aſtronome, s'embarqua en qualité de paſſager, ou tout au plus d'intereſſé. Ojeda, à qui on donna le commandement de la flotte, partit le 20 de Mai 1499. La premiere terre où il aborda étoit, ſuivant la relation d'Americ Veſpuce, à deux cents lieues à l'Orient de l'Orenoque. Les vaiſſeaux paſſerent la bouche du Dragon, & prirent à l'Oueſt juſqu'à un cap qu'Ojeda nomma cap de la Vela. On découvrit dans cette courſe le golphe de Venezuela, ou la petite Veniſe, nom qui fut donné à un village bâti dans de petites iſles qui communiquoient les unes aux autres par des ponts. Du cap de la Vela, Ojeda ramena ſa flotte à la Marguerite, & s'appercevant que ſes vaiſſeaux faiſoient eau de toute part, il les mit en carene à la côte de Cumana. Il paſſa enſuite à l'iſle Eſpagnole, y mouilla le 5 de Septembre, & prit terre au port d'Yaquimo. Il s'obſtina à y reſter le reſte de l'année, & ce ne fut que vers la fin du mois de février de l'année ſuivante qu'il ſe détermina à reprendre la route de Caſtille.

Americ Veſpuce qui, comme on l'a vu, n'étoit ni Amiral ni Commandant de la flotte, ſe fit tout l'honneur de ce voyage, & quoique Colomb eût connu avant lui le Continent, il ſe vanta d'en avoir fait la découverte. Il publia une relation dans laquelle il eut la témérité d'avancer pluſieurs faits démentis par les actes publics, & ajouta des circonſtances ſi fauſſes en apparence, que quelques-uns ont cru qu'il n'en étoit pas l'Auteur. Quoi qu'il en ſoit, on ne voit point qu'Ojeda ait conteſté à Veſpuce la gloire qu'il cherchoit à s'attribuer, & on ſeroit porté à croire qu'ils étoient

L'Amérique.

d'intelligence pour faire éprouver aux Colombs des indignités qu'ils ne méritoient pas. Ojeda, en s'embarquant ſans autre pouvoir qu'une ſimple permiſſion de l'Evêque, qui même n'étoit pas ſignée de ce Miniſtre, & en allant, pour ainſi dire, braver un Viceroi & un Amiral juſques dans le lieu de ſa réſidence, ne pouvoit être regardé que comme déſobéiſſant aux ordres de la Reine. Il ſe tira néanmoins d'affaire, & Colomb abſent & perſécuté par Fonſeca fut condamné. La Reine lui ôta le titre & les prérogatives de Viceroi, & fit partir Bovadilla en qualité de Gouverneur général, pour le relever. Ce dernier, que les ennemis de Colomb ſçurent prévenir contre lui, ne fut pas plutôt arrivé à ſaint Domingue, qu'il fit mettre les Colombs aux fers & les envoya en Eſpagne. Iſabelle accorda une audience à l'Amiral, & reconnu parfaitement ſon innocence; mais continuellement obſédée par l'Evêque, & trop complaiſante pour Ferdinand, elle négligea de rendre une entiere juſtice aux infortunés Colombs, qu'elle ſe contenta de faire remettre en liberté.

Peu content d'enlever à l'Amiral ſes charges, ſes biens & même l'honneur de ſes découvertes, on voulut encore lui ôter le mérite d'en avoir formé le projet, en ſuppoſant qu'il l'avoit lû quelque part. Sa Viceroyauté fut ſupprimée ſans retour; Americ Veſpuce paſſa publiquement pour avoir découvert le Continent du nouveau Monde, & on donna ſon nom à toute cette vaſte étendue de terres que Colomb avoit commencé à faire connoître. Tels furent les injuſtes traitements dont on récompenſa ſon zele & ſes ſervices. On lui conſerva cependant ſa qualité d'Amiral, à condition qu'il continueroit ſes découvertes. Il s'y engagea, mais il n'eut pas autant de ſuccès qu'il auroit pu l'eſpérer, s'il eût été maître de tirer de l'Eſpagnole les ſecours qui lui étoient néceſſaires. Avant ſon départ de l'Eſpagne, on promit qu'on y feroit venir les biens qu'il avoit laiſſés à l'Eſpagnole, & on rappella Bovadilla. Colomb, accompagné de quatre vaiſſeaux, quitta les côtes d'Eſpagne le 9 de Mai 1502. il avoit avec lui Don Barthelemi ſon frere & Don Ferdinand, qu'il avoit eu d'un ſecond lit. Le 13 Juin il arriva à l'iſle de Marinino, (aujourd'hui la Martinique) & y ſéjourna trois jours. Il voulut toucher enſuite à ſaint Domingue, où on refuſa de le recevoir. Il y vit ſeulement une flotte de trente-deux vaiſſeaux qui étoient prêts à partir pour l'Eſpagne. Le Capitaine Général Torrès la commandoit, & on y avoit embarqué Bovadilla, qui avoit fait charger de fers l'Amiral & ſes freres; le même Roldan, qui leur avoit cauſé tant de chagrins par ſon caractere remuant & ſéditieux; les biens de ces deux hommes, & ceux des Colombs.

Quatriéme voyage de Colomb.

1502.

Quelque irrité que dût être l'Amiral du refus qu'on lui faiſoit de le laiſſer entrer à ſaint Domingue, la bonté de ſon cœur l'emporta ſur ſon reſſentiment; & comme il croyoit voir des ſignes certains d'une prochaine tempête, il en fit avertir Torrès, afin qu'il différât ſon départ. L'avis de Colomb fut mépriſé; l'ouragan qu'il avoit prédit arriva, & fit périr vingt-un vaiſſeaux avec tous ceux qui les montoient, ſans qu'on en pût ſauver un ſeul homme. L'Amiral fut auſſi beaucoup maltraité, néanmoins il ne perdit perſonne, & après avoir raſé la côte, il paſſa à la Jamaïque. Il éprouva des vents contraires pendant quelque temps; approcha enfin de l'iſle de Guanaja à l'entrée du golphe de Honduras, & la nomma l'iſle des Pins, parce que

L'AMÉRIQUE.

ſon frere qui y deſcendit y trouva de ces arbres en quantité. On apperçut un canot, & on le prit par les ordres de Colomb. Cependant il renvoya avec des préſents tous ceux qui étoient dedans, à la réſerve d'un vieillard dont l'eſprit lui plut. On fit voir de l'or à ce vieillard, qui ſe tourna vers l'Orient, & marqua par ſes ſignes qu'il y avoit beaucoup de ce métal de ce côté. Il montroit vraiſemblablement le Perou, mais on ne l'entendoit pas aſſez, & Colomb manqua cette découverte.

On renvoya le vieillard, qui paroiſſoit déſirer rejoindre ſes compatriotes, & on prit la route de l'Orient. L'Amiral n'étoit qu'à trente lieues de l'Yucatan, & s'il eût pris ſon chemin plus à l'Oueſt, il ſe ſeroit infailliblement trouvé au Mexique. Il doubla le 12 de Septembre le cap de Gracias à Dios, qu'il nomma ainſi, parce que les mêmes vents qui lui avoient été contraires commencerent alors à lui devenir favorables. Il s'avança toujours en cotoyant juſqu'à un port, qui lui parut ſi beau, qu'il le nomma Puerto-Bello, nom qu'il porte encore. Il y entra le 2 Novembre, en ſortit le 9 du même mois, & quatre ou cinq lieues plus loin, on en apperçut un autre que l'Amiral appella di Baſtimentos, à cauſe que les environs étoient cultivés. Il reſta dans cet endroit juſqu'au 23 de Novembre, pour faire faire à ſes vaiſſeaux les réparations dont ils avoient beſoin. Le 29 on entra dans un troiſieme port qui fut nommé el Reperto, & l'Amiral s'étant apperçu que ſes vaiſſeaux commençoient à prendre l'eau de tous côtés, ſongea à regagner l'Eſpagne au plutôt. Il vouloit auparavant établir une nouvelle Colonie ſous les ordres de ſon frere, & il en avoit même fait quelques préparatifs, mais il rencontra des obſtacles trop forts de la part des habitants, & il fut obligé de rembarquer tout ſon monde. Un des vaiſſeaux échoua dans la riviere de Veragua, ſur les bords de laquelle il avoit tenté de faire une habitation, & les autres navires ſe rendirent à Puerto-Bello, où un ſecond échoua auſſi. Les deux autres bâtiments gagnerent avec peine la Jamaïque, où la famine & la méſintelligence firent périr pluſieurs perſonnes.

Pendant que Colomb, contraint de demeurer quelque temps à la Jamaïque, s'efforçoit de rétablir la tranquillité parmi ſa petite troupe, à qui il avoit trouvé moyen de procurer des vivres, Rodrigue de Baſtidas, riche & habile Navigateur, obtint une commiſſion du Roi & arma deux navires à Cadix. Il s'aſſocia Jean de la Coſa, célebre Pilote, qui avoit déjà couru les mers avec Ojeda, & ſuivit la même route que l'Amiral avoit tenue dans ſon troiſiéme voyage. Il pouſſa ſes découvertes cent lieues au-delà de celles d'Ojeda; donna le nom de Carthagene au port où on a bâti dans la ſuite une ville de même nom, & paſſa l'endroit qui a été depuis appellé Nombre-de-Dios. Ses vaiſſeaux ſe trouverent alors en état de tenir la mer, & il gagna le golphe de Xaragua au Couchant de l'iſle Eſpagnole, où il fut forcé de les échouer & de ſe rendre par terre à ſaint Domingue.

Ojeda de ſon côté étoit parti pour un nouveau voyage dans le même temps à peu près que Baſtidas. Il avoit encore avec lui Americ Veſpuce; mais ils ſe brouillerent en chemin, & comme Veſpuce s'étoit fait un parti plus fort que celui d'Ojeda, il fit mettre ce dernier aux fers, & le laiſſa à ſaint Domingue. Cependant Colomb languit plus d'un an à la Jamaïque, & enfin il envoya faire de ſi preſſantes ſollicitations à l'Eſpagnole, que le

Gouverneur, nommé Ovando, le retira de l'iſle où il étoit, & le conduiſit à ſaint Domingue. Colomb repaſſa auſſitôt en Eſpagne, & débarqua à Sanlucar vers la fin de l'année 1504. Il ſe rendit à Séville, & ayant appris en cet endroit la mort d'Iſabelle, il n'oſa ſe flatter que Ferdinand auroit égard à ſes ſervices. Ce Prince, en effet, ſembloit être fâché des brillantes promeſſes qu'on avoit faites à Colomb, & afin de trouver des prétextes pour diminuer ſes récompenſes, il faiſoit entendre que ſon entrepriſe n'étoit pas auſſi difficile qu'on ſe l'étoit d'abord imaginé. Colomb entendoit de tous côtés les mêmes diſcours, & quelqu'un lui dit un jour à table, en préſence d'une nombreuſe compagnie, que le bonheur & beaucoup de hardieſſe avoient fait tout le mérite de ſes voyages. L'Amiral, ſans répondre directement à une apoſtrophe auſſi déſobligeante, ſe fit apporter un œuf, & demanda ſi quelqu'un avoit le ſecret de le faire tenir debout ſur ſa pointe. Chacun répondit qu'il en ignoroit les moyens, & on défia Colomb lui-même de le faire. Il accepta le défi, caſſa la pointe de l'œuf & le fit ainſi tenir droit ſur la table. Tous les aſſiſtants s'écrierent qu'ils en auroient bien fait autant. » Je n'en doute pas, répondit Colomb, mais aucun de vous ne s'eſt aviſé » de le faire, & c'eſt ainſi que j'ai découvert les Indes. J'ai imaginé le » premier de voguer de ce côté-là, & aujourd'hui les Pilotes les moins ha» biles peuvent y aller. Bien des choſes paroiſſent faciles après le ſuccès, » qu'on a cru impraticables avant qu'elles euſſent été entrepriſes. Vous » pouvez vous ſouvenir des railleries qui ont été faites ſur mon projet avant » que je le miſſe en exécution. C'étoit alors une chimere, une folie, & ſi » l'on vous en croit aujourdhui, rien n'eſt plus aiſé «. Cette réponſe fut rapportée au Roi, qui en rit & donna à Colomb les louanges qu'il méritoit. Ce fut tout ce que l'Amiral obtint de Ferdinand, car ce Prince lui fit faire des propoſitions ſi peu raiſonnables, qu'il les rejetta, outré du plus violent dépit.

La mort d'Iſabelle livroit la couronne de Caſtille à l'Archiduc Philippe, ſon gendre, & ce Prince ſe mit auſſitôt en chemin pour prendre poſſeſſion d'un thrône qui lui revenoit. Colomb retenu chez lui par ſes infirmités envoya ſon frere Barthelemi vers le nouveau Roi, afin de lui demander les récompenſes qui lui avoient été promiſes. Philippe reçut favorablement la requête de Barthelemi, & l'aſſura qu'on donneroit à l'Amiral toutes les ſatisfactions qu'il paroîtroit déſirer. Barthelemi ſe hâta de retourner apprendre ces bonnes nouvelles à ſon frere ; mais ce dernier étoit peu en état de s'en réjouir, & il mourut à Valladolid le 20 de Mai 1505. dans ſa ſoixante-cinquieme année. Son corps fut d'abord inhumé dans l'Egliſe des Chartreux de Séville, & de-là transferé à ſaint Domingue, comme il l'avoit ordonné par ſon teſtament. Il voulut auſſi qu'on mît dans ſon tombeau les fers dont le cruel Bovadilla l'avoit chargé. 1505.

Don Diegue, fils de Chriſtophle Colomb, ſuccéda à tous les droits de ſon pere, mais il hérita en même temps de l'injuſte haine de Ferdinand, & eſſuya de la part de Fonſeca les mêmes perſécutions que l'Amiral avoit éprouvées. La lenteur qu'on affectoit à la Cour, & les difficultés qu'on faiſoit naître ſur les prétentions de Don Diegue, laſſerent ſa patience, & il ſupplia le Roi de trouver bon qu'il ſe pourvût en Juſtice. Cette permiſſion

L'AMÉRIQUE.

lui fut accordée, & en conſéquence il préſenta au Conſeil un Mémoire qui contenoit ce qu'on avoit promis à Chriſtophle Colomb avant & après ſes découvertes. Les demandes de Don Diegue parurent fondées, & ſon procès fut jugé en ſa faveur. Cependant Ferdinand éludoit toujours l'exécution de l'Arrêt, & ſans le mariage que Don Diegue contracta avec Dona Marie de Tolede, il n'auroit jamais pu réuſſir à ſe faire rendre juſtice. La femme qu'il avoit épouſée étoit fille de Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Léon, Grand Veneur de Caſtille, frere du Duc d'Albe & couſin du Roi. D'ailleurs le Duc d'Albe, depuis les ſervices qu'il avoit rendus à Ferdinand pendant la guerre de Naples, étoit devenu ſon favori, & comme il s'intéreſſa vivement pour l'époux de ſa niece, il parla ſi fortement au Roi en faveur de Don Diegue, qu'on lui accorda enfin une partie de ce qu'il demandoit.

Ovando, Gouverneur Général de l'Eſpagnole, fut révoqué, & on nomma l'Amiral Don Diegue pour le remplacer; néanmoins on ne lui rendit point la dignité de Viceroi, & il n'eut que la même autorité, les mêmes priviléges & les mêmes appointements que ſes deux prédéceſſeurs avoient eus. On voit qu'il fut quelquefois nommé Viceroi, & Dona Marie Tolede, ſa femme, eſt preſque toujours qualifiée de Vicereine; mais ces noms ne leur étoient donnés que par des Particuliers & par le peuple, ſans tirer à conſéquence. Don Diegue alla à Séville ſur la fin de l'année 1508. y hâta les préparatifs de ſon armement, & s'embarqua le 9 de Juin de l'année ſuivante avec ſa femme, ſon frere Don Ferdinand, ſes deux oncles Don Barthelemi & Don Diegue, quantité de Nobleſſe, beaucoup d'Officiers & pluſieurs Demoiſelles qui compoſoient la ſuite de Dona Marie. Leur arrivée donna à l'iſle Eſpagnole un luſtre qu'elle n'avoit pas encore eu; & les Demoiſelles en s'y mariant adoucirent les mœurs des habitants, qui étoient devenus preſque ſauvages. L'autorité de Don Diegue étoit bornée par d'autres Gouverneurs, qui partageoient & balançoient ſon pouvoir; & elle le fut encore davantage par l'Audience Royale, à laquelle on pouvoit appeller comme à un Tribunal ſouverain de tous les Jugements rendus dans les Indes.

Suite des découvertes & des établiſſements.

Sous le Gouvernement d'Ovando, prédéceſſeur de Don Diegue Colomb, les Caſtillans avoient porté la guerre contre des peuples qui habitoient la partie Orientale de l'Eſpagnole. Ponce de Léon, Chef des milices de ſaint Domingue, aborda à l'iſle de Boriquen ou ſaint Jean, & fut bien traité des habitants, qui lui offrirent tout l'or qu'ils avoient chez eux. Ponce viſita les mines qui ſe trouvoient dans cette iſle, en prit des montres, laiſſa quelques-uns de ſes ſoldats & s'en retourna à ſaint Domingue. L'or qu'il fit voir à Ovando lui parut excellent, & dans la réſolution de conquérir l'iſle de ſaint Jean, on chargea Ponce de Léon de cet exploit. Ce dernier rejoignit ſes gens, qui faiſoient beaucoup d'éloges de la conduite des Inſulaires & de leur Cacique à leur égard. Il y avoit apparence qu'on auroit pu gagner ces peuples par la douceur, & Ponce y travailloit ſans doute, lorſque l'arrivée de Don Diegue Colomb à l'Eſpagnole changea totalement la face des affaires de la Colonie. Ovando, de qui Ponce de Léon tenoit ſes pouvoirs, étoit rappellé, & Don Chriſtoval de Sotto-Major, que la Cour avoit

pourvu du Gouvernement de l'iſle de ſaint Jean, prétendoit en faire ſortir Ponce. Celui-ci auroit peut-être employé la force pour ſe maintenir, ſi Don Diegue n'eût mis d'accord les deux concurrents, en les engageant à aller à la Cour diſcuter leurs droits, & en nommant Michel Cerron, Gouverneur de l'iſle, & Michel Diaz, ſon Lieutenant. Lorſqu'Ovando eut rendu ſes comptes, dont on fut ſatisfait, il demanda & obtint le Gouvernement de ſaint Jean pour Ponce de Léon, qui s'y rendit la même année, & ayant fait arrêter Cerron & Diaz, il les envoya priſonniers en Eſpagne. Il voulut enſuite ſubjuguer les habitants ; mais il y trouva plus de difficultés qu'il ne s'y étoit attendu, & ne parvint à les ſoumettre qu'en employant la force, & après avoir perdu beaucoup de monde. On contraignit ces Inſulaires à travailler aux mines, & ils y périrent preſque tous.

Suivant les inſtructions de Don Diegue, il devoit faire un établiſſement à Cubagua, petite iſle voiſine de la Marguerite, & le lieu poſitivement où on pêchoit les perles On choiſit pour cette Colonie ceux qui avoient des eſclaves nés dans les Lucayes, parce qu'ils avoient la facilité de demeurer ſous l'eau plus longtemps que d'autres. L'établiſſement fut fait, & dans l'eſpace de quelques années on amaſſa des richeſſes immenſes. La cupidité fit bientôt perdre le profit qu'on auroit pu tirer de la continuation de cette pêche, & on ne ménagea pas aſſez les plongeurs, dont la plûpart périrent. Les autres publierent que les perles étoient diſparues de cette côte, & ſoit que la choſe fût vraie, ſoit qu'ils inventaſſent cette circonſtance, dans la crainte de perdre la vie ainſi que leurs compagnons, on ceſſa la pêche. Quelque avantageuſe que fût la ſituation de cette iſle, on l'abandonna auſſitôt que les perles y manquerent, & les habitants paſſerent à la Marguerite, où ils ſe ſoutinrent longtemps. Leur poſtérité y eſt maintenant & fait commerce de tabac avec les Hollandois de Curaçao.

On n'avoit point encore formé d'établiſſement dans le Continent, ni même dans la Jamaïque. Les Mémoires de Colomb étoient propres néanmoins à faire déſirer qu'on profitât de ſes découvertes, & le Roi jugea qu'Ojeda, dont l'Evêque Fonſeca vantoit le mérite, ſeroit en état de faire cette entrepriſe. Ojeda, loin de pouvoir faire les avances néceſſaires pour un armement, étoit à ſaint Domingue depuis le malheureux voyage qu'il avoit fait avec Americ Veſpuce, & il vivoit dans une grande médiocrité. Jean de la Coſa, le même Pilote qui avoit accompagné Ojeda dans ſon premier voyage, avoit conçu pour lui une ſincere amitié, & il ne fut pas plutôt informé de la triſte ſituation où il ſe trouvoit, qu'il prit des meſures pour l'en retirer. Il offrit d'aller porter à Ojeda les ordres & les inſtructions de la Cour, & il promit de l'accompagner & de l'aider de ſon bien, parce que le Roi ne vouloit pas ſe charger de faire les frais de l'établiſſement propoſé. On accepta les offres de la Coſa, & il ſe diſpoſoit à partir, lorſque Diegue de Nicueſſa, Gentilhomme fort riche, arriva à la Cour pour quelques affaires dont l'Amiral l'avoit chargé. Il entendit parler de ce qui ſe ménageoit pour Ojeda, & réſolut de partager la gloire & le profit de cette entrepriſe ; il repréſenta qu'un ſeul ne pouvoit pas conquérir un pays auſſi étendu que celui dont il étoit queſtion. Les remontrances de Nicueſſa furent écoutées, & on fit deux Gouvernements de la partie du Continent

L'AMÉRIQUE.

qu'on vouloit peupler. On en regla les limites, & les proviſions pour les deux Gouverneurs furent ſignées. Ojeda eut depuis le cap qu'il avoit lui-même nommé de la Vela, juſqu'à la moitié du golphe d'Uraba, aujourd'hui de Darien ; & tout ce pays fut nommé la nouvelle Andalouſie. Le partage de Nicueſſa fut depuis ce même golphe juſqu'au cap de Gracias à Dios ; & cette Province fut nommée la Caſtille d'or. La Cour abandonna la Jamaïque, d'où les deux Gouverneurs devoient en commun tirer des vivres & les autres choſes dont ils pourroient avoir beſoin. Jean de la Coſa fut créé Sergent major & Lieutenant d'Ojeda, & il ne fut fait aucune mention de Don Diegue dans tous ces réglements.

La Coſa ne put fretter qu'un navire & deux Brigantins, ſur leſquels il embarqua environ deux cents hommes. Nicueſſa plus riche arma quatre grands vaiſſeaux & deux brigantins qu'il fournit d'une grande quantité de proviſions. Les deux flottes arriverent preſqu'en même temps à ſaint Domingue, quoique Nicueſſa fût parti le dernier & qu'il eût ſéjourné à l'iſle de ſainte Croix. Ojeda revêtu du titre de Gouverneur qu'il devoit au zéle de ſon ami, ſe mit en devoir de prendre poſſeſſion des terres qui lui étoient échues en partage. Il ne tarda pas à avoir de violents démêlés avec Nicueſſa, parce que chacun d'eux vouloit que tout le golphe de Darien fût de ſon reſſort. Jean de la Coſa fit tous ſes efforts pour reconcilier les deux Gouverneurs, & il vint enfin à bout de faire conſentir l'un & l'autre à prendre pour ligne de ſéparation la riviere même de Darien. La Jamaïque devint un autre ſujet de diſcorde & les deux Gouverneurs prétendirent y avoir la préference l'un ſur l'autre. L'Amiral, informé de leurs différends, crut qu'il les mettroit d'accord en nommant Jean de Eſquibel, Gouverneur de cette iſle ; mais il ſe trompa. Ojeda s'oppoſa à l'établiſſement de Eſquibel, & comme il fut contraint de lui céder, il chercha à l'intimider par les menaces les plus terribles.

Le nouveau Gouverneur de la Jamaïque parut mépriſer la colere d'Ojeda, & il ſe maintint malgré lui. Ojeda obligé de remettre à la voile, prit d'abord terre dans le port que Rodrigue Baſtidas avoit découvert en 1501. & qu'il avoit nommé Carthagene. Il n'y avoit point alors d'établiſſement en cet endroit, mais depuis Baſtidas, Chriſtophle Guerra & d'autres Eſpagnols après lui, avoient touché ſur cette côte & y avoient commis pluſieurs hoſtilités dans le deſſein d'enlever des eſclaves. Ojeda, qui ignoroit ces circonſtances & qui avoit ordre de chercher à gagner ces peuples par la douceur, commença à leur faire pluſieurs ſignes d'amitié. Ses avances furent mal reçues des Sauvages, & il s'apperçut qu'il ne pourroit s'établir en ce lieu, ſans employer la force des armes. La Coſa vouloit qu'on retournât au golphe de Darien, où les peuples étoient plus doux. Ojeda rejetta cet avis, & plus brave que prudent, il attaqua les Sauvages quoiqu'ils fuſſent de beaucoup ſupérieurs en nombre. Il tua une grande quantité de ces malheureux & fit ſoixante priſonniers, qu'il envoya ſur ſes vaiſſeaux. Les Sauvages prirent la fuite, & Ojeda les pourſuivit juſqu'à un village qu'il trouva abandonné. Les Caſtillans ravis de ne plus voir d'ennemis, s'amuſerent à piller, mais au moment qu'ils ne s'y attendoient pas, les Sauvages, qui s'étoient mis en embuſcade, tomberent ſur eux & les maſſacrerent tous. Le ſeul Ojeda

ſe

ſe ſauva dans les bois, laiſſant étendus morts ſur la place Jean de la Coſa ſon ami & ſoixante-dix Caſtillans.

Au bout de quelques jours, ceux qui étoient reſtés dans le vaiſſeau n'entendant aucunes nouvelles de leur Commandant, envoyerent quelques hommes à terre. Ils trouverent Ojeda caché dans des brouſſailles, tenant ſon épée d'une main, & ayant ſur ſon épaule ſon bouclier percé de trois cents fleches. Il étoit prêt à expirer de faim, & on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ſes ſens. Il raconta alors ſon malheur, & dans le moment qu'il parloit on vit paroître en mer pluſieurs voiles qui cauſerent quelque inquiétude. Nicueſſa montoit ces vaiſſeaux, & il ne fut pas plutôt informé du déſaſtre d'Ojeda, qu'oubliant tout reſſentiment, il lui fit offrir ſes ſervices, & l'invita à venger les Caſtillans par le maſſacre des Sauvages. Ojeda ne put s'empêcher d'admirer la généroſité de ſon rival; il accepta ſes offres & à la tête de quatre cents hommes qui furent tirés des deux eſcadres, il ſe jetta ſur le village où les Indiens étoient rentrés, y mit le feu & tua tous ceux que la fuite ne put dérober à ſes coups. Le butin qu'il fit fut aſſez conſidérable, & il le partagea avec Nicueſſa, qui prit ſur le champ la route de Veragua. Ojeda dirigea ſa courſe vers le golphe de Darien, & il relâcha en quelques endroits où il trouva de l'or & enleva pluſieurs habitants. il manqua la riviere de Darien & s'arrêta vis-à-vis de quelques hauteurs qui ſont à la pointe Orientale du golphe d'Uraba. Il jetta ſur ces hauteurs les fondements d'une ville qu'il appella ſaint Sébaſtien, & qu'il mit ſous la protection de ce ſaint, dans l'eſpérance qu'il garantiroit les Eſpagnols des fleches empoiſonnées des Sauvages.

Ojeda, pour ſe défendre contre les peuples des environs, qui étoient les plus cruels & les plus féroces de la contrée, envoya Enciſo, un de ſes Capitaines, à l'Eſpagnole demander des hommes & des proviſions. En attendant ſon retour il fit faire divers retranchements; mais la diſette des vivres obligea les Caſtillans à en chercher dans la campagne, & les Sauvages en tuerent beaucoup. La Colonie, réduite à un petit nombre d'hommes, qui s'attendoient à une mort certaine, étoit ſur le point de ſa deſtruction totale, lorſqu'un bâtiment parti de l'iſle Eſpagnole vint mouiller au pied de ſaint Sébaſtien. Bernardin de Talavera commandoit ce vaiſſeau qu'il avoit enlevé à des Génois auprès du cap de Tiburon. La triſte ſituation d'Ojeda & de ceux qui étoient avec lui ne leur permit pas d'examiner à quel homme ils avoient affaire, & ils acheterent ſans balancer la cargaiſon de Talavera. Celui-ci, qui fuyoit les pourſuites de la Juſtice, fut ravi de trouver un aſyle, & il s'engagea volontiers avec tous les ſiens au ſervice de la Colonie. Cependant les proviſions qu'on avoit trouvées ſur le vaiſſeau de Talavera furent bientôt conſommées, & comme Enciſo ne paroiſſoit point, tous les Caſtillans demanderent à être reconduits à ſaint Domingue. Ojeda s'offrit d'y aller hâter le ſecours qu'il en attendoit, ajoutant que s'il n'étoit pas de retour au bout de cinquante jours, on pourroit faire tout ce qu'on voudroit. Les Caſtillans y conſentirent, & Ojeda, après avoir nommé François Pizarre, Gouverneur de ſaint Sébaſtien en ſon abſence, s'embarqua ſur le vaiſſeau de Talavera, qui voulut l'accompagner. L'équipage, quoiqu'engagé à la Colonie en même temps que Talavera, conſervoit plus

L'AMÉRIQUE.

d'affection pour lui que pour tout autre. Ojeda y fit peu d'attention, & auſſitôt qu'il fut en mer, il eut un violent démêlé avec Talavera, qui le fit mettre aux fers. Il n'y reſta pas longtemps, parce que la traverſée ſe trouva ſi difficile qu'on eut beſoin de lui & qu'on lui rendit la liberté. Ojeda malgré ſon expérience & ſon habileté ne put réſiſter aux vents, & il alla ſe briſer ſur la côte de Cuba.

Tout l'équipage gagna la terre, & il paroiſſoit naturel qu'Ojeda cherchât à paſſer à l'iſle Eſpagnole, dont il n'étoit pas beaucoup éloigné; mais il réſolut de ſe rendre à la Jamaïque, & après avoir fait, avec des peines infinies, plus de cent lieues le long de la côte, il arriva enfin chez des Caciques qui lui fournirent tous les ſecours dont il avoit beſoin. Eſquibel, à qui Ojeda avoit fait autrefois tant de menaces, eut la généroſité de les oublier; il le tira de la peine où il ſe trouvoit, & le fit conduire à ſaint Domingue. Le Capitaine Enciſo en étoit parti quelque temps auparavant pour porter du ſecours à ſaint Sébaſtien, & Ojeda ne le voyant point crut qu'il étoit péri. Il ne douta plus alors que ſon Gouvernement ne fût perdu ſans reſſource, & il s'abandonna tellement au chagrin que cette penſée lui cauſoit, qu'il en mourut au bout de quelques jours. Talavera étoit imprudemment reſté à la Jamaïque; l'Amiral en fut informé, l'envoya arrêter & le fit pendre.

Cependant Pizarre qui commandoit à ſaint Sébaſtien, voyant que les cinquante jours qu'Ojeda avoit demandés étoient expirés, prit la réſolution de quitter un lieu où il n'y avoit nulle eſpérance de pouvoir s'établir. Il fit en conſéquence embarquer les hommes qui reſtoient ſur deux brigantins, prit le gouvernement de l'un & confia la conduite de l'autre à un Flamand de Valenciennes. Les deux bâtiments étoient à peine en mer qu'il s'éleva un vent très violent, & que le brigantin du Flamand reçut un ſi furieux coup de mer, qu'il périt à la vûe de Pizarre qui n'en put ſauver un ſeul homme. Cet accident & la continuation des vents contraires forcerent Pizarre à tourner du côté du port de Carthagene. Il apperçut alors un navire & un brigantin qu'Enciſo menoit à ſaint Sébaſtien, chargés d'une grande quantité de proviſions, de chevaux, de verrats, d'armes & de cent cinquante hommes d'élite. Des ſecours auſſi conſidérables déterminerent facilement Pizarre à retourner à ſaint Sébaſtien, pour y attendre le retour d'Ojeda, dont il ignoroit la mort. Les Caſtillans qu'il conduiſoit n'étoient pas encore à la fin de leurs malheurs, & l'établiſſement ne put avoir lieu. Au moment que les navires entroient dans le golphe, celui que montoit Enciſo fut briſé & on en ſauva à peine les hommes avec un peu de farine, de biſcuit & de fromage. Toutes les bêtes furent noyées, & lorſqu'on fut débarqué on trouva la ville de ſaint Sébaſtien réduite en cendres. La Colonie ſe livra de nouveau au plus affreux déſeſpoir, & on étoit dans cet abattement, lorſqu'un Caſtillan nommé Vaſco Nugnès de Balboa ouvrit un avis qui fit renaître la joye & le courage.

Hiſtoire de Balboa.

Balboa, depuis ſa jeuneſſe avoit fait pluſieurs voyages aux Indes. Il s'étoit établi à l'Eſpagnole; mais différentes circonſtances le mirent dans la néceſſité de quitter cette iſle. Sur ce que le bruit avoit couru que pluſieurs débiteurs vouloient ſuivre Enciſo pour ſe ſouſtraire aux pourſuites de leurs

créanciers, ceux-ci avoient obtenu de l'Amiral un navire armé, qui eut ordre d'obſerver ceux d'Enciſo juſqu'à ce qu'il fût bien loin du port. Malgré ces précautions, Balboa ſe fit porter dans le vaiſſeau d'Enciſo, & auſſitôt qu'on eut pris le large, il ſortit du tonneau où il s'étoit tenu caché. Enciſo, qui n'avoit point été prévenu, entra en fureur & menaça Balboa de l'abandonner dans la premiere iſle déſerte qu'on trouveroit. On intercéda pour le coupable & le Capitaine s'appaiſa. Balboa avoit alors trente-cinq ans & il étoit capable de former les plus vaſtes projets & de les exécuter. Le découragement général où il voyoit les Caſtillans ne paſſa pas juſqu'à lui ; il s'efforça de relever leurs eſpérances, & il y réuſſit en leur peignant les pays qu'il avoit remarqués dans ſes voyages. Il raconta qu'il avoit pénetré au fond du même golphe où ils ſe trouvoient, & qu'il avoit apperçu au couchant d'une belle & large riviere une bourgade ſituée ſous un ciel fort pur & dans un terrein fertile, & il ajouta que les habitants de ce pays avoient la réputation de ne point empoiſonner leurs fleches. Ce récit cauſa une grande joie aux Caſtillans, qui s'embarquerent ſans différer, arriverent au fond du golphe & trouverent les choſes comme Balboa les avoient repréſentées. Les habitants ſe mirent en défenſe ; mais dès la premiere décharge de l'artillerie, ils prirent la fuite & laiſſerent aux Caſtillans la liberté de s'emparer de leur bourgade. On y fit un riche butin en or & en coton & les vainqueurs commencerent auſſitôt à tracer le plan d'une ville qu'ils nommerent ſainte Marie l'Ancienne de Darien, parce qu'elle fut placée ſur le bord Occidentale de la riviere de Darien, qui ſe jette dans le golphe de ce nom ou d'Uraba. Cette ville a été la premiere où il y ait eu un ſiege épiſcopal du continent de l'Amerique, mais elle ne ſubſiſta pas longtemps, comme on le verra par la ſuite.

Enciſo, qui tenoit ſes pouvoirs d'Ojeda, ne fit pas réflexion qu'en élevant ſainte Marie l'Ancienne ſur la rive Occidentale de la Darien, il bâtiſſoit ſur le terrein qui étoit du partage de Nicueſſa, & que par conſéquent il n'avoit plus d'autorité en ce lieu. Il fit une ſeconde faute en ſe brouillant avec Balboa, qui avoit eu peut-être ſes vûes en conſeillant de placer la Colonie où elle étoit. Balboa, piqué en apparence de l'ingratitude d'Enciſo, s'en plaignit hautement, & lorſqu'il vit que pluſieurs blâmoient ce Capitaine, il fit obſerver que ſa Juriſdiction n'avoit plus de force, parce qu'on étoit dans la Province de Nicueſſa. Perſonne juſqu'alors n'y avoit fait attention, & ceux qui étoient mécontents ne manquerent pas de profiter de cette connoiſſance, pour ſignifier à Enciſo qu'on ne lui obéiroit plus. On s'aſſembla pour regler la forme du Gouvernement, & on nomma ſous le titre d'Alcaide deux Magiſtrats qui devoient adminiſtrer la Juſtice. Vaſco Nugnès de Balboa fut revétu d'une de ces charges ; on confera l'autre à Jean de Zamudio, & on choiſit pour Régidor (1) François Valdevia. Trois partis diviſoient la nouvelle République ; l'un vouloit qu'on reconnût Enciſo, juſqu'à ce que la Cour eût nommé un autre Commandant ; l'autre étoit d'avis qu'on ſe donnât à Nicueſſa ſur le terrein duquel on étoit ; & le troiſiéme enfin prétendoit qu'il falloit continuer comme on avoit commencé, & que perſonne n'étoit plus digne de commander que Balboa, qui

(1) Eſpece de Lieutenant de Police.

L'AMERIQUE.

avoit tiré les Caſtillans de la miſere dans laquelle Enciſo les avoit plongés.

Vers la moitié de Novembre, on apperçut dans le golphe deux navires, qui étoient commandés par Rodrigue Henriquès Colmeranez. Ce Capitaine, ami de Nicueſſa, lui menoit un renfort de ſoixante-dix hommes avec d'abondantes proviſions. Il débarqua néanmoins, & inſtruit des différents partis qui s'étoient formés dans la ville de ſainte Marie, il eut ſoin de gagner la multitude en laiſſant la plus grande partie de ſes proviſions, & il parla ſi efficacement en faveur de Nicueſſa, qu'il fut chargé de l'aller chercher, & remit à la voile à ce deſſein. Dans le temps qu'il travailloit avec tant de zele pour l'agrandiſſement de ſon ami, cet infortuné Gouverneur ſe trouvoit dans l'état le plus déplorable. Il avoit été battu de la tempête auſſitôt qu'il eut quitté Ojeda. Lope de Olano, ſon Lieutenant, s'étoit ſéparé de lui pendant la nuit, & ſous prétexte qu'il ne pouvoit pas tenir la mer, il étoit allé joindre le gros des vaiſſeaux qui étoient dans la riviere de Panama. Il avoit publié que la caravelle de Nicueſſa étoit périe avec tous ceux qui la montoient, & en conſéquence il prit le titre de Commandant, & paſſa dans le pays de Varagua à deſſein d'y faire un établiſſement. Son projet échoua faute de vivres, & après avoir perdu beaucoup de monde il ſe rendit à la riviere de Bethléem, pour tenter d'y fonder une Colonie; mais il n'eut pas plus de ſuccès, & il ſe diſpoſoit à regagner l'iſle de l'Eſpagnole, lorſqu'il reçut des nouvelles de Nicueſſa. Ce Gentilhomme avoit perdu ſa caravelle, & s'étant ſauvé avec l'équipage, il avoit été réduit à chercher par terre la Varagua, qui étoit le rendez-vous général. Le nombre des Eſpagnols qui l'accompagnoient étoit beaucoup diminué, parce que la faim, la fatigue & les fleches des Sauvages en avoient fait périr pluſieurs. Enfin Olano inſtruit de la miſere affreuſe où étoit Nicueſſa, crut que le ſervice qu'il lui rendroit en l'en retirant, le feroit rentrer en grace, & il lui envoya un brigantin dans cette vûe. Sans ce ſecours ineſpéré Nicueſſa alloit périr; cependant il ne put ſe réſoudre à pardonner à Olano, qui par ſa retraite avoit cauſé la mort de plus de quatre cents hommes, & en mettant le pied dans ſon vaiſſeau, il le fit charger de fers en attendant qu'il l'envoyât en Eſpagne.

Nicueſſa ne goûta pas longtemps le plaiſir d'avoir rejoint ſes vaiſſeaux; la plûpart furent jettés ſur la côte & les vivres commencerent bientôt à manquer. La permiſſion qu'on donna d'en prendre comme on pourroit, loin de diminuer la miſere l'augmenta, parce que les Caſtillans cherchoient à piller les Sauvages, & que ceux-ci, bien armés & ſur la défenſive, tuoient tous ceux qui oſoient approcher d'eux. Il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de ſe rembarquer; mais la tempête avoit briſé pluſieurs vaiſſeaux & il n'en reſtoit pas ſuffiſamment pour contenir tous les Caſtillans qui ſe trouvoient à terre. On en laiſſa une partie ſous les ordres d'Alphonſe Nimnès ſur les bords de la riviere de Bethléem, & Nicueſſa, conduit par un matelot qui avoit fait le voyage avec Chriſtophle Colomb, alla avec les autres à Puerto-Bello. La multitude d'Indiens dont le rivage étoit couvert força les Caſtillans à remonter cinq ou ſix lieues plus loin. Nicueſſa voyant le port que Colomb avoit nommé di Baſtimentes, y entra en s'écriant: *Paremos aqui en el nombre de Dios*; c'eſt-à-dire, arrêtons-nous ici

au nom de Dieu. Il en prit poſſeſſion au nom du Roi d'Eſpagne & commença une fortereſſe à laquelle le nom de Nombre de Dios eſt demeuré. La Colonie de Nicueſſa éprouva les mêmes miſeres que celle de Bethléhem, la diſette des vivres & les maladies enleverent un ſi grand nombre de Caſtillans, que le Gouverneur fit partir à la hâte une caravelle pour aller demander du ſecours à ſaint Domingue. Colmeranez arriva peu de temps après le départ de la caravelle, & il trouva ſon ami avec ſoixante hommes ſeulement, tous nuds pieds, couverts de mauvais habits, décharnés & pouvant à peine ſe ſoutenir. Il expliqua à Nicueſſa le ſujet de ſon voyage, lui apprit l'établiſſement d'une Colonie qui ſouhaitoit ſa préſence, & lui parla des richeſſes qu'on avoit trouvées dans le Darien. Cette nouvelle cauſa beaucoup de plaiſir à ceux qui étoient avec Nicueſſa, lui ſeul y parut peu ſenſible, & aigri ſans doute par ſes malheurs, il eut l'imprudence de dire hautement, que ceux qui avoient oſé bâtir une ville ſur ſon terrein méritoient une punition exemplaire, & qu'il les traiteroit en conſéquence auſſitôt qu'il ſeroit ſur les lieux. Nicueſſa ſe mit ſur le champ en chemin, & peu content de la premiere faute qu'il avoit faite, il y mit le comble par une ſeconde. Il envoya devant lui une caravelle, & s'amuſa ſans néceſſité à viſiter quelques iſles & à chercher de l'or.

Sa caravelle alla annoncer à la Colonie ſon arrivée & les ſentiments où il étoit, & comme il parut quelques jours après, Balboa s'avança ſur le rivage, & lui fit crier qu'il pouvoit s'en retourner à Nombre de Dios, parce qu'on ne le laiſſeroit débarquer en aucun lieu de la Province de Darien. Nicueſſa ſentit alors toute ſon imprudence, & il paſſa la nuit dans ſon vaiſſeau à gémir ſur ſon infortune. Le lendemain il débarqua ſans oppoſition, mais il s'apperçut qu'on vouloit ſe ſaiſir de lui, & il ſe ſauva dans un bois prochain. Balboa, touché de ſes malheurs, empêcha qu'on ne l'y pourſuivît, & malgré Zamudio, qui étoit animé contre le Gouverneur, il l'avertit de ſe retirer dans ſon brigantin & de n'en point ſortir, quelques promeſſes qu'on lui fît. Nicueſſa ne fut pas aſſez ſage pour ſuivre les conſeils de Balboa, trois hommes l'en tirerent par leurs feintes démonſtrations d'amitié, & le livrerent à Zamudio. Celui-ci le fit mettre ſur un brigantin avec dix-ſept hommes, & lui ordonna d'aller en Caſtille ſans s'arrêter en aucun endroit. Le Gouverneur ſe plaignit en vain du traitement qu'on lui faiſoit dans ſon propre Gouvernement; il employa inutilement les menaces; il ne fut point écouté. Il partit & on n'entendit plus aucune nouvelle de lui. Quelques Ecrivains avancent qu'on trouva dans l'iſle de Cuba cette inſcription ſur un arbre : *Ici l'infortuné Nicueſſa a fini ſes malheurs & ſa vie :* mais Herrera prétend que ce trait eſt faux & ſans preuves.

Mort de Nicueſſa.

La facilité avec laquelle la Cour d'Eſpagne accordoit à différents Particuliers la permiſſion de s'emparer des pays découverts par Chriſtophle Colomb, fit craindre à l'Amiral Don Diegue que quelqu'un n'obtînt auſſi le Gouvernement de l'iſle de Cuba, qui étoit à ſa bienſéance. Pour prévenir cet événement, il chargea Don Diegue Velaſquez d'aller faire la conquête de cette iſle, & ſûr de ſa fidélité, il le nomma ſon Lieutenant dans cet endroit. Trois cents volontaires, outre les troupes réglées fournies par l'Amiral, ſuivirent Velaſquez dans ſon expédition. Il remporta une victoire

Conquête de l'iſle de Cuba par Velaſquez.

L'AMERIQUE.

si complette sur le premier Cacique qui voulut s'opposer à son entreprise, que les autres effrayés se soumirent d'eux-mêmes. Vélasquez, par ce moyen, fut bientôt maître absolu dans Cuba, & cette conquête fit d'autant plus de plaisir au Roi d'Espagne, que quoique l'isle n'eût point d'or, elle possédoit beaucoup d'autres avantages, & par la commodité de ses ports qui étoient excellents, elle devint une des plus utiles colonies que l'Espagne ait eues.

Quelque temps après la conquête de l'isle de Cuba, on fit la découverte de la Floride & de plusieurs isles aux environs. Cerron & Diaz que Ponce de Léon avoit envoyés prisonniers en Espagne, avoient trouvé de puissantes protections qui leur avoient fait rendre justice ; de sorte qu'ils retournerent dans l'isle de Portoric, & obligerent à leur tour Ponce de Léon à leur en céder le Gouvernement. L'ancien Gouverneur se retira sans résistance, & quoiqu'il n'eût plus d'emploi, il vivoit commodément avec les richesses qu'il avoit amassées dans le temps qu'il étoit en place. La vie tranquille que menoit Ponce de Léon l'ennuya bientôt, & comme on publioit depuis longtemps que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, il y avoit une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les vieillards, il forma le dessein de chercher cette fontaine miraculeuse. Le peu de succès qu'avoient eu ceux qui avoient déjà fait cette entreprise ne rebuta point Ponce de Léon, & il s'embarqua le premier de Mai de l'année 1512. Il sortit du port de saint Germain dans l'isle de Portoric, avec deux navires qu'il avoit équipés à ses frais, & après avoir rangé toute la côte Septentrionale de l'Espagnole, il se trouva au milieu des Lucayes. Ses recherches furent vaines, & quoiqu'il goûtât à toutes les eaux, jusqu'à celles des marais les plus bourbeux, il ne s'apperçut pas qu'il fût rajeuni. Chagrin du peu de fruit qu'il avoit tiré de son voyage, il continua sa route en avant, sans aucun dessein déterminé, & au bout de quelques jours de navigation, il découvrit le Continent. Il y descendit & voyant la campagne couverte de fleurs, il nomma cette terre la Floride. On ignore en quel endroit positivement il débarqua ; on sçait seulement qu'il reconnut une bonne partie de la côte Occidentale de la presqu'isle, & qu'il donna aux isles des Martyrs & des Tortues les noms qu'elles portent aujourd'hui. Dans tous les lieux où il voulut faire quelque descente il trouva des Sauvages en très-grand nombre & disposés à ne point souffrir qu'on s'établît chez eux. Il examina attentivement le canal de Bahama, & sur ses observations les vaisseaux, quelques années après, commencerent à prendre leur route par ce canal pour retourner en Europe, & on bâtit à deux petites journées le port de la Havane. La découverte que Ponce de Léon venoit de faire le consola en quelque sorte de n'avoir pu réussir touchant l'objet de ses recherches, & il se rendit à Portoric, d'où il passa en Espagne. Ferdinand, satisfait du rapport que lui fit Ponce des terres sur lesquelles il étoit descendu, lui permit de mener des Colonies & de bâtir des Forts dans la Floride. Il ne se hâta pas vraisemblablement de profiter de cette liberté, car deux ans après il étoit encore en Espagne, & sur la fin de l'année 1514, il alla par les ordres du Roi, faire la guerre aux Caraïbes qui désoloient Portoric, & resta plusieurs années dans cette ville.

Découverte de la Floride.

L'Amérique.

Cependant la bonne conduite de Velaſquez avoit rendu très-floriſſante la Colonie de l'iſle de Cuba, & le terrein ſe trouvoit ſi avantageux, que pluſieurs Particuliers quittoient leurs établiſſements pour ſe rendre dans cette iſle. Velaſquez, qui n'étoit que le Lieutenant de Don Diegue Colomb, ſe voyant à la tête d'une nombreuſe Colonie, voulut ſe ſouſtraire à l'autorité de l'Amiral, & au moyen des protections qu'il avoit à la Cour, il obtint des lettres qui lui aſſuroient cette indépendance. Malheureuſement pour lui l'Amiral, qui étoit alors en Eſpagne, vint à bout de faire changer le titre d'indépendant, que ces lettres donnoient à Velaſquez, en celui d'irrévocable. Don Diegue conſerva ainſi ſes pouvoirs ſur l'iſle de Cuba, mais il n'avoit pas la liberté d'ôter à ſon Lieutenant l'emploi dont il étoit revétu. Velaſquez, regardé comme Gouverneur de Cuba, ſongea à conquérir de nouvelles terres, & il n'eut pas plutôt déclaré ce deſſein, que pluſieurs perſonnes de différentes qualités s'offrirent de remplir ſon projet. Des matelots, des ſoldats, quelques riches Particuliers s'engagerent à partir, & un des plus riches habitants de Cuba, nommé François Fernandez de Cordoue, propoſa de faire une grande partie des frais de l'entrepriſe, ſi on vouloit lui en confier la conduite. Velaſquez accepta avec joie l'offre de Fernandez, & fit armer à San-Yago, capitale de Cuba, deux navires & un brigantin, ſur leſquels on embarqua cent dix ſoldats. Fernandez acheva ſes préparatifs à la Havane, autre port de Cuba, & en ſortit le 8 de Février 1517.

Expédition de Fernandez.

Dès qu'il eut doublé le cap de ſaint Antoine, qui eſt à l'extrémité Occidentale de l'iſle, ſon pilote, Antoine Alaminos, lui conſeilla de voguer droit à l'Oueſt, où l'ancien Amiral avoit toujours déſiré s'avancer. Fernandez, qui n'avoit point encore pris de parti ſur la route qu'il devoit tenir, conſentit volontiers à tourner de ce côté, & après trois ſemaines de navigation on découvrit l'Yucatan, dont le grand Colomb ne s'étoit écarté que ſur une fauſſe indication. Fernandez s'approcha de cette terre, & remarqua à deux lieues environ de la mer une grande bourgade qui paroiſſoit bien peuplée. Le rivage fut en un moment couvert d'Indiens, & les Eſpagnols trompés par les ſignes de bienveillance que ces peuples leur faiſoient, tenterent une deſcente. Ils furent vivement repouſſés par les Sauvages, qui bleſſerent quinze hommes, & ils regagnerent à la hâte leurs vaiſſeaux avec deux priſonniers qu'ils avoient faits. Les peuples de cette côte, que les Caſtillans appellerent pointe ou cap de Cotoche, n'étoient point nuds comme ceux qu'on avoit découverts juſqu'alors. Ils avoient auſſi des armes offenſives & défenſives & ſe battoient avec beaucoup d'ordre. Leurs armes défenſives étoient une eſpece de cuiraſſe doublée de coton & un bouclier ; les offenſives conſiſtoient dans un arc, des fleches, une ſorte d'épée ou couteau de pierres, des frondes, & une eſpece de lance. Auprès du lieu où les Caſtillans débarquerent, il y avoit quelques édifices de maçonnerie, & des Temples où on trouva quantité d'idoles monſtrueuſes faites de terre cuite. On traita avec douceur les deux priſonniers Indiens, qui dans la ſuite ſervirent d'interpretes ; on les inſtruiſit dans la Religion Chrétienne, & lorſqu'ils furent baptiſés, on nomma l'un Julien, & l'autre Melchior.

Fernandez, après avoir fait rembarquer tout ſon monde, cotoya de nouveau le rivage, & arriva à la vûe d'une groſſe bourgade, que les habitants

L'AMÉRIQUE.

du pays nommoient Kimpeſch, & où on a bâti enſuite la ville de Campeche. Les Eſpagnols renouvellerent leur eau en cet endroit, & dans le moment qu'ils ſongeoient à remonter ſur leurs vaiſſeaux, une troupe de cinquante Indiens s'approcha, & parut les inviter à ſe rendre dans une bourgade prochaine. Les Caſtillans ſe défierent avec raiſon de ces feintes démonſtrations d'amitié & refuſerent d'y répondre. Ils ſe contenterent d'entrer dans quelques Temples, & ils furent bientôt environnés d'une multitude d'Indiens de tout âge & de tout ſexe, qui paroiſſoient également ſurpris de leur figure. Quelques moments après les Eſpagnols virent paroître deux corps nombreux d'hommes armés comme ceux de Cotoche, & il ſortit d'un Temple environ dix Prêtres vétus de mantes blanches fort larges, & portant à la main des vaſes de terre pleins de feu. Ils y jettoient de la gomme copale; en faiſoient aller la fumée du côté des Eſpagnols, & prononçoient diverſes paroles. Cette cérémonie étoit à peine finie qu'on entendit pluſieurs inſtruments de guerre, qui ſans doute ſonnoient la charge. Alors les Caſtillans, trop foibles pour réſiſter à un peuple qui pouvoit facilement les accabler, reculerent en bon ordre du côté de la mer, & ſe rembarquerent ſans perte. Ils naviguerent l'eſpace de ſix jours vers le Sud, & voulurent faire de l'eau dans une anſe que les habitants nommoient Potonchan. Les Eſpagnols eurent un furieux combat à ſoutenir ; quarante des leurs reſterent ſur la place, & tous les autres, à l'exception d'un ſeul, furent bleſſés, & regagnerent leurs chaloupes avec peine.

On tâcha alors de reprendre la route de l'iſle de Cuba ; mais les vents contraires & les courants porterent ſur la Floride qui parut le quatriéme jour. Fernandez, ſans ſçavoir encore où il étoit, deſcendit avec ſon pilote & vingt-deux hommes des moins bleſſés. Alaminos reconnut auſſitôt cet endroit pour y avoir été avec Ponce de Léon, & il avertit Fernandez de ſe tenir ſur ſes gardes, ou de quitter promptement la terre. Ce Capitaine qui avoit beſoin d'eau, eut ſoin de placer des ſentinelles à toutes les avenues du bois. Cette précaution ne put empêcher une armée d'Indiens de fondre tout à coup ſur les Eſpagnols, qui prirent la fuite & regagnerent promptement leurs vaiſſeaux. Alaminos fut bleſſé à la gorge, & on remarqua que le ſoldat qui n'avoit reçu aucune bleſſure à Potonchan étoit diſparu. On mit à la voile & en vingt-quatre heures on arriva à l'iſle des Martyrs où un des navires ſe briſa. Fernandez avec l'autre navire & le brigantin aborda au port de la Havane, d'où il ſe rendit à la ville du ſaint Eſprit. Il écrivit de-là à Velaſquez, qu'il iroit lui rendre compte de ſon voyage dès qu'il ſe porteroit mieux, mais il mourut au bout de dix jours.

Quelque malheureuſe qu'eût été l'expédition de Fernandez pour lui-même & pour tous ceux qui l'avoient accompagné, Velaſquez en parut ſatisfait & projetta une ſeconde courſe. Il arma en diligence trois navires & un brigantin, & il fit monter deſſus deux cent cinquante Eſpagnols & quelques Inſulaires de Cuba pour le ſervir. Ces trois navires étoient commandés par Pedro de Alvarado, François de Montejo & Alphonſe d'Avila. Le Directeur de l'expédition étoit Jean Grijalva, compatriote de Velaſquez, & ſuivant ſes inſtructions, il ne devoit faire aucun établiſſement en terre ferme. La nouvelle eſcadre partit de Cuba le 8 d'Avril 1518. & au bout de huit

Expédition de Grijalva.

1518.

jours

jours de navigation, elle se trouva à la vûe d'une isle que les habitants nommoient Cozumel. Grijalva voulut l'appeller sainte Croix, mais l'ancien nom a prévalu. On s'approcha ensuite de la terre ferme, & en huit jours on arriva à Potonchan, où on fit une descente malgré la vigoureuse défense des habitants. Grijalva perdit trois hommes, & il fut blessé lui-même ainsi que soixante de ceux qu'il avoit débarqués. Ses blessures ne l'empêcherent pas de pénétrer plus avant dans les terres ; il s'empara d'une bourgade située à quelques lieues du rivage, & fit plusieurs tentatives pour y faire revenir les habitants. Tous les moyens dont il se servit furent inutiles, & il se vit obligé de se remettre en mer, sans avoir traité avec ces Indiens.

Plus il avançoit dans le pays, & plus il paroissoit mériter son attention. Les terres étoient mieux cultivées, les habitants plus policés, & les édifices plus propres & mieux bâtis. Un soldat remarquant ces choses avec plaisir, s'écria qu'il croyoit être dans une nouvelle Espagne. Cette exclamation, que chacun applaudit, fit donner à cette contrée le nom de la Nouvelle-Espagne, qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Cependant Grijalva, curieux de connoître plus amplement l'intérieur du pays, chercha une riviere où il pût s'arrêter quelque temps. Il en rencontra enfin une qui se jette par deux embouchures dans le golphe qu'on a depuis appellé du Mexique. Il choisit le bras de cette riviere qui lui parut le plus navigable ; mais comme il n'y trouva point assez d'eau pour faire entrer ses deux plus gros vaisseaux, il augmenta les équipages des deux autres, & se prépara à remonter le plus haut qu'il pourroit. Il eut d'abord quelque peine à vaincre le courant du fleuve, & lorsqu'il eut surmonté cette difficulté, il vit un grand nombre de canots remplis d'Indiens armés, qui sembloient déterminés à l'empêcher de faire une descente, & cherchoient à l'épouvanter par leurs cris & par leurs signes menaçants. Les Espagnols, sans témoigner ni crainte ni colere, continuerent tranquillement leur route, & s'avancerent même jusqu'à la portée du trait. Leur intrépidité étonna les Indiens, qui, frappés d'ailleurs de la figure de ces Etrangers, resterent comme immobiles, & le silence succéda tout à coup au bruit que les clameurs avoient causé. Le Commandant profita d'une si heureuse conjoncture pour s'élancer à terre. Ceux qui étoient près de lui en firent autant, & tous les autres suivirent aussitôt. Il les rangea en bataille à mesure qu'ils débarquerent, & il fit déployer l'étendard Royal. Cette action redoubla la surprise des Indiens, & fournit aux Espagnols les moyens d'achever les cérémonies qui s'observent dans les prises de possession les moins contestées. Grijalva ordonna ensuite à Julien & à Melchior, ces deux Sauvages dont on a parlé plus haut, de dire aux Indiens que les Castillans venoient dans des intentions pacifiques & désiroient faire alliance avec eux. Sur cette assurance trente des principaux Indiens s'approcherent, & comme Grijalva crut remarquer qu'ils avoient encore quelque défiance, il leur donna plusieurs marques d'amitié, & leur fit des présents qui acheverent de les tranquilliser. Il hasarda alors de leur apprendre qu'il étoit le Lieutenant d'un grand Roi, & il les invita à le reconnoître pour Souverain. Ces paroles exciterent l'indignation des Indiens, qui laisserent paroître sur leur visage la colere dont ils étoient saisis. Cependant le plus considérable d'entr'eux leur imposa silence de la main, & se

L'AMERIQUE.

chargea de répondre aux Eſpagnols. Il le fit avec modération, & après avoir fait ſentir aux Eſpagnols qu'ils avoient tort de propoſer aux Indiens un nouveau maître, ſans s'être informés s'ils étoient mécontents du leur, il ajouta qu'il alloit inſtruire ſes ſupérieurs de leurs prétentions, & qu'il viendroit lui-même leur apporter ce qui ſeroit décidé. Il ſe retira auſſitôt avec tout le peuple, & laiſſa les Eſpagnols inquiets du réſultat de cette affaire. Grijalva n'avoit pu s'empêcher d'admirer la ſageſſe du diſcours de l'Indien. De pareils ennemis n'étoient pas à mépriſer, & on balançoit ſi on ne ſe rembarqueroit pas, lorſque les Indiens reparurent en plus grand nombre. Celui qui avoit déjà porté la parole aux Caſtillans, s'avança vers eux d'un air ſatisfait, & leur préſenta des proviſions de la part des Caciques des environs. » Voici, leur dit-il, des gages de la paix que nous acceptons. Mes » maîtres ne craignent point vos armes, mais ils jugent que la paix eſt tou» jours préférable à la plus heureuſe guerre. «

Les Eſpagnols à cette nouvelle firent éclater la joye la plus vive, & les deux Nations ne tarderent pas à traiter enſemble dans une parfaite union. Le Cacique du lieu arriva bientôt après, & quoiqu'il eût affecté de ſe faire accompagner par une garde peu nombreuſe & déſarmée, il ſçut conſerver un air de dignité qui lui attiroit le reſpect. En faiſant étaler aux yeux des Eſpagnols les raretés du pays qu'il offroit à leur Général, & parmi leſquelles il y avoit pluſieurs choſes travaillées en or, il adreſſa ces mots à Grijalva: » J'aime la paix, dit-il, & c'eſt pour la maintenir entre nous, que je vous » prie d'accepter ce préſent, & de vous éloigner de ces lieux, de peur que » la méſintelligence ne ſe mette entre vos ſujets & les miens. « Grijalva répondit au Cacique que ſon deſſein n'avoit jamais été de lui cauſer de l'inquiétude, & qu'il partiroit au plutôt. Content de cette promeſſe, le Cacique quitta les Eſpagnols, qui dès le même jour remonterent ſur leurs vaiſſeaux. La riviere où ils étoient s'appelloit Tabaſco; ils changerent ce nom en celui de Grijalva, & conſerverent celui de Tabaſco à la Province. Pluſieurs Caſtillans propoſerent de faire un établiſſement en cet endroit; mais Grijalva leur fit voir la défenſe de Velaſquez, & on remit auſſitôt à la voile.

En ſortant de la riviere, on tourna à l'Oueſt, parce que les Indiens avoient fait entendre qu'ils tiroient leur or de ce côté. Grijalva continua de ranger la côte juſqu'à une riviere qu'il apperçut, & à laquelle il donna le nom de Rio-de-Banderas, à cauſe des banderolles que les peuples de cette contrée avoient coutume de mettre au bout d'une eſpece de pique. Montejo eut ordre d'aller reconnoître cette riviere avec deux bateaux armés. Les peuples qui habitoient ſur le rivage conſentirent à traiter avec les Caſtillans, & Grijalva inſtruit de leur bonne volonté débarqua, prit poſſeſſion de leur pays & y recueillit beaucoup d'or. Il n'oſa s'arrêter à cette rade, qui n'étoit pas à l'abri des vents du Nord, & après avoir paſſé deux ou trois iſles peu conſiderables, il en apperçut une qu'il fut curieux d'examiner. Il y deſcendit avec quelques Caſtillans, y trouva pluſieurs édifices aſſez beaux, & un Temple d'une ſtructure ſinguliere. Il étoit ouvert de tous côtés, & au milieu paroiſſoit un degré, par lequel on montoit à une eſpece d'autel, où étoient placées des ſtatues d'une figure monſtrueuſe. Grijalva s'approcha de cet autel, & il vit cinq ou ſix cadavres qui paroiſſoient avoir été ſacrifiés la nuit précédente.

Il ſe retira avec horreur ſur ſes vaiſſeaux, & nomma cette iſle, l'Iſle des Sacrifices. Il obſerva la même choſe dans une autre iſle un peu éloignée, que les habitants appelloient Culua. A la place de ce nom, il lui donna celui de Saint-Jean d'Ulua, & tira encore de l'or de cette iſle, qui eſt ſituée au Nord de la Vera-cruz, dont elle forme le port.

Les diſpoſitions favorables des peuples, & l'heureux climat des pays que Grijalva avoit viſités, lui faiſoient regretter de ne pouvoir y former d'établiſſements. Les défenſes de Velaſquez à cet égard étoient expreſſes, & il avoit réſolu de les obſerver rigoureuſement. Il ignoroit que Velaſquez obligé de ménager l'Amiral & l'Audience Royale de S. Domingue, d'où ſon gouvernement relevoit, n'avoit oſé donner à perſonne la permiſſion de fonder quelque Colonie, & qu'il en avoit même fait la défenſe par écrit, à deſſein de s'en ſervir dans l'occaſion; mais il ſe flattoit que Grijalva ne lui obéiroit pas ſi ſcrupuleuſement, & il déſiroit apprendre quelques nouvelles à ce ſujet, lorſque Pedro de Alvarado, député par Grijalva, entra dans un des ports de Cuba. Il avoit ſur ſon vaiſſeau tout l'or & les raretés qu'on avoit négociés juſques-là, & il étoit chargé de demander de nouveaux ordres à Velaſquez, qui apprit avec colere qu'on n'avoit commencé aucun établiſſement. Alvarado avoit conſeillé pluſieurs fois d'en haſarder quelqu'un; de ſorte qu'il excuſa mal Grijalva, dont la fidélité fut payée de l'ingratitude la plus marquée. Velaſquez outré contre Grijalva, projetta de faire un nouvel armement, & forma le deſſein d'en accorder le commandement à un autre.

Dans le temps qu'il faiſoit de Grijalva les plaintes les moins fondées, ce Général continuoit de le ſervir avec un dévouement extrême, & pouſſoit ſes découvertes le long du golphe du Mexique. Peu de temps après le départ d'Alvarado, il s'étoit remis en mer, avoit reconnu les hautes montagnes de Tuſpa, & s'étoit approché de la Province de Panuco. Il fit entrer ſes navires dans une riviere qu'il apperçut aux environs; mais à peine y avoit-il mouillé ſes ancres, que le vaiſſeau d'Alfonſe d'Avila fut attaqué par une flotte de canots Indiens, & n'auroit pû ſe défendre contre la multitude de ſes ennemis, ſi le Général ne fût tombé tout-à-coup ſur ces ſauvages, & n'en eût tué un grand nombre. Cet incident fit nommer la riviere, Riviere des Canots. Grijalva en ſortit, côtoya la Province de Tlaſcala, & s'avança enſuite juſqu'à une pointe, où les courants étoient ſi contraires & ſi forts, que le Pilote Alaminos déclara qu'il y avoit trop de riſques à s'opiniâtrer davantage. Pluſieurs perſonnes des plus conſiderables de l'eſcadre firent alors une derniere tentative pour engager Grijalva à faire un établiſſement, & peut-être qu'il auroit cedé aux repréſentations, ſi François Montejo ne lui eût, par ſes conſeils, fait reprendre ſes premiers ſentiments. Il fit voile vers l'iſle de Cuba, & ayant appris les grands préparatifs de Velaſquez pour une nouvelle expédition, il ſe flatta qu'elle ſe feroit encore ſous ſes ordres. Dans cette eſpérance, il hâta ſon retour, & débarqua à l'iſle de Cuba où, au lieu des récompenſes & des remerciements ſur leſquels il comptoit, il reçut publiquement les reproches les plus durs & les moins mérités. Il ne répondit qu'en faiſant voir à Velaſquez les ordres qu'il avoit lui-même donnés par écrit. Velaſquez ne put s'empêcher de convenir des défenſes qu'il avoit

L'AMERIQUE.

CONQUESTE DU MEXIQUE.

faites à Grijalva, mais il ne voulut jamais lui pardonner de s'y être si ponctuellement conformé, & il le priva même de ce qu'on devoit à ſes travaux.

Le Gouverneur de Cuba profitant des mémoires que Grijalva lui avoit préſentés, ſongea plus que jamais à faire partir une nouvelle flotte. Il envoya en conſéquence Jean de Salcedo à l'Eſpagnole, afin d'obtenir la permiſſion de faire une ſeconde entrepriſe. Salcedo réuſſit dans ſa négociation, & revint à Cuba avec les pouvoirs néceſſaires. Velaſquez ne fut plus embarraſſé que ſur le choix du Commandant de ſa flotte. La conduite d'une expédition ſi importante ne devoit être confiée qu'à un homme d'une bravoure & d'une prudence reconnues, & ceux en qui on pouvoit remarquer ces qualités portoient ſi haut leurs prétentions, que Velaſquez ne jugea pas à propos de les accepter. Il vouloit d'ailleurs qu'on ne rapportât qu'à lui ſeul la gloire de l'entrepriſe, & perſonne, excepté Grijalva, n'étoit capable d'un tel héroïſme. Velaſquez, que ſon reſſentiment aveugloit, ne fit point d'attention à ce que valoit Grijalva, & preſſé par les ſollicitations d'Amador de Lariz, Thréſorier Royal, & d'André Duero ſon Secrétaire, il conſentit à nommer Fernand Cortez Général de ſa flotte.

Cortez eſt choiſi pour de nouvelles expéditions.

Cortez, qui fut peut-être des conquérants du Nouveau Monde, celui dont on a dit le plus de bien & de mal, étoit originaire d'une famille noble de Medellin, ville de l'Eſtramadure en Eſpagne. Il étoit fils de Martin Cortez de Monroy & de Catherine Pizarro Altamirano, & naquit en 1485. On eut beaucoup de peine à l'élever juſqu'à l'âge de quatorze ans, & comme alors ſa ſanté parut ſe fortifier, on l'envoya à Salamanque achever ſes études. Son pere vouloit lui faire apprendre la Juriſprudence; mais ſon peu de goût pour cette ſcience, l'obligea à y renoncer. Le jeune Cortez retourna dans ſa famille, & prit le parti d'aller ſervir en Italie ſous le célebre Gonçalve de Cordoue. Une maladie rompit ce voyage, & dès qu'il fut guéri, il paſſa aux Indes en 1504, & fut recommandé par ſon pere à Ovando ſon parent, Gouverneur général de l'Eſpagnole. Ovando reçut favorablement Fernand Cortez, & lui procura de l'emploi dans la ville d'Azua de Compoſtelle. L'extérieur de Cortez prévenoit d'abord en ſa faveur: il étoit bien fait, & ſes actions aiſées, nobles & polies lui gagnoient aiſément l'amitié de ceux qui le fréquentoient. On remarquoit en lui, malgré ſa jeuneſſe, beaucoup de diſcrétion, de prudence & de grandeur d'ame. Il avoit la converſation enjouée, & ne parloit jamais mal de perſonne. Il faiſoit du bien, ſans prétendre qu'on le publiât; mais ſon but étoit de ſe faire des amis qui contribuaſſent à ſon élévation, ou qui la ſouffriſſent ſans jalouſie. Trois ans après le rappel d'Ovando, Cortez paſſa dans l'iſle de Cuba avec Velaſquez qui le fit ſon Secrétaire. L'année ſuivante quelques mécontents voulant porter des plaintes contre le Gouverneur à l'Audience Royale de S. Domingue, chercherent un homme aſſez hardi pour ſe charger de cette commiſſion. Ils s'adreſſerent à Cortez qui l'accepta, & entreprit de paſſer à l'Eſpagnole dans un canot. Velaſquez averti aſſez-tôt de ce qui ſe tramoit contre lui, fit arrêter Cortez, & le condamna à la mort. Quelques perſonnes de conſidération obtinrent ſa grace, & il trouva moyen de ſe remettre en faveur auprès de Velaſquez. Il étoit devenu très-riche, & poſſédoit

la charge d'Alcaïde dans la capitale de l'iſle de Cuba, lorſque ſes amis le firent nommer Général par Velaſquez.

Sa nomination fut approuvée par le plus grand nombre, mais ceux qui connoiſſoient le génie de Cortez & les intérêts du Gouverneur, penſerent qu'il avoit fait un choix dont il ſe repentiroit quelque jour. Le Gouverneur qui avoit obtenu pluſieurs nouvelles graces de la Cour, ne crut devoir craindre aucun Particulier, & il ne douta pas que toutes les conquêtes qu'on alloit faire n'augmentaſſent encore ſa réputation & ſa gloire. Le Roi l'avoit nommé ſon Capitaine & ſon Lieutenant-général dans l'iſle de Cuba, & dans tous les lieux qui avoient été & qui ſeroient découverts par ſes ſoins & ſous ſes ordres, & on avoit reglé d'une maniere très-avantageuſe pour lui les profits qui proviendroient de toutes ſes entrepriſes dans le Continent. Cortez revêtu du titre de Général, ſe hâta de mettre à la voile & de gagner le port de la Trinité, où il comptoit achever ſes préparatifs. Il avoit en cet endroit pluſieurs amis qui lui firent de grandes offres de ſervices, & il reçut un renfort conſiderable de la ville du S. Eſprit, peu éloignée de celle de la Trinité. Soit que tant de mouvements en faveur du nouveau Général cauſaſſent de la jalouſie à Velaſquez, ſoit qu'ils juſtifiaſſent les craintes qu'on avoit déjà voulu lui inſpirer, il ſongea à prendre des meſures pour ôter à Cortez la conduite de l'expédition dont il l'avoit chargé. Il commença par envoyer un ordre exprès à François Verdugo ſon beau-frere, Alcaïde Major à la Trinité, de dépoſer juridiquement Cortez de ſa charge. Ce dernier étoit sûr de ceux qui s'étoient engagés à le ſuivre, & Verdugo charmé d'ailleurs de ſes manieres, ne voulut ni compromettre ſon autorité, ni faire un affront à un homme qui paroiſſoit ne le pas mériter. Il informa le Gouverneur des motifs qui l'empêchoient de lui obéir, & lui demanda un ſecond ordre. La plûpart des Officiers de la flotte écrivirent à Velaſquez, & firent de grands éloges du Général qu'il leur avoit donné. Cortez fit auſſi partir une lettre dans laquelle, ſans ſortir des bornes du reſpect & de la ſubordination, il ſe plaignoit avec nobleſſe du procedé de Velaſquez à ſon égard.

Auſſitôt après le départ de toutes ces dépêches, Cortez ſe diſpoſa à quitter l'iſle de la Trinité. Il envoya la plus grande partie de ſes ſoldats par terre à la Havane, ſous la conduite de Pedro de Alvarado, & s'y rendit lui-même par terre. Il lui arriva encore un nouveau renfort de Volontaires, qui lui formerent une belle armée navale. Dans le temps qu'il preſſoit les derniers préparatifs avec une conduite & une diligence qui le faiſoient admirer de plus en plus, Gaſpar de Garnica arriva de San Yago avec des lettres de Velaſquez pour Pierre Barba, Commandant de la Havane. Il lui étoit ordonné d'arrêter Cortez, & de l'envoyer priſonnier à la capitale. Le Gouverneur commandoit auſſi à Diégo de Ordaz & à Jean Velaſquez de Léon de prêter main forte à Barba. Cette ſeconde tentative loin de réuſſir, ſuivant les vûes de Velaſquez, fut généralement blâmée, & Cortez ſe voyant ſoutenu, ceſſa de ménager un ennemi déclaré. Sur la nouvelle que le Gouverneur venoit lui-même pour ſe ſaiſir de Cortez, il décampa le 10 Février 1519, après avoir mis ſolemnellement ſon expédition ſous la protection du Prince des Apôtres, & avoir fait peindre dans ſon grand étendard une croix avec ces mots: *In hoc ſigno vinces.* Il avoit diviſé toutes ſes troupes en onze

L'AMERIQUE.

Compagnies ſur autant de bâtiments, & au moyen de ce reglement chaque Capitaine avoit une autorité égale ſur mer & ſur terre. Cortez prit le commandement de la premiere Compagnie; les autres Capitaines étoient Jean Velaſquez de Léon, Alphonſe Fernand de Portocarrero, François de Montejo, Chriſtophle de Olid, Jean de Eſcalanté, François de Morla, Pedro de Alvarado, François Salcedo, Alphonſe d'Avila, & Ginez de Nortez. François de Orezco qui avoit ſervi avec beaucoup de réputation dans les guerres précédentes, fut chargé de l'artillerie, & le même Antoine Alaminos, qui avoit accompagné Fernandez & Grijalva, fut déclaré premier Pilote. Tel étoit l'armement dont Cortez ſe conſerva le commandement malgré toutes les démarches de Velaſquez.

Alvarado en partant eut ordre de prendre les devants par le côté du Nord, d'aller chercher Ordaz à Guacanico, & d'attendre enſuite la flotte au cap S. Antoine. L'Iſle de Cozumel fut marquée pour s'y rejoindre en cas de ſéparation. Cette précaution étoit néceſſaire; car une tempête diſperſa bientôt la flotte, & Alvarado fut emporté plus loin qu'il ne vouloit. Il ſe vit alors dans l'impoſſibilité de regagner le cap S. Antoine, & il aima mieux ſe rendre droit à Cozumel où il débarqua, à deſſein de ſe loger dans une bourgade qu'il avoit remarquée en voyageant avec Grijalva. Les habitants s'étoient ſauvés à l'approche des Eſpagnols; de ſorte qu'ils n'eurent pas de peine à s'emparer de la bourgade. Ils auroient pu y attendre tranquillement le reſte de la flotte, mais Alvarado, jeune & courageux, crut qu'il ſeroit honteux pour lui de demeurer dans l'inaction, & il alla avec ſa troupe reconnoître le pays. A une lieue de l'endroit où ils s'étoient d'abord fixés, ils trouverent un autre village qui étoit auſſi abandonné. Cependant les Eſpagnols en enleverent deux Indiens & une Indienne, quelques vivres & pluſieurs bijoux qui paroient une Idole & un Temple. Alvarado ramena ſes ſoldats au premier poſte qu'ils avoient occupé, & Cortez arriva le lendemain avec la flotte. Comme il avoit prévû qu'Alvarado n'auroit pû exécuter la commiſſion dont il l'avoit chargé, il fit avertir Diégo de Ordaz par un autre moyen. La joye qu'il eut de retrouver Alvarado ne l'empêcha pas de lui faire une ſévere réprimande ſur ſa témérité, & ayant fait venir les Indiens & l'Indienne qui avoient été pris, il leur fit dire par Melchior qu'on étoit fâché du tort que les ſoldats leur avoient fait. Il les remit enſuite en liberté; ordonna qu'on leur rendît tout ce qui leur avoit été pris, & y ajouta quelques préſents pour eux & pour leur Cacique.

L'armée campa ſur le bord de la mer, & s'y repoſa trois jours ſans rien entreprendre qui pût allarmer les Indiens. Le Général fit la revûe de ſes troupes, & il ſe trouva cinq cent huit ſoldats, dix-ſept chevaux, cent neuf tant Pilotes que Matelots, deux Chapelains, dont l'un étoit le Licencié Jean Diaz, & l'autre le P. Barthelemi d'Olmedo, Religieux de la Merci; ces deux derniers accompagnerent Fernand Cortez juſqu'à la fin de la conquête du Mexique. Après la revûe, Cortez crut devoir haranguer ſes troupes, & il le fit avec beaucoup d'art. Il ne leur diſſimula pas les dangers qu'il y auroit à ſurmonter, mais en même temps il peignit ſi vivement la gloire & le profit qu'on pourroit retirer de cette entrepriſe, s'ils reſtoient unis & ſoumis à ſes ordres, que les ſoldats s'écrierent qu'ils le ſuivroient partout

avec joye, & lui obéiroient en toutes choſes. Dès le lendemain les Indiens, ſur l'eſprit deſquels le renvoi des priſonniers avoit produit un bon effet, ſe rapprocherent par petites bandes. Leur Cacique vint lui-même, & eut une conférence avec Cortez, qui lui marqua beaucoup d'amitié. Quelques Indiens de la ſuite du Cacique racontetent aux Caſtillans qu'il y avoit dans la Province d'Yucatan des priſonniers qui ſe diſoient Eſpagnols. Cortez, informé de cette circonſtance, conſulta le Cacique ſur les moyens de délivrer ces Eſpagnols, & le Cacique lui conſeilla d'avoir recours à la douceur, & propoſa de lui prêter huit Indiens qui iroient offrir des préſents pour la rançon des Eſpagnols. On ſuivit les conſeils du Cacique, & ces Indiens partirent avec Ordaz qui le mena dans l'Yucatan, & eut ordre de les attendre pendant huit jours. Ce temps n'étoit apparemment pas ſuffiſant, car on ne vit point paroître les Indiens au bout du terme fixé, & Ordaz remit à la voile pour rejoindre la flotte.

Cortez s'embarqua auſſitôt, & le vent qui étoit favorable faiſoit eſperer la courſe la plus heureuſe, lorſqu'on s'apperçut que le vaiſſeau d'Eſcalanté ne pouvoit ſuivre, & avoit été contraint de reprendre la route de Cozumel. Toute la flotte y retourna auſſi, & dans le moment qu'on travailloit à raccommoder le vaiſſeau, on vit arriver un canot où étoient les Indiens qu'on avoit envoyés pour la délivrance des Eſpagnols. Ils en ramenoient unnommé Jerôme d'Aguilar. Cet homme avoit été jetté ſur cette côte par le naufrage d'une caravelle qui paſſoit du Darien à S. Domingue, & il avoit été pris avec vingt de ſes compagnons, par les Sauvages. La plûpart d'entre eux étoient tombés au pouvoir des Caraïbes, qui les avoient ſacrifiés à leurs Idoles & mangés enſuite. Aguilar ſeul avoit trouvé moyen de ſe ſauver chez un autre peuple moins cruel, & il étoit devenu l'eſclave d'un Cacique. Il avoit bientôt apptis la langue de ces peuples, & il avoit tellement gagné les bonnes graces de ſon maître, qu'il n'eut pas de peine à obtenir ſa liberté, lorſque les préſents de Cortez furent offerts au Cacique. Cortez ſatisfait d'avoir ſauvé un de ſes compatriotes qui languiſſoit dans l'eſclavage depuis huit ans, crut devoir ſe l'attacher encore par les ſoins qu'il eut de lui. Aguilar en fut reconnoiſſant, & rendit par la ſuite de grands ſervices à ſon bienfaiteur.

Dès que le vaiſſeau d'Eſcalanté fut en état de ſoutenir le voyage, on tourna du côté de la riviere de Grijalva, à deſſein de faire une deſcente dans la Province de Tabaſco. Les habitants n'étoient plus dans les mêmes diſpoſitions où ils s'étoient trouvés lorſque Grijalva avoit abordé chez eux, & il fallut livrer un combat avant que de pouvoir parvenir à mettre pied à terre. La valeur de Cortez & l'effet prodigieux de l'artillerie firent pencher la victoire du côté des Eſpagnols, qui s'emparerent de la bourgade de Tabaſco. Les Indiens furent mis en fuite, & parmi les priſonniers qu'on leur avoit faits, il y avoit quelques Capitaines à qui Cortez rendit la liberté. Ces hommes ſurpris d'un traitement auquel ils ne s'attendoient pas, coururent en inſtruire leurs compatriotes, & les engagerent à rechercher la paix. Les Indiens enchantés de l'action généreuſe des Eſpagnols, ſe hâterent de leur apporter des proviſions, & leur propoſerent de faire alliance avec eux. On chercha Melchior pour répondre aux Députés Indiens, mais

L'AMERIQUE.

il étoit disparu, & on ne trouva que ses habits pendus à un arbre. Cortez sentir alors tout le prix de l'acquisition qu'il avoit faite en Jerôme d'Aguilar, & il le chargea de porter la parole aux Indiens qui étoient venus. Le nouvel interprete instruit des usages qui s'observoient parmi les peuples de ces Contrées, avertit Cortez qu'il devoit refuser d'entendre les propositions des Députés, parce qu'ils étoient tirés de la populace, & que la digniré du Général Espagnol demandoit qu'on lui envoyât des hommes plus distingués. Correz profita de l'avis, & exigea qu'on eût pour lui les déférences qui lui étoient dûes.

Les Indiens firent partir une nouvelle députation, avec laquelle Cortez, suivant les conseils d'Aguilar, consentit à faire un rraité de paix. Le Cacique du lieu satisfait des présents que les Espagnols lui avoient faits, rendit une visite à Cortez, & lui donna vingt Indiennes habiles à préparer le manger, & à faire le pain de Maïs, ou bled de Turquie. Il y en avoit une d'entr'elles qui étoit d'une naissance illustre. Elle étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Province sujette du Mexique, & voisine de Tabasco, & elle avoit été enlevée fort jeune de chez son pere. On ignore les circonstances & quels furent les auteurs de cet enlevement; on sçait seulement qu'après divers accidents, elle fut vendue au Cacique de Tabasco qui en fit présent à Cortez. Celui-ci instruit du rang & des infortunes de sa captive, la distingua de toutes ses compagnes, & la traita avec tant de bonté qu'elle s'attacha sincerement à lui. Elle fut instruite dans la Religion Chrétienne, & fut baptisée sous le nom de Marine. On prétend qu'elle donna à Cortez un fils qui fut appellé Martin Cortez, & qui fut Chevalier de l'Ordre de S. Jacques.

Le Général Espagnol proposa au Cacique de Tabasco de reconnoître le Roi d'Espagne pour son souverain, & comme il vit les Indiens disposés à le satisfaire à cet égard, il voulut aussi les engager à embrasser la Religion Chrétienne. Cette seconde proposition trouva plus d'obstacles, & il fallut se contenter d'espérances pour l'avenir. Les Espagnols ayant célebré la solemnité du Dimanche des Rameaux dans ce lieu, partirent le lendemain, & continuerent leur route vers le Couchant. Ils reconnurent sans s'arrêter la Province de Guazacoalco, Rio de Banderas, l'Isle des Sacrifices; enfin ils firent la même route que Grijalva, & aborderent le Jeudi Saint à midi à S. Jean d'Ulua. Ils avoient à peine jetté l'ancre qu'on vir approcher deux gros canots de ceux qu'on nomme pirogues. Ceux qui étoient dedans adresserent la parole aux Castillans, qui se trouverent dans un grand embarras, lorsqu'Aguilar leur eût dit qu'il n'entendoit pas la langue de ces peuples. Heureusement pour Cortez que Marine sçavoit cette langue & celle d'Yucaran; de sorte qu'elle put servir d'interprete en cette occasion. Elle sçut que les deux canots avoient été envoyés par Pilpatoé & Teutilé, l'un Gouverneur de la Province, & l'autre Capitaine général de Montezume, Empereur du Mexique. Les Députés avoient ordre de s'informer des desseins de Cortez, & de lui offrir des secours s'ils lui étoient nécessaires pour continuer son voyage. Le Général Espagnol leur fit beaucoup de caresses & de présents. Il les régala de confitures & de vin d'Espagne qu'ils trouverent excellents, & après avoir tiré de leur entretien les connoissances qu'il vouloit,

il

il les renvoya en leur disant qu'il venoit en ami pour traiter de choses importantes à leur Prince; qu'il verroit à ce sujet le Gouverneur & le Général, & qu'il espéroit recevoir d'eux un accueil aussi favorable que celui qu'ils avoient fait l'année précédente à quelques personnes de sa Nation.

Débarquement de Cortez auprès de S. Jean d'Ulua.

Le jour suivant on mit pied à terre dans le Continent, & on débarqua les chevaux & l'artillerie. La premiere chose à laquelle Cortez fit travailler, fut de faire des retranchements qui pussent mettre les Espagnols à l'abri de toute insulte. Plusieurs Indiens aiderent à couper du bois, à planter des palissades & à élever quelques cahutes. On fit même une chapelle devant laquelle on plaça une croix, & Cortez résolut de rester quelques jours en cet endroit pour déliberer mûrement sur la conduite qu'il devoit tenir. Le Général & le Gouverneur ne tarderent pas à rendre une visite à Cortez, dans la vûe d'examiner par eux-mêmes quels étoient ces Etrangers, afin d'en rendre un compte fidele à l'Empereur. Cortez qui soupçonnoit leur dessein, leur dit qu'il venoit de la part de son Souverain pour traiter avec l'Empereur Montezume, sur des matieres intéressantes à l'Empereur, à son Etat & à tous ses Sujets en particulier. Il ajouta qu'il falloit qu'il fît ses propositions à l'Empereur lui-même, & que par cette raison il ne pouvoit se dispenser de le voir. Le Gouverneur & le Général ne purent dissimuler leur chagrin, & en faisant de magnifiques présents à Cortez, ils s'efforcerent par toutes sortes de raisons de le faire renoncer à une audience qu'ils sçavoient que Montezume ne vouloit pas accorder. Ce Prince déjà instruit du courage & de l'ambition des Espagnols, craignoit leur arrivée dans ses Etats. Il avoit donné partout les ordres de les recevoir en amis, & de leur fournir tout ce dont ils auroient besoin; mais il avoit recommandé qu'on fît en sorte qu'ils sortissent au plutôt des terres de son empire. Le Gouverneur & le Général parlerent à Cortez suivant les vûes de leur Souverain, & tâcherent de l'engager à le satisfaire en se retirant. Le Général Espagnol, loin de paroître persuadé, leur répondit fierement qu'il n'étoit pas d'usage de refuser une audience aux Ambassadeurs d'un grand Roi, & qu'il alloit attendre là-dessus les nouvelles résolutions de Montezume.

Les Officiers Indiens intimidés par le ton que Cortez avoit pris, n'oserent lui répliquer. Ils se contenterent de le prier de ne rien entreprendre avant leur retour, & Cortez le leur promit volontiers. Le Gouverneur Pilpatoé, après avoir consulté Teutilé & quelques autres Officiers de l'Empereur, se détermina à rester auprès des Espagnols, pendant que le Général iroit informer Montezume de ce qui s'étoit passé. Il traça le terrein qu'il vouloit occuper, & les Indiens y éleverent des baraques en si peu de temps, que dès la même journée cette campagne devint un gros bourg fort peuplé. Pilpatoé eut soin d'avertir les Espagnols qu'on ne faisoit ce bourg que dans l'intention de leur fournir des vivres avec plus de facilité, & Cortez feignit de le croire. Au bout de sept jours Teutilé apporta la réponse de l'Empereur, mais elle étoit peu conforme aux espérances de Cortez, qui déclara que sans blesser l'honneur de son Prince, il ne pouvoit pas se retirer sans avoir vû l'Empereur, & qu'il comptoit qu'on ne l'obligeroit pas à prendre des mesures désagréables. Il chargea les Mexiquains d'un nouveau présent pour l'Empereur, & les pria de redoubler leurs instances, ajoutant qu'il

L'AMERIQUE.

attendroit la réponſe dans ce même lieu, & que ſi elle tardoit à venir, il iroit la ſolliciter de plus près. Cependant l'endroit où les Eſpagnols s'étoient arrêtés ſe trouvoit mal ſitué. Les ſables brûlants & les moſquites, eſpece de moucherons très-fâcheux, incommodoient beaucoup les ſoldats qui commençoient à murmurer hautement. Cortez, ſans s'effrayer des diſcours qu'il entendoit, chercha à prévenir les ſuites qu'ils pourroient avoir, & mettant à profit le temps qui s'écouleroit avant qu'il reçût une réponſe de l'Empereur, il fit monter ſur deux vaiſſeaux les ſoldats les plus diſpoſés à la révolte, mit à leur tête Montejo, & lui ordonna d'aller ſur la route que Grijalva avoit tenue, & de revenir au bout de ſix jours. Délivré ainſi des plus ſéditieux, le Général Eſpagnol s'appliqua à connoître le pays, à ſe faire aimer des Américains, & à inſpirer à ſes troupes une ardeur & une confiance à l'épreuve des évenements.

Pendant qu'il ſe donnoit tous les mouvements néceſſaires pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe, Montezume allarmé de l'opiniâtreté des Eſpagnols, paſſoit alternativement de la fureur à la crainte. Il avoit acquis l'Empire par la cruauté & par l'audace; il ſçavoit d'ailleurs que ſa tyrannie révoltoit un grand nombre de ſes ſujets, & que les peuples qui l'entouroient étoient toujours prêts à ſecouer un joug qu'ils ne portoient pas volontiers. L'arrivée d'un peuple étranger, brave & entreprenant dans des circonſtances auſſi fâcheuſes, avoit lieu d'épouvanter Montezume, qui prit le parti d'envoyer à Cortez un ordre précis de ſortir de ſes Etats. Teutilé ſe rendit une troiſieme fois au camp des Eſpagnols, leur ſignifia les volontés de ſon Souverain, & ſans achever d'écouter les repréſentations de Cortez, il ſe leva bruſquement, & dit: que juſqu'alors le grand Montezume avoit regardé les Caſtillans comme ſes hôtes, & les avoit traités avec douceur; mais que s'ils s'obſtinoient dans leurs premieres prétentions, on ſeroit obligé de les regarder comme des ennemis, & d'agir contre eux en conſéquence. Après ces paroles prononcées avec véhémence, Teutilé ſortit, & fut ſuivi de Pilpatoé & des autres Indiens de ſon cortége. Le Général Eſpagnol fut d'abord ſurpris d'un procedé auquel il ne s'attendoit pas, il ſe remit néanmoins, & affecta un air de confiance & de ſécurité qui ranima l'eſpérance de ſes troupes.

Le lendemain on ne trouva pas un ſeul homme dans le bourg & dans la campagne qui étoient ſi peuplés la veille. On ceſſa d'apporter des vivres, & les murmures recommencerent. Parmi ceux qui accompagnoient Cortez, il y avoit pluſieurs partiſans de Velaſquez, & ces derniers ne manquerent de publier que le Général, pour ſatisfaire ſon ambition, riſquoit à perdre toute ſon armée; qu'il y avoit de la témérité à braver avec ſi peu de monde un Empereur puiſſant comme étoit Montezume; qu'enfin il falloit s'unir & demander à grands cris le retour à l'iſle de Cuba. Cortez perſuadé que les plus braves étoient portés pour lui, permit aux mécontents de lui expliquer leurs raiſons. Diégo d'Ordaz porta la parole au nom de tous, & déduiſit aſſez adroitement, quoique d'une maniere un peu vive, les motifs qui leur faiſoient déſirer de reprendre la route de Cuba. Le Général écouta tranquillement ſes remontrances, & feignant de renoncer aux avantages que ſes ſuccès précédents ſembloient lui promettre, il parut ſe préparer à céder aux

importunités des ſoldats. Cependant ſes amis trouverent moyen de gagner ſecrettement la plus grande partie de l'armée; de ſorte qu'en entendant publier les ordres de ſe rembarquer, chaque ſoldat preſſa le Général de demeurer & de pourſuivre ſes projets ſur le Mexique. Cortez ſe fit prier autant de temps qu'il le crut néceſſaire pour faire valoir la grace qu'il accordoit, & il cacha avec ſoin la joye que des ſollicitations ſi vives lui cauſoient.

Le retour de Montejo & ſon rapport augmenterent la ſatisfaction du Général Eſpagnol. On avoit découvert un bourg d'Indiens dans un lieu fertile & bien cultivé, & Montejo avoit obſervé que la mer y faiſoit une eſpece de port, où les vaiſſeaux pouvoient être à l'abri des vents derriere des rochers fort élevés. Cet endroit, ſitué à douze lieues environ de S. Jean d'Ulua, parut propre pour y faire un établiſſement avantageux, & on y travailloit, lorſqu'on vit paroître cinq Indiens députés par le Cacique de Zempoala, Province voiſine. Ce Cacique qui avoit appris la victoire des Eſpagnols à Tabaſco, admiroit leur valeur, & dans le deſſein qu'il avoit de ſe ſouſtraire à la domination de Montezume, il crut devoir s'aſſurer de la protection de Cortez. C'étoit le but de la députation qui arriva au moment qu'on ſe préparoit à fonder une Colonie. Le Général Eſpagnol promit aux Indiens qu'il auroit égard aux plaintes de leur Cacique, & il les renvoya comblés de préſents. Auſſitôt après leur départ, il ſongea à donner une forme à la Colonie qu'on alloit fonder, & toute l'armée inſtruite de ſes intentions les approuva, & s'aſſembla en conſéquence pour choiſir les Officiers qui devoient préſider dans la nouvelle ville. Porto-Carrero & Montejo furent nommés Alcaïdes; d'Avila, les deux Alvarado & Sandoval furent élus Régidors ou Conſeillers; la qualité d'Alguazil-Major fut accordée à Jean de Eſcalanté, & celle de Procureur-général à François Alvarez Chico. On projetta de donner le nom de Vera-Cruz à la premiere ville qu'on bâtiroit, & dès le lendemain le Conſeil s'aſſembla pour quelques reglements néceſſaires.

Quoique Cortez ne parût avoir aucune part à toutes ces nominations, ſes amis l'avoient ſervi au gré de ſes ſouhaits, & il étoit ſûr des diſpoſitions favorables dans leſquelles le nouveau Tribunal étoit pour lui. Il demanda avec un reſpect ſimulé la permiſſion d'entrer dans l'aſſemblée, afin de s'y démettre du Généralat. Il remontra que la commiſſion qu'il avoit eue de Velaſquez ayant été révoquée pour ce Gouverneur, il n'avoit fait les fonctions de Général que par la déférence volontaire de ceux qui l'avoient juſques-là reconnu pour leur Chef. Il fit entendre enſuite qu'il n'avoit pû agir autrement tant qu'il n'y avoit pas eu dans l'armée une autorité ſuffiſante pour nommer un Général; mais que cette difficulté ne ſubſiſtant plus, il prioit le Conſeil d'uſer de ſon droit, & de n'avoir égard dans un choix de cette importance qu'à la gloire de la Nation & au bien du ſervice militaire. Après ce diſcours, Cortez mit ſur le bureau les proviſions qu'il avoit de Velaſquez, & ſe retira. Le Conſeil ne délibera pas long-temps, & toutes les voix ſe trouverent ſemblables. On décida qu'on recevroit la démiſſion de Cortez pourvû qu'il conſentît à accepter une nouvelle commiſſion, & qu'il conſervât la qualité de Général, dont le Conſeil lui expédieroit les

L'AMERIQUE.

patentes. Cette déciſion fut annoncée par un Crieur public, & chacun parut l'approuver, ceux mêmes qui en étoient les plus mécontents. Cortez par ce moyen ôta aux mutins les prétextes dont ils auroient pû ſe ſervir pour lui conteſter ſon autorité, & il ne fut pas long-temps ſans faire ſentir qu'il ſe croyoit plus autoriſé à agir en maître. Les partiſans de Velaſquez chagrins de la gloire de Cortez recommencerent bientôt à cabaler contre lui. Cortez en fut averti, & pour prévenir toute autre ſédition à l'avenir, il réſolut de faire un coup d'éclat, & fit arrêter & mettre aux fers Diégo d'Ordaz, Pedro Eſcudero, & Jean Velaſquez de Léon, qui étoient les plus diſtingués, les plus animés contre lui. Cette action de vigueur eut tout le ſuccès qu'il en avoit attendu; ceux qui penſoient comme ces trois Officiers craignirent d'éprouver un ſort ſemblable, & garderent le ſilence. Le Général ne ſe contenta pas de la premiere frayeur qu'il avoit cauſée à ſes ennemis; il l'augmenta encore en publiant qu'il alloit faire le procès à ſes priſonniers comme à des ſéditieux & à des perturbateurs du repos public. Il les laiſſa quelques jours dans cette appréhenſion, leur pardonna enſuite, & leur témoigna tant de bonté qu'ils devinrent les plus zelés de ſes amis.

Cortez n'ayant plus rien qui l'arrêtât davantage, fit marcher ſon armée vers le pays de Zampoala, où il étoit attendu par le Cacique. Le peuple reçut les Eſpagnols avec de grandes démonſtrations de joye, & pluſieurs Caciques voiſins qui penſoient comme celui de Zampoala, ſe rendirent auprès de Cortez, & ſe plaignirent beaucoup de Montezume. Cortez profita de leur confiance en lui pour s'informer exactement de leurs forces, & il ſentit qu'il n'auroit pas autant de peine à conquérir le Mexique qu'il ſe l'étoit imaginé. En ſortant de Zempoala, il prit la route de Quiabiſlan, & y entra ſans réſiſtance. Le Cacique de Zempoala accompagnoit le Général, & ils eurent enſemble une conférence avec le Cacique de Quiabiſlan. Tandis qu'ils déliberoient ſur les meſures qu'on devoit prendre, on vint leur annoncer l'arrivée de ſix Commiſſaires qui venoient de la part de Montezume punir les Caciques d'avoir donné retraite aux Eſpagnols. Cortez voyant la frayeur peinte ſur le viſage des Caciques, les raſſura par ſa fermeté. Il leur dit de faire arrêter les Commiſſaires, & qu'il ſe chargeoit de défendre leur pays contre les reſſentiments de l'Empereur. Les Caciques ſe prêterent facilement à ce que Cortez déſiroit, & ils les firent priſonniers. Le but de Cortez en donnant ce conſeil, étoit de rendre les Caciques irréconciliables avec Montezume, & d'obtenir les bonnes graces de ce Prince en rendant la liberté aux priſonniers. En conſéquence dès la nuit ſuivante, il ſe fit amener ſecrettement deux des priſonniers, leur fit entendre qu'il vouloit rompre leurs fers, & les renvoyer à leur Monarque. Il ajouta qu'il feroit tous ſes efforts pour rendre le même ſervice à leurs compagnons, & il les chargea d'aſſurer Montezume de ſon reſpect, & du deſir qu'il avoit de gagner ſa bienveillance. Les Commiſſaires furent enſuite embarqués dans une chaloupe, & quelques Eſpagnols les conduiſirent hors des terres des deux Caciques. Le lendemain on chercha vainement les deux priſonniers, & lorſqu'on en eut apporté la nouvelle à Cortez, il feignit d'être inquiet ſur les ſuites de cette évaſion, & demanda les quatre autres priſonniers, afin qu'ils fuſſent mieux gardés ſur ſes vaiſſeaux.

L'AMÉRIQUE.

Cortez fonde la ville de la Vera-Cruz.

Cependant la réputation des Eſpagnols s'étendoit de tous côtés avec une rapidité ſurprenante ; elle leur attira de nouveaux alliés & de puiſſants renforts, de ſorte que Cortez ſongea ſérieuſement à bâtir une ville. On en jetta les fondements dans une plaine entre la mer & Quiabiſlan, & on la nomma Vera-Cruz, comme on ſe l'étoit propoſé. Dans le temps qu'on travailloit diligemment à la conſtruction de cette ville, les deux Commiſſaires auxquels Cortez avoit procuré la liberté, s'étoient rendus à la Cour de l'Empereur, & ſur le rapport avantageux qu'ils firent des Eſpagnols, Montezume fit ceſſer tout préparatif de guerre. Il ne voulut pas néanmoins conſentir à recevoir Cortez dans ſon palais, & lui envoya de nouveaux Ambaſſadeurs avec des préſents, pour tâcher de le faire renoncer à ſes premieres réſolutions. Les Miniſtres de Montezume arriverent à la Vera-Cruz, comme on achevoit de la bâtir. Ils y furent reçus avec de grands honneurs, & Cortez, ſans leur faire de réponſe poſitive ſur l'objet de leur députation, leur remit les quatre Commiſſaires qui étoient reſtés ſur ſes vaiſſeaux, & les fit partir au bout de quelques jours. Il aborda peu de temps après à la Vera-Cruz un petit vaiſſeau Eſpagnol commandé par François de Salcedo. Ce vaiſſeau portoit Louis Marin, qui ſe diſtingua particulierement dans la conquête du Mexique, dix ſoldats, un cheval & une cavale. La joye que reſſentit Cortez en voyant arriver ce renfort, fut beaucoup diminuée, lorſqu'il apprit que Velaſquez, Gouverneur de Cuba, avoit reçu de la Cour de nouveaux pouvoirs de découvrir & de peupler, & que plus inexorable que jamais, il menaçoit publiquement de perdre Cortez. Celui-ci affligé & inquiet de cette nouvelle, propoſa au Conſeil de la Vera-Cruz d'envoyer, au nom de la Colonie, une députation à la Cour d'Eſpagne, & de joindre aux richeſſes qu'on avoit raſſemblées, tant des préſents des Caciques que de ceux de Montezume, une relation circonſtanciée de ce qu'on avoit fait juſqu'alors pour le ſervice du Roi. Le Conſeil inſiſta dans ſes lettres ſur la ſage conduite de Cortez, ſur la valeur des Eſpagnols, & ſur l'injuſte procedé du Gouverneur de Cuba. Les dépêches finiſſoient par une ſupplication de la ville & de l'armée, pour que le Roi nommât Cortez Capitaine général de cette expédition ſans aucune dépendance de Velaſquez, & confirmât ce que la ville & l'armée avoient fait proviſionnellement en ſa faveur. Les deux Alcaïdes, Alphonſe Fernandez, Porto-Carrero & François de Montejo furent chargés de cette députation. On leur choiſit le meilleur voilier de l'eſcadre, & on leur donna pour Pilote Antoine Alaminos. Le vaiſſeau mit à la voile dans le mois de Juillet, & courut riſque deux fois d'être enlevé par Velaſquez. Avant qu'il partit, quelques ſoldats d'intelligence avec pluſieurs matelots comploterent de s'emparer d'un navire & de ſe rendre à Cuba, afin d'avertir Velaſquez de la députation qu'on envoyoit en Caſtille. La nuit même que le projet devoit être exécuté, un des Conjurés ſe repentit, & découvrit la conſpiration à Cortez. Ce Général fit arrêter les coupables ; deux d'entre eux furent condamnés à la mort ; deux autres au fouet, & le pilote qui s'étoit engagé à les conduire, eut le pied coupé. Le ſecond péril où le vaiſſeau ſe trouva engagé fut occaſionné par Montejo, qui voulut s'arrêter quelques jours à la Havane, pour voir en quel état étoient les poſſeſſions qu'il avoit en cet endroit. Velaſquez, à la défiance duquel rien n'échappoit, penſa ſe

L'AMÉRIQUE.

saisir du vaisseau, & s'il évita d'être pris par deux navires de Cuba qui le poursuivoient, il dut son salut à l'habileté & au courage d'Alaminos. Ce Pilote dévoué entierement à Cortez, s'abandonna avec intrépidité aux courants du canal de Bahama, & aborda heureusement à Séville dans le mois d'Octobre.

La conspiration que Cortez avoit heureusement découverte, lui fit sentir la nécessité où il se trouvoit d'ôter aux mécontents les moyens de l'abandonner. Il fit part de ses inquiétudes à ses confidents, & suivant leurs conseils, il gagna par ses présents les matelots, qui publierent tous d'une voix que les vaisseaux entr'ouverts sans remede étoient sur le point de couler à fond. Sur le rapport on mit promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, les ferrements, & tout ce qui pouvoit être de quelque usage. Cortez ordonna qu'on fît échouer sur la côte tous les gros vaisseaux, qu'on réservât seulement les chaloupes, & on ne songea plus qu'à pénetrer plus avant dans le pays. Il avoit à peine quitté la ville de Vera-Cruz, qu'Escalanté, qui y étoit demeuré en qualité de Commandant, lui fit dire qu'on appercevoit quelques vaisseaux à la rade. Cortez retourna aussitôt sur ses pas, & vit approcher quatre hommes qui sortoient d'un des vaisseaux. Ils signifierent à Cortez que François Garay, Gouverneur Espagnol de la Jamaïque, ayant pouvoir de faire des peuplades, avoit équipé trois navires montés par deux cent soixante Espagnols, sous la conduite du Capitaine Alphonse de Pineda; que ce Capitaine avoit pris possession du pays situé du côté de Panuco, & que comme il étoit prêt à établir une Colonie à Naotlan, douze mille à l'Oueſt de la Vera-Cruz, il exigeoit que Cortez n'étendît point ses conquêtes vers cet endroit. Cottez se contenta de répondre qu'il feroit volontiers un accommodement avec Pineda, si ce Capitaine vouloit le venir trouver. Cette réponse déplut apparemment aux quatre Députés, car ils se mirent aussitôt en devoir de lui faire une signification dans les formes, & l'Ecrivain ou Greffier poussa l'insolence au dernier point. Le Général Espagnol, maître de ses mouvements, ne témoigna que du mépris; mais il fit arrêter ces quatre hommes, & se remit tranquillement en marche.

Le Cacique de la Province de Zocotlan, où il entra d'abord, dissimula le chagrin que lui causoit la présence des Espagnols. Il s'efforça de leur témoigner sa bonne volonté, & comme ils paroissoient balancer sur la route qu'ils prendroient pour s'approcher de la capitale de l'Empire, il leur conseilla de passer par la Province de Cholula, & d'éviter celle de Tlascala. Ce conseil étoit un piége dangeteux, dont Cortez fut heureusement averti par les Indiens qui se trouvoient dans son armée. Les habitants de Cholula étoient traîtres, méchants, & logeoient pour l'ordinaire les armées de Montezume. Le peuple de Tlascala au contraire étoit allié des Caciques amis de Cortez. Tlascala se gouvernoit en République, & lorsque Cortez fit demander la permission de passer paisiblement par cette Province, le Sénat s'assembla pour déliberer sur la réponse qu'on lui feroit. Mahiscatzin le plus ancien de ce Tribunal, opina en faveur des Espagnols; mais Xicotencal, jeune & brave guerrier, & membre du même Sénat, fut d'un sentiment opposé, & son avis prévalut. Cortez piqué du refus qu'on lui faisoit, crut devoir employer la force, & livra trois sanglantes batailles, d'où

il ſortit vainqueur. La gloire que les Eſpagnols s'étoit acquiſe dans ces différents combats les fit admirer des habitants de Tlaſcala, & porta ces peuples à rechercher la paix. Cortez conſentit à entrer en négociation, & pendant qu'on traitoit, Montezume envoya des Ambaſſadeurs chargés de traverſer de tout leur pouvoir l'alliance que Cortez alloit contracter avec les Tlaſcalteques. Les Mexicains arrivés au camp des Eſpagnols firent tous leurs efforts pour leur inſpirer de la défiance au ſujet des peuples de Tlaſcala. Ils s'apperçurent que Cortez ajoutoit peu de foi à leurs diſcours, & embarraſſés alors ſur la conduite qu'ils devoient tenir, ils prierent le Général de ne rien conclure avant ſix jours, & après avoir obtenu ce délai, ils partirent en diligence.

Les habitants de Tlaſcala s'empreſſerent de traiter avec les Eſpagnols en l'abſence des Mexicains, mais Cortez ne voulut rien terminer, & attendit le retour des Ambaſſadeurs qui reparurent au jour marqué. Ils apportoient de nouveaux préſents & déclarerent à Cortez, que Montezume s'engageoit à payer tous les ans un tribut au Monarque dont Cortez ſe diſoit l'Ambaſſadeur, & qu'il conſentoit à le réverer comme fils du ſoleil & comme propriétaire de l'Empire du Mexique, pourvu que les Eſpagnols ne s'alliaſſent point avec la République de Tlaſcala, & qu'ils ne s'obſtinaſſent plus à aller à la Cour. Toutes les ambaſſades de Montezume ſe terminoient de la même maniere, & Cortez, qui étoit bien éloigné de le ſatisfaire à cet égard, remit ſa réponſe à quelques jours. Dans cet intervalle il fit traiter magnifiquement les Ambaſſadeurs, & cédant enfin aux preſſantes ſollicitations des Tlaſcalteques, il promit de ſe rendre dans leur ville. Il emmena avec lui les Mexiquains, malgré leur répugnance, & fut enchanté qu'ils fuſſent témoins des déférences & du reſpect qu'on avoit pour lui. Il obtint la délivrance de pluſieurs Indiens qui devoient être ſacrifiés aux idoles, & commença à vouloir inſtruire ces peuples. Au bout de quelques jours il renvoya les Mexicains, & leur perſuada qu'il ſe ſerviroit du pouvoir qu'il avoit ſur les habitants de Tlaſcala pour les ſoumettre à Montezume. Il demeura encore un peu de temps dans cette ville depuis le départ des Ambaſſadeurs, & ſe prépara enfin à continuer ſa marche vers Mexico (1). Il vouloit prendre ſa route par Cholula, grande bourgade bien peuplée, & où les vieilles troupes de Montezume avoient ordinairement leurs quartiers. On tâcha de l'en détourner, & il n'étoit pas déterminé, lorſque des Ambaſſadeurs vinrent lui apporter enfin le conſentement Impérial pour ſon arrivée à la Cour, & lui dire qu'on lui avoit préparé un logement à Cholula.

Les Indiens, amis de Cortez, perſuadés qu'on lui tendoit un piége, aſſemblerent des troupes pour le ſecourir, s'il en avoit beſoin, & le virent partir à regret. Il étoit accompagné des Ambaſſadeurs & de quelques Zempoales qui ne le quittoient plus. Les Tlaſcalteques au nombre d'environ cinq ou ſix mille le ſuivirent juſqu'à Cholula, & camperent hors de la ville. L'Empereur avoit effectivement formé le projet de faire maſſacrer les Eſpagnols, & une armée de vingt mille Mexicains arriva pour en hâter l'exécution. Cortez, averti

(1) C'eſt ainſi qu'on doit appeller la capitale du Mexique. Ce dernier nom doit être réſervé pour la Province, où la ville de Mexico eſt ſituée, & pour l'Empire entier, dont elle eſt la capitale.

L'AMÉRIQUE.

de ce qui ſe tramoit contre lui, fit entrer ſecrettement les Tlaſcalteques, & par leurs ſecours il fit un grand carnage des Mexicains, & n'épargna que ceux qui implorerent ſa clémence. De nouveaux Ambaſſadeurs arriverent bientôt, & s'efforcerent d'écarter les ſoupçons des Eſpagnols, en les remerciant d'avoir puni des ſéditieux qui ne méritoient aucune grace. Cortez démêla facilement que la crainte ſeule faiſoit parler les Ambaſſadeurs ; mais il n'auroit pas découvert que leur députation étoit une nouvelle perfidie, s'il n'en eût été inſtruit par le Cacique de Guacocingo, dans la Province duquel il ſe rendit en quittant Cholula. Ce Cacique, après avoir imploré la protection des Eſpagnols contre la tyrannie de Montezume, dit à Cortez que les Mexicains lui avoient dreſſé une embuſcade à la deſcente des montagnes ; qu'ils avoient bouché avec des pierres & des arbres le grand chemin ordinaire, & qu'ils avoient applani au commencement de la deſcente un autre chemin qui aboutiſſoit à des précipices. Cortez partit avec ces éclairciſſements ſur ce qu'il devoit faire, & ſe rendit au haut de la montagne, où ſon armée ne parvint qu'avec peine, à cauſe d'un vent furieux qui ſouffloit des floccons de neige au nez des ſoldats. Le Général eut lieu alors de connoître la trahiſon dont le Cacique l'avoit informé, & il vit les deux chemins ; l'un aiſé en apparence, & l'autre embarraſſé & difficile. Il cacha l'indignation dont il ſe ſentit ſaiſi à cet aſpect, & demanda froidement aux Ambaſſadeurs pourquoi ces chemins étoient ainſi accommodés. Les Mexicains, trompés par la tranquillité avec laquelle Cortez les interrogeoit, répondirent qu'ils avoient fait boucher le chemin le plus dangereux & applanir le plus facile : *Vous ne connoiſſez pas les Eſpagnols*, reprit Cortez, *leur inclination les porte toujours au plus difficile, & le danger ne les épouvante point.* Il ordonna auſſitôt de nettoyer ce chemin, & l'armée deſcendit dans la plaine ſans aucun riſque. Elle y trouva une bourgade, & au moyen des ſages précautions que Cortez avoit ſoin de prendre pour ſa ſûreté, elle y paſſa tranquillement la nuit.

Montezume, au déſeſpoir du peu de ſuccès de tous ſes ſtratagêmes, eut recours à ſes Magiciens ; mais ceux-ci lui avouerent eux-mêmes leur impuiſſance, & l'effroi de l'Empereur augmenta à meſure que les Eſpagnols approcherent. Lorſque Cortez fut arrivé dans la Province de Chalco, le principal Cacique & quelques autres lui apporterent des préſents, & ſe plaignirent auſſi de leur Empereur. Cortez promit de les protéger efficacement, & le jour ſuivant, il pourſuivit ſon chemin par un pays agréable & d'une température délicieuſe. Il logea à Amaméca, bourg aſſez peuplé, & ſitué ſur les bords du grand lac qui environne la ville de Mexico. Le lendemain, au moment que l'armée étoit prête à ſe remettre en marche, on apprit que Cacumatzin, Cacique de Tezeuco, grande ville du voiſinage, & neveu de Montezume, approchoit. Il venoit faire un dernier effort pour détourner Cortez d'entrer dans la capitale, & il prétexta une terrible diſette dont les environs avoient été affligés. Cortez feignit d'être ſenſible à ces marques d'attention, mais il perſiſta dans ſes idées, & s'avança juſqu'à Tezeuco, où le Prince l'accompagna & lui fit une magnifique réception. Les Eſpagnols paſſerent enſuite ſucceſſivement de Quitlavaca, gros bourg, à Iſtacpalapa, ville ſituée à trois lieues de Tezeuco & ſur le même lac. Le jour ſuivant, qui étoit le

huit

huit de Novembre 1519. les Eſpagnols entrerent enfin dans la capitale.

L'AMÉRIQUE.

Arrivée de Cortez dans la capitale du Mexique.

1519.

Montezume, accompagné de deux Princes ſes neveux & d'un ſuperbe cortége, alla au devant de l'armée Eſpagnole, & Cortez fut logé dans un magnifique palais, où toute ſa ſuite trouva moyen de demeurer. Cependant l'Empereur, toujours livré aux plus cruels ſoupçons, s'étudia de plus en plus à cacher ſon inquiétude à Cortez. Il l'alla voir le lendemain de ſon arrivée, lui accorda une audience le même jour, & parut prendre plaiſir à montrer ſes palais & les Temples aux Capitaines Eſpagnols. Il leur donna pluſieurs fêtes, & s'accoutuma inſenſiblement à les traiter en amis. Deux ſoldats Tlaſcalteques, déguiſés en Mexicains, vinrent troubler les plaiſirs dont Cortez & toute l'armée goutoient les douceurs. Ils apprirent à Cortez que les Totonaques de la Montagne, alliés des Eſpagnols, avoient été bruſquement attaqués par Qualpopoca, & que voyant leurs terres ravagées, ſans y pouvoir remédier par eux-mêmes, ils avoient appellé à leur ſecours Eſcalanté, Gouverneur de la Vera-Cruz. Les Eſpagnols avoient remporté la victoire ſur les Mexicains, mais Eſcalanté avoit reçu un coup mortel, ſept ſoldats avoient été tués, & les Mexicains en avoient enlevé, un nommé Jean d'Arguello. Cette nouvelle cauſa d'autant plus d'embarras à Cortez, que depuis quelques jours il avoit remarqué avec inquiétude que les Nobles paroiſſoient rêveurs & myſtérieux. Des Indiens avoient entendu dire qu'on avoit apporté à Montezume une tête qu'il avoit conſidérée avec étonnement, & fait cacher avec un grand ſoin. Ces obſervations & pluſieurs autres à peu près ſemblables firent ſoupçonner que Montezume étoit entré dans une nouvelle conſpiration contre les Eſpagnols, & que Qualpopoca n'avoit agi que par ſes ordres.

Cortez, qui ſentoit tout le péril où il s'étoit engagé, délibéra avec ſes Capitaines ſur le parti qu'il devoit prendre. S'obſtiner à reſter au milieu d'une Nation ennemie & nombreuſe étoit auſſi dangereux que de haſarder une retraite qui pouvoit être coupée par les meſures que les ennemis auroient priſes. Ce dernier parti ſembloit même le plus mauvais à tous égards. Outre la honte de renoncer à une entrepriſe qui avoit été pouſſée ſi avant, on ſe rendoit mépriſable à ſes alliés, & on perdoit ainſi l'eſpérance de ſe relever jamais. Cortez balança longtemps les inconvénients qu'il trouvoit à demeurer ou à fuir, & il prit la réſolution de prolonger ſon ſéjour dans la capitale, & de pourvoir à la ſûreté des Eſpagnols par un coup d'éclat qui lui réuſſit. Il alla rendre viſite à l'Empereur, ſuivant ſa coutume, fit mettre tout ſon monde ſous les armes, & ordonna qu'on occupât toutes les avenues du palais. Pedro de Alvarado, Gonçal de Sandoval, Jean Velaſquez de Léon, François de Lugo, Alphonſe d'Avila & trente ſoldats accompagnerent Cortez. Il parla ſi vivement à Montezume de l'action de Qualpopoca, que l'Empereur intimidé conſentit à le ſuivre au palais des Eſpagnols, & à annoncer à ſes ſujets qu'il alloit librement partager leurs plaiſirs chez eux. L'Empereur fut ainſi enlevé de ſon palais, & mené priſonnier dans un autre, où, à la réſerve d'une entiere liberté, il fut traité avec les honneurs & le reſpect dûs à ſon rang. Cortez exigea néanmoins qu'il donnât un ordre pour faire arrêter Qualpopoca, & lorſque ce Capitaine eut été préſenté à l'Empereur, qui le remit au pouvoir des Eſpagnols, ceux-ci lui firent avouer qu'il n'avoit fait

L'AMÉRIQUE.

que ſuivre les volontés de Montezume, & le firent enſuite mourir publiquement.

Après cette exécution, Cortez offrit à Montezume de le reconduire dans ſon palais ; mais il répondit qu'il aimoit mieux reſter avec les Eſpagnols, contre qui ſes ſujets l'obligeroient peut-être de prendre les armes, s'il les quittoit. Cortez, ſatisfait de l'affection que lui témoignoit l'Empereur, lui ôta ſes gardes & le laiſſa jouir d'une entiere liberté. On obtint ſeulement de lui, qu'il n'offriroit plus de victimes humaines dans ſes ſacrifices, & qu'il aboliroit une coutume ſi cruelle. Une conſpiration formée contre les Eſpagnols par Cacumatzin, Cacique de Tezeuco, fut découverte par Montezume lui-même, qui punit ſon neveu, en le privant de toutes ſes dignités, & lui fit entendre même qu'il ne lui conſervoit la vie qu'à la priere de Cortez. L'Empereur aſſembla enſuite les Etats de ſon Empire, & déclara en préſence des Nobles, qu'il ſe reconnoiſſoit vaſſal du Roi des Eſpagnols, & lui remettroit même ſa couronne, ſi ce Monarque venoit en perſonne dans le Mexique. Il finit ſon diſcours en exhortant les Nobles à imiter ſa conduite & ſa ſoumiſſion. Cortez adreſſa auſſitôt la parole à l'Empereur, & lui dit, que l'intention de ſon Souverain n'étoit pas de le dépoſſéder, ni de rien changer au gouvernement, mais qu'il ſe contentoit de faire reconnoître ſes droits. Ces mots parurent raſſurer Montezume, & ſon Conſeil ratifia ce qu'il avoit avancé. De ce jour-là le Roi d'Eſpagne, par un acte ſolemnel, fut déclaré ſucceſſeur héréditaire à l'Empire du Mexique, & Montezume en fit foi & hommage, ſuivant l'uſage du Mexique. Les préſents furent préparés & remis à Cortez, que l'Empereur pria de ſonger à retourner en Eſpagne. Le Général feignit d'être prêt à obéir s'il en avoit le pouvoir, & il s'excuſa ſur le défaut de vaiſſeaux néceſſaires pour ſon voyage. Montezume leva cette difficulté en lui fourniſſant des ouvriers, & Cortez ravi en apparence de cette marque d'attention, ordonna publiquement à un de ſes charpentiers d'aller veiller à l'ouvrage, & lui recommanda en particulier de le retarder le plus qu'il lui ſeroit poſſible.

Montezume découvre une conſpiration contre Cortez.

Hommage de Montezume entre les mains de Cortez.

1520.

Pendant qu'on équipoit la flotte, Montezume fit appeller Cortez, & lui montra par une peinture (1) qu'il venoit de recevoir, qu'il étoit arrivé dix-huit navires étrangers à la côte d'Ulua. Il ajouta que puiſqu'on lui envoyoit des vaiſſeaux de ſa Nation, il n'étoit plus néceſſaire de conſtruire une nouvelle flotte. Cortez répondit qu'il ignoroit la raiſon pour laquelle cette flotte s'étoit approchée ; mais qu'il en ſeroit bientôt informé. En effet, il reçut des lettres de la Vera-Cruz, & il ſçut que Velaſquez, toujours irrité contre lui, avoit armé huit cents hommes & leur avoient donné ordre de s'oppoſer à ſes conquêtes.

Efforts de Velaſquez contre Cortez.

Vers la fin de l'année précédente, le Chapelain de Velaſquez, qui étoit toujours à la ſuite de la Cour pour prendre ſes intérêts, lui avoit marqué qu'il pouvoit compter ſur la protection de l'Evêque Fonſéca ; mais que Porto-

(1) Les Mexicains, qui n'avoient pas l'uſage de l'écriture, ne laiſſoient pas de faire ſçavoir ce qui ſe paſſoit au moyen de la peinture. Ils repréſentoient ſur des toiles de coton les choſes dont ils vouloient donner connoiſſance, & ajoutoient des eſpeces d'hieroglyphes propres à expliquer ce qui étoit peint.

Carrero & Montejo, députés de Cortez, avoient apporté au Roi des nouvelles du Mexique, dont ce Prince paroiſſoit très-flatté. Cependant la même lettre apprenoit à Velaſquez que les proviſions d'Adelantade avoient été expédiées en ſa faveur, & que ſes pouvoirs, en vertu de cette charge, s'étendoient à toute l'iſle de Cuba, & à toutes les Provinces qui ſeroient découvertes & conquiſes par ſes ſoins & ſous ſes ordres. Ces avis, en flattant l'ambition de Velaſquez, exciterent encore plus ſon indignation contre Cortez, qui ſembloit chercher à lui enlever la gloire & les fruits de la plus célebre entrepriſe qu'on eût tenté juſqu'alors dans le nouveau Monde. Il prit la réſolution de punir Cortez, d'armer une flotte plus puiſſante que celle qu'il commandoit, & de ſe rendre maître d'un ingrat qui lui devoit tout. Velaſquez ne fit part à perſonne de ſes véritables intentions; mais il s'efforça de faire naître dans tous les cœurs le déſir de partager avec l'armée de Cortez les thréſors dont le Mexique étoit rempli, & il vint à bout de former en peu de temps une armée aſſez nombreuſe. Ses vaiſſeaux furent bientôt en état de partir, & il mit en mer une des plus belles flottes qui fuſſent ſorties d'aucun port des Indes.

Le premier deſſein de Velaſquez avoit été de commander lui-même ſon armée, mais il changea de ſentiment & choiſit pour Général Pamphile de Narvaez, qu'il ſçavoit entierement dévoué à ſes intérêts. Cet Officier, qui s'étoit déjà acquis beaucoup de réputation dans d'autres armements, fut nommé Lieutenant du Gouverneur. Velaſquez lui donna des ordres précis de ne rien négliger pour ſe ſaiſir de Cortez; de le lui envoyer ſous bonne garde dès qu'il l'auroit en ſa puiſſance; de prendre enſuite le commandement des deux armées réunies; de pourſuivre la conquête commencée, & d'établir au Mexique l'autorité du Roi & les droits de l'Adelantade de Cuba. L'audience Royale crut devoir arrêter les préparatifs de Velaſquez, & prendre connoiſſance de ſes démêlés avec Cortez. Elle lui envoya en conſéquence l'Auditeur Luc Vaſquez d'Aillon, qui employa vainement les menaces, les repréſentations & tout ce qu'il put imaginer pour détourner le Gouverneur de ſon entrepriſe. Velaſquez, en qualité d'Adelantade, prétendit n'avoir plus de ſupérieur dans le nouveau Monde, & il s'opiniâtra à faire partir ſa flotte qui mit à la voile au mois d'Avril 1520. Vaſquez s'y embarqua dans l'eſpérance qu'il auroit plus de pouvoir ſur l'eſprit de Narvaez; mais il ſe trompa, & il alla juſquà la rade d'Ulua avec les dix-huit vaiſſeaux, dont on avoit marqué l'arrivée à Montezume.

Arrivée de la flotte de Velaſquez à la nouvelle Eſpagne.

Narvaez, en abordant à la rade d'Ulua, fit débarquer quelques ſoldats pour reconnoître le pays. Ces ſoldats ayant rencontré trois Eſpagnols les emmenerent & les préſenterent à leur Général, qui, ſur les connoiſſances qu'il tira d'eux, ſe détermina à traiter avec Sandoval, Gouverneur de la Vera-Cruz depuis la mort d'Eſcalanté. Il chargea un Prêtre, nommé Jean Ruiz de Guevera, d'aller parler à Sandoval, & il le fit accompagner de trois ſoldats qui devoient ſervir de témoins, & d'un Notaire qui avoit ordre d'employer les formalités ordinaires, ſi Sandoval refuſoit de remettre la place à Narvaez. Guevara expoſa d'abord le ſujet de ſa commiſſion & exhorta vivement Sandoval à ſe ſoumettre au nouveau Général. Sandoval, cachant avec peine la fureur qui l'animoit, répondit prudemment qu'il étoit prêt

L'AMÉRIQUE.

à ſatisfaire Narvaez, s'il vouloit joindre ſes forces à celles de Cortez, pour achever la conquête commencée ; mais que s'il arrivoit dans des diſpoſitions contraires, tous les Eſpagnols de la Vera-Cruz perdroient plutôt la vie que de manquer à ce qu'ils devoient à leur premier Commandant. Guevara, qui étoit d'un caractere naturellement emporté, éclata en injures contre Cortez, & commanda au Notaire de faire la ſignification. Sandoval montra alors toute ſa colere, & fit mettre aux fers le Prêtre, le Notaire & les ſoldats, afin de les envoyer ſous une bonne eſcorte à Cortez, qu'il inſtruiſit par de nouvelles lettres de tout ce qu'il avoit à craindre. Narvaez ne voyant point revenir ſes Députés, ſoupçonna ce qui étoit arrivé, & perſuadé qu'on étoit en état de ſe défendre à la Véra-Cruz, il tourna ſes vûes d'un autre côté. Les Eſpagnols, que ſes ſoldats avoient enlevés, lui avoient appris quels étoient les amis que Cortez avoit acquis dans cette contrée, & ſur ces inſtructions il marcha vers Zempoala.

Cependant Cortez ſe trouvoit dans la ſituation la plus embarraſſante. Il ſe voyoit d'un côté obligé de cacher ſoigneuſement à l'Empereur les motifs qui avoient conduit de nouveaux Eſpagnols dans ſon Empire ; & de l'autre il ſentoit la néceſſité de ſe défendre contre Narvaez, de raſſurer ſes propres troupes, & de ſe les attacher de plus en plus. Il ſe tira adroitement de cette fâcheuſe conjoncture, en faiſant entendre à l'Empereur que ces Etrangers, qui étoient débarqués, étoient ſans doute des Ambaſſadeurs chargés d'appuyer les propoſitions qu'il avoit déjà faites ; mais que comme ſa négociation étoit finie, il alloit les renvoyer & s'en retourner avec eux. Montezume parut ajouter foi à ce que Cortez cherchoit à lui perſuader, & ce Général parvint facilement à faire croire à ſes ſoldats, que Narvaez, qui avoit toujours été ſon ami, ne tarderoit pas à ſe reconcilier avec lui, & à lui amener un puiſſant renfort. Il recommanda enſuite à ſes alliés de lui tenir des troupes prêtes pour une expédition qu'il leur déclareroit bientôt. Dans le moment qu'il ſe livroit tout entier à tant de ſoins, on lui amena les priſonniers que Sandoval avoit fait arrêter. Cortez en les voyant, les remit en liberté, & ſçut tellement les gagner par ſes préſents & ſes careſſes, qu'ils devinrent ſes plus zélés partiſans. Il les rendit témoins des faveurs dont Montezume l'honoroit, & de la vénération que lui témoignoient tous les Mexicains. Guevara, enchanté du traitement qu'il recevoit de Cortez, ſe flatta qu'il engageroit Narvaez à lui rendre ſon ancienne amitié, & il partit dans cette eſpérance, chargé des dépêches de l'ancien Général Eſpagnol. Cortez faiſoit à ſon rival un détail exact de ſes progrès, & l'avertiſſoit de la néceſſité de cacher leur méſintelligence aux Mexicains. Il finiſſoit ſa lettre par des propoſitions de joindre leurs forces pour achever la conquête, & de remettre le jugement de leurs droits après l'entiere ſoumiſſion du Mexique.

Guevara ſe mit auſſitôt en chemin, & arriva en peu de temps à Zempoala. Narvaez, en entrant dans cette Province, avoit rendu une viſite au Cacique, qui le regardant comme un compatriote de Cortez ſon allié, lui avoit témoigné beaucoup d'amitié. Les ſoldats dont Narvaez étoit accompagné exercerent pluſieurs violences que leur Général n'eut pas ſoin de réprimer, & les Zempoales firent avertir Cortez de ce qu'ils avoient à ſouffrir. Guévara fit un portrait ſi brillant de la faveur où étoit Cortez auprès

de l'Empereur, & il parla ſi avantageuſement de ce Général, que Narvaez, choqué d'un pareil diſcours, chaſſa de ſa préſence celui qui le lui adreſſoit. Le Prêtre, irrité à ſon tour des manieres de Narvaez à ſon égard, fit de nouveaux efforts pour débaucher la plus grande partie de ſon armée, & vint à bout d'indiſpoſer entierement l'Auditeur Vaſquez contre lui. Le Pere Olmedo, député par Cortez, demanda une audience à Narvaez; mais les propoſitions qu'il lui fit exciterent tellement ſon couroux, qu'il ordonna au Crieur de déclarer la guerre contre Cortez. L'Auditeur commanda au Crieur de ſe taire, & au nom de l'Audience Royale qu'il repréſentoit, il fit ſignifier à Narvaez de ne point ſortir de Zempoala, ſous peine de la vie, & de ne point avoir recours aux armes ſans le conſentement de toute l'armée. Narvaez, peu maître de ſa fureur, fit ſaiſir & embarquer Vaſquez pour le renvoyer à Cuba. Vaſquez trouva moyen de gagner le Capitaine de la caravelle ſur laquelle il étoit, & ſe fit conduire à ſaint Domingue, où il ſe plaignit à l'Audience Royale de l'attentat de Narvaez.

Cortez prend congé de Montezume.

Le Pere Olmedo, peu ſatisfait de ſa députation, retourna à Mexico en rendre compte à Cortez. Ce Général crut devoir partir alors & aller en perſonne trouver Narvaez à Zempoala. Il crut devoir prévenir Montezume ſur ſon départ, & comme il vouloit en donner quelque raiſon ingénieuſement concertée, l'Empereur lui déclara qu'il étoit inſtruit de ſes démêlés avec Narvaez. Cortez, à qui la ſurpriſe cauſa d'abord quelque trouble, ſe remit auſſitôt, & avoua que ſon rival, Lieutenant d'un Gouverneur qui demeuroit dans une Province éloignée de la Cour, avoit ſeulement entendu dire que leur Souverain vouloit envoyer une Ambaſſade à l'Empereur du Mexique, & que ſur ces nouvelles, il s'étoit imaginé pouvoir remplir les fonctions d'Ambaſſadeur. Montezume demanda alors à Cortez de quelle maniere il parviendroit à l'emporter ſur ſon compétiteur, & s'il comptoit employer la force des armes. Le Général fit comprendre à l'Empereur, qu'en vertu des pouvoirs qu'il avoit par écrit, il étoit en droit de commander tous les Capitaines & les ſoldats qui aborderoient ſur ces côtes; qu'en conſéquence il alloit à Zempoala, déclarer aux troupes de Narvaez qu'elles devoient reſpecter l'Empire du Mexique, comme étant ſous la protection du Roi leur maître.

Montezume, qui n'ignoroit pas les ravages que les ſoldats Eſpagnols faiſoient à Zempoala, fut charmé de la réſolution où étoit Cortez de le délivrer de ſemblables hôtes. Il lui offrit même des troupes, s'il en avoit beſoin, mais Cortez les refuſa, & après avoir donné ſes ordres à Pedro de Alvarado qu'il laiſſa avec quatre-vingts hommes auprès de l'Empereur, il partit accompagné du reſte des ſoldats. Il manda à Sandoval de confier la garde de la ville de la Vera-Cruz aux Indiens, & de ſe hâter de le joindre avec tout ſon monde vers Zempoala. Sandoval obéit auſſitôt & amena à Cortez le renfort qu'il demandoit. Le Général tenta encore la voye des négociations & rebuté enfin des réponſes trop fieres de Narvaez, il en vint aux mains avec lui & le fit priſonnier. Les ſoldats de Narvaez ſe rangerent auſſitôt ſous les drapeaux de Cortez, qui envoya ſous bonne garde ſon rival à la Vera-Cruz. Il fit tranſporter enſuite à Zempoala la mâture, les voiles & les gouvernails de la flotte de Narvaez, & fit quelques préſents aux alliés qui étoient venus à ſon ſecours. Tous les Caciques des environs, ravis d'être

Narvaez eſt fait priſonnier.

L'AMÉRIQUE.

débarraſſés de Narvaez, dont les manieres leur avoient été inſupportables, féliciterent Cortez ſur ſa victoire, & lui offrirent de nouveau leurs ſervices.

Les égards & le reſpect avec leſquels Alvarado, pendant l'abſence de Cortez, faiſoit traiter l'Empereur, lui gagnerent entierement l'affection de ce Prince, & exciterent la jalouſie des Seigneurs Mexicains. Ceux-ci ayant formé le deſſein de ſe défaire des Eſpagnols, concerterent entre eux de profiter de la confuſion qui regne ordinairement dans les fêtes pour aſſurer la réuſſite de leur projet. La conſpiration ne devoit pas tarder à éclater, car preſque tous les jours étoient marqués par des danſes & des fêtes, durant leſquelles il regnoit une extrême liberté. Alvarado ſoupçonna le complot, fit de ſecrettes perquiſitions, & découvrit que les Conjurés avoient caché des armes près d'un Temple, afin de s'en ſervir dans le moment favorable. Il auroit été de la prudence d'Alvarado de faire ſaiſir quelques-uns des coupables & d'en réſerver la punition à Montezume. Il ſembloit auſſi qu'il auroit pu facilement enlever les armes cachées, & s'en ſervir pour convaincre ſes ennemis. Malheureuſement il ne fit rien de tout cela, & s'abandonnant à la fureur, il attaqua les Mexicains au commencement d'un bal, ſans leur laiſſer le temps de prendre leurs armes, en tua & en bleſſa un grand nombre. L'avidité des ſoldats à piller l'or dont les conjurés étoient parés, fournirent à leurs ennemis des prétextes d'accuſation, & tout le peuple Mexicain fit paſſer cette action pour un meurtre dicté par l'avarice. Alvarado voulut en vain s'excuſer, en diſant qu'il avoit cherché à prévenir ſes aſſaſſins; il avoit négligé de ſe munir des preuves néceſſaires, & le carnage qu'il avoit fait ſouleva toute la Nobleſſe, qui prit les armes & menaça vivement les Eſpagnols. Montezume, chagrin de cette mutinerie, employa toutes ſortes de moyens pour l'appaiſer, & voyant qu'il ne pouvoit en venir à bout, il envoya prier Cortez de ſe rendre au plutôt dans ſa capitale.

Retour de Cortez à la capitale.

Cortez n'étoit pas tranquille ſur le ſort d'Alvarado, & il ſongeoit à l'aller joindre, lorſqu'il reçut l'envoyé de l'Empereur, & une lettre dans laquelle Alvarado lui peignoit tout le danger où il ſe trouvoit. Le Général étoit alors vainqueur de Narvaez; de ſorte que rien ne l'inquiétoit de ce côté, & qu'il pouvoit mener toutes ſes forces au ſecours des Eſpagnols enfermés dans Mexico. Il jugea à propos de ſe faire accompagner de Sandoval, & nomma Rodrigue Rangel pour ſon Lieutenant à la Vera-Cruz. Cortez lui laiſſa la garniſon néceſſaire & quelques ſoldats pour la garde des vaiſſeaux, & fit enſuite la revûe de ſon armée qu'il trouva compoſée de mille fantaſſins & de cent cavaliers. Il leur fit prendre diverſes routes de crainte d'incommoder les alliés chez leſquels il falloit paſſer, & ils ſe rejoignirent le 17 de Juin auprès de Tlaſcala. Les habitants de cette Province vouloient faire accompagner Cortez d'une nombreuſe armée; mais il n'accepta que deux mille hommes d'élite & arriva ainſi à Mexico, où les mutins le virent entrer ſans lui réſiſter, parce qu'ils comptoient pouvoir opprimer tous les Eſpagnols à la fois. Cortez paſſa ſans obſtacle les digues & les chauſſées, & arriva le jour de la ſaint Jean au quartier des Eſpagnols. Montezume s'avança à leur rencontre, & leur témoigna la joye qu'il reſſentoit de les voir.

Le Général fit tous ſes efforts pour ramener les Mexicains par la douceur; mais tous ſes ſoins furent inutiles, & il ſe vit contraint de prendre les armes

L'Amérique.

pour ſe défendre. Une multitude innombrable d'ennemis aſſiégea bientôt les Eſpagnols dans leur palais, & ſi la valeur de ces derniers faiſoit périr pluſieurs Indiens, il s'en préſentoit auſſitôt d'autres qui les remplaçoient. Cortez fit pluſieurs ſorties dans leſquelles il immola à ſon reſſentiment un grand nombre de ſéditieux. Les mutins croiſſoient tellement de jour en jour qu'il ne paroiſſoit pas poſſible que Cortez réſiſtât encore longtemps. Montezume s'en appercevoit & voyoit d'ailleurs avec chagrin qu'il avoit perdu ſon autorité. Le déſir de la rétablir, lui fit imaginer qu'il y parviendroit en faiſant partir tous les Eſpagnols. Cortez, à qui il communiqua ſes idées, les approuva, & ajouta qu'il ſe retireroit ſans délai, pourvu que les révoltés miſſent bas les armes ſur le champ. Montezume, enchanté de cette réponſe, ſe préparoit à faire parler à ſes ſujets, lorſque l'allarme ſonna dans le quartier des Eſpagnols. Cortez courut où le danger l'appelloit, & il trouva ſes ſoldats occupés à repouſſer l'aſſaut qu'on leur livroit de tous les côtés. Sa prudence & ſon activité n'auroient peut-être pu empêcher la perte totale de ſon armée, ſi Montezume ne ſe fût montré à ſes ſujets. Il avoit pris tous les ornements de ſa dignité pour inſpirer plus de reſpect aux révoltés, & accompagné des Nobles qui étoient demeurés à ſon ſervice, il monta ſur le rempart. Sa préſence fit ceſſer les cris des ſéditieux; pluſieurs mêmes ſe mirent à genoux, & Montezume fixant ſa vûe ſur les Nobles en appella quelques-uns par leurs noms, & leur commanda de s'approcher. Il leur fit un diſcours où il tâcha de leur inſinuer, qu'il n'attribuoit qu'à leur zele l'acharnement avec lequel ils combattoient les Eſpagnols; qu'ils croyoient ſans doute que ces Etrangers n'avoient pas pour lui les déférences qui lui étoient dûes; mais qu'ils ſe trompoient. L'Empereur continua, en annonçant à ſes ſujets le départ des Eſpagnols, & en aſſurant les plus mutins qu'il leur pardonneroit s'ils quittoient les armes, & marquoient leur repentir par cette ſoumiſſion.

Le ton que l'Empereur avoit pris étoit modéré & pathétique, & les Mexicains en furent d'autant plus ſurpris, que leur Monarque avoit coutume de leur parler avec fierté & d'un air abſolu. Quelques-uns eurent honte de l'aviliſſement où Montezume deſcendoit; d'autres en furent touchés de pitié; mais la fureur prit bientôt la place de ces mouvements dans les cœurs de tous, & la ſédition devint encore plus forte qu'auparavant. L'ordre qu'on remarquoit depuis quelques jours dans la maniere de combatre des Mexicains, avoit fait préſumer qu'ils s'étoient choiſi un chef: il n'y eut plus lieu d'en douter en entendant recommencer les cris & les injures, malgré les ſignes que Montezume faiſoit des yeux & des mains. Une grêle de fleches & de pierres fondit ſur le rempart où il étoit, & quoique deux ſoldats Eſpagnols s'efforçaſſent de couvrir l'Empereur de leurs boucliers, ce Prince reçut à la tête un ſi rude coup de pierre qu'il tomba ſans ſentiment. A cette vûe les Mexicains ſaiſis d'horreur ſe hâterent de diſparoître, & une affreuſe ſolitude ſuccéda au tumulte qui regnoit un inſtant auparavant. Cortez, au déſeſpoir d'un accident qui le privoit d'une reſſource ſur laquelle il fondoit toutes ſes eſpérances, fit reporter l'Empereur dans ſon appartement. Ce Prince reprit connoiſſance au bout de quelques moments, & moins ſenſible à la douleur qu'il ſouffroit qu'à la perte de ſa puiſſance, il rejetta tous les ſecours

Mort de Montezume.

L'AMÉRIQUE.

qu'on vouloit lui donner. La rage augmenta le danger de ſa bleſſure & le conduiſit en trois jours au tombeau.

Le premier ſoin de Cortez fut d'aſſembler les Officiers de l'Empereur défunt. Il en choiſit ſix des plus conſidérables & parmi leſquels ſe trouvoient des ſacrificateurs que les Mexicains révéroient beaucoup. Il chargea les uns & les autres du corps de leur Souverain, afin qu'ils le portaſſent dans la ville & il leur commanda de dire de ſa part aux ſéditieux : » qu'il leur envoyoit » le corps de leur Empereur maſſacré par leurs mains, & que l'énormité » de ce crime donnoit un nouveau droit à la juſtice de ſes armes ; que » Montezume avant que de mourir avoit engagé les Eſpagnols de venger ſa » mort & de ſe charger du châtiment d'un ſi horrible attentat «. Les Députés avoient ordre de faire entendre enſuite aux ſéditieux, que Cortez, nonobſtant les prieres de l'Empereur, ſe ſentoit porté à la clémence, & que regardant le meurtre de Montezume comme un accident, & comme l'effet de la brutale impétuoſité d'une populace effrénée, il vouloit bien offrir la paix ; que les Nobles en conſéquence lui envoyaſſent des Députés pour convenir des articles d'un traité. Cortez finiſſoit en faiſant menacer les mutins, que s'ils paroiſſoient mépriſer ſes offres, il ne ſongeroit plus qu'à la vengeance, & à détruire une ville coupable de l'aſſaſſinat de ſon Empereur. Les Mexicains qui avoient élu un autre Empereur firent peu d'attention à ce que Cortez leur faiſoit propoſer. Ils ne s'occuperent d'abord que du ſoin de faire les funérailles de celui dont on leur avoit remis le corps, & ils le porterent le jour ſuivant en grande cérémonie à la montagne de Chapultepeque, où ils conſervoient les cendres de leurs Princes. Deux des fils de Montezume reſterent auprès de Cortez & périrent bientôt après dans ſa déroute. Un troiſieme embraſſa la Religion Chrétienne & fut nommé Don Pedro de Montezume. La Reine ſa mere ſuivit ſon exemple, & fut appellée Dona-Maria Niagua Fuchtil. Don Pedro obtint du Roi d'Eſpagne pluſieurs belles terres, & la qualité de Comte de Montezume qu'il tranſmit à ſa poſtérité. Deux ou trois filles de l'Empereur ſe convertirent auſſi & furent mariées à des Eſpagnols.

Pendant les trois jours qui s'étoient écoulés entre la bleſſure & la mort de Montezume, les Mexicains n'avoient fait aucun mouvement conſidérable, mais le lendemain de ſes funérailles, ils revinrent avec plus d'ordre & de force que jamais. Ils avoient couronné Quetlavaca, Cacique d'Iztacpelapa. Ce Prince ne regna que peu de jours & eut pour ſucceſſeur Guatimozin, Prince qui ne reſpiroit que la guerre, comme les Eſpagnols en firent la triſte expérience. Le cinquieme jour après la mort de Montezume, les Eſpagnols s'apperçurent que toutes les rues autour de leur quartier étoient remplies de peuple, & que les Indiens armés occupoient les tours d'un Temple ſi peu éloigné, que de cet endroit ils pouvoient facilement, à l'aide de leurs fleches & de leurs frondes, battre une partie du palais des Eſpagnols. On montoit par cent dégrés à la terraſſe de ce Temple qui ſoutenoit quelques tours, où cinq cents ſoldats choiſis entre la plus brave Nobleſſe Mexicaine s'étoient poſtés. Cortez n'avoit pu s'aſſurer de ce lieu, parce qu'il n'avoit pas aſſez de troupes pour les diviſer ; mais quand il vit que les Mexicains en connoiſſoient l'importance & s'en étoient emparés, il ſe trouva dans la

la néceſſité de les déloger. Il emporta le poſte, fit des prodiges de valeur en cette occaſion & tua un grand nombre de Nobles & de Sacrificateurs qui ſe défendoient en déſeſpérés. Les Mexicains avoient fait proviſion de vivres, & les Eſpagnols les firent porter à leur quartier, où on commençoit à en manquer. Cortez fit le lendemain une courſe dans la ville, remporta encore la victoire, & ſauva la vie à Duero, le même à qui il devoit la place de Général.

Cependant les Mexicains, que la valeur des Eſpagnols épouvantoit, prirent la réſolution de les affoiblir par la famine, & de les tailler en piéces auſſitôt qu'ils ne pourroient plus ſe défendre. Pour cet effet, ils demanderent une conférence pour traiter de la paix, & dans le temps qu'ils cherchoient à les amuſer par des difficultés qu'ils faiſoient naître à deſſein, ils fermoient tous les paſſages par leſquels Cortez pouvoit recevoir des vivres, ou s'échapper avec ſes troupes. Le péril où les enfants de Montezume ſe trouvoient étant avec les Eſpagnols, touchoit peu le nouvel Empereur; toute ſa compaſſion & celle du peuple tomberent ſur le chef des Sacrificateurs, qu'on regardoit comme la ſeconde perſonne de l'Etat. Ils ſongerent à le tirer d'entre les mains de Cortez, & ils firent inſinuer par leurs envoyés, que ce Pontife, au moyen de la vénération que les Mexicains avoient pour lui, ſeroit plus propre que perſonne à applanir les difficultés. Cortez donna dans le piége qu'on lui tendoit & remit aux Députés le Sacrificateur qu'il croyoit dans ſes intérêts. Il perdit ainſi la ſeule digue qui pût retenir la fureur des Mexicains, & il ne tarda pas à être informé que les ennemis travailloient à faire des coupures dans les chauſſées; qu'ils briſoient les ponts & faiſoient des retranchements en pluſieurs endroits. De ſemblables avis remplirent d'effroi tous les Eſpagnols; le ſeul Cortez trouva des reſſources dans ſon intrépidité naturelle. La prudence lui faiſoit ſentir qu'il étoit dangereux de s'opiniâtrer à reſter: mais cette même prudence, en l'invitant à quitter la ville, lui faiſoit penſer à aſſurer ſa retraite. Il fit travailler tout le jour à faire un pont de groſſes ſolives & de planches pour ſoutenir le canon en traverſant les coupures. L'ardeur avec laquelle chacun s'employa à la conſtruction de cette machine, la mit en état de ſervir dès la nuit ſuivante.

Cortez ſonge à ſortir de Mexico.

Cortez diſpoſa alors toutes choſes pour le départ. Quarante hommes furent chargés de tranſporter le pont; l'avant-garde de l'armée, compoſée de deux cents Tlaſcalteques & de vingt cavaliers, devoit être conduite par pluſieurs Capitaines Eſpagnols. L'arriere garde beaucoup plus forte avoit pour chefs les plus braves & les plus dévoués à Cortez. Le corps de bataille avoit la garde des priſonniers, de l'artillerie & du bagage. Le Général ſe forma un corps particulier qui conſiſtoit en cent ſoldats d'élite & quelques braves Officiers. L'ordre de la marche & toutes les précautions qu'il avoit à prendre étant réglés, Cortez prit ſur le thréſor de Montezume le quint du Roi qu'on mit ſur des chevaux, & abandonna le reſte. Trop de facilité de la part de Cortez, qui permit aux ſoldats d'emporter ce qu'ils pourroient ſans ſe gêner, penſa faire périr toute l'armée. La cupidité de quelques-uns fut la cauſe de leur perte, & ils ſe chargerent avec ſi peu de modération qu'ils ne purent ſoutenir longtemps une marche difficile & fatiguante.

Retraite des Eſpagnols.

Il étoit environ minuit lorſque les Eſpagnols ſe mirent en marche. La pluye qui tomboit & l'obſcurité de la nuit ſembloient favoriſer leur fuite, mais les obſtacles naiſſoient à chaque pas. Il falloit ſe faire jour les armes à la main, au travers d'une multitude de Mexicains armés. Les deux bords de la chauſſée étoient remplis d'une grande quantité de canots, & le pont dont on comptoit ſe ſervir s'embarraſſa tellement dans des pierres, qu'il fallut jetter l'artillerie dans l'eau. Malgré ces difficultés l'avant-garde & le corps de l'armée paſſerent avec peu de perte, il n'en fut pas de même de l'arriere-garde, les Indiens la couperent, & pluſieurs Eſpagnols appeſantis par l'or qu'ils portoient furent maſſacrés. Cortez ſe porta toujours où le carnage étoit le plus violent; il raſſembla ce qu'il put des débris de l'arriere-garde, & ſe rendit avec l'armée à Tacupa au bord du lac. On trouva qu'on avoit perdu environ deux cents Eſpagnols, plus de mille Tlaſcalteques, quarante-ſix chevaux & preſque tous les priſonniers Mexicains, qu'on avoit abandonnés à la rage de leurs compatriotes qui ne les avoient pas reconnus.

Auſſitôt que le jour fut venu, les Mexicains en examinant les morts reconnurent les fils de Montezume, & ſe hâterent de leur faire des funérailles proportionnées à leur naiſſance. Les cérémonies qu'ils ſe crurent obligés d'obſerver ſcrupuleuſement, les empêcherent de pourſuivre les Eſpagnols, & ils ſe contenterent de détacher divers corps des villes voiſines du lac pour les occuper, juſqu'à ce que toutes les forces de l'Empire puſſent ſe réunir contr'eux. Cortez, dont les troupes avoient été continuellement harcelées pendant leur marche, trouva une armée formidable de Mexicains qui occupoient la vallée d'Ottumba, & étoient en diſpoſition d'arrêter les Eſpagnols. Ces derniers, animés par la bravoure de leur Général, attaquerent courageuſement leurs ennemis, & paſſerent malgré leurs efforts. La victoire fut entierement dûe à la préſence d'eſprit de Cortez. Il avoit entendu dire que la perte de l'étendard Impérial étoit toujours ſuivie de la déroute des troupes Mexicaines. En conſéquence il prit avec lui quelques braves, perça les bataillons & enleva l'étendard. Dès que les Mexicains le virent entre les mains des Eſpagnols, ils ſe crurent vaincus & le furent en effet.

Cortez arrive à Tlaſcala.

Cortez avoit beſoin de cet avantage pour ranimer en ſa faveur le zele des habitants de Tlaſcala. Les Eſpagnols furent reçu chez ce peuple comme les vainqueurs des Mexicains, & on célébra leur retour par des réjouiſſances publiques. Sur la nouvelle que huit Eſpagnols de la Vera-Cruz avoient été pris par les habitants de la Province de Tapeaca, qui s'étoient ſoulevés, & avoient été pouſſés & ſoutenus par les Mexicains, Cortez alla dans leur pays, s'empara de leur ville, & y conſtruiſit une fortereſſe qu'il nomma Segura de la Frontera. Il envoya divers Capitaines pour réduire quelques autres villes qui s'étoient révoltées, & avec trois cents Eſpagnols, douze ou treize cavaliers & plus de trente mille Tlaſcalteques, il marcha vers Guacachula, où tout ſe ſoumit à ſes loix. Ces heureux ſuccès lui attiroient la vénération des Caciques, qui lui offroient à l'envie leurs troupes, charmés de les commander eux-mêmes ſous ſes ordres. L'eſpérance de retourner bientôt à Mexico avec des forces ſuffiſantes, commença à renaître dans le cœur de Cortez. Son bonheur lui procura encore de nouveaux ſecours ſur leſquels il ne comptoit pas. Un vaiſſeau de moyenne grandeur avoit mouillé à la rade de ſaint Jean

d'Ulua ; il étoit monté par Pierre Barba, Gouverneur de la Havane, le même qui avoit refuſé d'arrêter Cortez, lorſqu'il partit pour ſon expédition. Il venoit alors s'informer des nouvelles de Narvaez, & lui amenoit de la part de Velaſquez, treize ſoldats, deux chevaux & des munitions de guerre & de bouche. Pedro Cavallero, que Cortez avoit fait Capitaine de la côte, ſoupçonnant que ce vaiſſeau étoit envoyé pour nuire à ſon Général, alla le reconnoître avec une chaloupe, & comme Barba lui demanda en quel état ſe trouvoit Narvaez, ſes ſoupçons ſe tournerent en certitude, & il réſolut de feindre. Dans cette vûe, il répondit que Narvaez avoit réuſſi dans toutes ſes entrepriſes, que tout le pays étoit ſoumis, & que Cortez fuyoit avec un petit nombre de ſoldats. Pedro invita enſuite Barba à ſe rendre avec ſon monde à la Vera-Cruz, & auſſitôt qu'ils furent entrés dans cette ville, il les fit arrêter & leur apprit qu'il les avoit trompés. Barba aimoit Cortez, & il ne fut point fâché d'un ſtratagême qui le rapprochoit de ſon ami. Il déclara qu'il prendroit volontiers parti dans ſon armée, & il ſe fit conduire à Segura où il joignit Cortez, qui le reçut avec joie.

Huit jours après, un ſecond vaiſſeau chagé de nouveaux ſecours pour Narvaez, fut pris de même que l'avoit été Barba. Rodrigue Moreion de Lobera, Capitaine de ce vaiſſeau, ſuivit l'exemple de Barba, & Cavallero procura ainſi à ſon Général un renfort de huit ſoldats Eſpagnols, d'une jument & d'une quantité conſidérable d'armes & de munitions. Cependant Cortez, qui ne pouvoit ſe réſoudre à renoncer à la conquête de tout le Mexique, ne laiſſoit pas d'en prévoir les difficultés. Les chauſſées devenoient dangereuſes par la multitude de canots armés dont on couvroit aiſément les lacs, mais ils avoient aſſez de fond pour porter des brigantins. Cortez inſtruit de cette circonſtance ſe détermina à en profiter, & il fit faire à la Vera-Cruz douze brigantins, qui devoient être portés piece à piece par les Tamenes, ſorte d'hommes qui portoient les bagages de l'armée, & on ſe propoſoit de les aſſembler au bord du lac même. Ordaz alla reconnoître un volcan, où il remarqua beaucoup de ſoufre. Sa hardieſſe produiſit deux avantages ; l'un de redoubler l'admiration des Indiens pour les Eſpagnols ; l'autre d'avoir découvert du ſoufre propre à faire de la poudre dont on manquoit.

Nouveau renfort pour l'armée de Cortez.

Dans le temps qu'on ſe préparoit ainſi à de nouveaux exploits, Garay, qui avoit déjà tenté un établiſſement ſur la côte de Panuco, & qui en avoit été chaſſé par les Mexicains, voulut y revenir avec une autre flotte. Il n'eut pas plus de bonheur cette ſeconde fois, & ſes troupes, obligées de ſe rembarquer & de courir la mer ſans ſçavoir où aborder, vinrent mouiller à la Vera-Cruz. La réputation de Cortez & l'idée d'amaſſer des richeſſes flatterent les ſoldats de Garay, & ils s'engagerent dans l'armée du Général. Ces ſoldats étoient au nombre de cent dix ſous la conduite des Capitaines Camargo & Michel Diaz d'Auz, cavalier Arragonois, & ils avoient avec eux ſept chevaux. Un renfort ſi conſidérable mit Cortez en état de ſe paſſer de quelques Soldats de Narvaez qui demandoient à retourner à Cuba. C'étoit le reſte de ceux qui avoient fait ſon arriere-garde à la ſortie de Mexico, & ils paroiſſoient plus ſenſibles à l'intérêt qu'à la gloire. La plûpart profiterent de la permiſſion qu'ils obtinrent de ſe retirer, & Duero, Secretaire de Velaſquez, oubliant facilement qu'il devoit la vie à Cortez, fut du nombre

L'AMÉRIQUE.

de ceux qui l'abandonnerent. Il pouſſa même l'ingratitude plus loin, & lorſqu'il paſſa en Eſpagne, il mit tout en uſage pour perdre le Général dans l'eſprit du Souverain.

Cortez, ſurpris de ne recevoir aucunes nouvelles de la Cour, forma le deſſein d'y envoyer une ſeconde députation. Il fit une relation de ſes exploits dans le Mexique, & ſe plaignit des traverſes que Velaſquez cherchoit à lui ſuſciter, & de l'injuſtice avec laquelle Garay vouloit s'approprier une partie du Mexique. Ces dépêches furent confiées aux Capitaines Alphonſe de Mendoça & Diego de Ordaz, auxquels Cortez recommanda d'aller voir ſon pere Martin Cortez, qui vivoit encore, & de ſe joindre à Porto-Carrero & à Montejo, chargés des premieres dépêches. La raiſon du ſilence de ces derniers étoit, qu'ils n'avoient pu encore rien obtenir de favorable de la part du Roi. Ils étoient arrivés à Séville au mois d'Octobre 1519. & Martin Benoiſt, Chapelain de Velaſquez & ſon zélé partiſan, ſe ſervit de tout le crédit qu'il avoit auprès des Miniſtres, pour faire ſaiſir le vaiſſeau qui apportoit les Députés de Cortez. Porto-Carrero & Montejo ſe plaignirent du traitement qu'on leur faiſoit ; mais ils ne purent obtenir que la permiſſion d'en appeller au Roi. Ils crurent trouver ce Prince à Barcelonne, & ils s'y rendirent au moment qu'il venoit de partir pour la Corogne. Ils allerent alors à Medelin, & engagerent Martin Cortez à les préſenter au Roi & à joindre ſes prieres à leurs inſtances pour faire rendre juſtice à ſon fils. Martin, ravi d'apprendre les ſuccès d'un fils qu'il avoit cru mort, alla attendre le Roi à Tordéſillas, & lui parla de l'expédition de Fernand Cortez. Charles, Roi d'Eſpagne & en même temps Empereur, parut ſatisfait du zéle de Cortez, & comme le préſent qui lui étoit deſtiné, & dont la chambre de Sévile n'avoit oſé s'emparer, arriva ſur ces entrefaites, il n'eut aucun doute ſur la fidélité du rapport que Montejo & Carrero lui faiſoient. Cependant trop occupé à d'autres affaires auſſi importantes, il renvoya celle du vaiſſeau, & les demandes de Cortez à un Conſeil formé de quelques Prélats & Miniſtres, parmi leſquels préſidoit le Cardinal Adrien Florent, jadis précepteur de l'Empereur, & enſuite Pape ſous le nom d'Adrien VI. Ce Conſeil devoit malheureuſement conſulter celui des Indes, & à la tête de ce dernier ſe trouvoit Fonſeca, ennemi déclaré de Cortez. Fonſeca traverſa de tout ſon pouvoir la bonne volonté qu'on avoit pour ce Général, & jetta en faveur de Velaſquez tant d'irréſolution dans le Conſeil, que l'affaire traîna juſqu'à l'arrivée des ſeconds Envoyés & juſqu'au retour de l'Empereur.

Auſſitôt après le départ d'Alphonſe de Mendoça & de Diego de Ordaz, Cortez avoit dépêché un autre Vaiſſeau pour porter à ſaint Domingue les Capitaines Alphonſe d'Avila & François Alvarez Chico. Ces deux Députés avoient ordre de s'adreſſer directement aux Peres de ſaint Jérôme, Préſidents de l'Audience Royale, Tribunal alors unique dans tout le pays. Cortez demandoit à ces Peres des ſecours plus prompts que ceux qu'il faiſoit ſolliciter à la Cour ; il les inſtruiſoit de toutes ſes actions, & ſe plaignoit des perſécutions de Velaſquez & des prétentions de Garay. L'iſle de ſaint Domingue n'étoit pas en état de ſe dégarnir du peu de forces qui lui reſtoient, & on ne put envoyer des troupes à Cortez. Néanmoins le voyage de ſes Députés

Suite de l'expédition du Mexique.

1520.

ne fut pas ſans fruit, car les PP. leur promirent d'écrire à la Cour, pour appuyer les remontrances de Cortez, & ils ſe chargerent en même temps de réprimer ſes deux concurrents par des ordres preſſants & redoublés.

On approchoit de la fin de l'année, lorſque Cortez ſe détermina abſolument à entrer pour la troiſieme fois dans le Mexique avec toutes les forces qu'il ſe voyoit. Il venoit de lui arriver nouvellement quinze hommes, un grand nombre d'arquebuſes, de la poudre & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux. Il fit la revûe de ſon armée, & elle ſe trouva forte de cinq cent quarante Fantaſſins Eſpagnols, de quarante Cavaliers & de neuf pieces d'artillerie. La République de Tlaſcala lui avoit deſtiné une armée nombreuſe, mais il ne voulut prendre que dix mille hommes, le reſte fut occupé à porter les brigantins. Les troupes de Cholula & de Guacocingo le joignirent auſſi, & lui formerent une armée de ſoixante mille hommes. On partit le 28 de Décembre, & après une marche aſſez heureuſe on arriva à Tezeuco au bord du lac. Cacumatzin, neveu de Montezume, s'y étoit rétabli, & il chercha à faire tomber les Eſpagnols dans une embuſcade. Cortez évita le piége, & Cacumatzin outré du peu de ſuccès de ſes ſtratagêmes, prit la fuite. Il avoit autrefois uſurpé cette place ſur ſon frere aîné, dont on préſenta le fils à Cortez. Ce Général le mit en poſſeſſion d'un rang qui lui étoit dû, & le peuple reconnut avec de grandes démonſtrations de joye ſon Prince légitime, qui embraſſa la Religion Chrétienne, & paſſa avec ſes forces au ſervice de Cortez.

Pendant qu'on montoit les brigantins au bord du lac, le Général Eſpagnol fit des détachements pour découvrir les environs & ſoumettre pluſieurs villes. Toutes ces choſes ne pouvoient s'exécuter ſans livrer de fréquents combats, mais ils affoibliſſoient de plus en plus les Mexicains, & ſervoient à former à la diſcipline militaire les alliés des Eſpagnols. La joye que Cortez reſſentoit de voir qu'il arrivoit pas à pas au but qu'il s'étoit propoſé, augmenta encore en recevant un ſecours d'Eſpagnols auquel il ne s'attendoit pas. Un vaiſſeau venu de S. Domingue, & qui avoit mouillé à la Vera-Cruz, étoit monté par Julien d'Alderete, Thréſorier pour l'Empereur. Ceux qui l'accompagnoient étoient Frere Pierre Melgareio d'Urrera, Franciſcain de Séville, Antoine de Carvajal, Jerôme Ruiz de la Mota, Alphonſe Diaz de la Réguera, & d'autres Soldats de conſideration, avec des armes & des munitions en abondance. Auſſitôt qu'ils furent débarqués, ils ſe rendirent à Tlaſcala avec les munitions portées par les Indiens Zempoales, & on leur donna une eſcorte qui les conduiſit à Tezeuco, où ils annoncerent eux-mêmes les premieres nouvelles de leur arrivée. Les brigantins n'étoient pas encore en état d'être mis à l'eau, & Cortez, qui ſentoit la néceſſité de tenir ſes ſoldats en haleine, prit un détachement aſſez conſiderable, & alla en perſonne ſoumettre quelques peuples Mexicains. On conſpira en ſon abſence contre ſa vie, & il auroit eu peine à ne pas ſuccomber, ſi ſes amis ne l'euſſent averti à temps. Il trouva le moyen de voir la liſte des Conjurés, & il eut la mortification d'y lire le nom de quelques-uns de ceux dont il ſe défioit le moins. Il eut néanmoins la prudence de diſſimuler ſon reſſentiment, & il ſe contenta de condamner à la mort un ſoldat qui avoit été le premier mobile de la conſpiration.

L'AMÉRIQUE.

Siége de Mexico.

1521.

Lorſque les brigantins furent lancés à l'eau, on commença le ſiége de la capitale. Il dura quatre-vingt-treize jours, & dans cet eſpace de temps les Mexicains mirent en uſage tout ce que le deſir de vaincre, & la crainte d'être vaincus, peuvent inſpirer à des peuples naturellement belliqueux. Leur valeur & leur induſtrie ne firent que retarder leur perte. Guatimozin fut pris par les Eſpagnols, comme il s'enfuyoit, & cette proye aſſura à Cortez l'honneur d'avoir ſubjugué un vaſte Empire qui, à chaque pas, lui oppoſoit des armées innombrables. Ce grand évenement arriva le 13 du mois d'Août 1521, & dans les trois mois que dura le ſiége, il y eut plus de ſoixante batailles qui coûterent la vie à un nombre prodigieux de Mexicains.

Priſe de la ville.

Dès que l'Empereur fut au pouvoir des Eſpagnols, il ordonna à ſon peuple de mettre bas les armes, & il fut obéi ſur le champ. Cortez traita Guatimozin avec de grands égards, & ce Prince le pria de faire ceſſer le carnage, l'aſſurant de la ſoumiſſion de ſes ſujets. Le Général Eſpagnol défendit à ſes troupes de faire la moindre inſulte aux vaincus, & ſon premier ſoin fut de s'aſſurer de tous les poſtes. Il fit nettoyer de grandes cours, où on avoit aſſemblé les corps des Nobles, en attendant qu'on pût les porter au lieu de leurs funerailles, & il ordonna qu'on allumât de grands feux dans les rues, afin de purifier l'air corrompu par l'odeur des cadavres.

Dans le butin qui ſe fit les Caſtillans prirent l'or, l'argent & les plumes, & laiſſerent le reſte des dépouilles à leurs alliés. Cortez fit mettre en lieu de ſûreté ſes brigantins, & en confia la garde à Jean Rodriguez de Villa Fuerta, qui eut ſous ſa conduite quatre-vingts Caſtillans. Après avoir donné quatre jours à ces premiers ſoins, le Général mena l'armée à Cuyoacan, qui eſt à une lieue & demie de Mexico, au bout d'une chauſſée en terre ferme. Il congédia les habitants de cette peuplade, & ceux des autres bourgades qui l'avoient aſſiſté, & il leur promit de les maintenir dans leur liberté & de les employer en cas de guerre. Ces peuples enchantés de la gloire & des dépouilles qu'ils remportoient, aſſurerent Cortez de leur zele, & quitterent les Eſpagnols. Il étoit plus difficile de ſatisfaire ces derniers; ils avoient entendu parler des thréſors de Montezume, & ils pretendoient que leur Général les leur fît trouver. Perſonne ne ſçavoit néanmoins ce qu'ils étoient devenus, & Cortez eut peine à calmer la ſédition qui s'éleva à ce ſujet. Julien d'Alderete en qualité de Thréſorier du Roi, ſe ſentoit autoriſer à parler avec hauteur. Il étoit neveu de Fonſeca, par conſéquent en état de nuire beaucoup à Cortez, & il le menaça d'écrire en Cour qu'il s'étoit réſervé pour lui ſeul ces thréſors, s'il ne permettoit pas qu'on fît ſubir un interrogatoire rigoureux à Guatimozin. Cortez intimidé par les menaces d'Alderete eut la foibleſſe de céder, & le Thréſorier eut la cruauté de faire mettre ſur des charbons ardents l'infortuné Guatimozin & ſon favori, afin de les obliger par ce ſupplice à découvrir où ils avoient caché les thréſors de Montezume. Le Miniſtre cédant à la douleur pouſſa quelques cris en regardant ſon maître, qui lui dit avec une conſtance héroïque : *Et moi ſuis-je ſur des roſes?* Le favori réprimé par ce ſeul mot, marqua par ſon ſilence ſon reſpect pour ſon Prince juſqu'à ſa mort. Cortez, informé de la barbarie d'Alderete, entra d'un air furieux, & fit ceſſer les tourments de Guatimozin. Toute l'armée blâma l'action d'Alderete; mais elle ne put approuver la

négligence de ſes ſupérieurs touchant la recherche des thréſors. Le bruit courut que dix jouts avant la priſe de Guatimozin, ce Prince craignant d'être vaincu avoit fait jetter toutes ſes richeſſes dans le lac. On y chercha, & on ne trouva rien. Quelques-uns croyant qu'on pourroit avoir caché ces thréſots dans les tombeaux, les firent ouvrir, mais ils n'y découvrirent qu'un peu d'or qui fut partagé auſſitôt.

Découverte & conquête du Royaume de Méchoacan.

Cortez s'appliqua à connoître les Provinces de ce vaſte Empire du Mexique, & il envoya dans ce deſſein différents détachements de pluſieurs côtés. Un haſard conduiſit un de ſes ſoldats au Royaume de Méchoacan, où il parvint à plaire au peuple. Ce ſoldat, à ſon tetour auprès de Cortez, fit le rapport de ſa découverte, & le Général envoya auſſitôt Montana avec un petit nombre d'Eſpagnols, pour vérifier ſeulement ce que le ſoldat avoit avancé. Cazouzin, Roi de Méchoacan, parut recevoir avec plaiſir les Eſpagnols qui venoient à ſa Cour; mais il médita de les ſacrifier aux Idoles, & il n'en fut empêché que par les vives repréſentations d'un de ſes favoris. Ce Miniſtre avoit entendu parler de la valeur des Eſpagnols, & il fit ſentir à ſon Souverain combien il étoit dangereux d'exciter leur courroux. Cazouzin convaincu par les raiſons de ſon favori, renvoya les Eſpagnols avec des préſents, & les fit accompagner de ſes Ambaſſadeurs. Il fit partir enſuite ſon propre frere, & ſon effroi l'empêchant d'être tranquille, le porta à aller lui-même trouver Cortez, qui ſe ſervit de ſon habileté ordinaire pour faire des établiſſements dans le Royaume de Méchoacan, & il fait aujourd'hui partie de la Nouvelle Eſpagne.

Succès de la négociation des ſeconds Envoyés de Cortez.

La Cour d'Eſpagne termina enfin dans cette même année le procès qui duroit depuis quelque temps entre Cortez & le Gouverneur de Cuba. Mendoza & Ordaz, ſuivant les inſtructions qu'ils avoient reçues de Cortez, cacherent le véritable motif de leur voyage, & au moyen de cette précaution, ils parvinrent à ſe mettre en ſûreté, & à ſauver les dépêches & les lettres dont ils étoient chargés. Le vaiſſeau & l'or qu'ils apportoient furent ſaiſis par l'ordre de Fonſeca, qui faiſoit arrêter tout ce qui venoit de la nouvelle Eſpagne. Mendoza & Ordaz s'eſtimant heureux d'être échappés aux recherches qu'on avoit faites touchant le but de leur commiſſion, laiſſerent ſans peine le vaiſſeau & ſa cargaiſon au pouvoir de Fonſeca, & ſortirent ſecrettement de Séville pour aller trouver Martin Cortez. Il étoit à Médelin avec les deux premiers Envoyés du Général, & après avoir encore attendu longtemps l'occaſion favorable, les quatre Députés furent préſentés au Cardinal Adrien, auquel ils ſe plaignirent des procedés de Fonſeca. Ils inſiſterent ſur les ordres que cet Evêque avoit donnés de ſaiſir leur vaiſſeau, avec tout ce qui compoſoit le préſent deſtiné pour le Roi. Le Cardinal irrité de la hardieſſe de Fonſeca, prit des meſures pour faire révoquer tout ce qui avoit été fait par ſon commandement. Le mérite de Cortez commença alors à paroître dans tout ſon éclat, & enfin ſes amis vinrent a bout de lui faire rendre une enriere juſtice. Dans la ſentence qui fut prononcée, on déclaroit Fernand Cortez bon Miniſtre & fidele vaſſal du Roi. On honoroit des mêmes qualités les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagnés. On impoſoit un ſilence perpétuel à Diégo Velaſquez ſur la conquête du Mexique, ou la Nouvelle Eſpagne, lui ordonnant ſous peine de punition de n'y

L'AMÉRIQUE.

apporter aucun obſtacle, ſoit par lui-même, ſoit par quelqu'un qui s'avouât de lui. On réſervoit néanmoins tous ſes droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits pour l'armement des vaiſſeaux, moyennant qu'il en juſtifiât la dépenſe faite de ſon propre bien & non des deniers royaux, & qu'il la pourſuivît en juſtice. On laiſſa à la volonté de l'Empereur les graces dont Cortez devoit être honoré, la condamnation de Velaſquez & les autres ordres dont l'aſſemblée avoit dreſſé un projet. On ajouta enſuite une lettre à Garay, qui lui défendoit de continuer ſes deſſeins ſur le Mexique, & qui le blâmoit des tentatives qu'il avoit déjà faites de ce côté-là.

Outre les éloges de Cortez dont les lettres de l'Empereur étoient remplies, ce Monarque en approuvant la conduite du Général Eſpagnol, le nommoit Gouverneur & Capitaine général par tout l'Empire du Mexique, & lui promettoit ſa faveur contre tout ce que ſes concurrents pourroient entreprendre. Les autres lettres de Charles étoient pour Velaſquez & pour l'Audience Royale de S. Domingue, à laquelle il étoit ordonné de protéger Cortez, & d'écarter tous les obſtacles qui s'oppoſeroient à la réuſſite de ſes deſſeins. Ces lettres furent datées du 22 Octobre 1522, & on en chargea deux des Envoyés. Les deux autres demeurerent pour ſolliciter le ſecours que l'Empereur deſtinoit à Cortez, & qui devoit conſiſter en armes & en chevaux. On y joignit des Religieux pour travailler à la converſion des peuples alliés ou ſoumis.

Dans le temps que les partiſans de Cortez obtenoient pour lui des graces à la Cour, Velaſquez ne ceſſoit de le perſécuter de tout ſon pouvoir. Il étoit appuyé par l'Evêque Fonſeca, & le Général eut beaucoup de peine à éviter les embuches qu'on lui tendoit de toutes parts. Sa vie même fut en danger pluſieurs fois, & il n'échappa au péril que par ſa prudence & par le zele de ſes amis. Les lettres de la Cour le tirerent enfin de l'embarras & des inquiétudes auxquelles il étoit livré. Ses ennemis n'oſerent plus rien entreprendre contre lui, & le laiſſerent tranquille tout le temps qu'il reſta au Mexique. Je ne ſuivrai point les différentes aventures de Cortez, & je ne parlerai point de tout ce qui arriva depuis dans le Mexique: le but de cet ouvrage n'étant que de faire connoître par quels moyens les Eſpagnols ſont venus à bout de ſe rendre maîtres de ce pays.

1523.

Suite de la découverte & de la conquête de la Caſtille d'or, depuis le Darien juſqu'au Panama.

On a déjà eu occaſion de parler plus haut de la République qui s'étoit formée au bord du Darien, ſous la conduite de Vaſco Nugnez de Balboa. Les partiſans de Nicueſſa ne purent parvenir à changer la forme du gouvernement de cette République, & Enciſo lui-même, premier fondateur de la ville, avoit été exclus du commandement. Il voulut faire de nouveaux efforts pour rentrer dans une charge qu'on lui avoit ôtée; mais Balboa, qui inſenſiblement s'étoit attribué toute l'autorité, le fit arrêter & le mit en priſon. Il l'accuſoit d'avoir uſurpé une charge dont le Roi ſeul pouvoit donner les Proviſions, & il confiſqua tous ſes biens. Enciſo obtint néanmoins ſa liberté à la priere des plus conſiderables habitants, & à condition qu'il s'embarqueroit pour la Caſtille ou pour l'Eſpagnole, ſur le premier navire qui partiroit de Sainte-Marie. Balboa ſongea enſuite à ſe procurer les ſecours dont la Colonie avoit beſoin, & ayant fait regler dans le Conſeil qu'on

enverroit demander à l'Amiral D. Diégue Colomb des munitions & des hommes, il fit nommer pour cette commiſſion Valdivia ſon ancien ami. Il repréſenta encore qu'il étoit à propos d'informer la Cour de la ſituation préſente de la Province de Darien, & des grandes richeſſes qu'on eſperoit y découvrir, & il perſuada à Zamudio ſon collegue de paſſer lui-même en Caſtille. Balboa avoit deux vûes en faiſant cette propoſition à Zamudio; la premiere étoit de demeurer ſeul en poſſeſſion de toute l'autorité, & la ſeconde d'avoir à la Cour un homme qui eût autant d'intérêt que lui à prévenir le Roi & ſes Miniſtres ſur tout ce qui s'étoit paſſé d'irrégulier au ſujet de Nicueſſa & d'Enciſo. Ce dernier réſolu de tirer raiſon des injuſtices qu'on lui avoit faites, ſe prépara à profiter du bâtiment qui devoit porter Valdivia & Zamudio à S. Domingue, pour ſortir d'une Colonie où ſon ennemi étoit le maître. Quelques amis de Balboa le firent réfléchir ſur le danger où le pouvoit mettre le départ d'Enciſo, & il chercha à y remédier en chargeant Valdivia d'un préſent conſiderable en or pour Paſſamonte, Thréſorier général de S. Domingue, & qui avoit beaucoup de crédit auprès du Roi & des principaux Miniſtres.

Balboa, qui étoit d'un tempérament trop bouillant pour ſe plaire dans le repos, projetta de faire quelques courſes juſqu'au retour de Valdivia. Il prit cent trente hommes auſſi braves que lui, & il traverſa avec eux tout le pays juſqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de ſon nom dans tous les endroits où il paſſa, & n'accordant ſon amitié qu'à ceux qui l'achetoient par de l'or. Une aventure qui lui arriva dans une des Provinces qu'il parcourut, occaſionna la découverte du Pérou, dont les Eſpagnols firent la conquête au bout de pluſieurs années. Le fils d'un Cacique allié préſenta à Balboa une grande quantité d'or, & on le peſa pour en faire la répartition. Il ſurvint alors une grande diſpute au ſujet du partage, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorſque le jeune Cacique, indigné de ce qu'il voyoit, renverſa l'or qui étoit dans la balance, & adreſſa ces mots aux Eſpagnols: » Puiſque vous vous querellez pour ſi peu de choſe, dit-il, & qu'apparemment c'eſt ce métal qui vous a fait abandonner votre patrie, eſſuyer tant » de fatigues, courir tant de dangers, & inquietter tant de peuples dont la » tranquillité n'avoit pas encore été troublée, je veux vous faire connoître » un pays où vous aurez de quoi vous contenter. Mais pour y pénetrer il » faut des forces beaucoup plus conſiderables que celles que vous avez; » car vous aurez à combattre des Nations nombreuſes & des Rois puiſſants, » qui ne manquent ni de courage, ni de tout ce qui eſt néceſſaire pour » ſe bien défendre. « Les Eſpagnols demanderent au Cacique de quel côté étoit ce pays ſi opulent, & il répondit qu'après avoir marché ſix jours de l'endroit où ils étoient alors, & dirigeant toujours leur courſe vers le Midi, ils trouveroient un Cacique très-riche en or. Il ajouta qu'il y avoit au-delà une mer d'une étendue immenſe, ſur laquelle on voyoit des vaiſſeaux peu inférieurs en grandeur à ceux des Eſpagnols, & enfin qu'en ſuivant ſur cette mer la même direction de vent, ils arriveroient dans un Royaume où l'or étoit ſi commun, qu'on s'en ſervoit aux uſages les plus ordinaires. Ces avis effacerent en quelque ſorte la confuſion que les Caſtillans avoient d'abord

L'AMÉRIQUE.

reſſentie en voyant l'action de l'Indien, & en entendant les vifs reproches qu'il leur avoit faits.

Peu de temps après Balboa reprit la route de Sainte-Marie, & y trouva Valdivia qui venoit d'arriver. Sa négociation avoit eu tout le ſuccès qu'il s'étoit promis, & il amenoit des proviſions & des hommes. La lettre de l'Amiral à Balboa lui faiſoit eſperer un ſecours plus conſiderable, auſſitôt que le renfort que l'on attendoit à S. Domingue y ſeroit débarqué. Ces lettres & le ſuccès de l'expédition de Balboa lui cauſerent une grande joye, & il fit ſur le champ repartir Valdivia pour aller inſtruire l'Amiral des eſpérances dont on avoit lieu de ſe flatter, & pour l'engager à ne point différer le ſecours qu'il promettoit. Le vaiſſeau qui portoit Valdivia fit malheureuſement naufrage ſur les Caïmans, petites iſles au Nord-Oueſt de la Jamaïque, & tous les hommes de l'équipage ayant voulu paſſer à la Terre ferme du côté de l'Yucatan, tomberent entre les mains des Sauvages qui les ſacrifierent à leurs Idoles & les mangerent.

Naufrage & mort de Valdivia.

Cependant Balboa inquiet de ne recevoir aucune nouvelle de Valdivia, voulut paſſer lui-même à S. Domingue & de-là en Caſtille, où il eſperoit pouvoir, au moyen de ſon or, ſurmonter tous les obſtacles. La Colonie trop attachée à ſon Chef pour le laiſſer partir, s'oppoſa à ſon voyage, & l'obligea d'en charger quelqu'autre. Balboa fut ſenſible à l'affection que les Caſtillans lui témoignoient, & il étoit prêt à nommer quelqu'un pour l'envoyer à S. Domingue, lorſqu'on lui annonça l'arrivée de deux navires que l'Amiral avoit fait partir ſuivant ſes promeſſes. Ces vaiſſeaux apportoient des munitions de guerre & de bouche, & une recrue de cent cinquante hommes. Balboa reçut par la même voye des Proviſions de Capitaine général, ſignées de Paſſamonte, qui prétendoit avoir le pouvoir d'expédier de pareilles lettres. Les nouvelles qui vinrent en même temps de Caſtille affligerent toute la Colonie. Zamudio mandoit à ſon collegue que le Roi étoit extrêmement irrité contre lui, & qu'Enciſo s'efforçoit de le charger entierement des violences qu'on avoit exercées ſur le malheureux Nicueſſa. En conſéquence Balboa avoit été condamné pour le civil à indemniſer Enciſo de toutes les pertes qu'il avoit eſſuyées, & pour le criminel ſon jugement étoit remis juſqu'à ce qu'on eût entendu ſes défenſes. Balboa, ſuivant la lettre de Zamudio, comprit qu'il étoit perdu, ſi le ſuccès de la grande entrepriſe qu'il méditoit ne lui méritoit l'abolition du paſſé. Ces réflexions le déterminerent à ne plus différer ſes tentatives, & ayant choiſi cent quatre-vingt-dix hommes d'élite, il travailla avec toute la diligence poſſible à faire un fond de proviſions, & à regler toutes choſes dans ſa Colonie pour le temps de ſon abſence. Enfin au commencement de Septembre, il s'embarqua ſur un brigantin, & aborda ſur les terres d'un Cacique nommé Careta, avec qui il avoit fait alliance. De-là il tourna ſes pas vers les montagnes, avec des guides que le Cacique lui avoit donnés, & il rencontra une nombreuſe armée de Barbares en diſpoſition de lui diſputer le paſſage. Quelques coups d'arquebuſe rirés à propos diſſiperent cette armée, & le 25 du mois les guides avertirent Balboa qu'on voyoit la mer de deſſus une montagne qu'ils lui marquerent. Ce Général voulut y monter ſeul, & par

1513.

L'Amérique.

un ſignal dont il étoit convenu avec les Caſtillans, il leur apprit qu'ils pouvoient le venir joindre en ſûreté. Il ſe hâterent de monter ſur la montagne, & Balboa leur fit voir que le jeune Cacique leur avoit expoſé la vérité.

La douceur avec laquelle Balboa traitoit les troupes qui ſe trouvoient ſous ſes ordres, & ſon attention à ſe charger lui-même des commiſſions les plus la borieuſes, & où il y avoit le plus de danger, lui avoient tellement gagné le cœur des Caſtillans, qu'ils étoient prêts à le ſuivre partout où il voudroit les mener. Il profita de cette bonne volonté, mais il ne crut pas devoir s'expoſer plus avant avec auſſi peu de monde, & il jugea à propos de s'aſſurer d'abord de l'alliance de tous les Caciques qui étoient aux environs, & des lieux par où il auroit à paſſer. Il ſe borna donc alors à prendre poſſeſſion de cette mer qu'il venoit de découvrir, & du pays ſitué ſur ſes bords, & il en fit la cérémonie le 29 de Septembre. Il ſe mit dans un canot d'Indiens, alla reconnoître quelques petites iſles, autour deſquelles on pêchoit des perles en abondance, & il leur en donna le nom. Il ſongea enſuite à retourner à Sainte-Marie, & y arriva le 14 de Janvier 1514, après avoir fait pluſieurs incurſions ſur les terres de différents Caciques, & avoir gagné les uns & dompté les autres.

Cette expédition lui valut encore de grandes richeſſes en or & en perles, & auſſitôt qu'il ſe fut un peu repoſé de toutes ſes fatigues, ſon premier ſoin fut d'inſtruire le Roi & les Miniſtres de l'importante découverte qu'il venoit de faire, des ſuites avantageuſes qu'elle pouvoit avoir, & de la néceſſité d'en profiter au plutôt. Balboa confia ſes lettres à Pierre d'Arbolanchos, & les accompagna d'une très-grande quantité d'or & des plus belles perles qu'il eût, tant pour le quint du Roi que pour faire des préſents à ceux qu'il lui étoit important de mettre dans ſes intérêts. Arbolanchos partit au commencement de Mars, & favoriſé par le vent, il débarqua bientôt en Eſpagne. Il étoit malheureuſement trop tard pour les intérêts de Balboa. Enciſo depuis ſon arrivée dans la Caſtille, n'avoit ceſſé de chercher à lui nuire, & il étoit parvenu à indiſpoſer contre lui l'Evêque Fonſeca & le Commandeur Lope de Conchillos, qui gouvernoient alors toutes les affaires du nouveau Monde. Ces deux hommes firent entendre au Roi que la Colonie de Darien alloit devenir un grand objet; & ce Prince voulant lui donner un Chef qui fût d'un caractere & d'un rang à y faire reſpecter l'autorité ſouveraine, choiſit Don Pedro Aria d'Avila, Officier de naiſſance, & renommé par ſes victoires dans les Joûtes & dans les Tournois.

Pedro Arias, ou Pedrarias, eſt nommé Gouverneur de Darien.

Le nouveau Gouverneur partit le 12 Avril 1514, & la flotte qui le portoit étoit de quinze vaiſſeaux. Il emmenoit avec lui Jean de Quevedo Cordelier, ſacré Evêque de Darien, pluſieurs Miſſionnaires de ſon Ordre, des Eccléſiaſtiques, & environ deux mille tant ſoldats qu'habitants. Le Roi lui avoit donné pour Lieutenant Jean de Ayora, pour Alcaïde Jean de Eſpinoſa, qui fut dans la ſuite Préſident de l'Audience Royale de S. Domingue, & Gouverneur de l'iſle Eſpagnole, & enfin pour Alguazil-Major, ou Grand Prevôt, Enciſo l'ennemi mortel de Balboa. Il y avoit outre cela quatre Officiers Royaux, auxquels le Gouverneur avoit ordre de communiquer toutes les affaires, ainſi qu'à l'Evêque Quevedo.

1514.

La Cour témoigna une joye extrême en entendant le récit des ſuccès de

L'AMÉRIQUE.

Balboa. Lope de Conchillos & Fonſeca enchantés des préſents qu'il leur envoyoit, firent à Arbolanchos l'accueil le plus favorable. Ils voulurent qu'il préſentât lui-même au Roi les richeſſes dont il étoit chargé de la part de la Colonie, & le Prince ſatisfait de la maniere dont il répondit à toutes ſes queſtions, ordonna à l'Evêque Fonſeca d'avoir ſoin que les ſervices de Balboa fuſſent récompenſés. Cependant tout le mal qu'on avoit pû faire à ce Commandant étoit fait, & Arbolanchos ne put y remédier quelques protections qu'il pût employer.

La flotte de Pedro Arias, ou Pedrarias, comme les Hiſtoriens l'appellent quelquefois, arriva vers la fin de Juillet au golfe d'Uraba, mouilla à une lieue & demie de Sainte-Marie, & le nouveau Gouverneur envoya auſſitôt avertir de ſon approche. Celui qui fut chargé de la commiſſion entra dans la ville, & demanda à parler au Commandant. On le lui montra, & il fut fort ſurpris de voir un homme ſi célebre avec une ſimple camiſole de coton ou de canevas ſur ſa chemiſe, un caleçon & des ſouliers de corde, faiſant couvrit de feuilles une aſſez mauvaiſe caſe qui lui ſervoit de château & de palais. Telle étoit la ſimplicité avec laquelle vivoit cet homme, qui ne travailloit que pour ſon Roi. Elle lui avoit ſi fort concilié l'affection de quatre cent cinquante hommes en quoi conſiſtoit ſa Colonie, que s'il eût entrepris de réſiſter à Pedrarias, jamais ce Gouverneur ne ſeroit venu à bout de le déplacer. Balboa, ſoumis aux volontés de ſon Souverain, reçut Pedrarias avec reſpect, & lui rendit les honneurs que ſa dignité exigeoit de tous les habitants de Sainte-Marie.

Dès le lendemain de ſon débarquement Pedrarias examina ſi tout ce qui avoit été mandé au Roi des grandes entrepriſes & des conquêtes de Balboa étoit conforme à l'exacte vérité. Il ne trouva rien d'exageré, & il apprit même ce qu'on ignoroit encore en Europe lorſqu'il en étoit parti, c'eſt-à-dire, la découverte de la mer du Sud, & la ſoumiſſion de tout le pays juſqu'à cette mer. Cet examen, au lieu de porter le Gouverneur à traiter favorablement Balboa, ſembla l'animer de plus en plus contre cet infortuné Commandant. Il fit publier l'ordre qu'il avoit de finir le procès de Balboa, & il enjoignit à l'Alcaïde-Major de faire ſa charge. Ce Magiſtrat commença par ſe rendre maître de la perſonne de l'accuſé, & après avoir pris connoiſſance des charges contenues dans le Mémoire d'Enciſo, il condamna ſon priſonnier à une très-groſſe amende, & le mit en liberté. Lorſque cette affaire fut terminée, Pedrarias, profitant du plan que Balboa s'étoit propoſé, prit des meſures pour faire des peuplades dans les endroits que ce Capitaine avoit marqués. Mais tandis qu'il paroiſſoit agir avec lui dans une intelligence dont tout le monde étoit enchanté, il écrivit au Roi que la Colonie de Darien n'étoit pas à beaucoup près auſſi floriſſante qu'on l'avoit mandé à la Cour. Il y avoit beaucoup de mauvaiſe foi dans ce rapport; car les terres étoient enſemencées, & commençoient à fournir aſſez de vivres pour les habitants. Les Caciques des environs étoient ſoumis, & la plûpart d'entre eux avoient conçu tant d'affection pour les Eſpagnols, que ces derniers pouvoient aller ſeuls en ſûreté d'une mer à l'autre.

Les lettres des anciens Colons qui partirent en même temps que celles de Pedrarias y étoient totalement contraires, & pluſieurs étoient remplies de

plaintes ameres contre quelques Officiers de la ſuite du Gouverneur. Le Roi ſçut démêler la vérité au travers des nuages dont Pedrarias cherchoit à l'obſcurcir, & dans la lettre qu'il lui écrivit l'année ſuivante, il lui marquoit, » que voulant reconnoître les grands ſervices de Vaſco Nugnez de » Balboa, il le créoit ſon Adelantade pour la mer du Sud, & les Provinces » de Panama & de Coyba; qu'il prétendoit qu'on lui obéît dans l'étendue » de ce diſtrict comme à lui-même; qu'il déſiroit que tout le monde ſçût » l'eſtime qu'il faiſoit de ſon mérite; enfin que ſon intention étoit qu'on » ne gênât en rien Balboa, quoiqu'il fût ſubordonné au Gouverneur gé- » néral. « Le Roi ajoutoit encore, » qu'il reconnoîtroit le zele de Pedrarias » pour ſa perſonne au traitement qu'il feroit à Balboa, dont il ſouhaitoit » qu'il prît les avis en toutes choſes. «

Lettre favorable à Balboa.

Rien n'étoit plus flatteur pour Balboa que ces lettres de ſon Prince; mais ces lettres qui devoient faire ſa ſûreté & ſa gloire, ne firent que hâter ſa perte. Le Gouverneur étoit un homme violent & jaloux de ſon autorité. Les plaintes qu'on avoit faites contre lui l'irriterent, & il perſécuta Balboa & tous ceux qui lui paroiſſoient attachés. Oviédo étoit du nombre de ces derniers; il fut mis en priſon & traité très-durement. Il parvint néanmoins à ſe ſauver, & il partit ſecrettement l'année ſuivante pour la Caſtille, où il rendit compte de la conduite de Pedrarias. Balboa écrivit auſſi au Roi une lettre du 16 Octobre de la même année, & demanda juſtice contre le Gouverneur. L'Evêque Quevedo ménagea une réconciliation entre Pedrarias & Balboa, mais elle ne fut pas de longue durée; car quelque temps après le Gouverneur recommença un procès criminel contre Balboa. On lui reprocha de nouveau la mort de Nicueſſa, & les violences exercées contre Enciſo, & on l'accuſa du crime de félonie, en ce qu'il avoit, diſoit-on, voulu uſurper le domaine du Roi. Balboa ſe plaignit vainement de pareilles accuſations, dont les unes étoient évidemment fauſſes, & les autres ne devoient plus avoir lieu depuis le jugement définitif porté contre lui par l'Alcaïde-Major; il eut la tête tranchée à Sainte-Marie au grand regret de la Colonie. Il n'avoit que quarante-deux ans, & l'Eſpagne perdit en lui le meilleur ſujet qu'elle eût dans les Indes. Ce qu'il avoit fait dans le cours du peu d'années qu'il commanda dans la Caſtille d'or, ne laiſſe aucun lieu de douter qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Pérou, ſi on ne lui eût pas donné un ſupérieur au moment qu'il ſe diſpoſoit à partir pour cette grande expédition.

1515.

1516.

1517.

Lorſque la nouvelle de cette exécution fut portée à l'Eſpagnole, les PP. de S. Jerôme, qui gouvernoient alors l'Audience Royale, & dont l'autorité s'étendoit ſur tous les gouvernements des Indes, témoignerent beaucoup de reſſentiment contre Pedrarias, & lui écrivirent dans des termes qui durent lui faire ſentir toute l'horreur qu'on avoit de ſa cruauté. Ils lui marquerent auſſi qu'ils avoient entendu faire d'autres plaintes de lui, & lui donnerent quelques avis pour l'avenir. Pedrarias n'étoit pas capable de ſe corriger, & il continua ſes injuſtices, ſoit contre les anciens Colons, ſoit contre les Indiens leurs alliés. Il ravagea, & porta la déſolation dans tous les pays qui ſe trouvent entre le Darien & le lac de Nicaragua, ſans diſtinction d'alliés ou d'ennemis. Las Caſas, Evêque Eſpagnol, fait un affreux portrait de

L'AMÉRIQUE.

Pedrarias, & les actions connues de ce Gouverneur répondent à la peinture qu'en fait l'Evêque. Pedrarias, du catactere dont on le dépeint, ſouffroit impatiemment d'être ſubordonné à l'Audience Royale, & s'imaginant que l'éloignement le pourroit ſouſtraire à l'autorité de ce Tribunal, il réſolut de détruire la ville de Sainte-Marie, & d'aller s'établir ſur la mer du Sud. Il

1518. envoya en conſéquence Diégo de Eſpinoſa à Panama, avec ordre d'y bâtir une ville, & écrivit en même temps au Roi que le pays où Sainte-Marie étoit ſituée, ne devenant plus propre à un grand établiſſement, il convenoit au bien de la Colonie de placer le ſiége Epiſcopal à Panama. Il reçut l'année ſuivante une réponſe favorable de la Cour, & auſſitôt Pedrarias fit tranſporter à Panama tout ce qu'il y avoit encore d'habitants à Sainte-Marie, & juſqu'aux troupeaux.

1523. La ville de Panama ne fut pas plutôt achevé de bâtir que le Gouverneur, qui ſongeoit depuis quelque temps à peupler les environs de Nicaragua, dont il prétendoit avoir fait la premiere découverte, médita de continuer le projet que Balboa avoit formé ſur la mer du Sud. Dans cette vûe, il chargea Herrera d'aller à l'iſle Eſpagnole demander un puiſſant ſecours. Ce Député trouva moyen d'engager dans cette entrepriſe un riche habitant nommé Bazurto; mais comme l'armement qu'il faiſoit traîna en longueur, Pedrarias confia la conduite de l'expédition à François Fernand de Cordoue (1) ſon Capitaine des Gardes. Bazurto en arrivant à Panama, apprit avec chagrin les diſpoſitions de Pedratias, & en marqua quelque reſſentiment. Le Gouverneur, pour appaiſer Bazurto, lui propoſa de ſe charger de continuer les découvertes ſur la mer du Sud, qui avoient été pouſſées en 1522 juſqu'à Cuzco. Bazurto accepta avec joye cette propoſition, & ne trouvant point à Panama toutes les choſes néceſſaires à une entrepriſe de cette conſéquence, il prit le parti d'aller s'équiper à l'Eſpagnole. La mort qui le ſurprit à Nombre de Dios, mit fin à tous ſes projets. Lorſqu'on fut informé de ſa mort à Panama, François Pizarre & Diégo de Almagro, habitants de cette ville & puiſſamment riches, demanderent la permiſſion de mettre en exécution les deſſeins de Bazurto. Le Gouverneur ſe laiſſa facilement perſuader, & accorda à Pizarre & à Almagro les pouvoirs qu'ils déſiroient.

Ces deux hommes s'aſſocierent avec un Eccléſiaſtique nommé Fernand de Luques, & firent enſemble un traité, dont les principaux articles furent; » Que Pizarre, qui toute ſa vie avoit voyagé & fait la guerre aux Indiens, » ſeroit chargé de l'expédition: Qu'Almagro fourniroit toutes les proviſions, & feroit tous les préparatifs, & que Fernand de Luques ſeroit » obligé de faire les autres dépenſes néceſſaires. « Chacun fut ſurpris à Panama de la témérité de l'entrepriſe des trois aſſociés, & on les taxoit même de folie: néanmoins le courage, l'induſtrie & la conſtance de Pizarre lui firent ſurmonter tous les obſtacles, & conduire à une entiere réuſſite une expédition, dont les commencements eurent de grandes difficultés.

Découverte & conquête du Pérou.

1524. Après tous les préparatifs néceſſaires, Pizarre partit de Panama vers le

(1) Il ne faut pas le confondre avec un Capitaine de même nom, qui alla avant Griſmejalva pour reconnoître les côtes de l'Yucatan & de Campêche, & qui mourut à ſon retour dans l'iſle de Cuba.

L'AMÉRIQUE.

milieu de Novembre 1524. Sa flotte consistoit en deux vaisseaux & deux canots. Il avoit pour Pilote Fernandez Pennate ; pour Enseigne Salzedo ; pour Thrésorier Nicolas de Ribera, & pour Visiteur Jean Carillo, qui devoit tenir les comptes pour le quint du Roi. Almagro resta à Panama, afin d'engager le plus de monde qu'il pourroit, & d'amasser des vivres & des provisions, avec lesquels il devoit suivre Pizarre. Ce dernier arriva à l'isle de Taboga, & passa aux isles des Perles découvertes, & nommées ainsi par Balboa. Il fit de l'eau & du bois en cet endroit, prit du fourage pour les chevaux, & se rembarqua. A douze lieues de-là il trouva un port, & le nomma de Las Pinas, à cause des pommes de pin qui se rencontrerent dans le voisinage. Tous les soldats descendirent avec Pizarre, & cherchant le Cacique de la Province, ils remonterent pendant trois jours la riviere de Biru. Le peuple avoit fui à l'approche des Espagnols ; de sorte qu'ils ne virent que des maisons abandonnées, & furent contraints de regagner leur vaisseau. Les terres pierreuses & stériles par où ils avoient passé, la disette des vivres, & la crainte de périr dans d'affreux précipices, augmenterent leur fatigue, & lorsqu'ils remonterent dans leur vaisseau, ils étoient prêts à périr de faim & de lassitude.

1525.

Pizarre s'efforça de ranimer le courage de ceux qui l'accompagnoient, & continua sa navigation vers le Midi. Il aborda à un autre port, chargea du bois & de l'eau, & avança encore pendant dix jours du même côté. Les vivres commencerent alors à manquer, & malgré l'économie avec laquelle on les distribua, tout fut bientôt consommé. On débarqua pour chercher les moyens de subsister ; mais les Espagnols furent réduits à manger des bourgeons de palmier & des poissons qui, malheureusement, se trouvoient en petite quantité sur cette côte. Les fatigues qu'ils essuyoient, jointes à la mauvaise nourriture, les épuiserent de façon qu'ils tomberent presque tous malades. Pizarre envoya aussitôt le vaisseau aux isles des Perles pour y chercher des vivres, & en attendant son retour, il mit tout en usage pour soulager les malades. Il découvrit à quelque distance du lieu où ses soldats étoient campés, une grande quantité de cocos, & leur apporta avec joye ce rafraîchissement. Cependant le vaisseau reparut, & sa vûe seule ranima plusieurs malades ; mais il y avoit déjà vingt-sept soldats morts quand ce secours arriva. Ce malheur fit donner à ce port le nom de *la Hambre* (le Port de la faim), & dès que tout le monde fut rétabli, Pizarre remit en mer, & s'arrêta le jour de la Chandeleur à une terre qu'il appella *de la Candelaria*. Cette terre étoit si humide, que les habits des Espagnols y pourrirent en très-peu de temps ; & les chemins étoient si entrecoupés de bois & de montagnes, qu'on ne pouvoit y pénetrer. Pizarre fit rembarquer tout son monde, vogua plus loin, & prit terre plus haut. Les Espagnols ayant apperçu un chemin battu le suivirent, & au bout de deux lieues ou environ, ils rencontrerent un petit village sans habitants. Du maïs, des pieds & des mains d'hommes nouvellement coupés frapperent leurs yeux, & leur apprirent que les habitants de ce pays étoient Anthropophages. Cette connoissance ne les invita pas à rester en cet endroit, & en s'en retournant vers la mer, ils manquerent le chemin qu'ils avoient pris, & arriverent dans un lieu qu'ils nommerent *Pueblo Quemado* (Peuple brûlé). Les habitants

L'AMERIQUE.

de ce pays reçurent les Eſpagnols les armes à la main, & forcerent par ce moyen Pizarre à ſe retirer au pays de Chincama.

Pendant qu'il combattoit ainſi contre ſa mauvaiſe fortune, Diégo d'Almagro, qui avoit trouvé moyen de raſſembler ſoixante & dix Eſpagnols, partit de Panama ſur un vaiſſeau. Il côtoya juſqu'à la riviere de S. Jean, qui eſt à cent lieues de Panama, & ne trouvant point Pizarre, il retourna en le cherchant, & débarqua à Pueblo Quemado, où il s'apperçut que Pizarre étoit auſſi deſcendu. Les Indiens fiers de l'avantage qu'ils avoient remporté ſur ce dernier, attaquerent courageuſement Almagro, & après quelques combats, dans un deſquels cet Officier perdit un œil, les Eſpagnols furent contraints de ſe remettre en mer. Ils aborderent aux iſles des Perles, & y apprirent enfin que Pizarre étoit au Chincama. Almagro, informé de l'endroit où il trouveroit Pizarre, ſe hâta de l'aller joindre, & lui cauſa une grande joye par ſon arrivée. Les deux chefs réunirent alors leurs forces, & avec leurs navires & leurs canots, ils recommencerent à côtoyer. De nouvelles ſouffrances accablerent les Eſpagnols de tous côtés; ils avoient ſans ceſſe à vaincre par leur travail, la force des courants qui les portoient vers le Nord, & à ſe défendre contre les inſultes & les attaques des Indiens.

Les deux Capitaines chagrins de la perte de pluſieurs de leurs ſoldats qui avoient péri par la diſette ou par les armes des Naturels du pays, réſolurent de tirer de Panama des vivres & des recrues. Diégo d'Almagro y alla, & à force de promeſſes, il parvint à engager quatre-vingts hommes à le ſuivre. Pizarre, au moyen de ce renfort, pouſſa juſqu'au Catamez, pays médiocrement peuplé, & y trouva abondamment des vivres. Les Indiens néanmoins attaquerent vivement les Eſpagnols, & Pizarre trop foible pour réſiſter long-temps, ſe rendit dans la petite iſle *del Gallo*, ou du Coq, & obligea Almagro à faire un ſecond voyage à Panama, pour en ramener plus de forces. Almagro en entrant dans Panama apprit que Pedrarias avoit été relevé par Pedro de Los Rios. La crainte que le nouveau Gouverneur ne voulût pas favoriſer l'entrepriſe de Pizarre, empêcha quelque temps Almagro de lui expoſer le ſujet de ſa venue. Son appréhenſion étoit fondée; car Los Rios ne ſe contenta pas de s'oppoſer à la levée qu'Almagro vouloit faire, envoya encore à l'iſle du Coq un Lieutenant, avec ordre de ramener à Panama ceux qui ne ſeroient pas contents de leur ſort. Cet ordre étoit l'effet des intrigues de ceux qui accompagnoient Pizarre. Entierement rebutés par ce qu'ils avoient eu à ſouffrir, ils avoient écrit à leurs amis de faire en ſorte d'obtenir du Gouverneur leur rappel. Ils avoient été ſervis ſuivant leurs deſirs, & au moment qu'ils virent arriver le Lieutenant de Los Rios, ils ne balancerent pas à abandonner Pizarre. Douze ou treize ſeulement ſignalerent en cette occaſion leur attachement pour leur Capitaine, & refuſerent de le quitter. Pizarre leur marqua ſa reconnoiſſance en les aſſurant qu'il leur cederoit la plus grande partie du butin qu'ils feroient, & eux de leur côté lui jurerent qu'ils vouloient tous mourir avec lui.

Pedrarias eſt relevé par Los Rios.

1526.

Le voyage d'Almagro, loin de procurer de nouvelles troupes à Pizarre, fut cauſe qu'on lui enleva preſque tous les Eſpagnols qu'il avoit auprès de lui. Ce Capitaine ne ſe laiſſa point abattre par ce revers de fortune, & content de l'affection que lui témoignoient les douze hommes qui lui étoient demeurés,

il

L'Amérique.

il paſſa avec eux dans une autre iſle, & la nomma *Gorgone*. La faim les y preſſa tellement qu'ils vécurent pluſieurs mois de couleuvres & de reptiles ſemblables, & ils étoient ſans tente ni hutre dans un pays où il plut preſque tous les jours qu'ils y reſterent. Il leur vint enfin un vaiſſeau qu'Almagro leur envoyoit, & où il y avoit quelques vivres, mais point de ſoldats. Pizarre monta ſur ce vaiſſeau avec ſes douze Eſpagnols, & ſous la conduite de Barthelemi Ruiz, ils voguerent vers le canton de Moſtupe, qui eſt entre S. Michel & Truxillo, & y arriverent après beaucoup de peines & de périls. Pizarre n'oſant aller plus loin à cauſe du peu de monde qui l'accompagnoit, avança un peu dans la riviere de Puechos, ou de la Chira, & ſe contenta de prendre quelques brebis & d'enlever quelques Indiens, afin de les inſtruire pour en faire des interpretes. Il ſe remit enſuite en mer, & ſe rendit au port de Tumbez, où le Roi de ce pays avoit un magnifique palais, & où il ſe trouvoit de riches habitants. Trois Eſpagnols, malgré les ſerments qu'ils avoient faits, quitterent Pizarre & ſe retirerent chez les Indiens, où ils trouverent la mort qu'ils croyoient éviter. Leur Capitaine hors d'état de continuer ſes découvertes, retourna à Panama, d'où il étoit parti depuis trois ans. Il éprouva dans ſon voyage des peines, des fatigues & des périls incroyables. Il ſe vit alternativement attaqué par la famine, par les Indiens; il fut ſouvent expoſé aux murmures & à la mutinerie de ſes propres gens, & pour comble de diſgrace, il revenoit plus pauvre qu'il n'étoit lorſqu'il avoit commencé à s'établir dans le nouveau Monde. Ses aſſociés, qui avoient été les plus riches habitants de Panama, avoient dépenſé tous leurs biens, & ſe trouvoient même chargés de dettes conſiderables. Pizarre ne voyant pas de plus ſûr moyen pour faire prendre une autre face à ſes affaires, que d'implorer la protection du Roi, ſe détermina à paſſer en Eſpagne.

Retour de Pizarre à Panama.

1527.

Pizarre arrivé à la Cour y expoſa tout ce qu'il avoit ſouffert dans ſon entrepriſe, & les avantages qu'il ſe promettoit d'en recueillir pour la couronne. Il demanda le gouvernement du pays qu'il avoit découvert & qu'il ſe flattoit de conquérir, & le Roi le lui accorda aux conditions ordinaires, c'eſt-à-dire, que Pizarre feroit les frais, & ſe chargeroit de toutes les peines & les dépenſes que cette conquête pourroit occaſionner. Pizarre ſatisfait de la grace qu'il avoit obtenue, & muni des lettres qui l'établiſſoient Gouverneur du Pérou (1), retourna à Panama emmenant ſes freres avec lui. Outre la qualité de Gouverneur général, François Pizarre étoit venu à bout de ſe faire donner par le Roi celle d'Adelantade du Pérou, & quoique Diégo d'Almagro eût partagé les travaux & fourni la principale dépenſe de la découverte, il n'étoit pas fait la moindre mention de lui dans les patentes accordées par la Cour. Almagro ne put s'empêcher de marquer ſon mécontentement en voyant l'oubli qu'on faiſoit de ſes ſervices; mais Pizarre parvint à l'appaiſer en lui promettant qu'il lui céderoit la charge d'Adelantade,

(1) Les Hiſtoriens Eſpagnols remarquent que les Indiens n'avoient point de nom général qui fût commun à tout le pays connu aujourd'hui ſous le nom de Pérou. On prétend que l'origine de ce nom vient de celui de la riviere de Biru, auquel on a fait quelque léger changement, & qu'on a choiſi le nom de cette riviere préférablement à tout autre, parce que c'eſt ſur ſes côtes qu'étoient ſitués les premiers pays qu'on a découverts dans le Pérou.

L'AMÉRIQUE.

& qu'il feroit en ſorte de faire agréer cette ceſſion par l'Empereur. Ces promeſſes conſolerent Almagro, qui, de concert avec Pizarre, prit ſes meſures pour profiter de la conceſſion Impériale. Il ſe paſſa néanmoins quelque temps avant qu'ils puſſent équiper un vaiſſeau, & ce ne fut qu'en 1530 que Fernand Ponce de Léon leur en fournit un qui lui appartenoit, & qu'il avoit chargé à ſes frais. François Pizarre devoit le monter avec ſes freres, & le plus grand nombre de gens de pied & de cheval qu'ils purent aſſembler; car le paſſé effrayoit, & il y avoit peu d'Eſpagnols qui vouluſſent courir les riſques d'un nouveau voyage.

Nouvel embarquement des Pizarres.

1531.

On mit à la voile au commencement de l'année 1531, & Almagro qui avoit armé en diligence, joignit quelques navires à celui que Pizarre montoit. Son but étoit de deſcendre à Tumbez, mais différentes circonſtances l'obligerent de débarquer beaucoup en deçà, & de continuer ſa route par terre le long de la côte avec ſes gens & ſes chevaux. Cette marche fut très-pénible à cauſe des larges rivieres qu'il falloit que les hommes & les chevaux traverſaſſent à la nage. Les Eſpagnols arrivés à Coaque, lieu ſitué preſque ſous l'Equateur au bord de la mer, y trouverent des vivres en abondance, & y firent un tel butin qu'on chargea d'or deux navires, l'un pour Panama, & l'autre pour Nicaragua. Le Gouverneur ſe propoſa enſuite d'aller à Puerto Viéjo & au port de Tumbez. Cependant le butin qu'il avoit envoyé à Nicaragua lui valut un nouveau renfort que les Capitaines Bélalcazar & Jean Forez lui amenerent, avant même qu'il partît de Coaque. Les Eſpagnols demanderent alors à paſſer dans l'iſle de Puna, où les Indiens feignirent de les recevoir avec amitié. Le complot étoit fait néanmoins de maſſacrer pendant la nuit Pizarre & tous ceux qui l'accompagnoient; mais les meſures que prirent les Indiens pour aſſurer le ſuccès de leur entrepriſe, la découvrirent & la firent manquer. Pizarre crut s'appercevoir qu'il y avoit des conférences myſtérieuſes entre les habitants de Puna, il les fit épier, & preſque certain de leur mauvaiſe volonté, il les attaqua & remporta ſur eux une victoire complette. Il y avoit dans cette iſle environ ſix cents habitants de Tumbez de l'un & de l'autre ſexe, qui avoient été faits priſonniers par ceux de Puna. Pizarre, vainqueur de ces derniers, accorda la liberté aux habitants de Tumbez, les renvoya dans leur Province, & les fit accompagner de trois Eſpagnols, chargés de quelques préſents pour le Cacique. Le ſervice que les Eſpagnols avoient rendu à ces Indiens fut payé de la plus noire ingratitude, car ils ſacrifierent à leurs Idoles ceux qui leur amenerent leurs priſonniers.

Le Gouverneur, à qui il venoit encore d'arriver du ſecours de Nicaragua ſous les ordres du Capitaine Fernand de Soto, avança juſqu'à Tumbez, où il apprit le traitement qui avoit été fait à ſes trois Eſpagnols. Il diſſimula le reſſentiment que ce procedé devoit naturellement lui inſpirer, & mit tout en uſage pour gagner l'affection du Cacique. Loin d'y réuſſir, il ne reçut que des marques de haine & de mépris de la part de ces barbares, qui, retirés au-delà de la riviere, la paſſoient ſouvent dans le deſſein d'inſulter les Eſpagnols, & s'enfuyoient enſuite avec tant de diligence, qu'on ne pouvoit les ſuivre ni les arrêter. Le Gouverneur cédant enfin à ſa juſte colere, fit traverſer cette même riviere à tous les Eſpagnols, livra une ſanglante

bataille aux Indiens, & les défit. Il pourſuivit ſes avantages pendant quinze jours, & mit tout à feu & à ſang pour venger la mort des trois victimes qui avoient été immolées. Le Cacique de Tumbez effrayé de la rapidité des ſuccès de Pizarre, lui fit des préſents conſiderables en or & en argent, & acheta ainſi la paix qu'il avoit ſi opiniâtrement refuſée. Pizarre laiſſa en cet endroit une partie de ſes ſoldats avec Antoine Navarre, Maître des Comptes, & Alphonſe de Requelme, Thréſorier, & alla avec le reſte des troupes à trente lieues au-delà de Tumbez. Il trouva dans le Cacique & dans le peuple de ce canton des diſpoſitions pacifiques qu'il eut ſoin de cultiver, & continua ſa route juſqu'au port de Payta. Les Caciques des environs, après quelques eſcarmouches, demanderent la paix, & comme ce port étoit le meilleur de toute la côte, Pizarre ſongea à y faire un établiſſement. Dans cette vûe, il fit partir ſon frere Ferdinand, & lui commanda d'amener tous ceux qu'on avoit laiſſés à Tumbez. Pendant qu'on étoit occupé à faire des habitations néceſſaires pour ceux qui formeroient l'établiſſement que le Gouverneur s'étoit propoſé de faire, il reçut deux députations différentes de la part des deux freres Incas, qui étoient en guerre au ſujet de la ſucceſſion de leur pere. Comme la méſintelligence de ces deux Princes & la guerre qu'ils ſe faiſoient alors furent en partie cauſe de leur perte & de celle de leurs Etats, je crois devoir rapporter en abrégé quelle en fut l'origine.

Huayna-Capac, Souverain de Cuzco, avoit ſoumis à ſon Empire pluſieurs Provinces; de ſorte que ſa domination s'étendoit ſur plus de cinq cents lieues de pays, à compter depuis ſa capitale. Il conquit auſſi le pays de Quito, qui juſqu'alors avoit eu ſes Souverains particuliers, & réſolut d'y fixer ſa demeure. La fille du Souverain de Quito trouva moyen de plaire à Huayna-Capac qui l'épouſa, & en eut un fils nommé Atahuallpa. La tendreſſe qu'il conçut pour cet enfant l'engagea à prendre quelques meſures, afin de lui aſſurer à ſa mort la couronne de Quito. Il fit en conſéquence un voyage à Cuzco, & fit promettre à l'Inca Huaſcar ſon fils aîné, qu'il ne diſputeroit pas au jeune Atahuallpa la poſſeſſion du Royaume qu'il lui deſtinoit. Huaſcar parut porté à ſatisfaire ſon pere, qui laiſſa à Cuzco ſes anciennes femmes & les enfants qu'il en avoit eus, & retourna à Quito, où il reſta juſqu'à la fin de ſes jours. Il renouvella en mourant les diſpoſitions qu'il avoit faites durant ſa vie, & recommanda à ſon fils Huaſcar de reſpecter ſes dernieres volontés. Atahuallpa fit auſſitôt ſçavoir à ſon frere la mort de leur pere & ſes dernieres réſolutions. Huaſcar s'y conforma, ainſi qu'il l'avoit promis, & les deux Incas vécurent dans une parfaite intelligence l'eſpace de quatre ou cinq ans. Au bout de ce temps le Souverain de Cuzco appréhendant que celui de Quito ne devînt trop puiſſant & ne cherchât à lui enlever ſa couronne, lui envoya quelques Députés pour l'engager à ſe rendre à la Cour, afin de lui faire hommage des Etats qu'il conſentoit à lui laiſſer.

Atahuallpa prenant le parti de diſſimuler, feignit d'être prêt à obéir à Huaſcar, & ſous prétexte de tout préparer pour ſon départ, il aſſembla ſecrettement des troupes, & les confia aux deux Généraux Chalcuchima & Quiezquiez, qu'il ſçavoit lui être ſincerement attachés. L'armée d'Atahuallpa

L'AMÉRIQUE.

se mit aussitôt en marche, & au moyen des ordres qu'il avoit prescrits d'avance, elle se renforça dans toutes les Provinces de ses Etats qui se trouverent sur son passage. L'Inca suivit ses troupes jusqu'à ses frontieres, & s'y arrêta pour y attendre le succès du premier combat. L'Inca de Cuzco averti trop tard de ce qui se tramoit contre lui, n'eut pas le temps de former une armée assez forte pour faire tête à celle de son frere, fut défait à la premiere tencontre, & se vit obligé de prendre la fuite. Les Généraux d'Atahuallpa poursuivirent de si près Huascar qu'ils le firent prisonnier, & le garderent avec beaucoup de soin. Dans la crainte que les sujets de ce Prince ne vinssent l'enlever des mains de ceux qui l'avoient arrêté, Atahuallpa fit publier que son frere avoit eu l'inhumanité de le faire enfermer dans une étroite prison, mais que le Soleil son pere l'avoit changé en couleuvre, afin de lui procurer la liberté, & lui avoit ordonné de punir l'Inca de Cuzco. Les peuples grossiers & superstitieux ajouterent foi au rapport d'Atahuallpa, & se soumirent à lui. Il usa de sa victoire avec une cruauté sans exemple, & sacrifia à sa propre sûreté un nombre surprenant d'Incas du sang Royal, avec leurs femmes & leurs enfants, à qui on fit souffrir les tourments les plus cruels. Il n'osa néanmoins ôter la vie à son frere, & les partisans secrets de ce Prince infortuné envoyerent implorer pour lui l'assistance des Espagnols.

Les habitants de Cuzco étoient dans les préjugés les plus propres à favoriser l'exécution du dessein des Espagnols. On rapportoit que dans les anciens temps le fils aîné de l'Inca Yahuarhuacac avoit vû un fantôme, dont le visage & les habillements étoient différents de ceux des Péruviens. Ces peuples n'avoient point de barbe, & portoient des habits qui ne leur passoient pas les genoux, au lieu que le fantôme qui avoit pris le nom de Viracocha, portoit une barbe fort longue & une robe qui le couvroit jusqu'aux pieds. La ressemblance de la figure de ce fantôme, avec celle des Espagnols, fit croire aux Péruviens qu'ils étoient fils de Viracocha; ils leur en donnerent même le nom, & conçurent tant de vénération pour eux, qu'ils n'oserent prendre les armes pour se défendre. On prétend d'ailleurs que l'Inca Huayna-Capac prédit qu'après sa mort il viendroit dans ses Etats des hommes qu'on n'avoit jamais vûs; qu'ils ôteroient l'Empire à ses fils, changeroient la forme du gouvernement, & détruiroient la Religion des Péruviens. On ajoute qu'il avoit conseillé à ses enfants de rechercher l'amitié de ces hommes, & de l'acquérir à quelque prix que ce fût. Garcilasso, Péruvien lui-même, & Auteur d'une histoire des Incas, insinue que ce furent ces impressions qui faciliterent aux Espagnols la conquête du Pérou.

Origine du nom de Viracocha donné aux Espagnols.

Pizatre, après avoir reçu les Ambassadeurs des deux Incas, auxquels il ne répondit rien de positif, songea à pénetrer plus avant dans leurs Etats aussitôt que la ville qu'il faisoit bâtir, & à laquelle il donna le nom de S. Michel, seroit achevée. Il n'attendit pas encore long-temps, & dès qu'il la vit en état d'être habitée, il y laissa ceux qui voulurent y rester, & prit avec les autres Espagnols le chemin de Cassamalca, où on lui avoit dit qu'il trouveroit Atahuallpa. Les sables brûlants d'un long désert qu'il falloit traverser firent beaucoup souffrir les Espagnols, qui manquoient d'eau, & ne pouvoient se garantir des ardeurs du Soleil. Les exhortations du Gouverneur

les encouragerent à vaincre ces difficultés, & ils arriverent dans la contrée de Motupe, où ils commencerent à découvrir des vallons peuplés. Ils eurent alors des vivres & des rafraîchiſſements en abondance, & monterent ſans peine une montagne, au haut de laquelle un Envoyé d'Atahuallpa les attendoit. Cet Envoyé, qui étoit lui-même Inca & frere du Roi de Quito, ſe nommoit Titu-Autachi. Il préſenta au Gouverneur des brodequins très-riches, des braſſelets d'or, en l'avertiſſant de s'en parer lorſqu'il paroîtroit devant l'Inca, afin que ce Prince pût le reconnoître. L'Inca dans ſon diſcours fit entendre qu'il regardoit les Eſpagnols comme ſes parents, en qualité de fils de Viracocha, & il fit apporter les préſents qui leur étoient deſtinés, & qui conſiſtoient en vivres, en grains, en étoffes précieuſes, en oiſeaux & autres animaux du pays, en vaſes, coupes, plats, baſſins d'or & d'argent & en quantité de turquoiſes & d'émeraudes. La maniere dont ces richeſſes furent prodiguées fit juger aux Eſpagnols, que le Prince qui les leur envoyoit devoit avoir des thréſors immenſes, & ils conclurent qu'il avoit été allarmé du traitement qu'on avoit fait aux habitants de Puna & de Tumbez.

Pizarre n'avoit point d'autre interprete qu'un jeune Indien de Puna, qui ne ſçavoit qu'imparfaitement la langue de Cuzco & celle des Eſpagnols. Cet Indien, quoique baptiſé ſous le nom de Philippe, qu'on changea en celui de Philippillo, étoit très-ignorant ſur tous les myſteres de la Religion Chrétienne. Son peu de ſcience à cette égard, de même que dans les langues qu'il vouloit rendre de part & d'autre, cauſa de grands malheurs aux Péruviens. Après le départ de l'Inca, les Eſpagnols délibérerent ſur la conduite qu'ils devoient tenir. Les uns étonnés de la richeſſe des préſents qu'Atahuallpa leur avoit fait, crurent qu'ils cachoient quelque piége, & qu'on cherchoit à leur inſpirer de la confiance, afin de les détruire plus facilement. D'autres penſerent que les premiers jugeoient mal des intentions d'Atahuallpa, & ils opinerent que ſans négliger les précautions convenables, on devoit employer tous les moyens pacifiques avant que d'en venir à la voye des armes. Pluſieurs inquiets de l'embarras qu'ils avoient cru remarquer dans les diſcours de Titu-Autachi, vouloient qu'on attendît quelque temps s'il viendroit d'autres Ambaſſadeurs. Enfin Pizarre, que tant de divers ſentiments chagrinoient, uſa de ſon autorité, & continua ſa marche vers Caſſamalca, où il comptoit trouver le Roi. Les Indiens, qui étoient dans les lieux du paſſage des Eſpagnols, s'empreſſerent à leur fournir abondamment toutes les choſes dont ils pouvoient avoir beſoin, ſoit en viande, ſoit en boiſſon, ſoit en fourage pour leurs chevaux.

Le Gouverneur Eſpagnol, voulant répondre à l'Ambaſſade du Roi par une autre Ambaſſade, députa vers lui Fernand Pizarre, ſon frere, & Fernand Soto. Atahuallpa étoit alors dans le voiſinage de Caſſamalca, où il s'occupoit à affermir ſa domination par tant de meurtres, que ſes ſujets ne purent s'empêcher de convenir qu'il regnoit ſur eux en tyran. Les deux Députés de Pizarre ne virent donc point le Roi à Caſſamalca, mais ils furent reçus par le Curaça, ou Seigneur du lieu, qui ſuivant les ordres de ſon Prince, leur fit rendre de grands honneurs. Il envoya au-devant d'eux un Officier avec ſa compagnie, & après différents compliments, à ce que préſumerent

L'AMÉRIQUE.

Fernand & Soto, ils entrerent dans la ville, & de-là on les conduiſit dans l'endroit où étoit le Roi. Ce Prince, informé de leur approche, fit partir des gens de guerre qui devoient aller juſqu'à la moitié du chemin. Soto, qui ne ſçavoit pas quel étoit le deſſein des hommes armés qu'il voyoit, pouſſa ſon cheval à toute bride vers leur Commandant. Les Indiens s'écarterent par reſpect, & l'Officier fit un ſalut qui étoit une eſpece d'adoration, & accompagna les Eſpagnols avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Les Envoyés de Pizarre furent ébloüis de toutes les richeſſes qui leur frapperent la vûe de toutes parts. Ils trouverent l'Inca ſur un ſiege d'or: il ſe leva, les embraſſa & prononça quelques mots. On leur préſenta des ſiéges d'or, ſur leſquels ils s'aſſirent, & deux Princeſſes leur verſerent dans des coupes d'or des liqueurs rafraîchiſſantes. Fernand Pizarre adreſſa enſuite la parole à l'Inca, & chercha à lui faire comprendre, qu'il venoit de la part de l'Empereur & du Pape, pour tirer les Péruviens des ténebres de l'idolâtrie. Philippillo, qui rendit ce diſcours à Atahuallpa, l'expliqua mal ſans doute, car l'Inca témoigna l'entendre avec chagrin, & il pria les Eſpagnols de traiter favorablement ſes ſujets. Les Officiers d'Atahuallpa furent touchés des marques de bonté qu'ils recevoient de leur Souverain, & les Ambaſſadeurs Eſpagnols s'en retournerent enchantés de tout ce qu'ils avoient vu. Le récit qu'ils en firent au Gouverneur augmenta ſes eſpérances, & comme il apprit que le Roi lui-même devoit venir le voir le lendemain, il diviſa en trois corps les ſoixantes cavaliers qui lui reſtoient, & donna le commandement de chaque compagnie à Fernand Pizarre, à Fernand Soto, & à Sébaſtien de Belalcazar. Ces trois bataillons ſe rangerent derriere une vieille muraille afin de n'être pas vus par les Indiens, & de les ſurprendre davantage en paroiſſant tout à coup. Pizarre ſe mit à la tête de ſon infanterie, qui conſiſtoit en cent hommes, & il attendit ainſi le Roi en ordre de bataille. Ce Prince parut enfin, mais ſa marche fut ſi lente, qu'il fut quatre heures à faire une lieue. Les plus grands Seigneurs de ſa Cour étoient les plus proches de ſa perſonne, & les gens de guerre étoient rangés en quatre bataillons de huit mille hommes. Le premier compoſoit l'avant-garde, deux autres marchoient à ſes côtés & le quatrieme faiſoit l'arriere-garde, que le Roi fit reſter derriere lui. Il s'avança du côté des Eſpagnols, & les voyant rangés en bataille, il défendit à ſes troupes de les offenſer, & recommanda au contraire qu'on fît ſes efforts pous ſe concilier leur bienveillance.

Le Pere Vincent de Valverde, Religieux qui avoit accompagné Pizarre, voyant approcher l'Inca, fit quelques pas à ſa rencontre & lui adreſſa la parole. Il avoit dans une main une croix de bois de palmier & dans l'autre un bréviaire, & il commença à faire un ſermon inſtructif ſur les myſteres de la Religion Chrétienne, & ſur les punitions deſtinés aux pécheurs endurcis. La difficulté de la matiere de ce diſcours, l'ignorance de Philippillo le rendirent inutile, & furent cauſe des accidents qui arriverent quelques moments après. Atahuallpa, qui dans l'interprétation de Philippillo n'avoit compris que les menaces de ravager ſon pays & d'y mettre tout à feu & à ſang, fit un ſoupir, & ſoupçonnant que l'Interprete n'entendoit pas bien la langue de Cuzco, il lui fit ſa réponſe dans une langue plus

commune aux Provinces de ſon Royaume. Cependant la longueur du ſermon de Valverde, ennuya quelques ſoldats Eſpagnols, qui ſortirent des rangs, monterent ſur une petite tour, où il y avoit une idole enrichie de petites plaques d'or, d'argent & de pierres précieuſes, & ſe mirent à la piller. Les Indiens murmurerent hautement de cette action, & ſe préparoient à la punir, lorſque l'Inca leur ordonna de s'arrêter, & leur défendit de maltraiter les Eſpagnols, quelque choſe qu'ils fiſſent. Le bruit que firent les Indiens allarma le Pere Vincent de Valverde, & il courut du côté qu'il l'avoit entendu pour tâcher de remédier aux accidents qui pouvoient arriver. Il cria aux Eſpagnols de ne faire aucun mal aux Indiens; mais ils ne l'entendirent pas & croyant au contraire qu'il imploroit leur aſſiſtance, ils ſe jetterent avec fureur ſur les Indiens & en maſſacrerent un grand nombre. Ces peuples ſoumis aux ordres d'Atahuallpa, oublierent l'avantage que leur donnoit la ſupériorité du nombre, & quoiqu'ils environnaſſent de tous côtés les Eſpagnols, il n'y en eut pas un ſeul de tué. Le Gouverneur ſeul fut légerement bleſſé à la main, & les Indiens ſe laiſſerent tuer ſans oſer ſe défendre. Ils ſe contenterent de ſe ranger autour de la litiere de leur Prince, de peur qu'on ne la renverſât. Cette précaution ne ſervit pas beaucoup, car Pizarre ſe fit jour juſqu'à Atahuallpa, le ſaiſit par la manche de ſa robe, tomba & l'entraîna avec lui.

Priſe d'Atahuallpa.

Les ſujets de l'Inca le voyant pris ſe mirent à fuir, & il y en eut plus de trois mille cinq cents paſſés au fil de l'épée. De jeunes garçons, des vieillards & des femmes, que la curioſité avoit attirés, furent étouffés au nombre de plus de quinze cents par la foule de ceux qui fuyoient en tumulte, & près de trois mille furent écraſés ſous les ruines d'une vieille muraille qui ſe renverſa ſur eux. Ruminagui, qui commandoit l'arriere-garde & qui étoit reſté loin d'Atahuallpa, entendant le bruit, & voyant un Eſpagnol précipiter du haut d'un rocher un Indien, qu'on y avoit mis pour l'avertir quand il ſeroit temps qu'il s'avançât, conclut que l'armée de ſon maître étoit défaite. Il prit le corps qu'il commandoit, & au lieu de marcher au ſecours de l'Inca, il gagna en diligence le Royaume de Quito. Les Eſpagnols maîtres de la perſonne d'Atahuallpa prirent le chemin de ſon palais qu'ils pillerent, & d'où ils enleverent une quantité ſurprenante de vaiſſeaux d'or & d'argent, de riches tentes, des étoffes, des habits & des meubles d'un très-grand prix. Le Roi pria le Gouverneur de le traiter avec douceur, ainſi que ſes femmes, & offrit pour ſa rançon d'emplir d'or juſqu'à la hauteur où ſon bras pouvoit atteindre, la ſalle où ils étoient alors. Sa propoſition fut acceptée, & on ne vit bientôt plus dans les campagnes que des Indiens courbés ſous l'or qu'ils apportoient. Quelque diligence que fiſſent les Indiens pour hâter le moment de la délivrance de leur Souverain, ils n'alloient pas encore aſſez vîte au gré des Eſpagnols, qui appréhendoient qu'on ne cherchât à les amuſer. L'Inca s'apperçut de leur mécontentement & s'en expliqua avec François Pizarre, à qui il fit comprendre que ſes ſujets ne pouvoient pas être de retour de Cuzco en auſſi peu de jours. Il le pria d'envoyer deux hommes de confiance à Cuzco, où ils verroient de leurs propres yeux qu'il y avoit de quoi ſatisfaire à l'engagement. Pizarre fit ſentir à Atahuallpa, qu'il y auroit du danger d'expoſer ainſi deux Eſpagnols aux

On convient de la rançon de l'Inca.

L'AMERIQUE.

riſques d'une ſi grande route, mais l'Inca lui remontra que tous les Incas étoient des ôtages ſuffiſants, & d'ailleurs il donna une de ſes litieres à Fernand Soto & à Pedro de Barco, qui entreprirent cette courſe.

Ils étoient à quelques journées de Caſſamalca lorſqu'ils rencontrerent un corps de troupes du Roi, qui conduiſoit priſonnier l'Inca Huaſcar. Ce Prince infortuné, ayant ſçu quels étoient ceux qui voyageoient ainſi dans des litieres, ſouhaita leur parler. Il leur expliqua la nature de ſes droits, ſe plaignit amerement de ſon frere, & pria les Eſpagnols de retourner vers le Général pour l'engager à lui faire juſtice d'un uſurpateur. Il ajouta même, que ſi on lui accordoit la faveur qu'il demandoit, il fourniroit aux Eſpagnols trois fois autant d'or qu'Atahuallpa en avoit promis. Les deux Capitaines chargés d'ordres précis de de la part du Gouverneur, n'oſerent retourner ſur leurs pas. Ils firent une réponſe vague à Huaſcar, & pourſuivirent leur route ſans faire donner avis à Pizarre de ce qui s'étoit paſſé. Ceux qui gardoient Huaſcar n'obſerverent pas un pareil ſilence, & firent ſçavoir à Atahuallpa ce qu'il avoit à craindre de la part de ſon aîné. L'Inca perſuadé que ſi le Gouverneur Eſpagnol étoit inſtruit des offres ſéduiſantes que faiſoit Huaſcar, il prendroit hautement le parti de ce dernier, réſolut de ſe délivrer de toute inquiétude par la mort de ſon frere. Il voulut néanmoins ſonder auparavant les ſentiments des Eſpagnols au ſujet de Huaſcar, & dans cette vûe il feignit une grande affliction, & dit qu'il venoit d'apprendre que ſes ſoldats avoient tué ſon frere. Pizarre ajouta foi à ce diſcours & s'efforça de conſoler Atahuallpa d'un malheur où il n'y avoit plus de remede. L'Inca, ravi du ſuccès de ſon ſtratagême, envoya ſur le champ les ordres de faire mourir Huaſcar, & il fut obéi ſi promptement qu'il étoit difficile de connoître que ce meurtre avoit été la ſuite de la converſation de l'Inca avec Pizarre.

Pendant que Soto & Barco continuoient leur route vers Cuzco, Fernand Pizarre, ſuivant les ordres qu'il avoit reçus de ſon frere, alla avec quelque cavalerie pour découvrir le pays. Il arriva à Pachacama & y trouva un Temple rempli de richeſſes, dont il enleva une partie. Culicuchima un des Généraux d'Atahuallpa étoit en ce lieu à la tête d'une armée nombreuſe; néanmoins il conſentit à accompagner Fernand qui s'en retournoit à Caſſamalca, & congédia ſes troupes. Sur ces entrefaites Diego de Almagro, inſtruit des ſuccès de ſon aſſocié, arriva avec un nouveau renfort pour partager le butin. Son admiration & ſes eſpérances augmenterent à la vûe de l'amas d'or qui ſe faiſoit à Caſſamalca, mais les ſoldats de Pizarre déclarerent hautement qu'ils ne ſouffriroient aucun partage avec des nouveaux venus. Ces altercations, loin d'adoucir le ſort d'Atahuallpa, ſembloient accroître ſes ennuis. Il avoit plus de confiance en Fernand Pizarre qu'en tout autre, & lorſqu'il apprit que cet Eſpagnol étoit ſur le point de partir pour l'Eſpagne, il ne lui diſſimula pas le chagrin qu'il en reſſentoit, & la crainte que lui inſpiroient Don Diegue de Almagro & Alphonſe de Requelme, Thréſorier de l'Empereur. Don Fernand fit tous ſes efforts pour conſoler l'Inca, & pria le Gouverneur d'avoir ſoin de ce Prince infortuné. Il s'embarqua enſuite afin d'aller rendre compte à la Cour d'Eſpagne des progrès qu'on avoit faits. Il emporta pour l'Empereur une grande quantité de piéces maſſives d'or & d'argent, & emmena environ ſoixante Eſpagnols qui, ſatisfaits de leur fortune, demanderent à revoir leur patrie.

Voyage de Fernand Pizarre à la Cour d'Eſpagne.

1532.

Fernand

Fernand de Soto & Pedro de Barco, revenus de la capitale, firent le rapport de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avoient vû. Ce récit augmenta l'impatience que Pizarre & Almagro avoient l'un & l'autre de se saisir de ces richesses. Almagro craignoit que le retard ne les lui fît perdre, & il pensoit que sans attendre davantage la rançon du Roi, on devoit se délivrer de toute inquietude en lui ôtant la vie. Pizarre de son côté ne pouvoit s'empêcher de vouloir du mal à Atahuallpa, qui paroissoit le mépriser, parce qu'il le soupçonnoit d'une basse naissance. L'amour que l'Interprete Philippillo prit pour une des femmes de l'Inca, acheva de perdre ce Prince. Le Gouverneur favorisoit Philippillo, & ce dernier profitant du crédit qu'il avoit, prit des mesures pour se défaire d'Atahuallpa. En conséquence il fit entendre à Pizarre qu'il devoit plus que jamais se tenir sur ses gardes, & que l'Inca étoit entré dans une conspiration secrette contre les Espagnols. Le Gouverneur effrayé projetta aussitôt de faire mourir le Roi. Cependant on voulut observer une espece de formalité dans le procès qu'on lui intenta, & on nomma des Commissaires pour l'entendre, & un Avocat pour défendre sa cause. Cette manœuvre ne fut pas plutôt sçue des Espagnols, qu'il se forma parmi eux un parti en faveur d'Atahuallpa. François & Diegue de Chaves, freres, François de Fuentes, Pedro d'Ajala, Diego de Mora, François Mosqoso, Fernand de Haro, Pedro de Mendoça, Jean de Herrada, Alphonse d'Avila, Blas d'Attiença & quelques autres qui n'entroient point dans le Conseil de leurs Chefs, déclarerent qu'on ne devoit point permettre qu'on fît mourir un Roi qui les avoit si généreusement traités. Que s'il se trouvoit coupable, on pouvoit l'envoyer à l'Empereur, & non s'ériger en Juges d'un Souverain sur lequel on n'avoit aucune Jurisdiction. La conclusion de leur remontrance étoit, qu'ils appelloient tant du procès que de la Sentence à la personne même de l'Empereur Charles V. & dans l'acte d'opposition & d'appel, ils nommoient Jean de Herrera pour protecteur du Roi Atahuallpa. Ils ne se contenterent pas de faire ces déclarations de vive voix, ils les donnerent par écrit & les signifierent aux Juges, avec protestations contre toutes les suites de la Sentence.

Ceux qui avoient le pouvoir en main ne manquerent pas de raisons pour justifier leur conduite, & ils menacerent même ceux qui leur avoient paru opposés. La dissension alla si loin, qu'on en seroit venu à une rupture ouverte, sans quelques personnes qui employerent leur médiation pour la prévenir. On fit entendre à ceux qui étoient les plus portés pour l'Inca, qu'ils ne le sauveroient point, & que leur petit nombre les mettoit eux-mêmes en danger. Ebranlés par ces discours, les Partisans d'Atahuallpa cesserent de résister au torrent, & les ennemis de l'Inca profiterent de ce silence pour accélerer le moment de sa mort. Ce Prince fut étranglé après avoir reçu le baptême le jour d'auparavant. La mort des deux freres Incas laissa les Indiens sans Chefs & sans appui. Remplis de l'idée du fantôme Viracocha, & persuadés par la conduite des deux derniers Rois, que les Espagnols étoient les fils du soleil, ils leur rendoient des hommages peu différents de l'adoration. Plusieurs Généraux néanmoins tâcherent de se maintenir contre eux quelques temps, & Rumiñagui fut de ce nombre. Il s'étoit emparé de Quito avec les cinq mille hommes de son arriere-garde qu'il avoit emmenés à la

L'AMÉRIQUE.

journée de Caſſamalca, & refuſa de ſe ſoumettre aux Eſpagnols. Peu de jours avant qu'on fît le procès d'Atahuallpa, ce Prince avoit envoyé à Quito ſon frere Yllefcas, pour en retirer ſes enfants. Ruminagui fit arrêter l'Inca, & lorſqu'on lui apporta le corps d'Atahuallpa, qui avoit demandé à avoir ſa ſépulture à Quito auprès d'Huaina-Capac, ſon pere, il fit maſſacrer les Capitaines qu'on avoit chargés du corps du feu Roi, & Yllefcas fut écorché vif.

Quiezquiez, autre Général d'Atahuallpa, aſſembla des troupes & vint à bout de ſe faire un parti conſidérable. Le Gouverneur Eſpagnol, ayant fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui étoit à Caſſamalca, marcha contre le Général Indien. Ce dernier n'attendit point les Eſpagnols, & ſe retira dans la vallée de Xauxa, qui eſt plus avant au Midi. Les Eſpagnols le pourſuivirent & perdirent quelques-uns de leurs Officiers qui furent tués ou faits priſonniers. Cette perte ranima leur courage, & ils diſſiperent enfin toute l'armée de Quiezquiez, qui fut obligé de ſe cacher dans les montagnes. Il avoit fait reconnoître pour Souverain un des freres d'Atahuallpa, qu'on nommoit Paullu. Ce Prince ne doutoit pas que Quiezquiez ne le fît ſervir de prétexte à ſon ambition, puiſqu'il n'avoit d'autre autorité que celle que le Général lui laiſſoit. Il ſçavoit d'ailleurs que l'Inca Manco, ſon frere, étoit le légitime Succeſſeur, & il ne vouloit pas jouir d'un rang qui ne lui pouvoit appartenir tant que Manco vivroit. Ces réflexions engagerent Paullu à quitter le parti de Quiezquiez, & il paſſa dans le camp des Eſpagnols à qui il apprit qu'un grand nombre d'Indiens les attendoient à Cuzco pour ſe ranger ſous les ordres de Pizarre. Sur le rapport de l'Inca les Eſpagnols s'approcherent de Cuzco, & au moyen des Partiſans qu'ils y avoient, ils s'en rendirent facilement maîtres. Au bout de trois ſemaines ils apprirent que Quiezquiez avoit de nouveau mis une armée ſur pied, & qu'il ravageoit la Province de Condeſujos. Soto eut ordre d'aller arrêter les déſordres que le Général Indien cauſoit ; mais ce dernier, averti de la marche des Eſpagnols, prit tout d'un coup une route oppoſée à celle qu'il tenoit d'abord, & attaqua ceux qui gardoient le thréſor royal. Alphonſe de Requelme étoit ſur ſes gardes, & malgré le petit nombre des ſiens, il ſe défendit avec tant de valeur, que le Général Indien fut forcé de l'abandonner & de prendre le chemin de Quito. Les Eſpagnols, ſous la conduite de Soto, ne purent joindre Quiezquiez, & rebutés d'une longue marche, ils retournerent à Cuzco.

Quelques jours après la priſe d'Atahuallpa, Pizarre avoit envoyé à la ville de ſaint Michel dix cavaliers ſous la conduite du Capitaine Belalcazar. A ſon arrivée dans la ville, Belalcazar apprit que les Cognares, peuples ſoumis aux Eſpagnols, imploroient leur aſſiſtance contre Ruminagui qui déſoloit leur pays. Le renfort que Belalcazar amenoit n'étoit pas ſuffiſant pour les ſecourir ; mais heureuſement un grand nombre de ſoldats qui venoient de Nicaragua & de Panama dans le deſſein de s'enrichir, entrerent dans ſaint Michel preſque en même temps que Belalcazar. Ce Capitaine prit deux cents hommes parmi leſquels ſe trouvoient quatre-vingts cavaliers, & il marcha vers Quito, où le Général Indien s'étoit retiré. Les embuches & les ſtratagêmes qu'il mit en uſage pour faire périr les Eſpagnols ne purent lui réuſſir ;

Belalcazar évita tous les piéges & parut bientôt devant Quito. Ruminagui, n'oſant ſe flatter de pouvoir ſe défendre, aſſembla dans un même lieu les habits & les meubles les plus précieux, y mit le feu & ſortit de la ville où les Eſpagnols entrerent ſans difficultés. Ils y étoient à peine établis que Diego de Almagro vint les y joindre. Il étoit parti par les ordres de Pizarre, pour s'informer ſi Pedro Alvarado étoit débarqué ſur les côtes du Pérou, comme le bruit en couroit. Cet Alvarado, qui avoit eu le Gouvernement de l'Yucatan dont il avoit fait la conquête, l'avoit changé avec Montejo pour celui de Guatimala. Garcie Holguin, Gentilhomme de Caceres en Eſtramadure, homme expérimenté dans la marine, s'attacha particulierement au nouveau Gouverneur de Guatimala, & en obtint deux navires pour aller à la découverte le long des côtes du Pérou. Le récit qu'il fit à ſon retour des richeſſes dont le pays étoit rempli, inſpira à Alvarado le déſir d'y aller lui-même.

La crainte d'être traverſé par Pizarre, à qui on deſtinoit deux vaiſſeaux à Nicaragua, porta Alvarado à s'emparer de ces mêmes vaiſſeaux. Il en vint à bout, & les joignant à ceux qu'il avoit déjà, il en forma une flotte ſur laquelle il embarqua cinq cents hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Il prit port à Puerto Viejo, & marchant vers l'Orient preſque ſous l'Equateur, il traverſa des montagnes où la faim, la ſoif, la fatigue & le froid lui firent périr ſoixante hommes. Il continua de marcher, & après avoir ſurmonté des difficultés ſans nombre, il arriva enfin dans la Province de Quito. Cependant Almagro étoit dans la capitale de cette Province ſans avoir encore pu ſçavoir aucune nouvelle d'Alvarado, & il ne fut informé qu'il étoit dans le pays qu'après avoir ſoumis quelques bourgades & s'être emparé de Liribamba. Un habitant de cette ville apprit aux Eſpagnols qu'Alvarado étoit occupé à faire le ſiége d'un Fort, où un Chef d'Indiens s'étoit renfermé, & que ce Fort étoit éloigné d'environ quinze lieues. Almagro envoya auſſitôt des ordres à Belalcazar de le venir joindre, & dès qu'il le fut rendu près de lui, il s'avança vers Alvarado. Celui-ci de ſon côté, qui avoit chaſſé les Indiens du Fort qu'ils occupoient, s'approcha d'Almagro & arrêta même ſept de ſes ſoldats qu'on avoit envoyés à la découverte. Il s'informa d'eux de l'état des forces d'Almagro, & ſatisfait des éclairciſſements qu'ils lui avoient donnés, il les remit en liberté. Ces ſoldats ne manquerent pas de rendre compte à leur Capitaine de la douceur avec laquelle on les avoit traités, & quoiqu'Almagro fût touché de la généroſité d'Alvarado, il ne laiſſoit pas d'être inquiet de ce qu'il ne lui avoit rien fait dire. Un nouveau motif d'inquiétude ſe joignit bientôt au premier, lorſqu'il apprit la déſertion de Philippillo, dont on commençoit à ſoupçonner la fidélité. Il avoit en effet pris des meſures pour s'aſſurer une retraite auprès d'Alvarado. Il craignoit toujours qu'on ne découvrît ſes impoſtures au ſujet d'Atahuallpa, & pour éviter le châtiment que ſes calomnies méritoient, il forma une conſpiration avec la plûpart des Indiens qui ſuivoient Almagro, & les invita à l'abandonner au moment qu'il leur en donneroit le ſignal. Ces précautions priſes, Philippillo partit accompagné d'un des principaux Indiens, & alla offrir à Alvarado de lui livrer tous les Eſpagnols qui étoient ſous les ordres d'Almagro, & ce Capitaine lui-même. Alvarado n'étoit pas

Diſpoſitions d'Alvarado.

L'AMERIQUE.

venu au Pérou pour traverſer les entrepriſes de ceux qui y étoient avant lui ; ſon but au contraire étoit de les aſſiſter de toutes ſes forces en cas de beſoin, & de pourſuivre enſuite les conquêtes vers le Midi. Il ne rejetta pas néanmoins les offres de l'Interprete, réſolu de s'en ſervir s'il ne pouvoit éviter une rupture. Il continua ſa marche vers Almagro, qui ſe préparoit à une vigoureuſe défenſe. Ils furent en préſence l'un de l'autre dans la vallée de Riobamba, & comme ils étoient prêts à en venir aux mains, le Licencié Caldera de Séville trouva moyen de faire quelques propoſitions de paix qui ſuſpendirent l'attaque.

La négociation fut terminée par deux traités dont l'un fut public & l'autre ſecret. Les conditions du premier furent : » qu'Almagro & Alvarado par» tageroient enſemble le butin fait & à faire ; que Pedro d'Alvarado ſe » ſerviroit de la flotte & iroit découvrir de nouvelles Provinces au Midi ; » que pendant ce temps, François Pizarre & Diego de Almagro travaille» roient à pacifier ce qu'ils avoient découvert & preſque conquis ; que les » gens de guerre de l'un & de l'autre parti ſeroient libres d'aller, ou par » mer à la découverte, ou par terre à la conquête des Provinces Septen» trionales «. Par le traité ſecret il étoit dit, que pour les vaiſſeaux, les chevaux & les munitions de guerre qu'Alvarado avoit amenés, on lui compteroit une ſomme conſidérable en or, à condition qu'il retourneroit à Guatimala, & qu'il s'engageroit par ſerment à ne plus revenir au Pérou du vivant des deux aſſociés. Pluſieurs de ceux qui avoient accompagné Alvarado le quitterent pour aller s'établir à Quito, & ils s'y rendirent à la ſuite de Belalcazar, qu'on avoit chargé d'achever l'entiere conquête de cette contrée. Alvarado & Almarado, à deſſein de faire ratifier à Pizarre les conventions ſecrettes qu'ils avoient faites entre eux, prirent enſemble avec quelques troupes le chemin de Cuzco, où étoit le Gouverneur.

Cependant les Officiers Eſpagnols que Quiezquiez avoit faits priſonniers furent emmenés à Caſſamalca, & préſentés à l'Inca Titu-Autachi, frere du feu Roi. Ce Prince commença en cet endroit à faire un rigoureux examen de ceux qui avoient contribué à la mort d'Atahuallpa. Cuellar, reconnu pour avoir ſignifié à ce Prince ſa Sentence de mort & avoir été préſent à l'exécution, fut étranglé avec les mêmes formalités que les Indiens avoient remarquées à la mort de leur Roi. Titu-Autachi ayant ſçu que Chaves, Haro & quelques autres priſonniers avoient pris la défenſe de l'Inca, leur en témoigna ſa reconnoiſſance. Il fit panſer leurs bleſſures, les combla de riches préſents en or, en argent & en émeraudes, & les renvoya après avoir entamé avec eux une négociation de paix. Les principaux articles portoient : » qu'on ceſſe-

Propoſitions de paix de la part des Indiens.

» roit de part & d'autre les hoſtilités : qu'on oublieroit toutes les injures ; » qu'il y auroit une paix durable & ſolide entre les Indiens & les Eſpa» gnols ; que ceux-ci ne conteſteroient point les marques de Souveraineté » à Manco Inca qui étoit l'héritier ; que les Indiens ſeroient traités en » alliés par les Eſpagnols, qui rendroient la liberté à ceux qu'ils avoient » fait priſonniers ; que les loix des derniers Incas, par leſquelles il étoit » défendu à leurs ſujets de perſécuter la Religion Chrétienne, ſeroient re» ligieuſement obſervées ; & qu'enfin le Gouverneur enverroit le plutôt » qu'il ſeroit poſſible cette capitulation à la Cour Impériale, pour en avoir

» la ratification «. Les Péruviens dreſſerent ces conditions & les firent entendre aux Eſpagnols par les Naturels qui les accompagnoient depuis quelque temps, & à qui ce commerce avoit appris un peu la langue Caſtillane.

Les priſonniers Eſpagnols ſe mirent auſſitôt en chemin pour Cuzco, & l'Inca Titu-Autachi avertit ſon frere Manco Inca de la négociation qu'il avoit faite. Il mourut peu de temps après le départ des priſonniers ; mais avant que d'expirer, il recommanda à Quiezquiez & à tous les Capitaines Indiens de vivre en paix avec les Viracochas. Ses ordres & l'eſpérance d'une paix, dont on n'attendoit plus que la ratification, porterent Quiezquiez à ceſſer toutes hoſtilités. L'arrivée de Chiaves & de ſes compagnons à Cuzco y cauſa d'autant plus de plaiſir qu'on les avoit crus morts. Le traitement qu'ils avoient reçu, & les propoſitions de paix dont ils étoient chargés, augmenterent encore la joye qu'on avoit eue d'abord. Cependant Manco Inca, perſuadé que les Eſpagnols accorderoient volontiers une paix qui leur étoit favorable, voulut aller lui-même demander une conférence à l'Apu, c'eſt le titre qu'on donnoit au Gouverneur général, François Pizarre. Les Conſeillers du jeune Prince, craignant pour lui le même ſort que celui qu'Atahuallpa avoit éprouvé, mirent tout en uſage pour le détourner de la réſolution qu'il avoit priſe. Il ne penſoit pas comme eux & ſe rendit à Cuzco, où Pizarre lui donna au bout de quelques jours les marques diſtinctives de la Souveraineté.

Pendant ce temps Quiezquiez étoit avec l'armée dans la Province de Canares, & y attendoit la ratification de la paix. Almagro & Alvarado, qui ignoroient l'un & l'autre la négociation que les priſonniers avoient apportée, & les engagements qu'on avoit commencé à prendre avec Manco Inca, arriverent dans le pays où étoit Quiezquiez. Ce Général informé de l'approche des Eſpagnols, envoya un Officier avec ſa compagnie au devant d'eux pour s'informer quelles étoient leurs intentions. Ce Capitaine fut arrêté par les ſoldats d'Alvarado, qui, inſtruit du voiſinage & de l'état des troupes du Général Peruvien, ne ſongea plus qu'à le ſurprendre. Quiezquiez chercha d'abord à éviter le combat, dans la crainte qu'il ne mît obſtacle à la paix; mais voyant que les Eſpagnols s'obſtinoient à vouloir l'attaquer, il ſe mit en défenſe & pluſieurs Eſpagnols furent tués dans cette action. Un grand nombre d'Indiens périt auſſi, & le Général fut obligé de céder le champ de bataille aux Eſpagnols, qui enleverent une quantité ſurprenante de piéces de bétail & quatre mille Indiens & Indiennes. Pizarre averti de ce combat & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, ſe hâta d'aller au-devant d'eux. Il craignoit qu'Alvarado en voyant le pays de Cuzco n'augmentât ſes prétentions, & afin de s'ôter cette inquiétude, il remplit ſans difficultés les conventions qu'il avoit faites, & y ajouta même un préſent conſidérable. Alvarado, ſatisfait des richeſſes que ſon voyage lui avoit procurées, n'en déſira pas davantage & ſe retira dans ſon Gouvernement comme il l'avoit promis. Pizarre, après ſon départ, envoya Almagro à Cuzco, & le pria de bien traiter l'Inca Manco, qu'il avoit laiſſé ſous la garde de ſes deux freres Jean & Gonçale Pizarre, & de ménager l'affection des Indiens qui étoient venus volontairement ſe ſoumettre aux Eſpagnols. Il alla enſuite

L'AMÉRIQUE.

Succès du voyage de Fernand Pizarre en Eſpagne.

bâtir une ville au bord de la mer, & l'appella de Los Reyes, parce qu'on en jetta les fondements le 6 de Janvier 1534.

Le voyage de Fernand Pizarre en Eſpagne eut tout le ſuccès qu'il pouvoit en attendre. L'Empereur fut très-content du rapport qu'il lui fit de l'état des affaires dans le Pérou, & pour commencer à récompenſer les Chefs de cette entrepriſe, il accorda des Patentes, par leſquelles il honoroit François Pizarre de la dignité de Marquis. Il donnoit le nom de nouvelle Caſtille au pays que ce Capitaine avoit découvert & ſoumis, & en bornoit l'étendue à deux cents cinquante lieues de longueur. Il nommoit nouvelle Tolede le pays d'au-delà en tirant vers le Midi, en accordoit le Gouvernement à Diego de Almagro, & lui conferoit outre cela la qualité d'Adelantade du Pérou. Almagro étoit à Cuzco avec l'Inca Manco, & les deux freres du Marquis de Pizarre, lorſqu'il apprit ce qui s'étoit paſſé à la Cour d'Eſpagne. Il prit auſſitôt le titre de Gouverneur, & prétendit que Cuzco étoit de ſa dépendance. Quelques Eſpagnols l'animerent à ſoutenir ces prétentions, & lui promirent de l'aider de tout leur pouvoir. Les deux freres de Pizarre de leur côté ſe firent des Partiſans, & prirent avec chaleur les intérêts du Marquis. La méſintelligence ſe mit ainſi parmi les Eſpagnols, & il y eut même de vives attaques dans leſquelles pluſieurs furent bleſſés. Le Marquis étoit à Truxillo, ville qu'il avoit fondée, & jugeant ſa préſence néceſſaire, il ſe mit auſſitôt en chemin. Les eſpérances dont il avoit flatté Manco Inca lui avoient tellement concilié les eſprits des Indiens, qu'ils le ſervirent avec zele dans cette occaſion, & lui firent faire deux cents lieues en très-peu de temps.

Almagro & Pizarre ſe virent à peine, que l'ancienne amitié qui les avoit toujours unis reprit entierement ſes droits. Ils convinrent qu'Almagro iroit ſe rendre maître de Chili, pays extrêmement riche, & que, ſi après cette conquête, il n'étoit pas ſatisfait de ſon partage, le Marquis chercheroit à l'en dédommager. Ces conventions rétablirent la paix entre tous les Eſpagnols, & on fit divers arrangements pour achever l'entiere réduction du pays. Belalcazar, à la tête d'un détachement, devoit ſoumettre le Royaume de Quito. Un autre détachement, ſous la conduite de Jean Porcello, fut chargé de ſe rendre maître du pays de Bracamoros, ou Paçamores; un troiſiéme étoit deſtiné pour ſubjuguer une autre Province, & Alphonſe Alvarado avec trois cents hommes eut ordre de conquérir le pays de Chachapoyas, où il fit effectivement l'établiſſement de ſaint Jean de la Frontera, dont il obtint le Gouvernement.

Almagro partit pour le Chili au commencement de l'an 1535. Manco Inca, lui donna pour l'accompagner Paullu Inca, ſon frere, & le Grand Prêtre des Indiens, nommé Villachumu, ou Villahoma. Quinze mille Indiens & cinq cent ſoixante-dix Eſpagnols compoſerent l'armée qui ſuivoit Almagro. Il traverſa la Province de Charcas, où il s'arrêta quelque temps & ſe diſpoſa enſuite à gagner le Chili. Il y a deux chemins qui conduiſent de Charcas au Chili, l'un par la plaine, qui eſt le plus long, & l'autre par les montagnes. Ce dernier eſt beaucoup plus court, mais il n'eſt praticable que dans la belle ſaiſon, à cauſe de la neige & du froid qui regnoient

ſur ces montagnes. L'Inca & le Grand Prêtre eurent ſoin d'avertir Almagro du danger qu'il couroit en s'engageant dans les montagnes. Il s'obſtina à préférer le plus court chemin, & perdit plus de dix mille Indiens & plus de cent cinquante Eſpagnols que le froid fit périr. A cette perte, qui étoit conſidérable, ſe joignit celle du bagage qu'il fallut abandonner dans des montagnes de glace. Toutes les Provinces du Chili, qui avoient été ſoumiſes aux Incas reçurent avec joie l'Adelantade en faveur de l'Inca & du Grand Prêtre ; mais les Provinces indépendantes défendirent courageuſement leur liberté, & ne furent ſubjuguées qu'après y avoir été forcées par les armes.

Dans le temps que le Chili reconnoiſſoit peu à peu la domination des Eſpagnols, le Pérou étoit agité par les plus grands troubles, ſoit qu'on eût remarqué dans l'Inca Manco trop d'impatience d'être rétabli ſur le thrône de ſes ayeux, ſoit qu'en effet il eût formé quelque conſpiration, comme on l'en ſoupçonnoit. Il fut renfermé dans la fortereſſe de Cuzco. Il obtint néanmoins ſa liberté de Fernand Pizarre, avec la permiſſion d'aller à quelques lieues de Cuzco aſſiſter à une fête que les Péruviens célébroient. Le lieu où cette fête devoit ſe faire étoit un château qui s'appelloit Youcay. Quelques vieux Capitaines s'y raſſemblerent, & Manco Inca les engagea à prendre les armes contre les Eſpagnols, dont il fit de grandes plaintes. La harangue de l'Inca fit impreſſion ſur ces capitaines, qui publierent auſſitôt ſes volontés. On vit alors un ſoulevement général des Indiens, depuis Los Reyes juſqu'aux Chicas, c'eſt-à-dire dans un eſpace de plus de trois cents lieues de pays. Les Péruviens eurent en peu de jours deux armées nombreuſes, dont l'une marcha vers Los Reyes, pour y accabler le Marquis, & l'autre alla fondre ſur Cuzco qu'elle prit. Les Eſpagnols eurent beaucoup de peine à rentrer dans cette ville, & l'Inca en forma de nouveau le ſiége qui dura huit mois entiers. Fernand Pizarre & ſes deux freres Jean & Gonçale, Gabriel de Royas, Fernand Ponce de Léon, Alphonſe Henriquez, le Thréſorier Requelme & quelques autres défendirent la place avec tant de valeur que les Indiens ne purent l'emporter malgré tous leurs efforts. Enfin Manco Inca, n'eſpérant plus remporter la victoire ſur les Eſpagnols, convoqua une aſſemblée de tous ſes Capitaines, & leur déclara qu'il ne vouloit pas prodiguer d'avantage le ſang de ſes ſujets. Il ajouta qu'il voyoit bien que le ciel s'oppoſoit à ſon élévation, & qu'il étoit déterminé à y renoncer. Après ce diſcours il congédia toute ſon armée, & ſe retira dans un lieu nommé Villa-Pampa avec tous ceux qu'il put trouver de la famille Royale.

Retraite de Manco Inca.

Le Marquis de ſon côté étoit aſſailli à Los Reyes par les Indiens, qui le preſſoient vigoureuſement. Il tira les garniſons de Truxillo & de quelques autres Places des environs, & envoya ſes vaiſſeaux à Panama pour en amener de nouveaux ſecours. Il continua de ſe défendre juſqu'à l'arrivée de ce renfort ; mais avant qu'il le reçût, il étoit déjà débarraſſé des Indiens, qui, ſur la nouvelle de la retraite de l'Inca Manco, s'étoient diſperſés d'eux-mêmes. Tout le pays n'auroit pas tardé à être entierement conquis ſi la diviſion ne ſe fût miſe parmi les Eſpagnols. Elle fut pouſſée à un tel point qu'ils ſe firent la guerre les uns aux autres, & que les premiers Chefs de

L'AMÉRIQUE.

1538.

l'entrepriſe périrent malheureuſement, & ne purent voir la réuſſite totale de leur projet. Almagro, qui prétendoit toujours que Cuzco étoit de ſon partage tomba au pouvoir de Fernand Pizarre, avec lequel il n'avoit jamais pu être d'accord. Fernand, maître d'un homme qui lui avoit été oppoſé en toute occaſion, lui fit faire ſon procès, & autant pour ſatisfaire ſon animoſité particuliere, que pour délivrer François Pizarre d'un fâcheux concurrent, il le fit condamner à perdre la tête. Almagro appella en vain de cette Sentence, elle fut exécutée à Cuzco même, ſans égard pour ſa qualité d'Adelantade. Quoiqu'il n'eût point été marié, il laiſſoit un fils, qu'il nomma ſon héritier par ſon teſtament, & ce fils forma ſecrettement le deſſein de venger la mort de ſon pere par celle de toute la famille des Pizarres; ce qu'il exécuta en partie, en faiſant aſſaſſiner le Marquis & un de ſes freres du côté maternel, dans l'année 1541. Il ne gouta pas longtemps le plaiſir de la vengeance, car il fut fait priſonnier au bout d'une année par Vaco de Caſtro, qui avoit été nommé par la Cour d'Eſpagne Gouverneur du Pérou. Le nouveau Gouverneur, inſtruit de la conduite du jeune Almagro & de l'aſſaſſinat qu'il avoit commis en la perſonne de François Pizarre, le condamna à la mort, & il eut la tête tranchée dans la même place où ſon pere avoit été exécuté.

Diverſes expéditions.

Cependant Pédro Valdivia, Meſtre de Camp, qui avoit été chargé de reprendre la conquête de Chili, qu'Almagro avoit abandonnée peu de temps avant ſa mort, réuſſit dans cette entrepriſe à force de conſtance, de prudence & de valeur. Gomez d'Alvarado travailla efficacement à ſoumettre à la domination Eſpagnole le pays de Guanacu. François de Chaves vint à bout de réduire les Conchucos, qui incommodoient les environs de Truxillo. Le même bonheur accompagna Pédro de Vargara aux Paçamores; Jean Perez de Vargara aux Chachapoyas, & Alonſe de Mercadillo à Mullubamba. Vaco de Caſtro, voyant la puiſſance du Roi d'Eſpagne affermie dans le Pérou, s'appliqua à découvrir de plus en plus le pays. Il fit travailler aux riches mines de Cuzco, & quelque temps après à celles du Potoſi, qui furent trouvées.

Avant que de parler des autres établiſſements des Européens en Amérique, je crois devoir rapporter en abrégé quelles étoient les mœurs & les coutumes des Péruviens, lorſque les Eſpagnols firent la conquête de leur pays.

Culte religieux des Péruviens.

Le Fondateur de la Monarchie des Incas, qui ont regné environ quatre cents ans, établit en même temps la Religion des Péruviens. Il leur remontra qu'ils devoient ceſſer d'adorer des crapaux, des lezards, des reptils, enfin tout ce que la Nature produiſoit, parce qu'ils ne pouvoient eſpérer aucun ſecours de ces vils objets. Il leur propoſa au contraire, pour objet de leur culte, le ſoleil, dont les influences favorables leur procuroient tout ce qui étoit néceſſaire à la vie. Les Indiens convaincus par les diſcours de l'Inca, & touchés d'ailleurs par les grands biens qu'il leur fit, abandonnerent entierement leur ancien culte, & n'adopterent que celui du ſoleil, auquel ils ne donnerent ni pere, ni freres, mais ils lui attribuerent des enfants à qui ils rendoient une ſorte d'adoration. Tels étoient les Rois & les Incas de leurs familles qui faiſoient du bien aux peuples.

Les Indiens avoient une idée du vrai Dieu, qu'ils appelloient *Pachacamac*, &

L'Amérique.

& lorſqu'on leur en demandoit une définition, ils répondoient que lui ſeul donne la vie à l'Univers & le fait ſubſiſter ; qu'ils ne le connoiſſoient point, & que ne l'ayant jamais vu, ils ne lui bâtiſſoient aucun Temple, mais qu'ils l'adoroient mentalement. Ils ne rendoient de culte extérieur qu'au ſoleil, à qui ils éleverent des Temples qu'ils remplirent de richeſſes incroyables. Ils regardoient la lune comme la ſœur & la femme du ſoleil ; mais ils ne lui faiſoient point de ſacrifices, & ne lui dédierent aucun Temple. Ils avoient ſeulement beaucoup de vénération pour elle, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit la mere de toutes choſes. Ils conſidéroient le tonnerre, les éclairs & la foudre, comme les exécuteurs de la juſtice du ſoleil. Les Péruviens appelloient le tonnerre, l'éclair & la foudre *Yallpa*, & ils donnerent dans la ſuite le même nom aux armes à feu à cauſe de leur rapport avec ces météores. On offroit en ſacrifice au ſoleil de l'or, ou ce qu'on avoit de plus précieux ; ſouvent même le tiers de toutes les terres labourables des pays conquis lui étoit aſſigné. Le nombre de ſes troupeaux étoit infini, & on lui bâtit des maiſons d'une grande étendue, pour la demeure des filles qui lui étoient conſacrées, & qui gardoient une perpétuelle virginité.

Les Péruviens diviſoient l'Univers en trois Mondes, ſçavoir le haut Monde ou le ciel, le bas Monde, ou la terre, & le centre de la terre, ou le Monde inférieur deſtiné pour la demeure des méchants. Ils croyoient la vie de l'autre Monde purement corporelle, & que le bonheur dont on jouiſſoit dans le haut Monde ou le Ciel, conſiſtoit à mener une vie paiſible & libre des inquiétudes de celui-ci, au lieu que la vie du Monde inférieur étoit un tiſſu de toutes les douleurs & de toutes les maladies, ſans éprouver aucun repos. Les Incas penſoient qu'il y auroit une réſurrection univerſelle ; mais ſans élever leurs idées ils étoient perſuadés que cette réſurrection ne les conduiroit qu'à une vie pareille à celle qu'ils menoient. Leurs idées ſur l'ame étoient ſingulieres, & comme ils s'imaginoient qu'elle ne pouvoit dormir, ils étoient convaincus qu'elle ſortoit du corps, & que tout ce qu'on croyoit avoir ſongé pendant le ſommeil, étoit ce qu'elle avoit vu en ſe promenant. Cette opinion authoriſoit l'explication ſerieuſe qu'ils donnoient aux ſonges qui étoient regardés comme des prognoſtics aſſurés du bien ou du mal.

Sacrifices au ſoleil.

Les Incas ſacrifioient différentes choſes au ſolcil, mais parmi les animaux domeſtiques qui lui étoient conſacrés, les agneaux, les moutons & les brebis ſtériles étoient ceux qu'ils croyoient lui être les plus agréables en ſacrifices. On lui offroit auſſi des lapins privés, tous les oiſeaux bons à manger, du ſuif, des épices, des légumes, de l'herbe ; & les habillements les plus fins. On brûloit toutes ces offrandes pour remercier le ſoleil d'avoir accordé tant de choſes propres à l'uſage de l'homme. Quelquefois les Péruviens lui préſentoient auſſi un breuvage, dont ils uſoient & qui étoit compoſé d'eau & de maïs. A leurs repas, ils trempoient toujours le bout du doigt dans cette boiſſon, & regardant le ciel, ils le ſecouoient en l'air pour l'offrir au ſoleil, après quoi ils donnoient deux ou trois baiſers à l'air. Ils n'obſervoient cette cérémonie que la premiere fois qu'ils buvoient.

Le Chef des Prêtres de la maiſon du ſoleil à Cuzco devoit être oncle ou frere du Roi, ou au moins Prince légitime de ſon ſang. Les autres Prêtres

L'AMERIQUE.

chargés des ſacrifices étoient tous Incas de la famille Royale. A l'égard des autres ſervices du Temple, il ſuffiſoit qu'ils fuſſent rendus par des Incas privilégiés, & ils n'avoient ni les uns, ni les autres d'habillement particulier. Dans toutes les Provinces où le Soleil avoit des Temples, il n'y avoit que ceux qui étoient nés dans le pays, & les parents du Seigneur de chaque Province qui puſſent remplir les fonctions de Prêtres. Le principal d'entre eux étoit toujours un Inca. Il y avoit pluſieurs Maiſons Religieuſes, où on gardoit des filles deſtinées à conſerver perpétuellement leur virginité, ou à devenir les maîtreſſes du Roi. Les Rois Incas ne permettoient pas qu'on fît aucun ſacrifice pour eux lorſqu'ils étoient malades. Ils ne regardoient pas leurs incommodités comme un effet de la fragilité humaine, mais comme des meſſagers du Soleil leur pere, qui venoient les appeller pour les faire repoſer au ciel avec lui.

Toutes les fois que les Indiens entroient dans leurs Temples, le plus conſiderable d'entr'eux portoit la main ſur un de ſes ſourcils, & ſoit qu'il en arrachât un poil ou non, il ſouffloit en l'air en ſigne d'offrande.

Diviſion de l'Empire, & rôle des ſujets.

Les Rois Incas avoient diviſé leur Empire en quatre parties qu'ils rapportoient aux points Cardinaux. La ville de Cuzco en étoit comme le centre, & ſon nom dans la langue particuliere des Incas, ſignifioit le nombril de la Terre. Cette application leur paroiſſoit d'autant plus juſte, que le Pérou eſt long & étroit comme le corps humain, & que la ville de Cuzco ſe trouve preſque au milieu. La Province des Antis donnoit le nom d'*Antiſuyu* à la partie de l'Orient; ils nommoient le Couchant *Cuntiſuyu*, de la Province de Cunti. La partie du Nord prenoit ſon nom de la Province de Chincha, une des plus grandes du Pérou; & celle de Collaſuyu tiroit le ſien de la Province de Colla qui eſt fort étendue, & ſituée au Midi. En nommant les Provinces, on ſçavoit les points Cardinaux, & les quatre principaux chemins qui partoient de Cuzco pour y conduire, en portoient auſſi le nom.

Afin de prévenir & d'arrêter tous les maux qui pouvoient arriver dans leur Royaume, les Incas firent une loi, par laquelle il étoit reglé que dans toutes les villes on mettroit ſur le régiſtre public les habitants par Décuries. Chacune de ces Décuries avoit un Chef particulier, qui étoit ſubordonné à pluſieurs Officiers ſupérieurs les uns aux autres. Les Décurions étoient obligés de ſolliciter les affaires des neuf habitants qu'ils commandoient, & de repréſenter leurs beſoins au Gouverneur, ou au Miniſtre chargé de diſtribuer les vivres, les grains pour ſemer, la laine pour les habillements, ou les matériaux pour rebâtir les maiſons. Ces Décurions devoient auſſi déclarer à l'Officier ſon ſupérieur, celui de ſa troupe qui avoit commis la moindre faute, & l'Officier faiſoit punir le coupable. Si le crime étoit conſiderable, l'accuſation étoit portée à un Officier au deſſus du premier, & le jugement ne tardoit pas à être prononcé & exécuté. Les cauſes civiles ſe traitoient de la même maniere, & chaque ville avoit un Juge qui décidoit ſouverainement des procès des Particuliers. A l'égard des démêlés qu'une Province pouvoit avoir avec une autre au ſujet des bornes des terres, ou du droit des pâturages, l'Inca en prenoit connoiſſance, & députoit un Commiſſaire particulier pour juger les differends. Si ce Commiſſaire ne pouvoit concilier les Parties, il en donnoit avis à l'Inca qui faiſoit un Edit, ou qui remettoit

la déciſion de l'affaire à la premiere viſite qu'il feroit dans cette Province.

Tout Décurion qui ne ſollicitoit pas pour ſes gens, étoit châtié plus ou moins rigoureuſement, ſuivant le degré de ſa négligence, ou le tort qu'il avoit cauſé. S'il n'avertiſſoit pas du crime commis, & s'il gardoit le ſilence ſeulement pendant un jour ſans aucune raiſon légitime, il étoit lui-même déclaré coupable & puni doublement; premierement, pour n'avoir pas fait ſon devoir, & en ſecond lieu, pour s'être chargé de la faute du criminel. La mort, le fouet, le banniſſement étoient les peines ordinaires, ſuivant l'exigence des cas. On puniſſoit également un jeune homme de famille ſans rien pardonner à ſon âge. On moderoit à la vérité la punition ſuivant la délicateſſe de ſon tempérament; mais la rigueur du châtiment retomboit ſur le pere, à qui on reprochoit de n'avoir pas travaillé à corriger les mauvaiſes habitudes de ſon fils. Les Décurions étoient auſſi chargés de rendre compte à leurs ſupérieurs de ceux des deux ſexes qui naiſſoient ou qui mouroient. On en préſentoit tous les ans un état général à l'Inca, ainſi que celui des troupes.

Les Incas, pour ſe faire aimer de leurs ſujets, n'ôtoient jamais la dignité de Cacique ou Gouverneur, à ceux dans la famille deſquels elle étoit héréditaire. Si celui qui en étoit revêtu avoit commis une faute aſſez conſiderable pour être dépouillé de cette marque d'honneur & de nobleſſe, on la donnoit à quelqu'un de ſes freres ou de ſes enfants. La même choſe s'obſervoit à l'égard des charges militaires. Les Incas ne privoient jamais de leurs emplois les principaux habitants des Provinces qu'ils ſoumettoient, mais ils leur donnoient pour Chefs des Princes du Sang.

Un Juge étoit obligé, ſous peine de mort, de condamner à la punition portée par la loi, & il ne pouvoit en aucun cas la diminuer ou l'augmenter. Les Indiens croyoient que le Soleil réveloit ſes loix à leur Inca ſon fils, & par conſéquent ils penſoient que la déſobéiſſance étoit un ſacrilége. Le peu de procès qu'il y avoit parmi eux étoit jugé ſans appel & ſans délai par le Juge de chaque ville, qui faiſoit exécuter dans l'eſpace de cinq jours la ſentence qu'il avoit rendue. Si l'affaire étoir trop grave, elle étoit renvoyée au Juge de la Province qui en ordonnoit définitivement. Les Juges de chaque ville rendoienr compte toutes les Lunes à des Juges ſupérieurs des ſentences qu'ils avoient rendues, & ces derniers en donnoient avis à d'autres par degrés juſqu'aux Vicerois ou Lieutenants des quatre parties de l'Empire qui jugeoient ſouverainement. Par ce moyen la conduite des Juges étoit examinée avec beaucoup de rigueur, & on puniſſoit très-ſéverement la moindre prévarication qu'on remarquoit en eux. Pour donner des avis à l'Inca ou à ſon Conſeil, les Péruviens ſe ſervoient de cordons de différentes couleurs, & par les nœuds qu'ils plaçoient en différents endroits, ils faiſoient entendre les choſes dont ils vouloient inſtruire leur Souverain.

Pour empêcher ceux qui avoient le maniement des biens du Soleil & de l'Inca d'abuſer de leurs charges, il y avoit des Contrôleurs & des Commiſſaires nommés *Cucuy-Ricoc*, c'eſt-à-dire, Œil par-tout, qui voyageoient ſecrettement dans les Provinces. Ils s'informoient de la conduite de ceux qui étoient en place, & faiſoient punir rigoureuſement la plus petite faute.

Dans chacune des quatre parties de ſon Royaume, l'Inca avoit trois

L'AMÉRIQUE.

Conſeils, pour la Guerre, pour la Juſtice ordinaire & pour les Biens. Chacun de ces Conſeils avoit ſes degrés de ſubalternes, qui deſcendoient juſqu'aux Décurions. Les Vicerois ou Lieutenants préſidoient à ces Conſeils, & quoique Souverains dans leur Province, ils rendoient compte à l'Inca de ce qui s'y paſſoit. Ces charges étoient toujours remplies par les Incas légitimes, qui ſeuls pouvoient former le Conſeil d'Etat, & comme ils recevoient l'ordre immédiatement de l'Inca, ils décidoient de toutes les affaires civiles ou militaires.

Mariages des Péruviens.

Chaque année, ou tous les deux ans, le Roi faiſoit aſſembler tous les garçons & toutes les filles de la race Royale qui n'étoient pas mariés, & qui ſe trouvoient alors dans Cuzco. Les filles devoient avoir dix-huit à vingt ans, & les garçons vingt-quatre; car on ne leur permettoit pas de ſe marier plutôt, voulant qu'ils fuſſent capables de gouverner leurs affaires. Lorſqu'ils étoient aſſemblés l'Inca ſe mettoit au milieu d'eux, les appelloit par leur nom, & leur faiſoit donner la foi, après quoi il les remettoit entre les mains de leurs parents, qui les conduiſoient chez le pere du marié, & la nôce ſe faiſoit pendant trois ou quatre jours avec les plus proches parents. Ces femmes prenoient ſouvent dans la ſuite, pour ſe faire honneur, le titre de femmes livrées de la main de l'Inca. Le lendemain de cette cérémonie conſacrée aux Princes du Sang, les Miniſtres que l'Inca députoit marioient de la même maniere les jeunes gens de la ville, obſervant la diſtribution des quartiers, & ſurtout de la haute & baſſe ville. Les Maiſons des Incas nouvellement mariés, étoient bâties par les Provinces chargées de ce ſoin. Quant aux meubles, les parents de l'homme & de la femme en fourniſſoient chacuns la moitié. Les Communautés de chaque ville élevoient la maiſon d'un Bourgeois qui ſe marioit, & ſes plus proches parents lui fourniſſoient les meubles. Un habitant d'une ville ne pouvoit ſe marier dans aucune autre Province, ni même dans aucune autre ville, afin de ne confondre ni les Nations, ni les races. Tous ceux qui étoient de la même Nation & qui parloient la même langue, ſe diſoient parents; mais pour ne pas confondre les Décuries, il étoit défendu à tout Particulier d'aller vivre dans un autre quartier que celui qu'il occupoit lors de ſon inſcription ſur les régiſtres.

Les veuves ne ſortoient point pendant la premiere année de leur veuvage. Il étoit bien rare qu'elles paſſaſſent à de ſecondes nôces, & quand il leur reſtoit des enfants, elles demeuroient toute leur vie en viduité. Elles étoient ſi conſiderées qu'il y avoit des loix qui ordonnoient qu'on travaillât leurs terres avant celles des Curacas & de l'Inca même, & elles jouiſſoient encore de pluſieurs autres priviléges. Lorſqu'elles ſe remarioient elles n'épouſoient gueres que des hommes qui euſſent perdu leurs femmes, car les garçons auroient eu honte d'épouſer une femme qui auroit déjà été mariée.

Depuis le premier Inca, tous ceux qui lui ſuccederent regarderent leur mariage avec leur ſœur aînée de pere & de mere comme une loi indiſpenſable, & au défaut de ſœur légitime, ils faiſoient épouſer à l'héritier préſomptif de la couronne ſa plus proche parente de tige Royale. Quand le Prince n'avoit point d'enfants de ſa ſœur aînée, il épouſoit la ſeconde, & ainſi de ſuite; car les Incas vouloient perpétuer le ſang du Soleil dans toute

ſa pureté. Pour autoriſer encore le mariage de l'Inca avec ſa ſœur, ils diſoient qu'il ne falloit pas qu'une femme fût honorée du titre de Reine, à moins que ſa naiſſance ne lui donnât un droit légitime. Les Incas avoient auſſi pour maîtreſſes leurs parentes depuis le quatrieme degré. Les enfants de ces derniers étoient regardés comme légitimes, & on leur rendoit les honneurs de l'adoration. Les enfants de toute autre femme paſſoient pour enfants naturels, & on les traitoit comme des hommes ordinaires. Les Incas avoient ainſi trois ſortes d'enfants.

Il étoit ordonné par une loi, que lorſqu'un Inca n'auroit point d'enfants de ſa femme légitime, l'aîné de ceux qui venoient en droite ligne du ſang des Incas pourroit ſucceder au thrône. C'eſt la raiſon pour laquelle les Rois épouſoient leurs parentes, & eux ſeuls avoient le privilége d'épouſer leurs ſœurs.

Quant aux Curacas, ils héritoient de différentes façons, ſuivant les lieux où ils réſidoient. Il y avoit des Provinces où le fils aîné ſuccedoit à ſon pere; dans d'autres les ſujets choiſiſſoient celui des enfants de leur Curaca qui leur plaiſoit davantage. Dans certains cantons le fils aîné ſuccedoit au pere, le ſecond au fils aîné, le troiſieme au ſecond, & ainſi des autres. A la mort de tous les freres l'héritage retournoit au fils de l'aîné, enſuite à celui du ſecond, du troiſieme, &c.

Perſonne n'aidoit les femmes dans leurs couches, & auſſitôt qu'elles étoient délivrées, elles ſe lavoient dans l'eau froide, & faiſoient leur ménage comme auparavant.

Maniere d'élever leurs enfants.

D'abord qu'un enfant étoit venu au monde, la mere le lavoit dans l'eau froide, & répétoit cette ablution tous les matins, après avoir laiſſé l'eau à l'air toute la nuit. Les meres qui avoient le plus de pitié pour leurs enfants, prenoient de cette eau dans leur bouche & la leur jettoient par tout le corps, excepté ſur le ſommet de la tête, auquel elles ne touchoient jamais. Elles croyoient, en lavant ainſi les enfants, les accoutumer au froid, à la fatigue & leur fortifier les membres. C'eſt dans la même vûe qu'elles laiſſoient paſſer plus de trois mois avant que de leur envelopper les bras. Elles ne prenoient jamais leurs enfants dans leurs bras, diſant que les enfants n'en vouloient plus ſortir quand on les y avoit accoutumés. Lors donc qu'elles vouloient leur donner à tetter, elles ſe couchoient, pour ainſi dire, ſur eux, & elles ne leur en donnoient que le matin, à midi & le ſoir, perſuadées qu'en allaitant plus ſouvent, ils devenoient gourmands & ſujets à vomir. De quelque qualité que fût une femme, elle nourriſſoit elle-même ſon enfant, à moins qu'elle n'en fût empêchée par ſes indiſpoſitions. Lorſqu'une mere avoit aſſez de lait, elle ne donnoit aucune autre nourriture à ſon enfant, de crainte que les aliments ne corrompiſſent le lait qu'il avoit pris. Sitôt qu'une mere vouloit tirer ſon enfant du berceau, elle le mettoit dans un trou fait en terre, où il étoit juſqu'à l'eſtomac, & elle lui préſentoit de quoi l'amuſer, après l'avoir environné de vieux drap, afin qu'il fût plus mollement. Quand l'enfant commençoit à ſe traîner, il falloit qu'il prît le tetton de ſa mere, qui pour lors ſe mettoit à genoux pour le lui donner. Les Péruviens ſévroient leurs enfants à l'âge de deux ans, & leur coupoient les cheveux qu'ils avoient apportés en naiſſant. Tous les parents s'aſſembloient pour cette cérémonie, & celui qu'on avoit choiſi pour nommer

L'AMÉRIQUE.

l'enfant, lui donnoit le premier coup de raſoir (1). Tous les autres parents s'avançoient enſuite ſuivant leur âge & leur qualité, & achevoient de raſer l'enfant. On lui impoſoit auſſitôt le nom que ſon parein, d'accord avec tous les autres parents, avoit choiſi, & chacun lui faiſoit des préſents d'habillements, de beſtiaux, d'armes, &c. Après les préſents on bûvoit, & on danſoit en chantant toute la nuit. On recommençoit la fête le lendemain, & les deux ou trois jours ſuivants, plus ou moins, ſelon l'état & les facultés des parents. Cette cérémonie étoit preſque la même pour l'héritier de la couronne, ſi ce n'eſt qu'elle étoit plus ſolemnelle. Le Grand Prêtre du Soleil étoit toujours celui qui donnoit le nom au jeune Prince. Les Curacas de tout le Royaume accouroient à cette fête, ou du moins y envoyoient des Ambaſſadeurs chargés de toutes les raretés de leurs Provinces, afin d'en faire préſent au petit Inca.

Cérémonies qui s'obſervoient en armant les Incas Chevaliers.

Tous les ans, ou tous les deux ans, on admettoit à l'épreuve militaire pour être Chevaliers, les jeunes Incas qui avoient atteint l'âge de ſeize ans. Tous les enfants des grands Seigneurs, quels qu'ils puſſent être, étoient reçus, & on mettoit ceux qui ſe préſentoient dans une maiſon, où de vieux Incas expérimentés dans l'art militaire, devoient les examiner ſur pluſieurs points. Ils commençoient par faire obſerver aux prétendants un jeûne très-auſtere pendant ſix jours, car on ne leur donnoit qu'une poignée de bled crud, avec un verre d'eau. Ce jeûne, dans ſa premiere inſtitution, avoit été reglé à trois jours, mais on en avoit doublé la durée, afin d'éprouver ſi les ſujets ſeroient capables d'endurer la faim & la ſoif dans des cas de néceſſité. Les proches parents des Novices jeûnoient auſſi pour demander au Soleil leur pere commun, qu'il accordât à leurs enfants la force & le courage néceſſaires pour ſupporter avec honneur les exercices auxquels ils s'étoient ſoumis. Si quelqu'un des Novices n'étoit pas d'une complexion aſſez forte, ou demandoit à manger ne pouvant réſiſter à la faim, il étoit renvoyé comme indigne du rang auquel il aſpiroit. On donnoit à ceux qui avoient ſoutenu patiemment le jeûne, des nourritures propres à rétablir leurs forces en peu de temps.

Pour s'aſſurer des forces & de l'agilité du corps des jeunes gens, on les obligeoit à courir près d'une lieue & demie. Le premier qui arrivoit au bout de la carriere ſe ſaiſiſſoit d'une banderolle qu'on y avoit miſe, & étoit déclaré Capitaine de ceux qui arrivoient après lui. Si quelqu'un des Novices prenoit haleine & ne pouvoit fournir toute la courſe, il n'étoit pas admis aux autres épreuves, & perdoit l'eſpérance d'être Chevalier. Les peres, les meres & les parents des jeunes prétendants étoient rangés en haie le long de la lice, & les encourageoient. Ils leur repréſentoient le déshonneur ou la gloire qui les attendoit, & les exhortoient à mourir plutôt que de demeurer en chemin. Le lendemain de la courſe on diviſoit en deux troupes égales ceux qui étoient arrivés au but, & on chargeoit une de ces troupes d'attaquer un Fort que l'autre défendoit. Lorſque l'une & l'autre avoit ainſi combattu pendant tout un jour, on les diſpoſoit différemment le jour ſuivant, c'eſt-à-dire, que les aſſaillants devenoient les défenſeurs.

(1) Ce raſoir étoit une pierre à fuſil.

L'AMÉRIQUE.

On avoit ſoin de fournir aux combattants des armes dont le tranchant étoit émouſſé ; mais malgré cette précaution il y en avoit toujours quelques-uns de tués ou de bleſſés, tant le deſir de vaincre étoit fort en eux.

Après cet exercice on faiſoit lutter enſemble ceux qui ſe trouvoient à peu près d'égale force. Ils ſautoient, jettoient des pierres de différentes groſſeurs, lançoient des javelots, & tiroient au blanc avec leurs arcs & leurs frondes. Souvent on éloignoit le but, afin de les engager à employer plus de force ; en un mot, on les exerçoit à toutes les armes offenſives & défenſives. Ils devoient faire ſentinelle dix ou douze nuits de ſuite, & on les appelloit à des heures incertaines pour connoître s'ils pouvoient réſiſter au ſommeil. Quand on trouvoit quelques-uns d'eux endormis, on ne ſe contentoit pas de les accabler de reproches, on les frappoit de baguettes ſur les cuiſſes & ſur les bras qu'ils avoient toujours découverts. S'ils témoignoient être trop ſenſibles à la douleur, on les chaſſoit en leur diſant, que celui qui ne pouvoit ſouffrir un auſſi petit mal pouvoit encore moins ſupporter celui des bleſſures. Quelquefois les Novices s'eſcrimoient dans une place publique, & ſouvent un Officier tenant une épée, ou une lance à deux mains, leur en préſentoit la pointe vers les yeux, ou feignoit de leur abattre un bras ou une cuiſſe. Si le Novice fermoit les yeux, ou faiſoit quelque mouvement d'appréhenſion, on jugeoit mal de lui, & on s'imaginoit qu'il ne pourroit pas ſoutenir la vûe des armes ennemies, puiſque celles de ſes amis l'effrayoient.

Les jeunes prétendants à la Chevalerie étoient obligés de ſçavoir fabriquer leurs armes offenſives, comme un arc, des fleches, une maſſue, un javelot, une lance & une fronde, qui ſe faiſoient avec du jonc ou du chanvre, & les défenſives qui conſiſtoient en rondaches ou pavois. A l'égard de leurs chauſſures, ils ne pouvoient ſe diſpenſer de les ſçavoir faire. Leur ſemelle étoit ordinairement de peau, de jonc ou de chanvre, & le deſſus treſſé avec de la laine ou du chanvre, reſſembloit beaucoup aux ſandales que certains Religieux portent.

Pendant le temps des épreuves, les maîtres haranguoient tous les jours les jeunes gens. Ils leur rappelloient la dignité d'une race qu'ils tiroient du Soleil, & les belles actions que les Rois ou les grands hommes leurs prédéceſſeurs avoient faites dans la paix ou dans la guerre. Ils leur repréſentoient les efforts de valeur qu'ils devoient faire pour étendre l'Empire des Incas ; la patience avec laquelle il falloit qu'ils ſupportaſſent les peines ; la piété, la douceur, la clémence qu'ils étoient obligés de faire éclater à l'égard de ceux qui leur étoient ſoumis, & enfin tout ce que pouvoient faire des hommes qui croyoient participer à la Divinité. Après toutes les épreuves on donnoit le nom de vrais Incas, fils du Soleil, à ceux qui s'en étoient rendus dignes. En même temps les ſœurs & les meres de ces nouveaux Chevaliers venoient leur mettre des chauſſures de treſſe & de cordes, comme un témoignage de l'examen rigoureux qu'ils avoient ſubi au ſujet des exercices militaires qu'ils avoient courageuſement ſoutenus.

Lorſque cette cérémonie étoit achevée on en donnoit avis au Roi, qui venoit auſſitôt avec les plus âgés des Princes de ſon ſang. Les jeunes guerriers ne l'appercevoient pas plutôt qu'ils ſe proſternoient, & écoutoient en

L'AMERIQUE.

cette poſture le diſcours que le Roi avoit coutume de leur adreſſer. Il leur remontroit en peu de paroles qu'il ne ſuffiſoit pas d'avoir les marques d'honneur de Chevaliers du Sang Royal, mais qu'il falloit pratiquer les vertus de ceux qui les avoient précédés, être juſtes pour les pauvres, ſoulager les malheureux, ſe montrer véritables fils du Soleil par des actions auſſi illuſtres que les rayons de leur pere étoient brillants, & ſe ſouvenir toujours qu'il ne les avoit envoyés du ciel que pour le bien de leurs ſujets. Après avoir écouté ce diſcours avec un grand reſpect, les jeunes Chevaliers s'approchoient du Roi les uns à la ſuite des autres, & ſe mettant à genoux devant lui, ils recevoient de ſa main la premiere & la principale marque d'honneur, qui étoit d'avoir les oreilles percées. Le Roi faiſoit lui-même cette opération avec de groſſes épingles d'or qu'il y laiſſoit, pour en élargir peu à peu le trou dont la grandeur devenoit incroyable. Le nouveau Chevalier en reconnoiſſance de la faveur qu'il venoit de recevoir, baiſoit la main de l'Inca. Il alloit enſuite ſe proſterner devant un frere ou un oncle du Roi, & cet Inca, pour preuve que le Chevalier avoit ſubi tous les examens, lui ôtoit les ſouliers de corde & lui en mettoit de laine, comme ceux du Roi & des Incas. Après l'avoir ainſi chauſſé, il le baiſoit ſur l'épaule droite, & pour l'encourager à ſuivre la vertu, il lui diſoit: *Le fils du Soleil qui vient de ſe diſtinguer, mérite d'être adoré.*

Cette derniere cérémonie achevée, le nouveau Chevalier entroit dans un lieu magnifique, où les autres Incas lui donnoient une écharpe de drap de coton, dont il ne devoit faire uſage néanmoins que dans un âge plus avancé. Ces mêmes Incas mettoient ſur la tête des jeunes Guerriers deux ſortes de fleurs extrêmement belles. Les ſeuls Incas du ſang Royal pouvoient porter ces fleurs; on donnoit aux autres jeunes gens des feuilles d'une plante faite à peu près comme du lierre, & toujours verte. Après toutes ces marques d'honneur, on menoit ſolemnellement les nouveaux Chevaliers dans la plus grande place de la ville, où ils ſe réjouiſſoient pendant pluſieurs jours & danſoient aux chanſons. Leurs plus proches parents en faiſoient autant dans leur particulier, & ſe donnoient à manger les uns aux autres dans leurs maiſons, charmés du triomphe des nouveaux Chevaliers, dont la gloire réjailliſſoit ſur ceux qui avoient eu ſoin de leur enfance.

Le légitime héritier de l'Empire ſubiſſoit les mêmes épreuves avec une égale rigueur, ſans que ſa qualité le pût exempter de la moindre fatigue. Il arrivoit ſeulement que celui qui gagnoit la banderolle, devoit la remettre auſſitôt au Prince, comme un droit qui lui étoit dû, ainſi que l'héritage de l'Empire. Du reſte l'Inca n'avoit aucun privilége; au contraire, on le traitoit, pour ainſi dire, plus durement que les autres, afin de lui faire comprendre que puiſqu'il étoit deſtiné à être Roi, il falloit que ſa vertu fût plus éminente, & qu'il ne le devoit ceder à perſonne en conſtance dans les adverſités, & en modération dans la proſpérité. Pendant le temps de ſes épreuves, qui duroient d'une lune à l'autre, le Prince étoit couvert de haillons comme un pauvre, & ſe montroit publiquement toutes les fois qu'il le falloit. On l'habilloit ainſi pour lui apprendre à ne point ſe méconnoître, & à ne jamais mépriſer les pauvres, quelque grand Roi qu'il fût un jour, ſe ſouvenant qu'il avoit été comme eux.

Lorſque

L'AMERIQUE.

Lorſque les vieillards chargés de l'éducation des jeunes Chevaliers, avoient donné toutes les inſtructions au jeune Prince en préſence de ſon pere, de ſes oncles, de ſes freres & de tous les Incas du ſang Royal, ils ſe mettoient à genoux devant lui & l'adoroient, le déclarant par cette cérémonie le ſucceſſeur de l'Empire. Ils lui donnoient enſuite la bordure rouge pareille à celle que le Roi portoit.

Les héritiers des grands Seigneurs étoient nourris à la Cour, & y demeuroient juſqu'à ce qu'ils héritaſſent de leurs terres. Cette politique des Incas étoit très-raiſonnable, car ils s'attachoient par ce moyen tous les Seigneurs de leur Empire, & rendoient par leur préſence leur Cour plus brillante & plus belle. D'ailleurs tous ces jeunes gens apprenoient mieux la langue qu'on parloit à Cuzco qu'ils regardoient comme divine, & s'inſtruiſoient plus à fond des loix & des uſages des Incas. La réſidence de tant de jeunes Seigneurs à la Cour, prévenoit toute révolte & aſſuroit la tranquillité du pays, que les habitants de quelques Provinces éloignées, farouches & aguerris, auroient pû vouloir troubler. Ces jeunes gens élevés avec ſoin, même pendant l'abſence de l'Inca, & ſelon leur qualité, rendoient compte à leurs peres de toutes les faveurs qu'ils recevoient, & leur envoyoient quelquefois les habits que l'Inca leur donnoit après les avoir portés un jour; ce qui étoit une grace ſpéciale.

De la maniere de vivre, & des occupations des femmes mariées.

Lorſqu'une Péruvienne étoit mariée, elle ne ſortoit preſque jamais de ſa maiſon, & s'occupoit dans les pays froids à filer & à carder de la laine; & dans les pays chauds, elle filoit & cardoit du coton, le tout pour ſon uſage & celui de ſa famille. Les femmes couſoient peu, parce qu'il n'y avoit preſque jamais de coutures à leurs habillements. Chaque piece de toile étoit faite de la longueur néceſſaire pour les choſes auxquelles elle étoit deſtinée, & avoit ainſi quatre liſieres. Les autres ouvrages étoient tous de fils tors, & à peu près dans le même goût. Les hommes faiſoient les chauſſures, & ils n'auroient point été reçus Chevaliers s'ils avoient ignoré l'art de faire leurs chauſſures & de fabriquer leurs armes. Quoique les Incas & les Curacas euſſent des domeſtiques qui travailloient pour eux, ils ne pouvoient ſe diſpenſer de mettre quelquefois la main à l'ouvrage. Les Indiennes aimoient ſi fort à filer, qu'en allant d'un village à l'autre, ou dans la ville faire des viſites, elles portoient toujours de quoi s'occuper. Il n'y avoit à la vérité que les femmes du peuple qui filaſſent ainſi le long des chemins; les Pallas, ou Dames de qualité, faiſoient porter leurs quenouilles par leurs ſuivantes, quand elles alloient rendre viſite à quelqu'un, & elles ne ſe mettoient à l'ouvrage que lorſquelles étoient arrivées chez leurs amis. Leurs fuſeaux étoient faits de canne ou de roſeau.

Si une femme qui n'étoit ni de la condition des Pallas, ni mariée à un Curaca, Seigneur de pluſieurs vaſſaux, alloit rendre viſite à une Palla, elle ne portoit aucun ouvrage; mais après avoir témoigné les plus grandes ſoumiſſions, elle prioit la Palla de lui donner de quoi travailler, lui faiſant connoître par cette priere qu'elle s'avouoit ſon inférieure. Alors la Palla prenoit ſon ouvrage ou celui de ſes filles, & le donnoit à celle qui lui en demandoit, la diſtinguant par ce choix des femmes qui étoient en ſervice. La politeſſe étoit connue dans tout le Pérou, & les hommes la pratiquoient

L'AMÉRIQUE.

auſſi ; car les inférieurs faiſoient tout leur poſſible pour plaire à ceux dont ils relevoient, & les ſupérieurs étoient occupés du ſoin de bien traiter ceux qui étoient au deſſous d'eux. Lorſque les femmes vouloient reprendre les trous qui ſe faiſoient aux habits, elles ſe ſervoient d'une eſpece d'éguille faite avec une épine, & s'y prenoient ſi adroitement que la repriſe ne paroiſſoit point.

Pour préparer les vivres, les Péruviens avoient au lieu de cheminée des fours de terre plus ou moins grands, ſuivant leurs richeſſes. Ils les allumoient par l'ouverture ordinaire, & ſur le deſſus ils faiſoient pluſieurs ouvertures, au moyen deſquelles ils faiſoient cuire dans pluſieurs pots les viandes qu'ils vouloient accommoder, & épargnoient beaucoup de bois.

Partage des terres.

Le premier ſoin d'un Inca, quand il avoit fait une conquête, étoit de donner les ordres néceſſaires pour le gouvernement & pour la nourriture des habitants: Il regloit enſuite tout ce qu'il falloit faire pour rendre fertiles & pour augmenter les terres où on ſemoit du maïs. Il chargeoit de ce ſoin les Ingénieurs & les Maîtres des fontaines qui étoient extrêmement habiles, & comme la ſituation du pays rend l'eau néceſſaire pour enſemencer les terres, les Ingénieurs conduiſoient des canaux, qui ſervoient auſſi pour les pâturages. Ils applaniſſoient les champs en forme quarrée, pour qu'ils reçuſſent plus aiſément les eaux, & afin de profiter des bonnes terres qui ſe trouvoient ſur les montagnes, ils les ſoutenoient avec de petites murailles, après en avoir ôté avec ſoin tous les rochers qui s'y trouvoient. Ils avoient la culture des terres en ſi grande recommandation, qu'ils faiſoient ſouvent venir de l'eau de 15 ou 20 lieues par le moyen des canaux pour arroſer des champs d'une fort petite étendue. Lorſque les terres étoient augmentées, ils en faiſoient trois parties dans toute la Province. La premiere étoit pour le Soleil ; la ſeconde pour le Roi, & la troiſieme pour les habitants, ayant toujours attention que ces derniers en euſſent plus que moins. Si le nombre des habitants augmentoit, on retranchoit de la part du Soleil, ou de celle de l'Inca, pour leur donner des terres.

Culture des terres.

L'ordre avec lequel les Péruviens labouroient les terres eſt digne d'admiration. Ils commençoient par celles des orphelins, des veuves, & de ceux que leur âge ou leurs infirmités rendoient incapables de ce ſoin. Il y avoit dans chaque ville & dans chaque quartier des hommes prépoſés à veiller à la culture des terres. Ces Officiers ou Commiſſaires montoient ſur des tours faites exprès, ſonnoient de la trompette pour qu'on les écoutât, & crioient à haute voix : *C'eſt aujourd'hui qu'on laboure les terres des impotents, que ceux qui peuvent y prendre quelque intérêt ayent à s'y trouver.* Chacun s'y rendoit ſuivant le rôle qui en avoit été fait, & portoit ſa proviſion. Les magaſins publics fourniſſoient des grains à ceux qui n'en avoient pas pour ſemer. Les terres des ſoldats étoient cultivées pendant leur abſence, parce que leurs femmes étoient alors miſes au rang des veuves, & s'ils périſſoient à la guerre, on prenoit un grand ſoin de leurs enfants, qui étoient mariés aux dépens du Public.

Auſſitôt que les Indiens avoient travaillé aux terres des pauvres & des impotents, ils labouroient les leurs chacun à leur tour, & finiſſoient par celles des Curacas. Celles de l'Inca & du Soleil étoient travaillées les

dernieres. Tous les Indiens s'aſſembloient pour ce travail, qui étoit pour eux un plaiſir, & ils y alloient parés de leurs plus beaux habits, ſur leſquels il y avoit de grandes plaques d'or & d'argent, avec de belles plumes ſur la tête. Ils chantoient des chanſons à la louange de leur Inca, & prenoient cette fatigue avec joye, parce qu'elle ſe rapportoit directement au Soleil & à l'Inca. Dans l'enceinte de la ville de Cuzco, il y avoit une piece de terre qui rapportoit beaucoup, & les Péruviens la regardoient comme une des plus grandes richeſſes du Soleil, à cauſe qu'elle avoit été la premiere qu'on lui eût conſacrée. Les ſeuls Incas & les Pallas pouvoient la travailler, ce qu'ils faiſoient avec joye & parés de leurs plus beaux ornements.

Chaque Indien avoit une piece de terre qui rapportoit une quantité de maïs ſuffiſante pour le nourrir lui & ſa femme. On l'augmentoit d'une certaine quantité lorſqu'il avoit un garçon, & on ne lui en donnoit que la moitié pour une fille. Quand le fils ſe marioit, le pere, ſuivant la loi, lui remettoit la terre qu'il avoit reçue pour lui, & celle des filles étoit remiſe à leurs maris, après quoi le pere ne ſongeoit plus à elles. Les terres qu'on n'arroſoit point, & où on ſemoit des légumes étoient également partagées. Quant à la diviſion de celles de la Nobleſſe, on ſuivoit l'uſage des Curacas, & on leur en donnoit plus ou moins ſuivant la quantité de leurs enfants, ou de leurs domeſtiques; ce que les Indiens obſervoient encore avec plus de ſcrupule à l'égard des Incas du ſang Royal, auxquels ils donnoient les meilleures terres.

Reglements pour les tributs.

Dans les pays où il y avoit peu d'eau, on en donnoit à chacun ſuivant ſon rang, & ſurtout dans les années de ſéchereſſe. On ſçavoit la quantité d'eau, & le temps néceſſaire à chacun pour arroſer les terres, & la faveur ne pouvoit procurer aucune préférence ſur cet article. On puniſſoit publiquement celui qui n'avoit pas ſoin d'arroſer ſon champ. La punition conſiſtoit en trois ou quatre coups de pierre ſur les épaules, ou le fouet ſur les bras & ſur les cuiſſes avec des verges d'oſier, & ce châtiment étoit accompagné des noms de fainéant & de lâche, injure la plus mortifiante. Voici quels étoient les reglements auxquels tout le monde étoit obligé de ſe ſoumettre, ſoit pour cultiver les terres, ſoit pour payer le tribut au Roi, ſoit enfin pour s'aider les uns les autres.

1°. Qu'on ne troublât en aucune façon ceux qu'on avoit exemptés du tribut pour des raiſons particulieres. Tels étoient les Princes du Sang, les Généraux d'armées, les Capitaines juſqu'aux Centeniers, leurs neveux & leurs enfants, les Curacas & leur famille, tous les Officiers du Roi pendant qu'ils étoient en charge, auſſi bien que les Soldats lorſqu'ils étoient à la guerre, les jeunes gens avant qu'ils euſſent atteint l'âge de vingt-cinq ans (car ils étoient obligés juſqu'alors de ſervir leurs plus proches parents), les vieillards au deſſus de cinquante ans, toutes les femmes, tous les impotents & tous les Prêtres, Miniſtres du Soleil & Vierges élues.

2°. Que tous ceux qui n'étoient pas compris dans le rang des exemptés payaſſent exactement le tribut.

3°. Que l'on s'acquittât du tribut impoſé par ſon travail, par le devoir de ſa charge, ou par le temps qu'on employoit au ſervice du Roi ou de l'Empire, & non en tirant quelque choſe de ſon bien, qui tînt lieu de corvée.

L'AMÉRIQUE.

4°. Que chacun s'occupât de ſon métier ſans ſe mêler de celui d'autrui; excepté dans le labourage & la milice, deux choſes communes & générales.

5°. Que le payement du tribut ſe fît avec les denrées que produiſoit le pays, ſans pouvoir l'emprunter d'un autre.

6°. Qu'on donneroit aux ouvriers employés par l'Inca, ou les Curacas, tout ce qui leur étoit néceſſaire pour leur métier, comme de l'or, de l'argent ou du cuivre à l'Orfévre; de la laine ou du coton au Tiſſerand; des couleurs au Peintre, &c. Un ouvrier n'étoit obligé que de donner au plus trois mois de ſon temps, & s'il vouloit, pour achever l'ouvrage, travailler plus long-temps, ce qu'il employoit au-delà du temps déterminé, étoit rabattu ſur l'année ſuivante. On avoit ſoin de marquer ce ſurplus par des nœuds, afin de ne pas l'oublier.

7°. Que tous les ouvriers qui payoient le tribut par leurs travaux fuſſent entretenus de vivres, d'habits, de remedes même s'ils tomboient malades pendant le temps de leur travail; & qu'on eût les mêmes attentions pour leurs femmes & leurs enfants, afin qu'ils les aidaſſent & les ſoulageaſſent; car dans les travaux donnés à tâche, on ne demandoit que de le voir finir; de façon que ſi un ouvrier aidé par ſa famille, achevoit en huit jours l'ouvrage de deux mois, il étoit quitte de ſon tribut. Il y avoit cependant encore une loi qui ordonnoit que les riches & ceux qui avoient achevé leur tâche, aidaſſent aux autres pendant un jour ou deux.

8°. Qu'à des temps marqués les Juges, les Receveurs & les Maîtres des Comptes s'aſſemblaſſent dans la capitale de chaque Province pour y faire les comptes en préſence du Curaca & du Gouverneur. Ces comptes ſe faiſoient avec des nœuds ou de petits cailloux, & les Officiers du Roi ou les Gouverneurs examinoient ceux qui pouvoient faire mention de ce que chaque Particulier avoit exécuté. On leur montroit enſuite toutes les proviſions & les munitions qui étoient dans le magaſin public, enfin juſqu'à l'or, l'argent & les pierreries qu'on avoit offerts au Roi. L'Inca Gouverneur prenoit un mémoire de tout ce qui étoit dans la Province, afin qu'il ne ſe fît aucune tromperie de la part des Receveurs & de celle des Indiens.

9°. Que tout ce qui reſteroit des tributs après la dépenſe du Roi, ſeroit employé à l'avantage des ſujets, & mis dans les magaſins publics pour s'en ſervir au beſoin. Quant aux choſes rares, comme l'or, l'argent, les pierreries, les plumes fines, les couleurs qui ſervoient à peindre ou à teindre, le cuivre & les autres choſes ſingulieres que les Curacas préſentoient chaque année au Roi, elles tournoient autant à leur profit qu'à celui de leur Souverain; car ce Prince, après en avoir pris ce qu'il lui en falloit pour le ſervice de ſa maiſon & de celles des Princes du Sang, partageoit le ſurplus entre ſes Capitaines, & ceux mêmes qui lui en avoient fait préſent. Sans cette attention du Monarque perſonne n'auroit oſé faire uſage de ces raretés.

Le dixieme & dernier reglement déclaroit le genre des occupations ordonnées aux Indiens, ſoit pour le ſervice du Roi, ſoit pour celui de leurs Provinces & de leurs Villes: comme d'applanir & de reparer les chemins, de rebâtir les Temples du Soleil, ou d'y faire les réparations néceſſaires; de travailler aux magaſins, aux palais des Gouverneurs & des Juges; de raccommoder les ponts; de faire paſſer les rivieres deſſous; d'être couriers;

de labourer les terres, ſerrer les fruits, conduire les troupeaux, garder les biens de la terre, conſtruire des hôtelleries pour recevoir les voyageurs, & s'y trouver pour les ſervir.

Les Indiens donnoient encore pour tribut à l'Inca les habits, les armes & les chauſſures des ſoldats qu'ils étoient obligés de faire, auſſi bien que celles des pauvres & des infirmes, que l'âge ou les incommodités empêchoient de travailler. Les habillements ſe faiſoient de la laine que fourniſſoient les prodigieux troupeaux de l'Inca & du Soleil. Sur toute la côte, où le climat étoit trop chaud pour ſe ſervir d'habits de laine, on les faiſoit avec du coton qui ſe tiroit auſſi du domaine de l'Inca. Il y avoit trois ſortes d'étoffes de laine; la premiere, qui étoit fort groſſe, ne ſervoit qu'au menu peuple; la ſeconde, beaucoup plus fine, étoit réſervée pour les Gentilshommes, les Officiers de l'Inca, les Capitaines & les Curacas. Cette laine étoit de toutes couleurs, & travaillée à peu près comme les draps de Flandres; la troiſieme, qui étoit de la plus grande fineſſe qu'on pût trouver, ſervoit au commun des Princes du Sang, tant Soldats que Capitaines & Officiers du Roi. Ces vêtements plus ou moins fins, ſe faiſoient indifféremment dans les Provinces, ſuivant le talent des ouvriers. On faiſoit la chauſſure dans les Provinces qui produiſoient beaucoup d'un chanvre qu'on tiroit de la tige & des racines d'un arbre. Les eſpeces d'armes ſe fabriquoient dans les pays où l'on trouvoit le plus de matiere convenable, & ainſi chaque Province fourniſſoit ce qu'elle avoit, ſans aller chercher chez les autres ce qu'elle n'avoit pas.

Fêtes du Soleil.

La principale des quatre fêtes du Soleil que les Rois Incas célebroient à Cuzco ſe nommoit *Raymi*, & elle arrivoit au mois de Juin, lorſque le Solſtice étoit paſſé. Tous les Généraux & les Capitaines aſſiſtoient à cette fête, à moins qu'ils ne fuſſent à la guerre. Les Curacas & les grands Seigneurs du pays accouroient à l'envi pour ſe trouver aux cérémonies d'un ſi grand jour. Quoiqu'ils ne fuſſent point obligés d'en être témoins, ils étoient bien aiſes de venir adorer leur Dieu, & témoigner leur reſpect à leur Roi. Lorſque la vieilleſſe, la maladie, les affaires de l'Etat les empêchoient de s'y rendre, ils envoyoient leurs fils & leurs freres, avec leurs parents les plus proches. L'Inca s'y trouvoit toujours, à moins qu'il ne fût à la guerre, ou qu'il ne fît la viſite de ſon Royaume. Il en commençoit les cérémonies par une proceſſion, & ſe mettoit le premier en marche comme ſouverain Prêtre, quoiqu'il y eût toujours un Incas du ſang Royal, oncle ou frere légitime du Roi, revêtu de cette charge. Les Curacas marchoient après lui parés magnifiquement; les uns de robes ſemées de lames d'or & d'argent, avec des guirlandes de ces métaux ſur leur coëffure; les autres couverts de la peau d'un lion, dont la tête leur ſervoit de coëffure, pour faire croire qu'ils avoient le courage de cet animal dont ils ſe perſuadoient être deſcendus. On en voyoit d'autres vétus comme on dépeint les Anges parés des aîles du *Cuntur*, oiſeau ſi terrible & ſi fort que pluſieurs ont tué des hommes. Les Indiens qui portoient les aîles de ces oiſeaux, croyoient auſſi en tirer leur origine.

Les Incas avoient des maſques extraordinaires, repréſentant toutes ſortes de figures horribles à voir. On les eût pris alors pour des inſenſés, en

examinant leurs actions, jointes à un bruit confus d'inſtruments mal accordés. Chaque Nation portoit les armes dont elle ſe ſervoit à la guerre. D'autres Curacas portoient en peinture les belles actions qu'ils avoient faites pour le ſervice du Soleil & celui des Incas. D'autres ſe faiſoient ſuivre par un grand nombre de domeſtiques qui jouoient des inſtruments, enfin chaque Nation & chaque Particulier cherchoit à ſe diſtinguer dans cette fête.

Tous les Indiens, après la proceſſion, ſe préparoient au Raymi par un jeûne fort auſtere, puiſque pendant trois jours ils ne mangeoient qu'un peu de maïs blanc crud, avec une petite quantité d'herbes appellées *Chucam*, & ne bûvoient que de l'eau. Les Prêtres Incas qui devoient faire les ſacrifices préparoient la veille de la fête les moutons & les agneaux qui devoient y ſervir, auſſi bien que les vivres & le breuvage qu'on devoit préſenter au Soleil. Ils examinoient auparavant à peu près le nombre de ceux qui ſe trouvoient à la fête; car il falloit que tout le monde de quelque condition qu'il fût, eût part à ces offrandes. Les femmes du Soleil employoient cette même nuit à pétrir une pâte nommée *Cancu*, & elles en faiſoient de petits pains de la groſſeur d'une pomme. Les Indiens ne pétriſſoient jamais leur pain que dans cette occaſion & à une autre fête, encore n'en mangeoient-ils que deux ou trois morceaux. Une eſpece de légume appellée *Gara*, qu'ils faiſoient bouillir ou rôtir, leur tenoit ordinairement lieu de pain. Les Vierges élues pouvoient ſeules pétrir la farine dont on faiſoit les pains, que l'Inca & les Princes du Sang devoient manger. Elles accommodoient auſſi toutes les autres viandes, & il étoit ſuppoſé que ce jour-là le Soleil traitoit ſes enfants. Tout ce qu'il falloit pour le feſtin des Incas étoit préparé par les femmes du Soleil, & les autres femmes ſe chargeoient d'apprêter tout ce qui étoit deſtiné pour le peuple. Le pain qui ſe faiſoit en cette occaſion étoit pétri avec une attention extrême, & il falloit que la farine fût très-pure.

Le jour de la fête, l'Inca ſortoit accompagné de tous ſes parents, qui marchoient ſuivant leur rang & leur âge. Ils alloient ainſi dans une grande place, où ils attendoient nuds pieds & les yeux tournés vers le Levant que le Soleil parût. D'abord qu'ils l'appercevoient, ils ſe mettoient à genoux pour l'adorer, & les bras ouverts vis-à-vis de leurs viſages, ils lui donnoient des baiſers en l'air, en diſant qu'ils le regardoient comme leur pere & leur Dieu. Les Curacas qui n'étoient pas du ſang Royal, faiſoient les mêmes adorations. Le Roi ſeul ſe levoit enſuite, prenoit deux grands vaſes pleins de leur breuvage ordinaire, & en qualité de fils aîné du Soleil il l'invitoit à boire dans le vaſe qu'il tenoit de la main droite. Après cette invitation, l'Inca répandoit la liqueur de ce vaſe dans une cuvette d'or, d'où, par le moyen d'un tuyau, elle ſe rendoit à la maiſon du Soleil. L'Inca bûvoit enſuite un peu de la liqueur du vaſe qu'il tenoit de la main gauche, & partageoit le reſte entre tous les Princes du Sang, en verſant quelque partie de cette liqueur dans les petites coupes d'or ou d'argent qu'ils avoient apportées à ce deſſein. On donnoit aux Curacas une autre boiſſon que les femmes du Soleil avoient préparée, car la premiere n'étoit uniquement que pour les Incas du ſang Royal.

Après cette cérémonie ils alloient tous en ordre à la maiſon du Soleil, & à deux cents pas du Temple chacun ſe déchauſſoit à l'exception du Roi. Ce Prince & tous les Incas de ſon ſang entroient & ſe proſternoient devant l'image du Soleil. Les Curacas ſe croyant indignes de cet honneur, demeuroient dans la grande place. Auſſitôt que le Roi avoit offert au Soleil le vaſe d'or qu'il tenoit, tous les Princes du Sang remettoient les leurs aux Prêtres Incas. Les Sacrificateurs offroient ces vaſes d'abord, & alloient enſuite prendre ceux des Curacas, qui s'avançoient ſuivant leur rang, & le temps auquel ils avoient été ſoumis à l'Empire de l'Inca. En donnant leurs vaſes, ils faiſoient préſent au Soleil de petits animaux d'or & d'argent de toutes les eſpeces, mais ſurtout de celles qui abondoient dans leurs Provinces. Cette offrande finie, chacun retoutnoit en ſilence prendre la place qu'il occupoit auparavant. On voyoit alors paroître les Sacrificateurs avec une grande quantité d'agneaux & de brebis brêmes de différentes couleurs. Ils choiſiſſoient dans tous les beſtiaux qui appartenoient au Soleil, un agneau noir pour l'offrir le premier. Ils ſacrifioient cet agneau afin d'en tirer des préſages ſur la ſolemnité de la fête, cérémonie qu'ils obſervoient auſſi dans toutes leurs actions importantes, & ils jugeoient des ſentiments du Soleil par le cœur & par les poumons de la victime. Selon les préſages dont ils avoient beſoin, ils immoloient des agneaux, des moutons & des brebis brêmes, car ils n'ôtoient jamais la vie aux autres, & ils ne les mangeoient que lorſqu'elles ne pouvoient plus porter.

Dans ces ſacrifices ils tournoient la tête de l'animal du côté du Levant, & pendant que trois ou quatre hommes le tenoient fortement, les Sacrificateurs lui ouvroient le côté gauche, & tiroient avec la main le cœur, les poumons & toutes les entrailles qui devoient ſortir entieres ſans qu'il y eût rien de rompu. Ils étoient ſatisfaits lorſque les poumons palpitoient encore, & après les avoir tirés ſeulement dehors ſans les détacher entierement, ils ſouffloient dans le goſier de l'animal qu'ils lioient ou ſerroient enſuite avec la main, examinant ſi les conduits par où l'air entre dans les poumons étoient plus ou moins enflés. S'ils étoient très-gonflés, c'étoit un heureux préſage, & on s'en réjouiſſoit. Si en ouvrant le côté de la victime elle s'échappoit des mains de ceux qui la tenoient, ſi le goſier qui tient ordinairement aux entrailles ſe rompoit, ſi les poumons étoient déchirés, que le cœur fût gâté, ou qu'il arrivât quelque autre accident, on en tiroit un mauvais augure. Lorſque le préſage de l'agneau n'étoit pas favorable à la fête du *Raymi*, ils immoloient un mouton. Si le préſage n'en étoit pas meilleur, ils ſacrifioient une brebis brême, & s'ils n'avoient pas lieu d'être contents de ce dernier ſacrifice, ils ne laiſſoient pas de célebrer la fête, mais c'étoit avec douleur; car ils croyoient que le Soleil leur pere étoit en courroux, & qu'il vouloit les punir de quelque faute.

Ils immoloient enſuite une infinité d'autres agneaux, de moutons & de brebis pour le ſacrifice ordinaire, ſans ouvrir le côté de ces dernieres victimes. Après les avoir égorgées, on les écorchoit, & on n'en gardoit que le ſang & le cœur pour l'offrir au Soleil, avec le ſang & le cœur du premier agneau. Les Sacrificateurs réduiſoient le tout en cendres, avec un feu qu'ils croyoient avoir reçu immédiatement du Soleil, parce qu'ils l'allumoient de

L'AMERIQUE.

cette maniere : Le premier des Prêtres portant ſur la poitrine un vaſe concave très-poli & très-luiſant, gros comme la moitié d'une orange, le préſentoit aux rayons du Soleil. Ces rayons s'y raſſembloient, & par réflexions allumoient un peu de coton, placé à une diſtance convenable. Ce feu qui étoit regardé comme ſacré, ſervoit à conſommer les offrandes, & à rôtir toute la viande qu'on mangeoit ce jour-là. On le conſervoit enſuite pendant toute l'année dans la maiſon des Vierges élues, & s'il venoit à s'éteindre, c'étoit un très-mauvais préſage. Lorſque le Soleil étoit caché la veille de la fête, jour deſtiné à tout préparer, le Grand Prêtre allumoit du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Cependant ils étoient chagrins d'avoir recours à ce moyen, parce qu'ils croyoient que le Soleil en refuſant de leur donner du feu, leur marquoit qu'il étoit irrité contre eux.

La chair des animaux ſacrifiés étoit cuite dans les deux principales places de la ville, & on la diſtribuoit à tous ceux qui ſe trouvoient à cette ſolemnité, ſelon leur rang & leur dignité. L'Inca aſſis dans une chaiſe d'or maſſif, poſée ſur une table de même métal, envoyoit dire aux Bourgeois de la haute & baſſe ville, comme à ſes bons ſujets, de boire de ſa part aux principaux Indiens des Nations étrangeres qui ſe trouvoient à cette cérémonie. Après cette premiere invitation, l'Inca en faiſoit faire une ſeconde aux Curacas des environs de Cuzco. Le Seigneur chargé de cette commiſſion diſoit à celui auquel il étoit envoyé : *Le Capac Inca t'envoye inviter à boire, & je viens pour te faire raiſon de ſa part.* Le Capitaine ou le Curaca prenoit le vaſe avec beaucoup de reſpect, & levoit les yeux du côté du Soleil pour lui rendre graces de la faveur que ſon fils lui faiſoit, & dont il s'avouoit indigne. Lorſqu'il avoit bû, il rendoit le vaſe à l'Inca ſans aucun compliment, & donnoit pluſieurs baiſers à l'air comme une marque d'adoration. Les Capitaines & les Curacas attaquoient enſuite pour boire, les uns, l'Inca lui-même ; les autres, ſes parents, en obſervant le même ordre dans lequel ils avoient été invités. Pour cet effet ils s'approchoient de l'Inca ſans lui rien dire, & donnoient ſeulement des baiſers à l'air. Le Roi les recevoit avec bonté, & prenoit les vaſes qui lui étoient offerts ; mais comme il ne pouvoit pas tout boire, & que cela ne lui étoit pas permis, il porroit le vaſe à ſa bouche, prenoit quelques goutes de la liqueur, & ordonnoit à ſes Gentilshommes, qui étoient tous Incas privilégiés, de boire pour lui avec les Capitaines & les Curacas. Ces Gentilshommes obéiſſoient avec joye, & après avoir bû, ils rendoient les vaſes à ceux qui les avoient préſentés, & ces derniers les conſervoient ſoigneuſement, & les adoroient, pour ainſi dire, à cauſe que le Roi les avoit touchés de ſes mains & de ſes lévres. Toutes les boiſſons finies chacun reprenoit ſa place, & des troupes de baladins venoient danſer aux chanſons. Ceux-ci étoient ſuivis de gens maſqués qui portoient des deviſes & des blaſons.

La fête du *Raymi* duroit neuf jours, pendant leſquels les feſtins, les jeux, les danſes ne diſcontinuoient pas ; car on ne faiſoit attention aux mauvais augures que les premiers jours. Après la neuvaine les Curacas s'en retournoient chez eux avec la permiſſion du Roi, & très-ſatisfaits d'avoir aſſiſté à la principale fête de leur Dieu. Le Roi la célebroit partout où il ſe trouvoit

trouvoit, soit qu'il fût à la guerre, soit qu'il fût à la visite de son Royaume; mais elle se faisoit avec plus de solemnité à Cuzco que partout ailleurs.

Seconde fête.

La seconde fête du Soleil se célebroit lorsqu'on recevoit les jeunes gens Chevaliers, & on n'y observoit d'autres cérémonies que celles de la réception des Chevaliers, & des réjouissances qu'on faisoit ensuite.

Troisieme fête.

La troisieme fête du Soleil qui se nommoit *Cuscuieraymi*, se faisoit après les semailles, quand le maïs commençoit à sortir de terre. Alors les Péruviens offroient au Soleil quantité d'agneaux, de moutons & de brebis brêmes, le priant de commander à la gelée de ne point toucher à leur maïs. Dans la vallée de Cuzco & dans celles qui sont sur la même ligne, les gelées sont très-fortes, & le maïs plus au froid que tous les autres grains. Lorsque les Indiens voyoient qu'il n'y avoit point de nuage pendant la nuit, ils allumoient des herbages, croyant que la fumée empêchoit la gelée de faire impression. Le maïs étant la principale nourriture des Indiens, c'étoit avec raison qu'ils craignoient de le perdre, & qu'ils faisoient des vœux & des sacrifices. Ils honoroient cette fête par des danses & des festins, pendant lesquels ils buvoient avec excès, & comme les sacrifices étoient publics, la chair des victimes étoit partagée aux assistants.

Quatrieme fête.

La quatrieme & derniere fête solemnelle que les Incas célebroient à leur Cour se nommoit *Citu*. Elle étoit un sujet de joye générale, car ils ne la célebroient que lorsqu'ils vouloient bannir de la ville & des environs toutes les maladies, les peines & les foiblesses qui tourmentent ordinairement les hommes. Cette fête avoit beaucoup de rapport avec l'expiation des Gentils, & elle étoit accompagnée de grandes cérémonies. Les Indiens s'y préparoient par l'abstinence, & ils observoient ce jeûne le premier jour de la Lune, après l'Equinoxe de Septembre. Ils avoient deux sortes de jeûnes; le plus austere étoit celui pendant lequel ils ne mangeoient qu'un peu de maïs crud, & ne buvoient que de l'eau, & il duroit trois jours. Le second n'étoit pas si rude, car ils pouvoient manger le maïs rôti en plus grande quantité, & des herbes crues mêlées avec une sorte d'épicerie & du sel. Leur breuvage ordinaire ne leur étoit point interdit, mais ils ne pouvoient manger qu'une fois le jour.

Après s'être ainsi préparés, & que tous en général jusqu'aux enfants avoient jeûné un jour entier avec cette grande austerité, ils passoient la nuit à faire d'un pain qu'ils nommoient *Cancu*. Ils le formoient en pelotons qu'ils mettoient dans de grandes marmites de terre, ainsi qu'une autre sorte de pain dans lequel ils mêloient le sang des jeunes garçons & des enfants au dessus de cinq ans & au dessous de dix ans. Ce sang étoit tiré d'entre les sourcils & des narines. Les parents s'assembloient pour cette cérémonie, c'est-à-dire, que les freres alloient dans la maison de leur aîné, ou de leur parent le plus proche & le plus âgé. La nuit qu'on faisoit ce pain, & un peu avant la pointe du jour, ceux qui avoient jeûné se lavoient le corps, & avec de la pâte dans laquelle on avoit mis du sang, ils se frottoient la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras & les cuisses, afin de se nettoyer & de chasser de leurs corps toutes les maladies & les foiblesses. Après cette cérémonie, le plus âgé ou le plus qualifié de la maison prenoit

L'AMÉRIQUE.

un morceau de cette pâte dont il frottoit la porte de la rue, & l'y laiſſoit attaché pour marquer qu'on s'éroit purifié dans cette maiſon. Le Grand Prêtre faiſoit la même cérémonie dans le Palais & dans le Temple du Soleil, & d'autres Prêtres en alloient faire autant dans la maiſon des femmes du Soleil, & dans un Temple qui étoit à une lieue de la ville. On envoyoit encore des Prêtres dans les lieux qui étoient regardés comme ſacrés, & le plus âgé des oncles du Roi faiſoit cette cérémonie dans ſon Palais.

D'abord que le Soleil paroiſſoit tous les Indiens l'adoroient, le prioient de chaſſer bien loin tous les maux intérieurs & extérieurs dont ils étoient menacés, rompoient un morceau du pain dans lequel il n'y avoit point de ſang & le mangeoient. Après l'adoration qui ſe faiſoit à une heure marquée, afin qu'elle fût générale, on voyoit ſortir de la Forteresſe un Inca du ſang Royal, repréſentant un Courier du Soleil. Il étoit richement vêtu, & ſa mante étoit retrouſſée au tour de ſon corps. Il avoit à la main une lance garnie de plumes de différentes couleurs depuis la pointe juſqu'à la poignée, & enrichie de quantité d'anneaux d'or. Avec cette enſeigne qui ſervoit d'étendard en temps de guerre, ce Courier ſortoit de la Forteresſe comme un Courier de guerre, & deſcendoit la côte en faiſant différents mouvements avec ſa lance juſqu'à ce qu'il fût au milieu de la principale place de Cuzco. Il joignoit en cet endroit quatre autres Incas du ſang Royal, qui avoient des lances pareilles à la ſienne, & qui étoient habillés comme lui. Lorſque le premier Courier approchoit des autres, il touchoit leurs lances de la ſienne, & leur diſoit que le Soleil leur commandoit, comme à ſes meſſagers, de chaſſer de la ville & des environs tout ce qu'ils trouveroient d'incommodités & de maladies. Les Incas partoient en même temps le long des quatre grands chemins qui aboutiſſoient à la ville, & qu'ils croyoient conduire aux quatre parties du Monde. Tous les habitants, hommes & femmes, jeunes & vieux ſortoient lorſqu'ils voyoient paſſer ces Incas, & venoient aux portes de leurs maiſons avec des acclamations & des applaudiſſements extraordinaires, ſecouant leurs robes, comme pour en ôter la pouſſiere. Ils ſe frottoient auſſi la tête, le viſage, les bras & les cuiſſes avec la main, pour chaſſer de leurs maiſons les maux que ces Couriers du Soleil banniſſoient de la ville. Les quatre Coureurs trouvoient à un quart de lieue un pareil nombre d'Incas privilégiés qui prenoient leurs lances, & couroient un autre quart de lieue, où ils étoient relevés par d'autres: ce qui ſe répétoit juſqu'à cinq ou ſix lieues de la ville. On plantoit alors les lances, afin de montrer que les maux éroient bornés à cet endroit, & qu'ils ne pouvoient paſſer ces limires.

La nuit ſuivante les mêmes Incas ſortoient dans les rues avec de grandes torches de paille nattée qui brûloient un certain eſpace de temps. Après avoir parcouru toute la ville, ils en ſortoient croyant mettre dehors les maux de la nuit, comme ils avoient chaſſé avec leurs lances les maux du jour. Ils jettoient le reſte de ces torches dans la riviere, où ils s'étoient lavés le jour précédent, afin que ſon courant emportât juſques dans la mer les maux qu'ils avoient bannis. Si le lendemain un Indien rencontroit au bord de la riviere quelque reſte de ces torches, il s'en éloignoit promptement, dans la crainte qu'il ne fût contagieux. Après s'être ainſi ſervis du fer & du

feu, ils faiſoient des réjouiſſances publiques pendant tout le quartier de la Lune, & rendoient graces au Soleil de les avoir délivrés de leurs maux. Ils lui ſacrifioient beaucoup d'agneaux & de moutons, dont ils jettoient dans le feu les entrailles, & faiſoient cuire publiquement la chair qu'ils diſtribuoient à tous les aſſiſtants. Ils paſſoient le jour & la nuit à chanter, à danſer & à boire, n'oubliant rien de ce qui pouvoit les divertir dans les maiſons particulieres & dans les places publiques.

Autres fêtes.

Les Indiens célebroient auſſi dans le Temple du Soleil, mais avec moins de ſolemnité, le commencement de chaque Lune. Ils faiſoient des ſacrifices en actions de graces, lorſque les Incas avoient remporté quelque victoire, ou lorſqu'une Province ſe ſoumettoit volontairement à l'Empire. Ils faiſoient encore des fêtes chacun dans leurs maiſons après avoir fait la recolte & ſerré la moiſſon. Ils offroient au Soleil un peu de ſuif qu'ils brûloient; mais les Gentilshommes & les plus riches lui ſacrifioient des lapins domeſtiques qu'ils jettoient dans le feu, pour rendre graces au Soleil des biens qu'il leur avoit accordés cette année, & pour le prier de recommander à leurs greniers de bien garder les grains qu'il leur avoit donnés.

Pompe funebre des Rois.

Les funerailles des Rois ſe faiſoient avec beaucoup de ſolemnité, & pendant un certain eſpace de temps. Leurs corps étoient embaumés ſi parfaitement qu'ils paroiſſoient encore vivants, & on en pottoit toutes les parties intérieures dans un Temple, à cinq lieues de Cuzco, ſur la riviere de Yucay. Lorſque l'Inca mouroit, ou quelqu'un des principaux Seigneurs du pays, les domeſtiques & les femmes qu'ils avoient le plus aimés, ſe laiſſoient enterrer vivants. Les Indiens croyoient à l'immortalité de l'ame, mais ils s'imaginoient qu'après cette vie il y en avoit une corporelle, & en conſéquence de cette idée les femmes & les domeſtiques du Roi ou du Prince qui étoit mort, s'offroient à le ſuivre pour le ſervir. Après avoir embaumé le corps de leur Inca, les Péruviens le plaçoient dans le Temple & devant l'image du Soleil, & lui offroient des ſacrifices comme à une homme divin, fils du Soleil. Les Bourgeois de la ville pleuroient tous les jours leur Souverain, durant un mois entier. Les Naturels des Provinces éloignées de Cuzco, qui ſe trouvoient établis dans cette ville lors de la mort de l'Inca, ſortoient dans la campagne avec les enſeignes de ce Prince, ſes bannieres, ſes armes, ſes habits, & tout ce qu'il falloit enterrer avec lui. Ils mêloient à leurs plaintes le récit des victoires que l'Inca avoit remportées, celui de ſes exploits mémorables, & des biens qu'il avoit faits à leurs pays.

Le premier mois de deuil paſſé, on le renouvelloit tous les quinze jours pendant toute l'année. Il y avoit parmi les Indiens des hommes & des femmes qui excelloient dans l'art de pleurer, & ils en faiſoient profeſſion. Ces hommes & ces femmes ne ceſſoient d'accompagner de leurs gémiſſements les éloges du feu Roi. On obſervoit dans les Provinces les mêmes témoignages de douleur, que l'on donnoit dans la ville capitale, & chaque Seigneur affectoit de porter un grand deuil. Il alloit viſiter les lieux où le Prince s'étoit arrêté dans ſon pays, & en parlant des faveurs qu'il en avoit reçues, il faiſoit éclater les regrets les plus ſenſibles.

Les entrailles du Roi mort étoient enterrées avec toute ſa vaiſſelle, ſa batterie de cuiſine, ſes habits, ſes plus riches joyaux, & les meubles de

L'AMÉRIQUE.

toutes ſes maiſons, comme s'il devoit en faire uſage dans l'autre vie. A l'égard des autres richeſſes placées dans les maiſons Royales par grandeur & par magnificence, comme les cuves, les buchers, les arbres d'or & d'argent, &c. on n'y touchoit point, & on les gardoit avec reſpect pour ceux qui ſuccédoient à la couronne.

Noms nouveaux des habitants du Pérou, pour diſtinguer les races.

On appelle Eſpagnols ou Caſtillans ceux qui viennent d'Eſpagne, & leurs enfants ſe nomment *Crioles*. Le nom de Negre ſe donne au Noir né aux Indes, pour le diſtinguer de celui qui vient de Guinée. Leur amour propre eſt plus flatté d'être né dans le pays que dans une terre étrangere. Le nom de Mulâtre déſigne le fils d'un Negre & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Negreſſe, & les enfants de celui-ci ſont appellés *Cholos*. Les Métiz doivent la naiſſance à un Eſpagnol & à une Indienne, ou à un Indien & à une Eſpagnole. On regarde aux Indes les Métiz avec une eſpece de mépris; de ſorte qu'ils aiment mieux être appellés Montagnards, quoique ce nom ne ſoit pas fort honorable dans le pays. Les enfants d'un Eſpagnol & d'une Métize, ou d'un Métiz & d'une Eſpagnole, ont quatre parts d'un Indien & trois d'un Eſpagnol, & ſont nommés *Quatralvos*. Les enfants d'un Métiz & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Métize, ont le nom de *Treſalvos*, pour marquer qu'ils ont les trois quarts de l'Indien & un de l'Eſpagnol. Tous ces noms & pluſieurs autres ont été inventés, afin de diſtinguer le mélange des races, qui s'eſt fait dans ce pays.

CHAPITRE II.

Découvertes & conquêtes du Bréſil par les Portugais.

SUIVANT les relations qu'on attribue à Americ Veſpuce, & qui en effet portent ſon nom, on pourroit croire qu'il fut le premier qui découvrit le Bréſil; mais on apperçoit tant de fauſſetés apparentes dans ces relations, qu'on n'oſe s'y rapporter; je n'en ferai donc aucune mention.

Après que Colomb eut découvert dans ſon troiſiéme voyage l'iſle de la Trinité & les bouches de l'Orenoque, il auroit été facile aux Eſpagnols d'avancer vers l'Orient & de découvrir le pays de la Guyane entre l'Orenoque & l'Amazone. Ils voyoient bien une terre qui avançoit vers l'Orient; mais leur but, ou plutôt celui de Colomb, dont ils ſuivoient alors les impreſſions, les portoit vers cette mer qui s'enfonce entre la terre ferme au Midi, & la Floride au Nord. Les établiſſements déjà faits, l'or qu'on en rapportoit, l'eſpérance d'arriver par-là immédiatement à la côte Orientale des Indes, tout les conduiſoit de ce côté, & les empêchoit de porter leurs vûes vers le Bréſil.

Cependant ce pays fut découvert par des Portugais qui ne le cherchoient pas non plus. Pierre Alvarès Cabral, homme diſtingué par ſa naiſſance, partit pour Sofala avec une flotte de treize vaiſſeaux au mois de Mars de l'année 1500, & il devoit pouſſer enſuite juſqu'à la côte de Malabar. Après

L'Amérique.

avoir passé les isles du Cap-Verd, il prit tellement le large afin d'éviter le calme qui regne sur les côtes d'Afrique, qu'il se trouva le 24 d'Avril à la vûe d'une terre inconnue située à l'Oueſt. Une tempête l'obligea de ranger cette côte, & il courut jusques vers le quinzieme dégré de latitude Australe, où il trouva un bon port qu'il nomma pour cette raison, *Porto-Seguro*, (Port sur). Il donna le nom de Sainte-Croix, au pays même qui le conserva quelque temps. Dans la suite on changea ce nom en celui d'une sorte de bois qu'on y trouva; & qui étoit connu en Europe sous le nom de Bréſil, longtemps avant qu'on fît la découverte du pays, qu'on appelle ainsi aujourd'hui.

Cabral envoya à terre ses découvreurs, & sur le rapport qu'ils firent que la terre paroissoit être très-fertile, arrosée de belles rivieres, couverte d'arbres fruitiers de plusieurs especes, & habitée d'hommes & d'animaux, il résolut d'y descendre pour rafraîchir son monde, & se mettre dès-lors en possession du pays. Les présents & les amitiés qu'il fit aux habitants qui oserent approcher des Portugais, lui gagnerent leur affection, & ils s'empresserent de fournir à la flotte les fruits de leur pays. Le Général Portugais, charmé de sa découverte, planta un poteau pour prendre possession de cette terre, & y laissa deux criminels, dont la peine de mort avoit été changée en celle de la déportation. Cabral fit ensuite embarquer un Sauvage de bonne volonté sur un de ses vaisseaux, qui devoit aller porter à Lisbonne la nouvelle de sa découverte, & continua son voyage vers les lieux pour lesquels sa flotte étoit destinée.

La Cour de Portugal, instruite & satisfaite de ce que Cabral lui avoit mandé, chargea différents Particuliers d'aller reconnoître le pays, dont il avoit fait mention. Gonçale Cohelo & plusieurs autres employerent un temps considérable à visiter les ports, les bayes, les rivieres, enfin une grande partie du pays. Tous les habitants ne ressembloient pas à ceux que Cabral avoit vus: ces derniers lui avoient paru doux, simples & portés pour les Etrangers; les autres au contraire étoient barbares, féroces & indociles. Les terres d'ailleurs, quoique belles & fertiles en apparence, ne sembloient renfermer aucune des richesses qui flattent le plus la cupidité. Ces connoissances, dont les voyageurs Portugais firent le détail à la Cour, ralentirent l'ardeur qu'on avoit d'abord témoignée pour faire des établissements. On ne renonça pas néanmoins entierement à ce projet, & on fit encore quelques voyages, parce que le bois de Bréſil, les singes & les perroquets, qui se vendoient avantageusement en Europe, ne coutoient que la peine de les prendre. On envoya aussi dans ce pays des hommes condamnés à la mort & quelques femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Royaume. Ces malheureux avoient toutes les peines imaginables à se défendre contre les Sauvages, & plusieurs périssoient de misere, ne pouvant tout à la fois veiller à leur sûreté, & cultiver la terre pour en tirer de quoi subsister.

Les Portugais commencent à s'établir au Bréſil.

Enfin on promit en Portugal d'amples concessions à ceux qui se présenteroient d'eux-mêmes pour faire des établissements au Bréſil. Ces promesses ne paroissant pas suffire aux vûes qu'on se proposoit, on assigna à quelques Seigneurs des Provinces entieres dans le pays découvert, afin qu'ils s'intéressassent à leur procurer des habitants. On employa encore un troisiéme

L'AMÉRIQUE.

moyen qui fut de donner le Bréſil à ferme pour des revenus aſſez modiques, le Roi ſe contentant d'une Souveraineté réduite preſque au ſeul titre. Tous ces avantages ne purent déterminer qu'un très-petit nombre de perſonnes à aller s'établir dans un pays, où il falloit ſe partager entre une défenſe perpétuelle contre les Barbares, dont on étoit toujours à la veille d'être opprimé, & un travail aſſidu pour défricher & cultiver la terre. Dans les commencements les Portugais eurent beaucoup à ſouffrir des Braſiliens qui, accoutumés à manger les priſonniers qu'ils faiſoient, ſurprenoient ſouvent quelque nouvel arrivé, le maſſacroient & ne manquoient pas d'en faire un feſtin. Quelques Religieux Françiſcains partirent avec les premiers Colons, & comme un d'eux ſe noya en voulant paſſer une riviere, on donna le nom de ſaint François à cette riviere, & elle l'a gardé juſqu'à ce jour. Malgré les difficultés & le dégoût de pluſieurs Portugais, le Bréſil ſe peupla peu à peu d'Européens, & les fruits que les Colons retirerent de leur travail & de leur induſtrie, exciterent inſenſiblement un plus grand nombre de Portugais à former des établiſſements auprès des premiers arrivés. Les attaques fréquentes des Naturels du pays obligerent les Portugais à ſe tenir ſur leurs gardes. En conſéquence ils ſe partagerent en différentes Capitaineries prêtes à ſe ſecourir mutuellement, & ſongerent à bâtir des habitations ſolides. Ils y travaillerent ſi efficacement qu'en moins de cinquante ans, il y eut le long de la côte diverſes bourgades, dont les cinq principales étoient Tamacara, Fernambouc, Ilheos, Porto-Seguro, & ſaint Vincent.

Les avantages que les nouveaux habitants tiroient de leur établiſſement dans une terre ſi fertile commencerent à inſpirer au Roi de Portugal l'envie de tirer plus de profit qu'on n'avoit fait juſqu'alors d'une découverte auſſi importante. Pour cet effet, Jean III. qui régnoit alors, révoqua tous les pouvoirs antérieurs accordés aux Chefs des Capitaineries, & envoya en 1549. Thomas de Souza avec le titre de Gouverneur Général, & les ordres de bâtir une ville à la baye de tous les Saints. La Cour l'avoit auſſi chargé d'un nouveau plan de Gouvernement tout dreſſé, & les Officiers qu'elle avoit nommés s'embarquerent en même temps que lui ſur une eſcadre de ſix vaiſſeaux. Le Roi, déſirant coopérer à la converſion des Braſiliens qu'il regardoit comme ſes ſujets, demanda des Miſſionnaires au Pape Paul III. Il en obtint ſix qui partirent avec Souza au commencement d'Avril, & arriverent au Bréſil au bout de deux mois. Souza ſongea auſſitôt à bâtir une ville qu'il nomma San-Salvador (ſaint Sauveur.) Quelques-uns la nomment la Baye, parce que c'eſt la ville de cette baye. Quoique le nouveau Gouverneur & Edouard d'Acoſta, ſon ſucceſſeur, euſſent ſouvent des guerres à ſoutenir contre les Braſiliens, ils trouverent encore les moyens de multiplier le nombre des villes. Les premieres n'eurent que des fortifications peu conſidérables, parce qu'elles ſuffiſoient contre les Sauvages; mais par la ſuite on les augmenta pour ſe mettre à couvert des invaſions des Européens qui couroient les côtes de l'Amérique. Nonobſtant les précautions que prirent les Portugais, ils ne purent empêcher un François, nommé Villegagnon de s'établir à l'entrée de Rio-Janeiro, environ cinq ans après l'arrivée de Souza au Bréſil.

Etabliſſement de Villegagnon dans le Bréſil.

Nicolas Durant, ſieur de Villegagnon, né à Provins en Brie, Vice-Amiral

L'Amérique.

de Bretagne, & Chevalier de Malte, où il s'étoit signalé par son courage & par sa conduite, reçut à Nantes quelque mortification de la part de son Ordre. Le chagrin qu'il ressentit, joint au désir de visiter le Brésil, dont il avoit entendu faire le récit, le porta à s'adresser à l'Amiral de France Gaspar de Coligny, & à lui proposer d'armer une escadre pour faire un établissement en Amérique. L'Amiral étoit entierement dévoué à ce qu'on appelloit à Geneve la Réformation, & comme il croyoit le Chevalier de Malte fort ébranlé dans les sentiments de la Religion Catholique, il écouta favorablement ses propositions. Il connoissoit Villegagnon pour un homme brave, entreprenant, plein d'esprit & plus sçavant que ne l'est ordinairement un Militaire, & il se reposoit volontiers sur lui touchant le succès de son expédition. Villegagnon eut plusieurs conférences avec l'Amiral, qui voulut dresser lui-même le plan de l'entreprise, & exigea que la Colonie seroit toute protestante. Quelque contraire que cette condition dût être à la façon de penser d'un Chevalier de Malte, Villegagnon se prêta à tout sans hésiter. Il étoit encore trop plein de son ressentiment, pour ouvrir les yeux sur l'irrégularité de sa conduite, & il ne rentra en lui-même qu'au bout de plusieurs années.

Coligny fit entendre à Henri II. alors sur le thrône de France, combien il lui importoit de faire en Amérique des établissements ainsi que les Espagnols & les Portugais. Ce Prince agréa le projet qui lui fut présenté, & donna à Villegagnon deux ou trois vaisseaux bien équipés & munis d'artillerie & de provisions. Il ajouta dix mille francs en argent & lui permit d'emmener autant qu'il voudroit d'artisans pour l'établissement, & de matelots pour la course. Le Chevalier & ceux qui l'accompagnoient partirent du Havre de Grace au mois de Mai 1555. Les vents & plusieurs accidents rendirent la navigation fort longue, car les François n'arriverent qu'au mois de Novembre au Brésil. Villegagnon s'étant d'abord arrêté sur un rocher en fut chassé par la mer, & en avançant d'avantage vers les terres il trouva presque sous le tropique du Capricorne une petite isle dont il s'empara. Il y bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny, & se mit en état de se maintenir contre les Sauvages & contre les Portugais, à qui son voisinage devoit beaucoup déplaire.

Aussitôt que l'établissement fut commencé, Villegagnon écrivit à l'Amiral pour lui rendre compte de tout ce qu'il avoit fait. Il joignit à ses dépêches ce qu'il avoit pu recueillir des productions du pays, & demanda de quoi renforcer sa colonie. Il n'oublia point de décrire les mœurs des habitants & les avantages qu'on pourroit tirer de ce pays pour le commerce. L'Amiral communiqua la lettre de Villegagnon à Jean Calvin avec qui il étoit en relation, & l'Eglise de Geneve détermina une douzaine de personnes zélées à se joindre ensemble pour faire le voyage du Brésil. Dupont, qui s'étoit retiré près de Geneve & que l'Amiral connoissoit, se mit à la tête, & on nomma pour Ministres Pierre Richer, qui avoit quitté l'Ordre des Carmes, & Guillaume Chartier. Ils partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556. & l'Amiral les reçut à Châtillon où ils passerent pour prendre ses ordres. Ils s'embarquerent à Honfleur après avoir augmenté leur troupe à Paris & à Rouen; de sorte qu'elle se trouvoit composée d'environ trois cents hommes,

L'AMÉRIQUE.

Ils leverent l'ancre le 20 Novembre 1556. & virent la terre du Bréſil entre Porto-Seguro & Spiritu-Santo le 26 Février 1557. Ils la cotoyerent juſqu'au 7 de Mars, & arriverent enfin à l'iſle & au Fort de Coligny. Peu de temps après Richer & Villegagnon eurent, au ſujet de la Religion, une diſpute qui les obligea à députer vers Calvin le Miniſtre Chartier ; mais avant le retour de ce Miniſtre les controverſes avoient dégénéré en une ſédition, & Villegagnon, revenu de ſes erreurs, reprit les ſentiments dans leſquels il avoit été élevé & chaſſa du Fort tous les Genevois. Ceux-ci entrerent dans le Rio-Janeiro & s'établirent en terre ferme à demi-lieue de l'iſle de Villegagnon. Ils en partirent huit mois après & repaſſerent en France, où ils n'oublierent rien pour détruire le Chevalier dans l'eſprit de l'Amiral. Ce dernier, chagrin de s'être trompé ſur les ſentiments de Villegagnon, renonça à une entrepriſe qu'il n'avoit faite que pour procurer une retraite à ceux de ſa Religion, & il fit tarir la ſource des ſecours, ſans leſquels le Chevalier ne pouvoit ſe maintenir longtems dans ſon poſte. Villegagnon ainſi abandonné retourna en France & répandit pluſieurs mémoires contre les Miniſtres Proteſtans avec qui il avoit eu des démêlés. Il ſe retira enſuite dans une Commanderie de ſon Ordre, auprès de ſaint Jean de Nemours, & après avoir fait pluſieurs ouvrages au ſujet des diſputes de Religion, il mourut dans la foi Catholique. La Colonie qu'il avoit fondée ne ſubſiſta pas une année entiere depuis ſon départ, car elle fut détruite par Emmanuel Sà, qui commandoit les Portugais. Tel fut le ſuccès du premier établiſſement que les François voulurent faire dans le Bréſil.

1558.

Les Portugais jouirent paiſiblement de ce pays juſqu'en 1612. Il s'éleva à la vérité quelques diſputes entr'eux & les Eſpagnols, mais elles n'eurent point de ſuites fâcheuſes, & un accommodement ſolide appaiſa les différends des deux Nations. Vers l'an 1594. un Capitaine de vaiſſeau François, nommé Riffaut, ſongea à faire un établiſſement dans le Bréſil. Il y avoit fait une courſe quelque temps auparavant, & en commerçant avec les Braſiliens, il avoit eu occaſion de gagner l'amitié d'un Chef de Sauvages. Ce Naturel invita Riffaut à fonder une Colonie dans ſon pays, & le Capitaine François réſolut de profiter de ces heureuſes diſpoſitions. Pour cet effet, il équipa trois navires & mit à la voile en 1594. La diſcorde qui ſe mit entre ceux qu'il conduiſoit, & la perte de ſon principal vaiſſeau firent échouer l'entrepriſe. Riffaut, obligé de retourner en France, laiſſa ſeulement quelques-uns de ſes gens avec les Sauvages, & entre autres de Vaux, jeune Gentilhomme. Ce dernier ſe fit tellement aimer des Braſiliens, qu'ils le prierent de leur procurer un établiſſement de François. De Vaux, aſſuré de la bonne volonté des Sauvages, repaſſa en France à la premiere occaſion, & mit tout en uſage pour engager Henri IV. à envoyer une Colonie dans le Bréſil. Le Roi cédant aux ſollicitations réitérées de de Vaux, chargea la Ravardiere d'aller avec ce Gentilhomme voir ſi les choſes étoient conformes à ſon rapport, & il promit dans ce cas de fournir tout ce qui ſeroit néceſſaire.

La Ravardiere partit au commencement de l'année 1604. fut ſix mois au Bréſil, & après avoir tout examiné ſcrupuleuſement, il revint en France. Il fit néanmoins d'autres voyages encore avant l'établiſſement propoſé, & ce ne fut qu'après la mort d'Henri IV. que la Ravardiere, aſſocié avec Razilly

&

L'Amérique.

& le Baron de Sanſy, obtint de la Reine Régente la permiſſion de partir pour le Bréſil. Les Aſſociés mirent à la voile de Cancale en Bretagne le 19 Mars 1612. avec trois navires. Une tempête les jetta au port de Plymouth en Angleterre, où ils reſterent juſqu'au 23 d'Avril. Ils en ſortirent enfin & débarquerent à l'iſle de Maragnan vers la fin de Juillet. Ils y commencerent une Fortereſſe ſur une haute colline auprès du principal port de l'iſle, & entre deux rivieres. Le nom de ſaint Louis fut donné à la Fortereſſe, & on y mit vingt-deux piéces de canon. Nonobſtant ces précautions pour ſe défendre, les François ne ſe maintinrent gueres que deux ans. Jérôme d'Abulquerque, Gouverneur de Fernambouc, ayant envoyé une flotte aux Portugais, leur fournit les moyens d'attaquer les François, & ces derniers trop foibles pour réſiſter, renoncerent à leur établiſſement, & reprirent la route de France.

Les Portugais, qui étoient partis ſuivant les ordres de leur Souverain à deſſein de faire des établiſſements dans le Bréſil, s'étoient tellement mutipliés & avoient trouvé une terre ſi fertile, qu'ils furent en peu de temps en état de ſe paſſer des ſecours qui pouvoient leur venir d'Europe. La force & l'abondance dont jouiſſoit la Colonie lui étoient d'autant plus néceſſaires que Philippe II. Roi d'Eſpagne, étant devenu Roi de Portugal, ne put faire aucune attention au Bréſil, à cauſe des guerres qu'il avoit à ſoutenir en Europe. Les mécontents des Pays-Bas, ſecouerent le joug ſous le regne de Philippe, & formerent la République des Provinces-Unies. Il y avoit tout lieu de craindre dans le Bréſil que les Hollandois, (c'eſt ainſi qu'on nomme ceux qui forment la République des Provinces Unies) ne fiſſent quelque entrepriſe contre les Portugais, mais ils étoient trop occupés à maintenir leur liberté, à laquelle ils ſongeoient alors uniquement. Ce ne fut guères qu'en 1623, qu'ils parvinrent à former la Compagnie des Indes occidentales, qui eſt encore aujourd'hui une des principales branches du Gouvernement, quoiqu'inférieure à celle des Indes Orientales.

Cette Compagnie devint fatale aux Portugais dès le commencement de ſon inſtitution. Jacob Willekens & l'Hermite qui commandoient les vaiſſeaux qu'elle avoit armés, coururent les côtes de Portugal & firent des priſes conſidérables. Après s'être ainſi eſſayés contre la Nation Portugaiſe, les Hollandois envoyerent le même Willekens au Bréſil. Ce pays, qui a près de douze cents lieues de côte, eſt riche & fertile, & il y avoit peu de familles en Portugal, qui n'y poſſédaſſent des biens en fonds de terre. Les Braſiliens les plus voiſins avoient été ſoumis peu à peu dans l'eſpace de plus de quatre-vingts ans, & on n'y prenoit aucune part aux guerres dont l'Europe étoit agitée. Le profond repos dont les Portugais jouiſſoient dans le Bréſil depuis la deſtruction de la derniere Colonie Françoiſe, fut cauſe que tous les habitants devinrent Commerçants. Les Gouverneurs ainſi que les ſoldats étoient Marchands, & vivoient ſans aucune inquiétude pour le dehors. Ils trafiquoient volontiers avec les Hollandois, & les préféroient même aux Portugais, parce qu'ils tiroient du profit des premiers. Ce commerce clandeſtin & les avantages que les Colons y trouvoient, les diſpoſerent favorablement pour les Hollandois, & éloignerent de leurs eſprits toute défiance à leur égard. 1624.

Les choſes étoient en cet état lorſque Willekens parut avec ſon eſcadre

L'AMÉRIQUE.

à la baye de Tous les Saints. Les Portugais, ſoupçonnant le deſſein des Hollandois, ſongerent moins à ſe défendre qu'à ſauver leurs meilleurs effets, & l'Amiral Hollandois ſe rendit maître de San-Salvador ville grande, riche & capitale du Bréſil. Don Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, tomba au pouvoir des Hollandois ; mais l'Archevêque Miehel Texeira à la tête de ſon Clergé réſiſta quelque temps, & ſe retira en bon ordre dans un bourg voiſin où il ſe fortifia. Les Hollandois firent un butin conſidérable à la priſe de San-Salvador & s'emparerent de la Capitainerie la plus forte & la mieux peuplée du pays. La nouvelle de l'invaſion des Hollandois cauſa une

1625. grande conſternation parmi les Portugais. Ils étoient perſuadés que les Miniſtres Eſpagnols, charmés de leur voir perdre un pays qui leur faiſoit une reſſource, ne chercheroient pas à y remédier. Le Roi d'Eſpagne ne penſa pas néanmoins comme on l'avoit imaginé, & loin de négliger les intérêts des Portugais dans le Bréſil, il promit d'armer une flotte Eſpagnole, & écrivit aux Grands de Portugal, afin que de leur côté ils équipaſſent des vaiſſeaux. Les flottes réunies n'en formerent qu'une ſeule commandée par Frédéric de Tolede Oſorio, Marquis de Valdueſa. Quatorze à quinze mille hommes tant ſoldats que matelots étoient ſur ces vaiſſeaux, & comme le paſſage fut heureux, ils mouillerent en peu de temps à la baye de Tous les Saints.

Les Hollandois ſouffroient beaucoup à San-Salvador depuis la conquête qu'ils en avoient faite, parce que l'Archevêque Texeira, qui étoit venu à bout de raſſembler quelques troupes, avoit ſouvent défait leurs partis. Peu content de ces avantages, s'il ne les chaſſoit entierement, il leur avoit coupé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués lorſqu'il mourut. Le commandement des Portugais fut confié enſuite à Nunnez Marino, qui ne le garda pas longtemps. Don François de Moura ſuccéda à Marino & continua le blocus que ſes deux prédéceſſeurs avoient commencé. La flotte Eſpagnole & la Portugaiſe parurent ſur ces entrefaites devant le havre de San-Salvador, & quatre mille hommes débarquerent ſous le commandement de Don Manuel de Meneſſez. Il ne falloit pas tant de ſoldats pour forcer une place déjà fatiguée d'un long blocus, & la garniſon contraignit le Gouverneur Hol-

1626. landois à capituler le 10 d'Avril. Après cet exploit les deux flottes remirent à la voile & retournerent en Europe où elles arriverent fort délabrées, à cauſe des tempêtes qu'elles avoient eſſuyées dans le chemin.

La République des Provinces-Unies, chagrine de l'affront qu'elle avoit reçu de la part des Portugais, s'en vengea en enlevant pluſieurs de leurs vaiſſeaux. Cette vengeance lui paroiſſant encore trop foible, elle arma une

1629. nouvelle flotte, & vers le milieu de l'année 1629. l'Amiral Lonk partit avec une flotte de vingt-ſept vaiſſeaux de guerre, qui furent joints par d'autres ſur leſquels étoient les troupes de débarquement commandées par Thierry de Wardenbourg. Les vents contraires retarderent l'arrivée de la flotte au

1630. Bréſil, & elle ne découvrit la côte de Fernambouc que le 3 Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainerie avec deux mille quatre cents ſoldats & quatre cents hommes des équipages. Il s'avança le 16 vers la ville d'Olinde, qu'il prit après s'être rendu maître des trois Forts, qui lui coûterent trois combats. Lonk de ſon côté ſe poſta ſur le Recif, ſitué au

L'Amérique.

Midi d'Olinde & sur la pointe d'une longue terre où les Portugais avoient élevé le Fort de S. George. La frayeur s'empara alors des esprits des Colons, & les Hollandois, profitant de ce premier mouvement de crainte, se mirent en possession du reste de la Capitainerie, dont ils fortifierent avec soin les principaux lieux.

Cependant les Portugais d'Europe, touchés des pertes qu'ils essuyoient dans le Brésil, presserent vivement les Ministres de Madrid de faire des efforts pour chasser de nouveau les Hollandois. Ils leverent en même temps de bonnes troupes & armerent une nombreuse flotte abondamment pourvue de vivres & de munitions de guerre. Les Castillans joignirent quelques vaisseaux à ceux des Portugais, & l'Amiral d'Oquendo fut nommé pour commander cette flotte. Elle paroissoit suffisante pour reprendre tout ce qu'on avoit perdu, mais par malheur la mortalité se mit dans les troupes avant leur embarquement. De cinq mille soldats dont cette armée devoit être composée, il en mourut deux mille en moins de deux mois & demi & presque tous les autres déserterent. Il fallut ramener par force ces derniers & employer les menaces pour les embarquer. Enfin la flotte mit en mer au mois de Mai & fut renforcée aux Canaries par quinze vaisseaux de guerre. Au moyen de ce renfort, elle étoit composée de cinquante-quatre vaisseaux lorsqu'elle rencontra l'Amiral Général Pater, qui croyant les Portugais plus foibles qu'ils n'étoient, venoit au-devant d'eux avec quatorze vaisseaux & deux yachts. Les Hollandois, quoique beaucoup inférieurs en forces, livrerent combat aux ennemis & firent des prodiges de valeur. Pater & l'Amiral Thys périrent dans l'action avec leurs vaisseaux qui furent brûlés. Les Hollandois, découragés par la perte de ces deux Officiers, songerent à faire retraite & emmenerent à Olinde un vaisseau Espagnol qu'ils avoient pris dans le combat. D'Oquendo qui les suivoit, mouilla le long des côtes de Paraïba, mit à terre douze cents soldats pour la garde du pays, & fit quelques autres dispositions pour la sûreté de la riviere de saint François, & pour celle des Capitaineries de Segeripe & de la baye de Tous les Saints. Il rafraîchit ensuite l'armée Portugaise commandée par d'Abulquerque, & reprit la route de Lisbonne. Une flotte Hollandoise rencontra celle des Portugais, & la maltraita tellement qu'il n'y eut que quelques vaisseaux qui arriverent à Lisbonne.

1632. Don Frédéric de Tolede, qui commanda une autre flotte l'année suivante, ne fit rien de considérable, & les Hollandois se rendirent maîtres, en moins de trois campagnes, des Capitaineries de Tamaraca, de Paraïba & de Rio-Grande. Les Hollandois en Europe résolurent de faire un dernier effort pour conquérir le reste du Brésil, & ils choisirent pour cette expédition le Comte Maurice de Nassau, qu'ils nommerent Capitaine Général. Il partit de Texel

1636. le 25 d'Octobre de l'année 1636. & arriva au Brésil le 23 de Janvier de l'année 1637. Les troupes qu'il conduisoit, jointes à celles qui étoient déjà dans le pays, formerent une armée assez considérable. Les Capitaines, qui connoissoient le pays & la maniere de combattre des Portugais, instruisirent ceux qui accompagnoient le Comte Maurice, & on se mit presque aussitôt en campagne. Le Général Hollandois alla chercher le Comte de Banjola,

1637. & le mit en fuite après un combat très-opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses portes

L'AMÉRIQUE.

au vainqueur, qui aſſiégea enſuite la citadelle de Porvacaon. La garniſon fut obligé de ſortir de cette place, malgré la vigoureuſe réſiſtance qu'elle fit pendant treize jours. Cette conquête fut ſuivie de celle d'Openeda & de quelques autres avantages très-importants.

1638. Le Comte Maurice, perſuadé qu'il viendroit plutôt à bout de vaincre les Portugais en diviſant leurs forces, envoya ſur la côte de Guinée une flotte qui prit le fameux Fort de ſaint George de la Mine. La campagne ſuivante ne fut pas encore favorable aux Portugais, qui perdirent diverſes places importantes. Les Naturels de Siara, l'une des Capitaineries Septentrionales du Bréſil, implorerent la protection & l'aſſiſtance du Comte Maurice contre les Portugais. Le Général Hollandois leur envoya George Gartman, un de ſes Capitaines, qui aidé par le Roi de Siara, mit le ſiége devant la place, l'enleva & ſe rendit maître de tout le reſte de la Capitainerie. Cette nouvelle conquête augmenta la puiſſance des Hollandois, qui étoient déjà en poſſeſſion de pluſieurs Capitaineries. Le Comte s'apperçut néanmoins que les Portugais avoient des intelligences dans quelques places de celles de Paraïba & de Rio-Grande. Pour prévenir les ſuites qu'elles pourroient avoir, le Général Hollandois s'aſſura de ceux dont la fidélité lui étoit ſuſpecte, & fit rebâtir la ville Philippine dans le Paraïba, & la nomma Frederikſtadt, du nom du Prince d'Orange. Il crut devoir tenter enſuite de s'emparer de San-Salvador. Pour cet effet, il y alla auſſitôt qu'il eut reçu les ſoumiſſions d'un Roi des Tapuyes, & emporta les châteaux d'Albert, de ſaint Barthelemi & de ſaint Philippe, qui couvroient la place. Il la battit d'abord & ſe propoſoit de continuer le ſiége avec vigueur, lorſque les aſſiégés firent une ſortie dans laquelle ils tuerent quatre Capitaines de diſtinction, un Ingénieur & quantité de ſoldats Hollandois. Cette perte & l'impoſſibilité où le Comte Maurice ſe trouva d'empêcher l'entrée d'un ſecours conſidérable dans la ville, le déterminerent à abandonner les châteaux & à ſe retirer aſſez précipitamment. Cet exploit termina la campagne de 1638.

1639. Les Portugais & les Caſtillans, inſtruits des ſuccès rapides des Hollandois, prirent des meſures pour les arrêter. Dans ce deſſein, ils mirent en mer ſous les ordres de Fernandez Maſcarenhas, Comte de la Torre & Portugais, une flotte de quarante-ſix vaiſſeaux de guerre. Ils étoient montés de cinq mille ſoldats & d'un grand nombre de matelots, & ils furent encore renforcés en route. Il y a toute apparence qu'une flotte auſſi conſidérable auroit contraint le Comte Maurice à abandonner le Bréſil, mais en raſant les côtes d'Afrique, elle prit au Cap Verd une maladie contagieuſe, qui fit périr trois mille ſoldats. Les autres arriverent preſque mourants à San-Salvador, & Maſcarenhas fut une année entiere à remonter ſa flotte de tous les ſoldats qu'il put lever dans la Capitainerie de Rio-Janeiro & au voiſinage. Dès le mois

1640. de Janvier ſuivant, au moyen des ſoins qu'il avoit pris, il ſe trouva en état de mettre à la voile avec une armée d'environ douze mille hommes.

Le Général Hollandois de ſon côté n'avoit rien négligé de ce qu'il croyoit néceſſaire, pour ſe maintenir malgré les efforts de ſes ennemis. Il avoit envoyé en diligence demander des ſecours en Hollande, & ils arriverent, ſous la conduite de l'Amiral Guillaume Looſſ, quelque temps auparavant qu'on vît paroître la flotte Portugaiſe. Looſſ alla à quatre milles du port

d'Olinde attendre les Portugais, qui étoient déjà ſortis de la baye de Tous les Saints. Les deux flottes ſe livrerent quatre furieux combats. Looſſ périt dans le premier, mais ſes ſoldats en ſortirent victorieux. Jacques Huygens livra les trois autres, & n'eut qu'un très-petit nombre de morts, pendant que les Portugais & les Caſtillans, firent une perte conſidérable. L'armée vaincue ne put faire aucune entrepriſe, & la déſunion qui ſe mit entre les Eſpagnols & les Portugais acheva de diſſiper la flotte, dont une partie ſe rendit en Eſpagne & l'autre en Portugal. Cependant le Comte Maurice, qui avoit fait monter preſque tous ſes ſoldats ſur ſa flotte, avoit tellement affoibli ſes garniſons, que les Portugais & les Braſiliens de leur parti, inſtruits de cette circonſtance firent le dégât dans le Bréſil Hollandois, & y prirent quelques villes. Ils ne jouirent pas longtemps du plaiſir d'avoir remporté ces légers avantages, car le Colonel Coine, qui avoit fait l'expédition de Guinée, & le Capitaine Charles Tourlon les défirent & les mirent en fuite. Vers le même temps Jean Lichtart entra dans la baye de Tous les Saints avec vingt-cinq vaiſſeaux, & porta le ravage & la déſolation dans le pays voiſin. Montalvan, Viceroi du Bréſil Portugais, informé du dégât que faiſoient les Hollandois, envoya propoſer au Comte Maurice de faire entre eux un accommodement, qui fît ceſſer les hoſtilités. Le Comte conſentit à faire un traité, & les Commiſſaires avoient déjà entamé la négociation, lorſqu'on apprit au Bréſil la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la couronne d'Eſpagne.

Jean IV. que les Portugais avoient mis ſur le thrône, étoit alors occupé à s'y affermir & à ſe défendre contre le Roi d'Eſpagne, qui ne perdoit qu'à regret un ſi beau Royaume. Si ceux de Caſtille & de Portugal réunis n'avoient pu chaſſer les Hollandois du Bréſil, il n'y avoit pas lieu d'eſpérer que le Portugal ſeul, dans l'état embarraſſant où il ſe trouvoit, en viendroit à bout. Le Roi, loin de le tenter, ſongea au contraire à faire une ligue avec les Hollandois contre le Roi d'Eſpagne, & envoya en conſéquence un Ambaſſadeur à la Haye. Cet Ambaſſadeur conclut avec les Provinces-Unies une ligue offenſive & défenſive pour ce qui regardoit l'Europe, & une treve de dix années pour ce qui concernoit les Indes Orientales & Occidentales. Elle fut ſignée le 23 Juin 1641. Elle étoit générale pour tous les Etats des uns & des autres, tant en deçà qu'au delà de la Ligne. Chacun fut conſervé dans la poſſeſſion de ce qu'il tiendroit au jour de la publication de cette treve. Huit mois après la ratification, les Miniſtres des deux partis devoient s'aſſembler à la Haye pour traiter une paix générale, & il étoit réglé qu'en cas qu'elle ne pût être conclue, la treve ne laiſſeroit pas de ſubſiſter, & que le commerce ſeroit libre ; avec cette reſtriction néanmoins, que les Hollandois ne pourroient envoyer en Portugal des marchandiſes venues du Bréſil, ni les Portugais trafiquer de ces mêmes marchandiſes en Hollande.

Traités entre le Portugal & la Hollande.

Le refus que firent les Hollandois, de rendre quelques places qu'ils avoient priſes depuis le terme marqué par la treve, irrita Jean IV. Ce Prince diſſimula néanmoins ſon reſſentiment, mais réſolu de laiſſer agir ceux qui prenoient ſes intérêts dans le Bréſil, il n'y envoya aucune défenſe à ce ſujet. Les Braſiliens déſiroient ardemment de renvoyer les Hollandois, quoiqu'ils

L'AMÉRIQUE.

feigniſſent d'être dans une grande union avec eux. Maurice y fut trompé lui-même, & les croyant parfaitement ſoumis, il remmena avec lui en Europe environ trois mille ſoldats. Les Directeurs que la Compagnie d'Occident avoit établis dans le Bréſil en rappellant le Comte Maurice, étoient Hamel, Marchand d'Amſterdam, de Baſſis, Orfevre de Harlem, & Bulleſtraat, Charpentier de Middelbourg. Ces trois hommes, plus habiles dans leur commerce que dans l'art de gouverner, formoient entre eux un Conſeil qui avoit toute l'autorité. Ils ne penſoient qu'au négoce & à augmenter leurs richeſſes, ſans ſonger aux précautions qu'ils auroient dû prendre contre toute attaque. Suivant ce principe ils vendirent des armes & de la poudre aux Portugais, parce qu'ils en donnoient un prix exceſſif, & ils permirent à leurs ſoldats de repaſſer en Europe, parce qu'une forte garniſon exigeoit trop de dépenſe.

1644. Conduite des Directeurs Hollandois.

Don Antonio Tellez de Silva, Portugais & Viceroi dans le Bréſil, crut devoir profiter de la ſécurité des Hollandois, pour leur enlever tout ce qu'ils poſſédoient dans le pays. Néanmoins il commença par s'aſſurer du ſecours des Braſiliens, & il fit ſonder les principaux Naturels des Provinces Hollandoiſes, qui promirent de tout entreprendre pourvû qu'on pût les ſoutenir. Jean Fernandez de Vieira devint le Chef de la conſpiration. Il étoit de baſſe extraction & devint par dégrés Commiſſionnaire des Hollandois, poſte dans lequel il acquit becaucoup de bien. On ignore par quel motif il ſe déclara en faveur des Portugais ; mais quoi qu'il en ſoit, la conſpiration fut découverte la veille du jour qu'on devoit l'exécuter. Vieira & les autres Chefs eurent le temps de ſe jetter dans les bois, & ils prirent les armes, déterminés à ſe défendre juſqu'à la mort. Les Braſiliens, ennemis des Hollandois, & quelques ſoldats Portugais allerent trouver Vieira, & le mirent en état de commencer la guerre ouvertement. Elle dura pluſieurs années & fut terminée par l'expulſion totale des Hollandois. La Compagnie des Indes Occidentales perdit beaucoup à cette occaſion, & le Portugal qui avoit longtemps négligé de faire valoir ſon établiſſement dans le Bréſil, commença à en connoître l'importance & à en retirer les fruits. Vieira, à qui les Hiſtoriens Portugais donnent les plus grands éloges, reçut du Roi les récompenſes que méritoient ſes ſervices.

1645.

1661.

CHAPITRE III.

Découvertes & conquêtes des François & des Hollandois en Amérique.

ON ignore quelle Nation découvrit la premiere le pays, nommé la Guyane, ou la Cayenne. On pourroit également en faire honneur aux Portugais, aux François, ou aux Anglois. Les premiers, déjà maîtres du Bréſil, ont dû naturellement chercher à en connoître le voiſinage ; les ſeconds

ont longtemps couru cette côte pour s'établir au Bréſil, & enfin les troiſiémes ont eu des Armateurs qui ont tenu le même chemin que les François.

Ces derniers s'établirent l'an 1635. au pays de la Cayenne, qui eſt non ſeulement l'iſle de ce nom, mais encore une partie du continent. Les Portugais, alors trop occupés contre les Hollandois, ne mirent aucun obſtacle à l'établiſſement des François, qui eurent le temps de ſe fortifier. Auſſitôt que les Hollandois eurent abandonné le Bréſil, les Portugais ſongerent à s'étendre. Ils s'avancerent du côté du Midi vers la riviere de Plata, qui les ſépare des Eſpagnols à ſon embouchure, & au Nord ils pouſſerent juſqu'à la riviere des Amazones. Arrivés ſur les bords de ce fleuve, ils apperçurent des iſles qui leur parurent être à leur bienſéance, & ils s'y établirent. La facilité qu'ils avoient trouvée juſques-là les engagea à paſſer entierement le fleuve & à prendre poſſeſſion d'une grande forêt de Cacaotier, prétendant que ce pays étoit de la dépendance du Bréſil. Les troubles dont la Colonie Françoiſe fut agitée depuis l'an 1635. juſqu'en 1664. fournit aux Portugais les moyens de s'affermir dans leur nouvelle poſſeſſion. Ils s'établirent même juſqu'au cap d'Orange, & s'y maintinrent, malgré les efforts que les François firent par la ſuite pour les en chaſſer.

Cette perte ne fut pas la ſeule que les François eſſuyerent; ils avoient voulu fonder en 1640. une Colonie auprès de la riviere de Surinam; mais ils trouverent un terrein marécageux & mal-ſain, & furent obligés de l'abandonner. Les Anglois qui s'en ſaiſirent enſuite, ne l'eſtimerent pas davantage, & Charles II. Roi d'Angleterre, en fit volontiers la ceſſion aux Hollandois. Ces derniers, accoutumés à un climat à peu près ſemblable, firent valoir le terrein, y bâtirent le Fort de Zelandia auprès du Bourg de Paramaribo, & leur Colonie devint très-floriſſante. Cette Colonie dépendoit d'une ſociété Hollandoiſe, dont la Compagnie des Indes Occidentales faiſoit partie. Quelques Particuliers des Provinces-Unies commencerent auſſi à faire des habitations ſur la Berbice & aux environs, au couchant de Surinam; mais ces établiſſements n'ont pas été encouragés comme le premier. La Compagnie, qui avoit fait la conquête d'une partie du Bréſil, ne quitta pas entierement l'Amérique, & elle fit des habitations au Nord de la terre ferme, & de la côte de la Province de Venezuela, dans trois iſles de celles qu'on appelle Sous-le-Vent. La principale de ces iſles eſt *Curaçao*, qu'on prononce *Curaço*, & les deux autres ſont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. La conquête de Curaçao ſe fit en l'année 1634. & les Hollandois n'en chaſſerent les Eſpagnols & n'en prirent poſſeſſion, que dans la vûe de s'en ſervir comme d'une retraite pour les vaiſſeaux que la Compagnie envoyoit dans ces mers croiſer ſur les navires qui alloient de la nouvelle Eſpagne, & du golphe de Honduras à la Terre-Ferme. Les Hollandois poſſedent encore dans l'Amérique Méridionale, entre les Antilles, au Nord & au Nord-Oueſt de ſaint Chriſtophle, les petites iſles de ſaint Euſtache & de Saba; mais ce ſont de fort petits objets.

L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE IV.

Découvertes & conquêtes des différentes Nations de l'Europe dans l'Amérique Septentrionale.

COMME j'ai donné dans les chapitres précédents l'hiſtoire abrégée des conquêtes des Eſpagnols, des Portugais, &c. dans l'Amérique Méridionale, je vais maintenant faire mention des découvertes, & des établiſſements de ces mêmes Nations dans l'Amérique Septentrionale.

Découverte de Corté-Réal, ou de Labrador.

Les voyages ſur mer étant devenus fort fréquents en Eſpagne & en Portugal, le Roi Emmanuel, qui regnoit ſur ce dernier pays, crut devoir les encourager par ſes faveurs. La Nobleſſe Portugaiſe ſe piqua d'honneur en cette occaſion, & pluſieurs Gentilshommes s'embarquerent dans la vûe de faire des découvertes. Gaſpard Corté-Réal, homme de condition, & en grand crédit à la Cour d'Emmanuel, voulut auſſi ſe diſtinguer par ſes voyages. Il obtint l'agrément du Roi, & pendant que tous les autres ſe préparoient à découvrir l'Amérique par le Sud, il ſongea à y aborder du côté du Nord. Il s'embarqua rempli de ce projet & aborda à l'iſle de Terre-Neuve (1), d'où il pouſſa juſqu'à l'embouchure de la grande riviere du Canada. Il vit un pays qu'il nomma Terre-Verte, mais qu'on a appellé depuis terre de Corté-Réal. Les peuples qui habitent ce pays, & qui ſont connus ſous le nom d'Eſquimaux, ſont peu ſemblables pour les mœurs aux autres peuples de l'Amérique. Ils ſont naturellement défiants & trompeurs, & quoiqu'on les ait connus les premiers, on n'a pû encore parvenir à les civiliſer. On ne doit même commercer avec eux que les armes à la main, & après avoir pris toutes les précautions, que la crainte de la trahiſon peut inſpirer.

1501

Corté-Réal de retour auprès d'Emmanuel lui rendit compte de ſon expédition, & ſe remit en mer le plutôt qu'il lui fut poſſible. Ce ſecond voyage ne fut pas heureux pour lui, car il y périt, ſoit qu'il fût tué par les Sauvages, ſoit qu'il fît naufrage. Michel Corté-Réal, ſon frere, arma deux vaiſſeaux pour aller ſur ſes traces & pour ſçavoir de ſes nouvelles, mais on n'entendit plus parler de lui, ni de ceux qu'il avoit emmenés. Jean Vaſquez Corté-Réal, l'aîné de ſa famille & Grand-Maître de la Maiſon du Roi, auroit tenté d'aller chercher lui-même ſes freres, ſi Emmanuel qui l'aimoit ne s'y fût oppoſé. Il ſe vit obligé de ſe contenter de faire partir deux vaiſſeaux, qui après les recherches les plus exactes, retournerent à Lisbonne ſans avoir pû rien découvrir.

1502

Voyage de Varazzano, ſous François I.

L'an 1523. ſous le regne de François I. Roi de France, Jean de Verazzano, Florentin, parcourut ſept cents lieues de côte à l'Orient de l'Amérique Septentrionale, comme il le dit dans ſa relation au Roi. Il ne fit

1523.

(1) Quelques-uns prétendent que l'iſle de Terre-Neuve a été trouvée par des Biſcayens, & qu'ils la nommerent *Baccalaos*, qui en Eſpagnol eſt le nom de la morue qu'on y va pêcher.

aucun

L'Amérique.

aucun établiſſement, parce qu'il n'avoit qu'un ſeul vaiſſeau, cinquante hommes & des vivres pour huit mois ſeulement. Quelques-uns prétendent qu'à ſon arrivée au Cap Breton, il fut mangé par les Sauvages ; mais ce fut apparemment dans une autre courſe, car il revint en France, & rendit compte au Roi de ſon premier voyage. Il fait mention d'une terre trouvée par les Bretons à cinquante dégrés de latitude, & ce doit être Terre-Neuve. Il eſt ſûr que quelques années avant le voyage de Verazzano, pluſieurs Nations de l'Europe alloient à la pêche de Terre-Neuve, & ſuivant le rapport d'un Anglois, l'an 1521. il y avoit cinquante bâtiments tant aux Eſpagnols, qu'aux François & aux Portugais. Les noms de Breſt, de Belle-Iſle, de Cap-Breton, donnés à des endroits dont Terre-Neuve eſt environnée au Nord & au Sud-Oueſt, ont été impoſés par des Bretons. Auſſi voit-on dans les voyages de Champlain ces paroles remarquables: » ce furent les Bretons & les Normans qui, en 1504. découvrirent les premiers le grand banc des Moluques & les iſles de Terre-» Neuve, ainſi qu'il ſe remarque ès hiſtoires de Niflet & d'Antoine Ma-» ginus. « Ce que Champlain appelle ici Moluques, eſt le grand banc de Terre-Neuve ſur lequel on pêche la morue. On a cru pendant longtemps que l'iſle de Terre-Neuve étoit partagée en un aſſez grand nombre d'iſles, dont la plus ſeptentrionale & la plus grande étoit l'iſle des Démons, une autre s'appelloit Terre-Neuve, & une autre Baccalaos, ou les Morues.

Voyage de Jacques Cartier.

La mort de Varazzano retarda l'exécution du projet qu'il avoit formé, mais elle ne le détruiſit pas. Philippe Chabot, Amiral de France, poſſédant les mémoires que Varazzano avoit faits pour l'établiſſement qu'il méditoit, réſolut de les confier à quelqu'un aſſez expérimenté pour les mettre à profit. Il choiſit en conſéquence Jacques Cartier de ſaint Malo, excellent homme de mer, & il le chargea de continuer les découvertes que le voyageur Florentin avoit commencées. Cartier fit un voyage en 1534. découvrit le golphe de ſaint Laurent & les iſles qui s'y trouvent, & reprit la route de France à cauſe de la mauvaiſe ſaiſon. Charles de Mouy de la Mailleres, Vice-Amiral, engagea Cartier à remettre à la voile l'année ſuivante, & à laiſſer une Colonie dans l'endroit qu'il jugeroit le plus convenable. Cartier partit le 16 de Mai 1535. entra dans le golphe avec ſes vaiſſeaux, & nomma l'iſle d'Orléans à cent vingt lieues de la mer en remontant le fleuve de ſaint Laurent. Il paſſa enſuite dix lieues plus haut à une riviere qu'il nomma ſainte Croix, parce qu'il y étoit entré le 14 Septembre. On l'a depuis appellée Riviere de ſaint Charles, & c'eſt ſur ſes bords que ſe ſont établis les Recollets, & que les Jéſuites ont bâti un college pour l'inſtruction de la Jeuneſſe.

1534.

1535.

Cartier remonta encore la riviere juſqu'au grand ſaut de ſaint Louis, nommé alors Ochelaga. Il ne put franchir ce ſaut & s'en retourna où étoient ſes vaiſſeaux. Le ſcorbut s'étant mis dans les équipages lui enleva une grande partie de ſes gens, & il attribua cette maladie à l'air du pays. Ce préjugé, joint au chagrin qu'il reſſentoit de la perte de ſon monde, donna un air de découragement à la relation qu'il fit de ſon voyage. Le Roi & l'Amiral, qui s'en rapporterent à ſon expoſition, abandonnerent alors l'entrepriſe, qui fut ſuſpendue pendant plus de vingt-cinq ans.

Voyage de Ribaud à la Floride Françoiſe.

Sous le regne de Charles IX. l'Amiral Châtillon envoya Jean Ribaud en

1562.

L'AMÉRIQUE.

Amérique avec tout ce qu'il falloit pour fonder une Colonie. Il partit le 18 Février, & rangea les Antilles & la Floride, où il apperçut une riviere qu'il nomma la riviere de Mai, mois dans lequel il s'en étoit approché. Il s'arrêta sur les bords & y bâtit un Fort auquel il donna le nom de Charles-Fort en l'honneur du Roi. Suivant les ordres qu'il avoit reçus, il laissa dans ce Fort le Capitaine Albert avec des grains, des vivres, des munitions & mit à la voile le 20 de Juillet pour repasser en France, où il n'arriva qu'au bout de six mois. Albert, loin de songer à défricher les terres & à les ensemencer pour se procurer des vivres, consomma dans une imprudente oisiveté ceux qu'on lui avoit laissés. La famine excita des murmures parmi les Colons, & ils se plaignirent de la conduite de leur Chef. Celui-ci entêté de son pouvoir voulut arrêter la sédition par un coup d'autorité. Il fit mettre en prison un homme sur un sujet assez léger, & le condamna à être pendu. Cette sévérité aigrit le mal qu'il croyoit prévenir. Les mutins l'assassinerent & choisirent pour lui succéder un homme de mérite nommé Barré. Le nouveau Capitaine, ne voyant point arriver de secours de la France, fit construire une barque dans laquelle il se mit avec les Colons & le peu de vivres qui leur restoient. Ils n'en eurent pas pour longtemps, & ils auroient tous péri, s'ils n'eussent été apperçus & accueillis par un vaisseau Anglois qui les porta en Angleterre.

Nouvelle Colonie sous Laudonniere.

1564.

Les guerres civiles, dont la France étoit alors affligée, mettoient des obstacles à tout établissement au dehors, mais la paix qui se fit avec l'Espagne donna lieu à une nouvelle entreprise. Ce fut encore l'Amiral Châtillon qui y travailla. Il équippa quelques vaisseaux & en confia la conduite à Laudonniere, qui partit le 22 d'Avril, arriva à la riviere de Mai, où il débarqua & s'y fortifia. Ceux qu'il avoit amenés, s'étant figuré qu'ils trouveroient des richesses immenses, furent extrêmement surpris de ne rien découvrir de semblable. Le pays étoit beau & paroissoit fertile, mais il falloit le cultiver, & cette nécessité occasionna des conspirations, que Laudonniere découvrit & étouffa par sa prudence. Il fit embarquer les plus séditieux, & les renvoya en France sous les ordres du Capitaine Bourdet. Quelque temps après le départ des vaisseaux, plusieurs soldats formerent le dessein d'aller piller les isles des Vierges & d'autres qui appartenoient aux Espagnols. Laudonniere mit tout en usage pour empêcher cette expédition ; ceux qui l'avoient résolue menacerent de le tuer s'il s'y opposoit davantage, & ils se mirent en mer avec une petite barque. Ils firent en effet quelque butin sur les Espagnols & revinrent à la Floride après avoir couru les Antilles. Laudonniere fit pendre quatre des plus séditieux, & les autres obtinrent leur grace en promettant d'être plus soumis.

Misere où la Colonie se trouve réduite.

Cependant le temps qu'on avoit passé sans cultiver la terre s'étoit employé à consommer les vivres qu'on avoit apportés, & la disette commença à se faire sentir. On n'eut bientôt plus d'autres ressources que celles d'acheter des vivres aux Naturels, ou de courir les bois pour chercher des racines. Ces deux expédients eurent encore leurs difficultés ; les Naturels sentant le besoin qu'on avoit d'eux voulurent vendre les vivres fort cher, & on n'osoit plus aller dans les bois dans la crainte d'être surpris par quelques partis nombreux de Sauvages. Laudonniere, réduit au désespoir, partagea son

L'Amérique

monde en deux corps. L'un fut occupé à conſtruire un vaiſſeau, & l'autre marcha contre les Sauvages, à qui on enleva aſſez de bled pour réparer les forces que la diſette avoit fait perdre. Lorſque le vaiſſeau fut prêt à être achevé, on travailla à démolir le Fort. On avoit à peine commencé, qu'on apperçut quatre vaiſſeaux qui approchoient du port. La frayeur s'empara d'abord des François; ils s'imaginerent que les Eſpagnols venoient alors tirer vengeance de l'inſulte qu'on avoit été leur faire, & détruire une Colonie qui leur portoit ombrage. Laudonniere fit quelques diſpoſitions afin de ſe défendre; mais ces précautions n'étoient pas néceſſaires. Les vaiſſeaux qu'on avoit vus étoient Anglois, & ceux qui les montoient, loin de faire aucun mal à la Colonie, lui fournirent des vivres & tous les ſecours dont elle avoit un preſſant beſoin.

Après le départ des Anglois, Laudonniere fit recommencer à abattre le Fort. Le déſir de quitter un lieu où on avoit déjà tant ſouffert hâtoit la deſtruction du Fort, & on étoit ſur le point de s'embarquer, lorſque le Capitaine Ribaud arriva avec quatre vaiſſeaux François qui apportoient des ſecours. Laudonniere, chagrin de s'être trop précipité, fit réparer en diligence le Fort qu'on avoit démoli, & ordonna qu'on déchargeât les vaiſſeaux des vivres & des munitions deſtinées pour la Colonie. Six gros vaiſſeaux Eſpagnols mouillerent alors à la rade où les François étoient déjà, & aborderent comme amis. Néanmoins voyant une partie des François débarquée, les Eſpagnols firent jouer l'artillerie de leurs vaiſſeaux. Les François, qui étoient reſtés à bord, ne ſe croyant pas en état de ſoutenir une pareille attaque, couperent les cables des ancres, mirent à la voile & prirent le large. Les Eſpagnols firent la même manœuvre dans le deſſein de les pourſuivre; mais les vaiſſeaux de Ribaud étoient meilleurs voiliers & ils échapperent. Les Eſpagnols mortifiés de n'avoir pu atteindre leurs ennemis, débarquerent à huit lieues du Fort de Caroline; c'eſt ainſi que Champlain appelle le Fort bâti & détruit par Laudonniere. Les vaiſſeaux François de leur côté gagnerent la riviere de Mai & y aborderent. Ribaud, bon homme de mer, mais mauvais ſoldat, & plus brave contre la tempête que prudent devant l'ennemi, voulut aller attaquer les Eſpagnols, malgré le ſentiment de Laudonniere, qui étoit d'avis qu'on travaillât à ſe fortifier. Le Capitaine, ſans écouter les repréſentations du Commandant, embarqua la meilleure partie de la Colonie, & laiſſa le reſte en très-mauvais état avec Laudonniere, qui étoit malade. Ce dernier n'ayant pû empêcher les troupes de ſuivre Ribaud, exhorta les François qui étoient demeurés auprès de lui à ſe fortifier le mieux qu'il leur ſeroit poſſible, & chacun s'y employa avec ardeur. Le 20 de Septembre la pluye étoit ſi violente & ſi continuelle, que les ſentinelles avancées ſe retirerent, perſuadées que la campagne n'étoit pas tenable, ni pour elles ni pour perſonne. Il n'y avoit pas longtemps qu'elles avoient quitté leurs poſtes, quand de deſſus le rempart on vit approcher les Eſpagnols. On ſonna l'allarme, & Laudonniere ſe prépara à recevoir les ennemis. Les deux breches, qu'on n'avoit pas eu le temps de réparer au Fort, le firent tomber au pouvoir des Eſpagnols. Laudonniere, après s'être défendu vigoureuſement, voyant une partie de ſon monde hors de combat, gagna la Forêt, où il raſſembla quelques ſoldats qui s'y étoient réfugiés comme lui. De-là traverſant

1565.

L'AMÉRIQUE.

des marais preſque impratiquables, il ſe trouva à l'entrée de la riviere de Mai, il y rencontra heureuſement un neveu de Ribaud avec un Navire François que l'orage avoit conduit à cet endroit. Les trois autres vaiſſeaux avoient été jettés ſur la côte, & Ribaud, ſes ſoldats & ſes matelots tomberent entre les mains des Eſpagnols, qui les traiterent ſans quartier. Ils en pendirent quelques uns avec cet écriteau ſur le dos: *Nous n'avons point fait pendre ceux-ci comme François, mais comme Luthériens & ennemis de la foi.*

Après la ſuite de malheurs que Laudonniere avoit éprouvés, il ne vit point d'autre parti à prendre que de profiter du vaiſſeau qu'il avoit rencontré & de repaſſer en France. Il employa deux mois environ à faire ſes préparatifs & mit à la voile le 11 de Novembre. Vers les côtes d'Angleterre, il ſe trouva ſi mal qu'il ſe fit porter à terre pour y reprendre ſes forces & être en état de faire ſon rapport au Roi. Les Eſpagnols, profitant de ſon éloignement, ſe fortifierent afin de ſe mettre à l'abri des effets du reſſentiment de la France, quoiqu'ils cruſſent avoir ménagé cette couronne par l'écriteau dont on a parlé. La Cour de Charles IX. ne laiſſa pas d'être irritée du procédé des Eſpagnols, & elle s'en plaignit amerement à Philippe II. Ce Prince ne ſe preſſa point de répondre, & il y a apparence que les choſes ſeroient reſtées en cet état, ſi un Particulier n'eût pris ſur lui le ſoin de venger ſa Nation. Ce Particulier fut Dominique Gourgues, Gentilhomme Gaſcon, natif du Mont de Marſan. Il avoit, ſi l'on en croit Mezerai, un reſſentiment perſonnel contre les Eſpagnols, qui l'ayant fait priſonnier en Italie l'avoient fait mettre aux galeres. Ce motif, & celui de venger ſa patrie l'animerent ſi fort, qu'il arma à ſes frais trois vaiſſeaux, & partit de Bordeaux le 23 d'Août, avec deux cent cinquante ſoldats, un nombre ſuffiſant de matelots & des munitions de guerre & de bouche. Il cacha ſon deſſein & prétexta un voyage ſur les côtes d'Afrique. Il y relâcha en effet, mais il leva l'ancre preſque auſſitôt, & déclara à ſes amis quel étoit ſon véritable projet. Tous l'applaudirent & l'aſſurerent qu'ils étoient diſpoſés à le ſeconder.

Expédition de Gourgues.

1567.

Sur ces promeſſes, Gourgues prit la route de l'Amérique, & après bien des dangers & du mauvais temps, il arriva au Cap ſaint Antoine, qui eſt au bout de l'iſle de Cuba. De-là il dirigea ſa courſe vers la Floride, & il ſe trouva quelques jours après à la vûe d'un Fort des Eſpagnols. Ces derniers le prirent pour un Capitaine de leur Nation, & le ſaluerent de deux coups de canon. Le Chef François, charmé d'entretenir les Eſpagnols dans l'erreur où ils étoient, leur rendit le ſalut, & feignant d'aller plus loin, il s'éloigna de la côte juſqu'à la nuit. Il rabattit à la faveur de l'obſcurité & s'arrêta à l'embouchure d'une riviere nommé Tacatacourou, nom que portoit auſſi un Souverain des habitants de ce canton. Les François étoient alors à quinze lieues du Fort Eſpagnol devant lequel ils avoient paſſé. Les gens du pays, prenant les François pour des Eſpagnols, voulurent s'oppoſer à leur deſcente, & malgré les ſignes d'amitié qu'on leur faiſoit, ils paroiſſoient prêts à tirer leurs fleches. Gourgues, en partant d'Europe avoit eu la précaution d'emmener un homme qui avoit été à l'établiſſement de la Colonie de Laudonniere, & qui ſçavoit la langue des habitants de ce canton. Il le chargea d'expliquer aux Naturels le ſujet de ſon arrivée, &

L'Amérique.

dès que cet homme eut parlé, les habitants, suivant leur coutume, témoignerent leur joie par leurs danses & leurs sauts. Ils se plaignirent de ce que les François avoient été si longtemps à se venger des Espagnols, & à mettre les Sauvages à couvert de leurs mauvais traitements. On se fit des présents de part & d'autre, & après que le Capitaine Gourgues fut descendu à terre avec la plus grande partie de ses gens, on convint de se joindre ensemble pour attaquer les Espagnols (1).

Un des petits Rois de ce pays, qui étoit de l'assemblée, présenta au Capitaine François un jeune homme, nommé Pierre de Bray, qui étoit né au Havre & avoit quitté la France en 1565. Il avoit environ seize ans, lorsqu'il entra au service de Gourgues, & son séjour en Amérique lui donna assez de connoissance de l'état des forces Espagnoles pour en instruire le Capitaine François. Il dit entre autres choses, que les Espagnols pouvoient être au nombre de quatre cents partagés en trois Forts, dont l'un s'appelloit le grand Fort. C'étoit celui que les François avoient construit sur la riviere de Mai; les deux autres étoient aussi sur la même riviere. Les Chefs des Sauvages, après avoir promis à Gourgues le secret, & s'être engagés à empêcher que les Espagnols n'eussent aucune nouvelle de l'arrivée des François, se retirerent, pour revenir au bout de trois jours avec l'élite de leur Nation. L'un d'eux laissa sa femme & son fils en ôtage, & donna son neveu pour servir de guide à d'Estampes, Gentilhomme Commingeois, qui fut envoyé pour reconnoître les Forts des Espagnols. Les Indiens furent fideles à leurs promesses, & ils reparurent au lieu & au jour marqués dans le même moment que d'Estampes fit son rapport sur celui des trois Forts Espagnols qu'on devoit attaquer le premier.

1568.

On a vu que la descente des François s'étoit faite à quinze lieues au-delà des Forts, à l'embouchure de la riviere Tacatacourou. Il y avoit entre cette riviere & les Forts d'autres rivieres, des marais & des bois qui rendoient le chemin très-difficile, & on ne le fit qu'avec d'extrêmes fatigues. Les Indiens au nombre de trois cents, commandés par trois de leurs Chefs marcherent par un autre chemin que les François, & les rejoignirent, suivant leur convention, sur la riviere de Sarabai. De-là au Fort des Espagnols il y avoit encore deux heures de chemin, & on ne put arriver qu'au point du jour à la vûe de ce Fort. Ç'auroit été le moment favorable d'attaquer les Espagnols, qui vraisemblablement étoient encore endormis; mais une petite riviere qu'il falloit traverser tout près du Fort ne se trouva pas guéable, & on fut obligé d'attendre que la marée fût descendue pour la passer. Cependant le Capitaine Gourgues, à la faveur d'un bois qui le cachoit, examina lui-même le Fort, & vit un endroit où le fossé n'étoit pas achevé, & par où il parut aisé à forcer.

(1) Cette prédilection des Sauvages pour les François étoit fondée sur la différente conduite de ces deux peuples avec les Sauvages. Les François, charmés d'un établissement pacifique, cultivoient l'amitié de leurs voisins. Les Espagnols, au contraire, ne cherchoient qu'à enlever des esclaves pour remplacer ceux dont on avoit dépeuplé l'isle de saint Domingue, où on en avoit besoin. Ces différentes façons d'agir ne rendent plus extraordinaires l'amitié des Sauvages pour les François, & leur haine pour les Espagnols.

L'AMÉRIQUE.

Dès que la marée fut deſcendue, il fit paſſer ſes troupes qui étoient dans le bois & les rangea dans l'ordre qu'il vouloit. Il en confia une partie à un Lieutenant pour marcher droit à la porte du Fort & la brûler avec des feux d'artifices, pendant qu'il menoit lui-même le reſte du côté du foſſé imparfait, afin d'y donner l'aſſaut. L'heure favoriſoit l'entrepriſe des François, car preſque tous les Eſpagnols faiſoient la *Sieſta* (1), & aucun ne paroiſſoit ni dehors ni ſur le rempart. Il n'y eut qu'un canonier, qui étant monté par haſard ſur une plate-forme à l'endroit ou Gourgues avoit réſolu de faire l'attaque, découvrit les François lorſqu'ils étoient déjà à deux cents pas du Fort. Il donna auſſitôt l'allarme, & tira ſur la troupe qu'il voyoit, avec une coulevrine qui étoit ſur la plate-forme. Il la chargea, tira une ſeconde fois, & la chargeoit pour la troiſiéme fois, lorſqu'un Indien ſe détacha de la troupe du Capitaine François, & ayant grimpé ſur la plate-forme, tua le canonier d'un coup de pique.

Priſe des Forts Eſpagnols.

Au cris du canonier & au bruit des deux coups de coulevrine, les Eſpagnols prirent les armes, ſortirent du Fort & s'avancerent vers la troupe du Lieutenant François. Ce dernier les attendit de pied ferme, & leur fit de fort près une ſalve d'arquebuſade qui les effraya tellement, qu'ils prirent la fuite ſur le champ. Le Lieutenant envoya dire à Gourgues qu'il étoit déjà dans le foſſé & que les Eſpagnols fuyoient. Sur cet avis Gourgues, quittant le Fort, marcha du côté de ſon Lieutenant, & trouva en chemin les fuyards, qu'il enveloppa au nombre de ſoixante. La plus grande partie fut tuée, & le reſte fut fait priſonnier. Gourgues entra enſuite dans le Fort ſans réſiſtance & y trouva trois canons avec la coulevrine qui étoit marquée du nom d'Henri II. On vit par cette marque qu'elle avoit appartenu aux François, & qu'elle étoit une de celles que les Eſpagnols avoient priſes dans le Fort de Laudonniere.

Cependant, comme de l'autre Fort, qui étoit ſur le bord oppoſé de la riviere de Mai, on tiroit ſur les François, Gourgues fit pointer de ce côté les quatre piéces d'artillerie & répondit au feu des ennemis. Il paſſa enſuite la riviere avec une partie de ſes ſoldats, dans une barque qu'on lui avoit amenée. Les Indiens, trop impatiens pour attendre le retour de cette barque, ſe jetterent dans la riviere & la traverſerent à la nâge. L'épouvante s'empara alors des Eſpagnols, qui, après quelques décharges de mouſqueterie, abandonnerent le Fort & gagnerent les bois à deſſein de ſe ſauver dans le grand Fort, ſitué à une lieue de-là. Gourgues avoit prévû qu'ils prendroient cette route, & il s'étoit poſté de ce côté pour les couper dans leur retraite. La premiere décharge qu'il fit ſur eux les éclaircit tellement, que ne ſe voyant plus qu'au nombre de quinze, ils ſe rendirent priſonniers. Les deux Forts furent pris dans le même jour 23 d'Avril, & on fit ſes diſpoſitions pour s'emparer du grand Fort. Parmi les priſonniers qu'on avoit faits, il ſe trouva un ſergent que Gourgues força par ſes menaces à faire le rapport de la ſituation de l'état du troiſiéme Fort Eſpagnol, & de l'endroit par où on pouvoit le prendre plus facilement.

Les François demeurerent deux jours dans le ſecond Fort, où ils s'occuperent à faire des échelles & tous les préparatifs néceſſaires pour l'attaque du grand

(1) C'eſt la Meridienne, ou un court ſommeil durant la chaleur du jour.

Fort. Pendant ce temps les Indiens avertis du ſuccès des François inveſtirent les Eſpagnols; de ſorte qu'aucun d'eux ne pouvoit ſortir pour s'informer du nombre de leurs ennemis. Néanmoins le Commandant fit déguiſer un ſoldat en Indien pour aller à la découverte. Il fut reconnu & amené au Capitaine Gourgues, qui le queſtionna au ſujet des Eſpagnols. Le priſonnier avoua qu'ils étoient environ deux cents dans le Fort; qu'ils croyoient que les François étoient au moins deux mille; que la conſternation étoit extrême parmi la garniſon, & que le Commandant ſembloit ne pouvoir prendre aucune réſolution. Gourgues ſatisfait des lumieres que le priſonnier lui avoit données, partit le lendemain, & plaça les Indiens dans les bois voiſins du Fort en diverſes embuſcades. Dès que les Eſpagnols apperçurent les François, ils tirerent deſſus avec deux doubles coulevrines qui firent peu d'effet, parce que Gourgues ſe mit à l'abri dans un bois prochain, d'où il contempla facilement le Fort. Il avoit près de lui le ſergent & l'eſpion Eſpagnol, & il en tira des connoiſſances plus détaillées touchant l'attaque du Fort. Gourgues avoit projetté de commencer l'eſcalade le lendemain à un endroit qui n'étoit point flanqué. Il y avoit même déjà poſté une partie de ſes Arquebuſiers en un lieu couvert, pour tirer ſur tous ceux qui paroîtroient à la défenſe du rempart durant l'aſſaut, lorſque ſoixante Eſpagnols firent une ſortie à deſſein de s'aſſurer à peu près du nombre des François.

Gourgues les vit ſortir, & à la faveur du bois, il fit marcher ſon Lieutenant à la tête de vingt Arquebuſiers, avec ordre de ne ſe point montrer, que les Eſpagnols ne fuſſent aſſez avancés pour être coupés. Le Capitaine alla avec le reſte de ſon monde juſqu'au pied d'une colline, vers laquelle les Eſpagnols portoient leurs pas, & il ordonna à ſes ſoldats de ne tirer qu'à bout portant, & de ne ſe ſervir que du ſabre après cette décharge. Ses ordres furent ponctuellement ſuivis, & les Eſpagnols ſurpris d'une attaque ſi bruſque prirent la fuite auſſitôt. Comme ils vouloient regagner le Fort, ils rencontrerent le Lieutenant François, & dans le combat qu'ils furent contraints de livrer, ils furent tous tués ou faits priſonniers. Le Commandant Eſpagnol au déſeſpoir de la perte de ſes meilleurs ſoldats, & toujours perſuadé que les François étoient en grand nombre, prit le parti d'abandonner le Fort, & de ſe ſauver dans les bois. Les Indiens, qui y étoient en embuſcade, ſortirent de toutes parts, & lui tuerent beaucoup de monde à coups de fleches. Ceux qui purent échapper tournerent d'un autre côté; mais ils trouverent Gourgues, & furent taillés en pieces. Les François étant entrés dans le Fort s'emparerent des canons, des armes & des munitions. Ils ne goûterent pas long-temps le plaiſir d'avoir fait ce butin; car un Indien mit par malheur le feu aux poudres le lendemain, & tout fut brûlé; de ſorte qu'il ne reſta que l'artillerie que Gourgues fit tranſporter ſur ſes vaiſſeaux.

Le Capitaine François n'ayant plus rien à craindre des Eſpagnols, fit amener les priſonniers, leur reprocha l'inhumanité avec laquelle ils avoient traité les François dans un temps où la France & l'Eſpagne étoient en paix, & les fit pendre aux mêmes arbres qui leur avoient ſervi pour faire ſubir le même ſort aux François. Il n'oublia pas non plus de leur mettre ſur le dos par repréſailles un écriteau où on liſoit ces mots : *Je ne fais*

L'AMERIQUE.

ceci comme à Eſpagnols, mais comme à Corſaires, à Bandoliers & à Ecumeurs de mer. Le peu de ſoldats qui étoient avec Gourgues ne lui permettant pas de garder les Forts, il ſe détermina à les détruire, & les Sauvages l'y ſeconderent tellement, que le grand Fort fut raſé en un ſeul jour. Il en fit autant aux deux autres, & ſe rembarqua enſuite, promettant aux Indiens de revenir dans peu les délivrer entierement du joug Eſpagnol. Il leur fit de nouveaux préſents, & les laiſſa très-ſatisfaits de lui.

Retour de Gourgues en France.

On mit à la voile le 3 de Mai, & le vent fut ſi favorable qu'on arriva à la Rochelle le 6 de Juin. L'expédition de Gourgues avoit été heureuſe, & à l'exception de quelques ſoldats tués en combattant, & de huit hommes qui avoient péri en route, il ramena tous ceux qu'il avoit engagés à le ſuivre. Il ſéjourna peu de temps à la Rochelle, & il en partit pour Bordeaux, où il rendit compte à Blaiſe de Montluc, Lieutenant de Roi en Guienne, du ſuccès de ſon expédition. Il paroît qu'il lui avoit fait confidence de ſon deſſein, puiſqu'il en avoit eu une permiſſion pour faire ſon armement; mais Montluc n'avoit oſé prendre ſur lui cette affaire, & il avoit donné la permiſſion pour l'Aſtique. Après le ſuccès il combla Gourgues de louanges, & l'envoya à la Cour. Le Capitaine François ne fut pas reçu comme il s'y attendoit. On ménageoit alors le Roi d'Eſpagne, & ſon Ambaſſadeur s'étoit plaint des hoſtilités commiſes par Gourgues. La Régente le déſavoua, ſous prétexte qu'il étoit parti ſans ordres, & on eût même ſacrifié ſa tête à la politique, ſi averti du danger qu'il couroit il ne ſe fût pas ſauvé à Rouen. Il y a lieu de croire que la Cour de France approuvoit ſecrettement ce qu'il avoit fait, car on le laiſſa tranquille dans la retraite qu'il s'étoit choiſie.

Entrepriſe de la Roche.

1598.

Le Marquis de la Roche, Breton d'origine, obtint en 1598 une commiſſion de Henri IV. pour conquérir dans l'Amérique ſeptentrionale quelque pays habitable. Il ne connoiſſoit pas ce pays par lui-même, mais il prit pour guide un Pilote nommé Chetodel, qui le mena à l'Iſle de Sable, qui ſe trouve au Sud du Cap Breton, & qui en eſt éloignée de vingt-cinq lieues. On ne pouvoit pas choiſir un plus mauvais endroit pour établir une Colonie, car il n'y avoit dans cette iſle ni bois, ni pierres propres à bâtir. Les François entreprirent néanmoins de s'y loger, & ils firent des trous dans la terre, qu'ils couvrirent le mieux qu'ils purent. Chetodel reprit enſuite la route de France, laiſſant dans l'Iſle de Sable ceux qui conſentirent à y reſter. Les nouveaux Colons trouverent heureuſement pour eux des bœufs & des vaches qui étoient échappées d'un naufrage. Ils s'en nourrirent, ainſi que du poiſſon, dont la pêche étoit abondante au tour de l'iſle. Lorſque leurs habits furent uſés, ils s'en firent avec des peaux de loups marins, & en conſerverent l'huile pour divers uſages. Ils vécurent ainſi pendant ſept ans, & comme abandonnés du reſte du genre humain. Enfin au bout de ce temps le Parlement de Rouen ſe ſouvint d'eux, & par un Arrêt condamna Chetodel à aller chercher les Colons & à les ramener en Europe, lui permettant de prendre la moitié des cuirs & des peaux qu'ils auroient pû amaſſer. L'Ordonnance du Parlement de Rouen fut exécutée, & lorſque les Colons furent de retour, le Marquis de la Roche mit tout en uſage pour obtenir de la Cour les moyens de faire un nouvel établiſſement. Il y travailla ſans

ſuccès,

L'AMÉRIQUE.

Entrepriſe de Chauvin.

1599.

ſuccès, & le chagrin qu'il en conçut, joint à celui d'avoir conſumé tout ſon bien, lui cauſa une maladie dont il mourut en peu de jours.

Chauvin né dans la Normandie, Capitaine du Roi dans la marine, & excellent homme de mer, entreprit auſſi une expédition, de concert avec Pontgravé de Saint-Malo, navigateur de profeſſion. Ils s'étoient aſſociés avec un Saintongeois, nommé de Mons, qu'Henri IV. eſtimoit beaucoup, & ils partirent enſemble dans une parfaite intelligence. Ils entrerent dans le grand fleuve S. Laurent, qu'ils remonterent quatre-vingt-dix lieues. Ils s'arrêterent à Tadouſſac, où ils firent avec les Sauvages qui ſe rendoient en cet endroit tous les printemps, un trafic avantageux de pelleteries & de caſtors. Pontgravé conſiderant le profit qu'on pouvoit retirer de ce commerce, voulut en demander le privilége excluſif. Il l'obtint au moyen des protecteurs qu'il eut le talent de ſe faire, & en s'engageant à procurer à ſes frais un établiſſement ſolide dans le pays où il avoit été. Pontgravé & ſes aſſociés ſe hâterent d'équiper des vaiſſeaux, ſur leſquels ils embarquerent tout ce qui étoit néceſſaire pour une Colonie naiſſante. La ſituation peu avantageuſe du lieu qu'ils choiſirent pour l'établiſſement en arrêta les progrès, & Chauvin, après avoir entrepris un ſecond voyage qui fut auſſi malheureux que le premier, mourut lorſqu'il étoit ſur le point d'en commencer un troiſieme.

Le Commandeur de la Châte, Gouverneur de Dieppe, voyant Chauvin morr, demanda au Roi une commiſſion, & l'obtint. Il s'aſſocia pluſieurs Gentilshommes du pays de Caux, & quelques Marchands de Rouen pour les avances des frais, & il confia la direction du voyage à Pontgravé. Celui-ci engagea Champlain, bon navigateur, à le ſuivre, & ils partirent en 1603. Ils arriverent heureuſement à Tadouſſac, mais ils n'y bornerent pas leur voyage comme Chauvin, & ils pouſſerent juſqu'au Saut de S. Louis. Champlain le paſſa, & mettant à profir ſes propres découvertes & les réponſes des Sauvages qu'il interrogea ſur le cours des rivieres qui tombent dans celle de S. Laurent, il dreſſa un mémoire & une carte, & s'en retourna à Tadouſſac. De-là il paſſa en France, & comme le Commandeur de la Châte étoit mort, Champlain alla rendre compte de ſon voyage à Henri IV. qui fut ſatisfait de ſes découvertes.

Découvertes de Champlain au Canada

1603.

De Mons, Gentilhomme o dinaire de la Chambre du Roi & Gouverneur de Pons, ſongea à faire un nouveau voyage. Il avoir déjà été avec Chauvin, & le peu de ſuccès de cette expédition ſembloir devoir le dégoûter d'en entreprendre une ſeconde; mais il crut qu'en changeant un peu la route on parviendroit à rrouver un pays plus doux & moins ingrat que celui qu'on avoit d'abord découvert. Plein de cette idée il la communiqua au Roi, qui conſentir à le laiſſer partir, & lui accorda la commiſſion que le Commandeur de la Châte avoit eue. De Mons équipa une petite flotte, aſſembla des ſoldats & des artiſans, & s'attacha pluſieurs Gentilshommes qui conſentirent à le ſuivre, avec Champlain & Pontgravé. L'eſcadre partit de Dieppe, & un vaiſſeau alla à Tadouſſac pour faire la traite. Pontgravé, avec une commiſſion de de Mons, eur ordre de prendre le chemin de Campſeaux, & de ſuivre la côte vers l'iſle du Cap Breton, afin de prendre garde que perſonne ne contrevînt aux ordres du Roi. De Mons & le reſte

L'AME'RIQUE.

de ceux qui s'étoient embarqués à Dieppe prirent leur route vers les côtes de l'Acadie, & arriverent au bout d'un mois au cap de la Heve. On choisit pour l'habitation de la Colonie une isle de la baye Françoise. De Mons y fit décharger ses vaisseaux, & les renvoya en France.

Cependant ceux qui avoient été à Campseaux pour empêcher qu'on n'empiétât sur les droits accordés à de Mons par le Roi, trouverent des Bretons & des Basques, qui, sans s'embarrasser de la concession que de Mons avoit obtenue, trafiquoient à leur ordinaire, & joignoient le commerce de la pelleterie à leur pêche de la morue. Pontgravé voulut en vain s'opposer à ce commerce, qui étoit contraire au privilége de son supérieur; il fut obligé d'employer la force pour faire respecter sa commission. Cette conduite causa des plaintes ameres, & les Basques & les Bretons présenterent à la Cour plusieurs requêtes contre de Mons. Ils se plaignoient que ses vaisseaux troubloient leur pêche, & que les privant des choses qui avoient été libres jusques-là, la douane du Roi se trouveroit diminuée considérablement, & qu'ils seroient réduits à ne pouvoir entretenir leurs femmes & leurs enfants. Ces plaintes secondées des remontrances d'un Seigneur de la Cour qu'on avoit sçu gagner, & qui avoit beaucoup de crédit, firent par la suite révoquer la concession.

Le voyage de de Mons dura trois ans, & lui coûta une somme considerable; mais dans le cours de ces trois années les François découvrirent la côte au Midi jusqu'au cap Henri, & d'autres pays jusqu'à Campseaux. Les différentes rivieres où l'on entra, & les chemins que les Découvreurs firent par terre, donnerent à connoître aux François le pays qui est entre le grand fleuve S. Laurent, & l'Océan, dans cette partie où sont aujourd'hui la Pensilvanie, le nouveau Jersey, la nouvelle Yorck, la nouvelle Angleterre, l'Acadie & la Gaspesie. Les quatre premiers pays furent d'abord connus sous le nom de Norumbegue, & tous ensemble furent appellés la nouvelle France. On voulut tenter des établissements dans quelques-uns de ces endroits, mais les Anglois de la Virginie les dérruisirent en 1613. Ils firent plus encore, & ayant couru toute la côte de l'Acadie, ils abatrirent les croix que les François y avoient plantées, commirent diverses hostilités, & firent prisonniers tous les François qu'ils trouverent. Le Fort & habitation de Quebec, aujourd'hui capitale du Canada, étoient établis. Ce Fort fut bâti par Champlain en 1608 pour de Mons, qui, loin de se rebuter de ce qu'il avoit souffert dans son voyage de l'Acadie, avoit envoyé encore un nouvel armement sous la conduite de Champlain & de Pontgravé.

Les Basques, les Bretons & plusieurs autres recommencerent vivement leurs plaintes contre de Mons, qui étoit demeuré à Paris pour ses affaires. Ils vinrent à bout de le réduire à tout abandonner, & il se contenta de l'habitation de Quebec, dont le Roi lui laissa la possession. De Mons entierement rebuté de toute espece d'entreprise, ceda Quebec aux Rochelois, qui destinerent ce Fort à servir de retraite à ceux qui feroient pour eux le commerce de pelleteries. Champlain & Pontgravé retournerent encore en Amérique dans l'année 1610, & y conduisirent des artisans. La Colonie étoit en assez bon état, & elle s'accrut insensiblement, & bâtit quelques Forts pour loger ceux qui alloient trafiquer avec les Sauvages, & pour

protéger ceux des Naturels qui étoient devenus les alliés des François. Ce pays fut enſuite connu ſous le nom de Canada ou la Nouvelle France.

L'Amérique. Compagnie du Canada établie par le Cardinal de Richelieu.

On s'en tint aux découvertes & à la traite pendant long-temps, & ce ne fut que ſous le miniſtere du Cardinal de Richelieu que la Colonie commença à devenir plus conſiderable. Vers le mois d'Avril 1627 pluſieurs Marchands, Négociants & autres perſonnes riches, ou qui avoient beaucoup de crédit, s'offrirent de faire une Compagnie de cent aſſociés. Cette Compagnie devoit ſe charger de ſoutenir les Colonies déjà établies dans le Canada, & d'en envoyer de nouvelles dans ces vaſtes pays encore mal connus. Les principaux aſſociés étoient Roquemont, Houel, Lataïgnant, Dablon, du Cheſne & Caſtillon. Le Cardinal de Richelieu goûta le projet des aſſociés, en parla au Conſeil d'Etat, & engagea Louis XIII. à donner un Edit qui faiſoit à la Compagnie une conceſſion ſous les priviléges & conditions contenus en dix-neuf articles. Les conditions furent : » Que dès l'année 1628 » la Compagnie feroit paſſer dans la Nouvelle France deux à trois cents » hommes de tous métiers, & pendant les quinze années ſuivantes juſqu'à » quatre mille de l'un & de l'autre ſexe, qu'ils nourriroient & entretien- » droient de tout l'eſpace de trois années ; Qu'il n'y auroit aucun Etranger » parmi ces habitants, mais ſeulement des François Naturels & Catholi- » ques ; Que les aſſociés entretiendroient dans chaque habitation trois Ec- » cléſiaſtiques au moins, même davantage s'il étoit jugé néceſſaire ; Qu'au » cas qu'ils ne fiſſent point paſſer juſqu'à quinze cents hommes dans les » dix premieres années des quinze de leur conceſſion, ils reſtitueroient pour » dédommagement de cette inexécution le prix de deux vaiſſeaux de guerre » que le Roi leur accordoit ; ce qui auroit lieu encore ſi dans les cinq au- » tres années le nombre entier de quatre mille hommes n'étoit point paſſé : » Enfin que les aſſociés, pour toute redevance, rendroient la foi & hom- » mage, ſuivant la coutume de France, à chaque mutation de Roi, & offri- » roient une couronne d'or du poids de huit marcs. «

1628.

Les priviléges furent : » La propriété à perpétuité, Juſtice & Seigneurie » du Fort & habitation de Quebec, avec tout le pays de la Nouvelle France, » le long des côtes depuis la Floride, en rangeant celle de la mer juſqu'au » cercle Arctique pour latitude ; & depuis Terre neuve tirant à l'Oueſt juſ- » qu'au grand Lac, dit la mer Douce, pour longitude, & pareillement le » long & en remontant la riviere de S. Laurent en avançant dans les terres ; » la ceſſion auſſi en propriété de toutes les mines & minieres pour en jouir » ſuivant les Ordonnances des Rois de France ; la permiſſion de fondre de » l'artillerie, & bâtir des Places & des Fortereſſes par-tout où ils jugeroient » à propos ; le trafic de tous les cuirs, peaux, pelleteries & autres marchan- » diſes du pays, à la réſerve de la pêche des morues & baleines qui reſte- » roit libre à tous les ſujets du Roi, auſſi bien que la traite deſdites pel- » leteries aux François déjà habitués en Canada, ou qui y paſſeroient ſans » être aux dépens de la Compagnie, pourvû qu'ils portaſſent aux commis » des aſſociés le produit de leur traite pour les prix reglés par le huitieme » article de l'Edit. » A ces priviléges, le Roi ajouta le don de deux vaiſſeaux de guerre de deux à trois cents tonneaux, & de quatre coulevrines de fonte verte. Cette Compagnie réuſſit d'abord aſſez bien, & c'eſt à elle

L'AMÉRIQUE.

proprement qu'on doit les grands établiſſements que les François ont aujourd'hui dans le Canada; mais enſuite elle négligea trop d'envoyer les ſecours néceſſaires, & ſa négligence donna lieu aux Etrangers de s'attirer ce commerce.

Il y avoit en France une autre Compagnie plus ancienne, ſçavoir celle des iſles de l'Amérique. Il eſt aſſez remarquable que les François & les Anglois ayent ſongé en même temps à la conquête de l'iſle de S. Chriſtophle découverte par Colomb, comme on l'a vû plus haut. Elle s'appelloit Lia Maiga, mais on lui donna le nom du Patron de ce célebre Amiral. Les Eſpagnols contents des conquêtes du Mexique, du Pérou & des vaſtes Contrées qu'ils avoient ſoumiſes, s'embarraſſoient peu des Antilles. Satisfaits d'en occuper les principales, ſçavoir, l'Eſpagnole ou S. Domingue, Cuba, la Jamaïque & Porto-Rico; ils croyoient que le droit de découverte leur aſſuroit aſſez la propriété des autres, ſans qu'ils s'y affermiſſent par des Colonies qu'ils n'étoient pas en état de fournir. Le Mexique, la Caſtille d'or & le Pérou attiroient la principale attention, à cauſe des promptes fortunes qu'on y faiſoit, & ils ne croyoient pas que perſonne ſongeât à s'établir aux Antilles, où il falloit combattre les Sauvages & détruire des forêts pour en faire des terres capables d'être cultivées. Les Eſpagnols furent trompés néanmoins dans cette opinion, car les François & les Anglois qui avoient déjà couru ces mers, prirent en même temps ſans s'être communiqué leur deſſein, la réſolution de ſe rendre maîtres de quelques-unes des Antilles. Leur choix tomba ſur l'iſle de S. Chriſtophle, & par un concours d'évenements aſſez ſinguliers, ils y arriverent le même jour chacuns de leur côté l'an 1625, & en prirent poſſeſſion les uns & les autres au nom de leurs Souverains.

Les François avoient pour Chefs d'Enambuc, Gentilhomme de la Maiſon de Vauderop, & du Roſſey, tous deux Capitaines de vaiſſeau. Les Anglois étoient commandés par un Capitaine de la Nation nommé Waernar, ou Ouernar, comme l'ont écrit quelques François. Les deux Nations s'étant rencontrées furent également ſurpriſes de la concurrence. Elles s'accommoderent cependant, convinrent de ſe joindre pour conquérir l'iſle ſur les Caraïbes, & le firent dans la plus parfaite intelligence. Après que les François & les Anglois ſe furent logés, ils prirent des meſures pour n'être point inſultés par les Eſpagnols. En conſéquence, on obligea les Caraïbes à ſe retirer ailleurs, dans la crainte que s'ils reſtoient, ils ne favoriſaſſent les Eſpagnols pendant l'abſence d'Enambuc & de Waernar, qui devoient faire un voyage en Europe. Toutes ces précautions priſes les deux Chefs allerent rendre compte de leur expédition à leurs Souverains. Les Rois de France & d'Angleterre approuverent la conduite de leurs Officiers, & les honorerent de la qualité de Gouverneurs & de leurs Lieutenants. D'Enambuc voyant qu'il ne pourroit ſe ſoutenir ſans un bon appui, forma une Compagnie, qui fut établie le 31 d'Octobre 1626, tant pour l'iſle de S. Chriſtophle que pour la Barbade les iſles adjacentes. Cette même Compagnie fut confirmée en 1642 pour toutes les iſles de l'Amérique, ſituées depuis le 10e degré juſqu'au 30e de latitude ſeptentrionale, & c'eſt à cette Compagnie qu'on doit l'établiſſement de toutes les Colonies Françoiſes de ces iſles.

D'Enambuc ayant ainſi mis ordre à ſes affaires, retourna à S. Chriſtophle avec trois cents hommes pour jetter les fondements de la Colonie. Ils y arriverent au commencement du printemps 1627, & par Acte du 13 Mai l'iſle fut partagée entre les François & les Anglois. Waernar étoit auſſi retourné d'Angleterre quelque temps auparavant, & il aida à regler les limites qui ſubſiſterent dans le même état juſqu'à la paix d'Utrecht. On convint que la chaſſe & la pêche ſeroient par-tout libres aux deux Nations: que les ſalines, les bois propres à la teinture, ou à la menuiſerie & à la charpente, les rades & les mines ſeroient en commun. Auſſitôt que le traité fut ſigné de part & d'autre, les François & les Anglois firent enſemble une ligue défenſive contre leurs ennemis communs, & chacun travailla enſuite à faire proſperer ſa Colonie. Waernar avoit auſſi ménagé une Compagnie à Londres, & ſa Colonie fut mieux ſervie que la Françoiſe; car dès l'année 1628 il ſe trouva en état de l'étendre & de peupler l'iſle de Niéves, voiſine de S. Chriſtophle, où les Anglois bâtirent un Fort. Pendant ce temps-là les Aſſociés de France étoient bien éloignés d'envoyer à leur Colonie de pareils ſecours, & ils en attendoient au contraire des vaiſſeaux chargés de toutes les richeſſes de l'Occident. L'eſpece d'abandonnement où ils laiſſoient leur Colonie, & l'état floriſſant de celle de Waernar, lui inſpirerent des ſentiments d'ambition qui inquiéterent d'Enambuc. Ce dernier ne pouvant rien obtenir de France, quoiqu'il écrivît aux Aſſociés les lettres les plus preſſantes, ſe rendit lui-même à Paris, pour faire connoître la néceſſité d'un envoi. Il agit auprès de la Cour, afin qu'on lui fournît les moyens de faire rentrer les Anglois dans les bornes de l'égalité dont ils vouloient ſortir, & obtint enfin de la Compagnie un ſecours de trois cents hommes, & des vaiſſeaux bien munis de proviſions. Il mit auſſitôt à la voile, & ſon arrivée à la Colonie ſembla la ranimer. Le Roi qui avoit eu égard aux repréſentations d'Enambuc, donna ordre à Cuſac, Chef d'Eſcadre, d'aller mettre un frein aux uſurpations des Anglois. Cuſac en paroiſſant à la rade de S. Chriſtophle, coula à fond & diſſipa tout ce qu'il trouva de vaiſſeaux Anglois dans cette mer, & obligea Waernar à s'en tenir au partage auquel il avoit lui-même travaillé. La paix fut enſuite rétablie entre les François & les Anglois, & ils auroient joui vraiſemblablement de quelque repos, ſi les Eſpagnols, chagrins de les voir s'établir dans des iſles qu'ils prétendoient leur appartenir, ne fuſſent venus les attaquer.

Don Frederic de Tolede, envoyé au Breſil pour en faire ſortir les Hollandois, partit avec une flotte, & eut ordre de paſſer à S. Chriſtophle & de n'y pas laiſſer un ſeul François, ni un ſeul Anglois. On avoit été averti en France de ce projet long-temps avant qu'il s'exécutât, & c'étoit auſſi pour défendre l'iſle de S. Chriſtophle que l'eſcadre de M. de Cuſac avoit été envoyée. Cet Officier content d'avoir mis Waernar à la raiſon, & n'apprenant aucune nouvelle des Eſpagnols, ſe laſſa d'attendre, & permit à ſes vaiſſeaux d'aller faire la courſe où ils voudroient. Il partit lui-même à deſſein de croiſer dans le golfe du Mexique, & laiſſa ainſi ſans nulle reſſource l'iſle de S. Chriſtophle & celle de S. Euſtache, où il venoit de bâtir un Fort & & de commencer une habitation.

Peu de temps après le départ de l'eſcadre Françoiſe, Frederic de Tolede

L'AMÉRIQUE.

parut devant S. Chriſtophle, & ſon premier acte d'hoſtilité fut de ſaiſir quatre navires Anglois, qui étoient à l'ancre près de Niéves. Il mouilla enſuite à la rade de S. Chriſtophle, à deux portées du canon d'un des quartiers François. Du Roſſey fit auſſitôt ſçavoir à d'Enambuc & au Général Anglois le danger où il ſe trouvoit, & le preſſant beſoin qu'il avoit d'être puiſſamment ſecouru. Waernar lui envoya ſur le champ ſept à huit cents hommes, & du Parquet, neveu d'Enambuc, en amena cent vingt. Ce ſecours ſuffiſoit pour faire une réſiſtance qui méritât au moins une capitulation honorable; mais du Roſſey perdit la tête, & ſe conduiſit avec une extrême lâcheté. Don Frederic fit ſa deſcente ſans aucune oppoſition, & lorſque les Eſpagnols eurent commencé leur attaque, ils eurent lieu d'être ſurpris de ne voir s'avancer contre eux que le ſeul du Parquet avec ſa Compagnie. Cet Officier eut le ſort auquel il devoit s'attendre. Il fit des prodiges de valeur, qui, malgré la diſproportion du nombre des combattants, tinrent quelque temps la victoire incertaine, & on ne douta point que ſi du Roſſey & les Anglois euſſent donné, l'ennemi n'eût été contraint de ſe rembarquer avec perte. Ceux qui avoient ſuivi du Parquet le voyant ſi peu ſecondé, l'abandonnerent auſſi, & il ſe trouva réduit à trois hommes, avec leſquels il combattit encore. Il tua de ſa main l'Officier qui commandoit la deſcente, & percé de dix-huit coups, il fut mis hors de combat. On l'emporta ſur le gallion que montoit l'Amiral Eſpagnol, qui n'obmit rien pour le bien traiter, & pour lui marquer l'eſtime qu'il faiſoit de ſa valeur; mais dix-huit jours après du Parquet expira dans de grandes douleurs. Don Frederic de Tolede affligé de n'avoir pû réuſſir à lui faire donner du ſoulagement, lui fit faire des obſéques telles qu'on les fait en Eſpagne aux perſonnes de la premiere diſtinction.

Du Roſſey, qui avoit d'abord pris l'épouvante, fut bien moins raſſuré par un ſi bel exemple, qu'il ne fut intimidé par la défaite de cet Officier, & par le refus que les Anglois firent de combattre. Il s'écria auſſitôt qu'il falloit que chacun ſongeât à ſa propre ſûreté, & il fut le premier à fuir laiſſant le pavillon de France dans ſon Fort. Tous ſes gens & les Anglois le ſuivirent avec précipitation, & ils gagnerent la Cabeſtere, ſituée à huit lieues du Fort qu'ils avoient abandonné. Ils y trouverent d'Enambuc leur Gouverneur, & voulurent lui perſuader qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de s'embarquer au plus vîte. D'Enambuc mit tout en uſage pour les raſſurer. Il leur remontra qu'ils ne devoient pas ſe laiſſer chaſſer ſans réſiſtance d'une iſle où ils s'étoient établis, & qu'ils étoient en état de faire périr une bonne partie des Eſpagnols en profitant de l'avantage du terrein. Tout ce qu'il put dire fut inutile, & les François inſenſibles a toute autre choſe qu'à la frayeur, demanderent qu'on aſſemblât un Conſeil. Il y fut décidé preſque d'un ſentiment unanime qu'il falloit faire retraite, & aller habiter l'iſle d'Antigoa, la même que Colomb avoit nommée ainſi à cauſe de Sainte-Marie l'Ancienne, fameuſe Egliſe de Séville. On prétend qu'il fut réſolu de poignarder le Gouverneur s'il s'oppoſoit à la déliberation. Il céda, & tous les François, au nombre de quatre cents, s'embarquerent ſur deux navires qui ſe trouvoient à la rade.

Les Anglois capitulent avec les Eſpagnols.

Waernar, que cette fuite abandonnoit aux efforts de Don Frederic de

Tolede, traita avec lui. L'Amiral Eſpagnol donna aux Anglois les quatre vaiſſeaux qu'il leur avoit pris à Niéves, afin qu'ils fortifiſent ſur le champ de l'iſle de S. Chriſtophle. Comme les Anglois étoient en plus grand nombre que les François, les quatre vaiſſeaux ne furent pas ſuffiſants pour les contenir tous. Don Frederic en vit embarquer une partie, & fit promettre à ceux qui reſtoient qu'ils ſuivroient les premieres auſſirôt qu'ils en trouveroient l'occaſion. Après avoir tiré cette promeſſe des Anglois, l'Amiral Eſpagnol les menaça de les faire paſſer au fil de l'épée, s'il les trouvoit encore à S. Chriſtophle à ſon retour du Bréſil, & s'embarqua.

Les François de leur côté avoient beaucoup à ſouffrir. La précipitation de leur fuite ne leur avoit pas permis de faire aucune proviſion, & ils furent bientôt réduits à la plus affreuſe diſette. Les tempêtes qu'ils eurent à eſſuyer acheverent de mettre le comble à leur infortune. Ils ne purent jamais gagner l'iſle d'Antigoa, & après avoir été battus des flots pendant trois ſemaines entieres, ils ſe virent contraints de prendre terre à l'iſle de S. Martin, qui n'eſt qu'à huit lieues de S. Chriſtophle. L'endroit où ils aborderent étoit ſi ſtérile & ſi dépourvu d'eau douce, qu'ayant creuſé des puits, dont l'eau ſe trouva ſaumâtre, pluſieurs moururent pour en avoir bû ſans meſure & avec trop d'avidité. Du Roſſey accablé de tant de diſgraces, gagna une partie des Officiers & des Soldats, & força un des deux Capitaines de navires à le ramener en France, où le Cardinal de Richelieu le fit arrêter & mettre à la Baſtille. Le reſte de ſa Colonie ſe répandit dans les iſles de Montſerrat, de S. Martin, de S. Barthelemi & de l'Anguille. Cependant les Eſpagnols, après avoir ruiné le Fort des François, enlevé le canon, & brûlé les maiſons du quartier où ils avoient abordé dans l'iſle de S. Chriſtophle, s'étoient retirés. Waernar les voyant partis ne ſe hâta point de quitter l'iſle, & il ſe flattoit d'en reſter ſeul poſſeſſeur, lorſque les François, qui regrettoient leur premiere habitation, y revinrent au moyen d'un vaiſſeau qui leur reſtoit encore. Quelques navires Hollandois leur fournirent des vivres, & un vaiſſeau qui leur arriva de France les aida à ſe rétablir.

Pluſieurs François de ceux qui étoient ſortis de S. Chriſtophle avec le Gouverneur & du Roſſey, s'éloignerent de leurs compatriotes, & ſe joignant à d'autres aventuriers Anglois & François, ils approcherent de l'iſle Eſpagnole. Ils en trouverent la côte ſeptentrionale preſque abandonnée par les Eſpagnols, & ils s'y établirent. Comme les bois & les campagnes abondoient en bœufs & en cochons, ils y vécurent aiſément. Des Hollandois qui paſſerent par cet endroit leur promirent de ne les laiſſer manquer de rien, pourvû qu'ils leur gardaſſent les cuirs qu'ils tireroient de la chaſſe des bœufs, & cette aſſurance acheva de les fixer. Ils faiſoient ſécher leurs viandes à la fumée comme les Sauvages, ce qui s'appelle boucaner, & ce qui leur fit donner le nom de Boucaniers. La difficulté de ne recevoir que de la main des Etrangers pluſieurs choſes dont leur Colonie ne pouvoit gueres ſe paſſer, & d'ailleurs l'humeur dominante de quelques-uns d'entr'eux, à qui la chaſſe ne plaiſoit pas, porterent une partie des Boucaniers à faire des courſes, & à tomber ſur les vaiſſeaux Eſpagnols qui ſe préſentoient. Ils firent mêmes quelques deſcentes qui leur procurerent ſouvent de riches butins. Pour être autoriſés en quelque ſorte à ces courſes, les Aventuriers,

Origine des Flibuſtiers.

L'AMÉRIQUE.

qui furent connus dans la ſuite ſous le nom de Flibuſtiers, du nom du vaiſſeau qu'ils avoient coutume de monter, prirent leur commiſſion du Gouverneur de l'iſle de S. Domingue. A la fin de leur voyage ils ſe retiroient dans cette iſle & dans celle de la Tortue, où ils firent des établiſſements. Cette derniere eſt maintenant preſque déſerte, parce qu'avec le temps les François s'en étant rendus les ſeuls maîtres, & la Cour lui ayant donné des Gouverneurs & des ſecours, la Colonie qui y étoit a paſſé dans la partie occidentale de l'Eſpagnole, quoique les Eſpagnols ſoient toujours en poſſeſſion de la partie orientale. La Colonie Françoiſe eſt connue par le nom de S. Domingue, néanmoins la ville de ce nom appartient aux Eſpagnols, mais le même nom eſt donné à toute l'iſle. Les François qui y ſont établis forment la Colonie la plus conſiderable que la France ait dans les iſles de l'Amérique.

La Colonie de S. Chriſtophle ſe rétablit.

Cependant les François rentrerent à S. Chriſtophle, & s'y appliquerent de nouveau à ſe fortifier & à cultiver le terrein. Ils le firent avec tant de ſuccès, qu'ils payerent en peu de temps les avances qu'on leur avoit faites, & ſe trouverent en meilleur état qu'ils n'étoient avant l'arrivée des Eſpagnols. Les Anglois de leur côté ſe remirent auſſi de leurs pertes, & puiſſamment ſecourus par la Compagnie de Londres, ils étendirent leur Colonie dans les iſles de Montſerrat, d'Antigoa & de la Barboude, ou Barbade. Vers le même temps à peu près les Hollandois s'établirent dans l'iſle de S. Euſtache, & cette Colonie s'empara bientôt de l'iſle de Saba. Le Gouverneur d'Enambuc voyoit avec regret que la négligence des Aſſociés de France à lui fournir ce qui eût été néceſſaire pour s'agrandir, étoit cauſe que les Etrangers s'emparoient de pluſieurs iſles à ſa bienſéance. Ne pouvant remédier au paſſé, il jetta les yeux ſur la Guadaloupe, & il ſongeoit à y envoyer du monde, lorſqu'il fut prévenu par un des principaux habitants de ſa Colonie, nommé l'Olive. Ce dernier, qui étoit paſſé en France pour ſes affaires particulieres, s'aſſocia avec du Pleſſis & quelques Marchands de Dieppe, pour établir une Colonie à la Guadaloupe (1), ſous la commiſſion de la Compagnie des iſles de l'Amérique. L'Olive & du Pleſſis en furent déclarés Gouverneurs avec une égale autoriré, & y arriverent le 8 de Juin 1635, avec une Compagnie de cinq cents hommes. Ils étoient à peine débarqués que la famine & les maladies les aſſaillirent, & que pluſieurs moururent. On s'étoit malheureuſement placé dans l'endroit le plus ingrat de l'iſle, & à cette faute les chefs en joignirent une ſeconde beaucoup plus grande. Ils ſe brouillerent avec les Caraïbes, dont ils auroient pû recevoir des vivres, en attendant qu'ils puſſent ſe nourrir des productions de la terre.

Du Pleſſis ſaiſi de douleur à la vûe des mauvais ſuccès de ſa Colonie, mourut le ſeptieme mois après ſon arrivée. On perdit en lui un homme d'un caractere aimable, d'une prudence & d'une affabilité que n'avoit pas, à beaucoup près, l'Olive qui reſta ſeul Gouverneur. Les hauteurs de ce dernier & ſon impétuoſité furent cauſe que la guerre s'alluma entre les François & les Caraïbes, & mit la Colonie naiſſante ſur le point de ſa ruine totale. Les François parvinrent à chaſſer de l'iſle leurs ennemis, mais ils

(1) Les Relations Françoiſes diſent Gardeloupe.

paſſerent

passerent à la Dominique, & sçurent engager les habitants à se réunir à eux pour accabler les François. L'Olive secondé heureusement par la valeur des siens, soutint la guerre l'espace de quatre ans. La Colonie toujours à la veille d'être exterminée, alloit enfin périr lorsque le Gouverneur mourut, & fut remplacé par Aubert que la Compagnie nomma pour lui succeder. La sage conduite de ce dernier sauva la Colonie, & rétablit la paix qui y anima le commerce & apporta l'abondance.

Dans le temps qu'on peuploit ainsi la Guadaloupe, d'Enambuc, à qui elle venoit d'échapper, tourna ses vûes sur la Martinique. Il y alla lui-même, en prit possession, la peupla à ses frais, & par ce moyen en acquit la propriété. Il y laissa pour son Lieutenant du Pont, & pour premier Capitaine la Vallée. D'Enambuc mourut à S. Christophle, & par son testament il laissa tous ses biens & les droits qu'il avoit sur la Martinique à du Parquet son neveu, frere de celui qui avoit si courageusement disputé le terrein aux Espagnols. D'Enambuc eut pour successeur au gouvernement de S. Christophle du Halde son Lieutenant, que la Compagnie nomma Gouverneur en chef; mais peu de temps après il passa en France. Le Cardinal de Richelieu s'appercevant alors que les isles devenoient un objet fort intéressant, voulut y mettre pour Général un homme en qui la naissance, le courage & l'habileté concouruſſent au dessein qu'il avoit de les faire fleurir. Il ne trouva point de sujet plus conforme à cette idée que le Chevalier de Longvilliers, Sieur de Poincy, Bailly & Grand-Croix de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, Commandeur d'Oisemont & de Coulours, & Chef d'Escadre. Louis XIII. le fit Gouverneur & Lieutenant-général des isles de l'Amérique. Ses lettres sont du mois de Septembre 1638, & il partit de Dieppe vers le 15 de Janvier 1639. Il arriva un mois après à la Martinique, d'où il passa à la Guadaloupe & de-là à S. Christophle, recevant par-tout le serment de fidélité.

A son arrivée, l'isle de S. Christophle prit une nouvelle face, & il surpassa les idées que le Cardinal avoit conçues de sa capacité. Il fit bâtir des Eglises en divers quartiers de l'isle, & eut soin que les Prêtres fussent bien logés & bien entretenus. Il regla tout pour l'administration de la Justice, & voulut qu'elle fût rendue promptement & sans intérêt par des Officiers intégres & habiles. Il réforma les désordres, établit une bonne police, & se fit également aimer des François & des Etrangers par son affabilité & par une générosité soutenue avec discernement. Enfin il rendit la Colonie la plus belle des Antilles, & songea ensuite à l'étendre dans les isles de S. Barthelemi, de S. Martin & de Sainte-Croix, dont il fit l'acquisition. L'isle de Sainte-Croix est entre S. Christophle & Porto-Rico, mais beaucoup plus près de cette derniere, & elle est maintenant abandonnée. Elle changea plusieurs fois de maître en peu de temps, & après avoir été disputée quelques années par les Anglois & les Hollandois, elle fut partagée entre eux. En 1649 les Anglois remarquant que leurs rivaux étoient en fort petit nombre, les forcerent de leur abandonner l'isle toute entiere. Ils n'en jouirent pas long-temps, car les Espagnols de Porto-Rico y firent une descente, brûlerent les habitations, tuerent tous ceux qui voulurent leur résister, & firent transporter le reste à la Barboude, avec les femmes & le bagage. Ils

L'AMÉRIQUE.

s'amuſerent encore quelque temps dans l'iſle, & ils alloient remettre à la voile pour s'en retourner chez eux, lorſqu'il arriva un vaiſſeau Hollandois chargé d'hommes de S. Euſtache. On y avoit appris l'enlevement des Anglois, & on croyoit que les Eſpagnols n'y étoient plus. Le navire ne put faire de réſiſtance, & fut pris. Les Eſpagnols ſatisfaits de s'être ſaiſis de cette nouvelle proye, ſe diſpoſerent à mener les priſonniers à Porto-Rico ; mais il parut deux navires François remplis de ſoldats & de munitions de guerre & de bouche. Le Chevalier de Poincy les envoyoit pour dépoſter les Eſpagnols, & prendre poſſeſſion de l'iſle au nom de la Couronne de France. Les Hollandois furent mis en liberté, & les Eſpagnols aimerent mieux ſe conformer à la ſommation qu'on leur fit de ſe rembarquer ſur le champ & de partir ſous peine d'être traités en ennemis, que de riſquer un combat contre les troupes Françoiſes. Telle fut la conquête que les François firent de l'iſle de Sainte-Croix, où on envoya Auger en qualité de Gouverneur, avec une Colonie qui y devint très-floriſſante.

La mort du Cardinal de Richelieu, & les troubles dont le Royaume fut agité pendant la minorité de Louis XIV. porterent la Compagnie des iſles à céder ſes droits à ceux qui ſe trouvoient diſpoſés à les acheter. Du Parquer, à qui d'Enambuc avoit laiſſé la propriété de la Martinique, s'étoit établi auſſi à la Grenade & à Sainte-Alouſie (1). Il s'accommoda volontiers des droits de la Compagnie ſur ces trois iſles, & les acquit ainſi en 1649. D'Houel, Gouverneur de la Guadaloupe, acheta de même les iſles de Mari-Galante, de la Déſirade & des Saintes. Les deux dernieres n'étoient point encore conquiſes ; mais on les fit inſérer dans les traités, de peur que quelqu'autre vînt à bout de s'en emparer. Au mois de Mai 1651, le Chevalier de Poincy engagea la Compagnie des iſles à vendre à l'Ordre de Malte la propriété de Saint Chriſtophle, de Saint Barthelemi, de Saint Martin & de Sainte-Croix. Le traité qui ſe fit alors fut ratifié deux ans après par des lettres patentes du Roi. Ce Prince ne ſe réſerva que la ſeule ſouveraineté de ce qui étoit compris dans la ceſſion de la Compagnie à l'Ordre de Malte, avec l'hommage d'une couronne d'or de mille écus, que l'Ambaſſadeur de l'Ordre devoit préſenter à chaque mutation de Roi. C'eſt ainſi que ces iſles ceſſerent d'appartenir à la Compagnie, & furent poſſédées par l'Ordre de Malte & par quelques Particuliers juſqu'en 1664.

Iſles vendues à l'Ordre de Malte.

1651.

Pendant que la Compagnie des iſles démembroit ainſi ſes fonds & achevoit de ſe déſunir, il s'en formoit une autre ſous le nom de France Equinoxiale (2). Poncet de Bretigny avoit déjà tenté un établiſſement dans la Guyane ou Cayenne, mais il n'avoit pû réuſſir, & il y perdit la vie. L'Abbé de Marivaux, Docteur de Sorbonne, de Roiville, Gentilhomme de Normandie, & l'Abbé de la Boulaye, Intendant général de la Marine, crurent être plus heureux, & quoique différents motifs les portaſſent à cette entrepriſe, ils s'unirent enſemble pour en preſſer l'exécution. Le zele de la converſion des Américains étoit l'unique but que ſe propoſoit l'Abbé de Marivaux. De Roiville, ſuivant ce que ſes Aſſociés ont enſuite publié, avoit deſſein de

Compagnie de la France Equinoxiale.

(1) C'eſt ainſi que les Mariniers François exprimoient par une imitation de la prononciation Eſpagnole le nom de Santa-Lucia, ou Sainte-Lucie.

(2) C'eſt le nom qui fut donné à la Guyane auſſi appellée Cayenne.

ſe faire une eſpece de ſouveraineté dans ce pays, & l'Abbé de la Boulaye ne ſongeoit qu'à faire fleurir le commerce & la marine de France, dont il avoit en partie la direction ſous le Duc de Vendôme. Cette Compagnie à laquelle ſe joignirent d'autres perſonnes également conſiderables par leurs emplois & par leurs richeſſes, obtint des lettres patentes ſur la fin de 1651. Le 18 de Mai de l'année ſuivante on ſe diſpoſa à faire l'embarquement, & l'Abbé de Marivaux qui avoit été le mobile de l'expédition projettée, mourut à Paris. De Roiville, Général de la flotte, fut aſſaſſiné ſur la route dans une ſédition qui s'éleva, & pluſieurs Officiers périrent auſſi. Le reſte de la Colonie débarqua à Cayenne; mais la conduite injuſte qu'elle tint à l'égard des Sauvages, les irrita à un tel point, qu'ils ſe raſſemblerent en grand nombre, & maſſacrerent preſque tous les François. Le Gouverneur ne ſauva ſa vie qu'en ſe jettant dans une barque, au moyen de laquelle il ſe rendit à Surinam, alors ſous la puiſſance des Anglois.

Cayenne occupée par les Hollandois.

Les Hollandois qui venoient d'abandonner la riviere de Surinam, voyant l'iſle de Cayenne ſans habitants, prirent leurs meſures avec les Indiens, & en obtinrent la permiſſion de s'y établir. Spranger en demanda la commiſſion aux Etats-Généraux, qui la lui accorderent à lui & à ſes Aſſociés, & par ſa bonne conduite il parvint à faire un établiſſement avantageux. Il augmenta les fortifications, défricha les terres, éleva des ſucreries, & tira de grands profits des productions du pays dont il fit commerce avec ceux de ſa Nation & les Etrangers. Il vivoit en paix & jouiſſoit du fruit de ſes travaux, lorſque le Sieur de la Barre, Maître des Requêtes, prit la réſolution de former une nouvelle Compagnie de la France Equinoxiale. Animé par les récits de Bouchardeau qui avoit été ſur les lieux, M. de la Barre travailla avec lui à un projet qu'ils préſenterent au célebre Colbert. Ce Miniſtre le goûta, & n'eut pas de peine à le faire approuver par le Roi, qui accorda à la nouvelle Compagnie des lettres patentes du mois d'Octobre 1663. Les bornes de la Conceſſion furent l'Amazone & l'Orenoque, quoique les Portugais du Bréſil euſſent paſſé la premiere de ces rivieres, & que les Hollandois & les Anglois euſſent des établiſſements entre la ſeconde & l'iſle de Cayenne. Le Sieur de la Barre partit, reprit Cayenne, & remit la Colonie en vigueur.

Nouvelle Compagnie pour Cayenne.

La France avoit beaucoup étendu ſa domination, mais elle n'en profitoit preſque point, parce que les Compagnies particulieres n'encourageoient que foiblement leurs Colonies, & que les établiſſements de l'Amérique négocioient plus avec l'Etranger qu'avec les François. Pour remédier à ces deux inconvénients, on ſongea à la Cour à former une ſeule Compagnie aſſez puiſſante, pour fournir également à toutes les Colonies les ſecours dont elles auroient beſoin. On y réuſſit, & cette Compagnie connue ſous le nom de *Compagnie Royale des Indes Occidentales*, racheta les iſles Françoiſes, & rembourſa l'Ordre de Malte & les différents Particuliers qui en étoient propriétaires des frais qu'ils avoient avancés. Ce qui reſtoit à la *Compagnie des iſles* du privilége qu'elle avoit obtenu en 1626, fut auſſi acheté par la nouvelle Compagnie. Toutes les anciennes Conceſſions furent révoquées, & les lettres patentes expédiées le 11 de Juillet 1664. Par ces lettres le Roi accorda à la nouvelle Compagnie en toute propriété, Juſtice & Seigneurie,

Compagnie Royale des Indes Occidentales.

1664.

L'AMÉRIQUE.

le Canada, les Antilles, l'Acadie, les iſles de Terre-neuve, l'iſle de Cayenne, & les pays de Terre-ferme de l'Amérique, depuis l'Orenoque juſqu'à l'Amazone, avec faculté d'y faire ſeule le commerce pendant quarante ans, auſſi bien qu'au Sénégal, aux côtes de Guinée, & autres lieux d'Afrique. A ces avantages furent ajoutées la remiſe de la moitié des droits pour les marchandiſes venant de ces terres, la puiſſance de nommer des Gouverneurs, & tous les Officiers de guerre & de juſtice, même les Prêtres & les Curés, & enfin le droit de déclarer la guerre & de faire la paix, lorſque la Compagnie le jugeroit néceſſaire; le Roi ne ſe réſervant que la foi & hommage-lige, & une couronne d'or du poids de trente marcs à chaque mutation de Roi.

En moins de ſix mois la Compagnie équipa plus de quarante-cinq vaiſſeaux, qui lui ſervirent à prendre poſſeſſion de tous les lieux compris dans ſa conceſſion. Elle y établit ſon commerce, & il devint conſiderable en peu de temps. Cependant au bout d'environ neuf ans, c'eſt-à-dire, l'an 1674 le Roi acquit pour lui-même, & réunit à ſon domaine toutes les terres, iſles & poſſeſſions qu'il avoit cédées, & rembourſa toutes les actions des Particuliers. Entre les hommes qui ſe diſtinguerent dans la nouvelle Compagnie, on peut placer les Sieurs de Frontenac & la Salle. Le premier également cheri des François & des Nations Américaines, étendit & affermit par ſa bonne conduite les poſſeſſions des François dans le Canada. Le ſecond découvrit la Louiſiane, vaſte pays qui s'étend des deux côtés du fleuve nommé *Miſſiſſipi*. Il fit auſſi pluſieurs établiſſements le long de ce fleuve, & médita de fonder une Colonie près de ſon embouchure, qu'il avoit reconnue le 7 Avril 1683. Dans ce deſſein il paſſa en France pour y porter les premieres nouvelles de ſa courſe & du ſuccès qu'elle avoit eue, & pour obtenir les ſecours néceſſaires à l'établiſſement de ſa Colonie. Il obtint du Roi de lettres patentes, & partit le 24 de Juillet avec quatre vaiſſeaux chargés d'habitants, de ſoldats & de toutes les munitions dont il pouvoit avoir beſoin.

Le Sieur la Salle malheureuſement n'avoit pas une idée aſſez diſtincte de l'embouchure qu'il cherchoit. Il entra bien dans le golfe du Mexique où elle étoit, mais il la manqua, & prit pour elle une baye ſur un rivage inconnu, & ſitué à environ cent lieues à l'Oueſt du fleuve où il vouloit arriver. Il débarqua auprès de cette baye qu'on nomme aujourd'hui la baye de S. Louis, & tous ceux qu'il avoit emmenés ſe trouvoient réduits au nombre de cent perſonnes. Plus chagrin que découragé, il entreprit pluſieurs courſes pour retrouver la riviere qu'il avoit déjà vûe. Il fit pendant long-temps des recherches inutiles, & lorſqu'il l'apperçut, il avoit trop perdu de monde pour être en état de commencer l'établiſſement qu'il s'étoit propoſé. Il prit une nouvelle réſolution, & voulut aller reconnoître les contrées qui ſont entre les Eſpagnols du Mexique, bordées par une riviere nommée Rio del Norte, Rio Bravo, ou Rio Vrede, & le grand fleuve de Miſſiſſipi. Il ſe mit en chemin pour cette découverte le 22 d'Avril 1685, c'eſt-à-dire, environ un mois après ſon arrivée à la baye de S. Louis. Les inquiétudes qu'il avoit eues, & les fatigues qu'il eſſuya dans ſes courſes lui cauſerent une violente maladie, dont il eut peine à relever. Auſſitôt que ſa

ſanté fut rétablie, il retourna viſiter ſa Colonie de la baye de S. Louis, & la quitta enſuite dans le deſſein de voir ſes anciens établiſſements. Il étoit entre les Palaqueſſons & les Ouadiches, lorſqu'il fut aſſaſſiné par deux hommes de ſa ſuite.

La Colonie ſe trouvant ſans Chef ſe diviſa bientôt. Quelques-uns prirent le chemin des Illinois; le reſte fut enlevé par les Eſpagnols qui détruiſirent entierement l'établiſſement. Ce que le Sieur de la Salle n'avoit pû terminer, réuſſit ſept ou huit ans après ſa mort, ſous la conduite du Sieur d'Iberville, Gentilhomme Canadien. On acheva de reconnoître le Miſſiſſipi, on jetta ſur ſes bords les fondements d'une Colonie, & on y bâtit un Fort pour aſſurer les poſſeſſions des François. De nouveaux ſecours que le fondateur mena à ſa Colonie dans un ſecond voyage, la fortifierent, & il ſe préparoit à un troiſieme lorſqu'il mourut. Sa mort laiſſa la Colonie dans un extrême beſoin de protection, mais heureuſement qu'elle la trouva en M. Croſat, qui en fut comme le ſecond fondateur l'an 1712. Le Roi lui en fit expédier les lettres patentes au mois de Septembre. Il en jouit quatre ou cinq ans, & au bout de ce temps il demanda à remettre ſon privilége au Roi. La permiſſion lui en fut accordée par un Arrêt du Conſeil d'Etat le 23 d'Août 1717. Comme le traité des caſtors du Canada, que des Particuliers avoient eu depuis l'an 1706, expiroit, un Edit du même mois d'Août 1717 établit une Compagnie de commerce ſous le nom de Compagnie d'Occident. On lui remit la conceſſion de la Louiſiane, les caſtors du Canada, & l'année ſuivante on y réunit celle du Sénégal. Cette Compagnie ainſi augmentée abſorba celle des Indes Orientales & de la Chine en 1719, & enfin celle de S. Domingue en 1720.

CHAPITRE V.

Découvertes & Conquêtes des Anglois, des Suédois & des Danois en Amérique.

LA découverte du Mexique par Cortez & ſes compagnons, & celle du Pérou par Pizarre & ſon aſſocié, firent naître l'idée d'entreprendre de nouveaux voyages. Ces riches pays ſe trouvoient joints, pour ainſi dire, par une mer que Balboa avoit apperçue, & l'établiſſement de Panama étoit propre à devenir le point de réunion, où pouvoient ſe raſſembler les richeſſes de ces deux Empires, celles des Moluques & des autres pays Orientaux, auxquels cette mer communique ſans interruption. Il s'agiſſoit de trouver une route qui menât les vaiſſeaux de l'Europe juſques-là, & toujours par l'Occident. La gloire en fut réſervée à Ferdinand Magalhaens, qu'on appelle communément Magellan. Il étoit Portugais, & ſur quelques mécontentements qu'il avoit reçus à la Cour, il alla offrir ſes ſervices à Charles V. Roi d'Eſpagne & Empereur.

Détroit trouvé par Magellan qui

Les offres de Magellan furent acceptées, & on lui compoſa une eſcadre

L'AMERIQUE.

lui donne son nom.

1519.

de cinq vaisseaux, avec lesquels il partit de Séville le 10 Août 1519. Il passa l'hyver au port de S. Julien, en partit l'année suivante, & après avoir surmonté de grandes difficultés & essuyé plusieurs tempêtes, il arriva enfin au cap des Vierges. Il apperçut un grand canal qui sembloit entrer dans le continent, & il envoya deux navires pour le reconnoître. L'un ne rapporta rien de certain, & l'autre fit seulement esperer que ce détroit seroit accessible aux grands bâtiments. On mit pied à terre à près d'une lieue de l'embouchure du détroit, & on y trouva une petite loge & plusieurs sépulcres des Sauvages qui avoient coutume d'y passer l'Eté, & de se retirer l'hyver plus avant dans les terres. Une grande baleine & plusieurs os jettés sur le rivage, firent juger que ces lieux étoient sujets à de violentes tempêtes. A la fin d'Octobre Magellan prit son chemin vers le cap de S. Severin, & au mois de Novembre il arriva de l'autre côté du détroit. Il parcourut ensuite la mer du Sud, & étant débarqué aux isles Marianes, il y mourut. Un des cinq vaisseaux de sa flotte, nommé la Victoire, & commandé par Jean Sebastien Cano, retourna à Séville le 8 Septembre 1522, & eut la gloire d'avoir fait le premier le tour du Monde, & son voyage avoit duré trois ans, quatre semaines & deux jours. Charles V. donna à ce Capitaine pour ses armes un globe terrestre d'or, avec ces paroles; *Primus me circumdedisti.*

Garcie de Loyola entra dans le même détroit de Magellan au mois d'Avril 1525, le passa assez heureusement sur la fin de Mai, & ajouta plusieurs remarques à celles que la flotte de Magellan y avoit faites. Le troisieme Espagnol qui entreprit de passer ce détroit fut Simon Alcazova. Il partit de l'isle de Gomere au commencement d'Octobre 1534, & prenant son cours en droiture, il arriva le 7 Janvier 1535 à vingt-cinq lieues du détroit. Il se seroit sans doute avancé jusques-là, mais son équipage se mutina, & le contraignit de regagner le port des Lions, où il périt malheureusement. Quatre navires envoyés en 1539 par l'Evêque de Plaisance partirent d'Espagne, & virent le détroit le 20 Janvier 1540. Ils y pénetrerent l'espace de vingt-cinq lieues, & y furent surpris d'une tempête, qui en ayant jetté trois sur la côte, en brisa deux. Les équipages se sauverent, & il y avoit quelques Prêtres & dix-huit à vingt femmes. Le P. Feuillée croit qu'ils fonderent le peuple connu sous le nom de *Cossares*, & voisin du Chili, mais difficile à connoître par le soin qu'on y prend de ne recevoir aucun Etranger. Suivant le même Ecrivain trois des vaisseaux Espagnols périrent; selon d'autres ces vaisseaux n'étoient en tout qu'au nombre de trois. Si l'on en croit ces derniers, un des vaisseaux fut brisé, l'autre passa heureusement & arriva à Arequipa, & de-là à Lima; & le troisieme trop maltraité pour continuer la route, s'en retourna en Espagne, après avoir passé l'hyver dans le détroit au port de Las Zorras, ainsi nommé à cause du grand nombre de Renards que les Espagnols y virent.

Voyage de Frobisher au Groenland.

Dans le temps que Magellan découvroit le détroit nommé de son nom, les Anglois cherchoient au Nord-Oueſt un passage vers le Cathay. Leurs courses durerent plusieurs années sans qu'ils pussent rien trouver digne de remarque. Enfin Martin Frobisher qui s'étoit persuadé que pour aller à la Chine, il y avoit un chemin plus court que celui du cap de Bonne-Espérance

L'Amérique

& de l'iſle de Sumatra, réſolut de le trouver, & de juſtifier, par ſon retour, ce qu'il avoit imaginé là-deſſus, ou de ne jamais reparoître en Angleterre. Il y avoit déjà quinze ans qu'il cherchoit les moyens d'exécuter ſon projet, ſans avoir pû en venir à bout, lorſqu'il s'adreſſa à la Cour dans la même intention. Le Lord Ambroiſe Dudley, Comte de Warwick, goûta les idées de Frobisher, & lui aida à armer deux petits bâtiments de vingt à vingt-cinq tonneaux. Il eut ſoin de faire proviſion de vivres & de toutes les choſes qui pouvoient lui être néceſſaires, & partit de Londres le 7 Juin, vieux ſtyle, 1576. Ses vaiſſeaux ſe trouverent le 24 à la vûe de l'iſle de Faro, & le 11 du mois ſuivant les Anglois apperçurent l'Iſlande, où ils ne purent arriver à cauſe de la glace qui bordoit les côtes. Le 20 ils virent une haute terre qu'ils nommerent *Queens Eliſabeth Foreland*, ou le Promontoire de la Reine Eliſabeth. Ils coururent encore le long de la côte au Nord, & remarquerent une autre pointe avec un golfe ou enfoncement, qu'ils ſoupçonnerent être un détroit. Les glaces & les vents contraires ne leur permirent pas de s'éclaircir d'avantage, & leur voyage ſe termina à donner des noms Anglois à quelques iſles & bayes qu'ils trouverent le long du Groenland. Ils reprirent alors la route des Orcades, & débarquerent à Harwick le 8 d'Octobre.

Frobisher de retour à Londres, ne rapporta des terres qu'il avoit découvertes qu'un morceau de pierre noire, qu'un de ſes matelots avoit ramaſſé dans une iſle. La femme d'un des intéreſſés ayant par haſard mis cette pierre dans le feu, la jetta dans du vinaigre pour l'éteindre auſſitôt qu'elle fut rouge. On y crut remarquer alors des veines d'or, & un Orfévre, à qui elle fut confiée, en tira aſſez d'or à proportion de la groſſeur de la pierre. Cette connoiſſance piqua la curioſité de pluſieurs perſonnes, & fit naître l'envie de profiter d'une découverte ſi avantageuſe en apparence. On préſenta des requêtes à la Cour pour demander l'attribution des recherches par un privilége excluſif. La Reine Eliſabeth voulut être intéreſſée, & elle donna à Frobisher un vaiſſeau de deux cents tonneaux avec cent hommes d'équipage, & il le joignit aux petits navires le Michel & le Gabriel qui avoient fait le premier voyage. Cette petite eſcadre partit le 31 Mai 1577, rangea les côtes d'Angleterre & d'Ecoſſe, & le 7 de Juin elle paſſa aux Orcades, où Frobisher acheva de ſe pourvoir des choſes dont il avoit beſoin. Il fit voile dès le lendemain, & comme il eut un vent très-favorable, il fut au bout de vingt jours près d'une terre qu'il ne put diſtinguer à cauſe de la brume. Le 4 de Juillet il reconnut la côte méridionale de l'iſle de Frieſland, vogua autour, & vit cette haute terre qu'il avoit remarquée l'année précédente. Il la nomma Nordforeland, c'eſt-à-dire, Promontoire ſeptentrional, & alla débarquer dans la petite iſle, où on avoit pris la pierre noire. Les raffineurs la travaillerent, mais ils n'en purent tirer d'or comme on s'y étoit attendu. Frobisher & les Anglois voyant leurs eſpérances trompées de ce côté, ſongerent à pourſuivre leur voyage, & ſe rembarquerent, après avoir néanmoins emporté ſur les vaiſſeaux pluſieurs pierres noires. Ils entrerent le 19 Juillet dans un détroit, & ne trouverent que des peuples extrêmement ſauvages, qu'ils ne purent apprivoiſer. Ils donnerent des noms Anglois à toutes les iſles & bayes, & Frobisher impoſa le ſien au détroit qui le conſerve encore

L'AMERIQUE.

aujourd'hui. Les Anglois ne pouſſerent pas plus loin cette fois, & ils arriverent en Angleterre vers la fin de Septembre.

On ſe flattoit toujours qu'on pourroit trouver un paſſage par la Chine, & dans cette eſpérance, la Reine fit armer un plus grand nombre de vaiſſeaux qu'auparavant. Il fut décidé qu'on feroient hiverner, dans le Groenland cent hommes, dont quarante ſeroit matelots, trente ſoldats & les trente autres des ouvriers pour les mines. Ces Anglois devoient faire proviſion de marcaſſites, pendant que les vaiſſeaux continueroient leur route, & ſe tenir prêts à s'embarquer au retour des mêmes vaiſſeaux. La flotte conſiſtant en quinze vaiſſeaux ſe mit en mer le 31 Mai 1578. Elle étoit ſur les côtes d'Irlande dès le 6 de Juin à la hauteur du cap de Clare, & elle navigua juſqu'au 20 qu'elle prit terre à la côte de Frieſland. On y débarqua quelques Volontaires, & l'Amiral en prenant poſſeſſion de ce pays au nom d'Eliſabeth, l'appella *Weſt-England*, ou l'Angleterre Occidentale. Frobisher ſe rembarqua auſſitôt, & ayant été entraîné par les courants, il manqua ſon détroit. Il lutta longtemps contre les glaces, entra dans un autre détroit, & rencontra une baye qui le ramena à celui qu'il cherchoit. Ses vaiſſeaux maltraités & diſperſés par les glaces eurent beaucoup de peine à ſe rejoindre, & enfin après avoir découvert quelques iſles ſituées aux environs de la partie la plus méridionale du Groenland, il fit charger des matieres minérales & repaſſa en Angleterre. Cependant l'établiſſement projetté ne ſe fit point alors à cauſe des obſtacles qui ſurvinrent.

Premier voyage de François Drack.

Peu de temps après que Frobisher fut revenu de ſon ſecond voyage aux terres Arctiques, François Drack, un des plus grands hommes de mer que l'Angleterre ait eus, ſortit de Plymouth le 15 de Novembre 1577. avec cinq vaiſſeaux & cent ſoixante & quatre hommes, tant Gentilshommes que Soldats & Mariniers. Le 17 de Janvier 1578. il étoit au Cap Blanc en Afrique, paſſa de-là aux Iſles du Cap-Verd, & enſuite au Breſil qu'il côtoya juſqu'au détroit de Magellan, où il entra le 20 d'Août. Il le traverſa heureuſement, arriva à Valparaiſo le 13 de Fevrier 1579. devant Lima, & fit un butin conſidérable dans toute cette route. Il n'oſa paſſer une ſeconde fois par le détroit, mais il traverſa la mer du Sud, & retourna par les Moluques, Java, & le Cap de Bonne-Eſpérance. Dans une autre courſe que fit l'Amiral Drack en Amérique dans l'année 1586. il oſa faire une entrepriſe ſur l'iſle Eſpagnole. Il fit ſa deſcente à l'Oueſt de la Capitale, & mit environ douze cents hommes à terre. S'étant enſuite avancé en ordre de bataille, il rencontra la Cavalerie Eſpagnole qu'il mit en fuite. Après ce premier ſuccès il partagea ſa troupe en deux bandes, & attaqua en même temps deux portes de la Ville. Il les emporta ſi bruſquement malgré le canon des Aſſiégés que ceux-ci eurent à peine le temps de ſe ſauver par une troiſiéme qui étoit à l'autre extrémité de la Ville. Le butin que firent les vainqueurs ne répondit pas à la réputation de cette Métropole du nouveau Monde. Ils y trouverent ſeulement quelques meubles précieux, de la vaiſſelle d'argent, peu d'or & d'argent monnoyé, & beaucoup de monnoye de cuivre. Drack avant que de permettre le pillage, rangea ſes ſoldats en bataille dans la grande place, & envoya ſommer le Gouverneur du Château de ſe rendre. Sur ſon refus, les Anglois donnerent l'aſſaut, & ſe rendirent maîtres du Château. Drack mit alors

alors ſes ſoldats à diſcretion dans les plus belles maiſons, où ils reſterent environ un mois. Au bout de ce temps ils commencerent à raſer la Ville, & ils en avoient déjà abattu une bonne partie, lorſque les habitants racheterent le reſte. Cinq ans après Yguana autre Place de l'Eſpagnole eut le même ſort. Chriſtophle Newport s'en empara, & la ruina preſqu'entierement.

Dès le premier voyage de Drack, & dans le temps qu'il couroit les côtes de la mer du Sud, Don Franciſco de Tolede, Viceroi du Perou, croyant qu'il paſſeroit par le Détroit, chargea Don Pedro Sarmiento d'aller l'attendre aux environs, & d'y former un établiſſement. Sarmiento obéit, & fonda une Ville ſous le nom de Philippeville, ou *Ciudad del Rey Felippe*; mais il attendit en vain l'Amiral Drack, puiſqu'il prit une autre route. Cependant les habitants de la nouvelle Ville manquerent bientôt de vivres, & comme pluſieurs moururent de faim, les autres pour éviter un ſort pareil enterrerent leur Artillerie, & abandonnerent la Ville. Les uns s'arrêterent dans un endroit un peu plus fertile toujours ſur les bords du détroit; les autres périrent chez les Sauvages, où ils étoient allés chercher des proviſions de bouche.

Voyage de Candish.

Preſque dans le même temps Thomas Candish quitta l'Angleterte avec trois Navires, au mois de Juillet, vieux ſtyle, 1586. & aborda en Décembre au continent de l'Amérique. Il ſortit du Port déſiré le 6 de Janvier 1587. entra dans le détroit de Magellan, & y avança aſſez pour trouver les Eſpagnols qui avoient quitté Philippeville. Il les reçut ſur ſes vaiſſeaux, & franchit les premiers paſſages étroits qui ſont à quatorze milles d'Angleterre de l'embouchure du détroit. Dix milles plus loin, il prit au Sud-Oueſt, & arriva à Philippeville, qu'il nomma Port de Famine. Il déterra le canon, l'emporta, & partit le 14 de Janvier. Il paſſa le Cap le plus Auſtral du détroit, qu'il appella le Cap Forward, mouilla le 21 dans une Baye qui eſt au Midi du détroit, & lui donna le nom de la Baye Eliſabeth. A deux lieues de-là il apperçut une riviere qui deſcend du continent. Il y fit entrer ſa chaloupe, qui étant remontée environ trois milles, découvrit une contrée champêtre & remplie de verdure. Les Vaiſſeaux furent arrêtés près d'un mois par les vents contraires dans le canal appellé de S. Jerôme par les Eſpagnols. Ils en ſortirent enfin, & gagnerent la mer du Sud le 24 de Fevrier. Candish traverſa cette vaſte mer, & fit le tour du Globe en deux ans, cinq ſemaines & quatre jours. Il voulut en 1591. paſſer le détroit pour la ſeconde fois, mais il périt dans ce voyage.

Découverte de Hawkin.

En 1593. le Chevalier Richard Hawkin entreprit de faire la même route. Il arriva ſans accident près du détroit, & découvrit pluſieurs nouvelles Iſles. On avoit cru juſqu'alors que le détroit étoit bordé au Midi par un vaſte continent. Hawkin reconnut le contraire, & il rapporta que cette terre apparente n'étoit qu'un aſſemblage de pluſieurs Iſles. Il courut la côte du Chili, enſuite celle du Perou, & fut pris par les Eſpagnols, qui profiterent de ſes découvertes. Les Eſpagnols connoiſſant que le canal du détroit n'étoit pas unique, renoncerent à faire des établiſſements dans ce pays, qui étoit naturellement ingrat & très-dangereux.

Voyage des Hollandois par le détroit.

Deux Flottes Hollandoiſes entreprirent auſſi le paſſage du détroit de

L'AMÉRIQUE.

Magellan. L'une compoſée de cinq navires, & commandée par Jacques Mahu, partit au mois de Juin 1598. Ce Commandant mourut en mer, & fut remplacé par le Vice-Amiral Simon Cordes. Par les ſoins de ce dernier, la Flotte arriva au détroit dans le mois d'Avril 1599. Une Baye reçut le nom de Cordes, & les Vaiſſeaux retournerent dans la mer du Sud. La ſeconde Flotte confiée à la conduite d'Olivier de Noort, toucha à la fin de Septembre 1599. au Port déſiré, entra le 4 de Novembre dans le détroit, & ſe trouva enfin le dernier jour de Fevrier 1600. dans la mer du Sud. Ces deux Flottes firent le tour du Monde, & la ſeconde y employa trois ans & huit ſemaines. George Spilberg Hollandois, entreprit une pareille navigation par ce détroit ſous les auſpices de la Compagnie des Indes. Parti du Texel le 16 d'Août 1614. il fut ſouvent traverſé par les tempêtes, & ne laiſſa pas de franchir les premiers paſſages étroits le 3 d'Avril 1615. Le 17 du même mois, il prit de l'eau, du bois, & les autres choſes néceſſaires, & entra dans la mer du Sud le 6 de Mai. Il fit auſſi le tour du Monde, & arriva en Zélande le premier Juin 1616. Pluſieurs Capitaines de la même Nation firent encore dans la ſuite la même route.

Toutes ces navigations augmentoient les connoiſſances, & enrichiſſoient ceux qui oſoient les entreprendre. Cependant l'Angleterre ne faiſoit aucune acquiſition en Amérique, les courſes de ſes Navigateurs ſe bornant à enlever ſur leur route les vaiſſeaux & les richeſſes des Eſpagnols, avec qui les Anglois étoient en guerre. Les côtes Orientales de l'Amérique entre la Floride & le fleuve S. Laurent, découvertes par Verazzano & par Cartier, parcourues enſuite par Cabat & par Drack, demeuroient toujours ſans colonie Angloiſe. Le mauvais ſuccès de celles que les François avoient voulu établir dans la Floride Françoiſe, les engagea à ſe borner d'abord aux environs du grand fleuve de S. Laurent. Les Anglois voyant cette vaſte côte à leur bienſéance ſongerent à s'y établir. Dès l'an 1583. il s'étoit formé à Londres une Compagnie de Nobles & de Marchands pour faire des établiſſements avantageux à la Nation. Ils avoient conſacré à ce deſſein de grandes ſommes d'argent, & ils obtinrent de la Reine une Patente du 25 Mars 1584. portant permiſſion d'occuper, peupler & poſſeder en toute propriété, pour eux & leurs héritiers, les terres, pays, &c. qu'ils pourroient découvrir, & qui ſe trouveroient n'appartenir à aucun Prince Chrétien. En vertu de cette Patente, la Compagnie Angloiſe fit partir au mois d'Avril ſuivant deux petits navires ſous la direction du Sieur Walter Rawleigh. Ces vaiſſeaux viſiterent ſucceſſivement les Canaries, les Antilles, le Golphe du Méxique, & s'arrêterent à la Floride. Le pays qu'ils occuperent fut nommé *Virginie*, en l'honneur de la Reine Eliſabeth, qui n'avoit point voulu ſe marier. Les Anglois appellerent Virginie toute la côte, & ce ne fut que longtemps après qu'on en détacha divers pays auxquels on donna des noms particuliers à meſure qu'on les peuploit, & qu'on y formoit un nouveau Gouvernement.

Nouvelle Angleterre.

Philippe Amandas & Arthur Barlow qui commandoient les deux petits vaiſſeaux dont on a parlé, prirent poſſeſſion en 1584. au nom de la Reine Eliſabeth, du pays qui a été enſuite nommé la nouvelle Angleterre. L'année ſuivante le Chevalier Richard Greenwil y conduiſit une Colonie, qui

L'Amérique.

détruisit celles que les François y vouloient établir. Les Anglois devinrent enfin tout à fait les maîtres de ce pays en 1605. mais ils ne purent empêcher que d'aures Nations Européennes n'en occupassent quelque partie. Les Hollandois avoient couru ces côtes, & en 1609. leur Compagnie des Indes envoya Henri Hudson Anglois avec un Navire pour chercher au Nord de l'Amérique un passage vers la Tartarie & la Chine. Hudson après quelques vains efforts fit route sur le Sud-Ouest, & aborda à un pays qu'il nomma la nouvelle Hollande. Il retourna à Amsterdam, & sur son rapport, les Hollandois firent partir l'année suivante un Navire & des Marchandises. Ceux qui avoient fait l'entreprise obtinrent des Etats-Généraux un Privilege exclusif, & pendant quelques années on y alla passer les hyvers pour trafiquer avec les Sauvages. En 1615. on y bâtit une forteresse nommée le Fort d'Orange, & une ville nommée la nouvelle Amsterdam. Ce pays fut connu en Europe sous le nom de nouveaux Pays-Bas. Les Suedois s'établirent aussi au Midi des Hollandois, & bâtirent dans la nouvelle Suede, Gottenbourg & Christiana. Ils en furent dépostés par les Hollandois, qui s'étendirent de ce côté. Les Anglois conquirent ce terrein à leur tour en 1666. & obligerent les Hollandois à le leur céder par le Traité de Breda. Ils nommerent nouvelle Yorck ce qui avoit été les nouveaux Pays-Bas, parce que Charles II. en donna la propriété au Duc d'Yorck son frere, & ils appellerent nouvelle Jersey ce qui avoit été la nouvelle Suede.

Le Maryland situé au Nord de la Virginie avoit été donné par le Roi Charles au Lord Baltimore, à condition qu'il le tiendroit en fief, & en feroit hommage à la Couronne. Cette concession fut accordée en 1632. mais le pays situé au Nord de cette Province ne fut occupé par les Anglois qu'en 1681. Guillaume Pen, fameux Quaker Anglois, obtint de Charles II. la propriété de cette contrée aux conditions ordinaires, & ce pays est connu sous le nom de Pensylvanie. Pen, qui étoit fort riche, trouva moyen de former une Colonie nombreuse, en recevant avec libéralité les François, les Suedois & les Hollandois, qui étoient restés après la ruine des Colonies de leurs Nations. La Virginie proprement dite fut aussi cultivée soigneusement, & l'an 1662. les Anglois étoient assez puissants pour s'étendre au Midi dans la Floride Françoise. Cette partie de la Floride, nommée aujourd'hui la Caroline, fut accordée par Charles II. Roi d'Angleterre à plusieurs Seigneurs qui la partagerent. Du côté du Nord les Anglois se rendirent maîtres de l'Acadie, mais elle fut restituée par le traité de Breda aux François qui la cederent aux Anglois à la paix d'Utrecht. Les Anglois firent aussi la conquête de la Jamaïque, qui appartenoit aux Espagnols. Leurs premieres idées avoient été d'attaquer l'isle Espagnole ; mais la vigoureuse défense que firent les Espagnols força les Anglois à se rembarquer. Ils fondirent alors sur la Jamaïque dont ils s'emparerent, & qui a demeuré depuis sous leur puissance.

David trouve le détroit qui porte son nom.

On a vu combien les efforts que fit Frobisher, pour trouver un passage aux Indes par le Nord, furent inutiles. Ce mauvais succès néanmoins ne découragea personne, & en 1585. Jean David de Darmouth voulut aussi faire quelques tentatives. Il s'avança vers le Nord jusqu'au soixante-sixiéme dégré quarante minutes, & rangea les côtes au Sud jusqu'au cinquante-sixiéme & même plus loin, où il trouva un bras de mer au Couchant. Il crut enfin

L'AMÉRIQUE.

avoir découvert ce qu'il cherchoit; mais après diverſes tempêtes qu'il eſſuya, il fut contraint de s'en retourner en Angleterre. Au mois d'Octobre de l'année ſuivante, il fit un nouveau voyage qui ne lui réuſſit pas mieux que le premier. Il ſe paſſa plus de vingt ans avant qu'on oſât ſe riſquer à faire le même chemin, & ce ne fut qu'en 1607. que Henri Hudſon, Anglois, viſita les mêmes lieux & en donna une connoiſſance plus claire. Il pénétra juſqu'au quatre-vingtieme dégré vingt-trois minutes, & obſerva que le froid de ce climat eſt ſi terrible, que la terre y produit à peine quelques plantes. L'année 1608. il fit un ſecond voyage, mais il n'alla pas plus loin qu'au premier. Il en entreprit encore deux autres les années ſuivantes, & au dernier il avança cent lieues plus avant que perſonne n'avoit fait juſqu'alors. Il fut ſurpris par les glaces qui l'arrêterent tout l'hiver, & au printemps de l'année 1611. il remit à la voile pour pouſſer plus loin. Quelques réparations qu'il falloit faire à ſon vaiſſeau obligerent Hudſon à deſcendre à terre, & dans le temps qu'il étoit occupé à donner ſes ordres, des Sauvages ſe jetterent ſur lui & l'emmenerent avec ſept hommes de ſon équipage. Les autres quitterent promptement le rivage & s'abandonnerent à la fureur des vents & des flots. Hudſon périt en cette occaſion, & tout le fruit qu'il tira de ſes travaux, ſe borna au triſte avantage de faire porter ſon nom à un détroit & à une baye, qu'on nomme ſur la carte le détroit & la baye d'Hudſon. Les Danois prétendent que cette baye avoit déjà été découverte par un homme de leur Nation ; mais le récit qu'ils font de ce voyage eſt ſi deſtitué de vraiſemblance que je n'ai pas cru devoir le rapporter.

Voyage & baye de Button.

Quoi qu'il en ſoit, Hudſon eſt le premier qui ait fait connoître la baye qui porte ſon nom, & dans la même année qu'il périt, c'eſt-à-dire, l'an 1611. le Chevalier Thomas Button fit le même voyage. Il laiſſa la baye d'Hudſon au Midi & vogua environ deux cents milles plus avant vers le Sud-Oueſt, découvrit un grand pays, qu'il nomma le pays de Galles, & paſſa l'hyver dans le port nommé aujourd'hui le port de Nelſon. Il laiſſa ſon nom à cette baye, qui n'eſt que la partie occidentale de la baye d'Hudſon, & s'en retourna à l'iſle de Dig. En 1616. Baffin avança beaucoup au Nord dans une baye qui porte maintenant ſon nom. Il cherchoit un paſſage dans cet endroit, & comme il ne le trouva point, il retourna ſur ſes pas.

Les Capitaines James & Fox, l'un dans l'année 1641. & l'autre peu de temps après, partirent dans le deſſein de continuer les découvertes ; mais ils ne firent rien de plus que leurs prédéceſſeurs, & les guerres civiles qui déſolerent l'Angleterre, ne permirent plus durant un certain temps des entrepriſes de cette nature. Enfin en 1670. les Anglois firent un établiſſement & bâtirent un Fort qu'ils nommerent Fort de Nelſon. Les François le leur enleverent en 1694. le perdirent enſuite par trahiſon, & enfin il eſt reſté aux Anglois par la paix d'Utrecht.

CHAPITRE VI.

Topographie de l'Amérique et des Terres Polaires.

L'Amérique eſt un vaſte continent, qui à l'Orient eſt baigné par la mer du Nord, & à l'Occident par la mer du Sud ou Pacifique. Au Nord il eſt borné vers le ſoixante-cinquiéme dégré de latitude ſeptentrionale, par un pays dont on ne connoît pas les limites & qu'on met parmi les terres Arctiques. Au Midi il a le détroit de Magellan & la Terre de Feu. Sa longitude eſt entre le deux cent cinquantieme dégré & le trois cent quarante-cinquiéme. Sa latitude ſeptentrionale s'étend juſqu'au-delà du ſoixante-cinquiéme dégré, & ſa latitude méridionale juſqu'au cinquante-cinquiéme dégré environ. Il a ainſi près de cent dégrés de largeur, mais d'une façon fort inégale & environ cent vingt de longueur.

Américe Veſpuce, Florentin, a donné ſon nom à l'Amérique. On connoît auſſi ce pays ſous le nom de *Nouveau Monde*, parce qu'il n'a été découvert que depuis deux cent cinquante-neuf ans. On lui donne encore, mais improprement, le nom d'*Indes Occidentales*, pour le diſtinguer des Indes orientales. Ces dernieres ſont à l'Orient de l'Europe, au lieu que l'Amérique eſt à ſon Occident. Il paroît que la raiſon qui lui a fait donner le nom d'Indes, eſt appuyée ſur ce que les Européens y vont chercher de l'or, de l'argent, & d'autres choſes rares & précieuſes, ſemblables à celles que produiſent les véritables Indes. Si l'Amérique a été connue des Anciens, comme quelques-uns le prétendent, il faut que cette connoiſſance ait été entierement perdue, puiſque le Pape Zacharie, au huitiéme ſiécle, condamna comme hérétique un ſaint & ſçavant Evêque de Saltzbourg, nommé Virgile, pour avoir ſoutenu qu'il y avoit des Antipodes. Ce ne fut que ſur la fin du quinziéme ſiécle que l'Amérique fut trouvée.

L'Amérique eſt ſituée ſous trois zônes différentes, la Torride & les deux Tempérées, & la nature du climat eſt auſſi fort différente. Au milieu l'air y eſt très-chaud; aux extrémités ſeptentrionale & méridionale il eſt très-froid; & dans le reſte du pays il eſt tempéré & à peu près ſemblable à celui de l'Europe, au moins dans la partie ſeptentrionale. Le terroir n'y eſt pas non plus le même. En général il eſt fort fertile & produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. On y recueille quantité d'excellents fruits inconnus en Europe, & on y trouve auſſi beaucoup d'eſpeces d'animaux terreſtres & volatils différents des nôtres. Mais ce qui a ſurtout attiré les Européens dans cette région ſont, ſans doute, les riches mines d'or & d'argent qu'on y a trouvées.

En général, les Américains ſont un peu baſannés; au reſte ils paroiſſent agiles, robuſtes & aſſez ingénieux. Il y en a qui ſont fourbes & vindicatifs, & excepté ceux qui ſuivent la religion des Eſpagnols, ou celle des autres Nations auxquelles ils ſe ſont ſoumis, ils ſont tous idolâtres. Ces derniers

L'AMÉRIQUE.

ont une idée confuſe d'un Dieu Créateur, & croyent qu'il y a un Eſprit malin qui cherche continuellement à leur nuire. Quelques-uns adorent le ſoleil & la lune. Ceux qui ont quelque commerce avec les Européens ſont beaucoup plus humains & plus doux que les autres ; car ceux-ci ſont cruels, féroces & mangent la chair de leurs ennemis, lorſqu'ils peuvent leur faire des priſonniers. Pluſieurs ſe parent de plumes de divers oiſeaux ; d'autres ſe couvrent de peau de bêtes ; quelques-uns ſe peignent le corps de différentes couleurs & tous ſont toujours preſque nuds. Leurs armes ordinaires ſont l'arc, la fleche & une eſpece de maſſue. Depuis que les Européens ſe ſon établis dans l'Amérique, ils ont introduit parmi les Naturels l'uſage des armes à feu. Il y a en Amérique pluſieurs langues ; mais celle du Mexique & celle du Pérou ſont les plus étendues.

L'Amérique a deux golphes principaux, ſçavoir celui de ſaint Laurent au Nord-Oueſt, entre l'iſle de Terre-Neuve & l'Acadie, & celui du Mexique dans lequel ſe jette la riviere de Miſſiſſipi. On y trouve auſſi trois caps célebres ; le cap Breton à l'entrée du golphe de ſaint Laurent ; le cap de la Floride, dans le golphe du Mexique, & le cap de ſaint Auguſtin ſur la côte du Bréſil. On y compte quatre rivieres très-conſidérables, dont deux dans l'Amérique méridionale, ſçavoir la riviere des Amazones, qui prend ſa ſource dans le Pérou, traverſe toute l'Amérique méridionale d'Occident en Orient, & ſe jette dans la mer entre la terre ferme & le Bréſil. C'eſt la plus grande riviere du Monde connu, & on prétend qu'elle a plus de quinze cents lieues de cours. L'autre eſt la Plata, ou la riviere d'argent ; elle prend ſa ſource au Pérou près de la ville de la Plata, & après avoir reçu les rivieres de Paraguay & de Parana, elle ſe jette dans la mer à Buenos-Ayres, au Sud-Eſt de l'Amérique méridional.

Riviere ou fleuve S. LAURENT.

Les deux principales rivieres de l'Amérique ſeptentrionale ſont celle de ſaint Laurent ou du Canada, & celle de Miſſiſſipi. On ne connoît point la ſource de la premiere, & il faut la ſuivre à commencer au lac Supérieur. Les eaux de ce lac, qu'on regarde comme celles de ſaint Laurent, ſe déchargent par le détroit de ſainte Marie dans le lac des Hurons. Du lac des Hurons elles vont par un autre détroit dans le lac de ſainte Claire. De celui-ci elles paſſent par un autre détroit dans le lac Erié. Du lac Erié, le détroit de Niagara les conduit au lac Ontario. A la ſortie de ce dernier lac la riviere de ſaint Laurent forme cinq ou ſix cataractes ou ſauts, qui interrompent la navigation. Après la derniere cataracte juſqu'à la mer, elle paroît auſſi vaſte que les plus grands fleuves qu'on connoiſſe, & la marée remonte juſqu'à l'établiſſement des trois rivieres. Depuis le lac Supérieur juſqu'au lac Erié, le cours des eaux eſt du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, & depuis le lac Erié juſqu'à la mer, la direction de la riviere eſt du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. Elle ſe décharge dans la mer du Nord vis-à-vis de l'iſle de Terre-Neuve, & forme à ſon embouchure un grand golfe appellé de ſon nom le golfe de S. Laurent. La riviere de ce nom eſt une des plus grandes & des plus belles que nous connoiſſions, & il n'y en a point, ſuivant le rapport de M. Bellin, où les vaiſſeaux de guerre remontent auſſi avant ; car de ſon embouchure au port de Quebec on compte plus de cent vingt lieues communes de France, & de Quebec au lac Ontario, on eſtime qu'il y a au moins cent lieues. L'embouchure de

saint Laurent est partagée en deux par l'isle d'*Anticosti ;* de sorte qu'il y a deux passes pour entrer dans la riviere, l'une au Nord de l'isle, qui n'est guères fréquentée que dans le cabotage, quoiqu'elle soit fort sûre ; l'autre est au Sud de l'isle & à quinze ou seize lieues de largeur.

Mississipi ou fleuve S. Louis.

La seconde riviere de Mississipi s'appelle aujourd'hui fleuve saint Louis. Les premiers, qui en firent la découverte par le Canada, lui donnerent le nom de Colbert en l'honneur de ce célebre Ministre. Quelques Sauvages du Nord désignoient ce fleuve par les mots *Meact-Chassipi*, qui signifient vieux pere des rivieres. Les François, voulant ajuster ces mots à la prononciation Françoise, firent le nom de Mississipi. D'autres Naturels, surtout vers le bas du fleuve, l'appelloient *Balbancha*; & enfin on l'a nommé en dernier lieu fleuve saint Louis ; plusieurs voyageurs ont tenté inutilement d'aller à sa source ; cependant elle est connue, & sur les éclaircissements qu'on a pu tirer de ceux qui ont tenté de le remonter, on a lieu de présumer avec quelque certitude que ce fleuve doit avoir quinze à seize cents lieues de sa source à son embouchure. A huit cents lieues de la mer, le saint Louis a une chûte de huit à dix pieds, & c'est ce qu'on appelle le Saut de saint Antoine. Suivant les Naturels du pays, le fleuve en cet endroit est aussi éloigné de sa source que de la mer. Plusieurs rivieres viennent s'y perdre au dessus du Saut de saint Antoine, mais on ignore leurs noms. A l'égard de celles qui s'y rendent au dessous du même Saut, on en compte une assez grande quantité. La premiere est la riviere de saint Pierre & vient de l'Oueſt. Plus bas à l'Est on voit la riviere sainte Croix, & quelques autres peu considérables qui n'ont pas de noms déterminés. On rencontre ensuite la Moingona à environ deux cents cinquante lieues au dessous du Saut. Elle coule de l'Oueſt & a plus de cent cinquante lieues de long. Celle des Illinois prend sa source sur les frontieres du Canada à l'Est du fleuve saint Louis, où elle se jette après avoir parcouru deux cents lieues de pays.

La rivierre de Missouris vient d'environ huit cents lieues, courant du Nord-Oueſt au Sud-Est. Elle reçoit elle-même plusieurs autres rivieres dans son sein, & en particulier celle des Canzes, qui a plus de cent cinquante lieues de cours. Elle se décharge ensuite dans le fleuve, quatre ou cinq lieues au dessous de la riviere des Illinois. De la riviere des Missouris jusqu'à la mer on compte environ cinq cents lieues, & dans cet espace de chemin se trouvent, parmi les rivieres dont on sçait les noms, celles d'Ouabache, d'Ohyo, de S. François, des Arkansas, la riviere Blanche, celle des Yazous, la riviere Rouge, celle d'Amité, celle de Tandgi-pao, celle de Quefoncté, celle de Castin-Bayouc, celle des Perles, celle des Paska-Ogoulas, & la riviere Mobile.

On trouve au Nord de l'Amérique septentrionale cinq grands lacs, sçavoir, le lac Supérieur, le lac Michigan, le lac Huron, le lac Erié, & le lac Ontario. Ces cinq lacs se rendent les uns dans les autres, & ensuite dans la riviere de saint Laurent. L'Erié se décharge dans le lac Ontario après avoir fait une nappe d'eau qui descend de très-haut, & c'est ce qu'on appelle le *Saut de Niagara.*

Les chaînes des montagnes les plus considérables de l'Amérique se voyent

L'AMÉRIQUE.

dans l'Amérique méridionale. Ce ſont celles qu'on nomme la *Cordiliere* ou les *Andes* dans le Pérou, & le Chili & les Cordilieres du Bréſil. Les premieres commencent à l'iſthme de Panama & finiſſent quinze cents lieues plus loin au détroit de Magellan. On les regarde comme les plus hautes montagnes de la terre. Les Cordilieres du Bréſil forment une chaîne de montagnes qui traverſe toute la partie ſeptentrionale de cette vaſte région, & s'étend enſuite le long de la partie orientale.

L'Amérique ſemble ſe diviſer naturellement en deux portions que l'iſthme de Panama réunit. Une de ces portions eſt au Nord, & tous les Géographes l'appellent Amérique ſeptentrionale; l'autre qui eſt au Midi eſt connue par le nom d'Amérique méridionale.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'Amérique ſeptentrionale ſe peut partager en ſept principales parties qui ſont, 1°. la Nouvelle France, dans laquelle on comprend le Canada & la Louiſiane; 2°. les Poſſeſſions Angloiſes au Sud-Eſt & au Nord du Canada; 3°. la Floride, qui s'étend en forme de preſqu'iſle depuis la Caroline juſques vers le fleuve Miſſiſſipi; 4°. le Mexique ou la Nouvelle Eſpagne à l'Oueſt & au Sud; 5°. le Nouveau Mexique au Nord de la Nouvelle Eſpagne; 6°. la Californie. Aux ſix diviſions qu'on vient de voir, il faut ajouter pluſieurs iſles; ſçavoir, les Lucayes au Sud-Eſt de la Floride & les Grandes & Petites Antilles, dont les premieres ſont vers l'entrée du golfe du Mexique, & les ſecondes à leur Sud-Eſt.

1°. Nouvelle France.

Le Canada & la Louſiane peuvent être renfermés ſous le nom de Nouvelle France, parce que ces deux contrées ſon occupées par des Colonies Françoiſes.

Canada.

Quoique le Canada ſoit ſitué au milieu de la Zône tempérée, l'air y eſt extrêmement froid. On l'attribue aux brouillards & aux neiges qui y durent depuis Novembre juſqu'en Avril; & aux forêts & au grand nombre de lacs dont le pays eſt rempli. La terre cependant y produit aſſez bien du bled, & quelques autres grains. On trouve auſſi dans le Canada pluſieurs mines de fer & de cuivre & diverſes eſpeces d'animaux, comme des ours, des élans, des cerfs, des loutres, des martres & des caſtors. Les pelleteries qu'on tire de ces animaux, avec les grains, les bois de conſtruction, la pêche de la morue & d'autres poiſſons, font le commerce & la plus grande richeſſe du pays.

Quebec.

Le Canada ſe diviſe en trois Provinces; ſçavoir, la Gaſpeſie à l'Orient du fleuve ſaint Laurent; le Canada propre au Sud-Oueſt de la Gaſpeſie, & le Saguenay à l'Occident. Quebec, ville capitale de tout le Canada, ou Nouvelle France, & en particulier du Saguenay, eſt auſſi le ſiége d'un Evêque. Cette ville, quoique médiocre pour la grandeur, eſt partagée en haute & baſſe. La haute eſt ſituée ſur un rocher, & la baſſe ſur la riviere de ſaint Laurent, qui y forme un port vaſte & profond. Quebec eſt d'ailleurs très-bien bâti, fort peuplé & défendu par une bonne citadelle, où le Gouverneur de la Nouvelle France réſide. Il y a un Conſeil Souverain, pluſieurs Maiſons Religieuſes, & un aſſez beau Collége de Jéſuites.

Au deſſus de Quebec eſt l'iſle de Montréal, dont la capitale porte le même nom, ou celui de Ville-Marie. Cette ville ſituée ſur le fleuve ſaint Laurent eſt bien fortifiée & très-commerçante, ſurtout en peau d'ours & de

caſtors

castors. Il y a encore entre Quebec & Montréal un endroit qu'on appelle les Trois-Rivieres.

Les anciens habitants du Canada sont des Sauvages, parmi lesquels on connoît plus particulierement les Iroquois, les Algonquins & les Hurons. Les François ont eu d'abord avec les premiers de fréquentes guerres ; mais ils paroissent en paix depuis quelque temps, & pour les contenir on a bâti trois Forts, qui sont celui de Chambli à l'Orient de Montréal ; celui de Erontenac ou de Cataracoui, vers l'endroit où le lac Ontario se décharge dans le fleuve saint Laurent, & celui de Niagara entre les lacs Erié & Ontario.

Louisiane.

La Louisiane est bornée au Midi par le golfe du Mexique ; au Levant par la Caroline, Colonie Angloise & partie du Canada ; au Nord en partie par le Canada. Le reste n'a point de bornes & s'étend jusqu'aux terres inconnues voisines de la baye d'Hudson. On donne à ce pays environ deux cents lieues de largeur entre les établissements Espagnols & Anglois. A l'égard de sa longueur, elle est indéterminée puisqu'elle est inconnue.

Nouvelle Orléans.

La Capitale de la Louisiane est la Nouvelle-Orléans, dont on a jetté les fondements en 1717. Dans cette ville, qui est située à près de quarante lieues de l'embouchure du Missisipi, ou fleuve saint Louis, on a établi des Capucins, qui y font les fonctions de Curé, & des Ursulines, pour l'éducation des filles, & pour servir l'hôpital. Les Jésuites y ont aussi une habitation & le Commandant Général de la Louisiane y fait sa résidence.

On a bâti plusieurs Forts dans la Louisiane, sur les bords de la Mobile & sur ceux du Missisipi. Le Fort construit sur la Mobile en 1710. porte le même nom que cette riviere, & est aussi appéllé le Fort de Condé. Celui qui se trouve situé sur le Missisipi au dessous de l'embouchure de ce fleuve se nomme Missisipi, & au Sud-Oueſt de ce Fort on en voit un autre connu sous le nom de Biloxi.

Le climat de la Louisiane varie à mesure qu'elle s'étend vers le Nord, & en général ses parties méridionales ne sont pas aussi brûlantes que celles de l'Afrique qui sont sous la même latitude, & ses parties septentrionales sont plus froides que celles de l'Europe, qui leur correspondent. On passe peu de jours à la Louisiane sans voir le soleil ; il n'y pleut que par orage, & souvent une demi-heure après il ne paroît pas qu'il y en ait eu. Des rosées abondantes suppléent avantageusement à la rareté des pluyes, & l'air y est excellent pour la santé. Les Naturels sont en général assez beaux ; ils ont peu de maladies dans la force de l'âge & point de caducité dans leur vieillesse qu'ils poussent fort loin.

Les principaux des peuples Sauvages de la Louisiane sont les Illinois, les Assenipouels, les Panis, les Padoucas, les Cansez, les Canis, & les Chicachas.

La Louisiane est fertile en palmiers, en meuriers, en bled, & en toutes sortes de plantes inconnues en Europe pour la plûpart. On y pêche des esturgeons, des saumons, des truites, des brochets, des carpes, & différents autres poissons. Les bois y sont remplis de bêtes fauves comme cerfs, chevreuils, &c. On y voit aussi des couleuvres & des serpents, entre autres un espece qui a comme des sonnettes à la queue, & qu'on appelle pour

L'AMÉRIQUE.

cette raiſon ſerpents ſonnettes. Ils ſont longs & gros & leur morſure eſt fort dangereuſe, mais on en trouve le remede dans les bois mêmes où ils ſe retirent.

2°. POSSESSIONS ANGLOISES.

Sous le nom de poſſeſſions Angloiſes on renferme ici la Nouvelle Angleterre ; ce que les Anglois poſſedent au Sud-Eſt du Canada & le long de la mer du Nord, depuis l'Acadie juſqu'à la Caroline incluſivement, & une vaſte contrée au Nord du Canada, qui comprend les environs de la baye de Hudſon, où les Anglois ont divers établiſſements. La Nouvelle Angleterre contient du Nord au Sud huit Provinces, ſçavoir, 1°. l'Acadie ou Nouvelle Ecoſſe ; 2°. la nouvelle Angleterre propre ; 3°. la Nouvelle Yorck ; 4°. la Nouvelle Jerſey ; 5°. la Penſylvanie ; 6°. le Mariland ; 7°. la Virginie ; 8°. la Caroline, qui s'étend vers le Midi juſqu'à la Floride.

L'Acadie.

L'Acadie eſt dans une preſqu'iſle ſituée au Sud-Eſt du Canada, entre le golfe de ſaint Laurent & la Nouvelle Angleterre propre. Ce pays eſt fertile en bled, en fruits, en légumes, & la chaſſe & la pêche y ſont abondantes. Les François ont cédé l'Acadie aux Anglois en 1713. ſuivant ſes anciennes limites, par la paix d'Utrecht, & c'étoit la plus ancienne Cololonie qu'ils euſſent dans le Canada. Port-Royal, ou Annapolis Royal, c'eſt-à-dire, ville d'Anne, eſt la capitale de l'Acadie. Elle a reçu le nom qu'elle porte en l'honneur de la Reine Anne d'Angleterre, & par rapport à la beauté & à la commodité de ſon port, on l'appelle auſſi Port-Royal.

La Nouvelle Angleterre propre.

La capitale de la Nouvelle Angleterre propre eſt Boſton. C'eſt une grande ville bien bâtie, qui a une Univerſité & un excellent port. Elle eſt le centre du commerce des Colonies Angloiſes, & il en part tous les ans des flottes nombreuſes pour l'Angleterre.

La Nouvelle Yorck.

La Nouvelle Yorck fut découverte en 1609. par les Hollandois, qui y bâtirent en 1615. une ville qu'ils nommerent Manhatte ou Nouvelle Amſterdam. Ils éleverent enſuite une autre ville à laquelle ils donnerent le nom d'Orange, & toute la contrée fut appellée Nouvelle Belgique. Ils céderent néanmoins ce canton aux Anglois, qui le nommerent alors Nouvelle Yorck. Ces derniers impoſerent le même nom à la capitale Manhatte, & changerent le nom de la ville d'Orange en celui d'Albani. La Nouvelle Yorck, par ſa ſituation & au moyen de la riviere d'Hudſon qui la traverſe du Nord au Sud, jouit de beaucoup de facilité pour la traite des pelleteries avec les Sauvages. La capitale eſt bâtie ſur la pointe méridionale d'une iſle qui eſt à l'embouchure de la riviere d'Hudſon, & qui a quatre lieues de long ſur une de large. Cette ville, qui étoit peu conſidérable du temps des Hollandois, acquiert tous les jours de nouveaux accroiſſements.

Vis-à-vis de la Nouvelle Yorck eſt *Lang-Iſland* ou l'Iſle longue. Cette iſle qui appartient auſſi aux Anglois eſt délicieuſe & bien peuplée.

La Nouvelle Jerſei.

Cette contrée eſt bornée au Sud & à l'Eſt par la mer du Nord, & des autres côtés par la Penſylvanie & la Nouvelle Yorck. Elle donne ſon nom à ſa capitale, qui a un bon port de mer & qui eſt très-floriſſante.

La Penſylvanie.

La Penſylvanie commença en 1681. à être peuplée par des Quakers Anglois, qui, ſous la conduite de William Pen, leur Chef, chercherent un aſyle en Amérique. Ils choiſirent la contrée dont je parle & l'appellerent Penſylvanie du nom de leur Chef. La Colonie eſt devenue ſi floriſſante

qu'elle eſt une des plus utiles aux intérêts de l'Angleterre. Elle a pour capitale Philadelphie, grande & belle ville ſituée entre les rivieres de la Ware & de Schuyskil.

Le Mariland, borné au Midi par la Virginie, à l'Orient par la mer du Nord, au Septentrion par la Penſylvanie, & à l'Occident par la Louiſiane, faiſoit autrefois partie de la Virginie. Cette contrée en eſt maintenant ſéparée, & ſes Colons s'appliquent ſur toutes choſes à la culture du tabac. Les principales villes qui s'y voyent ſont ſainte Marie & Calverſon. Le Moriland.

Les Amiraux Anglois, François Drack & Walther Rawleig, occuperent en Amérique vers l'an 1585. une terre, qu'ils nommerent Virginie en l'honneur d'Eliſabeth, alors ſur le thrône d'Angleterre. La Virginie eſt une des Colonies Angloiſes qui a eu le plus de peine à ſe former & à ſe ſoutenir, & elle a eu de vives attaques de la part des Sauvages. Le climat eſt doux & ſain, & le terrein eſt bon & fertile ; auſſi cette Province eſt-elle extrêmement peuplée. Le commerce de la Virginie conſiſte dans la vente des cuirs & celle du tabac, qui eſt le plus excellent qu'on puiſſe recueillir partout ailleurs. Les principales villes de cette Colonie ſont Jameſtown, Eliſabethtown, Frederictown, Alexandrie, Colcheſter, Falmouth, &c. La Virginie.

La Caroline fut ainſi nommée d'un Fort que les François y bâtirent en 1562. ſous le regne de Charles IX. Les Eſpagnols s'en emparerent par la ſuite & en furent chaſſés à leur tour par les Anglois, qui en ſont maintenant poſſeſſeurs. En 1663. Charles II. Roi d'Angleterre, la donna en propriété à ſix Seigneurs d'Angleterre, ce qui l'a fait diviſer en ſix Provinces qui portent leur nom. Ces Provinces ſont Albermale, Clarendon, Craven, Barclay, Colleton & Carteret. Les Anglois ſe ſont encore étendus à l'Occident, & ils ont donné à cette nouvelle partie de la Caroline le nom de Géorgie. Le terroir eſt naturellement fertile, il produit de très-bon fruits & l'air y eſt ſain. On y trouve beaucoup d'abeilles & de vers à ſoie. La capitale de la Caroline eſt Carleſtown, dont les maiſons ſont pour la plûpart bâties de pierres de taille. Les rues ſont belles & larges, & à quelque diſtance de la ville il y a un bon port. La Caroline.

Le pays que les Anglois poſſedent au Nord du Canada ſe nomme New-Galles, & il eſt ſitué autour de la baye d'Hudſon. On diviſe ce pays qui eſt extrêmement froid en deux parties. La premiere, qui comprend le Labrador ſeptentrional, eſt bornée à l'Occident par la baye d'Hudſon ; au Nord par le détroit de même nom ; à l'Orient par la mer de Groenland, & au Midi par le Canada. Les habitants de cette contrée ſe nomment Eſquimaux, & ſont extraordinairement ſauvages. La ſeconde partie de ce pays eſt ſéparée de l'autre par la baye d'Hudſon. On n'en connoît gueres que les côtes, qui s'étendent depuis le cinquante-unieme dégré de latitude ſeptentrionale juſqu'au delà du ſoixante-cinquieme. Elle a à l'Eſt la baye d'Hudſon & au Midi le Canada ; mais ſes limites du côté du Nord & de l'Oueſt n'ont pas encore été déterminées.

Le terrein du pays eſt partout noirâtre comme la terre des tourbes ; mais il eſt aſſez fertile vers le Midi. Celui qui eſt auprès des côtes eſt bas, marécageux & couvert d'arbres de différentes eſpeces comme peupliers, bouleaux, aunes, ſaules & autres. Dans l'intérieur du pays il y a de grandes

L'AMÉRIQUE.

plaines ſur leſquelles on voit peu d'herbe, mais beaucoup de mouſſe. Ces plaines ſont entremêlées de touffes d'arbres, de quelques lacs & de pluſieurs collines. On trouve dans cette contrée différentes ſortes de minéraux, comme de la mine de fer, du plomb, du cuivre, diverſes eſpeces de talc & du criſtal de roche de pluſieurs couleurs & principalement du rouge & du blanc. L'asbeſt, qui eſt un lin incombuſtible, y eſt fort commun, auſſi bien qu'une ſorte de pierre noire, unie & luiſante, qui ſe détache par feuilles minces, & quelques eſpeces de marbres dont les uns ſont parfaitement blancs, & les autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Le Fort d'Yorck eſt le lieu principal des factoreries Angloiſes. Il eſt ſitué ſur la branche méridionale de la riviere du port de Nelſon, appellée riviere de Hayes, à cinq lieues de l'endroit où elle ſe jette dans la mer, & à cinquante-ſept dégrés environ de latitude.

3°. LA FLORIDE.

La Floride comprenoit autrefois la Louiſiane & même une partie de la Caroline ; mais aujourd'hui elle n'eſt proprement que cette preſqu'iſle qui eſt à l'Oueſt de la Caroline, & qui s'avance juſqu'au canal de Bahama. Ce pays eſt borné au couchant par la Louiſiane ; à l'Orient par la Caroline & la mer du Nord, & au Midi par le golphe du Mexique. Comme on a vu plus haut l'hiſtoire de la découverte de cette contrée, & les démêlés que les Eſpagnols, les François & les Anglois ont eus au ſujet de ſa poſſeſſion, il ſuffit de dire ici que les Eſpagnols y ont deux Forts, qui ſont celui de ſaint Auguſtin ſur la côte orientale, & celui de Penſacola ſur le golfe du Mexique.

En général le terrein y eſt aſſez fertile ſurtout en maïs, dont on fait deux récoltes par an ; l'une en Mai & l'autre en Juin. Les Naturels du pays ſont des Sauvages qui ſont d'une haute taille ſans aucune difformité, & qui ont le teint olivâtre au moyen de certaines drogues dont ils ſe frottent.

4°. LE MEXIQUE, OU LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Mexique a reçu le nom de Nouvelle Eſpagne depuis que les Eſpagnols s'y ſont établis, & ils l'ont nommé ainſi, parce qu'ils ont trouvé beaucoup de reſſemblance entre ce pays & l'Eſpagne. Il eſt ſitué entre le huitiéme dégré de latitude ſeptentrionale & le vingt-ſeptieme, & entre le deux cent ſoixante-ſeptieme de longitude & le deux cent quatre-ving dix-ſeptieme. Il occupe toute cette langue de terre longue & étroite, qui s'etend du Nord-Oueſt au Sud-eſt, entre les mers du Nord & du Sud. Quoique ce pays ſoit ſous la Zône Torride, l'air y eſt néanmoins tempéré & fort ſain. Les vents & les pluyes fréquentes contribuent ſans doute beaucoup à diminuer la chaleur. Quoi qu'il en ſoit, la terre y eſt fertile en bled, en cacao, en fruits excellents ; les pâturages y ſont très-bons & ſervent à nourrir beaucoup de bétail. Tous les fruits de l'Europe qu'on y a portés ont bien réuſſi, & outre ces avantages, le pays renferme de riches mines d'or, d'argent, de fer & d'alun. On y trouve auſſi du baume excellent, des cuirs fort eſtimés, & quantité de cochenille & d'indigo.

Le Mexique ſe diviſe en trois Audiences ou Gouvernements, qui ſont Mexico, Guadalajara à l'Oueſt de Mexico, & Guatimala au Sud-Eſt.

Audience de Mexico.

Le Gouvernement ou l'Audience de Mexico contient ſept Provinces, dont deux ſur la mer du Sud, trois ſur le golfe du Mexique, & deux dans le milieu, qui s'étendent d'une mer à l'autre. Les deux ſur la mer du

Sud ſont celle de Mexico & celle de Mechoacan ; les trois ſur le golfe ſont celles d'Yucatan, de Tabaſco & de Guaſteca ou Panuco, & enfin les deux du milieu ſont celles de Tlaſcala & de Guaxaca.

Mexico.

La capitale de la Province de Mexico, porte le même nom & eſt bâtie ſur le bord du lac Mexico, dont l'eau eſt ſalée à cauſe du fond qui eſt nitreux. Cette ville, qui eſt la plus grande & la plus belle ville du continent, eſt le ſiége du Viceroi de l'Amérique ſeptentrionale pour la Cour d'Eſpagne, celui d'une Cour Souveraine, & celui d'un Archevêque. Elle a une Univerſité & une Inquiſition : on y voit des égliſes magnifiques, & elle eſt bien peuplée & fort commerçante. A l'égard du lac ſur lequel elle eſt bâtie, il communique avec un autre dont les eaux ſont douces, & ces deux lacs ont plus de trente lieues de circuit. Ils ſont ſéparés l'un de l'autre par une digue qui, s'étant rompue en 1629, cauſa une grande inondation dans la ville de Mexico, & fit périr beaucoup de monde. Pour prévenir un ſecond accident de cette nature, les Eſpagnols ont travaillé à faire un conduit au travers d'une montagne, afin de donner par-là une iſſue aux eaux de ces lacs.

Les habitants de Mexico, ſurtout les Eſpagnols, ſont magnifiques dans leurs habits & dans leurs ameublements. La ſoye, l'or, les perles, les pierreries brillent ſur eux communément, & les artiſans mêmes, & les eſclaves ont de riches colliers, & des braſſelets d'or, d'argent & de perles.

Au Midi ſur la mer du Sud, on voit la ville d'Acapulco. Elle eſt mal-ſaine & preſque déſerte à cauſe qu'elle manque d'eau, & qu'on eſt obligé d'y en apporter de fort loin. Malgré ce déſagrément cette ville eſt très-remarquable par ſon commerce & par la beauté & la ſûreté de ſon port, duquel partent les vaiſſeaux pour les Philippines, & où ſe rendent ceux qui viennent de ces mêmes iſles.

Mechoacan.

La Province de Mechoacan, qui abonde en vers à ſoie & en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, a pour capitale Mechoacan, ou Valladolid, Evêché. Cette ville ſituée ſur la mer du Sud eſt belle & très-marchande.

L'Yucatan.

L'Yucatan eſt une preſqu'iſle qui s'avance dans le golfe du Mexique. Cette Province eſt riche en mines d'or & d'argent, & ſi fertile en grains qu'on y fait deux fois l'an la moiſſon. Elle a pluſieurs villes conſidérables qui ſont Merida, capitale, Evêché & réſidence du Gouverneur du pays, la Nouvelle Valladolid, Salamanca, & Campêche. Cette derniere ſituée ſur la côte occidentale de l'Yucatan étoit autrefois bien plus célebre & plus commerçante qu'elle ne l'eſt maintenant. On y faiſoit tout le trafic d'un bois fort propre à la teinture, appellé bois de Campêche. Les Flibuſtiers Anglois & François prirent cette ville en 1678. & la brûlerent. On trouve dans ce pays pluſieurs animaux ſinguliers, entre autres celui qu'on nomme *Pareſſeux*, à cauſe de la lenteur de ſa marche.

Tabaſco.

Tabaſco eſt capitale de la Province du même nom. Elle eſt bâtie ſur le golfe du Mexique, & quoique petite, elle paroît bien peuplée.

Guaſteca ou Panuco.

La troiſiéme Province ſur le golfe du Mexique eſt, comme on l'a vu, celle de Guaſteca ou de Panuco. elle eſt ſituée au Nord-Eſt de Mexico, & ſa capitale, qui porte le même nom, eſt bâtie ſur la riviere de Panuco, & ſe trouve remplie d'habitants.

L'AMÉRIQUE.

La Province de Tlaſcala contient quelques villes dont les principales ſont Tlaſcala & la nouvelle Vera-Cruz. Tlaſcala, qui eſt la capitale, ſe trouve à l'Eſt de Mexico. Cette ville, qui étoit déjà fameuſe ſous le regne de Montezuma, parce qu'elle formoit une République conſidérable, a conſervé ſa célébrité, & jouit de pluſieurs priviléges, en récompenſe des ſervices que ſes habitants ont rendus à Cortez dans la conquête du Mexique. Le ſiége épiſcopal de cette ville a été transféré à la *Puebla de los Angelos*, ville ſituée au Midi de Tlaſcala.

Tlaſcala.

La nouvelle Vera-Cruz s'appelloit autrement ſaint Jean d'Ulua. Elle eſt plus connue aujourd'hui par le nom de nouvelle Vera-Cruz. Elle eſt ſituée dans une iſle, & ſon port eſt garanti des vents du Nord par un grand rocher, avantage dont l'ancienne Vera-Cruz ne pouvoit jouir. Auſſi les Eſpagnols l'ont-ils entierement abandonnée pour s'établir dans la nouvelle.

Guaxaca.

Guaxaca, Province au Sud-Eſt de Tlaſcala, renferme des mines d'or & d'argent, de la cochenille en abondance & la plus eſtimée, du cacao & du bled. Antequerra, ou Guaxaca ſa capitale, eſt une ville épiſcopale, & le commerce qu'on y fait conſiſte dans la laine des moutons, qui eſt fort eſtimée.

Audience de Guadalajara.

L'Audience de Guadalajara, ou la nouvelle Galice eſt un des pays les plus fertiles que les Eſpagnols poſſedent en Amérique. Elle eſt compoſée de pluſieurs Provinces dont les principales ſont Guadalajara, ou Guadalaxara, Cinaloa, Culiacan, Xaliſco, la nouvelle Biſcaye, & le nouveau Royaume de Léon. Guadalajara a pour capitale une ville de même nom qui eſt conſidérable & aſſez commerçante. Cinaloa, près de la mer Vermeille, ou le golfe de Californie, abonde en fruits, en maïs, en légumes & en coton, & ſa capitale eſt Cinaloa, ou ſaint Jacques. Culiacan eſt la capitale de la Province du même nom, dans laquelle on remarque des mines d'argent. La capitale de Xaliſco eſt Compoſtelle ; celle de la nouvelle Biſcaye eſt ſainte Barbe, & celle du nouveau Royaume de Léon, eſt Cahuita.

Audience de Guatimala.

Cette Audience s'étend juſqu'à l'iſthme de Panama, & elle contient pluſieurs Provinces, parmi leſquelles on compte particulierement Guatimala, Chiapa, Honduras, Nicaragua, Coſtarica & Veragua. La Province de Guatimala ne manque en rien de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; mais elle eſt ſujette aux tremblements de terre. Sa capitale ſe nomme auſſi Guatimala, & eſt le ſiége d'un Evêque, celui d'une Audience Royale & la réſidence d'un Gouverneur. Cette ville, qui a une belle Univerſité eſt grande & riche, & ſes habitants y font un commerce conſidérable de cacao. La Province de Chiapa a deux principales villes, qui ſont Chiapa-el-Réal, capitale & Evêché, & *Chiapa de Los-Indos*. Cette derniere eſt ſituée près de la précédente, & le plus grand nombre de ſes habitants eſt formé d'Indiens. Le Gouverneur de la ville eſt auſſi un Naturel du pays. Dans la Province de Honduras, qui eſt ſur le golfe de même nom au Nord-eſt de Guatimala, il y a deux villes, l'une qu'on appelle Valladolid, & qui eſt la capitale ; l'autre qu'on nomme Truxillo, & qui a un port ſur le golfe de Honduras. A l'Orient de Guatimala eſt la Province de Nicaragua, qui a pour capitale ſaint Léon de Nicaragua, Evêché. C'eſt une grande & belle ville fort commerçante, ſituée ſur un lac qui ſe décharge dans la mer du Nord, & qui

n'eſt éloigné que de quatre lieues de la mer du Sud. Ce lac a une profondeur extraordinaire, & il y a aux environs un volcan qui vomit ſans ceſſe du feu. L'Amérique.

On voit au Sud-Eſt de Nicaragua la Province de Coſtarica, ou Côte-Riches, qui eſt ainſi nommée à cauſe de ſes mines d'or & d'argent. Sa capitale ſe nomme Carthage & cette ville eſt le ſiége d'un Evêque. La Province de Veragua eſt fort petite, & ſe trouve ſituée près de l'iſthme de Panama. Malgré ſon peu d'étendue elle a deux villes célebres ; l'une, qui ſe nomme la Conception, eſt la capitale & a un bon port ; l'autre, qu'on appelle Santa-Fé, renferme de belles Fonderies.

5°. Le nouveau Mexique.

Au Nord du Mexique, ou de la Nouvelle Eſpagne, ſe trouve le nouveau Mexique Ce pays eſt borné vers l'Orient par la Louiſiane ; au Midi par le Mexique ; à l'Occident par la mer Vermeille. A l'égard de ſes limites du côté du Nord, elles ſont encore inconnues. L'air de cette contrée eſt doux & ſain, & le terroir, quoique fort montagneux, abonde en pâturages & produit du maïs, des melons & différentes ſortes de légumes. Il y a des mines d'or & d'argent, ainſi que des turquoiſes, des émeraudes, des perles & du criſtal. On y voit divers animaux ſauvages & domeſtiques, comme des ours, des chevres ſauvages, des cerfs, des ſangliers, des lions, des tigres, des chevaux, des vaches, & une eſpece de brebis de la grandeur d'un cheval, qui a la queue très-courte & des cornes fort longues.

La ville de Santa-Fé, bâtie au Nord du pays, paſſe pour en être la capitale. Cette ville eſt le ſiége d'un Evêque & la réſidence du Gouverneur pour les Eſpagnols, & elle n'eſt pas loin de la riviere de Norte, qui coule premierement du Nord au Sud, & tournant enſuite au Sud-Eſt, ſe jette dans le golfe du Mexique. Les parties du nouveau Mexique, qui ſont à l'Oueſt ſur la mer Vermeille, ſe nomment nouvelle Navarre & Sonora, mais il n'y a point de places importantes.

6°. La Californie.

On a cru pendant longtemps que la Californie étoit une iſle, mais on a découvert que ce pays eſt joint à la terre ferme, & n'eſt qu'une preſqu'iſle. Il eſt ſéparé du nouveau Mexique par la mer Vermeille ; l'air y eſt très-bon, la terre produit abondamment des grains & des fruits. Ses côtes ſont célebres pour la pêche des perles, & ſes rivages ſont remplis de pluſieurs eſpeces de coquillages. On ne connoît point cette contrée que du côté de la mer. Les Jéſuites, qui ſe ſont fixés en dernier lieu dans cette preſqu'iſle, y ont établi une Miſſion conſidérable, & leur principale habitation eſt au cap de ſaint Lucas, vers le Midi.

ISLES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Les principales iſles de l'Amérique ſeptentrionale ſont, 1°. l'iſle de Terre-Neuve, & les autres qui ſont ſituées dans le golfe de ſaint Laurent au Nord-Eſt ; 2°. les iſles Lucayes vers l'entrée du golfe du Mexique, & les Bermudes vis-à-vis de la Caroline ; 3°. les Antilles à l'Eſt du golfe du Mexique, & au Nord de l'Amérique méridionale ; 4°. les Açores entre l'Amérique ſeptentrionale, & l'Afrique ou l'Europe.

Il y a dans le golfe de ſaint Laurent quatre iſles principales qui ſont

L'AMÉRIQUE.

l'iſle de Terre-Neuve, l'iſle Royale, ou du Cap Breton, ſaint Jean & Anticoſti.

Les iſles qui ſont ſituées dans le golfe de ſaint Laurent.

1°. L'iſle de Terre-Neuve.

L'iſle de Terre-Neuve eſt une des plus grandes iſles de l'Amérique. Des pêcheurs Biſcayens la découvrirent vers la fin du quinzieme ſiécle, & la nommerent terre de Baccalaos, qui ſignifie morues, parce qu'on pêche une grande quantité de ces poiſſons aux environs. Les François & les Anglois s'établirent par la ſuite dans cette iſle, mais depuis la paix d'Utrecht, les Anglois en ſont ſeuls poſſeſſeurs, aux conditions néanmoins que les François pourroient pêcher auſſi de la morue & qu'ils auront la liberté de faire ſécher leur poiſſon à terre dans cette partie de l'iſle, qui s'étend depuis l'endroit appellé cap de Bona-Viſta juſqu'à la pointe ſeptentrionale de l'iſle, & de-là en deſcendant du côté de l'Occident juſqu'au lieu nommé Pointe-Riche. Le bourg de Plaiſance eſt la principale place de cette iſle, & il eſt ſitué au Midi dans une grande baye. Cette place a un bon & vaſte port qui peut contenir des flottes entieres. A ſoixante lieues de cette iſle, on rencontre le grand banc de Terre-Neuve, où ſe rendent tous les ans un nombre ſurprenant de vaiſſeaux Hollandois, François, Anglois, &c. qui y pêchent les morues, & ces poiſſons y abondent tellement qu'un bon pêcheur en prend quantité par jour, quoique cette pêche ne ſe faſſe qu'avec des lignes.

L'iſle Royale ou du Cap-Breton.

Cette iſle qui appartient à la France a été découverte par des pêcheurs Bretons, qui ont donné leur nom à l'un des caps de l'iſle. Elle eſt ſituée au Sud-Oueſt de l'iſle de Terre-Neuve, entre le quarante-cinquiéme, & le quarante-ſeptiéme degré de latitude ſeptentrionale. On donne le nom de *Paſſage de Fronſac*, au détroit qui ſépare l'iſle Royale de l'Acadie. La longueur de cette iſle eſt d'environ quarante-cinq lieues, & ſa plus grande largeur d'Orient en Occident eſt de trente-trois à peu près. Sa figure eſt très-irréguliere, & elle eſt coupée par pluſieurs lacs & diverſes rivieres. Le climat de l'iſle eſt en général aſſez avantageux à la ſanté; cependant les brouillards y ſont fréquents, & toutes les terres n'y ſont pas également bonnes. Les arbres qui y croiſſent bien ſont les chênes, qui deviennent d'une grandeur prodigieuſe, les pins, le cédre, le frêne, l'érable, le plane & le tremble. Les fruits, les légumes, le froment, & tous les autres grains néceſſaires à la vie, le chanvre & le lin y ſont auſſi bons qu'au Canada, quoique moins abondants. Les animaux domeſtiques, comme chevaux, bœufs, cochons, moutons, chevres, & toute eſpece de volaille s'y élevent fort bien; de ſorte qu'avec la chaſſe & la pêche, les habitants peuvent vivre commodément une partie de l'année. On y voit des mines abondantes de charbon de terre, & il y a auſſi du plâtre.

L'Iſle Royale a pluſieurs ports, dont le plus célebre eſt celui de Louiſbourg. La ville de ce nom eſt au Sud-Eſt de l'iſle, & elle a été bâtie en 1713. ſur une langue de terre que forme l'entrée du port. C'eſt un des plus beaux ports du nouveau monde, & outre ſes fortifications, il eſt commode & très-ſûr pour les vaiſſeaux. Les Anglois ſe ſont emparés de Louisbourg pendant la derniere guerre; mais ils ont rendu cette place à la France par le traité définitif de paix fait à Aix-la-Chapelle en 1748.

L'iſle de ſaint Jean.

Cette iſle qui a environ vingt-cinq lieues de long ſur douze de large, eſt voiſine

voiſine du fleuve S. Laurent, & eſt habitée par une Colonie Françoiſe. Le gibier y eſt abondant, les pâturages ſont excellents, & on pêche ſur les côtes une grande quantité de poiſſons.

L'Iſle d'Anticoſti, ou l'iſle de l'Aſſomption, eſt ſituée à l'embouchure du Fleuve S. Laurent. Elle peut avoir ſept à huit lieues de large, & environ trente de long. Elle eſt couverte de bois, & eſt reſtée à la France par la paix d'Utrecht. On pêche ſur ſes côtes des morues fort grandes & fort belles.

L'iſle d'Anticoſti.

Les premieres Iſles qu'on ait découvertes en Amérique ſont les Lucayes. Elles appartenoient autrefois aux Eſpagnols, mais depuis qu'ils les ont abandonnées, les Anglois s'en ſont ſaiſis. Ils n'ont cependant formé d'établiſſement que dans l'iſle de la Providence. Les principales de ces iſles ſont Bahama, la Providence, & Guanahani, ou S. Sauveur. L'iſle de Bahama a environ treize lieues de longueur ſur huit de large, & elle a donné ſon nom au détroit qui en eſt proche ; de ſorte qu'on l'appelle Canal de Bahama. Ce paſſage eſt très-dangereux à cauſe des fréquentes tempêtes qui s'y élevent, & pluſieurs vaiſſeaux Eſpagnols à leur retour du Méxique en Europe, ont fait naufrage en paſſant ce détroit. On trouve dans l'iſle de Bahama une eſpéce d'araignée ſinguliere, dont la longueur eſt de près de deux pouces. Elle a ſix yeux qui ne ſont pas plus gros que de petites têtes d'épingle.

2°. Les Lucayes & les Bermudes.

Liſle de la Providence ſervoit autrefois de retraite à des Pirates qui s'y rendoient tellement formidables, que les Anglois n'ont pu parvenir à les chaſſer qu'en armant quelques eſcadres. Ils en ſont enfin venus à bout, & ils occupent maintenant l'iſle, où ils ont bâti un Fort.

Guanahani, ou S. Sauveur eſt l'iſle où Chriſtophle Colomb aborda lorſque ſon équipage étoit prêt à ſe révolter, & il lui donna le nom de S. Sauveur, après y avoir planté une croix, & en avoir pris poſſeſſion au nom du Roi d'Eſpagne.

Les iſles Bermudes, ou de Sommer, furent d'abord découvertes par les Eſpagnols en 1527. & furent par la ſuite occupées par les Anglois. Il y en a quatre principales, mais il n'y en a gueres qu'une d'habitée, & on l'appelle la Bermude. La terre y eſt ſi fertile qu'on y fait deux récoltes par an, & qu'on y recueille quantité de tabac. On n'y voit aucune bête venimeuſe, & il y a des tortues d'une groſſeur ſurprenante.

Les Antilles furent auſſi découvertes par Chriſtophle Colomb, & on en compte un fort grand nombre. Elles ſe diviſent en grandes & petites Antilles. Les grandes Antilles ſont ſituées au Sud de l'Amérique ſeptentrionale, à l'entrée du golfe du Méxique, & il y en a quatre ; ſçavoir, Cuba, la Jamaïque, S. Domingue & Portorico.

3°. Les Antilles.

L'iſle de Cuba appartient aux Eſpagnols, qui en ont détruit preſque tous les anciens habitants. Ils y ont tranſporté des Negres, qui travaillent aux terres, & qui préparent le tabac & le ſucre, en quoi conſiſte le principal commerce de l'iſle. Elle a environ trois cents lieues de long ſur trente de large, & elle eſt remplie de montagnes. On y trouve beaucoup de perroquets, de perdrix, & de tourterelles, quelques mines d'or & une de cuivre. La Havane eſt la Capitale de l'iſle, & elle a un Port qui eſt très-grand, fort ſûr, & qui peut contenir un nombre étonnant de vaiſſeaux. L'entrée

L'AMÉRIQUE.

de ce Port eſt néanmoins ſi étroite qu'il n'y peut entrer qu'un bâtiment à la fois. La Havane eſt une grande ville riche & commerçante, où réſide le Gouverneur de l'iſle. Elle a une forte citadelle & deux châteaux qui couvrent le port, & dans leſquels on entretient toujours une bonne garniſon. Il y fait très-cher vivre ſurtout après l'arrivée des flottes Eſpagnoles, qui ſe raſſemblent en s'en retournant de l'Amérique en Eſpagne. Il y a encore dans l'iſle de Cuba une petite ville nommée San-Jago, qui eſt le ſiége d'un Evêque, & qui a un bon port & une citadelle.

La Jamaïque.

La Jamaïque qui de toutes les Antilles eſt la plus au Midi a cinquante lieues de long ſur environ vingt de large. Le terroir en eſt fertile, & il y croît des cannes à ſucre, de l'indigo, du tabac, du cacao & du coton très-fin. Le bétail y eſt fort commun, & on trouve quantité de tortues, dont les écailles ſont très-belles. Il y a dans les montagnes un arbre d'une médiocre grandeur, que les habitants du pays appellent *Lagetto*. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier, & ſon écorce extérieure eſt à peu près comme celle des autres arbres, au lieu que l'écorce interieure qui paroît d'abord blanche & aſſez ſolide, eſt compoſée de douze ou quatorze couches qu'on ſépare facilement en autant de piéces d'étoffe, ou de toile. La premiere forme un drap aſſez épais pour faire des habits, les autres reſſemblent à de la toile, & on en fait des chemiſes. Ces couches dans les petites branches ſont autant de dentelles très-fines, & toutes ces toiles ſont aſſez fortes pour être blanchies, & lavées comme les toiles ordinaires

Les Eſpagnols, après avoir été maîtres de l'iſle de la Jamaïque pendant cent ſoixante ans, en ont été chaſſés par les Anglois qui s'y ſont maintenus, & qui en ſont encore maîtres aujourd'hui. Spanish-Town, appellée autrefois *San-Jago de la Vela*, eſt la capitale de l'iſle. Cette ville, qui eſt aſſez grande, bien peuplée & bâtie en quarrée, eſt auſſi la réſidence d'un Gouverneur Anglois, qui y a établi un Conſeil de Régence. Le port de la même ville en eſt à quatre lieues & s'appelle Port-Royal.

Saint Domingue.

L'iſle de ſaint Domingue, qui a environ quatre cents lieues de tour, en a près de quatre-vingts de long ſur ſoixante de large dans ſa plus grande étendue. Les chaleurs dans ce pays ſont exceſſives, & l'air y eſt aſſez malſain, mais le terroir eſt fort fertile en maïs, en fruits, en ſucre, en cochenille, en coton & en or, dont les mines ne ſont pas encore épuiſées faute d'ouvriers. Tous les animaux & les plantes qu'on y a tranſportés d'Europe y ont bien réuſſi & ſe ſont beaucoup multipliés. Les Eſpagnols poſſédent la partie orientale de ſaint Domingue, & les François ſont établis dans celle qui eſt à l'Occident. La ville de ſaint Domingue eſt la capitale des terres qui appartiennent aux Eſpagnols. Elle eſt grande, bien peuplée, bien fortifiée, a un bon port & eſt le ſiége d'un Archevêque. Le Gouverneur, pour le Roi d'Eſpagne, ſur toutes les Antilles Eſpagnoles & la Floride, réſide toujours à ſaint Domingue, où il y a une Audience Royale, de laquelle dépend une partie de la Terre ferme dans l'Amérique méridionale. Le port de ſaint Domingue eſt défendu par un Fort qui porte le nom de ſaint Jérôme, & ſon Archevêque eſt Primat des Indes occidentales. La ville a une Cour des monnoyes, une Académie & un très-bel Hôpital. Tous ces bâtiments ſouffrirent beaucoup du tremblement de terre qui arriva en 1727.

La partie de l'iſle qui appartient aux François eſt diviſée en deux quartiers, ſçavoir, celui du Nord & celui du Sud. Les Jéſuites gouvernent les Paroiſſes du premier, & les Jacobins celles du ſecond. Les lieux principaux du quartier du Nord ſont le Cap François, ou ſimplement le Cap, & le Port-Paix. Le Cap François eſt un bourg aſſez peuplé, mais mal bâti, & qui a un bon port. Les Religieux de la Charité y ont une habitation avec un Hôpital, dans un bel endroit & en bon air. Le Roi de France y a établi depuis 1702 un Conſeil ſupérieur pour tout le quartier du Nord. Dans le quartier du Sud ſe trouve Léogane, ville ſituée dans une belle plaine, abondante en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Néanmoins l'air n'y eſt pas bon. Il y a dans cette ville un Conſeil ſupérieur pour le quartier du Sud, & un Hôpital deſſervi par les Religieux de la Charité.

L'iſle de Portorico.

On trouve dans cette iſle les mêmes choſes que dans l'iſle de S. Domingue, c'eſt-à-dire, des beſtiaux, des grains & des fruits, ainſi que des mines d'or. La quantité de ce métal, que les Eſpagnols virent dans ce pays, fut cauſe qu'ils lui donnerent le nom de Porto-Rico, qui ſignifie Port riche. S. Jean de Portorico eſt la capitale & l'Evêché de l'iſle, & a un port, où les vaiſſeaux ſont en ſûreté.

Les petites Antilles.

Les iſles qu'on nomme petites Antilles, s'appellent auſſi Caraïbes, ou Cannibales, du nom des peuples qui les ont habitées autrefois. L'air y eſt chaud & mal-ſain; mais on y fait quantité de tabac & de ſucre excellents. C'eſt dans ces iſles qu'on trouve le colibri, eſpece d'oiſeau qui n'eſt gueres plus gros qu'un hanneton. La beauté de cet animal eſt parfaite; il a ſur le col un rouge ſi vif qu'on le prendroit pour un rubis: ſon ventre & le deſſous de ſes aîles ſont jaunes comme de l'or; ſes cuiſſes ſont vertes comme une émeraude; ſes pieds & ſon bec ſont noirs, & polis comme de l'ébene; ſes yeux reſſemblent à deux diamants ovales, & ſont de couleur d'acier bruni; ſa tête eſt verte, avec un mélange d'or admirable, & celle des mâles eſt ornée d'une petite hupe.

On diviſe les petites Antilles en iſles de Barlo-vento, ou d'au-deſſus du vent, & en iſles de Soto-vento, ou d'au-deſſous du vent. Les iſles de Barlo-vento ſont poſſédées par pluſieurs Nations, ſçavoir, les François, les Eſpagnols, les Anglois, les Danois, les Hollandois & les Naturels du pays.

Celles qui appartiennent aux François ſont la Martinique, la Guadaloupe, S. Barthelemi, Marie-Galande, les Saintes & la Grenade.

Martinique.

La Martinique eſt la plus floriſſante Colonie des François, qui commencerent à y faire des établiſſements en 1635. Cette iſle a environ ſeize lieues de long ſur quarante-cinq de tour, & elle eſt fertile en tabac, en indigo, en cannes à ſucre, en caffé, en différents fruits excellents & en manioc, qui eſt une racine dont on fait une eſpece de pain qu'on nomme *Caſſave*. La Martinique a douze ou treize Paroiſſes deſſervies par les Dominicains, les Jeſuites & les Capucins. Parmi pluſieurs Forts bâtis dans cette iſle, on remarque plus particulierement le Fort Royal & le Fort S. Pierre. Il y a près du Fort Royal un bourg ou une ville qui porte le même nom, & qui eſt la réſidence de l'Intendant & du Gouverneur particulier de la Martinique.

La Guadaloupe.

L'iſle de la Guadaloupe, dans laquelle les François s'établirent auſſi en 1635, a environ dix lieues de large & ſoixante de circuit. Une petite

L'AMÉRIQUE.

riviere qu'on nomme la riviere Salée, parce qu'elle communique à la mer par ſes deux extrémités, partage la Guadaloupe en deux parties, dont l'une, qui eſt à l'Orient de l'autre, s'appelle la Grande Terre, & l'autre la Guadaloupe. La Grande Terre eſt un pays plat, où il y a peu de rivieres, mais le terroir y produit abondamment des cannes à ſucre & du coton. On y trouve des arbres d'une grandeur prodigieuſe & des ſalines naturelles. La Guadaloupe eſt vers le milieu hériſſée de hautes montagnes, dont les unes ſont couvertes de beaux arbres qui donnent une verdure perpétuelle, & les autres ſont garnies de rochers d'un aſpect effrayant. La plus célebre de ces montagnes eſt celle qu'on nomme la Soufriere, & qui vomit continuellement de la fumée & quelquefois des flammes. Du pied de ces montagnes ſortent pluſieurs petites rivieres qui rendent le pays très-agréable & fertile en toutes ſortes de fruits, de cannes à ſucre & de coton. La Guadaloupe a un Fort conſiderable qui domine ſur le port, un Gouvernement particulier & un Préſidial.

L'iſle de S. Barthelemi.

L'iſle de S. Barthelemi, auprès de S. Chriſtophle & au Nord-Oueſt de la Guadaloupe, produit abondamment de la racine appellée manioc.

Marie-Galande.

Au Nord de la Martinique ſe trouve l'iſle de Marie-Galande.

Les Saintes.

A l'Occident de Marie-Galande ſont deux iſles qu'on appelle les Saintes, qui dépendent du Gouverneur de la Guadaloupe. Elles ont de bonnes terres ſur le penchant des montagnes & dans les fonds, & on y recueille du manioc, des patates, du coton & du tabac.

La Grenade.

La Grenade, de toutes les iſles que poſſedent les François, eſt la plus voiſine de la Terre ferme. Elle a environ vingt lieues de tour, & ſon terroir eſt fertile en cannes à ſucre. Elle a un bon port & un Fort que M. de Caylus y a fait élever en 1706.

Sainte-Alouſie a été conquiſe ſur les Caraïbes par les François. On peut voir les Mémoires des Commiſſaires du Roi ſur la poſſeſſion de cette iſle par les François.

Les iſles dépendantes des Anglois ſont en commençant par le Nord & près de Portorico, l'Anguille, la Barboude, Antigoa, Montſerrat & S. Chriſtophle. L'Anguille eſt preſque ſtérile; cependant les Anglois y ont une Colonie. La Barboude eſt un nom commun à pluſieurs iſles qui ſemblent n'en faire qu'une; au reſte, il paroît qu'elle rapporte du tabac & de l'indigo en aſſez grande abondance, & les Anglois avouent qu'ils en tireroient beaucoup de profit, ſi les Caraïbes du voiſinage, leurs mortels ennemis, ne faiſoient ſouvent des irruptions dans leſquelles ils pillent & ravagent tout ce qu'ils trouvent ſous leur main.

Antigoa eſt au Sud de la Barboude.

L'iſle de Montſerrat eſt à l'Oueſt d'Antigoa, & ſe trouve peuplée par une Colonie d'Anglois & d'Irlandois.

S. Chriſtophle, ſituée auſſi à l'Oueſt d'Antigoa, fut d'abord découverte par Chriſtophle Colomb, qui lui a donné le nom de ſon patron. Elle étoit autrefois partagée entre les François & les Anglois, mais ces derniers en ſont les ſeuls maîtres aujourd'hui. Cette iſle eſt fertile en cannes à ſucre & en fruits, & on y remarque des ſalines naturelles & une ſoufriere. D'ailleurs, elle eſt fort ſujette aux tempêtes & aux ouragans.

La Barbade, qui eſt auſſi aux Anglois, eſt la plus orientale des Antilles Angloiſes, & elle a été pendant quelque temps une de leurs plus conſiderables Colonies; mais les grands profits que le voiſinage des domaines apporta aux négociants de la Jamaïque, a attiré dans cette derniere une partie des habitants de la Barbade.

Les iſles de Soto Vento.

Les Hollandois ont vers le cap de la Vela & des côtes de l'Amérique méridionale Bonaire & Oruba, qui ſont de peu d'importance, & Curaçao ou Curaçou qui eſt la meilleure des Antilles Hollandoiſes, & qui a un bon port & une forte citadelle.

Près de la Terre ferme eſt l'iſle de la Marguerite, ainſi nommée à cauſe de la quantité de perles qu'on pêche ſur ſes côtes. La verdure dont elle eſt ordinairement couverte en rend l'aſpect agréable; néanmoins les Eſpagnols, à qui elle appartenoit, ſe ſont retirés dans la Terre ferme, & l'iſle eſt maintenant habitée par des Mulâtres & des Américains.

4°. Iſles Açores ou Terceres.

Les Açores ou Terceres ſont ſituées ſur la route d'Europe en Amérique vers l'Afrique, & entre le trente-unieme & le quarante-unieme degré de latitude ſeptentrionale. Elles furent découvertes au quinzieme ſiecle par quelques marchands Flamands, qui n'y firent aucun établiſſement. Gonſalve Velez y aborda en 1449, & en prit poſſeſſion pour le Roi de Portugal, qui en eſt encore maître aujourd'hui, mais qui n'en tire pas un grand profit. Ces iſles ont été nommées Açores, nom qui ſignifie Epervier, à cauſe de la quantité de ces oiſeaux qu'on y trouve. On compte neuf iſles Açores, qui ſont Tercere, Saint-Michel, Sainte-Marie, le Pic, Fayal, Saint-George, la Gracieuſe, Corvo & Flores. En général le terroir en eſt montagneux; mais il ne laiſſe pas de produire en quelques endroits aſſez de bled, de vin, de fruits & quantité de paſtel. Les tremblements de terre & les vents impétueux ſont malheureuſement très-fréquents dans ces iſles.

Tercere, qui eſt la plus conſiderable, a quinze lieues de tour, & Angra ſa capitale eſt la réſidence du Gouverneur des Açores. Cette ville a un bon port, & eſt défendue par une fortereſſe.

Amérique méridionale.

Cette partie de l'Amérique n'eſt partagée, comme on l'a déjà dit, de l'Amétique ſeptentrionale que par l'Iſthme de Panama. Elle n'a gueres que vingt lieues de large, & elle a la figure d'un triangle, dont la baſe eſt au Nord & la pointe au Sud. L'Amérique méridionale ſe diviſe en ſept principales parties, ſçavoir, la Terre ferme au Septentrion, le Pérou & le Chili à l'Occident, le pays des Amazones dans le milieu, le Bréſil à l'Orient, le Paraguay ou la Province de Rio de la Plata, & la terre Magellanique au Midi. De ces ſept parties il y en a cinq aux Eſpagnols, une aux Portugais, qui eſt le Bréſil, & une aux Américains Naturels, ſçavoir, le pays des Amazones. Les Portugais cependant ont auſſi quelques poſſeſſions dans ce pays.

De la Terre ferme.

Le pays de la Terre ferme fut ainſi nommé par Chriſtophle Colomb, par oppoſition aux iſles qu'il avoit d'abord découvertes. La Terre ferme s'étend depuis environ le deux cent quatre-vingt-dix-huitieme degré de longitude, juſqu'au trois cent ving-ſixieme; ce qui fait à peu près ſept cents lieues d'Occident en Orient, & depuis le treizieme degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au deuxieme degré de latitude méridionale; ce qui fait quinze degrés, ou trois cent ſoixante & quinze lieues du Nord au Sud.

L'AMÉRIQUE.

Ce pays, par ſa ſituation dans la Zône torride, eſt ſujet à de grandes chaleurs, qui ſont néanmoins temperées par les vents du Nord & les pluyes qui y durent près de quatre mois. Le terroir y eſt fertile ſurtout en maïs & en fruits, il y a de très-bons pâturages & des arbres qui diſtillent un baume excellent. On y trouve des mines d'or, d'argent & de la poudre d'or dans le ſable des rivieres. La Terre ferme ſe diviſe en Caſtille d'or à l'Occident de l'Orenoque, & en Goyane à l'Occident de ce fleuve.

Caſtille d'or.

Dans la Caſtille d'or, ou la Terre ferme proprement dite, qui eſt ſous la domination des Eſpagnols, il y a huit petites Provinces ou Gouvernements, ſçavoir, 1°. au Nord d'Occident en Orient celle de Panama, ou de Terre ferme particuliere; 2°. celle de Carthagene; 3°. celle de ſainte Marthe; 4°. celle de Rio de la Hacha; 5°. celle de Vénézuela; 6°. celle de la Nouvelle Andalouſie; 7°. au Midi le nouveau Royaume de Grenade, & 8°. le Popayan.

1°. Province de Panama.

Dans l'Iſthme de Panama ou de Darien eſt bâtie la ville de Panama, qui eſt Evêché & Capitale. Cette ville ſituée au fond du golfe qui porte ſon nom eſt belle & riche, & ſert d'entrepôt aux richeſſes du nouveau Continent. Elle eſt comme le centre du commerce qui ſe fait entre le Pérou, le Chili & l'Eſpagne, quoique ſon port ne puiſſe recevoir que de petits vaiſſeaux.

Vis-à-vis de Panama ſur le golfe du Mexique, on apperçoit Portobello, magnifique port défendu par deux bons Forts. C'eſt une des plus importantes places que les Eſpagnols poſſédent en Amérique. Tout l'or & l'argent qu'on tire du Pérou ſont d'abord dépoſés à Panama, d'où on les tranſporte à Portobello, afin de les embarquer en cet endroit pour l'Eſpagne. On reçoit auſſi dans le même port les marchandiſes d'Europe deſtinées pour Panama.

2°. Province de Carthagene.

La ville capitale de cette Province porte le même nom, & eſt tout à la fois capitale, port, Evêché & Univerſité. Cette ville ſituée ſur la côte ſeptentrionale eſt grande, riche & très-forte. On y fait un grand commerce de perles, & ſon port eſt un des plus fréquentés de l'Amérique. On y tranſporte tous les revenus que le Roi d'Eſpagne tire de la Terre ferme, & une partie des gallions vient auſſi s'y décharger. François Drack Anglois, ſurprit Carthagene en 1585, & en enleva une quantité prodigieuſe d'or & d'argent, & deux cent trente canons. Les Anglois l'attaquerent une ſeconde fois en 1742; mais ils furent contraints d'en lever le ſiége après avoir perdu beaucoup de monde.

3°. Province de Sainte-Marthe.

Dans la Province de ſainte Marthe qui eſt remplie de hautes montagnes, on trouve des mines d'or & des pierres précieuſes. Elle eſt fertile en toutes ſortes de fruits, comme oranges, citrons, &c. & elle eſt arroſée par une grande riviere qu'on appelle la Magdeleine, & qui vient du Popayan. Les maiſons de ſainte Marthe, capitale, port & Evêché, ne ſont conſtruites que de roſeaux.

4°. Province de Rio de la Hacha.

La capitale de cette Province porte le même nom. Elle eſt ſituée ſur la riviere de la Hacha dans un terroir fertile. Auprès de cette ville on rencontre le cap de la Vela & les Rancheries, petits villages d'Américains, célebres parce qu'on pêche des perles aux environs.

5°. Province de Vénézuela.

La Province de Vénézuela renferme trois villes, ſçavoir, Vénézuela ou Coro, Caracas ou S. Jacques de Léon, & Maracaïbo. Vénézuela ou Coro eſt la capitale du pays, & reçut le nom qu'elle porte, qui veut dire petite Veniſe, à cauſe de ſa reſſemblance avec Veniſe par ſa ſituation ſur un lac dans pluſieurs petites iſles. Caracas eſt ſituée au Sud-Eſt de Coro, dans une plaine abondante en excellent cacao, & très-fertile en pâturages. Maracaïbo eſt bâtie ſur un lac de même nom à l'Occident de Coro. Il ſe fait dans cette ville un grand commerce de tabac, & de cacao qui eſt le meilleur de l'Amérique.

6°. La nouvelle Andalouſie.

Les Eſpagnols ne poſſédent gueres de cette partie que les côtes, où ſe trouvent Comane, ou la Nouvelle Cordoue, capitale, bâtie à l'entrée d'une petite baye; & Verine au Sud-Oueſt de Comane, petit village, où on recueille de très-excellent tabac.

7°. Nouveau Royaume de Grenade.

La capitale du nouveau Royaume de Grenade eſt Santa-Fé de Bogota. Cette ville paſſe pour la capitale de toute la Terre ferme; elle eſt ſituée près des montagnes de Bogota, & elle eſt embellie d'un Archevêché, d'un Tribunal ſouverain & d'une Univerſité.

8°. Le Popayan.

Cette Province, la plus méridionale de la Terre ferme, eſt riche en mines d'or; mais elle eſt remplie de Sauvages qui font continuellement la guerre aux Eſpagnols. Cependant ces derniers poſſédent une partie du Popayan, qui dépend du Gouvernement du Pérou, & qui a la ville de Popayan, capitale & Evêché ſuffragant de Santa-Fé de Bogota, & Paſto, petite ville qui appartient au Pérou.

9°. La Goyane ou Guayana.

La Goyane eſt cette partie de la Terre ferme qui ſe trouve à l'Orient de l'Orenoque, & elle comprend la Goyane proprement dite, le Paria & la Caribane le long de l'Eſquibe, où demeurent les Caraïbes en grand nombre. Le pays de la Goyane n'eſt pas extrêmement peuplé d'Eſpagnols, & on n'en connoît gueres que les côtes. Les peuples Naturels de cette Contrée, ſurtout ceux qui en habitent l'intérieur ſont ſauvages, brutaux & très-vindicatifs. Les François & les Hollandois ont fait quelques établiſſements ſur les côtes de la Caribane, & les Portugais poſſédent la partie de la Goyane, qui s'étend le long du fleuve des Amazones.

L'iſle de Cayenne, & la partie de la Caribane qui en eſt proche, appartiennent aux François. On appelle aujourd'hui le pays dont ils ſont maîtres, la Caribane Françoiſe, ou la France Equinoxiale. L'iſle de Cayenne a environ vingt lieues de tour, & elle eſt ſituée à l'embouchure de la riviere de Cayenne. On y remarque une herbe dont la côte fournit un fil plus fort & plus fin que la ſoye, & divers oiſeaux ſinguliers, entre autres le toucan, dont le bec eſt preſque auſſi long que tout le corps. Les François aborderent dans cette iſle pour la premiere fois en 1635.

Les Hollandois ont dans ce pays, à l'embouchure des rivieres de Surinam & de Berbice, deux Colonies fort riches. Le lieu qu'elles occupent abonde en fruits, en poiſſon & en gibier. On y recueille du ſucre, du tabac, du caffé & de la gomme, & il produit auſſi du coton & des bois propres à la teinture. La Colonie Hollandoiſe eſt la plus conſiderable.

Le Paria eſt preſque entierement inconnu, & il n'a de remarquable que

L'AMERIQUE. Du Pérou.

la riviere d'Orenoque, ou de Rio-Paria qui le traverſe, & ſe jette dans la mer au Nord-Eſt, entre cette Province & la Caribane.

Le Pérou eſt ſitué au Midi du Popayan, & s'étend du Septentrion au Midi le long des côtes de la mer du Sud. La différence du climat de ce pays, qui d'un côté eſt très-ſec, pendant que de l'autre il eſt fort humide, diviſe naturellement cette contrée en deux parties; l'une, qui s'étend depuis la baye de Guyaquil juſqu'au de-là d'Areca vers les déſerts d'Atacama, & l'autre, qui contient le reſte du pays, depuis Guyaquil juſques vers Paſto, où finit le Pérou. Dans la premiere de ces parties qui eſt la plus grande, il ne pleut jamais, & les maiſons de Lima & d'Areca ne ſont couvertes que de quelques nattes, ſur leſquelles on jette une légere couche de cendres pour abſorber la roſée & l'humidité de la nuit. On aſſure qu'on n'entend point de tonnerres dans tout cet eſpace qui eſt de quatre cents lieues ſur vingt ou trente de largeur. Tout y eſt plein de ſables arides, excepté ſur le bord des rivieres qui, en tombant des montagnes, traverſent le pays. Dans la ſeconde partie du Pérou, ainſi que dans le reſte de la côte juſqu'à Panama, qui contient environ trois cents lieues de longueur, les pluyes ſont très-fortes & preſque continuelles, ſurtout dans le Chaco, Province ſituée dans le milieu.

Sur cette côte il y a des forêts remplies non ſeulement de plantes & d'arbuſtes qui ſe trouvent en Europe, & d'autres qu'on n'y voit point, mais auſſi de cedres de pluſieurs eſpeces, de cotoniers, diverſes ſortes de bois d'ébene, de gayacs, & différents bois précieux par leurs aromates, leur couleur & le poli parfait qu'ils peuvent recevoir. Ces forêts ne forment preſque toujours qu'une eſpece de taillis vers la mer, & à meſure qu'on avance dans les terres, on remarque que les arbres deviennent de plus grands en plus grands juſqu'à ſept ou huit lieues de la côte. Les oiſeaux dont ces forêts ſont pleines, paroiſſent plus beaux que ceux de l'Europe pour le plumage, mais ils ont un ramage bien inférieur; car ils ne forment qu'un bruit diſcordant, qui étourdit plutôt qu'il n'amuſe. On y voit des perroquets en quantité, des ramiers fort bons à manger, des canards qui ont la tête ornée d'une crête, & des toucans. Les animaux féroces abondent dans ce pays; mais le lion y reſſemble beaucoup au loup, & ne fait pas ordinairement de mal aux hommes. A l'égard des tigres, ils ſont auſſi terribles & auſſi ſauvages que ceux d'Afrique. Les chevaux que les Eſpagnols ont tranſportés d'Europe dans le Pérou s'y ſont beaucoup multipliés, & quoiqu'ils paroiſſent maigres, ils ne laiſſent pas de rendre de grands ſervices. Entre les différentes eſpeces de ſerpents qui ſont communs dans ce pays, & très-dangereux, on remarque particulierement celle des ſerpents à ſonnettes, qui n'évitent pas la rencontre des hommes, comme la plûpart des autres. Le plus grand nombre des inſectes qu'on voit en Europe ſe rencontre auſſi dans le Pérou; mais ils y ſont d'une grandeur qui paroît monſtrueuſe aux Européens. Il y a des vers gros comme le pouce & longs comme le bras, des araignées groſſes comme des œufs de pigeons, & des fourmis beaucoup plus fortes que les nôtres, & dont quelques-unes ſont venimeuſes.

Le Pérou comprend trois Gouvernements, ou Audiences Royales, du Septentrion

Septentrion au Midi, ſçavoir, Quito, Los Reyes, ou Lima, & Los Charcas.

L'Amérique.

Audience de Quito.

On diviſe cette Audience en trois petites Provinces, qui ſont Quito à l'Occident; Los Quiros, & Los Paçamores à l'Orient. La Province de Quito eſt temperée, bien cultivée, pleine de villages & de bourgs habités par des Eſpagnols & des Indiens. Chaque village eſt orné d'une grande place qui forme un quarré long, dont l'Egliſe occupe une partie. Des deux côtés partent des rues, ou des chemins exactement alignés, qui vont ſe perdre au loin dans la campagne.

Les villes & les bourgs de Quito ſont Quito, capitale de la Province, Puerto-Veio, Guyaquil, Paita, Baeza, Valladolid & le pays de Maynas. Dans la ville de Quito, qui eſt grande & belle, il y a un Evêque & une Audience Royale. Elle a huit ou neuf cents toiſes de long, ſur cinq ou ſix cents de large, & on y voit pluſieurs Communautés, deux Colléges qui ſont des eſpeces d'Univerſités, l'un de Jéſuites & l'autre de Dominicains. Les denrées ne ſont pas fort cheres à Quito, & le pays fournit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; mais les marchandiſes étrangeres y ſont d'un très-haut prix.

Puerto-Veio eſt à l'Occident de Quito, & c'eſt un des plus anciens établiſſements des Eſpagnols qui conſerve le titre de Cité, quoiqu'il paroiſſe peu le mériter. Les habitants amaſſent de la cire, filent bien le coton, & cultivent aſſez de cacao & de tabac; mais la difficulté des chemins & le défaut de navigation rend leur commerce fort languiſſant. Il y a quelques maiſons jolies & fort ornées, pendant que toutes les autres ſont bâties de roſeaux, & couvertes de paille ou de feuilles de palmier.

Guyaquil eſt une ville conſiderable & des plus floriſſantes du pays. Elle eſt ſituée à cinq lieues de la mer, ſur la rive occidentale d'une riviere large & profonde, immédiatement au deſſous du confluent de la riviere de Daule, qui eſt auſſi très belle. La ville de Guyaquil devient par ſa ſituation un entrepôt commode pour le commerce de Panama & de Lima, & quoique fort éloignée de Quito, elle en eſt comme le port. On la partage en ancienne & en nouvelle ville, & toutes ſes maiſons ſont bâties en bois.

Paita, Port au Sud Oueſt, eſt une petite ville ſituée dans un canton peu commode, & elle ne contient qu'environ deux cents familles, parmi leſquelles il ſe trouve peu de Blancs. Ses maiſons ne ſont que d'un étage, & ont ſeulement des murs compoſés de roſeaux fendus & d'argile. Son port néanmoins eſt le meilleur de la Contrée, & l'ancrage y eſt bon & ſûr.

Baeza, qui eſt à l'Orient de Quito, eſt la principale ville de la Province de Los Quixos. Valladolid eſt au Midi de Baeza. C'eſt une ville bien bâtie & bien peuplée; elle eſt dans la Province de Los Paçamores, & ſes habitants font un grand commerce de ſel. On trouve dans ſon voiſinage le pays de Maynas, qui fait aujourd'hui partie du Pérou.

Audience de Los Reyes, ou de Lima.

Les principales villes dépendantes de l'Audience de Los Reyes ou de Lima, ſont Lima, capitale, Truxillo, Cuſco, Guamanga & Arequipa. Lima eſt le ſiége d'un Archevêque, renferme une belle Univerſité, & eſt la capitale de tout le Pérou. Il y a dans cette ville un Conſeil ſouverain, huit Paroiſſes, douze Hôpitaux, vingt-cinq Couvents d'hommes & douze de filles; & le Viceroi de l'Amérique méridionale y fait ſa réſidence ordinaire.

L'AMÉRIQUE.

Truxillo eſt un Evêché & une belle ville, à neuf lieues de la mer, & au Nord-Oueſt de Lima.

Cuſco, qui eſt auſſi un Evêché, ſe trouve au Sud-Eſt de Lima, & étoit une des plus riches villes du Pérou, lorſque les Eſpagnols s'en emparerent. Elle a maintenant cinq grandes Paroiſſes, & pluſieurs Maiſons Religieuſes, dont la plus belle eſt celle des Jéſuites. On fait dans cette ville de très-belles indiennes, & ſes habitants naturels ſurpaſſent tous les autres Américains dans l'art de peindre.

Guamanga, Evêché, ſe trouve ſitué entre Lima & Cuſco.

Arequipa, Evêché ſuffragant de l'Archevêque de Lima, ainſi que les trois autres Evêchés qn'on vient de voir, eſt bâti au Sud-Eſt de Lima ſur la côte.

Audience de Los Charcas.

Les villes compriſes dans l'Audience de Los Charcas ſont la Plata, Capitale, Archevêché & Siége de l'Audience de la Province; Potoſi, près de la Plata, ville bien bâtie, très-riche & beaucoup peuplée; la Paz, Evêché au Nord-Oueſt de la Plata, & Santa-Cruz, Evêché à l'Orient de la même ville.

Les environs de Potoſi ſont abondants en mines célebres, quoiqu'elles ne ſoient que d'argent. Tout le Pérou eſt ſoumis aux Eſpagnols, à l'exception de quelques endroits, où les peuples, qui haïſſent les Eſpagnols, n'ont jamais voulu conſentir à ſe ſoumettre à eux.

Le Chili.

Le Chili eſt traverſé du Nord au Sud par les Andes, ou les Cordilieres, montagnes pleines de Volcans, & néanmoins couvertes de neiges. Ce pays eſt borné au Nord par le Pérou; à l'Orient, par le Tucuman; au Midi, par la Terre Magellanique, & à l'Occident, par la mer du Sud. Les Eſpagnols ont découvert le Chili en 1539, mais ils n'ont pû s'en rendre entierement les maîtres, & parmi les peuples qui ſont gouvernés par leurs propres Capitaines ou Caciques, on compte les Arauques, & les habitants des vallées de Tucapel & de Puren. La terre du Chili eſt fertile dans les vallées, où l'air eſt aſſez chaud, & il y vient du bled & diverſes ſortes de fruits. Les côteaux rapportent du vin; les campagnes nourriſſent du bétail, & on y voit ſurtout de gros moutons qui ont quelque reſſemblance avec les chameaux. On trouve auſſi dans cette Contrée des mines d'or, des carrieres de beau jaſpe, & beaucoup de bois propres à la teinture. Ce pays ſe diviſe en trois Provinces, ſçavoir, celle du Chili propre, celle de l'Impériale & celle de Chicuito, ou Cuyo. Les deux premieres s'étendent le long de la côte, & ſont ſéparées de la derniere par les Cordilieres, ou les Andes.

Le Chili propre.

Le Chili propre eſt au Nord-Oueſt, & a pour capitale San-Jago, ville Epiſcopale, & capitale de tout le Chili. Cette ville eſt ſituée au milieu du pays, à quinze lieues de la mer, & ſes rues ſont droites & arroſées par des canaux. Le Gouverneur, qui dépend du Viceroi du Pérou, y fait preſque toujours ſa réſidence.

L'Impériale.

Dans l'Impériale on compte trois villes remarquables, ſçavoir, la Conception, Capitale & Evêché; l'Impériale & Baldivia. Il y a dans la ville de la Conception ſix Monaſteres & des Freres de la Charité, & on y admire le port qui eſt environné de petits Forts, ou de retranchements garnis de quelques pieces de canon. L'Impériale a auſſi un port qn'on eſtime le meilleur du Chili. A l'égard de Baldivia, c'eſt une ville aſſez forte, dans les

environs de laquelle ſont des mines, dont l'or paſſe pour le plus pur de toute l'Amérique.

Le Chicuito, ou Cuyo.

Cette Province ſituée à l'Orient des deux autres, n'eſt pas moins riche en mines d'or. Elle renferme deux villes, qui ſont Mendoza, bâtie par Hurtado de Mendoza, fils du Marquis de Cognette, Viceroi du Pérou, & San-Juan, ville deſtinée à tenir en reſpect les Sauvages qui habitent dans les montagnes.

Pays des Amazones.

La riviere des Amazones, ou de Maragnon, a donné le nom de pays des Amazones à toute la région qu'elle traverſe. Cette riviere ſort d'un lac du Pérou vers le onzieme degré de latitude auſtrale, coule au Nord juſqu'à Jaën dans l'étendue de ſix degrés, & prend enſuite ſon cours vers l'Eſt, preſque parallelement à la ligne équinoxiale. Après avoir ainſi parcouru depuis Jaën, où elle commence à être navigable, l'eſpace d'environ ſepr cents cinquante lieues communes juſqu'au cap du Nord, elle entre dans l'Océan ſous l'Equateur même. Elle reçoit du côté du Nord & du côté du Sud un nombre prodigieux de rivieres, dont pluſieurs ont cinq ou ſix cents lieues de cours. On trouve dans la riviere des Amazones des poiſſons ſinguliers, & ſur ſes bords différentes eſpeces d'animaux rares. Les crocodiles ſont fort communs dans tout le cours de cette riviere, & même dans la plûpart des rivieres qui s'y déchargent. Les animaux terreſtres qu'on rencontre le long de l'Amazone, & dans les bois qui bordent ſon rivage, ſont les tigres, les élans, les ſinges, & un animal de l'eſpece de la belette qu'on nomme *Coati* dans la langue du Breſil. La beauté & la grandeur des tigres ſont tout-à-fait ſemblables à celles qu'on admire dans les mêmes animaux en Afrique. Ils font une guerre cruelle aux crocodiles, aux yeux deſquels ils plantent rellement leurs griffes, que ſi les crocodiles peuvent parvenir à ſe plonger dans une riviere, ils ne manquent point d'y entraîner leurs adverſaires, qui ſe noyent plutôt que de lâcher priſe. Il y a une infinité d'eſpeces de ſinges dans les bois, & on voit auſſi beaucoup de couleuvres & de ſerpents, entre leſquels ſe trouve le ſerpent à ſonnettes, le plus dangereux de tous. Les oiſeaux ne ſont pas moins agréables à la vûe, & n'ont pas le chant plus mélodieux que ceux du Pérou.

Les lieux les plus remarquables qui ſe rencontrent ſur la riviere des Amazones, depuis ſa ſource dans le Pérou juſqu'à ſon embouchure, ſont Jaën, San-Jago, Borja, Laguna, quelques petites Nations Indiennes, Pevas ou San-Ignatio, Saint-Paul, Coari ou Guayari, pluſieurs Forts Portugais, & Curupa ou Corupa. Jaën conſerve encore le titre de ville, & cet endroit devroit être la réſidence du Gouverneur; mais ce n'eſt qu'un mauvais village, dans lequel il n'y a preſque pas d'habitants.

San-Jago eſt maintenant un hameau ſitué à l'embouchure de la riviere du même nom, & formé d'une ville anciennement bâtie à la même place. Les bords de la riviere de San-Jago ſont habités par une Nation Indienne appellée Xibaros, qui eſt ennemie des Eſpagnols contre leſquels elle s'eſt révoltée.

Borja, quoique capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Miſſions Eſpagnoles des bords de l'Amazone, n'eſt pas beaucoup plus fameuſe que les précédentes.

L'AMÉRIQUE.

Laguna eſt un gros village habité par un grand nombre d'Indiens raſſemblés de diverſes Nations. C'eſt la principale Miſſion du Maynas, & le village eſt ſitué dans un terrein ſec & élevé ſur les bords d'un grand lac au deſſus du Guallaga. Ce fleuve, ainſi que le Maragnon, prend ſa ſource dans les montagnes à l'Eſt de Lima.

Au deſſous de l'Ucalaye, une des plus grandes rivieres qui groſſiſſent l'Amazone, on trouve la Miſſion de Saint-Joachim, compoſée de pluſieurs Nations Indiennes, & ſurtout de celle des Omaguas, autrefois très-puiſſante.

Pevas, ou San-Ignatio, eſt une bourgade à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo, & la derniere des Miſſions Eſpagnoles, ſur les bords du Maragnon.

A ſix ou ſept journées de Pevas ſe trouve Saint-Paul, la premiere des Miſſions Portugaiſes. Cet endroit eſt ſitué un peu au deſſous de l'embouchure de la riviere de Yahuari, ou Yavari, & la Miſſion eſt deſſervie par des Religieux de l'Ordre du Mont-Carmel.

Coari, ou Guayari, eſt encore une peuplade des Miſſionnaires Carmes Portugais. Ces peuples ont bâti un Fort vers l'embouchure du Rio Negro, ou riviere Noire, dans l'Amazone, & c'eſt le premier établiſſement qu'ils ayent au Nord de cette riviere. Le Rio Negro eſt fréquenté par les Portugais depuis plus d'un ſiecle; ils y font un grand commerce d'eſclaves, & ont placé des Miſſions de Carmes le long de ſes bords.

Au Sud de l'Amazone & au deſſous de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre une autre riviere qui ſe jette dans celle des Amazones, qui n'eſt pas moins conſiderable que le Rio Negro. Elle prend ſa ſource près des mines du Potoſi dans le Pérou, & traverſe le pays des Moxes, où les Jéſuites ont une Miſſion. Les Portugais qui fréquentent beaucoup cette riviere, lui ont donné le nom de Rio de la Madera, ou Riviere des Bois, ſans doute à cauſe de la quantité d'arbres qu'elle charrie dans le temps de ſes débordements.

Au deſſous de la riviere que le Pere d'Acugna & M. Deliſle appellent Cumeris, & dont le vrai nom eſt Jamundas, les Portugais ont un Fort nommé Pauxis. A quelque diſtance, & plus bas que ce Fort, les Portugais en ont un autre appellé Topayos, ou Tapajos, à l'embouchure de la riviere du même nom; & auprès de ce Fort ils ſont maîtres d'un bourg formé des débris du Tupinambara. Du même côté du Sud on apperçoit une grande riviere que le Pere d'Acugna & M. Deliſle nomment Aoripana, mais dont le nom Indien eſt Xingu. Elle ſe jette dans l'Amazone, & ſes bords abondent en deux ſortes d'arbres aromatiques, l'un appellé *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

Curupa, ou Corupa, eſt une petite ville Portugaiſe, bâtie ſur le bord méridional de l'Amazone, & il y a un Fort que les Hollandois y avoient conſtruit lorſqu'ils étoient maîtres du Bréſil. Il n'y a dans cette ville, qui eſt agréablement ſituée, d'autres Indiens que les eſclaves des habitants, & depuis cet endroit où le flux & reflux deviennent très-ſenſibles, les bateaux ne voguent plus qu'à la faveur des marées.

DU BRÉSIL. Sous le nom de Bréſil ſe trouve compriſe toute la région orientale de

L'Amérique.

l'Amérique méridionale. Elle eſt preſque renfermée entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne, & ſa plus grande largeur d'Occident en Orient eſt de dix-ſept degrés entre le trois cent vingt-huitieme & le trois cent quarante-cinquieme degré de longitude. Son étendue du Nord au Sud eſt de vingt-cinq degrés, depuis le premier juſqu'au vingt-cinquieme de latitude méridionale. Les côtes ſont bordées de montagnes, mais en s'ouvrant de loin en loin, elles forment de bons ports, où les vaiſſeaux ſont en ſûreté. L'air du pays, quoique ſitué dans la Zone torride, eſt aſſez doux, & il eſt d'ailleurs ſi ſain, que les Naturels y vivent fort long-temps. Le terroir produit abondamment du tabac, du coton, du maïs & pluſieurs ſortes de fruits; mais une de ſes productions les plus utiles eſt la racine d'un arbriſſeau dont on ſe ſert en médecine, & qui ſe nomme *Ippecacuana*. Les cannes à ſucte y viennent en plus grande quantité que par-tout ailleurs, & elles paſſent pour très-excellentes.

Il y a des forêts de bois de Bréſil qu'on employe à la teinture, & un atbre qu'on nomme Copaïba, ou Copahu, dont le bois eſt fort dur, & de l'écorce duquel on tire par inciſion une huile fort claire qu'on appelle l'huile ou le baume de Copaïba. Le Bréſil renferme auſſi de riches mines d'or & de diamants. Les Portugais ne poſſédent gueres que les côtes, car il paroît que l'intérieur des tertes eſt occupé par des Sauvages. La côte dont les Portugais ſont maîtres, & qui a environ cent lieues d'étendue, eſt diviſée en quinze Gouvernements ou Capitaineries. On en compte trois ſur la côte ſeptentrionale, qui ſont les Gouvernements de Para, de Maragnan & de Siara; & douze ſur la côte orientale du Nord au Sud, ſçavoir, les Capitaineries de Rio-Grande, de Paraïba, de Tamaraca, de Fernambouc, de Seregippe, de la Baye de tous les Saints, ou de San-Salvador, de Rio dos Ilheos, de Porto-Seguro, de Spiritu-Sancto, de Rio-Janeïro, de Saint-Vincent & de la Province del Rey ou du Roi.

Capitaineries de la côte ſeptentrionale.

La Capitainerie de Para a pour capitale une ville de même nom. Elle eſt la réſidence d'un Evêque ſuffragant de l'Archevêque de San-Salvador, & elle a de beaux bâtiments, entr'autres des Egliſes magnifiques.

Maragnan, capitale de la Capitainerie de ce nom, n'eſt pas fort étendue, mais elle a un Fort & un bon Port.

La capitale de la Capitainerie de Siara porte auſſi le même nom. C'eſt une ville maritime ſituée preſqu'à l'embouchure de la riviere de Siara, & elle a un port défendu par un bon château.

Capitaineries de la côte orientale.

Natal los Reyes eſt la capitale du Gouvernement de Rio-Grande. On lui donne quelquefois le nom de la Capitainerie qui eſt celui de la riviere, à l'embouchure de laquelle elle eſt bâtie.

La Capitainerie de Paraïba a pour capitale la ville & le port de même nom.

Tamara, ſituée dans une iſle au bord de la mer, eſt la capitale du Gouvernement qui porte le même nom.

A l'égard de la Capitainerie de Fernambouc, elle a une capitale nommée Olinde. Cette ville eſt le ſiége d'un Evêque, & ſa ſituation eſt ſi agréable que les Portugais l'appellent le *Paradis de l'Amérique*. Son port la rend très-commerçante, & on y fabrique des lames d'épée qui ſont fort renommées

L'AMÉRIQUE.

pour leur trempe. La Capitainerie de Fernambouc a auſſi ſous ſa dépendance le Récif, Fort bâti ſur un rocher au bord de la mer, avec un bourg très-peuplé & très-commerçant.

Seregippe, capitale du Gouvernement de Seregippe, eſt une ville bien fortifiée, & qui a un bon port.

La Capitainerie de la Baye de tous les Saints tire ſon nom de la célebre Baye de tous les Saints, qui eſt ſi large qu'elle peut contenir un grand nombre de vaiſſeaux. Sa capitale, qui ſe nomme San-Salvador, eſt capitale de tout le Bréſil, la réſidence du Viceroi de ce pays, & le ſiége d'un Archevêque & d'une Cour ſupérieure. Cette ville eſt ſituée ſur une hauteur, & ſon port eſt ſur la Baye de tous les Saints. On nourrit beaucoup de bétail dans ſes environs, & les arbres de canelle qu'on y a tranſportés d'Aſie y ont très-bien réuſſi.

La Capitainerie de Rio dos Ilheos a Villa San-Georgio pour capitale.

Porto-Seguro eſt le nom commun à la Capitainerie & à ſa capitale ; mais cette derniere, qui eſt une petite ville maritime, eſt bien peuplée, bien fortifiée, & a un bon port ſûr & à l'abri des vents impétueux.

La capitale du Gouvernement de Spiritu-Sancto porte le même nom. C'eſt une ville médiocre, mais elle a un château & un bon port.

Le Gouvernement de Rio-Janeïro a Saint-Sebaſtien, Evêché, pour capitale. Cette ville, qui a un port très-commode, eſt grande & bien fortifiée.

La Capitainerie de Saint-Vincent, dont la capitale a pris le nom, eſt chargée de recevoir le tribut que les habitants de S. Paul, ville ſituée au Nord-Oueſt de S. Vincent, payent au Roi de Portugal.

Dans la Province & Capitainerie del Rey ou du Roi, qui comprend toute la côte, depuis S. Vincent juſqu'à l'embouchure de Rio de la Plata, eſt la ville Colonia de Sacramento. Cette place ſituée ſur les frontieres du Paraguay, eſt bâtie à l'embouchure de Rio de la Plata, vis-à-vis de Buénos Ayrès. Auprès de cette ville ſont les iſles de Saint-Gabriël.

DU PARAGUAY.

Le Paraguay, appellé auſſi le pays de Rio de la Plata, à cauſe que la principale riviere qui l'arroſe ſe nomme ainſi, eſt borné à l'Orient par le Bréſil; au Nord par le pays des Amazones; à l'Occident par le Pérou & le Chili, & au Midi par la terre Magellanique. On compte dans le Paraguay ſept Provinces, ſçavoir, 1°. le Paraguay propre; 2°. le Chaco; 3°. le Gnaira; 4°. Rio de la Plata; 5°. l'Uraguai ou l'Urvaig; 6°. le Tucuman, & 7°. le Parana. Les principales rivieres de tout le pays ſont celles de Paraguay, de Parana & d'Urvaig, qui ſe jettent toutes les trois dans celle qu'on nomme Rio de la Plata ou Riviere d'argent. L'air du pays eſt doux & bon pour la ſanté, & le terroir produit aſſez abondamment du bled, des fruits, du coton, des cannes à ſucre & d'excellents pâturages. On trouve auſſi pluſieurs mines d'or & d'argent. Les Eſpagnols ſe ſont aſſujettis la plus grande partie de cette vaſte région ; cependant il y a encore quelques Sauvages qui n'ont pas voulu ſe ſoumettre.

1°. Le Paraguay propre.

Le Paraguay propre eſt au Nord du pays, & occupe les deux côtés de la riviere de même nom. Les principales habitations que les Eſpagnols ayent dans cette Province ſont Villa-Rica, ainſi appellée, parce que tous ſes habitants ſont fort riches, & Matacaju au Nord-Eſt de Villa-Rica.

La Province de Chaco, ſituée à l'Occident de la riviere de Paraguay, n'eſt remarquable que par les mines d'or qu'on prétend y avoir apperçues, & par la fertilité de ſon terroir. D'ailleurs les Eſpagnols n'y ont point d'établiſſements, & le pays eſt habité par diverſes Nations guerrieres qui parlent différentes langues.

2°. Province de Chaco.

La Province de Guaira, ou le pays d'Ontiveros, eſt placé autour de la riviere de Parana, & à l'Orient de celle de Paraguay. La principale ville de cette contrée eſt aujourd'hui Ciutad Réal.

3°. Province de Guaira.

La Province de Rio de la Plata au Midi du Pataguay, eſt ſituée le long de la riviere de la Plata. Elle a pour villes l'Aſſomption capitale, Santa-Fé & Buénos Ayrès, Evêché. L'Aſſomption bâtie ſur la riviere de Paraguay, eſt grande, belle, & eſt le ſiége d'un Evêque & d'une Audience Royale. Santa-Fé n'a rien de remarquable, mais il n'en eſt pas de même de Buénos Ayrès. Cette ville ſe trouve auprès de l'embouchure de la Plata; elle eſt belle, fort commerçante, & le Gouverneur du Paraguay y réſide. La ſituation de cette ville dans une plaine fertile, & le bon air qu'on y reſpire, lui ont fait donner le nom qu'elle porte.

4°. Province de Rio de la Plata.

La Province d'Uraguay eſt auſſi appellée quelquefois d'Urvaig, à cauſe qu'elle eſt arroſée par la riviere de ce nom. Elle a pour capitale San-Salvador.

5°. Province d'Uraguay, ou d'Urvaig.

Le pays de Tucuman eſt abondant en pâturages, dans leſquels on nourrit beaucoup de beſtiaux, & il eſt fertile en coton; mais il eſt ſujet à des vents ſi violents, qu'ils abattent les maiſons & déracinent les arbres. Malgré cet inconvénient il y a trois villes dans cette Province, ſçavoir, San-Jago del Eſtero, Saint-Miguel & Cordoue. San-Jago eſt la capitale & le ſiége du Gouverneur de la Province; Saint-Miguel, quoique médiocre, eſt un Evêché ſuffragant de l'Archevêque de la Plata, & Cordoue ſe fait remarquer par le magnifique Collége que les Jéſuites y poſſédent.

6°. Province de Tucuman.

La riviere de Parana donne ſon nom à la Province qu'elle arroſe, & le long de cette riviere eſt le pays qu'on nomme la *Terre de la Miſſion*, ou la *Conquête ſpirituelle des Jéſuites*. Cette contrée eſt peuplée de bourgades d'Indiens, qui anciennement vivoient épars & paroiſſoient fort barbares. Depuis que les Jéſuites ont prêché à ces peuples & les ont réunis, ils ſont venus à bout de les policer, & ils ont introduit parmi eux une forme de République, gouvernée par des Magiſtrats & des Officiers choiſis parmi les plus capables d'entre ces Indiens. Les Jéſuites leur ont aſſigné à chacun une certaine quantité de terre à cultiver, & leur ont appris tous les métiers néceſſaires à la vie. Ces Indiens ſont excellents ſoldats, & quoiqu'ils n'ayent aucun commerce avec les Eſpagnols, ils ſont ſoumis au Roi d'Eſpagne. Toutes ces bourgades Indiennes compoſées d'environ mille familles, ſont dirigées chacune par deux Jéſuites, dont elles obſervent les reglements.

7°. Province de Parana.

Sous le nom de Terre Magellanique on comprend toute la contrée qui eſt à l'extrémité de l'Amérique méridionale. Ce pays eſt froid & peu fertile, & il eſt habité par des Sauvages qu'on nomme Patagons. Ferdinand Magellan le découvrit, & lui donna ſon nom en 1520. On y a porté d'Europe des chevaux, des taureaux & des vaches qui s'y ſont beaucoup multipliés. Cependant on n'y voit que très-peu d'eau douce, & la terre paroît impregnée

De la Terre Magellanique.

L'AMÉRIQUE.

de ſel & de nitre. Le pays eſt rempli de vigognes, ou moutons du Pérou, & il y a auſſi ſur la côte orientale d'immenſes troupeaux de veaux marins & quantité de pengouins, oiſeaux de la taille & de la figure de nos oyes; mais qui, au lieu d'aîles, ont deux eſpeces de moignons qui ne peuvent leur ſervir qu'à nager.

Les habitants de cette côte ſont en petit nombre, excepté vers Buénos-Ayrès, où il y a une certaine quantité de familles. Les Eſpagnols avoient bâti deux Forts dans ce pays; l'un nommé Saint-Philippe, & l'autre Nombre de Jeſus; mais ils ſont détruits maintenant tous les deux. Il y a environ quarante-huit ou cinquante ans que les Jéſuites ont envoyé des Miſſionnaires dans cette contrée, & on dit même qu'ils ont pénetré juſqu'au détroit de Magellan, ſitué entre la Terre Magellanique & la Terre de feu. On doit la découverte de ce détroit à Magellan qui, comme on l'a dit, lui a donné ſon nom, & les Eſpagnols avoient élevé en ce lieu les deux Forts dont nous avons parlé, pour s'en aſſurer le paſſage qui eſt dangereux & très-difficile. Par la ſuite Jacques le Maire Hollandois, découvrit plus au Midi un autre détroit qu'on paſſe avec moins de péril, & on l'appella du nom de celui qui le trouva. Les Eſpagnols voyant alors qu'on ne prenoit plus par le détroit de Magellan en abandonnerent la garde, & détruiſirent eux-mêmes leurs Forts.

TERRES POLAIRES.

ISLANDE.

Le Groenland & l'Iſlande étoient connus, ſelon toutes les apparences, long-temps avant qu'on découvrît des terres en Amérique. Dans un Acte fait par Louis le Débonnaire, qui accordoit un privilége à l'Egliſe de Hambourg, il eſt expreſſément parlé de l'Iſlande & du Groenland. Adam de Breme Hiſtorien, qui vivoit dans le onzieme ſiecle, fait mention de l'Iſlande dans la deſcription qu'il fait du Dannemarck & des autres pays ſeptentrionaux. Un Hiſtorien Iſlandois, nommé Angrim, parle de trois découvertes de l'Iſlande faites dans le même ſiecle. Selon lui, Naddoc, qui alloit aux iſles de Faro, fut jetté par la rempête ſur les côtes orientales de l'Iſlande qu'il nomma *Sneéland*, ou pays de neige, à cauſe des neiges qu'il y trouva. Il s'y arrêta peu, & après ſon retour le détail qu'il fit de ſon voyage à un Suédois nommé Gardar, inſpira à ce dernier l'envie de ſuivre la même route. Il partit auſſitôt, paſſa l'hyver de 864 dans l'Iſlande, qu'il nomma *Gardarholm*, c'eſt-à-dire, l'iſle de Gardar. On voit encore ce nom au fond d'une baye au Sud-Oueſt de l'iſle. Un troiſieme Pirate Norwégien qu'on appelle Flocco, ſe rendit auſſi à la même iſle. En partant de Hetland, l'une des Orcades, Flocco prit trois corbeaux, & lorſqu'il ſe crut bien avant en mer, il en lâcha un qui retourna dans l'iſle de Hetland, dont on n'étoit pas auſſi éloigné qu'on le penſoit. Il avança ſa route, & jetta un ſecond corbeau qui, après avoir bien voltigé & ne trouvant point où s'arrêter, revint au vaiſſeau. On réuſſit mieux au troiſieme, il vola vers l'Iſlande, & en le ſuivant on aborda à la partie orientale de cette iſle, où on paſſa l'hyver. Selon Angrim, Flocco donna le nom d'Iſlande à l'iſle qui le porte encore aujourd'hui; mais s'il étoit vrai qu'elle eût reçu ce nom pendant le voyage de Flocco, qui eſt poſtérieur à l'an 864, comment pouvoit-on le connoître

du

L'Amérique.

du temps de Louis le Debonnaire ? Enfin quoi qu'il en ſoit, Angrim prétend avoir tiré ſon ouvrage des Annales d'Iſlande, & il aſſure que le premier habitant de cette iſle, & le fondateur de la Nation Iſlandoiſe fut Ingulfe, Baron de Norwege. Cet homme ſe retira dans cette iſle avec ſon beaufrere Hiorleif, pour éviter la punition d'un meurtre qu'ils avoient commis dans leur pays. Ils s'établirent dans cette iſle l'an 874. & ils s'apperçurent que les Anglois & les Irlandois y avoient quelquefois débarqué, parce qu'ils trouverent des cloches, des croix & d'autres ouvrages faits à la maniere d'Irlande & d'Angleterre. Les Iſlandois nommoient les Irlandois Papas, d'où vient le nom de Papas à la partie orientale où ils abordoient ordinairement.

Du Groenland.

La découverte du Groenland eſt plus détaillée & plus hiſtorique, mais elle manque également de chronologie. Un gentilhomme Norwegien nommé Torwalde, & ſon fils Eric, ſurnommé le Rouſſeau, ayant commis un meurtre en Norwege, s'enfuirent en Iſlande, où Torwalde mourut. Eric, dont le caractere violent & emporté ne connoiſſoit aucune borne, tua auſſi un homme en Iſlande, & ſe vit dans la néceſſité d'abandonner ce pays. Il ſe rappella qu'on lui avoit parlé du Groenland, & déterminé à y chercher une retraite, il y aborda en 982. par un embouchure qui ſépare deux caps, dont l'un eſt au bout d'une iſle ſituée vis-à-vis du continent, & l'autre fait partie du continent même. Le cap qui forme l'iſle s'appelle Huidſerken, & celui de la terre ferme, Huarf. Entre les deux il y a une bonne rade nommée Sandſtaſm, où les vaiſſeaux ſont à couvert du mauvais temps & en ſûreté. Huidſerken eſt une montagne prodigieuſement haute & beaucoup plus que celle de Huarf. Eric l'appella d'abord Mukla Jokel, c'eſt-à-dire, le grand glaçon. Elle fut appellée enſuite Bloſerken, c'eſt-à-dire, chemiſe bleue, & enfin Huidſerken, c'eſt-à-dire, chemiſe blanche. Cette différence de couleur vient des différents aſpects de la neige dont elle eſt couverte.

Eric, avant que de s'engager dans le pays, reconnut l'iſle, y deſcendit & la nomma *Ericſon* de ſon nom. Il y demeura tout l'hiver, & au printemps il paſſa en Terre ferme, qu'il nomma Groenland ou Terre-Verte, à cauſe de la verdure de ſes pâturages & de ſes arbres. Il deſcendit à un port auquel il donna le nom d'*Ericsfiord*, c'eſt-à-dire, le port d'Eric, & peu loin de ce port il ſe fit un logement qu'il appella Oſtrebug, c'eſt-à-dire, habitation orientale. L'automne ſuivante il alla au couchant & s'y bâtit un autre logement, qu'il déſigna par le nom de Weſtrebug, c'eſt-à-dire, habitation occidentale. Mais ſoit que le continent lui parût moins ſûr, ſoit par quelque autre raiſon, il retourna dans ſon iſle l'hiver ſuivant. L'été il ſe rendit au continent & avançant vers le Nord, il trouva un grand rocher qu'il nomma Sneefiel, ou rocher de neige. Il découvrit enſuite un port; la quantité de corbeaux qu'il y vit l'engagea à l'appeller Ravensfiord, ou port des corbeaux. Il eſt au Nord d'Ericsfiord, & on va de l'un à l'autre par un bras de mer qui les joint. A la fin de l'automne, Eric retourna dans ſon iſle & y paſſa le troiſieme hyver. Il vint à bout de rentrer en grace auprès des Iſlandois, & s'étant rendu en Iſlande, il leur parla ſi avantageuſement du pays qu'il avoit découvert, qu'il leur inſpira le déſir d'y paſſer.

L'AMÉRIQUE.

Eric avoit mené avec lui ſon fils Leiff en Iſlande. Ce jeune homme alla en Norwege où regnoit alors Olaüs Trugger, & il fit un rapport ſi ſéduiſant du pays que ſon pere avoit habité pendant l'eſpace de plus de trois ans, que le Prince conſentit à lui accorder ſa grace. Olaüs qui venoit d'embraſſer le Chriſtianiſme, retint Leiff auprès de lui quelque temps, le fit inſtruire, & ne conſentit à ſon départ que lorſqu'il eut été baptiſé. Leiff emmena un Prêtre pour inſtruire le peuple qui étoit avec Eric, & après une navigation fort dangereuſe, il arriva au Groenland. Eric le reçut durement, parce qu'il étoit accompagné d'Etrangers, & qu'il leur avoit par conſéquent montré le chemin d'un pays qu'il vouloit conſerver pour lui. Ces Etrangers étoient le Prêtre & quelques pauvres matelots que Leiff avoit trouvés en route prêts à périr. Il raconta leur aventure à ſon pere, lui repréſenta les devoirs de l'humanité & l'appaiſa. A l'égard du Prêtre, Leiff diſpoſa ſi favorablement l'eſprit d'Eric, qu'il le porta à écouter cet Eccléſiaſtique, & il eut la conſolation d'avoir travaillé avec fruit à ſa converſion & à celle du peuple qui étoit avec lui.

Les ſucceſſeurs d'Eric, s'étant multipliés, s'engagerent plus avant dans le pays & trouverent entre les montagnes des plaines fertiles & des rivieres. Ils diviſerent le Groenland en oriental & en occidental, ſuivant la diviſion qu'Eric en avoit faite, lorſqu'il avoit bâti ſes deux habitations. Les Groenlandois éleverent à la partie orientale une ville qu'ils nommerent Garde, & les Norvégiens y portoient tous les ans des marchandiſes qu'ils vendoient aux habitants. Les enfants de ceux qui édifierent la premiere ville en bâtirent une autre qu'ils appellerent Albe, & comme le zele de ces nouveaux Chrétiens s'accroiſſoit tous les jours, ils éleverent un Monaſtere ſur le bord de la mer ſous le titre de ſaint Thomas. La ville de Garde fut la réſidence de leurs Evêques, & l'Egliſe conſtruite ſous l'invocation de ſaint Nicolas, patron des gens de mer, fut la Cathédrale. Le Groenland eut un Evêque particulier, qui étoit Suffragant de Drontheim. En 1389. Henri, Evêque de Garde, aſſiſta aux Etats de Dannemarck, qui ſe tenoient à Nieubourg dans l'iſle de Funen.

Le Groenland reconnoiſſoit pour Souverains les Rois de Norvege, & étoit gouverné ſelon les loix d'Iſlande par des Vicerois envoyés par la Cour, à laquelle les Groenlandois payoient tribut. En 1256. le Groenland ſe révolta & refuſa de payer tribut à Magnus, qui étoit alors ſur le thrône de Norvege. Magnus preſſa Eric, Roi de Dannemark, dont il avoit épouſé la niéce, d'armer une flotte pour réduire les Rebelles. Ceux-ci n'eurent pas plutôt vu le pavillon Danois, qu'ils ſe ſoumirent. Cette paix fut faite en 1261. & le traité ſigné en Norwege par trois Députés du Groenland. Après l'extinction des Rois de Norvege, cette couronne paſſa aux Rois de Dannemarck, qui l'ont conſervée & qui furent mis en poſſeſſion de tous leurs droits ſur le Groenland. Marguerite, qui avoit fait cette union, étoit Reine de Dannemarck, lorſque Henri, Evêque de Garde, ſe rendit dans l'iſle de Funen pour aſſiſter aux Etats l'an 1389. Vers ce temps des Marchands Norvégiens, étant allés en Groenland ſans permiſſion, furent accuſés d'avoir enlevés les tributs deſtinés pour la Reine. Cette Princeſſe les traita avec beaucoup de ſévérité, & ils auroient été punis de mort, s'ils n'euſſent fait les ſerments les plus terribles, pour aſſurer qu'ils avoient été

L'Amérique.

au Groenland ſans deſſein prémédité ; que la tempête les y avoit jettés, & qu'ils n'en avoient rapporté que des marchandiſes achetées légitimement. Sur leur ſerment on les relâcha, mais le danger qu'ils avoient couru, & le renouvellement des menaces rigoureuſes qu'on publia contre ceux qui iroient au Groenland ſans ordres exprès, effrayerent tellement tous les Norvégiens, que depuis ce temps-là ni marchands, ni matelots n'oſerent s'y haſarder. La Reine fit partir enſuite deux navires qui ne revinrent point, & comme on ne put en avoir de nouvelles, la terreur augmenta, & on ne voulut plus ſe riſquer ſur cette mer.

Vers l'an 1406. Eskild, Archevêque de Drontheim, veillant ſur le Groenland, ſacra un Evêque nommé André, pour ſuccéder à Henri de Garde. André s'embarqua, & on n'entendit plus parler de lui ni de l'Evêque Henri. Marguerite, engagée dans les guerres de Suede, ne ſongea point au Groenland, & comme elle n'envoya plus de vaiſſeaux dans ce pays, & ne révoqua pas les défenſes qu'elle avoit faites d'y aller, on en oublia la route. Les ſucceſſeurs de Marguerite, occupés de leurs guerres particulieres, firent peu d'attention au Groenland juſqu'à Chriſtian III. Ce Prince, déſirant qu'on retrouvât le chemin de cette terre, leva les défenſes de ſes prédéceſſeurs. L'état de foibleſſe & de pauvreté auquel les Norvégiens étoient réduits, ne leur permit pas alors de faire aucune entrepriſe. Enfin Fridéric II. étant monté ſur le thrône de Dannemarck, fit partir en 1588. Magnus Heigningſen qui, à ſon retour, rapporta qu'il avoit vu la côte qu'il alloit chercher, mais qu'il n'avoit pu en approcher.

Le Groenland retrouvé ſous Chriſtian IV.

Chriſtian IV. fils de Fréderic II. ſongea à prendre des meſures pour la découverte du Groenland. Dans l'eſpérance de mieux réuſſir que ſes prédéceſſeurs, il fit venir d'Angleterre un pilote habile, & lui confia la conduite d'un des trois vaiſſeaux de la flotte que Gotske-Lindenau, Gentilhomme Danois, devoit commander en qualité d'Amiral. Les trois vaiſſeaux partirent du Sund aux premieres chaleurs de 1605. & firent route enſemble pendant quelque temps. Lorſque le Capitaine Anglois fut à la hauteur où il vouloit être, il prit le Sud-Oueſt de peur des glaces. L'Amiral Danois, qui ne crut pas devoir le ſuivre, prit le Nord-Oueſt, & arriva au Groenland par un autre endroit. Les Sauvages ne l'eurent pas plutôt apperçu qu'ils vinrent ſur ſon vaiſſeau & trafiquerent volontiers avec les Danois. Cependant Lindenau ne ſe riſqua point à deſcendre, parce qu'il craignoit la multitude des Sauvages, en comparaiſon du petit nombre de perſonnes qu'il avoit près de lui. Il étoit arrivé ſeul dans ce parage, & il en partit ſeul au bout de quatre jours pour retourner en Dannemarck.

Le ſecond vaiſſeau avoit accompagné l'Anglois, & ils mouillerent au Groenland vers ſa pointe méridionale. Le Capitaine Anglois trouva le long de cette côte quantité de bons ports auxquels il donna des noms Anglois, & prit auſſitôt le chemin de Portugal. Le Roi, content du ſuccès de ce voyage, renvoya l'année ſuivante Lindenau avec cinq vaiſſeaux. Cette flotte quitta le Sund le 8 Mai 1606. & tint la même route que l'Anglois par le Sud-Oueſt. Un épais brouillard fit égarer un des vaiſſeaux, & les quatre autres toucherent au Groenland le 3 d'Août. Les Danois avoient enlevé quelques Sauvages dans leur voyage précédent, & cette violence avoit

L'AMÉRIQUE.

tellement indiſpoſé ces peuples, qu'ils ne voulurent ni permettre la deſcente ni aborder les navires, comme ils avoient fait. Lindenau, n'oſant ſe flatter qu'il appaiſeroit les Sauvages, remit à la voile, rencontra le cinquieme vaiſſeau qui s'étoit perdu, & arriva enfin à Coppenhague le 5 Octobre.

Expédition de Jean Munck, & ſes découvertes.

Jean Munck, à qui Chriſtian IV. ordonna d'aller chercher un paſſage aux Indes orientales par le détroit que Hudſon avoit déjà découvert, partit avec deux bâtiments pour ce voyage le 16 Mai 1619. il y avoit quarante-huit hommes ſur l'un & ſeize ſur l'autre, & le 20 Juin, les Danois étoient déjà au cap de Farevel, au Midi du Groenland. Munck prit ſa route de l'Oueſt au Nord, trouva quantité de glaces qu'il évita, entra dans le détroit de Hudſon, aborda une iſle ſur la côte du Groenland & en prit connoiſſance. Elle étoit habitée, & on y apperçut quelques rennes, qui lui firent donner le nom de Reenſund, ou détroit des rennes. Le port où Munk paſſa quelques jours fut nommé Munkenes, & il y arbora le nom & les armes du Roi, ſon maître. Il en partit le 22 Juillet, mais les orages & les glaces le forcerent à ſe mettre à couvert entre deux iſles, où il penſa néanmoins périr. Il appella ce détroit Hareſund, ou le détroit des Lievres, à cauſe qu'il vit beaucoup de ces animaux dans l'iſle voiſine. Il quitta ce détroit le 9 d'Août, fit voile vers l'Oueſt-Sud-Oueſt avec un vent du Nord-Oueſt, aborda la côte méridionale du grand détroit, & trouva une grande iſle à laquelle il donna le nom de Sneeland, par rapport aux neiges qui la couvroient. Le 20 d'Août il prit de l'Oueſt au Nord, & les brouillards l'empêcherent de voir la terre, quoique la largeur du détroit ne ſoit que de ſeize lieues en cet endroit. Il entra enfin dans la baye de Hudſon, & il tint la route de l'Oueſt Nord-Oueſt juſqu'à ce qu'il eut gagné le ſoixante-troiſiéme dégré vingt minutes. Les glaces l'arrêterent alors & l'obligerent de paſſer l'hiver dans un port qu'il nomma Munckens-Wenterhaven, ou port d'hiver de Munck. Il retira ſes vaiſſeaux dans un port voiſin où il les répara, & fit quelques proviſions de gibier & de bois, pour vivre, & ſe munir contre le froid. Ces précautions devinrent inutiles à cauſe de la rigueur de l'hiver qui fit périr tous les Danois à l'exception de Munck & de trois autres, qui l'aiderent à repaſſer en Dannemarck. Les maux qu'il avoit ſoufferts dans ſon premier voyage, ne l'empêcherent pas de ſonger à en entreprendre un ſecond, mais dans le temps qu'il s'y préparoit, il reçut quelques mortifications à la Cour, & il en conçut un tel chagrin qu'il tomba malade & mourut en peu de jours.

Il ſe forma à Coppenhague une Compagnie de Marchands & de Nobles, qui envoyerent des vaiſſeaux dans le Groenland. Il paroît néanmoins que les voyages ne furent pas continués pendant longtemps. Frédéric IV. fit recommencer la navigation vers ce pays avec plus de vivacité que jamais, & & il y fit faire des établiſſements auſſi conſidérables que peut le permettre un climat très-rude & preſqu'entierement dépourvu des faveurs de la Nature (1).

(1) Je crois devoir faire remarquer ici que le nouveau Groenland, qu'on a trouvé ſous le regne de Fridéric II. & où il y a aujourd'hui quelques Colonies Danoiſes, n'eſt certainement pas la terre qu'on cherchoit & qu'on a perdue de vue depuis le regne de Marguerite. Les Sauvages, qui habitent le nouveau Groenland, n'ont rien de com-

L'Amérique.

Les Groenlandois ſe nourriſſent de viande & de poiſſon crud. Ils boivent avec délice de l'huile de baleine, & ne peuvent ſouffrir le meilleur vin: leurs habits ſont de peaux de chiens & de veaux marins, leurs chemiſes d'inteſtins de poiſſons, & leurs camiſoles de peaux d'oiſeaux, ornées de plumes de différentes couleurs. Ils ſe ſervent d'arcs, de fleches, de frondes, de couteaux, d'épées & de javelots. Les javelots, ainſi que les fleches, ſont armés de cornes ou de dents aiguiſées. Les canots deſtinés pour la pêche ſont aſſez ſinguliers, leur forme approche de celle d'une navette de Tiſſerand. Ils ont douze pieds de long, ſont faits de côtes de baleines & couverts de peaux de chiens, ou de veaux marins. Il y a dans le milieu un trou où ſe met le Groenlandois, qui fait aller le canot avec une petite rame longue de cinq ou ſix pieds, plate & large par les deux bouts.

La mer, vers les côtes de ce pays, au Nord de l'Europe & du Spitzberg, eſt remplie de baleines, dont quelques-unes ont deux cents pieds de long: on en tire juſqu'à cent vingt tonneaux d'huile. Les Anglois, les Danois, les Hollandois & quelques François y vont tous les ans faire une pêche conſidérable. Voici la maniere dont ſe fait la pêche. Lorſque la baleine paroît ſur l'eau, un homme de dedans une barque lui lance un harpon, qui eſt un inſtrument de fer à trois angles & bien tranchant, auquel une corde eſt attachée. La baleine étant bleſſée, perd tout ſon ſang en ſe débattant, & s'éloigne beaucoup du batteau des pêcheurs, qui ont grand ſoin de lâcher la corde tant que la baleine tire à elle. Alors elle s'enfonce dans la mer en mourant, & revient ſur l'eau auſſitôt qu'elle eſt morte. On la met ſur la terre & on la coupe en piéces pour en avoir la graiſſe dont on fait l'huile. Les terres voiſines de la baye de Baffin & la grande iſle ou les iſles de Tames, qui en ſont proches, ne ſont gueres connues.

Du Spitzberg.

Le Spitzberg, qui eſt au Nord de l'Europe, eſt ſitué entre le ſoixante & dix-ſeptieme & le quatre-vingt-deuxieme dégré de latitude ſeptentrionale. Comme on ne connoît qu'une partie de ſes côtes, on ne ſçait ſi outre les iſles qu'on y a remarquées, il a auſſi un continent. Ce pays fut découvert par des Hollandois en 1596. & nommé Spitzberg, ce qui ſignifie Montagnes aigues, dont il eſt en effet rempli. On y trouve quantité de plantes qui nous ſont inconnues, des oiſeaux de différentes eſpeces, des rennes, des ours blancs, des renards, des bœufs & des veaux marins. L'air y eſt très-froid & la terre eſt preſque toujours couverte de glaces. Ceux qui ſe ſont avancés dans ce pays, ou ſont morts de froid, ou ont été dévorés par des ours qui y viennent ſur des glaces. C'eſt la raiſon pour laquelle l'intérieur eſt abſolument inconnu, il y a apparence qu'il n'eſt point habité. Les Anglois & les Hollandois vont ſur les côtes pour la pêche de la baleine.

De la nouvelle Zemle.

Ce pays, dont le nom ſignifie Terre nouvelle en langue Ruſſe, eſt ſitué

mun avec les anciens Norwégiens. C'eſt une Nation encore plongée dans la barbarie, & dont le langage, les mœurs & la figure ſont entierement différentes. Il paroît plutôt que ces peuples ſont deſcendus des Lapons ou des Samojedes, car ils ſont comme eux petits, baſanés, ont de groſſes levres, relevées, & le viſage écraſé.

L'AMÉRIQUE.

entre le ſoixante-dixieme dégré & le centieme dégré de longitude, & entre le ſoixante-dixieme & le ſoixante-ſeizieme de latitude ſeptentrionale. Il eſt au-delà du cercle Polaire, au Nord de la Tartarie Ruſſe ou Moſcovite. On ne ſçavoit d'abord ſi ce pays étoit une iſle, ou s'il étoit joint au continent de l'Aſie, mais les nouvelles cartes de Ruſſie le repréſentent comme une grande iſle. Le détroit de Waigats le ſépare de l'Aſie. Les Hollandois, cherchant un paſſage à la Chine & au Japon par le Nord de l'Aſie, y entrerent l'an 1595. mais les glaces les empêcherent de continuer leur route. Ils firent une nouvelle tentative l'an 1670. & ils avancerent juſqu'au ſoixante-dix-neuvieme dégré, ſans avoir mieux réuſſi cette derniere fois. C'eſt ce qui a fait croire que ce paſſage tant déſiré n'étoit gueres poſſible, l'Océan ſeptentrional étant preſque toujours couvert de glaces qui empêchent la route des vaiſſeaux. Le froid y eſt ſi extrême, que les Hollandois qui y paſſerent l'hiver de l'année 1599. ne purent y conſerver les vins qu'ils avoient apportés, puiſque le vin d'Eſpagne même y gela. La contrée du Nord-Oueſt où ils bâtirent une cabane étoit entierement déſerte. Les Samojedes paſſent dans la nouvelle Zemle pendant l'été, pour y chaſſer & y pêcher. On pourroit encore mettre au rang des terres Arctiques, une grande terre ou iſle que les Ruſſes ont découverte au Nord de la Sibérie orientale & au ſoixante-quinzieme dégré de latitude. Elle n'a point encore de nom, & on n'y a pas abordé.

TERRES POLAIRES AUSTRALES.

On appelle ces pays nouvellement découverts Terres Auſtrales, parce qu'elles ſont vers la partie méridionale de la terre par rapport à nous. On les nomme auſſi Terres Polaires Antarctiques, parce que pluſieurs ſont vers le Pôle de ce nom. Elles ne ſont gueres plus connues que les Terres Polaires Arctiques. Les principales ſont, d'Orient en Occident, la nouvelle Guinée à l'Eſt des iſles Moluques ; la nouvelle Hollande au Sud de la nouvelle Guinée ; la terre de la Circonciſion, & celle de Gonneville au Sud de l'Afrique ; la terre de Feu au Sud de la terre Magellanique & de l'Amérique méridionale ; la nouvelle Zelande à l'Oueſt de la terre de Feu, au quarantieme dégré environ de latitude méridionale ; les iſles de Salomon au Nord de la nouvelle Zelande, & dans la mer du Sud.

DE LA NOUVELLE GUINE'E.

La nouvelle Guinée s'étend depuis le premier dégré de latitude méridionale juſqu'au neuvieme, & depuis le cent quarante-ſeptieme dégré de longitude juſqu'au cent ſoixante-neuvieme. On la nomme auſſi terre *des Papous*, c'eſt-à-dire, Noirs. Elle fut déécouverte en 1527. par Alvaro de Salvedra, qui, retournant des Moluques à la nouvelle Eſpagne, y fut pouſſé par les vents. On lui donna le nom de nouvelle Guinée, parce que ſon terroir & ſes habitants reſſemblent à ceux de la Guinée d'Afrique.

On ne ſçait pas encore ſi elle eſt jointe à la Carpentarie & à la nouvelle Hollande, ou ſi c'eſt une iſle. Les terres y paroiſſent fertiles : les Hollandois font quelque commerce en ce pays, dont les habitants paſſent pour ſi vaillants, que les Rois des iſles voiſines en prennent à leur ſolde. Quelques-uns payent, à ce qu'on prétend, un tribut au Roi de Ternate, l'une des iſles Moluques.

L'Amérique.

De la nouvelle Hollande.

Cette terre eſt entre le cent trentieme & le cent ſoixantieme dégré de longitude, au Midi des Moluques. Elle fut découverte pour la premiere fois en 1644. le peu d'habitants qu'on y a vus étoient noirs, mal faits. Leur taille étoit haute, mais mince ; d'ailleurs ils étoient fort pauvres & ne différoient gueres des bêtes que par la figure.

La partie qui eſt au Nord s'appelle la terre de Diemen ; celle qui eſt à l'Occident ſur la côte, terre de With, & terre d'Endraght ou de la Concorde ; celle qui eſt au Midi, terre de Liewen.

Au Nord-Eſt de la nouvelle Hollande eſt la Carpentarie, qui fut découverte par Carpenter, Hollandois ; & à l'Orient, la terre Auſtrale du S. Eſprit, qu'un Eſpagnol, nommé Ferdinand de Quiros, découvrit.

Au Midi de la nouvelle Hollande eſt une autre terre de Diemen, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont on a déjà parlé. Celle-ci eſt au quarantieme dégré de latitude méridionale, & on ne ſçait ſi elle tient à la nouvelle Hollande. Elle fut découverte en 1642. par Abel Taſman, Hollandois. Le nom de terre de Diemen qu'il lui donna, étoit celui du Gouverneur de Batavia. Il y trouva une baye qu'il nomma Frideric Henri, du nom du Prince d'Orange qui vivoit alors.

De la terre de Circonciſion, & de celle de Gonneville.

La Terre de la Circonciſion, à l'Eſt de la terre de Vûe, fut découverte le premier Janvier 1739. par M. de Lozier Bouvet, qui étoit chargé par la Compagnie des Indes de France, de reconnoître les terres au Sud de l'Afrique. Il apperçut un cap au cinquante-quatrieme dégré de latitude méridionale & au vingt-huitieme trente minutes de longitude, & il le nomma de la Circonciſion, parce qu'il fut découvert le jour qu'on célebre cette fête. Il ne put y aborder à cauſe des brouillards, des vents contraires, & des montagnes de glace qui nageoient de tous côtés ſur la mer voiſine. Par les remarques qu'il y fit, on a lieu de penſer, qu'il y a vers le Pôle Antarctique des terres élevées & de hautes montagnes, d'où coulent de grands fleuves qui ſe gelent pendant l'hiver & portent leurs glaces à la mer.

Cette nouvelle Terre Auſtrale paroît être la même que celle que le Capitaine de Gonneville, qui étoit de Honfleur, découvrit en 1503. peu de temps après que les Portugais eurent doublé le cap de Bonne-Eſpérance. Il y fut pouſſé par une tempête, & y demeura environ ſix mois. Il rapporta que c'étoit un pays fertile & peuplé ; qu'on y trouvoit pluſieurs racines propres à la teinture ; que les habitants étoient fort humains, & qu'ils avoient pluſieurs petits Rois. Il emmena en France avec lui le fils d'un de ces Rois, qu'il promit de ramener dans ſon pays ; mais n'ayant pu le faire, il lui laiſſa tout ſon bien, à condition qu'il porteroit ſon nom & ſes armes. Un des deſcendants de cet Auſtralien par les femmes, qui étoit Chanoine de Liſieux, & réſident du Roi de France en Dannemark, publia en 1663. une eſpece de relation des découvertes du Capitaine de Gonneville. Cette relation étoit inſérée dans des Mémoires que l'auteur compoſa touchant l'établiſſement d'une Miſſion Chrétienne dans la Terre Auſtrale, qu'il adreſſa au Pape Alexandre VII. Comme ce qu'il dit de ce pays n'eſt appuyé que ſur

L'AMÉRIQUE.

le rapport qu'il en avoit entendu faire à ſes parents, il n'en a pu marquer exactement la ſituation.

Quelques cartes mettent encore au Midi du cap de Bonne-Eſpérance une terre des Perroquets, où un vaiſſeau Portugais, qui alloit aux Indes, trouva de ces oiſeaux en grand nombre & fort gros.

TERRE DE FEU.

La terre de Feu n'eſt ſéparée de l'Amérique que par le détroit de Magellan. Elle fut appellée terre de Feu par Magellan, qui en a fait la découverte en 1520. parce qu'il en vit ſortir des flammes pendant la nuit, cauſées ſans doute par le volcan qui eſt placé dans ſa partie la plus méridionale. On eſt convaincu que c'eſt une iſle par l'expérience de Jacques le Maire, Hollandois, qui en 1616. trouva au Midi un paſſage de la mer du Nord à celle du Sud. Ce pays eſt rempli de montagnes couvertes de forêts. Les habitants ſont blancs, mais fort laids, barbares & Anthropophages. Cette terre eſt terminée au Midi par un cap, que le Maire nomma de Horn, du nom de la ville où il étoit né.

NOUVELLE ZÉLANDE.

La nouvelle Zélande eſt au couchant de la terre de Feu, au quarantieme dégré environ de latitude méridionale, & au cent quatre-vingtieme dégré de longitude. Ce pays eſt antipode par rapport à la France.

ISLES DE SALOMON.

On trouve entre l'Aſie & l'Amerique un grand nombre d'iſles ſituées dans la mer du Sud. Elles ſont trop peu connues pour les rapporter en détail.

Les principales ſont les iſles de Salomon, dont la plus grande ſe nomme Iſabelle. Elles ne ſont gueres connues; auſſi ne convient-on pas de leur longitude. On aſſure que le pays eſt bon, que l'air y eſt tempéré, & que la plûpart des habitants ſont noirs ou bruns.

CHAPITRE VII.

MŒURS ET COUTUMES DE QUELQUES NATIONS SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE.

ARTICLE PREMIER.

AMÉRICAINS SEPTENTRIONAUX.

LES principales Nations de l'Amérique ſeptentrionale ſont, comme on l'a dit dans l'article précédent, les Iroquois, les Algonquins, les Hurons, les Illinois, les Aſſenipouels, les Panis, les Padoucas, les Canſez, les Canis, les Chicachas, les Eskimaux, &c. Comme les mœurs & les coutumes

coutumes de ſes peuples ſont en général les mêmes, & qu'ils ne different qu'en peu de choſes, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de ne préſenter qu'un tableau général de la maniere de vivre de ces Nations que nous appellons Sauvages. Je prendrai pour guide le Pere Lafiteau, qui me paroît inſtruit à fond de leurs uſages. A ſon exemple, je ferai remarquer les différences qui peuvent ſe trouver dans les uſages de pluſieurs Nations ſur leurs édifices, leurs habillements, &c.

Caractere des peuples de l'Amérique.

Les Sauvages de l'Amérique naiſſent tout blancs, & ſi on leur voit la peau bazanée, cette couleur vient ſans doute de l'ardeur du ſoleil, & eſt cauſée en partie par les huiles dont ils ſe graiſſent le corps. D'ailleurs ils ſont grands, bien faits, proportionnés, d'un bon tempérament, leſtes, adroits, en un mot avantagés pour le corps de tous les dons de la nature. Ils ont l'eſprit bon, l'imagination vive, la conception aiſée & la mémoire admirable. Ils ont tous des traces d'une Religion ancienne & héréditaire, & une forme de gouvernement preſque invariable. La juſteſſe de leurs idées ſur leurs affaires particulieres eſt ſurprenante, & comme ils agiſſent de ſang froid & avec beaucoup de flegme, ils arrivent ſûrement au but qu'ils ſe ſont propoſé. Ils affectent par honneur de ne paroître jamais en colere, & leur fierté naturelle les engage à ſe rendre maîtres de tous leurs mouvements extérieurs. Au reſte ils ſont voir, ſuivant les circonſtances, un courage à toute épreuve, une valeur intrépide, une conſtance héroïque dans les tourments, & une égalité que les contretemps & les mauvais ſuccès n'alterent jamais. Les marques d'une certaine civilité ne ſont point bannies entr'eux, & ils gardent toutes les bienſéances & le reſpect qu'ils doivent à leurs Anciens. La déférence qu'ils ont pour leurs égaux eſt d'autant plus étonnante qu'ils ſont peu careſſants & peu démonſtratifs. Cependant ils exercent volontiers l'hoſpitalité envers les Etrangers & les malheureux.

A tant de bonnes qualités, les Sauvages joignent malheureuſement un grand nombre de défauts, & ſans compter leur légereté & leur ingratitude, on s'apperçoit aiſément qu'ils ſont fainéants, ſoupçonneux, traitres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux qu'ils diſſimulent longtemps leur reſſentiment. Ils ſont cruels à leurs ennemis, brutaux dans leurs plaiſirs, & vicieux par ignorance & par malice. Tel eſt en général le caractere de preſque toutes les Nations de l'Amérique qui nous ſont connues. On trouve néanmoins quelques différences dans chacune de ces Nations, ſoit pour les mœurs, ſoit pour le naturel plus ou moins doux & ſociable.

Leur Religion.

Preſque tous les peuples de l'Amérique, errants ou ſédentaires, ont une idée de Dieu qu'ils expliquent par des expreſſions fortes & énergiques. Ils l'appellent le Grand-Eſprit, quelquefois le Maître & l'Auteur de la vie, & les Outaouacs mêmes qui, parmi tous les Américains, paſſent pour les plus féroces & les moins ſpirituels, adreſſent leurs prieres à un Etre qu'ils nomment ſouvent dans leurs invocations le Créateur de toutes choſes. Pluſieurs Nations ſembleroient être perſuadées que cet Etre ſupérieur leur parleroit en quelque ſorte par le bruit du tonnerre qui gronderoit ſur leurs têtes. Selon le rapport d'un voyageur, les Américains méridionaux donnent au tonnerre un nom dans leur langue, qui ſignifie dans la nôtre; *la voix ou le ſon de la ſuprême excellence*. On voit ſouvent ces peuples pénétrés de la plus vive

L'AMÉRIQUE.

appréhenſion, lorſqu'ils apperçoivent les approches d'un orage ou d'une tempête. Alors ils gagnent promptement leurs cabanes, s'accroupiſſent auprès de leur feu, appuyant leurs coudes ſur leurs genoux & cachant leur viſage avec les mains. Ils pleurent en cette poſture & ne ceſſent de témoigner leur effroi, tout le temps que dure l'orage. Si on leur demande la raiſon de leur frayeur, ils répondent, que celui qui fait ainſi gronder ſa voix eſt extrêmement irrité contre eux, & menace de les exterminer, s'ils ne ne s'efforcent de l'appaiſer par leurs ſoumiſſions. Les Américains ſeptentrionaux craignent auſſi beaucoup le tonnerre; cependant lorſqu'on les interroge ſur l'idée qu'ils en ont, ils ne s'accordent pas tous ſur leur réponſe. Les uns diſent que c'eſt un homme qui a des aîles & une voix terrible qu'il fait entendre en traverſant les airs; d'autres aſſurent que le tonnerre eſt une eſpece d'oiſeau extraordinaire, qui fait un grand bruit en volant.

Le Grand-Eſprit, connu chez les Caraïbes ſous le nom de *Chemiin*, ſous celui de *Manitou* chez les Nations Algonquines, & ſous celui d'*Okki*, chez celles qui parlent la langue Huronne, eſt déſigné d'une maniere plus particuliere, & qui ne s'applique qu'à l'Etre ſupérieur, par le nom d'*Areskoui*, chez les Hurons, & par celui d'*Agriskoue*, chez les Iroquois. Outre l'idée que les Sauvages ſe forment d'un premier Etre qu'ils confondent avec le ſoleil, ils reconnoiſſent encore pluſieurs Eſprits, ou Génies d'un ordre inférieur. Les Iroquois les nomment *Hondatkou-Sona*, c'eſt-à-dire, Eſprits de toutes ſortes. Le nombre n'en eſt point déterminé, parce que leur imagination leur en fait voir dans toutes les choſes naturelles, & plus encore dans celles dont les reſſorts leur ſont inconnus, qui ſont extraordinaires, ou qui ont un air de nouveauté. Quoique les Sauvages donnent en général à ces Eſprits le nom d'Okki, ou de Manitou, noms qui leur ſont communs avec le premier Etre, ils ne les confondent néanmoins jamais avec cet Etre ſupérieur qu'ils diſtinguent, ainſi qu'on l'a déjà vu, par les noms particuliers de Chemiin & d'Areskoui. Ils regardent la multitude des Eſprits, comme des Génies ſubalternes, & ils attribuent même à la plûpart un caractere plus porté à faire du mal que du bien. Par cette raiſon, ils les redoutent beaucoup, & les honorent plus que le Grand Eſprit qui de ſa nature eſt trop bon, diſent-ils, pour leur faire du mal.

Le feu a eu de tout temps quelque choſe de ſacré chez toutes les Nations de l'Amérique, qui s'en ſervent habituellement; mais les Nations errantes & celles qui ſont ſédentaires n'ont point de Temple pour conſerver un feu perpétuel. Les peuples les plus voiſins de l'Aſie, & qui par cette raiſon ſembleroient être entrés les derniers dans l'Amérique ont des eſpeces de Temples deſtinés ſeulement aux uſages de Religion & pour l'entretien du feu ſacré, & ces Temples pour la plûpart ſont faits en rotonde. Dans la Louiſiane les Natchez avoient un Temple où une Garde veilloit ſans ceſſe, pour que le feu ne s'y éteignît point. Trois buches appointées nourriſſoient continuellement ce feu, & à meſure qu'elles ſe conſumoient, on les approchoit l'une de l'autre juſqu'à ce qu'elles fuſſent entierement brûlées. Alors on en ſubſtituoit trois autres ſans en augmenter ni diminuer jamais le nombre. Ce Temple étoit la ſépulture ordinaire du Chef des Natchez & de toute ſa famille. Le Chef de ces mêmes peuples alloit tous les jours à certaines

heures à l'entrée de ce Temple faire ſes adorations en ſe courbant à moitié, étendant les bras en croix, & faiſant un murmure confus ſans prononcer aucune parole diſtincte.

Les Oumas & quelques peuples de la Virginie & de la Floride ont auſſi des Temples & à peu près les mêmes devoirs de Religion que les Natchez. Les habitants de la Virginie ont même une idole qu'ils nomment *Oki* ou *Kiouaſa*, & qui, ſuivant leur imagination, veille à la garde des morts. Cependant on prétend que les Oumas ont négligé la conſervation de leur Temple, depuis que les François y ſont entrés, & qu'ils ne l'ont pas rétabli depuis qu'il eſt tombé en ruine.

Dans la partie de la Floride, qui eſt voiſine de la Virginie, les habitants, regardant leur Chef comme fils du ſoleil, lui offroient les premiers nés en ſacrifice. Quelques voyageurs, témoins de cette triſte cérémonie en font la deſcription en ces termes : » Selon la coutume de ces peuples d'offrir au » Roi ou au Chef les premiers nés en ſacrifice, on demande à ce Prince » le jour qu'il deſtine pour cette lugubre ſolemnité. Auſſitôt qu'il a arrêté » ce jour funeſte, il ſe tranſporte dans la place où doit ſe faire le ſacrifice, » & où on lui a préparé un banc qui lui tient lieu de thrône. Au milieu » de la place on met un billot de deux pieds de diametre & de la même » hauteur. Devant ce billot, la mere de l'enfant qui doit être immolé » vient ſe placer, & là aſſiſe ſur ſes talons & ſe couvrant le viſage de ſes » mains, elle déplore le ſort funeſte deſtiné à ſon enfant. Une des femmes » la plus proche parente, ou la plus intime amie de la mere, prend l'en- » fant & le préſente au Roi. Toutes les autres femmes commencent alors » une danſe en rond, au centre de laquelle celle qui tient l'enfant va danſer » auſſi, chantant quelque chanſon en l'honneur du Prince. Pendant cette » danſe de Religion, ſix Indiens choiſis ſe tiennent à un coin de la place, » avec le Sacrificateur armé d'une maſſue & magnifiquement paré. Auſſitôt » que la danſe & les autres cérémonies d'uſage en cette occaſion ſont finies, » le Sacrificateur approche de l'enfant, le prend, le met ſur le billot, & » l'aſſomme d'un coup de maſſue.

Les occaſions ordinaires des ſacrifices, chez les peuples de l'Amérique, ſont les approches d'une guerre, les préparatifs d'une chaſſe ou d'une pêche ſolemnelle. Ils immolent un chevreuil, un ours, ou quelque autre bête ſauvage, & en prennent les cuiſſes qu'ils jettent au feu, & qu'ils arroſent de graiſſe en prononçant des prieres adreſſées au ſoleil, pour en obtenir la victoire ſur leurs ennemis, ou une chaſſe & une pêche abondantes. Après le ſacrifice, ils font un feſtin du reſte de l'animal immolé, & le chant & la danſe font toujours partie de la ſolemnité de la fête. Les inſtruments de muſique dont ils font uſage en ces occaſions ſont une ſorte de tambour & une machine ſphérique. Le tambour eſt de la grandeur d'un tambour de baſque, & eſt compoſé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux tendues bien roides de part & d'autre. Les Américains mettent dans ces tambours de petites pierres ou de petits cailloux, afin de faire plus de bruit. Le diametre des plus grands tambours eſt d'environ deux palmes, & les Sauvages ne battent point deſſus, comme on fait en Europe ſur les tambours ordinaires ; mais ils les agitent, ainſi que nos tambours de baſque,

L'AMÉRIQUE.

& en frappent la terre en faiſant différentes contorſions. Quelquefois leurs tambours reſſemblent à nos timballes, & ſont faits d'une peau bien tendue ſur une marmite, ou ſur une chaudiere. Souvent ils ſe contentent de battre ſur une peau ſeche de caſtor qui ſert de récompenſe à celui qui en a ſçu tirer le plus de bruit.

L'autre inſtrument en uſage chez les Américains ſe fait avec un certain fruit qu'ils nomment *Maraca*, & qui eſt de la groſſeur d'un œuf d'autruche. Les Braſiliens percent l'écorce de ce fruit lorſqu'il eſt ſec, & l'ayant vuidé, ils le rempliſſent de petites pierres ou de grains de leur bled d'inde. Ils bouchent enſuite les ouvertures en paſſant au travers un bâton d'un pied & demi de long qui leur ſert à le tenir & à l'agiter, enfin ils l'ornent de pluſieurs belles plumes. Si l'on en croit diverſes relations, il ſemble que les Braſiliens regardent ces *Maraca* ou *Tamaraca*, comme une eſpece de Divinité. Ils les honorent d'un culte religieux, s'en ſervent dans toutes les occaſions où leur dévotion a quelque part; & chacun d'eux a dans ſa maiſon un Maraca, à qui il préſente conſtamment des offrandes. Ils croyent que ces inſtruments ſont le ſiége & le lieu où réſide l'Eſprit qui doit les inſpirer, & que de-là il leur parle d'une maniere claire & diſtincte, pour leur faire ſçavoir toutes ſes volontés.

Idée des Sauvages ſur les éclipſes de lune.

On apprend, ſur le rapport preſque unanime de pluſieurs voyageurs, que les Sauvages Américains s'imaginent que la lune eſt en danger d'être dévorée par un dragon, lorſqu'ils la voyent s'éclipſer. Pour ſauver la lune du péril où ils croyent qu'elle ſe trouve, ils danſent toute la nuit, jeunes & vieux, hommes & femmes, en faiſant de petits ſauts les pieds joints. Ils mettent une main ſur leur tête, l'autre ſur leur hanche & ne chantent point, mais pouſſent des cris lugubres & effrayants. Ceux qui ont commencé une fois à danſer ſont obligés de continuer juſqu'au jour, ſans oſer y renoncer pour quelque raiſon que ce ſoit. Cependant une jeune fille tient à la main une calebaſſe dans laquelle il y a quelques petits cailloux enfermés, & en la remuant vivement elle tâche d'accorder ſa voix à cet inſtrument bruyant. Dans pluſieurs endroits, les peuples, peu contents de faire beaucoup de bruit, des prieres & d'autres cérémonies ſuperſtitieuſes, pour exciter la lune à ſortir de l'état de langueur où ils s'imaginent la voir, frappent des chiens pour les faire crier, & ils ſe perſuadent que la lune aimant ces animaux ſe laiſſera toucher en entendant leurs heurlements.

Initiation d'un guerrier.

Différents voyageurs font mention de la maniere dont un jeune homme eſt d'abord admis parmi les guerriers, & comment il parvient enſuite par dégrés au rang de Capitaine, & enfin de Général ou Chef d'armée. Je crois devoir rapporter, d'après le P. Lafiteau, les diverſes relations des voyageurs, telles qu'ils les ont faites.

» Avant que les jeunes gens ſoient mis au rang de ceux qui peuvent » aller à la guerre, ils doivent être déclarés ſoldats en préſence de tous » leurs parents & amis qui ſont invités à aſſiſter à une cérémonie ſi ſolem- » nelle : voici l'ordre qu'ils obſervent dans ces circonſtances. Le pere, qui » a auparavant convoqué cette aſſemblée, fait aſſeoir ſon fils ſur un petit » ſiége qui eſt poſé au milieu de ſa caſe ou du carbet, & aprés lui avoir » remontré en peu de paroles les devoirs d'un généreux ſoldat, & lui avoir

» fait promettre qu'il ne feta jamais rien qui puiſſe flétrir la gloire de ſes » prédéceſſeurs, & qu'il vengera de toutes ſes forces l'ancienne querelle » de ſa Nation, il ſaiſit par les pieds un certain oiſeau de proye, appellé » *Mansfenis*, dans la langue des Caraïbes, & qui a été préparé long- » temps auparavant pour être employé à cet uſage. Le pere tenant ainſi » cet oiſeau qui eſt vivant, en décharge pluſieurs coups ſur ſon fils, & con- » tinue de cette maniere juſqu'à ce que l'oiſeau ſoit mort & ait la tête en- » tierement écraſée. Après ce rude traitement, qui étourdit le jeune homme, » le pere lui fait lui-même, avec une dent d'acouti, diverſes ſcarifications » ſur le corps, & pour guérir les cicatrices, il trempe l'oiſeau dans une » infuſion de grains de piment & en frottent rudement toutes les bleſſures » qu'il a faites à ſon fils. Cette cérémonie cauſe au patient une douleur » très-aigue & très-cuiſante ; mais il faut qu'il l'endure gayement, ſans » faire la moindre grimace & ſans témoigner aucun ſentiment de ſouffrance. » On lui fait manger enſuite le cœur de l'oiſeau, & pour terminer les » épreuves, on le couche dans un lit branlant, où il doit demeurer étendu de » ſon long juſqu'à ce que ſes forces ſoient preſque toutes épuiſées par le jeûne. » Lorſqu'un jeune homme a ſupporté patiemment toutes ces épreuves, il » eſt reconnu de tous pour ſoldat, & il peut ſe trouver à toutes les aſſem- » blées du carbet, & ſuivre les autres dans toutes les guerres qu'ils entre- » prennent contre leurs ennemis.

Initiation d'un Capitaine.

La maniere dont les Galibis, qui ſont les Caraïbes de la Terre ferme, reçoivent un Capitaine, eſt rapportée dans les termes ſuivants. » Celui qui » veut parvenir au grade de Capitaine, entre d'abord dans ſa caſe avec une » rondache ſur la tête, baiſſant les yeux ſans regarder ni parler à perſonne » & ſans rien témoigner même de ſes deſſeins à ſa femme & à ſes enfants. » Il ſe place dans un coin de la caſe, juſqu'à ce qu'on lui ait fait un petit » retranchement où il a peine à ſe remuer, & qui eſt regardé comme une » étroite priſon. On lui pend ſon lit au haut de la caſe afin qu'il ne parle » à perſonne, & il ne ſort de ce lieu que pour ſatisfaire à ſes beſoins na- » turels, & pour ſubir les rudes épreuves par leſquelles les Capitaines ſes » voiſins le font paſſer. On lui fait obſerver un jeûne très-rigoureux pen- » dant ſix ſemaines, & dans cet eſpace de temps on ne lui donne qu'un » peu de millet bouilli & une très-petite quantité de caſſave, dont il ne » doit manger que le milieu. Cependant les Capitaines voiſins le viſitent » ſoir & matin, le font venir devant eux & lui expliquent avec toute l'élo- » quence qui leur eſt naturelle, que s'il veut parvenir au grade de Capitaine, » où il aſpire., il doit être courageux & ſe comporter généreuſement dans « toutes les rencontres où il ſe trouvera parmi ſes ennemis ; qu'il ne doit » craindre aucun danger pour ſoutenir l'honneur de la Nation, & pour tirer » vengeance de ceux qui ont coutume de maltraiter ſes compatriotes, lorſ- » qu'ils les ont faits priſonniers de guetre, &c.

» Après cette harangue, que l'Aſpirant écoute avec beaucoup d'attention, » on ſe prépare à lui faire ſentir combien il auroit à ſouffrir s'il tomboit au » pouvoir de ſes ennemis. Pour cet effet, on l'oblige à ſe tenir debout, les » mains ſur la tête au milieu du carbet, & chaque Capitaine lui décharge » ſur le corps trois grands coups d'un fouet ſemblable à ceux de nos cochers.

L'AMÉRIQUE.

» Ces fouets ſont faits de racines de palmiers, & ce ſont les jeunes gens » qui ſont chargés de les fabriquer. Le Capitaine prétendant paſſe deux » fois le jour par cette épreuve dans l'eſpace de ſix ſemaines, & il eſt frappé » en trois endroits du corps, ſçavoir le premier autour de la poitrine, le » ſecond au milieu du ventre, & le troiſieme vers les cuiſſes. Ces coups » ſont donnés avec une telle roideur que le ſang ne tarde pas à ruiſſeler de » tous les côtés. Néanmoins il ne faut pas que le patient faſſe appercevoir » la moindre ſenſibilité, ou autrement il ſeroit chaſſé honteuſement, & » n'oſeroit plus ſe flatter d'être jamais admis dans les aſſemblées militaires. » Lorſqu'il a été déchiré de coups, il ſe retire dans ſa caſe, & ſe couche » dans ſon lit, au haut duquel on attache comme en trophée les fouets qui » ont déjà ſervi.

» Les ſix ſemaines de cette rude épreuve ne ſont pas plutôt paſſées, qu'on » en prépare une autre capable de faire mourir tout homme qui ne ſeroit pas » extrêmement fort & robuſte. Pour commencer à ſoumettre l'aſpirant à » cette nouvelle épreuve, on fait *un grand vin*, c'eſt-à-dire, un feſtin à » boire, auquel tous les Chefs de la contrée ne manquent pas de ſe rendre » au jour fixé, dans toute leur parure. Dès qu'ils apperçoivent l'habitation » du prétendant, ils ſe mettent dans les buiſſons ou halliers, & tous en- » ſemble ils font des cris & des heurlements horribles avant que d'entrer » dans la caſe, où ils paroiſſent tous la fleche ſur l'arc. Ils ſe ſaiſiſſent de » l'aſpirant, qui eſt déjà fort affoibli du jeûne exact qu'on lui a fait obſer- » ver & des coups de fouets qu'il a reçus, & ils l'emportent dans ſon lit » qu'ils attachent à deux arbres. Ils le font enſuite lever pour écouter une » nouvelle harangue qu'on lui fait pour éprouver ſon courage, & chacun » des Chefs lui donne encore un coup de fouet de toute ſa force. Alors il » ſe remet dans ſon lit, & on amaſſe quantité d'herbes très-fortes & très- » puantes qui ſont miſes autour de ſon lit. On met bientôt après le feu à » ces herbes, de façon néanmoins qu'il ne touche pas au malheureux pa- » tient; mais qu'il lui faſſe reſſentir ſeulement une chaleur incommode. La » fumée épaiſſe qui ſort des herbes, jointe à la chaleur, font ſouffrir étran- » gement le pauvre Capitaine prétendant, & tantôt il paroît à demi-fou, » & tantôt il tombe dans des pâmoiſons qui font croire qu'il eſt mort. Lorſ- » qu'on le voit dans cet état, on lui préſente à boire pour le faire revenir, » & on l'exhorte de nouveau à la patience, qu'on éprouve encore en redou- » blant le feu.

» Dans le temps que le patient eſt ainſi tourmenté, les autres boivent » & mangent abondamment, & lorſqu'ils le voyent preſque mort, ils le » rappellent à la vie d'une étrange maniere. Ils lui font un collier & une » ceinture de palmier qu'ils empliſſent de groſſes fourmis noires dont la » piquûre ſe fait reſſentir pendant trois ou quatre heures. Auſſitôt qu'on a » mis au pauvre Candidat le collier & la ceinture, il revient de ſes pâ- » moiſons au moyen des douleurs que les fourmis lui cauſent & il ſe leve » malgré ſa foibleſſe. Lorſqu'il eſt debout on lui verſe ſur la tête au travers » d'un manaré ou crible du pays une certaine meſure de palinot, boiſſon » ordinaire de ces peuples. Le patient va tout de ſuite ſe laver dans la ri- » viere ou fontaine la plus proche, & rentrant dans ſa caſe il va ſe remettre

» dans ſa premiere retraite. Alors tous les Chefs ſe rendent auſſi dans la » caſe, & afin que tous ceux qui habitent auſſi cette caſe ſe ſouviennent » de ce qui vient de ſe paſſer on les fouette tous ſans exception, & on n'é- » pargne pas même les femmes, ſi elles négligent de s'enfuir.

» On fait recommencer au Capitaine prétendant un ſecond jeûne, mais » moins rigoureux que le premier ; car les Capitaines ſes voiſins ont ſoin » de lui apporter quelques petits oiſeaux qu'ils ont pris à la chaſſe. Le temps » du jeûne expiré, le patient n'a plus rien à redouter, & il eſt proclamé » Capitaine. On lui remet entre les mains un arc tout neuf, des fleches & » tout ce qui lui eſt néceſſaire.

Initiation d'un Capitaine général.

Pour être grand Chef, Général, ou Roi, il faut encore d'autres épreuves dont le détail eſt rapporté en ces termes par un Voyageur qui a ſéjourné quelque temps dans l'iſle de Cayenne. » Le gouvernement des Cayanois eſt monar- » chique, & ils n'ont qu'un Chef, auquel ils obéiſſent aveuglément. C'eſt » ordinairement le plus ancien de la Nation qui eſt choiſi, ſi d'ailleurs il a » toutes les qualités néceſſaires pour ſoutenir cette dignité, c'eſt-à-dire, s'il » a de la valeur, de la force, de l'adreſſe ; s'il eſt actif, laborieux, ſobre, » patient, fécond en reſſources & en ſtratagêmes ; enfin s'il connoît le pays » & s'il eſt inſtruit des chemins qui conduiſent chez toutes les Nations. Le » plus ancien manque-t-il de quelqu'une de ces qualités, ils en choiſiſſent » un autre qu'ils éprouvent par un rude noviciat, pour s'aſſurer qu'il eſt tel » qu'ils le ſouhaitent. Ils commencent d'abord par le faire jeûner plus de » neuf mois, d'une maniere très-ſévere, ne lui donnant par jour que ce » qui peut tenir dans la main. Ils lui font porter d'énormes fardeaux & l'o- » bligent de faire ſentinelle preſque toutes les nuits à l'entrée du carbet. » Ils envoyent des députés à la découverte ou chez les Nations voiſines, » & à leur retour ils contraignent le prétendant d'aller ſur les traces des « députés, afin de l'accoutumer à connoître toutes les routes. Il n'y a point » de bornes ou de fontaines un peu remarquables, dont il ne doive ſçavoir » la juſte poſition, & qu'il ne ſoit prêt à prouver la connoiſſance qu'il en a, » en y portant au premier ordre une branche caſſée ou quelque autre choſe. » Enfin il doit avoir dans la tête la géographie naturelle de tout ſon pays.

» Pour le familiariſer avec la douleur, on l'enterre ſouvent juſqu'à la » ceinture dans une fourmilliere pleine de ces groſſes fourmis, dont la piqû- » re donne la fievre aux Européens, & on l'y laiſſe un temps conſidérable. » D'autres fois on ſe contente d'enchâſſer trois ou quatre cents de ces fourmis » dans des feuilles, de maniere que leur tête paſſe d'un côté & leur corps » de l'autre. On coût toutes ces feuilles animées l'une à l'autre, & on en » fait des colliers, des braſſelets, des ceintures, des jarretierres & des cou- » ronnes dont on orne le Roi novice, qui a beſoin d'une conſtance ſurpre- » nante pour ſupporter courageuſement cette eſpece de torture.

» Quand on le juge aſſez éprouvé, on fait l'inauguration de cette ma- » niere. Toute la Nation aſſemblée va chercher le prétendant qui eſt à une » lieue, & même plus loin, caché ſous des feuillages. Cette circonſtance qui » n'eſt jamais oubliée, eſt pour faire entendre que l'aſpirant fuit les hon- » neurs, où qu'on l'a tiré de la pouſſiere pour l'élever au-deſſus de tous » ſes compatriotes. Cette derniere interprétation ſe confirme encore par la

L'AMÉRIQUE.

» cérémonie ſuivante. Chacun des aſſiſtants va en cadence mettre le pied » ſur la tête du Roi ; après quoi, on le leve & tous ſe proſternent & jettent » leurs arcs & leurs fleches à ſes pieds. Le Roi à ſon tour met le pied ſur » la tête de ſes ſujets ; enſuite on le ramene en triomphe au carbet, où il » trouve un grand feſtin préparé par les femmes. Avant que de manger, il » faut qu'il donne encore une preuve de ſon adreſſe, en lançant une fleche » dans une taſſe de la groſſeur d'un œuf qu'on a attachée ſur le haut du » toît. Cela fait, chaque femme lui ſert tour à tour une taſſe de *Ouicou*, » qu'il eſt obligé de boire afin de montrer qu'il a autant de force pour boire » que trente hommes, de même qu'il en a eu aſſez pour ſe contenter du- » rant trente jours de la nourriture qu'un homme pourroit aiſément pren- » dre en un ſeul jour. Neanmoins comme il eſt contraint de vomir ſouvent, » ce repas reſſemble plus à une rude queſtion qu'à un feſtin. Du reſte ſes » ſujets l'imitent parfaitement, & ils ne ceſſent de boire & de manger que » lorſque les proviſions ſont épuiſées.

» La cérémonie finie, le nouveau Capitaine en chef eſt cenſé avoir plein » pouvoir & entiere autorité ſur toute la Nation, qui ne fait plus rien que » par ſes ordres & par ſon mouvement. C'eſt lui qui fait la paix ou la guerre » à ſon gré, qui regle les chaſſes & les pêches générales (1).

Sentiments des Sauvages ſur l'ame.

Les Iroquois & tous les autres peuples de l'Amérique ne peuvent donner une idée claire & diſtincte de ce qu'ils penſent ſur leur ame ; on s'apperçoit néanmoins qu'ils la regardent comme un eſprit & une ſubſtance capable de penſer ; mais ils la confondent tellement avec la penſée, qu'ils n'ont que les mêmes termes pour exprimer l'une ou l'autre. Quoiqu'ils employent indifféremment des termes ſemblables pour exprimer les opérations de l'ame, ils en ont deux particuliers, dont l'un ſe rapporte proprement aux opérations de l'eſprit, & l'autre à marquer celles du cœur & de la volonté. Ils ne penſent pas comme Deſcartes ſur les bêtes, car bien loin d'en faire des automates & de pures machines, ils jugent, en les voyant agir, qu'elles ont une ſorte de raiſon & même beaucoup d'eſprit. Ils prétendent ſe connoître à leur langage, & ils les font ſurvivre à leurs corps. En conſéquence ils s'imaginent que chaque eſpece a dans le pays des ames, le type & le modele de toutes les autres, qui ſont contenues dans cette eſpece. Ils donnent cependant aux hommes une grande ſupériorité ſur tous les animaux qui habitent la terre avec eux.

Idées qu'ils ont ſur les ſonges.

Les Sauvages de l'Amérique ont ſur les ſonges une idée, dont nul raiſonnement ne peut leur faire ſentir la foibleſſe. Comme ils n'ont pas aſſez de Phyſique pour comprendre ce qu'on leur dit, ils s'obſtinent à croire que leur ame, voyant le corps plongé dans le ſommeil, & ne pouvant reſter dans l'inaction, ſort pour aller ſe promener & revient à ſon gîte. Ils s'imaginent encore que leur ame, reſtant dans leur corps pendant qu'ils dorment, contracte une union ſi intime avec leur génie protecteur, qu'elle eſt dans une eſpece d'extaſe, & qu'alors elle connoît tout ce qui lui eſt néceſſaire. Les Américains ſe perſuadent à leur réveil, que leur ame a vu réellement

(1) Les épreuves par leſquelles on fait paſſer les Capitaines, & les Chefs me ſemblent ſurpaſſer les forces d'un homme. Au reſte je les ai rapportées telles qu'elles ſont dans les relations des voyageurs. Le lecteur en portera ſon jugement.

les

L'Amérique.

les choſes que leurs ſonges leur ont repréſentées, & ils agiſſent en vertu de leur opinion. Tous les ſonges ne les affectent pas également ; il y en a de plus myſtérieux les uns que les autres, & ils en regardent pluſieurs comme une eſpece de fatalité, qui eſt pour eux d'une conſéquence extrême. S'ils ont vu quelque choſe en ſonge qu'ils ayent cru devoir leur appartenir, ils n'ont aucune tranquillité qu'ils ne ſe ſoient rendus poſſeſſeurs de cette même choſe, & ils la conſervent alors auſſi cherement que leur propre vie. Si par malheur pour eux ils ont rêvé à quelqu'être animé, & que lorſqu'ils en ſont maîtres, cet animal vienne à ceſſer de vivre, ils tombent dans une telle appréhenſion de mourir bientôt après, que leur frayeur leur cauſe quelquefois la mort.

S'il eſt difficile d'accomplir le ſonge d'un Sauvage, ou que l'accompliſſement ait des conſéquences fâcheuſes, ou une extrême biſarrerie, les parents de celui qui a rêvé cherchent alors à éluder les ſuites funeſtes de ce rêve, en contrefaiſant la choſe déſirée ou en feignant de l'accomplir de quelque maniere que ce ſoit. D'ailleurs ſi l'accompliſſement en eſt aiſé, & qu'il dépende de quelqu'un de l'habitation, ou même des villages voiſins, le Sauvage qui a rêvé eſt ſûr d'obtenir ce qu'il ſouhaite. Outre cette liberté qu'ils ont de demander en particulier tout ce qui a été l'objet de leurs rêves, ils ont encore une fête générale, qui eſt comme la fête des ſonges ou des deſirs. Elle ſe célebre tous les ans à peu près dans la même ſaiſon, & dure quelquefois trois ou quatre ſemaines de ſuite. Pluſieurs Nations la nomment *Onnonhouarori*, c'eſt-à-dire la folie, ou le renverſement de tête ; & ce nom eſt très-juſte, car ils paroiſſent dans ce temps avoir l'eſprit entierement troublé.

Tout le village entre dans une ſorte de phrénéſie, & chaque Particulier ſe peint le corps & le viſage, ou s'habille & ſe coeffe d'une façon extraordinaire & biſarre. Les hommes courent ainſi équipés de cabane en cabane, rompant, briſant & renverſant tout, ſans qu'on puiſſe y trouver à redire, & ſans qu'on ſonge même à s'en plaindre. Ces forcenés crient qu'ils ont rêvé & ils laiſſent deviner leurs ſonges à ceux qui les approchent, en leur montrant leurs habits qui ſont des eſpeces d'hieroglyphes, & en leur diſant ſeulement quelques mots dans leurs chanſons. Celui qui a deviné eſt obligé de payer ou de ſatisfaire au deſir du rêveur ; ce qu'il fait avec plaiſir, parce que c'eſt un ſujet de gloire pour lui d'avoir pû expliquer l'énigme. Les rêveurs ſont ainſi chargés de haches, de chaudieres, de meubles, de viande, enfin de tout ce qu'ils paroiſſent déſirer. La fête dure autant que leurs proviſions, & elle ſe termine enfin par la cérémonie d'aller jetter la folie hors du village, à peu près de la même façon que le bas peuple en Europe enſevelit carême prenant. Après la fête on rend à chacun tout ce qu'il a donné, qui n'étoit pas le mot de l'énigme.

Idée des Sauvages ſur le pays des ames.

Les peuples de l'Amérique ſeptentrionale ſe font preſque tous la même idée du pays que les ames habitent après leur mort. Ce pays, diſent-ils, eſt ſitué du côté de l'Oueſt & ſe trouve extrêmement éloigné. Chacun eſt, ſuivant leur opinion, obligé de s'y rendre après le trépas, & tient pour y arriver un chemin fort long, fort pénible, & dans lequel il a beaucoup à ſouffrir à cauſe des rivieres qu'il faut marcher ſur des ponts tremblants & ſi

L'AMÉRIQUE.

étroits, qu'il n'y a qu'une ame qui puiſſe y paſſer. Au bout des ponts il ſe trouve des chiens pour diſputer le paſſage aux ames & chercher à les faire tomber dans les eaux, dont la rapidité les roule de précipice en précipice.

Les ames, qui ſont aſſez heureuſes pour ſurmonter ces difficultés, arrivent dans un grand & beau pays, au milieu duquel on voit une magnifique cabane. Tharonhiaouagon, leur dieu, en occupe une partie & laiſſe l'autre à ſon ayeule Ataentſic. L'appartement de cette vieille eſt tapiſſé d'une quantité infinie de colliers de porcelaine, de braſſelets & d'autres meubles, dont les morts qui ſont ſous ſa dépendance lui ont fait préſent à leur arrivée. Ataentſic eſt maîtreſſe de la cabane, domine ſur les ames, ainſi que ſon petit-fils, & prend plaiſir à les faire danſer. Il y a encore d'autres ſentiments ſur le pays des ames, mais ce qu'on vient de voir eſt comme le fond où tout le reſte ſe réduit. Il y a toute apparence que les Sauvages, aſſez éclairés naturellement pour diſcerner le bien d'avec le mal, croyent que le pays des ames eſt partagé en différents endroits deſtinés à punir le vice, ou à récompenſer la vertu.

Diverſes formes de Gouvernements.

Chaque Nation Américaine a une forme de Gouvernement, ſoit Monarchique, ſoit Olygarchique. Dans les Etats Monarchiques, les peuples ont un grand reſpect pour leurs Rois, & ſe ſoumettent entierement à toutes leurs volontés. Quelques peuples de la Louiſiane & de la Floride paroiſſent honorer leurs Chefs d'un culte religieux & divin, comme les images de la Divinité. Les Chefs des Nations errantes de la langue Algonquine & des Barbares de l'Amérique méridionale affectent une autorité deſpotique, dont ils ſont ſi jaloux qu'ils aiment mieux s'expoſer à être détruits, que de s'unir pluſieurs enſemble, de peur de perdre quelque choſe de cette autorité. Chacun de ces petits Rois forme un Etat d'une petite riviere à l'autre, & cette riviere porte ſouvent le nom du Chef & du village où il domine.

Gouvernement des Hurons.

Le Gouvernement des Hurons eſt Républicain; & voici quelle eſt ſa forme. Chaque village eſt diſtingué en trois familles; ſçavoir, celle du Loup, celle de l'Ours & celle de la Tortue. Ces familles ſont comme des eſpeces de tribus, & chacune a ſon chef, ſes Agoïanders, ſes Anciens & ſes guerriers. Tous réunis enſemble compoſent le corps du village, & forment l'état de leur République. Le chef d'une tribu reçoit pluſieurs noms, qui ſont une marque de ſa prééminence ſur la tribu à la tête de laquelle il ſe trouve. Le premier de ces noms eſt celui de *Roïander Gôa*, c'eſt-à-dire, le noble par excellence; le ſecond eſt celui de la tribu même qu'il repréſente, & par conſéquent un chef eſt appellé le Loup, l'Ours, ou la Tortue, ſuivant la tribu dont il eſt le chef. Le troiſiéme nom eſt celui de *Roxſten Gôa*, qui ſignifie le vieillard, ou l'Ancien par excellence. Ce nom ne convient pas toujours à l'âge de celui qui eſt en place, car ce n'eſt quelquefois qu'un jeune homme, mais il eſt attribué au rang qu'il occupe. Enfin les chefs prennent encore le nom du pays même où ils ſont.

La dignité de chef eſt perpétuelle & héréditaire dans ſa cabane, paſſant toujours aux enfants de ſes tantes, de ſes ſœurs, ou de ſes niéces du côté maternel. Dès qu'un chef meurt, on doit ſonger à le remplacer, & le choix de ſon ſucceſſeur eſt remis à la Matrone qui a la principale autorité. Elle en confere d'abord avec ceux de ſa cabane, & enſuite avec ceux de ſa tribu, à

qui elle n'a pas de peine à faire agréer celui qu'elle a deſtiné pour ſuccéder au défunt. Elle n'a pas toujours égard au droit d'aîneſſe, & ordinairement elle prend celui qui paroît le plus propre à ſoutenir ce rang par ſes bonnes qualités. On fait voir auſſitôt dans le village celui que la Matrone a choiſi, & ſans autre examen il eſt proclamé & reconnu Chef. On le reçoit de même dans les autres villages de la nation Iroquoiſe, & chez les autres nations alliées, & cette action eſt toujours accompagnée de fêtes & de ſolemnités. On obſerve à peu près les mêmes cérémonies chez les autres Nations, quant à la maniere de faire reconnoître un Chef. Si celui qui eſt élu eſt encore trop jeune pour gerer les affaires par lui même, on lui donne un tuteur ou un Régent, & ce tuteur eſt reconnu & proclamé en même temps que ſon pupille. Il eſt chargé perſonnellement au nom de ce pupille de tout ce que celui-ci devroit faire pour le bien public, ſi ſon âge l'en rendoit capable.

L'autorité des Chefs s'étend proprement ſur ceux de leurs tribus qu'ils conſiderent comme leurs enfants. Ils les nomment communément leurs neveux, & il eſt rare qu'ils ſe ſervent en parlant d'eux, de termes qui répondent à celui de ſujets. Quoiqu'ils ayent une autorité abſolue, ils affectent de laiſſer chacun jouir d'une entiere liberté, & à les voir avec le commun du peuple, on diroit qu'ils ſont tous égaux. Tandis que les plus petits chefs des Etats Monarchiques ſe font porter ſur les épaules de leurs ſujets, & ſe font rendre beaucoup de devoirs, les Chefs chez les Iroquois n'ont aucune marque diſtinctive, ni couronne, ni ſceptre, ni gardes, ni haches conſulaires qui puiſſent les faire diſcerner des autres habitants. La ſorte de liberté dont tous les Particuliers ſemblent jouir ſert à retenir les premiers Chefs, & les engage à ne commander rien qui puiſſe faire de la peine à quelqu'un, & être ſuivi d'un refus. Le peuple de ſon côté, perſuadé qu'il eſt libre de refuſer ſon conſentement à ce que le Chef demande, ſe contente de cette idée d'indépendance, & obéit ſans chagrin. Quoique les Chefs n'ayent aucune marque de diſtinction & de ſupériorité, & qu'on leur rende peu d'honneurs particuliers, on ne laiſſe pas d'avoir pour eux un certain reſpect, & ſurtout dans les affaires qui regardent les intérêts publics. Les Conſeils s'aſſemblent par leurs ordres, & ſe tiennent dans leurs cabanes, à moins qu'il n'y ait une cabane publique deſtinée uniquement pour les Conſeils. Les affaires ſe traitent toujours au nom des Chefs, qui préſident à toutes ſortes d'aſſemblées, & qui ont une part conſidérable dans les feſtins, & dans les diſtributions générales. Enfin ils ont quelques autres prérogatives qui ſuivent la prééminence de leur état, comme ils ont auſſi certains devoirs onéreux qui ſervent à contrebalancer les foibles avantages qu'ils peuvent avoir d'ailleurs.

Agoïanders.

Dans les tribus chaque famille particuliere a un Agoïander, Officier dont les fonctions ſont de veiller aux intérêts de la Nation ; d'avoir l'œil au fiſc, ou thréſor public ; de pourvoir à ſa conſervation, & de préſider à l'uſage qu'on doit faire de ce qui y eſt contenu. Ces Agoïanders ſont toujours choiſis par les femmes, qui rempliſſent, même quelquefois ces emplois, & on les fait ſimplement reconnoître dans les Conſeils, ſans les produire chez les Nations alliées, comme on fait à l'égard des Chefs.

Sénateurs ou Anciens.

Après les Agoïanders on compte les Sénateurs, c'eſt-à-dire, les vieillards, ou les Anciens. Le nombre de ces Sénateurs n'eſt point déterminé, & chacun

L'AMÉRIQUE.

a droit d'entrer au Conſeil pour y donner ſon ſuffrage, dès qu'il a atteint l'âge auquel on attribue la prudence, & l'expérience dans les affaires. Ceux qui compoſent ainſi le Conſeil ſçavent gagner l'eſtime de leurs compatriotes, & s'attirer une certaine autorité, ſelon le degré d'habileté qu'ils font voir.

Guerriers. Le quatriéme & dernier corps des Nations Iroquoiſes eſt celui des *Agos-Kenrhagete*, ou des Guerriers, compoſé de jeunes gens en état de porter les armes. Les Chefs de tribus ſont ordinairement à la tête de ces guerriers, lorſqu'ils ont fait leurs épreuves d'exercices militaires, & qu'ils ſont capables de commander. Outre les Chefs ordinaires de la nation, les Guerriers en reconnoiſſent d'autres qui ſont poſitivement Chefs de guerre, & qui ont fait toutes les preuves néceſſaires de valeur, de conduite & de ſervice.

Des Conſeils. Avant qu'on tienne un Conſeil, les femmes déliberent les premieres entre elles ſur les affaires particulieres ou communes qu'on doit agiter. Elles font ſçavoir enſuite aux Chefs de la Nation quelle eſt la nature de l'affaire en queſtion, afin qu'ils déliberent à leur tour. Les Chefs ſur ces avis convoquent une aſſemblée des Anciens de leur tribu, & ſi la choſe dont on doit traiter intéreſſe le bien commun, tous ſe réuniſſent dans le Conſeil général de la Nation. Les Guerriers ont auſſi leur Conſeil à part pour les matieres qui regardent leur profeſſion, mais tous les Conſeils particuliers ſont ſubordonnés à celui des Anciens, qui eſt comme le Conſeil ſupérieur; ce Conſeil a des ſéances qui ſont particulieres, & d'autres qui ſont publiques. Les premieres ſe tiennent pour déliberer ſur leurs différents intérêts de quelque nature qu'ils puiſſent être; & les ſecondes pour déclarer publiquement ce qui a été réſolu. Les ſéances publiques ſe tiennent encore pour toutes les affaires de la Nation qui demandent quelque ſolemnité, comme recevoir des Ambaſſadeurs, leur répondre, annoncer la guerre, pleurer les morts, &c.

Il n'y a gueres que les Anciens qui ayent voix délibérative dans les Conſeils; les Chefs mêmes & les Agoïanders n'oſeroient y ouvrir la bouche à moins que leur âge ne leur donnât cette liberté. Ils y aſſiſtent néanmoins quelquefois, mais c'eſt plutôt pour écouter, & pour ſe former que pour dire leur ſentiment. Ceux mêmes des Chefs qui ſont les plus eſtimés par leur capacité déferent tellement à l'autorité du Conſeil des Anciens, qu'ils ne font qu'expoſer par eux-mêmes, ou par des gens qui ſont à eux, le ſujet qui doit être mis en délibération, après quoi ils finiſſent toujours, en diſant: *Penſez-y, Anciens, vous êtes les maîtres; ordonnez.* On délibere dans ces Conſeils avec beaucoup de poids & de réflexion, & chacun des opinants examine attentivement les raiſons pour & contre l'intérêt public, ou la juſtice. Après avoir mûrement peſé les circonſtances & les ſuites qui peuvent arriver au ſujet de l'affaire propoſée, ils rendent compte de leur déciſion, & la rendent ſi plauſible qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver. Cependant ils ne ſont pas toujours de même ſentiment; mais lorſque cela arrive, ils diſcutent chacun leurs raiſons avec tranquillité & modération, & enfin ils ne rompent leur Conſeil qu'après s'être trouvés tous d'accord. Comme le bien public eſt toujours le mobile de toutes leurs actions, ils ne tardent pas à revenir de leurs premieres opinions, ſi on leur fait ſentir qu'elles pouvoient porter atteinte aux intérêts de la Nation. Quelque ſoit leur zele pour le bien public, il

arrive quelquefois qu'ils ſongent à leur avantage particulier, & ſouvent les Chefs font jouer pluſieurs reſſorts ſecrets pour venir à bout de leurs deſſeins.

Orateurs.

Les Orateurs ſont ceux dont les Chefs ſe ſervent ordinairement dans leurs intrigues, & ces Orateurs qui ont communément aſſez de génie & d'éloquence portent la parole au Conſeil, & déduiſent avec art les raiſons qu'ils veulent faire trouver bonnes. Les diſcours qu'ils prononcent ne conſiſtent point en de longues harangues ; au contraire, les Iroquois demandent un diſcours vif & concis. Le ſtyle qu'ils employent eſt néanmoins figuré & métaphorique, mais il eſt varié ſuivant le différent caractere des affaires. L'Orateur a auprès de lui une ou deux perſonnes pour lui rappeller ce qu'il doit dire, pour lui rafraîchir la memoire ſur ce qui a été conclu, & pour veiller à ce qu'il diſe les choſes de ſuite & par ordre ; ce qui ſe fait néanmoins avec décence, & ſans qu'on l'interrompe. Les femmes ont leurs Orateurs femelles, qui parlent pour elles dans les Conſeils publics, & quelquefois elles choiſiſſent parmi les hommes un Orateur, qui parle comme s'il étoit une femme, mais cela ne ſe pratique gueres que dans les Ambaſſades, ou dans les aſſemblées des Nations.

Des affaires.

Parmi les affaires qui ſe traitent dans les Conſeils des Sauvages, il y en a de pluſieurs ſortes, ainſi que par-tout ailleurs ; ſçavoir de purement civiles, de criminelles, de police, & d'autres qui ſont proprement des affaires d'Etat, comme faire la guerre, ou la paix ; envoyer ou recevoir des Ambaſſadeurs ; contracter de nouvelles alliances, ou affermir les anciennes. A l'égard des démêlés qui arrivent dans les affaires civiles, ils ſont rares & finiſſent en peu de temps. L'union admirable qui regne entre les Iroquois, vient ſans doute de leur indifférence ſur les actions de leurs compatriotes, qui ſont maîtres d'agir comme ils veulent ſans craindre d'être blâmés, ou raillés par qui que ce ſoit d'une autre cabane. La jalouſie, l'avarice, ou le deſir de la vengeance cauſent quelquefois des déſordres parmi les Sauvages ; mais cela eſt peu fréquent, & le Conſeil des Anciens cherche auſſitôt à appaiſer les troubles par quelque tempérament.

Affaires criminelles.

Si quelqu'un d'une cabane a tué un autre de la même cabane, perſonne du village ne cherche à éclaircir le fait, parce qu'on préſume que celui qui a été tué l'a été légitimement, & que puiſqu'il devoit être plus cher à ſon meurtrier que toute autre perſonne, le dernier doit être plaint d'avoir été forcé d'en venir à de fâcheuſes extrémités. Ce droit de vie & de mort que ceux d'une cabane ſemblent avoir les uns ſur les autres, eſt encore plus ſenſible dans l'ancienne coutume qu'ils avoient, & qui regne encore en pluſieurs endroits, de tuer leurs vieillards lorſque l'âge les rendoit tout-à-fait inutiles. Les Algonquins & les autres Nations errantes de l'Amérique ſont beaucoup plus ſujettes à cette inhumanité, parce qu'étant preſque toujours en courſe, elles ne peuvent traîner ſans ceſſe des vieillards incommodes avec elles.

On vient de voir qu'on ne fait chez les Iroquois aucune information ſur un meurtre commis dans une cabane par un de ceux qui occupent la même cabane. Il n'en eſt pas de même lorſqu'une perſonne en tue quelqu'un d'une autre tribu, d'une autre cabane, d'un autre village, & encore plus d'une Nation étrangere ; car alors cette mort intéreſſe tout le public. Chacun prend vivement le parti du défunt, & cherche à appaiſer les parents aigris par la

L'AMÉRIQUE.

perte qu'ils viennent de faire. Les parents & les amis du meurtrier mettent de leur côté tout en uſage pour le garantir des effets de la vengeance des parents du mort. La ſatisfaction preſcrite dans ce cas par la loi & l'uſage conſiſte en ſoixante préſents que le meurtrier fait offrir par le Chef de ſa tribu, qui prononce un diſcours à chaque préſent. De ces ſoixante préſents les neuf premiers ſe mettent entre les mains des parents pour ôter de leur cœur toute aigreur & tout déſir de vengeance. Les autres ſont ſuſpendus à une perche au deſſus de la tête du mort. Dès que les préſents ſont acceptés les parents ſe regardent comme pleinement ſatisfaits ; mais s'il arrive qu'avant le temps de la ſatisfaction, ils ſe vengent ſur le meurtrier ou ſur quelqu'un de ſa famille, alors toute la peine retombe de leur côté, & les premiers, délivrés de l'obligation où ils étoient, ſont même en droit d'exiger les préſents qu'ils auroient dû faire.

Des affaires d'Etat.

Les affaires d'Etat ſont celles qui occupent davantage tous les eſprits, & qui les rempliſſent d'inquiétude & de défiance. La crainte continuelle que les Sauvages, & principalement les Iroquois, ont des Nations voiſines, eſt cauſe qu'ils veillent avec ſoin ſur toutes leurs démarches pour profiter de toutes les conjonctures favorables de mettre ſous main le déſordre parmi elles, ou de ſe les attacher en ſe rendant néceſſaires. Leur politique a ſur ce point des reſſorts infinis qui ſont toujours dans le mouvement & dans l'action, & tandis qu'ils ménagent leurs alliés par des viſites fréquentes & par des devoirs d'une civilité réciproque, ils ſont entierement occupés au dedans à réfléchir ſur ce qui ſe paſſe, à obſerver & à délibérer ſans ceſſe ſur les moindres évenements, à former leurs jeunes gens aux affaires, & à leur apprendre le ſtyle de leurs Conſeils, & la tradition orale de l'hiſtoire de leur pays. Ils s'efforcent à faire naître & à entretenir en eux ce caractere guerrier, qui fait leur tranquillité pendant la paix, & leur ſûreté pendant la guerre.

Toutes les affaires ſe traitent par des branches & par des colliers de porcelaine qui tiennent lieu de paroles, d'écritures & de contrats. Cette porcelaine n'eſt point compoſée d'une certaine terre, comme celle qu'on fait à la Chine, au Japon & en Europe ; mais c'eſt une eſpece de coquillage extrêmement joli & qu'on admire pour la variété des couleurs. Les Sauvages regardent cette porcelaine comme une ſorte de monnoye, & ils en font auſſi leurs bijoux les plus précieux. Il y a deux eſpeces de porcelaine, l'une blanche qui eſt la plus commune ; l'autre d'un violet obſcur & qui eſt beaucoup plus recherchée & plus eſtimée que la premiere. La porcelaine qui ſert pour les affaires d'Etat eſt toute travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce & gros à proportion. On les diſtribue en deux manieres, en branches & en colliers. Les branches ſont compoſées de cylindres enfilés ſans ordre à la ſuite les uns des autres comme des grains de chapelets. La porcelaine en eſt ordinairement toute blanche, & n'eſt d'uſage que pour préparer à des préſents plus conſidérables, ou pour terminer des affaires de peu de conſéquence.

Les colliers ſont longs & larges comme des ceintures, & les petits cylindres blancs & pourpre ſont diſpoſés par rangs & aſſujettis avec de petites bandelettes de cuir, dont on fait un tiſſu aſſez propre. La longueur, la largeur & la quantité des grains de couleur ſe proportionnent à l'importance

Mariages

de l'affaire qu'on veut traiter. Les colliers communs & ordinaires ſont de onze rangs de cent quatre-vingts grains chacun.

On trouve dans l'Amérique des Nations, où les hommes peuvent prendre pluſieurs femmes, & d'autres où ils ſont reſtraints à une ſeule. Ceux qui ont la liberté d'épouſer pluſieurs femmes ne s'attachent gueres qu'à deux ou trois, ſi l'on en excepte les Chefs qui prétendent avoir plus de privileges que les autres. Dans ces pays, où la pluralité des femmes eſt autoriſée, il y a toujours une principale épouſe dont le mariage eſt plus ſolemnel. Les Algonquins diſtinguent la premiere femme qu'ils ont épouſée de toutes les autres, qui, comme dans les pays de l'Afrique, ſont obligées de ſervir la principale épouſe. Les Caraïbes ont, outre leurs femmes légitimes, des eſpeces de concubines, qui ſont pour l'ordinaire les eſclaves qu'ils ont enlevées à leurs ennemis. Ils ſe marient quelquefois avec ces eſclaves, mais elles conſervent toujours les marques de leur ſervitude, c'eſt-à-dire, qu'elles ne peuvent jamais porter les brodequins ni les cheveux de la longueur de ceux des autres femmes, qui jouiſſent des droits de la liberté. Ces femmes habitent ſouvent enſemble ſous un même toit chez les Nations Algonquines, & elles ſont aſſez unies entre elles; mais chez les Caraïbes, elles habitent différents villages, ou ſi elles ſont raſſemblées dans un ſeul village, leur mari fait bâtir des caſes ſéparées, où elles ſont chacune avec leurs enfants.

La plus vieille femme d'une cabane eſt chargée du ſoin de marier les garçons & les filles qui y ſont. Pour les garçons elles font hardiment les premieres démarches auprès des parents de quelques filles qui peuvent leur convenir; mais à l'égard des filles de leur cabane, ces vieilles ſont obligées d'attendre qu'on les recherche. Cependant ſi une fille commence à paſſer l'âge ordinaire pour entrer en ménage, les vieilles ne manquent pas de chercher ſécrettement les partis qui leur conviennent. Lorſque les parents d'un garçon & les parentes d'une fille ſont convenus qu'on les mariera enſemble, les parents de l'époux envoyent un préſent dans la cabane de l'épouſe, & les parentes de celle-ci font auſſi des dons à celles de qui elles en ont reçus. On croit que chez quelques Nations, les parents de l'épouſe la conduiſent tous enſemble chez ſon époux; mais cela ſe pratique différemment chez les Iroquois. L'épouſe ne devant point quitter ſa cabane y attend ſon époux, qui ne manque pas de s'y rendre à l'entrée de la nuit accompagné de tous ſes parents. Auſſitôt qu'il eſt entré, on le fait aſſeoir ſur une natte vis-à-vis du feu, & ſa nouvelle épouſe lui apporte un plat de *ſagamité*, ou de bouillie de bled d'inde, & ſe met à côté de lui. Le mari mange ce qui lui eſt offert, ne dit pas un mot à ſa femme, qui lui tourne un peu le dos & affecte de ne pas le regarder. Lorſque le nouvel époux a mangé ce qu'il juge à propos, il ſe leve pour ſortir & la cérémonie du mariage eſt terminée.

Quoique l'époux & l'épouſe appartiennent toujours à la cabane de la mere de la femme, & ne ſoient point cenſés la quitter, quand même ils formeroient une cabane ſéparée, ils contractent diverſes obligations envers leurs parents de part & d'autre. La chaſſe & la pêche du mari eſt toujours pour les parents de la femme, pendant que celle-ci doit avoir ſoin d'entretenir le feu dans les cabanes des parents de ſon mari, s'ils ſont en voyage ou à

L'AMÉRIQUE.

la pêche. Elle eſt obligée même de faire porter à ces cabanes une certaine quantité de bois, & elle ne manque pas de le faire auſſitôt que le mariage eſt arrêté, & qu'on a commencé les préſents. Alors toutes les femmes de la cabane de l'épouſe, aidées d'une partie de celles du village portent dans la cabane du mari pluſieurs faiſceaux de buches d'un bois choiſi exprès. L'épouſe, pour récompenſer celles qui l'ont aidée, donne à chacune de ſes amies autant de grandes cuillerées de ſagamité qu'elle a porté de charges de bois.

Au bout d'un an de mariage les deux époux n'ont plus à penſer qu'à leur propre ménage, & le mari eſt obligé de partager exactement avec ſa femme le produit de ſa chaſſe, ſoit qu'elle l'ait accompagné, ſoit qu'elle ait demeuré au village. Il eſt de l'honneur de l'époux que ſa femme & ſes enfants ne manquent de rien pour la vie & ſoient entretenus avec ſoin. On voit beaucoup d'union dans la plûpart des époux Américains; cependant il arrive quelquefois que le mari & la femme ſe dégoûtent l'un de l'autre, ſoit par mauvaiſe humeur, défaut de complaiſance, entêtements, ombrages & ſoupçons d'infidélité mal fondés ou réels. Alors ils ont recours au divorce & ſe ſéparent; mais ſi le tort eſt du côté de la femme, le mari diſſimule ſon chagrin autant qu'il lui eſt poſſible. Si par haſard il a des preuves convaincantes des infidélités que lui fait ſa femme, il ne manque jamais de s'abandonner à tous les excès de la jalouſie, & il ſignale ſa vengeance, en inſultant ſa femme en particulier, & en lui arrachant quelquefois avec les dents le nez & les oreilles; ſouvent même il lui enleve ſa chevelure, ſans que perſonne ait droit d'y trouver à redire. Les Braſiliens pouſſent les choſes encore plus loin, car ils tuent leurs femmes dans ces occaſions, & ils vont dire ſimplement à leurs beaux-peres : *j'ai tué ta fille parce qu'elle m'étoit infidelle.* Le pere ne répond rien autre choſe à ce diſcours ſinon, *tu as bien fait, elle le méritoit bien.*

Les Caraïbes & les Galibis puniſſent l'adultere avec beaucoup de rigueur, & n'épargnent pas plus les hommes que les femmes. Si c'eſt l'homme qui eſt ſurpris en faute, il eſt appellé en jugement en préſence de toute la Nation & après avoir eſſuyé une ſévere réprimande, chacun des aſſiſtants lui verſe ſur le corps un vaiſſeau plein d'eau bouillante. Enſuite on le remet au pouvoir de ſon épouſe, qui eſt accompagnée de ſes parents, & qui, avec leur ſecours, peut faire mourir ſon mari, ou lui pardonner l'affront qu'il lui a fait. La punition des femmes eſt la même quant aux réprimandes & à l'eau chaude; mais au lieu de la rendre à ſon mari, on la livre à ſes propres parents, qui, fâchés d'être contraints de reſtituer les préſents qu'ils ont reçus en mariant la coupable, l'enterrent ordinairement toute vive, ou lui font ſouffrir une mort lente & cruelle.

Si les époux qui ont recours au divorce ont des enfants, le mari reclame toujours les garçons; mais les meres, ſe regardant comme maîtreſſes de les laiſſer aller ou de les retenir, ne manquent pas de s'arrêter à ce dernier parti, & de prendre de juſtes meſures pour tromper leur attente. Les enfants eux-mêmes, élevés ſous les aîles de leurs meres, préferent auſſi à reſter avec elles.

Les femmes enceintes ſe ménagent peu pendant leur groſſeſſe, & travaillent

travaillent comme à leur ordinaire. Elles vont aux champs, portent de gros fardeau, & elles prétendent que ces exercices violents facilitent leurs couches & rendent leurs enfants plus robuſtes. On croiroit qu'elles ne ſouffrent pas en accouchant; mais c'eſt qu'elles ont aſſez de courage & d'empire ſur elles-mêmes pour ne point marquer trop de ſenſibilité en cette occaſion. Il y a des Nations où on donne impitoyablement la mort aux enfants qui viennent de naître, ſi leur mere en les mettant au monde a manqué de montrer la fermeté ordinaire aux femmes de ces pays-là. On croit que la foibleſſe de la mere pourra influer ſur l'enfant, & on aime mieux le priver de la vie, que de le voir dégénérer de la vertu de ſes ancêtres. La même rigueur s'exerce ſur les enfants contrefaits, & ſur l'un de deux jumeaux, quand il arrive qu'il en naît. Les meres aiment leurs enfants avec une extrême paſſion, & quoiqu'elles ne leur donnent pas des marques de leur affection par des careſſes, comme font les Européennes, leur tendreſſe n'en eſt pas moins réelle, moins ſolide & moins conſtante. Elles allaitent leurs enfants auſſi longtemps qu'elles le peuvent, & ne les ſevrent que par néceſſité.

Le berceau des enfants ſauvages de la nouvelle France conſiſte en une ou deux planches fort minces, & d'un bois fort léger, qui ont deux pieds & demi de long. Elles ſont rétrécies par en bas & arrondies par le pied, pour donner la commodité de bercer l'enfant, qui eſt enveloppé de bonnes fourrures & comme collé ſur ces planches. Les langes ou fourrures ſont gênés ſur le devant par de larges bandes d'une peau peinte qui prête peu, & qui ſont paſſées & repaſſées dans des cordelettes d'un cuir fort qu'on fait regner aux deux côtés du berceau. On fait déborder conſidérablement ces langes au deſſus du berceau, & on les rejette par derriere quand on veut faire prendre l'air à l'enfant, ou bien on les fait retomber ſur un demi-cercle attaché au berceau, afin de préſerver l'enfant du froid en hyver, & des piquûres des maringouins en été. Deux grandes longes d'un cuir fort qui ſortent du berceau par le haut, fourniſſent aux meres la facilité de le porter partout avec elles, de le charger au deſſus de tous leurs autres fardeaux quand elles vont aux champs, ou qu'elles en reviennent, & de le ſuſpendre à quelques branches d'arbres, où l'enfant eſt comme bercé & endormi par le vent, tandis que les meres travaillent.

En ſortant du berceau, les enfants commencent d'abord à ſe rouler ſur la terre dans les cabanes, où les meres les laiſſent ordinairement tout nuds afin de les endurcir au froid, & dans la perſuaſion que leur corps prend une forme plus avantageuſe. Dès qu'ils ſont un peu grands, ils ſuivent leurs meres & travaillent pour la famille; c'eſt-à-dire, qu'ils vont puiſer de l'eau à la riviere & qu'ils portent des charges de bois proportionnées à leur force & à leur ſtature. Les meres accoutument ainſi peu à peu leurs enfants à rendre ſervice dans le ménage; mais d'ailleurs ils ſont mal vêtus & fort négligés juſqu'à ce qu'ils entrent dans l'adoleſcence. Tout le temps que les meres ſont maîtreſſes des garçons, car elles le ſont toujours des filles, elles n'ont pas la force de les punir des fautes qu'ils peuvent faire. Elles les laiſſent agir en tout à leur volonté, ſous le mauvais prétexte que l'âge & la raiſon pourront corriger leurs défauts. Pernicieuſe maxime ſuivie

L'AMÉRIQUE.

malheureuſement par un grand nombre de peres & de meres, qui ne s'apperçoivent pas qu'il favoriſent par leur négligence les mauvaiſes habitudes de leurs enfants. Le plus grand châtiment que les femmes ſauvages employent contre leurs enfants eſt de leur jetter de l'eau au viſage, ou au moins de les en menacer. Lorſqu'ils ſont prêts à ſortir de leurs mains pour paſſer ſous la conduite de leur pere, la mere leur repréſente quels ſont les devoirs auxquels ils vont être aſſujettis.

Les inſtructions que les peres donnent à leurs garçons conſiſtent ſeulement dans des diſcours propres à échauffer leur courage, à leur bien apprendre les coutumes & les uſages de la Nation, & à leur imprimer dans l'eſprit quelle eſt la gloire qu'ils peuvent acquérir par leur adreſſe & par leur bravoure. On leur met en main pour cet effet un arc & des fleches, & peu à peu les jeunes gens deviennent fort adroits à ſe ſervir de ces armes.

Occupations des hommes.

Les occupations les plus laborieuſes pour les hommes ſont de dreſſer les paliſſades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs cabanes ; de préparer les peaux dont ils font leurs vêtements ; de travailler à quelques petits meubles domeſtiques ; de mettre en état leurs équipages de guerre, de chaſſe ou de pêche ; enfin de ſonger à leurs ornements perſonnels. Ils ne commencent gueres à s'établir dans un endroit qu'ils n'en ayent examiné les avantages ou les inconvénients, & ils choiſiſſent aſſez bien l'emplacement de leurs villages. Ils les placent le plus ſouvent qu'ils peuvent au milieu de bonnes terres, ſur une petite éminence & au bord de quelque ruiſſeau, qu'ils font ſerpenter, s'il eſt poſſible, tout autour de leurs villages. Au centre de ces villages il y a preſque toujours une place aſſez grande pour contenir les habitants aſſemblés. Les cabanes ſont trop ſerrées les unes contre les autres, ce qui les expoſe à être quelquefois toutes brûlées, ſi le feu prend malheureuſement à une ſeule d'entr'elles. Les rues ſont peu alignées, parce que chacun bâtit à l'endroit qui lui paroît plus commode & plus avantageux.

Autour des villages les plus expoſés aux attaques des ennemis, les habitants bâtiſſent une ſorte de paliſſade compoſée d'un triple rang de pieux de quinze à vingt pieds de hauteur. Les pieux du rang du milieu ſont enfoncés droits dans la terre & s'élevent perpendiculairement ; mais les pieux des deux autres rangs ſont croiſés & entrelacés les uns dans les autres, & doublés partout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. En dedans de cette paliſſade, les Sauvages pratiquent une eſpece de banquette avec des arbres couchés en travers, & qui portent ſur de groſſes fourchettes de bois fichées en terre. Il y a de diſtance en diſtance des ſortes de redoutes ou de guérites qu'on remplit de pierres pour ſe défendre de l'eſcalade, & d'eau pour éteindre le feu que les ennemis pourroient mettre. Les Sauvages montent à ces guérites au moyen de troncs d'arbres entaillés qui leur ſervent d'échelles.

La nature du terrein détermine la figure de l'enceinte d'un village, mais pour l'ordinaire elle eſt ronde, & la paliſſade n'a qu'une iſſue ſi étroite qu'on eſt obligé d'y paſſer de côté. On a ſoin auſſi de laiſſer un intervalle raiſonnable entre la paliſſade & les cabanes. Les plus gros villages n'ont gueres plus de cent cabanes qui ſont d'un, de trois, de cinq ou même de

L'Amérique.

ſept feux, & dans leſquelles il y a quelquefois pluſieurs ménages. Les Sauvages des deux Amériques font leurs fortifications à peu près de la même maniere; mais il eſt moins ordinaire à ceux de l'Amérique méridionale & généralement aux peuples errants de recourir à ces ſortes de fortifications, à moins qu'ils ne ſoient actuellement en guerre, & qu'ils ne ſe trouvent expoſés aux inſultes de leurs ennemis.

Les Eskimaux, les habitants du détroit de Davis, de la nouvelle Zembe & les Californiens ſe retirent dans des cavernes que la nature leur a préparées, ou ils en font leurs habitations, dans leſquelles ils paſſent un hyver fort rude & fort long, ſans oſer ſortir. Sur les bords de l'Orenoque, du fleuve des Amazones & dans quelques autres endroits, on voit des villages en l'air au milieu des marais. Il croît dans ces endroits des palmiers d'une hauteur prodigieuſe qui ſe trouvent fort près les uns des autres, & c'eſt ſur ces palmiers que les Naturels du pays conſtruiſent leurs habitations. Ils lient ces arbres l'un à l'autre par des morceaux de bois longs & forts, & ils forment ainſi une eſpece de plancher ſur lequel ils élevent leurs cabanes. Ces peuples, par cette façon de bâtir, ſe mettent à couvert des incurſions ſubites de leurs voiſins, des ſurpriſes des crocodiles & des tigres, de la piquûre des marigouins, qui ne peuvent s'élever ſi haut.

Les Nations errantes, comme celle des Algonquins, ne ſéjournant pas longtemps dans un même endroit, ſe contentent de faire des huttes extrêmement baſſes, où les hommes, les femmes, les enfants, les chiens couchent tous enſemble avec une malpropreté inſoutenable pour tout autre qu'eux. Les Caraïbes donnent à leurs caſes ou carbets communs une forme ovale, & les font d'environ ſoixante à quatre-vingt pieds de longueur ſur dix-huit à vingt de hauteur. Le toit & les murs ſont couverts de feuilles de latanier, de roſeaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qui ſont tiſſues les unes avec les autres, de façon qu'elles mettent l'intérieur des caſes parfaitement à couvert des injures de l'air. Les caſes particulieres ont la même forme que le carbet commun, & les femmes ont ſoin d'y entretenir la propreté en les balayant ſouvent. Les cabanes des Braſiliens ſont à peu près ſemblables, & comme une ſeule de leurs cabanes contient juſqu'à ſoixante & quatre-vingt perſonnes, cinq ou ſix cabanes ſuffiſent pour faire un village.

De tous les peuples ſauvages de l'Amérique, ce ſont les Iroquois & les Hurons qui ſe logent le plus commodément. Leurs cabanes ſont faites en forme de berceau de jardin, & elles ſont larges de cinq ou ſix braſſes, hautes à proportion & longues ſuivant la quantité des feux qu'elles contiennent. Celles qui n'ont qu'un feu ont environ trente ou quarante pieds de longueur, & chaque feu de plus augmente cette longueur de vingt à vingt-cinq pieds. Chacune de ces cabanes porte ſur quatre poteaux, qui ſont comme la baſe & le ſoutien de tout l'édifice. On plante dans toute la longueur des deux côtés & aux deux pignons des piquets, pour aſſujettir les écorces d'ormes qui en font les murailles & qui ſont liées avec des bandes faites de la tunique intérieure, ou de la ſeconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on a ſoin de couvrir auſſi d'écorces longues d'une braſſe & larges d'un pied ou

L'AMÉRIQUE.

de quinze pouces. Ces écorces ſont attachées l'une ſur l'autre comme l'ardoiſe, & on les aſſujettit en dehors avec de nouvelles perches ſemblables à celles qui forment le ceintre en dedans. Outre cela on les fortifie encore par de longues pieces de jeunes arbres fendus en deux qui regnent dans toute la longueur de la cabane de bout en bout, & qui ſont ſoutenues aux extrémités du toit ſur les côtés, ou ſur les aîles par des bois coupés en crochets & diſpoſés à deſſein de diſtance en diſtance.

Les écorces, qui ſervent pour les murailles & le toit ſe préparent quelque temps d'avance. On les enleve des arbres dans le temps qu'ils ſont en ſeve, & on les range l'une ſur l'autre; après quoi on les gêne avec quelque choſe de peſant, & on les laiſſe ainſi ſécher. On fait la même cérémonie pour les perches & les bois de conſtruction; c'eſt-à-dire, qu'on redreſſe ceux qui doivent être placés perpendiculairement, & qu'on a ſoin de courber ceux qui ſont deſtinés à former le ceintre. Lorſque le temps de mettre la main à l'ouvrage eſt arrivé, on y invite la Jeuneſſe du village, & pour l'encourager à mieux travailler, on commence par lui faire un feſtin. Chacun employe enſuite ſon induſtrie, & en moins d'un ou deux jours le corps du bâtiment ſe trouve achevé. Alors ce ſont les Particuliers pour leſquels on a bâti la cabane, qui ſont chargés d'embellir l'intérieur & d'y ajouter les choſes néceſſaires pour leurs beſoins. La place du milieu eſt toujours celle du foyer, dont la fumée en s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au ſommet de la cabane, & qui ſert auſſi à y donner du jour. Cette ouverture ſe ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou reculer quand on veut. On bouche toujours l'ouverture dans les temps de grandes pluyes, ou quand il fait de certains vents impétueux, qui ne manqueroient pas de refouler la fumée dans les cabanes. Dans ces circonſtances, il y a tout lieu de croire qu'on éteint le feu.

Autour du foyer & à quelque diſtance regne une eſtrade de cinq ou ſix pieds de profondeur & élevé de terre d'environ un pied. Ces eſtrades fermés de toutes parts, excepté du côté du feu, ſervent de lits & de ſiéges pour s'aſſeoir. On étend ſur les écorces, qui en font le plancher, des nattes de joncs & des peaux ou fourrures. Lorſque les Iroquois veulent dormir ſur ces lits, ils s'enveloppent dans les mêmes couvertures qu'ils portent ſur eux dans la journée, & paſſent la nuit auſſi tranquillement qu'on le pourroit faire dans le meilleur lit. Les écorces qui ferment les eſtrades par le haut, & qui ſont comme l'impérial de leur lit, tient lieu d'armoire & de garde-manger. Les Sauvages méridionaux ont au lieu d'eſtrades, des lits ſuſpendus qu'on appelle hamacs. Ces lits ſont faits d'un tiſſu de coton ou de fil d'écorce d'arbre, & on les attache aux principaux piliers des cabanes, ou à des arbres quand on eſt en voyage. Les portes des cabanes ſont des écorces mobiles & ſuſpendues en dehors par le haut. Autrefois les Sauvages ignoroient l'uſage des ſerrures & n'en avoient pas beſoin; mais depuis l'arrivée des Européens dans leur pays, ils ont appris qu'il étoit néceſſaire d'enfermer les choſes qu'ils vouloient conſerver.

Habillements.

Les Eskimaux & les autres peuples de la terre du Labrador, du détroit de Davits & du voiſinage de la nouvelle Zembe ont tout le corps couvert, excepté le viſage & les mains. Ils ſe font des chemiſes avec les veſſies &

les inteſtins des poiſſons, qu'ils coupent par bandes égales, & qu'ils couſent très-proprement. Cette chemiſe, qui a une eſpece de capuchon pour couvrir le col & la tête, deſcend ſeulement juſqu'aux reins. Elle n'a point d'ouverture ſur la poitrine, & pour empêcher qu'elle ſe déchire, elle eſt bordée à toutes les extrémités par un cuir noir fort délié. Sur cette chemiſe les Sauvages mettent une caſaque de peau de loup marin, de cerf ou d'autres animaux, qu'ils prennent à la chaſſe. Ces peaux reſtent garnies de leur poil, & ſont parfaitement bien préparées. Les peuples qui en font uſage les coupent par bandes & les couſent ſi bien les unes aux autres, qu'elles ne paroiſſent faire qu'une ſeule piece. Ils ſe font de cette maniere des caſaques qui deſcendent un peu plus bas que leurs chemiſes. Ils ont les cuiſſes & les jambes couvertes d'une ſorte de haut de chauſſe & de bas qui ſont de même étoffe, & ſemblent ne faire qu'un tout enſemble. Les femmes ſont habillées à peu près comme les hommes, excepté que leur caſaque deſcend juſqu'au gras de la jambe, & qu'elle eſt ſerrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement pluſieurs oſſelets fort pointus de la groſſeur d'une éguille de tête.

Les habillements des Iroquois & des autres Sauvages moins ſeptentrionaux conſiſtent en pluſieurs pieces qui ſont le brayer, une ſorte de tunique, les bas ou mitaſſes, les ſouliers & la robe. Le brayer eſt une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre, & les hommes ſe la paſſent entre les cuiſſes & ſe l'attachent avec une ceinture par devant & par derriere. La tunique eſt une ſorte de chemiſe ſans manches, faite de deux peaux de chevreuil, minces, légeres, dépouillées entierement de poils & découpées comme une frange au bas & à la naiſſance des épaules. Cette tunique, qui eſt particuliere aux Nations Huronne & Iroquoiſe, eſt de tous leurs vêtements celui qui leur paroît le moins néceſſaire, & pluſieurs s'en paſſent aiſément, ſurtout les hommes. Les bas ou mitaſſes ſe font d'une peau repliée & couſue qui s'étrécit dans le même ſens que la jambe, & à laquelle on laiſſe en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes ne les font pas monter plus haut que le genouil, & les attachent au deſſous avec des jarretieres ; mais les hommes les portent juſqu'à la moitié de la cuiſſe, & les contiennent en les liant ſur leurs hanches à la ceinture qui tient leur brayer.

Les bas n'ont point de pied, mais ils ſe trouvent renfermés dans des eſpeces de ſouliers d'une peau ſimple ſans talon & ſans ſemelle de cuir fort. Cette peau ſe fronce ſur les doigts du pied avec des cordes de boyaux, & tient en état les bas qu'on a introduits dedans. Quelques-uns font monter ces ſouliers juſqu'au milieu de la jambe, pour être moins incommodés des neiges. La robe eſt ſimplement une peau quarrée longue d'une braſſe ſur une braſſe & demie de largeur. Cette peau eſt quelquefois garnie de poils & vient d'un élan, d'un cerf, d'un daim, &c. Elle eſt toujours frangée en haut & en bas par des découpures de la peau même. Les Sauvages s'enveloppent dans ces robes, qu'ils portent d'une maniere négligée ſans les attacher, à moins qu'ils ne ſoient en voyage. Alors ils ſe les lient au milieu du corps, & s'il fait mauvais temps, ils s'en couvrent la tête.

Les Sauvages font peu d'aprêts pour préparer leurs peaux, ils les mettent

L'AMERIQUE.

Maniere de préparer les peaux.

d'abord tremper dans l'eau aſſez longtemps, & après les avoir bien raclées ils les rendent douces & flexibles à force de les manier. De ſorte qu'elles ſechent pour ainſi dire entre leurs mains. S'ils les veulent adoucir encore davantage, ils les frottent avec un peu de cervelle de quelque animal. Les peaux qu'ils deſtinent pour être à l'épreuve de l'eau, comme celles dont ils font leurs ſouliers, ſont préparées différemment des autres. Ils les ſuſpendent au haut de leurs cabanes ſur des perches, attachées à ce deſſein aux poteaux qui ſoutiennent la cabane & qui environnent les foyers. La fumée, en s'élevant ſans être gênée comme dans nos tuyaux de cheminée, pénetre peu à peu les peaux ſans les jaunir, ni les noircir, & tient lieu de l'huile dont on ſe ſert en Europe. Toutes ces peaux ſont d'un très-bon uſage, & dans l'art de les préparer elles ne courent point riſque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe. Lorſque les Sauvages ſont preſſés de ſe ſervir d'une peau, ils ſe contentent de faire dans la terre un petit trou ſur lequel ils ſuſpendent une peau couſue en forme de poche & ſoutenue par de petites branches, qui l'aſſujettiſſent intérieurement dans toute ſa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri & d'autres matieres qui ne puiſſent pas s'enflammer, & de cette façon la fumée qui s'en exhale, ne ſortant point au dehors, pénetre bientôt cette peau, qu'on peut enſuite laver ſans craindre qu'elle ſe ride. Cette maniere de fumer eſt la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs.

Les Sauvages peignent auſſi leurs peaux, & ils y font des figures de différentes couleurs qui y donnent un certain agrément. La peinture qu'ils employent pour cela eſt une eſpece de minium ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre qui ſe trouve ſur les bords de quelques lacs ou de quelques rivieres. Ils ſe ſervent encore des ſucs & des cendres de certaines plantes. Pluſieurs peuples de l'Amérique ſe peignent le corps de ces mêmes couleurs, mais la prétendue beauté qu'ils ſe procurent par ce moyen leur cauſe un mal réel. Premierement on crayonne ſur leur chair le deſſein des figures qu'on doit y graver, & après avoir enſuite parcouru toutes ces lignes, en piquant avec des éguilles ou de petits oſſelets la chair juſqu'au vif, on inſinue dans les piquûres les couleurs qu'on veut. Cette introduction de matieres hétérogenes fait ordinairement enfler les chairs, & cauſe la fievre pendant quelques jours.

Entre les Sauvages ſeptentrionaux, il y a des Nations qui ont plus de goût que d'autres pour ces eſpeces de peintures. Elles ſont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride & vers la Louiſiane, que chez les peuples qui ſont plus au Nord. Les Iroquois ont admis cet uſage, mais les hommes ſont preſque les ſeuls qui ſe faſſent piquer, & la plûpart ne le font qu'au viſage. Les femmes de cette Nation ne veulent point recevoir cette coutume, & il n'y en a qu'un petit nombre d'entre elles qui ſe font tracer le long de la mâchoire une petite branche de feuillage, prétendant, par cette méthode, prévenir ou guérir le mal de dents. Les Sauvages outre ces peintures ineffaçables qu'ils ſe faiſoient autrefois ſur le corps, ſe barbouilloient encore avec des couleurs qu'ils pouvoient enlever & renouveller toutes les fois qu'ils en avoient envie.

Coëffures des femmes ſauvages.

Les femmes ſauvages ſont extrêmement jalouſes d'avoir de longs cheveux,

L'Amérique.

& l'affront le plus ſanglant qu'on pourroit leur faire ſeroit de les leur couper, parce qu'elles n'oſeroient plus alors ſe montrer. Leurs cheveux, & généralement ceux de tous les Sauvages, ſont très-beaux & du noir le plus foncé. Elles les graiſſent d'huile & ont un très-grand ſoin de les peigner. La plûpart les treſſent & les laiſſent pendre; mais les femmes Huronnes & les Iroquoiſes les partagent des deux côtés de la tête, les faiſant enſuite revenir par derriere, où elles les lient le plus près de la tête qu'il leur eſt poſſible. Elles reprennent ces cheveux pendants, y mêlent d'une certaine écorce concaſſée qui ſert à les conſerver, & après les avoir repliés de maniere qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille, préparée & enduite du vermillon le plus éclatant. Les Iroquoiſes ne ſe percent point le nez, les levres ni les joues, comme pluſieurs hommes de leur Nation & d'autres; elles ſe contentent de ſe faire trois trous aux oreilles & d'y paſſer quelques pendants de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fleche.

Les huiles dont les Sauvages ſe graiſſent le corps, pour ſe préſerver de vermine, les rendent très-puants & fort déſagréables à voir. Tous leurs autres ornements conſiſtent en des couronnes; des colliers qu'ils mettent autour de leur cou, & qui ſont faits de porcelaine taillée de différentes formes; des braſſelets de la même matiere, des ouvrages de plumaſſeries ou de poil tiſſu. Chacun ſe fait ainſi une parure ſelon ſon goût, tant qu'il eſt dans un âge propre à ces amuſements; car dès qu'un Américain a paſſé un certain âge, il ſe fait gloire de vivre dans une grande négligence, & de ne porter plus rien de ſuperflu, afin de faire comprendre qu'il penſe à des choſes plus ſérieuſes.

Occupations des femmes.

Les femmes ſauvages ſont chargées de la culture des terres, de la préparation du manger & du ſoin d'élever leurs enfants. Le grain qu'elles ſemoient avant que les Européens leur en euſſent porté d'Europe, étoit le maïs, connu autrement ſous les noms de bled d'Inde, bled d'Eſpagne& bled de Turquie. En Canada les femmes commencent leur travail auſſitôt que les neiges ſont fondues. La premiere façon qu'elles donnent aux champs eſt d'y ramaſſer le chaume & de l'y brûler. Elles remuent enſuite la terre aſſez légerement; néanmoins elle eſt ſuffiſamment diſpoſée à recevoir le grain qu'on doit y jetter. Les champs qu'on doit enſemencer ne ſe rangent point par guerêts & par ſillons comme en Europe, mais par petites mottes rondes de trois pieds de diametre. On fait neuf trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de bled d'Inde qu'on a ſoin de couvrir. Toutes les femmes d'un village s'uniſſent enſemble pour travailler, & elles paſſent d'un champ à l'autre en s'aidant mutuellement. Elles ont d'autant moins de peine à ſe rendre ce ſervice les unes aux autres, que leurs champs n'étant poinr ſéparés par des hayes ou des foſſés, ne paroiſſent faire qu'une ſeule terre. Elles n'ont cependant aucune conteſtation ſur les bornes; car chacune ſçait reconnoître les ſiennes, ſans ſe jamais tromper.

La maîtreſſe d'un champ, diſtribue aux travailleuſes qui ſe propoſent pour l'aider le grain de ſemence, & outre le maïs, on ſeme dans l'Amérique de petites féves, des citrouilles d'une eſpece différente de celles d'Europe; des melons d'eau, & de grands tourneſols. Les féves ſe mettent dans la terre à

L'AMÉRIQUE.

côté du bled d'Inde, dont la tige leur ſert d'appui, comme l'orme à la vigne, mais les citrouilles & les melons ſont cultivés dans des champs à part. Les femmes ont grand ſoin de tenir leurs champs bien propres, & elles en arrachent ſcrupuleuſement toutes les mauvaiſes herbes juſqu'au temps de la récolte. Auſſitôt que le bled eſt en état d'être moiſſonné les femmes s'aſſemblent de nouveau, & l'arrachent avec les feuilles qui environnent l'épi. Ces feuilles ſe treſſent autour du bled pour le conſerver, & les femmes invitent les hommes à leur prêter la main dans cette occaſion. Les Sauvages ſéchent leur bled en le mettant ſur de grandes perches, & ſur l'auvent ou veſtibule extérieur de leurs cabanes. Dans quelques endroits, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, ſur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous côtés, afin que l'air puiſſe y jouer, & que le grain ne moiſiſſe point. A la Floride on tranſporte le maïs dans des greniers publics, où il reſte juſqu'à ce qu'on le diſtribue d'une maniere proportionnée au beſoin de chaque famille, & au nombre des perſonnes qui les compoſent. A l'égard des citrouilles & des fruits, les Sauvages les conſervent ſinguliérement. Ils font des trous de quatre ou cinq pieds de profondeur dans la terre, les nattent en dedans avec des écorces ; placent enſuite leurs fruits, & couvrent les trous de terre. La neige, loin de gâter ces fruits, ſert à les conſerver, en ce qu'elle les garantit de la gelée.

La ſagamité n'eſt autre choſe qu'une ſorte de bouillie que les femmes Sauvages font avec leur maïs, après l'avoir légerement grillé dans les cendres chaudes, broyé enſuite dans des mortiers de bois, & enfin vanné dans des paniers pliants faits de joncs. Tous les matins on prépare cette ſagamité pour l'entretien de toute la famille, & auſſitôt qu'elle eſt cuite, on la met dans des petits plats faits d'écorce ou de racines d'arbres. Le nombre de ces plats eſt toujours égal à celui des perſonnes qui ſont dans la cabane. Il n'y a point d'heures réglées pour les repas, & chacun mange ſuivant ſon appétit, & au moment que la faim le preſſe. Outre les petits plats dans leſquels on met de la ſagamité, les Sauvages en ont encore un grand plat rempli, & ce plat eſt deſtiné pour ceux qui viennent rendre viſite au maître de la cabane.

Si un particulier de quelque conſidération fait une bonne chaſſe, ou une bonne pêche, il doit ſelon les occaſions en faire des préſents aux Anciens, à ſes parents & à ſes amis. Ces ſortes de largeſſes mettent quelquefois les familles qui les font un peu à l'étroit, mais perſonne n'oſe ſe diſpenſer de les faire. D'ailleurs il y a des circonſtances, où chacun eſt obligé de fournir ſon contingent, & de contribuer aux dépenſes publiques du village.

Quelques Nations dans l'Amérique ſeptentrionale ſe nourriſſent d'une ſorte de grain qui pouſſe naturellement, & qu'on nomme *Folle Avoine*. C'eſt une plante marécageuſe qui reſſemble un peu à l'avoine, mais qui eſt mieux nourrie. Les Sauvages vont au temps de ſa maturité la chercher dans leurs canots, & ils ne font que ſecouer les épis qui s'égrainent ſi facilement que les canots en ſont bientôt remplis. Les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale mangent auſſi pluſieurs ſortes de racines qu'ils préparent de diverſes manieres.

Comme les peuples de l'Amérique ne ſont point dans l'uſage de fumer leurs terres, elles ceſſent peu à peu de produire ſuffiſamment, & mettent

les

les habitants d'un village dans la néceſſité de s'aller établir d'un autre côté, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. D'ailleurs, ſi le pays eſt froid, un autre inconvénient plus preſſant encore oblige les habitants à changer ſouvent de demeure. Les femmes ont coutume de porter tous les jours à leurs cabanes le bois de chauffage, & plus leur village reſte dans un même endroit, plus le bois en eſt éloigné ; de ſorte qu'au bout de quelques années, elles ne peuvent plus ſupporter la fatigue de porter fort loin ſur leurs épaules de peſantes charges de bois. Lorſqu'il s'agit de tranſporter un village d'un lieu à un autre, les habitants prennent leurs meſures de bonne heure, & vont marquer dans les bois, la place des nouveaux champs qu'ils comptent faire cultiver. Par toute l'Amérique, ce ſont les hommes qui ſont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres Ce ſont eux auſſi qui en tout temps ſont obligés de couper le gros bois, dont les femmes ne peuvent venir à bout ; en ſorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats, & de le tranſporter dans leurs cabanes.

Les femmes Sauvages ne ſement point de chanvre, ni de lin, parce que la terre produit d'elle-même pluſieurs plantes filacées, dont elles ſçavent faire uſage, & qu'elles mettent en œuvre ſans beaucoup de peine, & ſans ſe ſervir de fuſeau ni de quenouille. Telles ſont une ſorte de chanvre ſauvage, diverſes eſpeces de pites dont on tire un fil très-délié, & deux ou trois ſortes de cotoniers dont les femmes des Caraïbes font des hamacs. Les Iroquoiſes, & les habitants de la Nouvelle France font un fil de l'écorce du bois blanc, & fabriquent avec ce fil des ſacs à mettre les proviſions de leurs maris quand ils vont en voyage, des colliers ou des longes pour porter des fardeaux, & enfin divers autres petits ouvrages ſuivant leurs beſoins. Dans pluſieurs des choſes que les Iroquoiſes font avec ces différentes ſortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'élan, de bœuf ſauvage, ou d'autres animaux qu'elles teignent de diverſes couleurs. Pour faire ces teintures, elles ſe ſervent de pluſieurs ſucs exprimés de certaines plantes, ou bien elles mettent bouillir les choſes qu'elles veulent teindre avec des racines & des herbes dont elles connoiſſent l'effet. On employe, pour les coûtures des robes de peaux, des boyaux deſſechés d'animaux, ou des filaments tirés de leurs nerfs.

Guerres des Sauvages.

La guerre eſt pour les Iroquois, pour les Hurons, & ſans doute pour tous les autres Sauvages de l'Amérique, un exercice néceſſaire ; car outre les motifs ordinaires qu'ils peuvent avoir de chaſſer des voiſins incommodes qui leur cauſent de l'ombrage, leurs loix fondamentales les obligent d'embraſſer la profeſſion des armes. On remarque chez ces peuples deux eſpeces de guerre ; l'une particuliere, lorſqu'elle ne ſe fait que par de petits Partis, & l'autre générale lorſque la Nation marche en corps d'armée, & combat en ſon propre nom. Les Chefs des petits Partis, qui ſouvent ne ſont d'abord compoſés que de ſept ou huit hommes, ne conſultent pas toujours les Anciens de leurs villages, mais ces derniers ne s'oppoſent pas à leur entrepriſe ſi l'intérêt de la Nation n'en doit rien ſouffrir. Si au contraire les Anciens craignent que le nombre de ces Partis ne cauſe quelque dommage aux villages où ils ſe forment, ils agiſſent ſous main pour empêcher les Chefs de ſonger à ſe mettre en chemin. Si leurs intrigues ſecrettes n'ont pas réuſſi, ils

L'AMÉRIQUE.

laiſſent partir ces Chefs, qu'ils parviennent bientôt à faire rentrer dans le village, en leur faiſant porter de faux avis.

Dans la crainte d'attirer ſur leur pays une guerre fâcheuſe en commettant quelque violence ſur les Nations voiſines, ces petits Partis détachés vont porter la guerre chez les peuples les plus reculés. Ils ſont quelquefois deux ou trois ans en chemin, & font juſqu'à environ mille lieues pour caſſer une tête, & enlever une chevelure. Cette petite guerre, à la bien conſidérer, n'eſt qu'un pur aſſaſſinat; mais les Sauvages ne la regardent pas dans ce point de vûe, & ils s'imaginent au contraire avoir fait une action glorieuſe & qui les honore beaucoup.

La guerre qui ſe fait de Nation à Nation eſt ordinairement fondée ſur quelques raiſons de jalouſie, ou d'aigreur, & ſi ces deux paſſions ſont parvenues à un certain degré, les Sauvages de l'une & de l'autre Nation cherchent tous les moyens imaginables pour en venir à une rupture éclatante. Leurs Conſeils des Anciens, des deux côtés, ne ſe déterminent néanmoins à la guerre qu'après de mûres & longues délibérations, & ils n'omettent rien pour s'aſſurer de tous leurs alliés à qui ils envoyent dans cette vûe des préſents de colliers. Lorſque la guerre eſt réſolue, & que toutes les meſures ſont bien priſes, on leve publiquement la hache, on l'envoye porter ſolemnellement aux Nations alliées, & on chante la guerre dans tous les villages. A la Floride, la maniere de déclarer la guerre étoit autrefois d'aller planter ſur les terres ennemies dans les paſſages les plus expoſés des fleches au ſommet deſquelles on attachoit un floccon de coton ou de laine. Pluſieurs peuples de l'Amérique ſeptentrionale ſubſtituent aux fleches un caſſe-tête peint de noir & de rouge; mais cette maniere de déclarer la guerre dans les formes eſt extrêmement rare. Peu ſcrupuleux ſur la juſtice de leur cauſe, les Sauvages le ſont encore moins à obſerver les anciennes formalités, & ne ſongeant qu'à opprimer leurs ennemis, leur ſeul but eſt de les ſurprendre, & de les accabler au moment qu'ils s'y attendent le moins.

Auſſitôt que la hache étoit levée, les Chefs de guerre ſe diſpoſoient à aſſembler des troupes, & ceux qui avoient deſſein de prendre les armes donnoient à ces Chefs un morceau de bois façonné & peint d'une maniere particuliere, comme le lien de ſon engagement. Alors on chantoit la guerre dans une cabane du Conſeil, où tout le monde s'aſſembloit pour prendre part au feſtin que le Général ou Chef de guerre donnoit à ſes dépens. Les Guerriers qui ſe trouvent à cette aſſemblée, car l'uſage s'en conſerve encore, y viennent parés de leurs armes, & peints d'une maniere affreuſe & biſarre, & propre à inſpirer la terreur. Le Chef qui leve la hache a le viſage, les épaules & la poitrine noircis de charbon. Il eſt armé, ainſi qu'un ou deux Aſſeſſeurs qu'il a à ſes côtés, avec ſa femme & ſes enfants, qui ſont ornés de leurs plus beaux bijoux. Après avoir chanté quelque temps, le Chef éleve la voix, & avertit tous les aſſiſtants qu'il offre le feſtin au Dieu de la guerre. Il adreſſe enſuite à cette Divinité une priere dont le ſens eſt à peu près en ces termes : » Je t'invoque, afin que tu me ſois favorable dans mon entrepriſe; » que tu ayes pitié de moi & de toute ma famille. J'invoque auſſi tous les » Eſprits bons & mauvais; tous ceux qui ſont dans les airs, ſur la terre & » dans la mer, afin qu'ils me conſervent & ceux de mon Parti, & que

» nous puiſſions après un heureux voyage revoir en paix notre pays «. Tous les aſſiſtants répondent, *ho ! ho !* & accompagnent des mêmes acclamations tous les vœux & les prieres du Chef.

Ce dernier éleve enſuite le chant, & commence à danſer en frappant de ſon caſſe-tête un des poteaux de la cabane, & tous ceux qui ſont préſents imitent ce qu'ils voyent faire, & danſent auſſi en donnant ſur le poteau des coups de leurs morceaux de bois. Cette cérémonie eſt une déclaration publique de l'engagement que chacun a pris en ſecret avec le premier Chef; & c'eſt alors qu'on diſtribue des têtes de chiens aux Guerriers qui ſe ſont le plus diſtingués dans les guerres précédentes. On recommence une nouvelle danſe dans laquelle les plus braves Guerriers feignent de frapper quelqu'un des aſſiſtants, comme voulant faire ſentir qu'ils ont ainſi aſſommé pluſieurs de leurs ennemis; mais en même temps, ils font un préſent réel à celui qui a reçu une inſulte feinte. Lorſque le terme du départ eſt proche, ceux qui reſtent au village, prennent congé de ceux de leurs amis qui vont ſe mettre en chemin. Chacun veut avoir un gage de leur amitié, & change avec eux de robe, de couverture, ou de quelqu'autre meuble, ou habillement que ce puiſſe être. Souvent un Guerrier avant que de ſortir du village eſt dépouillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du dégré d'eſtime, où il eſt parmi ſes compatriotes, ou du nombre d'amis qu'il s'eſt fait.

Le jour même que l'armée quitte le village, tous les Guerriers dans leurs plus beaux habits, & chargés de toutes leurs armes, s'aſſemblent dans la cabane de leur Chef, ou Général. Pendant ce temps-là toutes les femmes portent les proviſions à une certaine diſtance hors du village, & y attendent les Guerriers. Ceux-ci ſont encore harangués par leur Chef, qui ſort enſuite le premier en chantant ſeul la chanſon de mort au nom de tous les autres. Les Guerriers marchent un à un derriere le Chef, & obſervent un grand ſilence. Lorſqu'ils ſont hors de la paliſſade, ils font une décharge de leurs fuſils, s'ils en ont, ou décochent une fleche en l'air, & le Chef continue à chanter en marchant juſqu'à ce qu'il ſoit hors de la vûe du village. Il fait tous les jours la même choſe, & ne manque jamais en décampant le matin, de chanter ſa chanſon de mort, qu'il ne ceſſe de chanter que lorſqu'il eſt entierement hors de danger, & même de retour dans ſon village. Alors il eſt obligé de faire encore un feſtin pour remercier l'Eſprit qui l'a favoriſé dans ſon entrepriſe, & qui l'a ramené après l'avoir délivré de tous les périls auxquels il étoit expoſé.

Dès que les Guerriers ſont arrivés dans l'endroit où les femmes les attendent, ils ſe dépouillent de toutes leurs parures, & s'habillent en voyageurs, remettant à leurs épouſes, ou à leurs parentes tout ce qui ne leur eſt pas abſolument néceſſaire; car ils ſe chargent le moins qu'ils peuvent.

Armes des Sauvages.

Les armes offenſives & défenſives des Sauvages étoient & ſont encore en partie les mêmes dont on s'eſt ſervi preſque partout depuis les premiers temps juſqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu. Ces armes ſont l'arc & la fleche, le javelot, le caſſe-tête, ou la maſſe d'armes, le bouclier, la cuiraſſe & le caſque. Les arcs des Sauvages ſont faits d'un bois de cédre rouge, ou d'un autre ſorte de bois fort ſerré qu'on durcit au feu. Ils ſont droits, & à peu près de la hauteur d'un homme. Les fleches ſont faites de

L'AMÉRIQUE.

roſeaux, & empennées de plumes de quelque gros oiſeau. Au lieu de fer, les Américains appliquent à leurs fleches avec une colle de poiſſon très-forte, des os, ou des pierres tranchantes & taillées à pluſieurs crans pour rendre la playe qu'elles font plus dangereuſe. La plûpart des Nations Caraïbes les empoiſonnent ; de ſorte que la moindre bleſſure en eſt mortelle. Les Sauvages rempliſſent de ces fleches leur carquois, qui eſt fait d'écorce, & couvert d'une peau paſſée & ornée. Quelques peuples ne ſe ſervant pas de carquois paſſent leurs fleches dans leurs cheveux de la même maniere dont en uſoient anciennement les Ethiopiens.

Le caſſe-tête, ou maſſe d'armes, tient lieu d'épée & de maſſue, & les Sauvages la font de racines d'arbres, ou d'un autre bois fort dur de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri ſur les côtés, & élargi, ou arrondi à ſon extrémité de la groſſeur du poing. Leurs boucliers ſont d'oſier, ou d'écorce converts d'une ou de pluſieurs peaux paſſées, & il y en a qui ne ſont que d'une peau fort épaiſſe. D'ailleurs on en voit de toutes grandeurs & de toutes ſortes de figures. Les cuiraſſes des Sauvages étoient auſſi un tiſſu de bois, ou de petites baguettes de jonc coupées par longueurs proportionnées ; ſerrées fortement les unes contre les autres, & enlacées proprement avec de petites cordes faites de peau de biche, ou de chevreuil. Les cuiſſards & les braſſards étoient de la même matiere, & toutes ces armes réſiſtoient aux fleches armées d'os, ou de pierres. Depuis que les Européens ont fourni aux Sauvages des fuſils, de la poudre & des balles, ils ont preſque abandonné leurs autres armes ſurtout les défenſives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mouſquet, ne ſont plus propres qu'à les embarraſſer, au lieu de leur être utiles. Ils ſe ſervent de nos épées de la même maniere que nous, mais il les attachent à des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des javelots, ou qu'ils portent à la main comme une pique.

Leurs marches.

La plûpart des voyages des Sauvages, ſoit pour paſſer en pays ennemi, ſoit pour tranſporter leurs villages ſe font par eau à cauſe de la commodité des lacs & des rivieres, qui coupent l'Amérique de tous côtés. La ſituation des Iroquois à cet égard eſt encore plus avantageuſe que celle des autres peuples de la partie orientale ; car ayant d'un côté le fleuve ſaint Laurent, & de l'autre l'Ohio, ou la belle Riviere qui tombe dans le Miſſiſſipi, ils ſont à portée d'aller partout au Levant & au Couchant, en ſuivant le cours de ces deux rivieres. Les voyages par eau ſe font au moyen des canots que les Sauvages ont ſoin de faire de pluſieurs grandeurs, & de différentes matieres, ſçavoir de peaux & d'écorce. Les Eskimaux & quelques autres peuples du Nord ont deux eſpeces de canots de peaux. Les uns ne ſont que pour une perſonne ſeule, & leur longueur eſt de douze juſqu'à quinze ou ſeize pieds. Ils ont la forme d'une navette de tiſſerand & ſont tout plats. Le deſſus eſt couvert de peaux comme le deſſous, & n'a qu'une ouverture au milieu dans laquelle l'homme paſſe pour ſe mettre ſur ſon ſéant. Il ferme cette ouverture comme une bourſe, & la ſerre contre ſon corps ainſi qu'une ceinture, de cette maniere l'eau ne peut entrer dans le canot, que l'homme gouverne avec un aviron double qui eſt terminé en forme de palette par les deux bouts. Les Sauvages rament avec tant d'adreſſe & d'activité, qu'il ſemble que le canot

gliſſe ſur l'eau. Un javelot attaché aux côtés du canot par une longue corde ſert au rameur à darder le poiſſon dont il ſe nourrit tout le temps qu'il eſt en voyage ſur l'eau. Les autres canots ſont de piéces de bois bien emboitées & liées enſemble, qu'on couvre enſuite d'un bout à l'autre de peaux de chiens de mer couſues comme les premieres. Ces canots ſont quelquefois aſſez grands pour contenir cinquante & ſoixante perſonnes. Dans le temps calme, les Sauvages les conduiſent à la rame; mais lorſque le vent peut leur ſervir à avancer, ils attachent au mât des voiles de cuir.

Quelques habitants de l'Amérique méridionale ont une autre ſorte de bateau de cuir fort ſingulier. Il conſiſte en deux eſpeces de vaiſſeaux taillés de la forme d'un canot & fait de peaux de loups marins, bien couſues & bien fermées en tout ſens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces vaiſſeaux par le moyen d'un tuyau à chacun, dont on bouche ſoigneuſement l'orifice, après les avoir enflés comme un ballon. On les aſſujettit enſuite avec un chaſſis de bois compoſé de pluſieurs barres, & on les attache l'un à l'autre, de maniere cependant que le devant ſoit plus approché que le derriere. Les barres du chaſſis ſont diſpoſées de façon que la plus longue va de la poupe à la proue & ſert de quille pendant que les autres s'écartent d'un flanc à l'autre. On étend ſur ce chaſſis une grande peau compoſée de pluſieurs autres couſues enſemble, dont on attache les extrêmités aux quatre coins du chaſſis. Ceux qui doivent naviguer ſur ces ſortes de bâtiments s'aſſeyent ſur cette peau, & rament avec une pagaye ou aviron à double palette comme celui des Eskimaux. Si le vent peut ſervir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pourroit ſe diſſiper, il y a toujours ſur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par leſquels on peut les ſouffler quand il eſt néceſſaire. Pour coudre les ballons, on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on paſſe ou des arêtes ou des morceaux de bois, ſur leſquels de l'un à l'autre on fait croiſer par deſſus & par deſſous des boyaux mouillés, pour fermer exactement les paſſages de l'air.

Les canots d'écorce ſont très-commodes pour les grands voyages & les ſeuls dont on puiſſe ſe ſervir dans ces cas-là; parce que leur légereté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il eſt plus aiſé de les voiturer dans les lieux de portage. Ces endroits ſont les ſaults & les caſcades que les canots ne peuvent franchir. Alors les voyageurs qui deſcendent une riviere, ont ſoin de ſortir de ſon canal beaucoup au deſſus de la chûte d'eau s'ils ne veulent pas courir à une perte inévitable. Deux hommes chargent le canot ſur leurs épaules & le tranſportent ainſi juſqu'au deſſus ou au deſſous des cataractes. Les autres voyageurs portent ſur leur dos toutes les proviſions. Si les Sauvages ſe trouvent en route pendant l'hiver, ils ont des eſpeces de traîneaux ſur leſquels ils rangent tous leurs équipages, & au moyen des raquettes qu'ils ſe mettent aux pieds, ils pourſuivent leur route ſans obſtacles.

Les Guerriers marchent avec peu de précautions ſur leurs terres, ou dans les pays qui ne leur ſont pas ſuſpects; car tandis que quelques-uns conduiſent les canots, ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chaſſer. Ces chaſſeurs prennent diverſes routes, & s'écartent les

L'AMÉRIQUE.

uns des autres, afin de ne pas ſe rencontrer ſur la même proye, & le ſoir ils ſe rendent au lieu deſtiné pour la couchée. Tous les Sauvages, ſans excepter les enfants, ſçavent ſi bien s'orienter qu'on n'en voit gueres qui s'égarent. Leur campement, quand ils ſont arrivés au lieu de la couchée, ſe fait en peu de moments. Ils renverſent leurs canots ſur le côté pour ſe mettre à l'abri du vent, ou ils plantent quelques branches de feuillages, & en étendent d'autres ſous leurs nattes. Quelques-uns néanmoins portent avec eux des écorces de bouleau roulées & ſe dreſſent des eſpeces de tentes. Lorſqu'il n'y a point de femmes, ce ſont les plus jeunes de la troupe qui ont le ſoin d'allumer du feu, de faire bouillir la chaudiere, & enfin de faire le reſte du ménage. Les Guerriers emmenent toujours avec eux quelques jeunes gens pour les ſervir ainſi, & apprendre en même temps le métier des armes.

Leurs précautions en pays ennemis.

La maniere dont les Sauvages font la guerre eſt redoutable à tous leurs ennemis, parce que tout leur art ſe réduit à les ſurprendre. Un petit Parti cherche à tomber à l'improviſte ſur quelques cabanes de chaſſeurs qu'ils enlevent pendant leur ſommeil. Dans le temps même que toute l'armée marche en corps, les Chefs prennent toutes les meſures poſſibles pour arriver à un village, pendant que les hommes ſont à la chaſſe ou à la pêche. A chaque campement qu'ils font, ils envoyent leurs découvreurs pour connoître le terrein, afin de profiter de leur rapport. Lorſque deux armées ſe rencontrent, elles ne manquent pas de pouſſer de grands cris, & d'en venir aux mains. Les troupes ſe battent avec acharnement, juſqu'à ce que l'un des deux Partis trop affoibli ſe mette en fuite, & alors les vainqueurs enlevent la chevelure à leurs ennemis, comme un trophée glorieux de leur victoire, & font le plus de priſonniers qu'ils peuvent.

Le ſiége des places par les Sauvages feroit penſer qu'ils ont de certaines regles de l'art militaire, & qu'ils joignent à une valeur intrépide l'induſtrie & la ruſe la plus rafinée. Si les aſſiégeants font des efforts incroyables pour ſurprendre la vigilance des aſſiégés, & pour vaincre tous les obſtacles qu'on leur oppoſe, ceux-ci de leur côté n'omettent rien de ce qui peut ſervir à les défendre. Les feintes, les fauſſes attaques, les ſorties vigoureuſes & imprévues, les embuches, les ſurpriſes, tout eſt mis en uſage de part & d'autre tour à tour. Cependant les ſiéges ſont toujours de peu de durée, parce que les paliſſades n'étant que de bois & les cabanes d'écorces, les aſſiégés ont beau garnir leurs remparts avec des pierres & de l'eau, ils ont beau être attentifs à repouſſer les aſſaillants par une grêle de traits, ceux-ci portent chez eux la déſolation avec leurs fleches enflammées, dont un petit nombre peut réduire tout le village en cendres, ſi le vent en favoriſe l'effet. Les aſſiégeants font leurs approches ſans crainte au moyen de quelques planches qu'ils portent devant eux, & ils arrivent ainſi juſqu'au pied de la paliſſade qu'ils ſappent avec la hache, ou à laquelle ils mettent le feu.

Il eſt impoſſible de bien dépeindre l'horreur qui regne dans un village ſurpris ou forcé. Le vainqueur, barbouillé de noir & de rouge d'une maniere propre à inſpirer la plus grande terreur, court partout comme un forcené en chantant ſon triomphe & inſultant au malheur des vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe ſous ſa main eſt immolé à ſa cruauté, & le

carnage ne ceſſe que lorſque la laſſitude le force à s'arrêter. Comme les vainqueurs ne peuvent conſerver tous les priſonniers qu'ils font dans un village dont ils ſe ſont rendus les maîtres, ils donnent la mort à ceux qui pourroient les gêner dans leur marche, & n'emmenent que ceux qui ſont en état de les ſuivre ſans peine. Les Sauvages enlevent la chevelure à tous ceux à qui ils donnent la mort, & pour cet effet ils cernent la peau qui couvre le crâne, coupant au-deſſus du front & des oreilles juſqu'au derriere de la tête. Ils font quelquefois cette cruelle opération à des hommes vivants, qui n'en meurent pas toujours.

Traitement des priſonniers.

Le temps le plus rude pour les priſonniers de guerre, quand ils ſont en marche à la ſuite de leurs vainqueurs, eſt la nuit; car tous les ſoirs on les étend ſur le dos preſque tout nuds, ſans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque priſonnier, afin d'y lier leurs bras & leurs pieds étendus en forme de croix de S. André. On enfonce de plus un cinquieme piquet auquel on attache un collier qui prend le priſonnier par le cou, & le ſerre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec une eſpece de ſangle, dont celui qui a ſoin du captif prend les deux bouts qu'il met ſous ſa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé ſi ſon priſonnier faiſoit quelques mouvements pour ſe ſauver. Cette poſture eſt très-gênante en tout temps; mais elle eſt un ſupplice affreux dans l'été à cauſe des morſures des maringoins, qui occaſionnent une inflammation & une démangeaiſon inſupportables.

Lorſque les Guerriers approchent de leur village, ou de celui de quelques-uns de leurs alliés, ils députent un d'entre eux pour aller porter la nouvelle de leur retour pendant qu'ils font une halte. Le député en appercevant le village où il va entrer commence à faire le cri de mort qu'il répéte autant de fois qu'il y a eu de perſonnes de la troupe qui ſont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri eſt fort perçant, fort lugubre & s'entend de très-loin, ſurtout ſur la riviere & dans la nuit. Auſſitôt on ſort de toutes les cabanes du village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continue ſa route redoublant de temps en temps ſon cri de mort, & il ne s'arrête qu'au milieu du village, où il ſe forme un cercle autour de lui. Alors ayant un peu repris ſes ſens, il dit à voix baſſe à l'un des Anciens commis pour l'écouter, le précis du voyage des Guerriers, le nom de ceux qui ont péri, & le genre de leur mort, ſans omettre aucune circonſtance de ce qui les concerne. Cet Ancien répete à haute voix tout ce qu'on vient de lui raconter, & après le récit chacun ſe retire dans ſa cabane. Les parents de ceux qui ſont morts, les pleurent & reçoivent les viſites de leurs amis. L'Envoyé va paſſer la nuit dans ſa cabane, ou s'il eſt Etranger il entre dans celles où il a quelque alliance de parenté, ou d'hoſpitalité. On lui donne à manger, après quoi il fait un récit détaillé de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'expédition des Guerriers, & il reçoit les compliments qu'on lui vient faire ſur ſon heureux retour. Dès que les premiers regrets ſur la perte des Guerriers ſont paſſés, on avertit tout le village par un nouveau cri, & on annonce publiquement l'avantage qu'on a remporté & chacun ſe livre à la joye.

Les Anciens & les parents des Guerriers, inſtruits de leur arrivée, députent

L'AMÉRIQUE.

au devant d'eux pour les féliciter ſur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchiſſements, & pour ſe charger de conduire les captifs. Le jour deſtiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs priſonniers, comme s'ils n'y prenoient plus aucun intérêt, & ſe rendent au village ſeuls marchant à la file, mais ſans chanter, ſans être peints & même en habits déchirés, pour faire entendre qu'ils viennent de loin. Cependant ceux qui ſont chargés du ſoin des priſonniers leur peignent le viſage avec du noir & du rouge, & ornent leur tête d'une couronne rehauſſée de plumes. On met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, & dans leur main droite une ſorte d'inſtrument, dont ils doivent accompagner leur chant de mort. Le plus apparent des captifs a au col un collier de porcelaine, & il eſt, ainſi que tous les priſonniers, preſqu'entierement nud. On les fait marcher un à un les bras liés par derriere un peu au deſſus du coude. Avant que ces malheureux captifs entrent dans le Village, leurs vainqueurs, chargés des chevelures qu'ils ont enlevées, reçoivent les compliments de leurs compatriotes. Alors ceux du village vont à la rencontre des priſonniers, & ſe font un cruel plaiſir de les maltraiter de pluſieurs manieres. Ils les mettent ſouvent tout en ſang par les coups de baguettes qu'ils font pleuvoir ſur eux, & quelquefois ces infortunées victimes de la vengeance de leurs vainqueurs ſuccombent ſous leurs cruels traitements. Dès que les priſonniers mettent le pied dans le village, on ceſſe de leur faire du mal, & on leur donne à manger. Enſuite on les oblige à chanter & à danſer, & on les promene de cabane en cabane pendant pluſieurs jours.

Dans cet intervalle le Conſeil s'aſſemble & délibere ſur le ſort des Captifs. Auſſitôt que les réſolutions ſont priſes, on fait un cri dans le village, & tous les habitants ſe rendent dans la place publique pour apprendre ce que le Conſeil a déterminé. Un Ancien déclare le partage qu'on a fait des priſonniers, & à quelles perſonnes on les deſtine, & enfin on les conduit dans les cabanes, auxquelles ils ſont donnés. Diverſes circonſtances peuvent être funeſtes à ces malheureux eſclaves, & leur perte eſt aſſurée ſi leur âge ou leur phyſionomie déplaît à la plus ancienne femme de la cabane, ou ſi cette même cabane eſt dans l'affliction pour la perte de quelqu'un. Lorſqu'on accorde la vie à un priſonnier, il eſt comme adopté dans la cabane, & remplace ceux qui ſont morts. Si au contraire il eſt condamné à mourir, ſon ſupplice eſt des plus affreux.

Tourments des priſonniers de guerre.

Le jour de l'exécution d'un priſonnier, on le peint de diverſes couleurs, après quoi on fait un cri dans le village pour inviter les habitants à venir prendre part au ſpectacle qui doit ſe paſſer dans la place publique. En cet endroit on attache un poteau, ou on dreſſe un quadre de bois en quarré, élevé ſur un petit échaffaut, & on allume du feu pour faire rougir des barres de fer, des poinçons, de méchantes haches, & des bouts de canon de fuſils. Dès qu'on a enlevé la chevelure du malheureux deſtiné à la mort, on l'attache au poteau, ou au quadre, on le déchire, & on le brûle peu à peu; & quelquefois on fait durer ſes tourments pluſieurs jours. La cruauté des peuples de l'Amérique, ſurtout celle des plus ſeptentrionaux, leur eſt particuliere. Ils s'acharnent ſur leurs priſonniers même après leur mort, & tandis que quelques-uns frappent ſur les écorces des cabanes pour obliger l'ame

l'ame du défunt à abandonner le village ; d'autres dépecent le cadavre, le mettent dans la chaudiere & le mangent.

Quelque temps après que la guerre eſt commencée, les peuples de l'Amérique ſongent à la terminer, & celui des deux Partis, auquel elle eſt la plus onéreuſe, employe toutes ſortes de moyens pour conjurer la tempête, & pour rétablir le calme. Dans cette vûe, il profite de toutes les circonſtances favorables qui ſe préſentent, & lorſqu'il croit pouvoir riſquer quelques propoſitions de paix il envoye un Ambaſſadeur. Le vainqueur de ſon côté reçoit ordinairement ces propoſitions avec plaiſir, & la tranquillité ne tarde pas à renaître de part & d'autre. Les Ambaſſadeurs choiſis dans ces occaſions ſont toujours pris parmi les Anciens, & il faut qu'ils ayent une habileté & des talents reconnus pour les négociations. On leur donne leurs inſtructions ſur leurs colliers, ou avec de petites buchettes de différentes figures, & qui ont divers ſens, afin que d'une part ils n'oublient rien, & que de l'autre ils ne paſſent pas leurs ordres. Auſſitôt que les Ambaſſadeurs ont été ſuffiſamment inſtruits, ils ſe mettent en marche avec les préſents qu'ils doivent faire. Pluſieurs jeunes gens les accompagnent pour faire honneur au caractere dont ils ſont revêtus.

Avant que d'arriver, le Chef de l'Ambaſſade envoye quelqu'un donner avis de ſon approche à ceux vers leſquels il eſt député. Il ne laiſſe pas de pourſuivre ſa route juſqu'à une demi-lieu environ de l'endroit où il doit expoſer le ſujet de ſa venue. Alors il s'arrête & attend qu'on le vienne chercher. Pendant ce temps-là le Conſeil du lieu, où l'envoyé de l'Ambaſſadeur a annoncé qu'il alloit paroître, députe quelques Anciens vers les Ambaſſadeurs, pour les inviter à entrer dans le village. Ces derniers ſe remettent ſur le champ en chemin, & en arrivant ils trouvent une cabane préparée, & des jeunes gens pour les ſervir. Après un ou deux jours de repos les Ambaſſadeurs font leurs propoſitions, & préſentent leurs colliers dans un Conſeil public. Cette premiere audience eſt ſimplement pour écouter ce que les Ambaſſadeurs ont à dire, & on remet les réponſes à un autre Conſeil, afin de pouvoir dans l'intervalle peſer mûrement les raiſons pour ou contre la paix. Si on prend le dernier parti, on renvoye les Ambaſſadeurs avec de grandes marques de joye & d'amitié ; quelquefois même on les fait ſuivre preſque immédiatement par d'autres Ambaſſadeurs chargés de faire ratifier ſolemnellement le traité de paix en préſentant le Calumet. Si le ſentiment de continuer la guerre prévaut dans le Conſeil, c'eſt un malheur pour les Ambaſſadeurs, car le droit des gens n'eſt point reſpecté chez les Sauvages, & on les aſſomme ſans ſcrupule. Vers la Louiſiane & ſur les bords du Miſſiſſipi, les peuples ſont un peu moins féroces, & ont coutume de porter plus de reſpect à ceux qui ſont revêtus du caractere d'Ambaſſadeurs.

Maniere dont ſe fait la paix.

Le Calumet de paix eſt fait d'une pierre rouge, polie comme du marbre, & percée de façon qu'un bout ſert à recevoir le tabac, & l'autre s'enclave dans un manche qui eſt un bâton de deux pieds de longs, gros comme une canne ordinaire, & percé par le milieu. Ce Calumet eſt orné de diverſes plumes d'oiſeaux de différentes couleurs, & les Sauvages lui portent un grand reſpect, & ont une danſe particuliere en ſon honneur. La danſe du Calumet ne ſe fait que pour des ſujets conſidérables comme un traité de paix, une

L'AMÉRIQUE.

assemblée pour la guerre, une réjouissance publique, la réception de quelque personne d'un haut rang, &c. L'hiver, la cérémonie se fait dans une cabane; mais l'été, elle se passe en rase campagne. Au moment que la place est choisie, on l'environne d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre de leurs feuillages, pendant l'ardeur du soleil. On étend ensuite au milieu de la place une grande natte de jonc peinte de plusieurs couleurs, qui sert de tapis pour mettre avec honneur le Génie protecteur de celui qui fait la danse. Au côté droit de ce Génie, qu'ils appellent *Manitou*, ils posent le Calumet, & font un trophée de leurs armes.

Les choses ainsi préparées, & l'heure de la danse approchant, tous ceux qui sont nommés pour chanter prennent la place la plus honorable sous les feuillages, & tout le monde s'avance ensuite, & se range aussi à l'ombre & en cercle. Chacun doit en passant rendre hommage au Manitou, en jettant sur lui de la fumée de tabac. Lorsque tous les assistants sont placés, celui qui doit commencer la danse paroît au milieu de l'assemblée, & va d'abord avec respect prendre le Calumet, & le soutenant des deux mains, il le fait danser en cadence, s'accordant assez bien avec l'air des chansons. Il lui fait faire diverses figures, tantôt il l'expose aux yeux de l'assemblée, le tournant de tous côtés, & tantôt il le présente au soleil, comme s'il l'invitoit à fumer. Dans un autre moment il l'incline vers la terre, ou lui étend les aîles comme pour voler; d'autrefois il l'approche de la bouche des assistants afin qu'ils fument, & toutes ces choses se font en cadence. Telle est à peu près la premiere scene du ballet, ou danse du Calumet. La seconde consiste en un combat qui se fait au son d'une espece de tambour. Le danseur fait signe à quelque Guerrier de venir prendre les armes qui sont sur la natte, & l'invite à se battre. Celui-ci s'approche, prend l'arc & la fleche avec la hache d'armes & commence le combat contre l'autre, qui n'a point d'autre défense que le Calumet. Ce spectacle est fort agréable, parce que sans perdre la cadence, l'un attaque, l'autre se défend; l'un porte des coups que l'autre pare avec adresse; l'un fuit, l'autre poursuit, & celui qui fuyoit tourne le visage, & fait à son tour fuir son ennemi. Tous ces pas & ces mouvements sont faits avec tant de mesure, au son réglé des voix & des tambours, qu'ils pourroient passer pour une assez belle entrée de ballet en France.

La troisieme & derniere scene de la danse est composée d'un grand discours, que fait celui qui tient le Calumet. Il raconte les batailles où il s'est trouvé, les victoires qu'il a remportées; il nomme les Nations, les lieux où il a eu l'avantage & les captifs qu'il a faits, & pour récompenser celui qui préside à la danse, il lui fait présent d'une belle robe de castor ou de quelque autre chose. Aussitôt que la robe est livrée, celui qui l'a reçue va présenter le Calumet à un autre, celui-ci à un troisieme, & ainsi de tous les autres jusqu'à ce que tous ayent fait leur devoir. Le Président de l'assemblée donne le même Calumet à la Nation qui a été invitée à cette cérémonie, pour marque de la paix éternelle qui sera entre les deux peuples.

Du Commerce.

Il y a des Calumets de paix & des Calumets de guerre, & le signe le plus commun pour distinguer ceux de la derniere espece est une peinture rouge, dont le tuyau du Calumet se trouve couvert par place. Le Calumet est nou-

ſeulement un ſymbole de paix ou de guerre ; mais il l'eſt encore du commerce. Les Nations Sauvages ont de tout temps trafiqué enſemble par troc de denrées contre denrées. Chaque Nation a quelque choſe de particulier qu'une autre n'a pas, & le commerce fait circuler toutes choſes d'un lieu à un autre. Les marchandiſes ſont des grains, de la porcelaine, des fourrures, des robes, du tabac, des nattes, des canots, des ouvrages en poil d'orignal, de porc-épi, de bœuf ſauvage, des lits de coton, des uſtenſiles de ménage, des Calumets, en un mot, de tout ce qui eſt en uſage dans ce pays pour les beſoins de la vie.

Les feſtins & les danſes que font les Sauvages, en allant en traite chez les autres Nations, font de leur commerce un divertiſſement & des fêtes. Leur maniere de traiter ſe fait par voye de préſents, & il y en a qui ſe font au Chef, & en gros au corps de la Nation avec qui on commerce, & qui répond toujours par un équivalent. Cette eſpece de préſent eſt regardé comme une ſorte de droit levé ſur les marchandiſes, & ce n'eſt qu'après l'avoir payé que le marché eſt ouvert. Les peuples trafiquent de Particulier à Particulier, & d'une cabane à l'autre. On envoye à l'une de ces cabanes la choſe qui eſt en vente, de-là on renvoye quelqu'autre choſe qui en eſt le prix ; mais ſi l'on n'eſt pas content, on la fait reporter dans le lieu d'où elle eſt venue, & on retire ſa marchandiſe, à moins qu'on n'offre quelque choſe de mieux ou qui plaiſe d'avantage. L'eſtimation & l'envie d'avoir quelque choſe en reglent ſeules le prix, & il faut que les Etrangers veillent attentivement à ne ſe pas laiſſer tromper, car les Sauvages ſont un peu fripons avec eux.

Maladies.

Les différents peuples de l'Amérique jouiſſent ordinairement d'une ſanté inaltérable. Cette excellence de tempérainment vient ſans doute de la maniere dont on les éleve dans leur enfance, des exercices violents qu'ils prennent & de la ſimplicité des mets dont ils ſe nourriſſent. On voit parmi eux peu de gens contrefaits de naiſſance ; ils ne ſont ſujets ni aux gouttes, ni aux gravelles, ni aux apoplexies, ni aux morts ſubites, & ils ne connoîtroient peut-être pas la petite vérole, le ſcorbut, le pourpre, la rougeole & la plûpart des autres maladies épidémiques, ſans le commerce des Européens. Les ſeules maladies qui affligent les Sauvages, ſont des maladies ſcrophuleuſes & une eſpece de phtiſie qui, les minant peu à peu, en conduit pluſieurs au tombeau. S'ils peuvent éviter ces ſortes d'infirmités, qui les attaquent ordinairement à la fleur de l'âge, & les accidents qu'on ne peut pas toujours parer, ils parviennent à une extrême vieilleſſe.

Les Sauvages ont deux eſpeces de médecine, ſçavoir, la naturelle qu'ils tirent des plantes & du régime, & celle qui ſe fait par la voye de la divination. Dans ce dernier cas ils ont recours à leurs Devins ou Jongleurs, qui après différentes préparations font ſouffrir pluſieurs tourments aux malades, & leur perſuadent enſuite qu'ils ſont guéris. S'ils viennent à mourir, les Jongleurs ont toujours des excuſes prêtes, pour mettre cet accident ſur le compte du malade, qui aura, ſelon eux, manqué à quelque choſe d'eſſentiel qu'on lui avoit preſcrit.

Sépulture des Sauvages.

Lorſqu'un malade eſt expiré, on donne les premiers ſoins à ſon cadavre pour le préparer à la ſépulture. Chaque cabane a des hommes qui lui ſont attachés, & dont l'emploi eſt d'avoir ſoin des morts. On les appelle au moment

L'AMÉRIQUE.

qu'on en a beſoin, & ils s'emparent du défunt, dont ils lavent d'abord exactement le corps. Ils le graiſſent enſuite de leurs huiles, lui peignent le viſage & la tête, afin qu'on n'y puiſſe voir les horreurs de la mort; l'habillent depuis les pieds juſqu'à la tête, l'ornent de ſes colliers & de ſes différents atours, & après l'avoir mis dans la ſituation où il doit être dans le tombeau, & l'avoir enveloppé d'une belle robe de fourrure toute neuve, ils le placent ſur une eſtrade élevée, où il reſte expoſé juſqu'au jour deſtiné pour la ſépulture.

Quelques peuples de l'Amérique ſeptentrionale ont trouvé moyen de préſerver de la corruption les corps de leurs Chefs, & des perſonnes les plus conſidérables de leur Nation, ſans y employer les baumes & les aromates qui étoient en uſage chez les Orientaux. Ils écorchent habilement le cadavre, après en avoir fendu la peau le long du dos, & ils décharnent proprement les os ſans toucher aux jointures qui en font les liaiſons, pour laiſſer le ſquelette dans ſon entier. Ces os ſechés pendant quelque temps ſont enſuite renfermés de nouveau dans leur propre peau, qu'on a eu ſoin d'adoucir & de préparer, & on la coût en y inſérant du ſable fin, qui remplit ſi bien tous les vuides, qu'on doute ſi l'on a touché au cadavre. On porte enfin ces corps ſur une eſtrade élevée au fond de la cabane, qui leur ſert de temple, & on met aux pieds du corps, dans des corbeilles bien fermées, les chairs qu'on a fait ſecher & boucanner à la fumée ou à l'air.

Lorſque le corps d'un mort eſt habillé & placé ſur l'eſtrade dans la cabane qu'il a occupée pendant ſa vie, les plaintes qu'on avoit été obligé de contraindre juſqu'à ce moment, commencent à ſe faire entendre. Elles ſe font néanmoins avec un certain ordre & une certaine cadence, & durent auſſi longtemps qu'un Ancien qui eſt préſent le veut permettre; car ſitôt qu'il impoſe ſilence, tout ſe tait & on n'entend plus aucune plainte. Il n'y a gueres que les femmes qui pleurent ainſi les morts; les hommes les regrettent également, mais ils le font d'une maniere plus noble, & qui n'a rien de foible. Ils ſe contentent de faire des feſtins, dans leſquels ils chantent d'une maniere plus lugubre qu'à leur ordinaire.

Les premieres lamentations n'ont pas plutôt ceſſé, qu'un des habitants de la cabane ſe détache pour donner avis au Chef de la Tribu de la perte qu'on vient de faire. Celui-ci ſe charge à ſon tour de faire publier cette nouvelle dans tout le village. Il députe en même temps dans tous les villages voiſins, où le défunt avoit des alliances, & ſi c'eſt un Chef, on fait autant qu'il eſt poſſible, avertir tous ceux de la Nation, afin qu'on vienne de toutes parts lui rendre les derniers devoirs. Cependant on frappe ſur des écorces, & on fait beaucoup de bruit pour obliger l'ame du défunt de s'éloigner de ſon corps, & d'aller rejoindre ſes Ancêtres.

Les parents & les amis du mort étant avertis de ſon décès, ſe rendent à ſa cabane, où chacun ſe place ſans rien dire. Lorſque l'aſſemblée eſt formée, la plus ancienne femme de la cabane commence un diſcours, dans lequel elle fait un détail circonſtancié de tout ce qui s'eſt paſſé à l'égard du mort, depuis les premiers ſymptômes de ſa maladie juſqu'au moment de ſon trépas. Ce diſcours fini, les pleurs ſe renouvellent, & toutes les femmes, tant celles de la cabane que celles qui ſe trouvent préſentes, accompagnent

leur muſique de leurs larmes. Ces pleurs ſont interrompus par quelqu'un des Chefs ou des gens conſidérables qui impoſe ſilence, pour faire une eſpece d'oraiſon funebre, qui contient ordinairement des fables de leur religion, les faits héroïques de leurs Ancêtres, les éloges du mort & les motifs que les parents doivent avoir de ſe conſoler de ſa perte. Ces diſcours, ſans être préparés, ne laiſſent pas d'avoir une certaine éloquence naturelle & pathétique, qui met dans tout leur jour les belles qualités du défunt, & qui n'omet aucune des conſidérations propres à tempérer la douleur des aſſiſtants, & principalement de ceux qui y prennent le plus grand intérêt.

Auſſitôt qu'on a congédié cette aſſemblée générale, on invite ſucceſſivement les familles particulieres pour venir pleurer à leur tour, & chacun a ſon jour & ſon temps déterminés pour cette cérémonie. Celle qui a déjà fait le détail de la maladie du mort recommence le même récit toutes les fois qu'il vient quelqu'un de nouveau, & un homme fait auſſi un nouveau panégyrique ; de cette façon, tout le temps que le malade eſt expoſé, il eſt pour ainſi dire loué & pleuré ſans intervalle. Les regrets que la préſence du mort cauſe dans ſa cabane, ſemblent y faire oublier le ſoin de préparer à manger : à l'exception des enfants, qui font rôtir quelques grains de maïs, tout le monde paſſera deux ou trois jours ſans prendre aucune nourriture.

Le jour de l'enterrement, le Chef fait faire le cri dans le village dès le matin, afin que dans chaque cabane on faſſe chaudiere pour le défunt. Les Sauvages ne prennent & ne réſervent rien de la chaudiere qu'ils ont dreſſée, & ils la diſtribuent toute entiere en divers plats qu'ils envoyent dans des cabanes différentes, d'où on a le ſoin de leur répondre par de mêmes civilités. C'eſt ainſi qu'ils ſe conſolent mutuellement dans le deuil commun, & on peut appeller cet uſage une fête, car pour une chaudiere qu'ils ont préparée, il leur vient de divers endroits une abondance de mets dont ils peuvent faire un feſtin. Le troiſieme jour après le trépas eſt ordinairement celui de la ſépulture, à moins que des conſidérations particulieres n'obligent à différer plus longtemps, comme il arrive quand le mort eſt d'un rang à exiger que les Chefs des villages éloignés ſe rendent à ſes obſeques ; ce qui ne peut quelquefois ſe faire dans un eſpace auſſi court que celui de trois jours. Alors on differe la cérémonie juſqu'au ſeptieme ou même juſqu'au neuvieme jour.

Tout étant prêt pour les obſeques, on fait le cri dans le village & de toutes parts on ſe rend à la cabane du mort, où les pleurs & les lamentations éclatent encore vivement. Ceux qui ont pris ſoin du cadavre juſqu'à ce moment le placent ſur une eſpece de brancard ſemblable à une bierre ouverte, & le portent à quatre ſur leurs épaules juſqu'au lieu de la ſépulture, où tout le monde l'accompagne dans un profond ſilence. Un moment avant que de mettre le cadavre dans la foſſe, le maître des cérémonies lui coupe au ſommet de la tête un toupet de cheveux qu'il donne à ſon plus proche parent.

Chez les Natchez à la Louiſiane, le Chef & la femme du Chef, c'eſt-à-dire ſa mere, ou bien celle de ſes tantes ou de ſes ſœurs du côté maternel à qui on rendoit les mêmes honneurs qu'à lui-même, avoient l'un &

L'AMÉRIQUE.

l'autre un certain nombre de perſonnes qui leur étoient attachées, & qui devoient les ſuivre dans le tombeau. Ces perſonnes, dont l'unique occupation étoit de ſuivre celui ou celle à qui elles appartenoient, & de veiller à leur conſervation, étoient entretenues aux dépens du Chef. S'il mouroit, ceux qui ſe trouvoient dans l'obligation de l'accompagner dans l'autre monde n'avoient pas même la liberté de choiſir le genre de leur mort, & il falloit qu'ils ſuiviſſent en cela l'uſage établi, & qu'ils mouruſſent en cérémonie. Tandis que le corps du défunt ou de la défunte étoit encore expoſé ſur la pierre qui ſe trouvoit à l'entrée de leur temple, on paſſoit au col des malheureuſes victimes une longue corde qui les lioit toutes enſemble, & deux hommes forts tenoient les deux extrémités de cette corde. En cet état les dévoués à la mort commençoient une eſpece de danſe, & au bout de quelques moments les deux hommes ſerroient la corde & étrangloient les infortunés danſeurs, qui s'efforçoient de garder la meſure en mourant.

D'autres Nations ſauvages ſe contentent de mettre dans la tombe ou la bierre d'un mort, les habits dont il eſt revétu, quelques petits pains, un peu de ſagamité, ſa chaudiere, ſon ſac, ſon Calumet, une courge pleine d'huile, un peu de porcelaine, un peigne, des armes, des couleurs pour ſe peindre, & quelques autres bagatelles ſemblables, pour ſes proviſions dans l'autre monde. Leurs foſſes ſont de petites loges creuſées en rond comme des puits ; on les natte en dedans de tous côtés avec des écorces, & après y avoir poſé le cadavre, on y fait une voûte preſque au niveau de la terre avec des écorces ſemblables & des pieux qu'on charge de terre & de pierres à une certaine hauteur. On enferme enſuite tout cette eſpace en bâtiſſant au deſſus une loge avec des écorces ou des planches, ou on l'environne avec des perches qu'on aſſujettit par le haut où on les réunit enſemble. Par cette méthode ces tombeaux ont une forme conique ou pyramidale. La cérémonie de l'enterrement ſe termine en pluſieurs endroits par un exercice de force & d'adreſſe, dont les jeunes garçons, les jeunes femmes & filles donnent le ſpectacle. Un des Chefs, qui a préſidé à la ſépulture du défunt, jette de deſſus la tombe au milieu de la troupe des jeunes garçons, ou met lui-même entre les mains d'un des plus vigoureux un bâton de la longueur d'un pied, que tous les autres s'efforcent de lui arracher, & qu'il tâche de défendre de tout ſon pouvoir. Le même Chef lance un ſemblable bâton parmi les femmes & les filles, qui ne font pas de moindres efforts pour le ravir, ou pour le conſerver. Après ce combat qui dure aſſez longtemps, on donne le prix qu'on a deſtiné au vainqueur, à celui ou à celle qui a trouvé moyen de ſe ſaiſir du bâton & d'empêcher les autres de le lui ôter.

Deuil.

Le deuil chez les Sauvages a auſſi ſes loix conſacrées par un uſage de temps immémorial. Après les premiers jours, pendant leſquels le cadavre a été expoſé dans la cabane & qui ſont un temps de pleurs continuels, il y a dix jours encore de grand deuil, & enſuite une année ou deux, dans le cours deſquelles le deuil eſt plus modéré. Les loix du grand deuil ſont très-auſteres ; car pendant ces dix jours, ceux qui obſervent exactement le deuil ſe barbouillent le viſage de terre ou de charbon, après s'être fait couper les cheveux. Ils affectent la plus dégoutante malpropreté, & ſe tiennent dans un coin de leur cabane ſur leur natte, la face contre terre, ou tournée

R.P.J.C.B.

AMERIQUE MERIDIONALE

Divisée en ses Grandes Régions et Possessions

Dressée sur les nouvelles Relations et Observations par J.B. Nolin Ge.

Pour servir a l'Introduction. a l'Histoire Universelle du Baron de Puffendorf.

MER DU SUD

MER DU NORD

MER PACIFIQUE

OCEAN ATLANTIQUE

Equateur ou Ligne Equinoctiale

Tropique du Capricorne

Septentrion

Midi

Occident

Orient

Terre découverte par le Capitaine David Anglois

Terre veüe par Amerique Vespuce en 1503

Milles ou Minutes d'un degré de G. Cercle 200 400 600 800 1000 1200

Lieües Marines et G. Lles de France 80 160 240 400

Grandes Lieües d'Espagne 35 105 175 350

Lieües communes de France 50 150 250 500

vers le fond de leur eſtrade. Ils s'enveloppent la tête dans leur couverture, qui eſt la plus vieille & la plus ſale qu'ils puiſſent trouver. Ils ne regardent ni ne parlent à perſonne, ſi ce n'eſt par néceſſité, & alors ils le font à voix baſſe. Ils ſe croyent diſpenſés de tout devoir de civilité & de bienſéance à l'égard de ceux qui viennent leur rendre viſite. Ils ne mangent rien que de froid, ils n'approchent point du feu, même en hyver, pour ſe chauffer, & ne ſortent que la nuit pour leurs beſoins. Dans le petit deuil, ils obſervent ſeulement de ſortir rarement, de ne point aſſiſter aux feſtins & aſſemblées publiques, de ſe diſpenſer des devoirs de la civilité ordinaire, de ne point s'orner & même de ne pas graiſſer leurs cheveux. Les femmes Iroquoiſes, qui ſe font couper leurs cheveux dans le deuil, ont ſoin de ne ſe pas faire raſer entierement, & le regret qu'elles auroient de perdre cette treſſe de cheveux, qui en effet eſt un de leurs plus beaux ornements, eſt cauſe qu'elles font en ſorte de la conſerver. Elles ſe contentent de les laiſſer pendre négligemment ſans paroître y faire aucune attention. Les hommes font auſſi couper quelque peu de leurs cheveux, & pendant cette opération, qui ne doit faire aucun mal, ils doivent, ſuivant le cérémonial en uſage, affecter de reſſentir la douleur la plus vive.

ARTICLE II.

Mœurs de quelques Peuples de l'Amérique méridionale.

Comme je viens de donner en général dans l'article précédent le détail abregé des mœurs, des coutumes, &c. de pluſieurs peuples ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale, je vais maintenant parler des habitants de l'Amérique méridionale, & je ne ferai mention que des peuples les plus civiliſés en apparence, tels que ceux qui ſont connus ſous le nom générique de Mexicains. Les habitants du Pérou doivent ſans contredit être mis au rang des peuples, dans le gouvernement deſquels on remarque beaucoup de juſtice & de ſageſſe, & ils devroient, par cette raiſon, trouver leur place ici ; mais on en a parlé à la ſuite de l'hiſtoire de la conquête de leur pays par les Eſpagnols. A l'égard des autres peuples de la partie méridionale de l'Amérique, ce ſont des Sauvages, pour la plûpart, dont les coutumes ſont preſque ſemblables à celles des habitants de l'Amérique ſeptentrionale, & on a eu ſoin de faire remarquer les différences qui s'y trouvent quelquefois.

Si l'on s'en rapporte aux diverſes relations des voyageurs ſur le pays du Mexique, on trouvera une différence ſenſible touchant le caractere & la figure même des Mexicains. Cette variété, dans les détails que nous tenons de ceux qui ont été ſur les lieux mêmes, ſembleroit nous autoriſer à douter de la fidélité de leurs rapports ; mais comme le remarque judicieuſement M. l'Abbé Prevôt dans ſon *Hiſtoire des voyages* (1), les relations que

(1) Tome XII. pag. 556.

L'AMÉRIQUE.

nous liſons ayant été faites en différents temps, peuvent être fidelles les unes & les autres, ſans ſe reſſembler. La domination & le commerce des Eſpagnols ont abſolument changé les uſages & les habitudes des Mexicains, & cette révolution peut avoir influé ſur le caractere de ces peuples, comme le changement des occupations & du genre de vie, a dû néceſſairement en occaſionner dans la figure & le tempérament. Les premieres relations dépeignent les Mexicains comme des hommes d'une taille médiocre, d'un embonpoint raiſonnable, & d'une couleur aſſez communément bazannée. Ils ont les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux épais, plats & diverſement coupés. On leur voit peu ou point de barbe, parce qu'ils ſe l'arrachent ou ſe frottent le viſage d'une eſpece d'onguent qui empêche le poil de pouſſer. Leur uſage ordinaire étoit autrefois de ſe peindre le corps & de ſe couvrir la tête, les bras & les jambes de plumes d'oiſeaux, d'écailles de poiſſon, ou de poils de tigre & d'autres animaux. Ils ſe perçoient les oreilles, le nez & le menton même, pour y mettre, dans d'aſſez grandes ouvertures, des pierreries, de l'or, ou quelques oſſements tels que les ongles, le bec d'un aigle, les dents de quelque animal, ou des arêtes de divers poiſſons.

Les femmes reſſemblent aſſez aux hommes pour la taille & pour la couleur, mais elles ont de beaux cheveux qu'elles ſoignent beaucoup, & dont elles entretiennent la noirceur par des poudres & des onguents. Anciennement les femmes mariées ſe les lioient autour de la tête & s'en faiſoient un nœud ſur le front. Les filles au contraire les portoient flottants, mais les unes & les autres regardoient comme un agrément d'avoir le front petit, & en conſéquence elles mettoient tout en uſage pour faire croître leurs cheveux juſques ſur les temples. Les Mexicaines aiment particulierement la propreté, & elles ſe baignent très-ſouvent. Elles ſe frottoient jadis le corps avec un lait de grains & de ſemences, qui ſervoit moins à les embellir qu'à les garantir, par ſon amertume, de la piquûre des mouches & d'autres inſectes.

Le commun des Mexicains étoit preſque nud, à l'exception des ſoldats, qui ſe couvroient le corps entier de la peau de quelque animal, & qui en ajuſtoient la tête ſur la leur. Cette parure, jointe à une bandouliere de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes, donnoit à ces ſoldats un air de férocité qui effrayoit au premier aſpect. L'Empereur & les Seigneurs avoient pour chauſſure des eſpeces de ſandales, & ne ſe couvroient que d'une ſorte de manteau compoſé d'une piece de coton quarrée & nouée ſur l'épaule droite. Leur tête étoit parée de plumes que quelques legers cordons ſoutenoient. Les femmes du peuple étoient auſſi preſque nues, & avoient ſimplement une eſpece de chemiſe à demi-manche, qui leur tomboit ſur les genoux, & qui, ouverte ſur la poitrine & très-juſte autour du corps, étoit peu diſtinguée de la peau. La coëffure de ces mêmes femmes conſiſtoit dans leur ſeule chevelure arrangée avec plus ou moins d'art.

En conſultant les relations plus modernes, on voit que les Mexicains hommes & femmes, ſont naturellement d'une couleur brune. Leur taille eſt haute, ſurtout dans les Provinces qui approchent du Nord, & ils ont conſervé l'uſage de ſe frotter le viſage avec des herbes pilées, afin de ſe garantir

garantir du froid & des piquûres des mouches. Ils n'oublient jamais de s'oindre les cheveux d'une certaine drogue pour les rendre plus doux & plus noirs, & les plus grands changements qu'on remarque consistent dans l'habillement. » Les hommes, dit un Historien qui écrivoit dans le siécle » dernier, portent un pourpoint court & des manches fort larges. Ils ont » sur les épaules un manteau de diverses couleurs qu'ils appellent *Tilma*, » & qui passant sous le bras droit se lie sur l'épaule gauche par les extré- » mités. Ils sont chaussés, mais ils se servent de soes au lieu de souliers. » Les femmes portent le *Guaipil*, qui est une espece de sac, sous la *Cobixa*, » fine étoffe de coton, à laquelle elles en ajoutent une autre sur les épaules » lorsqu'elles paroissent en public. A l'Eglise elles relevent ce dernier mor- » ceau d'étoffe jusqu'à s'en couvrir la tête. Leurs juppes sont étroites, or- » nées de figures de lions, d'oiseaux ou de fleurs, & comme tapissées en » plusieurs endroits de belles plumes de canards. Les femmes des Métis, » des Noirs & des Mulatres, qui sont en fort grand nombre, n'osent pren- » dre l'habit Espagnol; mais comme elles dédaignent celui des Indiennes, » elles ont inventé la mode de porter une espece de juppe sur les épaules » ou sur la tête «.

Religion ancienne des Mexicains.

Malgré le nombre de Divinités, que les anciennes relations dépeignent comme les objets du culte des Mexicains, plusieurs voyageurs conviennent que ces peuples reconnoissent une Puissance suprême, qui a créé le ciel & la terre. Ils ne peuvent définir cet Etre supérieur, qui est pour eux un Dieu sans nom, & ils croyent qu'il est oisif dans le ciel, pendant que des Génies inférieurs prennent soin des hommes. Ces peuples ignorants ne laissoient pas d'être persuadés de l'immortalité des ames, & ils pensoient qu'elles devoient être punies ou récompensées après cette vie. Cependant quoiqu'ils ne pussent définir quel étoit le mérite ou l'offense qui méritoit une récompense ou une punition, ils distinguoient plusieurs lieux où l'ame devoit passer en sortant du corps. Ils en plaçoient un près du soleil pour être le partage des gens de bien, de ceux qui avoient été tués dans un combat, & de ceux qui avoient été sacrifiés par les ennemis. Selon leurs idées, l'ame des méchants habitoit dans des souterreins obscurs; & enfin il y avoit différentes demeures pour les enfants qui mouroient avant leur naissance; pour ceux que la maladie ou la vieillesse enlevoit du monde; pour ceux qui étoient frappés d'une mort subite; pour ceux qui étoient tués par quelque accident; pour les voleurs, les assassins. Tous avoient leur destination dans des lieux séparés, qui convenoient à leur âge, à la conduite de leur vie, & au genre de leur mort.

Parmi les idoles des Mexicains on en remarquoit de plus révérées les unes que les autres; de ce nombre étoient celle de *Vitzilipuztli*, adorée comme le Seigneur du Monde & le Dieu de la guerre; celle de *Tescatilputza*, reconnue pour le Dieu de la pénitence; celle de *Quatzalcoalt*, Divinité des marchands. Il y avoit aussi plusieurs Déesses, dont la principale se nommoit *Tazi*, c'est-à-dire, l'ayeule commune, & les autres lui étoient subordonnées. Outre la quantité d'idoles qu'on voyoit au Mexique, ses habitants, suivant le rapport d'un Historien Espagnol, adoroient le soleil, le feu, l'eau

L'AMÉRIQUE.

& la terre, en reconnoiſſance des biens qu'ils en avoient reçus, & comme pour les engager à les leur continuer. Ils rendoient de pareils hommages, mais par un différent, motif au tonnerre, aux éclairs & à tous les météores. Ils offroient des prieres à divers animaux ; aux uns à cauſe de leur douceur ; aux autres par rapport à leur férocité ; aux ſauterelles & aux grillons pour les empêcher de manger leurs moiſſons ; aux puces & aux mouches pour n'en être pas piqués pendant la nuit.

Il y avoit pluſieurs Temples dans le pays lorſque les Eſpagnols y entrerent, & chacun de ces Temples renfermoit différentes idoles & beaucoup de richeſſes. D'ailleurs on n'en peut gueres donner la deſcription, parce que tous les Hiſtoriens, en ſe rapportant à dire qu'ils étoient d'une forme ſinguliere, ne s'accordent pas dans la peinture qu'ils en font.

Prêtres du Mexique.

Dans le grand Temple de Mexico il y avoit ſix Sacrificateurs, dont la ſucceſſion étoit héréditaire & paſſoit par conſéquent à leurs enfants. Outre ces ſix Sacrificateurs, chaque quartier & chaque Temple avoient leurs Prêtres qui étoient appellés à cet office par élection, ou qui s'y conſacroient dans leur jeuneſſe par un vœu particulier. Leurs fonctions ordinaires étoient d'encenſer les idoles quatre fois par jour, ſçavoir, au lever du ſoleil, à midi, au ſoleil couchant & à minuit. Ils étoient avertis de ces heures par le bruit des tambours, des trompettes & d'autres inſtruments, dont les jeunes gens chargés de ce ſoin faiſoient retentir le Temple. Auſſitôt qu'on entendoit ces inſtruments, le Prêtre de ſemaine prenoit ſon encenſoir à la main, & vétu d'une robe blanche il ſe mettoit en marche. Il prenoit du feu dans un braſier qui brûloit ſans ceſſe devant l'autel, & quoiqu'il fût accompagné de ſes collegues, qui tenoient auſſi des encenſoirs, il encenſoit ſeul. Enſuite il frottoit ſoigneuſement l'autel d'un linge qu'on lui avoit préſenté, & après cette cérémonie il ſe retiroit avec les autres Prêtres dans un lieu ſecret, où ils ſe meurtriſſoient cruellement la chair & ſe tiroient du ſang de quelque partie du corps. Les mêmes exercices ſe répétoient également la nuit, & le peuple, touché de la pénitence que les Prêtres faiſoient, diſoient-ils, pour lui, avoit attention de les en récompenſer richement.

La figure des Prêtres Mexicains n'avoit rien de fort ſéduiſant, car la fumée de leur encens, qui n'étoit ordinairement que de la réſine, leur rendoit le teint preſque noir. D'ailleurs ils ſe treſſoient les cheveux d'une maniere biſarre, avec des bandes de coton larges de ſix doigts, & s'oignoient depuis les pieds juſqu'à la tête d'une graiſſe claire & liquide, ce qui ne ſervoit pas à les rendre fort ragoutants. Lorſqu'ils étoient obligés d'aller offrir de l'encens aux idoles qui étoient gardées dans des caves, dans des bois touffus, ou ſur des montagnes, ils ſe frottoient le corps d'une autre onction encore plus révoltante que la premiere. Le Pere Acoſta, cité par M. l'Abbé Prevôt, donne exactement la compoſition de cette eſpece de pommade. Ils prenoient, dit-il, des araignées, des ſcorpions, des cloportes, des ſalamandres, des viperes qu'ils faiſoient amaſſer par de jeunes garçons, & ils les brûloient au braſier du Temple juſqu'à ce qu'elles fuſſent réduites en cendres. Enſuite ils les mettoient dans des mortiers avec beaucoup de tabac ou betun. Avec cette cendre ils broyoient quelques ſcorpions, araignées,

cloportes vivants, & ajoutoient une ſemence toute moulue qu'ils appelloient *Ololuchqui* (1), & des vers noirs & velus, dont le poil ſeulement eſt venimeux. Les Prêtres coloroient cette compoſition avec du noir, ou de la fumée de réſine, & l'enfermoient dans de petits pots qu'ils poſoient devant l'idole pour la ſanctifier. Ils s'en frottoient enſuite le corps, & le peuple étoit perſuadé que cette préparation élevoit les Prêtres au deſſus du commun des hommes, & leur faiſoit avoir un commerce intime avec les Dieux. Il y a apparence que l'imagination des Prêtres mêmes ſe rempliſſoit d'une idée ſemblable, car ils perdoient alors toute crainte, & ſe croyant reſpecté de toute la nature, ils ſe haſardoient la nuit au milieu des bois les plus ſauvages, dans la confiance que les tigres, les ours & les lions ne pouvoient leur nuire. En effet, il n'eſt point fait mention que ces Prêtres ayent été les victimes de leur témérité; ſoit que la compoſition dont ils étoient enduits eût une odeur capable d'éloigner les bêtes féroces, ſoit que les autres Prêtres, dans la crainte de refroidir la dévotion du peuple, euſſent ſoin de cacher leur mort, s'ils avoient été dévorés.

Il y avoit dans l'enceinte du grand Temple de la capitale deux eſpeces de monaſteres ou maiſons de retraite pour les filles & pour les garçons. Ces deux établiſſements, qui regardoient le ſervice du Temple, étoient l'un vis-à-vis de l'autre, mais ſans avoir de communication enſemble. Les filles n'y entroient qu'à l'âge de douze ou treize ans, & elles devoient y demeurer l'eſpace d'un an, au bout duquel elles ſortoient pour ſe marier. Elles avoient des ſupérieures pour veiller ſur leur conduite, & leurs occupations pendant leur retraite étoient d'apprêter le manger des idoles, c'eſt-à-dire des Prêtres, de faire de la toile dans la journée pour le Temple, & de ſe lever la nuit pour prier. Alors elles étoient obligées de ſe tirer du ſang & de s'en frotter les joues, mais elles ſe lavoient auſſitôt avec de l'eau conſacrée par les Prêtres. Leurs habillements étoient blancs, & il falloit qu'elles priſſent grand ſoin d'en entretenir la propreté. On les élevoit dans une ſi grande retenue, que leurs moindres fautes à cet égard étoient punies avec la derniere rigueur. Si un rat ou une ſouris avoit malheureuſement rongé quelque choſe dans le Temple, les Prêtres faiſoient paſſer cet accident pour une marque de la colere du Ciel, & on ne manquoit pas de l'attribuer au déreglement de quelque jeune fille. On faiſoit, pour s'en inſtruire, les plus rigoureuſes recherches, & malheur à celle qui pouvoit être ſoupçonnée ou qui avoit déplu aux Prêtres, car on l'accuſoit auſſitôt, & on la puniſſoit quelquefois de mort.

Les jeunes garçons n'entroient dans leur Monaſtere qu'à l'âge de dix-huit à vingt ans. On leur coupoit d'abord les cheveux en couronne, & ceux qu'on laiſſoit ne devoient pas deſcendre, par devant, plus bas que la moitié de l'oreille. Ils étoient plus longs ſur la nuque du col, & pouvoient facilement ſe treſſer. Le nombre de ces jeunes Religieux n'excédoit pas celui de cinquante, & leur retraite ne duroit qu'un an, ainſi que celle des filles. Dans cet eſpace de temps on les aſſujettiſſoit aux loix les plus ſéveres de la chaſteté, de l'obéiſſance & de la pauvreté. Leur office particulier étoit

(1) Les Indiens font un breuvage de cette même ſemence, pour ſe procurer des viſions; parce que ſon effet eſt de priver l'homme du ſens.

L'AMÉRIQUE.

de ſervir les Prêtres dans tout ce qui concernoit le culte religieux, de balayer & nettoyer le Temple, de mettre du bois dans le feu qui brûloit ſans ceſſe devant la grande idole, & d'aller demander l'aumône dans les maiſons de la ville. Ils marehoient toujours au nombre de ſix, & nonobſtant leur air humble & mortifié, ils enlevoient impunément ce qui leur étoit néeeſſaire pour ſe nourrir ſi on refuſoit de le leur donner. Ces refus néanmoins ſe faiſoient rarement, parce qu'on ſçavoit qu'ayant fait vœu de pauvreté, ils ſe trouvoient ſouvent dans des cas preſſants, & que d'ailleurs on devoit récompenſer les peines qu'ils ſe donnoient. Ils étoient chargés de ſe lever la nuit pour faire retentir le ſon des trompettes & des autres inſtruments. Chaeun d'eux veilloit à ſon tour dans le Temple dans la crainte que le feu ne s'éteignit devant l'idole, & lorſque les Prêtres avoient fait dès le matin leurs encenſements ordinaires, tous les jeunes gens ſe retiroient dans un lieu marqué, pour s'y tirer du ſang avec des pointes aigues, & s'en frotter les temples juſqu'au bas des oreilles.

Cinq ou ſix jours avant certaines fêtes de l'année, les Religieux jeûnoient rigoureuſement, ſe réduiſant à l'eau pour toute boiſſon & ſe relevant la nuit pour ſe mortifier le eorps par de fréquentes diſciplines. Les inſtruments dont ils ſe ſervoient pour eela étoient eompoſés de pluſieurs fils tortillés, longs d'une braſſe & terminés par des nœuds. Le jour de la fête tous les pénitents s'aſſembloient avec les Prêtres du grand Temple, dans un lieu environné de ſiéges, & là au moyen des cailloux & des lancettes dont ils étoient tous armés, ils ſe tiroient depuis l'os de la jambe juſqu'au mollet un grande quantité de ſang, dont ils devoient non ſeulement ſe frotter les temples, mais eneore enſanglanter les laneettes. Ils les fiehoient enſuite dans des boules de pailles entre les crenaux de la cour, afin que le peuple jugeât lui-même de leur ardeur pour la pénitence. Comme une même lancette ne ſervoit jamais deux fois, ils en avoient un grand nombre en réſerve. Le lieu où ils ſe baignoient, après s'être maſſacré les jambes, portoit le nom d'*Ezapan*, qui ſignifie eau de ſang.

Fêtes des Mexicains.

La prineipale fête des Mexicains ſe faiſoit en l'honneur du Dieu Vitzilipuztli, & étoit eélébrée régulierement tous les ans au mois de Mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles de celles qui étoient conſacrées au ſervice du Temple, paîtriſſoient de la farine de maïs avec du miel, & en faiſoient une grande idole en préſenee de pluſieurs Seigneurs de la Cour. Auſſitôt que l'idole étoit achevée, on la paroit d'habits & d'ornements magnifiques, & on la plaçoit dans un fauteuil bleu poſé ſur un brancard, auquel on avoit attaehé des allonges pour le rendre plus facile à tranſporter. Le jour même de la fête, aux premiers rayons du ſoleil, toutes les jeunes filles paroiſſoient au Temple vêtues de robes blanches, eouronnées de maïs rôti, avec des braſſelets de grains de maïs enfilés ; le reſte des bras couvert de plumes rouges juſqu'aux poignets, & les joues peintes de vermillon. On les nommoit pendant tout ce jour ſœurs du Dieu, dont elles ſembloient animer le eulte. Elles portoient l'idole ſur le braneard juſqu'à la cour du Temple, où les jeunes Religieux la reeevoient pour l'aller plaeer au pied des grands dégrés. Alors le peuple accouroit ſe proſterner devant l'idole, & ſe mettoit ſur la tête un peu de terre. Les Prêtres commençoient ſur le champ une proceſſion

& ſe rendoient à la montagne de Chapultepeque, où on faiſoit à la hâte un ſacrifice. Toute l'aſſemblée paſſoit de-là & avec précipitation dans un autre lieu nommé *Atlacuya*, célebre par les traditions de leurs Ancêtres; & faiſoit une troiſiéme ſtation dans un endroit appellé *Cuyoacan*. On retournoit enſuite à Mexico ſans s'arrêter, & cette proceſſion, qui avoit une marche de quatre lieues à faire, ne devoit être que quatre heures en route, d'où lui venoit le nom d'*Ypaina*, qui ſignifie chemin précipité. A leur retour les jeunes hommes portoient le brancard au pied des grands dégrés, où ils l'avoient pris, & l'élevoient au ſommet du Temple au bruit de toutes ſortes d'inſtruments.

L'idole étoit poſée dans une riche caſſette au milieu des parfums & des fleurs, & tandis qu'on l'élevoit avec les poulies, les jeunes filles apportoient des morceaux de la même pâte dont l'idole avoit été fabriquée. Les Sacrificateurs s'approchoient parés de guirlandes & de braſſelets de fleurs, faiſant porter à leur ſuite les figures de leurs Dieux & de leurs Déeſſes. Ils ſe rangeoient autour des morceaux de pâte, qu'ils béniſſoient par des chants & des invocations. Cette bénédiction étoit ſuivie de ſacrifices, & dans une ſi grande ſolemnité, le nombre des victimes étoit toujours plus grand qu'aux autres fêtes. Quelque horreur que doive cauſer la peinture de ces horribles ſacrifices, je crois devoir en faire la deſcription, pour donner une idée de la barbarie & de la cruauté des Mexicains. Je ſuivrai pour cela le détail qu'en donne Herrera, cité par M. l'Abbé Prevoſt dans ſon hiſtoire des voyages. On faiſoit, dit cet hiſtorien, une longue file de victimes, qui étoient des priſonniers de guerre environnés d'une multitude de gardes. Un Prêtre deſcendoit du Temple, vétu d'une robe blanche bordée par le bas de gros floccons de fil, & portant dans ſes bras une idole compoſée de farine de maïs & de miel. Elle avoit les yeux de pierres vertes très fines, & les dents de grains de maïs. Le Prêtre deſcendoit les dégrés du Temple avec beaucoup de précipitation, & montoit ſur une grande pierre qui étoit comme attachée à une plate-forme fort haute au milieu de la cour. Il paſſoit ſur la pierre par un petit eſcalier, tenant toujours l'idole entre ſes bras & ſe tournant vers les captifs, il la montroit à chacun l'un après l'autre en leur diſant, *c'eſt ici votre Dieu*. Enſuite deſcendant de la pierre par un ſecond eſcalier oppoſé au premier, il ſe mettoit à la tête des infortunées victimes pour ſe rendre par une marche ſolemnelle au lieu de l'exécution, où les Miniſtres du ſacrifice les attendoient. Ces Miniſtres au nombre de ſix, comme on l'a déjà dit, devoient tous environner celui qu'on alloit ſacrifier. Quatre étoient prépoſés pour tenir les pieds & les mains de la victime, le cinquieme pour la gorge, & le ſixieme pour ouvrir le corps. Ce dernier tenoit le premier rang & portoit le titre de *Topilzin*. Sa robe étoit une ſorte de tunique rouge bordée de floccons de la même couleur & il avoit ſur la tête une couronne de plumes vertes & jaunes, aux oreilles des anneaux d'or enrichis de pierres vertes, & ſur la levre inférieure un petit tuyau de pierre de couleur de bleu céleſte. Outre ces ornemènts il avoit le viſage peint d'un noir fort épais. Les cinq autres Sacrificateurs avoient la tête couverte d'une chevelure artificielle fort crépue & renverſée par des bandes de cuir qui leur ceignoient le milieu du front, & leurs robes étoient des

L'AMÉRIQUE.

tuniques blanches entremêlées de noir. Le Topilzin avoit la main droite armée d'un couteau de caillou fort large & fort aigu, pendant qu'un autre Prêtre tenoit un collier de bois de la forme d'un ſerpent replié en cercle.

Auſſitôt que les captifs étoient arrivés à l'amphithéâtre des ſacrifices, on les faiſoit monter l'un après l'autre par un petit eſcalier, nuds & les mains libres. On étendoit ſucceſſivement chaque victime ſur une pierre, le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier, & les quatre autres la tenoit par les pieds & par les mains. Alors le Topilzin appuyoit le bras ſur l'eſtomach du patient, & de la main droite il lui arrachoit le cœur, qu'il préſentoit au ſoleil pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit; après quoi, il en frottoit la face de l'idole de pâte en prononçant quelques invocations myſtérieuſes. Les autres Prêtres jettoient le corps du haut en bas de l'eſcalier ſans y toucher autrement qu'avec les pieds. Tous les captifs deſtinés au ſacrifice recevoient le même traitement juſqu'au dernier, & ceux qui les avoient pris & qui les avoient livrés aux Prêtres, enlevoient les corps pour les diſtribuer entre leurs amis & les manger enſemble ſolemnellement. Il y avoit encore d'autres eſpeces de ſacrifices qui ne ſe faiſoient qu'à certaines fêtes & qui ſe nommoient *Racaxipe Velitzli*, c'eſt-à-dire, écorchement d'hommes. En effet, les Prêtres enlevoient la peau des captifs & en revêtoient des Miniſtres ſubalternes du Temple, qui parcouroient ainſi tous les quartiers de la ville en chantant & en danſant à la porte des maiſons, où ils recevoient quelques libéralités de ceux qui y demeuroient. Ces courſes, qui ne finiſſoient que lorſque la peau ſanglante commençoit à ſe corrompre, donnoient aux Prêtres le temps d'amaſſer de grandes richeſſes. Dans quelques autres fêtes il ſe faiſoit un défi entre le Sacrificateur & la victime. Le captif, armé d'une épée & d'une rondache, étoit attaché par un pied à une grande roue de pierre, & celui qui s'offroit pour le ſacrifier paroiſſoit avec les mêmes armes, & le combat s'engageoit à la vûe du peuple. Si le captif demeuroit vainqueur, il échappoit au ſacrifice, recevoit le titre & les honneurs que les loix du pays accordoient aux plus fameux guerriers, & le vaincu ſervoit de victime. Tels étoient les différents ſacrifices en uſage au Mexique, avant que les Eſpagnols y euſſent mis le pied, ſacrifices odieux & qui révoltent l'humanité.

Dans la fête dont j'ai commencé la deſcription, que j'ai cru devoir interrompre pour donner une idée des ſanglants ſacrifices qui s'y faiſoient, les jeunes filles chantoient au ſon d'un tambour, & les Seigneurs qui étoient préſents répondoient en chœur à leurs chants. Le peuple jouiſſoit de ce ſpectacle, mais il ſe tenoit à quelque diſtance, & ne s'y mêloit que par ſes acclamations. Après le ſacrifice, les Prêtres diviſoient les morceaux de pâte qu'ils avoient bénis & les diſtribuoient au peuple ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. Chacun recevoit ſon morceau avec la plus grande apparence de piété & le mangeoit avec une grande dévotion. La ſolemnité finiſſoit enfin par un diſcours que le Grand Prêtre prononçoit, & dans lequel il avoit ſoin d'exalter la majeſté des cérémonies qui venoient de ſe paſſer, & d'en recommander l'exacte obſervance.

Une autre fête des Mexicains, qu'un voyageur Eſpagnol appelle une eſpece de jubilé, ſe célebroit tous les quatre ans dans le mois de Mai. Elle

commençoit le 10, duroit neuf jours, & voici quelles étoient les cérémonies qu'on y obſervoit. Un Prêtre ſortoit du Temple en jouant d'un inſtrument aſſez ſemblable à une flutte ; il ſe tournoit ſucceſſivement vers les quatre parties du Monde, enſuite s'inclinant vers l'idole qui étoit au dehors du Temple, il prenoit de la terre & l'avaloit. Le peuple imitoit ce qu'il voyoit faire au Prêtre & en demandant pardon de ſes péchés, faiſoit des vœux pour qu'ils demeuraſſent dans le ſecret. Les ſoldats imploroient la protection de leurs Dieux, pour remporter la victoire ſur leurs ennemis & faire un grand nombre de priſonniers, qu'ils puſſent offrir en ſacrifice. Pendant huit jours ces vœux & ces prieres ſe renouvelloient avec des gémiſſements & une abondance de larmes ; enfin le neuvieme jour, qui étoit proprement celui de la fête, on s'aſſembloit dans la cour du grand Temple & quatre Prêtres portoient l'idole ſur un brancard, tandis que les autres l'encenſoient, & que le peuple ſe frappoit les épaules avec un fouet de cordes. Lorſque la proceſſion étoit rentrée dans le Temple, on le jonchoit de fleurs & l'idole reſtoit découverte juſqu'au ſoir. Alors chacun s'approchoit & lui offroit, ſuivant ſes facultés, diverſes ſortes de pierreries, de la ſoie, des fruits & des cailles. L'heure du dîner venue, tout le monde ſe retiroit à l'exception des Miniſtres du Temple & de quelques femmes, qui avoient fait vœu de ſervir l'idole juſqu'au ſoir. Le peuple ne manquoit pas de retourner au Temple après avoir pris ſon repas, & auſſitôt que l'aſſemblée paroiſſoit complette, on amenoit le captif qui devoit être immolé, & on le ſacrifioit pendant que les aſſiſtants faiſoient retentir le Temple du bruit de leurs chants & de leurs danſes. Le reſte du jour n'étoit plus qu'un ſpectacle d'amuſement ; on plaçoit pluſieurs mets devant l'idole, & toute l'aſſemblée ſe retiroit à quelque diſtance pour laiſſer aux jeunes garçons, dont j'ai parlé plus haut, la liberté d'enlever ces mets en courant. Les quatre premiers qui y touchoient recevoient des prix, & ils obtenoient pluſieurs marques de diſtinction qui duroient juſqu'au renouvellement de la fête. A la fin du jour & des cérémonies, les filles & les garçons qui avoient ſervi le Temple l'eſpace d'une année retournoient dans leurs familles, & ceux qui prenoient leur place les pourſuivoient avec de grands cris, en leur jettant des pelottes d'herbe, & leur reprochant d'abandonner le ſervice des Dieux.

Les Marchands avoient coutume de célébrer une fête annuelle en l'honneur de l'idole qui préſidoit au commerce, & cette fête conſiſtoit dans des exercices de religion, & des réjouiſſances auſſi barbares les unes que les autres. Quarante jours avant la célébration, les principaux Négoicants achetoient un captif de belle taille, qu'ils revêtoient des habits & des ornements de leur idole. Ils avoient ſoin de laver cet eſclave deux fois chaque jour dans l'étang du Temple, & de lui ſervir les mets les plus recherchés. On le tenoit enfermé la nuit dans une eſpece de cage & le jour on le promenoit par la ville en chantant & en danſant autour de lui. Lorſqu'il n'avoit plus que neuf jours à vivre, deux Prêtres étoient chargés de lui annoncer le ſort qui l'attendoit. La maniere dont cet infortuné recevoit une nouvelle auſſi affligeante, étoit regardée comme un bon ou un mauvais augure. S'il paroiſſoit ſe ſoumettre ſans chagrin à la mort qui lui étoit deſtinée,

L'AMÉRIQUE.

& s'il répondoit qu'il l'acceptoit volontiers, on eſtimoit ſa réſignation comme le plus heureux préſage. Si au contraire le déſeſpoir ſe manifeſtoit ſur ſon viſage & par ſes actions, on étoit perſuadé qu'il annonçoit quelque accident funeſte, & les Prêtres avoient recours à pluſieurs cérémonies, pour en éluder l'effet. Le ſacrifice ſe faiſoit à minuit, & le cœur de la victime étoit offert à la lune; enſuite on portoit le corps chez le principal Commerçant, où il étoit cuit de différentes manieres pour régaler tous les convives, qui étoient tous des marchands & qui danſoient en attendant le feſtin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient tous ſaluer l'idole au lever du ſoleil, & continuoient de ſe réjouir le reſte du jour. Pour terminer la fête, ils ſe déguiſoient en diverſes formes biſarres, comme en papillons, en oiſeaux, en grenouilles, en guêpes & en pluſieurs inſectes. D'autres feignoient d'être boiteux, manchots, eſtropiés, & ſous ces déguiſements ils faiſoient des récits agréables de leurs accidents ou de leurs métamorphoſes, & finiſſoient par des danſes qui duroient juſqu'au lendemain.

Il y avoit ſans doute d'autres fêtes dans le cours de l'année, mais apparemment qu'elles étoient beaucoup moins ſolemnelles, puiſque les voyageurs n'en ont point fait mention.

Gouvernement.

Tout le pays connu ſous le nom du Mexique en général étoit, à l'arrivée des Eſpagnols, diviſé en différentes Provinces. Les plus conſidérables parmi celles qui, par ſucceſſion de temps, avoient été réunies les unes après les autres au corps de l'Empire, étoient celles des Matalzingas, du Mechoacan, de Miſteque, de Zapotecas, des Tepeaques, de Tlaſcala, des Yzcatlans, des Guaxlotitlans, des Yzipeques, des Mazateques, des Tuateques, des Otomies (1), &c. Elles étoient gouvernées par des Caciques, qui, quoique dépendants de l'Empereur, jouiſſoient des droits de la ſouveraineté dans toute l'étendue de leur domaine, tiroient un tribut particulier de leurs vaſſaux, & ſe faiſoient quelquefois la guerre les uns aux autres ſans la permiſſion ou les ordres de l'Empereur.

On ne peut s'empêcher d'admirer la ſageſſe du Gouvernement que les Eſpagnols trouverent établi dans le Mexique, lorſqu'ils firent la conquête de ce pays. On ne peut ignorer que l'Empereur ne jouît d'une autorité abſolue, & que ſes ſujets n'euſſent pour lui le reſpect & la ſoumiſſion qui ſe doivent à un Monarque; mais comme le Prince ne peut tout voir & tout adminiſtrer par lui-même; il y avoit dans Mexico, capitale du pays, un Conſeil des Finances, dont toutes les Cours ſubalternes étoient dépendantes; un Conſeil ſuprême de Juſtice, un Conſeil de Guerre, un Conſeil de Commerce, & un Conſeil d'Etat, où non ſeulement les grandes affaires étoient portées directement, mais auquel on pouvoit appeller des Sentences des Tribunaux inférieurs. Outre ces Conſeils, chaque ville avoit ſes Miniſtres particuliers ſous l'autorité de ſon Tribunal établi pour toutes les cauſes qui demandoient à être expediées promptement. Ces Miniſtres, dont les fonctions reſſembloient à celles des Prévôts en France, faiſoient régulierement leurs rondes armés d'un bâton, qui étoit la marque de leur charge, & ils ſe faiſoient toujours ſuivre de quelques ſoldats. Quoique leur pouvoir ne

(1) On dira quelque choſe des mœurs & des uſages particuliers des habitants de ces Provinces, après avoir parlé de ceux du Mexique en général.

ſemblât regarder que la Police, ils avoient droit de juger les petites cauſes, & lorſqu'il arrivoit des conteſtations entre des Particuliers, ils ſe préſentoient avec des témoins devant eux, & ils décidoient ſur le champ ce qu'ils croyoient juſte & raiſonnable. Les Parties, à la vérité, jouiſſoient de la liberté d'en appeller à un Conſeil ſupérieur ſi elles n'étoient pas contentes, mais celui qui avoit déjà paru avoir tort étoit obligé de payer une forte amende, s'il étoit encore condamné dans d'autres Tribunaux. On ne connoiſſoit point de loix écrites dans tout l'Empire. L'uſage tenoit lieu de droit, & ne pouvoit être altéré que par la volonté du Prince.

Les ſujets, dont les Conſeils étoient compoſés, ſe prenoient toujours parmi les riches, & il falloit d'ailleurs qu'ils ſe fuſſent diſtingués dans les temps de paix ou de guerre. Suivant les devoirs de leur Charge, ils n'étoient pas moins obligés de récompenſer le mérite, que de châtier les crimes. Le principal objet de leur zele étoit la punition de l'homicide, du vol, de l'adultere, & des moindres irrévérences contre la Religion & la Majeſté du Prince. Les Officiers de Juſtice ſubiſſoient des peines très-rigoureuſes, s'ils commettoient quelques fautes dans l'exercice de leur Charge. Les ſeuls Electeurs de l'Empire, au nombre de ſix, formoient le Conſeil d'Etat. Deux d'entr'eux, qui étoient les Caciques de Tezeuco & de Tacuba, jouiſſoient de pluſieurs priviléges qui leur donnoient la ſupériorité ſur les autres. Ils avoient droit de tranſmettre leur dignité à leurs enfants, & ils n'étoient obligés d'aſſiſter au Conſeil que dans les occaſions extraordinaires & pour des affaires de la plus haute importance. Les autres, logés & nourris dans le Palais, ne pouvoient être libres de s'en éloigner, parce qu'ils devoient toujours être prêts à paroître devant l'Empereur, qui n'ordonnoit rien ſans les avoir conſultés. Il n'y avoit gueres que les Princes du Sang Impérial qui puſſent remplir ces grandes dignités, & ils portoient des titres aſſez ſinguliers. L'un avoit celui de *Prince des lances à jetter*, l'autre celui de *Coupeur d'hommes*, le troiſiéme celui d'*Epancheur de ſang*, & le quatrieme celui de *Seigneur de la maiſon noire*. Tous les autres Conſeils de l'Empire relevoient d'eux, & il ne ſe paſſoit rien dont on ne leur rendit compte. Les Sentences de mort ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main.

Couronnement & devoirs de l'Empereur.

Un Empereur au Mexique ne recevoit pas la couronne auſſitôt après ſon élection, parce qu'on exigeoit de lui pluſieurs conditions qu'il falloit qu'il remplît néceſſairement. Lorſqu'il étoit choiſi & nommé par les Electeurs, il devoit ſe mettre à la tête des troupes de l'Empire, marcher contre les ennemis de l'Etat, & remporter ſur eux une victoire éclatante. Si le pays ſe trouvoit en paix dans le moment de ſon élection, il étoit obligé de faire la conquête de quelque nouvelle Province pour étendre de plus en plus les bornes de l'Empire. Dès que la fortune ou ſa bonne conduite avoient favoriſé ſes entrepriſes, il reprenoit le chemin de la capitale, où il rentroit au bruit des acclamations du peuple. Les Nobles, les Miniſtres, & les Sacrificateurs le conduiſoient en triomphe au Temple du Dieu de la guerre, & on ſacrifioit en ſa préſence une partie des priſonniers qu'il avoit faits. Gomara, cité par M. l'Abbé Prévôt (1), rapporte de la maniere ſuivante les

(1) Voyez l'Hiſtoire des Voyages Tome XII. pag. 536.

L'AMÉRIQUE.

cérémonies du couronnement. » On portoit, dit-il, en grand ſilence le » Prince triomphant tout nud au grand Temple. Il s'y proſternoit à terre » & baiſoit le pavé devant l'Idole de Vitzipuztli. Le Grand-Prêtre en ha- » bits pontificaux & ſuivi de pluſieurs autres Prêtres vétus de longues ro- » bes, lui venoit oindre tout le corps d'une teinture fort noire. Enſuite » faiſant ſur lui quelques bénédictions, il l'arroſoit d'une eau mêlée de » feuilles de cedre, qui étoit gardée dans le Temple. Il lui mettoit ſur la » tête un manteau blanc parſemé de figures de têtes de morts; ſur ce man- » teau il en jettoit encore un autre de couleur noire, & un troiſieme bleu « céleſte. Il lui entouroit le col de certains lacets rouges auxquels étoient at- » tachées les marques de la dignité impériale, & il lui attachoit ſur les épau- » les une petite coquille pleine de poudre, qui devoit le préſerver de ma- » léfice, de peſte & de tout autre mal. Enfin il lui nouoit au bras gauche » un ſachet plein d'encens, & lui faiſoit tenir dans la main droite un en- » cenſoir rempli de charbons ardents. L'Empereur ſe levoit alors, encen- » ſoit l'idole & s'aſſeyoit pour entendre le diſcours qui lui étoit adreſſé par » un des principaux Seigneurs, que ſon éloquence avoit fait choiſir pour » cette fonction. Dans ce diſcours on félicitoit d'abord l'Empereur au nom » de ſes peuples, & on finiſſoit par lui repréſenter avec force les devoirs » attachés à la place éminente qu'il occupoit. Enſuite le Chef des Sacrifi- » cateurs s'approchoit pour recevoir le ſerment que le nouvel Empereur » alloit prononcer. Il étoit particulier, vraiſemblablement, au ſeul Gou- » vernement du Mexique; car outre la promeſſe de maintenir la Religion » de ſes Ancêtres, d'obſerver les loix de l'Empire, & de rendre juſtice à » ſes ſujets, on obligeoit l'Empereur à jurer que pendant tout le cours de » ſon regne, les pluyes tomberoient à propos, les rivieres ne cauſeroient » point de ravage par leurs débordements, les campagnes ne ſeroient point » affligées par la ſtérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air » & du ſoleil. Après ce biſarre ſerment, l'Empereur étoit conduit dans une » grande ſalle du Temple, & n'en devoit pas ſortir pendant quatre jours » qu'il paſſoit en oraiſons, en pénitences, & en ſacrifices. Il ne mangeoit » qu'une fois le jour, ſe baignoit la nuit dans l'étang du Temple, & ſe » tiroit du ſang des oreilles. Les offrandes de pain, de fleurs & de fruits » qu'il faiſoit aux idoles, devoient être teintes du ſang de ſa langue, de » ſon nez, de ſes mains & d'autres parties de ſon corps. Au bout des qua- » tre jours, on le venoit prendre pour le conduire à ſon Palais au milieu » des chants & des danſes, & depuis ce moment, il étoit ſi reſpecté de » ſes ſujets, qu'aucun d'eux n'oſoit le regarder au viſage.

La Cour des Empereurs Mexicains étoit d'une magnificence & d'une grandeur peu communes, mais Montezume, qui occupoit le thrône à l'arrivée des Eſpagnols, en avoit encore augmenté la pompe, & il ſe faiſoit ſervir avec l'appareil le plus faſtueux. Il avoit deux ſortes de gardes, l'une de ſoldats qui occupoient toutes les cours de ſon palais, l'autre intérieure & compoſée de deux cents Nobles, qui entroient chaque jour dans les appartements. Toute la Nobleſſe de l'Empire étoit obligée de venir par brigades des Provinces mêmes les plus éloignées, pour ſervir à ſon tour. Pendant leur temps de ſervice, les Nobles étoient nourris de la deſſerte de

l'Empereur. Leur poſte principal étoit dans les antichambres, & ils n'entroient dans l'appartement impérial que lorſqu'ils y étoient appellés par un ordre précis de l'Empereur. Les Audiences publiques de ce Prince étoient extrêmement rares, à cauſe de la longueur des préparatifs; mais elles duroient une journée entiere. Tous les Grands, qui avoient droit d'entrer dans le Palais, étoient obligés de s'y rendre ces jours-là, afin d'aider l'Empereur à juger des points importants & difficiles. Les demandes des ſuppliants & les réponſes, ou les Arrêts du Prince étoient marqués exactement par des Sécretaires, placés ſuivant leurs fonctions dans la ſalle d'Audience. On ne laiſſoit entrer à la fois qu'un ſeul Suppliant, qui ſe préſentoit pieds nuds & les yeux baiſſés en faiſant ſucceſſivement trois révérences. Lorſqu'il avoit expoſé le ſujet de ſa demande & que l'Empereur lui avoit fait réponſe, il devoit ſe retirer ſans tourner le dos & ſans lever les yeux en répétant les trois révérences. Toute eſpece de réplique lui étoit interdite, & s'il manquoit à obſerver le moindre article du cérémonial preſcrit, il étoit puni ſur le champ avec une extrême rigueur. Au reſte l'Empereur écoutoit les moindres affaires fort attentivement, & quoiqu'il affectât une grande ſévérité en parlant, il cherchoit à raſſurer par quelques mots de bonté ceux qui paroiſſoient troublés de ſa préſence. Si le Suppliant ne pouvoit ſe remettre, l'Empereur nommoit un de ſes Miniſtres pour aller dans un autre lieu écouter la requête qu'on n'avoit oſé lui préſenter à lui-même.

Je crois devoir rapporter ici le détail qu'Herrera, cité par M. l'Abbé Prévôt (1), donne de la maniere dont Montezume étoit ſervi dans ſes repas. » La table de ce Prince, dit-il, n'étoit qu'une ſorte de couſſin, ou une paire » de peaux rouges. Le ſiége ſur lequel il étoit aſſis étoit un petit banc tout » d'une piece creuſé à l'endroit où il ſe plaçoit, façonné & richement peint. » Les nappes & les ſerviettes étoient de coton, fort déliées & plus blanches » que la neige. Elles ne ſervoient qu'une ſeule fois à l'Empereur, car on » les donnoit enſuite aux Officiers. Quatre cents Pages, tous Gentilshommes, portoient les viandes & les mettoient de ſuite dans une ſalle, afin » que l'Empereur, après les avoir conſidérées, marquât celles qu'il vouloit » qu'on lui ſervît. Les Maîtres d'hôtel, inſtruits des volontés de l'Empereur, » faiſoient réchauffer ſur des braſiers les mets qu'il avoit choiſis. Avant » qu'il ſe mît à table, il ſe préſentoit vingt femmes des plus belles avec » des baſſins pour lui donner à laver. Lorſqu'il étoit aſſis, un Maître » d'hôtel tiroit une baluſtrade de bois qui diviſoit la ſalle, afin d'empêcher » que ceux qui venoient le voir manger ne cauſaſſent de l'embarras. Tout » le monde obſervoit un grand ſilence, à l'exception de quelques bouffons » que l'Empereur prenoit plaiſir à faire parler. Les Ecuyers, les pieds nuds » comme tous ceux qui paroiſſoient devant l'Empereur, ſervoient ce Prince » à genoux, ſans oſer lever les yeux. Six Seigneurs, qui étoient obligés » d'aſſiſter à ſes repas, quoiqu'un peu éloignés de la table, recevoient quelques plats, qu'il marquoit pour eux & les mangeoient reſpectueuſement.

» Il y avoit ordinairement, pendant les repas que l'Empereur faiſoit en » public, une muſique de fluttes, de cornemuſes, de hautbois, d'os & de

(1) Hiſtoire des Voyages, Tome XII. p. 532.

L'AMÉRIQUE.

» petits tambours de cuivre, dont le ſon avoit peu d'agréments. Pluſieurs » nains, boſſus, & autres gens contrefaits étoient admis dans la ſalle à man- » ger, pour réjouir l'Empereur, qui leur donnoit à manger ſes reſtes au » bout de la table, avec les bouffons. Les plats & le ſervice n'étoient que » de terre, & quoique fort bien travaillés, ils ne paroiſſoient qu'une fois » devant l'Empereur. Les vaſes & les coupes étoient toujours les mêmes, » parce qu'ils étoient d'or avec leurs ſoucoupes de même métal, ou quel- » quefois c'étoient des coquilles richement garnies. On tenoit prêtes pluſieurs » ſortes de boiſſons, dont quelques-unes étoient relevées par d'excellentes » odeurs, & l'Empereur déſignoit celles qu'il vouloit boire. Il mangeoit » rarement de la chaire humaine, & quand cela arrivoit, il falloit qu'elle » eût été ſacrifiée. Lorſque le couvert étoit levé, les femmes, qui avoient » donné à laver à l'Empereur & qui étoient demeurées debout pendant le » repas ſortoient ainſi que ceux auxquels il avoit été permis d'y aſſiſter. Il ne » reſtoit dans la ſalle que les Officiers de garde, & l'Empereur fumoit du » tabac mêlé d'ambre gris, afin que cette vapeur l'excitât à dormir. Quand » il avoit repoſé quelques moments, on faiſoit entrer les Muſiciens qui » chantoient au ſon des inſtruments différentes ſortes de poëſies, dont les » vers avoient leur nombre & leur cadence. Le ſujet ordinaire de ces com- » poſitions étoit quelque trait de l'ancienne hiſtoire du pays, ou des conquê- » tes du Monarque regnant & de ſes prédéceſſeurs ».

Outre ce qu'il en coûtoit tous les jours pour la table & la paye des Officiers de l'Empereur, il entretenoit ſans ceſſe deux ou trois groſſes armées en campagne, & de fortes garniſons dans les principales villes de l'Empire. Les revenus néceſſaires pour fournir à toutes ces dépenſes étoient tirés du produit des mines d'or & d'argent, des ſalines & de tous les anciens droits; mais les principales richeſſes de Montezume venoient des nouveaux tributs qu'il avoit impoſés à ſes ſujets, & qu'il pouſſoit à l'excès. Tous les payſans & les ouvriers étoient contraints de rendre au Souverain, les uns le tiers du revenu des terres qu'ils faiſoient valoir, & les autres la même valeur du profit qu'ils faiſoient ſur leurs ouvrages. Il y avoit dans toutes les parties de l'Empire des Officiers chargés de recueillir les impôts, & de les envoyer à la Cour. Ces Officiers, qui dépendoient du Tribunal de l'épargne anciennement établi dans la capitale, rendoient un ſi rigoureux compte des revenus des Provinces, que les moindres négligences à cet égard étoient ſéverement punies. Cette rigueur forçoit les Receveurs à exercer pluſieurs violences dans la levée des droits Impériaux, & de-là ſans doute étoit venue la haine que la plus grande partie des Mexicains portoit à Montezume.

Le tribut des Nobles étoit de fournir des ſujets ſuffiſamment pour la garde intérieure du Palais, & pour le ſervice militaire, & d'offrir un certain nombre de préſents à l'Empereur. Ce Prince, en les recevant comme Volontaires, ne laiſſoient pas de faire ſentir aux Nobles qu'ils lui devoient cette ſorte d'hommage. Les Thréſoriers de l'Empereur, après avoir délivré tout ce qui étoit néceſſaire pour la dépenſe de ſa maiſon, & pour l'entretien des troupes, portoient le reſte au thréſor, où on réduiſoit l'or & l'argent en eſpeces.

Ordre de Chevalerie Mexicaine.

Le peuple au Mexique pouvoit acquérir la Nobleſſe par la voye des armes,

& les Nobles parvenoient aux plus hautes dignités par le même moyen. Montezume, qui connoiſſoit combien il étoit important pour ſa grandeur d'entretenir cette idée parmi ſes ſujets, avoit inſtitué pluſieurs Ordres Militaires ou de Chevalerie, qui étoient diſtingués chacun par un habillement particulier & par d'autres marques honorables. Les Hiſtoriens déſignent trois de ces Ordres ſous les titres de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre & du Lion. Ceux qui en étoient revêtus portoient la figure de ces animaux peinte ſur leurs habits, & pendue au col. Le même Prince avoit encore fondé un Ordre ſupérieur, où les Princes & les Nobles ſeuls étoient admis, & pour lui donner plus de conſidération il s'y étoit enrollé lui-même. Les Chevaliers de ce dernier Ordre avoient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge, & de gros cordons de la même couleur qui, ſortant d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée, pendoient plus ou moins ſur leurs épaules, ſuivant le mérite de leurs exploits, qu'on diſtinguoit encore par le nombre des cordons.

Un Hiſtorien Eſpagnol, qui aſſure avoir été témoin des cérémonies de la réception de ces Chevaliers qu'on nommoit Tecuitles, en donne la deſcription ſuivante (1). » Trois ans avant l'initiation, dit-il, celui qui étoit deſtiné » à la Chevalerie invitoit ſes parents, ſes amis, les Seigneurs de ſa Province » & tous les anciens Tecuitles, à une fête, qui ne devoit ſe célébrer qu'au » bout de trois ans, ſes parents, ſes amis, les Seigneurs de ſa Province & » tous les anciens Tecuitles. Il paroît, ajoûte le même Hiſtorien, que cet » intervalle étoit établi pour donner le temps au Public de faire des recher- » ches ſur la conduite du Novice, & pour former des objections contre ſon » courage & ſes mœurs. On n'obſervoit pas moins, ſurtout entre les parents » & les amis, s'il n'arrivoit rien dans un ſi long eſpace qui dût paſſer pour » un mauvais augure. Le jour de l'aſſemblée tous ceux qui la compoſoient » parés de leurs plus riches ornements, conduiſoient le Novice à l'autel. Il » ſe mettoit à genoux avec une égale affectation de grandeur d'ame & de » piété, & un Prêtre, qui ſe préſentoit auſſitôt, lui perçoit le nez d'un os » pointu de tigre, ou d'un ongle d'aigle, & mettoit de petites pieces » d'ambre noir dans les trous qu'il venoit de faire. Après cette douloureuſe » opération, que le Candidat devoit ſouffrir ſans aucune marque d'impa- » tience, le Prêtre lui adreſſoit un diſcours auſſi ennuyeux par ſa longueur » que piquant par les injures dont il étoit rempli, & paſſant des paroles » aux actions, il lui faiſoit diverſes ſortes d'outrages, & les finiſſoit en le » dépouillant de tous ſes habits. Le jeune Noble, en cet état, ſe retiroit » dans une ſalle du Temple, où il s'aſſeyoit à terre pour y paſſer le reſte du » jour en prieres.

» Pendant ce temps-là toute l'aſſemblée faiſoit un grand feſtin auquel il » n'avoit aucune part, & quoique la joye fût pouſſée fort loin en ſa pré- » ſence, perſonne ne lui adreſſoit un ſeul mot, & tout le monde ſe retiroit » à l'approche de la nuit, ſans regarder & ſans dire adieu au Novice. Alors » les Prêtres apportoient un manteau fort groſſier pour le vêtir, de la paille » ſur laquelle il devoit coucher, & une piece de bois fort dur pour lui ſer- » vir de chevet. Ils lui donnoient de la teinture afin qu'il s'en frottât

(1) Voyez l'Hiſtoire des Voyages, Tom. XII. pag. 537.

L'AMÉRIQUE.

» le corps, des poinçons pour ſe percer les oreilles, les bras, les jambes, » un encenſoir & de la poix groſſiere pour encenſer les idoles. Ils ne lui » laiſſoient pour compagnie que trois vieux ſoldats des plus endurcis aux fa» tigues de la guerre, qui étoient chargés non ſeulement de l'inſtruire, mais » de troubler continuellement ſon ſommeil, parce qu'il ne devoit dormir » que quelques heures ſans ſe coucher: ce qui duroit quatre jours. S'il paroiſ» ſoit trop aſſoupi, ces ſoldats le piquoient avec des poinçons pour le réveil» ler. A minuit, il devoit encenſer les idoles, & leur offrir quelques gout» tes de ſon ſang. Il faiſoit une fois pendant la nuit le tour de l'enclos du » Temple, & creuſant la terre en quatre endroits, il y enterroit des » cannes teintes du ſang qu'il avoit tiré de ſes oreilles, de ſes pieds, de ſes » mains & de ſa langue. Enſuite il prenoit ſon repas, qui conſiſtoit en qua» tre épics de maïs & un verre d'eau. Ceux qui vouloient ſe diſtinguer par » leur force & leur courage ne prenoient rien pendant quatre jours. A la » fin de cette pénible épreuve, l'Aſpirant à la Chevalerie demandoit congé » aux Prêtres pour aller continuer ſon noviciat dans les autres Temples. Ses » exercices y étoient moins rigoureux, mais ils duroient tout le reſte de » l'année, & dans une ſi longue pénitence, il ne pouvoit aller à ſa maiſon. » Vers la fin de l'année, il cherchoit un jour heureux pour ſortir avec des » augures auſſi favorables qu'il y étoit entré, & lorſqu'il croyoit avoir » choiſi avantageuſement, il en faiſoit avertir ſes amis qui venoient le » prendre à la pointe du jour. On le lavoit, on le nettoyoit ſoigneuſement » & on le remenoit au milieu des inſtruments & des cris de joye au pre» mier Temple, où il avoit commencé ſes exercices. En cet endroit, ſes » amis le dépouilloient de l'habit groſſier qu'il avoit porté ſi longtemps & » lui en faiſoient prendre un très-riche. Ils lui lioient les cheveux d'un ru» ban rouge, le couronnoient des plus belles plumes, & lui mettoient un » arc dans la main gauche & des fleches dans la droite. Le Grand Prêtre » lui faiſoit une longue harangue, qui ne contenoit que des éloges de ſon » courage & des exhortations à la vertu. Il lui recommandoit particuliere» ment la défenſe de ſa Patrie & de ſa Religion, & lui rappellant qu'il » avoit eu le nez percé d'un os de tigre & d'une griffe d'aigle, il l'avertiſ» ſoit qu'auſſi longtemps qu'il porteroit les cicatrices de ces glorieuſes bleſ» ſures, il devoit faire éclater dans toutes ſes actions la nobleſſe de l'aigle » & l'intrépidité du tigre. Enfin le Grand Prêtre lui donnoit un nouveau » nom, & le congédioit en le béniſſant «.

Entre les diſtinctions des Chevaliers du premier Ordre, on compte le droit d'avoir tout le corps armé en temps de guerre, pendant que les Chevaliers des autres Ordres n'étoient armés, dit un Eſpagnol, que juſqu'à la ceinture. D'ailleurs les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent, ſe vêtir de riche coton, ſe ſervir de vaſes peints & dorés & porter des ſouliers. Le peuple n'avoit jamais droit de ſe chauſſer ni d'employer à ſes uſages d'autres vaſes que de terre, ni de s'habiller qu'avec du drap fort groſſier. Chaque Ordre de Chevalerie avoit au Palais ſon logement diſtingué par une marque particuliere. Le premier ſe nommoit le quartier des Princes, le ſecond celui des Aigles, le troiſieme celui des Lions & des Tigres, & le quatrieme celui des Gris, qui étoit le dernier Ordre, diſtingué par

la forme dont les Chevaliers portoient leurs cheveux. Les autres Officiers occupoient des logements inférieurs, & perſonne ne pouvoit changer le ſien ſous peine de mort.

Mariages.

L'âge ordinaire des garçons pour ſe marier étoit celui de vingt ans, & les filles en avoient communément quinze, lorſqu'elles prenoient l'état de femme. La cérémonie du mariage ſe faiſoit toujours par le miniſtere d'un Prêtre, qui prenoit les deux parties par les mains en leur demandant quelle étoit leur intention. Le devoir des filles en cette occaſion étoit de marquer leur ſoumiſſion par un modeſte ſilence ; mais ſur la réponſe du jeune homme, le Prêtre nouoit le bord de la robe dont il étoit revêtu avec le bout d'un voile que la jeune fille portoit, & les conduiſoit l'un & l'autre dans la maiſon qu'ils devoient habiter. Il les faiſoit tourner ſept fois autour d'un fourneau, & pourvû que les mariés euſſent obtenu tous deux la permiſſion de leurs peres & celle du Capitaine de leur quartier, rien ne manquoit plus à leur union. Si un jeune homme, en quittant ſon pere pour ſe marier, le laiſſoit dans la pauvreté, il s'engageoit à lui faire part du bien qu'il pouvoit acquérir ; mais ſi au contraire le pere étoit riche, il promettoit à ſon fils, qu'indépendamment du bien qu'il lui donnoit en l'établiſſant, il ne le laiſſeroit jamais tomber dans la miſere, quelque choſe qui pût lui arriver.

La pluralité des femmes étoit permiſe aux maris, & ils pouvoient épouſer toutes leurs parentes, à l'exception de leurs meres & de leurs ſœurs. Ceux qui déſiroient avoir une fille à titre de concubine la demandoient au pere, ſous prétexte d'en avoir des enfants. Si elle donnoit le jour à un fils, le pere de la fille prioit alors l'homme de l'épouſer, ou l'obligeoit à la lui renvoyer. Celui qui prenoit le dernier parti ne devoit plus avoir aucun commerce avec la fille dont il ſe défaiſoit, & il étoit puni ſi on le ſurprenoit lui parler ſeulement en ſecret. Dans le mariage, l'époux avoit la liberté de répudier ſa femme dès le lendemain de ſes nôces, s'il lui trouvoit quelque défaut qui lui parût conſidérable, & dans ce cas il ſe faiſoit rendre juſqu'aux moindres bijoux. Après ce divorce, les hommes ne pouvoient reprendre leurs femmes ſous peine de mort, mais les femmes avoient le privilége de ſe remarier à quelqu'autre, lorſqu'elles en trouvoient l'occaſion. Une mere, en mariant ſa fille, lui recommandoit particulierement la propreté, le culte des Dieux, & les ſoins intérieurs de ſa maiſon. Un pere, de ſon côté, exhortoit ſon fils à bien vivre avec la femme qu'il prenoit, à entretenir l'union avec ſes voiſins, & à reſpecter ſurtout ſes ſupérieurs. Les devoirs des peres & des meres envers leurs enfants étoient écrits dans les caracteres dont ſe ſervoit la Nation, & ſe trouvoient dans chaque famille ; de ſorte qu'un jeune homme, en quittant la maiſon paternelle, avoit ſoin de prendre copie de ces regles de conduite.

Les femmes, pendant leur groſſeſſe, ſe médicamentoient ſi fort pour conſerver leur ſanté, qu'elles la ruinoient quelquefois par une prévoyance mal entendue. Auſſitôt qu'elles étoient accouchées, on appelloit un Prêtre qui faiſoit aux garçons quelques légeres inciſions pour en faire couler le ſang, & les lavoit enſuite lui-même avec beaucoup de ſoin. Si l'enfant appartenoit à un Noble ou à un Guerrier, on lui mettoit dans la main droite une petite épée,

L'AMÉRIQUE.

& dans la gauche une eſpece de bouclier. Aux enfants du commun, on préſentoit les outils de la profeſſion de leur pere, & toutes les filles de quelque rang qu'elles fuſſent, avoient dans leur berceau des inſtruments pour filer, pour coudre & pour toutes les occupations ordinaires à leur ſexe. Une mere devoit toujours nourrir ſes enfants de ſon lait, mais ſi quelque accident la forçoit à avoir recours à une nourrice étrangere, elle examinoit ſoigneuſement la qualité de ſon lait & la recevoit enſuite ſans autre difficulté. Tous les enfants étoient recommandés, mis en cérémonie ſous la protection des Dieux; on faiſoit pour leur fortune & leur ſanté des offrandes, des vœux & des ſacrifices, & on leur mettoit au col des billets & d'autres amulettes, qui contenoient des figures d'idoles & des caracteres myſtérieux.

On veilloit attentivement à l'éducation des enfants, & dans chaque Temple il y avoit une école, où les jeunes gens du quartier alloient pour être inſtruits par les Prêtres. Les devoirs de Religion & les loix civiles étoient les premiers objets de l'étude des écoliers; mais on ne négligeoit pas en même temps de leur apprendre tous les exercices du corps, qui pouvoient être avantageux à leur ſanté & devenir utiles au bien de la Nation. On les faiſoit ſouvent coucher durement, manger peu & agir beaucoup. Les enfants des Nobles avoient un endroit particulier où ils étoient élevés par d'anciens Chevaliers qui les accoutumoient aux plus rudes travaux. On les aſſujettiſſoit dès leur premiere jeuneſſe à porter des vivres aux ſoldats au milieu des armées & en préſence des ennemis. Cette méthode ſervoit à familiariſer les jeunes gens avec le péril, & donnoit occaſion de connoître leur courage & leur caractere. Quelques-uns ſe diſtinguoient ſouvent par des actions d'éclat, qui leur valoient le titre de Capitaine, & les exemptoient de l'eſpece de ſervitude où ils étoient auparavant. Après le cours des inſtructions, ceux qui vouloient ſe deſtiner au culte des autels entroient tout à fait dans le Temple, & alors ils avoient des maîtres particuliers, qui leur apprenoient les ſecrets & les cérémonies de la Religion. Dès qu'ils s'étoient entierement conſacrés à cette profeſſion, ils devoient y perſéverer juſqu'à la vieilleſſe. Alors l'âge les exemptoit de toute ſorte de travail, & ils jouiſſoient d'une diſtinction proportionnée à l'idée qu'on avoit de leur vertu.

On n'avoit pas moins d'attention pour élever les filles dans les principes de l'honneur & de la retenue. Elles avoient à peine atteint l'âge de quatre ans qu'on les accoutumoit déjà à vivre dans la ſolitude, à s'occuper des travaux de leur ſexe & à pratiquer la vertu la plus rigide. La plûpart ne ſortoient de la maiſon de leurs peres que pour ſe marier, & on les menoit rarement au Temple, pour éviter toute eſpece de diſſipation. Lorſqu'elles alloient ainſi invoquer les idoles, ce n'étoit ordinairement que pour accomplir des vœux que leurs meres avoient faits, ou pour implorer le ſecours des Dieux dans leurs maladies. Si une néceſſité indiſpenſable, ou les raiſons dont je viens de parler, forçoient les jeunes filles à ſortir de la maiſon paternelle, elles étoient accompagnées de pluſieurs vieilles femmes, qui ne leur permettoient point de lever les yeux ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles & les garçons ne mangeoient enſemble avant leur mariage. Les Seigneurs obſervoient cette loi avec la derniere régularité, & comme leurs maiſons étoient fort grandes, ils y faiſoient conſtruire des jardins & des vergers,

vergers, où l'appartement des femmes étoit ſéparé de tous les autres édifices. Si quelqu'une ſortoit de l'enceinte qui lui étoit preſcrite, elle étoit ſévérement punie, & dans les promenades on ne permettoit point aux jeunes filles de lever les yeux, ni de tourner la tête pour regarder derriere elles. Les heures du travail étoient reglées, & ſi une fille le quittoit alors ſans ordre, elle ſubiſſoit quelque rude châtiment. On cherchoit à leur inſpirer tant d'horreur pour le menſonge, que pour une faute de cette nature, on leur fendoit un peu les levres.

Maiſons, meubles & nourritures.

Les Seigneurs & les perſonnes riches, en vertu de la liberté qu'ils avoient de faire bâtir de magnifiques maiſons, s'étoient appliqués à embellir la capitale du Mexique par de ſuperbes édifices. Le commun du peuple, à qui il étoit défendu d'élever leurs logements au-deſſus du rez de chauſſée, & & d'y avoir des fenêtres & des portes, avoit ſeulement des maiſons faites de terre & couvertes de planches, qui formoient une eſpece de plate-forme ou terraſſe. L'intérieur de ces bâtiments n'étoit pas plus riche que l'extérieur, mais il y regnoit beaucoup de propreté. Les lits étoient de nattes, ou de ſimple paille, avec des couvertures de coton, & pour chevet ils avoient une groſſe pierre ou quelque billot de bois : de petits ſacs pleins de feuilles de palmier ſervoient de ſiéges ; on en faiſoit de bois qui avoient des doſſiers d'un tiſſu des plus groſſes feuilles. Les Mexicains faiſoient peu d'uſage de ces ſiéges, car leur coutume étoit de s'aſſeoir à terre & même d'y manger. Leur nourriture ordinaire, qu'ils prenoient avec beaucoup de malpropreté, ſuivant le rapport de pluſieurs Hiſtoriens Eſpagnols, étoit le maïs en pâte ou préparé avec divers aſſaiſonnements. Ils y joignoient toutes ſortes d'herbes, à l'exception des plus dures ou de celles qui pouvoient avoir une mauvaiſe odeur. Le plus délicat de leur breuvage étoit une compoſition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils en avoient pluſieurs autres ; mais aucune n'étoit capable d'enyvrer.

On défendoit rigoureuſement l'uſage des liqueurs fortes ; & les Seigneurs & les Juges, ſans la permiſſion deſquels on n'en pouvoit boire, l'accordoient ſeulement aux vieillards & aux malades. Les jours de fête & de travail public, tout le monde avoit une meſure de ces liqueurs, mais les Juges prenoient garde qu'on les proportionnât à l'âge de ceux à qui on en diſtribuoit. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux de tous les vices, & le châtiment de celui qui s'étoit abandonné à l'yvreſſe étoit rigoureux & public. On raſoit le coupable en préſence du peuple aſſemblé, & pendant cette exécution on abattoit ſa maiſon, comme pour faire entendre qu'un homme qui s'expoſe à perdre la raiſon eſt incapable de vivre dans la ſociété humaine. S'il poſſédoit quelque Charge ou quelque Office, il en étoit dépouillé ſans pouvoir ſe flatter d'être jamais relevé de cette interdiction.

Amuſements.

Les amuſements des Mexicains étoient diverſes ſortes de jeux, la danſe & la muſique. Ils aimoient tellement les deux derniers exercices, qu'ils ſe raſſembloient ſouvent pour aller au milieu d'une grande cour devant les ſalles du Palais, donner à l'Empereur le plaiſir d'entendre leurs chants & de voir leurs danſes. Alors on étendoit une natte fort déliée ſur laquelle on poſoit deux tambours, l'un petit & qui étoit fait d'une ſeule piece de bois fort

L'AMÉRIQUE.

bien travaillé. L'autre étoit plus grand, rond, creux & peint en dehors. Il avoit ſur l'embouchure un cuir bien préparé & fort tendu, qu'on ſerroit ou lâchoit pour élever ou baiſſer le ton. Ce tambour ſe battoit avec les deux mains & fatiguoit beaucoup le muſicien. Les chanſons, qui s'accordoient aſſez bien avec ces inſtruments, contenoient la vie & les actions des anciens Empereurs du Mexique. De temps en temps les chanteurs y mêloient des récits plus badins en couplets rimés qui avoient un certain agrément. Ceux qui danſoient devant l'Empereur étoient les principaux Seigneurs du Royaume, richement parés & tenant dans leurs mains des bouquets de roſes, ou des éventails de plumes tiſſus d'or. Les uns avoient pour coëffure une tête d'aigle ou de tigre ; d'autres portoient ſur le bras droit ou ſur les épaules des deviſes d'or ou d'argent & de riches plumes.

Dans les aſſemblées de la capitale, le nombre des danſeurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs ſe plaiſoient ſouvent à ſe mêler avec le peuple. La danſe ſe faiſoit dans l'ordre ſuivant : on commençoit à marcher par rangs de huit ou plus, ſelon la quantité des acteurs, dont les principaux ſe plaçoient près des tambours. Après une marche aſſez lente qui duroit quelque temps, à cauſe des différentes formes qu'elle prenoit, on s'entremêloit pour danſer en branle & en ſe tenant par la main. Deux chefs de rang reprenoient la danſe ſeuls & conduiſoient les autres, qui imitoient leurs pas & leurs geſtes. Ces chefs chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. La danſe duroit ainſi quelquefois quatre ou cinq heures & perſonne ne paroiſſoit en être fatigué, quoique les mouvements fuſſent par intervalles aſſez précipités. Il étoit permis à tout danſeur de quitter l'aſſemblée pour ſe rafraîchir quelques inſtans, mais il devoit ſortir ſans rompre l'ordre & la cadence & reprendre l'un & l'autre en rentrant. On voyoit ſouvent arriver des maſques & des bouffons différemment habillés qui ſe mêloient dans la danſe, en faiſant des ſauts extraordinaires, en diſant des plaiſanteries & en imitant d'autres Nations par leurs geſtes & par leur langage, ou en contrefaiſant les fous, les yvrognes & les vieilles femmes.

Une autre danſe des Mexicains, dont un Hiſtorien Eſpagnol parle avec éloge, s'appelloit *Mitote*, & ſe faiſoit dans les cours du grand Temple à Mexico. L'Empereur même ſe mêloit quelquefois à cette danſe, qui étoit très-ſolemnelle par cette raiſon. On formoit deux grands cercles, au milieu deſquels les inſtruments ſe trouvoient placés. Le cercle intérieur n'étoit compoſé que des Grands, des Anciens & de toutes les perſonnes au-deſſus du commun. On ne laiſſoit dans le ſecond cercle que ceux qui d'entre le peuple ſembloient les plus raiſonnables & les mieux parés en plumes & en bijoux. Pluſieurs Mexicains à cheval ſur des figures d'homme, d'animal ou ſur des colomnes chantoient & danſoient ſans perdre la meſure ni l'équilibre. D'autres montoient ſur des bâtons, s'y tenoient droits, & prenoient enſuite mille poſtures ſingulieres. D'autres paſſant leurs mains ſous la plante de leurs pieds ſe courboient en cercle, s'élançoient en l'air & retomboient en roulant comme une boule. Enfin d'autres voltigeoient, ſautoient & faiſoient pluſieurs tours avec de gros poids ſur l'eſtomach ou ſur l'épaule.

Souvent le peuple s'aſſembloit dans les places publiques ou ſur les dégrés

L'Amérique.

des Temples, pour faire des défis au blanc, & d'autres preuves d'adreſſe avec l'arc & la fleche. On couroit, on luttoit ſous différentes conditions, & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du Public. Tels étoient les principaux amuſements des Mexicains, & ils en avoient un grand nombre d'autres qui recevoient divers changements, ſuivant la volonté de ceux qui les prenoient. Je vais maintenant faire un court détail des funérailles, après quoi je parlerai de quelques coutumes de pluſieurs pays renfermés dans celui du Mexique.

Funérailles.

Le ſoin des funérailles regardoit toujours les Prêtres ; mais les cérémonies qu'ils obſervoient n'étoient pas toutes ſemblables, parce qu'elles dépendoient de la volonté des mourants. Les uns demandoient à être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maiſons ; d'autres vouloient être portés dans les montagnes, à l'imitation des Empereurs qui avoient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque. Enfin quelquefois des Particuliers ordonnoient que leurs corps fuſſent brûlés & qu'on enterrât leurs cendres dans les Temples avec leurs habits, & ce qu'ils avoient de plus précieux. Quelque fût la volonté d'un mourant, on avertiſſoit les Prêtres de ſon quartier dès qu'il avoit rendu l'ame, & ces Prêtres le mettoient à terre, aſſis à la maniere du pays, & revêtu de ſes plus beaux habillements. Les parents & les amis du mort venoient alors le ſaluer & lui faire de riches préſents. Si c'étoit un Cacique ou quelque Grand de la Cour, on lui offroit des eſclaves qui étoient égorgés ſur le champ pour l'accompagner dans l'autre Monde. Les Officiers des Seigneurs, & l'eſpece de Chapelain même, qu'ils avoient chez eux pour régler les cérémonies religieuſes, étoient les premiers immolés auſſitôt qu'il étoit expiré. On croyoit que les uns alloient préparer un nouveau domicile à leur maître, pendant que les autres lui ſervoient de cortége. Suivant ce principe, on enterroit avec le mort une grande partie de ſes richeſſes. Si le mort étoit un Capitaine qui ſe fût diſtingué, on faiſoit autour de lui des amas d'armes & d'enſeignes. Les obſéques duroient dix jours, & ſe célebroient par une alternative de pleurs & de chants. Les Prêtres faiſoient une eſpece d'office des morts & chantoient d'un ton lugubre, tantôt en chœur & tantôt l'un après l'autre. Ils élevoient pluſieurs fois le corps avec beaucoup de cérémonies, & le tambour & la flute accompagnoient les voix & les encenſements qui ſembloient ſe faire en cadence. Celui des Prêtres qui tenoit le premier rang étoit revêtu des habits de l'idole que le Seigneur défunt avoit particulierement honorée, & dont il avoit été comme l'image vivante ; car chaque Noble repréſentoit une idole, & de-là venoit ſans doute l'extrême vénération que le peuple avoit pour la Nobleſſe. Si on bruloit le corps, un Prêtre en recueilloit ſoigneuſement les cendres, & prenant un habit qui inſpiroit tout à la fois & l'horreur & la crainte, il affectoit de remuer ces cendres d'un air furieux, qui repandoit la frayeur dans toute l'aſſemblée.

Auſſitôt qu'on s'appercevoit que l'Empereur étoit attaqué d'une maladie mortelle, on couvroit de maſques la face des principales idoles, & on les leur laiſſoit juſqu'à la guériſon ou la mort du Monarque. Lorſqu'il mouroit, on en donnoit avis ſur le champ à tous les Caciques ou Gouverneurs des différentes Provinces, afin que le deuil fût général, & pour convoquer

L'AME'RIQUE.

tous les Seigneurs à ſe trouver à la cérémonie des funérailles. Les plus proches devoient ſe rendre à la Cour au bout de quatre jours, & en leur préſence, ou plaçoit ſur une natte le corps de l'Empereur, qu'on avoit déjà lavé & parfumé pour le garantir de la corruption. On le veilloit toutes les nuits juſqu'au jour de l'enterrement, & on n'oublioit pas de faire éclater les pleurs & les gémiſſements. Le jour deſtiné pour brûler le corps, on commençoit par couper une poignée de cheveux au défunt, & on lui mettoit dans la bouche une groſſe émeraude. En le mettant ſur la natte, on l'avoit placé de façon qu'il étoit aſſis, & dans cette poſture, qu'on avoit ſoin de ne pas déranger, on lui couvroit les genoux de dix-ſept couvertures fort riches, dont chacune avoit ſon alluſion. Par deſſus ces couvertures, on attachoit la deviſe de l'idole qui étoit l'objet particulier de ſon culte, ou dont il avoit été l'image. On lui couvroit le viſage d'un maſque enrichi de perles & de pierres précieuſes, & on tuoit enſuite pour premiere victime l'Officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums de l'Empereur, afin que le voyage du Monarque dans un autre Monde ne ſe fît point dans les ténebres, ni ſur une route où ſon odorat fût bleſſé.

Après ce premier ſacrifice, on portoit le corps de l'Empereur au grand Temple, & dans la route, ceux qui compoſoient le cortége, pouſſoient de grands cris, ou chantoient d'un ton lugubre les louanges du défunt. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés, & tous les domeſtiques du Palais portoient des maſſes, des enſeignes & des panaches. En entrant dans la cour du Temple, on appercevoit un grand bucher auquel les Prêtres mettoient auſſitôt le feu ; & pendant que la flamme augmentoit, le grand Sacrificateur proferoit d'une voix plaintive des prieres & des invocations. On attendoit que le feu fût bien allumé pour y jetter le corps avec tous les ornements dont il étoit couvert, les armes, les enſeignes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On lançoit un chien au milieu du feu, afin qu'il annonçât par ſes abboyements l'approche de l'Empereur dans les lieux par leſquels il devoit paſſer. Le grand ſacrifice commençoit alors & il falloit que les victimes fuſſent au moins au nombre de deux cents. Les Prêtres leur ouvroient la poitrine pour en arracher le cœur qu'ils jettoient dans le feu du bucher. On ne mangeoit point la chair de ceux qui étoient ainſi ſacrifiés, & leurs corps étoient dépoſés dans des charniers où ils ſe conſumoient peu à peu. Les victimes étoient ordinairement des eſclaves & des Officiers du palais, parmi leſquels on comptoit pluſieurs femmes.

Dès que ces ſanglantes exécutions étoient faites chacun ſe retiroit en ſilence : on faiſoit garder le bucher toute la nuit & on ſe raſſembloit le lendemain. Les Prêtres ramaſſoient les cendres, les dents, l'émeraude qu'on avoit miſe dans la bouche du mort, & après avoir renfermé ces dépouilles dans un vaſe, ils le portoient ſolemnellement à la montagne de Chapultepeque. Ils plaçoient, dans l'eſpece de caverne qu'on avoit pratiquée au pied de la montagne, le vaſe rempli des cendres de l'Empereur & la poignée de cheveux qu'on lui avoit coupés quelques jours après ſa mort. Ils bouchoient enſuite avec beaucoup de ſoin l'entrée de cette caverne, & plaçoient au deſſus une ſtatue de bois, repréſentant la figure du mort. Pendant quatre jours conſécutifs les femmes de l'Empereur défunt, ſes filles, ſes

plus fideles ſujets apportoient pluſieurs offrandes aux pieds de la ſtatue. Le cinquieme jour, les Prêtres immoloient quinze eſclaves ; le vingtieme, cinq ; le ſoixantieme trois ; & enfin neuf le quatre-vingtieme, pour terminer la cérémonie.

Obſeques du Cacique de Méchoacan.

On obſervoit pluſieurs circonſtances ſingulieres aux funérailles du Cacique de Mechoacan, dont la puiſſance étoit peu inférieure à celle de l'Empereur. Lorſque ce Cacique ſe ſentoit proche de ſon heure derniere, il avoit ſoin de nommer celui de ſes enfans qu'il ſe deſtinoit pour ſucceſſeur. L'héritier faiſoit auſſitôt avertir tous les Seigneurs de la Province, & ceux qui avoient exercé quelque emploi ſous l'autorité de ſon pere, qu'ils euſſent à le reconnoître en qualité de Cacique. Chacun s'empreſſoit d'obéir, & apportoit en ſigne d'hommage de magnifiques préſents. L'appartement du Cacique malade étoit fermé avec ſoin, & aucun de ſes anciens ſujets n'avoit la liberté d'y entrer. Ses ſeuls Officiers & pluſieurs eſclaves le ſervoient juſqu'à ce qu'il fût expiré. Alors ils en donnoient avis, & on convoquoit une nombreuſe aſſemblée de Seigneurs & autres Nobles. Les pleurs, les cris, les gémiſſements ſe faiſoient entendre, & étoient la premiere marque du regret feint ou véritable qu'on avoit de la perte du mort. Après ce triſte exorde, on ouvroit l'appartement de l'ancien Cacique, & chacun entroit, le touchoit avec la main & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On mettoit enſuite au mort une chauſſure de peau de chevreuil, qui étoit celle des Caciques, & on lui attachoit aux genoux des ſonnettes d'or, aux poignets des braſſelets de même métal, au col une chaîne de pierres précieuſes, des pendants aux oreilles & des anneaux aux doigts. Ses levres mêmes étoient couvertes de pierreries, & ſes épaules de pluſieurs treſſes des plus belles plumes.

Lorſque le mort étoit ainſi paré, on le plaçoit ſur une eſpéce de litiere découverte, ayant auprès de lui, d'un côté, ſon arc & ſes fleches, & de l'autre, une grande figure qui repréſentoit l'idole qu'il avoit le plus révérée pendant ſa vie, & qu'on ſuppoſoit empreſſée alors à récompenſer ſon attachement & ſa piété. Le fils, ſucceſſeur du Cacique, nommoit ceux qui devoient accompagner ſon pere pour le ſervir dans l'autre vie. Quelques-uns regardoient comme une faveur d'être choiſis, d'autres s'en affligeoient ; mais les uns & les autres ne pouvoient éviter de ſubir le ſort qui les attendoit. On s'efforçoit ſeulement, pour leur ôter toute crainte & toute foibleſſe dans les derniers moments, de leur faire prendre toutes ſortes de viandes & de liqueurs fortes qui les enyvroient. Sept femmes d'une haute naiſſance devoient faire avec le mort le voyage de l'autre Monde, & on les croyoit chargées, l'une de garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux ; une autre de lui préſenter la coupe à ſes repas ; la troiſiéme de laver ſes habits & ſon linge, & les quatre autres de ne le pas quitter un moment, & de lui rendre tous les ſervices dont elles pouvoient être capables. Outre les victimes nommées par le nouveau Cacique, on raſſembloit encore celles qui venoient s'offrir volontairement, & celles que chaque Ordre de l'Etat étoit obligé de fournir. On peignoit d'une couleur jaune le viſage de tous ceux qui devoient être ſacrifiés ; on leur mettoit une couronne ſur la tête, & on les enyvroit pour leur ſauver l'horreur des approches de la mort.

L'AMÉRIQUE.

La marche funebre commençoit par les malheureuſes victimes, à qui les vapeurs des liqueurs qu'on leur avoit fait boire ôtoient toute idée apparente de triſteſſe. Cependant les airs que ces infortunés jouoient ſur leurs inſtruments étoient lugubres, & leurs pas étoient lents & compoſés. Les parents du mort paroiſſoient enſuite, précédant de quelques pas la litiere du Cacique, portée par les principaux Seigneurs du pays & ſuivie de pluſieurs muſiciens, qui chantoient une eſpece de poëſie fort triſte ſur des airs qui inſpiroient la mélancolie. Ceux qui avoient poſſédé des emplois s'avançoient en donnant des marques de la plus vive douleur, & la marche étoit fermée par les domeſtiques du Palais, chargés d'enſeignes & d'éventails de plumes. Le peuple, que la curioſité attiroit pour voir l'ordre du convoi, veilloit attentivement ſur les victimes, & ſongeoit à fermer le paſſage à celles qui auroient voulu prendre la fuite.

Les rues de la ville, par leſquelles cette eſpece de proceſſion devoit paſſer, étoit nettoyées avec pluſieurs formalités ſuperſtitieuſes, & le convoi, qui ne partoit qu'à minuit, étoit éclairé d'une infinité de flambeaux. Lorſque la litiere étoit arrivée au Temple, on lui faiſoit faire quatre fois le tour d'un grand bucher, qui ſe trouvoit prêt à recevoir le feu de la main des Prêtres, & ſans ôter le corps de la litiere où il étoit, on le plaçoit au ſommet du bucher, où on le brûloit avec tous ſes ornements. Pendant qu'il étoit dévoré par les flammes, on aſſommoit toutes les victimes, & ſans leur ouvrir la poitrine, comme à Mexico, on les enterroit derriere le mur du Temple. A la pointe du jour les Prêtres avoient ſoin de ramaſſer les cendres, les os du Cacique, l'or fondu & les pierreries calcinées, & portoient tous ces reſtes dans l'intérieur du Temple où ils les béniſſoient, en obſervant pluſieurs cérémonies myſtérieuſes. Ils mêloient enſuite à ces cendres différentes ſortes de pâtes & en compoſoient une grande figure de forme humaine qu'ils paroient de plumes, de colliers, de braſſelets & de ſonnettes d'or. Ils l'armoient d'un arc, de fleches, d'un bouclier, & la préſentoient en cet état aux adorations du peuple.

Tandis que chacun offroit ſes hommages à la nouvelle idole, les Prêtres ouvroient la terre au pied des dégrés du Temple & faiſoient une large foſſe, dont les parties intérieures étoient auſſitôt revêtues de nattes. Ils y dreſſoient une eſpece de lit ſur lequel on mettoit la ſtatue, les yeux tournés au Levant, & on ſuſpendoit autour d'elle pluſieurs petits boucliers d'or & d'argent, des arcs, des fleches & des Panaches. On plaçoit auprès du lit quantité de baſſins, de plats, de vaſes & des coffres remplis de robes, de joyaux & d'aliments deſtinés pour les beſoins du mort. Les Prêtres fermoient enſuite la foſſe avec un grand couvercle de terre, au deſſus duquel ils attachoient diverſes figures biſarres pour veiller, à ce qu'ils prétendoient, à la conſervation d'un ſi reſpectable monument. Les Mexicains étoient tellement attachés à leurs cérémonies funéraires, que les Eſpagnols ne purent d'abord venir à bout de les abolir; mais peu à peu elles ont cédé aux inſtructions du Chriſtianiſme, ainſi que les autres ſuperſtitions de l'idolâtrie.

Succeſſions dans les familles.

L'ordre des ſucceſſions n'étoit pas le même par tout le Mexique, mais celui qui s'obſervoit dans la capitale & dans tout le pays de ſon reſſort ſuivoit les dégrés du ſang. Si le fils aîné étoit capable de maintenir les droits

de ſa famille, il ſuccédoit à ſon pere ſans conteſtation ; autrement le ſecond fils prenoit ſa place, & ainſi juſqu'au dernier. S'il n'y avoit point d'enfants mâles dans une famille, les neveux avoient droit à l'héritage, & au défaut de neveux, on y appelloit les freres du pere. Si à la mort d'un Seigneur pourvû de quelque Gouvernement par le droit de ſa naiſſance, il ne lui reſtoit aucun proche parent, tous les vaſſaux avoient recours à la voye de l'élection, & perſuadés que l'intérêt public devoit l'emporter ſur les droits d'une parentée éloignée, ils choiſiſſoient entre eux celui qu'ils croyoient le plus capable de gouverner. Dans les pays de Tlaſcala, de Guacoxingo & de Cholula, on ſuivoit le même uſage, avec cette différence ſeulement, que celui qu'on ſubſtituoit ainſi au véritable ſang, étoit ſoumis à de rudes épreuves. Il devoit ſe trouver dans la place publique pendant un certain eſpace de temps, & ſouffrir patiemment toutes les injures dont le peuple ſe plaiſoit à l'accabler. Auſſitôt qu'il avoit ſubi cette premiere épreuve, on le menoit au Temple afin qu'il y reſtât quelques jours à faire pénitence. On l'aſſujettiſſoit à des exercices totalement contraires à ceux de la vie commune ; c'eſt-à dire, qu'il ſortoit du Temple, lorſqu'on y entroit pour les ſacrifices ; qu'il mangeoit à des heures qui n'étoient pas celles du Public ; qu'il veilloit dans le temps deſtiné au ſommeil, & qu'il cherchoit à ſe livrer au repos lorſque tout le monde veilloit. Je dis qu'il cherchoit à ſe livrer au repos, car on ne l'en laiſſoit pas longtemps goûter les douceurs, & des perſonnes propoſées le piquoient avec des poinçons, en lui diſant : *Eveille-toi, ſonge que tu es dans l'obligation de veiller & de prendre ſoin de tes vaſſaux. La charge que tu t'impoſes ne te permet pas de dormir.*

Lorſque l'héritier élu avoit paſſé par toutes les épreuves, on lui préparoit un grand feſtin, mais pour le temps qu'il devoit ſe faire, on comptoit les jours depuis celui de ſa naiſſance, & on choiſiſſoit un impair, parce que tous les nombres pairs étoient de mauvais augure. Les Prêtres nommoient les convives & quelqu'un de ceux qui étoient invités ne ſe trouvoit pas au feſtin ſous quelque prétexte que ce fût, on ne laiſſoit pas de mettre un ſiége à la place qu'il devoit occuper, & on ſervoit des vivres à ce ſiége, à qui l'héritier rendoit les mêmes honneurs, & faiſoit les mêmes remerciements qu'il auroit faits au convive lui-même. Lorſque la table étoit couverte des mets, on n'y touchoit pas d'abord ; mais ſans ſonger qu'ils pouvoient ſe refroidir, on ſe rendoit au Temple voiſin où l'héritier recevoit l'inveſtiture de tous ſes droits. Le feſtin commençoit enſuite & la fête ſe terminoit toujours par des chants & par des danſes. Les Seigneurs de Chiapa devoient paſſer par diverſes charges ſubalternes, avant que d'entrer en poſſeſſion du rang pour lequel ils étoient nés ou choiſis, & dans la Province de Guatimala, les héritiers de naiſſance ou d'élection étoient obligés de faire des prieres, ou des jeûnes. Les plus dévots dormoient les pieds en croix pour ſe fatiguer juſques dans le temps du repos. Si un Grand laiſſoit à ſa mort un héritier trop jeune, on choiſiſſoit pour ſon tuteur un de ſes plus proches parents, ou ſi on ne voyoit perſonne dans ſa famille qui fût en état de remplir cet important emploi, on éliſoit un des plus ſages amis du mort, & quelque mérite ou quelque capacité qu'on remarquât dans l'héritier, il ne ſortoit point de tutele avant l'âge de trente ans.

L'AMERIQUE.

Le Mexique avoit une ſorte de Seigneurs, qui pour récompenſe de leurs ſervices, recevoient du Souverain des terres en propriété, mais ils ne pouvoient les tranſmettre à leurs deſcendants. Il y avoit encore des autres dignités qui ſe nommoient les *Grandes-Parentés*, & qui étoient remplies par les cadets des grandes familles. Ce dernier Ordre étoit diviſé en quatre claſſes, qui répondoient aux quatre premiers dégrés de parenté, & qui tiroient leur diſtinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Ceux qui étoient dans ces claſſes jouiſſoient du droit de pouvoir ſuccéder aux Chefs de leur race, lorſqu'ils y étoient appellés, & étoient d'ailleurs exempts de tout tribut. La plûpart étoient employés dans les armées, & c'étoit parmi eux qu'on choiſiſſoit les Ambaſſadeurs, les Officiers des Tribunaux de Juſtice & tous les Miniſtres publics. Lorſqu'ils n'étoient revêtus d'aucune de ces charges, les Chefs de leur race étoient obligés de pourvoir à leur entretien, à leur nourriture & à leur logement.

Matalzingas.

Dans la Province des Matalzingas on ne connoiſſoit que trois Seigneurs, dont l'un tenoit le premier rang, & les deux autres, qui n'étoient pas non plus entierement égaux en puiſſance, étoient ſubalternes. Lorſque le premier mouroit, le ſecond prenoit ſa place & laiſſoit la ſienne au troiſieme, qui étoit remplacé par le fils du premier, ſi le jeune homme en paroiſſoit digne, ou par quelqu'un de ſes plus proches parents, ſi on trouvoit quelque défaut à ſon fils. Lorſque le ſecond Seigneur étoit enlevé par la mort, on lui donnoit pour ſucceſſeur le fils du premier. Il n'y avoit que le troiſieme auquel ſon propre fils ou ſon frere pût ſuccéder, mais dans tous les cas c'étoit toujours le plus digne qui étoit appellé à ſa ſucceſſion. Ces trois Caciques avoient leurs terres ſéparées l'une de l'autre, qu'ils nommoient *Kalpules*, & les deux ſubalternes faiſoient aſſiduement leur cour au premier. Dans la Province d'Utlatan, qui touchoit celle de Guatimala, les Eſpagnols trouverent le même Gouvernement & le même ordre de ſucceſſion établis. La diſtinction du rang des trois Seigneurs étoit marquée ſeulement par celle de leurs ſiéges, dont le premier avoit trois tapis de plumes pour doſſier, le ſecond deux, & le troiſieme un ſeul.

Méchoacan.

Avant la conquête du Mechoacan, le Cacique de cette Province faiſoit ſa réſidence dans une belle ville nommée Zinzoatza, c'eſt-à-dire, lieu rempli d'oiſeaux, & la plus riche partie du tribut conſiſtoit en plumes, dont on faiſoit de riches tapis & d'autres ouvrages curieux. Les Hiſtoriens Eſpagnols obſervent que de tous les peuples du Mexique, les habitants du Mechoacan étoient ceux qui avoient la notion la plus juſte de la Divinité ſuprême. Ils avoient quelque idée du jugement dernier, du ciel, de l'enfer, & ils penſoient qu'il ne pouvoit y avoir qu'un ſeul Dieu. Ils donnoient à l'objet de leur culte le nom de *Tucapacha*, le regardoient comme l'auteur de tout ce qui exiſte, & comme l'arbitre ſouverain de la vie & de la mort des hommes. Ils plaçoient ſon thrône dans le ciel vers lequel ils tournoient les yeux toutes les fois qu'ils l'invoquoient, ſoit pour implorer ſon ſecours, ſoit pour le remercier de quelque faveur. Ils avoient, & on ignore de qui ils pouvoient la tenir, une connoiſſance aſſez nette de l'origine des hommes & du déluge univerſel. Leurs Prêtres portoient des tonſures comme ceux des Catholiques, & prêchoient la pénitence & la néceſſité de faire de bonnes

œuvres,

œuvres. Cependant les ſacrifices humains n'étoient pas moins fréquents parmi eux que dans la capitale de l'Empire, dont ils paroiſſoient avoir emprunté leurs principaux uſages pour la vie civile.

Miſteque.

La Religion des habitants de la Province de Miſteque (1) eſt beaucoup plus monſtrueuſe. Il n'y avoit qu'un Temple public, où tout le peuple étoit libre d'aller faire ſes prieres; mais outre cela chaque maiſon avoit ſon Dieu & ſon oratoire particuliers. Les habitants ne ſe faiſoient pas des Divinités de leur propre choix; ils les recevoient reſpectueuſement de la main & par les ordres d'une ſorte de Prêtres reclus, enfermés dans des eſpeces de Monaſteres qui étoient en grand nombre dans la Province. Le peuple regardoit ces Monaſteres comme la ſource de la Religion, & avoit beaucoup de vénération pour ceux qui s'y retiroient. La loi de l'héritage étoit en faveur des aînés, & ils entroient en poſſeſſion de leurs biens ſans aucune conteſtation, pourvû qu'ils euſſent paſſé un an en retraite dans un des Monaſteres de la Province, & qu'ils en euſſent porté l'habit pendant cet eſpace de temps. Cet uſage étoit obſervé rigoureuſement par les aînés mêmes des Caciques, & leur retraite ſe faiſoit ſeulement avec plus de cérémonies & d'appareil qu'on n'en obſervoit à celle des autres. Le jour que ces jeunes Seigneurs choiſiſſoit pour ſe ſoumettre à l'uſage établi dans leur pays, les principaux habitants du canton les menoient proceſſionnellement & au ſon de tous les inſtruments de leur muſique, au Monaſtere qu'ils avoient déſigné. En approchant de cette retraite, on en appelloit les Prêtres, qui s'avançoient gravement & dépouilloient les jeunes gens qui s'abandonnoient à leur conduite, & leur donnoient à la place de leurs habits des haillons pleins de gomme. Ils les emmenoient enſuite & lorſqu'ils étoient dans le Monaſtere, ils leur mettoient entre les mains une lancette de caillou pour ſe tirer du ſang, & leur frottoient le viſage, l'eſtomach & les épaules avec du jus d'herbes venimeuſes; & ces cérémonies étoient comme le ſceau de la conſécration des jeunes gens. On les habituoit à l'abſtinence, & on ne leur épargnoit pas les plus rudes travaux, ni les plus ſéveres châtiments pour les moindres fautes. A la fin de l'année, que les jeunes Caciques attendoient ſans doute avec impatience, quatre filles les lavoient dans une eau parfumée pour leur ôter la noirceur qu'ils avoient contractée au ſervice des Autels, en ſe trouvant expoſés à la fumée de la réſine, qui dans tout le Mexique tient lieu d'encens. Tous les parents & les amis qui avoient conduit les jeunes Caciques dans leur retraite, les y reprenoient en pompe & les conduiſoient à la maiſon paternelle avec de grandes démonſtrations de joye. Ceux qui attendoient la mort de leurs peres ſans avoir commencé leur année d'épreuve, ne pouvoient recueillir ſa ſucceſſion qu'ils ne l'euſſent faite. Quand un Cacique étoit attaqué d'une dangereuſe maladie, tous les Monaſteres de ſon domaine faiſoient des ſacrifices & des prieres pour ſa guériſon. S'il recouvroit la ſanté, les fêtes étoient magnifiques & très-multipliées; mais s'il mouroit, on feignoit de croire que cet accident n'avoit pu arriver, & en conſéquence on parloit au mort de même que s'il vivoit encore. Pour ſuppléer à l'impoſſibilité de tirer de lui quelque réponſe,

(1) Les Eſpagnols n'ont conſervé le nom de Miſteque qu'aux Montagnes qui ſéparent cette Province de celle de Chiapa.

L'AMÉRIQUE.

on habilloit de tous ſes ornements un eſclave qu'on plaçoit devant lui & qui recevoit pendant tout le jour les honneurs dûs à la dignité de Cacique. Quatre Prêtres enlevoient le cadavre vers minuit, & alloient l'enterrer dans les bois ou dans une cave. A leur retour, l'eſclave qui repréſentoit le mort étoit étouffé & on l'enſeveliſſoit avec un maſque ſur le viſage & le manteau de la dignité dont il avoit porté les apparences. On le jettoit ainſi équippé dans une ſépulture commune à tous ceux qui avant lui avoient joué le même rôle, & on ne le couvroit point de terre, comme on faiſoit aux Particuliers auxquels on rendoit les honneurs de la ſépulture. On ignore les raiſons de cet uſage, qui paroît trop ſingulier pour ne pas renfermer quelques myſteres. Tous les ans on faiſoit en l'honneur du dernier Cacique une fête ſolemnelle, mais on ne célebroit que le jour de ſa naiſſance; car on affectoit de ne point parler de celui de ſa mort.

Zapotecas.

La valeur féroce des habitants de la Province de Zapotecas faiſoit trembler tous leurs voiſins, & ils étoient continuellement en guerre avec les Mixos, Nation barbare dont les montagnes du pays étoient peuplées, & ils ne ſe rencontroient jamais ſans ſe battre avec acharnement. Les vainqueurs lioient cruellement leurs priſonniers avec la corde de leurs arcs & les menoient comme en triomphe pour les employer aux ſervices les plus fatigants, ou pour les ſacrifier dans leurs Temples. Les Zapotecas avoient ſur la Religion les mêmes ſentiments à peu près que les habitants de Mexico, mais leur uſage étoit de ſacrifier des hommes à leurs Dieux, des femmes à leurs Déeſſes, & des enfants aux petites Divinités. Ils obſervoient des jeûnes très-rigoureux de ſoixante & de quatre-vingts jours. Leur principal Cacique, qui étoit celui de Coatlan, faiſoit ſa réſidence ordinaire dans une grande ville, qu'ils nommoient Téozapotlan, & il ſe faiſoit tellement reſpecter, qu'on lui rendoit des hommages qui alloient juſqu'à l'adoration.

Tepéaques.

Les Tepéaques formoient une Nation particuliere qui étoit ſortie de Chimoztoc, région ſeptentrionale dont le nom ſignifie les ſept caves. On voit dans leurs propres annales, qu'ils étoient partis de leur pays originaire ſous la conduite d'un Chef nommé Quaviſthzac; & qu'ayant trouvé un canton où il n'y avoit point d'habitants, ils s'y étoient arrêtés & y avoient bâti la ville de Tepéaca au ſommet d'une montagne triangulaire. Leur nombre s'étant accrû par ſucceſſion de temps, ils s'étoient répandus dans les plaines voiſines & avoient partagé la Contrée ou Province qu'ils occupoient entre les trois fils de leur Chef, dont les deſcendants regnoient encore à l'arrivée de Cortez, & ne reconnoiſſoient les Mexicains qu'en qualité d'alliés. On ne rencontre dans toute la Province ni rivieres, ni fontaines, à l'exception de quelques eaux aigres & malfaiſantes qui ſortent entre des pierres. La boiſſon ordinaire des Naturels eſt l'eau de pluye; mais les Eſpagnols qui s'y ſont établis font venir à grand frais l'eau d'une ſource vive de la montagne de Tlaſcala. On auroit peine à croire qu'un pays auſſi dénué d'eau produisît des pâturages. Cependant il s'y en trouve d'excellents & en abondance. Les habitants de cette Contrée l'emportent beaucoup ſur leurs voiſins pour l'eſprit & la politeſſe qu'on remarque dans leurs manieres. Ils adoroient, ſous le nom de *Camatzleque*, une idole de figure humaine, armée d'un arc & d'une fleche; mais ils n'en reconnoiſſoient pas

moins un Dieu ſuprême, Créateur de l'Univers. Ils s'imaginoient que les éclairs, la foudre & tous les météores étoient des Eſprits qui deſcendoient du Ciel, pour examiner la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conſervation du Monde. Les Tepéaques s'occupoient ſurtout du bon ordre de la Police & de l'éducation des enfants, & leurs Caciques avoient ſous eux quatre Juges qui décidoient ſur le champ les cauſes, & faiſoient exécuter en leur préſence les Sentences qu'ils avoient prononcées. Les crimes punis de mort étoient l'homicide, l'adultere, le vol & le menſonge, parce qu'ils étoient regardés comme les plus nuiſibles à la ſociété.

Tlaſcala.

Les habitants de la Province de Tlaſcala formoient entre eux une eſpece de République, qui devoit ſon établiſſement à l'amour du peuple pour la liberté, & qui ne ſe ſoutenoit que par la valeur & la juſtice qu'on remarquoit dans tous ſes membres. Les Tlaſcalans ou Tlaſcalteques n'avoient adopté des uſages des Mexicains, que celui de ſacrifier leurs ennemis & d'en manger la chair; uſage indigne d'un peuple dont on veut donner l'idée la plus avantageuſe. Auſſi les relations Eſpagnoles cherchent-elles à excuſer les Tlaſcalans à cet égard, en faiſant entendre qu'ils n'immoloient leurs ennemis que par repréſailles, & pour leur rendre le traitement qu'ils ne ceſſoient pas d'en recevoir. Au reſte, on dépeint les Tlaſcalans comme des hommes ſobres, induſtrieux & incapables de menſonge. Leurs traités publics & particuliers s'exécutoient toujours avec beaucoup de bonne foi, & la franchiſe ne régnoit pas moins dans leur commerce. C'étoit une honte parmi leurs marchands que d'emprunter de l'argent ou des marchandiſes, parce que l'emprunt eſt quelquefois ſuivi de l'impuiſſance de rendre. Ils avoient un ſi grand reſpect pour les vieillards, que ſi quelques jeunes Seigneurs manquoient à ce qu'ils devoient à leurs peres, ils étoient étranglés par un ordre ſecret du Sénat, comme des monſtres naiſſants, qui pouvoient devenir pernicieux à l'Etat lorſqu'ils ſeroient appellés à le gouverner.

Ceux qui nuiſoient au Public par quelque déſordre qui ne méritoit pas la mort, étoit relegués aux frontieres avec défenſe de rentrer dans l'intérieur du pays, & c'étoit le plus honteux de tous les châtiments, parce qu'il ſuppoſoit des vices dont on craignoit la contagion. On puniſſoit de mort les traîtres, & leurs plus proches parents étoient enveloppés dans leur ruine, parce qu'on imaginoit que le crime de trahiſon ne pouvoit prendre ſa ſource que dans le ſang. L'uſage des liqueurs fortes n'étoit permis qu'aux vieillards, qui avoient paſſé leur jeuneſſe dans la profeſſion des armes. Le luxe dans les habits & dans les ſervices de table étoit défendu par les loix, qui regloient la forme des habits & l'eſpece d'étoffe que chacun pouvoit employer. Les Tlaſcalans portoient une eſpece de camiſole fort étroite, ſans collet & ſans manche, avec une ouverture ſeulement pour paſſer la tête, & qui deſcendoit juſqu'aux genoux. Par deſſus cette camiſole ils avoient une ſorte de ſoutane d'un tiſſu de fil qu'ils tiroient d'une plante fort commune dans le pays & propre à divers uſages. Cette plante aſſez ſemblable aux chardons jette des feuilles larges de deux palmes, très-dures & garnies d'épines fort pointues.

Les hommes du commun du peuple ſe proſternoient devant leurs Caciques

L'AMÉRIQUE.

ou Seigneurs, lorſqu'ils vouloient leur parler, & en ſe retirant ils baiſſoient la tête & les yeux, marchant en arriere pour ne pas tourner le dos. Les tributs impoſés à tous les Etats ſe payoient en fruits de la terre, avec une ſi juſte proportion, qu'ils n'étoient point à charge aux plus pauvres. Les Etrangers qui vouloient s'établir à Tlaſcala y étoient reçus volontiers, pourvû qu'ils s'engageaſſent à ſe conformer en tout aux loix qui étoient déjà établies. Perſonne ne faiſoit difficulté de ſe ſoumettre à cette condition, & par ce moyen le nombre des habitants de la Province prenoit tous les jours de nouveaux accroiſſements. On y comptoit parmi la Nobleſſe environ ſoixante Seigneurs, qui s'étoient mis volontairement ſous la protection de la République en qualité de vaſſaux. Au reſte, les loix qui accordoient pluſieurs priviléges aux Nobles, leur interdiſoient tout office méchanique, & elles ne les permettoient qu'aux ſeuls marchands, qui obtenoient auſſi diverſes diſtinctions, & parvenoient par dégrés à la Nobleſſe. A l'égard des mariages, ils ſe faiſoient aſſez ſouvent entre parents ; il n'y avoit que certains dégrés de parenté, comme ceux de mere, de ſœur, de tante & de belle-mere qui fuſſent défendus. Les héritages ne paſſoient point aux enfants, mais aux freres du pere, & pluſieurs freres pouvoient épouſer ſucceſſivement leur belle ſœur. Non ſeulement les loix permettoient la pluralité des femmes, mais elles y exhortoient ceux qui pouvoient en nourrir plus d'une. Cependant il n'y en avoit jamais que deux qui portaſſent le titre d'épouſe, & qui en cette qualité étoient extrêmement reſpectées des autres. Un enfant en naiſſant étoit plongé dans l'eau froide, & les femmes s'y lavoient auſſi dès qu'elles étoient délivrées. On avoit une attention ſurprenante pour élever la Jeuneſſe dans la modeſtie & la propreté, & les enfants des Caciques avoient des eſpeces de précepteurs qui leur formoient le corps & l'eſprit.

La profeſſion des armes étoit extrêmement eſtimée à Tlaſcala, parce que la valeur étoit, pour ainſi dire, le plus ferme ſoutien de la République. Dans la guerre, les Tlaſcalans avoient ſoin d'élire un Capitaine général auquel ils obéiſſoient, & l'étendard de l'Etat demeuroit toujours à l'arriere-garde. Après une bataille, ils l'enfonçoient dans la terre dans un lieu expoſé à la vûe de tout le monde, & ceux qui ne ſe retiroient pas ſous leur étendard particulier étoient rigoureuſement punis. Entre les fleches qu'ils portoient dans leur carquois, ils en avoient deux qui repréſentoient les deux fondateurs de leur ville. Ils en tiroient d'abord une, & s'ils tuoient ou bleſſoient quelque ennemi, c'étoit un heureux préſage. Si la fleche n'atteignoit perſonne, on ne pouvoit corriger le mauvais augure qu'on en pouvoit tirer qu'en venant à bout de reprendre ſa fleche, & ce préjugé contribuoit ſouvent à la victoire. Dans la chaleur même du combat, les Tlaſcalans avoient l'art de ſe retirer & de reparoître en foule, ſuivant l'occaſion. Un bataillon ſortoit de ſon poſte, il étoit ſoutenu par un autre, & ſucceſſivement ils ſe portoient dans les endroits où l'aſſiſtance paroiſſoit plus néceſſaire & plus preſſante. Les embuſcades, les ſurpriſes & tous les ſtratagêmes qu'on admire dans les plus fameux guerriers, étoient mis en uſage par les Tlaſcalans.

Ils avoient des tambours & des inſtruments de guerre redoutables par le bruit, & à leurs premieres armes, qui étoient des fleches, ils avoient ajouté des frondes & des dards brulés par le bout. Ils avoient encore des zagaies

de cinq ou ſix pieds de long qu'ils tiroient avec une courroie en forme d'arc, & dont la pointe étoit d'os de poiſſon, de cuivre ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des *Macanas*, ou maſſues de bois, & des épées garnies de cailloux aigus ou tranchants. Ils adoptoient auſſi l'uſage des boucliers, & par dégrés il s'étoient accoutumés à faire des foſſés, des caves & des tranchées pour leur défenſe. Ils ſçavoient diſtinguer les ſituations avantageuſes, & ils mettoient autour d'eux des pointes aigues qu'ils couvroient de terre, pour tromper ceux qui vouloient les attaquer. Une choſe qui paroîtra toujours ſurprenante, c'eſt que ce peuple qui avoit le corps preſque entierement couvert dans ſes murs, combattoit totalement nud, & ſe peignoit le corps des couleurs les plus biſarres. La ſeule Nobleſſe portoit une cuiraſſe de coton piquée, relevée par des figures d'animaux farouches, & une ſorte de caſque où les plumes & les plus précieux joyaux formoient un brillant ſpectacle. L'Amérique.

Les Tlaſcalans avoient pour amuſements des jardins, des fontaines, des bains, des comédiens, des nains & des boſſus. La muſique, le jeu & la danſe flattoient agréablement leur goût & étoient employés aux jours de fêtes & de réjouiſſances. Leur ſyſtême religieux ne paroiſſoit pas auſſi ſenſé que leur politique, car outre une infinité de Dieux, ils avoient quantité de Déeſſes, dont la principale étoit celle de l'amour. Ils lui attribuoient une grande puiſſance ſur les vents, & croyoient qu'elle étoit ſervie par des femmes, des bouffons & des nains, qui n'étoient occupés que de ſon amuſement. Le Temple de cette Déeſſe étoit vaſte & ſomptueux, & tous les ans on y célebroit une fête brillante qui attiroit un grand concours de ſpectateurs. Chez les Tlaſcalans, les vices avoient leurs Divinités, comme les vertus; néanmoins malgré le biſarre aſſemblage qu'ils faiſoient de tous ces Dieux, ils en reconnoiſſoient un ſuprême auquel ils ne donnoient point de nom. D'ailleurs ils étoient perſuadés que les hommes étoient punis ou récompenſés dans une autre vie, & ils admettoient neuf cieux pour la demeure des Eſprits de l'air & de ceux qui mouroient ſans s'être jamais éloignés de la vertu. Suivant leurs idées, la terre devoit être plate, & le ſoleil & la lune, qu'ils regardoient comme le roi & la reine des étoiles, dormoient tous les jours à la fin de leur courſe.

Les Yzcatlans éliſoient un ſouverain Pontife, qui s'engageoit à ne jamais ſortir du principal Temple où il s'enfermoit, & à ne point prendre de femme. S'il manquoit à une ſeule de ces obligations, il étoit mis en pieces, & tout le temps que ſes membres ſubſiſtoient, on les préſentoit chaque jour à ſon ſucceſſeur pour lui ſervir d'exemple & lui faire craindre de ſubir le même ſort. Dans ce pays les mariages ſe faiſoient aſſez ſingulierement; un homme s'adreſſoit aux Prêtres & leur diſoit qu'il avoit envie de prendre une femme. Les Prêtres choiſiſſoient enſuite un jour de fête, faiſoient monter le jeune homme au ſommet du Temple, lui coupoient quelques cheveux, en diſant à haute voix : *cet homme veut ſe marier.* Enſuite ils le laiſſoient deſcendre & la premiere femme qu'il rencontroit dans ſon chemin devenoit ſon épouſe ſans autre formalité. Comme cette loi n'étoit ignorée de perſonne, il y a lieu de préſumer, que la femme qui s'offroit la premiere aux yeux de l'homme à marier, en étoit convenue d'avance avec lui. Dans le canton des Guaxlotitlans, les mariages ſe faiſoient Yzcatlans.

L'AMÉRIQUE.

comme à Mexico, en nouant le voile de la femme avec un pan de la robe du mari, mais la loi étoit différente en cas d'adultere. Lorſqu'une femme étoit accuſée de ce crime, elle étoit obligée de paroître devant les Caciques, & ſi on n'avoit point de preuves contre elle, on lui donnoit la liberté de retourner tranquillement dans ſon ménage. Si au contraire elle étoit convaincue, on la tuoit ſur le champ, & on la coupoit en piéces pour ſervir de nourriture aux témoins. Chez les Yzipeques, un mari puniſſoit lui-même ſa femme en lui coupant publiquement le nez & les oreilles. Celui qui ſe plaignoit d'un vol étoit obligé de nommer celui qu'il ſoupçonnoit l'avoir fait, & s'il prouvoit la vérité de ſon acculation, il étoit chargé de l'office de bourreau pour l'exécution du châtiment, mais s'il manquoit de preuves, il étoit puni lui-même par le miniſtere de l'accuſé.

Les habitants de la Province de Teutitlan avoient la coutume inhumaine d'écorcher les eſclaves qu'ils offroient en ſacrifice, & de ſe revêtir de leur peau. Dans les Provinces d'Uzila & d'Atlantla, lorſqu'on manquoit d'eſclaves pour les ſacrifices, le Cacique avoit droit de choiſir des victimes entre ſes ſujets. Ceux qui étoient chargés d'enlever ces victimes le faiſoient avec beaucoup d'appareil, & s'ils en trouvoient quelqu'une qui refuſât de ſe laiſſer conduire à l'autel, ils l'aſſommoient ſur le champ. Une ſeule fête que les Mazateques célebroient annuellement, coûtoit beaucoup de ſang à leur propre Nation. Les Prêtres peu de jours avant la fête montoient au ſommet du Temple d'où ils faiſoient entendre le ſon de leurs inſtruments, & ce bruit terrible étoit pour les habitants le ſignal de rentrer en diligence dans leurs maiſons ; car les Prêtres ſortoient, & ne manquoient pas de ſaiſir tous ceux qu'ils rencontroient depuis le matin juſqu'à midi ; les malheureux Mazateques qui, n'ayant pas eu le temps de ſe ſauver, tomboient entre les mains de leurs Prêtres, étoient marqués à la tête pour ſervir de victimes dans le ſacrifice qui devoit ſe faire le jour de la fête. Les Tuateques ne verſoient du ſang humain qu'une ſeule fois dans une année. Ils ſacrifioient alors un enfant dans l'âge d'innocence, une poule & quelques autres animaux, du ſang deſquels ils arroſoient leurs idoles, pour abandonner enſuite les corps aux oiſeaux de proie, & ils finiſſoient la cérémonie en égorgeant hors du Temple un certain nombre d'eſclaves, afin d'avoir de la chair humaine pour faire un feſtin.

Otomies.

Les Otomies, qui ne pouvoient vivre en paix avec les Mexicains, à qui ils ſembloient avoir juré une haine mortelle, n'avoient pas laiſſé d'emprunter d'eux la barbare coutume d'immoler des victimes humaines. Ils ne ſacrifioient, à la vérité, que les captifs qu'ils faiſoient dans leurs guerres, mais ils les hachoient en pieces, qu'ils vendoient toutes cuites dans les boucheries publiques. La plus ſinguliere de leurs coutumes étoit celle qu'ils obſervoient touchant les mariages. Avant que d'embraſſer cet état, juſqu'au jour qu'ils choiſiſſoient pour ſe marier, ils vivoient librement avec toutes les femmes qui vouloient bien les ſouffrir en leur compagnie. Lorſqu'ils étoient abſolument déterminés à l'engagement conjugal, ils paſſoient une nuit avec la femme dont ils vouloient faire leur épouſe, & s'ils n'en étoient pas ſatisfaits, ils avoient la liberté de la renvoyer. S'ils déclaroient au contraire qu'ils en étoient contents, il ne leur étoit plus permis d'en prendre

une autre. Alors ils se condamnoient eux-mêmes à un jeûne rigoureux de vingt ou trente jours & à une privation entiere de toute espece d'agrément dans cet intervalle de temps. La femme se soumettoit de son côté aux mêmes observations, & au bout de vingt ou trente jours se rejoignoit à son mari pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il y a apparence que cette loi ne regardoit que le peuple; car les Chefs de la Nation avoient plusieurs femmes.

Telles sont en général les mœurs des principaux peuples de l'Amérique septentrionale & de la méridionale. J'ai passé sous silence tout ce qu'on trouve dans différents Auteurs sur plusieurs autres petits peuples de cette partie du Monde, les bornes de cet abregé ne me permettant pas de m'étendre d'avantage. Je terminerai ce volume par un article beaucoup plus intéressant pour les François ; je veux dire les différends survenus entre la Cour de France & celle de la Grande Bretagne, au sujet de quelques possessions dans l'Amérique septentrionale, qui sont aujourd'hui le motif de la guerre entre ces deux Puissances. La difficulté de traiter comme il faut cette matiere m'a fait prendre le parti de profiter du travail de M. l'Abbé Prevôt, qui a donné quelques éclaircissements sur cette affaire à la fin de son quatorzieme tome de son Histoire des voyages. Il a tiré ce qu'il dit des Mémoires des Commissaires François, imprimés au Louvre. C'est à ce grand ouvrage que je renvoye le Lecteur qui voudroit être instruit plus à fond de l'objet qui divise aujourd'hui les deux Couronnes.

CHAPITRE VIII.

Eclaircissements sur les différends des François & des Anglois, dans l'Amérique septentrionale.

Avant que d'entrer dans aucun détail sur les affaires présentes, il faut d'abord examiner ce qui s'est passé depuis le Traité d'Utrecht en 1713. jusqu'à celui d'Aix-la-Chapelle en 1748. Pendant cet intervalle de trente-cinq ans, les Anglois ont occupé l'Acadie dans le sens du premier de ces deux Traités, c'est-à-dire, sur le pied de ses anciennes limites (1). Les Anglois ne témoignoient alors, ni desir de faire valoir des prétentions plus étendues, ni mécontentement des bornes où ils se trouvoient resserrés. Les ruptures qui survenoient en Europe entre la France & la Grande Bretagne produisoient des hostilités réciproques en Amérique ; mais c'étoient des

(1) Il est démontré dans le Mémoire des Commissaires François, que l'Acadie cédée aux Anglois occupe seulement la partie méridionale de la Péninsule ; que Port-Royal, ou Annapolis, n'entre pas même dans le District de l'Acadie ; qu'ainsi le pays au Nord de la Péninsule est de la domination Françoise, & par conséquent à plus forte raison l'isthme ou langue de terre de cinq lieues de large, qui sépare la baye Françoise du golphe saint Laurent.

L'AMÉRIQUE.

effets communs de la guerre, & les nouvelles prétentions des Anglois n'y avoient aucune part. On ne parle encore ici que de l'Acadie & des ceſſions de la France en 1713. car les difficultés ſur le cours de l'Ohio ne furent pas propoſées, ni connues, ni ſoupçonnées au Congrès d'Utrecht. C'eſt un objet ſi moderne, qu'il n'a pas même fait partie des articles diſcutés entre les Commiſſaires des deux Nations.

Ce fut après la pacification d'Aix-la-Chapelle que les Anglois, formant le projet de pluſieurs nouveaux établiſſements, entreprirent de donner au Traité d'Utrecht une interprétation favorable à leurs deſſeins. Sur les premieres difficultés, la Cour de France propoſa dès 1749. la voie des Commiſſaires pour régler les limites des Colonies reſpectives. Celle d'Angleterre accepta cette offre avec deux déclarations fort remarquables ; l'une, qu'elle avoit envoyé l'ordre de ne commettre aucun attentat, ſoit du côté de la Nouvelle Ecoſſe, ſoit du côté de la baye d'Hudſon, contre les poſſeſſions ou le commerce des François ; la ſeconde, qu'elle n'en avoit donné aucun pour former des établiſſements dans cette partie de la Nouvelle Ecoſſe, ſur laquelle la France avoit des pretentions. Malgré des engagements ſi formels, les Anglois de l'Acadie ſe permirent en 1750. des hoſtilités manifeſtes, non ſeulement ſur les poſſeſſions Françoiſes dans le continent, mais juſques ſur les navires envoyés de Quebec pour porter des munitions & des ſubſiſtances aux poſtes de la frontiere du Canada. Le Commandant (1) des troupes Angloiſes en Acadie avoit reçu d'Europe des recrues, des colons & de l'artillerie, & dans ſon empreſſement, pour établir les nouveaux habitants Anglois, il commença par chaſſer les familles Françoiſes qui tenoient des terres dans la preſqu'iſle. Bientôt il étendit l'invaſion juſques dans l'iſthme de la baye Françoiſe, où il conſtruiſit un Fort. Le même eſprit porta les Anglois à s'emparer de pluſieurs bâtiments François, entre autres du London dans le golfe ſaint Laurent, & du ſaint François à l'entrée de la baye Françoiſe. La Cour de France demanda vainement ſatisfaction pour ces inſultes. Le Marquis de la Jonquiere, Gouverneur du Canada, ſe vit obligé d'uſer de repréſailles en faiſant arrêter dans l'Iſle-Royale trois ou quatre bâtiments Anglois, qui furent confiſqués. Il eſt donc certain que ſur mer, comme dans le continent, les Anglois furent les aggreſſeurs. A la vérité, ils trouverent dans les Commandants François plus de réſiſtance qu'ils n'en devoient attendre au ſein de la paix contre des violences imprévues.

La valeur Françoiſe ne s'eſt pas moins ſignalée ſur les rives de l'Ohio qu'aux confins de l'Acadie. On ſçait que cette riviere fait une des communications du Canada avec la Louiſiane. Les François, qui découvrirent cette route en 1676. la fréquentoient ſeuls, lorſque dans ces derniers temps il a paru honteux aux Anglois de n'avoir encore le long de l'Ohio ni Forts ni comptoirs. La Caroline, la Virginie, la Penſylvanie & une partie de la Nouvelle Angleterre étoient bornées à l'Oueſt par les Apalaches, montagnes qui ſembloient naturellement placées pour ſéparer les deux Nations en Amérique (2), comme l'Océan les ſépare en Europe. Ce ne fut qu'en 1749. que

(1) M. Gornwallis.

(2) Les Anglois ont à ce ſujet ajuſté une carte géographique, ſelon leurs prétentions, mais ſans fondement, puiſqu'avant des

des traiteurs Anglois, autorisés par le Gouverneur de Philadelphie, commencerent à franchir les Apalaches, & fréquenterent l'Hoyo pour commercer avec les Sauvages du pays (1). Ensuite le Gouverneur Anglois employa, pour détacher ces peuples des intérêts de la France, deux Aventuriers, l'un Anglois (2), l'autre déserteur Canadien (3), qui portoient des présents aux Nations des bords de l'Hoyo, & qui s'efforçoient de les exciter à la destruction des François. C'est ce qui fut hautement vérifié par M. de la Jonquiere dans un interrogatoire qu'il fit subir à quatre traiteurs ou contrebandiers pris par ses ordres au Fort de Miamis, entre les lacs Erié & Michigan. Bientôt les Anglois ne s'en tinrent plus aux pratiques secrettes. Pendant toute l'année 1753. on n'entendit parler au Canada que des préparatifs de guerre qui se faisoient dans leurs Colonies (4). Aussi dès les premiers mois de 1754. leurs troupes passerent les Apalaches avec un train d'artillerie, construisirent un Fort entre l'Hoyo & la riviere aux Bœufs, tracerent le plan d'un autre, & s'établirent dans les terres de la domination Françoise. En vain les François leur députerent un Officier, nommé M. de Jumonville, pour leur représenter la foi des Traités, & la paix qui regnoit entre les deux Puissances. Toute la terre a sçu comment il fut traité. A peine eut-il commencé à faire connoître le sujet de sa commission, qu'on tira sur lui & sur son escorte. En un mot, il fut indignement assassiné avec huit des siens, & les autres furent faits prisonniers, à l'exception d'un seul qui trouva moyen de s'échapper. Sept d'entre eux ayant ensuite obtenu la liberté par de longues sollicitations, rapporterent qu'ils avoient essuyé d'indignes traitements.

Cependant l'assassinat de M. de Jumonville causa de l'indignation aux Sauvages mêmes, & des Nations entieres abandonnerent l'alliance des Anglois. C'est ce qu'on lit dans le journal du Major Washingthon, Chef du détachement qui se rendit coupable d'une si lâche violation du droit des gens. Il fit néanmoins beaucoup d'efforts pour les retenir (5). Les harangues, les promesses & les présents furent multipliés, mais avec peu de succès. Sur la premiere nouvelle de l'assassinat, M. de Villiers, frere du malheureux Jumonville, fut commandé pour aller prendre & détruire le Fort de *la Nécessité*, construit par les Anglois. Cette expédition fut prompte,

les démêlés actuels, ils n'avoient formé aucun établissement sur l'Hoyo, qu'on nomme aussi la *Belle-Riviere*.

(1) C'étoit une véritable contrebande, puisque suivant les Traités, chacune des deux Nations ne peut faire le commerce avec les Sauvages que sur son propre territoire.

(2) Georges Crocken.

(3) André Mantour.

(4) Ces préparatifs furent avoués si clairement de la Cour de Londres, qu'ils furent publiés dans toutes les gazettes Angloises du temps, avec les harangues mêmes des Gouverneurs de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre aux Sauvages, pour les déterminer à la guerre contre la France.

(5) On remarque, dans le Journal de cet Officier, une politique fort singuliere. En traitant avec les Sauvages, il n'attribuoit à sa Nation aucun droit sur les pays voisins de l'Hoyo, & ne donnoit l'Angleterre que pour Protectrice des Indiens, maîtres de ces contrées, tandis que dans tout autre lieu, hors de la présence des Sauvages, les Anglois se donnent pour Souverains de l'Hoyo & des peuples qui habitent ces rives.

L'AMÉRIQUE.

& l'Officier François ſe trouva maître de ſa vengeance ; mais reſpectant le nom de la paix, dont les droits ſubſiſtoient encore entre les deux couronnes, il uſa de ſa victoire avec modération. Les Anglois furent renvoyés libres & le Vainqueur ſe contenta de deux ôtages. On eut ſoin de lui donner deux eſpions fort habiles, qui pendant tout leur ſéjour au Fort du Quêne, principale Place des François ſur l'Hoyo, entretinrent une correſpondance conſtante avec les Généraux Anglois. Il eſt fort glorieux pour la France, qu'entre les papiers qui furent enlevés après le fameux combat du 9 Juillet 1755. il ſe ſoit trouvé une lettre d'un de ces eſpions nommé Robert *Strobo*, dans laquelle on voit clairement de quel côté étoient la bonne foi & le déſir de la paix. Strobo, écrivant au Major Waſington tout ce qui ſe paſſoit dans le Fort, s'étendoit particulierement ſur les négociations entre les François & les Sauvages. Il racontoit que dans un grand Conſeil de diverſes Nations, les François avoient déclaré ; » qu'ils ne venoient point » dans le pays pour faire la guerre, mais que les Anglois ne vouloient » point les laiſſer tranquilles ; qu'ils eſperoient que les Sauvages, leurs » enfants ne ſouffriroient point qu'on inſultât leurs peres ; que cependant s'ils » avoient envie de ſe joindre aux Anglois, ils pouvoient ſuivre leurs in- » clinations ; mais que s'ils vouloient mieux penſer ils demeureroient en » paix «. Dans la bouche d'un eſpion & d'un ennemi, jamais il n'y eut de preuve ſi forte en faveur de la franchiſe & de la modération.

Pendant ce temps-là, les Commiſſaires continuerent leurs conférences en Europe. On a remarqué qu'il avoit d'abord été queſtion des limites de l'Acadie ; enſuite on étoit paſſé aux prétentions des deux Puiſſances ſur l'iſle de ſainte Lucie. Les difficultés qui venoient de s'élever ſur l'Hoyo formerent une branche de négociation particuliere entre les deux Cours, par la voye des Ambaſſadeurs & d'autres Miniſtres. Il étoit de notoriété publique qu'avant ces derniers différends, la France faiſoit ſeule le commerce de l'Hoyo & de ſes environs. Que répondoit la Cour d'Angleterre ? Trois choſes, dont la premiere ne ſignifie rien, dont la ſeconde contredit l'objet des Commiſſaires employés par les deux Cours, & dont la troiſiéme ne peut ſe concilier avec les hoſtilités (1). Cependant la France porta ſi loin la

(1) 1°. Le Roi d'Angleterre demandoit que *la poſſeſſion du territoire, du côté de la riviere d'Hoyo, fût remiſe dans le même état où elle étoit au temps de la concluſion du Traité d'Utrecht, & ſelon les ſtipulations du même Traité, &c.* Mais quel pouvoit être le but & l'avantage de cet article, puiſqu'il n'eſt mention, ni directement, ni indirectement, du territoire de l'Hoyo dans les ſtipulations du traité d'Utrecht. Alors la France ſeule fréquentoit cette riviere, & la poſſeſſion des pays circonvoiſins ne pouvoit être un ſujet de jalouſie pour l'Angleterre, qui n'y prétendoit rien. Pourquoi donc citer le Traité d'Utrecht ſur une matiere qui n'y eſt pas même nommée ? 2°. Le Roi d'Angleterre propoſoit que *les autres poſſeſſions de l'Amérique ſeptentrionale, fuſſent reſtituées dans le même état où elles étoient au temps de la concluſion du Traité d'Utrecht, & ſelon les ceſſions & les ſtipulations portées par ce Traité.* Mais c'étoit préciſément l'objet du travail des Commiſſaires. On les avoit nommés pour fixer le ſens du Traité d'Utrecht à l'égard de ces poſſeſſions. Propoſer comme un article préliminaire, que ces poſſeſſions fuſſent remiſes ſur le pied des ceſſions & des ſtipulations d'Utrecht, c'étoit traiter dès ce moment le fond même de l'affaire, & rendre par conſéquent inutile l'opération des Commiſſaires. 3°. La Cour d'Angleterre déclaroit

L'Amérique.

droiture & la confiance, qu'elle ne laiſſa point de ſe rapprocher, autant qu'il lui fut poſſible, des articles qu'on lui propoſoit. Elle conſentit que tout fût remis dans l'Amérique méridionale au même état où tout étoit, ou devoit être, depuis le Traité d'Utrecht; que le territoire ſitué entre la riviere d'Hoyo & les montagnes, fût évacué proviſionnellement par les ſujets des deux Rois; que tous les Forts conſtruits depuis le même Traité dans toutes les parties de l'Amérique ſeptentrionale, conteſtées entre les deux Nations, fuſſent démolis de part & d'autre, & qu'enfin dans l'eſpace de deux ans toutes les conteſtations fuſſent terminées par la voye des Commiſſaires. C'étoit faire tous les frais de l'accommodement. Mais l'Angleterre comptoit ſur les forces qu'elle avoit en mer & ne penſoit qu'à multiplier les difficultés. Pour faire traîner l'affaire en longueur, elle changea ſes demandes. Il fut queſtion alors de démolir, non ſeulement les Forts ſitués entre l'Hoyo & les montagnes, mais encore ceux de Niagara, celui de Frideric & tous ceux qui ſe trouvoient entre l'Hoyo & l'Ouabache, ou la riviere de ſaint Jerôme; à quoi on ajoutoit que les lacs Ontario, Erié & Champlain n'appartiendroient à perſonne, mais ſeroient indiſtinctement fréquentés par les ſujets des deux Rois. Du côté de l'Acadie, il ne ſuffiſoit plus de tout remettre ſur le pied du Traité d'Utrecht. On exigeoit que la partie contentieuſe de la Peninſule fût abandonnée définitivement aux Anglois; qu'ils entraſſent en poſſeſſion de vingt lieues de pays, depuis la riviere de Pentagoët, juſqu'au golphe de ſaint Laurent, & que toute la rive méridionale de ce fleuve, demeurant inhabitée, fût déclarée n'appartenir à perſonne. Ces propoſitions décidoient de la querelle, le miniſtere des Négociateurs devenoit fort inutile, & d'un trait de plume la France perdoit, non ſeulement ſes plus anciens droits, mais ce qu'il y avoit de plus néceſſaire au commerce de ſa Colonie. On eſt étonné des prétentions mal conçues de la Cour Britannique. Auſſi celle de France déclara-t-elle qu'elle ne pouvoit abandonner la rive méridionale du fleuve ſaint Laurent, ni les lacs dont les eaux ſe jettent dans ce fleuve, ni les vingt lieues de pays ſur la baye Françoiſe, ni le territoire entre l'Hoyo & l'Ouabache. D'ailleurs c'étoit faire entendre qu'on n'étoit pas éloigné de ſe relâcher ſur le reſte, & donner une nouvelle marque du goût pour la paix; mais le miniſtere de Londres n'en inſiſta pas moins ſur ſes demandes. Il avoit pris, pour les grandes hoſtilités, des meſures qu'il croyoit capables de le rendre ſupérieur à toutes les conventions. Le Général Braddock étoit en Amérique; l'Amiral Kepper devoit le ſeconder dans ces mers avec ſon eſcadre; & l'Amiral Boſcawen venoit de partir avec ordre d'attaquer les vaiſſeaux François dans quelque lieu qu'il pût les trouver.

Braddock étoit arrivé en Virginie au mois de Février 1755. Sur le champ il avoit pris des meſures pour raſſembler de l'argent, des troupes, des vivres & des munitions de guerre; pour faire préparer les chemins & voiturer

que *la défenſe de ſes droits & poſſeſſions, & la protection de ſes ſujets avoient été les ſeuls motifs de l'armement qu'elle avoit envoyé dans l'Amérique ſeptentrionale, & qu'il s'étoit fait, ſans intention d'offenſer perſonne, ou de rien faire qui pût donner atteinte à la paix générale.* Mais cette déclaration ſe faiſoit le 22 de Janvier, c'eſt-à-dire, un mois après le départ de l'armement, & la ſuite a fait voir que rien n'étoit moins ſincere.

L'AMÉRIQUE.

l'artillerie ; pour gagner les Sauvages & leur inſpirer de l'ardeur contre les François ; pour établir des rapports entre les divers corps d'armée, afin que l'effort fût général, & que la Nouvelle France, attaquée de toutes parts, ne put éviter la révolution qu'on lui préparoit. Le Colonel Mockton eut ordre d'attaquer ſans délai les Forts François du côté de l'Acadie. Le Colonel Jonhſon à la tête de près de quatre mille hommes devoit ſurprendre le Fort Frideric ſur le lac Champlain, & il étoit auſſi chargé de traiter avec les Sauvages. Le Colonel Shirley, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, avoit pour département le lac Ontario & l'attaque du Fort de Niagara. Pendant ces diſpoſitions, l'Amiral Boſcawen, qui attendoit les convois de France à l'entrée du golphe ſaint Laurent, commença ouvertement la guerre le 8 Juin, en attaquant deux vaiſſeaux François (1), qui ne ſe défioient point encore de ſes intentions. Malgré la plus vive réſiſtance, il ne put manquer de les prendre avec le double avantage de la ſurpriſe & de la ſupériorité du nombre (2). Une action ſi bruſque fut comme le ſignal des opérations concertées, & ſembla promettre aux Anglois tous les ſuccès de la guerre.

En effet, rien n'auroit peut-être été capable de les arrêter, ſi la prudence ne leur avoit pas manqué comme la bonne foi. Le Colonel Shirley, connu à Paris, où il avoit été employé pour la négociation même avec le titre de Commiſſaire, avoit plus d'habileté pour le cabinet que pour le commandement des armes. Son zéle échauffé par les circonſtances, lui fit rompre toutes meſures le 28 de Juin ſuivant, lorſque dans le dépit de voir les Sauvages trop bien diſpoſés en faveur de la France, il mit à prix (3) la tête de chaque Indien pris ou tué par ſes gens. Cette démarche, auſſi contraire aux loix de la bonne politique qu'à celles de la juſtice, fit autant d'ennemis à l'Angleterre qu'il y eut de Sauvages informés d'une ſi téméraire & ſi cruelle proclamation. Braddock en reſſentit les premiers effets. Il s'étoit réſervé l'opération la plus pénible, c'eſt-à-dire, l'attaque du Fort du Quêne, & toute la campagne qu'on alloit ouvrir ſur l'Hoyo. Il fut le plus malheureux dans l'exécution, puiſque le 9 de Juillet il perdit la bataille & la vie.

On ne s'étendra point ici ſur des événements dont la mémoire eſt récente ; mais ſi juſqu'alors il pouvoit reſter aux curieux indifférents des doutes ſur la conduite & les vûës de l'Angleterre, une découverte, qui fera l'étonnement des ſiecles futurs, y jetta tout d'un coup le plus grand jour. La défaite des Anglois près du Fort du Quêne livra aux Vainqueurs, avec la dépouille de leurs ennemis, tous les papiers de Braddock.

Entre ces papiers, thréſor d'un Général qui avoit péri dans la mêlée, on trouva les inſtructions qui lui avoient été données avant ſon départ de l'Europe en date du 25 Novembre 1754. c'eſt-à-dire, dans la plus grande chaleur des négociations pour l'accommodement ; avec une lettre qui lui avoit été écrite le même jour par l'ordre du Duc de Cumberland. Ces pieces ont été publiées dans les Mémoires des Commiſſaires François. On y voit que, malgré toutes les apparences & les proteſtations contraires, l'invaſion générale

(1) L'Adélaïde & le Lys.
(2) Sa flotte étoit de onze vaiſſeaux de guerre.
(3) A deux cents livres.

de la Nouvelle France étoit réſolue à la Cour Britannique. Plans de campagne, entrepriſes ſur les Forts de la domination Françoiſe, combinaiſons de ſecours entre les divers corps de troupes, levées de gens de guerre, ſubſides, précautions pour les vivres & pour l'artillerie, &c. rien en un mot n'y eſt oublié pour hâter de grandes opérations militaires. Ainſi la Cour de Londres ne tenoit le langage de la paix en Europe, que pour aſſurer les avantages qu'elle ſe promettoit en Amérique, & ce double projet fut pouſſé ſi loin, que le 9 de Mai 1755. elle fit remettre encore à l'Ambaſſadeur de France un Mémoire où elle déclara, » que ſes diſpoſitions étoient toujours » d'entrer ſans retardement dans l'examen & dans la diſcuſſion amiable de » tous les points conteſtés ; que dans toute la ſuite de la négociation, elle avoit » procédé avec candeur & confiance ; & qu'elle avoit expoſé naturellement » ſes intentions, &c. «

On rend juſtice au mérite du Général Braddock. Il étoit actif, vigilant, entendu dans les détails, & capable de lier toutes les parties d'une entrepriſe fort compliquée. Ses lettres aux Miniſtres d'Angleterre, qui firent auſſi partie de ſa dépouille, donnent de lui cette idée, mais elles nous apprennent en même temps, qu'il n'avoit pas trouvé dans les Colonies Angloiſes toute la facilité qu'il eſpéroit pour le ſuccès de ſon expédition ; qu'en particulier les Provinces de Penſylvanie, de Maryland & de Virginie refuſoient d'y prendre part, ou ne promettoient que de très-foibles ſecours, &, » que » la premiere fourniſſoit même aux François tous les approviſionnements » dont ils avoient beſoin ». Ce qu'il eſt naturel d'en conclure, c'eſt que ces Provinces n'étoient pas bien perſuadées de la néceſſité d'une rupture avec les François, & que c'étoient, non les Colonies & les Anglois d'Amerique, mais uniquement le Gouvernement Britannique & la Cour de Londres qui vouloient la guerre. Braddock ſe plaint dans ſes lettres du peu de concert & de zéle qu'il remarquoit dans les peuples des Colonies. Les Gouverneurs dépendants de la Cour ſe prêtoient au déſir du Général ; mais le corps de chaque Province, ſurtout des trois qu'on vient de nommer, ne ſe déterminoit pas volontiers à des armements dangereux & d'une grande dépenſe, qu'il jugeoit peu néceſſaires. A l'égard des Nations Sauvages, Braddock avouoit dans les mêmes lettres, que la plûpart étoient attachées aux intérêts de la France, & qu'il n'y avoit même aucun fond à faire ſur celles qui avoient embraſſé le parti de l'Angleterre, parce qu'on s'étoit conduit à leur égard avec *très-peu de ménagement & beaucoup de mauvaiſe foi.*

Au reſte, dans les harangues qu'on leur faiſoit de ſa part, on remarque le même fond de politique, qu'on a déjà fait obſerver dans celles du Major Waſington, c'eſt-à-dire, que pendant que les Anglois ſe donnoient ailleurs pour Maîtres & Souverains de ce pays, ils répetoient ſans ceſſe aux Indiens, que leur deſſein étoit de les remettre en poſſeſſion de leurs terres uſurpées par les François (1).

(1) On lit, par exemple, dans une lettre de Braddock au Comte d'Halifax, qu'on lui avoit préſenté un Contrat paſſé en 1701, par lequel ſix Nations voiſines de l'Hoyo donnoient au Roi d'Angleterre tout leur pays de chaſſe, c'eſt-à-dire, une étendue de ſoixante milles en profondeur, du côté des lacs Ontario & Erié. Si ce don

L'AMÉRIQUE.

Mais il paroît clairement que le vrai motif de la Cour de Londres étoit d'envahir la Nouvelle France, & pour favoriſer cette entrepriſe, il falloit jouer quatre différents rôles : 1°. Faire entendre aux Colonies Angloiſes que la France vouloit les détruire ; 2°. répeter continuellement aux Sauvages qu'on venoit venger leurs torts & les remettre en poſſeſſion de leur bien ; 3°. Aſſurer en Angleterre & dans les Colonies, que le grand pays de l'Hoyo, & des lacs Ontario & Erié eſt du domaine de la Couronne Britannique ; 4°. Affecter avec la France beaucoup de zéle pour la paix, & ſoutenir l'apparence d'une négociation qui devoit être ſans ſuccès. De ces artifices, le dernier eſt celui dont il paroît que la Cour de Londres a tiré le plus d'avantage, ou du moins qu'elle a fait ſervir le plus longtemps à ſes vûes.

Comme la guerre occaſionnée par tous ces différents motifs ſubſiſte encore, je n'ai pas cru devoir parler des diverſes expéditions militaires qu'il y a déjà eues en Amérique.

étoit réel, il eſt bien étrange que cinquante-quatre ans après, on diſe aux mêmes Sauvages, que le but de la guerre eſt de les rétablir dans leurs poſſeſſions. Il ne l'eſt pas moins, que la Nation Britannique ait toujours été réduite à traiter d'égale à égale avec chaque Nation Sauvage, & qu'au lieu d'exiger de ces Indiens le ſervice que tout ſujet doit à ſes Souverains, on ne fit que leur demander leur aſſiſtance. Tout eſt rempli dans les mêmes papiers de ces inconſéquences ſur les droits que l'Angleterre s'attribue.

Fin du huitieme & dernier Volume.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le huitiéme Volume.

A.

ABYSSINIE, découverte de ce pays par les Portugais, *p.* 157. Hiſtoire de ſes Souverains, *ibid. & ſuiv.* Mœurs de ſes habitants, *p.* 170.

Acadie, Province de l'Amérique ſeptentrionale, *p.* 496.

Açores, Iſles de l'Amérique, *p.* 509.

Adel, Royaume ſur la côte d'Ajan, *p.* 228.

Africains, leur révolte contre les Arabes Mahométans, *p.* 87.

Afrique, Sa deſcription géographique tirée des Auteurs Arabes, *p.* 70. Soumiſe aux Wandales, 75. Paſſe au pouvoir des Empereurs d'Orient, 78. Conquiſe par les Arabes Mahométans, 80. Découvertes & conquêtes des Portuguais en Afrique, 110. Autre deſcription géographique plus générale de cette partie du Monde, 205. Animaux particuliers qu'on y trouve, 206. Ses principaux fleuves, 211. Ses iſles, 228. Mœurs & coutumes des principaux habitants des côtes de l'Afrique, 234.

Agades, Royaume de Nigritie, *p.* 222.

Ajan, côte orientale de l'Afrique, *p.* 228.

Alberton, ville d'Egypte, *p.* 214.

Alexandrie, ville d'Egypte, *p.* 214.

Alger, Hiſtoire abregée de ce Royaume, *p.* 100.

Almoravides (Dynaſtie des), *p.* 88.

Alouſie (ſainte), iſle de l'Amérique, *p.* 508.

Amaſis, Roi d'Egypte, *p.* 10.

Amazones (pays des), *p.* 515.

*Amér*ic Veſpuce, ſon voyage en Amérique, *p.* 362.

Américains méridionaux, leur caractere en général, *p.* 567.

Américains ſeptentrionaux, caractere de ces peuples, *p.* 529. Leur ancienne Religion, *ibid.* Maniere dont ils admettent les jeunes gens parmi les Guerriers, 532. Leurs idées ſur l'ame, 536. Ce qu'ils penſent des ſonges, *ibid.* Leur opinion ſur le pays des ames, 537. Leurs diverſes formes de gouvernement, 538. Cérémonies de leurs mariages, 543. Leur maniere d'élever les enfants, 545. Occupations des hommes 546. Leurs habillements, 548. Leur façon de préparer les peaux, 550. Coëffure des femmes ſauvages Américaines, *ibid.* Leurs occupations, 551. Guerres des Sauvages, 553. Leurs armes, 555. Leurs voyages. 556. Traitements qu'ils font aux priſonniers de guerre, 559. Cérémonies qu'ils obſervent pour faire la paix, 561. Maniere dont ils font le commerce, 562. Maladies qui les affligent, 563. Cérémonies de leurs funérailles, *ibid. & ſuiv.*

Amérique, eſt découverte par Colomb, *p.* 353. Prend ſon nom d'Americ Veſpuce, 363. Sa deſcription géographique, 493. Ses principaux fleuves, 494. Ses iſles, 503.

Andalouſie (nouvelle), *p.* 511.

Ane ſauvage, deſcription de cet animal, *p.* 209.

Angleterre (nouvelle), *p.* 490. 496.

Anglois, leurs découvertes & leurs conquêtes en Amérique, *p.* 485.

Angola, Hiſtoire abregée de ce Royaume, *p.* 175. Mœurs & coutumes de ſes habitants, 327.

Annibal (le grand) ſes avantages ſur les Romains, *p.* 54. *& ſuiv.* Sort funeſte de ce Général, 57.

Anticosti, isle de l'Amerique, *p.* 504. 505.
Antilles, isles de l'Amérique, *p.* 505.
Antilles (Petites), *p.* 507.
Antoine, Romain, devient l'esclave des charmes de Cléopâtre, *p.* 31. *& suiv.* Est défait par Octavius, 33. Sa mort, 35.
Anzikos, *Monsals*, *ou Metikas*, mœurs & coutumes de ces peuples Africains, *p.* 332. *& suiv.*
Apriès, Roi d'Egypte, *p.* 9.
Arabes, se rendent maîtres de l'Afrique, *p.* 80.
Atahuallpa, Inca du Pérou, se soumet volontairement aux Espagnols, *p.* 420. Devient leur prisonnier, 423. Sa mort tragique, 425.
Attaquas, Nation Hottentote, *p.* 338.
Autruche, description de cet animal, *p.* 210.

B.

BALBOA, Armateur Espagnol, ses découvertes en Amérique, *p.* 370. 409. Sa mort tragique, 413.
Barbarie, étendue de ce pays, *p.* 214.
Barca, (pays de), *p.* 215.
Barthelemi (saint), isle de l'Amérique, *p.* 508.
Benguela, description de ce pays, *p.* 225. 332.
Beni-Merinis (Dynastie des), *p.* 92.
Benin (Royaume de), *p.* 221.
Benioatazes (Dynastie des), *p.* 94.
Berdoa, desert d'Afrique, *p.* 219.
Bérénice, Reine d'Egypte, *p.* 26.
Bibliotheque d'Alexandrie, fondée par Ptolemée Soter, *p.* 12. augmentée par Ptolemée Evergete, 19. incendie qui cause la ruine d'une partie de cette Bibliotheque, 29.
Biledulgerid, pays d'Afrique, *p.* 217.
Boniface, Général de Valentinien III. attire les Wandales en Afrique, *p.* 75.
Bourbon (isle de), *p.* 229.
Bournou, Royaume de Nigritie, *p.* 222.
Brava, République sur la côte d'Ajan, *p.* 228.
Brésil, découverte de ce pays par les Portugais, *p.* 452. Sa description, 516.
Buffle, description de cet animal, *p.* 209.
Buschies, Brigands du pays des Hottentots, *p.* 339.
Button, ses voyages dans le Nord de l'Amérique, *p.* 492.

C.

CAFRERIE, pays d'Afrique, *p.* 225.
Cafres, peuples à l'extrémité de l'Afrique, *p.* 339.
Cafsa, ville d'Afrique, *p.* 216.
Caire (le), ville d'Egypte, *p.* 213.
Cairoan, ville d'Egypte, *p.* 216.
Californie, pays de l'Amérique septentrionale, *p.* 503.
Caméléon, description de cet animal, *p.* 209.
Canada, découverte de ce pays par les François, *p.* 473. Sa description, 494. Compagnie de Canada, établie par le Cardinal de Richelieu, 475.
Canaries, isles d'Afrique *p.* 230. Découvertes par les Européens, 116.
Cannes (bataille de), *p.* 56.
Cap-Verd (isle du), *p.* 231.
Caroline, Province de l'Amérique septentrionale, *p* 497.
Carthage, fondation de cette ville, *p.* 40. Sa description, 62. Tombe sous la puissance des Romains, *ib.* est détruite, 63.
Carthagene, Province de l'Amérique, p. 510.
Carthaginois, leur origine, *p.* 37. Forme de leur gouvernement, 38. Leur commerce, 39. Leur puissance militaire, *ibid.* Leurs expéditions en Sicile, 41. *& suiv.* Leurs guerres contre Agathocle, Tyran de Syracuse, 44. Premiere guerre punique, 47. Guerre des Mercénaires, 50. *& suiv.* Les Carthaginois attaquent la Sardaigne, 53. Seconde guerre punique, 54. Différends entre les Carthaginois & Massinissa, Roi de Numidie, 57. Troisieme guerre punique, 58. Les Carthaginois sont soumis par les Romains. *p.* 63.
Castille d'or, *p.* 510.
César, Jugement de ce Consul en faveur de Cléopâtre, *p.* 29. Danger qu'il court à Alexandrie, *ibid.* Ses amours avec Cléopâtre, 30. Place cette Princesse sur le thrône d'Egypte, *ibid.*
Chaco, Province de l'Amérique méridionale, *p.* 519.
Chameau, description de cet animal, *p.* 208.
Chamtouers, Nation Hottentote, *p.* 339.
Charcas (Audience *de Los*), *p.* 514.
Cheval marin, Description de cet animal, *p.* 210.

Chili, pays de l'Amérique méridionale, *p.* 514.
Chirigriquas, Nation Hottentote, *p.* 337.
Chypre, Isle tombe au pouvoir des Romains, *p.* 27.
Circoncision (terre de la), Description de ce pays, *p.* 527.
Cléopâtre, femme de Ptolemée Denys II. & de Ptolemée le jeune, monte sur le thrône d'Egypte, *p.* 30. Séduit César par ses charmes, *ibid.* Va trouver ce Général à Rome, *ibid. & suiv.* Inspire une passion violente à Antoine, 31. Tombe au pouvoir d'Octavius, 36. Sa mort, *ibid. & suiv.*
Coanza, fleuve d'Afrique. Sa description, *p.* 212.
Colomb (Christophle), son origine, *p.* 348. S'adresse inutilement au Roi de Portugal pour voyager dans l'Océan occidental, *p.* 350. Est secondé dans son entreprise par Ferdinand & Isabelle, *p.* 352. Son premier voyage en Amérique, 353. Dangers auxquels il se trouve exposé pendant la route, *ibid.* Son arrivée à San Salvador, 354. Suites de ce premier voyage, 355. Son retour en Espagne, 358. Honneurs qu'il reçoit à la Cour de Madrid, *ibid.* Son second voyage en Amérique, 359. Motifs de son retour en Espagne, 360. Son troisieme voyage, 361. Son quatrieme voyage, 363. Sa mort, 365.
Colomb (D. Diegue), fils de Christophle succede aux droits de son pere, *p.* 365.
Comore, isle d'Afrique, *p.* 230.
Congo, Histoire abregée de ce Royaume, *p.* 188. Mœurs & coutumes de ses habitants, 317.
Cortez (Fernand) fait la découverte & la conquête du Mexique, *p.* 380. *& suiv.*
Côte d'or, mœurs & coutumes de ses habitants, *p.* 288.
Crocodile, description de cet animal, *p.* 211.

D.

DAMIETE, ville d'Egypte, *p.* 214.
Damaquas, Nation Hottentote, *p.* 339.
Danois, leurs découvertes & leurs conquêtes en Amérique, *p.* 485.
David ou *Davis*, ses voyages en Amérique, 491.
Domingue (saint), isle de l'Amérique, *p.* 506.
Drack, Armateur Anglois. Son voyage en Amérique, *p.* 488.
Dromadaire, description de cet animal, *p.* 208.
Dunguas, Nation Hottentote, *p.* 339.

E.

EGYPTE, bornes de ce pays, *p.* 1. Sa division en plusieurs contrées, 2. *&* 212. Ses pyramides, 2. Son labyrinthe, *ibid.* Tombe sous la puissance des Ptolemées XI. Réduite en Province Romaine, 37.
Egyptiens, mœurs & coutumes de ces peuples, *p.* 4.
Elephant, description de cet animal, *p.* 208.

F.

FAISAN (Royaume de), *p.* 218.
Fernandez, ses découvertes en Amérique, *p.* 376.
Feu (terre de), description de cette isle, *p.* 528.
Fez, ville d'Afrique, *p.* 217.
Fium, ville d'Egypte, *p.* 214.
Floride, Province de l'Amérique septentrionale, 498.
Foulis, Peuple du Sénégal, leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 239.
France (Nouvelle), *p.* 494.
François, leurs découvertes & leurs établissements dans l'Amérique septentrionale, *p.* 464. A l'isle de Cayenne, 483.
Frobisher, Armateur Anglois. Son voyage au Groenland, *p.* 486.

G.

GAUROS, ou *Gauriquas*, Nation Hottentote, *p.* 339.
Genseric, Roi des Wandales. Ses ravages en Afrique & sur les terres de l'Empire Romain, *p.* 76. *& suiv.*
Goyane, Province de l'Amérique méridionale, *p.* 511.
Grenade, isle de l'Amérique, *p.* 508.
Grenade (nouveau Royaume de), *p.* 511.
Grijalva, ses expéditions en Amérique, *p.* 376.
Groenland, découverte de ce pays par Frobisher, *p.* 486. Sa description 521.
Guadalajara (Audience de) *p.* 502.
Guadaloupe, isle, *p.* 507.
Guaira, Province de l'Amérique méridionale, *p.* 519.

Guatimala (Audience de) *p.* 502.
Guaxaca, Province du Mexique, *p.* 502.
Guaxlotitlans, peuples du Mexique. Remarque à leur sujet, *p.* 597.
Guinée, pays d'Afrique, *p.* 219.
Guinée (la nouvelle), description de ce pays, *p.* 526.

H.

HELENE (sainte) isle d'Afrique, *p.* 233.
Hessaquas, Nation Hottentote, *p.* 338.
Heykoms, Nation Hottentote, *p.* 339.
Hollande (la nouvelle), description de ce pays, *p.* 527.
Hollandois, leurs expéditions dans le Brésil, *p.* 457. 462. Leurs autres voyages en Amérique, 489.
Hottentots, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 336.
Houteniquas, Nation Hottentote, *p.* 339.
Hudson, ses voyages dans l'Amérique septentrionale, *p.* 492.
Hurons, peuples sauvages de l'Amérique septentrionale. Forme de leur gouvernement, *p.* 538.

J.

JAGGAS, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 334.
Jalofs, peuples du Sénégal. Leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 234.
Jamaïque, isle de l'Amérique, *p.* 506.
Jean (saint), isle de l'Amérique, *p.* 504.
Jersey (nouvelle) *p.* 496.
Inhambane, Royaume d'Afrique, *p.* 226.
Island, description & découverte de cette isle, 520.
Issinois, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 266.
Juba, Roi de Mauritanie. Son éloge, *p.* 69.
Jugurtha, son ambition, *p.* 65. Attaque les Romains, 66. Sa fin tragique, 69.
Justinien, Empereur d'Orient, chasse les Wandales de l'Afrique, & se rend maître du pays, *p.* 78.

K.

KOCHOQUAS, Nation Hottentote, *p.* 336.
Koopmans, peuples Hottentots, *p.* 338.

L.

LABYRINTHE d'Egypte, Sa description, *p.* 2.
Lampedouse, ville d'Afrique, *p.* 216.
Larache, ville d'Afrique, *p.* 217.
Laurent (saint), fleuve de l'Amérique, *p.* 492.
Léopard, description de cet animal, *p.* 206.
Lima (Audience de), *p.* 513.
Linose, ville d'Afrique, *p.* 216.
Lion, description de cet animal, *p.* 206.
Loango, Royaume d'Afrique, *p.* 224.
Louisiane, Province de l'Amérique septentrionale, *p.* 495.
Lucayes, isles de l'Amérique, *p.* 505.
Lumta, désert d'Afrique, *p.* 219.

M.

MADAGASCAR, isle. Sa description, *p.* 498. Mœurs & usages de ses habitants, 229. 344.
Madere, une des Canaries, *p.* 231.
Magadoxo, Royaume sur la côte d'Ajan, *p.* 228.
Magellan, Ses découvertes en Amérique, *p.* 486.
Magellanique (Terre), *p.* 519.
Malaguette, Province de la Guinée méridionale, *p.* 220.
Mandingos, Royaume & peuple de Nigritie, *p.* 221 & 242. Mœurs & coutumes de ces peuples, 242.
Manica, Royaume d'Afrique, *p.* 226.
Marie-Galande, isle de l'Amérique, *p.* 508.
Maroc, ville d'Afrique, *p.* 217.
Marthe (sainte) Province de l'Amérique méridionale, *p.* 510.
Martinique, isle de l'Amérique, *p.* 507.
Masiniſſa, Roi de Numidie. Ses guerres avec les Carthaginois, *p.* 57. Sa postérité, 64.
Matamba, description de ce Royaume, *p.* 204.
Maurice ou *de France*, isle d'Afrique, *p.* 230.
Mazagan, ville d'Afrique, *p.* 217.
Méchoacan, Province du Mexique, *p.* 501.
Melile, ville d'Afrique, *p.* 217.
Melinde, Royaume d'Afrique, *p.* 228.
Mequinez, ville d'Afrique, *p.* 217.
Metikas, voyez *Anzikos*.
Mexicains, mœurs & coutumes de ces peuples, *p.* 567.
Mexico (Audience de), *p.* 498.
Mexique (le), découvert & conquis par Fernand Cortez, *p.* 380. *& suiv.*
Mexique (le nouveau), *p.* 503.
Mississipi, fleuve d'Amérique, *p.* 493.

Miſſouris, riviere en Amérique, *p.* 493.
Miſteque, Province du Mexique. Mœurs & coutumes de ſes habitants, *p.* 593.
Mœris (lac de), *p.* 3.
Mongale, Royaume d'Afrique, *p.* 227.
Monomotapa, deſcription de ce Royaume, *p.* 172. 226.
Monſals, voyez *Anzikos*.
Monbaze, Royaume d'Afrique, *p.* 227.
Montezume, Empereur du Mexique, eſt fait priſonnier par les Eſpagnols, *p.* 393. Mort de ce Prince, 399.
Mont-Réal, ville & iſle du Canada, *p.* 494.
Moruca, Royaume d'Afrique, *p.* 227.
Moſambique, Royaume d'Afrique, *p.* 227.

N.

NAMAQUAS, Nation Hottentote, *p.* 337.
Nechao, Roi d'Egypte, *p.* 9.
Nelſon, Ses voyages dans le Nord de l'Amérique, *p.* 492.
Negres, uſages communs aux différentes Nations, depuis le Sénégal juſqu'au détroit de Babelmandel, *p.* 245.
Negres de la côte d'or, leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 288.
Niger, fleuve d'Afrique. Sa deſcription, *p.* 212.
Nigritie, pays d'Afrique, *p.* 221.
Nil, deſcription de ce fleuve, *p.* 211.
Nubie, pays d'Afrique, *p*, 222.

O.

OCTAVIUS. Victoire qu'il remporte près d'Actium ſur Antoine, *p.* 33. Son arrivée en Egypte, 35. Réduit ce Royaume en Province Romaine, 36, 37.
Odiquas ou *Udiquas*, Nation Hottentote, *p.* 337.
Ojeda, Armateur Caſtillan. Ses découvertes en Amériques, *p.* 368.
Onguela, pays d'Afrique, *p.* 218.
Orléans (nouvelle) capitale de la Louiſiane, *p.* 495.
Otomies, peuples barbares de l'Amérique méridionale. Remarques à leur ſujet, *p.* 598.

P.

PANAMA (Province de), *p.* 510.
Pantalarie, ville d'Afrique, *p.* 216.
Panthere, deſcription de cet animal, p. 206.
Panuco, Province du Mexique, *p.* 501.
Paraguay, pays de l'Amérique méridionale, 518.
Parana, Province de l'Amérique méridionale, 519.
Penſylvanie, Province de l'Amérique ſeptentrionale; *p.* 496.
Pérou, découverte & conquête de ce pays, *p.* 414. Sa deſcription, 512. Mœurs & coutumes de ſes habitants naturels, 432.
Pignon de Velez, forteresſe dans l'Afrique, *p.* 217.
Pizarre, ſes découvertes en Amérique, *p.* 370. Fait la conquête du Pérou, 414.
Pompée, Général des Romains, aſſaſſiné en Egypte par les ordres du Souverain de ce pays, *p.* 28.
Popayan, Province de l'Amérique méridionale; *p.* 511.
Porto-Farina, ville d'Afrique, *p.* 216.
Portoric, iſle de l'Amérique, *p.* 507.
Portugais, leurs découvertes & leurs conquêtes en Afrique, *p.* 110. Se rendent maîtres du Bréſil, 452. Leurs découvertes dans l'Amérique ſeptentrionale, 464.
Ptolemée-Alexandre, Roi d'Egypte, *p.* 25.
Ptolemée-Alexandre II. Roi d'Egypte, *p.* 26.
Ptolemée-Aulete, ou *Denys I.* Roi d'Egypte, *p.* 26.
Ptolemée Denys II. Roi d'Egypte, *p.* 28. Fait aſſaſſiner Pompée, *ibid.*
Ptolemée-Epiphane, Roi d'Egypte, *p.* 21.
Ptolemée-Evergete, monte ſur le thrône d'Egypte, *p.* 19.
Ptolemée-Lathyre, Roi d'Egypte, *p.* 25.
Ptolemée-Philadelphe, ſon avenement au thrône d'Egypte, *p.* 12. Deſcription de la fête qu'il donne au peuple, *ibid.*
Ptolemée-Philometor, Roi d'Egypte, *p.* 22.
Ptolemée-Philopator, Roi d'Egypte, *p.* 19.
Ptolemée-Phiſcon, Roi d'Egypte, *p.* 23.
Ptolemée-Soter, devient Souverain d'Egypte, *p.* 11.
Pſammenis, Roi d'Egypte, *p.* 10.
Pſammis, Roi d'Egypte, *p.* 9.
Pſammitique, Roi d'Egypte, *p.* 9.
Pyramides d'Egypte, leur deſcription, *p.* 2.

Q.

QUAQUAS, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 286.
Quebec, capitale du Canada, *p.* 494.

Quiloa, Royaume d'Afrique, *p.* 227.
Quito (Audience de), *p.* 513.
Quojás, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 277.

R.

REGULUS, ſes victoires ſur les Carthaginois, *p.* 48. Sa défaite, 49. Sa mort cruelle, *ibid.*
Rhinoceros, deſcription de cet animal, *p.* 206.
Rio de la Hacha (Province de), *p.* 510.
Rio de la Plata, Province de l'Amérique méridionale, *p.* 519.
Romains, ſe rendent maîtres de l'iſle de Chypre, *p.* 27. Leurs guerres contre les Carthaginois, 47.
Roſette, ville d'Egypte, *p.* 214.
Royale, iſle de l'Amérique, *p.* 504.

S.

SABIA, Royaume d'Afrique, *p.* 226.
Safiet, ville d'Afrique, *p.* 217.
Sainte (les), iſles de l'Amérique, *p.* 508.
Salé, ville d'Afrique, *p.* 217.
Sara, ou deſert, *p.* 218.
Scherifs (les), *p.* 94.
Sénégal, fleuve d'Afrique, ſa deſcription, *p.* 212.
Singe, deſcription de cet animal, *p.* 209.
Socotora, iſle d'Afrique, *p.* 230.
Sofala, Royaume d'Afrique, *p.* 226.
Sonquas, Nation Hottentote, *p.* 338.
Souſſiquas ou *Suſſaquas*, Nation Hottentote, *p.* 337.
Souza, ville d'Afrique, *p.* 216.
Spitzberg (le), ſa deſcription, *p.* 525.
Suédois, leurs découvertes & leurs conquêtes en Amérique, *p.* 485.
Suez, ville d'Egypte, *p.* 214.
Sugulmeſſe (Royaume de), *p.* 218.
Sus (Royaume de), *p.* 218.

T.

TABASCO, Province du Mexique, *p.* 501.
Tafilet (Royaume de), *p.* 218.
Tanger, ville d'Afrique, *p.* 217.
Targa, deſert d'Afrique, *p.* 219.
Tegorarin, pays d'Afrique, *p.* 218.
Teneriffe, une des Canaries, *p.* 231.
Tepéaques, peuples Mexicains. Remarques à leur ſujet, *p.* 594.
Terre ferme, Province de l'Amérique méridionale, *p.* 509.
Terre neuve (iſle de), *p.* 504.
Thomas (ſaint) iſle d'Afrique, *p.* 232.
Tigre, deſcription de cet animal, *p.* 206.
Tlaſcala, Province du Mexique. Sa deſcription, *p.* 502. Mœurs & coutumes de ſes habitants, 595.
Tombut, Royaume de Nigritie, *p.* 222.
Tripoli, ville d'Afrique. Ses principales révolutions, *p.* 97.
Tucuman, Province de l'Amérique méridionale, *p.* 519.
Tunis, Hiſtoire abregée de ce Royaume, *p.* 98.

U.

UDIQUAS ou *Odiquas*, Nation Hottentote. *p.* 337.
Venezuela (Province de), *p.* 511.
Velaſquez (D. Diegue), fait la conquête de l'iſle de Cuba, *p.* 373.
Virginie, Province de l'Amérique ſeptentrionale, *p.* 497.
Villegagnon, établiſſement qu'il forme dans le Bréſil, *p.* 454.
Uraguay, Province de l'Amérique méridionale, *p.* 519.

W.

WANDALES, ſe rendent maîtres de l'Afrique, *p.* 75. En ſont chaſſés par Juſtinien, 78.

Y.

YORCK (nouvelle), *p.* 496.
Yucatan, Province du Mexique, *p.* 501.
Yzcatlans (les), peuples Mexicains. Leurs mœurs & leurs coutumes, *p.* 597.

Z.

ZAB (le), pays d'Afrique, *p.* 218.
Zaire, fleuve d'Afrique. Sa deſcription, *p.* 212.
Zambeze, fleuve d'Afrique. Sa deſcription, *p.* 212.
Zanguebar, côte orientale d'Afrique, *p.* 227.
Zanhaga, deſert d'Afrique, *p.* 219.
Zapotecas, Province du Mexique. Remarque ſur ſes habitants, *p.* 594.
Zelande, (la nouvelle), deſcription de cette contrée, *p.* 528.
Zemle (la nouvelle), deſcription de ce pays, *p.* 525.
Zuenziga, deſert d'Afrique, *p.* 219.

Fin de la Table des Matieres.